LA

REVUE DE PARIS

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

Juillet-Août 1915

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1915

POÈMES

I

LES VEILLEURS

Nous reverrons l'été, nous reverrons l'automne,
La vigne à nos coteaux et les blés dans nos champs,
La moisson dans la grange et le vin dans la tonne,
Et nous réentendrons les rires et les chants ;

De nouveau le printemps penchera vers le fleuve
La jeune frondaison des arbres reverdis
Et le soleil luira dans la lumière neuve
Et les aubes d'argent feront l'or des midis ;

De nouveau les fruits mûrs pendront aux branches torses.
Oh ! la gerbe d'août au chaume du guéret !
Oh ! le parfum de l'algue et l'odeur des écorces,
Car la mer écumeuse est sœur de la forêt !

De nouveau l'âpre hiver se parera de givre ;
Nous entendrons les chiens à la lune aboyer
Et nous verrons, dans les longs soirs glacés, revivre
La lumière à la lampe et la flamme au foyer.

1er Juillet 1915.

288692

La tendresse et l'amour au cœur des jeunes femmes
Mystérieusement battront comme autrefois,
Mais quelque chose aura rendu graves les âmes
Lorsque pour le serment s'enlaceront les doigts ;

Les voix résonneront plus mâles et plus fières
Parce que nous verrons briller au fond des yeux
L'héroïque regard qui palpite aux paupières
Des régénérateurs et des victorieux ;

Dans l'air pur et léger où vole l'espérance
Un lumineux rayon rendra l'azur plus beau
Et, d'un éclat plus vif, les trois couleurs de France
Feront frémir d'orgueil la hampe du drapeau,

Tandis que, dans l'écho, de mémoire en mémoire,
Sublime souvenir de l'exploit sans pareil,
Vibrera longuement une rumeur de gloire
Au fond d'une splendeur de pourpre et de soleil !

*
* *

Mais nous, qui n'aurons pas trempé nos mains farouches
Dans le flot furieux du sublime torrent,
Que n'enivrera pas le cri de mille bouches
Qui, de chaque héros, fait comme un Dieu vivant,

Nous qui n'aurons connu de la grande aventure
Que la rouge lueur qui gronde à l'horizon,
Nous qui n'aurons souffert que notre angoisse obscure,
Nous qui serons restés au seuil de la maison,

Nous ne marcherons pas avec vous, jeunes hommes,
Vous, les vainqueurs ; vous, les superbes ; vous les forts,
Et, graves, à l'écart, sachant ce que nous sommes,
Nous, nous demeurerons, dans l'ombre, avec nos morts.

Nous serons les veilleurs de leur nuit éternelle
Et nous entretiendrons sur leurs tombeaux sacrés
La torche vigilante et la lampe fidèle ;
Nous resterons près d'eux, alors que vous vivrez,

Puisque le dur Destin, de sa main meurtrière,
A fait blanchir leurs os dans le lit du torrent
Et qu'ils n'auront pas, Eux, cueilli dans la lumière
Le laurier ténébreux arrosé de leur sang !

II

LE MANTEAU

Que tu sois de marbre ou de pierre
Que tu sois de bronze ou d'airain,
Victoire, que ton aile altière
Batte l'air terrestre ou marin,

Que tu rattaches ta sandale
Dans le paros du Parthénon
Ou que ta stature navale
Se drape au soc de l'éperon,

Que le ciel bleu de Samothrace
Ait vu ton beau vol palpitant
Se poser sur la nef qui trace
Un sillage d'écume en sang,

Ou, sur la terre d'Olympie
Pour Pæonios, le sculpteur,
Que ton juste regard épie
Dans l'arène le char vainqueur,

Victoire, que tu commémores
Des batailles ou bien des jeux
Et quels que soient tes noms sonores,
Magnifiques ou glorieux,

Que l'on t'appelle Salamine,
Que l'on te nomme Marathon,
Que ton brusque essor s'illumine
Des foudres de Napoléon,

Ou qu'au laurier qui te couronne
Se mêle le reflet vermeil
Du lys doré dont se fleuronne
Le lourd sceptre du Roi-Soleil,

Victoire, déesse immortelle,
De qui tous les Dieux sont jaloux,
Tu m'apparais encor plus belle
Lorsque tu te montres à nous

Avec l'héroïque visage
Où, graves, nous reconnaissons
La fraternelle et sainte image
Des morts d'hier que nous pleurons

Et qui, des trois couleurs de France,
O Victoire, ont tissé pour toi
Avec leur sang et leur souffrance,
Avec leur espoir et leur foi,

Ce manteau que ta chair meurtrie
Croise sur ton flanc déchiré
Et dont, à genoux, la Patrie
Embrasse le lambeau sacré !

III

MORTS

« Je suis toujours pareille au spectre de moi-même :
Voici ma faulx d'argent et mon sablier d'or ;
Nul Destin ne résiste à mon poing qui le tord ;
Ma seule royauté porte un vrai diadème.

« Contre ceux que je hais et contre ceux que j'aime
Mon bras impitoyable est également fort ;
En mon règne éternel je suis toujours la mort,
Et la Douleur me suit toujours, farouche et blême.

« Sur les champs de bataille où gronde l'air en feu
Avec le sang qui coule et le bronze qui pleut,
J'ajoute du néant à ma sinistre histoire.

« Et ceux que je détruis regardent sans effroi
Mystérieusement grandir derrière moi
Mon ombre qui s'allonge au soleil de la gloire. »

HENRI DE RÉGNIER

1815-1915

1815-1915. — 1815, l'année du règlement qui à la fin des grandes guerres de l'Empire rétablit l'équilibre bouleversé par la domination de Napoléon Ier; 1915, l'année du réglement qui à la fin de la grande guerre européenne délivrera l'Europe de la prépondérance de l'Allemagne : le rapprochement s'est imposé à tous les esprits. Il est rendu plus frappant encore par la date des traités qui mirent fin à la domination de Louis XIV en Europe. Ces rapprochements de dates, à vrai dire, comme les prophéties, n'aiment pas être regardés de trop près : les traités d'Utrecht et de Rastatt sont de 1713 et 1714, l'acte final du Congrès de Vienne est daté du 9 juin 1815, son centenaire a été atteint avant le jour du troisième règlement. Mais cette symétrie, même imparfaite, satisfait le mysticisme arithmétique dont l'humanité, depuis Pythagore, ne s'est jamais affranchie. Il nous plaît de penser que trois fois de suite, à un siècle d'intervalle, le rythme mystérieux du temps a ramené le grand règlement européen. J'invoque donc le centenaire du Congrès de Vienne pour m'excuser d'expliquer ici ce qu'a été le règlement de 1815, comment l'équilibre établi alors a été détruit, et pourquoi le régime qui a pris sa place s'écroule, imposant à l'Europe la tâche d'un règlement nouveau.

I

Le règlement de 1815 liquidait la faillite de l'Empire de Napoléon ; il s'agissait de distribuer les territoires enlevés à l'Empire français et à ses deux alliés, le roi de Danemark, et le roi de Saxe, grand-duc de Varsovie. Les vainqueurs, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, la Prusse, tranchant seuls toutes les questions sur lesquelles ils étaient d'accord, avaient déjà par un traité secret (30 mai 1814) fait la part de l'Autriche et de l'Angleterre, restauré les petits États d'Allemagne et d'Italie, créé le royaume des Pays-Bas. Pour régler les points restés en litige ils convoquèrent un « Congrès général » à Vienne, dans la capitale de l'Autriche, dont l'adhésion en 1813 avait assuré le succès des Alliés. Tous les États chrétiens d'Europe y furent représentés, parce que tous avaient été engagés dans la guerre. Les opérations commencèrent le 1er octobre 1814.

Le Congrès de Vienne fut la plus grande réunion de souverains et de diplomates que l'Europe ait jamais vue. Nous en connaissons les dessous par des documents confidentiels, et ces dessous ne sont pas beaux. Les notes de police d'un espion du grand monde [1] nous montrent le tsar et Metternich en rivalité auprès des dames galantes. Les lettres de Talleyrand à Louis XVIII nous introduisent dans un labyrinthe d'intrigues, de ruses et de querelles ; on y voit l'un des deux représentants du roi de Prusse, Guillaume de Humboldt, un intellectuel prussien de marque, au moment où Talleyrand propose de déclarer le Congrès ouvert au nom du droit public, se fâcher et crier : « Que vient faire ici le droit public? » (N'est-ce pas, un siècle avant la déclaration de Bethmann-Hollweg au Reichstag, la formule de la morale internationale prussienne?) Le droit public dont Talleyrand se faisait le champion n'était il est vrai que le droit des rois. C'est en faveur du roi de Saxe dont la Prusse convoitait les dépouilles que Talleyrand invoquait « la légitimité », le droit héréditaire des princes sur leurs sujets.

Le royaume de Saxe et la Pologne, donnée sous le nom de

1. La *Revue de Paris* en a publié de longs extraits en 1912.

grand-duché de Varsovie par Napoléon au roi de Saxe, étaient tous deux occupés par les armées prussiennes et russes. Alexandre voulait garder toute la Pologne (sauf la Galicie, attribuée déjà à l'Autriche). La Prusse désirait s'annexer tout le royaume de Saxe par droit de conquête, elle proposait de transférer le roi à l'autre bout de l'Allemagne, sur la rive gauche du Rhin dans les anciens domaines ecclésiastiques repris à la France, territoires vacants puisqu'ils n'appartenaient à aucune dynastie légitime. L'Autriche et l'Angleterre s'y opposèrent, non par respect du droit, mais par esprit de rivalité, et si violemment que les quatre Alliés parurent sur le point (en janvier 1815) de se diviser en deux ligues ennemies. On finit par s'entendre ; mais à cette occasion, pas plus que dans les arrangements antérieurs, il ne fut question ni de consulter les habitants des territoires, ni même de tenir compte de leurs désirs ou de leurs affinités. Une « commission de statistique » fut chargée de faire la part de la Prusse en tenant compte de trois éléments, l'étendue du territoire, la valeur des recettes, le chiffre de la population. Elle opéra comme un expert découpe un domaine en lots à répartir entre des héritiers. Le lot de la Prusse fut fait de quatre morceaux séparés : la Posnanie détachée de la Pologne, une province arrachée au royaume de Saxe, les territoires ecclésiastiques de Westphalie, la province du Rhin. Aucune des quatre populations ne fut heureuse de son sort, ni les Polonais séparés de leur patrie, ni la province de Saxe enlevée à son roi, ni les Westphaliens ni les Rhénans, catholiques soumis à un maître protestant. Les souverains traitèrent entre eux, à la façon de grands propriétaires, se répartissant les terres, les revenus, les tenanciers. De leurs sujets ils ne voulaient connaître que le nombre et la richesse. Les évaluations se faisaient suivant le chiffre des *âmes* ; ce terme, emprunté à la langue des régistres ecclésiastiques, n'impliquait aucun respect du sentiment ou de la volonté, les âmes ne comptaient que comme appendices des corps.

Le règlement de 1814-15 fut donc l'œuvre exclusive des princes et de leurs ministres, les nations n'y prirent aucune part. Il fut, suivant l'esprit du « despotisme éclairé » du XVIIIe siècle, dirigé uniquement par la « raison d'État », combinaison de

convenances dynastiques, d'intérêts des classes dirigeantes, de traditions, de conceptions théoriques dont le fond remontait au machiavélisme du XVIe siècle, imperméable aux sentiments et aux idées qui avaient inspiré les trois révolutions d'Angleterre, d'Amérique et de France.

Ce fut une œuvre de restauration, accomplie dans un esprit conservateur assez modéré. On n'essaya pas de restaurer l'Europe de 1789 ; on ne ressuscita ni les républiques aristocratiques (Venise, Gênes, les Provinces-Unies), ni les villes libres d'Allemagne, pas même les États ecclésiastiques, malgré les protestations du pape. La France fut ramenée à ses limites de 1792, mais on lui laissa la Savoie et les enclaves annexées depuis la Révolution. L'Angleterre garda ses conquêtes coloniales, le tsar ses agrandissements aux dépens de ses voisins, le grand-duché de Finlande, la Bessarabie, la Pologne dont il fit un royaume. Les acquisitions de l'Autriche et de la Prusse furent déguisées sous le nom de compensations. L'Autriche remplaça ses anciens domaines de Belgique et d'Allemagne occidentale par le Salzbourg, les possessions de Venise sur la côte de l'Adriatique et le royaume lombard-vénitien, de façon que son empire formât désormais un territoire compact. La Prusse, à la place de sa part de Pologne pauvre, dépeuplée et hostile, reçut trois riches provinces allemandes qui portèrent sa domination jusqu'à la frontière de la France. La Belgique fut réunie au royaume napoléonien de Hollande pour former le royaume des Pays-Bas. La Suisse fut remise en possession de tous ses territoires, mais garda sa nouvelle constitution. La Norvège détachée du Danemark fut donnée au roi de Suède.

Ce remaniement de l'Europe fut l'œuvre de gens qui avaient souffert vraiment de la guerre et désiraient sincèrement en empêcher le retour. En ce point (mais en ce point seulement) il ressemblera à notre prochain règlement. Car ces politiques de l'école de Machiavel, sceptiques sur l'efficacité du droit des gens, ne fondèrent la paix que sur le calcul des forces. Ils voulurent qu'aucun État ne fût assez fort pour être tenté d'imposer sa domination au monde. Ils avaient déjà, avant la chute de Napoléon (dans le traité du 9 septembre 1813) affirmé l'intention d'assurer le repos de l'Europe « par le rétablissement d'un juste *équilibre* des puissances », puis annoncé

au monde dans la déclaration du 1er décembre 1813 « un état de paix » fondé sur une « sage répartition des forces ».

Ils rétablirent « l'équilibre européen » entre les « grandes puissances », qui passait, depuis un siècle, pour la garantie de la paix européenne : cinq grandes puissances se faisaient contrepoids : l'Angleterre et la France rivales dans l'Ouest, — l'Autriche et la Prusse s'équilibrant au centre, — à l'Est une puissance unique, la Russie, dont l'énormité de territoire était compensée par la faiblesse économique. La masse de l'Europe centrale restait morcelée en petits États, trop faibles pour avoir une politique indépendante. En Allemagne une trentaine de principautés et quatre villes libres formaient autant de petits États quasi souverains, unis seulement par le lien très lâche d'une confédération dans laquelle l'empereur d'Autriche et les rois de Prusse, de Danemark et des Pays-Bas entraient pour une partie de leurs domaines. L'Italie, moins divisée (en huit États seulement dont trois très petits) était dépourvue de toute institution commune, de façon à rester, ce que voulait Metternich, « une expression géographique ». En Allemagne et en Italie, l'Autriche se réservait la prééminence ; mais sa position privilégiée ne menaçait pas la paix, car sa nature même d'État purement dynastique, assemblage de nations sans unité intérieure, l'obligeait à une politique défensive.

L'équilibre restauré fut renforcé par un accord permanent pour surveiller le trouble-paix, la France révolutionnaire. Les quatre autres puissances en avaient posé le principe pendant l'invasion de 1814 par un traité d'alliance où elles s'engagaient à « se concerter sur les moyens les plus propres à garantir la paix ». Le retour de Napoléon les amena à préciser (25 mars 1815) l'engagement de « préserver contre toute atteinte l'ordre de choses si heureusement rétabli en Europe ». Après la défaite de Napoléon à Waterloo et la seconde invasion, les vainqueurs imposèrent à la France (par le traité du 20 novembre 1815), en manière de précautions militaires, de nouvelles cessions territoriales. Pour affaiblir ses frontières on lui enleva la Savoie et le long de l'Allemagne et de la Belgique plusieurs bandes de son ancien territoire (Landau,

Sarrebruck et Sarrelouis, Philippeville et Marienbourg). On construisit à ses frais, depuis Luxembourg jusqu'à Ulm, une ligne de forteresses fédérales confiés à des garnisons allemandes. Pour surveiller la nation vaincue, les Alliés se promirent de tenir « des réunions consacrées... à l'examen des mesures... pour le maintien de la paix de l'Europe »; ils se donnèrent expressément pour but l'affermissement en France de l'ordre de choses « fondé sur le maintien de l'autorité royale et de la Charte » et « l'exclusion à perpétuité... de Napoléon et de sa famille ».

Ce sont ces accords conclus à Paris que le public français confondit avec les arrangements pris à Vienne, sous le nom de « traités de 1815 ».

Ainsi fut achevée à Paris l'œuvre défensive du Congrès de Vienne, œuvre de la raison d'État, œuvre sage en somme, de cette sagesse sèche et bornée des diplomates qui connaissent les arrière-pensées des princes et ignorent les sentiments des peuples. L'édifice était solide puisqu'il a résisté un demi-siècle à plusieurs espèces d'adversaires. Pourtant, il y restait deux fissures : 1° La garantie mutuelle des territoires se limitait aux États chrétiens, seuls représentés au Congrès; elle ne s'étendait pas à la Turquie d'Europe, peuplée par quatre nations chrétiennes sujettes du sultan musulman. 2° Le concert européen ne reposait que sur les relations extérieures entre les gouvernements, il ne s'appuyait ni sur le consentement des peuples, ni sur une morale politique commune à l'Europe ; il risquait donc d'être rompu par tout changement de régime intérieur qui rendrait impossible la collaboration cordiale entre les différents gouvernements.

Il faut rendre cette justice à Metternich qu'il voulait boucher ces deux fissures. — Au Congrès de Vienne il proposa d'admettre le sultan dans la Société d'assurance mutuelle des souverains ; mais le tsar regardait l'Empire ottoman comme son terrain de chasse et refusa de le mettre sous la garde de l'Europe. — Metternich essaya de décider les grandes puissances à compléter le règlement des territoires par un règlement de politique intérieure commun à toute l'Europe. Alexandre cherchait aussi un système d'unité européenne. Mais leurs méthodes, comme leurs tempéraments, furent inconciliables.

Alexandre, pénétré de mysticisme chrétien, songeait à fonder « la grande famille européenne » par l'accord fraternel entre les souverains unis dans une même foi chrétienne ; mais il ne voulait pas tenir les peuples à l'écart ; son projet, rédigé dès le 15 mai 1815, attribue les succès de la « grande alliance » à « l'ascendant de l'opinion publique » sur les gouvernements ; il reconnaît que « l'esprit du siècle » a produit « la tendance des peuples... à une existence constitutionnelle » et veut que « les États dont la réunion devra former désormais la grande famille européenne » tiennent compte de ces sentiments des peuples dans le règlement des institutions intérieures. Alexandre espérait assurer la paix de l'Europe en unissant tous les souverains dans un sentiment « de fraternité et d'amour » qui ferait adopter à tous les États le même régime politique. Ce régime, qu'il avait réclamé pour la France et qu'il établissait dans ses États de Finlande et de Pologne, c'était la monarchie constitutionnelle pourvue d'assemblées représentatives aristocratiques, également éloignée des deux extrêmes pernicieux, l'absolutisme et la démocratie. C'est cet idéal conservateur libéral qu'il crut réaliser par un traité formel, appelé d'un nom religieux, la *Sainte-Alliance*.

Metternich acceptait bien « la solidarité morale... entre toutes les puissances... du continent », mais seulement pour maintenir l'ordre établi, car l'Europe était atteinte par « la fièvre de la révolution » et « ce n'est pas au milieu de l'agitation des passions qu'il faut songer à réformer ». Il proposait donc que le concert européen, créé pour maintenir la distribution extérieure des territoires, fût employé à maintenir aussi dans l'intérieur des États le régime politique le plus opposé à la révolution, celui que l'Autriche pratiquait elle-même, la monarchie absolue, avec le gouvernement secret et sans contrôle. L'assurance contre l'invasion du dehors serait étendue à la révolution du dedans. Les princes s'engageraient à se soutenir mutuellement contre leurs peuples ; et si un peuple forçait son souverain à abolir le pouvoir absolu, les grandes puissances interviendraient par la force pour le rétablir. Dans ce système la communauté de la politique intérieure sera maintenue par l'intervention armée de l'étranger. La paix ne résultera plus seulement d'un équilibre instable entre des forces, elle

sera assurée par la stabilité parfaite, l'immobilité complète du régime (qui est le rêve de tout administrateur). Cette entreprise semblait possible en ce temps où la masse des peuples se composait de paysans dépendants et ignorants, tenus à l'écart de toute vie publique, dépourvus de toute idée politique, même d'un sentiment national. Le prolétariat ouvrier n'était pas encore né, il n'existait presque pas de grandes villes. L'opposition politique ou nationale ne pouvait se recruter que dans le peuple des capitales et la bourgeoisie instruite, celle que Metternich appelait « les classes agitées..., les salariés de l'État, les hommes de lettres, les avocats, les individus préposés à l'éducation publique » ; groupes bien petits et désarmés contre les puissants moyens d'action des gouvernements. La police suffisait à les rendre inoffensifs, on y réussissait très bien en Autriche.

Le système clair et dur de Metternich l'emporta sur le rêve généreux et confus d'Alexandre. Les souverains signèrent la *Sainte-Alliance* pour ne pas contrarier le tsar, mais ce qu'ils pratiquèrent, ce fut l'*intervention*. Ils mirent d'abord en surveillance la France, « le pays le moins disposé à respecter la tranquillité générale ». Leurs ministres à Paris surveillaient la monarchie constitutionnelle et donnaient des conseils au roi ; ils suivaient attentivement les élections annuelles à la Chambre; quand ils les trouvèrent mauvaises, ils firent des représentations et demandèrent le changement du régime électoral. Quand les armées, à Naples puis à Madrid, imposèrent aux princes une constitution, ils intervinrent par la force : ils envoyèrent une armée autrichienne contre Naples, en 1820, une armée française contre l'Espagne en 1823, pour rétablir la monarchie absolue. L'opinion publique mal informée ne distingua même pas entre les deux systèmes opposés : ce fut la *Sainte-Alliance*, l'alliance libérale d'Alexandre, qui reçut les imprécations destinées au système de Metternich, l'alliance des princes contre les peuples.

Alexandre lui-même, circonvenu par les absolutistes, se rallia au système de son rival, et ce fut pour Metternich un triomphe public lorsqu'en 1820 le ministre russe, après la révolution de Naples, formula officiellement au nom de son maître, la doctrine absolutiste de l'intervention.

Les souverains n'appliquèrent pas longtemps le système de Metternich. Le concert européen se rompit bientôt, sur les deux terrains qu'il avait écartés du règlement de 1815. Dans l'Empire ottoman les Grecs chrétiens se soulevèrent en 1820 contre le sultan musulman resté en dehors de « la famille européenne »; leur révolte, suscitée par le sentiment national, fut soutenue par l'opinion publique européenne qui entraîna les gouvernements. Le nouveau tsar Nicolas Ier, absolutiste mais orthodoxe, secourut les sujets chrétiens contre le souverain « infidèle » ; pour accomplir « la mission de la Russie » en Orient, il fit marcher son armée sur Constantinople et força le sultan à reconnaître le petit royaume de Grèce détaché de son empire.

Puis vint la Révolution de 1830 en France, conflit constitutionnel, dont le peuple de Paris fit une révolution nationale en reprenant le drapeau tricolore et en chassant la dynastie légitime à qui l'on ne pardonnait pas de s'être laissé ramener par l'étranger. — Elle entraîna par son exemple la révolution nationale du Brabant contre le roi hollandais d'où sortit le royaume de Belgique; puis la révolution nationale des Polonais contre le tsar russe qui aboutit à la destruction du royaume de Pologne. — Le dernier lambeau d'État polonais, la petite république aristocratique de Cracovie disparut en 1846, absorbé par l'Autriche.

L'opposition de régime intérieur entre les monarchies légitimes restées absolutistes et la monarchie d'Angleterre et de France devenues parlementaires rompit le concert des grandes puissances ; l'Europe se partagea entre deux ligues hostiles : à l'Ouest les deux États constitutionnels, à l'Est les trois monarchies absolues.

L'arrangement territorial de 1815 du moins restait presque intact. Il parut s'effondrer dans toute l'Europe centrale pendant la Révolution de 1848 : en Italie, guerres nationales contre l'Autriche, révolutions républicaines contre le pape et le grand duc de Toscane ; en Allemagne, guerre civile à Berlin et à Vienne, guerre nationale dans les Duchés contre le Danemark, soulèvements républicains en Saxe et en Bade ; en Hongrie guerres nationales des Magyars contre les Allemands, des Serbes, des Croates et des Roumains contre les

Magyars. Mais la réaction de 1849 restaura exactement tout l'édifice.

Il restait encore assez solide pour résister (en 1854) à l'assaut donné par la Russie à l'Empire ottoman. L'Angleterre et la France intervinrent en armes pour défendre le sultan ; pour la première fois deux des Alliés de 1814 se firent la guerre. De cette épreuve l'édifice sortit consolidé, car le Congrès de Paris plaça l'intégrité de l'Empire ottoman sous la garantie des puissances et admit le sultan dans « la famille européenne », comblant ainsi la brèche laissée en 1815 dans le Sud-Est de l'Europe.

L'édifice du Congrès de Vienne restait encore debout en 1858, un peu lézardé seulement.

II

Il allait s'écrouler en douze ans, de 1859 à 1871, sous les coups de trois hommes, deux ministres, un Italien, Cavour, un Allemand, Bismarck, et un souverain, Napoléon III. Ils s'attaquèrent à l'ordre établi pour des motifs différents. Cavour et Bismarck travaillaient pour le service de leurs maîtres, le roi de Sardaigne et le roi de Prusse, intéressés à faire l'unité de l'Italie et l'unité de l'Allemagne en réunissant les autres États italiens et allemands sous leur domination. Il leur fallait faire la guerre à l'Autriche pour la chasser de l'Italie et de l'Allemagne, ils avaient besoin de l'aide ou de la connivence de Napoléon pour déchirer ainsi les traités de 1815. — Napoléon obéissait à des sentiments personnels ; il haïssait d'une haine personnelle les traités de 1815 qui l'excluaient lui et sa famille du trône de France (il exprima publiquement sa haine en 1866 dans le discours d'Auxerre). Son avènement au pouvoir, son titre d'Empereur, son nom de Napoléon III (impliquant le règne de Napoléon II) étaient autant d'accrocs à l'accord conclu en 1815 entre les Alliés. Les souverains avaient fermé les yeux par haine de la révolution démocratique, parce qu'ils comptaient sur lui pour mater la turbulente nation française ; mais ils ne l'admettaient pas dans

« la famille européenne » et Nicolas Ier le lui fit sentir en lui refusant le titre de « frère » auquel la tradition des cours d'Europe lui donnait droit. Napoléon aimait l'Italie et haïssait l'Autriche qu'il avait combattue pendant l'insurrection de Romagne en 1831 et qui persécutait ses amis italiens. Il désirait vivement détruire les traités de 1815 et expulser les Autrichiens de l'Italie. Il espérait en profiter pour consoler l'amour-propre national français encore endolori des désastres de 1815 par un regain de gloire napoléonienne et quelques acquisitions de territoires.

Mais Napoléon III ne se faisait pas illusion sur la force réelle de son armée au point d'affronter la coalition de 1814. Il travailla à la désagréger d'abord en s'insinuant entre les deux grandes puissances rivales, l'Angleterre et la Russie, pour obtenir une alliance qui lui servirait ensuite contre l'Autriche. Il lui fallut opérer en se cachant de son personnel diplomatique et même de ses ministres qu'il savait hostiles à ses projets. Il se rapprocha d'abord de l'Angleterre en l'aidant à défendre contre le tsar l'Empire ottoman auquel il ne s'intéressait guère. Il y gagna une intimité de quelques années avec la famille royale d'Angleterre ; il s'ouvrit de ses projets contre les traités de 1815 au prince Albert (dès 1854), mais il ne reçut de lui aucun encouragement et trouva l'Angleterre hostile à toute politique de guerre et de remaniement de territoires. — Il se tourna vers la Russie et eut avec Alexandre II une entrevue cordiale à Stuttgart, des projets d'alliance furent échangés entre leurs ministres. Mais le tsar ne demandait à Napoléon son aide qu'en Orient pour des entreprises contre la Turquie dont l'Angleterre ne voulait pas ; il ne lui offrait en Occident qu'un appui défensif pour empêcher une coalition contre sa dynastie. Ce n'était pas assez pour valoir une rupture avec l'Angleterre. Napoléon, malgré les égards dont les souverains l'entouraient désormais, n'avait obtenu aucun concours pour sa politique d'action.

Alors il se décida à agir seul : il envoya chercher Cavour (juillet 1858) et s'entendit en secret avec lui à Plombières sur les moyens de faire la guerre à l'Autriche. Encore eut-il soin d'attendre que l'Autriche, par des maladresses diplomatiques, se fût isolée en Europe en se donnant l'apparence d'être

l'agresseur. La France se posa aussitôt en défenseur du Piémont menacé et Napoléon, rassuré contre le danger d'une coalition, commença la guerre d'Italie (de 1859). Le but convenu entre la France et le Piémont était d'arracher à l'Autriche toutes ses possessions italiennes. Mais après la conquête de la Lombardie, avant d'avoir entamé la Vénétie, Napoléon apprit que la Prusse armait; il n'essaya pas de braver une coalition des deux puissances allemandes et rentra en France, laissant ses alliés piémontais déçus et irrités.

Une légende fort accréditée représente Napoléon III comme le champion du principe des nationalités, un don Quichotte courant les champs de bataille pour la défense des nations opprimées. Quelques-uns l'en ont loué, la plupart l'ont blâmé d'avoir sacrifié les intérêts de la France au salut des peuples étrangers; cet appel à l'égoïsme sacré a eu pour effet de créer dans l'opinion française. Un préjugé contre la politique fondée sur le respect des nationalités. La légende contient une part de vérité. Il est vrai que Napoléon s'est intéressé à quelques nations opprimées, mais il n'a pas fait la guerre pour elles. Il s'est intéressé aux Roumains; quand les puissances s'obstinaient à maintenir séparées la Moldavie et la Valachie rendues autonomes par le Congrès de Paris, Napoléon a donné pour favoriser leur union des ordres personnels, au grand étonnement de l'ambassadeur Thouvenel qui, ayant fait sa carrière en Orient, ne voyait dans tous les peuples de la Turquie que du « fumier ». — Il a fait des offres aux réfugiés hongrois en 1859, mais pour les employer à la guerre contre l'Autriche ; Bismarck en a fait autant en 1866. — Pour les Polonais, Napoléon n'a pu faire en 1863 que des démarches diplomatiques, demandées par l'opinion publique française. — Pour les Danois du Schleswig, il n'a pas risqué la guerre en 1864 et n'a obtenu en 1866 qu'une tardive concession verbale dans le traité de Prague. — Des cinq guerres qu'il a faites, aucune, excepté celle d'Italie, n'intéressait une nationalité. Ces constatations ne sont pas inutiles pour comprendre la conduite de Napoléon en Italie après 1859. Il a eu pour les Italiens une sympathie sincère; mais de la *nationalité* italienne il ne s'est occupé que pour délivrer l'Italie des barbares ; il ne voulait pas l'*unité* italienne. — Ce qu'il voulait établir en

Italie c'est une confédération de princes souverains, analogue à cette Confédération germanique que les Allemands rejetaient comme contraire à l'unité. Ce plan, consacré officiellement par le traité de Zurich, avorta par le refus des princes. Ce furent les Italiens eux-mêmes qui, sous la direction de Cavour, expulsèrent les princes légitimes par des révoltes, exprimèrent par des plébiscites leur volonté, et par une série d'annexions créèrent le royaume d'Italie.

Napoléon n'essaya pas d'empêcher par la force l'unité italienne, mais il en profita pour se faire céder (1860) la Savoie et Nice. — Cette acquisition contraire à ses promesses publiques de 1859, mit tous les souverains en défiance contre lui ; il essaya désormais en vain de renouer avec eux des relations cordiales. Il se sentit isolé et impuissant.

Le conflit entre l'Autriche et la Prusse pour la prépondérance en Allemagne lui rendit confiance : il comptait sur une guerre longue qui les épuiserait toutes deux, il interviendrait en arbitre et ferait ses conditions. C'est pourquoi il aida Bismarck à conclure l'alliance de l'Italie et de la Prusse qui décida le roi Guillaume à la guerre contre l'Autriche alliée des États allemands. Son calcul fut déjoué par la nouvelle méthode de guerre prussienne renouvelée de Napoléon Ier qui, par des opérations rapides et une attaque en masse sur un ennemi surpris, décida d'un seul coup le sort de la guerre. Sadowa, qu'il apprit avec plaisir, se révéla bientôt un désastre, car, ayant négligé de tenir une armée prête, il dut assister impuissant aux manœuvres de la Prusse victorieuse. Il aggrava le mal en encourageant la Prusse à s'annexer une forte portion des États allemands du Nord, espérant en retour de sa complaisance obtenir d'elle ce que Bismarck appelait cyniquement « un pourboire ». Il demanda d'abord un territoire allemand sur la frontière de Lorraine, puis la Belgique ; il se serait contenté en 1867 du Luxembourg ; il n'eut rien. Il ne parlait plus alors de nationalité et faisait exposer officiellement par un ministre une théorie sur la tendance naturelle des peuples à se former en « grandes agglomérations », théorie menaçante pour l'existence des petits États.

La Prusse, maîtresse en Allemagne, réunit tous les États allemands, sauf les quatre du Sud, sous un gouvernement

fédéral dont elle prit la direction. L'empereur d'Autriche réconcilié avec les seigneurs hongrois coupa son empire en deux États, gouvernés l'un par les Allemands de Vienne, l'autre (le royaume de Hongrie) par la noblesse magyare.

Les préparatifs pour la « revanche de Sadowa » furent discutés en 1869 à Paris et à Vienne, un peu avant que la candidature d'un Hohenzollern au trône d'Espagne fît éclater brusquement le conflit entre la France et la Prusse ; on alla jusqu'à des pourparlers d'alliance qui prirent la forme d'un échange de lettres entre les trois souverains de France, d'Autriche et d'Italie. Le duc de Gramont, devenu ministre des Affaires étrangères en mai 1870, connut ces projets qu'il prit pour des accords et en conçut une telle confiance qu'il ne se contenta pas de l'échec prussien marqué par le retrait de la candidature du prince de Hohenzollern, il voulut obliger le roi de Prusse à avouer officiellement son échec. Il fournit ainsi à Bismarck l'occasion de répliquer par la dépêche d'Ems, d'où sortit la guerre entre la France et les États allemands.

La guerre contre la France acheva l'unité de l'Allemagne sous la suprématie du roi de Prusse devenu « empereur allemand ». Ainsi se termina en 1871 la crise européenne ouverte en 1859 par l'empereur des Français. La Prusse, accomplissant en 1871 ce que ses alliés l'avaient empêchée de faire en 1815, refoula la France jusque par delà ses frontières du XVIIe siècle : elle lui arracha Metz et l'Alsace malgré la volonté évidente des populations.

L'Autriche expulsée de l'Italie et de l'Allemagne, l'Italie et l'Allemagne transformées en grandes puissances, le royaume de Hongrie érigé en État, les Duchés enlevés au roi de Danemark, l'Alsace-Lorraine à la France, c'était le bouleversement complet de l'Europe centrale, la ruine de l'édifice du Congrès de Vienne. C'était aussi la fin du concert européen garant de l'équilibre européen. Lorsque après la chute de l'Empire, Thiers alla, au nom de la France envahie, implorer l'aide des grandes puissances, le ministre autrichien Beust lui répondit : « Je ne vois plus d'Europe. » Les traités de 1815 s'effondraient dans la tourmente déchaînée par Napoléon III leur ennemi personnel, et avec eux la confiance dans les accords internatio-

naux, détruite par les procédés brutaux et les déclarations cyniques de Bismarck.

III

Le nouvel édifice n'était plus, comme celui de 1815, construit par un accord général entre des puissances égales pour maintenir la paix par l'équilibre ; il reposait sur la prépondérance de la plus forte puissance militaire, l'Allemagne, tenant en respect les autres puissances ou se les attachant par des accords particuliers.

Les nationalités n'étaient pas beaucoup mieux traitées qu'en 1815. Les Italiens et les Allemands avaient obtenu leur unité nationale, les uns en acceptant volontairement, les autres en subissant après la défaite la domination des États militaires, le Piémont et la Prusse, qui avaient utilisé le sentiment national pour accroître leur puissance. Les Hongrois avaient profité des embarras de l'empereur pour rétablir un royaume autonome. Mais seule l'unité de l'Italie était fondée sur la volonté des peuples et pure de violence contre d'autres nationalités. — La Prusse avait annexé les Duchés et quatre États allemands sans consulter les populations et certainement contre le gré des habitants du Holstein, du Hanovre et de la république de Francfort, légitimant officiellement son acte par un appel à la coutume barbare, « le jugement de Dieu ». Dans l'Empire « national » allemand elle faisait violence au sentiment national de trois peuples, les Polonais de Posnanie à qui elle ne tenait même pas la promesse faite en 1815 de leur laisser l'usage de leur langue, les Danois du Nord du Schleswig qu'elle refusait de consulter malgré la clause du traité de 1866, les Alsaciens-Lorrains que, sous l'étiquette menteuse de *Terre d'Empire*, elle maintenait sous le pouvoir discrétionnaire du gouvernement de Berlin. Les annexions arbitraires n'étaient pas une nouveauté en Europe ; mais en Alsace-Lorraine, la Prusse faisait une expérience sans précédent : en arrachant un lambeau sur la frontière d'une autre grande puissance, elle s'incorporait une population dont le

sentiment national, violenté par la conquête, restait soutenu par le voisinage et les relations permanentes avec son ancienne patrie. La création de l'État de Hongrie, si elle libérait le peuple hongrois de la domination allemande de Vienne, livrait toutes les autres nations du royaume, Croates, Serbes, Slovaques, Roumains, même les Allemands de Transylvanie et du Banat, à l'arbitraire de la minorité magyare. Les nobles magyars qui gouvernaient l'État « national » de Hongrie allaient être beaucoup plus ardents à *magyariser* que les Allemands d'Autriche ne l'avaient été à *germaniser*. La monarchie autrichienne restait, dans ses deux moitiés, un défi au sentiment national de ses sujets.

Sur toute la largeur de l'Europe, de l'Océan glacial à l'Archipel s'étendait une zone de petites nations sujettes, plus ou moins malmenées, toutes soumises à un gouvernement étranger, la plupart à des fonctionnaires, quelques-unes même à une aristocratie d'une autre nation. C'étaient, en allant du Nord au Sud, la nation finlandaise, la plus libre de toutes, tant que le tsar lui laissait son autonomie nationale — les peuples esthe et letton soumis à la fois à une aristocratie allemande et à des fonctionnaires russes, — la nation lithuanienne partagée entre la Russie et la Prusse, — la nation polonaise démembrée entre les trois empires, — la nation tchèque gouvernée par Vienne et sa branche slovaque sujette des Magyars, — la nation ruthène soumise en Autriche à la noblesse polonaise de Galicie, en Russie à une censure qui lui défendait les publications dans son dialecte, — la nation croate et slovène, dépendante en partie de Vienne, en partie de Budapest, — la nation serbe, en partie vassale, en partie sujette du sultan, — la nation roumaine partagée entre l'Empire ottoman et la Hongrie, — la nation bulgare encore opprimée tout entière par les Turcs, — la nation hellène dont une minorité seulement jouissait de l'indépendance nationale. — En 1871 comme en 1815, l'Europe était régie par la force des gouvernements, non par la volonté des peuples.

Ce système reposait, comme en 1815, sur la défiance contre la France, mais il était dominé par la prépondérance allemande. L'Allemagne, assez forte pour remplir seule la fonction de tous les Alliés de 1815, surveillait la France républicaine

suspecte d'un désir de revanche. Elle consolidait sa position par des accords avec les autres puissances, conclus sous couleur de maintenir l'ordre, le *statu quo* et le paix. Ce fut d'abord (de 1871 à 1873) l'entente entre les trois empereurs, annoncée au monde par des visites réciproques. Les souverains se concertaient, comme au temps de Metternich, pour prendre des mesures contre l'adversaire commun, la Révolution, la révolution sociale représentée alors par l'*Association internationale des travailleurs*, « l'Internationale » déjà agonisante que les gouvernements mal informés prenaient pour une organisation de combat.

Quand la rivalité personnelle entre Bismarck et Gortschakof eut relâché l'accord avec la Russie, l'Allemagne attira dans son alliance d'abord l'Autriche dont elle soutenait la politique dans les Balkans contre la Russie, puis l'Italie hostile à la France, où les conservateurs parlaient de restaurer le pouvoir du pape et où les républicains décidaient l'occupation de la Tunisie. La Russie, reprenant sa marche contre l'empire ottoman affaibli par la banqueroute de 1875 et la déposition successive de deux sultans en 1876, faisait arriver son armée jusqu'à Constantinople ; mais arrêtée par l'intervention de l'Angleterre elle était forcée de remettre la décision au concert européen. Elle sortait (en 1878) du Congrès de Berlin les mains vides, irritée contre Bismarck « le courtier honnête » qui l'avait jouée.

La Triple Alliance de 1882 réunit toute l'Europe centrale sous la direction de l'Allemagne ; Bismarck la compléta par un traité secret de « contre-assurance » avec la Russie (en 1884) qui garantissait à l'Allemagne la neutralité bienveillante de sa voisine de l'Est. Puis, quand les Bulgares s'affranchissant de la tutelle des Russes leurs libérateurs, réunirent les deux tronçons séparés par le Congrès de Berlin pour constituer un État unique se gouvernant lui-même, Bismarck en profita pour entretenir des relations cordiales avec le tsar Alexandre III en l'aidant à empêcher la reconnaissance par l'Europe du nouvel état de choses en Bulgarie. Toutes ces alliances se disaient défensives, conclues pour maintenir la paix.

C'était une paix comme le monde n'en avait jamais vu,

la « paix armée », la paix prussienne, aussi coûteuse que la guerre, une paix précaire, sans sécurité,toujours à la veille de la guerre. La nouvelle méthode, calculée pour une invasion rapide continuée jusqu'à la ruine de l'adversaire, exigeait des effectifs énormes et toujours prêts. La doctrine de la supériorité irrésistible de l'offensive obligeait chaque État à préparer constamment l'agression et le faisait vivre sous la menace constante de l'agression. L'état-major prussien avait même paru en 1875, quand la France réorganisait les cadres de son armée, adopter la redoutable maxime de l'agression *préventive* : quand un État soupçonne son voisin de préparer la guerre, il doit prendre les devants et l'attaquer pour l'empêcher d'achever ses préparatifs. Guillaume Ier et Bismarck désavouèrent cette doctrine, mais leurs protestations n'avaient pas suffi à rassurer l'Europe. Au temps des guerres lentes un intervalle séparait l'état de paix de l'état de guerre ; on attendait d'avoir la guerre pour la préparer, on ne levait les armées qu'au moment de s'en servir. Maintenant l'Europe, pour résister à la Prusse, avait dû adopter la méthode prussienne. Sauf les pays défendus par leur position géographique (Angleterre, Espagne, Portugal, Suède, Norvège) et la Belgique confiante dans sa neutralité garantie par traité, tous les États faisaient passer toute la jeunesse par l'armée active et maintenaient tous les hommes valides sous le coup d'un appel de mobilisation.

Chaque État, craignant de se laisser devancer dans ses préparatifs, augmentait sans cesse ses armements ; les dépenses militaires croissaient rapidement. Les sages disaient que la ruine des finances arrêterait les États dans cette course folle; de même qu'en 1815, ils prédisaient la banqueroute inévitable de l'Angleterre que la guerre avait chargée d'une dette de 20 milliards. Les sages n'estimaient pas à leur valeur les forces des nations. Le poids des armements a peut-être ralenti l'accroissement de la richesse en Europe, il ne l'a pas empêché. L'Allemagne sous ce régime a augmenté rapidement sa population, son commerce, son capital et son revenu ; aucun grand État ne s'est appauvri.

De sa puissance militaire l'Allemagne ne fit pas l'usage que redoutaient ses voisins. Sa prépondérance fut lourde, mais ne

fut pas belliqueuse. Elle menaça de la guerre, mais elle maintint la paix. Elle ne chercha ni conquêtes ni aventures. Sa politique se résuma dans deux formules de Bismarck. « Toute la question d'Orient ne vaut pas les os d'un grenadier poméranien », donc pas d'invasion en Orient. — « L'Allemagne est saturée », donc pas d'agrandissements. Les colonies, créées à partir de 1884, ne furent acceptées du gouvernement allemand que sous la forme d'entreprises faites par des compagnies protégées par l'Empire. L'Allemagne de Bismarck, comme l'Autriche de Metternich, satisfaite de l'ordre établi par elle en Europe, se tenait immobile, surveillant la France. Fafner, ayant conquis l'or du Rhin, se retirait dans sa caverne.

L'Allemagne garda cette attitude tant que vécut Guillaume Ier. Mais cette politique de conservation, enfermée dans les limites de l'Europe, ne suffit pas longtemps à Guillaume II. Il entra bientôt en conflit avec Bismarck, et s'il est vrai qu'il le renvoya surtout parce qu'il désapprouvait son projet de coup d'État contre le suffrage universel, le désaccord sur la politique étrangère contribua à la rupture. Bismarck voulait continuer l'entente avec la Russie, Guillaume préféra resserrer l'accord avec l'Autriche.

Alexandre III, personnellement hostile aux Allemands, avait pourtant reçu froidement les avances des Français. Il répugnait à entrer en relations avec des ministères républicains en qui il ne trouvait pas les garanties de durée et de discrétion nécessaires à une négociation d'alliance. Rassuré enfin par la longue durée du ministère de 1890 à 1892, que dirigeaient des hommes d'allures distinguées et d'opinions modérées (MM. de Freycinet et Ribot), il accepta le rapprochement désiré par ses ministres des finances qui avaient besoin des capitaux français pour les entreprises industrielles et la conversion du papier-monnaie.

L'alliance franco-russe, en unissant deux grandes puissances isolées, en opposition à la Triple Alliance des trois grandes puissances du centre, mit fin à la prépondérance exclusive de l'Allemagne et commença à rétablir en Europe un système fondé sur l'équilibre des forces.

Guillaume II inaugurait alors la « politique mondiale » (*Weltpolitik*), formule grandiloquente, pensée confuse ; l'empe-

reur Guillaume qui a beaucoup parlé ne s'est jamais soucié de penser avec précision. Les Allemands en ont donné, successivement ou simultanément, quatre interprétations. 1° La plus ancienne paraît avoir été que le gouvernement impérial devait, soit par des subventions, soit par l'intervention de ses agents officiels, aider les Allemands à étendre leur commerce dans le monde entier. — 2° On parla aussi de la nécessité de trouver un débouché à la population allemande en croissance rapide ; au lieu de laisser les émigrants aller en Amérique où ils étaient perdus pour l'Allemagne, le gouvernement les dirigerait vers des territoires sans maître où ils formeraient des colonies de peuplement sous la domination directe ou sous l'influence de l'Empire. — 3° On s'avisa ensuite que l'Allemagne, avec son industrie colossale et son agriculture perfectionnée, n'avait plus de trop-plein de population à déverser au dehors, puisqu'il lui fallait faire venir des ouvriers étrangers. Elle devait donc chercher non des colonies de peuplement, mais des colonies d'exploitation que les Allemands, capitalistes, ingénieurs, planteurs, entrepreneurs, mettraient en valeur en dirigeant le travail des indigènes ; ils s'habitueraient ainsi, disait Delbrück, à devenir comme les Anglais « un peuple de maîtres ». Mais il fallait de vastes territoires et c'était le rôle du gouvernement de les acquérir. — 4° Enfin on en vint à dire que l'Allemagne, devenue la plus grande puissance du monde, ne jouait pas un rôle politique proportionné à sa force. Désormais sur toute question soulevée dans le monde elle devait « dire son mot » ; le gouvernement ne devait plus laisser passer aucune acquisition de territoire, d'influence, d'avantages économiques par un autre État sans en réclamer sa part ou une compensation. Toutes ces conceptions concordaient sur un point : l'Allemagne devait rompre avec la politique de saturation, elle ne devait plus rester repliée sur elle-même et confinée en Europe ; son activité devait se répandre sur toute la terre.

Fafner sortit de sa caverne et regarda le monde. Ce qu'il y vit ne lui fut pas agréable. Il vit les meilleures places occupées, celles de premier ordre par les Anglais et leurs colonies de peuplement, les autres par les Anglais, les Français, les Hollandais, les Russes. L'avenir apparaissait fermé. Les

grandes étendues, domaines des grands peuples de l'avenir, avaient toutes une population qui ne parlait pas l'allemand. Dans un siècle l'Amérique du Nord parlerait anglais, l'Amérique du Sud espagnol et portugais, l'Afrique anglais et français, l'Australasie anglais; l'Asie parlerait russe, anglais et chinois ; aucun continent ne parlerait allemand.

Il fallait se mettre en état d'opérer au loin ; l'armée, faite pour dominer en Europe, n'y suffisait pas. L'Allemagne se fit une flotte de guerre. Ce fut d'abord une opération commerciale : « Le commerce suit le pavillon », disait-on, la flotte servait de réclame aux marchandises allemandes. — Puis on déclara la flotte nécessaire pour défendre les colonies de l'Allemagne. Mais ces médiocres colonies valaient-elles une si grosse dépense ! — On finit par s'avouer que la flotte était, comme l'armée, une manifestation de la puissance allemande destinée à appuyer les opérations de la diplomatie.

Guillaume II promena sa *Weltpolitik* dans tous les coins du monde, où il crut trouver une brèche pour faire pénétrer l'influence de l'Allemagne, de préférence dans les pays qu'il jugeait désorganisés. — Il prépara le partage de la Chine ; mais le soulèvement national des Chinois, malgré la victoire des « Huns » dévastateurs envoyés contre eux d'Allemagne (c'est Guillaume lui-même qui exhorta ses soldats à prendre les Huns pour modèle), lui fit abandonner l'entreprise ; il n'en resta que le coûteux établissement de Tsing-Tao que le Japon vient de lui enlever. — Il pensa à soutenir les Boers contre l'Angleterre pour ouvrir à l'influence allemande une porte dans l'Afrique australe ; mais il se ravisa vite et ce fut à l'Angleterre qu'il envoya un plan de guerre contre les Boers préparé par son état-major, ce qui n'augmenta son influence ni en Afrique ni en Europe. — Il chercha à prendre pied dans l'Amérique du Sud en envoyant sa flotte réclamer à coups de canons au Vénézuéla le paiement de créances allemandes ; mais il fut arrêté net par les États-Unis au nom de la doctrine de Monroe. — Il voulut ouvrir le Maroc au commerce et aux entreprises de l'Allemagne ; trois fois il le fit savoir aux Français par « un coup de poing sur la table ». Ces trois manifestations de la puissance allemande, Tanger 1905, Algésiras 1906, Agadir 1911 aboutirent au protectorat de la France

sur le Maroc. — En Perse, il fut, avant d'avoir rien entrepris, devancé par l'accord entre la Russie et l'Angleterre. — Son terrain de prédilection fut l'Empire ottoman. Il couvrit de sa protection le sultan Abd-ul-Hamed massacreur de ses sujets arméniens, crétois et macédoniens, et obtint pour les fabriques allemandes la fourniture du matériel de guerre, pour l'armée allemande l'éducation des officiers turcs. Il fit concéder à une compagnie allemande la grande ligne de Bagdad qui devrait ouvrir aux marchandises, (on disait même aux colons), venus d'Allemagne la vaste région du Tigre et de l'Euphrate. Mais les capitaux français qu'il espérait firent défaut au « Bagdad allemand ». La révolution ottomane de 1908 qui mit le sultan sous la tutelle des Jeunes-Turcs, puis la défaite des Turcs par les nations des Balkans en 1912 mirent en danger à la fois les entreprises et l'influence allemandes. La *Weltpolitik* ne récoltait que des échecs.

Cependant l'Allemagne grandissait de plus en plus vite en force et elle était de plus en plus fière ; fière de sa population montée à 65 millions d'âmes, fière de sa richesse évaluée entre 300 et 350 milliards, fière de la subordination mécanique des individus à la société qu'elle appelait de « l'organisation », fière de l'ordre régulier de son armée et de sa police, du soin minutieux de ses chemins de fer, ses rues, ses postes, ses caisses d'assurance, de la perfection technique de ses usines et ses laboratoires, qu'elle prenait pour la forme supérieure de la civilisation. Et plus elle s'admirait, moins elle avait de succès dans le monde. Elle ignorait que « la culture » est une acquisition intérieure de l'individu, un produit de l'expérience et de la réflexion psychologiques, et que seule elle rend apte à comprendre et à prévoir les sentiments des autres, ce qu'aucune technique, aucun mécanisme social ne peut suppléer. Plus l'Allemagne devenait savante, plus elle était maladroite. Sa psychologie rudimentaire ne connaissait que deux ressorts, la crainte et l'intérêt matériel, « Sucre et cravache », les procédés du dompteur d'animaux. Elle irritait par ses menaces ceux qu'elle voulait effrayer, elle mettait en défiance par ses ruses ceux qu'elle cherchait à gagner ; elle blessait par l'étalage de sa force.

L'Angleterre, inquiète de l'augmentation rapide de la

flotte allemande, renonça à son « splendide isolement » et, enterrant ses vieilles rivalités, se rapprocha de la France, puis de la Russie. La Triple Entente se dressa en face de la Triple Alliance affaiblie par la rivalité entre l'Autriche et l'Italie. L'équilibre des forces entre les puissances fut rétabli et mit fin à la prépondérance de l'Allemagne. On le vit à la conférence d'Algésiras convoquée sur la réclamation expresse de Berlin, l'Allemagne s'y trouva isolée avec l'Autriche « son brillant second ». L'instrument forgé par Bismarck pour maintenir la paix allemande en Europe avait été faussé par la *Weltpolitik*. Un Prussien intelligent, le professeur H. Delbruck, dès 1906, signalait le danger d'une politique agressive qui entraînerait l'Allemagne, sans autre alliée que l'Autriche, à une guerre contre la Triple Entente où elle aurait le dessous. Mais l'opinion allemande réclamait des manifestations de la force allemande. Pourquoi la plus grande puissance de l'Europe tenait-elle dans le monde un rang si inférieur à sa dignité? C'est que des voisins envieux avaient formé un complot pour « l'encercler » et barrer toutes les voies à son expansion, il fallait briser « l'encerclement ». La folie des grandeurs aboutissait à la manie de la persécution.

Autant que sa politique extérieure, son régime intérieur faisait l'Allemagne isolée. Tandis que les autres États civilisés évoluaient vers un régime représentatif de plus en plus libéral et démocratique, fondé sur la volonté du peuple et le sentiment national, la noblesse prussienne maîtresse de la cour et de l'armée, le fonctionnarisme prussien maître du gouvernement et de l'administration orientaient l'Allemagne vers un retour à la monarchie bureaucratique et militaire; l'empereur Guillaume faisait revivre les allures et le langage de la royauté de droit divin. La noblesse s'obstinait à maintenir en Prusse la division des électeurs en trois classes, l'élection à deux degrés, le vote public, expédients provisoires de la réaction de 1849, devenus un système inique et incohérent jusqu'au ridicule. Le gouvernement s'entêtait à dénationaliser par la persécution policière, administrative, scolaire, par la colonisation, même par l'expropriation, les Polonais, les Danois du Schleswig, les Alsaciens, — sans autre résultat que de fortifier le sentiment national des opprimés et d'indigner par ses pro-

cédés barbares l'opinion du monde civilisé. (C'est ce que depuis 1906 Delbruck ne cessait de répéter.)

L'antipathie croissait entre l'Allemagne et les autres puissances; tout concert européen sincère devenait impossible. La paix fut rompue par la question d'Orient. L'Allemagne ne s'y intéressait plus seulement comme alliée de l'Autriche; la *Weltpolitik* avait dans l'Empire ottoman un de ses champs d'action; un des articles essentiels du programme d'expansion économique, la « poussée vers l'Orient », réclamait pour les puissances allemandes la maîtrise de la route entre le Danube et Salonique, de façon que la domination germanique pût s'étendre sur tout le centre de l'ancien continent sans interruption, depuis Hambourg et Trieste jusqu'à Bassorah et au golfe Persique. La Serbie encombrait la route. Longtemps docile à la cour de Vienne, elle avait repris depuis 1903, sous le roi Pierre, son indépendance politique et économique et vivait en hostilité continue avec l'Autriche qui opprimait les Serbes de Bosnie, avec les Magyars qui persécutaient les Serbes de Hongrie. Le gouvernement autrichien attribuait les plaintes de ses sujets slaves à la propagande serbe. Il prétendit démontrer au monde la complicité du gouvernement de Serbie en faisant fabriquer les faux documents qui, produits aux débats des fameux procès d'Agram et du professeur Friedjung (1908-09), couvrirent de confusion les autorités autrichiennes, — non pas une retouche diplomatique à une pièce réelle à la façon de la dépêche d'Ems, mais des faux grossiers, des faux à la façon du moyen âge, un soi-disant écrit d'un ministre de Serbie plein de fautes de langue, un prétendu procès-verbal d'une société secrète d'étudiants serbes écrit sur une feuille d'un mètre de long, parce que le faussaire avait trouvé cette dimension commode pour photographier son faux. Quand le ministre d'Aehrenthal, pour mériter le surnom de « Bismarck autrichien » fit annexer la Bosnie à la monarchie autrichienne en 1908, la rupture avec la Serbie devint irréparable. L'alliance entre les États des Balkans conclue malgré la cour de Vienne, leurs victoires sur les Turcs en 1912 ruinèrent la politique autrichienne en Orient. L'agrandissement du territoire de la Serbie en 1913 barra à l'Allemagne la route de Salonique, à l'Autriche la voie vers la domina-

tion dans les Balkans. L'Allemagne déçue dans sa politique mondiale, l'Autriche déçue dans sa lutte contre la Serbie, se concertèrent. De leurs déceptions combinées naquit, dès 1913, la résolution de se débarrasser des Serbes. L'attentat de Sarajevo fournit le prétexte, les deux empereurs d'un cœur léger marchèrent vers la catastrophe.

Dans cette guerre qu'ils ont voulue et préparée, les Allemands ont apporté la perfection technique du matériel : leurs mitrailleuses, leurs automobiles blindées, leurs transports par chemin de fer, leurs tranchées, leurs avions, leurs sous-marins ont dès le début fait voir en eux les maîtres dans l'art de la préparation militaire. Ils y ont apporté aussi leur psychologie enfantine qui les rend incapables de prévoir la conduite des autres hommes et les effets de leurs propres actes. Ils se sont trompés sur tous les peuples, lourdement et sans exception : sur les Russes et les Français dont ils n'ont su évaluer ni la cohésion nationale ni le courage individuel — sur les Belges et les Serbes qu'ils ont cru fasciner par la terreur — sur les Anglais, les Italiens, les Japonais, les Américains, qu'ils ont essayé de séduire — sur les peuples musulmans qu'ils ont fait appeler à la guerre sainte par un Turc. Les crimes de leurs généraux et les insolentes déclarations de leurs diplomates ont obligé l'Europe à réaliser ce qui avait été la chimère de leur imagination, l'encerclement de l'Allemagne, encerclement militaire, économique et moral qui finira par l'étouffer.

IV

Que sera le prochain règlement de l'Europe? Je n'essaierai pas d'en tracer le plan géographique. C'est un jeu assez vain tant que les armées n'ont pas achevé leur œuvre et ce n'est pas un jeu sans inconvénient, car ce qu'un Français publie est lu d'un œil distrait en France, mais d'un œil attentif par les adversaires. Il est permis seulement d'essayer d'en préciser la nature morale.

La volonté ardente, unanime, peut-être impérieuse de l'Europe après cette horrible guerre réclamera la paix, non pas

seulement la paix officielle qui mettra fin aux massacres et aux ruines et rendra les combattants à la vie normale, mais la paix réelle, la paix définitive qui délivrera le monde de la course aux armements et du cauchemar permanent de la guerre subite, la paix, qui donnera aux peuples la sécurité nécessaire au travail et la liberté d'employer leurs ressources aux œuvres de la civilisation. L'Europe ne veut plus être une armée toujours en sentinelle, sous la menace d'une attaque que les perfectionnements des explosifs et des aéronefs rendraient de plus en plus redoutable. Elle ne veut plus, pour éviter d'être dévorée par la Prusse, être forcée de se faire à demi prussienne, — par crainte de la « guerre préventive » être condamnée à la « paix armée ». Le régime prussien a fait faillite, il n'a jamais donné la sécurité, il n'a même pas empêché la guerre. Il faut un régime qui assure à l'Europe la sécurité complète et la délivre des armements ruineux. Sur quel fondement peut-il être établi?

Le prochain congrés n'invoquera ni le droit légitime des princes comme Metternich, ni le jugement de Dieu comme Bismarck; notre temps n'a plus la foi au droit divin des rois ni le culte de la Force, sa religion est le sentiment national. Les peuples ont fait des progrès depuis 1815, et même depuis 1866 ; ils se sont enrichis, instruits, affranchis; tous ont pris conscience de leur nationalité, la plupart ont acquis le droit à la vie politique et se sont habitués à ce qu'on tînt compte de leur volonté. On ne procédera plus comme le Congrès de Vienne par des calculs de nombres d'âmes, il faudra savoir ce que désirent ces âmes. Cette guerre a été partout une guerre nationale, elle a éveillé les revendications même des nations non organisées. Par une innovation sans exemple les gouvernements alliés ont réglé le traitement de leurs prisonniers de guerre d'après leur nationalité personnelle. On peut donc espérer que le congrès se fera une règle de respecter dans la répartition des territoires le sentiment national et la volonté des populations. Je ne prétends pas qu'il soit facile dans cette zone de l'Europe orientale, où les nationalités sont emmêlées sans limites précises, de trouver des solutions je ne dis pas satisfaisantes pour tous les intéressés, mais seulement équitables. Du moins on est en droit de compter que des mesures

seront prises pour assurer le respect de leur langue et de leurs coutumes à tous, même aux minorités. Quant à la France, dont le droit public est fondé sur la volonté nationale, elle repoussera toute solution qui l'exposerait à la honte de voir des députés protestataires dans une Chambre française ou à la tentation criminelle de franciser un territoire en faisant disparaître les habitants.

Le respect des nations diminue les chances de guerre, il ne les supprime pas tant que les nations restent hostiles. Toute entente durable, entre les groupes comme entre les individus, exige une morale commune, qui fournisse des règles respectées de tous, des sanctions efficaces pour tous. En Europe, depuis la chute de l'idéal politique du moyen âge fondé sur l'autorité religieuse, aucune règle ne dirige plus les rapports entre les États. Cette anarchie internationale a son fondement dans l'idée même de la souveraineté définie au XVIe siècle par Bodin « la puissance *absolue* et perpétuelle d'une République ». Le propre du pouvoir absolu est de ne reconnaître au-dessus de lui ni règle ni contrôle. Appliqué à la politique intérieure ce principe donne la monarchie *absolue*, le pouvoir arbitraire du souverain sur tous les sujets ; appliqué aux relations entre États, il aboutit à l'anarchie morale érigée par Machiavel en une doctrine consolidée par la pratique de la diplomatie. Il n'y a entre les États ni droits, ni devoirs, ni obligations ; les règles internationales ne sont que des convenances d'intérêts, elles changent avec les intérêts; un traité n'est qu'un procès-verbal constatant un état actuel des faits. Monarchie absolue et machiavélisme ne sont que deux variétés du même absolutisme. Au XIXe siècle l'absolutisme a été chassé de la politique intérieure par la révolte des peuples ; il s'est retranché dans la politique étrangère et les peuples l'y laissent vivre, par ignorance, parce qu'ils n'en voient pas bien le danger. Cette guerre l'a rendu visible. Tous les autres États suppléent au défaut de la morale internationale par des habitudes de moralité générale; ils respectent la paix et les traités par égards pour l'opinion publique ou par un sentiment d'humanité qui les fait reculer devant l'horreur de la guerre. Mais la Prusse n'a pas de ces scrupules, et on sait maintenant comment elle exploite sa souveraineté.

Tant que subsistera dans les relations internationales cette notion surannée de la souveraineté, la paix ne sera pas définitive.

La guerre restera menaçante tant qu'un homme d'État regardera comme son devoir de patriote de préparer une guerre d'agression et que son pays l'admirera s'il réussit. Il faut extirper ce sentiment de la souveraineté absolue de l'État envers les autres États, comme on a extirpé le sentiment de la souveraineté absolue du prince à l'égard des sujets. C'est une révolution à faire dans la vie internationale, le pendant de la révolution qui dans l'intérieur de chaque État a établi le régime représentatif. L'opinion publique seule peut la faire ; elle est en avance sur les diplomates, elle sent déjà que les peuples d'Europe ont plus d'intérêts communs que d'intérêts opposés, qu'il serait plus avantageux pour tous de travailler de concert que de se détruire ; elle sait que la paix est préférable à la guerre. Quand l'opinion publique soufflera dans le monde jusqu'ici fermé où vivent les diplomates, elle dissipera l'esprit de Machiavel et de Bismarck, l'esprit de ruse et de violence.

Renoncer à un pouvoir absolu, n'est-ce pas un trop grand sacrifice d'amour-propre pour ceux qui gouvernent? Ce sacrifice, on peut l'espérer dans les pays de régime parlementaire : les hommes d'État, habitués à reconnaître des puissances au-dessus d'eux, le Parlement, le vote des majorités, les suffrages des électeurs, ne souffriront pas trop de se soumettre à des règles internationales. Mais les souverains des pays de régime personnel, élevés dès l'enfance à se sentir d'une essence supérieure et à ne voir dans les peuples que l'instrument de leur grandeur, habitués à vivre en uniforme, en compagnie d'officiers pour qui la guerre est la seule occupation honorable, comment accepteraient-ils de reconnaître au-dessus d'eux des règles dont toute la force réside dans l'opinion des sujets leurs inférieurs ? Comment renonceraient-ils à faire respecter leur volonté souveraine par l'appel au canon, « la raison dernière des rois » ? Ce n'est pas le moindre mal de ce régime que le penchant qu'il donne aux gouvernants pour la guerre ; nous ne le savons que trop, nous qui venons de voir la guerre la plus effroyable de tous les temps décidée par deux souve-

rains qui certainement ne dépassent ni l'un ni l'autre en intelligence le niveau de l'humanité.

Il est certain que la défaite des deux empires agresseurs, en détruisant la caste des officiers prussiens, la bureaucratie policière de Vienne, l'oligarchie magyare de Budapest, ruinera dans l'opinion même de leurs peuples le gouvernement personnel et l'absolutisme militaire et fera rentrer les nations de l'Europe centrale dans l'évolution générale des États civilisés. Il sera facile alors de plier leurs gouvernements à l'observation d'une morale internationale. Quant à l'empereur de Russie, par une heureuse exception, pénétré de cet esprit pacifique qui est le fond de l'âme russe, il est prêt à accepter les règles nécessaires à la paix ; il l'a prouvé en prenant (en 1899) l'initiative de la proposition de limiter les armements d'où sont sorties, aux deux conférences de la Haye, les seules tentatives pratiques faites jusqu'à ce jour pour éviter la guerre. Sa victoire, comme la défaite de nos ennemis, augmentera les chances d'une paix durable, à condition de prendre des garanties pratiques contre la Prusse qui, par ses déclarations comme par sa conduite, s'est ouvertement mise en dehors du droit international.

Que les gouvernements reconnaissent au-dessus d'eux, sinon des institutions positives, du moins l'autorité morale des règles internationales ; qu'ils respectent les conventions politiques comme les particuliers respectent leurs engagements, qu'ils acceptent le contrôle mutuel de leurs armements, qu'ils soumettent sincèrement à l'opinion publique leurs négociations et leurs décisions, en se faisant aider par des délégations officieuses des parlements, les institutions internationales de la paix viendront d'elles-mêmes.

CH. SEIGNOBOS

CLAYHANGER[1]

LIVRE III

I

APRÈS UN ENTERREMENT

Quatre ans et demi plus tard, un mardi soir du mois d'avril 1886, Edwin était en train de lire dans sa chambre, assis dans un fauteuil. Il formait, avec tout ce qui l'entourait, un vrai modèle de solitude confortable. Ses pieds, chaussés de pantoufles, reposaient sur un coussin et devant lui se trouvait un poêle à gaz rougeoyant. Ce poêle, de même que le fauteuil, étaient devenus la possession d'Edwin aux dépens de son père, sans que celui-ci s'en fût aperçu. La consommation de gaz de la maison s'en trouvait augmentée quatre fois par an sur le relevé trimestriel. Mais Darius ne faisait aucune observation. Chaque mois qui passait semblait rétrécir l'intérêt qu'il prenait aux choses qui l'entouraient et concentrer davantage ses facultés sur ses affaires. Edwin en finissait parfois par s'imaginer qu'il pouvait sans danger s'offrir tous ses caprices à sa barbe. Mais le vieil homme remarquait parfois un détail nouveau pour lui, bien que sans aucune importance, et s'emportait là-dessus, ce qui faisait dire à Maggie tranquillement : « Je vous disais bien ce qui allait arriver. « Et Edwin était agacé,

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 juin 1915.

moins par les paroles de sa sœur que par son manque de logique.

Le frère et la sœur s'entendaient cependant assez bien dans l'ensemble. Leur accord ne cessait que sur des questions secondaires. Et, de même qu'il s'exaspérait de ce que l'attitude de Maggie dans les discussions fût celle d'une femme, de même elle lui reprochait une certaine rudesse maladroite bien caractéristique de l'insondable bêtise de son sexe. Une fois par semaine, par exemple, il y avait toujours du grabuge entre eux lorsqu'on faisait la chambre d'Edwin à fond, parce qu'il détestait qu'on touchât à ses affaires. Il était aussi très maniaque sur le chapitre des repas et la nécessité d'être toujours à l'air. Parfois elle déclarait qu'il était une véritable vieille fille. Cette accusation le laissait froid. Mais lorsque, dans ses moments de grande irritation, elle s'écriait qu'il était absolument comme son père, alors il était blessé.

L'aspect de sa chambre et le fait qu'il aimait à y être seul donnait quelque poids à la première de ces accusations. Elle était entièrement occupée par tous les objets qu'il possédait, grands et petits, rangés dans l'ordre le plus attentif. Si elle avait appartenu à un jeune homme qui n'eût pas, précocement, ressemblé à une vieille fille, elle eût été encombrée. Elle était, dans sa complexité pratique, adaptée à un usage quotidien et parfaitement organisée pour donner du confortable. Edwin s'y mouvait avec les gestes affectueux et sûrs d'un créateur et ne cessait de perfectionner sa perfection. Cette chambre était sa passion.

Souvent, pendant les longues heures d'une journée pénible, il pensait à elle comme à un refuge où il courrait le soir venu. Quand il montait l'escalier après le repas, son cœur allait plus vite que ses jambes et se trouvait déjà à l'intérieur avant que sa main n'eût ouvert la porte. Puis il fermait celle-ci, comme si elle devait lui cacher le monde entier et ses ennuis, allumait le gaz, puis son poêle avec un « pop » et s'installait bien. Pendant les premières minutes de sa lecture, il se permettait, avec un plaisir savouré pleinement, de promener son regard tout autour de lui, de le poser sur tous ses livres bien rangés et de se délecter devant tant d'ordre et de commodité. Il se disait : « Telle est ma vie. Voilà son but. Je ne ferai jamais rien de mieux. Et pourquoi pas? » Il lui semblait, quand il se trou-

vait seul ainsi, qu'il n'avait pas si mal résolu le problème que lui posait sa destinée. Il se répétait rigoureusement qu'il n'était pas fait pour le mariage, qu'il avait toujours su que le mariage lui était impossible, et que ce qui était arrivé devait fatalement arriver. Pendant quelques semaines, il avait vécu un beau rêve, voilà tout ! Voilà comment il jugeait son histoire d'amour. Il éprouvait une profonde satisfaction de songer que personne, sauf son père, ne la connaissait, et son père lui-même ne savait pas jusqu'où c'était allé.

Ce n'était que peu à peu, lentement, par degrés insensibles, qu'il en était arrivé à pouvoir se dire devant la glace : « J'en suis revenu ! » Et qui pouvait le savoir mieux que lui? Il ne pouvait relever sur son visage aucune trace que cet épisode de sa vie eût laissée. Il lui semblait que, réserve faite pour sa moustache, sa figure était restée immuable depuis douze ans. Comme c'était étrange que tant de souffrances ne l'eussent pas marquée et que, pendant les premiers mois qui avaient suivi le mariage d'Hilda, personne ne l'eût pris à part pour lui dire : « Qu'est-ce que cette tragédie que je peux lire dans vos traits? »

Et le fait est que personne ne se doutait de rien. Les gens se rappelaient son visage longtemps après l'avoir rencontré dans la rue, ou lui avoir parlé au magasin. Le charme de sa tristesse persistait dans leur mémoire. Mais ils s'expliquaient aisément la mélancolie de son expression en se disant qu'elle lui était naturelle, que c'était une sorte d'accident qui remontait à sa naissance. Il avait une grande réputation, qu'il ignorait, de réserve, de timidité, de douceur et de supériorité intellectuelle. Bien des jeunes filles songeaient à lui avec regret en souriant à d'autres jeunes hommes et, lorsqu'elles embrassaient ceux-ci, c'était à lui qu'allait leur baiser, suivant la perversité bien connue de l'amour.

Il lisait avec passion le *Conte du Tonneau* de Swift, dégustant avec tout le raffinement de son palais de connaisseur orthodoxe le parfum délicat de ce chef-d'œuvre. Grâce à l'enthousiasme secret transparaissant parfois dans un mot à un ami qui lui échappait, il en continuait, prolongeait d'un siècle à l'autre la réputation. Un classique ne demeure classique

que parce que quelques Edwins, par-ci par-là en Angleterre, le goûtent avec tant de joie que leur plaisir en devient religieux. Edwin, suivant le programme de lecture qu'il s'était tracé, n'avait aucun droit de se délecter de Swift à ce moment-là. Il aurait dû avoir entre les mains le massif Hallam. Mais Swift s'était emparé de lui et ne voulait pas le lâcher. C'était là une des conséquences de la facilité qu'il y avait à fourrer dans sa poche les volumes de la nouvelle série de l'éditeur Cassell. Edwin avait dû convenir avec Tom Orgreave, marié à présent, qu'ils n'étaient pas faits pour réjouir un bibliophile. Mais ils étaient si bon marché et paraissaient si souvent — une fois par semaine — et on pouvait les porter si aisément contre son cœur, qu'il ne résistait pas au plaisir d'en acheter la plupart. Il prétendait que, grâce à eux, il pouvait lire des œuvres courtes à ses moments perdus et agrandir ainsi son programme. Il n'avait pas prévu que Swift y ferait une brèche dont ce programme n'avait pas besoin pour être en mauvais état.

Mais cette considération ne l'empêchait pas de lire tranquillement ; car il avait l'espoir de pouvoir, dans un avenir immédiat, négliger tout programme. Avant un mois il allait avoir trente ans. A vingt ans, cela lui paraissait un âge avancé, l'époque de la maturité achevée. Et voici qu'il se sentait aussi jeune, aussi enfant que jamais, surtout en présence de son père, et qu'il sentait combien il était absurde jadis en s'imaginant la trentaine comme la fin de tout. Néanmoins, cette entrée dans une nouvelle décade avait un caractère solennel qu'il se proposait de souligner en prenant de nouvelles résolutions et en élaborant de plus vastes programmes.

Sous sa fenêtre, dans le jardin, il entendit soudain un faible bruit. On eût dit quelqu'un en train de se lamenter.

— Sapristi ! — s'écria-t-il, — je veux être pendu si ce n'est pas le vieux... ! — Tout saisi, il regarda sa montre. Elle marquait minuit passé.

En ouvrant la porte du jardin, il vit à l'endroit où avait eu lieu sa première et secrète entrevue avec Hilda, son père qui semblait se relever gauchement après être tombé sur la marche. Puis il resta où il était, silencieux et l'air irrésolu, avec un visage morne et même désespéré. Il avait sa redingote,

un chapeau haut de forme neuf et des gants noirs neufs aussi. Il ne fit aucune attention à Edwin.

— Allo, papa! — dit celui-ci d'un ton persuasif. — Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas?

Darius entra lourdement sans répondre et Edwin referma et verrouilla la porte.

— L'enterrement s'est bien passé? — continua-t-il d'un ton aussi indifférent que possible.

Une idée traversa son esprit : « Est-ce qu'il n'aurait pas bu un coup de trop, par hasard? se demanda-t-il. Pourquoi est-il passé par le jardin? »

Darius laissa échapper un effroyable soupir :

— Oui, — répondit-il, exprimant par ce simple mot une profonde mélancolie.

Depuis quatre jours, Edwin et Maggie voyaient leur père fort agité par la nouvelle que le vieux Shushions, ayant été trouvé en état de vagabondage, avait été envoyé au workhouse où il était en train de mourir. « La Bastille! » s'était écrié Darius.

Et il avait aussitôt quitté la maison. Pour ses enfants, le workhouse n'était qu'un nom. Ils ne savaient rien de l'histoire des débuts de leur père, ni de la façon dont Mr. Shushions, alors jeune missionnaire des Écoles du Dimanche, l'avait arraché avec sa famille aux horreurs de la Bastille qui était le nom du workhouse où on les avait enfermés.

Mr. Shushions était mort et Darius, après avoir réclamé son corps au workhouse, avait organisé des funérailles qu'une procession des maîtres des Écoles du Dimanche devait rendre plus solennelles. Elles étaient terminées maintenant et il revenait chez lui à une heure et dans un état singuliers.

Et Edwin, avec son horreur de la sentimentalité et la sagesse de ses trente ans, éprouvait une tranquille compassion pour l'aspect ridicule et grotesque que présentait son père. Il savait parfaitement que celui-ci ne voyait jamais Mr. Sushions d'un bout de l'année à l'autre. Ils ne pouvaient donc pas être amis intimes ni même amis. Tant d'émotion était par conséquent exagérée et pleurnicharde. Ce qu'il savait de l'histoire et de la biographie des hommes célèbres lui avait appris que les tyrans étaient parfois absurdement sentimentaux, et il

éprouvait quelque satisfaction de pouvoir ainsi vérifier cette notion générale par son expérience présente.

— Voulez-vous que j'éteigne le gaz ou voulez-vous le faire vous-même? — demanda-t-il avec une secrète et bienveillante supériorité, ne se doutant pas, en dépit de son omniscience, que l'être qu'il avait en face de lui n'était pas un imprimeur prospère, un père de famille despotique, mais un tout petit garçon en guenilles qui avait encore dans sa bouche le goût du brouet de la Bastille et pouvait encore voir sa mère embrasser, en pleurant, les genoux d'un dieu puissant qui s'appelait Shushions.

— Je... je ne sais pas, — dit Darius avec un autre soupir.

L'instant d'après il s'assit pesamment sur l'escalier et se mit à pleurer comme un veau. Son chapeau tomba et roula sur le sol d'un mouvement indécis.

« Fichtre! se dit Edwin, il va falloir que je le traite comme un petit enfant. »

Il était un peu surpris et assez intéressé. Il ramassa le chapeau.

— Vous feriez mieux de ne pas rester ici, — conseilla-t-il, — entrez un peu dans la salle à manger.

Darius tendit une main, d'un geste inexprimablement triste, et Edwin l'aida à se lever et à se laisser tomber sur une chaise.

— Voulez-vous prendre quelque chose?

Darius secoua la tête, puis la cacha dans ses mains et sanglota violemment.

Edwin n'eut pas le courage d'en supporter davantage. Il était alarmé sans trop savoir pourquoi. Il s'en alla doucement et alla frapper à la porte de Maggie.

— Papa est arrivé, — dit-il, — il est dans un drôle d'état.

— Comment cela?

— Il ne fait que pleurer, il ne veut rien manger ni rien faire.

Elle descendit aussitôt.

— Hé bien, papa, — dit-elle avec brusquerie en entrant dans la salle à manger, — qu'est-ce qu'il y a ?

Darius la regarda avec un air stupide.

— Rien, — murmura-t-il.

— Je trouve que vous arrivez bien tard. A quelle heure avez-vous mangé?

Il secoua la tête.

— Voulez-vous que je vous fasse du bon thé bien chaud?

Il fit signe que oui.

— Très bien, — dit-elle sur un ton encourageant.

Lorsque l'infusion fut faite et sucrée, elle la goûta comme on le fait pour un bébé, souffla dessus et tendit la tasse à son père qui la vida lentement, mais non pas exclusivement dans sa bouche.

— Voulez-vous manger quelque chose maintenant? — proposa-t-elle.

Il refusa.

— Très bien. Alors Edwin va vous aider à monter.

A le voir, on aurait pu croire qu'il y avait des années qu'il était invalide et à moitié gaga.

Ils entrèrent tous les trois dans la chambre. Maggie alluma le gaz. Darius s'assit sur le lit, considérant le tapis d'un regard morne.

— Vous feriez bien de le coucher, — murmura vivement Maggie, et Edwin fit un signe d'assentiment, un signe qui semblait dire, avec un air capable : « Reposez-vous sur moi. » Mais en réalité il se défiait extrêmement de son savoir-faire en ce genre.

Maggie s'en alla.

— Allons, — dit-il se mettant à l'œuvre, — nous allons sortir ce pardessus, hein?

A sa grande surprise, Darius se montra fort docile. Lorsqu'il se trouva en bras de chemise et déchaussé il lui dit :

— Ça va bien maintenant, n'est-ce pas?

Et l'autre, lourdaud et empêtré, les joues humides, approuva de la tête.

— Hé bien, bonne nuit.

Lorsqu'il fut lui-même à demi déshabillé, il revint doucement jusqu'à la porte de la chambre. Il entendit un ronflement lourd et irrégulier.

« C'est bien étrange, tout ça ! » se dit-il en se couchant.

Il était sans doute fort troublé, mais pas d'une façon absolument désagréable. Il y avait dans son émotion quel-

que chose d'agissant, de remontant qui ne manquait pas de charme.

II

LE CONCLAVE

Le lendemain matin, Edwin se réveilla plus tard que d'habitude et aperçut dans le jardin son père tout habillé. Il avait, pour quelque étrange raison, remis sa redingote et se traînait lourdement et péniblement. Une casquette de drap, brochant sur sa tenue de cérémonie donnait à son visage un aspect ridicule. Il observait le sol avec un air absorbé et profondément mélancolique. Une fois arrivé au bout de l'allée, il regarda autour de lui, tout embarrassé, puis tournant gauchement, comme s'il eût été monté sur un pivot en mauvais état, il se remit en marche. Edwin fut frappé de ces détails singuliers.

Un coup à sa porte. Il tressaillit. C'était Maggie.

— Tantine Clara est ici, — murmura-t-elle avec agitation, — elle est venue à cause de papa.

— Pourquoi à cause de papa?

— Il paraît qu'elle l'a vu hier soir. Il est allé chez elle. Et elle était inquiète.

— Ah ! je comprends !

Et il fit semblant d'être soulagé. Maggie prétendit indiquer aussi, d'un signe de tête, qu'elle l'était également. Mais ni l'un ni l'autre n'était sincère. Tantine Clara chez eux à huit heures et demie ! Tantine Clara négligeant ce qu'elle ne négligeait jamais — les rites immuables et divinement établis du nettoyage et du rangement quotidiens de sa demeure !

Elle était dans le salon, l'ayant choisi comme étant plus secret, mieux adapté à une conversation confidentielle que la salle à manger qui semblait, à cette heure, un endroit public. Edwin vit tout de suite qu'elle savourait pleinement l'étrangeté de la situation, qu'elle en gonflait le plus possible la signification et l'importance.

— Bonjour, mon cher enfant, — dit-elle à voix bassse et sur un ton pénétré, — j'ai senti qu'il fallait que je vienne tout de

suite. Il m'était impossible de déjeuner avant de vous avoir vus ; aussi j'ai mis tout de suite mon chapeau et mon manteau, et me voici. Il est inutile d'essayer de résister à l'appel du devoir.

— Mais...

— Maggie ne vous a pas raconté? Votre père est venu me voir hier soir, à peine étais-je montée. J'ai entendu son coup, je suis descendue et j'ai demandé : — Qui est là? — Pas de réponse, mais j'étais sûre d'avoir entendu pleurer. J'ouvre la porte, c'était lui. — Entrez, — lui dis-je, — mais il refusa avec un air tout drôle. Je ne l'avais jamais vu comme cela auparavant. C'est un homme toujours si maître de lui! Je savais qu'il était allé à l'enterrement de ce pauvre master Shushions. Dès que je lui en parlai, il fondit en larmes, faillit dégringoler les marches et s'en alla. Je ne pouvais pas le suivre en toilette de nuit. J'étais bien embarrassée. Si quelque chose arrivait à votre père, je ne sais pas ce que je ferais.

— A quelle heure était-ce ? — demanda Edwin, se demandant ce que diable elle voulait dire avec son « si quelque chose arrivait à votre père ».

— Dix heures et demie ou à peu près. A quelle heure est-il rentré? Très, très tard, n'est-ce pas?

— Un peu après minuit, — répondit-il négligemment.

Il regrettait d'avoir demandé à sa tante l'heure de la visite de son père. Elle était évidemment toute disposée à remplir de vastes et terribles conjectures l'intervalle mystérieux qui séparait dix heures et demie de minuit.

— Vous vous êtes coupé, mon cher enfant, — dit-elle indiquant de son doigt ganté le menton rasé d'Edwin, — et je n'en suis pas surprise. Quelle épreuve pour vous ! Sans doute Maggie est l'aînée et elle tient une grande place dans notre affection à tous, mais vous êtes le fils, le fils unique !

— Je le sais, — répondit-il, voulant dire qu'il savait s'être coupé.

Et il pressa son mouchoir contre son menton. En lui-même il proférait de furieux jurons. Le ton sentimental sur lequel elle avait prononcé ces mots « le fils unique » l'irritait fort. A quoi, bon Dieu, voulait-elle en venir? En réalité, comme elle apportait une véritable sensualité dans son goût pour les

drames de famille, elle était en train d'essayer d'en organiser un. C'était bien cela ! Il la connaissait. Cette redoutable femme, avec ses plumes ondulantes et son odeur de chevreau, se délectait. Pendant un millième de seconde, il imagina pour elle d'horribles et grotesques punitions, par exemple que ses vêtements tombassent et trahissent cette pudeur de veuve si odieusement pimpante.

— Il n'y a pas à se tourmenter, — dit-il sur un ton aussi ferme que possible, — l'enterrement lui a porté sur les nerfs, voilà tout. Vous le voyez, il s'est levé et va partout comme à l'ordinaire.

Tous deux regardèrent par la fenêtre qui donnait sur le jardin.

— Oui, — murmura Mrs. Hamps sans conviction, — mais ses larmes? Maggie m'a dit qu'il était...

— Oh ! — interrompit Edwin presque grossièrement, — ce n'est rien, je l'ai déjà vu pleurer.

— Vraiment? — Elle semblait stupéfaite.

— Oui. Il y a des années. Ce n'est pas nouveau.

— Il est vrai qu'il est très sensible, — dit-elle réfléchissant, — c'est ce dont nous ne nous rendons pas bien compte, parfois. Bien entendu, si vous croyez qu'il va bien...

Clara et son mari entrèrent tout droit dans le salon. Elle portait dans ses bras son troisième enfant, qui n'était pas encore sevré, et elle en attendait un quatrième pour le commencement de l'automne. Elle avait pris de la maturité et s'était fortifiée. Malgré l'âpreté de l'expression de son joli visage pâle, il y avait du charme dans les gestes abandonnés et le corps élargi de cette jeune mère prolifique. Albert Benbow portait le costume de travail souillé de glaise du petit patron potier qui a dû quitter sa besogne pour une demi-heure. Tous deux étaient pleins d'une importance qui se dégageait d'eux comme une électricité.

Au milieu de l'embarras général, Maggie s'empara du bébé ; Clara et Mrs. Hamps s'embrassèrent tendrement comme pour dire : « Le malheur est chez nous. » Il était impossible, dans ces circonstances, de procéder à une enquête minutieuse sur la santé des enfants, mais Mrs. Hamps exprima toute sa solli-

citude par son regard, le ton de sa voix, sa façon de garder sa lèvre sur celle de sa nièce.

Celle-ci se tourna brusquement vers son frère :

— Qu'est-ce qu'a papa?

— Oh ! il a éprouvé une émotion. Il va assez bien aujourd'hui.

— Albert vient d'entendre dire... — Elle regarda son mari.

Edwin resta muet de surprise. Est-ce que l'histoire de l'indisposition de son père courait déjà les Cinq Villes? Il avait cru que l'arrivée de Clara et de son mari était provoquée par une visite que Tantine leur aurait faite en venant à Bleakridge. Mais il voyait, rien qu'à la mine effrayée de celle-ci, que leur démarche était tout à fait indépendante.

— Êtes-vous sûr qu'il ne soit pas malade? — demanda Albert avec son air supérieurement entendu dans lequel une honnête rudesse se mêlait à quelque bonté naturelle.

— Parce qu'Albert vient d'entendre dire... — interrompit encore Clara.

On apprit alors ce qu'Albert venait d'entendre dire. Un vieil ouvrier de son usine, qui habitait Turnhill, lui avait dit, au cours d'une conversation, que son beau-père, Mr. Clayhanger, s'était montré tout drôle la veille au soir, à Turnhill. Il n'avait rien vu lui-même, mais on lui avait raconté. Albert, fort surpris, avait fait part de son inquiétude à Clara. Avant que l'histoire des Benbow fût terminée, elle s'était déjà emmêlée dans celle de Mrs. Hamps et celle d'Edwin. Tous parlaient à la fois, sauf Maggie qui essayait de calmer le bébé.

Puis la porte s'ouvrit, très doucement, avec précaution, et tous se turent. Darius fit son apparition. On ne l'avait pas vu quitter le jardin et entrer. Il restait là, sur le seuil, immobile, frappé de stupeur, plein d'une appréhension aiguë de ce qui allait arriver et avec une expression de poignante tristesse sur son visage bourgeonné, aux traits durs et frustes. Il avait toujours sur la tête sa casquette ridicule et sa redingote était salie. Il promena sur sa famille un regard terrifié qui semblait dire avec une sorte de faible défi : « Qu'est-ce qu'ils complotent contre moi? Pourquoi sont-ils tous ici? »

Mrs. Hamps parla la première.

— Père, nous sommes entrés un instant pour voir comment vous alliez, après cette grande fatigue d'hier. Bien entendu, j'ai parfaitement compris que vous n'aviez pas voulu entrer chez moi hier soir. Vous ne vous en sentiez pas la force.

Il y avait, dans la voix qu'elle prenait pour le cajoler ainsi une sorte de suavité grossière qui exaspéra Edwin et Maggie. Un monarque même n'aurait pu se laisser abuser.

Darius se tourna avec un effort et se dirigea silencieusement vers la porte.

— Où allez-vous papa? — demanda Clara.

Il s'arrêta, sans détendre ses traits.

— Au magasin, — murmura-t-il, toujours sur un ton profondément mélancolique.

Tout le monde se sentit alarmé rien qu'à l'entendre parler et à lui voir cet air-là. Ce n'était pas le Darius d'autrefois. Edwin sentit vivement combien les assurances réconfortantes qu'il avait prodiguées jusqu'ici étaient futiles et vaines.

— Vous n'avez pas déjeuné, papa, — dit Maggie tranquillement.

— Papa, je vous en prie ! Ne partez pas ainsi ! Vous n'êtes pas bien ! — s'écria Clara d'un ton suppliant.

Et s'élançant vers lui, le bébé dans ses bras, elle le saisit par la manche. Mrs. Hamps la suivit, avec d'autres arguments persuasifs.

Darius regarda le visage de Clara, puis baissa les yeux, les fixa sur sa poitrine et la tête du bébé et finalement les leva vers les plumes de Mrs. Hamps. Son expression ne perdait rien de son caractère douloureux et tragique en dépit de toutes les douces remontrances que les deux femmes faisaient pleuvoir sur lui. Et puis, sans que rien pût le faire prévoir, il eut une crise de larmes terrible et, tout chancelant, alla s'appuyer contre le mur. On le porta presque sur le canapé où il s'assit, affreusement humilié devant sa famille. Les uns après les autres, ils jetèrent tous un regard de reproche à Edwin qui avait parlé avec légèreté de l'état de son père. Et il était tout penaud et il avait peur.

— Vous ou moi ferions bien d'aller chercher le médecin, — murmura Albert.

III

LE NOM

— Il ne faut pas qu'il aille à son travail, — dit le médecin, Mr. Alfred Heve, en revenant, après avoir longuement examiné le malade, vers Edwin qui attendait dans le salon.

Mr. Heve n'avait pas, ce jour-là, ce sourire plein de douceur et de distinction qui jouait un si grand rôle dans les soins qu'il donnait à sa clientèle. C'était un homme d'aspect jeune, qui n'avait que quelques années de plus qu'Edwin et que celui-ci respectait jusqu'à un certain point seulement.

— Qu'il le veuille ou non? — demanda Edvin avec un vague sourire.

— Sous aucun prétexte, — dit le médecin sans rendre à Edwin son sourire qui disparut aussitôt.

Tous deux se tenaient près de la porte. Edwin avait la main sur le loquet. Il se demandait comment il empêcherait son père d'aller à ses affaires s'il était résolu à le faire.

— Je ne crois pas d'ailleurs qu'il y tienne beaucoup, — ajouta Mr. Heve.

— Non, vous croyez?

Mr. Heve secoua doucement la tête. Une de ses qualités — qualité qui ennuyait un peu Edwin, — était son extraordinaire discrétion. Pourquoi ne pas dire carrément, sans détours, son idée de derrière la tête? Il avait, certes, le droit de savoir !... C'était curieux. Et cependant la répugnance qu'il éprouvait à interroger Mr. Heve était plus curieuse encore que celle que Mr. Heve éprouvait à parler. Il ne pouvait se résoudre à demander simplement : « Voyons, qu'est-ce qu'il a? »

— Je suppose que c'est la suite de son émotion? — hasarda-t-il.

Mr. Heve leva le menton.

— Elle a pu jouer un certain rôle, — répondit-il sans conviction.

— Et combien de temps faudra-t-il l'empêcher de s'occuper de ses affaires?

— Je crains qu'il ne lui soit plus jamais possible de s'en occuper.

— Vraiment? — murmura Edwin. — Vous en êtes bien sûr?

— Tout à fait.

Edwin ne sentit pas sur-le-champ toute l'importance d'une telle prophétie. Et même il lui semblait qu'il savait depuis la veille ce qui devait arriver à son père et qu'au premier coup d'œil, en le voyant revenir de l'enterrement, il avait tout compris. Ce qui l'impressionnait à ce moment, c'était la dignité inaccoutumée qui caractérisait l'embarras de Mr. Heve. Il commençait à le respecter.

— Je ne lui donne pas plus de deux ans à vivre, — dit Mr. Heve, regardant successivement le tapis et Edwin.

Celui-ci rougit d'émotion. Et cette fois il y eut du saisissement dans son « Vraiment? ».

— Il est tout naturel que vous sollicitiez d'autres opinions, — continua le médecin, — je serais très heureux de me rencontrer avec un spécialiste. Mais si vous voulez mon opinion, la voilà.

— Oh ! — dit Edwin, — puisque vous êtes sûr...

— Il n'a besoin que de repos et de soins. Je vous enverrai un remède. Il l'aimera. — Mr. Heve regarda distraitement sa montre. — Il faut que je m'en aille.

Edwin descendit vers la ville, absorbé par la vision de son père assis dans la salle à manger, inexprimablement triste, tandis que Maggie en tablier blanc se penchait vers lui pour lui offrir une bonne soupe. Il était désolé et se demandait pourquoi. Lorsqu'il se mettait à raisonner, il se sentait hostile à son père. Son bon sens lui demandait aigrement pourquoi il était ainsi remué. La perspective d'être libre, affranchi d'une servitude horrible et humiliante aurait dû l'éblouir, le transporter. Mais non... Quel âne, ce docteur, avec sa réserve ! Et lui-même !... Tiens, il n'avait rien dit à Maggie. C'était bien d'elle de ne montrer aucune curiosité immédiate, de se contenter d'apprendre... Il fallait aller prévenir sa tante et même

Clara. Mais que répondre lorsqu'elles lui demanderaient pourquoi il ne s'était pas informé près du docteur du nom de la maladie?

Tous les ouvriers et apprentis de l'imprimerie paraissaient gênés. Et il ne put parler au Grand James avec naturel. Après s'être entendu avec lui au sujet de l'exécution d'une commande, ce dernier lui dit :

— Voulez-vous descendre un instant, master Edwin?

Edwin essaya d'éviter cet entretien. Mais la politesse majestueuse du Grand James donnait au désir qu'il exprimait la force d'un ordre.

— Puis-je vous demander, master Edwin, si le patron est très malade? — dit-il avec une solennité pleine de tact, lorsqu'ils eurent atteint le rez-de-chaussée. Il est vrai qu'il se fût enquis du temps absolument sur le même ton.

— Oui, je le crains, — répondit Edwin. C'était incroyable que tout le monde sût ou devinât quelque chose. Comment cela se faisait-il?

Le Grand James secoua la tête et sa barbe grandiose qui était maintenant plus blanche que noire. Il dit, en tortillant son tablier :

— Moi, je crois au traitement par les herbes. Mais en ce qui concerne ces ramollissements du cerveau, ça...

Voilà. C'était bien de cela qu'il s'agissait. Un ramollissement du cerveau ! Ce que le médecin ne lui avait pas dit, il l'avait appris du Grand James ! Comment il se trouvait que celui-ci fût à même de le renseigner, il ne pouvait l'imaginer. Mais il était tout disposé à croire à présent que la ville entière s'était procuré, par quelque magie, le renseignement que la fatalité ou quelque maladresse initiale avait caché à lui seul... Ramollissement du cerveau !

— Peut-être que je m'avance trop, — continua le Grand James, — peut-être que ce n'est pas si grave. Mais j'ai entendu dire...

Edwin fit un signe de tête pour confirmer son hypothèse.

— Il est inutile d'en parler, — murmura-t-il en indiquant du regard le premier étage.

— Certainement, master, — répondit le Grand James doucement. Puis il continua de la même voix blanche : — Et

qui plus est je ne me servirai plus jamais de ma voix pour chanter ! James Varlett ne paraîtra plus en public !

Il y eut un silence. Edwin, tout habitué qu'il fût aux façons tranquilles de son contremaître, ne se rendit pas compte tout de suite que celui-ci lui faisait part d'une résolution solennelle prise sous l'empire d'une émotion profonde. Mais lorsqu'il eut compris, des larmes lui montèrent aux yeux et il se sentit tout remué devant cette révélation soudaine des sentiments que cet ouvrier éprouvait pour son patron.

— Je ne nie point qu'il ait eu ses défauts, comme tout le monde, — ajouta le Grand James, — et loin de moi la pensée que vous ne serez pas un meilleur maître que votre honorable père. Mais il y a plus de vingt ans que je travaille pour lui, et maintenant qu'il ne sera plus là, je ne chanterai plus jamais.

Edwin ne put rien répondre.

— Je sais ce que c'est, — reprit le Grand James au bout d'un instant.

— Quoi donc?

— Ce ra-mol-lis-se-ment du cerveau. Vous aurez des ennuis, master Edwin. Mais il est très heureux qu'il vous aie près de lui. Il est bien heureux aussi pour miss Maggie de n'être pas seule avec lui. C'est la Providence, master Edwin, qui a fait que vous ne soyiez pas marié.

— J'ai failli me marier autrefois ! — s'écria Edwin dans un brusque, irréprimable élan qui le stupéfia lui-même tout en le soulageant.

Pourquoi faisait-il une telle confidence au Grand James? Partagé entre le plaisir de s'épancher ainsi et l'extrême surprise qu'il en éprouvait, il se sentait pour ainsi dire perdu, désespéré et indifférent à tout ce qui pouvait arriver.

— Vraiment, master? — dit le Grand James pour tout commentaire et sur un ton encore plus calme. — Hé bien, master, je vous remercie.

IV

LA PEUR DE L'ESCLAVE

Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées depuis qu'Edwin avait commencé à soupçonner le malheur arrivé à son père. Mais un siècle semblait le séparer de cette nuit-là. La journée avait été interminable et la soirée exaspérante au plus haut degré. Pourquoi Albert, Clara et Tantine étaient-ils tous arrivés à l'heure du souper? D'abord, ils ne voulaient pas se laisser retenir. Non ! Ils étaient seulement entrés en passant — ce n'était qu'une rencontre — il n'y avait rien d'anormal. Et pourtant tout était anormal dans l'attitude des deux femmes. Maggie elle-même, gagnée par la contagion, avait transformé le repas en un espèce de festin anormal et horrible.

Edwin ne pouvait comprendre pourquoi ils étaient venus. Ou plutôt il le comprenait fort bien, mais n'aimait pas l'avouer. C'était pour satisfaire un besoin glouton de curiosité. Ils savaient tout ce qu'il y avait à savoir, mais il fallait qu'ils vinssent regarder, se répandre en effusions et répéter mille fois les mêmes choses.

Tantine et Clara avaient ouvertement traité Darius en martyr, lui avaient parlé d'une voix douce et plaintive, l'avaient pressé de manger, l'avaient caressé, dorloté, flatté. Et elles faisaient semblant d'être braves, gaies, pleines d'espoir. Mais cette affectation était si médiocre, si volontairement médiocre, qu'elle en devenait une insulte. Lorsqu'elles disaient pour l'encourager, à leur façon vulgaire : « Vous serez bientôt tout à fait guéri si vous faites bien tout ce que dit le médecin. » Edwin les aurait tuées de grand cœur. Elles auraient pu dire tout aussi bien : « C'est comme si vous étiez déjà dans votre tombeau. » Le plus curieux c'est qu'il était impossible de savoir si Darius aimait ou détestait d'être ainsi traité. Son visage restait une énigme. Néanmoins il était moins sombre.

La soirée avait été remplie aussi de conférences secrètes. Que voulez-vous? Il fallait bien que chacun racontât ce qu'il ou elle avait entendu dire ou imaginé. Des questions urgentes

devaient aussi être discutées. Par exemple, la convocation d'un spécialiste. Ils étaient tous d'accord, à ce que découvrit Edwin, sur l'inutilité d'une telle mesure. Darius était condamné sans discussion possible. Il était là, assis, complètement remis de sa crise de désespoir, en train de manger et de causer dans cette grande, belle maison qu'il avait tirée du néant, il n'avait nullement l'air d'un cadavre, mais il était condamné tout de même. Le médecin les avait convaincus. D'ailleurs, est-ce que tout le monde ne savait pas ce que c'est qu'un ramollissement du cerveau? « Naturellement, s'il préférait voir un spécialiste, s'il en a la moindre envie... » C'était Tantine qui parlait ainsi. Il y avait aussi le problème du service. Avec un malade à lubies dans la maison, il fallait absolument augmenter le personnel. Ces discussions et d'autres encore, il ne fallait pas que le principal intéressé les entendît. On y prenait un intérêt passionné et il fallait les soutenir à voix basse encore qu'animée, dans le hall, la cuisine, au premier étage, n'importe où sauf dans le salon. Les excuses qu'inventaient les conspiratrices pour quitter la salle à manger ou y entrer, leur façon stupide de se donner des airs innocents écœuraient Edwin. Et il devint de plus en plus rogue en remarquant avec quelle déférence nouvelle Clara commençait à le traiter.

— Vous n'avez pas besoin de rester ici à attendre que j'aille me coucher, — dit Darius un peu sèchement lorsque tout le monde fut parti.

— Très bien, — répondit Edwin tranquillement.

Il était impossible de traiter comme un enfant un homme qui parlait ainsi.

Il ferma la porte de sa chambre avec un sentiment de soulagement et de plaisir beaucoup plus grand qu'il ne l'eût reconnu lui-même. Il eut de nouveau l'impression qu'il était séparé de la veille au soir par un énorme espace de temps. Il avait été projeté hors du cercle de ses habitudes quotidiennes. Il avait oublié de s'inquiéter de l'exécution de ses petits programmes particuliers. Il avait oublié même que son trentième et solennel aniversaire était tout proche. Il lui semblait que son égo¨sme gisait à terre, brisé en mille morceaux, et qu'il

lui fallait ramasser ceux-ci dans le calme de sa retraite pour les remettre à leur place. Il avait besoin de reprendre possession de lui-même, très lentement, sans effort violent. Il remonta sa montre ; il n'était pas encore dix heures et demie. Toute la nuit, la nuit exquise était à lui.

Il entendit un bruit de loquet et la porte s'ouvrit légèrement. Il sursauta, pensant que son père était monté en tapinois. Et la première pensée de l'esclave qu'il y avait en lui fut qu'il n'avait jamais vu le poêle à gaz et ne manquerait pas de le remarquer. Mais ce fut le visage de Maggie qui apparut. Elle entra tout doucement. Elle aussi avait pris des manières de conspiratrice.

— Je pensais que vous ne vous coucheriez pas tout de suite, — dit-elle, — je n'ai pas frappé de crainte qu'il ne fût en train de rôder par là et n'entendît.

— Oh ! — murmura Edwin, — qu'est-ce qu'il y a ? — Il voyait qu'elle hésitait à parler.

— Savez-vous ce que Clara et Tantine disaient?

— Non. Quoi encore? Je croyais qu'elles en avaient assez dit pour pouvoir se taire au moins quelques jours.

— Est-ce qu'Albert vous a parlé?

— De quoi?

— Hé bien, de ce que Tantine et Clara disaient que je devrais vous dire. Albert trouve qu'il devrait faire son testament et ils sont tous de cet avis.

Les lèvres d'Edwin se plissèrent.

— Comment savent-elles qu'il n'en a pas fait un?

— Est-ce qu'il en a fait un?

— Comment le saurais-je? Vous n'imaginez pas qu'il me parle jamais de ses affaires, n'est-ce pas?

— Hé bien, elles estimaient qu'il faudrait le lui demander.

— Qu'elles le fassent. Moi je ne m'en occupe pas.

— Bien entendu, ce qu'elles disent est que... vous êtes le...

— Qu'est-ce que ça me fait? — interrompit-il. — Voilà donc pourquoi vous avez bavardé si longtemps dans votre chambre.

— Je vous assure qu'elles considèrent toutes les deux la chose comme très sérieuse. Et Albert aussi, à ce qu'il semble.

— Elles me dégoûtent, — dit-il, — il n'y a pas un jour que

cela dure et elles commencent à s'inquiéter du testament. En bas, elles ne font que larmoyer sur lui et en haut elles ne pensent qu'à son testament... On ne peut pas se jeter sur quelqu'un comme cela pour lui parler de son testament. Du moins pas moi... c'est vraiment trop de toupet ! Je suppose que certaines gens en seraient capables. Pas moi. Fichtre ! Il faut avoir un peu de pudeur !

Maggie demeura calme et bienveillante. Au bout d'un instant elle dit :

— D'après eux, vous comprenez, il se peut que plus tard, il ne soit plus en état de faire son testament.

— Voyons, — demanda-t-il sur un ton engageant et la regardant dans les yeux, — qu'en pensez-vous vous-même?

— Oh ! — dit-elle, — moi je n'irais pas me tracasser pour ça ! Je vous disais seulement ce que...

— Bien sûr ! — s'écria-t-il, — tous les gens un peu délicats feraient comme vous. Peut-être, plus tard, si on pouvait lui en toucher un mot, sans en avoir l'air... Mais pas maintenant ! S'il ne fait pas de testament, il n'en fera pas, voilà tout.

— Je les ai prévenus de ce que vous diriez, — répondit-elle sans se laisser émouvoir. — mais ce qu'ils disent, eux, c'est que vous avez beau jeu à parler ainsi. Vous êtes le fils et il leur paraît que s'il n'y a pas de testament, si on attend trop longtemps...

Edwin n'avait pas envisagé la question de ce côté.

— S'ils s'imaginent, — murmura-t-il avec une froide amertume, — que je suis homme à tirer le plus petit avantage du fait que je suis le fils, hé bien, qu'ils se l'imaginent, voilà tout ! D'ailleurs ils peuvent bien lui parler eux-mêmes puisqu'ils y tiennent tant !

Maggie s'en alla en silence.

Edwin s'installa dans son fauteuil et se tortilla jusqu'à ce qu'il en eût atteint les profondeurs les plus moelleuses. Il s'apprêtait à savourer *Harper's Magazine*. Cet organe, qui apporte chaque mois sa rassurante affirmation que presque tout va bien en ce monde et que tout s'arrangera, attendait sur ses genoux qu'il voulût bien lui laisser remplir auprès de lui sa mission. Edwin regarda les belles illustrations repré-

sentant les capitales de l'Amérique du Sud, les coins pittoresques de la Provence, les portraits des grands hommes d'État et les ponts célèbres, toutes aussi fidèles à la réalité que le texte brillamment rédigé qui les acompagnait. Et il essaya de pénétrer dans cet univers à l'eau de rose que lui offrait le magazine. Il avait besoin de ces illusions et de la sensation de bien-être, de diversion, de rêve agréable qu'elles lui procuraient. Mais il découvrit bientôt qu'il n'était pas en état de prendre ce remède qui devenait par conséquent inutile. Il n'y avait pas de bon remède pour ce dont il souffrait.

Et ce dont il souffrait, c'était la crainte d'être dérangé. Il avait d'abord éprouvé une animation agréable, mais à présent il reculait devant cette liberté d'action et cette responsabilité nouvelle. L'esclave qu'il y avait en lui protestait contre la brisure de ses fers et la poussée par laquelle la destinée l'envoyait au grand air. Il s'apercevait brusquement que dans le calme de ses habitudes régulières et soumises, il avait fini par atteindre quelque chose qui ressemblait à du bonheur. Il aurait voulu ne pas les perdre tout en sachant que c'était déjà fait. Tout lui semblait menaçant et il se sentait errer à l'aventure... Même ses chers programmes de travail étaient anéantis... Hallam !... Ce soir-ci, il est vrai, n'était pas favorable à la lecture, mais demain vaudrait-il mieux? Non, cent nouvelles complications se dresseraient devant lui pour lui arracher sa tranquillité !

La destinée exigeait de lui un grand effort, un effort inattendu et formidable et tout son être gémissait faiblement, demandait grâce, mais sans espoir. Car toutes ses facultés et tous ses désirs savaient que sa conscience était leur maître suprême.

Puis il entendit des pas sur l'escalier. Son père venait enfin se coucher. Au bout d'un instant la porte s'ouvrit et celui-ci montra sa figure, respirant bruyamment.

— Edwin, dormez-vous? — demanda-t-il d'une voix inquiète. — Je n'ai pas éteint le gaz. Vous feriez bien d'y aller.

On sentait, à sa façon de parler, qu'il avait besoin de son fils et faisait appel à lui.

« Curieux », pensa Edwin. Et il ajouta à haute voix :

— Bon, très bien.

Il se leva d'un bond. Son père s'en alla dans sa chambre à pas lourds et circonspects, soulagé en apparence d'une obsession pénible, mais toujours plongé dans sa tristesse.

La veille aussi, Edwin avait éteint le gaz et était allé se coucher le dernier. Mais avec quel sentiment nouveau de vraie, de définitive responsabilité il le faisait ce soir ! L'attitude faible et suppliante de son père semblait lui donner de la force.

V

LES CLEFS ET LES CHÈQUES

Edwin, descendant Trafalgar Road à neuf heures vingt, dans la clarté fraîche et remontante du matin, portait par une ficelle un petit paquet rond qui, pour lui, contenait le symbole encourageant de sa vie nouvelle. Il avait travaillé avec une fort agréable conscience de l'énergie qu'il déployait jusqu'à près de neuf heures. Puis, après s'être arrêté chez un quincaillier, il était passé par la Banque, en haut de Street Luke's Square, et avait eu avec le directeur cinq minutes d'intéressante conversation. Après quoi, portant dans son estomac la faim qui convenait et dans sa main le symbole, il était rentré pour déjeuner. Ce symbole était de ceux qu'on peut se procurer chez un quincaillier. C'était un réveille-matin. Mrs. Nixon devenait depuis quelque temps moins sûre dans ses fonctions de réveilleuse et il fallait la remplacer par une machine.

Darius était encore dans le jardin quand Edwin alla le trouver. Il avait mis ses habits de tous les jours et bêchait nonchalamment un endroit où rien ne poussait. Il ne fit aucune attention à son fils.

— Vous ne perdez pas de temps, à ce que je vois, — dit ce dernier avec l'impression d'engager une conversation sans intérêt avec un étranger.

— Et vous? — répondit Darius sans tourner la tête.

— Je suis venu déjeuner. Tout va bien, — continua Edwin.

Puis après un silence il ajouta, essayant de prendre un ton indifférent :

— Dites donc, papa, j'aurais besoin des clefs du bureau et d'un tas d'affaires.

— Les clefs du bureau ! — murmura Darius s'appuyant sur sa bêche, comme s'il eût demandé avec stupéfaction : « Mais pourquoi diable voulez-vous les clefs? »

— Mon Dieu... — bredouilla Edwin.

Mais sa requête était trop légitime pour être refusée. Darius abandonna sa bêche et regarda fixement devant lui.

— Vous les avez dans votre poche? — demanda Edwin.

Darius sortit lentement le trousseau de clefs, lourd et brillant, qui était un des signes principaux de sa puissance et essaya maladroitement d'en sortir quelques-unes.

— Ce n'est pas la peine. Je saurai bien les reconnaître, — dit Edwin, tendant la main.

Darius hésita, puis lui donna le trousseau tout entier.

— Merci, — conclut Edwin sur un ton léger.

Mais la répugnance du vieillard à accomplir cet acte d'abdication si simple et si nécessaire, et son air d'avoir fait quelque chose d'énorme effrayèrent Edwin et ébranlèrent le courage avec lequel il s'apprêtait à demander une autre concession à côté de laquelle la remise des clefs était un événement insignifiant. Et pourtant il fallait bien aller jusqu'au bout.

— Et puis il y a aussi les chèques à signer et à endosser, — poursuivit-il, faisant cliqueter les clefs, — on m'a dit à la Banque que si vous me donniez une procuration pour le faire en votre nom, cela suffirait.

Il ne pouvait s'empêcher d'avoir un air de coupable. Il se sentait en effet presque coupable, avait comme une impression de comploter contre son père. Et, comme il parlait, ce qu'il disait lui paraissait irréel et fantastique. A la Banque, tout cela lui avait paru simple, facile, naturel. Mais il était bien certain qu'à mesure qu'il remontait Trafalgar Road, s'éloignait de la Banque et se rapprochait de son père, son projet avait peu à peu perdu toutes ses qualités. Et à présent, dans ce jardin, il paraissait monstrueux.

Darius, silencieux, reprit sa bêche.

— Hé bien, — dit Edwin, faisant une tentative désespérée, — qu'en dites-vous?

— Est-ce que vous vous imaginez, — répondit son père en l'accablant d'un regard de lourd et désolant mépris, — que je vais vous laisser signer mes chèques en mon nom? Vous vous mêlez de trop de choses, mon garçon.

— Mais...

— Je vous dis que vous vous mêlez de trop de choses ! — se mit-il à crier sur un ton menaçant. — Mêlez-vous de ce qui vous regarde et ne faites pas l'imbécile ! Ce n'est pas la peine de vous figurer que vous allez tout gouverner parce que vous êtes levé un peu plus tôt et que vous êtes allé au magasin avant déjeuner !

Dans rien de ce qu'il faisait ou disait il n'y avait le moindre signe de faiblesse. On n'aurait jamais cru que cet homme s'était assis sur l'escalier en pleurnichant, ni qu'il s'était soumis sans résistance et même volontiers aux caresses de Clara, aux assurances réconfortantes de la Tantine ! Impossible de le convaincre qu'il était désormais retranché du monde ! Impossible même de le croire ! Était-ce là le malade qu'Edwin, le directeur de la Banque, le docteur, tout le monde, avaient considéré comme un automate qui obéit aux suggestions du dehors?

Edwin savait qu'il aurait dû dire : « Écoutez-moi. Entendons-nous bien une fois pour toutes. C'est moi le maître maintenant ! J'ai la procuration dans ma poche et vous allez me la signer vivement ! Je veux bien faire tout ce que je pourrai pour vous, mais je ne veux pas de vos menaces ! »

Mais cela lui était impossible. Et son cœur aurait contredit ses paroles.

Il se tourna, tout penaud, puis fit face à son père de nouveau s'excusant d'un sourire plein de détresse.

— Mais alors, — demanda-t-il, — qui va signer les chèques?

— Moi.

— Mais vous savez ce que le médecin a dit ! Vous savez ce que vous lui avez promis?

— Qu'est-ce qu'il a dit?

— Que vous ne deviez pas travailler du tout ! Et vous avez

dit que vous obéiriez. Et qui plus est, vous avez dit que vous n'aviez pas envie de travailler.

Darius sourit avec mépris.

— Je crois que je peux encore signer des chèques... Nous en sommes donc là ! Je ne peux même plus écrire mon nom ! Je vous le ferai voir, à quelques-uns d'entre vous, si je peux encore l'écrire.

— Vous savez bien qu'il ne s'agit pas seulement de signer. Vous savez bien que si je vous apporte des chèques à signer, vous allez vous préoccuper d'un tas de choses et que ça n'en finira pas. Vous feriez bien mieux...

— Assez !

Ce fut comme un coup de tonnerre. Edwin hésita un instant, puis se dirigea vers la maison. Il eut le temps d'entendre son père murmurer : « Morveux ! » Il était humilié et dérouté. Il ne savait que faire. La situation était impossible. Il en voulait à son père et sa rancune était en train de grandir lorsque soudain une idée lui vint. Il eut l'impression que quelqu'un le tirait par la manche et lui disait : « Tout cela fait partie de sa maladie. C'est un des symptômes de ce qu'il a : être incapable de comprendre. » Et sous l'empire de cette idée, son ressentiment se transforma en mélancolie. Il se dit qu'il devait considérer son père comme un enfant. Il se blâma, prenant quelque plaisir à s'abandonner à ses remords de s'être toute sa vie si souvent irrité contre lui. Ses façons déraisonnables d'agir ne lui étaient pas imputables ; elles n'étaient que le résultat de son malheur. Il n'avait pas été tyran, mais victime. Son cerveau avait toujours dû être malade. Et maintenant, il était condamné, et ce qu'il y avait de plus triste c'est qu'il ne s'en doutait pas. A se le figurer tempêtant dans son ignorance entre les murs du jardin, dans le soleil printanier, séparé du monde, perdu, lamentable, Edwin éprouvait quelque chose d'inexprimablement poignant. Il lui paraissait scandaleux qu'il fît un beau soleil et qu'il se sentît lui-même si jeune, avec un cerveau aussi sain et aussi vigoureux.

Néanmoins, il continuait à ne pas savoir que faire.

La première chose qui le frappa, lorsque quelques jours après il ouvrit le coffre-fort avec un respect qui datait de son

enfance, fut le grand livre de caisse de son père, relié en noir. C'était le document le plus sacré et le plus mystérieux de toute la comptabilité de la maison. Edwin avait entre les mains et tenait tous les livres, sauf celui-là. Aussi ne pouvait-il se faire une idée précise de l'importance de la maison puisque son père gardait pour lui les résultats généraux du travail de l'année et ne montrait jamais, dans aucune occasion, ses comptes à lui.

Et voici que ce livre mystérieux se trouvait maintenant entre les mains d'Edwin qui s'aperçut qu'une partie seulement était consacrée aux comptes. Le reste comprenait des résumés et des états généraux de situation. En ce qui concernait l'année 1885, et autant qu'il pouvait à la hâte le déchiffrer, un bénéfice de huit cents livres sterling se trouvait indiqué. Il n'en fut pas surpris, et pourtant la vue de ces chiffres tracés dans l'écriture lourde et griffonnante de son père lui produisit un effet singulier.

Un tiroir semblait de toute évidence ne pas servir régulièrement. Il ne contenait que quelques échantillons de papier chiffonnés et une carte. Tout cela était couvert de poussière. Il sortit la carte. Elle était coloriée et portait cette légende en caractères romains dessinés d'une main malhabile : « Le Comté de Staffordshire ». Il lui sembla la reconnaître. Au dos il lut l'indication suivante écrite de la main de son père : « Dessiné et colorié sans aide par mon fils Edwin, âgé de neuf ans. »

Il l'avait complètement oublié, ce résultat grossier de ses efforts enfantins... Il y avait près de vingt et un ans ! Il ressentait la même émotion que s'il eût découvert la momie de l'enfant qui jadis avait été Edwin... Et son père, tout ce temps-là, l'avait gardée. Il avait dû en être bien fier. Non point qu'il l'eût avoué. De cela Edwin était bien sûr.

« Allons, vous n'allez pas devenir sentimental », se dit-il à lui-même. Comme Maggie, il avait une crainte terrible de la sentimentalité. Mais il ne pouvait empêcher son cœur de se gonfler tandis qu'il souriait devant la naïveté de cette carte et en songeant à celle de l'affection paternelle.

Au moment où il refermait le coffre-fort, Stifford, très agité, entra précipitamment.

— Pardon, master, master Clayhanger est dans le Square. J'ai pensé qu'il fallait vous prévenir. Il se tient en face de la chapelle et regarde par ici.

Edwin s'élança au pas de course tout en se demandant pourquoi il courait et pourquoi le visage de Stifford indiquait une appréhension aussi évidente.

Le regard de Darius, hésitant et faible, ne quittait pas le magasin. Il restait à la même place, immobile, et il y avait quelque chose de très troublant à le voir ainsi. Edwin comprenait maintenant pourquoi le visage de Stifford avait une telle expression. Son père avait l'air de rôder par là comme en reconnaissance à la manière d'un Indien ou d'une bête sauvage ou encore d'un animal domestique qu'on aurait chassé.

A la fin, il monta la colline, les bras raides et les coudes écartés, comme jadis. Edwin prit son chapeau et courut derrière lui. Puis, se rapprochant doucement et avec précaution, il le rattrapa.

— Allo, papa ! — commença-t-il sans trop d'assurance. — Où allez-vous?

Darius ne parut pas le moins du monde saisi de le voir à son côté. Néanmoins, il se conduisit de façon étrange. Sans dire un mot, il tourna brusquement à angle droit et se dirigea apparemment vers le marché en passant derrière l'hôtel de ville. Après avoir fait quelques pas il s'arrêta et se tourna vers Edwin qui était indécis sur ce qu'il devait faire.

— Si vous voulez le savoir, — dit-il avec une tristesse accablée et sur un ton d'amer dégoût, — je m'en vais à la Banque signer cette procuration pour les chèques.

— Oh ! — répondit Edwin, — c'est très bien. Je vais vous accompagner si vous voulez.

— Ça serait peut-être aussi bien, — dit l'autre résigné.

Ils marchèrent en silence.

Le vieillard était battu. Il s'était rendu sans conditions. Le cœur d'Edwin devenait de plus en plus léger à mesure qu'il se rendait compte plus clairement de ce que signifiait cette surprenante victoire. Elle signifiait que désormais il l'emporterait toujours. Il savait maintenant, et Darius le savait aussi, que son père n'avait plus la force de lutter et que, lorsqu'il

ferait mine de montrer les dents, on pourrait traiter cette tentative comme une vaine fanfaronnade. Personne sans doute ne se rendait compte plus profondément que Darius lui-même de cette impuissance mystérieuse à affirmer sa volonté contre celle d'un autre. La force de son individualité avait disparu. Lui qui voulait gouverner en despote jusqu'à sa dernière heure avait dû accepter la honte de la soumission. Edwin n'avait pas même insisté, n'avait employé aucune menace. Il n'avait fait que mentionner ce qu'il voulait, et lorsque sa première fureur s'était évanouie, Darius avait senti que la volonté de son fils s'insinuait comme un agent chimique dans son esprit sans défense. C'était stupéfiant. Et il en serait toujours ainsi jusqu'au moment où Edwin dirait : « faites ceci » et Darius le ferait, « faites cela » et Darius le ferait encore doucement, sans raisonner, avec le désir de plaire.

Le soulagement d'Edwin était si grand qu'on aurait pu le prendre pour une véritable extase. Son imagination évoquait avec ivresse l'avenir qui s'ouvrait pour l'imprimerie. Dans quelques années, s'il lui en prenait fantaisie, il pourrait la vendre et dépenser tout le trésor de son temps à exécuter ses programmes. Le monde tout entier serait à lui et il pourrait cueillir les fruits de tous les arts. Il s'appartiendrait absolument. C'était là une perspective formidable.

Mais en même temps il se sentait extrêmement triste, à peine moins triste que son père. Lorsque sa pensée s'arrêtait un instant sur lui, il était si ému qu'il était prêt à éclater en sanglots, en un seul terrible sanglot. Et il se répétait : « C'est honteux! c'est honteux! » Il voulait dire qu'en somme le destin s'était comporté envers son père d'une façon ignoble. Il lui semblait qu'il entraînait son père avec une corde vers son humiliation. Et il avait honte ; honte de sa propre domination et de la soumission craintive de son père. Ils furent deux fois arrêtés par des gens pleins d'une cordiale curiosité et chaque fois Edwin fut, beaucoup plus que Darius, désireux de faire croire que c'était toujours la même main qui tenait le sceptre familial avec la rudesse de jadis.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans l'intérieur en acajou luisant de la plus riche banque des Cinq Villes où le silence n'était interrompu que par un tintement discret de pièces ramassées,

Edwin attendit que son père parlât. Mais celui-ci, sans dire un mot, se laissait faire d'un air sombre, comme une victime la corde au cou.

— Pouvons-nous voir master Lovatt? — demanda sèchement Edwin.

Il était tout gêné et en voulait à tout le monde.

Le caissier bondit et devint tout déférence et activité.

Au bout d'un instant, le directeur émergea de la porte vitrée de son bureau en tirant ses longs favoris.

— Oh ! master Lovatt, — commença Edwin avec quelque nervosité, — papa est passé aujourd'hui...

Ils disparurent tous les trois dans le bureau directorial. Ce bureau aurait pu être un tribunal, un cabinet de dentiste ou de médecin d'assurances ou le salon de Fontainebleau dans lequel Napoléon signa son abdication, n'importe quoi en un mot sauf ce qu'il était réellement. Mr. Lovatt avait heureusement des façons qui ne variaient jamais pour personne ni dans aucune occasion. Edwin n'eut donc à supporter ni des efforts médiocres pour feindre la sympathie, ni le spectacle d'une gêne maladroite dans le genre de la sienne. Pourtant, quand son père prit la plume, il fut obligé de regarder attentivement la fenêtre et de fredonner un air. Autrement le sanglot qui menaçait aurait pu éclater.

Le soir, en revenant de son travail, il trouva son père tout seul dans le salon, assis devant un feu inaccoutumé, avec de l'argile du jardin sur ses souliers et *The Christian News* sous ses lunettes. A la vérité, jamais on ne lui avait vu lire ce journal vénérable un autre jour que le dimanche, mais à présent c'était tous les jours dimanche pour lui.

Edwin fit un signe de tête et s'approcha du feu en se frottant les mains.

— Qu'est-ce que j'apprends? — commença Darius avec une douceur mélancolique.

— Hé?

— Qu'Albert veut emprunter mille livres? — Et il regarda son fils par-dessus ses lunettes.

— Albert veut emprunter mille livres? — répéta Edwin abasourdi.

— Oui. On ne vous en a pas parlé?

— Non. Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

— Clara et votre tante se sont mises après moi quand nous avons fini de prendre le thé. Il paraît qu'Albert pourrait s'associer avec Hope et Carters s'il apportait mille livres. Alors Albert ne vous a rien dit?

— Non, certes! — s'écria Edwin, mettant une ardeur particulière à accentuer sa négation. C'était comme s'il eût dit : « Je voudrais bien voir qu'il m'en soufflât mot. »

Il était extrêmement indigné. Il lui semblait monstrueux que ces deux femmes essayassent ainsi de profiter de la faiblesse de son père. Il y avait dans cette façon d'agir une mesquinerie, une bassesse lamentables. N'avaient-elles point honte? Elles ne perdaient pas un seul jour. Il fallait qu'elles se jetassent tout de suite sur ce vieillard comme des mouches sur un cadavre! Il les voyait en train de comploter, de bavarder à voix basse. Il imaginait l'air d'agir pour le mieux de cette Tantine (oui, il la maudissait à présent) et la naïve avidité de sa sœur.

— Vous ne les prêteriez pas, n'est-ce pas? — demanda Darius.

On sentait qu'il attendait une réponse négative et qu'il en appelait plaintivement à son fils comme s'il eût eu besoin de lui pour le soutenir devant la vigueur formidable de cette attaque.

— Non, pour sûr, — dit Edwin résolument. Il était touché de ce qu'il y avait d'étrangement suppliant dans la voix et le regard de son père. — A moins que vous n'y soyez décidé.

Il ne s'inquiétait nullement de savoir si l'argent serait ou non bien placé et si les garanties étaient suffisantes. Il ne songeait pas aux inimitiés auxquelles il s'exposait. Son instinct de droiture était froissé et il voulait le faire respecter à n'importe quel prix. Il savait que si son père n'avait pas été terrassé et rendu impuissant par la maladie, ces misérables n'auraient jamais osé lui demander de l'argent. Voilà le seul point qui eût de l'importance.

Le soulagement que Darius éprouva devant l'attitude de son fils fut pénible. Tout en espérant trouver de la sympathie chez lui, il avait cependant redouté de rencontrer un autre

ennemi. Il était maintenant rassuré et ne pouvait pas mieux cacher ses sentiments qu'un enfant.

— On dirait qu'ils ne peuvent pas attendre jusqu'à l'ouverture de mon testament ! — murmura-t-il en essayant, sans grand succès, de prendre un air sévère.

— Vous avez fait un testament? — demanda Edwin avec une indifférence étudiée.

Darius fit un signe d'assentissement.

— Il est chez Duncalf, — dit-il après un silence.

Duncalf était greffier municipal et avoué.

Ainsi le testament existait. Et il avait docilement abandonné tout contrôle de ses affaires. Que pouvait-il faire de plus, sinon expirer en donnant à ses enfants le moins de tracas possible? Et de tous les symptômes de la déchéance le plus frappant et le plus tragique pour Edwin était son indifférence absolue à l'égard de ce qui se passait à l'imprimerie. Il n'en avait pas dit un mot.

— Il faudra vous faire raser, — dit Edwin amicalement.

Darius se passa une main sur les joues.

— Oui.

— Voulez-vous que je vous envoie le coiffeur, ou préférez-vous vous laisser pousser la barbe?

— Qu'en pensez-vous?

— Oh ! — dit Edwin de sa voix hésitante. Puis il se rappela qu'il était maintenant le chef responsable de la famille Clayhanger : — Je crois que vous pourriez porter la barbe, — décida-t-il.

Et lorsqu'il eut prononcé cet arrêt, il lui sembla qu'il venait de condamner son père à la réclusion et à la mort... « Laissez-la pousser ! Qu'est-ce que cela fait ? « Voilà ce qu'il voulait dire au fond.

— Vous portiez la barbe autrefois, n'est-ce pas ? — demanda-t-il.

— Oui, — répondit Darius.

Cela rendait la situation moins cruelle.

. . . . . .

Un an plus tard, Darius, Maggie et Edwin prenaient le thé en silence. La fenêtre était ouverte. Il faisait chaud et gai.

Pendant l'année qui venait de s'écouler, ils s'étaient assis à des centaines de repas semblables. Sauf pendant de brèves périodes de bonne humeur, Darius était constamment devenu plus taciturne, plus hébété, plus mélancolique. Pendant l'hiver il avait naturellement abandonné ses tentatives de distraction par le jardinage et ne les avait pas reprises au printemps. Maintenant, on ne pouvait le décider à s'aller promener. On avait placé un vieux fauteuil d'osier au fond du jardin. C'était un vrai voyage pour lui que d'y aller et, lorsqu'il l'avait atteint, il s'y laissait tomber avec un profond soupir et se reposait avant de braver la fatigue du retour.

Il semblait à présent incroyable que ses jambes eussent jamais pu le porter jusqu'à Hillport. Sa vie se passait dans une sorte d'engourdissement méditatif. Il faisait semblant, par amour-propre, de lire ou d'écouter, émettait de temps à autre une remarque toujours hors de propos mais qu'il fallait bien accueillir. A mesure que les semaines passaient, l'application de ses enfants à flatter ses caprices se relâchait davantage et leur façon de remédier au négligé de sa toilette devenait de plus en plus sommaire et brusque. C'est en vain qu'ils essayaient parfois de se rappeler qu'ils avaient devant eux une victime et non un coupable. Ils se le rappelaient après avoir laissé échapper leur réflexion ou leur geste, alors qu'il était trop tard. Sa maladie les obsédait ; elle était dans l'air de la maison, présente partout ; elle pesait sur leur vie, rongeait leurs nerfs, exaspérait leur humeur. De temps en temps, lorsqu'il avait un accès d'absurde colère, ils se disaient avec une amertune devenue pour eux habituelle, que vraiment il devenait trop désagréable. Une fois, sa façon de se comporter à l'égard de la nouvelle bonne lui avait attiré les foudres de Mrs. Nixon et le médecin avait dû apaiser celle-ci en lui donnant de discrètes explications. Ce qui ennuyait Maggie, c'est qu'il était toujours là. Pour se débarrasser de lui, il lui fallait sortir et elle n'aimait pas quitter la maison.

Soudain elle remarqua, avec Edwin, qu'il essayait de maintenir une saucisse sur son assiette avec son couteau et de la couper avec sa fourchette.

— Non, non ! papa ! — dit-elle doucement, — pas comme cela

Il leva les yeux, tout abasourdi, puis se pencha de nouveau sur son assiette. Toutes ses facultés semblaient être absorbées par le grand effort que nécessitait la solution du problème compliqué où entraient l'assiette, la saucisse, le couteau et la fourchette.

— Vous tenez votre couteau de la main qu'il ne faut pas, — dit Edwin impatiemment, comme s'il eût parlé à un enfant obstiné.

Darius regarda fixement le couteau et la fourchette et soupira. Et ce soupir semblait dire : « Tout cela est trop difficile pour moi ! » Puis il essaya de mettre son couteau à la place de sa fourchette sans pouvoir y parvenir.

— Voyons, — dit Edwin se tournant vers lui, — comme cela ! — Il saisit le couteau, mais l'autre ne voulait pas le lâcher. — Laissez-le ! — ordonna-t-il. — Laissez-le ! Comment voulez vous que je vous fasse voir si vous ne me le donnez pas?

Darius laissa tomber avec bruit son couteau et sa fourchette. Edwin mit le premier dans sa main droite et la seconde dans sa gauche, mais au bout d'un instant il s'embrouillait de nouveau. D'abord Edwin ne put pas croire que son père ne s'amusait pas à le faire exprès.

— Voulez-vous que je vous coupe votre saucisse? — demanda Maggie sur un ton doucement persuasif.

Darius poussa son assiette vers elle.

Lorsqu'elle eut fini elle dit :

— Voilà ! Je vais garder le couteau. Comme cela vous ne pourrez pas vous tromper.

Et Darius mangea sa saucisse rien qu'avec sa fourchette. Son intelligence n'avait pas pu venir à bout de la difficulté qui s'était présentée à lui. Il mangea avec régularité pendant quelques instants, puis des larmes se mirent à rouler sur ses joues et il s'arrêta.

Cet incident si simple, si inattendu, si dramatique, émut profondément Edwin et Maggie en leur rappelant que c'était d'un ramollissement du cerveau que souffrait leur père. Ils comprenaient mieux, au spectacle de cet effondrement graduel, combien est merveilleux le fonctionnement normal de l'être humain.

Le frère et la sœur évitèrent de se parler et même de se

regarder. Ils affectaient tous deux une attitude philosophique, cherchant à diminuer l'importance de ce qui venait de se passer. Mais ils n'y réussirent ni l'un ni l'autre. Des deux années qu'on accordait à Darius, une venait de se terminer. Que serait la seconde?

VI

UNE HEURE

Janet cria :

— Play !

Elle abaissa son bras gauche et envoya la balle dans le filet.

— Double faute, — se lamenta-t-elle, — maintenant il faut que nous changions de côté.

Edwin ne serait pas venu à ce rendez-vous s'il avait pu trouver une excuse raisonnable. Ce n'était qu'un débutant au tennis et un débutant médiocre, peu doué pour les exercices physiques et ayant perdu l'élasticité de ses muscles. D'ailleurs il savait qu'il avait meilleure mine en veston qu'en manches de chemise. Mais ces raisons qu'il aurait volontiers invoquées pour ne pas venir ne comptaient pas. La seule qui fût sérieuse était la timidité que lui faisait éprouver une rencontre avec Janet. Pouvait-il se trouver en sa compagnie sans lui révéler, rien que par son regard de coupable, que Tantine l'avait convaincu qu'il lui suffirait de demander gentiment pour être exaucé? Il avait subi cette épreuve cependant, et, à force de parler très fort à cause de leur éloignement l'un de l'autre et de s'occuper à ramasser les balles avant de l'approcher, il était arrivé à s'en tirer sans trop de maladresse.

Et maintenant il se félicitait de n'avoir pas commis la sottise de se dérober. Elle était seule dans le jardin. Elle était belle et le jardin plein d'ombre l'était aussi, ainsi que l'après-midi sur son déclin. Le gazon coupé court semblait, sous les pieds d'Edwin, avoir une douceur délicate et autour de l'ovale de la pelouse il apercevait des fleurs. Derrière sa robe de couleur claire se dressait la maison, toute jaune et brodée en vert.

Une colonne de fumée épaisse montait d'une usine voisine mais les arbres l'atténuaient. Il jouait sans entrain, sans intérêt et songeait.

Elle était merveilleuse ! Elle était parfaite ! Personne n'avait jamais rien pu lui reprocher. Il avait une forte sympathie pour elle. Et elle avait plus de trente ans et n'avait jamais été fiancée, malgré le nombre et la variété de ses relations, malgré la coquetterie qu'elle montrait parfois. Il y a dix ans, il l'aurait presque considérée comme une madone sur son trône, tant elle lui semblait au-dessus de lui. Ses idées là-dessus avaient changé, mais il n'y avait pas de doute que, dans une alliance entre une Orgreave et un Clayhanger c'était le Clayhanger qui y gagnait. Elle était là, devant lui ! Et si ce n'était pas lui qu'elle attendait, c'était toujours bien quelqu'un. Pourquoi pas lui tout aussi bien qu'un autre?

Il se dit :

« Pourquoi ne serais-je pas heureux? L'autre histoire est bien finie. »

Il y avait en effet des années que le nom d'Hilda n'avait même pas été mentionné entre eux. Pourquoi ne serait-il pas heureux? Rien ne pouvait l'en empêcher. La maladie de son père ne durerait pas toujours. Un jour, bientôt, il serait libre en théorie aussi bien qu'en pratique. Libre de toute charge et de tout devoir (Maggie ne comptait pas), il aurait de l'argent et une situation. Que ne pouvait être sa vie avec une femme comme Janet, brillante, belle, élégante et fidèle? Il se figurait cette vie, tout ébloui. Janet, sa femme ! Janet, toujours là, dirigeant une maison qui serait à lui, portant des chapeaux qu'il aurait payés, faisant toujours appel à son propre jugement et songeant à lui lorsqu'elle dirait : « Mon mari ». Il la voyait dans l'intimité étroite et tendre du mariage, complaisante, exquise, doucement habituée à lui, modeste mais d'une modestie autre que celle d'à présent ! C'était une vision incomparable. Et elle était là, de l'autre côté du filet !

— Jeu pour vous, — s'écria-t-elle, — voilà deux services que je manque. Je ne peux pas jouer ! Non vraiment, ça m'est impossible. J'ai quelque chose. Ou bien c'est le filet qui est trop haut. Les garçons le montent toujours trop.

Elle avait un air boudeur et capricieux qui l'enchantait. Il

ne lui avait jamais vu un air aussi délicieusement jeune fille que celui qu'elle avait par hasard en ce moment. Pourquoi ne se réveillait-il pas de son cauchemar pour se mettre à vivre? Le célibat était quelque chose de grotesque et de lamentable, le fait d'un lâche — quelque intellectuel qu'il fût — et il était inutile de soutenir le contraire.

Un geste viril, un pas en avant, un effort de volonté du mâle qu'il y avait en lui... il n'en fallait sans doute pas davantage.

— Hé bien, — dit-il hardiment, — si vous n'avez pas envie de jouer, asseyons-nous un peu. — Et il eut un petit rire nerveux.

Ils s'assirent sur le banc qu'ombrageait un vieux sureau. Rien ne manquait en apparence pour donner à cette scène tous les caractères d'une idylle.

— Je crois que c'est la nouvelle des fiançailles de ma sœur Alicia, — dit-elle avec un sourire méditatif, — qui m'empêche de jouer. Ça bouleverse, ces choses-là, sans qu'on sache pourquoi... Ce n'est pas comme si Alicia était la première. Il y a eu Marian. Mais il y a si longtemps, et j'étais toute gamine.

— Oui, — murmura-t-il vaguement. Et bien qu'elle parût attendre qu'il parlât davantage, il se contenta de répéter : — Oui.

Ce fut sa seule contribution à une conversation qui s'accordait cependant si bien avec la situation présente, qui lui offrait tant de développements et était si facile à soutenir. Mais ils étaient tous les deux si bons amis qu'il ne sentait pas l'obligation de parler pour parler.

Oui, voilà bien : ils étaient trop bons amis. Elle était assise tout près de lui, appuyée contre le dossier penché, balançant nonchalamment un pied chaussé de blanc, et ses longues mains posées sur ses genoux. Il la voyait là dans toute sa perfection. Mais, comme sous un coup de baguette funeste, juste au moment où elle s'était approchée de lui, où les routes de leur existence s'étaient rencontrées à ce banc, sa vision s'était évanouie. Maintenant, elle n'était plus une femme ni lui un homme. Maintenant la courbe formée par les plis de son corsage qui montaient de sa taille élégante était pour lui vide de

sens. Elle se trouvait juste sous son regard et il la reconnaissait... Janet ! Oui, Janet : précisément rien de plus, rien de moins ! Mais sa beauté, son charme, sa puissance d'affection, tout cela certainement... Non ! D'instinct, il était rebelle à tous les mais. Il ne discutait pas ; il se refroidissait. Un instant, son imagination avait fait une vision d'une idée et cette vision était morte. Il se rappelait Hilda avec une intensité pénible. Il se rappelait le conctact de sa robe dans le réduit du magasin et l'odeur de sa chair qui ressemblait à celle d'un fruit. Comme il maudissait sa fidélité !... Ne pouvait-il donc arracher Hilda de son cœur? Y était-elle demeurée engourdie comme une maladie qui se réveille dès qu'on la néglige?

Il devint triste. Accoutumé à savourer la mélancolie de la vie, il accepta bientôt son nouvel état d'âme sans amertume. Il se résigna à la destruction de son rêve. Il était comme un prisonnier dont on a ouvert le cachot par erreur et qui est trop doux pour crier lorsqu'il le voit se refermer.

Ils firent une partie interminable puis il s'en revint chez lui, admirant peut-être toute la variété d'expérience qu'une seule heure peut contenir.

VII

LA MONTÉE DE L'ESCALIER

Il y avait près de deux ans que Darius était malade. Un samedi après-midi, il se trouvait assis avec Edwin et Albert autour des restes d'un thé-dîner, dans la salle à manger. Clara n'avait pas pu accompagner son mari dans ce qui était devenu la visite habituelle du samedi, à cause de la maladie de son quatrième enfant. Mrs. Hamps livrait bataille chez elle à ses rhumatismes. Et Maggie avait quitté la table pour aller soigner Mrs. Nixon qui, depuis quelque temps, recevait plus de services qu'elle n'en rendait.

Darius restait sombre et silencieux.

— Prenez une cigarette, cela vous fera du bien, — dit Albert.

L'autre fit un signe négatif.

— Il paraît très fatigué, — remarqua Albert comme si son beau-père n'eût pas été présent.

— Oui, — murmura Edwin l'examinant.

Darius paraissait de dix ans plus vieux qu'il ne l'était. Ses cheveux clairsemés étaient blancs, bien que les touffes de barbe qu'il avait laissées pousser fussent seulement grisonnantes. Ses traits étaient creusés et pâles, mais ce qui était particulièrement frappant c'était l'extrême blancheur des mains aux ongles longs et nets, ces mains qui jadis étaient rouges et rugueuses, prêtes à toutes les besognes. Ses vêtements paraissaient trop larges pour lui et un châle était posé de travers sur ses épaules. L'expression morne et comateuse de son regard était si pénible à voir qu'Edwin ne put pas la supporter.

— Papa, — demanda-t-il soudain, — est-ce que vous ne voudriez pas aller vous coucher?

Et à sa grande surprise son père répondit :

— Oui.

— Hé bien, venez !

Il ne bougea pas.

— Venez, — répéta Edwin, — je suis sûr que vous vous êtes trop fatigué et que vous seriez mieux couché.

Il prit son père par le bras, mais celui-ci ne fit aucun mouvement. Edwin avait souvent remarqué chez lui cette attitude capricieuse et obstinée. Après avoir exprimé le désir de faire quelque chose, il se refusait à tout effort. — Allons, — dit Edwin avec plus de fermeté, tirant sur le bras inerte. Albert se leva et dit qu'il allait l'aider. Chacun d'un côté, ils mirent Darius sur ses pieds et l'aidèrent à sortir doucement de la salle à manger. Il était tout à fait exaspérant. Son poids et son inertie étaient terribles. A les voir on eût dit que ou bien Darius faisait semblant d'être une simple carcasse ou bien qu'Edwin et Albert faisaient semblant de prendre cette carcasse pour un être vivant. Dans l'escalier, il n'y avait pas de place pour tous les trois de front. Il fallut que l'un poussât et que l'autre tirât. Darius semblait faire exprès de tomber en arrière lorsque la pression se relâchait. Edwin contenait sa rage, mais, bien qu'il ne parlât pas, sa façon brusque et quelque peu brutale de tirer semblait dire: « Que le diable vous emporte! Allons, voulez-vous venir? » Les deux dernières marches produisirent sur Darius

un effet particulier. Il parut d'abord effrayé puis se mit à gigoter. Ce n'était plus une créature raisonnable qu'on transportait, mais une bête mystérieuse et déconcertante. Ils le soulevèrent jusqu'au palier où il resta comme endormi. Tous deux n'en pouvaient plus. Voilà où en était l'homme qui, depuis le commencement de sa maladie, était souvent allé à Hillport et en était revenu à pied. Cela paraissait incroyable. Il fit plus facilement le trajet du palier à sa chambre.

— Il le fait exprès, vous savez, — glissa négligemment Edwin à son beau-frère, — je vais le coucher et descendre.

Albert s'en alla en adressant à Darius un bonsoir qui ne reçut pas de réponse.

Darius s'était laissé tomber sur le divan. Edwin ferma la porte.

— Hé bien, voyons ! — dit-il sur un ton encourageant mais ferme. — Je peux en tous cas vous assurer que vous n'avez rien perdu de votre poids ! — Son agacement avait disparu, mais il n'était pas disposé à laisser son père se moquer de lui. Depuis de longs mois il l'aidait à s'habiller lorsqu'il venait du magasin pour son breakfast et à se déshabiller le soir. Ce n'était point que Darius n'eût pas la force de le faire, mais il arrivait toujours à se perdre dans le labyrinthe de ses vêtements et semblait ne pouvoir jamais se rappeler l'ordre dans lequel il fallait les mettre. Quelquefois il demandait : « Est-ce que je suis en train de m'habiller ou de me déshabiller? » A mesure que l'habitude créait entre le père et le fils plus d'intimité, la confiance avec laquelle celui-là s'en remettait à celui-ci grandissait. Matin et soir, l'expression intensément lugubre du visage du malade semblait dire lorsque son regard rencontrait celui d'Edwin : « Voilà l'être puissant, à la vision claire, qui peut me guider, m'aider à résoudre l'effrayant et complexe problème que me présentent mes vêtements. » Un complet était devenu pour lui quelque chose d'aussi embrouillé qu'une équation du deuxième degré. Et, chez Edwin, la compassion et l'irritation se faisaient une guerre interminable. C'était tantôt l'un, tantôt l'autre qui obtenait l'avantage. Ses nerfs aspiraient au repos, mais il ne pouvait leur offrir un seul jour de congé. Deux fois par jour il lui fallait, par d'habiles

manœuvres, se faire obéir de ce corps pesant et irrationnel, dans la chambre paternelle.

— Je ne descendrai jamais plus, — dit Darius avec un air de fatigue et de dégoût.

— Allons donc ! — s'écria Edwin.

Darius secoua solennellement la tête et prit un air vague.

— Nous parlerons de cela demain, — dit son fils tout en tirant avec l'habileté que lui donnait une longue pratique les bouts de la cravate.

Il avait peu à peu établi tout un code de règles qui s'étendaient à toutes les étapes de la toilette et il exigeait qu'elles fussent respectées. Chaque pièce de l'habillement avait son tour et sa place. La chambre n'avait jamais été si bien rangée, ni les rites du déshabillage si bien réglés que dans les derniers mois de la maladie.

Ce corps si lourd et si encombrant était au lit. Edwin le regarda pour s'assurer que tout était bien comme il fallait, que rien n'avait été oublié. Une pendule sonna sept heures dans une autre partie de la maison.

— Quelle heure est-il? — murmura Darius.

— Sept heures, — répondit Edwin.

Darius se souleva lentement et avec gaucherie sur un coude.

— Allons ! Faites attention ! — protesta Edwin. — Je vous avais bien arrangé.

Le vieillard ne fit pas attention à ce qu'il disait et étendit une de ses mains si étrangement blanches vers la table de nuit qui se trouvait du côté opposé à Edwin. Il y avait posé sa montre d'or et sa chaîne.

— Je l'ai montée, je l'ai montée ! — dit Edwin avec quelque mauvaise humeur. — De quoi vous tourmentez-vous?

Mais Darius, toujours silencieux, continua à faire manœuvrer son bras couvert de flanelle pour s'emparer de la montre. A la fin il saisit la chaîne, et changeant de coude, tendit la montre et la chaîne à Edwin avec une expression lamentable. Edwin put voir dans la lumière crépusculaire qu'il était sur le point de pleurer.

— Je voudrais que vous... — commenca-t-il. Puis il éclata

en sanglots violents et la montre se balança d'une façon dangereuse.

— Allons, allons ! — dit Edwin s'efforcant de le calmer. — Qu'est-ce qu'il y a? Je vous dis que je l'ai montée. Et elle marche admirablement, — ajouta-t-il après avoir consulté la sienne.

Avec un effort désespéré, Darius maîtrisa ses sanglots et commença une fois de plus :

— Je voudrais que vous...

Il essaya encore à plusieurs reprises mais chaque fois son émotion l'empêcha de continuer.

— Ne vous tourmentez pas, — dit Edwin, — nous parlerons de cela demain.

Et il se demanda quelle idée bizarre était venue à l'esprit de son père au sujet de cette montre. Peut être voulait-il qu'on l'avançât d'un quart d'heure.

Darius la laissa tomber sur l'édredon, poussa un soupir de désespoir et, s'abandonnant sur son oreiller ferma les yeux.

Lorsque Edwin revint avec précaution quelque temps après, il était en train de ronfler sous la faible lumière du gaz baissé. Comme un enfant malheureux, il avait cherché dans le sommeil un refuge contre les problèmes énormes et puérils de l'existence. Et il y avait à le voir ainsi quelque chose de si pathétique et de si navrant qu'Edwin, pour un peu, aurait pleuré devant sa barbe grise et sa bouche entr'ouverte qui montrait l'or des fausses dents.

VIII

LA MONTRE

Lorsque Edwin, le lendemain matin sortit de sa chambre pour aller prendre son bain, il tressaillit en entendant une voix l'appeler de la chambre de son père. C'était Maggie. Elle le rejoignit sur le palier.

— J'attendais que vous vous leviez, — dit-elle tranquillement, — je ne crois pas que papa aille bien et je me demandais

si je ne ferais pas bien d'envoyer Gertrude chercher le docteur. Il n'est pas sûr qu'il vienne aujourd'hui.

— Pourquoi? Qu'est ce qu'il y a?

— Oh rien ! Rien de particulier. Mais vous ne l'avez pas entendu sonner pendant la nuit?

— Sonner? Non. A quelle heure?

— Vers une heure. Gertrude a entendu et m'a réveillé. Je suis allée le trouver. Il m'a dit qu'il ne pouvait pas rester seul.

— Je vais aller le voir.

— Oui, vous feriez bien.

Il n'y avait pas de changement défini ni définissable dans le visage du malade. Mais son aspect général, même lorsqu'il reposait ainsi, trahissait une aggravation de sa mélancolie et de son impotence. La vue seule d'un homme aussi anéanti, aussi lamentable était une humiliation pour cette humanité à laquelle Edwin appartenait comme lui.

— Hé bien, père? — demanda-t-il avec un signe de tête familier. — Vous n'avez pas envie de vous lever, hé?

Darius remua faiblement sa tête inerte pour dire que non.

Et Edwin songea avec une souffrance aiguë à ce que le vieillard avait marmotté la veille au soir : « Je ne descendrai jamais plus. » Peut-être, en effet, ne descendrait-il jamais plus ! Il n'avait pas prêté grande attention à ces paroles sur le moment, mais maintenant elles lui semblaient solennelles et prophétiques. Elles étaient de celles qui vous impressionnent pendant des années et continuent à se détacher nettement dans l'esprit alors que des souvenirs plus importants se sont émiettés dans le néant. Et il aurait sacrifié beaucoup de son orgueil pour pouvoir revenir en arrière, aider encore une fois le pauvre malade à monter l'escalier et le faire avec plus de patience et d'affection.

La grande réunion de famille ne tarda pas. Dans l'après-midi Tantine Clara, Clara, Maggie et Edwin se trouvaient groupés autour du lit de Darius. Le feu était allumé, il y avait des fleurs sur la table de toilette et une autre avait été placée au pied du lit. La chambre avait pris l'aspect d'une chambre de malade.

Le docteur Heve était venu et avait déclaré que la répugnance que manifestait le malade à rester seul était un symptôme grave. Il conseilla de prendre une nurse et comme Maggie, stupéfaite, disait que peut-être on pourrait s'arranger sans nurse, il lui demanda comment elle ferait. Il finit par aller lui-m me téléphoner qu'on en envoyât une du Nursing Home de l'Hôpital de Pirehill. Et il y avait quelque chose de dramatique dans ce fait qu'au bout de deux heures et demie la nurse était arrivée. En dix minutes il fut arrangé qu'elle prendrait la chambre de Maggie et entrerait en fonctions le soir même. Et afin d'être dispose pour la nuit, elle était allée se coucher tout de suite.

Darius restait affaissé devant eux, physiquement et spirituellement dégradé, acceptant comme une victime trop faible pour être sensible à la honte les roucoulements, les caresses, les prières, les mensonges optimistes de Tantine Clara et la tendresse larmoyante de Clara.

— J'ai fait mon testament, — dit-il en pleurnichant.

— Oui, oui, — dit Tantine, — bien sûr vous l'avez fait.

— Ne vous tourmentez pas à ce sujet, — ajouta Clara.

— J'ai laissé l'imprimerie à Edwin et j'ai partagé le reste entre vous deux. — Il continuait à pleurer doucement.

— Ne vous tourmentez pas, — continua Clara, — pourquoi tant penser à votre testament !

Elle s'efforçait de parler sur un ton indifférent. Mais cela lui était impossible. C'était là le premier renseignement authentique qu'ils eussent reçu sur les dispositions du testament et il était d'un intérêt passionnant.

Puis Darius essaya de se mettre sur son séant. Maggie l'aida et Tantine, prompte comme l'éclair, mit un châle sur ses épaules. Il poussa un soupir et, étendant la main, il saisit sur la table de nuit sa montre qu'il balança, la tenant par la chaîne, dans la direction d'Edwin.

— Je voudrais que vous... — Il s'arrêta, maîtrisant les muscles de son visage.

— Il veut que vous la montiez, — dit Clara frappée de sa propre pénétration.

— Non, — répliqua Edwin, — il sait qu'elle est montée.

— Je voudrais que vous... — recommença-t-il.

Mais il fut de nouveau défait par son insidieux ennemi. Il pleura bruyamment et sans se contraindre pendant quelques instants, puis s'arrêta soudain, essaya de parler et se remit à pleurer, agitant toujours la montre dans la direction d'Edwin.

— Je sais ce qu'il veut, — dit Tantine Clara, — il veut la donner à notre cher Edwin qui a été si bon pour lui, l'a aidé à s'habiller tous les jours et s'est occupé de lui comme une véritable nurse. N'est-ce pas mon cher enfant?

Edwin, dans son for intérieur, l'accablait d'horribles malédictions. Mais elle était dans le vrai.

— Oui... oui ! — approuva Darius dans un sanglot.

— Il veut vous témoigner sa reconnaissance, — ajouta la Tante.

— Oui... oui ! — répéta Darius se frottant les yeux.

Edwin restait immobile, tenant d'un air nigaud la montre avec sa chaîne massive à la mode du temps du Prince Albert. Il était très sincèrement surpris et profondément touché. L'émotion qu'éprouvait son père à son égard avait dû grandir pendant des mois et des mois, augmentant un peu chaque jour dans ces contacts intimes et quotidiens jusqu'à ce qu'à la fin sa reconnaissance fût devenue comme une sorte d'esprit qui le possédait, un démon monstrueux qui s'empêtrait dans l'excès même de l'ardeur avec laquelle il voulait se dégager. C'était chose faite à présent, et Darius délivré respirait plus librement. Edwin était fier, mais son humiliation était plus grande que sa fierté.

Il était humilié pour son père. Il aurait préféré que celui-ci n'eût éprouvé aucune reconnaissance ou du moins ne l'eût pas montrée. Il aurait préféré qu'il eût accepté une chose qui lui était due. Et si la maladie l'empêchait de remplir son rôle de tyran avec dignité, s'il ne pouvait devenir plus humain qu'au prix de cette affreuse et théâtrale dégradation, il aurait mieux valu qu'il se montrât dur et despote jusqu'à la fin. Rien ne blessait davantage les instincts d'Edwin qu'une conversion aussi ouvertement déclarée.

— Il faut que vous la mettiez, — dit sa Tante avec une douceur persuasive. — N'est-ce pas, père?

Darius approuva d'un signe.

Il fallait aller jusqu'au bout de cette scène ridicule. Edwin

enleva sa propre montre et, la fourrant dans la poche de son pantalon, la remplaça par celle de son père.

— Voilà, — murmura Darius. Et il se laissa retomber sur l'oreiller avec un soupir de soulagement.

— Merci, père, — murmura Edwin tout rougissant, — mais vraiment il n'y avait pas de quoi.

— Vous voyez ce que c'est d'être un bon fils, — murmura sa Tante.

Darius murmura quelque chose d'une façon indistincte.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda-t-elle en se penchant.

— Il faut qu'il me donne la sienne, — dit Darius, — j'ai besoin d'une montre ici.

— Il veut votre vieille montre en échange, — expliqua aussitôt Clara.

Edwin sourit, trouvant un certain soulagement dans cette demande avisée et tira de sa poche sa montre suisse en argent.

IX

LA CHAINE SE BRISE

Darius était extrêmement malade. Il n'y avait plus rien dans son organisme qui fonctionnât bien ou ne fût épuisé. Dans ses traits se mêlaient une expression de fatigue intense et de frayeur tragique. Ses facultés faiblissantes étaient néanmoins toujours tenues en éveil par la crainte de ce qui allait lui arriver encore. Il avait besoin de repos, d'immobilité, de néant. Il était trop fatigué pour se remuer, mais trop fatigué aussi pour rester tranquille. Il s'agitait donc faiblement et son corps semblait dans l'ensemble animé de ce mouvement vague que donnent des multitudes d'insectes à un cadavre en décomposition. Sa peau, ses cheveux, ses lèvres pâles étaient malades. Son lit ne pouvait pas rester cinq minutes en ordre.

« Il est bien bas, c'est clair », pensa Edwin en rencontrant son regard timide et anxieux. Il n'avait jamais vu personne d'aussi malade. Il savait maintenant ce que pouvait faire une maladie.

— Où est la nurse? — murmura le vieillard avec un épuisement extrême.

— Elle n'est pas bien. Je vais rester auprès de vous cette nuit. Voulez-vous boire?

— C'est un vrai dragon, — murmura Darius, — mais elle est juste ! Il faut toujours lui obéir.

Il parlait ainsi souvent de sa nurse, donnant à entendre que pendant les longues nuits où il était laissé complètement à sa merci, il avait dû endurer bien des humiliations. Il semblait la craindre et l'aimer comme un chien.

Edwin, après l'avoir fait boire, s'assit dans un fauteuil près du feu. Il bâilla et ferma les yeux. Il fut tiré de son assoupissement par le bruit d'un formidable remue-ménage dans le lit. Le souffle de Darius était rapide et court et le devenait à chaque instant davantage. Il souleva sa tête pour se dégager et s'appuya sur son coude. Edwin bondit de son fauteuil et vint vers lui.

— Clara ! Clara ! Ne me laissez pas, — cria-t-il terrifié.

— Ça va bien, je suis ici, — dit Edwin sur un ton rassurant. Et il prit dans sa main et y garda celle du vieillard qui était chaude et comme craquelée.

Peu à peu la respiration de ce dernier se fit plus lente et plus profonde. A la fin il poussa un grand soupir comme si tout danger était écarté ; ses membres perdirent leur raideur et Edwin abandonna sa main. Mais il y avait à peine quelques secondes qu'il se sentait soulagé que ses souffrances recommençèrent et il se remit à lutter avec une difficulté visiblement plus grande qu'auparavant pour faire pénétrer l'air dans ses poumons. Celui-ci entrait en quantités toujours réduites au point qu'il semblait avoir à peine gagné la gorge qu'il en était chassé de nouveau. Darius haletait avec la rapidité du tic-tac d'une montre. En dépit de sa faiblesse, il se tordait et étreignait les mains d'Edwin.

Lorsqu'il eut passé par une douzaine de ces crises respiratoires, Edwin se dit que la prochaine ne pourrait pas être pire. Il se trompait. Darius soufflait comme un chien tombé d'épuisement. Il se jetait sur l'air comme un tigre sur de la viande. Il faisait des efforts qui auraient épuisé un athlète et lorsqu'il avait sauvé sa vie juste au moment où il allait la perdre, en

invoquant Clara comme un dieu, il regardait Edwin pour faire confirmer par lui son espoir de s'en être encore une fois tiré. Les paroxysmes continuaient, devenaient plus critiques encore. Edwin était bouleversé de se sentir si impuissant. Il ne pouvait absolument rien faire. Ce n'était même pas la peine de lui tenir la main. Darius, pendant les instants suprêmes de sa bataille était trop occupé de son ennemi pour entendre ou sentir la présence de qui que ce fût. Il était tout seul avec son adversaire invisible, et même si sa chambre avait été pleine d'anges tutélaires, il serait resté aussi isolé et aussi privé de secours. Il ne demandait pas beaucoup d'air ; il se serait contenté de très peu, mais ce peu là lui était refusé et à la fin son désespoir atteignit sa limite extrême.

« Il est en train de mourir, je crois », pensa Edwin, et il en avait froid à la moelle des os de songer à tout ce que cette aventure nocturne avait d'inouï. Il envisageait l'éventualité probable qu'à la prochaine lutte son père serait vaincu. Allait-il chercher Maggie et prévenir le médecin? Heve lui avait dit que le malade était assez bas et qu'on ne pouvait rien tenter. Il n'irait pas chercher Maggie et ne préviendrait pas le médecin. A quoi bon? Il resterait jusqu'au bout. Voilà donc ce qu'était cette « respiration de Cheyne-Stokes » dont lui avait parlé le docteur Heve, ce phénomène si rare et si terrible! Il se recula et observa de loin le malade. Celui-ci l'avait complètement oublié. Edwin regarda sa montre et mesura les crises. Elles se produisaient assez régulièrement, toutes les cent secondes. Trente-six fois par heure, Darius qui s'affaiblissait, luttait sans aide et sans espoir d'en revenir contre un ennemi qui chaque fois devenait plus fort. Mais il ne voulait pas céder. Trente-six fois par heure il était traîné tout près de la mort et trente-six fois par heure il parvenait à s'arracher au bord du précipice. Par moments sa voix, demandant à Clara de ne pas l'abandonner, poussait un hurlement qui semblait devoir réveiller toute la rue. Edwin écoutait pour entendre les bruits qui allaient se produire dans la maison, mais rien ne frappait son oreille.

L'horloge d'en bas sonna trois heures. Il y en avait plus de trois qu'il était avec son père. Il lui sembla que l'accès se calmait et une fois de plus il prit cette main qui l'émouvait au delà de toute expression.

— Ça va bien, — murmura-t-il. Et il n'avait jamais auparavant parlé avec autant de tendresse. — Ça va bien. Je suis ici, je ne vous quitte pas.

Darius devint plus calme.

— Est-ce que c'est Edwin? — murmura-t-il, à peine distinct, émergeant tout juste d'un abîme sans fond d'épuisement.

— Oui, — dit Edwin avec bonne humeur, — vous êtes un peu mieux maintenant, n'est-ce pas?

— Oui, — soupira Darius avec espoir.

Et presque immédiatement le bruit de la lutte se fit de nouveau entendre et au bout d'une minute l'accès avait repris toute son intensité.

Edwin s'endurcit à voir ce triste spectacle se répéter si souvent. Il se raisonna. Qu'importait après tout? On pouvait souffrir jusqu'à un certain point et au delà la souffrance cessait. La lutte devait finir tôt ou tard. Il n'y avait qu'à accepter courageusement la situation. Néanmoins, la nuit lui semblait éternelle, et son courage faiblissait à certains moments.

Il tressaillit lorsqu'en jetant un regard de côté il remarqua quelque chose de particulier dans l'aspect de la fenêtre. Oui, une faible lueur grise s'efforçait lentement et en secret d'anéantir la lumière du gaz. Elle était timide, délicate, mais son éclat prenait de la force en passant par d'imperceptibles degrés. Il était entre quatre heures et quatre heures et demie. Edwin s'attendait à ce qu'on vînt le remplacer. Mais personne n'arriva. Cinq heures, cinq heures et demie ! Le premier tramway fit entendre son grondement. Et le malade, résistant toujours, traversait la même agonie, toutes les deux minutes ou plus souvent, avec une effroyable régularité.

Ce fut de six à sept heures que l'attente lui parut la plus longue. A sept heures et quart le bouton de la porte cliqueta doucement. Il ne pouvait en croire ses oreilles. Maggie entra. Darius se reposait entre deux crises.

— Hé bien? — demanda-t-elle tranquillement, — comment va-t-il?

— Assez mal, — répondit-il avec une négligence affectée.

— La nurse est un peu mieux. Je lui ai donné trois cata-

plasmes depuis minuit. Vous feriez bien de vous en aller maintenant.

Il n'avait pas besoin qu'on le lui répétât. Comme il sortait, Darius se mit à haleter de nouveau et à rassembler instinctivement ses forces pour un autre combat.

— Je n'aurais pas pu supporter cela beaucoup plus longtemps, — se dit-il sur le palier.

Il fut réveillé par la présence de quelqu'un au pied de son lit et de tout son être il protesta contre cette intrusion.

— Je n'ai pas pu me faire entendre en frappant, — dit le docteur Heve, — je suis donc entré.

— Allo, docteur, c'est vous? — Edwin s'assit sur son lit, tout ébloui et éprouvant comme une sensation de grandes vagues qui passaient lentement dans sa tête. — J'ai dû m'endormir.

— On m'a dit que vous aviez passé une assez mauvaise nuit en sa compagnie.

— Oui. C'est un mystère pour moi qu'il puisse y résister.

— Évidemment. Hé bien, il est plus calme à présent. A vrai dire il est inconscient.

— Inconscient?

— Il ne vous donnera plus de tracas, — dit le docteur qui regardait par la fenêtre comme s'il apercevait de là quelque chose de très intéressant.

— Hum... — murmura Edwin regardant lui aussi par la fenêtre. Puis après un silence il ajouta : — Est-ce que cela va durer longtemps?

— Je n'en sais rien. Le fait est que c'est le premier cas de « respiration de Cheyne-Stokes » que j'aie observé. Cela peut durer des jours.

Là-dessus le docteur Heve partit avec un signe de tête et un faible sourire. Dès qu'il eut disparu, Edwin sauta de son lit et regarda sa montre qui marquait deux heures. Sans doute le dîner était fini. Sans doute Maggie avait décidé qu'il valait mieux le laisser dormir tranquille. Mais ce jour-là ni lui ni personne dans la maison n'avait le sentiment du temps. Toutes les conventions de leur existence étaient dérangées et toutes ses valeurs transposées. Edwin n'éprouvait rien qu'une curiosité intense de revoir enfin tranquille l'être avec lequel il avait

passé la nuit. Il se hâta vers sa chambre. Maggie qui se tenait près du lit sous le bec de gaz grand ouvert se tourna vers lui en l'entendant approcher.

— Regardez-le, — dit-elle tranquillement.

Darius était toujours dans la même position, et sauf que sa bouche était un peu plus ouverte, il avait exactement le même aspect que dans l'après-midi. Ses traits fatigués, à la fois lamentables et sombres, n'avaient pas changé d'expression. Mais il n'y avait aucun signe de respiration. Edwin se pencha et écouta.

— Oh ! il est mort ! — murmura-t-il.

Maggie fit signe que oui, les yeux brillants de larmes.

— Je le crois, — dit-elle.

— Quand c'est-il arrivé?

— Il y a à peine une minute. J'étais assise là près du feu et il m'a semblé entendre quelque chose...

— Quoi?

— Je n'en sais rien... Il faut que j'aille prévenir la nurse.

Elle sortit s'essuyant les yeux.

Edwin, demeuré seul, regarda ce qui restait de son père.

L'esprit qui s'était abrité en lui si longtemps était parti sans laisser de traces. Il en avait fini avec ce corps-là et l'avait abandonné. La grande, l'impossible aventure qu'avait été la vie du petit garçon échappé au workhouse était à présent terminée. Mais tout ce qu'Edwin savait, c'est que son père était mort. Il lui semblait affreux que cette pauvre ruine humaine eût eu à souffrir autant et cependant affreux aussi que la mort fût venue le soulager. Et la pensée que lui-même était libre le poursuivait opiniâtrement aussi. La cha ne venait enfin de se briser qui avait unis l'un à l'autre ces deux êtres si dissemblables, si hostiles, si mal assortis, Edwin et son père.

ARNOLD BENNETT

(Traduit de l'anglais par MAURICE LANOIRE)

(*La fin prochainement.*)

LE PRINTEMPS A ROME

(MARS-MAI 1915)

Rome, 19 mars. — La fin du voyage laisse une sensation étrange; un malaise pareil à l'inquiétude qu'on éprouve lorsque, à quelque bruit insupportable, le grand silence succède. Sur la route, plus de trains, bondés de soldats, plus de dames de la Croix-Rouge secouant leur tire-lire d'étain, et répétant, infatigables, la touchante phrase : « Pour les blessés ». Puis c'est Rome, somptueuse et calme : une ville sans éclopés, une ville où on ne voit pas aux façades des palais, des maisons, des magasins, les inscriptions qui parlent de la souffrance sacrée, et de la sainte charité : ici, c'est la paix !

Mais avant d'avoir passé une heure dans cette tranquillité des apparences, on perçoit un grand frémissement. L'Italie est en paix, et tous les Romains ne parlent que de la guerre : marchands, très tristes d'avoir manqué leur saison, cochers de fiacre, garçons de restaurant : tout le monde parle de la guerre.

Je suis frappé, dès mes premiers pas, de rencontrer un si grand nombre de visages allemands. Je me trompe sans doute en croyant qu'il y a en ce moment, à Rome, plus d'Allemands que je n'en ai jamais vu. Qu'il y en a ! Tous, d'ailleurs, ne se vantent pas de leur nationalité. Hier, à l'une des dernières stations avant Rome, un gros individu péremptoire est monté

dans mon wagon, et, après m'avoir jeté un coup d'œil rapide, a dit à l'employé qui vérifiait son billet : « Il n'y a pas de Boches ici, j'espère? Je ne veux pas voyager avec des Boches, moi, je suis Suisse. » Un moment plus tard, comme je fumais dans le couloir, l'employé s'est approché et, d'un mouvement d'épaules expressif, et si italien, désignant le « Suisse » demeuré dans le compartiment : « Je le connais bien celui-là, c'est un Berlinois », a-t-il dit. — Je gagerais que cet employé est interventionniste.

Outre ces visiteurs boches qui me paraissent légion, il y a ici un chef de police non moins boche, sous les ordres duquel travaillent une quantité d'agents. A quoi M. de Bulow les emploie, on le saura plus tard — ou jamais.

***

Il est difficile de juger dès l'abord, et avec certitude, les sentiments des Italiens envers la France. Ils ont une exquise gentillesse du cœur qui les incline à faire plaisir, surtout lorsqu'ils accordent un peu de leur amitié charmante. Cependant, ce n'est pas pour plaire qu'ils parlent comme ils font, de la Marne. Dans les regards, l'accent, on retrouve l'âme fraternelle.

Lorsqu'on a parlé avec abondance de son pays, et qu'ils ont parlé du leur, qu'on est réhabitué les uns aux autres, il arrive que l'on découvre dans leurs propos une pointe d'irritation.

Certains de nos journaux les fâchent par une insistance malhabile. Dans ma première tournée de visites, j'ai entendu critiquer vertement — et plus d'une fois — *l'Écho de Paris*, dont les efforts pour entraîner l'Italie dans la guerre déplaisent aussi bien aux interventionnistes qu'aux neutralistes. « J'espère que le gouvernement français ne va pas nous envoyer M. Barrès pour nous apprendre ce que nous avons à faire ! » m'a dit un homme d'assez mauvaise humeur. Par contre, les articles de G. Hervé sont fort goûtés.

***

On sait beaucoup de gré à notre ambassadeur de la politique mesurée, pleine de goût et de tact qu'il a faite ici. La réserve

française contraste heureusement avec l'indiscrétion allemande. Les fins esprits italiens jugent l'une et l'autre. M. Barrère aura, une fois de plus, admirablement servi la France. Et ce n'était pas facile : on était à l'affût de la moindre imprudence. Il n'y a point eu d'imprudences, mais seulement habileté et loyauté.

21 mars. — L'opinion me paraît extrêmement divisée. Beaucoup de jeunes gens, les officiers, les partis républicains, des intellectuels qui comprennent à quel tournant de son histoire l'Italie est venue, souhaitent la guerre. Mais il me semble que la masse hésite, doute, flotte, ou se défend. Un grand industriel de Florence me disait que, dans sa ville, tout le monde fait des vœux pour la paix. Et il ajoutait : « Comment voulez-vous que nous nous intéressions à la guerre? Nous ne savons même pas encore contre quel ennemi il nous faudrait marcher. » Évidemment, il ne plaît pas au gouvernement d'agiter la nation avant l'heure que — peut-être ! — il a choisie. En attendant, la préparation militaire se poursuit sans bruit avec une méthode et une régularité parfaites.

*
* *

Lorsque, dans un salon, quelqu'un parle de la nécessité de la guerre il se trouve sans faute quelqu'autre pour nier que la guerre soit une nécessité. Lorsque quelqu'un dit du mal des Allemands il y a toujours quelqu'autre — et souvent plusieurs autres, qui se taisent d'un air mécontent — mais si on parle de la Belgique et de ses souffrances, l'unanimité se fait. L'émotion, la pitié, l'admiration pour l'héroïque peuple rapprochent tous les cœurs sans exception.

*
* *

Madame de Bulow est, dit-on, mélancolique. Elle accuse l'Autriche de la guerre, d'abord, puis de tout le mal commis. Quant à l'attaché militaire allemand qui s'est battu en France au début de la campagne, il vante le beau courage des troupes françaises et exalte la science du général Joffre. Que voilà donc un homme aimable !

22 mars. — Aujourd'hui le pain de guerre, le pain « *unico* »

fait son apparition. Il est excellent. Pour ne pas attrister ce peuple qui vit tellement par les yeux, les boulangers conservent à leurs pains la gracieuse diversité des formes : il y a des croissants, des flûtes, des pains ronds, des pains longs, tous les pains possibles. Et c'est toujours le pain « *unico* ».

*
* *

Visite chez le professeur C..., homme très distingué dont j'ai beaucoup connu le père à Venise. Les universitaires sont, dans tous les pays, l'élite morale de la nation. (Excepté en Allemagne pourtant !) Le professeur C... est très grave et un peu angoissé. Il veut que l'Italie fasse la grande figure qu'elle doit faire ; il comprend mieux que personne qu'il s'agit pour elle de réaliser son haut destin, ou de le manquer, peut-être pour toujours. Mais la guerre a été l'horreur de toute sa vie pensive, humaine et vouée au culte des nobles idées. Il sait ce qu'est la guerre — cette guerre ! Et l'obligation où le met sa conscience de patriote, l'obligation de souhaiter que l'Italie se précipite dans la sanglante aventure lui serre le cœur. Son hésitation, ce n'est ni la peur, ni le doute, elle a le plus beau caractère. Et si l'heure terrible vient, elle le trouvera aussi résolu que les interventionnistes chaleureux. Cet état d'esprit suspendu, anxieux — et plein de courage — est j'imagine celui des meilleurs parmi les Italiens.

*
* *

On appelle aujourd'hui les officiers de réserve. J'avais un voisin replet et d'allure bon enfant, ce matin il s'était transformé en un commandant à galons brillants et à mine impérieuse. Qui sait s'il pensait les mêmes choses que la veille, dans son complet moutarde?

26 mars. — Il devait y avoir demain une réunion irrédentiste. Le gouvernement l'autorisait. L'autorisation est retirée. « C'est signe de paix », disent les uns. « Eh, tout au contraire ! » ripostent les autres. Que signifie en vérité ce changement, on ne saurait le deviner. Il est impossible de garder un silence

plus impénétrable sur ses intentions que ne fait le gouvernement. Les journaux qui lui appartiennent sont muets comme des carpes. On sait une chose toutefois : les troupes continuent de partir vers le nord.

27 mars. — La réunion irrédentiste a eu lieu, après tout, mais sur invitations particulières et dans une petite salle où on ne se glissait qu'en montrant patte blanche. Peppino Garibaldi était là avec sa famille. Pour finir, on est allé pousser quelques cris devant l'ambassade d'Autriche et tout est rentré dans le calme.

L'avenir n'est pas mieux visible aujourd'hui, qu'hier. J'ai entendu quelqu'un raconter qu'un officier du ministère de la Guerre avait donné pour certaine l'entrée en campagne vers la mi-avril. « Mais, continuait le monsieur, une heure après j'ai vu un officier d'état-major qui m'a dit que — la chose est sûre maintenant — nous n'aurons pas la guerre. » Le public entier est aussi exactement renseigné que cet homme-là.

*
* *

Hier soir, j'ai causé avec le grand journaliste Morello (Rastignac) qui vient de publier dans *la Tribuna* d'admirables et fougueux articles. Il disait des choses fort optimistes, et plaisantes à des oreilles françaises. A six pas de nous, l'attaché naval boche nous regardait de biais, avec cet air d'espion, qui est proprement l'air allemand. Ce Boche naval descend de l'un de ces protestants français dont M. Lavisse a parlé récemment dans une profonde conférence, et qui, au XVIIe siècle, ont porté tant d'intelligence, de goût, de richesse et de forces dans l'affreux pays de Brandebourg. Cet attaché naval m'inspirait un dégoût prodigieux.

29 mars. — Je viens de voir quelques incertains qui tout d'un coup se sont mis à croire la guerre inévitable et même souhaitable. Pourquoi? Je ne suis pas parvenu à le leur faire dire. Peut-être l'énervement de l'attente provoque-t-il chez eux un besoin d'action. En tout cas, les décrets royaux se multiplient : interdiction aux journaux de signaler les mouvements des troupes ; mesures financières, mesures sanitaires ; militarisation des locaux pour ambulances, etc.

*
* *

Aperçu Morton Fullerton. Il traverse Rome, en route pour Paris. Il vient, pendant quatre mois de faire des conférences aux États-Unis. L'impression qu'il rapporte est excellente pour nous. Il dit que tout ce qui compte dans l'opinion américaine est acquis à la France. Là, comme ici, notre modération, notre silence même, nous ont servi, tandis que l'agitation furibonde des Allemands les desservait. Morton Fullerton raconte qu'à la fin d'août, M. Gerard, l'ambassadeur d'Amérique à Berlin, télégraphiait à son collègue de Paris, M. Herrick : « Je suis autorisé à vous dire que les Allemands entreront à Paris tel jour, et qu'ils s'engagent à respecter les nationaux des États-Unis, et leurs biens. » Morton Fullerton a vu la dépêche. — Pauvres Boches !

*
* *

L'expédition des Dardanelles cause une grande émotion. Il serait amer aux Italiens qui se rappellent, et ont l'orgueil de leur histoire, de voir l'Italie exclue de la dernière croisade. On parle de Constantinople avec des voix plus vibrantes et plus de flamme dans les yeux.

Malgré cela — tout est incompréhensible en ce moment ! — malgré cela, les neutralistes sont plus rassurés aujourd'hui — comment seront-ils demain? — Ils prétendent savoir que les négociations avec l'Autriche marchent à plaisir. J'ai entendu un député dire que la chute de Przemysl était une excellente affaire pour l'Italie. Cela rendrait les Autrichiens plus accommodants, et tout va s'arranger. « *Si discute adesso sulle modalità* », concluait-il d'un air satisfait. Un peu plus tard, un Romain qui n'a pas la tête légère me demandait : « Ne croyez-vous pas qu'après la guerre, il pourrait se former une Triplice, composée de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Italie? »

Et tout cela ne dilate pas le cœur.

*
* *

Les réceptions bi-hebdomadaires du prince de Bulow sont fort suivies. A peu d'exceptions près toute la société

romaine fréquente chez lui. Ces réunions sont charmantes : madame de Bulow fait de la musique ; M. de Bulow dit du bien de la France.

*
* *

4 avril. — Il paraît que M. Luzzati est très content du discours de M. Ribot, il dit que la puissance financière de la France est magnifique — sans doute !

*
* *

Depuis quarante-huit heures, on s'inquiète davantage de la paix séparée que l'Autriche méditerait de faire avec la Russie. Ce bruit absurde — évidemment créé et répandu par l'Allemagne — agite les esprits.

*
* *

On répète de belles paroles brûlantes que le roi aurait adressées à un régiment de bersaglieri, prêt à partir. Du reste, on ne voit presque pas le roi. Il semble qu'il ne sorte que pour passer ses troupes en revue. Comme ses ministres, le souverain garde un silence absolu sur ses résolutions. Tout le monde est dans la même incertitude. Chacun imagine selon ses penchants au pessimisme ou à l'optimisme.

*
* *

Des journalistes retour des Dardanelles — on les a renvoyés provisoirement — racontent que l'expédition est abandonnée ; cette sottise trouve beaucoup de crédit et impressionne mal.

7 avril. — A Gênes, il y a eu hier une manifestation interventionniste. Il a fallu charger. Des magasins allemands ont été saccagés.

L'arrivée du général Pau, à Rome, a soulevé un grand enthousiasme.

*
* *

Les journaux se mettent à parler de négociations avec la Triple Entente. La presse germanophile donne des signes de faiblesse. Les feuilles qui ne sont pas entièrement aux gages

de l'Allemagne manquent d'ardeur. La vente baisse. Certaines auraient, dit-on, offert leurs services aux alliés, mais on les a écartées.

Le passage des troupes continue sans arrêt, surtout la nuit.

On raconte que M. Salandra revenant de Sorrente où il s'est reposé trois jours, a dit : « Je ne prendrai plus de vacances avant longtemps. »

11 avril. — Il y a eu une double manifestation : neutraliste et interventionniste. La garnison était sur pied, on avait interdit la circulation aux endroits dangereux. Tout s'est passé sans grand mal. La foule badaudait surtout. J'ai parcouru la ville en tous sens et j'ai vu plus de curieux que de manifestants.

***

Pendant la visite que faisait le général Pau au Forum, le commandeur Boni — l'archéologue célèbre qui dirige les fouilles — lui a présenté un bouquet de lauriers et de roses « celtes ». Ces lauriers et ces roses poussent dans la terre glorieuse du Forum. — La grâce latine est noble et charmante.

***

13 avril. — Les préparatifs de ce qu'on appelle : « la mobilisation civile » sont de plus en plus activés. Des interventionnistes très haut situés — situés tout près du pouvoir — montrent une joie dont ils se gardent de révéler le motif.

Le ménage Bulow fait des projets : la princesse dit : « Ce pauvre Bernard va être obligé de passer l'été à Rome, et c'est si mauvais pour sa santé ! J'ai loué à Fuiggi une villa où il pourra venir respirer de temps en temps ». Et avant-hier, le prince disait : « Nous allons prendre l'offensive en France, ce sera dur. Les Français se battent bien. Mais n'importe : la guerre sera finie en juin. »

***

Des gens sérieux soutiennent que le gouvernement italien sait depuis six mois ce qu'il fera au printemps ; qu'il a établi son plan et s'y conforme avec rigueur. Les négociations avec

les empires du centre n'auraient d'autre but que de se dégager de toute responsabilité vis-à-vis du peuple italien. On fait jusqu'au bout tout ce qui peut être fait pour rester en paix. Mais on sait que ces négociations ne peuvent aboutir sans que l'Italie se renonce elle-même. Et cela, le roi et ses ministres ont une trop vive conscience de leur devoir pour y consentir.

D'assez fortes raisons appuient cette thèse : l'importance des mesures militaires, la volonté d'organisation partout sensible, l'évident désir de ne pas troubler les esprits par des incitations hâtives, mais de les amener progressivement, et très habilement, à envisager avec calme les dures nécessités ; une police et une censure très dissimulées mais fort vigilantes ; le dosage extrêmement adroit des libertés et des contraintes. Le peuple italien se sent gouverné par une main souple et très forte. Tous, sauf les partis révolutionnaires, ont confiance dans ceux qui mènent. On est certain que les mesures de prévoyance et de défense sont prises au moment utile et continueront de l'être. La question du pain a été rapidement réglée, les chômeurs sont employés aux travaux publics. Les hommes qui dirigent l'Italie dans ces jours difficiles ont, cela se voit assez, une haute conscience de leur tâche et s'y donnent corps et âme. Tout cela fait que le parti giolittien, qui a encore une très grande force matérielle, a beaucoup perdu de sa force morale. Giolitti n'apparaît plus comme le seul homme qui puisse, aux grands moments, porter le poids des grandes affaires : le ministère Salandra a fait ses preuves.

*
* *

13 avril. — On vient de faire un mouvement préfectoral assez considérable. Un certain nombre de préfets, créatures giolittiennes, sont remplacés par d'autres hommes, et d'une tout autre sorte. Quand peu à peu on arrive à se rendre compte du rôle énorme joué par Giolitti et son monde, dans la direction occulte des affaires, on commence à comprendre quel travail patient, prudent, habile, le gouvernement a dû faire pour avoir enfin les mains libres.

On raconte à mi-voix que, ces jours derniers, M. Salandra a réuni les préfets pour apprendre d'eux quel était dans leurs

circonscriptions le sentiment général quant à la guerre. Presque tous ont répondu que leurs administrés, la plupart, ne la souhaitaient nullement. Rien de plus naturel. Comment attendre qu'un peuple, tranquille dans le plus beau pays du monde, désire spontanément et avec enthousiasme une guerre, qui s'impose et parce que les ancêtres ont fondé le droit et civilisé le monde, et parce que, au fond de l'avenir, il y a pour le pays une grandeur ou un amoindrissement moral perceptibles seulement au petit nombre?...

On a déjà fait, il y a quelques mois, une consultation du même genre. Le gouvernement tient à n'avancer qu'avec le concours du sentiment national.

14 avril. — Tous les tableaux de Venise sont partis pour Florence. Le musée Correr est vide. Venturi et Corrado Ricci ont présidé au déménagement. Corrado Ricci voulait même enlever les chevaux de Saint-Marc. Peut-être n'avait-il pas tort.

Une dame vénitienne, grande amie de Guillaume II, rassure ainsi ses concitoyens : « L'empereur a fait bombarder Reims, parce qu'il ne connaissait pas Reims. Mais il connaît Venise, il l'aime. Il ne permettra pas qu'on y touche. » Hélas, il nous est impossible, à nous, de partager un si naïf espoir !

Il y a eu un petit engagement à la frontière autrichienne. La censure n'a pas permis qu'on en parlât. Des officiers assurent que c'est bien exact, et qu'on a grand'peine à tenir les troupes tranquilles.

*
* *

L'arrivée de M. Tittoni fait trotter les imaginations. Il n'est certainement pas ici pour le seul plaisir de respirer le délicieux air romain. On dit que les conversations avec la Triple Entente avancent fort. On appelle quatre classes.

15 avril. — La germanomane, Mathilde Serao, sent, paraît-il, le terrain moins ferme sous ses pas. Elle fait d'affectueuses visites aux Françaises de sa connaissance et parle avec une admiration, d'autant plus vive qu'elle est toute neuve, de l'armée française et de Joffre. Scarfoglio, le fils de madame Serao, a fait récemment des articles élogieux sur Paris et sur les Fran-

çais dans son journal, le *Mattino* qui, jusqu'ici, était une caverne boche.

*
* *

Les grèves de Milan et de Gênes inquiètent. Heureusement, le parti nationaliste marque une tendance très nette à se rapprocher du roi, à lui crier sa confiance. Des organes de la presse nationaliste : *Acerba, Idea Nazionale*, deviennent loyalistes. Bravo ! Il faut que les Italiens marchent avec leur roi, si patriote, si sage, si respectueux de la Constitution — ce roi qui est, jusqu'au fond de l'âme, un gentilhomme et un honnête homme.

*
* *

Une Italienne, femme d'un officier de marine, à côté de laquelle j'ai la fortune de me trouver à table, me parle de notre guerre avec une émotion profonde. Elle dit comme elle a souffert pour nous et avec nous au mois d'août, puis sa joie immense après la Marne. Il y a des larmes dans ses très beaux yeux. Elle ajoute : « Ah ! monsieur, tâchons que les Français comprennent mieux les Italiens, que toutes ces affreuses choses servent au rapprochement moral des deux peuples, que les Français nous aident à leur montrer ce que nous sommes vraiment ; et l'amitié si sincère que nous avons pour eux, qu'ils la voient et ne la méconnaissent plus jamais. » Ce vœu émouvant sera réalisé, j'en suis sûr. Cette sympathie italienne, on l'éprouve si fortement à cette minute où le cœur vibre de douleur et d'espérance. On la rencontre à chaque pas, c'est le regard que vous jette un inconnu qui vient de lire à côté de vous le communiqué français ; c'est une chaleur soudaine dans les manières lorsqu'on devine votre nationalité ; c'est le coup d'œil malin complice du garçon de restaurant, qui vous avertit de la présence d'un Boche dans le voisinage. A Rome, les Français ne sont pas en exil.

*
* *

Les librairies exposent moins d'images germanophiles. On ne voit plus le soldat bavarois allaitant le bébé belge.

Quelques Bismarcks casqués, quelques photographies de généraux traînent encore ça et là, mais le nombre en diminue chaque jour. Et dans les vitrines d'affichage, au *Giornale d'Italia* par exemple, s'étalent en abondance les portraits des officiers anglais et français portés à l'ordre du jour, et bien d'autres dessins et photographies déplaisants pour les Allemands.

Ils commencent à s'en aller, ces gens. Ils ferment leurs boutiques et font leurs paquets.

Des dames allemandes se sont plaintes amèrement des propos sévères que — à leur dire — le roi tiendrait sur les empereurs germaniques. Très indignées, les pauvres femmes ont versé leur peine dans le cœur d'un Alsacien qu'elles prenaient pour un compatriote. L'Alsacien les a écoutées avec patience, et même avec plaisir.

*
* *

La classe 1891 est convoquée par feuillets d'appel individuel, et deux ou trois classes vont suivre. Rome est encombrée de soldats. Hors de Rome, à quelque distance, les troupes installées en plein air, s'habituent à la vie de campagne. L'armée est abondamment pourvue d'ampoules antitétaniques. Les injections antityphiques se font par masses. Dans le civil on discute.

Le gouvernement parle de moins en moins, mais agit de plus en plus. On lui voit une volonté suivie d'épurer les cadres administratifs, et par la suite les mœurs politiques. Les honnêtes gens se rendent compte de cet effort et sont reconnaissants. Tous, ils suivront le roi et Salandra si, pour sa gloire, ils font entrer l'Italie dans la grande lutte, dans la grande souffrance des peuples.

*
* *

21 avril. — Le mystère s'épaissit. Toute manifestation est réprimée, toute lumière qui filtre, aussitôt étouffée. Si on attribue aux gouvernants la plus vague parole, le jour même elle est démentie. Les gens les mieux placés pour savoir où en sont les événements s'interrogent avec anxiété.

On est inquiet du 1er mai. C'est, ici, un jour d'importance. Les journaux ne paraissent pas ; tous les travailleurs se reposent et sont dehors. S'il survient des conflits entre neutralistes et interventionnistes, il peut arriver bien des choses. M. de Bulow veille, et probablement ne se borne pas à veiller. On espère que Rome sera tranquille. On redoute Milan, Gênes et le Sud. Si tout se passe bien, le gouvernement sera fortifié. S'il faut qu'on tire sur les manifestants, M. Salandra pourrait être obligé de céder la place à Giolitti. Quel désastre pour le pays! Ayons confiance, le prestige du gouvernement croît sans cesse. Et puis il est tellement habile...

22 avril. — Il y a eu hier d'étranges troubles en Toscane. Des bandes de paysans, composées de femmes en majeure partie, sont descendues à Prato et à Empoli avec un vague programme anti-interventionniste. Ces gens ont arrêté un train, pillé des boutiques, puis se sont dispersés. On cherche les meneurs. Le parti socialiste se défend d'être pour rien dans cette émeute. Les journaux nationalistes l'attribuent à des manœuvres austro-allemandes.

*
* *

A Berlin on appelle l'Italie, la Roumanie et la Grèce : « la triple attente ». On a bien tort, à Berlin, de faire de l'esprit.

*
* *

Chez les socialistes, il y a des discussions, des exclusions. On se quitte, ou bien on se fait des reproches, on se condamne, on s'attendrit, on se donne rendez-vous : après la guerre. Ici et dans le Nord quelques socialistes notoires ont émigré chez les interventionnistes. Tout cela n'a pas grande importance.

*
* *

Extrême nervosité partout. Même à la villa Malta. M. de Bulow est sombre. Quelqu'un étant allé faire visite à la princesse et à lui, l'a vu, comme on parlait de l'avenir, lever les bras au ciel.

25 avril. — Tout est changé ! Depuis deux jours tout le

monde dit que les négociations avec l'Autriche prennent un meilleur tour. Les gens modérés jugent que les chances d'intervention tombent de 50 p. 100 à 25. Il semble que l'Autriche fasse des efforts inouïs pour éviter la guerre. L'agitation est à son comble. On ne trouve plus chez eux les amis qu'on va voir. Ils sont dans la rue en quête de nouvelles.

Hier soir à sa dernière réception, M. de Bulow était d'une grande gaieté. L'attaché naval allemand a dit à quelqu'un : « Nous allons, je l'espère, nous arranger. D'ailleurs, j'en étais sûr. L'Italie ne fait jamais de bêtises. »

Le roi a promis à Peppino Garibaldi qui le lui demandait d'aller le 5 mai à Quarto pour assister à l'inauguration du monument élevé au lieu même d'où sont partis les Mille. Le roi ira-t-il à Quarto?...

La Tribuna proteste contre ceux qui affirment qu'un arrangement est conclu avec la Triple Entente. Elle proteste de même contre ceux qui annoncent que les négociations avec l'Autriche se poursuivent. On ne comprend plus rien à rien.

Beaucoup de gens redoutent des difficultés pour le cabinet Salandra, et voudraient que le roi prorogeât le Parlement. Je ne sais s'il s'y résoudra. Il est tellement épris de la légalité. Il a tant d'aversion pour tout ce qui a le plus faible aspect d'arbitraire !

Giolitti revient à Rome !

27 avril. — L'Italie a signé un accord avec la Triple Entente. Ce qu'il est, à quoi il engage? Chacun raconte là-dessus le roman qui lui plaît le mieux.

Il semble que le roi ira à Quarto. On commence à croire que la Chambre sera prorogée. Il vaut mieux que ce ministère patient, silencieux et si digne de sa grande tâche, n'ait pas à se débattre contre des agités à mauvaises intentions. Que décideront ces ministres qui ont montré au pays la force de leur volonté? C'est toujours le même refrain : on ne sait pas.

Les décrets concernant l'armée pleuvent. On réquisitionne sans fracas les chevaux et l'essence.

*
* *

Voici, autant que j'en puis juger, comment les choses ont dû se passer ici depuis le commencement de la guerre. L'Italie

ayant déclaré qu'elle restait neutre, reçut — cela paraît à peu près certain — une semonce, encore douce dans sa forme, de la part de Guillaume II. En août, les premiers succès allemands encouragèrent l'empereur à manifester plus ouvertement son irritation. Il aurait alors témoigné au roi en termes vifs que, décidément, il était en colère. Et comme conséquence de cet état d'esprit, l'Allemagne massa trois corps d'armée dans le sud de la Bavière et dans le Tyrol. L'Italie arma précipitamment.

Survint la victoire de la Marne, et l'Allemagne eut à s'occuper de toute autre chose que d'envahir l'Italie. Mais le danger avait montré au gouvernement italien la nécessité de son intervention dans la lutte à une heure donnée. Le marquis di San Giuliano n'hésita plus. Nul plus que lui n'a senti l'obligation de conduire l'Italie vers la guerre.

Lorsque, épuisé par la maladie, San Giuliano comprit que les forces allaient lui manquer, qu'il ne verrait pas l'œuvre achevée, il supplia les médecins de lui accorder, à n'importe quel prix, deux mois de vie encore. Et nous avons pu suivre dans les notes de presse, les sursauts de cette indomptable énergie qui voulait encore se donner, qui se cramponnait à un si bel espoir. San Giuliano est mort debout. L'Italie eut alors le bonheur de le remplacer par un homme qui voit loin, parle peu, se possède merveilleusement : Sonnino. Il ramassa le flambeau d'une main vigoureuse et fut le collaborateur fidèle, dévoué de Salandra, un silencieux, lui aussi, qui marche sans se laisser détourner par rien, écarte ce qui fait obstacle d'un geste résolu et d'un sourire tranquille. Salandra qui veut, et qui réalise ce qu'il a voulu.

Nous pouvons espérer de grands destins pour l'Italie. Aux heures des suprêmes décisions, elle sait trouver les hommes qu'il faut. Elle se rappellera d'avoir eu, une fois Cavour, et l'autre Salandra.

Depuis le mois de novembre la préparation militaire s'est poursuivie avec une activité sans relâche. Il semble maintenant que les deux ministres aient préparé chacun des jours qui allaient suivre. Un immense travail a été fait dans l'ordre et dans le calme : l'Italie est prête.

*
* *

Est-ce à Quarto, au milieu de l'émotion populaire, devant les souvenirs de vaillance, que se décidera moralement la guerre? Qui peut le dire. La cérémonie sera belle et bien faite pour attaquer les nerfs de ce peuple sensible à toute poésie. Annunzio parlera. Lui qui a tant rêvé d'être l' « *animatore* » de sa patrie, il réalisera son rêve. Dressé sur le roc qui, un soir de printemps a vu cingler vers le large les bateaux héroïques, il jettera au roi, au peuple, à la mer son cri d'appel, et cent mille cris lui répondront. Il semble qu'il ait pressenti que le sort lui réservait cette haute faveur. N'a-t-il pas dans *le Feu* décrit une scène qui est une sorte de divination de la scène de Quarto? Les poètes ont souvent le don de prophétie.

2 mai. — Le 1er mai s'est passé dans un grand calme. C'est une bonne note pour les Italiens, et une promesse. Il n'y a eu dans tout le royaume que des manifestations insignifiantes. A Rome, tranquillité parfaite.

Salandra ne prononcera aucun discours à Quarto. On a pris récemment quelques mesures qui indiquent la résolution d'empêcher que les trop ardents ne gagnent à la main. La prorogation des Chambres paraît douteuse. La cérémonie de Quarto n'aura probablement pas toute l'ampleur qu'on espérait.

4 mai. — Ni le roi ni les ministres n'iront à Quarto ! On l'a su hier dans l'après-midi, et la fièvre conjecturale a monté d'un degré. On dit que « les circonstances » ne permettent pas au gouvernement de quitter Rome, même un seul jour. C'est vrai probablement. En tout cas, la déception est forte. On considérait que cette journée devait être la prise d'armes. Il faut recommencer d'attendre, d'ignorer. La presse et les députés gouvernementaux semblent tout déconcertés.

*
* *

Les Allemands racontent qu'ils ont 500 000 hommes, et les Autrichiens 300 000 tout prêts pour l'Italie. Mais restons calmes. S'ils avaient 800 000 hommes, ils diraient qu'ils en ont le double.

*
* *

Madame de Hindenburg, femme du conseiller d'ambassade, avoue à une amie que le départ de Bulow est préparé dans ses moindres détails : caisses à expédier, domestiques à rapatrier : « Mais c'est seulement par précaution. »

*
* *

Un député qui déjeunait chez le roi, l'a trouvé très gai, plaisantant avec ses enfants avec l'aspect détendu de quelqu'un dont l'esprit est débarrassé d'un souci.

*
* *

7 mai. — Ce matin le *Piccolo*, journal demi-officieux, portait en manchette : « *Rottura delle trattese austro-italiane.* » On ne pense déjà plus à Quarto. En ce temps-ci, le passé le plus voisin s'effondre avec une rapidité inouïe. On attend avec impatience le résultat du conseil des ministres qui aura lieu cet après-midi. On croit les décisions proches : on attend... Et moi aussi j'attends, et c'est terrible. Je descends au Forum, ce puits de silence au milieu de la ville bruyante et enfiévrée. Je suis presque seul. Il y a là des roses, un murmure doux d'insectes, une grande paix. Mais devant les ruines vénérables je pense aux ruines qu'à cette heure même les bandits germains font sur le sol de France. Le Forum est un lieu d'admirable mélancolie... où trouver en soi assez de calme pour goûter la mélancolie, dans ces heures de colère et de haine, de douleur, et d'espoir si violent, qu'il est presque une douleur encore...

*
* *

Les austro-allemands partent, et maintenant c'est sur l'ordre des ambassades qui jusqu'ici conseillaient de ne pas bouger. Les Prémontrés hollandais quittent Rome. Ils habitent au Monte-Tarpeo près de l'ambassade d'Allemagne, et ne doivent pas être en mauvais rapports avec elle. L'un d'eux a dit à un chanoine de Saint-Louis : « Nous partons parce que la Hollande va bientôt être en guerre avec la Triple Entente ». Il y a probablement beaucoup d'Allemands rhénans parmi ces

Prémontrés. Celui-ci en est peut-être un, ou bien il aura voulu taquiner le chanoine.

***

On appelle les territoriaux (classe 1881). On veut réveiller leur instinct militaire. Les classes plus jeunes et qui se souviennent encore de la caserne, seront appelées plus tard. Le général Cadorna pousse activement toutes choses. On dit que, sûr de l'instrument qu'il a forgé, il souhaite ardemment la guerre.

***

L'ombre de Giolitti se projette sur tout, et semble grandir. Malgré toutes les apparences faites pour rassurer, cet homme demeure inquiétant. Il se prépare à donner l'assaut. Il compte ses troupes, qui grossissent, dit-on.

***

8 mai. — La Chambre est prorogée au 20 mai. Cela veut-il dire que le 20 mai on saura?

L'exode boche continue et prend de vastes proportions. Hier à cinq heures une suite ininterrompue de fiacres se dirigeait vers la gare. Dans les fiacres il y avait des prêtres — beaucoup de prêtres —, des jeunes ménages, des domestiques d'hôtel. Ces gens n'avaient pas la mine satisfaite. Je me suis plu au spectacle de ce défilé. A deux heures et demie, passant près de la villa Malta, j'ai vu sortir la voiture qui emportait M. de Bulow au Quirinal. Il n'y avait pas sur sa figure l'air de distraction amusée que peut avoir un monsieur qui se promène pour son seul agrément. Sans doute il allait encore une fois — la dernière peut-être — faire jouer sa lanterne magique. La visite a duré une heure.

Le prince de Bulow a constamment montré ici beaucoup de grâce, de politesse et j'imagine, de patience. Il emploie la manière douce. L'Allemagne n'oubliera pas à quel point elle s'est humiliée devant l'Italie. Quelle amertume pour le vaniteux fantoche (c'est Guillaume II que je veux dire) si toutes ces courbettes, ces gentillesses, toute cette platitude abou-

tissent à la guerre. Et comment ne pas croire que l'Allemagne est encore plus près de la chute que nous ne l'imaginons à voir de quelle sorte elle a mendié la neutralité italienne?

9 mai. — Il paraît que la Triplice a été dénoncée le 4.

Les neutralistes — les neutralistes giolittiens — réclament un remaniement ministériel, sous prétexte de donner au gouvernement « une base plus large ».

Giolitti est arrivé. La foule du dimanche lui a fait un accueil nettement hostile. On prétend qu'il veut se rapprocher de Salandra. Je doute que le grand ministre accueille ses intentions. L'air est plein de menaces. Giolitti tient encore la majorité de la Chambre et un grand nombre de sénateurs. On verra bien.

***

Samedi on était tout rassuré au Vatican. Le *maestro di camera* a dit : « L'Autriche fait toutes les concessions, même les plus extrêmes, nous le savons. Si l'Italie déclarait la guerre, ce serait incompréhensible. »

Le bruit du départ du pape pour Madrid — en cas de guerre — a couru. C'est je crois un racontar sans aucune réalité. Le pape ne quittera pas Rome. Quand on part, sait-on jamais si on reviendra?...

***

L'attaché militaire allemand expliquait avant-hier à un Romain qui passe pour germanophile, les raisons qu'a l'Allemagne de faire tant d'efforts pour retenir l'Italie : « Ce n'est pas la crainte de l'armée italienne qui nous fait agir. Non ! C'est le désir de hâter la fin de la guerre. Dans les circonstances actuelles, après avoir forcé quelques points des deux fronts, nous livrerons deux ou trois grandes batailles rangées où nous serons vainqueurs, et la guerre finira en automne. Si l'Italie entre dans le conflit, nous serons obligés de diviser nos forces et nous ne pourrons obtenir de résultats définitifs avant le printemps prochain. »

Si, malgré d'aussi bonnes raisons, les Italiens font la guerre, l'intention des Allemands (et ils n'en font pas un secret, étant, comme nous le savons, des gens tout simples et tout francs),

leur intention est donc d'occuper Milan et tout le nord de l'Italie. Il leur paraît déjà que c'est chose faite. Un secrétaire de l'ambassade boche, le prince de Reuss, a dit à un créancier qui lui réclamait six mille francs : « En voilà trois mille, si vous ne les acceptez pas, tant pis pour vous. Je vous donnerai seulement un bon payable par nous à Milan. » Le créancier a pris les trois mille francs, mais il va répétant l'histoire.

9 mai. — Giolitti rentre en scène. Les feuilles gouvernementales laissent percer un peu d'inquiétude. Députés, sénateurs défilent chez Giolitti. M. Salandra a eu un entretien avec lui. Depuis lors il n'est bruit que de crise ministérielle. Si l'attaque se précise, le ministère a peu de chances de résister. Le Parlement obéira au vieux meneur qui fait appel aux intérêts — et non aux plus nobles intérêts.

***

A l'hôtel de Russie, Erzberger fricote. C'est lui qui répand dans le monde clérical le bruit des concessions autrichiennes. Il jure que l'Angleterre refuse son concours naval, que la Triple Entente ne veut pas garantir à l'Italie toutes ses possessions actuelles en cas d'insuccès. A ce même hôtel de Russie il y a un autre Bavarois, Schönemann, qui dirige les prélats allemands et leur dicte les propos qu'ils doivent tenir.

11 mai. — Giolitti vaincra peut-être. L'angoisse des cœurs vraiment italiens augmente à chaque instant. Que dire d'un homme qui, au moment où son pays va s'engager dans une guerre inévitable, une guerre terrible qui exige l'unanimité des sentiments et le courage des grands sacrifices vient, parce qu'il souhaite reprendre le pouvoir, déclarer que cette guerre n'est pas nécessaire et qu'elle est imprudente? Comment l'histoire nommera-t-elle cet homme?

13 mai. — Le roi a vu Giolitti. On dit qu'il lui a parlé sec. Hier soir, violente manifestation devant l'ambassade d'Autriche. Les carabiniers sont intervenus, mais ils ont été fort doux. On a crié devant le cercle de la *Caccia*, de telle sorte que les membres du cercle ont dû paraître au balcon et applaudir les manifestants. Le peuple est brave, le roi est brave et Salandra est... Salandra.

Annunzio a été appelé à Rome.

*
* *

Parmi les députés qui suivent Giolitti certains commencent à se demander s'ils sont sur la bonne route. Beaucoup se souviennent d'avoir dans leur âme méprisé furieusement la corruption que crée autour de lui ce corrompu.

*
* *

Récemment, un député d'Ombrie, neutraliste et grand admirateur de Guillaume II, était reçu par le roi, auquel il montrait des lettres de divers personnages très rapprochés de l'empereur. Le député a choisi cette occasion pour parler des Allemands avec beaucoup d'estime et de respect. Posant les lettres, regardant son interlocuteur au fond des yeux, le roi a dit sévèrement : « *E voi siete un' italiano !...* »

*
* *

Le prieur des Bénédictins de Saint-Anselme — un Allemand — a quitté Rome. La semaine passée, ayant reçu quelques cailloux, il avait dû courir assez lestement jusqu'à la porte de son monastère.

*
* *

Aujourd'hui — jour de l'Ascension — la ville est paisible. S'il y a des manifestations ce sera vers la fin de la journée. Les neutralistes annoncent — mais timidement — qu'ils descendront dans la rue, eux aussi. On ne les craint guère. Leur tempérament les retient plutôt à l'abri des portes ou dans les cafés. Ils n'aiment pas le milieu de la chaussée.

14 mai. — Le ministère a porté sa démission au roi. Il n'a pas cru devoir se présenter devant la Chambre. Le coup giolittien était trop fortement monté pour ne pas réussir. Le départ de Salandra, c'est l'appel au jugement du pays. Le pays répond. La ville est en effervescence. Le dégoût causé par l'abominable manœuvre de Giolitti a comme retourné toutes les âmes. J'ai vu plus de neutralistes que je n'en puis compter devenir sur le coup interventionnistes. La lumière s'est faite. On comprend. Le réveil de ce peuple est magnifique et terrible. Des troupes sont rappelées à Rome. Cette

belle armée qui allait servir contre l'étranger et pour la gloire, va-t-elle servir contre des Italiens qui veulent la grandeur de l'Italie?

16 mai. — La violence italienne est soulevée. On dit qu'il y a eu déjà deux attentats contre Giolitti. Il peut arriver de fâcheuses aventures aux députés de sa suite.

Dans les rues bouillantes de colère et grouillantes de monde je rencontre une dame de mœurs fort paisibles, elle porte un bidon de pétrole et cherche à gagner la maison de Giolitti pour y mettre le feu. Je n'ai pas entendu dire depuis qu'elle ait poussé ce projet jusqu'au bout.

Les manifestations se succèdent presque sans relâche : à Montecitorio qu'on envahit ; dans la rue ; à l'Université; à la Cour d'appel où les avocats ont résolu de ne pas plaider tant que le ministère national ne sera pas établi ; au théâtre Costanzi où Annunzio a prononcé devant une foule énorme un discours clair, net, sans rhétorique, sans littérature : un discours marteau. Sauf les attaques contre les magasins allemands et les députés neutralistes qui se hasardent dans les rues, les manifestants sont raisonnables. J'ai passé des heures au milieu d'eux et je n'ai aperçu aucun élément suspect, c'est bien et seulement le peuple de Rome qui crie sa volonté.

Le député Bertolini, le compère de Giolitti — et l'ami de Romain Rolland — est reconnu dans un tramway. Les manifestants arrêtent le tramway, font descendre les femmes et les employés, puis, en longue file, passent devant Bertolini, chacun lui crachant à la face. Après quoi, ils vont devant la maison de ce pauvre homme et défilent encore, aux cris de « *Venduto* ».

Les fonctionnaires de différents ministères se sont réunis ce matin pour faire une ovation à Salandra et à ses collègues. Giolitti est piémontais, sans doute ne comprend-il pas l'âme romaine puisqu'il est venu ici : grave imprudence ! Le Romain est indifférent, insouciant dans l'ordinaire de la vie, mais ne touchez pas à son orgueil ! Ne touchez pas à cette fierté de la Cité dont est faite toute son ancienne histoire : cette histoire qu'il n'a pas apprise dans les livres, mais qui coule dans son sang. Il a senti que les manigances sans scrupules, sans patriotisme, d'un vieil ambitieux avide de pouvoir, l'insultaient.

Sa colère l'a rendu attentif et lucide. Il a vu que l'hôte affable et empressé : Bulow, avec qui Giolitti travaillait contre la patrie, c'était le « *straniero* » celui qui avait ouvert une louche boutique dans la ville auguste. Si dans quelques heures Salandra reprend le pouvoir, il lui faudra renvoyer bien vite les Eerzberger, les Schönemann, la légion des intermédiaires allemands, sinon il y aura des drames. Déjà Erzberger n'a échappé que par miracle. Il ne fait pas bon parler allemand dans les rues. Parler français est plus sûr. Hier soir, via Viminale, près de la barricade, les manifestants ayant reconnu ma nationalité m'ont dit très poliment : « Monsieur, il n'est pas bon que vous restiez là, venez avec nous », et ils m'ont conduit à un poste d'observation moins aventureux. D'ailleurs, grâce à la sagesse de la police il ne s'est rien passé autour de cette barricade.

Les drapeaux flottent partout. Sur les boutiques closes, on lit : « *Chiuso per protesta nazionale* ».

A un moment, dans la foule, on a crié : « *Andiamo al' Vaticano* », mais on n'y est pas allé.

Pendant que j'écris, j'entends vociférer sans trêve : « *Morte a Giolitti* », « *Abasso l'Austria* ».

17 mai. — Salandra reprend le pouvoir. Le roi avait appelé Marcora, parce qu'il veut tout faire dans des formes parfaites. Mais on savait qu'un ministère Marcora ne pouvait assumer la grande responsabilité : le peuple avait parlé.

M. de Bulow ne semble pas songer au départ.

19 mai. — Les fêtes romaines ! Je ne puis appeler autrement les spectacles auxquels je viens d'assister.

La première, ce fut : l'entrée du poète. Il fallait au peuple un inspiré qui clamât du haut des tribunes ou des balcons la gloire, l'orgueil et le devoir de l'Italie. Annunzio est venu. De frêle apparence, la voix mince, le geste un peu étroit, malgré cela il était le barde d'Italie et disait les paroles nécessaires. Pendant ces heures, Annunzio a été un symbole, puissant à remuer les consciences.

Le jour de son arrivée, tout le monde était triste, inquiet, une lourde incertitude pesait sur les cinquante mille spectateurs pressés dans la nuit tombante. Le poète a été reçu

par une acclamation formidable et qui desserrait les cœurs.

La seconde fête, d'une suprême beauté celle-là, s'est déroulée le dimanche, de la place du Peuple jusqu'au Quirinal. La foule sentait qu'une grande partie venait d'être gagnée, la partie dont l'enjeu était : l'avenir du pays. Une ample joie gonflait toutes les poitrines. Le peuple s'entassait aux rampes et aux terrasses du Pincio, les balcons, les fenêtres, toute la place, étaient combles. Sous la grande statue de la Minerve casquée, grave, la lance au poing, les orateurs péroraient, gesticulaient, et, incessamment traversée par de larges ondes frémissantes, la foule acclamait. Soudain un jeune prêtre à chevelure en broussaille, blême d'émotion, se dresse sur une borne. Il crie : « Plus de partis ! Socialistes, cléricaux, républicains, nous sommes tous Italiens. Ce matin, j'ai rencontré des jeunes gens, je leur ai parlé. Ils m'ont applaudi, puis ils ont demandé mon nom. J'ai répondu : Je m'appelle Italien !... » Une clameur énorme s'élève autour du frêle garçon : « Vive l'Italie ! »

Cependant le cortège descend les rampes du Pincio. En tête, porté par plusieurs hommes, un immense drapeau belge : le drapeau de ceux qui furent les premiers à la souffrance. Par un hasard étrange le fer de lance qui surmonte la hampe a subi un choc, et, brisé, pend. C'est comme un signe pathétique, qui entre dans les vives imaginations, et mue la pitié en haine farouche. Derrière le drapeau belge viennent deux grands drapeaux français et anglais. — Ils sont si proches l'un de l'autre, qu'au moindre souffle d'air, leurs plis se mêlent. — Puis, au milieu des huées, on porte les caricatures du « traître » Giolitti, et du « tyran » François-Joseph. Ensuite s'avance la forêt bariolée des drapeaux irrédentistes et italiens.

Le soleil d'après-midi dore les arbres, les toits, la masse humaine : tout est flamme et joie.

Sur la place d'Espagne, le cortège s'arrête un moment, au milieu des acclamations. L'escalier, la place de la Trinità del Monte sont chargés de monde. Le spectacle est merveilleux. Vers la fin du jour, le cortège arrive au Quirinal, inonde la place, fait une ovation frénétique à la façade de la Consulta, dont les terrasses sont toutes noires de spectateurs. Des nuées d'hirondelles tourbillonnent, et poussent des cris assourdis-

sants. Près de moi, quelqu'un dit : « Il n'y a jamais eu tant d'hirondelles à Rome que cette année. Sûrement beaucoup viennent des clochers de Belgique et de France. Écoutez-les. Elles manifestent avec nous pour la gloire de l'Italie ! »

Il fait nuit tout à coup, les manifestants se retirent en chantant. La fête est finie.

La troisième fête a lieu le lendemain au Capitole. Plus officielle, elle est plus vibrante encore. On sait que les heures graves approchent, et puis, on est sur la colline sacrée, devant l'ancienne histoire. Tombant du vieux palais municipal, les mots prennent une grandeur, deviennent décisifs. Le Syndic parle — prudemment —. Ensuite le député Podrecca, chevelu, noir, ardent, jette des phrases brûlantes. A la fin du discours, il offre, pour le musée du Capitole, l'épée de Nino Bixio, le garibaldien. Au milieu des cris appelant la bataille, Podrecca brandit l'épée, puis la remet au Syndic. Voici Annunzio. Son discours, d'une très belle forme, est violemment applaudi. Maintenant le peuple demande que l'on sonne le gros bourdon du Capitole. Il sonne. Et, soudain, un frisson de colère joyeuse court sur la foule : aux premiers grondements de l'énorme cloche, trois corbeaux se sont levés. Ils étaient posés sur le toit de l'ambassade allemande. Ils fuient vers le nord... Tous les ont vus !

Du Capitole on court au Palais Farnese, on chante *la Marseillaise* : on acclame la France.

*
* *

Les Italiens sont satisfaits. Les spectacles splendides ont fortifié les cœurs. A Milan, les manifestations ont eu un aspect plus dramatique, plus romantique aussi. A Rome elles gardent un style classique, une ordonnance mesurée. Rome est la ville des cortèges. Milan, la ville des émeutes. Rien n'a manqué, ici, à la beauté de toutes choses. Le ciel s'est associé aux intentions populaires. On observe que les premiers jours de la semaine étaient sombres, et les derniers éclatants ; qu'un orage épouvantable a marqué l'arrivée de Giolitti ; que la fête du Capitole s'illuminait d'un soleil radieux.

20 mai. — En ce moment les représentants du peuple délibèrent, et, dans la rue, les représentés veillent, attendent. Ils sont tranquilles, mais de quelle redoutable tranquillité !

Le soir. — Tout s'est bien passé, à la Chambre et dans les rues. Les députés ont obéi à la volonté du peuple ; le peuple est resté calme. Une foule innombrable n'a cessé de circuler. — Il ne devait y avoir personne dans les maisons, aujourd'hui. Les boutiques ont changé d'inscriptions. Ce n'est plus « *Chiuso per protesta nazionale* » qu'on lit aux devantures, mais : « *Chiuso per gioia nazionale* ». Vers le soir, les drapeaux anglais et français apparaissent à de nombreuses fenêtres. La fête continue. Les Romains sont ivres. Et dans leur ivresse qu'on partage, il y a la certitude — on la partage aussi — que tous feront leur devoir, par tendresse pour le pays et par orgueil.

*
* *

L'erreur psychologique des Allemands a été ici, comme ailleurs, et même plus qu'ailleurs, monstrueuse. Erreur historique aussi. Ils ont offert l'alliance avec Giolitti — le traître aux intérêts nationaux — et avec l'étranger qui se trouve être l'ennemi héréditaire ; cet étranger que, malgré les nécessités politiques, le peuple d'Italie n'a jamais cessé de haïr. Si Giolitti avait triomphé, l'Italie, on l'a bien vu, se soulevait tout entière ; aucune manœuvre politicienne, les grâces du prince de Bulow, rien ne l'aurait contenue. On ne saurait trop le dire, c'est le peuple qui vient d'imposer sa volonté. C'est lui qui a chassé les vendeurs du beau temple qu'il respecte. Gloire au peuple d'Italie !

*
* *

L'Autriche a, hier encore, risqué de nouvelles propositions. Elle céderait immédiatement, assure-t-on, des territoires trentins et frioulans. L'Autriche est toujours en retard. En ce cas-ci, elle veut tenter une dernière fois d'émouvoir les hésitants, de rendre plus amers les regrets des neutralistes, de faire « *un po' di confusione* ».

***

Un secrétaire de la Consulta s'est présenté ce matin à l'ambassade d'Autriche, afin d'apprendre au baron de Macchio que le train, mis à sa disposition par le gouvernement italien, était prêt. L'ambassadeur est sorti de son bureau, et a dit tranquillement qu'il ne savait aucun raison actuelle qui rendît son départ nécessaire.

***

Un secrétaire autrichien, arrivé récemment à l'ambassade, met des cartes chez tous ses collègues non belligérants, se fait présenter à tout le monde, s'organise pour un long séjour.

***

Lundi, pendant que, au Capitole, on insultait lui et sa race devant cinquante mille personnes, M. de Bulow promenait son chien autour de la villa Malta. — Ces gens ne veulent pas s'en aller. Ils tiennent à ce qu'on leur déclare la guerre, sans doute pour justifier — à leurs propres et seuls yeux — les abominations qu'ils méditent.

***

21 mai. — Grande manifestation au Capitole et au Quirinal. Le roi a paru au balcon, avec la reine et ses enfants. Lorsqu'on a vu le noble souverain dans son uniforme gris — la tenue de campagne ! — l'enthousiasme est devenu frénésie.

C'est la guerre ! Vive le roi ! Vive l'Italie !...

***

25 mai. — A travers le Bosco de la Villa Médicis, j'étais venu jusqu'à ce petit Belvédère d'où l'on domine Rome, d'où, aussi, on plonge sur la Villa Malta. Je regardais l'admirable jardin de l'ambassadeur allemand, lorsque j'ai vu sortir de la maison un homme âgé, gras, et pensif. A pas lents il est monté sur la

terrasse, s'est accoudé. Longtemps, très longtemps il est resté en une immobile contemplation, devant le paysage sublime. On eût dit qu'il voulait absorber tout l'air, toute la lumière, tous les sons, toute la beauté éparse en cette fin de jour. Il a fait le tour de la terrasse, s'est penché sur le jardin plein de roses. Il a croisé les bras, respiré profondément l'air léger, saturé d'aromes. Puis, bien plus lentement qu'il n'était venu, s'en est allé, s'arrêtant à chaque pas pour voir encore. A la fin, le dos lourd, il est rentré dans la maison.

C'était le prince de Bulow qui prenait un congé, probablement éternel, de la ville éternelle.

A huit heures du soir, le train l'emportait vers son pays.

Au départ, madame de Bulow serrait dans ses mains un immense bouquet. Les roses de la Villa Malta sont célèbres, aussi l'appelle-t-on « la Villa des roses ». La princesse avait cueilli tout ce qu'elle pouvait porter de ses fleurs chéries, afin de respirer, sur la route d'exil, l'âme fugitive du jardin romain...

X...

CHANSONS POPULAIRES BELGES

C'était le second jour de Noël, dans un camp hollandais où près de douze mille soldats belges sont internés, loin de la ville, parmi les bruyères désolées où le vent du Zuyderzée souffle en rafale. On inaugurait la « groote kantiene », une immense baraque où quelque trois mille hommes peuvent se mettre à l'abri. J'avais sollicité, comme une faveur, de pouvoir venir, à cette occasion, parler aux soldats wallons et flamands de notre chère petite patrie absente et l'évoquer en leur chantant dans le dialecte quelques chansons populaires des différents terroirs. Je connus là, je puis le dire, quelques-unes des plus fortes émotions de ma vie. Ah ! ces dortoirs, ces baraques où traîne un jour pauvre ! — « Cela me rappelle *la Maison des Morts* », me dit un peintre bruxellois frotté de littérature qui se trouve interné là. C'est ce soldat-artiste qui m'apprit qu'Arthur Rimbaud avait passé plusieurs mois dans ce même camp, après avoir signé un engagement dans l'armée des Indes néerlandaises.

Les intellectuels peuvent penser à Dostoïewsky et à Rimbaud, lire, dessiner, occuper leur esprit et tromper l'ennui mortel. Mais les autres : ces prisonniers aux mains calleuses, ces mineurs, ces métallurgistes wallons, ces tisserands, ces campagnards flamands, soldats barbus de l'armée de forteresse, qui ont laissé femme et enfants au pays et qui toute la

journée se traînent les bras ballants, sans employer à rien leurs forces, combien il faut les plaindre ! C'est pour eux surtout que j'étais venu. J'imagine que l'exil et la captivité leur ont été particulièrement pénibles en ces semaines de décembre et de janvier, qu'au cher pays faisaient si douces les fêtes carillonnées, Noël, Jour des Rois, les journées corporatives : Saint-Éloi, Sainte-Barbe, Saint-Nicolas, tant d'adorables coutumes où s'expriment la Flandre sensuelle et mystique, l'âme rêveuse et enjouée de la Wallonie. Ils étaient là plus d'un millier, autour de moi, dans la pénombre de la cantine enfumée; et tandis que je chantais le *Valeureux Liégeois*, le *Doudou* montois, *Jean de Nivelles* ou *'t Ros Beiaard* de Termonde, je voyais rouler de grosses larmes sur les rudes visages de quelques auditeurs silencieux...

Jamais, autant qu'avec ces hommes, je n'éprouvai tout ce qu'il y a de charme ensorceleur dans ces vieux chants anonymes, anonymes comme les figures des imagiers aux portails des cathédrales, et ce pouvoir qu'ils ont, dont parle quelque part Balzac, de « réveiller tout un monde de choses abolies ». L'œuvre de pauvres cœurs naïfs, ces chansons populaires : il faut s'agenouiller devant elles avec respect, avec amour. Elles traduisent souvent avec une pureté, une sincérité, une intensité inégalées, sans afféterie littéraire, les sentiments éternels qui sont le ressort de toutes les grandes œuvres poétiques. Et dans un pays comme la Belgique, où l'originalité, l'autonomie des terroirs s'est conservée intacte, elles expriment sans doute mieux l'âme nationale et tous ses aspects que certaines cantates patriotiques et les dissertations ennuyeuses de Herr professor Karl Lamprecht.

Encore que deux folkloristes flamands, Willems et De Coussemaecker, puissent être considérés comme les initiateurs du mouvement qui dans tous les pays tend à sauver de l'oubli tant d'adorables chansons léguées par la tradition populaire, on peut dire qu'il reste encore beaucoup à faire en Belgique de ce travail de recherche et de notation auquel collaborèrent, en Allemagne, d'Arnim et Brentano; en France, Vincent d'Indy, Tiersot, Bourgault-Ducoudray. Cependant, on doit beaucoup de reconnaissance à M. Closson, le directeur du Musée intrumental de Bruxelles, pour avoir publié une excel-

lente anthologie de la chanson populaire belge qui, venant après les recueils locaux, les noëls de Doutrepont, les *cramignons* de Terry et Chaumont, ou des ouvrages d'ensemble comme ceux de V. Wider et F. Van Duyse, n'a pas peu contribué à révéler aux poètes et aux artistes belges la richesse de leur folk-lore national.

Ils ont déjà découvert une source d'inspiration ; et de l'œuvre d'un Bizet, d'un Grieg, des musiciens russes, d'un Vincent d'Indy (celui de *l'Après-midi à la montagne*) on pourrait rapprocher plus d'une production de l'école wallonne, comme la fantaisie de M. Joseph Jongen sur deux noëls liégeois. Tel mouvement de la sonate de Franck pour piano et violon, une mélodie de Guillaume Lekeu : *la Ronde*, évoquent dans mon esprit le rythme preste et joyeux de certains *cramignons*. Et chez les poètes ! Ce que naguère M. Viélé-Griffin disait d'un poète français : « Il fit en sorte que la voix populaire, la voix séculaire fût sa voix même », pourrait s'appliquer souvent à certains écrivains belges, au Verhaeren des *Petites Légendes*, à Grégoire le Roy, au Maeterlinck des *Douze Chansons* et surtout au délicieux Max Elskamp, le créateur du Musée de la tradition populaire flamande.

*
* *

Nous pouvons bien le dire : avant cette guerre, en dépit du prosélytisme de M. Edmond Picard, protagoniste de l'*âme belge*, des constructions de l'historien Pirenne, les Belges ne sentaient point entre eux un puissant lien national.

Les luttes linguistiques, politiques et religieuses, avaient, dans ces derniers temps, pris un grand caractère d'âpreté. Certes, des avantages économiques considérables, et le sentiment qu'entre deux grandes civilisations rivales, nous formions un état-tampon, une sorte d'assurance contre la guerre, un carrefour où les grands courants intellectuels de l'Europe pouvaient se rencontrer, suffisaient à légitimer notre existence comme petite nation neutre, accomplissant à la lettre ses obligations internationales.

Mais il nous manquait ce qui, d'après Renan, crée la patrie : le sentiment d'avoir souffert en commun. Nous l'avons

d'hui. Le martyre de Louvain répond à celui de Dinant. L'odieuse agression allemande a fait la patrie belge indestructible. On dit que les soldats wallons chantaient en allant au feu le *Vlaamsche Leeuw*. Quel symbole ! Cependant, quoi qu'il arrive, nous croyons que la Belgique conservera, comme une précieuse qualité, cet esprit de décentralisation, cet amour de l'autonomie provinciale et communale, ce respect pour l'originalité des terroirs qui l'a caractérisée à travers les siècles.

C'est cet esprit-là qui engendra jadis les luttes entre les villes, comme entre les républiques rivales de l'Italie : Bruges contre Gand, les Namurois contre les *copères* de Dinant ; d'autres rivalités qui subsistent, mais, celles-là, du mode plaisant, sans rien dont le roi Albert puisse s'inquiéter. Ce chauvinisme de clocher s'exprime avec toutes les nuances de l'humour flamand ou wallon dans notre folk-lore.

Malines et Anvers se sont longtemps disputé la possession de *Op Signoorken*, un pantin, un « bonhomme » vêtu de soie et de velours qui se trouve aujourd'hui dans la ville archiépiscopale, dont il est en quelque sorte le palladium. Les Anversois, pour se venger, appellent avec mépris les Malinois des « manneblussers » (ceux qui soufflent sur la lune !). A Termonde le jour de la grande fête locale, on promène — disons plutôt on promenait — par les rues de la ville le cheval Bayard, monté par les quatre fils Aymond. Et les gens de Termonde chantaient :

Die van Aalst, die zijn zoo kwaad
Omdat hier 't Ros Beiaard gaat.

(*Ceux d'Alost sont si furieux, parce que le cheval Bayard est ici !*)

Le patriotisme belge s'exprime dans les chansons locales bien mieux que dans notre honnête *Brabançonne* à laquelle, il est vrai, nous découvrons aujourd'hui un pathétique que nous ne soupçonnions point. Elles disent la petite patrie, celle, tangible et visible, à laquelle on se sent attaché par les liens de l'esprit et du cœur, le cher pays où l'on est né, où l'on a grandi, la riche plaine flamande, le noir village borain où le soldat sait que sa femme et ses enfants souffrent la faim et mille angoisses.

Le troupier flamand chante le *Lion de Flandre* ou le *Beiaardlied* (chant du carillon) de la *Rubenscantate* de Peter Benoit. Les Wallons ont le *Doudou* de Mons, si cher déjà au régiment du Prince de Ligne, *Li bia bouquet* de Namur, *le Valeureux Liégeois, les Tournaisiens sont là !* Qui pourrait s'en plaindre? Il est rare qu'il n'y ait dans ces chansons savoureuses un couplet tout frémissant de patriotisme belge, et du meilleur. Voici par exemple comment se termine la chanson de Tournai :

Et si pus tard i feaudrot qu'on r' quéminche
Aux greos aux p'tits ein Belg' sareot prouver
Qui n'suffit pos de dir' « Testa, j'te minche ! »
Neon ! avant cha y faudreot nos tuer...
Et quand not' roi, au momint du touillage,
Dira : « M'z'infants, l'ennemi est là-bas ! »
Nous s'écriereons : « A nous Tournai ! Courage ! »
On sintira qu'les Tournaisiens sont là !

(*Et si plus tard il faut qu'on recommence — Les Belges sauront prouver — Qu'il ne suffit pas de dire : « Je te mange ! » — Non ! avant ça y faudrait nous tuer... — Et quand notre roi au moment de la bagarre, — Dira : « Mes enfants l'ennemi est là-bas ! » — Nous nous écrierons : « A nous, Tournai ! courage ! » — On sentira que les Tournaisiens sont là !*)

Ce qui, dans une chanson comme celle-ci, ressemblait un peu pour nous à une tartarinade, s'est avéré la plus noble réalité. Je revois — quelques jours avant que la bataille de l'Yser commençât — dans l'un de ces villages de la West-Flandre dont le nom est aujourd'hui fameux, une vingtaine de volontaires tournaisiens à l'œil vif, joyeux diables qui venaient de harceler pendant dix jours une forte troupe allemande qui, croyant avoir affaire à des forces importantes, avait fini par pointer un canon sur un bois où cette poignée de tirailleurs s'étaient réfugiés.

*
* *

Est-il besoin de dire qu'il y a entre le folk-lore flamand et le folk-lore wallon des différences profondes? Et cela, aussi bien au point de vue musical qu'au point de vue des textes.

Au point de vue musical : « La chanson flamande, dit M. Closson, a quelque chose de plus savoureux, elle est plus variée, plus colorée, d'expression plus adéquate au texte, d'une pâte musicale plus riche et plus essentiellement harmonique ; la chanson wallonne est plus délicate, plus gracieuse, d'une ligne mélodique dégagée et gracile, fine et déliée, d'une séduisante gaucherie ; elle est plus essentiellement monodique. »

Serait-ce pas une preuve de plus que le génie flamand est essentiellement coloriste, tandis que les Wallons, par-dessus tout, ont le culte de la ligne simple, expressive et mélodieuse ?

Mais c'est le texte qui surtout nous intéresse ici.

Dans chaque genre, s'accusent les différences profondes entre les sensibilités, les tempéraments flamands et wallons. Je ne vois rien de semblable, dans les chansons religieuses de la Flandre, au paganisme de l'*Escouvion* borain, sorte de prière comminatoire. Les noëls flamands sont d'un mysticisme grave, farouche, que la sensualité, la violence propres à la race colorent parfois d'une crudité qui détonne singulièrement. Je songe par exemple à certain noël campinois :

Maria ging zware van'tkinde,
En die zwaarheid trok zij haar aan.
Sint Jozef was hare beminde
En hij docht er van weg te gaan
Ik en ben er de vader niet af
Ik zal trekken naar andere straten.
Eer dat mij meer schande geschied.

(*Marie était lourde d'un enfant — Et ce lui était grande joie — Saint Joseph était d'elle aimé — Et il songeait à la quitter — Il pensait : « Je vais l'abandonner — Je ne suis point le père — Je m'en irai vers d'autres lieux — Avant qu'une plus grande honte m'atteigne. »*)

Comparez à cela un de ces délicieux noëls qui se chantent à Liége, pendant la nuit du réveillon, dans les théâtres de marionnettes des vieilles rues d'Outremeuse. J'imagine que cette année, dans le mystère de la Nativité, les marionnettes représentant les soldats d'Hérode portaient chacune un

casque à pointe... Ces noëls wallons, où l'on voit les pastoureaux porter à la Vierge du sucre des Canaries, de la « makeye » (du fromage blanc), de la bière pour qu'elle ait du lait en abondance ... ils sont empreints d'un réalisme familier qui rappelle nos grands primitifs : Patenir, Gérard David, le Maître de Flémalle.

Ce qui appartient en propre au Wallon et surtout au Wallon de Liége, c'est le goût de la satire, une verve frondeuse qui l'apparente si intimement au Français. Au XVIe siècle, on voit Ernest de Bavière, prince-évêque de Liége (Allemand, ne l'oublions pas), lancer un édit pour refréner la verve avec laquelle les Liégeois le raillent, lui et son gouvernement, dans leurs « pasqueyes ». En 1815, au lendemain de Waterloo, alors pourtant qu'ils étaient censés venir en libérateurs du territoire, les Prussiens de Blücher devaient à leur tour éprouver le mordant de l'ironie liégeoise. En août dernier, le général von Emmich, commandant l'armée de la Meuse, rappelait dans une proclamation aux Liégeois qu'en 1815 « c'étaient les Prussiens qui *ont* (*sic*) assuré l'indépendance de la Belgique ». On se demande comment ces libérateurs ont dû se conduire alors dans ce pays, quand on lit la chanson suivante :

I

Sav'bin çou qu' c'est on Prussien?
C'est on djerâ qwat' panses,
Qui peûs' d'on djoû â lèd'main
Pus d'sî lîves èl balance;
Et qwand rin n'li cosse,
Qui beut tant qu'l' a l'tos'e ;
C'set on magneû d'pan payar
Qui n'vaut nin qwat' patars.

II

D'j'ave û dè lârd â plantchî,
D'j'aveu dèl bîre è l'cave.
Il ont tôt bu, tôt mâgnî,
I n'm'ont lèvi qui l'tâve.

S'i vont â voyèdje,
Hè rèt è leu sètche,
On n'sareût wangnî a fait
Po rimpli leûs boyès.

III

On n'sèt co qwand ènn' iront.
I sont pés qu'dès èplâsses
I sucèt com' dès tâhons
Et s'n' ont-i jamây hasse.
Oh ! qui dji m'rafeye
Di n'mây pus lès r'vèye ;
Dji creû qui dj'broûl're c'djoû-là,
Coveteûs et matelas !

(1. — *Savez-vous ce que c'est qu'un Prussien? — C'est un glouton à quatre panses — Qui pèse du jour au lendemain — Six livres de plus dans la balance — Et quand rien ne lui coûte — Qui boit tant qu'il en tousse — C'est un mangeur de pain paillard — Qui ne vaut pas quatre patars.*

3. — *On ne sait quand ils s'en iront — Ils sont pires que des emplâtres — Ils sucent comme des taons — Et ne sont jamais rassasiés — Oh ! que j'ai hâte de les voir s'en aller! — Je crois que je brûlerai ce jour-là couvertures et matelas !*)

Comme tout cela est d'actualité !

Dans la gamme des nuances sentimentales de la Wallonie, on pourrait trouver qu'à la finesse liégeoise s'opposent la bonhomie et la gaillardise des gens du Hainaut, cousins des Picards. Rien n'exprime mieux leur rude familiarité qu'une chanson du Borinage, datant de la fin du XVIIIe siècle, de l'époque où les Pays-Bas méridionaux étaient sous la domination autrichienne. Dans cette chanson, il est question de trois Borains qui se sont mis en chemin pour aller parler à l'empereur Léopold II. Les voici à Vienne :

Toutes les dames d'honneur,
Sa Majesté, les seigneurs,
Ont fait venir du vin
(Bonne liqueur pour ces Borains),

Biscuits, macarons,
Oranges et citrons,
Ma foi, ils ont mangé
A table de Sa Majesté,
Buvant d'une vive ardeur
A l'santé de l'Empereur.

Le plus drôle assurément, si nous en croyons la chanson, c'est que l'Empereur a « devisé » avec les Borains, assis au coin d'un bon feu. L'un des trois Borains, ayant sa pipe en main, a fumé « présent de Sa Majesté », offrant même une pipe de tabac à l'Empereur et Roi, qui l'a prise. L'étiquette a quelque peu changé à Schœnbrunn depuis lors.

*
* *

Une chanson flamande : *Turnhout verheven* (Honneur à Turnhout) composée à l'occasion de la défaite que les Brabançons de Van der Noot infligèrent aux troupes du Saint-Empire en 1789, n'est pas précisément animée du même esprit de tolérance vis-à-vis de l'Autriche. Rien n'est plus intéressant à entendre pour un Belge en ce moment que certaines de ces chansons populaires qui commémorent des batailles d'autrefois, des sièges fameux.

Ieper, o Ieper, hoe toont gij U verheugd...

Ainsi commence le chant d'une fête locale annuelle d'Ypres, qui est avec Reims et Soissons la ville des monuments matryrs. Ce chant et la fête du *Tuindag* rappellent le siège de la ville par les Anglais en 1383. La ligne de défense avancée était faite de remparts couronnés de haies vives (les *tuinen* de la chanson). La légende veut que la Vierge, *Onze Lieve Vrouw van Tuine*, ait sauvé la ville et qu'au bout de deux mois de vains efforts, Richard III, impressionné par sa toute-puissance, ait levé le siége. Chose curieuse : les pêcheurs de Furnes, de la Panne de Coxyde, de Lombaertzyde, de ce petit coin de la Belgique qui demeure inviolé, prétendent que si les Allemands n'ont pas pu passer l'Yser, c'est parce que le Veurne-Ambacht est protégé par une vierge miraculeuse, que l'on vient implorer notamment avant de s'embarquer pour l'Islande !

Une autre chanson qui paraît bien émouvante si l'on prend soin de la rapprocher des événements actuels, c'est une complainte brugeoise du XVIIIe siècle : *De dood en de Korporaal* (la Mort et le Caporal). Elle fut inspirée par la mort, à Bruges, vers 1780, d'un caporal hessois qui était en même temps musicien. Il supplie la Mort de l'épargner, de le laisser vivre encore « dans la joie et le plaisir ». Mais elle répond :

Neen, ik verschoon U niet,
Ik houde van soldaten.
Gij moet naar mijn gebied,
De wereld gaan verlaten,
Gij moet terstond met mijn,
Hier helpt geen medecijn.

(*Non, je ne t'épargne pas — J'aime beaucoup les soldats — Tu dois pour mon domaine — Quitter le monde — Tu dois venir tout de suite avec moi — Ici aucun médecin ne peut rien faire.*)

N'est-ce pas beau, dans sa simplicité, comme un épisode de quelque danse des morts violemment enluminée?

Que de chansons de troupes encore populaires aujourd'hui ! En Wallonie surtout ! Les Allemands qui parlaient naguère avec mépris de l'armée belge et se faisaient forts d'avoir raison de la Belgique par une simple promenade militaire, avaient oublié que de tout temps les Belges furent de bons soldats : les Wallons du Prince de Ligne, ceux de Tilly ou de Napoléon sont célèbres dans les fastes militaires autant que les Écossais ou les Suisses. Quoi de plus allègre, pour entraîner des hommes à la marche ou au combat que l'air du *Valeureux Liégeois* avec lequel les patriotes de Chectret culbutèrent les princes-évêques en 1789? On attribue les paroles à Ramoux, curé républicain de Glons, curieux personnage, touche-à-tout dont il faudra bien qu'on écrive l'histoire un jour. Evariste Gamelin, le héros des *Dieux ont soif*, aurait pu, ce me semble, écrire des strophes comme celle-ci :

Valeureux Liégeois, marchez à ma voix,
Volez à la victoire ;

La liberté de la cité
Vous couvrira de Gloire.

Célébrons par nos accords
Les droits sacrés d'une si noble cause
Et rions des vains efforts
Que l'ennemi nous oppose.

Mesdames, ce n'est que pour vous
Qu'on brigue de porter des chaînes ;
Écrasons nos tyrans jaloux
Et soyez nos souveraines.

Et puis, ce sont ces chansons de conscrits napoléoniens, du Brabant wallon ou des Ardennes, qui vont à Tirlemont « apprendre à tirer le canon, pour servir Napoléon » ou bien qui parlent d'aller jusqu'en la Russie « oùsqu'y a des filles plus jolies que celles de leur pays ». *Le Siège de Landrecies*, la traditionnelle chanson du soldat qui revient de guerre et que sa femme ou sa fiancée ne reconnaît pas tout d'abord, parce qu'il parle si bien français alors qu'elle en est restée à son patois ; la chanson des tambours — rauw ! rauw ! dat is flauw ! — ou : — Joli tambour Rran ! rran ! — Et les ballades si simples et pourtant d'un pathétique immense, où toute la douleur humaine est exprimée avec les mots élémentaires : *la Mort de Jean Reynaud* (il y a une version wallonne très différente des françaises), *le Sire Halewyn*, *Geneviève de Brabant*, *les Deux Enfants de roi* qui font penser à Pelléas et Mélisande à la fontaine.

Chansons d'amour, de métiers, enfantines, de quête, chansons à danser : nous les avons toutes. Wallonnes ou flamandes, elles expriment l'âme d'un peuple qui souffre en ce moment mille angoisses, mille douleurs imméritées, d'un peuple farouchement épris d'indépendance, loyal, fidèle aux chefs qu'il s'est choisis mais qui n'en acceptera jamais d'autres.

Ces strophes, gracieuses ou enflammées, il m'a été donné de les chanter récemment dans un cantonnement de l'armée belge, à deux pas de la ligne de feu et des champs inondés de l'Yser. Les rimailhos français faisaient magnifiquement

la basse. Il y avait là des soldats d'à peu près toutes les régions de Flandre et de Wallonie. Comment les contenter tous? Il m'eût fallu, par exemple, chanter aux Montois, leur *Doudou* qu'entonnaient gaiment les Wallons du prince de Ligne en allant au feu. C'est ce *Doudou* au rythme allègre que l'on joue sur la place de Mons, le jour de la Trinité, cependant que se déroulent sur une lice sablée les péripéties du combat de saint Georges contre le dragon. Coutume séculaire ! Ce dragon en osier, plus terrible à voir que la Tarasque et dont la longue queue balaie les chapeaux des spectateurs, figure certaine bête mauvaise qui, jadis, dans un lointain et nébuleux moyen âge, terrorisait les populations boraines. Aux fonds de Wasmes dans son antre, un jour, il emporta une fillette. Alors, Gille de Chig, le seigneur du village, par la Vierge armé de courage, affronta la bête et la terrassa. A Wasmes, dans une procession fameuse, on promène, le mardi suivant la Pentecôte, une fillette de blanc vêtue qui représente la « Pucelette » de la légende. Quant au « saint Georges », au Persée wallon, qui, le dimanche de la Trinité, combat à Mons, la lance au poing, le dragon vert, pour finalement... l'abattre d'un coup de pistolet, c'est le Gille de Chig de la légende, figuré le plus souvent par un garçon brasseur ou quelque chasseur à cheval de la garnison. Tout le temps que dure le combat, sans que les Montois s'en lassent, une musique militaire ne cesse de jouer le *Doudou*, l'air sautillant sur lequel un poète inconnu a mis des paroles de ce goût :

REFRAIN

C'est l'Doudou, c'est l'mama
C'est l'poupé, poupé, poupé
C'est l'Doudou, c'est l'mama,
C'est l'poupé saint Georges qui va !

4e COUPLET

Voici l'Dragon qui vient,
Ma mère, sauvons-nous !
Il a mordu grand'mère
Il vous mordra itou.
C'est l'Doudou, etc.

7e COUPLET

V'là l'Dragon qui trépasse
In v'la co pou in an [1]
Maint'nant faisons ducasse
A table, mes infants !
C'est l'Doudou, etc.

Faisons ducasse ! Faisons la fête ! De quelle poignante ironie les paroles de la chanson semblent être aujourd'hui quand on pense que cet aimable pays de Mons, où les bourgeois appellent la cave à bourgogne leur « bibliothèque », a connu toutes les affres de la bataille et qu'il n'échappe aujourd'hui encore à la famine que par des prodiges de dévouement des autorités provinciales et communales que seconde, admirable, l'intervention des Américains.

Quoi de plus pittoresque que l'air local des Nivellois? La jolie capitale du Brabant wallon, la ville de Gertrude, la bonne sainte aux souris, révère hautement ce jacquemart doré qui frappe les heures contre la svelte flèche de la collégiale. Ce jacquemart, la croyance populaire l'a identifié là-bas avec le fameux Jean de Nivelles « l'fils dè s'père », personnage roué, malicieux dont l'abbé Renard, patoisant du pays, a conté dans une épopée burlesque les démêlés avec Louis XI et Charles le Téméraire.

Quand Djean-Djean est deskindu (descendu)
Avé l'rue d'Mons à s'cou
Habiyî (habillé) en pèlerin
Pour fé rirè tous les djins (gens).

REFRAIN

Viv' Djean-Djean, Viv' Djean-Djean,
C'est le plus vî (vieux) homm' de Nivelles
Viv' Djean-Djean, Viv' Djean-Djean
C'est le plus vî d'nos habitants.

1. En voilà encore pour un an.

Un autre couplet nous montre ce malin garçon, ce Thyl l'Espiègle de Wallonie, dévalant la rue de Namur « en grande tenure », avè musique et tambours, des grenadiers *alintour*. Faut-il s'étonner que dans ce pays, à deux pas des plaines de Waterloo, le souvenir des soldats de Napoléon soit resté vivace?

Dans ce même Brabant wallon, dans le Hainaut et le nord des Ardennes, on chante encore cette chanson du premier Empire, imitée d'une chanson de conscrits languedociens :

Quand ces conscrits partiront,
Toutes ces filles pleureront,
Ell's diront : « V'là qu'y s'en vont (*bis*)
Ell's diront : « V'là qui s'en vont
Jamais plus, nous n'les r'verrons ! »

Arrivé à Tirlemont,
On apprend à tirer l'canon
Pour servir Napoléon.

On va jusqu'en la Russie
Où qu'y a des fill's plus jolies
Que celles de not'pays.

Revenus dans le Brabant
On écrit à ses parents :
C'est en vous r'grettant, maman,
Envoyez-moi de l'argent.

Mais rien ne révèle plus nettement la forte empreinte que l'épopée napoléonienne a laissée dans la mémoire populaire, en Wallonie, que ces fameuses marches de l'Entre-Sambre-et-Meuse où se bousculent, dans un tumulte joyeux, hautement coloré, tous les uniformes de l'Empire. Ces marches de Fosses, de Gerpismes, de Walcourt sont des processions escortant pendant des journées entières, sous le chaud soleil d'été, les reliques de quelque sainte (comme sainte Rolende à Gerpismes) enfermées dans une châsse romane ou gothique, délicatement ouvragée. A l'entrée de chaque village, en quelque

prairie, la procession fait halte, et pendant une demi-heure, des compagnies de sapeurs et de grenadiers, évoluent, tirent des salves d'honneur, cependant qu'un capitaine — le coq du village — fait son petit Augereau sur quelque lourd cheval de brasseur... Et l'on vous vend des complaintes comme celle de sainte Rolende, dont voici un couplet doucereux :

Étant heureusement
Née de très bons parents,
Cette jeune princesse
Suça, avec le lait,
Du bien, les doux attraits,
Dès sa tendre jeunesse.

Ce charmant pays entre Sambre-et-Meuse, aux coteaux modérés, cher à Pirmez, à Louis Delattre, à Maurice des Ombiaux, il a bien souffert lui aussi. Lisez les rapports de la Commission d'enquête belge : églises incendiées, prêtres fusillés, paysans torturés, rien n'a manqué là-bas au martyre de ce pays des parades militaires fantaisistes.

La guerre de 1914-1915 aura son folk-lore ; il s'élabore déjà. Nous aurons des complaintes dramatiques du genre de la *Soedaans-Dochtertje* (la Fille du Soudan), du *Hertog van Brunswyck* (le Duc de Brunswick), des *Drie Tamboers* (les Trois Tambours), de la fille qui se fait passer pour un garçon, ou de celle qui se laisse enterrer « pour son honneur garder ».

Sans doute, pourra-t-on rattacher bien des chansons militaires nouvelles à quelques types connus, étudiés par les folk-loristes. Je songe par exemple au retour du soldat, qui revient de guerre « un pied chaussé et l'autre nu », et que sa fiancée ne reconnaît plus, ne comprend guère parce qu'il parle français et qu'elle en est restée à son patois. Mais rien sans doute n'atteindra jamais au pathétique immense de *la Mort du roi Reynaud* dont il existe une version wallonne fort belle et où toute la douleur humaine se trouve exprimée avec les mots élémentaires. Jean Reynaud, Geneviève de Brabant, Sire Halewyn et Pierlala : figures sinistres ou touchantes de notre légende populaire. Et puis encore :

Ces pauvres Deux Enfants de Rois
Qui pleuraient tant que c'est vraie croix
Les chanter même à basse voix.

pareils à Pelléas et Mélisande à la fontaine.

Nos chansons amoureuses nous fixent à merveille sur le tempérament, la sensibilité de chaque province wallonne ou flamande. Les Wallons de Liège par exemple, excellent dans l'élégie ou le madrigal. Les Wallons de Namur ou du Hainaut dont nous avons dit déjà qu'ils montraient moins de finesse sentimentale, versent facilement dans un romantisme baroque. Je n'en veux pour exemple que ces deux couplets d'une chanson namuroise dont la musique d'ailleurs est fort belle :

Louison, embarquons-nous,
Il nous faut faire un voyag' sur mer.
Il n'y a rien de si beau
Que de faire un voyag' sur l'eau.
J'emball' là ce qu'il me faut,
Mon cor de chasse et mon manteau.
Hélas ! mon Dieu, chère Louison
Prends ton paquet, nous partirons.

Mais Louison ne veut rien savoir. Voici sa réponse :

Pour m'embarquer, je ne veux pas
Moi qui connais si bien la mer
Et quand la mer est en colère
C'est encore pir' que Lucifer.
Si le vaisseau tombait-z-au fond,
Nous serions mangés des poissons.
Eh ! non, non, non : je n'm'embarque pas,
Je veux mourir en célibat.

J'ai pu recueillir un certain nombre de chansons amoureuses du Borinage aussi drôles au moins que celle-là. Mais celle-ci, n'est-elle pas charmante, que les mineurs chantent parfois encore dans les cabarets enfumés :

Le soir, quand ma journée fut faite
Après m'y être z'un peu reposé

Voir ma maîtress' je me suis en allé :
Un autre amant, j'y ai trouvé.

Tout en entrant, j'prends une chaise
Tout en poussant des soupirs charmants,
En lui disant : « Ma charmante maîtresse,
Pourquoi as-tu changé d'amant? »

Mais la Circé du pays noir enjôle si bien l'amant jaloux qu'il se console vite dans ses bras. Elle chante pour calmer ses scrupules :

Laissons-les dir', laissons-les faire,
Laissons parler ceuss' qu'il voudra
Car, au dépit de la *jalouserie*,
Je t'aimerai, tu m'aimeras.

*
* *

Chansons d'amour, chansons de métier, chansons à danser, berceuses et formules de quêtes : nous les avons toutes. Wallonnes ou flamandes, elles expriment l'âme d'un peuple débonnaire qui souffre en ce moment mille angoisses, mille douleurs imméritées, d'un peuple farouchement épris d'indépendance, fidèle aux chefs qu'il s'est choisis et qui n'en acceptera jamais d'autres.

LOUIS PIÉRARD

A PROPOS DE LA CENSURE

C'est un des serviteurs de Dame Anastasie qui va parler d'elle. Mais alors, direz-vous, il manquera d'impartialité? Point : car il se bornera à exposer des faits. Et c'est le lecteur qui jugera.

Assurément, la Censure a une mauvaise presse. Est-ce parce que la presse a une mauvaise Censure? Nous ne le croyons pas. Si la Censure est quelque peu tympanisée, c'est tout simplement parce que, sous ce terme de Censure, on confond des institutions qui n'ont aucun rapport entre elles : la Censure politique de 1830, celle de la Restauration, celle du second Empire, la Censure théâtrale qui ne cessa d'exister que depuis peu, et enfin l'actuelle Censure qui ne ressemble en rien aux précédentes.

Du reste, ce n'est point le gouvernement qui l'a ainsi baptisée : il s'en serait bien gardé, sachant la défaveur qui s'attache à ce mot. Il l'a qualifiée fort honnêtement : *Bureau de la Presse.* Mais les journaux l'ont dénommée Censure, pour lui témoigner leur méchante humeur. Et en son honneur, ils ont évoqué le spectre abhorré de la vieille Anastasie.

Au fait, d'où vient ce sobriquet? C'est celui sous lequel fut persiflée la Censure du second Empire. Dans les chansons d'alors on célébrait une Anastasie qui était couturière. Comme cette ouvrière, la Censure possédait une belle paire de ciseaux : on l'appela donc Anastasie.

Aujourd'hui comme autrefois, la Censure est armée d'une grande paire de ciseaux. Du moins, c'est ainsi que les caricatures la représentent. En réalité, c'est d'un crayon bleu qu'elle se sert pour encadrer les articles qui lui semblent dangereux. Toujours est-il qu'elle coupe, elle supprime. Mais là se borne l'analogie avec les anciennes Censures.

Ses devancières se donnaient pour tâche de bâillonner la pensée, d'enchaîner la liberté littéraire, de juguler l'opposition politique. La Censure de 1914-1915, il faut le dire bien haut, n'a qu'un but : la défense nationale. Elle ne s'inspire que d'un sentiment : le patriotisme. Elle ne forme qu'un vœu : la victoire. Voilà pourquoi ceux qui l'exercent, loin de rougir de leur tâche, la regardent comme un honneur.

Quelle est son origine?

En vertu de la loi du 9 août 1849, l'autorité militaire a le droit d'interdire les publications qu'elle juge de nature à exciter ou à entretenir le désordre.

La loi du 5 août 1914 porte qu'il est interdit de publier des informations et des renseignements sur les points suivants :

Opérations de la mobilisation et du transport des troupes et du matériel. — Effectifs. — Composition de corps, unités et détachements. — Ordre de bataille. — Effectifs des hommes restés ou rentrés dans leurs foyers. — Effectifs des blessés, tués ou prisonniers. — Travaux de défense. — Situation de l'armement, du matériel, des approvisionnements. — Situation sanitaire. — Nominations et mutations dans le haut commandement. — Disposition, emplacements et mouvements des armées, des détachements et de la flotte. — Et, en général, toute information ou article concernant les opérations militaires ou diplomatiques de nature à favoriser l'ennemi et à exercer une influence fâcheuse sur l'esprit de l'armée et des populations.

Tels sont les deux textes dont le gouvernement est armé, pour surveiller les écrits en temps de guerre.

Mais, comment agira-t-il?

S'il attend, pour intervenir qu'une information nuisible soit lancée, ce sera trop tard. Au moment où il saisira le journal, des exemplaires circuleront déjà. Le mal sera fait. D'ailleurs, il se peut que le rédacteur du passage l'ait écrit sans

en calculer la portée. Ainsi le journal serait durement frappé pour une faute tout à fait involontaire et des milliers d'exemplaires seraient supprimés pour quelques lignes qu'il eût été facile de faire disparaître sur épreuve.

Il faut donc que les articles soient contrôlés avant d'être publiés. C'est une vérité évidente.

Cet examen préventif est-il institué contre la presse? Supposition absurde. La presse est, à l'heure actuelle, une des forces les plus bienfaisantes de la nation. Elle exprime nos enthousiasmes, les entretient, les ranime. Elle est souvent admirable. Ce serait folie de la tyranniser. Seulement, sa passion professionnelle de tout dire pourrait l'entraîner à des imprudences que certainement elle regretterait. Il convient de les lui signaler d'avance.

Et voilà l'office de la Censure, que le gouvernement a établie d'accord avec la presse.

Ainsi, en théorie, tout au moins, la Censure est utile, elle est indispensable.

***

Voyons ce qu'elle est en pratique.

Que le lecteur nous permette de l'introduire dans la familiarité de cette Anastasie si désavantageusement réputée. Elle ne gagne rien à s'entourer de mystère. Mieux connue, nous ne doutons pas qu'elle ne devienne moins antipathique.

Depuis le début de la guerre, elle changea plusieurs fois de résidence. Elle fut quelque temps en billet de logement au lycée Victor-Duruy. Les jeunes filles qui le fréquentent prenaient alors leurs vacances. Elles sont certainement exquises ; mais leur cage vide était bien morose. Les sièges mis à la disposition des censeurs étaient des sortes de meubles orthopédiques inventés pour forcer les jouvencelles à sortir leur poitrine. Une planchette, munie de ressorts, poussait le dos de la personne assise. Rien n'était plus barbare. Un censeur fit timidement remarquer au commandant directeur du service qu'il était pénible de passer des nuits entières sur ces instruments de torture, et il s'enhardit jusqu'à demander des chaises moins incommodes. Mais le commandant narquois : « Dites-moi,

ont-ils des chaises dans les tranchées de l'Aisne? » Aujourd'hui, la Censure est plus confortablement installée rue de Grenelle, au Ministère de l'Instruction publique dont une partie sert d'annexe au Ministère de la Guerre.

Les différentes sections de censeurs opèrent là de concert. Lecteurs de quotidiens, lecteurs de périodiques, diplomates échangent continuellement leurs impressions et leurs avis.

Des portes-fenêtres donnent sur un beau jardin où se dresse un groupe sculpté, un tigre qui dévore un canard. D'aucuns disent que le canard représente la presse et le tigre la Censure, — qui l'eût cru? — Mais cette interprétation fantaisiste dépasse évidemment les intentions du statuaire.

Nombre de censeurs sont des soldats de carrière. Des officiers retraités réintégrés, des gradés qui ont été blessés ont conscience de continuer à bien servir le pays au Bureau de la Presse. Plusieurs d'entre eux portent leur bras en écharpe ou bien s'aident d'une canne pour marcher. Parfois, tandis qu'ils lisent, une douleur lancinante leur arrache un : Aïe ! aussitôt réprimé. S'il était besoin de réhabiliter la Censure, quel meilleur témoignage invoquer en sa faveur que la collaboration de ces braves?

D'autres censeurs sont des civils mobilisés, qui, en raison de leur âge ou de leur constitution peu robuste, ont été versés dans les services auxiliaires. On compte parmi eux des écrivains connus : auteurs dramatiques, romanciers, journalistes. Leur participation au contrôle des informations est une garantie de libéralisme.

Souvent, des journalistes du dehors leur rendent visite et, en les surprenant à l'œuvre, constatent leur conscience.

En somme, le Bureau de la Presse ressemble beaucoup plus à une salle de rédaction qu'à un sombre tribunal d'inquisiteurs.

La Censure ne chôme ni jour ni nuit. Songez qu'il faut lire tous les journaux de Paris au nombre d'une cinquantaine, tous les périodiques, toutes les publications illustrées, toutes les revues.

Les quotidiens sont envoyés en morasses. On appelle ainsi les épreuves des journaux : ce sont des feuilles détachées imprimées d'un seul côté. L'encre et le papier en sont encore

humides. Au bout d'une petite heure, les censeurs ont, tous, des mains de charbonnier. S'ils blanchissent les gazettes, celles-ci les noircissent. Un diseur de bons mots a donné pour devise à la Censure : *Castigat ridendo morasses*. C'est un aimable à-peu-près.

De neuf à onze heures, sont lus les journaux qui paraissent à midi ; d'une heure et demie à quatre heures de l'après-midi, ceux dont le tirage s'achève à cinq heures ; de neuf heures du soir à trois ou quatre heures du matin, ceux que le public achète à sept heures.

Il ne s'agit pas de parcourir hâtivement les colonnes, mais bien de les examiner ligne par ligne. Or, sachez qu'une morasse tirée à la brosse est parfois aussi ardue à déchiffrer qu'un palimpseste. Point n'est permis même de sauter les annonces. Des journaux ont joué à la Censure le tour pendable d'y glisser des informations interdites.

Les censeurs se relaient : autrement, ils ne dormiraient jamais. Chacun d'eux passe une nuit blanche sur trois : et, à la longue, ce régime ne laisse pas d'être fatigant. Vers une heure du matin, quelques sandwiches et une tasse de thé qu'ils préparent eux-mêmes, à leurs frais, bien entendu, soutiennent leur courage. Quand le coup de feu est passé, ils commentent entre eux les télégrammes de la nuit. A leur labeur assez dur, ils trouvent cette compensation d'être les premiers avisés de tout. Ils tressaillent d'espérances et d'angoisses qu'ils se gardent de communiquer même à leurs meilleurs amis. Fort heureusement, depuis septembre dernier, les motifs d'espérer l'emportent toujours sur ceux de craindre.

Dernièrement, ils découvrirent sur le calendrier le nom de leur patronne, sainte Anastasie, et ils décidèrent de célébrer sa fête en remplaçant le thé habituel par une bouteille de vin mousseux : bombance bien discrète, à vrai dire.

Cette nuit-là, le maître Forain vint leur serrer la main. Le soir même, il avait, dans un dîner, hautement proclamé que la Censure était une des institutions qui rendaient le plus de services en temps de guerre. On le pria d'aller répéter ce propos aux censeurs pour les réconforter. Il n'y manqua point.

Le capitaine de service avant de lever son verre, observa que la Censure disparaîtrait dès que la France et ses alliés

auraient signé une paix victorieuse. « Nous devons donc souhaiter, dit-il, que notre auguste patronne vive peu. » Et il but : « A la prompte mort d'Anastasie ! »

Nous n'avons tracé ce léger croquis que pour montrer avec quelle simplicité, quelle courtoisie, quelle bonne grâce est pratiqué le contrôle des journaux.

***

Précisons les reproches qu'on adresse aux censeurs.

Ils commettent des erreurs, dit-on. Ils laissent échapper dans un journal des informations qu'ils suppriment dans d'autres.

Cela arrive, en effet, quoique rarement. Les censeurs ne sont pas infaillibles. *Ils peuvent se tromper comme les autres hommes*, comme les rois et comme les journalistes. Leur excuse est que souvent les morasses leur tombent en avalanche toutes à la même heure, et qu'il faut alors les contrôler très vite pour ne point faire attendre les imprimeurs.

Autre reproche. Ils font preuve d'appréhensions exagérées. Ils ont peur de leur ombre. La plupart des nouvelles qu'ils jugent dangereuses, sont anodines.

Mais, croit-on par hasard qu'ils décident de leur propre initiative si une nouvelle doit être interceptée ou non ? Devant eux, est un tableau de consignes quotidiennement mis à jour, augmenté, modifié, rajeuni. Y sont inscrites les informations dont la publication est jugée inopportune par le Grand Quartier Général, par les Ministères de la Guerre, de la Marine, des Affaires Étrangères. Les censeurs se conforment à ces instructions.

Ils ne se contentent pas de ces indications écrites. Quand surgit une difficulté, ils consultent par téléphone l'autorité compétente. Timbres électriques tintinnabulent presque sans répit. La nuit, le Bureau de la Presse est le cauchemar des Excellences.

En cas urgent, Anastasie trouble même le sommeil de M. Viviani. A deux heures du matin, l'agent téléphoniste demande à l'appareil M. le Président du Conseil.

La réponse est immédiate :

— C'est moi.

— C'est bien monsieur le Président du Conseil?

— Hé ! oui, c'est moi, parlez !

L'agent téléphoniste reste un moment surpris d'obtenir si promptement la communication. — Nous ne comparerons pas M. Viviani à sainte Geneviève veillant sur Paris endormi. Mais enfin, son sommeil est extraordinairement léger.

Les journalistes nieront-ils que le général Joffre et les ministres n'aient quelque qualité pour discerner parmi les nouvelles celles qui sont de nature à compromettre la sécurité nationale?

Voici, du reste, quelques spécimens des recommandations transmises par le Grand Quartier Général au Bureau de la Presse :

... ARMÉE *Quartier général*, le... 1915.
ÉTAT-MAJOR Vu et transmis.

« Tous les renseignements donnés au sujet de la ville de X... peuvent avoir pour l'ennemi une importance que ne soupçonne pas le signataire de l'article ci-joint. Je demande donc avec instance que la censure s'exerce avec rigueur et que tous les articles donnant des renseignements aussi précis soient interdits.

« *Signé :* X... »

« *Le chef de la mission militaire française auprès de l'armée belge, à monsieur le Général Commandant en Chef.*

« J'ai l'honneur de vous transmettre ci-joint une plainte du Grand Quartier Général belge au sujet d'indiscrétions commises par certains journaux qui peuvent être des plus utiles aux armées ennemies... »

« *Le chef de la mission militaire française attachée à l'armée britannique à monsieur le Général Commandant en Chef.*

« L'État-Major britannique me demande de vous signaler le numéro ci-joint du journal ..... où il est fait allusion à certains ..... qu'il serait nécessaire de garder secrets. Il exprime le désir qu'à l'avenir toute allusion à ces ..... soit interdite dans les journaux. »

En fait, la Censure supprime chaque jour nombre de renseignements dont la divulgation serait fort regrettable. Et c'est là ce qui justifie l'institution. Mais, quand on veut plaider en

faveur de la Censure, l'on se trouve fort embarrassé. Pour prouver son utilité, il faudrait signaler les indiscrétions très préjudiciables qu'elle a arrêtées. Or, en les révélant, on commettrait précisément la faute qu'elle a prévenue.

En restant dans les généralités, nous pourrons néanmoins donner quelques exemples d'informations imprudentes.

Quand l'ennemi braque ses batteries sur une ville, nos journaux manquent rarement de repérer avec exactitude les points où tombent les obus. Qui ne voit que c'est fournir aux Allemands des renseignements sur leur tir et les aider à le rendre plus efficace? La Censure coupe. Elle n'a point tort.

Un journal français parlant d'une ville située dans la zone dangereuse indiqua les quartiers qui jusqu'alors avaient été épargnés. Le surlendemain, les Allemands dirigèrent leur feu très exactement sur les îlots de maisons qui n'avaient pas encore souffert. Un article cita certains établissements industriels que nous exploitions non loin de l'ennemi. Ils ne tardèrent pas a être visés et durent être abandonnés.

Les hebdomadaires illustrés demandent fréquemment l'autorisation de reproduire des vues d'endroits atteints par les projectiles de l'ennemi. On la leur refuse.

Un périodique publia un cliché qui représentait dans un village près du front un prêtre officiant au milieu de nombreux soldats. De cette image, les Allemands conclurent, non sans raison, que des troupes étaient cantonnées dans le village, et ils l'arrosèrent d'obus.

Quelques journaux poussent très loin la fureur de la documentation. Surprennent-ils le secret d'un engin nouveau, d'un procédé récemment appliqué, ils s'efforcent aussitôt d'en faire part à leurs lecteurs. Ils veulent même reproduire des photographies de canons, de mitrailleuses, d'aéros dont le type, encore inédit, appartient à notre armée.

— Ces clichés, minaudent-ils, n'apprendront rien à personne. Ils sont trop petits, trop vagues. Ils sont quelconques.

— Mais, raisonnons. Si vous les jugez sans intérêt, pourquoi les offrir au public? Et s'ils méritent d'être publiés, c'est donc qu'ils sont instructifs.

A vrai dire, les profanes ne savent jamais si un détail qui leur semble tout à fait indifférent dans une photo, ne sera pas

une révélation de premier ordre pour un habile technicien ennemi.

— Les censeurs sont plaisants, disait dernièrement un journaliste à un ministre. Ils ne nous permettent plus d'écrire que le temps est beau, qu'il pleut ou qu'il fait du vent. N'est-ce pas d'une incroyable bouffonnerie?

— Cher monsieur, répondit placidement le ministre, n'avez-vous jamais pensé que certaines précisions météorologiques pourraient être utilisées par les pilotes des taubes et des zeppelins?

Le journaliste se mordit les lèvres.

Le Bureau de la Presse interdit aussi la publication des dates auxquelles les paquebots doivent sortir de nos ports ou y rentrer. On devine pourquoi. C'est qu'il ne faut pas renseigner les pirates allemands à l'affût dans leurs sous-marins.

Et voici, au hasard, d'autres cas sur lesquels la Censure exerce couramment sa vigilance.

Des journaux jugent intéressant de mentionner les ruses pratiquées par nos aviateurs au cours de leurs randonnées aériennes pour déjouer le tir que les Allemands dirigent contre eux. Il est certain que si nos ennemis avaient connaissance de ces stratagèmes, ils ne s'y laisseraient plus prendre.

Les quotidiens raconteraient volontiers les expédients employés par des prisonniers français en Allemagne pour renseigner exactement leur famille malgré le contrôle auquel leur correspondance est soumise. Sans doute, le public aurait plaisir à apprendre comment nos compatriotes bernent leurs geôliers. Mais dévoiler ces subterfuges, ce serait les rendre inutilisables à l'avenir.

Dans des récits pathétiques, des journalistes font savoir comment des prisonniers français ont échappé à leurs gardiens et comment ils ont regagné nos lignes à travers les régions envahies. Ils citent les villages où s'arrêtèrent les fugitifs, ils notent les maisons où ils reçurent asile. Par les détails qu'ils donnent, il devient aisé d'identifier les généreux habitants qui, au péril de leur vie, cachèrent nos soldats et leur procurèrent même des vêtements civils.

La Censure n'est jamais trop attentive. Tous les journaux reconnaîtront que leur intérêt professionnel, assurément fort

digne de respect, doit pourtant s'incliner devant des droits plus sacrés encore.

C'est d'ailleurs ce qu'exprime spirituellement un journaliste du Midi :

« Le petit mal blanc que la Censure cause aux journaux est, après tout, bien moins grave que le grand mal rouge que les journaux pourraient involontairement causer au pays. »

Un de ses confrères de l'Ouest dit avec autant d'à-propos :

« Et qu'importe qu'on supprime cent mille entrefilets, si un seul pouvait être de nature à servir les intérêts de l'ennemi ! »

Et, tenez, lisez encore ce qu'imprimait dernièrement le *Patriote de l'Artois* :

« Les instructions appliquées par la Censure sont d'une nécessité impérieuse. On semble les discuter dans la zone de l'intérieur. Mais nous les approuvons sans restriction, nous qui habitons sur le front, pour ainsi dire, et qui percevons chaque jour les échos de la formidable bataille.

« ... Une note ministérielle récente porte qu'on gardera désormais le silence sur ce qui se passe dans les départements envahis.

« Pourquoi cette prescription?

« Elle est formulée dans l'intérêt même des Français qui résident sur le territoire occupé par les ennemis. Il ne faut pas que les Allemands les soupçonnent de nous renseigner et en prennent prétexte pour les molester. »

Le *Patriote de l'Artois* ajoutait :

« Nul doute que nos lecteurs, si éprouvés par la guerre, si simplement vaillants au milieu des maux de l'heure présente, n'acceptent avec nous ce qu'on leur demande dans l'intérêt national. Nous n'avons pas à insister. Ils nous comprennent. »

Nos journalistes, en général, ignorent avec quel soin l'ennemi guette, analyse, épluche tous leurs articles. Autrement, ils se montreraient plus circonspects. *L'Allemagne lit tout ce qui se publie chez nous.* Dans le dépouillement de notre presse, elle apporte à la fois sa forte passion de méthode et son goût inné de l'espionnage.

Une accusation qu'on formule volontiers contre la Censure, c'est de changer souvent d'avis.

« Quelle fantasque personne que la vieille Anastasie ! s'écrie-t-on. Ce qu'elle défendait hier, elle l'autorise aujourd'hui. Demain, elle interdira ce qu'elle permettait la veille. Cette duègne est capricieuse et lunatique comme une jolie fille ! »

La critique est piquante. Mais, est-elle fondée?

Que les consignes de la Censure varient, rien d'étonnant à cela. Une nouvelle momentanément très dangereuse peut cesser de l'être. Un mouvement de nos troupes est-il en cours? Il ne faut pas l'annoncer. Est-il achevé? Est-il couronné de succès? Il n'y a plus nul péril à le faire connaître.

Dans les premiers mois de la guerre, les journaux se plaignaient qu'on ne laissât rien publier sur les atrocités des Allemands. Or, notre gouvernement faisait fort sagement d'inviter la presse à n'en point parler, et cela pour l'excellente raison que les Allemands désiraient alors qu'elle en parlât. Ils cherchaient à pratiquer un abominable chantage d'intimidation. Mais, quand ils furent refoulés, quand ils furent définitivement tenus en échec, le même silence ne s'imposait plus. A ce moment, il devint opportun au contraire de renseigner les neutres sur les rares beautés de la Kultur et de mettre au cœur de tous nos soldats le brûlant désir de châtier des monstres.

Si, cependant, le contrôle des récits faits dans la presse au sujet des crimes allemands reste maintenant encore très rigoureux, nul ne le regrettera. Il importe en effet que parmi les documents de cette espèce, il ne s'en glisse aucun dont le caractère douteux puisse faire suspecter l'authenticité des autres.

C'est surtout de la Censure militaire que nous avons parlé jusqu'à présent. Quelques mots sur la Censure diplomatique. Elle est souvent sur la sellette, elle aussi.

« Pourquoi, lui demandent les journalistes, arrêtez-vous à chaque instant notre plume? Nous réclamons la liberté de dire carrément leur fait aux souverains et aux peuples qui ne sont point favorables à la France. »

Hé ! messieurs, tout beau ! Sachez qu'on vous lit partout. C'est un grand honneur que vous méritez sans nul doute. Mais quelques lignes où vous aurez épanché votre bile pourront fâcher un pays neutre. Les nations sont comme les femmes.

Il faut leur faire la cour. Celle-ci vous semble indifférente. Elle est sur le point de venir à nous. Ce prince vous paraît hostile à notre cause. Êtes-vous sûr qu'il ne feigne point provisoirement une telle attitude pour des raisons politiques?

« Notre diplomatie, disait dernièrement le *Petit Var*, a fait assez de belle et bonne besogne pour qu'on puisse lui accorder toute confiance et attendre avec patience et sérénité le résultat de ses négociations. Que le passé nous soit garant et surtout leçon pour l'avenir. Nous avons assez dénigré avant la guerre des choses et des gens que nous admirons aujourd'hui et à qui nous devrons la victoire. »

*
* *

Mais voici le grief le plus délicat articulé contre la Censure. Elle manifesterait des tendances politiques. Tantôt complaisante, tantôt tracassière, elle aurait des favoris et des victimes. Ce serait le cas de répéter avec Juvénal :

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

Ceux qui hasardent ces allégations devraient pour leur peine..., ou pour leur plaisir, être condamnés comme les censeurs à lire pendant quelques jours un grand nombre de quotidiens. Ils constateraient alors un curieux phénomène. Ce sont les journaux des nuances les plus opposées qui taxent la Censure de partialité : les plus révolutionnaires et les plus conservateurs. Seulement, les aménités qu'ils adressent aux censeurs sont contradictoires. Les uns les appellent couramment cafards, rats d'église, piliers de sacristie. Les autres les traitent de francs-maçons, de membres du Sanhédrin, d'anarchistes, et ils qualifient la Censure de ghetto internationaliste.

Assurément, ces compliments s'annulent réciproquement. Le ghetto neutralise la sacristie. Impassibles sous ces feux croisés, les censeurs jugent assez intempestives les querelles qui se perpétuent entre compatriotes durant la guerre. Ils en sourient philosophiquement, un peu tristement.

— Pourtant, insiste-t-on, certaines recommandations faites par la Censure sont d'ordre politique?

Possible. Mais, examinons-les.

En temps de paix, l'exercice favori des Français de toute

opinion, c'est de taquiner le pouvoir. On lui décoche des pichenettes, on le griffe, on tape dessus. C'est une tête de Turc. Nulle objection à cela, quand on n'est point en guerre. Les ministres tombent, d'autres les remplacent, les premiers reparaissent quand les seconds cessent de plaire, et tout est pour le mieux. Mais, en face de l'ennemi, ce charmant petit jeu n'est peut-être plus de saison. Il faut que le pouvoir commande. Et, pour qu'il commande, il faut qu'il soit respecté.

Discuter, critiquer au besoin les mesures que le gouvernement prend à l'intérieur et dont le secret n'est pas indispensable, c'est le droit incontestable de la presse. Mais qu'un journaliste, mû par des rancunes personnelles, injurie nos ministres, les vilipende, leur pose constamment des banderilles, voilà qui semble inopportun.

Ce journaliste existe-t-il? Assurément non. Personne ne voudrait jouer aujourd'hui ce rôle ingrat. Mais, si d'aventure quelqu'un s'y risquait, le Bureau de la Presse le prierait courtoisement de se calmer. Et toute la France approuverait.

Tel homme politique qui fulmine contre la Censure, la rendrait bien plus rigoureuse encore si lui-même était le maître. Un très violent appétit de liberté n'est parfois qu'un accès d'autorité rentrée.

Avec les ministres, le Parlement français en temps ordinaire partage le privilège d'être houspillé par messieurs les journalistes. Aujourd'hui encore, il est souvent gratifié de leurs gentillesses. Pourtant, depuis l'ouverture des hostilités, il se montre d'une dignité, d'une tenue, d'une discrétion parfaites. Et, d'ailleurs, il représente la souveraineté nationale. C'est lui que le gouvernement consulte. C'est lui qui contrôle et sanctionne les actes du pouvoir. Le diffamer par des campagnes systématiques, c'est vouloir lui retirer le prestige dont il a besoin. C'est affaiblir la France. Si quelqu'un s'employait à cette triste tâche, ne serait-il pas bon que le Bureau de la Presse lui donnât sur les doigts?

Voilà strictement à quoi se borne le rôle politique de la Censure.

Dernièrement, le comité de l'Association professionnelle de la Presse républicaine émit le vœu : qu'au moins, la Censure politique fût exercée avec impartialité et s'inspirât exclusi-

vement des intérêts de la défense nationale et des libertés supérieures de la République.

Or, ce sont là précisément les principes auxquels le Bureau de la Presse est fermement attaché.

A propos de ses attributions politiques, une dernière remarque sur laquelle nous ne ferons que glisser. Il y a, en ce moment, des maniaques, qui, de temps à autre, se mettent à rédiger des prêches, dans le goût de Tolstoï, sans avoir son génie, hélas ! Fort heureusement, ils sont rares. Ils rééditent l'extravagance de la *non-résistance au mal* et, dans leur monstrueuse inconscience, ils professent, par exemple, que la France eût mieux fait de ne pas résister aux envahisseurs. Le lecteur se récrie sans doute : « Ces gens-là sont payés par l'Allemagne ! » Ce n'est pas certain. Ils sont peut-être de bonne foi. La chimère pacifiste les hante encore. N'importe ! Ils sont dangereux. La démence est contagieuse. Il faut couper court à cette détestable propagande. C'est la mission des censeurs.

— Mais, diront les journalistes, on ne parle que des méfaits de la presse et jamais de ses mérites. On ne paraît pas comprendre quels services nous pourrions rendre. La Censure intercepte souvent des informations, des idées dont le gouvernement tirerait grand profit s'il les connaissait.

— Rassurez-vous, messieurs ! Il en prend connaissance. Lorsque la Censure supprime un renseignement intéressant dont la publication pourrait être nuisible, elle le transmet aussitôt au ministre compétent. Une enquête est ordonnée. On vérifie les faits. On y porte remède. Et l'on ne manque point d'aviser le journal des mesures prises.

Cela ne suffit point aux journalistes.

— Il faudrait, pensent-ils, que le public aussi fût saisi. On nous bride trop. Ce sont nos articles qui déclanchent les réformes. Si nous ne dénoncions pas les abus, ils continueraient à régner. Est-ce que nos campagnes sur le service des postes, sur l'organisation sanitaire, sur les embusqués, par exemple, n'ont pas été très utiles?

Nous croyons, en effet, qu'elles l'ont été. Un homme d'esprit, qui est de nos amis, ne partage pas cette opinion.

Mais il a tort. « Souvent, dans un train en marche, nous disait-il dernièrement, on voit des enfants pousser de leurs poings la paroi du wagon, en imitant le bruit de la locomotive : chuchu-chuchu. Ils s'imaginent qu'ils font avancer le train... Eh ! bien, en ce moment, le train, c'est la France entière qui s'efforce sans cesse de devenir plus puissante et meilleure pour vaincre. Et les enfants qui font chuchu-chuchu, ce sont les journalistes. »

La comparaison est tout à fait injuste. La presse est la voix de l'opinion et il est excellent que les pouvoirs publics l'entendent. Aussi, se gardent-ils bien de se boucher les oreilles. La Censure laisse les journalistes entreprendre leurs campagnes. Ils les poursuivent tous les jours. Elle les prie seulement d'éviter, autant que possible, les violences de langage.

Est-ce trop leur demander?

***

Quand un censeur a achevé de lire une page d'un journal, il recourt au téléphone.

— Monsieur le secrétaire de la rédaction, votre *une* va bien. (La *une*, c'est la première page.)

Cinq minutes après, nouveau coup de téléphone :

— A la *deux*, nous vous prions de vouloir bien *échopper* quelques lignes. Troisième colonne, vers le milieu. Voici le passage...

Échopper, est un terme de typographie. Cela consiste à faire sauter, avec un instrument tranchant, des copeaux métalliques sur les clichés d'un journal.

Parfois, le secrétaire de la rédaction se cabre. Quand il s'agit surtout de la suppression d'un article entier, la pilule est amère.

Certains censeurs déploient alors une merveilleuse adresse :

— Monsieur, disent-ils, je vous signale votre première phrase, qui, vraiment, n'est pas heureuse. Vous nous ferez un sensible plaisir de la faire disparaître.

— Qu'à cela ne tienne !

— Quant à la seconde, elle est assez fâcheuse aussi.

— J'en demeure d'accord.

— Merci... La troisième semble également sujette à caution.

— Mais, monsieur, c'est tout l'article qui vous paraît malencontreux...

— Hé ! oui, mais je craindrais d'abuser...

— Point du tout, point du tout.

Les censeurs s'étudient à avoir la main légère.

Ils s'appliquent à réduire le plus possible leurs exigences. Ils n'effacent parfois qu'une ligne, parfois même qu'un mot.

Le triomphe du genre fut l'échoppage d'une seule lettre.

Un journal parlait un peu témérairement d'une nation dont nous ne devons juger la politique intérieure qu'avec une circonspection toute sympathique, et il disait : « *Ce pays est menacé d'une révolution.* » Le censeur fronça le sourcil. Il eut une inspiration de génie : il raya la première lettre du mot révolution : « *Ce pays est menacé d'une évolution.* »

La grande préoccupation des censeurs, c'est de ne point rompre le fil des idées d'un auteur.

Quelquefois, cependant, des effets bizarres se produisent quand sont rapprochées, si l'on peut dire, les deux lèvres de la plaie.

Dans un article du général Cherfils, les abonnés de *l'Écho de Paris* lurent avec ahurissement : « *Le général Maud'huy est un héros... Il ne s'est pas lavé depuis quinze jours.* » Ils purent croire que l'héroïsme consistait à ne point se débarbouiller. En réalité, entre les deux propositions, la Censure avait jeté un blanc : elle avait supprimé une assez longue énumération de rapides et hardies manœuvres militaires qui justifiaient le magnifique éloge décerné au général Maud'huy, et qui l'avaient empêché pendant deux semaines... de faire sa toilette.

Contrairement à ce qu'on pense, les journaux ne sont pas toujours fâchés d'avoir à faire des coupures dans leur texte. Quelques gazettes sont très flattées que la Censure les blanchisse. Cela leur donne l'air de posséder de graves renseignements dont l'importance inquiète les pouvoirs publics. Il est arrivé que certaines feuilles, pour économiser les frais de copie, ont voulu réserver elles-mêmes des blancs dans leurs colonnes. La Censure leur en fit défense. Elle eût été rendue

responsable de sévérités imaginaires. On se doute bien, d'ailleurs, que jamais les grands quotidiens n'ont recours à de tels expédients.

Les journaux sont-ils tenus d'obtempérer aux avis de la Censure?

« Je m'assois sur Anastasie ! » déclare pittoresquement un publiciste qui n'a pas accoutumé de mâcher ses mots. Il n'y a point là de quoi chanter victoire. La Censure, nous le répétons, a été instituée, non pas pour molester les journalistes, mais, au contraire, pour les guider et leur éviter de commettre des indiscrétions qui pourraient les faire tomber sous le coup de la loi. Elle est avant tout une conseillère. La presse perd souvent de vue cette notion.

Quand, après avoir négligé les indications de la Censure, un journal n'est l'objet d'aucune répression, il triomphe bruyamment : « Anastasie a peur ! » Non point. La Censure donne son avis. Si le journal passe outre, c'est à l'autorité d'user ou non d'indulgence.

Notons que les infractions aux recommandations du Bureau de la Presse lèsent toujours les intérêts corporatifs des journalistes eux-mêmes. Un journal qui contrevient à un veto que tous ses confrères observent, les met, vis-à-vis du public avide de nouvelles, dans une situation désavantageuse dont ils peuvent se plaindre. Et c'est le plus souvent parce que certains journaux sont infidèles à des consignes générales que la Censure est injustement accusée de ne point appliquer un traitement égal aux différents quotidiens.

Depuis le début de la guerre, très peu de journaux ont été suspendus. L'un d'eux le fut pour un jour. Il n'en parut pas moins le lendemain. On lui reprocha cet acte d'insoumission :

— Mais, fit le directeur, j'ai accompli ma peine. Entre mon numéro d'hier et celui d'aujourd'hui, vingt-quatre heures se sont écoulées. Mon journal a donc été suspendu un jour.

Cette interprétation fit rire.

***

— Fi ! nous disait dernièrement l'impétueuse et charmante madame Séverine. Vous êtes censeur, je ne vous donne plus la main.

— Mais, madame, vous aussi, vous faites partie de la Censure.

— ! ? !

— Je ne vois plus que rarement votre signature dans les journaux. Et je le regrette vivement. Mais, si vous vous abstenez presque d'écrire, c'est que vous vous connaissez. Vous savez que votre hardiesse habituelle nuirait peut-être en ce moment à la discipline générale. Vous vous censurez vous-même.

Au fond, les journalistes reconnaissent la légitimité de la Censure. Il arriva à l'un d'eux d'être censeur pendant une quinzaine. Il continuait cependant à écrire. Une épreuve d'un de ses articles tomba sous ses yeux. Il la parcourut. Sans qu'il s'en aperçût, les autres censeurs avaient remarqué qu'il lisait sa propre prose et ils l'épiaient. Soudain, il s'empare d'un crayon bleu et raie plusieurs lignes.

— Ah ! pour le coup, s'écrient ses collègues, voilà qui est fort ! Notre ami s'échoppe lui-même !

— C'est, dit-il, que j'éprouve, comme censeur, des scrupules qui ne venaient point au journaliste.

On l'appela, avec un peu de pédanterie, l'*heautontimoroumenos*. Le certain, c'est que sa réponse était la plus jolie apologie de la Censure.

Dernièrement, un hebdomadaire satirique se plaignait qu'on lui fît subir de trop nombreux échoppages. Un des censeurs, à qui le secrétaire de la rédaction exprimait cette doléance, lui dit :

— Cher monsieur, venez donc siéger parmi nous. Vous allez prendre part vous-même à l'examen de votre journal. Pour quelques instants, vous serez censeur. Et nous ne vous demanderons que les suppressions dont vous aurez vous-même reconnu la nécessité.

Le secrétaire accepte. Jamais son journal ne fut tant blanchi que ce jour-là, de son propre consentement.

La semaine suivante, on le pria encore de prendre place au milieu des censeurs.

— Nenni ! répondit-il en riant. J'y fus pris une fois. Faites tout seuls, s'il vous plaît, votre vilain métier.

Il y a quelques semaines, le chancelier von Bethmann-Hollweg osa dire au Reichstag que le gouvernement français étouffait la vérité et que la terreur de la Censure régnait sur Paris.

Ce fut un des plus éminents justiciables d'Anastasie, M. Alfred Capus, qui se chargea de la défendre dans *le Figaro* :

« La Censure nous gêne un peu, écrivit-il, elle nous corrige souvent, elle nous amuse parfois ; mais nulle terreur n'émane d'elle. »

Si les journalistes sont convaincus de l'utilité de la Censure, pourquoi crient-ils à l'intolérance, au despotisme? La raison, nous allons la dire tout bas. Comme la vie intérieure de la nation est presque suspendue, et comme les questions militaires sont réservées, les sujets d'articles sont rares. Les journalistes sont donc obligés de se rabattre sur la Censure. Ils ne s'en font point faute. C'est sur elle qu'ils passent toutes leurs impatiences. Anastasie est de si bonne composition ! Elle se contente généralement de sourire. Elle n'interdit guère que les propos diffamatoires et outrageants.

Dans cette magnanimité, il entre quelque habileté, il faut le reconnaître. Lorsque le public lit une vive attaque contre la Censure, il réfléchit aussitôt que cette diatribe est publiée avec la permission de l'accusée. Et dès lors, chaque phrase contre l'intolérance des censeurs devient une preuve directe de leur tolérance.

*
* *

Comme tous les Français, censeurs et journalistes n'ont qu'une volonté : le triomphe du droit. Et, puisque de toute leur âme, ils travaillent à l'œuvre commune, peut-il subsister entre eux le moindre malentendu? Les censeurs ne doutent pas, eux, du patriotisme ardent des journalistes. Par réciprocité, les journalistes ne pourraient-ils pas reconnaître que la Censure accomplit en toute conscience une tâche sacrée et qu'elle veut les aider à bien servir leur pays?

Nous comprenons d'ailleurs qu'ils soupirent après le moment où ils seront enfin délivrés d'une tutelle qui leur pèse.

Mais, même quand la Censure aura vécu, il n'est pas déraisonnable d'espérer que son influence bienfaisante se fera encore sentir. Du régime auquel la presse aura été soumise, elle gardera, sans doute, une discrétion méritoire.

Qu'on nous permette, à ce propos, un apologue tiré d'une authentique expérience d'histoire naturelle. Peut-être la connaît-on. C'est celle du docteur Magnus.

Ce savant avait mis dans un vivier des brochets et des goujons qu'il avait séparés par une vitre. Les premiers jours, les brochets, dans l'espérance de happer les goujons, se lancèrent contre la vitre, mais s'y meurtrirent le museau. Puis, de guerre lasse, ils cessèrent de convoiter les goujons. Alors, le docteur enleva la vitre, et les brochets continuèrent à tourner dans le même espace qu'auparavant, sans essayer de manger les goujons.

Les brochets, ce sont les journalistes, les goujons, ce sont les informations qui peuvent être dangereuses. La vitre, c'est la Censure. Otez la vitre : les journalistes continueront à se montrer circonspects. Et chacun les comblera de louanges.

PAUL GSELL

LE PARI

I

C'était une nuit sombre d'automne.

Le vieux banquier marchait de long en large dans son bureau, et se rappelait qu'en automne aussi, il y avait quinze ans de cela, il avait donné une soirée — à laquelle nombre de gens intelligents étaient venus : on avait beaucoup discuté de sujets intéressants ; on avait parlé, entre autres, de la peine de mort. Parmi les invités, il y avait pas mal de savants et de journalistes. La majorité se prononçait négativement sur la peine de mort, jugeant ce châtiment vieilli, inutile et immoral pour un État chrétien ; d'autres trouvaient qu'il fallait remplacer partout la peine de mort par la réclusion à perpétuité.

— Je ne suis pas d'accord avec vous, — avait dit le banquier, — je n'ai essayé ni de la peine de mort ni de la réclusion pour la vie, mais *a priori*, j'incline à croire que la peine de mort est plus morale et plus humaine que la réclusion. L'exécution tue d'un coup, la réclusion lentement : quel bourreau, des deux, est le plus humain ? celui qui vous tue en quelques secondes, ou celui qui vous arrache la vie pendant plusieurs années?...

— L'une et l'autre sont également immorales, — remarqua quelqu'un, — parce qu'elles ont le même but : enlever la

vie ! L'État n'est pas Dieu : il n'a pas le droit de prendre ce qu'il ne pourrait pas rendre, s'il le voulait.

Au nombre des invités se trouvait un juriste, homme de vingt-cinq ans.

Lorsqu'on lui demanda son opinion, il répondit :

— La peine de mort et la réclusion à perpétuité sont également immorales. Mais si l'on me donnait à choisir entre les deux, je choisirais certainement la seconde : mieux vaut vivre d'une manière quelconque que pas du tout.

Une discussion animée s'éleva.

Le banquier, qui était alors assez jeune et fort emporté, sortit tout à coup de lui-même, frappa du poing sur la table, et s'écria en se tournant vers le juriste :

— Ce n'est pas vrai ! Je parie deux millions que vous ne resteriez même pas cinq ans dans une cellule.

— Mais si, c'est très sérieux, — répondit le juriste, — et je tiens le pari que j'y resterai, non pas cinq ans, mais quinze.

— Quinze ans? C'est tenu, — dit le banquier; — messieurs, je tiens les deux millions.

— J'accepte. Vous donnez vos millions et moi ma liberté, — dit le juriste.

Et ce pari sauvage et insensé fut réalisé.

Le banquier, qui à cette époque-là, ne connaissait pas sa fortune, et que les adulations avaient grisé, était enchanté du pari.

Pendant le souper, il taquinait le juriste, lui disant :

— Revenez à la raison, jeune homme, pendant qu'il en est temps encore. Pour moi, deux millions sont une bagatelle, tandis que vous risquez de perdre trois ou quatre des meilleures années de votre vie!... Je dis trois ou quatre, parce que vous ne resterez certainement pas plus longtemps. De plus, n'oubliez pas, malheureux que vous êtes, qu'une réclusion volontaire est infiniment plus pénible qu'une réclusion obligatoire. La pensée que vous avez, à chaque minute, le droit de reprendre votre liberté, empoisonnera votre existence dans votre cellule... Je vous plains...

. . . . . .

Et maintenant, marchant de long en large dans son bureau, le banquier se rappelait tout cela et se demandait :

— A quoi bon ce pari?... Pour quelle raison ce juriste a-t-il perdu quinze années de sa vie, et vais-je jeter deux millions?... Est-ce que cela peut démontrer au monde que la peine de mort est pire ou meilleure que la réclusion à perpétuité?... Non, mille fois non : c'est une absurdité, un non-sens ; de ma part, c'est un caprice d'homme blasé, et de la part du juriste, une simple soif d'argent...

Puis il songea à tout ce qui avait eu lieu après cette soirée. Il avait été décidé que le juriste subirait la réclusion sous la plus sévère surveillance, dans une des dépendances construites dans le jardin du banquier.

On avait convenu que pendant quinze ans il serait privé du droit de franchir le seuil de cette dépendance, de voir des êtres vivants, d'entendre des voix humaines et de recevoir des lettres ou des journaux.

Il lui était permis d'avoir un instrument de musique, de lire des livres, d'écrire des lettres, de boire du vin et de fumer...

D'après les conventions, il ne pouvait communiquer avec le monde extérieur que silencieusement, par une petite fenêtre spécialement aménagée à cet effet. Il pouvait recevoir, sur sa demande écrite, tout ce qui lui était nécessaire : livres, musique, vin en n'importe quelle quantité, mais seulement par la fenêtre.

Le traité prévoyait tous les menus détails qui rendaient la réclusion absolue, et obligeait le juriste à y rester depuis le 14 novembre 1870 à midi, jusqu'au 14 novembre 1885 à midi.

La moindre tentative, de la part du juriste, d'enfreindre ces conditions, ne fût-ce que pour deux minutes, jusqu'au terme voulu, libérait le banquier de l'engagement de lui payer les deux millions.

D'après les courtes notes du juriste, on put juger que durant sa première année de réclusion, il souffrit intensément de solitude et d'ennui : on entendait nuit et jour les sons du piano venir de la dépendance où il habitait.

Il renonça au vin et au tabac.

« Le vin, — écrivait-il, — éveille les désirs, et les désirs sont les premiers ennemis du captif ; d'ailleurs, il n'y a rien

de plus ennuyeux que de boire un bon vin et de ne voir personne ; quant au tabac il gâte l'air de la chambre. »

La première année on envoyait au juriste surtout de la littérature légère, des romans à intrigues amoureuses compliquées, des récits de crimes ou de fantasmagories, des comédies, etc.

La seconde année, la musique s'était tue dans son logis. Et dans ses notes, il ne réclamait plus que des classiques.

La cinquième année, on entendit de nouveau de la musique, et le captif demanda du vin.

Ceux qui l'observaient par la fenêtre déclarèrent que, durant toute cette année, il ne fit que manger, boire, rester couché sur son lit, bâiller fréquemment et se parler à lui-même avec colère.

Il ne lisait pas de livres.

Parfois, dans la nuit, il se mettait à écrire, écrivait longtemps, et, vers le matin, déchirait en petits morceaux tout ce qu'il avait écrit...

Bien des fois, on l'entendit pleurer.

Dans la seconde moitié de la sixième année, il se mit à apprendre assidûment les langues, la philosophie et l'histoire : il s'adonna à ces études avec une telle ardeur que le banquier avait à peine le temps de faire venir des livres pour lui.

Dans l'espace de quatre ans, et suivant les demandes, on avait fait venir plus de six cents volumes. Pendant cette période, le banquier reçut, entre autres, de son captif, la lettre suivante :

« Mon cher geôlier. — Je vous écris ces lignes en six langues. « Montrez-les à des gens instruits ; qu'ils les lisent. S'ils n'y « trouvent pas une seule faute, faites, je vous prie, tirer un « coup de fusil dans le jardin : ce coup de fusil me dira que « mes efforts ne resteront pas vains... Les génies de tous les « siècles, de tous les pays, parlent des langues diverses, mais « la même flamme brûle en eux tous... Ah ! si vous saviez « quel bonheur nullement terrestre mon âme ressent mainte- « nant, parce que je sais les comprendre !... »

Le désir du captif fut exécuté. Le banquier ordonna de tirer un coup de fusil dans le jardin.

Puis, après la dixième année, le juriste demeurait presque toujours immobile et lisait seulement l'Évangile... Cela parais-

sait étrange au banquier qu'un homme qui était venu à bout, en quatre ans, de six cents volumes savants, employât près d'une année à la lecture d'un livre très mince et très compréhensible... Après l'Évangile, vinrent l'histoire de la religion et la théologie.

Les dernières deux années, le captif lisait beaucoup, et sans aucun discernement : tantôt il s'occupait de sciences naturelles, tantôt il réclamait Byron ou Shakspeare ; on recevait de lui des notes où il demandait en même temps des livres de chimie, un manuel de médecine, un roman et un traité quelconque de philosophie ou de théologie.

Ses lectures donnaient l'impression qu'il nageait dans la mer au milieu des épaves d'un vaisseau, et, pour sauver sa vie, s'accrochait ardemment tantôt à une épave, tantôt à une autre.

Le vieux banquier se rappelait tout cela et songea :

— Demain à midi, il aura la liberté !... D'après nos conventions, je devrai lui payer deux millions : si je les paie, — tout sombre, — je serai définitivement ruiné.

Quinze ans auparavant, il ne connaissait pas le nombre de ses millions, et maintenant il avait peur de se demander ce qu'il avait surtout : de l'argent ou des dettes?

Le jeu hasardeux à la Bourse, les spéculations risquées et l'entraînement auquel il n'avait pu résister malgré son âge, avaient peu à peu fait péricliter ses affaires; le spéculateur intrépide et téméraire s'était transformé en un banquier douteux que chaque hausse ou baisse des valeurs faisait trembler.

— Maudit pari ! — balbutia le vieillard en se prenant la tête, de désespoir. — Pourquoi cet homme n'est-il pas mort?... Il n'a encore que quarante ans... Il me prendra mon dernier sou... Il se mariera, jouira de la vie. Il jouera à la Bourse, et moi, comme un mendiant, je le regarderai avec envie, et, chaque jour, je l'entendrai me dire la même chose :

— « Je vous suis redevable du bonheur de ma vie, permettez-moi de vous aider. »

— Non ! C'est trop ! L'unique moyen pour moi d'échapper à la faillite et à l'opprobre, c'est la mort de cet homme...

Trois heures sonnèrent : le banquier prêta l'oreille... Tout

dormait dans la maison : on entendait seulement frissonner, derrière les fenêtres, les arbres transis de froid...

Essayant de ne pas faire le moindre bruit, il prit dans son coffre-fort la clef de la porte qui ne s'était pas ouverte depuis quinze années, mit son pardessus et sortit de la maison...

Dans le jardin il faisait froid et sombre ; il pleuvait. Un vent âpre et humide y tournoyait avec un hurlement plaintif et sans laisser les arbres en repos...

Le banquier écarquillait les yeux, mais ne voyait ni la terre, ni les statues blanches, ni les arbres, ni même le logis du captif. S'approchant de l'endroit où se trouvait ce logis, il appela par deux fois le garde. Personne ne répondit. Évidemment le garde s'était mis à l'abri du mauvais temps et dormait quelque part en ce moment, à la cuisine ou dans la serre.

— Si j'avais assez de sang-froid pour exécuter mon projet, se dit le vieillard, les soupçons tomberaient alors sur le garde.

A tâtons, il chercha dans les ténèbres, les marches et la porte. Il finit par arriver jusqu'à l'antichambre qui menait au petit couloir et alluma une allumette.

Il n'y avait personne. Dans un coin, il y avait un lit sans matelas et dans l'autre un poêle de fonte mettait une note obscure. Les scellés, sur la porte du captif, étaient intacts.

Quand l'allumette s'éteignit, le vieillard, tremblant d'émotion, regarda par la petite fenêtre.

Dans la chambre, une bougie brûlait misérablement.

L'homme était assis à la table : on voyait seulement son dos, ses cheveux et ses mains...

Sur la table, sur les deux fauteuils, et par terre, sur le tapis auprès de la table, des livres ouverts étaient épars...

Cinq minutes s'écoulèrent. Le captif ne bougea pas une fois...

Une réclusion de quinze années l'avait accoutumé à l'immobilité...

Le banquier frappa du doigt à la fenêtre, et pas le moindre mouvement de l'homme ne répondit à ce bruit...

Alors le banquier arracha avec précaution les scellés et mit la clef dans la fente de la serrure rouillée qui rendit un son éraillé, et la porte grinça.

Le banquier s'attendait à entendre aussitôt un cri d'étonnement et des pas,... mais trois minutes s'écoulèrent, et, derrière

la porte, tout demeurait aussi tranquille qu'avant... Alors il se décida à entrer dans la chambre.

Près de la table, était assis un homme immobile qui ne ressemblait en rien à la généralité des gens : c'était un squelette recouvert de peau, avec de longs cheveux bouclés en broussaille et une barbe touffue. Son teint était jaune, d'un reflet terreux, ses joues creuses, son dos long et étroit et la main avec laquelle il soutenait sa tête chevelue était si mince et si décharnée que cela était inquiétant à regarder...

Dans ses cheveux brillaient déjà des fils d'argent et, en regardant ce visage d'aspect vieux et émacié, personne n'aurait pu croire que cet homme n'avait que quarante ans... Il dormait.

Devant sa tête abaissée, se trouvait une feuille de papier sur laquelle quelque chose était écrit d'une écriture fine...

— Misérable homme ! — pensa le banquier, — il dort et probablement il voit en rêve les millions... Et il me suffirait simplement de prendre ce demi-cadavre, de le jeter sur son lit, de le comprimer légèrement avec le coussin et l'expertise la plus consciencieuse ne pourrait découvrir des traces de mort violente !... En tout cas, lisons d'abord ce qu'il a écrit ici.

Le banquier prit la feuille de papier sur la table et lut ce qui suit :

« Demain, à midi, je retrouverai la liberté et le droit de « rentrer dans le monde. Mais, avant de quitter cette chambre « et de revoir le soleil, je crois nécessaire de vous dire ces quel- « ques paroles : avec une conscience claire et devant Dieu « qui me voit, je déclare que je méprise et la liberté, et la vie, « et la santé ; tout ce qu'on est convenu d'appeler dans vos « livres le bien-être du monde ! J'ai étudié attentivement, « pendant quinze ans, la vie de la terre : il est vrai que pen- « dant ce temps, je n'ai vu ni la terre ni les êtres, mais, dans « vos livres, j'ai bu des vins parfumés, j'ai chanté des chan- « sons, j'ai poursuivi à travers les forêts les cerfs et les san- « gliers, j'ai aimé les femmes...

« Des beautés éthérées comme des nuées, créées par l'en- « chantement de vos poètes de génie, venaient me visiter la « nuit et me murmurer des contes merveilleux qui m'eni- « vraient.

« Dans vos livres, j'ai escaladé les sommets de l'Elbrouz et « du Mont-Blanc ; de là, je voyais le soleil se lever à l'aube, « et, au soir, inonder l'océan et les cimes des montagnes de « son or pourpré...

« De là, j'ai vu comment les éclairs étincelants déchiraient « les nuages ; j'ai vu les vertes forêts, les champs, les rivières, « les lacs, les villes... j'ai entendu chanter les sirènes et les « bergers jouer de leurs chalumeaux... J'ai touché les ailes « des beaux démons qui volaient vers moi pour me parler de « Dieu !...

« Dans vos livres, je me suis jeté dans des abîmes profonds, « j'ai fait des miracles, j'ai tué, j'ai incendié des villes, prêché « des religions nouvelles... j'ai conquis des royaumes entiers... « Vos livres m'ont donné la Sagesse !...

« Tout ce que, pendant des siècles, l'infatigable pensée « humaine a créé est condensé sous mon crâne comme en « une petite boulette : je sais que je suis plus clairvoyant que « vous tous, et je méprise vos livres, je méprise tous vos biens « terrestres ainsi que votre Sagesse. Tout est vain, périssable, « illusoire et trompeur comme un mirage.

« Vous pouvez être orgueilleux, sage et beau, mais la mort « vous effacera de la surface de la terre, de même que les souris « des caves ; et votre descendance, votre histoire, l'immorta- « lité de vos génies gèleront ou brûleront avec le globe ter- « restre...

« Vous avez perdu la raison, et vous ne suivez pas le chemin « qu'il faut !... Vous prenez le mensonge pour la vérité, et la « difformité pour la Beauté.

« Vous seriez surpris, si la force de quelque conjoncture « imprévue faisait pousser sur les pommiers et les oran- « gers des crapauds et des lézards à la place de fruits, ou « si les roses exhalaient tout à coup l'odeur d'un cheval en « sueur...

« Aussi vous m'étonnez, d'avoir échangé le ciel pour la « terre. Je ne veux pas vous comprendre... Pour vous montrer « en action tout le mépris que je professe pour ce dont vous « vivez, je refuse les deux millions auxquels je rêvais jadis « comme au Paradis, et que je dédaigne maintenant...

« Afin de me priver du droit que j'ai sur eux, je sortirai

« d'ici cinq heures avant le terme convenu et de cette façon « je romprai le traité... »

Après avoir lu, le banquier replaça la feuille sur la table, baisa la tête de l'homme étrange, se mit à pleurer et sortit de la cellule...

Jamais, en aucun temps, même après de grosses pertes à la Bourse, il n'avait ressenti un aussi profond mépris pour lui-même que maintenant...

Il rentra chez lui et se coucha, mais l'émotion et les larmes l'empêchèrent longtemps de s'endormir...

Le lendemain matin, les gardes accoururent, pâles, pour lui annoncer qu'ils avaient vu le captif passer par la fenêtre dans le jardin, se diriger vers la grille et ensuite... disparaître...

Le banquier alla aussitôt avec ses serviteurs vers la cellule et constata la fuite de son prisonnier.

Pour ne pas soulever de commentaires inutiles, il prit sur la table la feuille de papier où était consignée la rupture du pari, et rentrant chez lui, l'enferma dans son coffre-fort.

ANTOINE TCHEKHOFF

Traduit par VERA NARISCHKINE-WITTÉ

LES CENT-JOURS[1]

Plus les événements se précipitent, et plus on s'attache et on réussit à intercepter les rapports, les dépêches venant de l'étranger, et c'est ainsi que l'on ne trouvera guère dans les bordereaux journaliers du 4 au 18 mai, à côté de la riche contribution fournie par le Cabinet Noir, que trois pièces dans lesquelles les meilleurs agents du baron Hager avaient consigné les renseignements qu'ils avaient su se procurer sur place.

Zurich, 30 avril 1815 (F. 2. 503. 2163, ad. 2).
Comte Auguste de Talleyrand à Dalberg (*Intercepta*).

« Vous me demandez, mon cher duc, de tâcher de savoir par M. de Canning et M. de Krüdener la situation morale du peuple de France. Ce n'est que par moi qu'ils la connaissent et les renseignements qu'ils donnent à leurs Cours sont des copies ou des extraits des bulletins que je reçois et leur communique.

Convaincu qu'il était nécessaire d'établir des correspondances dans l'intérieur, soit pour avoir autant que possible une idée juste de l'opinion, soit pour connaître les forces et la marche de l'ennemi, soit pour y répandre les réclamations, déclarations, nouvelles, écrits qu'on pouvait désirer faire connaître, j'ai établi une presse sur la frontière[2]. J'ai, par le

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin 1915.

2. Cf. Talleyrand à Jaucourt, 5 avril 1815, dans *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, III, 269-270.

moyen des *Philadelphes*, mot de convention, établi de la frontière à Paris, à Lyon et dans le Midi des correspondances sûres. C'est par ce moyen que j'ai fait répandre la Déclaration, que j'ai fait connaître à Lyon les défaites de Murat, nouvelles qui ont produit le plus grand effet et que je ferai passer tout ce qu'on voudra, pourvu que ce soit imprimé sur du très petit papier.

L'abbé Lafon[1] et un nommé Le Manno[2], connus dans les deux complots de Malet, sont les chefs de cette entreprise.

Comme je suis ici en bon royaliste sans le sou pour établir cette correspondance, aussi utile aux Alliés qu'au Roi, j'ai emprunté 10 000 francs au Ministre d'Angleterre et au baron de Krüdener ; mais ce peu de fonds, qui durait depuis environ un mois, va être épuisé, et si on ne me donne pas un crédit pour cette opération, ou s'ils ne reçoivent pas l'ordre de continuer à m'avancer des fonds, tous ces fils seront rompus et toutes les peines que je me suis données iront au diable.

J'en viens maintenant à l'esprit public en France. La marche rapide de Bonaparte avait stupéfait toute la nation. Ce qui tient du merveilleux produit toujours un grand effet sur le peuple. Ses promesses avaient séduit la canaille des villes et des campagnes. Les républicains, voyant Fouché et Carnot à la tête du Ministère conçurent de grandes espérances et regardèrent Bonaparte plutôt comme un instrument dont se servait leur parti pour établir leur système que comme un Empereur qui venait de nouveau régner sur eux, les républicains, dis-je, dans le premier moment furent entièrement dévoués à sa cause. Bonaparte assurait d'une manière si positive que l'Impératrice Marie-Louise et le roi de Rome seraient à Paris sous peu de jours, que les Puissances et notam-

1. Lafon (Jean-Baptiste-Hyacinthe, abbé) (1766-1836), conspirateur arrêté avec Malet, prit part au coup du 23 octobre 1812, se rendit à Louhans, où il resta sous un faux nom dans une maison d'éducation. En 1815, de nouveau en mouvement, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur et sous-précepteur des Pages.

2. Erreur du copiste du Cabinet Noir. Il s'agit là de Pierre-Alexandre Lemare, né en 1744, prêtre et professeur de rhétorique en 1789, aide-major à la Grande Armée, compromis dans l'affaire du général Malet, reçu docteur en 1814, qui prit part au mouvement royaliste de 1815 et porta alors le titre de commissaire du Roi.

ment l'Autriche étaient d'accord avec lui et qu'il n'y aurait pas de guerre, que le peuple se le persuadait, ce qui chaque jour augmentait son parti.

Le silence, que le Roi s'est obstiné à garder jusqu'à ce moment, a accrédité le bruit, que Bonaparte s'est plu à répandre, que Louis XVIII avait renoncé à la Couronne, et on peut dire que dans bien des départements il y avait pour l'*Usurpateur* un certain enthousiasme. *Le Moniteur* du 13 et du 14 avril, en dessillant les yeux de tous les Français, commença à leur faire entrevoir l'approche de la guerre [1]. Le renvoi de tous les courriers, qui isolait Bonaparte de l'Europe entière, produisit un effet incroyable. On commença à voir le danger, à douter de la stabilité du Gouvernement actuel, à craindre de se compromettre en le suivant. Le décret des 300 bataillons, décret qui n'avait d'autre but que d'effrayer les Alliés, jeta l'épouvante et la consternation dans toute la France.

Dans le département du Doubs qui devait fournir 15 000 hommes, on n'en demanda que 1 200, et on n'a pas pu les lever jusqu'à ce jour. Le peuple français est généralement fort las de la guerre et des agitations continuelles qui firent son malheur depuis si longtemps.

Cela est si vrai que les dispositions depuis douze jours sont très améliorées. La peur de la guerre a refroidi dans toute la France les Bonapartistes. L'inquiétude est d'autant plus grande qu'on cache tout aux Français.

Dans le Midi, à Bordeaux, le feu couve sous la cendre. Le mécontentement s'accroît chaque jour par la stagnation des affaires.

Les nouvelles d'Italie, qui ont percé à Lyon, relèvent les espérances des royalistes et donnent de l'inquiétude au parti de Bonaparte. Il n'y a dans cette ville que 1 800 hommes tout au plus et 9 000 hommes, compris ce qui est dans Lyon, à vingt-cinq lieues à la ronde. Je ne parle ici que des troupes régulières, car les compagnies du Lyonnais et du Dauphiné sont en grande partie à peine armées et sont détestables. Une

1. Cf. *Correspondance de Napoléon*, t. XXVIII, n° 21767, 3 avril 1814. Projet de décret pour la Garde nationale.

partie des communes dans divers départements refuse toute levée d'hommes et d'argent, ce qui gêne fort les opérations du Gouvernement.

A Paris, l'esprit s'est maintenu fort bon. On y affiche journellement des écrits pour exciter à la révolte contre Bonaparte. Beaucoup d'officiers donnent leur démission. Les revers de Murat déconcertent les plans de Bonaparte et donnent de la confiance au Midi qui n'attend qu'un appui pour se lever.

Mais ce qui est le plus important, et ce dont il serait urgent de profiter si l'on voulait agir par soi-même, c'est le mécontentement du parti républicain qui n'est nullement satisfait du projet de Constitution. Il faudrait donc, en changeant quelques articles de la Charte constitutionnelle, détacher ce parti de Bonaparte.

Rien ne prouve plus le peu de confiance qu'on a dans le Gouvernement que la baisse des fonds.

Ce qui désole tous les royalistes, c'est le silence du Roi. Pourquoi ne proteste-t-il pas contre tout ce qui se fait? Pourquoi par ses décrets n'entrave-t-il pas ceux de Bonaparte? Ainsi que je l'observai au comte de Jaucourt, qui ne m'a donné aucun signe de vie depuis le 15 mars, le peuple oublie bientôt un Souverain dont il n'entend pas parler.

Ce silence produit également le plus mauvais effet sur les Suisses, ainsi que vous aurez pu le voir par une dépêche que j'ai adressée à Gand.

C'est à tort que Bonaparte prétend que nos princes n'ont rien oublié et rien appris. S'il déclarait qu'ils ont tout oublié et rien appris, ce serait plus juste.

En définitive, le parti royaliste n'est pas encore découragé. La peur d'une guerre, à laquelle on n'est pas trop préparé, inquiète la nation. L'armée elle-même n'a pas trop de confiance dans sa force. Le Gouvernement est mal assuré. Bonaparte et ses adhérents ne sont pas tout à fait d'accord. Les républicains sont, je le répète, loin d'être contents de la Constitution proposée. Ils se trouvent frustrés de leurs espérances. Le moment est donc favorable pour entrer en France. Mais si l'on tarde, si malheureusement le Champ de Mai se passe sans que la campagne soit ouverte, en s'attachant par les nomina-

tions à la Chambre des Pairs un grand nombre de partisans habiles, le Gouvernement peut se consolider, la confiance s'établir et alors le Roi ou la France sont perdus et peut-être l'un et l'autre.

Il est bien important, monsieur le duc, que le Roi soit le maître d'arrêter les Alliés quand il le jugera à propos et que les Puissances ne demandent aucun otage ; car une semblable crainte unirait tous les partis et nationaliserait la guerre dont le sort deviendrait alors infiniment douteux.

Pardon de la longueur de cette lettre. Vous m'avez demandé des détails sur la France. Vous pouvez compter sur ceux que je vous donne. Communiquez cette lettre au prince de Talleyrand...

Lucien Bonaparte est toujours à Versoix et voit tous les jours madame de Staël. J'en ai prévenu depuis longtemps le comte de Jaucourt. Il paraît que son frère n'a pas voulu le recevoir à Paris.

Je trouverai toujours pour les fonds plus de facilité dans le baron de Krüdener qui est tout feu que dans Canning, dont la crainte d'agir sans instructions et la méfiance sont le caractère distinctif. Il serait à désirer que l'Empereur Alexandre lui envoyât des ordres à ce sujet. Je sais que les avances qu'il m'a faites ont été approuvées par lui, avances dont j'ai le reçu des hommes à qui les fonds ont été remis et qui mettent les Alliés dans le cas de connaître la France actuelle si le diable ne peut rien comprendre à un pareil dédale. »

Vienne, 12 mai 1815 (F. 2. 503. 1265, ad. 2).
X. X. à Hager (en français).

« Le baron Hacke nous a raconté que lorsque M. de Flassan, de la Légation de France, se rendit en avril d'ici à Paris, on le fouilla à Kehl. On trouva dans son nécessaire une bouteille qui éveilla les soupçons et dans cette bouteille des lettres et des rapports adressés à Bonaparte, entre autres plusieurs notes du prince Eugène, qu'il avait prises en passant par Munich. Le Gouvernement badois a remis cette bouteille et son contenu au chargé d'affaires d'Autriche à Karlsruhe qui a envoyé le tout à Vienne.

Flassan élucubre maintenant à Paris l'*Histoire du Congrès de Vienne.* »

Berlin, 6 mai 1815 (F. 2. 503. 1265, ad. 2).
Castelalfer à Saint-Marsan (*Intercepta*).

« Il paraît qu'en Italie, la petite pièce que Murat a voulu y jouer sera bientôt finie. Dieu soit loué ! C'est un embarras essentiel dont nous voilà délivrés. Mais c'est la grande pièce qui se joue du côté du Var et de la Savoie qui est bien plus alarmante. Je n'aime pas voir là Grouchy. »

Bruxelles, 10 mai 1815 (F. 2. 503. 1270, ad. 2).
Nagell [1] à Spaen (*Intercepta*) (en français).

« D'après les dernières nouvelles, Napoléon doit avoir quitté Paris avant-hier et il se formait un rassemblement de troupes à Cambrai.

Le prince d'Orange est parti pour son quartier-général de Braine-le-Comte.

Le duc de Wellington a eu hier une entrevue avec Blücher et je crois que Sa Grâce ne tardera pas à se mettre à la tête de ses troupes. »

Vienne, 13 mai 1815 (F. 2. 503. 2185, ad. 2).
X. X. à Hager.

« Il paraît certain que les troupes saxonnes ont brisé à coups de pierres les vitres de la maison où Blücher et Wellington étaient descendus à Liége [2].

Alexandre est très contrarié et très ennuyé depuis qu'on lui a montré les dépêches du prince Eugène trouvées dans la bouteille de M. de Flassan. Comme il est beaucoup plus réservé à l'adresse de Metternich, les deux Sibylles, la Bagration et la Sagan, suivent son exemple et se taisent. »

Berlin, 10 mai 1815 (F. 2. 504, ad. 2).
Castelalfier à Alfieri di Sostegno (à Turin) (Analyse).
(Sous couvert de Saint-Marsan) (*Intercepta*) (en français).

« Révolte des Saxons à Liége. La garnison fut assemblée; elle savait à peine ce dont il était question que quelques voix

1. Nagell tot Ampsen (Anne-Willem-Karel de), Ministre des Affaires Étrangères des Pays-Bas.

2. Wellington n'était pas à Liége à ce moment. Il ne s'agit que de Blücher.

s'élèvent d'abord en criant : « *Vive notre Roi Frédéric-Auguste* », suivies d'une acclamation bien plus générale : « *Vive Napoléon* ». Quelques officiers allèrent bien plus loin. Ils déclarèrent hautement que leurs troupes n'étaient qu'au *Roi de Saxe* et à son Allié *Napoléon, à qui elles étaient dévouées.* »

Vienne, 16 mai 1815 (F. 2. 504, ad. 2).
Gärtner au comte d'Erbach [1] (*Intercepta*) (en allemand).

« Le char triomphal du Congrès est embourbé. Ceux qui le guident, le dirigent à tort et à travers et se disputent. Il y a encore des esprits simples qui seraient disposés à s'y atteler et à le relever. Mais la masse est devenue hostile à force d'attendre et de subir des mauvaises influences et, si cela continue, plus on essayera d'y toucher, plus cela fera du mal. »

La surveillance qu'exerçaient dans la capitale les plus actifs et les mieux placés des agents de Hager, ne se relâchait pas plus que le zèle des fonctionnaires de la *Manipulation*. Du 20 au 31 mai, les premiers appellent l'attention sur les émissaires que Napoléon aurait à Vienne. Ils vont même jusqu'à prêter à Metternich, à cause de son ancienne tendresse pour Caroline Murat, des idées de modération qu'il était aussi loin d'avoir pour l'ex-reine de Naples que pour celui qu'il venait de faire mettre hors la loi, — « *hors des relations civiles et sociales* ». L'activité du Cabinet Noir, elle non plus, ne s'était pas ralentie pendant cette dernière décade du mois de mai : une dépêche où Lieven constatait avec joie l'entente complète entre l'Angleterre et la Russie, une de Grote, qui, après avoir parlé de la concentration de l'armée française, nouvelle du reste prématurée, mettait Münster au courant des intrigues qui se tramaient à la cour de Gand, une bien curieuse missive de Jouffroy au roi de Prusse, auquel il rendait compte de l'indifférence, voire de l'hostilité de la cour de Stuttgart et de la plupart des souverains alliés à l'égard des Bourbons. Après le Commandeur Ruffo qui, quelque peu pressé, annonçait, dès le 8 mai, le départ de Napoléon pour la frontière, c'était le comte de Goltz qui presqu'au même moment se croyait en mesure de faire connaître à Hardenberg non seulement les effectifs dont disposait l'Empereur, mais jusqu'à son plan d'opération, et qui, dans une deuxième dépêche parvenue à Vienne quarante-huit heures après la première, insistait sur la néces-

1. Erbach-Erbach (Charles-Frédéric-Louis-Guillaume, comte d') (1782-1832) appartenant à l'une des trois branches de cette maison qui prétend descendre d'Egenhard, mari d'Emma, fille de Charlemagne.

sité d'entrer au plus vite en campagne. Entre temps, on avait encore pris connaissance d'une dépêche qui mettait Schulenburg au courant de l'état des esprits en Italie, critiquait les procédés employés par les Allemands et faisait l'éloge des Français et de leur administration. Enfin, avant de revenir, avec la dépêche de Castelalfer à Saint-Marsan, sur les conséquences et la gravité de la révolte des Saxons à Liége, le Cabinet Noir avait eu la bonne fortune de mettre la main sur une lettre particulière, monument d'outrecuidance, de fatuité, de mensonges et de sottise adressée par le général de Trogoff, l'un des aides de camp de *Monsieur*, à une de ses amies de Bohême, au moment où l'un des meilleurs agents de la *Polizei Hofstelle* fournissait à son chef d'intéressants détails sur le désespoir dans lequel la disgrâce de *son cher Neipperg* avait plongé la pieuse, douce et vertueuse Marie-Louise.

Vienne, 19 mai 1815 (F. 2. 504, 1328. ad. 2).
X. à Hager.

« MM. Flury[1] et la Martinière croient que Bonaparte a des émissaires à Vienne et m'ont cité entre autres M. Amelin [2], secrétaire de Marie-Louise, homme fort dangereux à leur avis. »

Gand, 8 mai 1815 (F. 2. 504. 2081, ad. 2).
Grote à Münster (*Intercepta*) (en allemand).

« Tout est tranquille ici. On dit que cinq divisions françaises (45 000 hommes) sont déjà en position en face de l'armée de Wellington et que l'ennemi va se concentrer sur la ligne Valenciennes-Condé où Napoléon serait déjà arrivé.

On dit que le Roi va sous peu nommer Talleyrand premier Ministre et le charger de former un nouveau Ministère fort et responsable que Talleyrand sera laissé libre de composer à sa guise.

L'accord le plus complet est loin de régner ici à la Cour. Il y a un tas de cabales et on intrigue ferme contre Blacas, mais personne n'a pu me dire jusqu'ici sur quel fait sérieux reposent

1. Flury, chef des divisions commerciales au Ministère des Affaires étrangères (Cf. Talleyrand à Jaucourt. Vienne, 23 avril 1815 (JAUCOURT, *Correspondance*, 287). « MM. de la Besnardière, Challaye, Perrey Saint-Mars, Flury sont et resteront avec moi. »

2. Amelin, employé par Ballouheys, secrétaire des dépenses de Marie-Louise, un des rares Français qu'elle conserva à son service, d'abord comme quartier-maître, puis comme intendant, ensuite comme surintendant général des palais ducaux et qu'elle créa peu après baron de Sainte-Marie.

les griefs qu'on a contre lui, ce qui n'est pas le cas pour certains des Ministres. Le grand, le vrai, pour ne pas dire le seul crime de Blacas est d'être le favori du Roi.

Le Ministre de Hollande, le général Fagel m'a dit qu'on faisait surveiller Soult, Macdonald et Oudinot par des gendarmes placés dans leur maison et que Ney est tellement méprisé que Bonaparte ne pourra lui confier un commandement. »

Stuttgart, 9 mai 1815 (F. 2. 504. 2282, ad. 2).
(Sous couvert à Hardenberg).
Jouffroy au roi de Prusse (*Intercepta*) (en français).

« Des bruits étaient répandus ici que Bonaparte envoyait des corps considérables de troupes sur la frontière suisse et que son armée devait passer le Rhin dans le courant du mois. Le roi de Wurtemberg, à son lever, s'est plu hier à déclarer ces nouvelles fausses en ajoutant qu'elles étaient de la fabrication du canton de Berne. La Cour regarde néanmoins la campagne contre Bonaparte comme une lutte sérieuse et très sanglante qui ne sera pas terminée aussi rapidement que celle contre Murat. J'ai entendu dire au Prince Royal que Bonaparte pourrait à la fin de mai avoir sur pied 300 000 hommes, une armée composée de tous les prisonniers français rentrés après la prise de Paris, qui tous sont des vieux soldats aguerris ; que cette armée servirait mieux l'*Usurpateur* que celle qu'il avait dans la dernière campagne ; que par conséquent ce ne serait pas chose facile que de venir à bout de cet homme, que l'on pourrait appeler à juste titre le *Génie du Mal.*

J'ai eu lieu d'observer que la Cour de Stuttgart faisait consister le but de la guerre plus à écraser l'*Usurpateur* qu'à rétablir les Bourbons pour lesquels elle ne paraît pas être fort portée. Outre une hauteur déplacée qu'elle leur met à charge, elle leur impute de ne pouvoir s'identifier avec l'esprit du siècle et de ne pas être de niveau avec les mœurs et la manière de penser de la génération actuelle.

On raconte à la Cour que les Bourbons, lors de leur entrée à Paris, n'avaient même pas remercié les Souverains alliés qui leur avaient fait recouvrer le trône; qu'ils avaient refusé leur offre d'entretenir en France une armée considérable pour

consolider leur établissement et que, lors de la dernière catastrophe qui les avait obligés à quitter une deuxième fois la France, ils avaient écrit à l'Empereur Alexandre une lettre dans laquelle ils disaient qu'ils comptaient sur son zèle.

Ces faits, que l'on cite ici comme des exemples de la hauteur des Bourbons, ont naturellement indisposé les esprits contre eux. Aussi ai-je entendu dire à plusieurs personnes de la Cour que leur rétablissement ne serait nullement à désirer, parce qu'il mettrait les Puissances de l'Europe dans le cas d'entretenir des armées considérables pour maintenir la dynastie sur le trône. »

Gand, 11 mai 1815 (F. 2. 504. 1345, ad. 2).
Goltz à Hardenberg (*Intercepta*).

(Extrait d'une lettre sans date de Paris, mais que Goltz présume être du 5 ou du 6 mai.)

« Il n'y a pas en France plus de 150 000 hommes. Ce nombre augmentera. Mais avec les plus grands efforts je ne vois pas qu'on puisse aller jusqu'à 200 000 hommes. Encore faudra-t-il du temps. Bonaparte va partir pour Laon. Il agira dans le Nord avec près de 110 000 hommes qui composent les corps de Reille, d'Erlon, de Vandamme, le corps de réserve, Lobau, et la Garde impériale.

En outre, 50 000 hommes composent les corps de Rapp, Gérard et Suchet. Il n'y a pour ainsi dire rien dans le Midi.

On dit cependant depuis deux jours que le départ de Bonaparte est retardé et qu'il n'attaquera pas. Mais on a de la peine à croire qu'il veuille se priver des avantages que peuvent lui offrir les premières opérations avant que les Alliés soient en mesure, et je pense qu'il faut se tenir complètement sur ses gardes.

Quant à son plan d'opérations, il le laisse peu transpirer. Cependant beaucoup de données portent à croire qu'il ne veut que menacer les anciens départements de Jemmapes et de la Lys, où l'on doit être en mesure contre lui, pour envahir celui de Sambre-et-Meuse en traversant les Ardennes. Il compte qu'on ne l'attend pas de ce côté. On sait d'ailleurs que c'est sa manière avec des troupes inférieures en nombre de

faire en masse des marches rapides en différents sens pour attaquer tel ou tel point avec avantage.

Cet avis d'un mouvement par les Ardennes m'est donné de très bonne part, et je ne pense pas qu'il soit à dédaigner.

Les places sont toutes à l'abri d'un coup de main. On s'occupe de leur approvisionnement qui est loin d'être terminé. Vous savez que la défense en est confiée aux Gardes nationales, espèce de troupes dont on ne peut attendre les mêmes efforts que des troupes de ligne. S'il entrait dans notre plan de s'emparer de quelques places ici, on prendrait facilement Landrecies, le Quesnoy et Avesnes, puis à l'aide de ces trois points d'appui et en masquant Lille et Valenciennes on pénétrerait facilement jusqu'à Cambrai qui n'est pas non plus susceptible d'une grande défense. »

(Le reste dans un chiffre qui n'a pu être mis au clair.)

Sans lieu [1], 10 avril 1815 (F. 2. 504. 2388, ad. 2).
X. au comte de Schulenburg (*Intercepta*).

« Vous ne me donnez plus signe de vie. Vous ne pensez qu'à vous amuser ainsi que tout le Congrès qui grâce à ses prouesses nous a replongés dans tous les maux de la guerre.

Ah ! vous et vos principaux, vous en avez fait de belles ! Vous vous êtes faits de jolies petites niches très spirituelles dont nous avons pesté de loin. Vous êtes tous de vieux enfants sans expérience ; car vous n'avez pas su en acquérir malgré tous les malheurs dont vous avez été accablés pendant quinze ans et qui vont recommencer plus que jamais. Nous commençons déjà, nous autres, par avoir la guerre ici.

(Suit tout un paragraphe sur les opérations des Autrichiens et des Napolitains.)

Il serait trop heureux que l'Italie devînt un royaume indépendant de tous les Barbares qui la ruinent et l'abâtardissent. *Les Allemands sont des éteignoirs des Sciences et des Arts, qui ne connaissent que le sabre et la baïonnette.*

Je suis de bien mauvaise humeur contre le genre humain.

1. En Italie.

Les hommes auraient besoin d'être renouvelés : ils sont dégénérés. *Vivent les Français !* Ce sont eux seuls qui sont dignes.

Je crois que ce sera la dernière lettre que je vous écrirai, car je vais rompre avec tout le monde et me calfeutrer chez moi avec mes livres. »

Alost, 9 mai 1815 (F. 2. 384. 2398, ad. 2).
(Interceptée à Prague, le 20 mai 1815.)
Général comte de Trogoff[1] à la baronne de Stillfried, née comtesse de Favras (à Prague).

Je crois à la défection de l'armée de Bonaparte au premier coup de fusil, la France attend son Roi et le premier coup de fusil sera le signal de l'abandon et de la chute du *Monstre*.

Monsieur forme une cavalerie superbe et bonne. J'organise à force et j'espère avoir sous les ordres de Monsieur un corps dont on sera sûr et à la tête duquel nous reparaîtrons à Paris[2].

Monseigneur le duc d'Angoulême est à Bordeaux[3]. Il n'a

1. Trogoff (Joachim-Simon), maréchal de camp, né à Quimper-Guezonée (Côtes-du-Nord), le 22 novembre 1762. Mort le 16 novembre 1840. Entré au service comme volontaire dans la Marine en 1781. Passé au régiment autrichien Frölich-Infanterie le 31 août 1801, major à la légion de Bohême, puis au régiment Reuss-Greitz, devenu *Vogelsang* et *Argenteau* (13 mars 1809), mis à la pension de retraite le 10 septembre 1812, rentré au service et placé à l'état-major du quartier-maître de l'armée autrichienne en août 1813. Colonel au service de France et aide de camp de Monsieur le 12 février 1814, maréchal de camp et aide de camp de Son Altesse Royale le 3 septembre 1814.

2. « J'ai oublié de vous dire dans ma dernière lettre que l'armée royale commandée par Trogoff consiste en quelques déserteurs à qui le quartier-maître est chargé de procurer des souliers. » (Pozzo di Borgo à Nesselrode, Bruxelles, 4 juin 1815. Lettre particulière.) (Polovtsoff, *Correspondance diplomatique des ambassadeurs, etc.*, I, 240.) Voici du reste le jugement que dans une longue dépêche du 12 avril 1817 (*Ibidem*, II, 118) Pozzo di Borgo porte sur Trogoff : « Des aides de camp sans talents, sans expérience, sans popularité, des intrigants encore plus subalternes qu'on ne saurait nommer sans dégoût, comme Bruges, Trogoff et autres pareils, se sont emparés de son esprit », écrit-il à Nesselrode, en lui parlant du comte d'Artois, de son état d'esprit, de sa conduite et de ses vices.

3. Singulière manière d'écrire l'histoire. Tout est faux dans ce qu'affirme là Trogoff. Le duc d'Angoulême était parti de Bordeaux le 10 mars, le 8 avril il signait la capitulation de la Pallud, et enfin le 16 il s'embarquait à Cette pour l'Angleterre. La duchesse d'Angoulême s'était de son côté embarquée à Pauillac le 2 avril.

pas capitulé et l'affaire de Montélimar l'a immortalisé. Il y a été aussi brillant que capable. Il a été trahi. Que pouvait-il contre cette criminelle turpitude?

La Vendée est en pleine marche et le *Monstre* ne sait quel parti prendre. Il nous aurait déjà attaqués s'il avait pu compter sur ses scélérats. Il fait fondre en lingots de deux livres tout l'or et l'argent qu'il peut trouver.

Il a démeublé les Tuileries, et deux frégates reçoivent ses vols à Rochefort. Vous apprendrez l'embarquement de l'infâme pour l'Amérique.

Tout ce qui nous arrive de Paris le croit.

Le traître Ney est arrêté par le *Monstre*. Il est dans une de ses terres. Napoléon le craignait comme Jacobin. On assure que quinze généraux ont eu le même sort.

Bonaparte habite l'Élysée-Bourbon. Il ne se montre que par un carreau, ce qui l'a fait nommer le roi de carreau.

La canaille crie : « Voulez-vous voir Napoléon pour quatre sols? »

Alors elle va sous ses fenêtres crie quelques « *Vive Napoléon* ».

Il se montre et voilà ses succès.

Mademoiselle Mars et Mademoiselle Bourgoin ont eu une scène fort plaisante avec un acteur partisan de l'infâme. Elles l'ont appelé sur le théâtre « Scélérat, toujours ami de Bonaparte [1] ».

La princesse Charlotte [2] est partie pour Vienne.

Post Scriptum. — La Maréchale Ney pense bien. Elle a présenté à son mari en fondant en larmes ses deux enfants en lui disant : « Qu'en ferai-je ? Vous les avez déshonorés ! »

Madame de La Bédoyère ne veut plus revoir son mari qui a livré à Bonaparte le premier régiment. Ah les femmes ! Surtout en France que d'honneur réservé aux Grâces ! »

1. Cf. pour la scène en question ce qu'en dit à l'Appendice de son livre : *La Police politique*, Ernest Daudet dans les pages qu'il a détachées d'un autre de ses ouvrages : *Conspirateurs et Comédiennes*.

2. Probablement la princesse Charlotte de Rohan, la veuve du duc d'Enghien.

Berlin, 20 mai 1815 (F. 2. 504. 1365, ad. 2).
Castelalfer [1] à Saint-Marsan (*Intercepta*) (en français).

« L'affaire de Liége a eu de nouvelles suites fâcheuses. Blücher, ayant découvert par la procédure contre les séditieux Saxons une intelligence tacite entre les bataillons de cette nation à Liége et ceux qui se trouvaient au corps d'armée du général Borstell, enjoignit à celui-ci de casser ces bataillons et d'en brûler les drapeaux à leur tête. Borstell trouva trop de sévérité dans cet ordre, peut-être même du danger à son exécution. Il le représenta au Maréchal qui n'insista pas moins sur la prompte exécution de ses ordres. Borstell s'y refusa de nouveau et même d'une manière peu respectueuse. Le Maréchal le destitua de son commandement, le fit venir à Berlin et donna *ad interim* le commandement du 3e corps, qu'il exerçait, au général Pirch. On attend ici avec impatience ce que le Roi décidera sur cette fâcheuse affaire. Les meilleurs amis de Borstell conviennent avec peine qu'il sera difficile de justifier son manque de subordination. »

Vienne, 25 mai 1815 (F. 2. 504, ad. 2).
X. à Hager (en français).

« M. Flury m'a dit hier qu'on espérait bien que le Prince de Metternich n'induirait pas les Puissances à agir avec modération avec Bonaparte pour la sœur duquel (madame Murat) il éprouve toujours des sentiments de tendresse. »

Bruxelles, 10 mai 1815 (F. 2. 504. 1411, ad. 2).
Goltz à Hardenberg (*Intercepta*) (en français).

« A peine arrivés, les généraux Vincent et Walterstorf ont remis à Wellington les lettres qui les accréditent auprès de lui en qualité de commissaires militaires. On m'avait affirmé qu'il en serait de même pour moi. N'ayant rien reçu, je retourne ce soir même à Gand où Louis XVIII est décidé à rester le plus longtemps possible...

Les nouvelles de France continuent de nous prouver que

1. Castelalfer (Charles-Émile de) (1758-1832), Ministre plénipotentiaire, d'abord à Naples, puis à Florence (1793), à Vienne (1794), à Berlin (1814), puis de nouveau à Florence en 1819 après avoir été Ministre d'État en 1818. Pendant la domination française en Italie, il avait été chambellan de Pauline Borghèse.

la situation de Bonaparte est toujours très embarrassante et très fâcheuse. Mais il est nécessaire de commencer aussitôt la campagne contre lui pour ne pas lui laisser gagner du temps, pour éviter le danger des discussions, qui peuvent s'établir entre les Cours alliées par suite d'un plus long retard, et pour se rendre avant tout maître de la grande question qui doit décider du sort de la France et du repos de l'Europe. »

Stuttgart, 21 mai 1815 (F. 2. 50. 1411, ad. 2).
Golovkine à Nesselrode (*Intercepta*) (en français).

« Le bruit de l'arrivée de Napoléon à Strasbourg le 14 mai était faux. Je ne l'ai transmis que parce que le roi de Wurtemberg lui-même m'en avait fait part à Freudenthal.

M. de Flassan et le courrier français arrêté avec lui ont été, après être restés quelques heures à Karlsruhe, envoyés par ordre de l'Archiduc Ferdinand à Heilbronn, d'où Schwarzenberg les a fait transférer sous escorte à Francfort pour y attendre les ordres de Vienne. Cet incident a fait du bruit ici parce qu'on avait dit qu'on avait arrêté le général Flahaut.

Le Grand-Duc de Bade est venu hier faire une visite au Roi à Louisbourg. Il paraît que ce n'était pas uniquement une visite de politesse, mais qu'on y a parlé aussi d'affaires, car le comte de Mandelsloh a été appelé ce jour-là à Louisbourg.

Ce matin le Grand-Duc, qui était descendu chez son Ministre, le baron de Marschall, est reparti pour Karlsruhe. »

Vienne, 29 mai 1815 (F. 2. 504. 1451, ad. 2).
X. X. à Hager (en français).

« On mène assez grand bruit autour des massacres de Serbie et du mouvement insurrectionnel que la Russie a préparé et provoquera afin d'occuper les Turcs pendant qu'elle fera la guerre à Bonaparte [1]...

... L'Impératrice Marie-Louise a passé dans les larmes une partie de ces derniers jours parce que, son général Neipperg étant arrivé trop tard avec ses troupes [2], Frimont a signalé

1. On sait que Milosch Obrenovitch se souleva et essaya d'affranchir la Serbie, au printemps de 1815.

2. Neipperg n'avait pu arriver à temps pour soutenir Bianchi et entrer en ligne pendant les deux jours que dura la bataille de Tolentino. (Cf. Commandant Weil, *Joachim Murat, La dernière année de règne*, V, 285-292.)

sa conduite en termes des plus vifs et lui a fait infliger un blâme des plus sévères. L'Empereur François a raconté la chose dans tous ses détails à l'Archiduchesse.

La crise est imminente. Tout le monde le sent et c'est à peine si l'on prête attention aux dernières séances du Congrès, à la signature même de l'acte final. Le départ des souverains, de leurs chanceliers et des grands premiers rôles de la diplomatie européenne passe presque inaperçu au milieu de l'inquiétude générale. Cependant la *Polizei Hofstelle*, loin de modérer son activité, loin d'admettre la possibilité d'une *démobilisation* partielle de ses services, leur prescrit au contraire de redoubler de vigilance et d'attention, d'étendre le rayon de leur action, d'avoir l'œil ouvert partout, au delà même des frontières de la monarchie, pendant ce mois de juin 1815, au cours duquel va se décider le sort de l'Europe. Aussi enregistre-t-on avec un soin tout particulier pendant ces derniers jours du Congrès tout ce que font, tout ce que disent les hommes d'État, tous plus nerveux, plus préoccupés les uns que les autres. Les consignes données à la *Manipulation* sont partant plus sévères que jamais et c'est ainsi qu'on déchiffre les instructions confidentielles qu'Hardenberg envoie à Goltz, à Gand, qu'on arrive à connaître les points qui tiennent particulièrement à cœur au Cabinet de Berlin, les sentiments réels de la Prusse à l'égard des Bourbons. Outre les divers papiers qui lui parviennent pendant ces quatre semaines, rapports d'agents ou lettres interceptées, qui les uns comme les autres, ont presque exclusivement trait aux décisions probables du Congrès, aux préparatifs militaires, aux mouvements des armées, Hager avait eu la chance de mettre la main sur un certain nombre de pièces que, dans l'état actuel des choses, la Cour de Vienne avait le plus grand intérêt à connaître, telles que les dépêches adressées dès son arrivée à Turin par le prince Kozlowski au roi de Bavière et à Montgelas ou bien encore la note où Dalberg résumait à lord Stewart « le rapport dans lequel Talleyrand exposera au roi le résultat des affaires réglées au Congrés ». Connaissant bien le caractère et les goûts de son souverain, Hager n'hésitait pas à lui transmettre également les plaisanteries plus ou moins spirituelles qu'on s'amusait à faire dans les salons de Vienne. Enfin dans le dernier de ces bordereaux, celui du 1er au 4 juillet (depuis le 25 juin les bordereaux avaient cessé d'être quotidiens), un hasard singulier avait rapproché le billet dans lequel la comtesse Rossi, la femme du Ministre de Sardaigne à Vienne, laisse déborder la joie délirante que lui cause la chute du *Monstre* et le rapport d'un des meilleurs agents de Hager lui communiquant un mot touchant du roi de Rome, la prière que le pauvre *Aiglon* avait adressée à son grand-père le jour où on l'avait amené auprès de lui pour lui dire adieu.

Vienne, 31 mai 1815 (F. 2. 505. 2447, ad. 2).

Hardenberg à Goltz (à Gand) (*Intercepta*) (en français) (*en chiffre*).

« J'ai eu le plaisir de recevoir vos rapports du 8 et du 18 de ce mois. Les nouvelles qu'ils renferment sont du plus grand intérêt. Votre mission est une des plus importantes dans le moment actuel. Il est nécessaire que vous restiez attaché à la personne de Louis XVIII pour suivre le cours des événements et nous tenir au courant des nouvelles qui arrivent de l'intérieur de la France.

Ce motif m'empêche de vous accréditer formellement auprès de mylord Wellington, et c'est lui qui a déterminé le Roi à désigner le général von Müffling pour cette mission. Comme il importe cependant de se mettre en rapport avec le général en chef pour des objets de négociation et d'administration, c'est vous, monsieur le Comte, dont Sa Majesté a fait choix pour cet effet...

Ce que l'on nous mande des bonnes dispositions de divers départements de la France à l'égard de Louis XVIII facilitera sans doute le succès de nos opérations militaires. Il est à prévoir qu'on sera bientôt en mesure de pouvoir les commencer. Il est nécessaire du reste de ménager le parti qui se déclare en France contre Napoléon.

Nous ne pouvons pas nous cacher que toutes les opinions sont bien loin de se réunir en faveur des Bourbons. Malgré le désir des Puissances alliées de les voir rétablis sur le trône de leurs ancêtres, il serait dangereux de vouloir s'expliquer d'une manière trop précise sur cet objet dans la crise actuelle. C'est dans ce sens qu'est rédigée la dernière déclaration extraite du protocole des Consultations du Congrès en date du 12 mai [1]. Je désire qu'elle vous serve de direction jusqu'à l'époque où je pourrai vous donner des instructions plus positives. Par conséquent, il est hors de doute que la cause du Roi gagnerait beaucoup sur l'opinion publique si Sa Majesté pouvait se décider d'éloigner de ses conseils et de sa personne le comte de Blacas et quelques autres émigrés.

1. Cf. D'ANGEBERG (1181-1188) Quinzième protocole de la séance du 12 mai 1815 des Plénipotentiaires des Huit Puissances.

Je conviens avec vous que cette manière est délicate, mais l'intérêt que les Puissances alliées portent à l'infortuné monarque vous oblige de ne pas lui cacher sa vraie situation. Vous saisirez donc le moment le plus favorable de vous expliquer dans ce sens et d'agir à cet égard dans le plus parfait accord avec le duc de Wellington et les Ministres des Cours alliées. »

Vienne, 2 juin 1815 (F. 2. 505. 2456, ad. 2).
Marescalchi [1] au marquis Tassoni [2] (à Milan) (*Intercepta*) (en français).

« Le Congrès aurait dû être fini hier, mais d'après tout ce que je vois et ce qui m'a été dit, il durera encore jusqu'à la semaine prochaine. On rend les Légations au Pape, mais j'ignore encore sous quelles conditions.

A Naples tout est fini.

On va maintenant commencer avec la France. »

Vienne, 6 juin 1815 (F. 2. 505. 1512, ad. 2).
Piquot à Gersdorf [3] (*Intercepta*) (en français).

« On attend d'un moment à l'autre la nouvelle du commencement des hostilités et les nouvelles parvenues de Gand font espérer que le commencement ne pourra être que favorable aux armées alliées. Des lettres indirectes font supposer que le maréchal Blücher sera celui sur lequel Napoléon tâchera de se jeter le premier.

En attendant, les conférences destinées à finir l'œuvre du Congrès se tiennent tous les jours.

On a débattu dans les dernières sur la liberté de la ville de Francfort qui sera déclarée telle et fera partie de la Ligue germanique, et il y aura dans la nouvelle Constitution à dresser une parfaite égalité dans les cultes...

Pour compléter la liste des armées que les Puissances alliées

1. Marescalchi (Ferdinand, comte) (1764-1815), parent par alliance de Dalberg, l'ancien Ministre des Affaires étrangères du royaume d'Italie, commissaire impérial pour Marie-Louise dans les duchés de Parme et de Plaisance.

2. Tassoni Estense Prisciani (Jules-César, marquis) (1759-1820), député au Corps législatif de la République cisalpine, chargé d'affaires de la Cisalpine, puis du royaume d'Italie, à Gênes, Florence, Naples et Berne.

3. Gersdorf (Ernest-Auguste, baron de), représentant à Vienne du duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar.

fourniront dans ce moment contre la France, je dois ajouter que l'Espagne donne 60 000 hommes et la Cour de Danemark, 8 000 hommes de toutes armes. »

Vienne, 7 juin 1815 (F. 2. 505. 1543, ad. 2).
Morier à Flint [1] (*Intercepta*).

« Les nouvelles que j'ai reçues de Suisse sont excellentes. Tout y est porté pour les Alliés. Et la Franche-Comté est aussi très bonne et on y attend les Alliés comme des libérateurs. »

Turin, 31 mai 1815 (F. 2. 505. 1581, ad. 2).
Prince Kozlowski [2] au comte de Montgelas (*Intercepta*) (en français).

« Je joins ici la lettre à Sa Majesté qui contient les derniers exploits de l'Aventurier napolitain, c'est-à-dire son arrivée à Cannes. C'est vraiment drôle que cette combinaison du débarquement de Murat et de Bonaparte dans le même endroit. Puisse leur sort être également ressemblant!

En France, les Jacobins tremblent. Les fortifications de Montmartre sont un objet de terreur pour tout le pays [3].

J'espère qu'avant la fin de l'année, je n'aurai plus à entretenir Votre Excellence que de nouvelles littéraires et du respectueux dévouement avec lequel, etc., etc. »

Turin, 1er juin 1815 (F. 2. 505. 1581, ad. 2).
Prince Kozlowski au Roi de Bavière (*Intercepta*) (en français).

« Murat s'est embarqué le 20 [4] de ce mois dans la nuit, sur un petit bateau avec les généraux Pignatelli et Manhès. Il

1. Flint (Charles-William), était une espèce de messager confidentiel de George III, en relation par suite avec tous les diplomates anglais et avec Wellington. Il faisait la navette entre Londres et Hambourg et était au mieux avec Bourrienne. Dès l'an XIII il était signalé à la police impériale. Cf. d'Haterive, I, p. 304, pièce 952, Bulletin du 8 ventôse an XIII (13 février 1805).

2. Kozlowski (Pierre Borissovitch, prince). Ministre de Russie auprès du roi de Sardaigne, poste auquel il venait d'être nommé.

3. Cf. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXVIII, n° 21973, p. 232 et 233.

4. Le 21 au matin. (Cf. Cte Weil, *Joachim Murat, la dernière année de règne*, t. V.)

arriva dans le golfe de Juan (*sic*) le 25, débarqua au même endroit que Bonaparte et se trouvait, lors des dernières nouvelles entre Nice et Cannes dans une mauvaise auberge, n'ayant ni suite, ni bagages et attendant avec crainte la permission de continuer son voyage.

Rien ne pouvait arriver plus à propos, Sire, pour frapper les esprits déjà agités du Midi de la France, et il se trouve que le numéro du *Moniteur*, qui donne des détails sur les victoires de ce héros sur les Autrichiens, coïncide avec son arrivée en Provence, et des lettres de cette province disent plaisamment que : « *C'est pour rendre compte de ses succès qu'il est arrivé sur un esquif.* »

La Garde nationale de Marseille n'a pas encore pris le drapeau tricolore. Malgré tous les efforts du Maréchal Brune, elle a déclaré qu'elle ne partirait pas. Nous continuerons à les informer d'ici du véritable état des choses en Europe que les serviteurs de Bonaparte ont tant de soin de dénaturer dans leurs adresses aux provinces. »

Vienne, 9 juin 1815 (F. 2. 505. 1582, ad. 2).
Dalberg à Stewart (*Intercepta*).

« M. de Talleyrand présentera au Roi un rapport [1], dans lequel il expose le résultat des affaires réglées au Congrès de Vienne.

En examinant celles de la France, il fera connaître au Roi combien a nui la marche suivie depuis la Restauration. Il présentera le tableau du danger qu'il y aurait à continuer sur cette ligne. Il fera connaître les moyens qui restent au Roi pour rapprocher de lui les partis, s'il adopte pour principes :

1° d'inspirer la confiance par la plus grande sincérité ;

2° de supprimer le Ministère de la Maison qui n'est pas responsable et qui a poussé vers un rétablissement de formes et de choses en contradiction avec les idées dominantes ;

3° d'écarter du Conseil et de l'Administration les Princes de la Maison ;

1. (Cf. PALLAIN, *Correspondance inédite de Talleyrand et de Louis XVIII*, p. XXVI, p. 431-436. Congrès de Vienne, mai 1815, et p. 436-484. Rapport fait au Roi pendant son voyage de Gand à Paris, juin 1815.)

4° de former un Ministère en accord avec les principes d'administration que réclament les Français;

5° il invitera le Roi à se rendre sur-le-champ à Lyon, si les opérations de la guerre y conduisent les Alliés. Là, il proposera au Roi d'y réunir les deux Chambres et d'y former son administration.

Quant à l'armée, il invitera le Roi à faire examiner la question : Comment il faut punir l'armée de son infidélité et par quels moyens on peut la recréer dans les mains du Roi?

Il proposera de former un Tribunal national pour juger les faits de la dernière révolution. »

La Haye, 30 mai 1815 (F. 2. 505. 1569, ad. 2).
X. au Conseiller de légation Borel[1] (*Intercepta*) (en français).

« Les hostilités n'ont pas commencé et je doute que Bonaparte soit en état de les provoquer. Il est dans de mauvais draps, n'est plus le maître, n'a pas d'argent. Sa fin est donc certaine pour moi. Mais *quand* et *comment*, je ne peux m'en faire une idée.

Les provinces méridionales du royaume sont pleines de troupes. Il y a 200 000 hommes cantonnés entre Luxembourg et Ostende, et Napoléon ne peut en avoir dans les départements du Nord au delà de 70 à 80 000.

S'il risque les chances de la guerre, il n'est pas probable qu'elles tournent en sa faveur.

La Cour quitte Bruxelles le 4 juin. La Reine se rend à la Haye. Le Roi y arrivera quelques jours plus tard et se rendra, dit-on, à Francfort, lorsque les Souverains y seront réunis. Le nôtre est toujours également actif, voit tout de ses propres yeux et donne un bel exemple en Europe. »

Vienne, 11 juin 1815 (F. 2. 505. 1585, ad. 2).
X. X. à Hager.

« Une certaine comtesse Romer, arrivée de France ces jours-ci, a raconté pendant la fête champêtre donnée par

1. « Borel arrivé ici comme secrétaire de légation de Hollande », lit-on dans les *Tagebücher* de GENTZ, I, 302, qui enregistre la première visite qu'il lui fit le dimanche 4 septembre 1814.

Stackelberg en l'honneur de la princesse Lubomirska que Napoléon, parlant dernièrement de Talleyrand, avait dit : « J'ai deux torts à me reprocher vis-à-vis de Talleyrand. Le premier, de n'avoir pas suivi les sages avis qu'il m'avait donnés, le second, de ne pas l'avoir fait pendre, n'ayant pas suivi le système qu'il m'avait indiqué. »

Vienne, 12 juin 1815 (F. 2. 505. 1585, ad. 2).
Dalberg à la comtesse Schönborn (à Schönborn, près Mallebern [1]).
(*Intercepta*) (en français).

« Plains-moi ; ma vie est ennuyeuse ; mais je ne choisirai pas le sort de Berthier [2]. Depuis longtemps sa tête était légère, mais l'effet du mariage la lui a rendue lourde [3]. Il a pris un vertige.

Les *hostilités commenceront du* 15 *au* 16 *en Brabant* [4] et ainsi de suite. Le retard n'a pas fait de mal. La nation a jugé sa situation. La fermentation en France est trop forte. On est à la veille de quelque éclat.

J'augure bien du résultat de la campagne. Il faut en tuer tant qu'on peut, les conduire en Sibérie et les y laisser faire des enfants.

J'irai à Munich le plus tôt que je le puis. Nos expéditions ici dureront encore huit jours. On ne me reverra pas de si tôt à un Congrès. »

Vienne, 22 juin 1815 (F. 2. 506. 1640, ad. 2).
X. à Hager.

« Le bruit court à Schœnbrunn parmi les domestiques français de Marie-Louise que Napoléon a remporté un succès contre Blücher [5].

1. Schönborn-Mallebern à quarante kilomètres de Vienne, à treize kilomètres de Stockerau, sur la route de Znaim.

2. Berthier, on le sait, se suicida le 1er juin à Bamberg et les causes de ce suicide sont restées énigmatiques.

3. Berthier avait épousé par ordre en 1808 une princesse bavaroise de la ligne de Deux Ponts Birkenfeld.

4. Dalberg ne se trompait guère, puisque le 16 juin l'Empereur gagnait la bataille de Ligny.

5. La bataille de Ligny

Vienne, 23 juin 1815 (F. 2. 506. 1647, ad. 2).
X. à Hager.

RECETTE CULINAIRE QU'ON FAIT CIRCULER DANS LES SALONS DE VIENNE

« Dans un chaudron, sur un feu bien ardent,
Mettez Davout, Ney et le beau Bertrand
Et joignez-y sans artifice
Savary, chef de la police,
Faites bouillir, levez-en les fleurs,
Vous aurez du vinaigre aux Quat'Voleurs. »

Vienne, 23 juin 1815 (F. 2. 506. 1647, ad. 2).
X. à Hager.

UNE AUTRE PLAISANTERIE QUI COURT LES SALONS VIENNOIS

Affiche de théâtre.

Seconde représentation de NAPOLÉON DÉTRONÉ
MURAT BATTU. BÉNÉFICE DES ALLIÉS

Places en haut : Un louis.
Parterre : Un Napoléon.

Vienne, 25 juin 1815 (F. 2. 506. 1648, ad. 2).
Clancarty à Liston [1] (à Constantinople) (*Intercepta*) (en anglais).

« ... Le secrétaire d'ambassade Gordon [2] restera seul ici après mon départ.

Les hostilités ont commencé le 15 à onze heures et demie du matin par une attaque des Français et dirigée contre l'avant-garde prussienne de Tauenzien [3] près de Thuin [4].

J'en ignore encore les détails et les résultats. Je sais seu-

1. Liston (Robert), ambassadeur d'Angleterre à Constantinople.

2. Gordon (Sir Robert) (1781-1847), cinquième fils de John Gordon et frère de George Hamilton Gordon, quatrième comte d'Aberdeen et de sir Alexander Gordon tué à Waterloo.

3. Tauenzien von Wittenberg (Frédéric-Bogislaw-Emmanuel, comte) (1760-1824).

4. Il n'y eut en effet le 15, au matin, qu'une affaire peu importante du côté de Thuin, mais il y eut au contraire un engagement bien plus sérieux dans l'après-midi à Gilly, au nord-est de Charleroy, sur la route de Fleurus.

lement que c'est une simple démonstration qui a eu pour conséquence la retraite de l'avant-garde prussienne sur le gros de l'armée. Des deux côtés, les pertes ont été insignifiantes.

Bonaparte ayant l'habitude d'exagérer les moindres affaires, j'ai cru utile d'en informer Votre Excellence et de la mettre en garde contre les faux bruits. »

Baden, 26 juin 1815 (F. 2. 506. 1648, ad. 2).
Anonyme à la comtesse Krasicka [1] (à Tarnow) (*Intercepta*) (en français).

« Je me suis trompé de trois jours, car je vous avais mandé à la fin du mois passé que les hostilités commenceraient entre le 6 et le 12 et elles ont commencé le 15, comme l'a annoncé le *Beobachter* du 24 juin.

Frimont est entré en France et les royalistes du Midi ont pris cinquante canons.

On a arrêté le long du Rhin une quantité prodigieuse d'espions parfaitement organisés par Berthier. Cela explique son suicide. Il y en avait parmi ceux-là qui venaient constamment dîner chez les archiducs, chez le prince de Schwarzenberg et chez les généraux.

On dit que c'est Jérôme Colloredo qui a découvert l'association en faisant appliquer la bastonnade à un individu, fortement soupçonné, qui a tout avoué.

Je me rappelle que vous m'avez demandé l'état de l'armée. C'est une chose difficile à avoir ; mais j'ai fait l'impossible pour vous le procurer. Je vous prie de ne pas permettre que cela soit copié.

A l'instant, l'Empereur d'Autriche a fait part à l'Archiduc Antoine [2], par estafette, de la victoire que le duc de Wellington a remportée sur le Maréchal Ney [3]. Le *Beobachter* en dira les détails.

Nous pouvons bien nous réjouir, car la prise de 200 canons est un beau début.

1. Née comtesse Potocka, dame du Palais.

2. Frère de l'Empereur, né le 31 août 1779, mort le 2 août 1835, grand-maître de l'Ordre Teutonique.

3. Il ne peut être question là des Quatre-Bras. Il est plus que probable qu'il s'agit des premières nouvelles de la bataille de Waterloo.

Vienne, 27 juin 1815 (F. 2. 506. 1672, ad. 2).
Comte Markoff [1] au comte de Mier [2] (à Lemberg).
(*Intercepta*) (en français).

« Je vous écris à la veille de partir de Vienne après y avoir passé quinze jours. J'y ai trouvé une queue de Congrès, entre autres Razoumoffsky ; mais je n'en suis guère plus avancé pour mon instruction. Je crois, Dieu me pardonne, qu'ils ne savent pas plus ce qu'ils ont fait que je n'ai pu l'apprendre d'eux. On se reprendra ou on ne se reprendra pas. Mais tant il y a que la chose principale va à merveille. Vous savez déjà que le grand homme a eu sur les doigts d'importance. On n'a pas tort de croire, ce me semble, qu'il touche à sa fin. Il se débattra quelque temps, même très peu de temps, et il faudra bien qu'il succombe.

Nous aurons, nous aussi, à nous débattre entre nous ; mais on finira par s'entendre et par s'arranger. »

Vienne, 1er juillet 1815 (F. 2. 506. 1697, ad. 2).
Griesinger [3] à Einsiedel (*Intercepta*) (en français).

« ... Au reste ces arrangements [4] n'auront plus de but, si la nouvelle, qui circule depuis onze heures du matin, se confirme, savoir : « Que Napoléon a abdiqué en faveur de son fils [5] sous la régence de Marie-Louise ; que les armées françaises sont

1. Markoff (Arkadi-Ivanovitch, comte), premier conseiller aux Affaires étrangères sous le règne de Catherine. Tombé en disgrâce sous Paul Ier, nommé par Alexandre, ambassadeur à Paris (1801), il encourut l'inimitié du Premier Consul qui demanda et obtint son remplacement (1803). De retour en Russie, Markoff fut souvent chargé de missions diplomatiques fort importantes. Il mourut à un âge très avancé. « M. de Markoff, dit de lui Talleyrand dans une note (*Mémoires*, I, 279), avait débuté dans les affaires, sous le règne de l'Impératrice Catherine et avait été envoyé plus tard à Paris comme un des plus habiles hommes d'affaires de Russie. Il me parut un homme d'honneur, sans instruction, mais spirituel. Son humeur portait alors sur son propre gouvernement, ce qui est fort commode pour le Ministre des Affaires étrangères d'un autre pays. Tant que l'Empereur Paul vécut, les communications d'affaires étaient faciles et même agréables, mais à l'avènement de l'Empereur Alexandre, M. de Markoff devint arrogant et insupportable. »

2. Mier (Félix, comte de) (1788-1857), d'abord attaché à la légation de Berlin sous Metternich, représenta l'Autriche à Naples (1810-1815).

3. Conseiller de légation de Saxe.

4. Il s'agit là des mesures militaires prises par l'Autriche.

5. Cf. Correspondance, XXVIII, 22063, *Déclaration au Peuple français du 22 juin* 1815.

dissoutes et que celles des Alliés trouvent si peu de résistance qu'elles doivent être réunies à Paris le 18 juillet [1].

Sur ces nouvelles, le cours du change s'est amélioré sensiblement. Cependant le Gouvernement n'a encore rien fait publier jusqu'à cinq heures précises, heure où j'écris ceci. »

Baden, 1er juillet 1815 (F. 2. 506. 1697, ad. 2).
Gabrielle Rossi [2] à son mari [3] (*Intercepta*) (en français).

« Grâce au ciel ! Victoire complète. Bonaparte ne sachant où donner de la tête, a abdiqué en faveur de son fils. Ce qu'on n'a pas accepté.

Les armées sont entrées en France et sont parfaitement accueillies partout. Elles avancent sur tous les points. Wrede est à Nancy [4].

Frimont a battu Suchet [5]. Quel bonheur !

Je viens de recevoir cette nouvelle qui est sûre, mais je ne conçois pas que tu ne l'aies pas sue à trois heures. Car nous la savions ici à quatre et demie, car la vieille Metternich [6] a reçu une estafette de son mari. »

Vienne, 2 juillet 1815 (F. 2. 506. 1697, ad. 2).
X. X. à Hager (en français).

« On affirme qu'en disant adieu à l'Empereur François, lors du départ de ce dernier, le roi de Rome lui a dit : « Cher

1. Les Alliés entrèrent à Paris le 6 juillet.

2. Née comtesse Hardegg.

3. Rossi, devenu en 1803 à la mort de Chalembert régent de la Secrétairerie d'État, était déjà, à ce moment, depuis près de vingt-cinq ans au service de son pays. Dès 1794, Castelalfer avait signalé au comte d'Hauteville les services qu'il rendait au roi, insisté sur la situation qu'il avait su se créer à Vienne où malgré l'humilité de sa naissance et son manque de fortune personnelle aucun des membres de la vieille et noble famille des Hardegg n'avait songé à faire la moindre opposition à son mariage avec la comtesse Gabrielle Hardegg. Le Ministre de Sardaigne à la cour de Vienne n'était cependant qu'un pauvre petit *cavaliere* de fraîche date et de plus d'un physique peu séduisant.

4. Wrede entra à Nancy le 28 juin. La nouvelle aurait mis bien peu de temps pour arriver à Vienne et à Baden.

5. Il ne peut s'agir ici que du combat de Malloire (le 12 juin). Il me semble difficile qu'on eût pu connaître à ce moment (le 1er juillet) à Vienne, les résultats des affaires de Bonneville (27 juin) et de Conflans (28 juin).

6. Kagenegg (Béatrix-Aloisia, comtesse), la femme du prince François de Metternich, la mère du prince Clément.

grand-papa, n'est-ce pas, tu ne feras pas de mal à papa ! »

François 1er s'était peut-être contenté de jeter un coup d'œil rapide, dans le bordereau du 5 au 10 juillet, sur la lettre par laquelle un de ses compatriotes communiquait à la princesse Sangusko l'impitoyable réponse donnée par ordre des Souverains alliés à la députation envoyée auprès d'eux par le gouvernement provisoire de Paris; mais il avait certainement lu avec autant de satisfaction que d'attention les lettres que Joseph de Maistre avait adressées dans les derniers jours du mois de mai et les premiers jours de juin à Vallaise, au comte Rossi, au duc de Serracapriola et à Saint-Marsan. Elles devaient d'autant mieux lui plaire que ce n'étaient pas des dépêches de diplomate, mais des lettres particulières où l'homme privé, le collègue, l'ami s'exprimait en pleine liberté, avec une entière confiance. Le froid égoïste, l'hypocrite accompli qu'était l'Empereur d'Autriche, avait dû éprouver un réel plaisir en constatant qu'un homme comme de Maistre partageait les sentiments qu'il n'avait cessé d'avoir pour celui que cinq ans auparavant il avait été si fier d'appeler son fils et dont il venait, sans l'ombre d'une hésitation et d'un regret, de signer l'arrêt de mort.

Haguenau, 2 juillet 1815 (F. 2. 506. 1725, ad. 2).

Preszezski [1] à la princesse Sanguszko [2] (à Baden) (*Intercepta*) (en français).

« Hier soir arriva un courrier avec la nouvelle qu'une députation française venant de Paris [3] a reçu des trois monarques la réponse suivante [4] :

« Les trois Souverains regardent comme une condition préalable et essentielle de toute paix et d'un véritable état de repos que Napoléon Bonaparte soit mis hors d'état de troubler désormais la tranquillité de la France et de l'Europe et

1. Peut-être bien s'agit-il ici du comte Charles Przezdzieski, qui avait été blessé et fait prisonnier à Leipzig, et que la princesse Antoine Radziwill avait recueilli chez elle à Berlin et fait soigner ainsi que trois autres de ses compatriotes (Cf. PRINCESSE RADZIWILL, *Quarante-cinq années de ma vie*, p. 368, publié par la princesse ANTOINE RADZIWILL.)

Przezdzieski était par sa mère, qui avait épousé le prince Michel Radziwill, parent du prince Antoine.

2. Probablement la princesse Clémentine Sanguszko, fille du prince Joseph-Clément Czartoryski, mariée au prince Eustache Sanguszko, lieutenant-général de l'ancien grand-duché de Varsovie, et morte en 1852.

3. Cette députation se composait de La Fayette, Pontécoulant, Sébastiani, Voyer d'Argenson, Laforest et Benjamin Constant. Ses membres étaient allés d'abord à Laon, puis de là au quartier-général des Souverains établi alors à Haguenau, où ils arrivèrent le 1er juillet.

4. Cf. D'ANGEBERG, 1458-1460 et 1461-1462.

après ce qui s'est passé au mois de mars dernier les Puissances *doivent exiger qu'il soit confié à leur garde* [1]. »

Saint-Pétersbourg, 4 juin 1815 (F. 2. 506. 1725, ad. 2).
De Maistre à Rossi (*Intercepta*) (en français).

« ... Admirez comment ces Messieurs ont la bonté de s'égorger eux-mêmes au moment où nos propres fautes les affermissent.

Voyez Bonaparte à Smolensk, à Moscou, à Bautzen, sur le Rhin, à Châtillon, même aux portes de Paris. Nous faisons tout pour le sauver. Il n'y a pas moyen. Il se coupe le cou, pendant que nous lui disons respectueusement : « *Oh ! grand homme, vous êtes invulnérable !* »

Maintenant il est venu sur le Continent pour nous débarrasser de lui, et j'en reviens toujours à une phrase qui a obtenu quelque approbation : « *Ses vices nous ont sauvés de ses talents.* »

On ne peut prévoir ce que sera cette guerre, ni même s'il y en aura une. Car les Français pourraient bien, d'une manière expéditive et qui saute aux yeux, l'empêcher. Si l'on me disait que l'on a mené Bonaparte pieds et poings liés à Gand, je n'en serais pas surpris. Et si l'on vous disait, me direz-vous, qu'*il a gagné une grande bataille sur les Alliés*, que diriez-vous?

Je dirais : « C'est l'époque des miracles. Le raisonnement est inutile. On est trompé sur tout. »

Mais, je vous avoue, je le serais étrangement ! »

Saint-Pétersbourg, 4 juin 1815 (F. 2. 506. 1725, ad. 2).
(Sous couvert à Rossi).
De Maistre à Serracapriola (*Intercepta*) (en français).

« ... Voilà donc l'*excellent roi Johachim* à bas ! Quel dommage, monsieur le duc !

Voilà un grand talent et une grande vertu inutiles au genre humain ! Tâchez cependant de vous consoler et ne vous laissez pas aller au désespoir pour cela !

1. Cf. D'ANGEBERG, 1462. Le texte ci-dessus diffère quelque peu des termes employés dans la déclaration de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie aux plénipotentiaires de la commission du gouvernement provisoire de France : Haguenau, 1er juillet 1815.

Sérieusement, c'est un beau spectacle que de voir ces messieurs de la terrible famille s'égorger eux-mêmes sans que nous nous en mêlions et même malgré ce que nous faisons pour leur heureuse conservation !

Si Murat était demeuré sage et tranquille à la *petite place* où il s'était assis, qui sait ce qui serait arrivé? Son auguste beau-frère arrive sur le Continent, et c'est pour le perdre. Et il en sera de même, je l'espère, de l'aimable Napoléon qui n'est revenu en France, à moins que je ne me trompe tout à fait, que pour nous débarrasser de lui.

Le jacobinisme, qui reparaît, n'est mauvais qu'en apparence. Dans le fond il est utile pour éviter et annuler Bonaparte. Après quoi il finira, car ce parti ne peut durer. »

Saint-Pétersbourg, 5 juin 1815 (F. 2. 506. 1725, ad. 2).
De Maistre à Saint-Marsan (*Intercepta*) (en français).

« Par vos lettres j'ai vu que l'arrivée de Napoléon et la défection de l'armée vous avaient donné un *batti-cuore* d'importance. Rien n'était plus naturel cependant. *Il n'est revenu que pour se perdre lui et les siens !*

Quelle force aurait pu renverser Murat après tout ce qu'une sublime politique venait de faire pour lui ! Son beau-frère seul pouvait s'acquitter de cette bonne œuvre, et il l'a faite !

Lui-même, comment avait-il péri? Par lui.

Et comment périra-t-il de nouveau? Par lui-même.

Nous sommes bien heureux que l'orgueil lui ait deux ou trois fois tourné la tête complètement. S'il avait pu la tenir d'aplomb, je ne sais trop ce qu'il en eût été.

Heureusement, il a si bien manœuvré qu'il nous a défaits de lui-même une première fois. Ou je me trompe fort, ou son second règne ne esra pas long — si même il a recommencé.

Car, à parler exactement, il n'y a plus de Bonaparte ! Cet homme que nous voyons aujourd'hui emmaillotté par les Jacobins n'est plus celui que nous avons vu. Enfin nous verrons. »

On chercherait vainement dans les borderaux du 11 au 31 juillet des pièces d'une réelle importance politique. Mais on y voit en revanche avec quelle impatience, près d'un mois après Waterloo, on attendait à Vienne les nouvelles de France, les rapports, les lettres donnant une

idée plus ou moins exacte des dernières scènes de l'épopée. On comprend qu'en raison même de cet état des esprits on n'ait, heureusement pour nous, rien changé au fonctionnement des services de la *Polizei Hofstelle*. Si les rapports des agents qui continuent d'opérer sur place ne présentent plus, par la force même des choses, qu'un intérêt tout à fait secondaire, le Cabinet Noir, au contraire, est bien loin de chômer. La *Manipulation* fournissait un jour la copie du rapport curieux et peu connu que Schwarzenberg avait envoyé de Dienville au Conseil aulique de la guerre. Quelques jours plus tard, elle interceptait un billet de la comtesse Rossi à son mari, auquel l'Empereur Alexandre, s'il avait eu connaissance du jugement porté sur le *petit nez*, aurait vraisemblablement fait payer cher les intempérances de langage de son exubérante et féroce moitié. Puis, on mettait la main sur trois lettres particulières de Nesselrode à sa femme dans l'une desquelles on relève une phrase bien caractéristique sur les Prussiens.

Vienne, 14 juillet 1815 (F. 2. 506. 1790, ad. 2) (*Intercepta*) (en français).
Anonyme à la princesse Charlotte de Rohan (à Baden)

« A l'instant se répand ici la nouvelle, chère princesse, par une lettre que notre envoyé à Stuttgart, M. d'Apponyi a dû envoyer par estafette, que Blücher, après avoir totalement défait Grouchy devant Paris [1] et lui avoir pris trente canons, est entré avec Wellington dans Paris le 6 de ce mois. Le Roi y a fait peu après son entrée et a été reçu aux grandes acclamations du peuple [2].

Augereau a écrit ces quelques lignes au Roi : « Sire, votre armée et votre peuple vous attendent. Venez. »

Le reste de l'armée française échappé aux Prussiens et aux Anglais a été envoyé et poursuivi sur la Loire où elle trouvera la Vendée pour la recevoir.

L'évêque de Nancy est ici [3]. Je vais le voir.

Vienne, 17 juillet 1815 (F 2. 506. 1828, ad. 2).
Anonyme à la princesse Charlotte de Rohan (à Baden) (*Intercepta*).

« Nous attendons des nouvelles de Paris sur l'entrée du Roi et j'espère qu'il aura été reçu à bras ouverts. Notre Empereur et les autres monarques y vont aussi et doivent être

1. Singulière façon de rendre compte du combat de Villers-Cotterets, le dernier que livra Grouchy dans sa belle retraite sur Paris.

2. Louis XVIII rentra à Paris le 8 juillet.

3. Grand aumônier de la duchesse d'Angoulême, Monseigneur de la Fare, qui pendant la Révolution avait été l'agent de Louis XVIII à la cour de Vienne, devint sous la Restauration archevêque de Sens et cardinal.

aujourd'hui déjà rendus à Paris [1]. On poursuit l'armée rebelle sur la Loire où probablement on la forcera à mettre bas les armes et à se constituer prisonnière pour être transportée hors de France et ne jamais plus y rentrer.

Il paraît que les monarques ne sont pas contents de la capitulation de Paris. Ils l'ont refusée et ont ordonné de poursuivre l'armée. Il n'y a donc pas d'armistice [2]. Il paraît qu'on veut exterminer cet hydre jusqu'au dernier homme.

Le Roi trouvera table nette et il ne lui restera que peu de chose à faire pour être une bonne fois tranquille chez lui.

Dienville, 10 juillet 1815 (F. 2.506. 1858, ad. 2) (*Intercepta*) (en allemand).
Schwarzenberg au Conseil aulique de la Guerre.

« Le Roi a fait le 9 [3] son entrée solennelle à Paris. Tous les rapports sont unanimes à constater que la joie et l'enthousiasme du peuple ont dépassé toutes les prévisions et ont été indescriptibles. Le peuple s'est mis à genoux en pleurant devant le Roi et en implorant sa grâce. *En voilà, un peuple!*

Nos monarques arrivent aujourd'hui à Paris [4]. Nous continuons à marches forcées. Demain nous serons à Troyes et le 14 à Fontainebleau. On ne sait encore ce qu'on fera après.

Voici mon troisième rapport depuis Nancy.

J'espère que Votre Excellence les a tous reçus.

On dit que le Roi a nommé Talleyrand premier Ministre et Président du Conseil, le duc de Feltre, Ministre de la Guerre, Fouché, Ministre de la Police et Richelieu, Ministre de la Marine [5]. J'ai oublié le nom du Ministre des Finances. On dit que c'est un brave homme. On dit aussi que tout le monde a été confirmé dans les charges et les emplois que les divers per-

1. Ils y étaient depuis le 10 au soir.

2. La convention entre les commissaires des armées prussienne, anglaise et française pour la suspension des hostilités fut signée à Saint-Cloud le 3 juillet par Bignon, Guilleminot, Bondy, Müffling et le colonel Herney. (Cf. D'ANGEBERG, 1462-1464.)

3. Non pas le 9, mais le 8 juillet.

4. Les Souverains partirent le 9 juillet de Ligny et de Saint-Dizier pour Chalons, où ils couchèrent et de là, pour Bondy, où ils s'étaient proposé de coucher, mais ils entrèrent le soir même à Paris.

5. Le Ministère n'avait pas la composition indiquée par Schwarzenberg, puisque Gouvion-Saint-Cyr eut la Guerre, Jaucourt, la Marine et que le baron Louis resta aux Finances.

sonnages occupaient avant le départ du Roi. Encore quelque chose d'incompréhensible !

Baden, 22 juillet 1815 (F. 2. 506. 1913, ad. 2).
Comtesse Rossi à son mari (à Vienne) (*Intercepta*) (en français).

« Ce que tu me mandes du *Petit Nez*[1] me tient bien à cœur et je crains qu'on fera derechef bien des sottises, ce qui serait impardonnable après le premier exemple qu'on a eu.

L'évêque de Nancy est depuis hier soir ici et le pauvre homme ne voit pas rose comme beaucoup d'autres, et malheureusement je suis du nombre. Mon cœur ne sera pas tranquille jusqu'à ce que *je le sache pris et pendu*. Mais on ne le fera pas. Car se serait trop bien et trop sage et je le crains, surtout si cela se vérifie, ce que tu m'as mandé hier [2].

Cette bête de *Petit Nez* aurait mieux fait de rester au milieu de ses glaces que de se mêler de choses qu'il ne comprend pas.

La lettre que Napoléon a écrite aux soldats me révolte [3]. Si les Souverains ne veulent pas voir le plan qui se forme dans sa tête, je les plains et ils méritent leur sort.

Je te jure que si *je l'avais, ce coquin, je pourrais le pendre de mes propres mains.* »

Vienne, 25 juillet 1915 (F. 2. 506. 1914, ad. 2).
X. X. à Hager en français.

« On m'affirme que l'Empereur Alexandre a eu à Paris une intrigue amoureuse avec madame Hortense (l'ex-reine de Hollande) et qu'il lui a promis qu'on ne prendrait rien de ce qui appartenait à madame Lætitia, à elle-même, aux frères et aux parents de Bonaparte. »

Paris, [4] juillet 1815 (F. 2. 506. 1914, ad. 2).
Nesselrode à la comtesse de Nesselrode (à Vienne).
(Sous couvert au conseiller actuel de Hoppe).
Intercepta) (en français).

« Je commence par t'annoncer que nous sommes à Paris, que je loge à l'Élysée-Bourbon dans les mêmes chambres, où

1. L'Empereur Alexandre.

2. Probablement l'acceptation de l'abdication en faveur du roi de Rome.

3. Cf. *Correspondance*, 32045. A l'armée. La Malmaison, 25 juin 1815.

4. Peut-être du 11 au 12 juillet, puisqu'Alexandre arriva à l'Élysée le 10 au soir.

tout est sur le même pied excepté qu'on a ôté les petits lits. Il paraît que c'est le seul endroit où on n'a pas compté sur le retour du roi de Rome.

Les trois Souverains ont quitté l'armée à Saint-Dizier et sont venus ensemble et en poste dans vingt-quatre heures ici. L'Empereur n'a emmené que Capo d'Istria et moi. Le reste vient par étapes.

Nous avons trouvé le Roi tout installé et son Ministère formé. Sa position est vraiment malheureuse comme celle de la France en général. Il ne sait de quel côté se tourner pour trouver des gens probes et habiles à la fois. Et il lui faut l'un et l'autre. Car, malgré qu'on l'ait bien accueilli, je n'ai pas vu que le désir de le revoir soit bien unanime. Enfin, il n'est pas à espérer que ce pays se tranquillise de si tôt.

Nous espérons encore nous emparer de la personne de Bonaparte, ce qui serait décisif. Il est à Rochefort bloqué sur une frégate par les Anglais.

Le Roi est venu immédiatement chez l'Empereur lui porter le Saint-Esprit et l'Empereur m'a envoyé porter le Saint-André à Monsieur et aux ducs d'Angoulême et de Berry. En général, l'Empereur est excellent et plein de délicatesse pour eux. Il a pris une marche et un ton très sévères vis-à-vis de Caulaincourt, Grouchy et de tous ceux qui ont évidemment trahi le Roi et favorisé le retour de Napoléon.

Pozzo se porte très bien. On lui a offert le portefeuille de l'Intérieur [1], mais il les a envoyés promener, et, quelque brillante que soit cette offre, je trouve qu'il a bien fait de s'y refuser.

Jusqu'à présent je n'ai été nulle part, excepté chez Talleyrand, Castlereagh et Wellington, qui est toujours grand et beau dans tout ce qu'il fait. C'est à lui que nous devrons tout.

Les Prussiens se conduisent d'une manière inconcevable ; nos troupes, parfaitement bien. Quelle heureuse campagne pour

1. Pozzo di Borgo à Nesselrode (lettre particulière). Paris, 8 juillet 1815 p. 202 : « Un journal nomme Richelieu, Ministre de la Maison du Roi et moi Ministre de la Marine. Il faudra dire à ce coquin qu'il a menti. » Cf. *Ibidem*, p. 211. Pozzo di Borgo à l'Empereur de Russie sur son « refus d'accepter le Ministère de l'Intérieur qui lui a été offert par le Gouvernement français ».

elles ! Elles n'ont pas perdu un homme. Toutes les inquiétudes de Saint-Pétersbourg seront calmées, je l'espère. »

Les difficultés (les Alliés n'avaient pas tardé à s'en apercevoir) n'avaient pas pris fin avec le départ et l'embarquement de l'Empereur, et Pozzo di Borgo avait bien jugé la situation en écrivant, à peine arrivé à Paris, le 8 juillet à Nesselrode : « La guerre est un état de tranquillité comparée aux intrigues de cette Babylone. » Il n'y avait rien d'exagéré à cette affirmation, comme le montreront les pièces qui suivent, quelques lettres particulières, la dépêche que Gentz adressait à Karadja au moment de quitter Vienne pour aller rejoindre Metternich, et deux rapports de Nota à Hager. Bien que ces différentes pièces soient toutes postérieures aux *Cent-Jours*, j'ai d'autant moins hésité à les produire que leur publication permet de prouver par des documents d'une authenticité certaine que les Prussiens avaient commencé, il y a juste un siècle, l'apprentissage de ces procédés de violence et de brutalité[1] qu'ils semblaient avoir déjà amenés à leur comble en 1870-1871, mais qu'ils ont trouvé moyen de perfectionner encore.

Je tenais enfin à verser au débat, en même temps que la lettre d'Yermoloff au prince Dolgorouki, le rapport dans lequel Nota signale à Hager les projets de démembrement de la France poursuivis avec tant d'acharnement par les Stein, les Münster, les Gneisenau, les Humboldt et les Hardenberg et à rappeler enfin, une fois de plus, que sans la magnanimité, la clairvoyance (momentanée, il est vrai) et l'énergie de l'Empereur Alexandre, il est plus que probable qu'on aurait en 1815 réussi à nous enlever l'Alsace et la Lorraine.

Vienne, 31 juillet 1815 (F. 2. 507. 2012, ad 2).
Gentz aux hospodars de Valachie (*Intercepta*) (en français).

« Nous avons eu aujourd'hui un courrier de Paris du 22. La fermentation est toujours grande en France. Le rétablissement du Gouvernement royal ne s'est opéré, même dans les villes du Midi, où le parti, qui le désirait, était le plus fort, qu'après de grands troubles et beaucoup de sang répandu. Bordeaux et plusieurs autres villes se trouvaient encore absolument sous le régime de la cocarde tricolore et d'innombrables désordres ont journellement lieu dans toutes les parties du pays.

« La France, écrit un juge compétent, est cette fois-ci sans

1. « J'ai pour l'armée prussienne, disait en août 1815 Alexandre Ier à Stein, une considération très grande, mais elle souille et profane la grande et belle cause des Alliés par la vengeance, les mauvais traitements et les violences de ses soldats. » (ALBERT SOREL, *l'Europe et la Révolution française*, t. VIII, 476.)

comparaison plus malade qu'à l'époque du premier retour de Louis XVIII. »

Un armistice comprenant Strasbourg, Landau et toutes les places d'Alsace a été signée le 22 entre le général Rapp et les généraux autrichiens. Il paraît que le motif principal de cette mesure a été de gagner du temps pour traiter la question épineuse de savoir à qui ces places doivent se rendre.

Les troupes autrichiennes sont en possession de Lyon. Un armistice conclu (le 11) entre le Maréchal Suchet et le général Frimont leur a remis cette ville.

Suchet a annoncé cet armistice par une proclamation plus fière, plus insolente encore que celle de Davout [1].

Autrichiens, Bavarois, Prussiens, tout est en marche vers la Loire. Il devient toujours plus probable qu'il s'y prépare un nouvel acte de guerre. Si les forces sous le Maréchal Davout, celles que le général Lamarque commandait contre la Vendée, le corps du Maréchal Suchet et celui du général Clauzel à Bordeaux peuvent agir de concert, il y aura fort au delà de 100 000 hommes à combattre.

Le général Becker [2], qui avait escorté Napoléon à Rochefort, a dit à son retour à Paris qu'il a vu dîner Napoléon à bord du *Bellérophon* avec un appétit prodigieux et le calme le plus parfait. Il est certain que son caractère ne s'est pas démenti un instant et qu'il a supporté ces dernières catastrophes avec un stoïcisme inaltérable. La crainte de perdre la vie ne peut avoir prise sur un homme qui dans les plus terribles dangers a constamment montré un courage de fer et qui le jour de Waterloo a tellement exposé sa personne qu'il n'y a pas un corps anglais ou prussien qui ne l'ait vu ce jour-là, au moins vingt fois au plus fort du feu et de la bagarre. S'il a préféré la captivité à la mort, c'est donc de propos délibéré qu'il a fait ce choix et on peut dire que du commencement à la fin de

1. Proclamation à l'armée du 11 juillet.

2. Becker (Léonard-Nicolas, comte de Mons) (1770-1840), beau-frère de Desaix. Cf. Pour les détails de son voyage avec l'Empereur de la Malmaison à Rochefort, la brochure du neveu et fils adoptif du général intitulée : *Relation de la mission du général comte Becker auprès de l'Empereur Napoléon depuis la seconde abdication, jusqu'à son passage à bord du* Bellérophon, et J. SILVESTRE, *la Malmaison, Rochefort, Sainte-Hélène*

sa carrière il a tour à tour étonné, déjoué, désolé, méprisé, bafoué et dérouté ses contemporains, énigme sans clef, phénomène sans exemple, sujet inépuisable de conjectures, de recherches et de désespoir pour l'historien qui voudra un jour en tracer le portrait fidèle et pour la postérité qui le jugera [1].

Une chose très singulière est que la *Gazette officielle de France*, qui depuis le retour du Roi est distincte et séparée du *Moniteur* et ne donne comme la *Gazette de Londres* que des pièces officielles proprement dites, a publié le 20 l'*Instrument du Congrès de Vienne* dans toute son étendue, quoiqu'il ne soit encore ratifié par aucun des Cabinets. Les autres journaux l'ont réimprimé dès le lendemain, et le motif de cette publication s'explique par les observations remarquables que le *Journal des Débats* y a ajoutées.

Je ne sais pas si cette mesure a été connue et approuvée ou non par les Cabinets alliés. Dans tous les cas, elle est fort adroite et ne manquera pas d'embarrasser ceux qui spéculent sur des projets de démembrement. »

Vienne, 3 août 1815 (F. 2. 507. 2012, ad. 2).
Anonyme à l'évêque de Nancy (à Baden) (*Intercepta*) (en français).

« Je viens de recevoir une lettre de Paris du 22 de Bombelles, aide de camp de Schwarzenberg. Il me fait une pitoyable peinture de l'esprit de rébellion et d'agitation qui existe en France, de la faiblesse du Roi qui ne sévit pas, du système qu'il a adopté, de l'impossibilité qu'il se maintienne par la suite s'il ne prend pas des mesures sévères, enfin du dégoût et du découragement des honnêtes gens.

C'est ainsi que le Roi, incapable de gagner un parti parmi les révolutionnaires, perd le sien et succombera abandonné

1. La dépêche de Gentz de même date, mais rédigée en allemand et que Klinkowström a publiée à la page 686 d'*Oesterreich's Theilnahme*... ne contient que ce seul paragraphe précédé en revanche de deux paragraphes tout différents relatifs à la résolution prise par Napoléon de se mettre sous la protection de l'Angleterre à son arrivée à bord du *Bellérophon* le 18 juillet et suivi d'un paragraphe qui ne figure pas dans la pièce interceptée par la *Polizei Hofstelle* et dans lequel Gentz annonce à Karadja qu'il partira le lendemain pour Paris.

de tous à l'instant même où les étrangers le quitteront. Dieu sait ce qui arrivera si ceux-ci s'en aperçoivent.

En tous cas, il n'y a que des malheurs réservés à notre pauvre France. Toutes les lettres tiennent le même langage. »

Vienne, 10 août 1815 (F. 2. 507. 2049, ad. 2).
Nota à Hager (en français).

« On affirme qu'on ne conservera pas à la France l'intégrité de son territoire. On lui ôte Landau, on démolit Huningue et on réduit le territoire aux limites d'avant la révolution.

On dit même qu'elle *perdra l'Alsace dont on ferait un royaume pour l'Archiduc Charles en y joignant le Palatinat.* D'autres disent que ce pays sera donné au Roi de Saxe qui cèdera *la Saxe à la Prusse.* »

Baden, 20 août 1815 (F. 2. 507. 2112, ad. 2).
Lanckoronski [1] à sa femme (à Leopol) (*Intercepta*) (en français).

« ... Les armées resteront au moins un an en France. Cette nécessité est produite par l'obstination des Souverains à croire la France capable de liberté, tandis que ces gens n'ont pas une seule qualité à l'acquérir et à la conserver. Cette nation est corrompue à un degré indicible.

J'ai lu une lettre de Mercy qui fait dresser les cheveux sur la tête.

Les Souverains ne quitteront pas Paris avant le mois d'octobre [2]. »

Baden, 23 août 1815 (F. 2. 507. 2167, ad. 2).
Yermoloff au prince Dolgorouki [3] (à Saint-Pétersbourg)
(*Intercepta*) (en français).

« Nous ignorons absolument comment se termineront les négociations en France. On a, ce me semble, *un peu bridé les*

1. Lanckoronski (Antoine, comte), conseiller intime. Député de Galicie.

2. L'Empereur Alexandre quitta Paris le 28 septembre.

3. Peut-être le prince Basile Dolgorouki, chef d'une des principales familles de l'aristocratie russe, mais plus probablement le général prince Wladimir Dolgorouki qui avait commandé le 2e corps d'armée de la grande armée russe en 1812.

Prussiens, dont l'esprit de vengeance pouvait produire une violente réaction. Si l'on veut soutenir le Roi, il faut l'obliger à s'unir étroitement avec sa nation et ne pas traiter trop durement cette dernière. Qu'on n'écoute pas les cris des royalistes enragés. Pas de vengeances, pas d'autres conditions de paix que celles du Traité de Paris de 1814. Ce n'est pas en avilissant un peuple qu'on lui donne de l'attachement pour son Gouvernement. Il me semble qu'il serait prudent de se borner à exiger quelques contributions à l'entretien des troupes, et pas autre chose, à moins qu'on ne veuille voir les Français de tout parti faire cause commune contre nous.

Vous apprendrez avec plaisir que les Souverains hâtent la marche des négociations afin de pouvoir quitter Paris au plus tôt. L'Empereur d'Autriche se rendra ensuite à Milan pour s'y faire couronner [1]. Quant au nôtre, j'ignore s'il retournera ou non immédiatement à Saint-Pétersbourg. »

Baden, 31 août 1815 (F. 2. 507. 2216, ad. 2)..
Une anonyme à la comtesse de Waldstein [2] (à Vienne)
(*Intercepta*) (en français).

« J'ai reçu ce matin une lettre de madame d'Ecquevilly [3]. Elle me dit que les Anglais se conduisent admirablement, les Russes et les Autrichiens supportablement et les *Prussiens abominablement.*

Le pauvre roi de Prusse essaye de faire de son mieux, mais n'y peut rien du tout. »

Pour terminer, une étrange lettre qu'on aurait eu, je crois, intérêt à connaître dans toute sa teneur. Malheureusement le personnel du *Cabinet Noir*, peut-être parce que fort éprouvé par le long et colossal effort qu'on lui avait demandé, s'était quelque peu relâché du beau zèle dont il avait pendant les longs mois du Congrès, donné

1. L'Empereur François fit son entrée solennelle à Venise le 31 octobre et à Milan le 31 décembre.

2. Probablement la comtesse Isabelle de Waldstein, fille de la comtesse Rzewuska, née Lubomirska, « celle que sa mère voulut marier au duc de Berry, lors d'un séjour que le prince fit à Vienne (en 1800, je crois »), dit la baronne du Montet dans ses *Souvenirs*, p. 407).

3. Probablement la femme du marquis d'Ecquevilly qui avait été major de l'armée de Condé. (Baronne du Montet, *Souvenirs*, p. 409, note.)

journellement la preuve : au lieu de reproduire *in-extenso* une pièce aussi extraordinaire, il se contenta de l'analyser.

Londres, 10 octobre 1815 (F. 2. 503. 2531, ad. 2).
Mac Kenrot [1] à Marie-Louise, 37, Gower Street.
(*Intercepta*) (en français). (Analyse.)

« Il lui fait part de l'impossibilité d'envoyer, comme il voulait le faire, des journaux et des livres à Napoléon « auquel on ne peut rien faire parvenir que par l'intermédiaire de lord Bathurst », et se met à cet effet à la disposition de Marie-Louise.

Il lui expose ensuite les démarches qu'il a faites auprès des membres du Parlement pour mettre fin à l'exil cruel et à la déportation inconstitutionnelle et illégale de Sa Majesté l'Empereur dans ladite île de Sainte-Hélène.

Il ajoute qu'il est efficacement aidé dans ces démarches par le grand jurisconsulte anglais Capel-Lofft. Il a donc bon espoir dans le prompt retour de Napoléon et conseille à cet effet « aux membres de la Famille impériale de former à Londres un *Établissement de Banque et de Commerce sous la raison sociale Bonaparte et C°*. Idée qui peut sembler baroque au premier abord, mais qui prouverait la confiance de la famille dans l'honneur national du peuple anglais. » Il se chargerait de la réalisation de ce projet qui nécessiterait une mise de fonds très limitée.

Il cite à Marie-Louise à l'appui de son idée l'exemple des commandites établies par le Grand Frédéric à Hambourg, Amsterdam et Cadix.

En finissant il proteste de son « dévouement absolu à l'Em-

1. Mac Kenrot, né en Écosse, mais dont mon ami Watson, auquel je dois ces quelques indications, n'a pu parvenir à connaître l'âge et moins encore les antécédents, se faisait passer pour banquier. Il prit une part assez active aux démarches, infructueuses faites par Capel Lofft (1er août 1815) pour amener l'Empereur Napoléon à Londres en qualité de témoin dans un procès intenté à un officier de marine. On aurait voulu, en s'appuyant sur l'*Habeas Corpus Act.* tirer l'Empereur de Sainte-Hélène en le faisant comparaître au *King's Bench.* On rejeta ces conclusions et Mac Kenrot paya les frais de cette instance, ainsi qu'il ressort de deux de ses lettres à Bunbury en date des 3 mai 1816 et 13 mars 1817. (Renseignements dus à l'obligeance de M. G. L. de Saint-M. Watson. Pour plus de détails sur le singulier personnage que semble avoir été Mac Kenrot, Cf. WATSON, *A Polish Exile with Napoleon*, p. 145.)

pereur pour lequel il est prêt à tout, à verser son sang et à sacrifier sa vie ».

Il donne comme référence le docteur Frank [1]. »

Le même jour, Mac-Kenrot avait adressé une lettre absolument identique à la comtesse de Lipona, Caroline Murat. L'ex-reine de Naples n'était pas, à ce moment, assez riche pour commanditer une banque et quant à la ci-devant Impératrice, comme bien l'on pense, elle n'eut garde de répondre à un homme qui cherchait à sauver la vie de celui dont elle rougissait d'avoir été la femme.

COMMANDANT WEIL

1. A ce moment le plus célèbre des médecins de Vienne.

LA SCANDINAVIE ET LA GUERRE

I

La Norvège est aujourd'hui la voie la plus directe qui mène de l'Europe occidentale et d'Amérique dans les autres pays scandinaves et en Russie, et la seule ligne de bateaux qui y conduise régulièrement est celle qui va de Newcastle à Bergen.

La Hanse autrefois fit cruellement sentir sa domination sur cette ville de navigateurs et de commerçants. A l'heure actuelle s'est réveillée, là comme dans toute la Norvège, l'antique haine contre l'Allemand. L'invasion de touristes allemands qui, de juin à septembre, inondait les fjords, les visites du kaiser, et celles de ses navires de guerre n'avaient pas diminué cette animosité datant de plusieurs siècles. C'est à Bergen qu'on a, dans le courant de cet hiver, et pour la première fois en Scandinavie, refusé les chèques allemands. Les négociants et les banquiers veulent être payés en argent norvégien ou en or allemand.

Dès le commencement d'août, la Norvège a été inondée de publications allemandes. Des personnes qui avaient toutes les raisons de croire leur nom et leur adresse inconnus, en trouvaient chaque jour dans leur courrier. Les journaux recevaient des télégrammes de Björn Björnson que l'on apprit bientôt à jeter au panier. On n'en impose pas ainsi au Norvégien. Il a beaucoup de jugement et le sens du comique ; cet empressement produisit l'effet contraire de celui qu'on en attendait, et d'autant plus que des affaires d'espionnage transpiraient malgré le silence de la presse. On racontait que la police avait découvert, dans une fabrique bâtie par un Allemand dans une

île du fjord de Christiania, des plates-formes en ciment destinées à l'artillerie lourde. Les Norvégiens étaient instruits de ce qui se passait en Belgique ; ils y ont de nombreuses relations d'affaires ; ils y ont même des liens de parenté et plusieurs d'entre eux sont retournés à Anvers après l'occupation. En général, les femmes n'ont voulu y rentrer à aucun prix. Les esprits sont donc très mal disposés à l'égard de l'Allemagne et, au début, la foule qui, à Christiania, lisait les dépêches devant les bureaux des journaux, faisait entendre des hourras lorsqu'elles annonçaient des avantages français. Le ministre d'Allemagne s'en est plaint, et ces petites manifestations ont cessé.

On a beaucoup parlé du discours de Fridtjof Nansen dans lequel il a affirmé le droit à l'existence des petites nations ; je l'ai entendu au cours d'une conversation démontrer avec une certaine passion, lui si froid d'ordinaire, la nécessité d'un grand nombre de civilisations. Elles se développent par leur influence réciproque et par les réactions que provoque leur contact. Les civilisations des petits peuples sont certainement les plus utiles ; ils peuvent faire plus d'essais et porter certaines formes de la vie sociale à une plus grande perfection. On imagine quel accueil trouvèrent dans un petit peuple ces vérités, au moment où la Belgique était envahie et où la Serbie se défendait pied à pied.

Quelque temps après, un ancien ministre norvégien, M. Konow allait beaucoup plus loin que Nansen. Dans une conférence à la *Société des Étudiants*, il affirmait que la neutralité d'un État n'obligeait pas les individus à étouffer leurs sympathies, ni même à les taire. D'après lui, celles de la Norvège tout entière sont anglaises ; les intérêts du pays sont liés à ceux de l'Angleterre. Si sa marine marchande, qui compte sept mille bâtiments, a pris l'extension qu'elle a aujourd'hui, c'est parce que ses vaisseaux, dans les ports de la Grande-Bretagne, sont traités comme les bâtiments anglais. La navigation est le métier qui occupe le plus de gens en Norvège ; l'anglais est la langue étrangère qu'on y parle le plus ; les premiers touristes ont été des Anglais ; l'Angleterre a eu une grande influence sur la vie politique. M. Konow, pour donner une idée des sentiments norvégiens, a rapporté que maintes fois, s'adressant à des enfants qui jouaient dans

la rue, il leur avait demandé qui serait victorieux et que ces jeunes citoyens norvégiens lui avaient toujours répondu : « L'Angleterre, naturellement. »

Parmi les écrivains, on s'occupe moins de l'Angleterre que de la France. Le professeur Christian Collin, dans des feuilletons très détaillés, a fait le procès de la *Kultur* allemande moderne si éloignée des principes humanitaires de Kant, de Herder, de Gœthe et de Schiller. Les articles de Hjalmar Christensen, romancier de grand talent, ont exposé avec beaucoup d'esprit, de finesse, et avec un sens profond de notre génie, les raisons que la Norvège avait d'aimer la France. L'influence latine s'est, par nous, mieux transmise que par aucun autre peuple de race latine. Et combien de contacts dont nous avons perdu la trace, tel celui que révèle ce Massillon trouvé dans la bibliothèque d'un presbytère de campagne ! « Qui sait, se demande Hjalmar Christensen, si les sermons destinés à la cour de Louis XIV n'ont pas été prêchés à des paysans norvégiens? » Les idées du XVIIIe siècle français ont passé dans la constitution de 1814 qui régit encore la Norvège. « Mais, ajoute-t-il, ces infiltrations nous ont tellement pénétrés que nous n'en avons plus conscience. » Il raconte enfin comment le sens de la beauté des monuments s'est éveillé en lui lorsqu'il a vu Paris pour la première fois. Jamais auparavant il n'avait pensé qu'une ville pût être belle. Il comprit alors seulement que des rues, des places, des façades de maisons forment un ensemble agréable dont un peuple prend soin comme une femme prend soin de sa beauté. Il voit avec horreur l'invasion du Nord de la France. « A travers les télégrammes de la guerre, dit-il, il me semble entendre des pas de chevaux marchant sur de la vieille porcelaine. » M. Jens Thiis, le directeur du musée des Beaux-Arts de Christiania, vient de donner une série de conférences sur l'art français. Le romancier Johan Bojer en a fait plusieurs sur la France. Ses pensées se tournent aussi vers la Serbie. Désirant ardemment pour son pays une préparation militaire capable d'assurer son indépendance, il lui offre l'exemple de cette nation héroïque. Les mêmes idées inspirent le colonel Angell, officier en qui la variété des connaissances égale la valeur militaire. Il a parcouru une partie de l'Europe ;

il a visité le Slesvig ; il a été l'instructeur de nos alpins et du roi Pierre de Serbie à qui il a enseigné à se servir de *skis*. Ayant fait chez les Serbes un second séjour lors de la guerre des Balkans, il professe une vive admiration pour eux. Il a réuni ses impressions dans un petit volume qui sera bientôt traduit en français. J'ai longuement causé avec lui et, dans ces entretiens où le souci de la Norvège, de sa vie morale, de sa dignité, de son existence même tenait tant de place, parfois il s'interrompait pour dire : « Je vous envie votre guerre ! »

II

Il est singulier de trouver en Danemark, dans un pays qui a été démembré par la Prusse, plus de sympathies allemandes qu'en Norvège. En vérité on serait tenté de croire que l'impression qui y domine est l'appréhension de la guerre. Incertain sur l'issue du conflit, inondé dès le début de fausses nouvelles à travers lesquelles il ne savait pas voir clair, harcelé par l'Allemagne qui lui reprochait à tout moment de sortir de sa neutralité, nous connaissant mal et, en certains cas, ajoutant foi aux calomnies que l'on répand sur notre compte, le Danemark a comprimé la sympathie que, depuis longtemps, il éprouvait pour nous. Cette sympathie n'en subsiste pas moins.

Un des plus charmants souvenirs que je garde du Danemark est la soirée que j'ai passée à Copenhague chez madame Otteson, la fille de Gustav Johannsen qui a été député du Slesvig danois au Reichstag. Ses enfants, un garçon et une fille de dix-neuf et vingt ans dont la radieuse jeunesse illuminait cet intérieur, me montrèrent le portrait du général Joffre qu'ils avaient piqué au mur et entouré de drapeaux français ; ils l'appelaient *le libérateur*. Quand on eut soupé, ils se mirent au piano et jouèrent *la Marseillaise*, *Tipperary*, *la Brabançonne*. Pendant ce temps, leur mère, encore jeune, remplie de cet humour danois à la fois doux et fin, parlait du Slesvig et de l'horreur qu'il y avait, pour ceux qui, comme ses parents, y demeurent, d'être privés de toute nouvelle exacte et de croire, ainsi qu'ils le font, que l'Allemagne a été attaquée par ses adversaires.

J'ai vu les photographies de nos généraux dans bien d'autres maisons. Nous comptons de grands amis parmi les écrivains et les savants dont le Danemark est le plus fier. Je suis souvent allé voir Harald Höffding dans cette belle retraite que lui a procurée la générosité testamentaire de Carl Jacobsen, le brasseur.

On traverse pour arriver chez lui la splendide brasserie de Ny Carlsberg ; ordre, propreté, belles et solides constructions, tenue des ouvriers heureux d'être là, tout montre que c'est un établissement modèle. L'architecture parfois un peu fastueuse est ornée de nombreuses statues où reparaissent trop souvent Carl Jacobsen et sa femme Ottilie ; mais qui voudrait sourire de l'enthousiasme de ce marchand de bière magnifique, quand on sait qu'il a tant recherché les œuvres d'art françaises les meilleures, quand on constate qu'il a inscrit tant de distiques français sur ses murs et qu'il honora si pieusement Pasteur dont les découvertes ont été le point de départ de sa fortune ? Pasteur a ses statues et une avenue porte son nom. C'est elle qui mène à la maison du philosophe.

M. Höffding a opéré autrefois une révolution dans l'enseignement de la philosophie en Danemark et dans toute la Scandinavie en remplaçant l'hégélianisme, que Kierkeagard avait déjà combattu, par la philosophie de l'expérience, dont il avait appris les méthodes en France et en Angleterre. Son attachement pour notre pays a grandi avec le temps ; il le témoigne dans les termes mesurés et significatifs qui sont dans sa manière, et fait quelques spirituelles remarques sur les savants allemands enrégimentés à la prussienne. Amusé, il me montre des lettres reçues d'Allemagne, et dans lesquelles on lui annonce que ses livres seront désormais boycottés, parce qu'il a célébré trop froidement, dans une interview, les mérites de la science allemande.

Un brillant historien du moyen âge scandinave, M. Troels Lund, parle avec plus de vivacité. Président de ces corps de volontaires qui se sont formés depuis quelque temps en Danemark, la guerre lui semble possible pour son pays, peut-être nécessaire. Je l'entends aussi disséquer la culture allemande et porter une main sacrilège sur les ancêtres de cette culture, pour lesquels nous professons encore du respect.

M. Kristoffer Nyrop, le romaniste, prend les choses sur un autre mode. Dans la demi-réclusion que lui fait sa vue affaiblie, les émotions deviennent chez lui d'une intensité singulière. « Vous ne pouvez croire combien je souffre pendant cette guerre ! » me disait-il. Pourtant son activité ne s'est pas ralentie ; il a multiplié ses articles sur tout ce qui appartient à la pensée française, comme les *Mémoires* de Saint-Simon dont on vient de publier une traduction danoise, ou sur des sujets actuels plus brûlants. Ses récentes conférences sur le peuple français, dans le Jutland, à Odense et à Copenhague, ont enchanté et transporté de très nombreux auditoires. Il enfante les dévouements à notre cause parmi ses élèves et ce qui gravite autour de lui d'hommes intelligents. Nous avons trouvé là assez de personnes dévouées pour traduire, sans espérance de compensation d'aucune sorte, un certain nombre de nos brochures de guerre.

Ce que j'ai pu voir du monde industriel et commercial, je l'ai trouvé dans les mêmes dispositions ; mais il me fallait entendre quelques reproches sur la façon dont, pendant tant d'années, noùs avons négligé nos intérêts commerciaux en Scandinavie.

La généreuse pitié du Danemark s'est manifestée dans la souscription qu'il a faite pour les Belges. Elle est montée presque à un million de francs, somme énorme pour un petit pays qui souffre de la guerre et où seuls quelques hommes d'affaires ont gagné des sommes considérables au milieu de la gêne de tous.

On rencontre des partisans de l'Allemagne dans la noblesse qui en est originaire ou qui même y a des alliances, chez les radicaux, chez les socialistes et dans les milieux littéraires. Des esprits se sont laissé impressionner par la valeur de la culture allemande, sans avoir toujours puisé à ses sources. Il n'est pas inutile de se vanter de ses perfections ; cela finit par convaincre ; et les Allemands font sans cesse leur éloge. Le pangermanisme danois n'est pas un phénomène inconnu ; Johannes V. Jensen, poète et romancier de talent, et qui ignore complètement la France, en est un exemple. Chez beaucoup de ceux qui ont eu du succès en Allemagne, l'intérêt parle d'ailleurs plus haut que tout autre sentiment.

L'Allemagne n'a exercé presque aucune influence littéraire et artistique sur le Danemark depuis cinquante ans. Elle en a eu au temps du romantisme, mais pendant une assez courte période. Dans les années qui ont suivi 1870, M. Höffding a fait connaître à ses compatriotes la philosophie française et anglaise, Georg Brandes a rapporté de France les idées de Renan et de Taine, les procédés de Sainte-Beuve, grâce auxquels il a renouvelé la critique littéraire. Une école de romanciers réalistes est née dont le premier a été J. P. Jacobsen, un Flaubert danois, moins âpre. D'autres, en grand nombre, ont pris pour maître Maupassant. La poésie décadente a été imitée par les jeunes écrivains. Paris a remplacé Munich et Dresde pour les artistes. C'est aussi vrai pour le Danemark que pour la Norvège et que pour la Suède. Au point de vue de l'évolution artistique on ne peut guère séparer la Suède, la Norvège, le Danemark et la Finlande. Un Thaulow, un Carl Larsson ont appris leur métier chez nous. Plusieurs des œuvres de Rodin ornent les places publiques des villes scandinaves. A Copenhague les collections de Jacobsen, à Göteborg celles de Fürstenberg, ces deux mécènes qui ont si richement doté leurs cités, ne sont composées que de tableaux et de statues scandinaves ou français. L'admirable musée de Christiania, admirable non par la quantité, mais par le choix et l'arrangement, possède une des plus belles galeries qu'il y ait de tableaux impressionnistes français. La collection de M. Faahrœus, et tel intérieur composé avec un goût exquis comme celui de M. Carl Laurin à Stockholm, sont remplis de gravures et de tableaux français.

Mais, tandis que la littérature et l'art recevaient beaucoup de la France, et que la peinture, celle de Zorn ou de Thaulow, y obtenait le succès que l'on sait, les ouvrages d'imagination scandinaves trouvaient d'immenses débouchés en Allemagne, ce qu'explique en partie la médiocrité de la littérature allemande. Une romancière danoise, Marie Ingeborg Sick, vendait ses livres à vingt mille exemplaires par année dans l'empire et recevait journellement des lettres de quelque admirateur teuton. La réputation de Karen Michaëlis s'est faite en Allemagne. Peter Nansen, séduisant, profondément immoral, est le romancier le plus lu des officiers autrichiens. Ces écrivains

de petits pays sont flattés de voir leurs œuvres répandues parmi les *quatre-vingt millions* d'Allemands des deux empires et heureux de toucher des revenus énormes pour la Scandinavie. La mesure de reconnaissance due à l'un et l'autre pays, celui qui a fécondé intellectuellement et celui qui nourrit matériellement, a été discutée dans des articles innombrables, — car que peuvent faire les spectateurs de cette lutte gigantesque, si ce n'est en parler et examiner sous toutes les faces les questions qu'elle soulève?

Karl Larsen, le romancier, et l'éditeur des lettres de soldats de 1864, a été amené à prendre dans le conflit une attitude tout à fait allemande. Il a trouvé là une occasion unique d'étudier la psychologie d'un peuple pendant la guerre, alors qu'il n'avait jusqu'à présent examiné et publié que des lettres militaires appartenant au passé. Ébloui par le prestige de l'Allemagne, c'est uniquement de ce côté qu'il a porté ses regards ; il a, dans ses articles, célébré l'Allemagne et son militarisme qu'il regarde comme un facteur de culture, « l'apport vraiment original de l'Allemagne dans la civilisation moderne ».

D'après lui, il n'y a pas un militarisme d'une part, et d'autre part un peuple allemand, le premier belliqueux, le second travailleur et paisible. Selon Larsen, le militarisme des Hohenzollern, qui a créé l'Allemagne, est devenu la matière de son cerveau, le nerf de sa force. Et il s'est trouvé que le militarisme était une méthode admirablement appropriée à notre époque de machinisme, dans laquelle il faut à la fois une préparation des plus minutieuses et la faculté de mouvoir les masses afin de pouvoir faire face à une concurrence formidable. L'enfant allemand est militarisé à l'école, l'ouvrier, l'étudiant le sont également; il ne dit point le professeur, mais cela s'entend. Le militarisme est une méthode de travail, une conception de la vie, une religion d'État. M. Karl Larsen a passé de l'explication à l'admiration, et de l'admiration au dévouement absolu de la cause allemande. On l'a pu voir dans la querelle qu'il a cherchée [1] à M. Bédier pour la traduction des textes reproduits dans *les Crimes allemands*. M. Nyrop a chaudement défendu

1. Dans des articles parus dans *Politiken*, en mars, et dans le volume intitulé : *Det store Krig*.

M. Bédier qui a mis fin aux attaques en déclarant qu'il mettrait la traduction de son contradicteur en regard de la sienne dans l'édition danoise de sa brochure, ce qui ne changerait rien au sens ni à la portée de cette publication.

La conduite de M. Larsen, l'âpreté qu'il a mise dans cette discussion ont été blâmées par ses compatriotes, de même qu'ils ont déploré la lettre de M. Georg Brandes à M. Clemenceau.

Celui-ci les a évidemment blessés en taxant de lâcheté leur inaction dont il ne comprenait pas les raisons, faute de connaître leur situation; cependant, ils ont pensé que le vieux critique danois n'exprimait pas du tout leurs véritables sentiments lorsqu'il déclarait qu'il n'était pas si facile de prendre parti, entre l'Entente et l'Allemagne et que, si l'on protestait chaque fois qu'il se commet dans le monde quelque action comme l'incendie de Louvain ou le bombardement de la cathédrale de Reims, on ne cesserait de s'indigner. L'article final de M. Clemenceau, *Adieu, Brandes*, a été généralement approuvé par les Danois.

En somme, malgré les quelques exceptions que j'ai signalées, on peut affirmer que les sympathies pour la France sont nombreuses et vives en Danemark ; mais il faut ajouter que son gouvernement, reflet de l'opinion radicale et socialiste, est faible, craintif et, en partie, de tendances allemandes.

III

Les Suédois, au contraire, ont à leur tête des hommes fort intelligents et fort sages qui paraissent conduire prudemment les affaires pendant cette période si difficile pour les neutres. Le roi de Suède a été heureux dans le choix de son cabinet actuel ; il semble avoir eu une idée également heureuse en prenant l'initiative de cette entrevue de Malmoe, avec les rois de Norvège et de Danemark où fut garantie la neutralité des trois États et qui a paralysé, jusqu'à un certain point, certaines velléités d'intervention. Ils se sont entendus depuis pour remettre ensemble des notes aux puissances qui ont proclamé le blocus. Entre la Suède et la Norvège, il y a une alliance qui agit surtout au point de vue militaire. Mais l'accord des

trois nations ne durera que tant que les intérêts seront les mêmes. Il y a déjà eu un essai de congrès dans l'intention de réglementer et de diminuer le taux du fret; mais comme la marine norvégienne, en risquant beaucoup, réalise des profits considérables, elle a refusé d'entrer en pourparlers. Elle a, pendant ces derniers temps, été favorisée plus que jamais par le gouvernement de la Grande-Bretagne, aussi les torpilleurs allemands ont-ils fait la chasse à ses bâtiments avec une continuité qui n'est pas sans intention ; parmi les neutres c'est elle qui en a le plus perdu. Malgré cela, elle ne veut pas renoncer à ses avantages. Les conventions entre les trois royaumes ne s'étendront jamais très loin ; on peut se fier, pour les faire échouer, aux rancunes scandinaves. Il y a quelques jours, M. Harald Hjärne, l'historien suédois, dans une interview [1] au cours de laquelle il prononçait quelques paroles assez humiliantes pour les Norvégiens, assurait que, lorsque les circonstances les y engageraient, ils seraient prêts à frapper la Suède dans le dos.

Si en Danemark nos partisans sont plutôt des conservateurs, en Suède notre influence s'appuie sur les libéraux et les socialistes, à l'exception d'un petit groupe de ces derniers attachés à l'Allemagne par les doctrines et la discipline qu'ils en ont reçues.

C'est que la question est avant tout une *question de défense;* dans les deux pays, les conservateurs sont partisans des dépenses militaires. Comme, en Danemark, l'ennemi national est l'Allemagne, les nationalistes veulent armer contre elle, tandis que radicaux et socialistes lui sont volontiers favorables. En Suède, depuis quelques années, on a fait de la Russie l'ennemie héréditaire. L'Allemagne, par toutes les voix qu'elle possède parmi les Suédois, a exaspéré ce sentiment. Il faut se défendre contre la Russie et s'appuyer sur l'Allemagne, cette protectrice, cette parente qui sauvera la Suède. Libéraux et socialistes voient dans le militarisme allemand un autre danger ; toutes leurs aspirations les portent vers la France et l'Angleterre ; pour eux, nous représentons — et ils ne se trompent pas — le libéralisme et nous apportons le souffle

1. *Morgenbladet.* Christiania, 16 avril.

des idées nouvelles. Il est à regretter seulement qu'ils soient trop souvent mal informés sur nous, sur notre situation actuelle et sur les événements de la guerre. C'est leur ignorance assez excusable des points de vue français et anglais qui a fait croire à des observateurs rapides que toute la Suède était allemande.

La question des sympathies que nous rencontrons est la seule qui nous intéresse ici. La politique suédoise ne nous importe qu'en raison des tendances allemandes ou françaises qu'elle suppose. Reconnaissons-le, même dans la droite, une moitié seulement est pour l'Allemagne. Les masses populaires, toujours lentes à changer sont de notre côté. Le vieux surnom du teuton *Æppeltysk, Allemand à la tête de pomme*, est toujours employé. Nous avons encore beaucoup d'amis, des amis célèbres et puissants, des amis qui travaillent pour nous comme Marika Stjernstedt dont les articles sur le caractère de l'officier et du soldat français sont si justes, et des amis obscurs qui, confiants en notre succès, ont les yeux fixés sur nous. Mais il n'y en a pas assez. Tout ce qui se dit cultivé, et l'est quelquefois, Upsal, sauf un petit groupe religieux et les romanisants de l'Université, l'armée, les artistes, les écrivains, les instituteurs sont germanophiles ; il est donc à prévoir que, s'il n'y a pas une transformation complète, les générations à venir le seront tout entières, car, là-bas, les maîtres ont plus d'influence sur les enfants que n'en ont les parents. On voit beaucoup de fils allemands dans des familles où le père est encore français. On n'expose aux vitrines des magasins que les portraits de l'empereur Guillaume et de ses généraux ; leur nombre redouble quand on annonce de ces demi-succès dont les Allemands font de grandes victoires. J'ai vu dans plusieurs maisons de petits drapeaux allemands ; mais il faut dire que l'un d'entre eux arboré à une brasserie de Stockholm a été arraché un soir par les marins de la flotte. Bien des fois, j'ai entendu répéter qu'on nous aimait beaucoup, et qu'on aurait vraiment de la peine si la civilisation française disparaissait. Ou bien on prenait soin de nous assurer que les Allemands pensaient de même, qu'eux aussi ne parlaient de nous qu'avec aménité.

La froideur à l'égard des Belges est, chez des neutres, ce

qui révolte le plus. Il y a eu en Suède une souscription ouverte par l'archevêque d'Upsal qui jusqu'à présent a dû rapporter une centaine de mille de couronnes, et à Stockholm deux concerts restreints comme public. Dans une de ces réunions, j'ai entendu M. Svante Arrhenius, un des savants qui honore le plus la Suède par sa science et par son caractère, entretenir ses auditeurs de l'importance et de l'étendue de l'industrie belge. Il a terminé en rappelant les traitements qu'a subis M. Solvay de la part des Allemands « qui, a-t-il déclaré, ont renouvelé pour lui les coutumes barbares du moyen âge ».

Mais il y a un sentiment tout à fait nouveau en Suède, qui montre d'une façon indiscutable l'influence allemande, c'est la haine de l'Angleterre. On ne l'aimait pas beaucoup jusqu'à présent, il est vrai. Pourtant, le libéralisme dans la seconde moitié du XIXe siècle avait trouvé ses modèles en Grande-Bretagne. L'école historique de Harald Hjärne a professé une grande admiration pour la nation anglaise et ses maximes de gouvernement. Les goûts anglais ont régné chez les Suédois comme chez tous les autres peuples. Göteborg était une ville complètement anglaise, où l'on donnait aux enfants des prénoms anglais. Soudain, avec la guerre, est apparue une violente opposition à tout ce qui vient d'Angleterre. Ses journaux d'antique renommée sont traités de « presse jaune », leurs nouvelles regardées comme fausses. Les soldats anglais sont débiles et malingres. La France a bien sujet d'être mécontente de ses alliés. L'explication de ce courant d'opinion est très simple. Une femme me l'a donnée sans ambages. « Pourquoi je déteste la politique de l'Angleterre ? — Mais parce qu'elle a fait la guerre à l'Allemagne. » Si l'Angleterre a mis d'assez grands obstacles au commerce de la Suède, l'Allemagne jusqu'au mois de mars l'a empêchée d'exporter son bois ; elle a coulé plusieurs bâtiments suédois ; mais l'irritation qu'elle aurait pu provoquer ainsi semble s'être tournée contre l'Angleterre, le blocus allemand répondant au blocus des alliés ! Les Suédois jouaient gros jeu en laissant quelques-uns d'entre eux parler avec tant de violence, car si l'Allemagne est leur fournisseur, les Français et les Anglais sont leurs banquiers, et les Anglais leurs gros acheteurs de bois. Qu'il plaise aux Alliés de les boycotter ou même simplement de gêner davantage

leur navigation, et leur situation pourrait devenir très difficile. Ils ont aussi trop oublié l'intervention de l'Angleterre en 1908, lorsque la Russie a demandé qu'on la libérât d'une des clauses du traité de Paris par laquelle elle s'était engagée à ne pas fortifier les îles d'Aaland. Cet archipel, situé en face de Stockholm, est une perpétuelle menace pour la Suède. La Grande-Bretagne, malgré son entente avec la Russie, maintint alors les conditions qu'elle avait posées en 1856. Récemment, dans un article de l'*Edinburgh Review*[1], M. Edmund Gosse, rappelant cet incident, allait jusqu'à demander que, dans le grand remaniement de l'Europe qui aura lieu à la fin de la guerre, ces îles fussent définitivement cédées à la Suède, puisque leur situation géographique les rend plutôt dépendantes de la Suède que de la Finlande.

L'Angleterre n'est aujourd'hui regardée avec bienveillance que par un petit groupe d'hommes appartenant à la Haute Église suédoise, si on peut l'appeler ainsi, et qui par suite de leurs relations avec des membres du clergé anglican ont acquis une profonde estime pour leur dignité, leur science et leurs tendances religieuses ; dans ce milieu on prise également assez haut la piété des catholiques français. Le nouvel archevêque d'Upsal, M. Nathan Söderblom, qui est à l'origine de ce courant, a dans sa première lettre pastorale, au mois de novembre, longuement parlé de la guerre ; il a décrit l'effet moral qu'elle produit sur les trois grands pays dont il connaît le mieux la population : la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Il a insisté avec prédilection sur les manifestations du sentiment religieux en France, citant à la fois les derniers articles de M. de Mun et ceux du *Journal de Genève* sur les prêtres soldats. Il a, à propos de la Belgique, employé ce mot latin si pittoresque dans sa forme suédoise, et d'une signification si émouvante « dans ses souffrances, elle *vicarie* pour toutes les petites nations ».

L'histoire de l'influence allemande en Suède serait intéressante à retracer. Elle peut se résumer ainsi : elle date de 1870. Pendant la guerre les Suédois furent pour nous. Après notre défaite, nous perdîmes la faveur publique. Cette transformation, pour s'accomplir, a pourtant demandé un certain temps ;

1. Avril 1915.

la civilisation suédoise n'est vraiment sous l'influence allemande que depuis une quinzaine d'années.

La reine est Allemande de naissance. On dit que le roi, lorsqu'il était prince royal, éprouvait la plus vive admiration pour le Kaiser. Quant au roi Oscar II, il répétait toujours à nos compatriotes qui lui étaient présentés que son cœur était français, mais son cerveau allemand.

Un décret de 1905 qui transforme l'enseignement, supprima le français comme langue obligatoire dans les *realskolor* dont les programmes sont ceux des premières classes de nos lycées. Dans les gymnases, qui représentent nos humanités, on n'imposa le français qu'en première année ; dans les deux suivantes, il devint facultatif.

Dès lors, les journalistes ont puisé leurs informations dans les revues et les journaux allemands, les médecins et les hommes de science d'un niveau moyen se sont instruits dans les ouvrages allemands. Cependant on parle encore beaucoup le français en Suède. C'est celui des trois pays scandinaves où l'on trouve le moins de sympathies pour nous mais où l'on entend le plus notre langue. Du reste, une commission travaille actuellement à de nouveaux programmes où le français retrouverait son ancienne place.

De ce que contenaient nos journaux il restait surtout dans l'esprit des Suédois les scandales arrivés en France et qui prenaient chez eux des proportions considérables, car ils sont très friands des candales. Les gens qui ne savent rien de nous, s'attachent à certaines anecdotes peu édifiantes et les ressassent à l'infini. J'ai vu, ces temps derniers, des personnes qui ne m'ont jamais fait une question sur la guerre, sur l'état de la France, mais qui n'ont pu se tenir de me demander ce que devenaient les apaches et si j'en avais vu. Pour elles, France et apaches sont deux mots qui s'entraînent l'un l'autre.

En ce moment, dans les librairies de Stockholm, il y a pour cinquante publications allemandes, une de nos revues ; dans les librairies d'Upsal, on ne trouve ni une revue ni une brochure française. Si l'on dit : « Vous n'avez donc pas de livres français? » on vous mène, dans la librairie la plus savante de Stockholm, devant une dizaine d'ouvrages historiques d'un genre anecdotique, dans les autres on vous montre une rangée

de romans dont les auteurs et les titres sont complètement inconnus et qui faisaient sans doute partie de fonds de librairies impossibles à écouler.

Tout le commerce extérieur suédois était, jusqu'à ce jour, aux mains des Allemands. Ils vendaient en Suède les marchandises étrangères, de même qu'ils fournissaient à la France des produits suédois à meilleur marché que les Suédois eux-mêmes. Leipzig était le centre de la commission du livre pour la Scandinavie, la Finlande, la Russie, les États balkaniques, les États-Unis, l'Amérique du Sud, et l'est encore pour les pays avec lesquels l'Allemagne n'est pas en guerre. Les ouvrages français passaient par Leipzig, et, là même, on éditait un certain nombre de livres français à bon marché, anthologies, morceaux choisis, compilations. La Suède achetait chaque année pour 2 millions de livres à l'Allemagne, pour 300 000 francs environ à l'Angleterre, pour 140 000 francs à la Belgique et pour 86 000 francs à la France. Mais, ainsi que je viens de le dire, dans la part mise au compte de l'Allemagne, il entrait beaucoup de nos livres. Le commerce allemand de la librairie a continué comme auparavant ; mais les livres français et anglais ne pouvant prendre ce chemin n'arrivent plus.

Pendant le mois d'août et le commencement de septembre, aucun journal français ni anglais n'est parvenu à Stockholm. Pendant ce temps, on criait dans les rues les journaux allemands et les nouvelles qu'ils portaient en manchettes. Aujourd'hui on ne les crie plus, mais le *Berliner Tageblatt* se vend toujours dehors. Les journaux suédois n'eurent alors d'autre information du côté de l'Entente que les dépêches de leurs correspondants de Paris et de Londres que l'on retenait parfois plusieurs jours. Ils puisaient les commentaires dans la presse allemande et il advenait cette chose singulière qu'ils recevaient des analyses de journaux français et anglais par la voie de l'agence Wolff. La Suède lisait ce qu'on pouvait tirer contre nous des articles, censurés à Paris et revus à Berlin, du général de Lacroix, du général Cherfils et du lieutenant-colonel Rousset. Deux agences allemandes de nouvelles expédiaient et continuent à expédier des dépêches, toujours gratuites, et en suédois. Les télégrammes Björnson ne sont pas du tout déconsidérés. L'agence suédoise de nouvelles est,

assure-t-on, sous l'influence allemande et la légation d'Allemagne envoie quotidiennement à soixante journaux de Stockholm ou de province soit des articles, soit des renseignements sur l'armée allemande, soit des lettres de soldats, le tout traduit et prêt à être inséré. Je laisse de côté le journal allemand publié à Stockholm qui a peu d'influence.

Aussi les Suédois, en fait d'atrocités, ont-ils appris d'abord que les femmes belges crevaient les yeux des soldats allemands. Le récit de ce qui s'est passé en Belgique et dans le Nord de la France n'a été pour eux qu'une contre-accusation provoquée par la première. Cette campagne a réussi parce que le siège était fait. La Norvège et le Danemark qui se trouvaient dans les mêmes conditions n'ont pas accueilli de la même façon les mensonges allemands et, en Suède même, la créance qu'ils ont rencontrée a dépendu, jusqu'à un certain point, du parti auquel on appartenait.

Il y a des journaux suédois qui ont porté l'art de tromper leurs lecteurs à un degré incroyable. C'est surtout *Aftonbladet* et *Nya dagligt Allehanda* qu'on appelle les *organes de la Wilhelmstrasse*. Dans d'autres on trouve une façon de raconter qui tourne fatalement au profit de l'Allemagne. Les Suédois, avec les plus brillantes facultés intellectuelles et morales, sont souvent dépourvus de sens critique, encore plus peut-être de sens politique. Ils ne savent pas plus leur propre histoire que celle des autres nations, et pourtant, dans ce temps où il semble que toutes les paroles soient vaines, où l'on demande aux hommes un jugement droit, et surtout du cœur, ils vous entraînent quand l'on cause avec eux à des discussions à perte de vue où les arguties sortent en écheveau les unes des autres.

L'Allemagne leur a dit : « Il n'y a que nous pour vous sauver ; nous sommes de la même race. La Russie ne songe qu'à s'emparer du nord de la Scandinavie pour avoir un port libre de glace. » Et la droite suédoise est demeurée les yeux fixés sur l'Orient, et sa peur a grandi. Le défenseur éventuel est, dans son imagination, devenu de plus en plus fort, de plus en plus désintéressé. Les Français sont des décadents, les Anglais des hypocrites et des commerçants, les Russes, il n'y a pas de mots pour les qualifier. Un sophisme comme celui qu'a lancé

M. Adrian Molin[1] « il vaut mieux être (c'est sa pensée, si ce ne sont pas ses propres mots) une Bavière qu'une Finlande », est devenu la formule du parti. Il se dit que si l'Allemagne était vaincue, la Suède serait perdue. Et devant cette perspective, il ne cherche pas quelle devra être pour elle la conduite à tenir. Il y a de la passivité, de la soumission dans cette attitude à l'égard de l'Allemagne et un renoncement à soi-même qui est le commencement de la servitude.

Quelques-uns de ces germanophiles font eux-mêmes la propagande pour l'Allemagne ; les professeurs d'Universités répandent les théories allemandes. Au mois de mars, l'un d'eux qui appartient à l'École supérieure de Göteborg, M. Rudolf Kjellén, traçait dans une conférence le tableau de l'Allemagne triomphante, étendant sa domination jusqu'à la Manche, s'emparant de nos colonies afin d'en finir avec nos rêves de puissance ; la Belgique et la Hollande seraient alors comprises dans l'empire et la continuité de la ligne Bagdad-Berlin-Cap Nord serait assurée. Il ne croyait pas que dans ce cas la Suède aurait assez de vigueur morale pour résister à la pression allemande. Mais il n'en concluait pas moins que l'Allemagne travaillait pour la race suédoise.

Les écrivains et les hommes politiques qui ont osé conseiller l'alliance allemande sont pourtant assez rares. Parmi eux, il y a M. Harald Hjärne[2], ancien professeur à Upsal, membre de la première chambre, et M. Fahlbeck, professeur également, qui traite ses compatriotes de lâches pour avoir refusé de soutenir l'Allemagne de leur armée et de leur flotte. Tandis que M. Hjärne croit qu'il peut y avoir avec l'Allemagne une forme d'alliance n'entraînant pas la coopération militaire, M. Fahlbeck a plaidé en faveur de l'union douanière. L'idée, si elle se réalisait aujourd'hui, aurait pour l'Allemagne, ainsi que certains journaux danois l'ont bien compris, l'avantage de faire passer par des mains scandinaves les produits de son industrie, qui retrouveraient ainsi le chemin des marchés perdus depuis la guerre.

1. *Det ny a Sverige*, n° 2, 1915, p. 86.

2. Voir sur son œuvre et sur son influence mon livre : *La Scandinavie, le Nationalisme scandinave*. (Plon et Nourrit.)

Enfin Sven Hedin, qui nous intéresse davantage, le connaissant pour l'avoir trop bien reçu, a écrit son livre [1] à la gloire de l'armée allemande. Les épreuves auraient été revues en haut lieu, par le premier personnage du royaume. Il est donc arrivé que des morceaux très précieux en ont disparu. L'ouvrage a été composé très vite et il était le fruit d'observations fort limitées puisque, conduit, entouré, l'auteur ne voyait sur ce *front occidental*, qu'il a parcouru du 15 septembre au 15 novembre environ, que ce qui lui était montré ; le livre frappe d'abord par son insignifiance. En dehors de la partie descriptive et militaire, on y trouve surtout l'admiration pour *un peuple qui sait faire son devoir*. Sven Hedin n'a pas découvert d'autre mot ; on le rencontre toutes les quatre ou cinq pages dans ce volume qui en compte huit cents : devoir, discipline, ordre, voilà ce qu'il ne se lasse pas de louer. Et l'on dirait, à l'entendre, que seuls les Allemands *savent faire leur devoir*, et connaissent l'*ordre* et la *discipline* ! Pour lui, le sort de la race germanique, à laquelle appartient la branche suédoise, est au bout des baïonnettes allemandes. Quelle confiance lui inspire cette armée ! Elle ne sera jamais vaincue. Il regarde un soldat blessé qui dort et, attendri, s'écrie : « Que peuvent les Latins, les Slaves, les Japonais, les nègres, les Hindous, les Gurkhas, les Turcos, et tous tant qu'ils sont, devant ces êtres de pure origine germanique? » L'immoralité des alliés s'est manifestée en obligeant des Germains à se battre contre des *païens*.

Voilà une leçon de moralité ethnique. Il y a aussi un cours de politique dispersé çà et là et qui nous apprend où mène la politique française, où conduisent les voies tortueuses prises par la Belgique. Mais aussi, dans ces pays occupés par les Allemands, que de situations simplement amusantes pour un spectateur comme Sven Hedin ! « Les gens de Malines se sont enfuis ; quand ils reviendront, s'ils avaient la mauvaise chance de demeurer au sud de la cathédrale, ils trouveront leurs maisons brûlées. » Au marché aux souliers à Anvers, il y avait conflit pour l'élargissement de la rue entre les propriétaires des maisons, la commune et l'État. Alors est arrivé l'artillerie

1. *Fraan Fronten i väster*. Bonnier, édit., Stockholm.

allemande qui a prononcé le jugement de Salomon en détruisant les maisons ! Il voit dans l'église de Bapaume une statue de Jeanne d'Arc, « déclarée *sainte* par le pape Léon XIII et que prient les soldats bavarois ». Elle sourit, et dans ce sourire, il découvre de si piquantes réflexions ! A Roubaix, il fait la photographie d'une restauratrice entourée de soldats anglais et lui donne, après coup, quelques avertissements sur le danger qu'elle court à coqueter avec eux. Le général avec qui il voyage a une automobile pleine de bouteilles de vin ; l'explorateur fait cette remarque bien allemande : « On n'a pas besoin d'épargner le vin ici (en Lorraine) où tous les paysans ont leur cave bien garnie. Du reste on les paye avec des bons... » Les villes en ruines lui rappellent Pompéi ou les cités qu'il a découvertes au Thibet, abandonnées depuis des siècles. Ces descriptions sont quelquefois suivies de longs passages de l'Évangile ou de chants d'église reproduits tout au long ou encore de sermons dus soit à des pasteurs soit à des prêtres catholiques et répétés mot à mot.

On doit évidemment découvrir une intention dans ce livre, celle de convaincre les Suédois qu'il faut être prêt à se défendre. Mais la leçon ne s'impose pas d'une façon frappante, puisque c'est la grande nation qu'il faut admirer, dans son œuvre d'oppression ; on doit révérer l'armée allemande écrasant la petite nation belge, car un « tel peuple et une telle armée, justes, conscients, foulent au pied les flottements impuissants des neutralités » et prouvent « l'insignifiance de tout ce qui est élaboré dans les conventions de Genève ou de la Haye[1] ». En vérité, cet écrit, digne d'être rangé parmi les productions de la culture germanique propage seulement la religion de la force et démontre l'impuissance où se trouve un petit État de résister à un grand pays investi d'une mission divine.

Le plaidoyer allemand de Sven Hedin a été accueilli par des articles élogieux et quelques articles sévères dont l'un, celui de *Social Demokraten*, était infiniment spirituel. Un journal de caricatures, *Söndags-Nisse*, lui a consacré deux numéros, où l'amour de l'auteur pour les décorations, les hon-

1. Pages 391 et 620.

neurs et la réclame était mis à nu avec beaucoup de verve.

On a célébré dernièrement, avant son départ pour le *front oriental*, d'où il rapportera un autre volume, ses cinquante ans. Les souverains lui ont envoyé leurs chaleureuses félicitations ; seul de la famille royale, le prince Guillaume y a joint les siennes. Beaucoup de noms illustres de la Suède, des savants, des écrivains, des artistes, lui ont exprimé leurs vœux. Le kaiser, le kronprinz et plusieurs généraux allemands, qui lui devaient bien cette marque de reconnaissance, lui ont adressé des dépêches, et il s'est fait photographier au milieu des fleurs dont on l'avait accablé. On assure pourtant que sa fête n'a pas eu l'éclat qu'elle aurait eue s'il n'avait pas agi, si peu de temps auparavant, d'une façon aussi peu conforme aux intérêts de la Suède.

IV

Les *Grands-Suédois* ne sont pas des *wise men* qui changent d'opinion ; leur entêtement est immense. Témoins de la violation de la neutralité belge, des crimes commis par l'armée allemande auxquels ils commencent à ajouter foi, ils continuent à ne penser qu'au banditisme russe, au monstre qui met leur existence en danger. Ils ont cru que les armements faits par la Russie en Finlande étaient dirigés contre eux, qu'elle y construisait des chemins de fer stratégiques. Des affaires d'espionnage, dont on ne peut connaître le fond, que l'initiative en soit due à des subalternes ou à des Allemands se servant de Slaves, mais dont on a fait grand bruit, apportèrent, il y a quelque temps, une ombre de preuve aux accusations lancées contre le voisin oriental. Pour augmenter l'animosité, on agite la question finlandaise, on évoque les projets de russification auxquels les déclarations récentes du tsar, promettant au Grand-Duché la continuation de ses privilèges, devront certainement mettre fin. Ce n'est pas que les Suédois aiment beaucoup les Finlandais, même d'origine suédoise. Ils relèvent leurs défauts volontiers et avec aigreur. Mais les Finlandais sont pour eux une arme morale contre la Russie. La Suède n'accepterait pas le cadeau de la Finlande que voulait lui faire un professeur allemand, et la Finlande est loyale

à l'égard de la Russie. On m'a raconté qu'au commencement de la guerre le ministre d'Allemagne à Stockholm était allé dans une famille à demi finlandaise et qu'il avait demandé si, en cas de descente allemande en Finlande, la population soutiendrait les envahisseurs. Ces personnes ont les idées les plus allemandes et pourtant elles ont été forcées de répondre que non. Après avoir entendu parler beaucoup de Finlandais, Suédois d'origine, j'ai acquis la même opinion, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait dans le Grand-Duché, comme de l'autre côté du golfe de Bothnie, beaucoup de sympathies germaniques. Un séjour plus long que celui que le tsar vient de faire à Helsingfors dissiperait bien des malentendus entre ce peuple sincère et son souverain.

Le danger pour la Suède n'est pas dans le désir que la Russie a de s'emparer de Narvik, en Norvège, et d'une bande de territoire suédois pour y atteindre. Le danger serait, si la Russie avait ce dessein, dans la perpétuelle excitation qu'entretiennent les Grands-Suédois, car alors naîtrait facilement l'incident désiré qui autorise une intervention. Les convoitises germaniques sur ce minerai de fer que produit la Suède et dont la métallurgie allemande ne peut se passer devraient sembler plus inquiétantes quand on sait le rôle que jouent les mines dans les projets de l'Allemagne.

On est heureux de constater que, tandis que certains écrivains, dont la responsabilité est grande, dirigent si mal l'opinion, les relations n'ont jamais été meilleures entre les gouvernements. La Russie a fourni à la Suède le blé qui lui manquait ; la Suède a aidé et secouru une quantité de Russes pauvres qui, venant d'Allemagne ou d'Angleterre, ont dû passer par Karungi pour retourner en Russie. Elle a bien accueilli ceux qui, plus fortunés, se trouvaient dans la même situation et quelques-uns ont passé l'hiver à Stockholm. Le commerce suédois pourrait s'étendre en Russie ; il y a déjà amorcé d'excellentes affaires. Enfin, les projets de chemin de fer allant de Petrosavodsk à Sorotsk sur la mer Blanche et à Alexandrovsk, port libre de glaces sur l'Océan glacial, la pensée que, d'autre part, la Russie aura bientôt un débouché par les Dardanelles, paraissent calmer un peu les inquiétudes.

Le peuple suédois désire la paix ; il a pu consentir courageusement aux défenses et aux divers sacrifices nécessités par la mobilisation partielle qu'il a faite depuis le mois d'août, comme la Norvège et le Danemark, mais il ne veut pas se lancer dans les aventures. Le jour viendra où il accusera la droite d'avoir failli l'entraîner dans une entreprise périlleuse : il aura oublié alors que ce n'était pas toute la droite, car si les masses voient souvent juste, elles voient gros. Le parti de *la plus grande Suède* pourra se dire qu'il a lui-même compromis la cause des armements lorsque, ayant pris parti pour l'Allemagne, il sera vaincu avec elle. On reprochera aussi aux conservateurs et à leurs journaux le peu d'amour qu'ils ont montré pour la vérité et leur aveuglement dans une question de justice, deux choses qui apparaîtront davantage à mesure que le temps s'écoulera et que l'on connaîtra mieux l'histoire de la guerre. Les libéraux et les socialistes sont certains alors, les uns de reconquérir les positions perdues, les autres d'en emporter de nouvelles. La Suède retrouvera, je crois, ses vieilles amitiés françaises. Elle se réveillera du cauchemar allemand. Comme les deux autres pays scandinaves qui, de toutes les façons, gagneront à notre victoire, elle verra s'ouvrir pour elle une ère heureuse et prospère dans la sécurité que les alliés triomphants assureront aux petites nations.

JACQUES DE COUSSANGE

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LE PETIT PIERRE[1]

(*Nouvelle série*)

Albe, mon cher pays et mon premier amour,
Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
CORNEILLE

Si, cédant à des conseils affectueux, je publie cette deuxième partie des souvenirs du Petit Pierre, *à une heure où toutes nos pensées sont dédiées à la patrie, c'est que je crois que les esprits tendus vers de grandes choses ont parfois besoin de repos et qu'ils peuvent se distraire en lisant ces pages légères, qui respirent l'amour inné de la terre natale, en entendant cette voix d'enfant qui chante innocemment les louanges de la France.*

I

LES TEMPS PRIMITIFS

Mon plus ancien souvenir me représente un chapeau haut de forme, à longs poils, à larges bords, doublé de soie verte, dont la coiffe de cuir fauve se découpait, à sa partie supérieure, en languettes recourbées comme les fleurons d'une couronne fermée, à cela près qu'elles ne se rejoignaient pas tout à fait et laissaient apercevoir par une ouverture circulaire un foulard

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 janvier, 1er et 15 février, 1er et 15 juillet, 1er août 1914.

rouge introduit entre la coiffe et le fond armorié du chapeau. Un vieux monsieur tout blanc entrait dans le salon, tenant à la main ce chapeau dont il tirait devant moi le foulard de soie, moucheté de tabac à priser, qui, déployé, laissait voir Napoléon en redingote grise sur la colonne Vendôme. Puis le vieux monsieur faisait sortir du fond du chapeau un petit gâteau sec qu'il élevait lentement au-dessus de sa tête, un petit gâteau rond et plat, luisant et strié sur une de ses faces. Je levais les bras pour le saisir ; mais le vieux monsieur ne me l'abandonnait qu'après avoir joui à loisir de mes inutiles efforts et du gémissement de mes désirs frustrés. Enfin, il se divertissait de moi comme d'un petit chien. Et je crois que, sitôt que je m'en aperçus, je m'en fâchai, me sentant de cette race audacieuse qui domine tous les animaux.

Ces gâteaux, quand on y mordait, mettaient comme du sable dans la bouche ; mais ce sable se réduisait bientôt en une pâte sucrée d'un goût assez agréable, malgré l'âcreté du tabac qui s'y faisait sentir. Je les aimai ou crus les aimer jusqu'à ce que je découvrisse qu'ils venaient d'une vieille boulangerie de la rue de Seine où ils étaient conservés tristement dans un bocal verdâtre. Le dégoût m'en prit alors ; et je ne le cachai pas assez au vieux monsieur qui en fut contristé.

J'ai su depuis que le vieux monsieur s'appelait Morisson, et avait été médecin-major dans l'armée anglaise en 1815.

Après la bataille de Waterloo, dînant à la table des officiers, comme on déplorait des pertes illustres, M. Morisson dit :

— Messieurs, vous oubliez un mort, le plus regrettable de tous et celui que nous devons pleurer le plus amèrement.

Et chacun de s'enquérir quel était ce mort.

— L'Avancement, messieurs. Notre victoire, en terminant la carrière de Bonaparte, mit fin aux guerres où nous gagnions rapidement nos grades. L'Avancement a été tué à Waterloo. Pleurons-le, messieurs.

M. Morisson donna sa démission et vint habiter Paris, où il se maria et exerça la médecine. Il y mourut du choléra, avec sa femme, en 1848.

Il me souvient aussi que, vers ce temps-là, cheminant accroché au tablier de madame Mathias, je vis un jour dans le salon un homme brun, à gros favoris (c'était M. Debas, surnommé

Simon de Nantua), raccommodant, avec un pinceau trempé de colle, le papier vert à ramages qui, fendu et soulevé sur une longueur de deux doigts environ, laissait voir un canevas de toile grossière tout crevé, et, derrière le canevas, de sombres profondeurs. Ces choses m'apparurent avec une extrême netteté, et elles demeurent encore étrangement distinctes dans ma mémoire, après l'entière disparition de tant d'autres spectacles offerts à mes yeux en ces temps primitifs. Sans doute n'y fis-je pas réflexion sur le moment, n'étant point en âge de penser. Mais quelque temps après, sur mes quatre ans, quand j'eus acquis une force d'esprit suffisante pour me tromper et l'éducation qu'il faut pour interpréter faussement les phénomènes, je conçus l'idée que, derrière ce canevas grossier, recouvert de papier à ramages, des êtres inconnus flottaient dans l'ombre, différents des hommes, des oiseaux, des poissons et des insectes, indistincts, subtils, animés de pensées malveillantes. Et je ne m'approchais point sans curiosité ni terreur de l'endroit du salon où M. Debas avait bouché la fente, qui néanmoins restait visible : les bords du papier vert ne s'étaient pas si bien rejoints que l'on n'aperçût, dans l'intervalle, une partie du morceau de journal dont on les avait doublés, objet déplaisant à voir, mais précieux, puisqu'il fermait l'accès de la chambre aux esprits des ténèbres, créatures à deux dimensions, obscures et pernicieuses.

Un jour d'entre les jours (comme disent les conteurs orientaux, incertains comme moi de la chronologie), un jour entre les jours de ma quatrième année, j'observai que, près du piano, le papier vert à ramages, crevé en étoile, laissait paraître quelques fils de serpillière, croisés sur un trou noir plus effrayant encore que la fente bouchée autrefois par M. Debas. Avec une impiété digne de la race audacieuse de Iapet, j'approchai l'œil de cette ouverture et vis des ténèbres vivantes qui me firent dresser les cheveux sur la tête; j'y appliquai ensuite l'oreille et entendis une sinistre rumeur, tandis qu'un souffle glacial passait sur ma joue. Ce qui me confirma dans la croyance qu'il y avait derrière la tenture un autre monde.

Mon existence, à cette époque, était double. Naturelle et banale, parfois fastidieuse durant le jour, elle devenait surnaturelle et terrible, la nuit. Autour de mon petit lit, que de

ses belles mains bordait sur moi ma mère passaient d'une allure grotesque et farouche, mais non sans rythme ni mesure, de petits personnages difformes, bossus, tortus, vêtus à une mode très ancienne, et tels enfin que je les ai retrouvés depuis dans les gravures de Callot. Certes, je ne les avais point réinventés. Le voisinage de madame Letort, marchande d'estampes, qui étalait ses gravures sur le terrain vague où s'élève aujourd'hui l'école des Beaux-Arts, explique cette rencontre. Cependant, mon imagination y mettait du sien ; elle armait mes persécuteurs nocturnes de broches, de seringues, de petits balais et de divers autres ustentiles domestiques. Ils n'en défilaient pas avec moins de gravité, le nez fleuri de verrues et chaussé de lunettes rondes, au reste, très pressés et n'ayant pas l'air de me voir.

Un soir, quand la lampe brûlait encore, mon père s'approcha de mon petit lit et me regarda avec le sourire exquis des hommes tristes qui sourient rarement. Je sommeillais déjà, il me chatouilla le creux de la main et me fit une petite amusette où je n'entendis rien sinon ces mots : « Je te vends une vache ». Et ne voyant pas de vache, je demandai raisonnablement :

— Papa, où est donc la vache que tu m'as vendue?

Je m'endormis et revis mon père dans mon sommeil. Cette fois, il tenait dans le creux de sa main une petite vache rousse et blanche, animée et vivante ; et si vivante que je sentais la chaleur de son souffle et une odeur d'étable. Durant bien des nuits, j'ai revu la petite vache rousse et blanche.

II

ALPHONSINE

Alphonsine Dusuel, de sept ans plus âgée que moi, était maigrichonne et souffreteuse ; elle avait des cheveux gras et le visage taché de son. Ou je me trompe bien, ou ce durent être, par la suite, ses torts les plus impardonnables aux yeux du monde. Je lui en connus d'autres moins graves, tels que

l'hypocrisie et la méchanceté, si naturels en elle qu'ils y avaient de la grâce.

Un jour que ma chère maman me promenait sur le quai, nous rencontrâmes madame Dusuel et sa fille. On s'arrêta et les deux dames firent un bout de conversation.

— Ce trésor ! Comme il est joli ! — s'écria la jeune Alphonsine en m'embrassant.

Sans avoir alors autant d'intelligence qu'un chien ou un chat, j'étais comme eux un animal domestique, et comme eux, j'aimais la louange que les bêtes sauvages dédaignent. Dans un transport qui toucha les deux mères, la jeune Alphonsine me souleva de terre, me pressa sur son cœur et me couvrit de baisers en vantant ma gentillesse. Et dans le même moment, elle me piquait les mollets avec une épingle.

Et moi de me débattre, de frapper Alphonsine des poings et des pieds, de hurler, de fondre en larmes.

A cette vue, madame Dusuel laissait paraître dans ses yeux et dans son silence de la surprise et de l'indignation. Ma mère me regardait douloureusement, se demandait comment elle avait pu mettre au jour un enfant si dénaturé, et tantôt accusait le ciel de ce malheur immérité, et tantôt s'accusait de l'avoir mérité par ses fautes.

Enfin, elle demeurait interdite et troublée devant le mystère de ma perversité. Je ne pouvais pourtant pas le lui expliquer, si je ne savais pas parler. Le peu de mots que je parvenais à balbutier ne m'étaient d'aucun secours en cette circonstance.

Planté sur mes pieds, j'étais encore haletant et plein de larmes. Et la jeune Alphonsine, penchée sur moi, m'essuyait les joues, me plaignait, m'excusait :

— Il est si petit ! Ne le grondez pas, madame Nozière. J'en aurais du chagrin. Je l'aime tant !

Ce ne fut pas une fois, mais vingt fois qu'Alphonsine m'embrassa avec transports en m'enfonçant une épingle dans les mollets.

Plus tard, quand je pus parler, je dénonçai cette perfidie à ma mère, et à madame Mathias qui prenait soin de moi. Mais on ne me crut pas ; on me reprocha de calomnier l'innocence pour pallier mes torts.

Il y a longtemps que j'ai pardonné à la jeune Alphonsine

sa perfide cruauté et même ses cheveux gras. Bien plus, je lui sais gré de m'avoir beaucoup avancé, quand j'avais deux ans, dans la connaissance de la nature humaine.

III

LES EFFETS D'UN FAUX JUGEMENT

Voici ce que je retrouve encore dans la nuit des temps primitifs. C'est peu de chose, mais toutes les origines ont pour nous l'intérêt du mystère et, ne pouvant connaître les commencements de la pensée humaine, on se plaît à suivre du moins l'éveil de l'intelligence chez un enfant. Et si l'enfant ne présente rien de singulier ni d'extraordinaire, il en offre un sujet plus précieux d'observation, puisqu'il représente à lui seul une multitude d'enfants. C'est pour cette raison que je vais conter mon anecdote, et aussi parce que j'y prendrai un très vif plaisir.

Un jour... je ne puis m'exprimer plus précisément, car la place de ce jour dans l'ordre des temps est perdue et ne se retrouvera jamais... un jour, dis-je, rentrant de la promenade avec Mélanie, ma vieille bonne, j'entrai, comme de coutume, dans la chambre de ma mère et j'y sentis une odeur que je ne sus point reconnaître et qui venait, comme je l'ai appris depuis, de la fumée de charbon, une odeur non point âcre et suffocante, mais ténue, sournoise, écœurante, et qui, toutefois ne m'importunait guère, car, pour l'odorat, j'étais alors plus semblable au petit chien Caire qu'à M. Robert de Montesquiou, le poète des parfums. Or, en même temps que cette odeur inconnue ou plutôt méconnue de moi chatouillait mes narines inhabiles, ma chère maman, après m'avoir demandé si j'avais été bien sage à la promenade, me mit dans la main une sorte de tige d'un vert émeraude, de la longueur d'une lame de couteau à dessert, mais beaucoup plus épaisse, toute étincelante de sucre, et qui m'apparut comme une merveilleuse friandise, empreinte des charmes de l'inconnu; car je n'avais encore rien vu d'approchant.

— Goûte, — me dit ma mère, — c'est très bon.

C'était très bon, en effet. Cette tige, quand on y mordait, se rompait en fibres sucrées d'un goût vraiment agréable et plus fin que tout ce que j'avais goûté alors de confiseries et de sucreries.

Et cette plante d'une telle douceur me fit songer aux fruits de la contrée où coulent des ruisseaux de sirop de groseilles, à travers des rochers de caramel, bien qu'à vrai dire, je crusse aussi peu au pays de Cocagne que Virgile aux Champs Élyséens, admirés des Grecs,

Quamvis elysios miretur Graecia campos,

mais je me plaisais, comme Virgile, à des fictions enchanteresses, et mon esprit s'émerveillait, ignorant le traitement que les confiseurs font subir à un pied d'angélique pour le rendre plaisant au palais. Car ce bâton d'émeraude tant délectable n'était autre chose qu'un morceau d'angélique offert à ma chère maman par madame Caumont qui en avait reçu de Niort toute une boîte.

A quelques jours de là (je n'en saurais dire le nombre), revenant pareillement de la promenade avec ma bonne Mélanie, je sentis dans la chambre de ma mère cette particulière odeur de fumée douceâtre et sournoise, que j'avais sentie en voyant de l'angélique pour la première fois, et que je crus être l'odeur de l'angélique.

J'embrassai ma chère maman avec une exactitude rituelle. Elle me demanda si je m'étais bien amusé à la promenade, et je répondis qu'oui ; si je n'avais pas trop tourmenté Mélanie et je répondis que non. Et ayant rempli mes devoirs filiaux, j'attendis que maman me donnât un morceau d'angélique. Comme elle avait repris sa broderie et ne paraissait pas disposée à faire le joli geste que j'attendais, je me décidai à réclamer mon angélique, ce que je ne fis pas sans déplaisir, tant était grande la délicatesse de mes sentiments. Maman leva les yeux de dessus son ouvrage, me regarda un peu surprise et me dit tranquillement qu'elle n'en avait pas.

Plutôt que de la soupçonner d'un mensonge, même léger, je pensai qu'elle plaisantait et différait le contentement de mon désir soit pour le rendre plus grand, soit en cédant à cette

mauvaise habitude qu'ont les personnes sérieuses de jouir de l'impatience des chiens et des enfants.

Je la pressai de me donner mon angélique. Elle me répéta qu'elle n'avait point d'angélique et visiblement elle parlait pour tout de bon. Sûr, hélas ! du témoignage de mes sens et des lumières de ma raison, je répliquai avec assurance qu'il y avait de l'angélique dans la chambre puisque je la sentais.

L'histoire des sciences abonde en exemples d'une semblable aberration ; et les plus grands génies de l'humanité se sont souvent trompés de la même manière que le petit Pierre Nozière. Le petit Pierre attribuait à un corps certaine propriété qui appartient à un autre corps. Il y a en physique et en chimie des lois aussi mal fondées et qui sont respectées et le seront encore jusqu'à leur ignominieuse abrogation.

Ces considérations n'entrèrent pas dans l'esprit de ma chère maman qui haussa les épaules et me traita de petit imbécile. Je fus outré et déclarai que je n'étais pas un petit imbécile et qu'il y avait de l'angélique puisque je la sentais, et que ce n'était pas bien à une maman de mentir à son petit garçon. En entendant ce reproche, ma mère me regarda avec une surprise et une tristesse profondes. Je fus soudain convaincu par ce regard que ma chère maman ne m'avait pas trompé et qu'en dépit des apparences il n'y avait pas d'angélique dans la maison.

Ainsi, pour cette fois, mon cœur éclaira ma raison. Je voudrais en conclure que toujours on doit se gouverner sur les lumières du cœur. Ce serait la morale de cette histoire. Les tendres s'en délecteraient. Mais il faut dire la vérité au risque de déplaire. Le cœur se trompe comme l'esprit ; ses erreurs ne sont pas moins funestes et l'on a plus de mal à s'en défaire à cause de la douceur qui s'y mêle.

IV

LE JOURNAL

Tant que je n'ai pas su lire, le journal a exercé sur moi un mystérieux attrait. Quand je voyais mon père déployer ces

grandes feuilles couvertes de petits signes noirs, et lorsqu'on en lisait des parties à haute voix, et que de ces signes sortaient des idées, je croyais assister à une opération magique. De cette feuille si mince, couverte de lignes si fines, sans aucune signification à mes yeux, s'échappaient des crimes, des désastres, des aventures, des fêtes. Napoléon Bonaparte s'évadant du fort de Ham, Tom-Pouce habillé en général, le Bœuf Gras Dagobert promené dans Paris, la duchesse de Praslin assassinée ! Tout cela dans une feuille de papier et mille choses encore, moins solennelles, plus familières, et qui piquaient ma curiosité, tous ces *sieurs* qui donnaient ou recevaient des coups, qui se faisaient écraser par des voitures, qui tombaient des toits ou portaient chez le commissaire de police le porte-monnaie qu'ils avaient trouvé. Comment tant de *sieurs*, quand je n'en voyais aucun? Et je m'efforçais vainement de me représenter un *sieur*. Je demandais ce que c'était, mais on ne me répondait rien de satisfaisant.

En ces temps reculés, madame Mathias venait à la maison aider Mélanie, avec qui elle s'accordait d'ailleurs fort mal. Madame Mathias, d'un caractère difficile, violente et sensible, me montrait beaucoup d'intérêt. Elle avait imaginé diverses supercheries édifiantes et morales pour me rendre meilleur. Elle feignait, par exemple, de trouver rapportées dans le journal, parmi les faits divers, entre un incendie « attribué à la malveillance » et un accident arrivé « au sieur Duchesne, journalier », le récit de ma conduite de la veille. Elle lisait : « Le jeune Pierre Nozière s'est montré hier, aux Tuileries, désobéissant et colère, mais il a promis de se corriger de ces vilains défauts. »

Ma raison était assez ferme, à deux ans, pour que je ne crusse pas facilement être dans les feuilles, comme M. Guizot et le sieur Duchesne, journalier. Je remarquais que madame Mathias, qui déchiffrait, en ânonnant un peu mais sans trop se reprendre, les nouvelles diverses, était prise subitement d'hésitations singulières quand elle en arrivait à celles qui me concernaient, et j'en concluais que ces dernières, elle ne les trouvait point imprimées dans le journal, mais les improvisait avec une insuffisante habileté. Enfin, je n'étais point dupe, mais il m'en coûtait de renoncer à la gloire d'être imprimé dans le journal, et

j'aimais mieux tenir la chose pour incertaine que de la savoir fausse.

V

M. MÉNAGE

Administrée par le propriétaire lui-même, M. Bellaguet, notre maison du quai était honnête, paisible et, comme on dit, bourgeoisement habitée. Bien qu'il comptât parmi les grands financiers de la Restauration et du Gouvernement de Juillet, M. Bellaguet s'occupait seul des locations, rédigeait les baux, dirigeait les réparations avec parcimonie et surveillait les travaux chaque fois qu'un appartement était mis à neuf, ce qui arrivait rarement. Il ne se posait pas dans l'immeuble vingt mètres de papier à huit sous le rouleau qu'il n'y fût présent. Au reste, bienveillant, affable et s'efforçant d'obliger ses locataires quand il ne lui en coûtait rien. Il habitait parmi nous comme un père au milieu de ses enfants, et je voyais de ma fenêtre les rideaux de sa chambre à coucher qui étaient d'un bleu vif. On ne lui en voulait pas d'être grand ménager de son bien. Et peut-être l'en estimait-on davantage. Ce que l'on considère chez les riches, c'est leur richesse. Leur avarice, en les faisant plus riches, les rend plus considérables, tandis que leur libéralité, qui diminue leur trésor, diminue en même temps leur crédit et leur renommée !

M. Bellaguet avait fait toutes sortes de métiers, dans sa jeunesse, à l'époque de la Révolution. Il était, comme son roi, un peu apothicaire. En cas d'urgence, il donnait les premiers soins aux blessés et aux asphyxiés, et les bonnes gens lui en avaient de la reconnaissance. On ne pouvait voir plus beau vieillard, plus vénérable et de plus noble maintien. Il savait être simple. On citait de lui des traits dignes de Napoléon. Un soir, il avait tiré le cordon lui-même plutôt que de réveiller son portier. Il était bon père de famille ; ses deux filles, par leur air de joie et de bonheur, témoignaient de la tendresse de leur père. Enfin M. Bellaguet jouissait de l'estime générale dans sa propriété mobilière, et était regardé avec considération

sur toute l'étendue d'où l'on pouvait apercevoir son bonnet grec et sa robe de chambre à ramages. Par le reste de la terre, on ne l'appelait jamais que ce vieux filou de Bellaguet.

Il avait acquis une célébrité de cet ordre en participant à une affaire d'escroquerie et de corruption qui couvrit le Gouvernement de Juillet des éclats d'un fulgurant scandale. M. Bellaguet était soucieux de l'honneur de son immeuble, et n'y admettait que des locataires irréprochables. Et si, seule entre toutes les habitantes, la belle madame Moser n'avait pas une très bonne renommée, un ambassadeur répondait pour elle, et elle se tenait parfaitement bien. Mais la maison était vaste et divisée en de nombreux appartements dont plusieurs petits, bas et sombres. Les mansardes, plus nombreuses qu'il ne fallait pour loger les gens de service, étaient étroites, incommodes, mal closes, chaudes l'été, froides l'hiver. Sagement, M. Bellaguet réservait petits logements, soupentes et mansardes à des personnes comme monsieur et madame Debas, et madame Dusuel la marchande de lunettes, gens de peu, qui ne payaient pas cher, mais qui payaient tous les trois mois.

M. Bellaguet qui était ingénieux avait même établi dans la gouttière un petit atelier où M. Ménage faisait de la peinture. Cet atelier se trouvait porte à porte avec la chambre de ma bonne Mélanie, dont il n'était séparé que par la largeur d'un étroit corridor gluant, visqueux, aimé des araignées, où traînaient des odeurs lentes d'évier. L'escalier y finissait en se raidissant. La première porte qu'on trouvait devant soi était celle de la chambre de ma bonne Mélanie. Cette chambre, très lambrissée, s'éclairait par une fenêtre à tabatière vitrée de vitres verdâtres, cassées en plusieurs endroits, raccommodées avec du papier, poudreuses, et qui salissaient le ciel. Le lit de Mélanie était couvert d'une courtepointe en toile de Jouy où l'on voyait, imprimé en rouge et plusieurs fois répété, le couronnement d'une rosière. C'était avec une armoire de noyer tout le bien de ma chère bonne. En face de cette chambre s'ouvrait l'atelier de peinture. Une carte de visite portant le nom de M. Ménage était clouée à la porte. A main droite, quand on se tournait vers cette porte, on recevait d'une lucarne tapissée de toiles d'araignées un jour triste, et l'on

discernait un plomb avec son tuyau d'où s'échappait une sempiternelle odeur de chou. De ce côté, qui était celui du quai, il n'y avait jusqu'à la lucarne qu'un espace d'une dizaine de pas au plus. De l'autre côté, on ne voyait qu'une lueur trouble qui montait de l'escalier ; le corridor s'enfonçait dans l'ombre et me paraissait sans fin. Mon imagination le peuplait de monstres.

Parfois, ma bonne Mélanie, quand elle allait ranger son linge dans son armoire, me permettait de l'accompagner. Mais je n'avais pas licence de monter seul à cet étage, et il m'était spécialement interdit d'entrer dans l'atelier du peintre et même d'en approcher. Selon Mélanie, je n'en aurais pu supporter la vue ; elle-même n'avait pu voir sans effroi un squelette qui y était pendu et des membres humains d'une pâleur de mort accrochés aux murs. Cette description fit naître en mon esprit de la crainte et de la curiosité, et je brûlais d'entrer dans l'atelier de M. Ménage. Un jour que j'avais suivi ma vieille bonne dans sa mansarde où elle mettait en ordre beaucoup de vieilles paires de bas, je jugeai l'occasion favorable. Je m'échappai de la chambre et fis les deux pas qui me séparaient de l'atelier. Le trou de la serrure laissait passer de la lumière ; j'allais y mettre un œil lorsque, épouvanté du bruit horrible que faisaient les rats sur ma tête, je reculai et me rejetai vivement dans la chambre de Mélanie. Je n'en contai pas moins à ma vieille bonne ce que j'avais vu par le trou de la serrure.

— J'ai vu, — lui dis-je, — des membres humains d'une pâleur de mort, il y en avait des millions... c'était affreux ; j'ai vu des squelettes qui dansaient une ronde ; et un singe qui sonnait de la trompette ; c'était affreux. J'ai vu sept femmes très belles, vêtues de robes d'or et d'argent et de manteaux couleur du soleil, couleur de la lune et couleur du temps, qui pendaient égorgées à la muraille et leur sang coulait à flots sur le pavé de marbre blanc...

Je cherchais ce que j'avais pu voir encore lorsque Mélanie me demanda, en se moquant, s'il était vraiment possible que j'eusse vu tant de choses en si peu de temps. Je passai condamnation pour les dames et les squelettes que je n'avais peut-être pas très bien distingués, mais je jurai avoir vu des

membres humains d'une pâleur de mort. Et je le croyais peut-être.

VI

LA MÈRE COCHELET

Un matin que j'avais accompagné la vieille Mélanie dans sa mansarde, j'examinai avec plus d'attention que de coutume la couverture en toile de Jouy qu'elle étendait sur le lit et qui représentait, — ne l'ai-je point dit? — le couronnement d'une rosière. La scène était imprimée en rouge et plusieurs fois répétée. Elle me semblait gracieuse, parlait à mon imagination et excitait ma curiosité. Mélanie me reprocha de m'amuser à des niaiseries.

— Qu'est-ce que tu peux trouver de beau à cette vieillerie, Pierre? Elle est toute reprisée. Défunte madame Sainte-Lucie, chez qui j'étais en service, avait sur son lit de mort cette couverture toute propre qui me revint quand les messieurs de Sainte-Lucie partagèrent entre les femmes de service la garde-robe de leur mère.

Cependant, je m'écriais et j'interrogeais sans discontinuer.

— Qui est cette jolie demoiselle qu'un seigneur couronne de roses? Pourquoi ces tambours, ces trompettes? Ces jeunes filles en cortège, ces paysans qui joignent les mains?

— Où vois-tu tout cela, mon petit monsieur? Ce n'est pas possible qu'il se trouve en cette place tout ce que tu dis. Il faut que je mette mes bésicles pour le voir.

Elle s'aperçut que je n'inventais rien.

— C'est ma foi vrai ! Il y a là, en peinture, des jeunes filles, des seigneurs, des villageois. Que sais-je encore ? Eh ! bien, depuis cinquante ans que cette couverture est sur mon lit, je ne m'étais pas avisée de cela. On m'aurait demandé seulement sa couleur que je n'aurais pas su la dire. Et pourtant, je l'ai reprisée bien souvent.

Comme je sortais de la chambre avec Mélanie, j'entendis un bruit de béquilles et de pas qui résonnait dans la sombre

profondeur du corridor et s'approchait lentement. Je m'arrêtai et fus saisi d'épouvante en voyant peu à peu sortir de l'ombre une affreuse vieille, pliée en deux, le dos à la place de la tête et portant sur la poitrine un visage terreux, l'œil droit bouché par une loupe énorme. Je saisis le tablier de Mélanie. Quand l'apparition fut passée, ma bonne me dit que c'était la mère Cochelet. Mélanie n'en pouvait rien dire, ne causant jamais avec elle, non plus qu'avec personne, assertion que répétait souvent ma vieille amie, et qu'il ne fallait pas prendre au sens précis et littéral, mais comme un témoignage qu'elle se rendait elle-même de sa discrétion. La mère Cochelet habitait, au fond du couloir, un taudis infect. Pourtant, on ne la croyait pas dans le besoin, car elle avait trois chats à qui elle donnait chaque matin pour deux sous de mou. M. Bellaguet s'était offert plusieurs fois à la placer dans une maison de vieillards, mais elle s'y était refusée avec tant de force qu'il avait dû y renoncer.

— Elle est fière, — ajouta Mélanie.

Puis baissant la voix :

— Elle est pour le roi (Mélanie prononçait *roué*). Et l'on dit qu'elle a dans sa soupente, où tout est en pourriture, une magnifique courtepointe brodée de fleurs de lis.

C'est tout ce que j'appris de la mère Cochelet. Mais à quelque temps de là, comme nous nous promenions aux Tuileries, ma bonne Mélanie et moi, nous rencontrâmes la vieille femme qui, sur un banc, offrait une prise de tabac à un invalide. Elle portait un mauvais chapeau de paille noire par-dessus son bonnet tuyauté, à la mode de 1820, et s'enveloppait d'un châle jaune à palmes tout taché. Son menton appuyé sur sa béquille branlait, et la loupe qui lui bouchait l'œil tremblait.

L'invalide avait le nez et le menton en patte de homard. Ils causaient ensemble.

— Allons ailleurs, — me dit Mélanie.

Et elle se leva. Mais curieux d'entendre ce que disait la mère Cochelet, je m'approchai du banc où elle était assise.

Elle ne parlait pas, elle chantait. Elle chantait ou plutôt elle fredonnait :

Que ne suis-je la fougère?...

VII

MADAME LAROQUE

Madame Laroque habitait avec sa fille Thérèse et son perroquet Navarin un appartement situé dans la même maison que nous, au fond de la cour. Je la voyais de ma chambre et parfois de mon lit, et son visage sain et ridé ainsi que les pommes conservées dans le cellier m'apparaissait à sa fenêtre encadrée de capucines, entre un pot d'œillets et la cage en pagode du perroquet, comme ces figures de bonnes ménagères peintes par les vieux maîtres flamands, dans un cadre de pierre et de fleurs. Tous les samedis, après le dîner qui finissait alors vers les six heures, ma mère mettait sa capeline pour traverser la cour et m'emmenait passer avec elle la soirée chez les dames Laroque. Elle emportait son ouvrage dans un sac, afin de coudre ou de broder avec ses voisines ; les autres dames qui fréquentaient dans la même maison en faisaient autant : vieille coutume de l'ancien régime, et non point bourgeoise et particulière aux petites gens comme on pourrait croire aujourd'hui, mais suivie, à l'époque de Louis XVI, par la société la plus aristocratique, qui n'était pourtant point austère. Sous Louis XVI, les femmes du plus haut rang parfilaient en compagnie. Madame Vigée-Lebrun conte dans ses mémoires que, reçue à Vienne par les archiduchesses, elle prenait place à la grande table autour de laquelle les princesses et les dames de la cour s'occupaient à des ouvrages de femme. Ce que j'en dis n'est pas pour qu'on croie que ma chère maman et moi allions une fois la semaine chez des princesses.

Madame Laroque était une bien simple vieille, mais grande de labeur, de patience, d'amour et d'une sagesse domestique à l'épreuve de la bonne et de la mauvaise fortune. Elle portait en elle presque un siècle de la vie française et deux régimes, l'ancien et le nouveau, réunis et fondus par le cœur et l'esprit des femmes ses pareilles qui, comme les Sabines de David, se jetèrent entre les combattants.

Riche et jolie paysanne de Normandie, fille de bleus, Marie

Rauline était en âge de se marier lors de la guerre de Vendée. Quand je la connus, elle avait plus de quatre-vingts ans, et dans son fauteuil, en tricotant des bas, elle contait des histoires de sa jeunesse que personne n'écoutait plus, parce qu'elle les contait tous les jours, et d'occurence plusieurs fois par jour. Telle était l'histoire du prétendant qui, pas plus haut qu'une botte, avait été reconnu impropre au service lors de la grande réquisition, et dont Marie Rauline ne voulut point puisque la République n'en avait point voulu, histoire qu'elle terminait d'habitude en chantonnant le joli air :

Il était un petit homme
Qui s'appelait Guilleri
Carabi.

L'histoire que madame Laroque contait le plus volontiers, et que j'écoutais avec le plus de plaisir, était celle du siège de Granville.

Marie Rauline épousa en l'an IV un soldat de la République, Eugène Laroque qui, devenu capitaine sous l'Empire, fit la guerre d'Espagne et, surpris par les guerillas de Julian Sanchez, périt assassiné. Veuve avec deux filles, madame Laroque vécut à Paris d'un petit commerce de mercerie. Sa fille aînée se fit religieuse et devint supérieure des Dames du Saint-Sang à Cercy ; on l'appelait la mère Séraphine. L'autre fit une petite fortune dans les modes. Quand je les connus, elles étaient déjà vieilles toutes deux. La mère Séraphine, que je voyais rarement, m'imposait par sa noble simplicité ; mademoiselle Thérèse, sa cadette, me plaisait par son humeur égale et riante ; elle excellait à faire des *bêtises*. On appelait ainsi des bonbons au caramel qu'on servait dans une petite caisse de papier, ce qui me paraissait un grand effet de l'art. Elle jouait aussi très bien du piano.

Nous étions sûrs de trouver chez les dames Laroque mademoiselle Julie qui croyait aux esprits, et dont je cultivais l'amitié, bien qu'elle fût sèche et rèche. Mais elle contait des histoires de revenants, des prophéties terribles et certaines, des prodiges. Et, dès l'âge de quatre ans, j'avais besoin d'être affermi dans ma croyance aux diableries.

Hélas ! je trouvais chez les dames Laroque un serpent

sous l'herbe. C'était mademoiselle Alphonsine Dusuel qui jadis me piquait les mollets en m'appelant « trésor ». Je me plaignais bien encore à ma mère des cruautés horribles d'Alphonsine. Mais alors elle me faisait plus de peur que de mal et, pour dire toute la vérité, elle ne me faisait ni mal ni peur. Elle ne s'apercevait même pas de ma présence. Alphonsine devenait une grande demoiselle ; ses perfidies, moins naïves, avaient désormais d'autres objets qu'un petit garçon comme moi. Je voyais bien qu'elle se plaisait maintenant à les exercer sur un neveu de mademoiselle Thérèse, Fulgence Rauline, qui jouait du violon et se préparait à entrer au Conservatoire, et bien que je ne fusse point d'un naturel jaloux, bien qu'Alphonsine fût laide et tachée de son, j'eusse préféré qu'elle m'enfonçât encore des épingles dans les mollets. Non, je n'étais point jaloux, et si je l'eusse été ce n'eût point été à cause d'Alphonsine. Mais, j'étais né égoïste, avide de soins et d'amour, je voulais que l'univers entier s'occupât de moi, fût-ce pour me tourmenter ; et à l'âge de quatre ans, je n'avais pas encore dépouillé le vieil homme.

Quand les dames et les demoiselles, lasses de travailler, pliaient leur ouvrage, on jouait à l'oie ou au loto. Le loto ne me plaisait pas. Je ne dis point que mon intelligence en pénétrait la morne stupidité. Mais c'est un fait qu'il ne contentait pas mes jeunes esprits. Tout en chiffres, il ne parlait pas à mon imagination. Et il fallait bien que mes partenaires aussi le trouvassent trop abstrait, puisqu'ils s'efforçaient à l'envi de l'animer par de plaisantes fantaisies, non point tirées de leur cerveau, certes, mais reçues des aïeux, et en prêtant aux chiffres arabes des ressemblances avec quelque objet sensible : 7 la pioche, 8 la gourde, 11 les deux jambes, 22 les deux cocottes, 33 les deux bossus, ou bien en ajoutant à l'énoncé trop froid du nombre un ornement poétique, comme : 9, je tiens mon pied de bœuf. Il était enfin de très vieilles façons d'appeler les nombres et que madame Laroque demeurait seule à savoir, telles que : 1 cheveu sur la tête à Mathieu, et 2 testaments, l'ancien et le nouveau. Sans doute, ces agréments ôtaient au loto quelque chose de sa sécheresse, mais j'y trouvais encore trop d'abstractions pour mon goût. Au contraire, le noble jeu de l'oie renouvelé des Grecs me

ravissait. Dans le jeu de l'oie, tout vit, tout parle, c'est la nature et la destinée. Tout y est merveilleux et tout y est vrai, tout y est ordonné et tout y est hasardeux. Les oies fatidiques placées de 9 en 9 m'apparaissaient ainsi que des divinités, et comme j'étais porté alors à adorer les animaux, ces grands oiseaux blancs me remplissaient de respect et d'effroi. Ils représentaient dans ce jeu la part du mystère ; le reste était du domaine de la raison. Retenu à l'hôtellerie, j'y sentais l'odeur du rôti. Je tombais dans le puits au bord duquel se tenait, pour mon salut ou ma perte, une jolie paysanne en corsage rouge et tablier blanc ; je m'égarais dans le labyrinthe où je n'étais pas surpris de trouver un kiosque chinois, vu mon ignorance de l'art crétois ; je tombais du haut du pont dans la rivière, j'étais mis en prison, j'échappais à la mort, je parvenais enfin au bosquet gardé par l'oie céleste, dispensatrice de toutes les félicités.

Quelquefois pourtant, rassasié d'aventures comme Sindbab le Marin, je ne tentais plus la fortune, je n'affrontais plus le puits, le pont, le labyrinthe, la prison. J'allais m'asseoir sur un petit tabouret rouge, aux pieds de madame Laroque, et là, loin de la table et de la lampe, je me faisais conter le siège de Granville.

Et madame Laroque, en tricotant un bas, me faisait le récit que je rapporte ici mot pour mot :

— En quittant Fougères, M. de la Rochejacquelin, qui commandait les brigands, voulait aller à Rennes, mais des émigrés habillés en paysans lui apportèrent d'Angleterre des lettres et de l'or dans des bâtons creux. Aussitôt M. Henri, comme ils l'appelaient entr'eux, commanda aux brigands d'aller à Granville parce que les Anglais promettaient à ces messieurs d'envoyer des navires de guerre pour attaquer la ville par mer tandis que les brigands l'attaqueraient par terre. Mais il ne faut point se fier aux promesses des Anglais. Cela je l'ai ouï dire plus tard par un homme de Bressuire. Voici ce que j'ai entendu de mes propres oreilles et vu de ma propre vue. Les brigands arrivèrent par milliers à Granville, si bien que, de la promenade, on les voyait se répandre comme une fourmillière sur la grève. Le général qui commandait dans la ville marcha contre eux avec les volontaires de la Manche et les

canonniers parisiens qui portaient dessiné en bleu sur le bras un bonnet phrygien avec ces mots : « La Liberté ou la Mort ». Mais le nombre des brigands augmentait sans cesse ; ils s'étendaient à perte de vue, et M. Henri, qui avait l'air d'une jeune fille, les commandait vaillamment. Alors le général vit qu'ils étaient trop nombreux. Il avait nom Peyre; on en a dit blanc et noir, comme de tous les hommes qui tinrent la queue de la poêle en ce temps-là, mais il était honnête et avait des moyens. Voyant donc le nombre des brigands, il fit sonner la charge pour les effrayer et battit en retraite.

« Ce jour-là, ma mère étant alitée malade, j'allai porter à la commune notre vieux linge dont il était fait réquisition. Le canon grondait, une fumée épaisse couvrait les faubourgs. Des hommes criaient : « Nous sommes trahis ! Ils viennent : sauve qui peut ! » Les femmes poussaient des cris à réveiller les morts. Alors, le citoyen Desmaisons accourut sur la promenade avec son chapeau à plumes et son écharpe tricolore, et je le vis, tout proche de moi, buter comme un homme ivre, porter la main sur sa poitrine et s'abattre la tête la première. Il avait été tué d'une balle au cœur. Et, malgré ma frayeur, je fis réflexion que c'était vite fait de mourir. Mais on n'y prenait pas garde, en ce moment, et deux femmes venaient de tomber sur la promenade. J'arrivai en rasant les murs à la maison, et trouvai à la porte un canonnier parisien qui venait nous demander du bois pour rougir les boulets. « Il fait chaud », me dit-il pour rire, car le vent soufflait en tempête et l'on sentait l'aigreur des premiers froids.

« Je lui dis : « Venez prendre du bois. » Mais voilà que la fille Chappedelaine accourt et me crie : « Ne lui donne point de bois, Marie. Les faubourgs ne brûlent-ils déjà point assez? Et n'y a-t-il point assez de chrétiens grillés comme des pourceaux? On les sent d'ici ! Si tu donnes du bois, tu en recevras ta digne récompense. Quand les Vendéens seront entrés, ils te feront mourir. » C'était la peur qui la faisait parler ainsi et l'intérêt, car il y avait des riches dans la ville qui payaient pour faire entrer les brigands. Je lui répondis : « Mathilde, sache bien que ces messieurs, s'ils prennent la ville, y rétabliront la dîme et y mettront les Anglais. Si tu veux servir comme devant, et te tourner Anglaise, libre à toi. Moi, je veux

rester libre et française. Vive la République ! » Alors le Parisien voulut m'embrasser. Je lui donnai un soufflet par bienséance. Cependant on criait : « Voilà qu'ils montent à l'assaut ! » J'avais de la crainte et plus de curiosité que de crainte. Je me coulai jusqu'à la promenade et vis les Vendéens enfoncer leurs baïonnettes dans les murs pour s'en faire des échelons. Mais les bleus tiraient du haut des remparts et faisaient tomber les pauvres assaillants qui se brisaient sur les rochers. Enfin, voyant la mer démontée et n'attendant plus les Anglais, les brigands s'enfuirent en jetant leurs sabots. La grève était couverte de morts qui tenaient encore leur chapelet entre leurs doigts crispés. La fille Chappedelaine leur montrait le poing et disait qu'ils étaient morts trop doucement. Et tous ceux qui tantôt voulaient leur livrer la ville les outrageaient de peur d'être dénoncés comme traîtres à la République. »

Ainsi disait madame Laroque, et le récit d'un fait qui date aujourd'hui de plus de cent vingt ans, je l'ai entendu de la bouche d'un témoin.

ANATOLE FRANCE

(*A suivre.*)

LA FRANCE ET L'EUROPE

(1871-1913)

Les pages qu'on va lire ont été tirées d'un volume, *Problems of Power*[1], dont la première édition a paru à Londres (Constable) et aux États-Unis (Scribner) en avril 1913, au lendemain de la première guerre balkanique. Comme on pourra s'en convaincre par ce simple extrait, l'auteur s'est proposé d'exposer les conséquences des grands événements qui ont marqué les années 1866 et 1870, et surtout de la faute irréparable commise par l'Allemagne en annexant l'Alsace-Lorraine. Bien que publié en 1913, le livre fut conçu immédiatement après la Conférence d'Algésiras, à un moment où l'Allemagne essayait de donner le change à l'Angleterre et à la France, et voulait faire croire à sa loyauté et à la sincérité de ses intentions pacifiques.

I

Bismarck fit plus que créer une Allemagne approximativement unie, il détruisit l'Europe. En bâillonnant la France, en rejetant l'Europe sous le joug de l'ancien régime, il ralentit l'œuvre de la Révolution française. Après la défaite de la France, les premières tentatives de reconstitution d'une

1. Cet ouvrage va paraître en traduction sous le titre : *Les grands Problèmes de la Politique mondiale.* (Paris, Chapelot.)

Europe basée sur le principe de l'équilibre furent dues à la République française et au tsar.

L'évolution normale de chacune des nations européennes fut troublée, sinon complètement dérangée, quand l'Allemagne s'annexa le Schleswig-Holstein et s'empara de l'Alsace-Lorraine. L'orientation de l'histoire de l'Europe, au cours de ces quarante dernières années, a été déterminée, en prenant ce mot dans son sens scientifique, par ces fautes gigantesques. Peu d'exercices intellectuels présentent plus d'intérêt que l'étude du jeu réciproque des événements dans cette partie du monde depuis la guerre franco-allemande. On y trouve en effet le spectacle incessant de résultantes de forces, révélant dans la suite des choses une série logique, en apparence fatale. Pour en jouir un instant, il suffit de grouper les faits saillants, essentiels, autour de certaines dates critiques.

Le jour de la chute de Bismarck, en 1890, qui coupe cette période en deux parties sensiblement égales, est bien plus qu'un point de repère commode pour les observateurs perplexes de l'évolution européenne. A partir de ce moment, c'est un souverain jeune, d'une intelligence exceptionnellement vive, marchant de pair avec son siècle et parfaitement conscient des défauts comme de la grandeur de l'œuvre accomplie par le fondateur de l'empire, qui assume seul la responsabilité des destinées de l'Allemagne.

Bismarck s'en était principalement rapporté à son intuition politique pour assurer le prestige de l'Allemagne, et cependant il jugea prudent de faire un pacte de contre-assurance[1]. Il présida aux débuts de l'essor économique de l'Allemagne sans comprendre entièrement les tendances de l'époque. Une diplomatie rusée, hardie, sans scrupules, alternant au besoin avec

1. Un personnage rendant un jour visite à Bismarck, rappelait à cet homme d'État que Schopenhauer avait coutume de dîner avec lui tous les jours dans un hôtel de Francfort. « Je n'ai jamais rien eu à faire avec lui, dit le prince. Je n'avais ni le temps, ni le goût de philosopher, et je ne sais rien du système de Schopenhauer. » Son interlocuteur lui ayant expliqué brièvement que, d'après ce philosophe, la volonté était l'élément essentiel de la conscience du moi : « C'est sans doute vrai, dit-il. Quant à moi, j'ai remarqué que ma volonté avait souvent décidé avant que j'eusse fini de penser. L'improvisation a plus à faire en politique qu'on ne le pense. » (Anecdote citée par lord Morley dans le discours prononcé, le 28 juin 1912, en qualité de chancelier de l'Université de Manchester.)

une politique d'intimidation appuyée sur une force militaire invincible, lui paraissait suffisante pour maintenir son pays dans la situation que le traité de Francfort lui avait provisoirement assurée. Trop pratique, trop réaliste pour vouloir ignorer complètement l'existence de ces facteurs subtils qui déterminent les actions humaines, et qu'il appelait les *impondérables*, Bismarck était néanmoins entraîné de par sa confiance superstitieuse en lui-même, à n'en tenir que faiblement compte.

Lorsqu'il eut dirigé avec succès le congrès de Berlin qu'il avait lui-même organisé, et pendant lequel son principal souci fut de préparer l'alliance entre l'Autriche et l'Allemagne, il se figura avoir forcé l'Europe à garantir un *statu quo* basé sur les stipulations du traité de Francfort, sur la réalité concrète d'une France écrasée et démembrée. Mais il n'en continua pas moins à prendre toutes les précautions imposées par la force même des choses. En 1879, il enserrait l'Autriche dans un arrangement particulier, en même temps que sous des apparences de magnanimité, il masquait imparfaitement son véritable but : pour détourner l'attention de la France, il favorisait l'expansion française en Tunisie, moyen sûr et rapide pour écarter, d'autre part, les sympathies italiennes de la nation qui, peu d'années auparavant, avait aidé l'Italie à conquérir son indépendance [1]. Le traité du Bardo assurait Tunis à la France en 1881, et, l'année suivante, l'Italie s'unissait à l'Allemagne et à l'Autriche. La Triple Alliance était formée.

Bien que conclu ostensiblement « pour la consolidation de la paix en Europe », ce traité était dirigé ouvertement contre la Russie. Soupçonnant à peine la nécessité de cette politique mondiale que Guillaume II devait bientôt inaugurer, Bismarck ne songeait alors qu'à l'hégémonie européenne. Quant à la question d'Orient, elle continuait à ne pas lui sembler valoir

1. « Douze ans après Sadowa, le prince de Bismarck donnait positivement des « territoires à l'Autriche et... demanda en échange une alliance pour se couvrir « contre la Russie. » (*Le Prince de Bismarck et l'unification allemande*. M. de Blowitz. *Times*, 3 août 1898.) Si, dix années après Sedan, Bismarck avait donné à la France, au lieu de les retenir âprement, les provinces qu'il lui avait arrachées en 1871, l'histoire de l'Europe eût été complètement changée.

« les os d'un grenadier poméranien ». Quel ennemi eût donc été plus redoutable pour l'Allemagne que l'empire des tsars, ces autocrates dont l'un, Alexandre II, avait crié : « Bas les mains ! » alors que cinq années seulement après Sedan (le *French scare* de 1875)[1], Bismarck menaçait de donner le coup de grâce à la France renaissante? De plus, la Russie n'était-elle pas sortie du congrès de Berlin encore plus humiliée que la vaincue de 1870?

Que la Russie ait dès ce moment commencé à avoir à l'œil sa grande voisine de l'Ouest ; qu'en dépit de toute son autocratie, Alexandre II n'ait pu dès lors s'empêcher de reconnaître qu'une France définitivement brisée le privait, fût-elle même la France de *la Marseillaise*, d'une amie éventuellement utile en Europe, c'est là ce qui ressort clairement d'une succession de légers, mais indéniables indices[2] couronnés par la décision de la France de prêter 500 millions à la Russie.

On était en 1888. — Près de vingt années s'étaient écoulées depuis la guerre franco-allemande, le traité de Berlin remontait déjà à dix ans. Cet instrument diplomatique qui, d'une part, affermissait l'hégémonie allemande avait, de plus, favorisé dans le Sud-Est de l'Europe l'éclosion d'une série de petits États que l'Allemagne laissait se tirer d'affaire sous la tutelle vigilante de l'Autriche-Hongrie et de la Russie. Dans la pensée du chancelier, ils devaient absorber entièrement l'attention de ces puissances. Bismarck se flattait d'avoir définitivement écrasé et isolé la France. Quant à la question d'Orient, il considérait qu'elle était réglée pour une génération. En réalité, il avait rendu inévitable une alliance entre le tsar et la République ; il avait brouillé la Russie et l'Autriche, tout en faisant de celle-ci l'amie de l'Italie. Ce n'était plus Bismarck, c'étaient la flèche de la cathédrale de Strasbourg et les sommets des montagnes balkaniques qui dominaient la politique européenne.

« Les convenances de l'Europe sont le Droit ! » disait le tsar Alexandre à Talleyrand en 1814, au congrès de Vienne. A

1. La panique française de 1875.

2. Cf. *L'Ambassade à Paris du baron de Mohrenheim* (1884-1898), par Jules Hansen (Flammarion).

cette formule célèbre, Bismarck tenta d'en substituer une nouvelle : « Ma volonté est la loi de l'Europe ! » En réalité, il préparait Agadir et Kirk-Kilissé.

Pendant ce temps, la France qui, en 1881, était allée à Tunis, était en 1885 au Tonkin. L'Angleterre la surveillait d'un œil jaloux, tandis que des difficultés intérieures, la conspiration de la coalition antirépublicaine, le « boulangisme », venaient paralyser l'énergie et compromettre l'autorité de la nation française en Europe. Bismarck n'avait pas lieu d'être mécontent de l'état des affaires.

Parfois, le chancelier trouvait bon d'inventer quelque incident de frontière pour rappeler à sa voisine que l'Allemagne veillait l'arme au pied : tel, l'incident Schnœbelé, en avril 1887, lorsque les autorités allemandes firent emprisonner le commissaire de police de Pagny qu'on ne relâcha qu'au bout de huit jours.

Et, pendant ce temps, ce même Bismarck, qui venait de signer une alliance antirusse avec l'Autriche et l'Italie, préparait un pacte de réassurance avec la Russie. Celle-ci, par ses tendances à se rapprocher de la France, contrecarrait sans doute la réalisation complète du plan bismarckien; mais le chancelier n'était pas homme à considérer comme au-dessus de ses moyens la solution d'un pareil problème. Il y travaillait, lorsque son nouveau maître, Guillaume II, l'invita brusquement à donner sa démission.

Avec son départ, s'ouvre une nouvelle période de l'histoire de l'Europe.

Le *Zeitgeist*, l'« esprit du siècle », devait accorder à Guillaume II un sursis d'un peu moins de dix ans qu'il employa à tenter de justifier l'abandon de son pilote. L'année 1898 est la troisième date critique depuis la fin de la guerre franco-allemande.

L'empereur, s'il avait pu briser la carrière de Bismarck, n'en avait pas moins hérité de sa politique. Mais, pour qu'il pût la poursuivre comme il l'entendait, il fallait encore que le tzar Alexandre III eût disparu. Alexandre ne mourut qu'en 1894, après avoir signé en 1892 une alliance militaire défensive avec la France. La chute du chancelier hâta certainement la conclusion des négociations entamées depuis cinq ans environ

entre la République et la Russie. Mais le jeune empereur était trop clairvoyant, et trop foncièrement optimiste, pour s'inquiéter outre mesure d'une alliance dont on lui garantissait le caractère pacifique en des termes formels. Bien que la France l'interprétât comme un gage de la reprise de l'Alsace-Lorraine, Guillaume II savait fort bien que cette alliance ne faisait alors que confirmer, une fois de plus, le *statu quo* européen.

Délivré de tout souci de ce côté, le nouveau maître apercevait devant lui une Allemagne nouvelle, en pleine croissance de richesses, d'industrie et de commerce extérieur, une Allemagne qui, sous le système protectionniste appliqué de 1880 à 1891, grandissait si rapidement, si miraculeusement même, que Bismarck avait à peine pu épeler la première syllabe de ce nouvel évangile économique dont il était pourtant l'inspirateur.

En présence de ce réconfortant spectacle, en contemplant les récentes acquisitions allemandes au Cameroun et à Samoa, Guillaume II inaugura une ère dont il devait trouver la formule, quelques années plus tard, dans l'appel fameux prononcé à Hambourg, au pied du monument du chancelier : « *Notre avenir est sur la mer !* Plus les Allemands iront sur la mer, mieux ce sera pour nous ! »

Cela se passait en 1901, mais le premier programme naval remonte à 1893. L'année suivante, un jeune prince mystique devenait tsar de toutes les Russies, et, en 1895, à l'ouverture du canal de Kiel, lors de cette cérémonie qui symbolisait les aspirations de la nouvelle Allemagne, des cuirassés français mouillaient à côté de navires de guerre russes dans des eaux allemandes. Le sens de la démonstration était clair. L'avènement du nouveau tsar imprimait à l'alliance franco-russe un caractère essentiellement pacifique qui rendait vaine sa raison d'être politique, au point de vue de l'équilibre européen.

Nicolas II, tout aussi pacifique que son père, non moins humanitaire même, s'était laissé prendre au charme un peu spécieux de la fascinante personnalité du cousin allemand. Le tsar devint la créature du kaiser. Guillaume II, jouant habilement de l'alliance franco-russe pour ses propres desseins

d'impérialisme germanique, fut pendant quelque temps le partenaire muet d'une combinaison où figura M. Hanotaux, ce ministre français des Affaires étrangères dont l'activité s'employa à créer journellement à son pays de nouvelles difficultés avec l'Angleterre en Afrique et en Asie.

Le Ministère français des Colonies venait d'être créé en 1894 ; on esquissait de vastes projets en vue d'une entente franco-germano-russe devant isoler l'Angleterre.

En Extrême Orient, après la guerre sino-japonaise, cette étrange alliance connut quelques succès momentanés. Sous la pression de la France, de l'Allemagne et de la Russie, le Japon dut déchirer le traité de Shimonosaki ; il commença à s'apercevoir des avantages qu'il aurait à se jeter dans les bras de l'Angleterre.

A la suite du raid Jameson (1er janvier 1896), Guillaume II adressa au président Krüger le célèbre télégramme destiné tout aussi bien à faciliter une entente avec la France qu'à satisfaire les instincts impérialistes d'un pangermanisme naissant. Il semblait à ce moment qu'on eût entièrement oublié Strasbourg et Metz.

C'est ainsi que la retraite de Bismarck et la mort d'Alexandre III marquèrent bien en réalité le point de départ d'une nouvelle orientation politique en Europe.

Cette période est caractérisée par l'éloignement de la Russie hors de sa sphère d'influence européenne et par le transfert pour une période assez longue de son centre d'action en Mandchourie où sa puissance militaire devait quelques années plus tard se briser à Moukden. L'Italie, toujours incitée à des entreprises coloniales qui lui faisaient courir le risque d'un conflit avec la France ou l'Angleterre, avait à déplorer, en 1896, le massacre de ses légions à Adoua. La France, laissée libre de poursuivre en paix son aventure africaine, se trouvait de jour en jour, presque d'heure en heure, entraînée de plus en plus dans une voie fatale qui pouvait aboutir à une guerre avec les Anglais. En juillet 1898, le tragique incident de Fachoda se produit tout à coup. Lord Kitchener et Marchand venaient de se rencontrer brusquement, face à face, dans le désert. Et la Grande-Bretagne venait de voir la Mandchourie et Port-Arthur aux mains de l'ennemi séculaire.

Ainsi donc, en 1898, l'Allemagne de Bismarck et de Guillaume II avait si admirablement manœuvré que, tout en maintenant l'intégrité de ses accords avec l'Autriche et l'Italie, elle avait réussi à paralyser presque complètement l'alliance franco-russe, à exciter l'Italie contre la France et à susciter le risque d'une guerre franco-anglaise.

Trois événements d'une importance transcendante paraissent symboliser ces résultats. Bien qu'ils se soient succédé dans le temps, ils peuvent néanmoins, au point de vue de la psychologie de l'histoire, être considérés comme simultanés. La politique allemande, de 1890 à 1898, semble en effet pouvoir inscrire, à juste titre, dans l'histoire de ses succès : *Adoua, Fachoda, la Mandchourie et Port-Arthur.*

Mais, pendant ce temps se déroulaient, hors d'Europe, des événements qui n'avaient pu échapper à l'attention de l'empereur allemand.

L'année 1898 vit se terminer le conflit hispano-américain, et cette guerre devait forcément faire comprendre à Guillaume II que le pangermanisme allait rencontrer dans le monde d'autres rivaux que le *péril jaune.* Ce fut l'année de l'annexion des Hawaï par les États-Unis, celle encore de Manille, le 1er mai [1].

Voilà pourquoi 1898 est une année critique. De plus, pendant cette année, au cours de laquelle fut conclu l'accord austro-russe au sujet des Balkans (au moment où les puissances reconnurent *l'intérêt supérieur* de l'Autriche et de la Russie dans les provinces de la Turquie d'Europe), la Russie commença à souffrir des conséquences funestes de sa politique en Extrême Orient et à douter du désintéressement de ses amis allemands. Rêvant de victoires en Mandchourie, la Russie avait dû négliger son action panslaviste dans les Balkans et se résigner à suivre celle des Pangermanistes. Partiellement paralysée en Europe, elle ne pouvait ni favoriser activement, ni arrêter efficacement les ambitions des États balkaniques impatients de rejeter les Turcs sur la rive méridionale de la mer de Marmara et d'étendre leurs frontières en Thrace et en Macédoine. Une politique d'attente s'imposait ;

1. Date du début des hostilités dans le conflit hispano-américain. Le 1er mai, la flotte espagnole sous les ordres de l'amiral Montojo fut détruite, en rade de Manille, à Cavite, par l'escadre américaine de l'amiral Dewey.

cependant, l'Allemagne, entraînée par les forces de plus en plus actives de son *Drang nach Osten*, assurait, grâce à ses alliés austro-hongrois, sa prépondérance économique dans les Balkans et, mettant à profit l'antagonisme persistant entre l'Angleterre et la Russie, devenait la protectrice attitrée de l'empire turc et la concessionnaire de cette voie ferrée de Bagdad, qui était destinée à servir d'instrument à l'établissement de son protectorat sur la Turquie d'Asie.

Ainsi, en raison même de la politique suivie par la Russie en Extrême Orient, et grâce aux jalousies réciproques et aux appréhensions des puissances, tout espoir de résoudre la question d'Orient était définitivement ajourné. On laissait la Bulgarie, la Serbie et le Montenegro poursuivre seuls leur idéal national, et la Macédoine restait exposée à de périodiques massacres. De même que l'Alsace semblait abandonnée par la France, de même le tsar paraissait oublier les petits États slaves.

L'Allemagne avait, tout portait à le croire, réussi à étouffer la question d'Orient, à supprimer toute influence directe ou indirecte capable de contrecarrer ses objectifs essentiels : le maintien de sa prépondérance politique dans l'Europe occidentale et l'accaparement des débouchés commerciaux dans la péninsule balkanique et dans l'Asie-Mineure. Mais, à ce moment même, les États balkaniques s'ouvraient lentement à la connaissance de leur individualité propre. Liberté, haines nationales, sentiment des responsabilités les transformaient peu à peu en puissances indépendantes.

Cette évolution n'avait assurément pas échappé à l'œil attentif des observateurs éclairés[1]. Qui aurait cependant pu pré-

1. Le plus remarquable de ces observateurs paraît être l'auteur d'un livre publié en 1905 : *Une Confédération orientale comme solution de la question d'Orient* (Plon). Cet écrivain qui signe « un Latin » pose tout d'abord en principe que la politique consistant à imposer des réformes au Grand Turc n'est, tout au plus, qu'un palliatif susceptible de prolonger, pour peu de temps seulement, l'agonie du régime ottoman. A l'heure même où les Serbes, les Grecs et les Bulgares intriguaient insidieusement, ou combattaient férocement pour la domination en Macédoine, que l'attitude des grandes puissances rassemblées autour de la couche de l'*Homme malade* était celle d'héritiers rivaux attendant l'heure de piller les trésors du parent à l'agonie, avec clairvoyance il affirma que la constitution d'une « Ligue des Balkans » était encore possible et que cette ligue, englobant en plus la Roumanie et la Grèce, devait

voir que, dans un espace de moins de quatorze ans, les souverains de Bulgarie, de Serbie, de Montenegro et de Grèce franchiraient simultanément les frontières de l'empire ottoman en « implorant la bénédiction du Tout-Puissant pour une nouvelle croisade[1] » contre le Turc?

Ainsi, trois puissances qui, en 1898, venaient de subir, chacune, une humiliation, se trouvaient en présence d'une Allemagne optimiste et triomphante. Seuls, l'empire du *Kaiser* et la Russie semblaient avoir été favorisés par la fortune; mais la Russie, attirée vers l'Est, hors d'Europe, en partie par la ruse allemande, était déjà condamnée, et l'Allemagne seule paraissait devoir récolter les fruits de son habile action diplomatique. En réalité, elle avait dépassé son but.

L'Italie, l'Angleterre et la France, rivales aux colonies, presque ennemies acharnées, se touchaient néanmoins par un point commun : toutes trois, elles avaient été malheureuses, toutes les trois, elles avaient besoin d'amis.

Entre temps, M. Hanotaux qui, pendant son passage au Quai d'Orsay avait, grâce à ses complaisances envers des projets habilement suggérés au tzar par l'empereur d'Allemagne, paralysé l'activité de la Double Alliance, cédait la place à M. Delcassé qui, entrant au ministère les mains libres, pouvait adopter une politique nouvelle.

Nommé ambassadeur à Londres en septembre 1898, M. Cambon recevait du nouveau ministre les instructions qui allaient lui permettre de régler avec lord Salisbury l'affaire de Fachoda. Vers la même époque, au mois de décembre 1897, M. Barrère était arrivé à Rome comme représentant de la France, et en novembre 1898 il avait réussi à conclure un traité de commerce. Les deux « sœurs latines » commençaient à comprendre combien la politique bismarckienne de l'homme d'État italien gallophobe Crispi était loin de favoriser leurs intérêts, et ce traité marquait la première étape de cette magnifique

permettre à ces divers États d'en finir avec leurs différends respectifs pour réaliser ensuite leurs plus hautes espérances. D'après lui, la nouvelle Fédération devait être placée sous la présidence de l'Italie, et il publiait une carte indiquant les modifications territoriales nécessaires.

1. Télégramme du roi de Grèce aux souverains alliés de la Ligue balkanique (20 octobre 1912).

politique méditerranéenne poursuivie par M. Delcassé, politique d'où devaient sortir l'entente anglo-française, l'établissement définitif de l'Angleterre en Égypte, le protectorat français au Maroc, l'occupation de Tripoli par les Italiens (à laquelle la France avait consenti en 1901) et l'Europe de 1910, 1911 et 1912.

« Je regretterais d'abandonner mes fonctions, disait M. Delcassé à M. Victor Bérard, au commencement de novembre 1898, avant d'avoir établi une solide entente avec l'Angleterre[1]. »

De son côté, M. Cambon était parti pour Londres avec des instructions précises, et bien résolu à négocier[2].

Au moment même où M. Hanotaux quittait le ministère, l'Allemagne venait de tenter un effort désespéré pour arriver à un arrangement avec la France, pour conclure une sorte d'alliance défensive, coloniale et commerciale, comprenant un échange de territoires. Cette combinaison était entièrement dirigée contre l'Angleterre. La crise de Fachoda et l'affaire Dreyfus firent échouer le complot[3].

Dès le départ de M. Hanotaux, la *Wilhelmstrasse* reconnut, avec son flair habituel, qu'il y avait quelque chose de changé dans l'état de l'Europe. Lord Salisbury demeurait bien encore germanophile et gallophobe ; mais l'Angleterre était une des puissances qui avait besoin d'amitiés. On le proclamait publiquement. M. Chamberlain préconisait

1. *Revue de Paris*, 1er juillet 1905.

2. « Je le considère... comme un homme désireux de mettre fin à la tension « existant actuellement entre les deux nations qui bordent la Manche... Il ira « à son poste, les yeux ouverts et... il entamera, dans un esprit libéral, les « pourparlers destinés à amener des solutions satisfaisantes. » (Blowitz, Correspondance du *Times*, 16 novembre 1898.)

3. Pour cet épisode critique où l'Allemagne proposa à M. Hanotaux d'entrer en négociations au sujet de l'Afrique, et d'agir de concert, contre l'Angleterre, voir : *Fachoda*, par M. Hanotaux (Flammarion) ; *France et Allemagne*, par M. René Pinon (Perrin) ; *De la paix de Francfort à la Conférence d'Algésiras*, par M. André Mévil (Plon) ; *Le Coup d'Agadir*, par M. Pierre Albin (Alcan) et *Kiel et Tanger*, par M. Charles Maurras (Nouvelle Librairie Nationale). Il est certain que la diplomatie du comte de Munster fut contrariée par les révélations de M. de Blowitz. Cet écrivain rendit ainsi, en 1898, à l'Angleterre et à la France un service presque aussi important qu'à l'heure du fameux *French Scare* de 1875.

l'idée d'une alliance anglo-saxonne (discours de Birmingham, 13 mai 1898). L'Italie pouvait, pour le moment, être négligée; on traiterait plus tard avec elle; et tout permettait de supposer que la Russie poursuivrait aveuglément sa marche fatale vers l'abîme oriental. Habile à saisir l'instant propice, l'Allemagne réussit à amener l'Angleterre à renoncer, sans bruit et graduellement, à sa politique de *splendide isolement* et à signer le mystérieux arrangement, relatif au sort des possessions portugaises en l'Afrique, que devaient annuler des traités ultérieurs, signés à Lisbonne en 1904, et demeurés également secrets [1].

Ainsi, tandis que la Russie, remorquant la France, s'acheminait vers le désastre de Moukden, l'Allemagne se retournait avec un visage ingénu vers le peuple dont la suprématie maritime commençait à prendre ombrage du développement de la marine allemande, et elle cherchait à le convaincre de l'absolue pureté de ses intentions.

Tant que lord Salisbury resta à la tête du *Foreign Office*, la France ne pouvait que tenter en vain de contrecarrer l'action allemande. Pour cet homme d'État, tout aussi bien que pour son auguste reine, la France et la Russie ne cessaient d'être les ennemies héréditaires. La politique allemande, en poussant la Russie vers l'Orient, avait accru la méfiance anglaise à l'égard de l'empire du tzar. L'Angleterre estimait moins dangereux d'opter pour l'Allemagne que de se rapprocher du Slave. N'était-elle pas d'ailleurs la mortelle ennemie de la France, l'alliée des Russes?

Et c'est ainsi que l'Allemagne put continuer à étendre jusqu'à leurs extrêmes limites logiques les tentacules de la politique bismarckienne. Elle continuait ainsi de jouer, sans encombres et sans scrupules, son rôle de *courtier honnête*, tandis que, sous un autre déguisement, elle plantait activement son drapeau dans toutes les parties du monde [2].

1. Déjà en décembre 1900, le roi Charles de Portugal avait été officiellement reçu à bord du vaisseau amiral de la flotte anglaise et, en présence de l'amiral Rawson, il avait bu à la santé de « la Nation amie et alliée ». Ce fut là l'un des premiers événements qui apprirent au public qu'un esprit nouveau régnait au *Foreign Office*.

2. Le prince Radziwill qui représenta l'empereur d'Allemagne aux funérailles de M. Félix Faure, s'étant laissé interviewer par *la Liberté* de Paris, fit à ce jour-

Mais la guerre du Transvaal éclatait en octobre 1899 et pendant deux ans et demi, l'Angleterre dut consacrer toute son attention, employer toutes ses forces à ce duel héroïque. Enfin, elle ouvrit les yeux devant les dangers de son isolement.

Dès 1898, M. Chamberlain l'en avait bien avertie ; car les ennemis de la Grande-Bretagne pouvaient presque, théoriquement, la classer parmi les « nations à l'agonie », sur le territoire desquelles, d'après la formule de son humoriste premier ministre, lord Salisbury, les peuples vivants sont tenus d'empiéter. A la Chine, à la Turquie, à l'Espagne, à la France des scandales de Panama, de l'affaire Dreyfus et de Fachoda, on pouvait ajouter l'Angleterre de Ladysmith.

Lord Salisbury disparut en octobre 1900, et lord Lansdowne lui succéda au Foreign Office. Quelques jours après, la reine Victoria s'éteignait et Édouard VII montait sur le trône d'Angleterre [1].

L'opinion publique française l'accueillit avec transport, et salua en lui un souverain « capable de faire beaucoup pour améliorer les relations entre les deux pays [2]. » La tension

nal, le 26 février 1899, une déclaration aussi curieuse que suggestive, au sujet de l'accord anglo-allemand qui venait d'être conclu. « Rien dans cet arrangement, disait-il, ne saurait faire obstacle à un rapprochement entre mon pays « et le vôtre, et ce rapprochement est désiré par tous les esprits raisonnables. « Quant à l'Angleterre, maintenant que l'Allemagne est devenue sa plus importante rivale commerciale, il ne me paraît pas possible qu'une entente complète « puisse s'établir et subsister entre deux pays dont les intérêts sont si différents. « Mais il est, outre-mer, une autre nation contre laquelle l'Europe devrait arriver à s'entendre pour assurer la protection de ses intérêts économiques. Les « États-Unis, par leurs prétentions et leur richesse, deviennent en effet un danger « pour nous tous. »

1. « Le roi Édouard, déclarait le 11 mai 1910, M. Balfour, à la Chambre des « Communes, fut un grand monarque. Il fit ce que ni ministre, ni cabinet, ni « ambassadeurs, ni traités, ni protocoles ou ententes, ni débats, banquets ou « discours ne pouvaient accomplir. Par sa seule personnalité, ce monarque sut « faire comprendre à des millions d'individus du Continent, et comme nous « n'eussions jamais pu le faire nous-mêmes, les véritables sentiments d'amitié « que professe, à leur endroit, le peuple sur lequel régnait Édouard VII. »

2. Que le lecteur veuille bien se rappeler les paroles prononcées en 1898 par M. Delcassé (voir plus haut). Voici ce que ce même ministre disait publiquement quelques semaines plus tard (le 23 janvier 1899) au cours d'un débat sur les affaires étrangères :

existant entre la France et l'Angleterre n'aurait pu d'ailleurs se prolonger sans déchaîner la guerre. Il fallait, sans plus tarder, faire quelque chose. Pour l'une comme pour l'autre de ces deux nations, l'heure d'envisager les grands problèmes de leur politique nationale et particulière, avait sonné. Un instant, elles demeurèrent face à face en silence, éblouies par l'éclat de la lumière nouvelle qui illuminait les carrefours redoutables de Fachoda et de Ladysmith [1].

« Ma conscience, mon patriotisme clairvoyant me disent que si, au cours de « ces derniers mois, j'ai pu rendre quelques services,... le service le plus précieux « assurément a été de prévenir et de rendre en quelque sorte impossible, un « conflit qui serait pour le monde une calamité... Aujourd'hui comme hier, tou- « jours calme et toujours digne, dominée toujours par la préoccupation de ses « intérêts essentiels, la France reste prête à tout examiner, à tout discuter avec « l'esprit de conciliation et de transaction qui est la loi même de toute politique « prévoyante, avec la volonté de ne rien prétendre que son droit, mais avec la « conscience aussi que son droit n'est à la discrétion de personne... Je ne suis « pas pessimiste et on ne peut pas l'être quand on sait ce qu'est la France et que, « sous l'écume que quelques-uns trouvent je ne sais quel abominable plaisir « à toujours agiter, vit et travaille un peuple honnête et sain, économe autant « que laborieux, qui a conscience que sa destinée n'est pas remplie, qui peut « toujours vibrer aux grandes causes, aux nobles sentiments, et dont on peut « attendre beaucoup si l'on a soin de tenir toujours son regard levé sur un idéal « de justice supérieure et de haute civilisation.

« Il n'en est pas moins vrai que des transformations profondes se préparent « d'un bout à l'autre du monde, et il importe que la France n'en soit pas affai- « blie. Et c'est pourquoi la nécessité s'impose d'une politique vigilante, avisée, « qui distingue entre nos intérêts et les classe suivant leur importance,... qui ne « laisse pas au hasard le soin d'assurer le succès, qui ne gaspille pas ses efforts... « Et pour mener à bien cette politique, il faut au gouvernement l'adhésion « réfléchie... des représentants de la nation. »

Ces paroles graves, lumineuses, prophétiques, prennent une singulière signification, quand on les lit aujourd'hui, après le coup d'Agadir, et au plus fort de la guerre déchaînée par l'insatiable ambition du *Kaiser*.

1. Dans un télégramme adressé au *Times*, M. de Blowitz analysa la situation de l'Angleterre au commencement de 1900. Il rappela alors à ses lecteurs les pourparlers qui avaient lieu entre tout au moins trois des puissances continentales pour imposer à l'Angleterre sa participation à des conférences qui devaient avoir pour objet la solution des questions internationales encore pendantes. On comptait mettre à profit « *ses embarras actuels* ».

Dans cet article prophétique, M. de Blowitz avait justement prévu la nécessité d'une liquidation générale des différends franco-britanniques, telle qu'elle fut effectuée quatre ans plus tard, mais qui, à ce moment, semblait dépasser la limite des prévisions les plus audacieuses. L'article passa inaperçu du grand public ; il demeure pourtant l'un des exemples les plus étonnants, parmi tous ceux dont les colonnes du *Times* peuvent s'enorgueillir, de la perspicacité de ce grand journaliste.

Simultanément, elles aperçurent la grimace sardonique de l'Allemagne et entendirent son ricanement triomphal.

La France et l'Angleterre se trouvaient en présence l'une de l'autre, tels deux coqs dans une arène, tandis que l'Europe, menée par l'Allemagne, leur chaussait les éperons, impatiente de les voir se lancer dans un duel à mort. Mais, brusquement, elles relevèrent toutes deux la tête et battirent en retraite. Elles avaient décidé de ne pas s'entretuer, et la physionomie de l'Europe changea du même coup. L'auteur de ces lignes, alors l'un des correspondants du *Times*, lui adressait de Madrid, le 1er février 1903, la dépêche suivante qui, un an avant la conclusion de l'accord anglo-français de 1904, faisait, pour la première fois, publiquement et ouvertement mention de pourparlers dont la révélation fut pendant plusieurs mois traitée de racontar ridicule par toute la presse de l'Europe.

« La prudente réserve du gouvernement espagnol au cours « de la crise marocaine actuelle, a été remarquée, non sans « quelque surprise, par tous les observateurs attentifs... « Dès son entrée au Ministère des Affaires étrangères dans le « cabinet Silvela, M. Abarzuza n'eut rien de plus pressé « que de demander à la France et à l'Angleterre l'assurance « qu'il n'était, pour le moment, question d'aucune interven- « tion au Maroc. On lui fit immédiatement comprendre que, « d'après un accord conclu entre ces puissances, le *statu quo* « serait, au moins provisoirement, maintenu dans ce pays. « Ces déclarations rassurantes strictement garanties, jusqu'à « un certain degré, par cette entente, ne disaient pourtant « qu'une moitié de la vérité. Les faits véritables sont tels que « le gouvernement espagnol ne saurait les considérer avec « une satisfaction sans mélange. L'Espagne n'avait pas en « effet clairement compris qu'en dehors des garanties don- « nées, quant à ses possessions de l'Afrique du Nord et à la « neutralisation de Tanger, la France et l'Angleterre avaient « eu l'intention de résoudre complètement la question « marocaine, sans paraître juger nécessaire d'avoir recours « aux bons offices de l'Espagne.

« Vers la fin de l'été dernier, M. Delcassé, par l'intermédiaire « de son ambassadeur à Londres, fit des ouvertures à lord

« Lansdowne pour le règlement détaillé et complet de toutes « les affaires marocaines. Avec une loyauté qui semble avoir « été hautement appréciée au *Foreign Office*, le ministre fran- « çais présentait à son collègue britannique un certain nombre « de propositions fermes dont l'acceptation aurait eu, à ce « moment, si je puis m'exprimer ainsi, des conséquences « non seulement nord-africaines, mais encore européennes.

« La caractéristique de ce projet consistait à régler simul- « tanément la question d'Égypte et celle du Maroc. En échange « de la reconnaissance officielle par la France de l'occupation « anglaise de la vallée du Nil, il devait être laissé toute lati- « tude à la France pour agir au Maroc comme bon lui sem- « blait, à l'exception du littoral Nord.

« Si mes informations sont exactes, ce marché extrêmement « intéressant ne fut pas défavorablement accueilli à Londres. « Mais, très absorbé par les affaires sud-africaines et, ainsi « qu'on le lui rappela plus tard, par le Vénézuela, le gouver- « nement britannique demanda qu'on voulût bien remettre « jusqu'après le règlement de ces deux questions la reprise de « pourparlers suivis et sérieux sur le Maroc.

« Le projet Delcassé n'a pas, virtuellement, reçu encore de « réponse : il ne tendait à rien moins qu'à proposer à l'Angle- « terre de laisser la France libre de s'assurer la suzeraineté « du Maroc, quand cela lui conviendrait, par une pénétration « pacifique.

« Ce programme faisait partie intégrante de la politique « méditerranéenne française, corollaire de l'arrangement « franco-italien au sujet de Tripoli. Les partisans les plus « ardents de l'hégémonie française dans la mer latine n'au- « raient vraiment pas eu à se plaindre. »

II

Ce groupement des faits saillants et essentiels de la période comprise entre la guerre franco-allemande et l'entente anglo-française de 1904 « autour de dates critiques » semble bien justifier cette assertion que « l'examen du jeu international

« des événements européens, pendant ces trente dernières « années environ, révèle, dans leur succession, une suite « logique, en quelque sorte fatale. » Il donne, en plus, un sens tout nouveau aux paroles du comte Berchtold, résumant de façon si suggestive les aspects politiques de la situation mondiale :

« Jusqu'à la fin du XIXe siècle (à la date critique de 1898), « le groupement des puissances, inauguré par la Triplice, ne « parut être qu'un dessin aux contours bien définis. Depuis... « un réseau très étroitement enchevêtré d'accords et d'en- « tentes fut tissé par les puissances appartenant à de mêmes « groupes ou à des groupes différents. Ces faits compliquent « singulièrement la situation internationale. »

C'est là une vérité que les pages qui précèdent ont déjà mise en lumière et que nous nous proposons de corroborer encore indirectement, et de façon moins systématique, en examinant d'assez près les événements qui se sont succédé depuis le début de l'ère marquée par l'entente anglo-française et dont la conclusion de la Triple-Entente ne tarda pas à déterminer la véritable portée.

Il est désormais hors de doute qu'il n'est plus possible d'étudier l'histoire d'une nation sans écrire en même temps celle des autres peuples. L'étroit enchevêtrement des nations modernes est tel que les intérêts nationaux sont devenus des affaires d'intérêt international ; les événements et faits nationaux se sont transformés en événements et faits internationaux, et les « nationalités » ont été changées en « internationalités ».

Le mot « nationalité » est évidemment employé ici dans un sens spécial, arbitraire; sa signification est aujourd'hui bien différente de celle que lui donnait il y a cinquante ans un Louis-Napoléon, ou de celle qu'on lui attribue encore actuellement en Macédoine. Il semblait en effet à Napoléon III, que les « intérêts nationaux » étaient devenus des « affaires d'intérêt international », mais ce prince attribuait à sa formule un sens philosophique plein de dangers, et son cas reste typique.

L'on ne devrait jamais oublier que la défaite de la France en 1870 fut beaucoup moins la conséquence d'une organisation militaire insuffisante que la résultante logique de la péril-

leuse politique étrangère de l'empereur. Napoléon III était un idéologue généreux, et sa politique extérieure se trouva forcément en une opposition, aussi sublime qu'absurde, avec les grandes traditions et les principes fondamentaux de la politique française. Son désir passionné de substituer au *modus vivendi* des traités de 1815 des conditions plus scientifiques et plus logiques dans les relations internationales, de réviser, en un mot, la carte de l'Europe, en donnant aux différents peuples un groupement conforme à leurs affinités de langage et de race, constitue l'une des notions les plus caractéristiquement doctrinaires qui aient jamais obscurci la lucidité d'un esprit français. Ce fut un principe d'action diplomatique à la fois faux, pédantesque et impraticable. Il donna à son auteur des apparences d'intrigant international, et l'exposa, alors même qu'il était le plus désintéressé, à être accusé de duplicité.

Cette théorie était, de plus, antifrançaise, parce qu'au point de vue des intérêts purement français, la politique qu'elle inspirait devenait antinationale. Tout cela manquait de base solide et réelle. Loin de s'inspirer des faits et de la situation de l'Europe contemporaine, la politique de Napoléon III n'était qu'une fiction métaphysique.

Aussi, tout fanatiquement dévoué que pût être l'empereur au principe des nationalités, sa politique aboutit à cette ironique *reductio ad absurdum* que la France se trouva être la seule « nationalité » dont il fut hors d'état de défendre les intérêts. Trop profondément sensible aux malheurs des Polonais, des Italiens, des Hongrois, il n'eut pas le temps de songer aux intérêts positifs des Français. Le résultat fut Sedan.

Il échut à la troisième République de rétablir les traditions de la France, l'autorité de la France en Europe et de restaurer une politique nationale qui se rattachât logiquement à celle suivie par l'ancien régime, depuis Henri IV et Richelieu jusqu'aux armées républicaines de Napoléon 1er [1].

1. « Après la guerre de 1870 et la Commune de 1871, la troisième République « trouva la rente 3 p. 100 entre 50 et 51 francs. Elle eut à réparer des désastres « inouïs, sans exemple dans aucune autre nation. Elle eut à payer une rançon « dont le chiffre énorme stupéfia ceux qui l'avaient imposée. Elle eut à « contracter des emprunts colossaux afin de payer les frais de la guerre et de

Quelque ardue que dût être la tâche, elle n'effraya pas les hommes auxquels elle incomba, et qui eurent tout d'abord pour mission de rétablir, sous le nouveau régime, l'autorité de la France dans les conseils de l'Europe. Ils y parvinrent en dépit des fautes graves de certains chefs imbus de ce même esprit humanitaire qui avait troublé Napoléon III. C'est là assurément un des plus remarquables phénomènes que l'histoire ait eu à enregistrer.

La lamentable politique sentimentale de Napoléon III s'inspirait sans doute d'un idéal tout aussi magnanime que celui de l'empereur Marc-Aurèle, rêvant d'un « système gouvernemental où la loi serait la même pour tous », qui aurait pour devise et pour base : « droits égaux et liberté égale». Mais Napoléon III, Marc-Aurèle, M. Gladstone, tout comme M. Hay lui-même, alors qu'il déclarait que la diplomatie américaine ne connaît que deux maximes essentielles : celle de Marc-Aurèle et celle de la *Porte Ouverte*, étaient plutôt des mystiques et des philosophes investis du pouvoir que des hommes d'État pratiques. Ils possédaient ce que le président Butler, de la *Columbia University*, a récemment appelé « l'esprit international » c'est-à-dire « cette habitude de considérer et « de traiter les relations et les affaires extérieures, comme si « les différentes nations du monde civilisé étaient des entités « égales, coopérant à l'envi aux progrès de la civilisation, au « développement du commerce et de l'industrie, à la diffusion « de la lumière et de la culture intellectuelle à travers le

« remettre le pays sur pied, car, après 1870, la France, la « noble blessée », « comme l'appelait M. Thiers (dont le souvenir devrait être impérissable, car « il a été vraiment le « libérateur du territoire »), était dans un délabrement « complet. Il lui a fallu emprunter et pour la guerre, et pour la paix, et pour les « travaux publics, et pour les colonies. Il lui a fallu créer de lourds impôts et « malgré toutes les charges auxquelles elle a dû satisfaire, elle a amené le crédit « de l'État à un taux inconnu jusque-là, soit par la Restauration, soit par la « Monarchie de juillet, soit par le second Empire.

« Elle peut opposer le cours actuel du 3 p. 100 à 92 fr. 50 aux plus hauts cours « de 86 fr. 10 cotés sous la Restauration, aux plus hauts cours de 86 fr. 65 cotés « sous la Monarchie de juillet, aux plus hauts cours de 86 francs cotés sous le « second Empire. Elle peut dire et montrer que notre 3 p. 100, malgré les désastres « de 1870, se négocie maintenant 12 à 13 francs plus haut que la rente allemande « et que le crédit du pays vaincu est supérieur à celui de son victorieux adver- « saire... *La rente française, c'est la signature de la France qui circule.* » (*Les 119 ans de la rente française*, ALFRED NEYMARK. — *L'Information*, 21 août 1912.)

« monde[1] ». C'est là une habitude qui peut être théoriquement fort désirable, mais qui en pratique est pleine de dangers. Prendre un plaisir altruiste à sacrifier ses instincts patriotiques aux préjugés et aux préférences de ses voisins semble un des caractères de « l'esprit international »; son principe d'action est celui de Marc-Aurèle et sa notion du devoir peut se résumer dans l'exclamation fameuse du professeur Freeman : « Périssent les intérêts de l'Angleterre, périsse notre domina- « tion aux Indes plutôt que de frapper un coup ou de dire « un mot en faveur de l'injustice contre la justice ! »

Spinoza a indiqué quelle serait la folie d'un homme appliquant une « mentalité internationale » aux problèmes de la diplomatie. Il était lui aussi philosophe ; mais il savait néanmoins que pour l'historien, les passions humaines telles que l'amour, la haine, la colère, l'envie, la vanité, la pitié, et « tous les autres mouvements de l'âme » ne sont ni des vertus ni des vices, mais de simples propriétés, au même titre que la chaleur et le froid sont des propriétés de l'air.

« L'État sera très peu stable (*minime stabile*), écrit l'auteur de l'*Éthique*, lorsque son salut dépendra de l'honnêteté indi- « viduelle et que les affaires ne pourront y être conduites « qu'à la condition d'être dans des mains honnêtes. Pour qu'un « État puisse durer, il faut que les affaires publiques y soient « ordonnées de telle sorte que ceux qui les manient, soit que « la raison, soit que la passion les fasse agir, ne puissent « être tentés d'agir selon de mauvais motifs ou de mal faire. « Car, peu importe, quant à la sécurité de l'État, que ce soit « pour tel ou tel motif que les gouvernements administrent « bien les affaires, pourvu que ces affaires soient bien adminis- « trées. La liberté ou la force d'âme est la vertu du particulier, « mais la vertu de l'État, c'est la sécurité.

« Enfin, comme les hommes, barbares ou civilisés, s'unissent « partout entre eux et forment une certaine société civile, « il s'ensuit que ce n'est point aux maximes de la raison qu'il « faut demander les principes et les fondements naturels de

1. Discours de *Nicholas Murray Butler*, président de la Conférence du Lac Mohonk, pour l'*Arbitrage international* (15 mai 1912). Le président Butler a renchéri encore sur le cardinal Newman qui avait inventé la formule : *la mentalité européenne*.

« l'État, mais qu'il faut les déduire de la nature ou condition « commune de l'humanité (*ex hominum communi natura « seu conditione*) [1]. »

La rentrée triomphale de la France dans les conseils de l'Europe est, en partie, due à ce fait qu'après Sedan, cette nation a momentanément cessé de cultiver un « esprit international » et que sa réapparition coïncida avec l'ouverture de cette ère nouvelle d'enchevêtrements internationaux à laquelle il a déjà été fait allusion. L'une des puissances les plus importantes, l'Angleterre, s'appliqua longtemps à vouloir ignorer les débuts de cette époque ; elle fut en fin de compte forcée de se rendre à l'évidence et de reconnaître les changements survenus.

Jusqu'à la guerre franco-allemande, jusqu'au début de ces quarante dernières années [2], la Grande-Bretagne détenait de par le monde le monopole de l'industrie et du commerce. Elle pouvait se permettre, par crises, une politique pleine de chimères, voire même sentimentale ou humanitaire. Elle restait libre d'attendre, pour agir, le moment le plus opportun, de conformer sa politique aux idées « libérales », à l'idéal de Marc-Aurèle même, si cela lui plaisait, tout en continuant à remplir les coffres de Lombard Street. Elle pouvait intervenir dans les affaires du continent ou s'en désintéresser, suivant qu'elle se sentait poussée par un pur idéalisme ou bien qu'elle voulait poursuivre un système intéressé de propagande protestante [3]. Et, après avoir mis sa conscience à l'aise, il lui était loisible de se retirer dans son « splendide isolement », dans la sécurité de son île, avec le fier sentiment du devoir accompli, et des richesses accumulées et s'accumulant toujours.

Des sous-sols du nouvel édifice économique et social élevé

1. *Tractatus Politicus*. Chap. 1er, 6 et 7. SPINOZA. Opera Posthuma, 1667, p. 269 et 270.

2. L'on peut admettre cependant, avec le général Homer Lea, que la prise du Schleswig-Holstein par la Prusse, « mit fin à la période au cours de laquelle l'Angleterre dicta la loi à l'Europe. » (*The Day of the Saxon*, p. 160.)

3. John Stuart Mill aurait dit : « Souci de sa propre sécurité. » (Cf. *A Few Words on Non-Intervention*, 1857.)

par sa propre activité industrielle et commerciale, commençaient pourtant à monter des grondements menaçants, mais son oreille n'en avait encore rien perçu.

Le problème de la politique étrangère continuait à rester relativement simple pour les hommes d'État britanniques. Tant que son hégémonie mondiale demeurait incontestée, l'Angleterre n'avait à s'occuper que de l'équilibre des forces en Europe.

Tel fut son but constant, et, jusqu'à ce moment, cette marche politique n'impliquait pour elle, suivant les circonstances, qu'intervention ou abstention. Henri IV avait soutenu l'Angleterre contre Philippe II ; les États allemands et l'Espagne furent ses alliés contre Louis XIV ; l'Europe entière l'appuya, l'encouragea et l'applaudit à Waterloo. Si Napoléon III avait accepté son concours, la Prusse n'aurait jamais creusé un canal de Kiel en terre danoise, l'Allemagne n'aurait pas fatalement découvert que son avenir était sur l'eau, et le rêve de Bismarck de rendre l'unité allemande (*Einheit*) aussi réelle que pouvait l'être l'union allemande (*Einigung*) ne serait point, comme c'est actuellement le cas, bien près d'être un fait accompli. Enfin, il ne faut pas oublier que, en 1875, sur un geste opportun de la reine Victoria et du tzar, le dogue bismarckien était rentré en grognant dans son chenil.

Les deux politiques, en apparence opposées, qui furent les directives du *Foreign Office* pendant tout le XIXe siècle, — celle de Sir Robert Peel prônant dans son dernier discours, en 1850, la complète indifférence à l'égard des complications continentales, et celle de M. Gladstone, le grand idéologue, s'écriant dans son discours de 1877 : « *Il fut un temps, monsieur, où l'Angleterre était l'espoir de la liberté !* [1] » — ces deux politiques, disons-nous, n'étaient pas, en somme, aussi radicalement opposées qu'elles peuvent le sembler, car aussi longtemps que l'île impériale, isolée dans ses mers, maîtresse des routes commerciales du monde, demeurait inattaquable, et que l'Angleterre continuait à être sans rivale au milieu des nations pourvues d'une marine marchande, le peuple anglais pouvait s'offrir le luxe d'opter, suivant son humeur du jour,

1. Cf. *The Future of England*, par Hon. George Peel (p. 114).

entre l'action ou le rôle de simple spectateur, entre l'intervention ou la non-intervention.

Si cet aristocratique privilège est maintenant perdu, et, sans doute, à jamais ; si, comme le disait lord Rosebery, dans un discours prononcé le 12 janvier 1912 à l'Université de Glasgow : « Que ce soit pour le bien ou pour le mal, nous « sommes pris désormais dans l'engrenage européen, et cette « situation est peut-être le fait le plus grave de la dernière « période de ma vie. » Si, en un mot, l'Angleterre, champion de la liberté, n'est plus elle-même maîtresse de son choix, si elle n'a plus la possibilité de faire ce que bon lui semble, si elle se trouve enserrée dans les mailles du réseau européen et contrainte à vivre sous un régime de vagues responsabilités, il faut absolument qu'elle tire les conclusions que lui impose cet état de choses, et qu'elle en supporte stoïquement les conséquences. Mais, tout d'abord, et par-dessus tout, il lui faut regarder en face ce fait — *les faits* — et renoncer à se complaire dans une ignorance hypocrite.

Quatorze années avant lord Rosebery, le 13 mai 1898, M. Chamberlain avait déjà très loyalement défini, dans un remarquable discours où il exaltait l'alliance anglo-saxonne, la situation réelle de l'Angleterre : « Depuis la guerre de « Crimée, disait-il, et il y a de cela près de cinquante ans, la « politique de ce pays a été une politique de strict isolement. « Nous n'avons pas eu d'alliés, — je crains que nous n'ayons « pas eu d'amis... Une situation nouvelle a surgi. Toutes les « grandes puissances de l'Europe ont contracté des alliances « et... nous sommes, à tout instant, exposés à nous trouver « en face d'une coalition si forte que même le politicien le « plus extrémiste ne saurait l'envisager sans un certain sen- « timent d'inquiétude. Nous sommes seuls ! »

Cependant, en 1898, le gouvernement britannique ne pensait ni à l'Allemagne, avec laquelle il signait des accords secrets, ni encore à la France, mais à la Russie déjà maîtresse de Port-Arthur.

On se croirait revenu à l'époque la plus reculée de « l'histoire ancienne », lorsqu'on se remémore en quels termes M. Goschen, le 22 juillet 1898, prenant la parole sur le budget de la marine, justifiait ses observations relatives aux crédits

supplémentaires : « On ne saurait, disait-il, se dissimuler « que c'est l'activité de la Russie et le programme dans lequel « elle s'est engagée qui nous obligent à renforcer notre « flotte et à conformer nos actions aux actes de cette puissance. »

Il n'est pas sans intérêt de noter, en passant, avec quel scepticisme la France accueillit les prétextes mis en avant par M. Goschen pour augmenter les forces de la marine anglaise. Les États-Unis étaient devenus, par l'annexion des Hawaï, une puissance océanique et la guerre hispano-américaine avait été fertile en leçons pour les amirautés de tous les pays. Le *Journal des Débats* souleva la question de savoir si la hâte de M. Goschen ne s'expliquait pas par un désir très prudent de ce ministre de prévenir un lendemain de complications internationales auxquelles les États-Unis se pourraient croire appelés à jouer un rôle agressif.

Dans tous les cas, l'initiative de M. Goschen marque une date dans la politique anglaise d'accroissement constant des dépenses navales. Et cela se passait fort peu de temps avant que la menace résultant du développement de la marine allemande vînt rendre chronique ce mouvement de progression, et moins longtemps encore avant le moment où la destruction de la marine russe allait laisser la Grande-Bretagne en présence d'une seule flotte hostile dans la mer du Nord.

Le 18 mars 1912, le ministre de la Marine, M. Churchill, faisait à l'Allemagne une proposition dont la franchise ne masquait qu'imparfaitement l'irritante ingéniosité; le but était de mettre un frein à l'ardente et ruineuse rivalité navale des deux nations. Il essaya de montrer à l'Allemagne comment il pourrait s'établir entre les deux États une sorte d'accord qui aurait été plus important par ses conséquences qu'une simple démonstration platonique en faveur du désarmement.

« Si vous voulez, disait le ministre anglais, ralentir vos « constructions en 1913, nous en ferons autant. Si vous « vous décidez à ne pas mettre en chantiers les trois vais- « seaux que vous avez projetés, vous supprimerez automa- « tiquement du même coup, cinq *superdreadnoughts* anglais. »

L'Allemagne riposta par le vote d'une nouvelle loi navale portant de dix-sept à vingt-cinq le nombre des navires de guerre, au complet d'armement, croisant dans la mer du Nord, et qui devaient avoir pour soutien une réserve de seize vaisseaux.

M. Churchill prit immédiatement la décision qu'on attendait de lui. Parlant le 15 mai au dîner de l'« honorable corporation des constructeurs de navires », il dit, au milieu de longs applaudissements : « Il sera de mon devoir de demander encore cette année au Parlement des hommes, de l'argent, du matériel. » Et le ministre poursuivait en exposant les conséquences de la politique de « concentration de la flotte anglaise sur des théâtres décisifs » (politique imposée à l'Angleterre par les efforts opiniâtres faits par l'Allemagne en vue de briser la puissance navale de la Grande-Bretagne), à savoir : le renforcement et l'accroissement dans les grands *Dominions* par delà les océans, d'une force navale effectivement capable d'assurer la police des mers et de défendre l'empire colonial pendant que l'Angleterre maintiendrait, de son côté, contre toute attaque sur le point essentiel, sa suprématie maritime.

Ces incidents jetèrent un jour nouveau sur les inconvénients d'une politique d'intervention imprégnée d'un altruisme confus, politique qu'un libéralisme doctrinaire a toujours inspirée.

Dans un discours prononcé, en janvier 1912, au village de North Sunderland, sir Edward Grey faisait ressortir clairement ces inconvénients :

« Laissez-moi, disait-il, vous mettre en garde contre des « gens qui me paraissent être, en ce qui touche à la politique « étrangère, de très mauvais conseillers. Il existe, à n'en pas « douter, une fraction du parti libéral qui trouve que notre « intervention a été insuffisante dans certaines parties du « monde, en Asie par exemple. C'est la Mongolie, je crois, qui « fut le plus récemment désignée comme une des régions « auxquelles nous devrions prêter une attention toute spéciale. « Si vous adoptez pareille politique étrangère, si notre pays « intervient d'une façon effective dans les affaires de l'Asie « centrale, bien au delà de notre frontière indienne, soyez

« certains que, en plus des lourdes dépenses navales que nous « subissons déjà, vous allez être exposés à une augmen- « tation sensible des charges militaires. Les gens qui vou- « draient m'imposer une politique étrangère différente de « celle que nous suivons en ce moment, me semblent en réalité « soutenir la théorie du maximum d'intervention dans les « affaires du monde entier, avec le minimum d'amitiés. Si « elle était pratiquée, pareille politique nous laisserait bien- « tôt sans un ami en Europe. (*Applaudissements.*) Croyez-moi, « c'est la politique la plus futile et la plus coûteuse que notre « pays puisse adopter. A tous les points de vue, que ce soit « celui du parti ou celui de l'intérêt national, je considère « qu'il est du devoir de tout gouvernement, libéral ou « conservateur, de s'opposer à une pareille politique. »

D'autre part, au cours d'un débat à la Chambre des Lords sur la politique étrangère et militaire, le 15 mai 1912, le ministre de la Guerre et le marquis de Crewe avouaient tous deux que la « politique du splendide isolement était finie »; mais ils s'opposaient à toute idée d'une « alliance étroite avec de grandes puissances européennes » et rejetaient d'une façon absolue le principe « des embarrassantes alliances militaires. »

Les ministres anglais ont peut-être encore devant eux quelques mois pendant lesquels ils pourront continuer à affirmer leur scepticisme quant à l'utilité d'une convention militaire avec la France. Mais les temps ne sont pas lointains où, en dépit de l'assistance prêtée par les *Dominions*, ils auront à retirer leurs paroles. Alors le peuple anglais, comprenant enfin que l'armée territoriale n'est qu'un fantôme d'armée [1], les accusera d'avoir négligé leur devoir.

1. « L'armée territoriale n'a rien donné de ce qu'on en espérait, ni sous le rapport de la discipline, ni sous le rapport des effectifs ou de l'équipement, ni sous le rapport de l'énergie. » (Discours de lord Roberts, 27 novembre 1912, au banquet annuel de l'Association des *Men of Kent and Kentishmen.*)

La déclaration du 7 février 1913, dans laquelle l'amiral von Tirpitz aurait affirmé que l'Allemagne pouvait, en toute sécurité, accepter la proportion (16 à 10) des *dreadnoughts* anglais et allemands, proposée par M. Churchill en mars 1912, coïncida avec la proposition d'augmentation de la flotte aérienne allemande et précéda immédiatement le projet de porter à 865 000 hommes l'effectif de l'armée active. La réponse de la France ne se fit pas attendre, et pourtant l'Angleterre hésite encore à regarder les choses bien en face.

III

« 1870 », « 1878 », « 1890 », « 1898 », « 1904 », « 1911 », « 1912 ». Le démembrement de la France; le Congrès de Berlin; la chute de Bismarck; Adoua, Port-Arthur, Fachoda, l'affaire Dreyfus ; l'entente franco-anglaise ; Agadir ; Kirk-Kilissé ; tels sont les anneaux et les dates de la chaîne fatale forgée par Bismarck et dont la tension, à l'heure actuelle, atteint presque sa limite de rupture.

Huit ans après la démission du chancelier, son successeur Guillaume II pouvait légitimement se croire sur le point de fonder une Allemagne impériale plus grande que l'empire du premier des Napoléons. Mais, cinq ans plus tard, toutes ses espérances étaient anéanties : l'entente anglo-française inaugurait en Europe une ère nouvelle. Sans perdre un seul instant, l'Allemagne se rua à l'assaut de cette entente. L'accord avait été signé le 8 avril 1904; exactement un an plus tard, la veille du 1er avril 1905, l'empereur Guillaume débarquait à Tanger.

Et cependant, alors que la possibilité d'un accord entre l'Angleterre et la France semblait n'être que le rêve d'un fou, en mai 1902, le comte de Bulow, chancelier de l'empire d'Allemagne, avait dit à Berlin à M. André Tardieu :

« La paix est assurée. Nous en avons le bénéfice et nous « serons toujours avec ceux qui la défendent contre ceux qui « la troublent... Quant au Maroc, où nos intérêts sont moindres « qu'en Chine, je ne considère pas cette question comme « susceptible d'intéresser à bref délai notre diplomatie. Nous « n'avons pas de façade avec une fenêtre en saillie sur la « Méditerranée... Nous n'y poursuivons aucune politique « personnelle [1]. »

Depuis 1905 jusqu'à l'heure actuelle, l'Allemagne n'a eu qu'un rêve, n'a poursuivi qu'un seul dessein.

A dire vrai, le prince de Bulow, avec une franchise toute

1. *Le Figaro*, 30 mai 1902.

bismarckienne avait déclaré publiquement, en 1906, que le seul but de la politique allemande était de compléter l' « Entente cordiale » par une entente non moins cordiale entre l'Allemagne et l'Angleterre. En septembre de cette même année, immédiatement après la rencontre de l'empereur avec le roi Édouard à Friedrichshof, la *Deutsche Revue* publiait un article visiblement inspiré par le chancelier impérial. Après avoir ressuscité la légende d'après laquelle « les traditions de la politique Delcassé inspiraient encore activement, au Quai d'Orsay, des manœuvres ayant pour but d'encercler diplomatiquement l'Allemagne avec l'aide de l'Angleterre, de la Russie et d'autres États », l'auteur esquissait un tableau menaçant de l'alternative qui se présentait à la Grande-Bretagne : « A l'égard de l'Allemagne, l'Angleterre n'a que « le choix entre une politique de contrepoids anglo-français, « qui peut facilement devenir désastreuse pour elle, et « l'acceptation de l'Allemagne dans le cercle de ses amitiés. »

Mais sir Edward Grey se garda bien de répondre à cette invite ; l'Angleterre ne crut pas devoir modifier ses relations avec la France, « ni par addition, ni par soustraction » suivant l'expression du *Times* [1], et le prince de Bulow en tira la conclusion logique : il s'en tint au programme qu'il avait fait publier dans la *Deutsche Revue* ; il s'efforça avec plus de fanatisme que jamais à détruire l' « Entente cordiale » par une politique passant alternativement des cajoleries à l'intimidation.

Depuis lors, l'Allemagne n'a cessé de foncer de tous côtés dans « l'arène de la corrida européenne », semblable à un taureau enragé, cherchant en vain à atteindre et à jeter en l'air le toréador français qui agite devant elle l'*Union Jack* britannique.

Il est superflu de rappeler les vicissitudes d'un sport jalonné d'événements, tels que la chute de M. Delcassé, la conférence d'Algésiras, Casablanca : les conséquences de l'action allemande importent seules.

Ce que les professionnels de l'observation politique étaient seuls à voir en 1906 est devenu aujourd'hui évident pour

1. Éditorial, 5 septembre 1906.

tous. Le sacrifice, consenti par ses collègues, du ministre français des Affaires étrangères au Moloch allemand ne pouvait pas ne pas rappeler aux Français, même les plus indifférents, certaines réalités de leur situation internationale.

Il suffisait de réfléchir quelque peu attentivement sur les événements, et de se rendre compte du mécontentement croissant causé par la tyrannie du régime radical, pour en conclure qu'un pareil ensemble de faits devait forcément provoquer un réveil de l'esprit national. Quelque mobile que soit le tempérament français, quelque répugnance pusillanime que manifestât le gouvernement républicain à laisser des incidents diplomatiques dégénérer en conflit armé, pour aussi profondément que la France semblât avoir oublié l'Alsace-Lorraine et s'abandonnât scandaleusement aux querelles de l'*Agora*, aux basses intrigues des partis politiques ou aux méchantes disputes de la presse, — et tout cela au plus grand détriment des grands intérêts de la patrie, — il n'en restait pas moins qu'il y avait certaines choses que l'orgueil national ne pourrait supporter.

Une période de ce que les Français appellent recueillement, une ère de méditation silencieuse qui se manifesta bientôt sous la forme la plus saine : la critique de soi-même, marqua l'inévitable conversion de l'âme française.

Alors que des observateurs étrangers ne savaient voir qu'une France déchirée par les factions, se querellant à propos d'expulsions de religieux et de religieuses, ou de la séparation de l'Église et de l'État, qu'une République au sein de laquelle la rébellion de cinq mille fonctionnaires (la grève des postiers) semblait menacer l'existence même du régime, qu'une collectivité où de paisibles viticulteurs paraissaient subitement devenus aussi fous que les convives d'une orgie dionysiaque, la France recouvrait le sentiment de son intégrité nationale. Elle commençait à être portée par le flot d'une de ces miraculeuses « résurrections » morales, qui sont le propre du sol qui vit naître Vercingétorix et saint Louis, Jeanne d'Arc et Gambetta.

WILLIAM MORTON FULLERTON

(*Traduit de l'anglais par B. Mayra.*)

CLAYHANGER[1]

LIVRE IV

I

L'ANNIVERSAIRE

C'était l'anniversaire de Tantine Clara.

— Elle doit bien avoir cinquante-neuf ans, — dit Maggie.

— Oh, pensez donc ! — dit Edwin avec quelque brusquerie. — Elle n'est certainement pas aussi âgée.

Le frère et la sœur prenaient leur breakfast.

— Elle doit avoir cinquante-neuf ans — reprit tranquillement Maggie.

— Et quand même elle aurait cinquante-neuf ans ! — dit son frère aigrement. — Il y a encore du café, du chaud?

Sans lever les yeux de dessus son journal, il poussa sa tasse à travers la table.

Maggie la prit, redressant un peu le menton et une rougeur sur les joues.

— J'espère que vous n'avez pas fini par oublier l'encrier, — dit-elle d'un ton sec, — on ne l'a pas encore envoyé et je voudrais le porter moi-même à Tantine ce matin. Vous savez comme elle tient à ces choses-là !

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 juin et 1er juillet 1915.

Ils avaient décidé que Tantine Clara recevrait cette année un encrier double en cristal taillé. Le magasin tenait parfois cet article. Edwin ne s'était pas montré très empressé. Il trouvait que donner à Mrs. Hamps un encrier double en cristal taillé c'était encourager le goût si vulgaire qu'elle avait pour les bibelots. D'ailleurs, il n'encourageait nullement la vente au détail à l'imprimerie. Mais il avait finalement consenti par indolence.

— Il n'arrivera pas avant demain, — dit-il.

— Comment cela?

— Comment cela? Hé bien, puisque vous voulez tout savoir, je ne l'ai commandé qu'hier. Je ne peux pas penser à tout.

— C'est très ennuyeux, — dit Maggie sincèrement.

Edwin prit un air de martyr.

— Il y a des gens qui paraissent croire que je n'ai rien à faire qu'à commander des cadeaux pour les anniversaires, — remarqua-t-il sur un ton sarcastique.

— Je trouve que vous pourriez être un peu plus poli, — dit Maggie.

— Vraiment?

— Oui, certes, — répéta-t-elle avec énergie, — il y a des moments où vous êtes absolument insupportable. Tout le monde le remarque.

— Qui, tout le monde?

— Vous le savez bien.

Maggie releva la tête et Edwin savait que lorsqu'elle relevait la tête — ce qu'elle faisait rarement — c'était pour mieux refouler ses larmes. Il fut plus que saisi, il fut intimidé par ce mouvement. Elle était blessée. C'était absurde à elle d'être si susceptible, mais il l'avait évidemment blessée. Elle approchait de quarante ans et il la suivait de près. C'était une excellente fille, et se trouvait qu'il était, de son côté, un excellent garçon. Néanmoins ils ne savaient pas ne pas se quereller. Pour quoi fallait-il qu'il en fût ainsi? Ils étaient au fond remplis d'affection et de respect l'un pour l'autre. Dans une crise ils se seraient entièrement soutenus l'un l'autre. Pourquoi leur attitude réciproque indiquait-elle si mal leurs véritables senti-

ments? « Tout le monde le remarque. » Il devenait maussade, grossier, un vrai hérisson. Et pourtant rien ne le gênait désormais. Il allait au spectacle et aux concerts. Il prenait des vacances. Il s'était rendu à Londres, plus d'une fois. Il avait quelques bons amis. Il était son propre maître. Partout on le traitait avec une remarquable déférence. Il fallait changer et commencer une vie nouvelle. Il aurait souhaité que ce fût son propre anniversaire, au lieu de celui de sa tante, ou mieux encore le jour de l'an, pour avoir l'occasion d'inaugurer cette vie nouvelle avec toute la solennité désirable.

Un incident inaccoutumé lui fournit l'occasion de tenir immédiatement ses bonnes résolutions. Le bruit de la porte d'entrée ouverte et refermée avec accompagnement de voix dans le hall fut suivi de l'entrée majestueuse de Tantine Clara elle-même dans la salle à manger.

— Ne vous dérangez pas, je vous en prie, — supplia-t-elle. Elle débutait volontiers par cette phrase.

Maggie s'élança pour l'embrasser, avec une effusion rare chez elle et dit d'un ton tranquille :

— Je vous souhaite beaucoup d'anniversaires semblables, Tantine.

Edwin se leva aussi, lui serra la main et lui dit avec un sourire de coupable :

— Longue et heureuse vie, Tantine.

— Hé ! — s'écria-t-elle se laissant tomber avec un sourire de satisfaction près de la table. — Vous êtes bien bons pour moi, tous. Croyez-vous que les chers enfants de Clara étaient chez moi avant huit heures ce matin !

— Il y a un petit paquet pour vous, Tantine, — dit Edwin avec un effort tout particulier pour rendre sa voix douce et agréable, — mais il est à Manchester. Il n'arrivera que demain. C'est ma faute, entièrement ! Vous savez comme je remets toujours les choses !

— Je vous en prie, je vous en prie ! — supplia Mrs. Hamps. — Ne parlons pas de paquets ! (Edwin et Maggie savaient cependant que, s'il n'en avait pas été question, la bonne dame aurait été sérieusement blessée). — Tout ce que je veux, c'est votre affection. Vous êtes tout ce que je possède maintenant, mes enfants. Et si vous saviez comme je suis fière de vous,

à vous voir tous si gentils et si bons, si estimés dans la ville. Et les enfants de Clara, les chéris, qui commencent à trotter partout et si vigoureux ! Si seulement votre pauvre mère... !

Il était impossible de n'être pas touchés par un tel accent d'émotion. C'est en vain qu'Edwin et Maggie grinçaient des dents en écoutant la phraséologie de leur tante ; qu'ils se rappelaient les exemples les plus affreux de sa sentimentalité convenue. Ils n'en étaient pas moins impressionnés. Ils étaient obligés de se dire : « Après tout elle a du bon ! »

Tantine Clara les regarda l'un après l'autre puis considéra le luxe tranquille de la table et le confortable solide de la salle à manger. Elle était trop masculine pour pleurer d'émotion, mais il y avait dans ses yeux un mélange d'admiration et de respect. Elle était fière évidemment de son neveu et de ses nièces. Et n'en avait-elle pas le droit? Cet Edwin barbu était un des principaux commerçants de la ville et il aimait tant les livres, il lisait tant, il avait des habitudes si tranquilles ! Et ses deux sœurs, chacune avec sa fortune indépendante ! Clara si féconde et si charmante, Maggie si sûre, si bonne ! Tantine Clara n'avait guère rien à désirer de plus. Son idéal était atteint.

Edwin alluma une cigarette.

— Prenez-en une, — conseilla-t-il à sa tante en lui tendant son étui.

— Je vais vous taper sur les doigts, — dit-elle en souriant. Et elle continua sur un ton singulier, d'une voix basse pleine de mystère et pourtant de vivacité aussi : — Je ne peux pas bien comprendre qui est ce petit neveu que Janet Orgreave promène avec elle.

— Le petit neveu que Janet promène? — demanda Maggie surprise. Et, se tournant vers Edwin : — Le connaissez-vous?

Celui-ci secoua négativement la tête.

— Quand? — s'informa-t-il.

— Mais ce matin, — répondit Mrs. Hamps, — je les ai rencontrés en venant. Elle était d'un côté de la rue et l'enfant de l'autre, juste en face de Howson. J'ai la conviction qu'elle ne se faisait pas obéir de ce petit diable. Pour ça, oui, un vrai petit diable ! Ça se voyait tout de suite. « Allons, George,

venez ! » criait-elle. Et lui répondait : « Je veux que vous veniez de ce côté, tantine. »

— George? George? — Et Maggie consulta ses souvenirs. — Quel âge a-t-il à peu près?

— Sept ou huit ans.

— Hé bien! ça ne peut pas être un des enfants de Tom ni d'Alicia.

— Non, — dit Mrs. Hamps, — et j'ai toujours entendu dire que l'aînée, Marian, n'avait que des filles.

— Je le crois. N'est-ce pas, Edwin?

— Comment voulez-vous que je le sache? — répondit celui-ci.

Il était stupéfait de voir sa tante si bien renseignée. Elle avait remarqué dans la rue quelque chose qui ne s'accordait pas avec ce qu'elle savait et elle en avait été si troublée qu'elle avait dû entrer chez ses neveux pour se soulager. Il n'y avait pas d'autre raison, à condition d'y ajouter son envie toute naturelle de montrer un peu la magnificence de ses soixante ans le jour même de son anniversaire.

Les deux femmes ne tardèrent pas à sortir ensemble. Edwin s'en alla machinalement jusqu'à la fenêtre. Et, presque aussitôt, il aperçut Janet et son inexplicable neveu qui venaient de Bursley et montaient la colline, la main dans la main.

II

LE NEVEU DE JANET

Comme ils arrivaient au coin, Janet aperçut Edwin. Il fit un signe de tête en souriant, sortit sa cigarette de sa bouche et l'agita. Il fut surpris de remarquer qu'elle rougissait et paraissait gênée. Elle lui rendit gauchement son sourire puis, annonçant son intention d'un geste, elle entra dans le jardin. Edwin fut encore plus surpirs. En dépit de toutes ses libertés d'allures, Janet était pleine de correction et de dignité et il était tout à fait extraordinaire qu'elle vînt ainsi sans cérémonie et comme par caprice faire une visite à dix heures moins un quart.

Il alla ouvrir la porte de la rue.

Elle entra, suivie du petit garçon. En serrant la main que lui tendait Edwin, son regard rencontra franchement celui de son ami. Celui-ci songea une fois de plus qu'elle était une créature délicieuse et rare. Il était toujours flatté de la considération qu'elle lui témoignait. Mais avec sa dure impartialité d'homme, il se refusait à réduire à ses propres yeux l'importance du creux qui s'accusait sous le menton ainsi que de la détérioration de son teint jadis si brillant.

— Hé bien, jeune homme ! — dit Edwin à son petit compagnon avec cette familiarité insolente que les adultes se permettent avec les enfants, même quand ils leur sont parfaitement inconnus.

— J'ai eu l'idée de venir vous présenter mon dernier neveu, — dit Janet vivement.

— Asseyez-vous, — dit Edwin, lorsqu'ils furent passés dans le salon. — Et quel est ce neveu? Je dois vous dire qu'il a déjà excité beaucoup de curiosité de par la ville.

Janet rougit encore d'une façon tout à fait inaccoutumée.

— Vraiment? — répondit-elle. — Ce n'est pas du tout mon neveu, mais je fais comme s'il l'était, n'est-ce pas George? C'est plus commode. Je vous présente master George Cannon.

— Cannon? Vous voulez dire...

— Vous vous rappelez mistress Cannon, n'est-ce pas? Hilda Lessways? Allons, Georgie, venez serrer la main de master Clayhanger.

Mais George refusa.

— Vraiment ! — s'écria Edwin très faiblement.

Il ne savait pas si sa voix rendait ou non un son naturel. Il lui semblait qu'il venait de recevoir un coup sourd, comme si quelqu'un l'avait frappé au cœur avec un sac de sable. Ce n'était pas là une douleur symbolique, mais parfaitement physique. Son étonnement ressemblait à un vertige et ne laissait de place à aucun autre sentiment. Il regardait l'enfant, sans comprendre, avec un air stupide. Peu à peu il lui sembla que cela durait des siècles, mais en réalité il ne lui fallut que quelques secondes. Il reprit l'usage de ses facultés et se rappela que pour conserver le calme imposé par les conven-

tions sociales il lui fallait se comporter de manière à faire croire à Janet que ce qu'elle venait de lui apprendre ne l'avait aucunement troublé. Montrer une aimable indifférence lui paraissait être à ce moment le devoir le plus important qu'il eût à remplir.

— Je croyais, — commença-t-il à voix basse, puis s'arrêta et reprit, — je croyais que vous n'aviez pas vu mistress Cannon depuis longtemps.

— Mon Dieu, — dit-elle, — nous ne l'avons pas vue. — Ici sa gêne reparut. Très évidemment il fallait qu'elle fît attention à ce qu'elle disait. Il y avait des raisons qui l'empêchaient d'être franche même avec Edwin. — Je l'ai amené de Londres, hier seulement.

Edwin tremblait en posant cette question.

— Est-ce qu'elle est ici aussi, mistress Cannon?

— Oh non ! — dit Janet, d'un ton qui indiquait que cela était tout à fait impossible.

Il était soulagé. Oui, enchanté même. Il sentait qu'il n'aurait pas pu supporter de la savoir si près, dans la maison d'à côté. Il savait qu'il n'aurait pas pu la regarder. La gêne que lui aurait causée une telle entrevue aurait été pour lui une torture trop affreuse. Chose étrange que lui, qui était absolument innocent, qui n'avait rien fait que souffrir eût la sensation d'être un criminel, eût le regard baissé et fuyant d'un criminel !

— Tantine ! — s'écria l'enfant. — Est-ce que je peux aller dans ce jardin? Il y a une balançoire.

— Oh non ! — répondit Janet. — Ce jardin n'est pas à nous. Il faut rentrer. Nous ne venions faire qu'une petite visite. Et les grands gaçons qui ne veulent pas donner la main...

— Si, si ! — l'interrompit Edwin avec un air absorbé. — Qu'il aille un peu au jardin s'il en a envie. Il ne faut pas vous en aller si vite. Allez, mylord.

Il y avait là une occasion pour lui de parler à Janet sans que l'enfant pût l'entendre. Elle consentit, devinant peut-être ce qu'il voulait. L'enfant se tourna, regarda fixement Edwin, puis s'élança, trop pressé pour attendre qu'on le guidât, à la conquête du jardin.

— Quel âge a-t-il? — demanda Edwin pour dire quelque chose.

— Neuf ans à peu près.

— Il ne les porte pas.

— Non, mais on voit bien qu'il les a à ce qu'il dit quelquefois.

George n'avait certainement pas l'air aussi âgé. Il était mince, petit et semblait n'avoir pas d'os. On eût dit qu'il ne consistait qu'en articulaitons, qui fonctionnaient avec la même facilité dans toutes les directions possibles. Son teint pâle indiquait une mauvaise santé. Il parlait fort, avec des gestes brusques et paraissait toujours absorbé d'une façon intense, absolue, par quelque chose. L'effet général qu'il produisit sur Edwin n'était pas agréable et celui-ci le résuma en se disant que George était non seulement un enfant gâté mais encore un petit égoïste par nature.

— A propos, — murmura-t-il, — qui est-ce master Cannon?

— Oh ! — répondit-elle, hésitante et avec quelque émotion, — elle est veuve.

Il sentit le cœur lui manquer. Janet aurait pu tout aussi bien être un médecin lui annonçant à l'improviste qu'il était malade et devait se préparer à une opération grave et périlleuse. L'observateur impartial qu'il y avait en lui demandait avec quelque dédain pourquoi il se laissait troubler ainsi et il ne pouvait que répondre faiblement qu'il n'en savait rien.

Soudain il se dit, comme s'il faisait une découverte : « Elle ne viendra certainement pas à Bursley. Elle aurait honte de me rencontrer. »

— Depuis combien de temps? — demanda-t-il.

— L'année dernière, je crois, — répondit Janet dont l'émotion augmentait.

— Vous ne m'en avez jamais parlé.

— A vrai dire, nous n'en savions rien. — Et sans donner à Edwin le temps de poser une autre question, elle continua :

— La pauvre a eu beaucoup d'ennuis, beaucoup. Maintenant, c'est la santé de George qui l'inquiète. L'air de la mer ne lui convient pas. Et elle ne peut pas quitter Brighton.

— Voyons, elle habitait... elle habitait... Preston Street, n'est-ce pas?

Janet le regarda avec surprise.

— Quelle mémoire vous avez ! Il y a bien dix ans qu'elle n'est pas venue ici !

— Pourquoi faut-il qu'elle reste à Brighton? — demanda-t-il avec une hardiesse affectée.

— Elle tient un boarding-house.

— Tiens ! C'est heureux pour elle qu'elle ait des rentes.

— Voilà l'ennui, — dit Janet avec tristesse, — nous croyons bien qu'elle a perdu tout son argent.

Edwin comptait sur d'autres détails, mais Janet ne semblait pas disposée à parler. Elle répondait bien à ses questions, mais n'encourageait pas la conversation.

— Tantine ! — cria le petit garçon de l'autre bout du jardin.

— Venez, il faut partir, — répondit-elle.

— Non ! je veux que vous me balanciez. Balancez-moi très fort.

— Je vais le balancer, — dit Edwin.

— Il est terriblement gâté, — protesta Janet, — vous allez le rendre pire.

— Qu'est-ce que cela fait?

George avait cessé de se balancer et l'accueillit avec un sourire reconnaissant, plein de persuasion et de charme. Ce n'était plus le même enfant. Il s'était brusquement transformé en petit ange aux mouvements délicats et distingués. Le soleil dans les yeux, il faisait une grimace délicieuse. Les sourcils épais rappelaient ceux d'Hilda. Il ressemblait peut-être à Hilda.

Ou était-ce un effet de son imagination ? Certainement il n'aurait jamais deviné de qui il était le fils.

— Attention ! — commanda-t-il. — Tenez-vous bien.

Et, se plaçant derrière l'enfant, il saisit vigoureusement sa petite taille menue à travers son costume marin bleu et fit tout s'envoler dans l'espace, balançoire et balancé. George hurla de joie et son béret tomba sur le gazon. Edwin y alla de toutes ses forces sans s'arrêter.

— Continuez ! Continuez ! — criait le petit garçon.

Et au milieu de ces efforts violents, de ces brusques et délicieux contacts, Edwin se sentait doucement pénétrer, saturer

par ce fluide mystique qui se dégage des enfants. Il avait vu son père mort et s'était dit : « Voilà l'énigme la plus imposante, la plus redoutable que le monde puisse m'offrir. » Mais ce petit George — qui avait neuf ans et en paraissait plutôt sept — constituait une énigme qui surpassait en solennité celle de la mort. C'était l'enfant d'Hilda, l'enfant de celle qu'il avait quittée vierge. Elle, qui lui appartenait de par sa parole et ses baisers, avait donné son enveloppe mortelle à ce Cannon inconnu. Elle avait conçu. Et, vite, avec une stupéfiante rapidité — George n'avait-il pas neuf ans déjà? — elle était passée de la virginité à la maternité. Et la conséquence miraculeuse de cette métamorphose était là, sous la forme d'un petit garçon qui se balançait avec des cris de joie et ce charme si puissant, si unique de son âge ! C'était une autre individualité, un être nouveau avec sa physionomie, son caractère, sa volonté propre, différent de tous les autres !

Hier elle était vierge et aujourd'hui cela existait ! Et cela aurait pu être à lui, aurait dû être à lui ! Oui, au milieu de toutes ces poussées et ces secousses de la balançoire, il frémissait secrètement. Il était obsédé par ce mystère. Il n'éprouvait aucune rancœur contre elle. Et elle existait encore. Elle existait sur un point de cette terre appelé Brighton et qu'il pouvait trouver sur la carte. Elle était veuve et pauvre, tenait un boarding-house. Elle mangeait, dormait, luttait pour vivre, se coiffait. Il la voyait se coiffant. Et elle avait trente quatre ans. Le mystère de ce monde le stupéfiait, le bouleversait. Et il lui semblait que sa propre existence était plus romanesque que jamais.

George, avec une brusquerie imprudente, se mit à gigoter et se laissa tomber sans attendre qu'Edwin arrêtât la balançoire. Il roula sur le gazon et se releva aussitôt d'un bond. Il en avait assez.

— Un peu plus? — demanda Edwin tout essoufflé.

L'enfant poussa timidement un soupir de refus en penchant sa tête ébouriffée vers son épaule droite. Il n'était pas si imprudent, si effronté que cela. Il pouvait montrer une réserve délicieuse. Edwin décida que c'était un amour de petit garçon. Il voulut lui parler mais ne put rien trouver de naturel, ni d'approprié pour engager la conversation.

— Vous ne m'avez pas dit votre nom, — commença-t-il à la fin, — comment voulez-vous que je le sache? George c'est très bien, mais George quoi? George ça ne veut rien dire tout seul ; je connais des tas de George.

L'enfant sourit.

— George-Edwin Cannon, — répondit-il avec le même air timide.

III

EN PLEINE AVENTURE

Ce ne fut que lorsque Edwin fut arrivé sur le quai de la gare de Victoria et vit le magnifique express attendant l'heure du départ que le caractère exceptionnel, aventureux de son voyage lui apparut pleinement et l'effraya. Il en faillit quitter la gare. L'aspect même de celle-ci et de son express différait de celui de toutes les gares et de tous les express qu'il avait connus. Ce n'était partout que confortable et douceur. Rien qui ne parlât de plaisir, de détente, d'argent dépensé sans l'ennui et l'humiliation de le gagner. Tous ceux qui s'approchaient de ce train le faisaient avec un air assuré de gens riches et puissants. Tout le monde était bien habillé ; presque toutes les femmes portaient des fourrures ; certaines étaient accompagnées de chiens délicats et de grand luxe ; d'autres, trop augustes pour parler aux porteurs, s'étaient fait escorter de valets de pied pâles et élégants. Il n'était pas question de première, de seconde ou de troisième classe. Il n'y avait pas de classes dans le train. Edwin avait « l'air de s'excuser d'être là » du provincial qui est bien résolu à ne se montrer inférieur à personne. Lorsqu'il s'assit dans le vaste intérieur d'un de ces véhicules dorés, il ne pouvait chasser de son visage l'expression qui trahissait sa conscience d'être un étranger dans ce milieu. Il avait honte de sa valise et le geste avec lequel il donna son pourboire au porteur manquait de naturel.

Il ne pouvait penser d'une façon coordonnée. Son cerveau était dans un état d'absolue confusion. Mais à de fréquents intervalles revenait cette question : « Qu'est-ce que je vais

faire là-bas? » Le train se mit à rouler avec toute sa majesté et traversa la Tamise et il se dit non sans appréhension : « Hé bien, ça y est. »

Lorsque, après un voyage merveilleusement court, il se trouva à Brighton, dans King's Road, il crut rêver et qu'il n'était pas pour de bon à Brighton, cette ville qui pendant tant d'années n'avait été pour lui qu'un nom fascinant et mystérieux. Est-ce que son esprit d'aventure, sa témérité ne l'avaient pas entraîné trop loin? En ce qui concernait Brighton lui-même, tous ses rêves étaient dépassés. Il n'avait vu jusqu'ici que les endroits de plaisir des pauvres et des bourgeois comme Blackpool ou Llandudno. Il ne s'était pas figuré ce que peut produire l'argent lorsqu'il s'organise en vue du plaisir. Il avait aperçu Brighton brusquement dans sa splendeur automnale, au début d'un de ses « week-ends » et il dut reconnaître que le nombre des riches et des oisifs de ce monde dépassait ses notions de provincial. A perte de vue, à l'est ou à l'ouest, et se détachant sur le fond gigantesque que formaient les hautes maisons jaunes ou marron, des gens dont n'importe lequel aurait attiré l'attention de Bursley par son faste, marchaient, se promenaient en voiture ou à cheval, en multitudes compactes. On n'entendait que le trot des attelages, le cliquetis des mors, le roulement pressé des roues, le claquement des semelles élégantes sur l'étendue infinie des trottoirs bien propres. De tout cela se dégageait une impression générale de correction et de prospérité. Même les infirmes, les aveugles, avaient un air triomphant. Et les policemen énormes, impassibles et respectueux respiraient la confiance dans l'organisation sociale qui les avait choisis et engraissés et donnaient à cette scène tout entière comme une sorte de bénédiciton officielle.

Elle était là, quelque part, tout près de lui. Il se rappelait exactement la voix de Janet lorsqu'elle lui avait dit : « La pauvre a eu beaucoup d'ennuis. » Une veuve qui s'efforce de tenir un boarding-house et n'y réussit pas ! Mais il y en avait des centaines de ces boardings, tous grands, tous imposants, tous pleins en cette fin d'octobre ! Où le sien s'était-il

caché, son pauvre petit boarding si touchant? Preston Street! Il ne savait pas où était Preston Street et il s'était soigneusement abstenu de le demander. Mais il pouvait la trouver à tout instant. Il avait peur de regarder les plaques des rues en passant, oui, peur!

« Qu'est-ce que je fais ici? — se demandait-il curieusement et parfois avec quelque dépit. — Où veux-je en venir? Qu'est-ce que cela signifie? Je ne suis qu'un triple idiot. Je n'ai pas de projets. Je ne sais pas ce que je vais faire. » C'était vrai. Il n'avait pas de projets et ne savait pas ce qu'il allait faire. Ce qu'il savait bien, c'est que l'idée qu'elle était si proche le faisait trembler.

— Je ferais bien mieux de m'en retourner tout de suite, — dit-il.

Il fit des milles et des milles et finit par arriver à d'immenses squares silencieux entourés d'énormes maisons palatiales et à de larges avenues transversales qui s'enfonçaient au loin dans l'ombre crépusculaire. Le bruit de la mer grandissait. Puis il vit scintiller des lumières et un ruban de feu se déroula tout le long de la promenade. Et il s'aperçut qu'en dépit de tout le chemin qu'il avait fait le rempart élevé que formaient les maisons continuait interminablement. Il se tourna. Il était fatigué.

Il reçut en pleine figure et dans toute sa vigueur le choc du vent qui venait de se lever. La mer en train de monter se blanchissait d'écume. Il n'avait pas vu de Preston Street et il faisait trop sombre pour déchiffrer le nom des rues. Il s'en réjouissait. Il allait toujours, avec une lassitude, un dégoût, une impatience qui augmentaient rapidement. Brighton devenait pour lui la ville la plus triste du monde.

Après dîner, il se sentit plus fort et plus dispos. Il ne s'attarda pas dans la salle à manger de l'hôtel luxueux où il était descendu parce qu'il ne se trouvait pas à l'aise au milieu de ces gens en grande toilette qu'on servait avec tant de cérémonie. Il alla dans le hall au sol couvert de tapis de Turquie et où le portier, en l'apercevant, devint tout prévenances et tout sourires.

— Voici une autre belle tempête, monsieur, — dit-il.

— Oui, — répondit Edwin, — est-ce que vous n'auriez pas un plan de Brighton?

— Si monsieur.

Et avec un redoublement d'ardeur il se mit à chercher dans la pile d'indicateurs et autres documents qui s'élevaient sur une table derrière lui.

Edwin regrettait d'avoir demandé ce plan. Il n'avait pas eu l'intention de le faire. Ces mots lui avaient échappé. Il considéra le plan distraitement pendant quelques instants.

— Quelle rue désirez-vous trouver, monsieur?

En décidant de sa réponse, Edwin eut l'impression de décider de son destin.

— Preston Street.

— Oh ! Preston Street ! — répéta le portier d'un ton soulagé comme pour assurer Edwin qu'il n'y avait rien de très mystérieux dans cette rue-là. — C'est juste derrière le Métropole. Vous connaissez Regency Square? C'est la première rue après. Il y a un club au coin.

Ainsi, pendant sa promenade errante de l'après-midi, Edwin avait dû passer deux fois devant. Cette pensée le fit frémir comme on frémit rétrospectivement d'un danger auquel on a échappé sans s'en douter.

Le portier mit toute son âme dans sa façon d'aider ce voyageur auguste à mettre son pardessus ; il lui tendit son chapeau avec une courbette et l'ayant fait pénétrer dans la nuit pour lui permettre de voir la tempête, il se tourna avec une nouvelle provision de zèle, brusquement et mystérieusement acquise, afin de recevoir d'autres voyageurs qui arrivaient de la salle à manger.

Et puis après? Preston Street était noire et vide. Le vent y exécutait des charges furieuses et s'en allait tout haletant dans la direction des Downs.

Une fois dans Preston Street, qu'y faire? *Elle* se trouvait derrière les murs sombres d'une de ces maisons. Mais quoi? Pouvait-il frapper à la porte dans la nuit et dire : — Je suis venu et je ne sais pas pourquoi?

Il se dit : « Je vais monter et descendre une fois la rue et puis je reviendrai à l'hôtel. J'aurais dû lui écrire. Pourquoi

diable n'ai-je pas commencé par là?... Sans doute je pourrais le faire demain. Oui, c'est le seul parti à prendre. »

Il se mit à remonter la rue. Un grand nombre de numéros se trouvaient peints sur l'imposte au-dessus des portes et se détachaient sur la lumière qui venait de l'intérieur. Tout d'un coup il vit 59 et fut profondément remué. A l'exception de l'imposte, la façade de la maison ne laissait voir aucune lumière. Il traversa et regarda le sous-sol et la porte noire. Sur une plaque de cuivre il put lire : « Cannon's Boarding House. » Il sentait la sueur envahir son front. Il était venu de Bursley à Londres, de Londres à Brighton et maintenant il avait trouvé sa porte ; elle existait. Le résultat de son expédition lui paraissait incroyable. Mais c'était assez pour le présent. Il n'en pouvait plus. Il s'éloigna avec l'intention de ne pas revenir.

Lorsqu'il revint, cinq minutes plus tard, l'imposte ne laissait plus voir aucune lumière. C'était bien étrange que tout fut éteint dans un boarding avant dix heures ! Il demeura hésitant, tout près de la maison, tenant bon contre le vent. Puis la porte s'ouvrit un peu, comme avec précaution. Une main et un bras en sortirent pour frotter avec un chiffon la plaque de cuivre. Son imagination enflammée lui fit croire que c'était sa main et son bras. Il lui sembla, à l'intérieur, distinguer une forme vague. Il ne bougea pas ; il ne le pouvait pas. La porte s'ouvrit davantage et la forme apparut plus distincte. C'était une femme. C'était elle assurément. Elle le considéra d'un air soupçonneux, son chiffon à la main.

— Pourquoi restez-vous là? — demanda-t-elle d'un ton hostile. — Nous avons assez de flâneurs comme ça dans cette rue. Allez vous-en de là s'il vous plaît.

Elle le prenait pour un vagabond en quête de maraude. Mais elle n'avait pas peur. C'était elle. C'était sa voix.

IV

PRESTON STREET

Il dit :

— Je me trouvais à Brighton et j'ai eu l'idée de venir vous voir et... j'ai eu l'idée de venir vous voir.

Elle le regarda, les sourcils froncés, dans la lumière vague et diffuse de la rue.

— J'ai vu votre petit garçon, — ajouta-t-il, — j'ai pensé que puisque je me trouvais ici ça vous ferait peut-être plaisir de savoir comment il allait.

— Mais, — s'écria-t-elle avec apparemment quelque amertume, — vous avez laissé pousser votre barbe.

— Oui, — reconnut-il avec confusion.

— Nous ne pouvons pas rester ici dans ce vent, — dit-elle avec impatience, car celui-ci s'en prenait impitoyablement à ses cheveux, sa jupe et son chiffon.

Elle ne l'invita pas explicitement à entrer mais ouvrit plus largement la porte et s'effaça. Puis elle frotta une allumette et alluma une lampe à huile d'un modèle commun avec un abat-jour en papier.

Edwin gardait le silence. Il éprouvait de nouveau la gêne terrible qui l'avait à demi paralysé lorsque Janet lui avait parlé d'Hilda pour la première fois depuis tant d'années. Il se trouvait à côté de la femme qui, jadis, sans un mot d'explication ni de regret l'avait abandonné, bafoué, anéanti. C'était leur première rencontre depuis qu'ils avaient échangé leurs baisers dans le magasin. Et pourtant elle n'implorait pas son pardon à genoux avec des larmes et une voix entrecoupée. C'était lui plutôt qui avait l'air de s'excuser. Il avait l'impression d'être un criminel ou du moins de commettre une énorme indiscrétion.

Ses cheveux rudes avaient les mêmes ondulations. Ses sourcils épais n'avaient pas changé ni son regard étincelant. Mais elle était profondément transformée. Malgré son trouble Edwin s'en apercevait bien. Comme, penchée sous l'abat-jour pour arranger la mèche, elle exposait ses traits à la lumiè e, il distingua un visage que les soucis, les chagrins et le temps avaient creusé, un visage de femme mûre qui ne conservait plus aucune prétention à la jeunesse. Elle avait trente-quatre ans et elle paraissait plus âgée que Maggie et beaucoup plus que Janet. La vie l'avait aigrie. Sa robe noire était usée et malpropre, ses ongles irréguliers, décolorés, abîmés. A la voir ainsi, il éprouva une souffrance aiguë. Il lui semblait abominablement douloureux que les années et le malheur ne pussent

passer sur des traits de jeune fille sans laisser de traces. Lorsqu'il se rappelait ce qu'elle avait été et comparait la femme d'à présent avec la délicieuse et fraîche jeune fille au regard pensif qui vivait toujours identique à elle-même dans sa mémoire, il sentait sa gorge se gonfler. Ce contraste était trop pénible pour qu'il pût s'y arrêter.

Étant à la fin venue à bout de la mèche, elle se redressa d'un geste qu'il connaissait et redevint un instant celle qu'elle avait été.

— Voulez-vous venir par ici? — dit-elle froidement, tenant le lampe devant elle et ouvrant une porte.

Au même instant une autre porte s'ouvrit à l'autre bout du hall. Des pas pesants se firent entendre ; une main et un bras de grandes dimensions apparurent et Edwin aperçut la tête et les épaules d'un homme émergeant de la clarté que produisait un feu vacillant.

Hilda s'arrêta.

— Ça va bien, — dit-elle. L'homme disparut aussitôt et ferma la porte. — N'ayez pas peur, — ajouta-elle âprement, — ce n'est que l'homme de l'huissier.

Edwin resta muet de surprise. Disait-elle la vérité? Les recors s'étaient-ils déjà emparés de la maison?... La vie lui apparut une fois de plus merveilleusement romanesque. Il avait aimé, conquis cette femme. Et maintenant elle n'était pour lui qu'une simple connaissance qu'il suivait avec un air impassible dans les profondeurs d'une étrange et sinistre demeure peuplée d'hommes mystérieux. Etait-ce là un boarding-house de Brighton? Il ne ressemblait à aucune maison respectable qu'il eût connue. Tout, ce soir, était incompréhensible.

La pièce où elle le conduisit était évidemment la salle à manger et presque remplie par une longue table nue. Huit ou dix chaises à l'aspect monotone étaient rangées le long du mur gris. Dans l'embrasure de la fenêtre il y avait un porte-vase en osier au sommet duquel se dressait une plante flétrie et à l'autre bout un buffet de noyer d'un goût affreux. Le manteau de la cheminée était drapé d'une étoffe sombre à fleurs et à l'intérieur du garde-cendre se trouvait un écran de papier. La pièce tout entière représentait assez bien ce que

peut être dans l'imagination d'une bonne ménagère un intérieur de meublé. Elle avait un air suspect. Et il y avait dans Edwin beaucoup des instincts d'une bonne ménagère. Il était épouvanté et ne savait comment expliquer qu'Hilda habitât un endroit pareil. Et puis ce recors !

Sur son invitation, il s'assit et observa sous la lampe la poussière qui couvrait la longue table. Hilda s'assit aussi, en face de lui.

— Ainsi vous avez vu mon petit garçon? — commença-t-elle sans adoucir sa voix.

— Oui. Janet Orgreave me l'a amené un matin. Il ne m'a pas paru si malade que cela.

— Malade ! — s'écria-t-elle. — Il n'était certainement pas malade quand il est parti. Mais il l'avait été. Et le médecin a dit que cet air-ci ne lui convenait pas.

— Dans tous les cas il est rudement éveillé.

— Oh, il va bien, il va très bien. Mais il passe tout le temps d'un extrême à l'autre. Dans l'ensemble il a été plutôt souffreteux jusqu'à présent. Et quand il commencera à grandir, (il n'a encore presque pas grandi) il aura besoin de toutes ses forces.

— Oui, — approuva-t-il.

Il avait envie de lui demander : « Pourquoi lui avez-vous donné le nom d'Edwin comme second prénom? » Mais cela lui fut impossible. Il ne pouvait poser aucune question. Il ne pouvait même pas lui demander pourquoi elle l'avait jeté pardessus bord sans un mot. Il ne savait rien et elle était évidemment décidée à ne rien lui apprendre. Elle aurait pu du moins lui expliquer comment elle avait rencontré Janet et à la suite de quelles circonstances elle lui avait laissé son enfant. Tout était mystère en elle. Elle était trop fière pour lui confier quoi que ce fût. Son orgueil lui interdisait même de lui expliquer et d'excuser sa conduite. C'était une femme terrible !

Il y eut un silence. Il se sentait affreusement mal à l'aise. Elle était nerveuse, tapotait la table et faisait craquer sa chaise. Il ne pouvait pas parler.

— Est-ce que vous allez bientôt repartir pour Bursley? — demanda-t-elle. Il y avait du désespoir dans sa voix.

— Oh ! oui, — répondit-il aussitôt, enchanté de saisir le premier sujet de conversation venu, — lundi, je pense.

— Voulez-vous avoir la bonté de remettre à Janet un petit paquet, ce sont des affaires de George. Ce n'est pas gros, — dit-elle en se levant et prenant sur le buffet le paquet en question enveloppé de papier marron.

— Je l'emporterai avec moi lundi, — prononça-t-il avec ferveur. Puis, ajoutant : — Hé bien alors... — il se disposa à partir. Il n'y avait pas d'autre alternative.

— Nous avons bien mauvais temps, n'est-ce pas? — dit-elle sur un ton indifférent et banal en prenant la lampe.

Dans le hall, lorsqu'elle lui tendit la main, il eut une envie folle de la serrer bien fort, de lui confier ce message de sympathie que sa langue paralysée par sa froideur ne pouvait exprimer. Mais sa main elle aussi refusa de lui obéir. Elle demeura correcte et cérémonieuse. Au moment de sortir, il se contraignit à dire :

— Je viens quelquefois faire un tour à Brighton. Maintenant que je sais où vous êtes, il faudra que je vienne vous voir.

Elle ne répondit rien, se contenta de lui souhaiter bonne nuit quand il s'enfonça dans la rue et dans le vent et fit claquer la porte.

Il aspira longuement. Il l'avait vue ! Oui. Mais cette entrevue avait été pire qu'il l'avait imaginée. Certes il manquait d'énergie et de décision, mais ce soir-là il s'était surpassé. Il s'était conduit en écolier. Sa visite avait été pour lui une torture infernale, ineffable. Sa maladresse avait atteint les proportions du crime. Cette démarche n'avait eu aucun résultat. Il s'accusait, se maudissait avec un extraordinaire acharnement.

« Pourquoi suis-je allé la trouver? — se demandait-il. — Comment n'ai-je pas pu me retenir à l'écart d'elle? Je me suis rendu affreusement ridicule ! Je me suis abaissé, ravalé devant elle. Après tout elle m'a envoyé promener après m'avoir promis de m'épouser ! Et maintenant voilà qu'elle me demande de porter un paquet à son diable d'enfant ! Tout cela est absurde. Et qu'est-ce qui va lui arriver dans

cette misérable maison? Je n'imagine pas qu'elle sache le moins du monde défendre ses intérêts. Si quelqu'un m'avait dit que je... qu'elle... » La moitié de ce monologue n'était que fanfaronnade. Le paquet ballottait contre sa cuisse.

V

EDWIN DEVIENT BRUTAL

Le lendemain il était debout de bonne heure et se sentit merveilleusement réveillé. Lorsqu'il descendit, les garçons l'attendaient et le portier zélé se préparait à lui offrir le journal comme si pendant la nuit ils s'étaient reposés par quelque opération magique sans aller se coucher. Il déjeuna distraitement puis s'enfonça dans un énorme fauteuil devant le feu dont les flammes minces commençaient à se dresser par les interstices des gros morceaux de charbon.

Soudain l'image d'Hilda dans la maison sombre et glaciale de Preston Street et par cette pluvieuse matinée de dimanche se présenta à son esprit et provoqua chez lui un mouvement de révolte. Il bondit et, sans réfléchir, obéissant à une impulsion violente et subite, revint dans le hall.

— Pouvez-vous me faire avoir un cab? — demanda-t-il au portier.

— Certainement, monsieur, — répondit celui-ci comme s'il disait « Vous me demandez trop peu. Pourquoi n'avez-vous pas besoin d'un éléphant blanc? Je pourrais, en vous le procurant, vous montrer jusqu'où va mon dévouement. »

Comme il s'y attendait, elle ouvrit la porte elle-même mais légèrement, du geste habituel aux femmes qui vivent seules et dans l'inquiétude.

— Bonjour, — dit-il sèchement, — puis-je vous parler?

Il ne pouvait plus désormais conserver sa propre estime qu'à la condition de se montrer valeureux et d'affronter Hilda avec le courage du désespoir. Elle ouvrit la porte davantage et il entra.

— Si nous montions? — proposa-t-elle.

La maison, vue le jour, impressionna Edwin aussi défavorablement que la nuit. Elle était mal tenue. Le salon n'était qu'un amas confus de chaises, de sofas, de guéridons, d'étoffes, de broderies, de bibelots sans valeur. Hilda ferma la porte drapée avec un sourire mystérieux, amer et cynique.

— Asseyez-vous, — dit-elle froidement.

— Hier soir, — commença Edwin sans lui obéir, — quand vous m'avez mentionné l'huissier, est-ce que vous parliez sérieusement?

— Oui, — dit-elle après un silence, — puisque vous êtes si curieux, sachez que je suis saisie.

— Ces recors sont encore ici?

— Oui.

— Mais qu'allez-vous en faire?

— Je m'attends à ce qu'ils emportent les meubles demain, ou mardi au plus tard, — répondit-elle.

— Et puis?

— Je ne sais pas.

— Mais vous n'avez pas d'argent?

Elle tira un porte-monnaie de sa poche, l'ouvrit et en examina le contenu avec un air détaché :

— Deux shillings et sept pence, — dit-elle.

— Vous avez une bonne?

— A quoi pensez-vous? Est-ce que vous ne m'avez pas vue nettoyer la plaque de la porte hier soir? Je veux que ça au moins ce soit propre.

— Je ne vois guère l'utilité de tenir propre la plaque de la porte quand vous avez l'huissier chez vous, pas de domestique et pas d'argent, — dit rudement Edwin. Il ajouta, plus rudement encore : — Que feriez-vous si quelqu'un se présentait ici pour vous demander à loger? Il essayait de deviner quels étaient au fond ses vrais sentiments, mais ses traits ne trahissaient rien.

— J'attendais trois vieilles dames, trois sœurs, pour la semaine prochaine, — dit-elle. — J'espérais que je pourrais tenir jusqu'à leur arrivée. Ce sont des femmes abominables, encore qu'elles ne s'en doutent pas, mais elles passent deux mois ici tous les hivers depuis je ne sais plus combien d'années,

et elles sont fermement convaincues que c'est la meilleure maison de Brighton. Elles suffisent amplement à payer mes frais tant qu'elles sont ici. Mais il va falloir que je leur écrive pour leur dire de ne pas venir cette fois-ci.

— Oui, — dit Edwin, — mais je persiste à vous demander : et puis après?

— Et je persiste à vous répondre que je n'en sais rien.

— Vous avez bien quelque projet?

— Non.

— Votre conduite, — j'espère que vous vous en rendez compte, — est celle d'une insensée.

— Et puis après? Qu'est-ce que cela vous fait? — demanda-t-elle avec un air d'être plaisamment intriguée.

— Vous mourrez de faim. Vous ne pouvez pas vivre avec ces deux shillings sept pence.

— Et puis?

— Et le petit? Est-ce qu'il va mourir de faim?

— Oh ! Janet s'occupera de lui jusqu'à ce que je trouve quelque chose. A vrai dire, c'est là une des raisons pour lesquelles je lui ai permis de l'emmener.

— Trouver quelque chose ! Trouver quelque chose ! — répéta Edwin en pesant ses paroles et sentant la colère l'envahir. — Vous êtes exaspérante ! C'est vraiment incroyable la façon dont les gens laissent aller les choses ! Mais fichtre, que croyez-vous donc qui va vous tomber du ciel?

— Je ne sais pas, — dit-elle avec quelque lassitude et essayant toujours, mais cette fois sans y réussir, de garder son attitude de tranquille amertume.

— Où est cet individu?

— Il est dans la cuisine à boire avec un de ses amis.

Edwin, d'un geste magnifique, jeta son chapeau sur une table, écarta une chaise et gagna la porte à grandes enjambées.

— Où allez-vous? — demanda-t-elle alarmée.

— Ne le voyez-vous pas? Je vais lui demander combien il faut pour arranger l'affaire. Puisque vous ne pouvez faire preuve d'aucun bon sens, il faut que les autres en aient pour vous, voilà tout. L'huissier ici ! Je n'ai jamais vu chose pareille!

Et certes à un commerçant respectable et prospère l'entrée

d'une telle personne dans une maison apparaissait comme le désastre et la honte suprêmes. Edwin ne se rappelait pas avoir jamais vu un huissier. Pour lui, cela ressemblait à une punaise — c'était quelque chose dont on entendait parler, qu'on savait exister, mais qui n'avait aucune chance de pénétrer dans le champ visuel d'un homme honnête et circonspect.

Il irait voir cet huissier. Il aurait vite faite de régler l'affaire. Plein du sentiment de sécurité que lui donnait la confiance de ses banquiers, il s'apprêtait à rudoyer cet innocent huissier. Il ne voulait pas réfléchir ni remettre. Il s'était échauffé, il était sous pression et refusait de se laisser affaiblir en pesant le pour et le contre. L'émotion qu'il éprouvait n'était pas désagréable.

Lorsqu'il fut dans le corridor, il entendit un bruit de sanglot. Il avait prudemment fermé la porte sans violence. Il s'arrêta, écouta. Était-ce un sanglot? Il en entendit un second et rentra dans le salon.

Oui ! Elle était debout au milieu du salon et pleurait. Ce spectacle d'une femme en larmes lui était généralement pénible. Mais cette fois, en regardant les yeux humides et la poitrine secouée d'Hilda Cannon, il se sentit pénétré d'une joie aiguë. Moment exquis. Quelle femme ! Pour un peu il l'aurait saisie, battue, battue dans un brusque déchaînement de passion mais d'une passion dans laquelle n'entrait aucun désir de vengeance ni de châtiment. Pour un peu il l'aurait fait crier sous la souffrance que son amour pouvait infliger.

Elle essaya de parler et n'y réussit pas, tant ses sanglots étaient violents. Il avait laissé la porte ouverte. A demi aveuglée par les larmes, elle se précipita sur la porte, la ferma et se tourna vers lui, les mains étendues devant son visage.

— Je ne peux pas vous laisser faire cela, — dit-elle sur un ton suppliant et plaintif. Mais sa voix brisée conservait toujours son amertume obstinée.

— Alors qui le fera, — demanda-t-il, parlant avec plus de douceur qu'elle, mais avec quelque dureté encore, — qui va subvenir à vos besoins si je ne le fais pas? Avez-vous d'autres amis qui vous viendront en aide?

— J'ai les Orgreave, — répondit-elle.

— Et vous vous imaginez qu'il vaudrait mieux que ce soit les Orgreave qui s'occupent de vous? — Comme elle ne répondait pas, il continua : — Est-ce que vous avez d'autres amis en dehors des Orgreave?

— Non, — murmura-t-elle l'air sombre, — je ne suis pas de ces femmes qui se font des tas d'amis. Je ne crois pas que les gens m'aiment en général.

— Vous êtes de ces femmes qui se conduisent comme des petits enfants, voilà ce que vous êtes. Supposez que je vous laisse dans cette situation? Alors quoi? Voilà ce que je ne cesse de vous demander. Comment vous procurerez-vous de l'argent? Vous ne pouvez le faire qu'en empruntant et vous ne pouvez emprunter que de Janet. Or pour cela il faudra qu'elle s'adresse à son père. Bien entendu, si vous aimez mieux demander ce service à Osmond Orgreave qu'à moi-même...

— Je ne veux emprunter d'argent à personne, protesta-t-elle.

— Alors vous voulez mourir de faim ! Et vous voulez que votre petit garçon meure de faim ou vive de charités ! Pourquoi ne pas regarder les choses en face? Il faudra le faire tôt ou tard et le plus tôt sera le mieux. Vous vous imaginez être héroïque en vous obstinant à tout supporter sans rien dire, en faisant un mystère de tout cela, jusqu'à ce que vous soyez jetée dans la rue. Permettez-moi de vous dire que vous êtes dans l'erreur.

Elle se laissa tomber sur une chaise près du piano et posa ses coudes sur la courbure du couvercle.

— Vous êtes terriblement cruel, — dit-elle en sanglotant, le visage caché par ses mains.

— C'est bien à vous de parler de cruauté ! — observa-t-il regardant de toutes ses forces l'enseigne d'un opticien de l'autre côte de la rue. Il entendait un faible bourdonnement de cloches d'églises.

Après un silence elle dit comme pour s'excuser :

— Tenir un boarding-house ce n'est pas mon affaire. Mais qu'y faire? Ma belle-sœur avait celui-ci et je vivais avec elle. Et lorsqu'elle est morte...

Edwin s'assit brusquement près d'elle.

— Allons, allons ! — l'interrompit-il sur un ton radouci et persuasif. — Combien devez-vous d'argent?

— Oh ! — s'écria-t-elle avec une moue et remuant les pieds, — vous n'y pensez pas ! Il s'agit de soixante-quinze livres !

— Et quand même il s'agirait de sept cent soixante-quinze livres ! — Il semblait à Edwin qu'il avait devant lui la jeune fille d'autrefois en dépit de son visage et de sa tournure. — Si cette dette-là était réglée, vous seriez remise à flot, n'est-ce pas? Voici justement la saison. Je vais vous prêter cent livres. Il se trouve justement que j'ai sur moi cinquante livres en billets de banque. Ça et un chèque ça suffira pour l'huissier. Je vous enverrai le reste par la poste. Vous aurez ainsi un petit capital pour recommencer.

— Je ne savais pas qu'il pût y avoir au monde quelqu'un comme vous, — dit-elle dans un souffle et faisant s'envoler un peu de duvet qu'elle avait sur son corsage.

Elle paraissait le regarder non point comme un bienfaiteur, mais comme un phénomène.

Il la considéra en conquérant. Il lui avait appris quelques petites choses. Il s'était montré un homme. Il était fier de lui. Avec pitié et avec joie, il l'observait s'essuyant lentement les yeux. Trente-quatre ans peut-être, et c'était pourtant une enfant comparée à lui ! Si elle n'avait pas un sourire ingénu de soulagement aux lèvres, c'était parce qu'elle ne pouvait pas sourire. C'était sa terrible fierté qui était cause de la folie de sa conduite. Mais il avait réduit cette fierté. Il s'était montré son maître. Il sentait que la destinée avait été bien cruelle pour elle et qu'il fallait la combler de douceurs.

Il se mit à parler sur un ton ordinaire des moyens les plus rapides de faire lever la saisie. A certains moments une appréhension traversait sa sérénité satisfaite comme une fine et rapide piqûre d'aiguille. « C'est une femme étrange et déconcertante. Pourquoi fais-je cela? » Mais cette pensée s'enfuyait avant même qu'il en eût conscience.

VI

LE RENDEZ-VOUS

Dans l'après-midi, le temps s'était un peu éclairci. Il était assis avec un vague sentiment de bien-être dans la galerie de l'hôtel, buvant du thé sur une table mauresque. Le portier apparut et lui tendit une lettre. C'était l'écriture d'Hilda. Elle contenait ceci : « Tout va bien, tout est arrangé. Je n'ai eu aucune difficulté. Mais j'aimerais à vous parler cet après-midi. Voulez-vous me rencontrer sur le West Pier à six heures? H. C. » Aucune expression d'amitié ! Aucun remerciement. Juste les mots nécessaires pour dire ce qu'elle voulait ! En la quittant dans la matinée, ils n'avaient pris aucune disposition pour se revoir. Elle n'avait rien dit et lui trop fier pour demander — la terrible fierté du bienfaiteur ! Ce n'était même que tout à fait accidentellement qu'il lui était arrivé de dire : « A propos, je suis descendu au Royal Sussex. » Elle n'avait montré aucune curiosité à propos de lui-même, de ce qu'il faisait, de son déplacement. Elle ne lui avait pas posé une seule question. Et maintenant voici qu'elle lui écrivait ! A sa propre demande il avait maintenant un rendez-vous avec elle sur la jetée. Pourquoi pas chez elle? Peut-être avait-elle peur de l'influence qu'il avait sur elle dans sa maison. (C'était curieux à quel point elle — et elle seule — suscitait en lui l'énergie.) Peut-être voulait-elle le remercier à un endroit où ils seraient obligés tous deux de rester calmes. Ce serait bien d'elle ! Elle était si essentiellement modeste et réservée ! Et elle savait si bien être douce en dépit de son esprit volontaire et indépendant !

Il n'était pas cinq heures. Il s'en alla cependant sur la promenade pleine de monde et qui s'assombrissait déjà dans la brume. Il s'abandonnait de nouveau à la satisfaction que lui causait la grande scène si décisive de la matinée. Oui, il avait accompli des merveilles et le destin s'était montré incroyablement favorable. Mais il y avait un côté de son aventure qui l'intriguait, le déconcertait, affaiblissait son contentement

de lui-même. Elle avait subi une défaite et pourtant elle lui échappait. Elle demeurait un être mystérieux, caché sous des plis et des plis de mystère. Il n'était pas plus près — il le sentait secrètement — de l'essentiel de son être qu'il ne l'était avant cette lutte si rapide terminée pour lui par un triomphe apparent. Il voulait reconstruire dans son imagination toute l'existence émotive de cette femme insaisissable ; il voulait la saisir, posséder son intimité, mais hélas ! il ne pouvait même pas se rappeler l'expression de son visage pendant les quelques minutes qu'avait duré le combat. Il songeait à sa première lettre d'amour : « Tout de moi est absolument à vous. » Et pourtant le terrain ne semblait pas solide sous ses pieds et il se demandait s'il l'avait réellement bien connue, s'il avait jamais pénétré l'énigme de sa personnalité, même un instant.

Il se dit que dans une heure il la verrait face à face et qu'alors l'ardeur de son regard saurait aller au delà de ces traits indéchiffrables jusqu'aux arcanes qu'ils recouvraient.

Il l'aperçut avant d'être aperçu par elle. Sous les réverbères son visage était pâle et nettement découpé. Il avait là une occasion d'y lire ce qu'il cherchait. Mais il n'y distingua rien que de la tristesse. Elle avait l'aspect de quelqu'un qui n'est jamais libre d'inquiétude. Et cependant pour lui cet air-là avait une qualité unique, mais qu'il était tout à fait incapable de définir. Il éprouvait un désir aigu de s'expliquer à lui-même ce que c'était et ne le pouvait pas.

Elle ne le reconnut que lorsqu'elle fut tout près de lui. Un sourire fugitif et mélancolique éclaira son visage.

— Oh, vous voilà ! — s'écria-t-elle de sa voix claire. — Ne pourrions-nous pas nous asseoir un moment? Je ne peux pas parler debout.

— Janet vous a dit que j'étais veuve, — commença-t-elle lorsqu'ils se furent installés sur un banc et fixant les yeux sur le bout de son parapluie qui brillait sur le sol, — nous avons décidé que nous raconterions cela à tout le monde. Mais je crois bon que vous sachiez que je ne suis pas veuve. Après ce que vous avez fait, ce que vous avez insisté pour faire, je ne veux pas qu'il y ait de malentendus entre nous. Mon mari

est en prison. Il y est encore pour six ou sept ans. Voilà ce que je voulais vous dire.

— Je suis navré, — murmura-t-il, — je n'aurais pas imaginé une chose pareille.

Que pouvait-il dire? Qu'aurait dit tout autre homme?

— J'aurais dû vous le dire tout de suite, — continua-telle, — peut-être alors ne seriez-vous pas revenu ce matin.

— Si, — affirma-t-il avec conviction, — si vous avez des malheurs, vous avez des malheurs. Quelle différence cela peut-il faire que vous soyez veuve ou non?

— Oh ! — dit-elle. — La femme d'un condamné... Vous savez !

Il sentit qu'elle se dérobait.

Elle reprit :

— Il est heureux que mes trois vieilles dames ne sachent rien... Je n'ai pas eu l'occasion de vous parler ce matin. Vous m'intimidiez.

— Que m'importe de qui vous soyez la femme ! — murmura-t-il comme s'il se parlait à lui-même, comme s'il était blessé de quelque chose dit par quelqu'un qui venait de s'éloigner. — Si vous avez des malheurs, vous avez des malheurs !

Elle se tourna et le regarda. Il baissa les yeux.

— Hé bien, — dit-elle, — je vous ai tout révélé. Il faut que je m'en aille. Je n'ai pas un instant. Bonsoir. — Elle lui tendit la main. — Vous ne voulez pas que je vous fasse beaucoup de remerciements, n'est-ce pas?

— Certainement non ! — s'écria-t-il.

— Bonne nuit.

— Mais...

— Réellement, il faut que je m'en aille.

Il se leva et serra la main qu'elle lui offrait. Un instant après elle avait disparu.

Il y avait dans la tête d'Edwin un tumulte assourdissant. C'était la destruction complète, comme par une éruption volcanique, de la cité de ses rêves. Cette catastrophe ne laissait rien, rien même à désirer ! Un terrible silence lui avait succédé.

VII

LES DEUX AMIS

Vers la fin de novembre, un matin, Edwin aidé par Maggie rangeait des livres dans le salon après le breakfast lorsque la vitre centrale de la fenêtre reçut un grand coup. Tous deux sursautèrent.

— Qu'est-ce qui jette des affaires? — s'écria Edwin.

— Je suppose que c'est cet enfant, — dit Maggie avec quelque irritation.

— Vous ne voulez pas parler de Georgie?

— Si. Je voudrais bien que vous alliez le faire cesser. Vous ne pouvez pas vous figurer comme il est fatigant. Et si grossier dans ses manières !

Edwin alla au jardin. Sur la crête du mur qui le séparait de celui des Orgreave, il aperçut une rangée d'objets de terre cuite, surtout des vases et des pots, tous à moitié cassés. Il assista à la mise en miettes de l'un d'entre eux, puis courut au mur et, s'enlevant d'un bond, s'accouda au sommet, ses pieds fixés dans des crevasses. Le petit George, qui levait déjà le bras pour jeter son projectile parut assez diverti de cette apparition

— Allo, — cria Edwin, — qu'est-ce que vous faites?

— Je m'exerce à casser des pots.

— Parfait. Mais est-ce que vous savez que vous vous exercez à casser mes fenêtres aussi?

Le visage de George se troubla lorsqu'il eut examiné ce qu'il avait fait. Edwin l'examinait avec une joie nouvelle, comme s'il eût étudié au microscope un phénomène de la nature. Il lui semblait qu'il voyait maintenant distinctement pourquoi les enfants étaient intéressants.

George lui jeta un coup d'œil accompagné d'un sourire un peu craintif.

— J'ai eu souvent envie de venir vous voir.

Edwin fut extrêmement flatté. S'il avait fait une conquête, l'enfant grâce à ce franc aveu en avait fait une plus grande encore.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu?

— Je ne pouvais pas tout seul. D'ailleurs mon dos a été malade. On vous l'a dit?

— J'en ai entendu parler, — répondit Edwin sur le ton grave et confidentiel qu'il aurait adopté avec un homme de son âge.

George fut évidemment sensible à cette façon d'être traité, et toujours depuis Edwin s'entretint avec lui comme avec un égal en s'abstenant de ces plaisanteries qu'on emploie généralement avec les enfants.

— Pourquoi n'avez-vous pas demandé à Tantine Janet de vous amener ici?

— Ordinairement, je ne demande pas ce dont j'ai le plus envie, — dit l'enfant avec une expression curieuse dans son regard.

— Parfaitement, — dit Edwin, comme s'il eût compris. Ce n'était pas le cas cependant. Il sentait seulement que cet enfant était étonnant. Il se pencha vers lui : — Venez, — dit-il, — prenez ma main. Mettez le pied dans ce creux-là.

L'instant d'après George se dressait sur le mur, aussi léger qu'un fragment de duvet. Edwin le tenait par les jambes et sa main reposait sur la casquette d'Edwin. Celui-ci trouvait ce contact délicieux. L'enfant était à la fois si souple et si nerveux ! Et ses yeux étaient si pleins de confiante admiration ! « Grossier, — songeait Edwin, se rappelant les paroles de Maggie, — il n'est pas du tout grossier ! Mais il peut être indocile s'il en a envie. Tout dépend de la façon de le prendre. » L'orgueil de la conquête lui inspirait ce jugement. Il se serrait contre l'enfant et savourait son charme jusqu'au plus profond de lui-même. Même son aspect menu était pour lui une attraction de plus. Il était difficile de croire qu'il avait neuf ans ! Son corps était certes en retard et son éducation aussi à ce qu'il semblait. Et pourtant n'y avait-il pas toute la sagesse des siècles dans son « Ordinairement je ne demande pas ce dont j'ai le plus envie ».

Soudain George se mit à gigoter et poussa un cri de joie.

— Regardez ! — cria-t-il.

Le toit du tramway à vapeur s'apercevait tout juste passant le long du mur qui séparait de la rue le jardin d'Edwin.

— Oui, — approuva celui-ci, — c'est drôle, n'est-ce pas?

Mais il trouva qu'une telle allégresse devant un événement aussi insignifiant convenait plutôt à un enfant de six ou sept ans qu'à un enfant de neuf ans. Le visage de George était transformé comme par une extase.

— C'est lorsque les choses bougent comme cela, d'une façon horizontale, — expliqua George, prononçant cet adjectif avec soin.

Edwin sentit que l'étrangeté de son petit ami n'avait pas de limites. Tantôt il avait six ans et tantôt il parlait de l'horizontalité.

— Pourquoi? Que voulez-vous dire?

— Je ne sais pas, — soupira George, — mais pourtant... —Puis avec une vivacité nouvelle : — Je m'en vais vous dire. Quand Tantine Janet vient me réveiller le matin, le chat entre avec elle avec sa queue toute droite, vous savez. Eh bien, quand je suis couché je ne peux pas voir le chat, mais je peux voir le haut de sa queue qui s'avance le long du bord du lit. Mais si je me lève je peux voir le chat tout entier et cela gâte tout ; aussi je ne me lève pas tout de suite.

L'enfant voulait absolument faire comprendre à Edwin le plaisir qu'il éprouvait à contempler un mouvement horizontal sans cause apparente. Et Edwin s'efforçait de comprendre et se persuadait presque qu'il y réussissait, mais sans en être sûr. Quel enfant merveilleux !... et déconcertant ! Edwin se sentait inférieur à lui car George avait vu de la beauté là où il n'eût jamais songé aller la chercher.

— Tantine Janet, — reprit le petit garçon, — m'a dit que je pouvais casser autant de pots que je voudrais parce qu'on en fabrique ici. Est-ce vrai?

— Oui.

— Pourquoi?

— Parce qu'il y a de l'argile ici.

— Voudriez-vous m'emmener la voir? Je voudrais voir de la terre blanche.

— C'est que l'argile qu'on trouve ici n'est pas absolument blanche. Elle est jaune et l'on fait des fours avec.

— Vous voudriez m'en montrer?

— Oui, et des fours aussi.

— Quand?

— Demain.

— Vous n'oublierez pas?

— Vous pouvez compter sur moi. Demandez la permission à votre tante et si elle vous la donne, attendez-moi ici pour que je vous fasse passer par-dessus le mur vers trois heures.

— Il faudra bien que Tantine me permette, — dit George sur un ton impérieux tandis qu'Edwin le faisait glisser doucement dans le jardin des Orgreave.

Le lendemain, l'invincible énergie de George l'entraîna ainsi que ce grand barbu d'Edwin jusqu'à un certain endroit situé dans la dépression qui limite la ville du côté du Turnhill et où se trouvaient des marnières et des terres argileuses. Ils considérèrent en silence la vaste et brillante cavité couleur d'ocre sur les bords élevés de laquelle croissaient des touffes d'herbe au milieu de débris et de tessons de bouteilles. On avait disposé de planches, et des hommes dont le pantalon était attaché par une ficelle au-dessous du genou y faisaient rouler de grandes brouettes pleines ou vides, tantôt passant imprudemment sur des flaques d'eau jaunâtre où leur poids faisait pénétrer leur pont improvisé, tantôt franchissant de petits monticules ou traversant des défilés formés dans le bassin de la mine. On eut dit qu'ils erraient sans but.

— Pouvons-nous aller voir les fours maintenant? — demanda George.

Edwin y consentit et la visite à la poterie fut un brillant succès. Par un heureux hasard on était en train, au moment où ils arrivèrent, d'ouvrir un four et George assista au spectacle le plus barbare et le plus magnifique que puisse offrir la fabrication de la porcelaine, pourtant si pittoresque, du commencement à la fin. Dans les entrailles sombres et sinistres du four, faiblement éclairées par les rayons qui descendaient d'un ciel souillé de fumée par l'orifice du haut, des formes à moitié nues s'agitaient avec une ardeur de damnés autour des masses incandescentes. Ils émergeaient à rapides intervalles, leur torse velu tout luisant de sueur, soulevant la terre cuite, trop chaude encore pour se laisser toucher par des doigts moins cuirassés que les leurs. C'était une procession intermi-

nable d'assiettes, de soucoupes, de tasses, de pots, de cuvettes. Elles arrivaient par milliers ! George regardait toujours, trop saisi pour parler. Un des damnés le souleva et le tint suspendu un instant à l'entrée du four inondée d'une effroyable chaleur. Et il regarda les hauts murs recourbés semblables à ceux d'un tombeau gigantesque et les cavernes qui contenaient le résultat de la cuisson. L'enfant souriait :

— Je suis content que vous m'ayez emmené voir ça, — dit-il quand la visite fut terminée.

Il était visiblement impressionné par l'autorité d'Edwin qui pouvait, tout en flânant, et chaque fois que l'envie l'en prenait, voir des choses aussi terrifiantes. Pendant tout le retour, il ne prononça pas une parole.

Le samedi, sous la garde nominale de sa tante Janet, il vint voir son grand camarade avec des dessins coloriés qu'il avait faits. Cela représentait des diables tout nus portant des tasses et des plats au milieu des flammes d'une brillante couleur saumon. Edwin éprouva, en les voyant, une impression obscure. Il était touché de cette coïncidence que George les eût peints à l'aquarelle et que lui aussi eût fait jadis de l'aquarelle. De plus George venait lui soumettre ses œuvres en sa qualité d'expert. Le lundi suivant il apporta du magasin la boîte à couleurs la plus perfectionnée qu'il contînt et l'offrit à George qui, stupéfait, abasourdi, l'emporta dans sa chambre sans dire un mot. Leur amitié fut ainsi consacrée et rendue publique. Elle devint un fait reconnu par les deux familles.

Une semaine environ plus tard, après une visite de deux jours à Manchester, Edwin allant au jardin comme d'habitude après son breakfast aperçut George qui se tenait sur le mur. L'enfant avait appris à y grimper tout seul.

— Dites donc ! — cria-t-il bien fort et d'une voix aiguë et irritée, dès qu'il aperçut Edwin à la porte du jardin, — il faut que je m'en aille dans une minute, vous savez !

— Vous en aller? Et où?

— Chez moi. On ne vous l'a pas dit? Tantine et moi sommes venus vous voir hier, mais vous n'y étiez pas. Alors nous avons demandé à miss Clayhanger de vous en informer. Elle ne vous a pas fait la commission?

— Non. Elle a dû oublier.

Edwin songea que même la simple et tranquille Maggie avait ses petites idées à elle et qu'elle pouvait bien nourrir de l'aversion pour l'enfant. Elle s'était contentée de ne rien dire à son frère : c'était là un petit exemple de cette aigreur qui, encore qu'aussi rare que le radium, existe dans les natures les plus bienveillantes. Edwin et George échangèrent sans rien dire un regard intrigué.

— Quand partez-vous? — demanda Edwin.

— Mais tout de suite ! Master Orgreave a besoin d'aller à Londres aujourd'hui et maman a écrit hier à Tantine pour dire que je m'en aille avec lui s'il voulait bien et qu'elle irait me chercher à Londres. Elle veut que je revienne. Tantine est en train de mettre son chapeau. Ne voyez-vous pas que j'ai mon autre costume?

— Si, je l'ai remarqué.

— Et mon autre chapeau?

— Oui.

— J'ai promis à Tantine de venir mettre mon pardessus dès qu'elle m'appellera. Vous ne pouvez pas vous imaginer comme ma malle est pleine avec ma boîte de couleurs et tout ça ! Il a fallu que Tantine s'y assoie dessus et y aille de toutes ses forces. Dites donc, est-ce que vous allez bientôt venir à Brighton?

Edwin secoua la tête.

— Je ne vais jamais à Brighton.

— Mais lorsque je vous ai demandé si vous y étiez allé vous m'avez dit que oui.

— C'est vrai, mais c'était par hasard.

— Il y a longtemps?

— Mais vous devriez le savoir. C'était quand je vous ai apporté votre paquet.

— Oui, bien sûr.

Edwin se disait : « Elle le fait revenir à cause de moi. Elle a entendu dire que nous étions grands amis et elle le veut auprès d'elle ! Elle veut couper court à nos relations. Voilà ce qui en est ! » Il n'avait pas de raison solide pour justifier cette assertion. C'était un instinct qui parlait en lui. Et pourtant pourquoi désirait-elle les empêcher d'être amis? Pourquoi

en éprouvait-elle du dépit? Il n'y avait évidemment pas, entre elle et son fils, un de ces attachements passionnés qu'engendrent parfois le malheur et le chagrin. Elle avait eu la force de le laisser partir. Et quant à George, il parlait rarement de sa mère.

Il parlait du reste rarement de quelqu'un qui n'était pas présent ni nécessaire à l'accomplissement de sa fantaisie du moment. Il était toujours absorbé, hypnotisé par cette fantaisie. Ses caprices se succédaient l'un à l'autre et formaient comme une dynastie de rois, comme une série de dynasties marquées par de fréquentes querelles dynastiques, des dépositions et des morts soudaines. Mais la fidélité de George restait la même pour tous ; elle était absolue.

— Dans tous les cas, — dit-il, — je reviendrai ici. Il faudra bien que maman me laisse.

A la gare, Edwin le prit dans ses bras pour le mettre dans son wagon. Et à sentir, l'un ce petit corps frêle qui lui glissait entre les mains, et l'autre les bras puissants de son grand ami, ils éprouvèrent que leur intimité était plus grande que jamais. Sauf qu'il avait des traces malpropres de larmes séchées sur les joues, George avait tout à fait son air ordinaire.

Edwin comptait recevoir une lettre de lui, mais aucune n'arriva et il fut blessé de cette négligence.

VIII

LA NUIT COMMENCE

Un samedi, au commencement de l'année suivante, 1892, Edwin était venu, par invitation spéciale, prendre le thé chez les Orgreave. Osmond Orgreave se relevait d'une attaque d'influenza et, d'après Janet, avait besoin d'être un peu égayé. C'était à Edwin qu'incombait cette mission. Ils étaient tous, lui, Janet, le père et la mère, assis autour du feu dans le salon.

L'incroyable s'était produit : Osmond Orgreave vieillissait. Le signe le plus grave de sa déchéance n'était point sa calvitie,

ni le gonflement des veines de ses mains, ni la lenteur de ses gestes, ni même la lourdeur de ses plaisanteries : c'était l'amoindrissement de son effroyable entrain. La vie n'avait plus, pour son palais blasé, la même saveur intense. Lors de cette dernière influenza, il n'avait pas lutté. Il avait sagement obéi au médecin, mis bas les armes tout de suite et ne montrait aucun imprudent désir de les reprendre. Non, ce n'était plus le même Osmond ! C'était encore un des hommes d'affaires les plus actifs de Bursley, mais il travaillait par habitude et non plus par passion.

Janet était assise un peu droite et toute proprette entre ses parents. On sentait qu'elle ne quittait pas leur ombre, effaçait tous les plis de leur existence, en supportait tout le poids, vivait en un mot pour eux. C'était la plus aimable, la plus respectable, la plus capable des femmes, mais c'était maintenant une vieille fille. Cela se voyait rien qu'à la façon dont elle versait le thé et mettait le sucre dans les tasses. Sa jeunesse avait disparu et la fraîcheur de son teint avait presque disparu aussi. Et, encore que, à l'envisager d'un certain côté, le rôle qu'elle jouait dans la vie fût indispensable, son caractère essentiel n'en semblait pas moins être une futilité tragique. Toutes les fois qu'Edwin pensait sérieusement à elle, il s'attristait. Il était bien inutile qu'il essayât d'être frivole et gai dans une maison pareille.

Une bonne entra, portant sur un plateau d'argent une brune enveloppe de télégramme et hésita un instant avant de décider à qui elle devait l'offrir.

— Donnez-le moi, Sélina, — dit Janet.

— Il est pour moi, — dit Mr. Orgreave, — quelle est l'adresse?

— Orgreave, Bleakridge, Bursley.

— Il me revient donc.

— Oh, mais non ! — protesta sa fille. — Tant pis pour vous si vous vous faites adresser ici vos dépêches d'affaires. Je lis toutes celles qui arrivent ici, n'est-ce pas, maman?

Et, sans plus tarder, elle déchira l'enveloppe. Elle ouvrit la bouche pour parler et garda un silence stupéfait.

— Regardez-moi ça, — dit-elle à la fin à Edwin, lui faisant

passer le papier brun et ajoutant à l'adresse de son père : — D'ailleurs elle était bien pour moi.

Edwin lut tout haut : « Vous envoie George aujourd'hui. Trouvez-le train 6.30 Knype. Amitiés. Hilda. »

— Ah bien, par exemple ! — s'écria Mrs. Orgreave. — Dois-je croire qu'elle laisse cet enfant voyager tout seul ! Et puis quoi encore? Songez donc si ce pauvre petit ne trouvait personne pour l'attendre à Knype...

— Ne vous inquiétez pas, — dit Janet, — le pauvre petit trouverait bien moyen d'attirer sur lui l'attention de quelqu'un, soyez en sûre.

— Mais est-ce qu'elle vous a écrit récemment? — demanda Mrs. Orgreave.

— Non.

— Alors pourquoi?

— Ne me le demandez pas à moi. Sans doute aurai-je une lettre demain, après que George sera arrivé et nous aura tout dit! La pauvre! Comme je suis contente que ses affaires marchent mieux !

— Vraiment? — murmura Edwin surpris.

— Oh oui ! Elle a une associée qui se remue et elles ont tant de travail qu'elles ne savent pas où donner de la tête. Mais elles n'ont qu'une petite bonne.

En général, Janet et Edwin ne s'entretenaient jamais d'Hilda. Ils semblaient tous les deux retenus par une sorte de honte, de timidité et aussi de méfiance. C'était comme s'ils se fussent demandés, à propos l'un de l'autre : « Qu'est-ce qu'il sait? » — « Qu'est-ce qu'elle sait? »

— Si je ne craignais pas le froid j'irais avec vous jusqu'à Knype, — dit Mr. Orgreave.

— Voulez-vous que je vous accompagne? — demanda Edwin à Janet.

— Mon Dieu, — dit-elle très aimablement, — je suis sûre qu'il serait ravi de vous voir.

Ils se tenaient debout tous les deux sur le quai d'arrivée balayé par le vent froid de la gare de Knype, attendant l'express qui était signalé. Edwin était certainement agité et

mal à l'aise et il lui semblait que l'attitude de Janet manquait de naturel.

Puis le train apparut, masse obscure parcourant une courbe, puis se précipitant sur eux noire et formidable, grossissante et tumultueuse jusqu'à ce qu'elle parut remplir la station de son assourrdissante énormité. Et le quai ne fut plus aussitôt qu'agitation et que bruit.

Presque en face d'eux, penché à la portière d'un wagon de troisième classe, la tête et les épaules de George Cannon apparaissaient à la lumière du gaz. De chaque côté on apercevait aux fenêtres des visages de grandes personnes qu'animait son animation. C'était évidemment des gens qui s'étaient intéressés à lui pendant le voyage. Il aperçut Janet et Edwin presque tout de suite et leur fit des signes.

Lorsque la portière s'ouvrit, Edwin le saisit dans ses bras. L'enfant lui serra la main et permit à Janet de l'embrasser.

— Comme vous avez chaud, — murmura-t-elle.

Les gens qui étaient dans le wagon lui firent passer ses bagages et lorsque l'un d'entre eux lui eut crié par deux fois : « Au revoir », il se rappela leur présence, comme par un effort et répondit : « Adieu, adieu ! » sur un ton vif et impatient.

Ce ne fut que lorsque ses parents adoptifs, pleins de sollicitude et de zèle, l'eurent transféré avec tous ses paquets dans un compartiment vide et paisible du train circulaire, qu'ils commencèrent à remarquer ce que sa mine avait de particulier et de morbide. Ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire. Il parlait sans cesse et sans écouter leurs réponses. Et sa peau était brûlante.

— Voyons, qu'est-ce que vous avez, mon chéri? — demanda Janet alarmée. — Vous êtes comme du feu !

— J'ai soif, — dit George, — si je n'ai pas quelque chose à boire bientôt, je ne sais pas ce que je ferai.

— Ne vous inquiétez pas, — le rassura-t-elle, — dans vingt minutes nous serons à la maison... Non, ne déboutonnez pas votre pardessus.

— Depuis combien de temps êtes-vous dans cet état? — demanda Edwin. — Vous n'étiez pas comme cela quand vous êtes parti, bien sûr.

— Non, — dit l'enfant réfléchissant, — ça m'est venu dans le train.

Là-dessus il parut s'endormir.

— Il n'est certainement pas bien, — murmura Janet.

Lorsque le train arriva à la gare de Bleakridge, George put à peine se tenir debout. Dans tous les cas, il n'en montrait nullement le désir. Ses protecteurs le prirent vigoureusement chacun par un bras et l'emportèrent ainsi jusqu'à la maison de Lane End.

— Il n'est pas bien, — dit Janet à sa mère qui les attendait tout inquiète dans le hall. Et sa voix manquait de conviction lorsqu'elle ajouta : — Mais ce n'est rien de sérieux. Je vais le mettre tout de suite au lit et l'y faire manger.

George devint instantanément le centre de l'activité de la maison. Les deux femmes disparurent avec lui et Edwin dut raconter toute l'histoire de l'arrivée à Osmond Orgreave. Il fut interrompu par mistress Orgreave.

— Master Edwin, Janet est d'avis d'envoyer chercher le médecin pour nous tranquilliser. Est-ce que ça ne vous ferait rien d'aller...

— Stirling, — n'est-ce pas? — demanda-t-il.

Stirling était le jeune médecin écossais qui était arrivé tout récemment et avait pris la ville d'assaut.

Le lendemain fut une journée d'attente anxieuse, une de ces journées dont le caractère étrange se révèle dans toutes les occupations ordinaires et fait ressortir leur essentielle futilité. Edwin se rendit compte en se levant du fait qu'une brume épaisse enveloppait la ville. Lorsqu'il revint chez lui pour son breakfast à neuf heures, elle était certainement beaucoup plus opaque qu'une heure auparavant. Les tramways passaient comme des fantômes en faisant continuellement résonner leur timbre. Il prit son repas à la lumière du gaz et tout seul. Maggie était invisible ou ne traversait que par instant l'horizon domestique.

— Monsieur, — dit la bonne, — miss Clayhanger vous fait dire qu'elle est allée chez master Orgreave et que master George est à peu près dans le même état.

Maggie n'avait pas voulu venir le lui dire elle-même. Il s'en retourna dans le brouillard, très agité et attendant avec une anxiété pénible la fin de la journée. Mais celle-ci ne lui procura qu'une incertitude plus pénible encore. George, dans l'ensemble, allait plus mal, pas beaucoup plus mal, mais plus mal certainement. Le docteur Stirling l'avait vu deux fois. Hilda ne répondit pas à la dépêche qu'Edwin lui avait adressée la veille au soir et qu'il avait sentimentalement signée de son prénom seul. Tout le monde fit semblant de croire que, connaissant son enfant mieux que quiconque et l'ayant déjà vu résister à une influenza, elle ne s'était pas alarmée hors de propos en apprenant par dépêche quelle était sa température et se contenterait d'une lettre. Mais au fond personne n'était satisfait de ces explications ni du silence et de l'absence d'Hilda. Et chacun songeait à part soi à l'étrangeté, à l'imprévu terrible de ses actes.

La nuit venue, Edwin se sentant hors d'état de dormir, arrangea le feu du salon et s'installa sur le canapé pour lire. Mais cela lui fut aussi impossible que de dormir. Il lui semblait qu'il y avait des heures qu'il était assis là, ses pensées bourdonnant dans sa tête avec une monotonie fatigante. Il était extraordinairement réveillé et alerte. Tous ses sens avaient une douloureuse acuité. A la fin il décida d'aller se coucher. Dans sa chambre, il considéra distraitement la blanche épaisseur du brouillard. Puis il fut saisi d'apercevoir une lumière s'agiter dans le jardin des Orgreave. Il ouvrit la fenêtre, le cœur plein d'agitation et d'inquiétude. L'air était absolument calme. Il entendit une voix qui était indubitalbement celle du docteur Stirling dire : « Bonne nuit. » L'enfant allait-il plus mal? Pas nécessairement puisqu'il reviendrait le voir encore si cela lui était possible. Puis Edwin entendit une autre voix disant : « Je vous remercie beaucoup. » Il fut intrigué d'abord. Il la connaissait et cependant... Était-ce vraiment celle de Charlie Orgreave, du Dimanche?

Il sortit dans le jardin avec une bougie et, la plaçant sur le mur qui séparait les deux jardins, le franchit. Laissant la bougie où elle était pour éclairer son retour, il s'approcha de la maison et sonna. Et il se trouva que ce fut Charlie Orgreave lui-même qui lui ouvrit la porte.

Au bout d'un instant, il avait appris tout ce qu'il fallait savoir.

Hilda était allée à Londres et prenant Charlie à Ealing l'avait traîné avec elle. Une fois de plus elle avait fait quelque chose que personne n'aurait pu prévoir. Les deux médecins s'étaient consultés au chevet du malade et s'étaient trouvés d'accord sur les grandes lignes. D'ailleurs le changement dans l'état de l'enfant — si changement il y avait — indiquait une légère amélioration.

Tout d'abord, Edwin ne se rendit pas bien compte de ce qu'il faisait. Ses paroles et ses gestes n'étaient pas le résultat de décisions conscientes. Il lui semblait brusquement avoir deux individualités et la nouvelle, qui était aussi la plus intime, examinait l'autre comme dans un rêve à demi éclairé... Elle était là-haut ! Elle était venue en réponse à un télégramme signé « Edwin ». Hier soir elle était loin. Ce soir elle se trouvait dans la même maison que lui. Quel miracle ! Il se demandait : « Pourquoi me mettre dans un pareil état rien que parce qu'elle est là? Il aurait été bien extraordinaire qu'elle ne vînt pas. Je devrais être plus maître de moi et ne pas me conduire comme une simple jeune fille. » Il fronça les sourcils et toussa.

— Est-ce qu'il y a un danger réel? — murmura-t-il.

— Si sa température n'était pas si élevée, — répondit Charlie, — je dirais que la maladie peut durer des jours, même des semaines, comme j'en ai vu des exemples. La première question que j'ai posée a été : « Est-ce qu'il a eu des prostrations? » Oui. Cela peut revenir. Cela et le mal de tête et l'absence de symptômes nerveux localisés... — Il s'arrêta, laissant inachevée sa phrase grandiose et formidable qui ne signifiait pas grand'chose.

Janet entra dans la pièce où il se trouvait et fut surprise de voir Edwin. Elle était extrêmement fatiguée et pâle, avait les yeux brillants et ses cheveux avaient perdu leurs ondulations gracieuses.

— Vous êtes au courant? — demanda-t-elle.

Edwin fit signe que oui.

— Il paraît qu'il faut que j'aille me coucher, — continua-t-elle, — il est terriblement tard. Charlie, vous allez monter

pour voir si tout va bien avant que je me retire. Je me relèverai à quatre heures.

Edwin resta seul. Il était frappé de la façon dont tout le monde avait tout de suite accepté la nouvelle situation créée par l'étrange caprice d'Hilda. Elle commençait même à paraître toute naturelle. Il éprouvait une haute estime pour la façon dont se conduisaient les Orgreave.

Et quelle était sa conduite, à elle, là haut?

Soudain, l'étrangeté de son caprice lui apparut plus forte encore qu'elle ne l'avait semblé jusque-là. Elle était allée tout bonnement s'emparer de Charlie à Ealing. Pour obéir à sa fantaisie, il avait abandonné tous ses malades. Quelle idée de l'emmener ainsi ! Quelle foi extraordinaire en lui devait-elle avoir ! Ils devaient assurément tous les deux être beaucoup plus intimes qu'il ne l'avait jamais soupçonné. Edwin avait horreur de songer qu'Hilda pût s'appuyer plus sur Charlie que sur lui dans une crise grave. Cette pensée le faisait profondément souffrir. Il en voulait à Charlie comme on en veut à un voleur qui vous a pris quelque chose, mais qu'on ne peut ni saisir ni confondre.

Cette douleur aiguë était de la jalousie, mais ce mot ne se présenta pas à son esprit.

— Comment mistress Cannon est-elle venue vous enlever? — demanda-t-il lorsque Charlie fut revenu.

— Mon vieux, je n'en sais pas plus que vous. J'ai été absolument renversé, ça je peux vous l'affirmer. Je ne l'avais pas vue depuis son mariage. Je pense que c'est Janet qui lui a dit que j'étais à Ealing. Je vous assure bien qu'au premier abord je ne l'ai même pas reconnue. Je l'ai crue d'abord un peu timbrée, mais je me trompais. Elle m'a montré votre télégramme.

— Allons donc ! — Et Edwin resta stupéfait.

— Elle finit par me convaincre qu'il s'agissait de quelque chose de sérieux. Mais quoi? Je lui dis que je ne pouvais absolument pas m'en aller. Elle me demanda pourquoi. Je lui dis : « Et mes malades ici? » Elle s'informa s'il y en avait parmi eux de mourants. Je lui dis que non, mais que je ne pouvais pas les laisser tous à mon associé. Je ne crois pas

qu'elle eût compris jusque-là que j'avais un associé. Alors elle se cramponna de plus belle à son idée. Je lui demandai pourquoi c'était justement moi qu'elle voulait. Je lui dis que nous autres docteurs étions tous à peu près les mêmes, etc... Mais je parlais pour rien. Le fait est qu'Hilda a toujours eu une grande opinion de mes talents de médecin. Je ne sais vraiment pas pourquoi ! Elle n'en soufflait mot à personne suivant son habitude, mais je le remarquais de temps en temps. Vous savez bien les croyances extraordinaires qu'elle a... Vous en représentez une, si vous voulez que je vous le dise.

— Comment le savez-vous? Donnez-moi une autre cigarette.

Edwin était extrêmement gêné et cependant joyeux. Il craignait que Le Dimanche ne s'informât de ses raisons pour signer sa dépêche de son simple prénom. Mais Le Dimanche n'en fit rien.

— Comment je le sais? — s'écria ce dernier. — Mais si je ne l'avais pas su je l'aurais vu tout de suite à sa façon de me montrer votre dépêche. D'ailleurs, mon petit, c'est une vieille histoire. Soyez bien certain que tout le monde en a parlé à une certaine époque.

— Allons donc ! — murmura Edwin. — Et alors?

— Alors je lui expliquai ce que c'était que l'étiquette professionnelle... Ah ! vous auriez dû l'entendre sur ce chapitre. L'étiquette professionnelle d'un côté et un enfant à la mort de l'autre ! Je ne dois pas vous cacher qu'elle alla jusqu'à se mettre à genoux. Qu'est-ce que vous auriez dit à ma place, hé? On ne peut pas résister à des choses comme ça. Je vous assure qu'elle était effrayante et que je ne voudrais pas repasser par là quand on me paierait cher ! Je n'aurais fait ce que j'ai fait pour aucune autre femme. Ah non !

— Alors pourquoi l'avez-vous fait pour elle?

Charlie haussa les épaules.

— Il y a quelque chose en elle... Je ne sais pas... Il n'y a pas beaucoup de femmes qui aient ses façons d'agir... Elle vous prend. On n'entend pas parler d'elle pendant six mois et puis tout d'un coup elle a une minute magnifique... Voilà la femme qu'elle est. Vous me comprenez? Mais vous ne pouvez pas la connaître comme nous.

— Oh si ! je comprends, — dit Edwin, — elle doit avoir une extraordinaire affection pour son gosse.

— Je vous crois ! Une vraie passion. Est-ce qu'il est gentil?

— Oh! oui. Mais je ne les ai jamais vus ensemble et je ne croyais pas qu'elle l'aimât autant.

— Ne vous y trompez pas, — dit Charlie d'un ton sentencieux, — je crois que les femmes sont souvent ainsi quand elles n'ont qu'un enfant et ont traversé des malheurs. Et rien qu'à la voir on sent qu'elle a dû en supporter des choses ! Je n'ai jamais compris, — ni moi ni personne, — pourquoi elle avait épousé cet immonde individu.

— Est-ce que vous le connaissiez? — demanda Edwin avec un intérêt soudain.

— Pas du tout. Mais je me suis laissé dire que c'était un vrai chevalier d'industrie. Savez-vous depuis combien de temps elle est veuve?

— Non, je l'ai à peine vue.

En prononçant ces paroles, il se sentit si mal à l'aise et se méfia tellement de l'expression de son visage qu'il se leva brusquement et se mit à marcher de long en large.

Ils entendirent quelque chose qui ressemblait à un coup léger sur la porte.

— Qu'est-ce que cela? — dit Edwin tressaillant. Il se sentait des picotements par tout le corps et restait immobile. Tous deux écoutaient.

Le bruit se fit entendre de nouveau. Oui, c'était bien un coup à la porte, mais dans la nuit et le silence de la maison, cela ressemblait à un appel surnaturel.

Edwin se trouvait près de la porte. Il hésita un instant, effrayé. Puis d'un effort brusque il ouvrit et regarda. Une forme féminine disparaissait dans le corridor vers l'escalier. C'était elle.

— Est-ce que vous... — commença-t-il. Mais elle était loin. Tout agité il dit à Charlie, la main encore sur le bouton de la porte : — C'est mistress Cannon. Elle n'a fait que frapper et s'est enfuie. Je crois qu'elle a besoin de vous.

Charlie bondit sur ses pieds et sortit précipitamment avec la prestesse d'un gamin, en dépit de sa taille et de sa carrure d'homme de trente-cinq ans.

IX

LA NUIT SE TERMINE

Pour la seconde fois au cours de cette nuit-là, Edwin resta longtemps seul. La phrase de Charlie : « Vous représentez une de ses croyances », brillait dans sa mémoire comme une phrase bénie. Et bien qu'il fût encore jaloux de lui à cause de son intimité avec Hilda, bien qu'il se dît à lui-même : « Elle ne s'est pas adressée à moi ; elle ne voudrait pour rien au monde de mon aide », il se sentait néanmoins singulièrement réconforté et, sans aucune raison, tout plein d'espoir. C'était au point que le sort de l'enfant devint pour lui d'une importance secondaire. Il s'excusait de cette insensibilité apparente en s'affirmant que George ne courait aucun danger sérieux. D'un autre côté il se blâmait de s'être imaginé qu'Hilda n'avait que de l'indifférence pour son enfant. Il n'aurait pas dû se tromper ainsi. Il aurait dû savoir qu'Hilda faisait de son sentiment maternel la plus vigoureuse des passions. Tout ce que Charlie lui avait dit le confirmait dans son idolâtrie d'elle. « Tout d'un coup elle a une grande minute. » C'était bien cela. Ce diable de Charlie l'avait bien jugée. Et cette minute-là était unique et sans prix.

Le feu baissait avec de petits craquements accompagnant son agonie. Et il le regardait, empêché par une sorte d'enchantement de se baisser pour l'arranger et même de regarder sa montre. A la fin il frissonna légèrement et ce mouvement l'arracha à sa torpeur. Il alla jusqu'à la porte que Charlie avait laissée entr'ouverte et écouta. Aucun bruit ! Que faisaient-ils tous les deux là-haut avec cet enfant? Avec précaution il pénétra dans le corridor et monta. Son cœur battait avec violence. Une partie de la maison dormait, l'autre veillait et il se trouvait entre les deux comme un voleur, comme un espion. Allait-il frapper discrètement et demander s'il ne pouvait pas être bon à quelque chose? Ce qu'il y avait d'étrangement romanesque dans son existence, dans toute existence, semblait l'envelopper et passer comme un courant mystérieux dont il ne pouvait chasser l'obsession.

Soudain la porte de la chambre du malade s'ouvrit et Charlie apparut.

— Je cours chez Stirling, — murmura-t-il, — chercher un remède dont j'ai besoin.

— Je vais vous accompagner.

— Vous feriez mieux de rester ici... en cas.

— Puis-je entrer?

— Certainement.

Lorsque Edwin se glissa doucement à l'intérieur, il était si troublé qu'il ne distingua qu'un groupe central d'objets : un lit étroit dont le pied lui cachait le contenu, une table, une chaise inoccupée, le globe de la lampe à gaz se détachant sur un store vert sombre et Hilda en noir, alerte et toute droite sous la lumière.

Dès qu'elle l'eut reconnu, son expression perdit sa fixité méfiante et devint souriante. Il y avait dans son sourire de la faiblesse, de la résignation, quelque chose de presque lamentable et aussi une extraordinaire douceur. Elle l'accueillit d'un signe de tête affectueux qu'il lui rendit avec empressement. Sa gêne disparut, il se sentit à l'aise et tout heureux. Le visage d'Hilda paraissait certes bien pâle à côté du sombre éclat de ses yeux et de ses cheveux noirs en désordre, mais ne montrait ni fatigue, ni anxiété extrêmes. Il était plein de suavité et de calme. Sa toilette était négligée, ses manches relevées montraient ses bras, et elle avait ainsi l'air d'être à l'aise chez elle, dans une intimité confiante. « Ainsi tout le monde en parlait à une certaine époque », se dit-il en se rappelant la phrase de Charlie. C'était curieux, il la voulait dans ce désordre, avec tous ses chagrins, ses anxiétés, ses tourments ; il la voulait lamentable et douce, battue par la destinée, souriante dans sa faiblesse ; il la voulait parce que c'est ainsi qu'elle se tenait après l'immense, le magnifique effort de sa journée, s'abandonnant et résignée auprès de ce lit qu'elle ne quittait pas.

— Est-ce qu'il est parti? — demanda-t-elle d'une voix qui, élevée à l'ordinaire, prenait une douceur inaccoutumée.

— Oui, — répondit Edwin, — il m'a dit que je ferais bien d'entrer. Je suis donc venu.

Elle fit un nouveau signe de tête.

— Prenez cette chaise.

Il s'assit sans mot dire et elle resta debout.

L'état dans lequel se trouvait George l'impressionna. L'enfant subissait une prostration évidente. Son corps était si enfiévré qu'il semblait s'en dégager une chaleur appréciable. Ses cheveux étaient humides. Autour de ses lèvres pâles s'était formée une éruption irrégulière de couleur pourpre et en forme de plaques qui semblait le symptôme d'une mystérieuse et terrible maladie que personne n'avait encore nommée, d'une sorte de peste. Ce qui paraissait le plus grave en lui, c'était le malaise profond et général de tout l'organisme qui se manifestait dans la pose antinaturelle des membres et par toutes sortes de signes, tout faibles qu'ils fussent, sur ce corps inerte et gémissant. George était bien malade. Et pourtant Hilda, malgré la violence de sa nature, pouvait rester là, calme, douce, maîtresse d'elle-même. Quelle force ! Edwin se sentait tout petit auprès d'elle. « Voilà ce que les femmes de son espèce sont capables de faire, — se dit-il, — Maggie et moi nous ne comptons pas en comparaison. » Maggie et lui pouvaient garder leur sang-froid dans un moment de crise, mais l'effort qu'ils fournissaient se trahissait chez eux soit par une âpre dureté, soit par une légèreté, une frivolité qui n'étaient pas naturelles. Hilda était toute tendresse, toute suavité.

Tournant ses regards vers le petit malade inconscient et cependant torturé, Edwin sentit son cœur se gonfler de pitié, d'un immense désir de le protéger, de s'occuper de son éducation et, grâce à sa pénétration, sa sympathie, son aide, de lui épargner ces erreurs, ces malentendus cruels qui, jadis, avaient été son lot. Ce sentiment grandit en lui au point de devenir pénible.

— Je ne sais pas si vous avez appris, — dit-il, — que nous sommes de grands amis, votre fils et moi.

Hilda sourit et au moment même où il aperçut ce sourire il se sentit humilié de l'avoir si follement soupçonnée d'être jalouse de cet attachement.

— Croyez-vous que je ne sache pas ce qui en est? — murmura-t-elle. — Il ne serait pas ici en ce moment sans cela. —

Après un silence, elle ajouta : — Vous êtes la seule personne qu'il ait jamais réellement aimée et je puis vous assurer qu'il tient plus à vous qu'à moi.

— Comment le savez-vous?

— D'après ses paroles et son air.

— S'il ressemble à sa mère ce n'est pas une preuve convaincante, — répliqua-t-il sans faire attention à ce qu'il disait.

— Que voulez-vous dire par « s'il ressemble à sa mère »?

Elle semblait intriguée.

— Est-ce qu'on pourrait connaître vos préférences réelles d'après vos paroles et votre air?

Son audace le stupéfiait lui-même. Néanmoins il la regarda bien en face et elle baissa les yeux.

— Il n'y a que vous pour trouver des choses comme cela, — observa-t-elle avec une douceur complaisante.

Et ce qu'il venait de dire prit tout d'un coup une grande et mystérieuse signification. Elle seule avait le pouvoir de l'inspirer, de le rendre profond. Il avait déjà remarqué cela auparavant, il y avait des années, et à leur première rencontre. Cela pouvait venir de ce qu'elle voyait en lui un oracle et lui imposait à lui-même cette vision qu'elle avait de lui.

Le visage d'Hilda se colora lentement et, allant à la cheminée elle se mit à tisonner avec soin. Edwin se sentait de nouveau gêné et son cœur recommençait à battre fort.

— Edwin, — appela-t-elle.

Il se leva, tout tremblant d'émotion et traversa les espaces inexplorés de la chambre pour arriver à l'endroit où elle se trouvait. Il avait l'illusion qu'ils se trouvaient tout seuls, non pas entre quatre murs, mais au milieu de l'univers. Elle s'appuyait d'une main au manteau de la cheminée.

— Il faut que je vous apprenne quelque chose, — dit-elle, que personne ne sait, sauf le père de George. Et après lui personne probablement ne le saura. Sa sœur était au courant, mais elle est morte.

— Oui, — murmura-t-il, envahi par un flot soudain et exquis de félicité. Ainsi ce n'était donc point avec Charlie, ni même avec Janet qu'elle était le plus intime, mais avec lui.

— Le père de George a été mis en prison pour bigamie. George est un enfant naturel.

Elle s'exprimait avec cette extrême clarté d'élocution si caractéristique chez elle, et sa voix ne laissait transparaître aucune émotion.

— Ce n'est pas possible ! — dit-il gauchement et d'une voix haletante.

Elle fit signe que si.

— Je ne suis pas mariée. J'ai cru que je l'étais autrefois, mais je me trompais. C'est tout.

— Mais...

— Mais quoi?

— Vous avez dit six ou sept ans de prison, n'est-il pas vrai? On ne donne certainement pas autant pour de la bigamie?

— Oh ! — répondit-elle avec son inaltérable douceur, — il a été aussi condamné pour autre chose. Lorsqu'il est sorti de prison la première fois, il a été arrêté tout de suite. C'est du moins ce qu'on m'a dit. C'était en Écosse.

— Je comprends.

Charlie entra et Edwin, après quelque hésitation, redescendit.

Quelle femme étonnante, déconcertante, toujours entourée d'un mystère sans fin ! Il la comprenait mieux maintenant, mais il y avait encore des choses qui demeuraient dans l'ombre et la perfidie de sa conduite à son égard, qui était l'énigme la plus importante de toutes, restait indéchiffrable... Et elle avait choisi juste ce moment, en pleine crise, pour lui révéler ce secret sinistre qu'elle avait pu laisser ignorer à ses amis, par quels moyens, il l'ignorait. Bien entendu, si elle voulait réussir avec son boarding-house à Brighton, la prudence la plus élémentaire lui conseillait de cacher sa honte aussi longtemps que possible, même à Janet. Par quelles terribles épreuves elle avait dû passer ! Il se sentit peu à peu envahir par une sorte de sentiment nouveau pour lui et déconcertant. Il ne se rendit pas d'abord clairement compte de ce que c'était. Il éprouvait une sorte de joie spontanée, exubérante, instinctive, irréfléchie.

Il était près de sept heures et demie quand il quitta la maison des Orgreave. L'état de l'enfant n'avait guère changé, mais il allait plutôt un peu mieux.

L'aube était apparue. Le brouillard s'était levé, mais une brume légère se suspendait aux arbres au-dessus du gazon humide. Le froid de l'air était pénétrant. Edwin aperçut le bougeoir qu'il avait laissé sur le mur tout couvert de gouttes de rosée. Il le plaça dans la cuisine où une domestique nettoyait le fourneau. Sur le coffre de chêne du hall se trouvait le *Manchester Guardian* qui venait d'arriver. Il l'ouvrit avec un bâillement. En haut d'une colonne il lut : « Mort du duc de Clarence », et en haut d'une autre : « Mort du cardinal Manning ». Cette double nouvelle l'émut étrangement. Il pensa à ce que les instants qu'il venait de passer avaient été pour d'autres que lui-même. Et il se dit : « Si après tout le gosse ne s'en tirait pas? »

X

LE CŒUR D'HILDA

Après être allé à ses affaires et avoir pris son breakfast comme à l'habitude, Edwin retourna au magasin vers dix heures. Il ne se sentait pas fatigué, mais à sa joie de la veille avait succédé une humeur mélancolique. La ville tout entière avait l'air sombre et semblait déguster sa magnifique tristesse. Edwin se demandait pourquoi il était mélancolique. Il n'avait acune raison de l'être et jamais moins que depuis dix ans. Il l'était cependant et comme la ville trouvait du plaisir à se sentir ainsi. A midi il s'en revint brusquement chez lui. « Je vais m'étendre un peu », dit-il à Maggie. Il dormit jusque vers trois heures. Il éprouva à son réveil les sensatinos les plus agréables. Sa mélancolie disparaissait et il découvrit que ce n'était que de la fatigue. Il était maintenant un peu reposé et tout en goûtant son repos il lui semblait que sa conscience de lui-même en tant qu'être physique se faisait plus distincte. Il se dit avec calme : « Quelle belle chose que la vie ! »

— George va beaucoup mieux, — dit Maggie en lui apportant du thé.

— Ah ! tant mieux ! — répondit-il.

Une joie frénétique l'inonda une fois de plus et elle était si irrésistible, si tumultueuse qu'elle ne lui permit pas d'examiner son origine. Elle s'empara de lui simplement par sa masse. Tout en buvant le thé admirable que lui avait offert sa sœur, il sentit qu'il avait encore besoin de beaucoup de sommeil. Il y avait deux points douloureux au sommet de sa tête. Mais il savait qu'il pourrait dormir et bien dormir quand il le voudrait et que le lendemain il serait parfaitement remis.

— Vous n'êtes pas bien, — lui dit Maggie.

— Si. Je suis seulement un peu fatigué. — Il savait qu'il venait de dire un mensonge.

— Vous êtes tout brûlant, — ajouta-t-elle. Mais elle s'abstint de discuter et le laissa.

Il ne put pas dormir. Et son attente sur ce point fut cruellement trompée.

Maggie revint un peu plus tard.

— Voici le docteur Heve, — dit-elle.

— Le docteur Heve ! Pourquoi diable... — Mais Edwin n'acheva pas sa protestation.

— Oui, — dit le docteur au bout de trois minutes, — vous l'avez attrapée aussi. Ce ne sera pas grave, j'espère. Mais c'est bien l'influenza.

Après de longs espaces de temps qui semblèrent à Edwin interminables, il finit par être complètement guéri. Son influenza avait duré une centaine d'heures dont les cinquante premières lui avaient chacune paru être un siècle. Et maintenant il se trouvait dans le salon, rasé, habillé mais en pantoufles pour indiquer qu'il n'était encore que convalescent et parce que le médecin lui avait interdit de sortir. Il était assis devant le feu, dans le fauteuil que son père aimait tant. A sa gauche s'entassaient des journaux et un livre. Le soleil couchant brillait sur le jardin avec une volonté qui s'affaiblissait graduellement.

— Pardon, monsieur, — dit la bonne en entrant, — mistress Cannon désirerait vous voir.

— Faites-la entrer, — dit-il. Et il ajouta pour lui-même : « Mon Dieu ! »

Pendant les dix secondes qui s'écoulèrent avant son arrivée, il se regarda dans la glace de la cheminée, arrangea nerveusement sa cravate, alla à la fenêtre et revint à son fauteuil. Elle venait le voir, c'était bien vrai!... Son agitation était extrême... Comme cela lui ressemblait, cette visite hardie !... L'absence de Maggie était providentielle.

Hilda entra. C'était un modèle de calme douceur. Elle portait une voilette et un manchon, ouvrages avancés qui défendaient sa tranquille et impassible réserve. Elle était aussi pâle que calme. Elle refusa le fauteuil qu'Edwin lui offrit. Il était inutile d'insister. Il débarrassa des papiers qui l'encombraient la petite chaise qui se trouvait à sa droite et ce fut là qu'elle s'assit... Puis elle insista pour qu'il reprît son fauteuil.

— Je suis venue vous faire mes adieux, — dit-elle, — je savais que vous ne pouviez pas sortir et je pars ce soir.

— Mais il ne peut certainement pas voyager? — s'écria Edwin.

— George? Non, pas encore. Je le laisse derrière moi. Vous comprenez, je ne peux rester que le temps absolument nécessaire.

Elle sourit et releva sa voilette jusqu'à son nez. Jusque-là, elle n'avait pas souri.

— Charlie est reparti?

— Oh ! oui. Il y a deux jours.

— Je regrette que Maggie ne soit pas là.

— Je viens de la voir.

— Ah !

— Elle est venue chez Janet. Elles sont en train de prendre une tasse de thé dans la chambre de George. Alors j'ai mis mes affaires et je suis venue ici tout de suite.

Et en prononçant ces paroles étonnantes, elle le regarda bien en face.

Il se sentit rougir peu à peu. Tous deux restaient silencieux. Mais le feu faisait entendre des craquements pleins d'entrain. Edwin se disait, tandis que son agitation grandissante jetait la confusion dans son esprit : « Jamais il n'y a eu de femme

comme elle. » Il voulait se lever, prendre une attitude dominatrice, faire un geste splendide et définitif, mais il était cloué au creux de son fauteuil, comme frappé de paralysie. Il regardait Hilda comme il aurait regardé une étrangère. Il essaya de déchiffrer son visage sans y parvenir. Il ne pouvait y découvrir que de vagues tourments. Il avait peur d'elle. Il lui vint même à l'esprit que, s'il avait pu être franc avec lui-même, il se serait avoué qu'il la détestait. Ces minutes étaient extrêmement pénibles et cette attente exaspérante, intolérable. Depuis leur dernière rencontre il s'était attendu à cette scène ; son imagination n'avait guère cessé de la lui représenter. Et maintenant que la réalité la lui avait imposée sans crier gare, il était tout bouleversé.

Elle ne voulait pas parler. Elle avait détourné son regard mais ne voulait pas parler. Elle voulait le forcer à parler.

— Dites-donc, — commença-t-il brusquement et d'une voix pleine de rancune, sans faire attention à ce qu'il disait, — vous auriez pu me dire plus tôt ce que vous m'avez dit mercredi soir. Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé à Brighton?

— Je le voulais, — répondit-elle avec soumission, — mais je n'ai pu. Je n'ai réellement pas pu m'obliger à le faire.

— Au lieu de mentir, — continua-t-il, — il me semble que vous auriez pu avoir plus de confiance en moi.

— Mentir? — murmura-t-elle. — Je vous ai dit la vérité. Je vous ai dit qu'il était en prison.

— Vous m'avez dit que votre mari était en prison, — corrigea-t-il avec un air réfléchi et plein d'autorité. Il ne savait pas du tout pourquoi il lui tenait ces propos.

Elle se mit à pleurer. D'abord il ne fut pas certain qu'elle pleurât. Il lui jeta un coup d'œil furtif et détourna les yeux comme un coupable. Mais au second regard, il fut fixé. Ses yeux brillaient derrière sa voilette et des larmes qui apparaissaient au bord allaient disparaître sous son menton.

— Vous ne savez pas à quel point je voulais vous le dire, — murmura-t-elle.

Elle cacha son visage dans ses mains. Alors il fut en proie à un affreux désespoir. Son seul désir était que cette scène prît fin, n'importe comment.

— Je ne vous ai jamais écrit parce qu'il n'y avait rien à

dire. Rien ! — Elle sanglota, continuant à cacher son visage.

— Jamais écrit... est-ce que vous faites allusion à...

Elle fit deux violents signes d'assentiment.

— Oui. Alors ! — Il devina que brusquement elle s'était mise à parler d'il y a dix ans. — Je savais que vous comprendriez que c'était parce que je n'y pouvais rien !

Elle parlait si indistinctement à cause de son émotion, de ses larmes et de ses mains qu'il ne put distinguer ses paroles.

— Qu'est-ce que vous dites?

— Je dis que je n'ai pas pu agir autrement que je l'ai fait. Je savais que vous le comprendriez. Je ne pouvais pas écrire. Il valait mieux pour moi ne rien dire. Qu'avais-je à faire autrement? Je savais que vous comprendriez que je ne pouvais pas agir autrement. C'était un...

Ses sanglots l'interrompirent.

— Mais bien sûr j'ai compris, — dit-il.

Il lui fallait faire très attention car autrement lui aussi aurait perdu l'usage de sa voix. Tel était le pouvoir de suggestion qu'elle exerçait sur lui que sa trahison ne lui paraissait plus guère avoir besoin d'excuse.

Il se sentit secrètement sourire à la pensée que lui, assis à la place de son père, dans le fauteuil même de son père était ainsi captivé par le charme d'une femme dont l'enfant n'avait pas de nom. Il songea avec une sombre gaieté à Tantine Clara, à Clara, au pieux Albert Ils étaient d'une race et d'une génération différentes ! Ils appartenaient à un monde mort !

— Je m'en vais vous expliquer, — recommença-t-elle tristement, mais cette fois d'une voix claire et ferme et en découvrant son visage agité comme celui d'un enfant qui a du chagrin, — vous ne comprendrez jamais ce par quoi il m'a fallu passer et pourquoi je n'ai pas pu agir autrement... — Elle s'exprimait d'une façon plaintive et tragique... — Mais je m'en vais vous expliquer... Il faut que vous me compreniez.

Elle leva les yeux. Déjà depuis quelques instants les mains d'Edwin désiraient la chair pâle de ses poignets qui apparaissaient entre la manche et les gants. Comme fascinées elles se tendaient vers eux. Dès qu'Hilda les sentit, elle se laissa tomber à genoux, appuyant presque son menton sur le bras du fauteuil. Il se pencha vers son visage qui était transfiguré.

— Mon cœur n'a jamais embrassé d'autre homme que vous, — s'écria-t-elle, — que de fois, que de fois je vous ai touché de mes lèvres sans que vous le sachiez !... C'était comme un message que je vous ai envoyé George... un message pour vous ! Je lui ai donné son prénom à cause de vous... Croyez-vous que si mes rêves pouvaient en faire votre fils, il ne serait pas à vous?

Son courage et sa façon de l'exprimer semblèrent à Edwin sublimes.

— Vous ne me connaissez pas ! — soupira-t-elle. Sa poitrine se soulevait d'une façon moins convulsive.

— Je ne vous connais pas, — protesta-t-il avec une magnifique confiance.

Après dix ans, ses narines frémissaient encore à l'odeur de sa peau couleur d'olive. Emporté par le flot terrible de son adoration, il reçut dans un centième de seconde la récompense de tout ce qu'il avait souffert ou souffrirait pour elle. Les nombreuses difficultés que son mariage avec elle allaient soulever lui apparaissaient négligeables à la lumière magnifique de la fidélité de son cœur passionné. Il songea à l'Edwin d'autrefois qu'elle avait embrassé avec emportement et le vit comme un enfant trop novice dans la souffrance pour apprécier Hilda.

Il se raidit sous le fardeau délicieux de l'existence.

ARNOLD BENNETT

(Traduit de l'anglais par MAURICE LANOIRE)

LES MENTALITÉS

La guerre dure depuis onze mois. A ne considérer que les opérations maritimes, le parti le plus faible en a toujours pris l'initiative et si, quelquefois, le succès n'a pas récompensé son audace, il n'en a pas moins réussi — c'est un fait indéniable — à imposer ses méthodes de guerre au parti le plus fort. Que l'on se console en invoquant les subtils arguments de la stratégie politique, en affirmant que ce sont des circonstances inattendues et impérieuses qui ont empêché les escadres alliées de dominer immédiatement l'adversaire et que, dès lors, il fallait s'attendre à une mise en action intensive des engins sous-marins — les armes des faibles —, cela est naturel ; la thèse est acceptable. Mais elle ne l'est, n'en doutez pas, que pour le petit nombre de ceux « qui savent ». Encore ces derniers font-ils leurs réserves. Le gros du public, enclin à ne juger que sur les résultats et à n'en goûter que les plus brillants, s'étonne de ce qu'il appelle l'inertie des flottes de la Triple Entente, s'en inquiète, s'en indigne quelquefois. Or, chez nous du moins, où l'utilité d'une marine est toujours sujet de contestations, il importe de ne pas laisser se fortifier une opinion qui créerait plus tard des embarras à ceux qu'attend la lourde charge de reconstituer sur des bases rationnelles la force navale française. Luttons par conséquent contre cette impression fâcheuse de l'impuissance des marines alliées à vaincre les marines ennemies. Non seulement on peut montrer — comme

j'ai essayé de le faire ici même [1] — qu'en fait, nos flottes ont rendu déjà, des services considérables, mais encore il est aisé de voir que, si on estimait ces services insuffisants et l'attitude de ces belles escadres trop passive, il ne faudrait s'en prendre qu'à des causes morales qui se peuvent modifier, qui se modifient déjà, à des états d'esprit, en tout cas, que ni Anglais, ni Français — nous bornerons là notre examen — n'auraient le droit de reprocher à leurs marins, puisqu'ils seraient obligés d'y reconnaître leurs propres mentalités.

*
* *

Je viens de parler d'examen, et c'est en effet une sorte d'examen de conscience que j'entreprends, mais qui n'aurait pas toute sa signification, si je ne le faisais précéder d'un coup d'œil rapide sur la mentalité des marins allemands.

Il y a dix ans, écrivant dans la *Revue de Paris* [2] sur cette marine germaine dont la force grandissait avec une inquiétante rapidité, j'observais comment ses chefs, l'empereur Guillaume en tête, pour pénétrer les jeunes officiers de l'esprit d'offensive, source des grandes actions dans le temps de guerre, leur inculquaient les facultés qui le font naître : l'activité, l'entrain, la décision, la hardiesse dans les manœuvres, une hardiesse qu'on ne craignait pas de pousser jusqu'à la témérité, dût-elle causer quelquefois de fâcheux incidents. Mais c'était là que se révélait la supériorité de la méthode : alors qu'ailleurs un lieutenant de vaisseau qui mettait son torpilleur à la côte subissait toujours une sorte de disqualification professionnelle, en Allemagne, et sur les ordres exprès de l'empereur, on était tout prêt à l'excuser, s'il apparaissait que rien, dans sa manœuvre malheureuse, ne dénonçait l'indécision, la timidité, la crainte paralysante de l'accident et de la responsabilité. Un capitaine de vaisseau de chez nous, arrivé à l'heure de la retraite et repassant sur toute une carrière, d'ailleurs fort honorable, s'écriait : « Enfin, Dieu merci !

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai 1915, *Comment les Alliés se servent-ils de la Mer?*

2. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet 1905, *la Marine allemande.*

Je n'ai jamais eu d'*histoires*! » Je ne crois pas que telle eût été, en pareille circonstance, la préoccupation dominante d'un officier de marine allemand. Celui-ci, quand il recevait la fatale « blau Brief », se sentait consolé, raffermi, à la pensée que, tout de même, Sa Majesté l'Empereur lui eût confié sans hésiter l'exécution d'un coup d'audace et de vigueur. C'est que, dans la marine allemande, comme dans l'armée, et avec cette nuance particulière, pour la marine, qu'elle avait hâte de se montrer digne de son aînée, il s'agissait uniquement de combattre et de vaincre. Faire sa carrière, monter en grade, arriver aux honneurs et à l'aisance matérielle, hé oui, sans doute ! Personne n'y est indifférent... Mais, qu'est-ce que tout cela à côté des satisfactions suprêmes de l'orgueil professionnel mis au service du plus délirant orgueil national dont l'histoire ait jamais pu enregistrer les effets ! Ah ! Battre la flotte anglaise — je ne dis rien de la flotte française qu'on écraserait en quelques instants —, battre cette flotte anglaise que l'on sentait bien le principal obstacle au triomphe définitif du germanisme, à l'exaltation suprême du peuple élu !

Tet était, tel est encore peut-être, le rêve de l'officier allemand, son idéal toujours poursuivi, le but vers lequel tendaient sans trêve les efforts de son intelligente ténacité, de sa culture scientifique, de son esprit de méthode et de recherches. Mais ce but, cet idéal, on savait bien qu'on en était loin encore et qu'il s'agissait en effet d'un rêve, à moins que l'on n'imaginât de prompts et sûrs moyens de rétablir un certain équilibre numérique entre les « gros » des deux flottes, les escadres cuirassées, à moins aussi que l'on ne réussît à intimider l'Angleterre en menaçant d'une manière efficace ses lignes de communications extérieures, les routes par lesquelles arrivent à sa population et à ses usines les denrées alimentaires et les matières premières. Et alors, patiemment, minutieusement, on dressait les plans de sensationnels et fructueux torpillages que l'on comptait faire opérer au début de la guerre par des flottilles de torpilleurs admirablement entraînées autant que par des sous-marins dont on venait de créer un type satisfaisant — emprunté aux Français, comme tant d'autres choses ! — et dont on escomptait les succès avec une toute neuve, mais déjà robuste confiance. On méditait en même

temps de belles et larges opérations de croisière, des coups inattendus frappés sur un ennemi puissant mais dispersé, grâce à des concentrations rapides, favorisées par des moyens de communications dont on se réservait l'exclusif usage, et par d'habiles ravitaillements soit à la mer, soit sur des points convenus. Que d'intrigues pour tout cela ; que de ressorts cachés il fallait faire jouer ; que d'argent donné à propos ; que de caresses et de menaces également calculées, mais point toujours mesurées avec exactitude ; et enfin — qu'on me pardonne de dire que c'est ce qui me frappe surtout — quelle parfaite entente avec des départements ou des services autres que la marine de guerre, et avec lesquels, dans d'autres pays, il ne semble pas qu'elle entretienne d'étroites intelligences, la marine marchande, les affaires étrangères, les colonies, les Chambres de commerce à l'extérieur ! Comme tous ces organismes, si différents d'objet, d'allures, de tendances et de recrutement, agissaient d'accord, marchaient ensemble, dès qu'à leurs yeux se présentait l'essentielle préoccupation de tout Allemand : *l'intérêt de l'empire !*

Une grande force encore, c'était, entraînant avec elle l'absolue confiance dans la supériorité de tout navire allemand sur tout navire étranger de type analogue, la recherche attentive, continuelle, obsédante presque, du mieux et du progrès, sinon de la perfection. Et ceci aussi bien dans le choix des appareils, des engins, des armes que dans la conduite de l'instruction du personnel, pour la mise en jeu de tous ces moyens d'action. J'en pourrais donner des preuves curieuses, s'il n'y avait à cela quelques inconvénients. Je n'en retiens que deux. Des Parlementaires... étrangers, présentés, il y a quelques années, à l'empereur Guillaume obtinrent de lui la faveur rare de visiter un cuirassé allemand. L'un de ces hommes politiques qui était au courant de beaucoup de choses et qui savait de la meilleure source que l'on désirait fort connaître les instruments adoptés là-bas pour les communications entre le « poste central » de l'artillerie et les tourelles ou casemates, fixa, sans le laisser trop paraître, son attention sur les appareils. Il en vit un, excellent, précieux, que les Allemands avaient depuis quelque temps déjà, tandis que, dans son pays, on l'examinait, l'essayait, l'éprouvait de cent façons sans

pouvoir se décider à l'accepter définitivement. « Nous avons toujours ce qu'il y a de plus parfait, et plus vite que les autres », lui dit le commandant du cuirassé, avec une satisfaction où l'ironie teutonne, toujours un peu lourde, se mêlait à la vanité.

En ce qui concerne l'instruction du personnel, j'entendais, il y a six mois, exprimer l'avis que, s'il était assez facile à nos adversaires de construire rapidement des sous-marins — encore était-on loin de la vérité, à cet égard! — il ne le serait pas autant de les « mettre au point », et surtout d'en exercer les équipages assez rapidement pour qu'on les pût envoyer à la mer en temps utile. C'était mal connaître, malgré tant de leçons, la parfaite méthode de nos adversaires. De même que, toutes les fois qu'ils faisaient voter par le Reichstag une nouvelle tranche de leur grand programme de constructions, ils ne manquaient pas de demander des crédits pour l'augmentation correspondante — exactement spécifiée par grades et par spécialités — de leur personnel marin, de même, aussitôt arrêtée la résolution de pousser avec la dernière vigueur la guerre sous-marine, les mesures les plus justes furent prises pour former les équipages des submersibles dont on prévoyait l'entrée en ligne à bref délai. La presse quotidienne a donné là-dessus des renseignements que mes lecteurs se rappellent sans doute, et ce qui semble avoir surtout frappé le public, c'est l'idée de faire commencer l'instruction des recrues, soigneusement sélectionnées, bien entendu, à bord d'un sous-marin halé sur cale, et démontable dans toutes ses parties. Il faut ajouter que les Allemands n'hésitent pas à embarquer en surnombre à bord de leurs submersibles employés activement, les sujets qu'il leur paraît intéressant de pousser et pour lesquels la navigation et la guerre sont la meilleure des écoles.

Soyons certains que l'instruction du personnel des bâtiments de surface est conduite avec autant de suite et d'intelligence. En est-il de même aujourd'hui de *l'entraînement*, de l'entretien continu des qualités des équipages de la flotte de haute mer, alors que les circonstances obligent, depuis dix mois, les grandes unités qui composent cette force navale à se tenir enfermées dans la Jade, dans l'estuaire de l'Elbe,

quelquefois même dans le canal de Kiel? Évidemment, il y a là une difficulté sérieuse, et il ne serait pas aisé au commandant en chef de ces belles escadres de rendre à ses mécaniciens et à ses chauffeurs — pour ne parler que de ces spécialités — l'élogieux et bien juste témoignage que le chef de l'armée navale française vient de rendre aux siens. Cependant j'ai peine à croire que l'état-major allemand n'ait pas trouvé de solution à cette question intéressante. La « flotte de haute mer » n'est peut-être pas immobile autant que nous le croyons. La *Deutsche Bucht* lui fournit, de Borkum à Sylt, en passant par Helgoland, une sorte de camp retranché maritime où, à l'abri des canons de côte, des mines semées sur des points repérés, des flottilles de torpilleurs et de quelques sous-marins, elle peut, quoique dans une mesure limitée, naviguer, évoluer, faire ses tirs et exercices. D'ailleurs, n'a-t-elle pas la Baltique? Et s'il est vrai, comme je le crois, que les Allemands ont constitué à Kiel une escadre spéciale à cette mer, avec les huit ou dix cuirassés les plus anciens de leur flotte active, il peut l'être aussi qu'ils y détachent successivement, à tour de rôle, un ou deux cuirassés récents. Ce serait, pour ceux-ci, un excellent moyen de s'entraîner que de prendre part aux opérations, beaucoup plus actives et délicates qu'on ne croit, qui se déroulent sur la côte de Courlande ou à l'entrée du golfe de Riga.

Ajouterai-je que j'ai la conviction que cette longue période de repos — apparent — a été mise à profit par l'armée navale allemande pour renforcer singulièrement ses moyens d'action et même en créer d'absolument nouveaux, qui n'apparaîtront aux yeux de l'adversaire que le jour de la rencontre décisive, toujours reculée, à peu près inévitable cependant?

Mais ceci me conduit à dire mon sentiment sur la mentalité du haut commandement de la marine allemande.

Laissons de côté un moment tout ce qui touche à la sentimentalité. Admettons que, sous le prétexte, mensonger, d'ailleurs, — il y paraît maintenant — que l'Angleterre affamerait la population allemande, les sous-marins aient le droit de tout torpiller sans prévenir et de noyer des centaines d'êtres innocents. M. l'amiral von Tirpitz et ses collaborateurs immédiats ne sont sans doute ni meilleurs ni pires que tous les autres

chefs allemands. Ils partent d'un certain nombre d'idées simples : à la guerre tout est permis contre l'humanité ; le succès final couvre et justifie tout ; il n'y a pas de cruautés que n'autorise l'exécution de l'ordre providentiel qui met la race allemande au-dessus de toutes les autres et il faut que celles-ci se soumettent ou disparaissent. Mais dans ces cervelles à systèmes, l'enthousiasme même calcule et la foi raisonne. Ni l'orgueil démesuré, ni la conviction de la supériorité fondamentale de tout ce qui est allemand ne font oublier la nécessité d'étudier attentivement, subtilement, tous les moyens connus de vaincre et l'avantage d'en créer d'inattendus qui surprendront et démoraliseront l'adversaire. Que parlons-nous de lourdeur méthodique et d'incapacité d'inventer ? Peut-être ces caractères se retrouvent-ils dans la conduite des armées allemandes dont il semble en effet que la stratégie, sinon la tactique — où l'on relève quelques innovations intéressantes — n'utilise que des procédés bien souvent mis en œuvre, et presque toujours l'enveloppement ; mais, dans la direction des opérations maritimes, quelle différence ! Notez que l'on avait été surpris par les événements, comme je l'ai dit ici même, il y a quelques mois[1] ; que la marine allemande n'était pas, à beaucoup près, aussi prête que l'armée, non pas seulement parce qu'elle était numériquement plus faible que sa rivale, mais parce qu'elle n'avait justement ni assez de grands croiseurs du large (pas plus que de points d'appui extérieurs) pour s'établir en force sur les lignes de ravitaillement anglaises, ni assez de sous-marins pour entreprendre le blocus immédiat auquel elle s'attache depuis le commencement de cette année. Bien mieux, à ce blocus, il est à peu près certain que nul ne songeait, au début de la guerre, que c'est un moyen de circonstance et, donc, une invention. Sans doute, nécessité, l'ingénieuse, en fit naître la pensée, mais nous ne pouvons en bonne justice en refuser le mérite à l'état-major naval de Berlin, ni méconnaître l'intelligente énergie avec laquelle, une fois la décision prise, l'affaire a été poussée jusqu'à ses dernières conséquences. Ayons le courage de dire que la création, l'improvisation en quelques mois d'une flotte de grands sub-

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 février et 1er mai 1915.

mersibles parfaitement outillés, commandés et manœuvrés; que l'adaptation en quelques jours du port de Zeebrugge (bientôt de celui de Libau) et des chantiers d'Hoboken près d'Anvers à la construction, à l'entretien et au ravitaillement des sous-marins ; que la minutieuse et si habile organisation des réapprovisionnements en combustible à la mer ou sur les côtes des neutres, quand ce n'est pas sur celles mêmes de l'ennemi ; que l'envoi à Anvers, d'abord, à Pola ensuite, à Constantinople, peut-être, de tranches ou d'éléments de sous-marins, d'appareils moteurs et auxiliaires, de matériel et de personnel appropriés ; qu'enfin, la conception, l'étude et la préparation si achevée du remarquable périple des submersibles qui sont allés de Wilhelmshaven à Smyrne, révèlent des facultés d'invention et d'imagination, un esprit d'initiative et de ressources, une hardiesse avisée et souple auxquels il faut rendre hommage et que servent admirablement une puissance industrielle de premier ordre, en même temps que les profondes connaissances techniques et le dévouement passionné d'un personnel d'élite.

Cet éloge d'un implacable ennemi paraîtra-t-il excessif? J'espère que non, que l'on sentira quel bienfait c'est de connaître la vérité et, dans une crise comme celle que nous traversons, de voir les choses et les hommes comme ils sont, et non pas comme on voudrait qu'ils fussent pour se pouvoir bercer d'illusions.

. . . . . .

. . . . . .

Ces risques, est-on, en principe du moins, disposé à les courir? Cette question m'amène tout droit à l'examen de la mentalité de la marine anglaise.

*
* *

Les caractères fondamentaux d'une race sont-ils susceptibles de se modifier, au cours des siècles, autant que cette race conserve à peu près sa pureté ethnique? La question est délicate. Tout le monde est d'accord, cependant, que l'on retrouve exactement aujourd'hui chez les Allemands l'astucieuse fourberie que Tacite, il y a deux mille ans, notait chez les

Germains. On nous reproche toujours notre légèreté, comme le faisait César quand il parlait de nos pères, les Gaulois ; et il serait bon de dire que cette légèreté, faite surtout d'imprévoyance, se montre beaucoup plus dans la conduite des affaires publiques — il y paraît assez aujourd'hui ! — que dans celle des intérêts particuliers. Mais la race française n'est pas exempte de mélanges, et il en est de même de l'anglaise. Que dire alors de la « Grande-Bretagne », où les éléments purement celtiques d'Écosse, de Galles et d'Irlande viennent se greffer sur le fond celto-saxon de la vieille Angleterre? C'est celle-ci, cependant, qui impose sa mentalité à ce groupe hétérogène et le trait essentiel de cette mentalité est encore l'orgueil, non pas l'orgueil allemand, assez neuf, en somme, et artificiel dans son énormité, l'orgueil que des dirigeants mystiques ont emprunté à des philosophes fumeux pour l'inculquer à un peuple docile, enivré d'ailleurs de sa prospérité matérielle, mais un orgueil plus profond, plus ancien, plus justifié certainement, au point de vue historique, par le rôle que l'Angleterre joue dans le monde depuis deux siècles ; un orgueil plus froid et plus calme aussi, parce qu'il se sent mieux assuré, parce que la richesse britannique, la flotte britannique, l'armée britannique sont des puissances solidement établies et, qu'en fin de compte, le *Rule, Britannia* doit l'emporter sur le *Deutschland über Alles...*

Mais toute médaille a son revers. Source abondante de force morale, de fermeté, de ténacité, l'orgueil national trouve son écueil dans le dédain même qu'il inspire à l'égard des autres peuples. Nous en avons fait l'expérience, il y a un siècle ; quelques Allemands s'en aperçoivent aujourd'hui ; la marine anglaise médite sur ce sujet depuis dix mois.

Ce n'est pas précisément, entendons-nous bien, qu'elle ait méprisé la marine allemande. Préoccupée à juste titre des rapides progrès de celle-ci, elle a forcé ses programmes de constructions navales, réorganisé le recrutement et l'instruction de son personnel, créé dans la mer du Nord, à la hauteur du Jutland, le port écossais de Rosyth, qui commande les lignes d'opérations septentrionales des escadres allemandes, comme Sheerness-Nore en commande les lignes méridionales. Mieux encore et comme elle ne méconnaissait pas — en prin-

cipe — le danger que pouvaient faire courir à ses ports et à ses côtes certains audacieux projets d'attaque, d'invasion même, qui trouvaient grande faveur en Allemagne; elle nous avait emprunté, il y a quelque sept ou huit ans, notre organisation de défense mobile maritime et avait créé sur le littoral de la mer du Nord de solides postes de stationnement pour des flottilles d'unités légères. Mais, ces devoirs remplis et cette assurance prise contre des risques qu'après tout elle n'estimait pas menaçants, elle se reposait sur sa force, sur ses magnifiques escadres, sur la solidité de son personnel, sur les traditions glorieuses où elle puisait l'inébranlable certitude des succès à venir. L'Allemagne pourrait-elle jamais être pour l'Angleterre du XXe siècle un adversaire plus dangereux que la France de Louis XIV, au XVIIe siècle, et celle de Napoléon au XIXe? La mer allait-elle donc cesser brusquement de défendre la Grande-Bretagne, et celle-ci oublierait-elle l'art de nouer les coalitions?...

Se payant ainsi de souvenirs rassurants, ni le gros de la nation n'acceptait la seule idée de charges qui ne correspondaient pas, dans son insouciante ignorance, à des besoins bien constatés, ni le gouvernement ne savait imposer à l'opinion l'appréciation nette des réalités prochaines, ni l'Amirauté ne se préoccupait de donner à son personnel un « état d'esprit offensif » orienté décidément vers les objets précis qu'il fallait discerner, observer, étudier sans plus attendre, ni ce personnel, si bien entraîné d'ailleurs au point de vue professionnel, ne se souciait de rechercher par quels moyens un adversaire qu'il savait pourtant haineusement envieux, très instruit au double point de vue technique et militaire, très habile, très entreprenant, pourrait arriver à balancer, avec des forces navales inférieures en nombre, la fortune de la *Royal Navy*.

Ces moyens devaient consister surtout dans le plus large emploi des armes sous-marines, que l'on a depuis longtemps appelées, et qui sont, en effet, par excellence, les armes des faibles — jusqu'au moment où le fort se décide à les mettre, lui-même pleinement en œuvre. Cela, on le savait bien en Angleterre, et on y connaissait fort bien aussi tous ces engins, les torpilles automobiles et leur véhicule essentiel, le sous-

marin, les torpilles automatiques, les torpilles dérivantes, tous les modèles, tous les types ; car la marine britannique se devait à elle-même de ne rien négliger. Mais quoi ! On n'y croyait guère, et si on ne les traitait pas, certes, d'ingénieux jouets, nul n'eût songé à les mettre en balance avec le canon. Le canon ! L'arme anglaise, par excellence, si perfectionnée depuis quelque temps, si puissante, si bien servie par un machinisme admirable, si bien mise en œuvre par des pointeurs d'élite, par des observateurs exercés, par des officiers de tir nourris de la pure doctrine de l'éminent amiral Percy Scott ! Comment comparer à ce robuste et formidable engin de guerre, plus que jamais *ultima ratio regum*, de petits appareils compliqués, délicats, d'une mise en jeu difficile, très localisée même pour quelques-uns, d'une portée plus que médiocre, pour les autres, d'un grand effet, assurément, quand ils arrivaient au contact et qu'ils explosaient dans de bonnes conditions, mais si capricieux, si incertains !... Et puis, s'il s'agissait des véhicules, quelle différence entre ces magnifiques unités de combat de 25 000 tonnes, affûts rapides de huit pièces de 380 m/m, ou de dix à douze de 356 et de 305 ; même entre ces agiles coureurs de 3 500 tonnes légèrement cuirassés et bien armés de pièces légères qu'on allait mettre en service [1] et les tout petits sous-marins de 500 à 600 tonnes, rivés à la côte par l'insuffisance de leur approvisionnement en combustible autant que par la faiblesse de leur échantillon et celle de leurs qualités nautiques quand ils naviguaient en surface ; assez bons engins, sans doute, pour garder les approches d'un grand port et qui pouvaient obliger les cuirassés à s'éloigner un peu de la côte, mais dont il ne fallait plus parler dès qu'il était question de prendre la mer et surtout de changer de théâtre d'opérations !

Le temps passait, cependant, où l'on eût encore pu ouvrir les yeux, et l'échéance approchait, redoutable, dont un petit nombre d'hommes, devinant les desseins allemands, ne craignaient pas de fixer la date. Deux avertissements tardifs vinrent à la Marine anglaise. J'ai commenté ici même le pre-

1. Le type *Arethusa*, qui a déjà rendu en effet de grands services, et que suit le type *Calliope*, un peu plus fort.

mier, qui fut donné à Bâle, au printemps de 1914, par un officier général allemand, l'amiral Breusing [1], parlant au nom de la grande ligue maritime de l'empire. En Angleterre, seuls les milieux maritimes les plus élevés en profitèrent. L'idée générale qui faisait dépendre l'entrée en jeu de la « flotte de haute mer » allemande d'un bon nombre de torpillages heureux ayant pour résultat d'établir un certain équilibre de forces entre les deux corps de bataille anglais et germain, frappa quelques esprits et provoqua peut-être, en principe, la détermination de ne point exposer les « dreadnoughts » britanniques à des attaques dangereuses qui n'auraient point pour contre-partie des risques courus par les cuirassés allemands. Mais, dans l'ensemble, les marins anglais ne s'arrêtèrent guère que pour en sourire à des déclarations d une outrecuidance froidement voulue, et qui célébraient avec insistance la supériorité fort hypothétique des canons Krupp sur ceux de Woolwich. L'importance que leurs adversaires attachaient à la guerre sous-marine ne leur apparut qu'au moment où le *Times* publia la célèbre *interview* de cet amiral Percy Scott qui passait jusque-là pour le plus zélé et le plus autorisé protagoniste des canons monstres et des cuirassés géants.

Ce fut comme un coup de foudre quand on entendit cette phrase menaçante : « Vos cuirassés seront balayés de la mer du Nord par des escadrilles de sous-marins éclairées par des groupes d'hydravions... » Cette fois, tout en s'indignant, tout en protestant, car la vérité ne connaît point d'assentiment sans réserve, on sentit la force de l'avis et, lorsque la guerre éclata — trois mois après, à peine... — les cuirassés des *Home-fleets* ne parurent dans la mer du Nord que pour aller s'établir dans l'excellente base d'opérations qui leur y avait été ménagée. De là, grâce à des divisions de croiseurs et à des « flottilles de patrouille », lancées en observation du côté des estuaires allemands, s'ils ne bloquaient pas expressément la flotte de haute mer, ils paralysaient son offensive en menaçant le flanc de ses lignes d'opérations vers le nord ou vers le sud-ouest.

1. *Revue de Paris* du 15 juin 1914.

C'était la solution prudente d'un problème qui, en d'autres temps, en eût comporté sans doute une bien différente, celle d'une offensive immédiate, foudroyante, hardie assurément, mais point téméraire ; car, dans les premiers jours d'août, quand les escadres allemandes étaient encore dans le canal de Kiel, que les mouilleurs de mines entreprenaient leur tâche avec une hâte fiévreuse et que les sous-marins s'exerçaient à lancer leurs torpilles, quand, en un mot, tout s'organisait pour la défense, mais que rien n'était achevé, la flotte anglaise qui, par un hasard heureux[1], se trouvait, elle, en possession de presque tous ses éléments, aurait eu beau jeu contre le cœur même de la puissance maritime allemande, Cuxhaven, l'embouchure de l'Elbe et le débouché du canal maritime, à Brunsbüttel. Cette opération, dont je ne m'arrête pas aujourd'hui à donner le thème précis, ni à indiquer le développement et aussi les limites, eût été, dans ces circonstances, beaucoup moins compromettante que l'attaque des Dardanelles, le 18 mars. Je crois pouvoir affirmer, en tout cas, qu'à supposer les rôles renversés, les Allemands n'eussent point hésité à l'entreprendre.

« Quand les sous-marins, viens-je de dire, s'exerçaient à lancer leurs torpilles... » C'est qu'en effet, non seulement les sous-marins allemands n'étaient pas assez nombreux au début de la guerre, mais encore ils étaient, malgré toutes leurs méthodes d'instruction, fort novices dans un métier d'ailleurs des plus difficiles. On s'en aperçut à leurs premiers essais de torpillage sur les croiseurs et les « destroyers » anglais qui couraient le mer du Nord et la *Helgoländer Bucht*. Il leur fallut plus de six semaines d'efforts, l'emploi de ruses assez méprisables, mais où le Germain excella de tout temps, et enfin un admirable occasion, — celle de trois croiseurs cuirassés dont on se demande si leurs équipages avaient jamais entendu parler de sous-marins et de torpilles —, pour qu'ils aient pu enregistrer le remarquable succès du 22 septembre.

L'effet produit par la catastrophe où succombèrent, en moins d'une heure, trois beaux bâtiments, fut sensible aux marins

1. Les *Home-fleets* s'étaient trouvées assemblées, à point nommé, pour la revue du roi Georges V.

anglais, à qui l'Amirauté, en termes discrets, mais nets, reprocha l'insouciance qu'ils gardaient encore à l'égard du « péril-torpilles ». On voudrait être assuré que ce beau mépris de l'arme sournoise a complètement disparu. Mais, quel était donc l'état d'esprit de ces braves gens du *Majestic* qui, confiants dans la protection de leurs filets Bullivant, prenaient tranquillement leur repas après une dure matinée de bombardement, tandis que le commandant du U_{31} les observait dans son périscope et se préparait à leur faire subir le sort de ceux du *Triumph*, qu'il avait coulé trente-six heures avant?... On se demande avec angoisse comment, dans les circonstances de temps et de lumière où l'on se trouvait, ce périscope n'avait point été découvert par les guetteurs, dont la vigilance ne doit jamais se relâcher, surtout si, comme il le semble, le malheureux cuirassé anglais n'était pas immédiatement couvert par des bâtiments légers ou des chaloupes à vapeur de ronde. Dans la belle lettre qu'il a écrite au *Matin*, le 26 juin, Sir William Ramsay, le grand chimiste anglais, après avoir établi la nécessité de déclarer le coton contrebande de guerre et exprimé le vif regret que cette mesure — qui s'imposait d'une manière évidente dès le début du conflit — n'ait pas été prise plus tôt par le gouvernement anglais, confesse que, dans toutes les grandes guerres qu'elle a soutenues, l'Angleterre a toujours eu du « laisser-aller » dans les commencements.

Dans le numéro du 28 juin du même journal, voici, sous la plume de M. Jean Cruppi, qui écrit de Londres même, une appréciation de la mentalité anglaise qui confirme et précise celle de l'illustre savant :

« ... C'est là de l'énergie. On ne saurait trop l'approuver. Nos amis anglais n'en sont plus à certaines mollesses, à l'application trop commode du *business as usual* : les affaires comme d'habitude. Il a fallu, dans l'île inviolée, rompre les coutumes d'un laisser-aller dédaigneux, trop propice aux exportateurs sans scrupules et aux intérêts communs. »

Je disais à la première page de cette étude que, dans chaque pays, la mentalité de l'organisme marine — tout compte tenu des modalités qui lui sont particulières — reflète exactement celle de la nation elle-même. Il est donc possible que cette

expression caractéristique de « laisser-aller dédaigneux » s'applique, ou plutôt se soit appliquée à l'état d'esprit des marins britanniques, en ce qui touche du moins les conséquences de la méthode de guerre adoptée par nos ennemis communs. Mais soyons certains — et j'emploie encore ici un mot de Sir William Ramsay — que « l'on s'est ressaisi bien vite ». En tout cas, on a prouvé que l'on savait se servir des armes de l'adversaire : les exploits du E_{11} dans les Dardanelles et dans la mer de Marmara valent certainement ceux du U_{31} et permettent d'espérer de grands succès, lorsque le moment paraîtra venu d'aller chercher la flotte allemande dans des refuges qui ne sont pas inviolables.

*
* *

Cette dernière opération qui eût été, au début de la guerre, aussi facile que fructueuse, il n'a pas dépendu des marins français, de ceux surtout qui montaient nos bons submersibles du Pas de Calais et de la Manche, qu'elle ne fût entreprise. Les raisons d'une abstention si surprenante ne sont pas ignorées du public averti. Je m'abstiendrai cependant de les exposer, malgré le jour qu'une telle discussion jetterait sur la question des « mentalités ». Attendons pour dire certaines choses la fin de la grande épreuve où se retrempent si magnifiquement les énergies françaises.

Mais ces énergies françaises, avaient-elles donc besoin d'être excitées dans ce milieu spécial qu'est notre marine, et qui fut toujours si favorable à la culture de l'énergie? Peut-être, en un certain sens...

Ah ! certes — j'en atteste les survivants de l'héroïque phalange de Dixmude et ceux du noble *Bouvet* et ceux du *Léon-Gambetta* — il serait impossible à l'adversaire le plus malveillant de cette marine qui, depuis près de trois siècles, heureuse ou malheureuse, fait l'honneur de la France, de découvrir la moindre défaillance, je ne dis pas — c'est inutile ! — dans le courage des combattants d'aujourd'hui, mais dans le dévouement, le renoncement de soi, l'acceptation silencieuse des plus ingrates besognes et des plus dures fatigues. Et c'est pourtant ce qu'il a fallu exiger de tous, états-majors et équipages, dans

les circonstances si variées, si inattendues souvent, de cette grande guerre, alors qu'on ne pouvait leur promettre ni gloire, ni honneur, ni récompenses, en échange de services obscurs que nous, leurs anciens, nous qui sommes réduits à écrire, nous essaierons bien de mettre en lumière, plus tard, mais que le gros de la nation ne connaîtra probablement jamais !

Qu'est-ce donc qui a manqué dans cette crise, décisive peut-être pour l'avenir de notre établissement naval? Qu'est-ce qui a imposé, comme je le disais au commencement, à nos belles escadres cette attitude passive, si critiquée qu'on semble las, aujourd'hui, d'en parler, et que le silence, le funeste silence, s'étend injustement sur elles? Qu'il y ait à cette apparente inertie des causes complexes, c'est évident. Pour avoir manqué les occasions du prime début des hostilités, alors que le rôle essentiel de la force navale, toujours mobilisée, toujours prête à combattre, est de frapper vite et fort, sans rien attendre ni ménager, il a fallu compter d'abord avec des obstacles matériels et des mines que l'adversaire avait eu tout le temps de disposer, ensuite avec des sous-marins dont on a vainement essayé de détruire le poste avancé par un bombardement lointain et hasardeux. Pour avoir accepté, avec une abnégation méritoire en soi, convenons-en, mais vraiment trop docile, de prendre part à une opération mal combinée, tardivement entreprise et dont on n'avait pu calculer toutes les difficultés, on s'est trouvé conduit à sacrifier inutilement des unités importantes, à en paralyser d'autres, à employer sans résultat des ressources considérables, de sorte que, là même où l'on agissait avec vigueur, sinon avec succès, il semblait qu'on s'agitât dans le vide...

Mais encore, pourquoi en était-il ainsi? Est-ce remonter assez haut dans la recherche des causes que de dire qu'après tant d'années d'attente, on était surpris par l'événement, déconcerté par des modalités inattendues, et obligé de modifier ses plans, faute, peut-être, d'avoir fait un suffisant usage de la *méditation*, que prônait récemment à juste titre le nouveau sous-secrétaire d'État à la Guerre? Que l'on ne s'était pas non plus muni de renseignements exacts sur les forces, les facultés, l'organisation de défensive des adversaires possibles? Que d'ailleurs on avait adopté une conception de la guerre

maritime qui ne tenait qu'un compte fort médiocre des armes et des engins sous-marins, n'acceptant de *décision* que de la bataille rangée de deux flottes de haut bord, composées de bâtiments très coûteux, qu'on se refusa nettement à compromettre, dès qu'il fut question d'aller chercher dans son port, base d'opérations, cet adversaire qui se dérobait très judicieusement à l'honneur d'une brillante défaite? Qu'enfin, sauf en ce qui touche le service de la grosse artillerie, où l'on pouvait constater depuis quelques années de très sérieux progrès, on était en retard à peu près partout, et même du côté où, quelque quinze ou vingt ans avant la guerre actuelle, nous étions en avance marquée sur nos rivaux?...

Non, ce n'est pas aller assez loin et, là encore, pour comprendre, il faut interroger les mentalités, sonder les consciences, découvrir le fond des états d'esprit. La vérité, c'est que, dans la marine française, comme dans l'armée, comme dans toutes les grandes administrations, si l'on ne s'était point endormi, du moins on s'assoupissait depuis quelques années dans l'exécution routinière et monotone des petites besognes quotidiennes. La conscience était intacte, certes, et rien ne souffrait des devoirs bien tracés ; mais à ce « quelque chose de plus » qui est inutile à la stagnation, et indispensable au progrès, peu de gens s'attachaient. Peu d'initiatives, qui eussent déplu peut-être ; peu d'idées neuves, ni surtout de hardies ; point d'imagination — qu'en eût-on fait? Elle était à l'index, et toute l'estime allait aux « esprits rassis », qui n'inventent rien, mais ne compromettent rien non plus — point d'enthousiasme, sauf chez quelques jeunes officiers que leur instinct du progrès et une sorte de prescience de la haute valeur des armes nouvelles, jetait aux sous-marins et à l'aviation alors qu'on les voulait retenir quasi de force aux cuirassés et au canon. Enfin, plus haut dans la hiérarchie, on faisait sa carrière — et avec soin — mais c'était à la prudence, à la pratique des vertus moyennes, je veux dire des facultés dont l'éclat n'offusque personne, que l'on en demandait le succès ; heureux si, comme le disait le capitaine de vaisseau dont je parlais tout à l'heure, on réussissait pendant quarante ans à éluder toutes les responsabilités dangereuses ! Quant aux préoccupations de l'ordre purement militaire, quant aux spéculations

qui visaient la guerre et ses hauts concepts, quant aux réflexions sur ce que l'ennemi futur pourrait faire contre nous ou sur ce que nous devrions entreprendre contre lui, il ne s'en produisait guère, au moins au dehors; et les travaux des officiers studieux portaient presque exclusivement sur des questions strictement techniques, les seules — avec les évolutions navales, sujet toujours apprécié — qui les pussent assurer contre le discret sourire d'un chef désabusé.

On le voit, rien n'était moins « offensif » que cette mentalité essentiellement conservatrice, que cet état d'esprit à la recherche du « tout repos » où s'enlisait un corps dont les facultés caractéristiques avaient été au contraire, dans un passé rapproché, l'activité, l'entrain, l'indépendance complète dans les idées et dans les études, l'acceptation joyeuse des plus lourdes responsabilités. Mais, sincèrement, aux traits que j'esquissais tout à l'heure, qui ne reconnaît tous les corps, militaires ou non, toutes les hautes compagnies, toutes les administrations, tous les « bureaux » français, et enfin nous tous, tous les Français eux-mêmes? Cet état d'esprit à la recherche du « tout repos » n'était-ce pas, hier, je dis bien *hier*, celui de cette nation pacifiste, dégoûtée d'avance des efforts extérieurs et se désintéressant de la lutte mondiale, obstinément repliée sur elle-même pour mieux savourer à la fois ses plaisirs, ses jouissances et ses petites querelles intestines, cette nation finissante et vieillie dont l'Allemagne, jeune, ardente, âpre, emportée par une ambition démesurée vers le plus magnifique et le plus passionnant idéal, allait, d'un tour de main, consommer la ruine et l'asservissement?...

Mais ce n'est pas assez dire, ce n'est pas dire toute la vérité pour défendre contre la France la marine de la France. Cette dépression, non pas générale, car il y avait de nombreuses et belles exceptions, mais trop commune, cette dépression des caractères, n'avait-elle pas eu pour facteur principal — du moins en ce qui touche le corps des officiers de marine proprement dits, le Grand Corps, comme on l'appelait autrefois — la terrible crise morale qu'il subit, il y a quelque quinze ans, et qui s'est prolongée, avec des phases diverses, jusque tout près de nous?

La nation assista avec une sorte d'indifférence à la destruc-

tion systématique de l'autorité morale et même de l'autorité matérielle de ce corps dirigeant — et nécessairement dirigeant, parce qu'il est, seul, responsable de l'action navale. On osa dire au peuple français qu'il s'agissait d'abattre des privilèges injustifiés, alors qu'il s'agissait de prérogatives indispensables à l'exercice du commandement militaire, dans la forme spéciale qu'il revêt dans la marine. On osa, pour abaisser des hommes dans lesquels l'on ne voulait voir, et avec quelle injustice ! que des adversaires politiques, mettre sur la même ligne... mais non ! Je m'arrête. Le temps n'est pas venu de dire, de rappeler plutôt tout ce que l'on fit alors, avec plus d'inconscience, je le veux bien, que de mauvaise volonté, pour affaiblir de si précieuses forces morales. L'état de guerre a justement pour résultat de mettre toutes choses à leur place et chaque homme à son rang. Mais aux cœurs que déprima longtemps la contrainte, peut-il rendre aussitôt, toute leur énergie combative, et comment demander à des chefs l'audace de risquer leurs bâtiments, même pour obtenir un grand résultat, lorsque, il y a peu d'années, on voyait un vice-amiral suspendu toute une journée au télégraphe pour rendre compte de tous les détails d'un échouage insignifiant à un ministre affolé, qui, redoutant à la fois son chef, le Parlement, les journaux, l'opinion, réclamait avec une menaçante insistance qu'on lui désignât immédiatement une victime, le « responsable » !...

Mais tout cela c'est, comme je le disais plus haut, c'est l'histoire d'hier, et les mentalités que j'essaie de dépeindre, ce sont les mentalités d'avant la guerre. Quelles sont celles d'aujourd'hui?

*
* *

Il ne faut pas, je le dis en toute sincérité, s'attendre à ce que la mentalité de la marine allemande se modifie de sitôt dans un sens favorable à nos intérêts. On dit que le moral des troupes ennemies — au moins sur notre front — a été sérieusement atteint, aussi bien que par la constatation quotidienne de la valeur des nôtres que par les pertes et les fatigues éprouvées

dans une guerre si différente de ce que l'on s'était promis. Je le crois assez. Mais, à part ceux qui sont venus en Belgique, comme notre propre brigade de Dixmude, pour jouer le rôle de simples fantassins, les marins allemands ont peu souffert et trouvent dans les opérations de la force navale impériale, prise dans son ensemble, de fortes raisons de ne point désespérer du succès, au moins d'un succès relatif. Le combat de Coronel les a enthousiasmés ; celui des Falkland, assurément très honorable, ne leur apparaît que comme la victoire d'une puissante escadre contre une simple division. Et il y a du juste dans cette impression. Celle que leur laisse le combat du Doggerbank est peut-être plus confuse, malgré le soin que l'état-major naval allemand a pris d'exagérer les avaries subies par le *Lion* anglais, ainsi que par un autre croiseur dreadnought, la *Queen Mary* ou le *Tiger*. En somme, les Allemands ont bien vu qu'ils battaient en retraite, que le *Blücher* a péri, et que leurs autres unités avaient reçu des coups terribles, dont les réparations ont été fort longues, si tant est qu'elles soient terminées. Mais le succès des sous-marins couvre tout et exalte les courages dans la marine, comme il exalte l'orgueil et l'espérance bien vaine de réduire l'Angleterre, dans toute la population civile. On sait déjà que, répondant au sentiment public, conforme à ses propres conceptions, le gouvernement allemand est résolu à pousser jusqu'à ses dernières conséquences une méthode de guerre maritime dont il n'attendait pas de si brillants résultats, il y a dix mois.

Un grand nombre de sous-marins de grande taille et de grand rayon d'action ont été mis en chantiers dès l'automne dernier et vont entrer en ligne. Comptons sur une recrudescence d'attaques par la torpille automobile, et surtout ne laissons pas s'établir l'habile et entreprenant adversaire sur la ligne Cap Finisterre-Cap Clear, si nous ne voulons pas que certains ravitaillements essentiels soient sérieusement compromis.

Mais ce n'est pas tout : si je tiens plus que jamais que de vastes entreprises s'imposent sur le littoral nord de l'Allemagne — et je ne m'arrête pas pour l'instant à en démontrer la convenance, au moment où tout le monde sent qu'il ne faut plus compter sur les résultats de la *pression économique*, dans la forme bénigne où elle s'exerçait jusqu'ici — je n'en suis pas

moins convaincu que la marine impériale trouvera là l'occasion de déployer toute sa valeur, accrue si possible par le sentiment de l'extrême péril que courra l'empire. La « flotte de haute mer » sortira enfin, accrue d'ailleurs d'une manière sensible, grâce à l'appoint des navires qui étaient en chantiers au mois d'août 1914 et que l'on a terminés ou que l'on termine en ce moment avec une hâte qui n'exclut pas la parfaite méthode et la préparation minutieuse de tous les organes et instruments de combat. Quelles seront les opérations de cette belle force navale, quels seront ses procédés de combat? Il serait d'autant plus malaisé de le dire d'avance que les circonstances les plus imprévues peuvent jouer là un rôle prépondérant. Mais, s'il est vrai que la bataille est la phase ultime et décisive du conflit de forces morales qu'est la guerre, comptons que la lutte sera acharnée. *Comptons aussi que nos adversaires feront entrer en jeu des moyens d'action nouveaux*, préparés en secret dans une longue période de repos forcé qui a été parfaitement employée. Je n'en ai pas la preuve ; je ne saurais, encore moins, dire quels seront ces moyens d'action, offensifs et défensifs, et qui visent probablement l'emploi des armes sous-marines, de part et d'autre ; mais j'en ai la certitude. Aux alliés de prendre toutes mesures pour, sinon parer à l'inconnu, au moins infliger à l'ennemi de cruelles surprises. Nous nous sommes longtemps abusés en n'attribuant pas aux Allemands la fertilité d'imagination et l'esprit de ressources dont ils nous donnent d'abondantes preuves, autant que de la promptitude et de l'énergie de leurs décisions. Nous ne nous tromperons pas en comptant que, sur le champ de bataille, toute manœuvre nouvelle, originale, inattendue pour eux, les déconcertera comme aussi l'emploi de tout engin, de toute arme qu'ils ne connaîtraient pas, ou dont ils auraient fait fi. Toutes les facultés militaires de l'Allemand, qui sont éminentes, s'obnubilent devant l'imprévu.

La mentalité anglaise ne peut nous laisser aucun sujet de préoccupations. Une fois vaincue — et elle l'est déjà — cette sorte de nonchalance hautaine qui semblait ne pas prendre au sérieux le conflit le plus grave qui ait jamais menacé l'*Imperium* britannique et l'existence même de l'Angleterre, toutes

les admirables qualités guerrières de nos alliés vont prendre et prennent déjà leur complet essor.

Ces qualités, nous les connaissons bien, et pour en avoir éprouvé la force, autrefois, et pour les voir se déployer aujourd'hui à côté de nous, dans la plus intime et la plus efficace fraternité d'armes. Oui, ayons foi dans la mentalité anglaise comme dans la nôtre...

Car nous pouvons avoir foi dans la nôtre ! — J'ai dit quelle elle avait été dans un passé déjà aboli, avec une franchise que d'aucuns, je m'y attends, trouveront indiscrète, parce qu'ils ne savent pas, comme je le sais par suite de circonstances particulières, combien il est nécessaire d'expliquer au public français les raisons profondes et lointaines, en même temps que les motifs immédiats de l'inaction relative, plus apparente que réelle d'ailleurs, de son armée navale. Dirai-je ce qu'elle est maintenant, ou plutôt ce qu'elle a été tout de suite, dès que la guerre enfin venue — cette guerre sur laquelle on n'osait plus compter, et dont il semblait presque puéril de parler — ? Tous les cœurs se sont ressaisis et se sont haussés sans effort au niveau des plus grands devoirs. Les preuves abondent ; les traits d'héroïsme de nos marins, ceux d'énergique et froide résolution de leurs chefs sont, pour quelques-uns du moins, connus déjà et fixés dans toutes les mémoires. Je n'en citerai qu'un seul, parce qu'il est inédit, je crois, et qu'il est bien « dans la manière » de notre marine. Le voici :

Dans un des plus violents combats des Dardanelles, le cuirassé X... était engagé en première ligne, à la fois contre les trois forts du groupe Namazieh et contre des batteries de 15 c/m, ouvrages de circonstance récemment organisés par les Allemands, bien défilés et dissimulés. Au plus fort du combat, l'officier directeur du tir, le lieutenant de vaisseau T..., placé sur le pont, dans le blockhaus de commandement, fut averti qu'il y avait une avarie de l'appareil de chasse d'air vicié [1] dans la tourelle avant, contenant un des deux canons

1. A chaque coup tiré, quand on ouvre la culasse de la pièce pour la recharger, des gaz délétères de la poudre B s'introduisent dans la tourelle. Il faut donc les expulser en projetant un jet d'air sous pression dans la culasse ouverte.

de 305 m/m du bâtiment. Les conséquences de cet accident étaient graves. L'armement de la pièce pouvait être peu à peu asphyxié. Mais, d'autre part, il était bien difficile de se priver, au moment décisif, des services d'une bouche à feu aussi importante, et le lieutenant de vaisseau T... n'hésita pas à prescrire de continuer le feu sur les forts tant que ce serait possible. Le tir fut repris aussitôt. A peine, peu à peu, remarquait-on un ralentissement dans l'action de cette vaillante tourelle. C'est que, un à un, les servants tombaient suffoqués, empoisonnés par les gaz. A la fin, il n'y eut plus que l'officier commandant et le premier maître canonnier qui, à eux deux, exécutaient tous les mouvements du chargement, du pointage en direction et en hauteur. Le lieutenant de vaisseau T... tomba à son tour pour ne plus se relever et le maître canonnier, après un dernier coup tiré, s'évanouit, laissant la culasse du canon ouverte. Le poste central [1] prévint le directeur du tir que la tourelle avant était hors de combat. Le feu continua imperturbablement avec la tourelle B[d] et la tourelle arrière. Une demi-heure après, quand une division anglaise releva la division française, le groupe Namazieh était réduit au silence.

Voilà les hommes et voilà les officiers. On peut leur demander les plus grandes choses. Ils les exécuteront. Mais encore faut-il les leur demander...

CONTRE-AMIRAL DEGOUY

1. Organe de communication et de transmission d'ordres entre la direction du tir et les tourelles ou casemates. Ce poste est dans l'intérieur du bâtiment.

LÉGENDES ÉPIQUES

DES SERBES

Les dix millions de Slaves qui, sous les dénominations de Serbes, de Croates, de Slovènes, et sous d'autres encore, forment un bloc si remarquablement homogène aux points de vue de la race et de la langue, les Serbes, comme on dit tout court, ont leur *Chanson de Roland*. C'est un cycle de poèmes inspirés par la bataille de Kossovo-Polié, ou plutôt, par la plus ancienne des deux grandes mêlées qui eurent lieu dans la Plaine (*polié*) de Kossovo (des Merles).

Le 15 juin 1389, une armée chrétienne, descendue de Krouchévats, alors capitale des Iougoslaves, fut anéantie là par une multitude qu'avait rassemblée Mourad Ier, fils et successeur d'Ourkhan, et père et prédécesseur de Bayézid Ier. Les Occidentaux ont longtemps prononcé Amurat et Bajazet, on n'a jamais su pourquoi.

Le sultan avait amené d'Andrinople trois cent mille Turcs et Arabes, avec quelques bandes d'aventuriers grecs, d'Albanais musulmans, de Serbes de Macédoine et de Bulgares de Thrace. En face, quatre-vingt-dix mille hommes, commandés par le tsar serbe Lazare Gourblianovitch. La Serbie, la Rascie, le Monténégro, s'étaient, pour cette lutte suprême, vidés de tout ce que les terribles guerres antérieures leur avaient laissé d'hommes valides, depuis les adolescents jusqu'aux vieillards.

La Bosnie et l'Herzégovine avaient fourni de forts contingents. Mircéa, prince de Valachie, avait également envoyé des troupes, et il y avait là des volontaires venus de Moldavie et de Croatie, des mercenaires enrôlés dans les clans chrétiens d'Albanie, et les escadrons italien, français et allemand, dont les monarques serbes s'assuraient les services depuis deux siècles.

Les Serbes, selon leur habitude, multiplièrent les prodiges d'héroïsme. Ils auraient probablement fini par triompher, si Vouk Brankovitch, l'un des gendres de Lazare, ne s'était soudain retiré avec les douze mille hommes dont on lui avait confié le commandement, et à qui il avait expliqué qu'il s'agissait d'un mouvement tournant.

Dans la soirée précédente, l'autre gendre du tsar, Milosch Obilitch, avait franchi seul les lignes ennemies, s'était glissé jusque dans la tente du sultan, et avait criblé celui-ci de coups mortels. Après une journée de tortures, on le décapita, non sans avoir d'abord, devant lui, tranché la tête de Lazare, que des cavaliers turcs avaient pris vivant.

La Serbie fut découpée en deux principautés vassales du sultan. Vouk reçut l'une, à la grande joie de Voukossava son épouse et, naturellement, l'instigatrice de son forfait ; Stéfane, le propre fils de Lazare, accepta l'autre couronne. Sa sœur cadette, Oliviéra, fut mise dans le harem du vainqueur.

Le désastre du 15 juin 1389, qui eut pour conséquence des siècles d'asservissement, s'est répercuté à l'infini dans l'imagination des Iougoslaves. Lazare Gourblianovitch est devenu un saint, dont la fête se célèbre au jour anniversaire de son martyre. Et l'on commémore en même temps l'effroyable destinée de sa femme Militsa, la bravoure physique et morale, la loyauté et le loyalisme, de Milosch Obilitch, de ses deux frères d'armes Ivan Kosantchitch et Milan Toplitsa, du vieux Joug Bogdane, père de l'impératrice, et de ses neuf fils, particulièrement du plus jeune, Voïna, presque un enfant.

Dès la dernière décade du XIVe siècle, des aèdes ont raconté à leur façon la grande bataille. On ignore leurs noms, on les ignorera toujours. Mais leurs récits sont tels, que sûrement chaque auteur, ou était à Kossovo, ou a connu intimement, et maintes fois écouté, des témoins et des acteurs de la bataille.

Ces poèmes se sont transmis oralement jusque tout près de notre époque, pour être alors recueillis et classés par d'érudits patriotes.

On trouvera ici, de quatre d'entre eux, non pas une traduction littérale, mais une interprétation rythmée aussi fidèle que possible.

A. CHABOSEAU

FIANÇAILLES

I

A Samodrèje, dans l'église parfumée,
L'empereur serbe a fait bénir les étendards
Et voulu voir communier toute l'armée,
Des plus humbles piétons aux plus fiers hospodars.
Il a fallu trente prêtres et trente messes.
Ivan Kosantchitch est venu le dernier jour,
A l'office dernier, recevoir à son tour,
Pieusement, sa part des divines promesses,
Et Milan Toplitsa se tenait près de lui.
Enfin, à l'heure où la première étoile luit,
Milosch Obilitch a requis, après tous autres,
Le sacrement dont le Christ fit l'offre aux apôtres.

Une fille jeune et belle est sur le parvis
Quand les trois preux sortent du temple,
Une fille de Kossovo, qui les contemple
Avec un doux sourire et de grands yeux ravis.
Dès le seuil ils l'ont vue. Ils se rapprochent d'elle,
Et Milosch ôte son manteau
Et, le lui donnant, dit : — Je vais périr bientôt,
Peut-être, sous les coups de la horde infidèle.
Prends ce manteau, chère âme, en mémoire de moi,
Et pense à nous lorsque tu pries.
Si je reviens, j'aurai soin que tu te maries
Avec Milan, mon frère en la chrétienne foi.

A Samodrèje, dans l'église parfumée,
Je serai l'un de vos témoins,
Et certes de bon cœur, si Dieu consent du moins
Au retour triomphal de notre sainte armée.

Ivan portait un bracelet au poignet droit,
Un large anneau d'or incrusté de perles
Et tout scintillant dans l'ombre qui croît.
— Je vais mourir aussi sur la Plaine des Merles,
Peut-être, dit-il. Prends ce bracelet,
Chère âme, et de moi, de nous, quand tu pries,
Puisse-t-il évoquer le souvenir. S'il plaît
A Dieu que je survive et que tu te maries
Avec Milan, mon frère en la chrétienne foi,
A Samodrèje, dans l'église parfumée,
Votre second témoin, je veux que ce soit moi,
Devant l'empereur et devant l'armée. »

Milan avait au doigt une bague de fer.
Il la retire et la passe au doigt de la belle,
Disant : — Ma blanche colombelle,
Voici que toutes les légions de l'enfer
Ont juré d'imposer à notre terre serbe
L'infâme culte du croissant.
Dans peu de jours il est possible que mon sang,
Tout entier répandu pour Dieu, rougisse l'herbe
Là-bas, aux champs de Kossovo.
Prends cette pauvre bague. A mes yeux elle vaut
Comme gage d'un vœu. Chaque fois que tu pries,
Qu'elle t'aide à songer à moi,
A nous trois, car nous sommes frères en la foi.
Je voudrais tant, pour qu'avec moi tu te maries,
Ah ! je voudrais tant revenir,
Pour nous faire tous deux par l'évêque bénir,
A Samodréje, dans l'église parfumée,
En présence d'une victorieuse armée ! »

Les trois preux s'en sont allés,
Fronts pensifs et cœurs troublés,

Et la belle fiancée
Lentement s'est avancée
Vers le seuil du lieu sacré,
Et jusqu'à la matinée
Elle y reste prosternée
A prier, gémir, pleurer.

LE PREMIER MESSAGER

L'impératrice est loin de son palais,
Loin de la ville. Elle erre sur la route.
La Résina chante sur ses galets,
Mais certes point Militsa ne l'écoute
Ni ne la voit, ne pensant qu'à chercher
Vers l'horizon, le porteur de message
Dont elle veut un peu se rapprocher.
La chaussée a gardé du grand passage
L'empreinte horrible. Il n'est pas de fossés
Aussi profonds que toutes ces ornières,
Pas de marais aussi bouleversés
Par l'élan des débâcles printanières
Que ce sol, où tant de fers de chevaux
Et tant de pas humains mêlent leurs traces.
Militsa n'est plus ardente aux travaux
Que l'on poursuit sur les blanches terrasses
En épiant le retour de l'époux.
Elle a laissé s'endormir les aiguilles,
Et la voilà, par un matin très doux,
Aventurée en plaine avec ses filles.

Le soleil monte et le ciel s'alourdit ;
Il faut rentrer. Mais soudain il lui semble
Qu'elle découvre au loin, vers le Midi,
Comme un point noir qui sur la terre tremble.

Est-ce encore un mirage décevant?
Non, car le point grossit, il se rapproche.
Militsa veut s'élancer au-devant.
Elle défaille, et des deux mains s'accroche,
Pour ne pas choir, aux rameaux d'un cyprès.
Un cavalier ! c'est un cavalier serbe !
On peut bientôt reconnaître les traits
De Vladiéta, voïévode superbe,
L'autre jour, d'un splendide contingent.
Il est couvert de sang, mais sans blessure.
Sur son cheval, une écume d'argent
Se mélange à la rouge éclaboussure.

— O Militsa, notre empereur m'envoie à toi
Pour t'ordonner d'avoir à délaisser ton toit
Et te réfugier vite dans la montagne
Avec tes filles et sans nulle autre compagne,
Car Krouchévats verra dès ce soir, ou demain,
Ceux dont l'on ne saurait attendre rien d'humain.
— Dis-moi, Lazare, est-il du moins vivant encore?
Et tous mes frères, et mon père? — Je l'ignore.
Quand j'ai quitté les champs où l'on s'entretuait,
Une horde de Turcs en hurlant se ruait
Pour traquer l'empereur presque seul dans sa fuite,
Derrière une muraille en cadavres construite,
Joug et les Jougovitch, front haut et bras croisés,
Leurs dix glaives s'étant dans la lutte brisés,
Attendaient le trépas. Les flèches comme grêle
S'abattaient, et j'ai vu dans la poitrine frêle
De Voïna deux traits à la fois se planter.
— Et n'as-tu, Vladiéta, rien à me raconter
De Milosch et de Vouk? — O Militsa, sois fière
De ton gendre Milosch, car une armée entière
Ne vengera jamais ce qu'il a fait, lui seul.
Grâce à sa main, Mourad gisait dans le linceul
Longtemps avant que n'eût commencé la bataille.
Quant à Vouk, n'attends pas qu'à présent je détaille
Son crime monstrueux. Sache qu'il a trahi,
Qu'il faut que son nom soit par tout Serbe haï

De siècle en siècle. Il a trahi la foi chrétienne,
Sa patrie et son tsar, sa famille et la tienne,
Et si soixante-dix-sept mille hommes sont morts
Ou moribonds malgré d'héroïques efforts,
Si la liberté pour notre race est perdue,
C'est à lui que cette immense détresse est due. »

Le voïévode a mis pied à terre et posé
L'impératrice sur sa selle.
La malheureuse sent son cœur comme écrasé,
Sa face de larmes ruisselle.
Vladiéta tient la bride à son vaillant cheval,
Et poursuit, sans plus de paroles,
Vers la ville, dont scintillent, loin en aval,
Les tours sveltes et les coupoles.
La veuve de Milosch près de sa mère va,
Avec sa sœur la jeune fille.
A bien des pas derrière elles, Voukossava
Chemine, et sa prunelle brille.
Elle regarde avec des yeux d'heureux larron
Le beau pays qui l'environne.
Il lui semble sentir dès ce jour sur son front
Le poids très doux de la couronne.

LE SECOND MESSAGER

Et voici que s'approche un autre cavalier.
Le voïévode et les princesses qu'il escorte
S'arrêtent pour l'attendre. Or, c'est un écuyer
Du tsar, c'est Milioutine, et d'une main il porte
Son autre main qui pend, près de se détacher.
Son sang ruisselle à flots de combien de blessures !
Son cheval est aussi couvert de meurtrissures,
Et ne peut guère plus faire un pas sans broncher.

— O Militsa, ton père a vécu. Les neuf braves,
Tes frères, ont vécu. Nos Serbes, nos amis,
Jusqu'à nos alliés, bons chrétiens, sinon Slaves,
Presque tous sont là-bas, à jamais endormis.
Les autres n'ont plus qu'un souffle de vie, et rares
Sont ceux qui comme moi parvinrent à s'enfuir
Pour auprès de leur femme et leurs enfants mourir
Ou tâcher de les mettre à l'abri des barbares.

Lazare l'eût voulu, mais des Turcs l'ont rejoint.
Ils l'ont traîné jusqu'à la tente de leur maître,
Où Milosch Obilitch, enchaîné dans un coin,
Attendait qu'on le fît à la fin comparaître
Devant Mourad agonisant grâce à ses coups.
Paul Orlovitch et moi, dans un élan suprême,
Nous avons pu foncer, atteindre le seuil même,
A travers une masse aux furieux remous.

Je survis seul sans doute aux efforts inutiles
Risqués pour délivrer Milosch et l'empereur.
Tous deux ont dû subir ces tortures subtiles
Auxquelles on ne peut réfléchir sans terreur.
Ce deuil, ô Militsa, c'est par ton autre gendre,
C'est par Vouk Brankovitch qu'il nous est advenu.
Que l'homme soit maudit ! Que son nom soit connu
Comme le plus abject qu'un Serbe puisse entendre ! »

Sur la route qui n'est que flaques, fange et trous,
Ils ont repris leur marche. Et Militsa demande
A Dieu pourquoi tant de marques de son courroux.
— Il serait vain que plus longtemps je me défende,
Dit-elle soudain, contre une angoisse sans nom.
Coûte que coûte il faut que je sois renseignée
Sur Stéfane mon fils. — Sa vie est épargnée,
Il s'est mis à couvert dans l'ombre du félon. »

L'impératrice est livide ; son front se penche ;
Elle n'a même plus la force de pleurer.
Ils sont encore loin de Krouchévats la Blanche,
Il leur semble qu'ils n'y pourront jamais rentrer.

Et voici que la monture de Milioutine
S'abat, râlante. On court dégager l'écuyer ;
Il se remet debout, lourdement appuyé
Sur une épaule frêle. Un instant il piétine.

Puis il tombe à son tour au milieu du chemin.
Et là-bas au Midi se lève la nuée
Que l'on ne redoutait que pour le lendemain,
Et très vite la distance est diminuée
Entre elle et la halte de ces six fugitifs.
Ils entendent déjà gronder comme un orage
L'énorme chevauchée. Ils sentent leur courage
Défaillir. Vaut-il mieux être morts ou captifs?

— Achève-moi, — dit Milioutine au voïévode.
L'autre n'hésite point, il le frappe en plein cœur.
Puis il reprend avec trois femmes son exode,
Tâchant d'atteindre avant le sauvage vainqueur
La porte de la ville. Et l'autre femme va,
Souriante et d'un pas tranquille, à la rencontre
Des Turcs, et son blanc voile elle quitte et le montre
Et l'agite, en criant : — Je suis Voukossava ! »

LA FIANCÉE DE KOSSOVO

S'étant levée avant l'aube, la jeune fille
Met un ardent baiser sur sa bague de fer,
Prend un bracelet d'or où vingt perles scintillent
Et le manteau qui lui fut par un prince offert.
La voilà faite ainsi que pour les beaux Dimanches.
Cependant, sur ses bras blancs retroussant ses manches,
Elle emporte un pain, puis s'impose le fardeau
D'une cruche de vin, d'une autre pleine d'eau.

Elle se hâte vers la plaine du carnage.
Bientôt elle aperçoit la mort de toutes parts.
Mais elle ne sent point défaillir son courage.
Elle avance parmi les cadavres épars
D'hommes et de chevaux, et la fange rougie,
Et l'âcre puanteur, et la farouche orgie
Des vautours, des corbeaux, et les gémissements
Des agonisants, et les rires des déments.

Les pieds ensanglantés dans les horribles flaques,
Elle glisse et trébuche à presque chaque pas.
Maintes fois il lui faut fuir devant les attaques
Des rapaces qu'elle trouble dans leur repas,
Ou se cacher derrière un monceau de dépouilles,
Car des vivants sont là pour de sinistres fouilles.
Et puis elle repart, examinant de près
Ce que chaque mort peut avoir gardé de traits.

Et voici qu'un blessé s'agite devant elle,
Un jeune homme vêtu comme un prince chrétien.
Son front est balafré, sa poitrine pantèle.
Soudain il se soulève, et, tremblant, se soutient
Sur le coude droit, car l'autre main est tranchée.
La jeune fille s'est sur lui vite penchée,
Pour humecter d'une eau fraîche ses yeux ardents
Et lui verser un peu de vin entre les dents.

Il respire plus librement, il se ranime,
Il la regarde, avec douceur et lui sourit.
— Je bénis Dieu, murmure-t-il, fille sublime,
De m'avoir, avant qu'il reprenne mon esprit,
Permis de reposer mes yeux sur un visage
Comme le tien. J'y sens un radieux présage
Des chœurs d'élus par qui je dois être attendu,
S'il est vrai que là-haut chacun trouve son dû.

Sans doute il est ici quelque victime chère
Que tu veux reconnaître. Est-ce ton fiancé?
Est-ce ton père, ou bien encore un jeune frère? »
Elle répond : — Milosch Obilitch est passé

Près de moi, l'autre soir, en sortant de l'église ;
Il m'a fait don de ce manteau, pour que je dise
Et redise des prières en le nommant.
— Pour Milosch il n'est plus de terrestre tourment.

— Ivan le Kosantchich était avec le prince,
Et ce bracelet d'or, de perles constellé,
Et qui vaut le tribut presque d'une province,
Il m'en a fait don, pour toujours me rappeler
De le nommer à Dieu chaque fois que je prie.
— Il est mort pour sa foi, son tsar et sa patrie.
— De Milan Toplitsa vient cet anneau de fer,
Autant que mon salut ce don de lui m'est cher. »

Le moribond alors a détourné sa vue
Vers un cadavre proche. Et d'un sauvage élan
La jeune fille s'est levée, est accourue
S'agenouiller auprès de ce qui fut Milan.
Elle baise ses mains, et son front, et sa bouche,
Et puis tout de son long contre le mort se couche.
Et bientôt les vautours, écartés un moment,
S'abattent furieux sur l'amante et l'amant.

DE JÉRUSALEM A TOURS

(31 juillet — 26 août 1914)

J'étais arrivée en Palestine depuis une huitaine de jours, ignorant tout de la gravité de la situation européenne, et je me disposais à partir pour la Galilée. Par une bonne fortune dont je ne saurais trop me louer, M. Spafford, le directeur de la colonie américaine de Jérusalem, société communiste d'inspiration chrétienne, avait bien voulu m'offrir la plus cordiale, la plus attentive et la plus généreuse hospitalité.

A table, M. Spafford avait l'habitude de nous donner connaissance des principales nouvelles politiques. Jérusalem ne recevait guère que des dépêches de source allemande.

Le 31 juillet, il me parla d'une note brève, mais laissant craindre des événements graves : on annonçait la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie. Le lendemain, nous apprenions la mobilisation de la Russie; le surlendemain, de la Belgique, de l'Allemagne. Quant à la France, qu'on devinait être l'adversaire redouté entre tous, il n'en était nullement question. Comment interpréter ce silence, alors qu'on parlait du départ imminent des Allemands membres de la colonie ? Une note fut enfin publiée ; elle indiquait sèchement que Jaurès avait été assassiné. Y avait-il des troubles à Paris ?

Dans la soirée, le Père Lagrange, l'éminent directeur des études à l'École Biblique de Jérusalem, me fit une visite

qui me toucha d'autant plus qu'on avait le pressentiment d'heures tragiques. Au cours de la conversation, j'admirai cette large bienveillance, ce libéralisme sincère, cette sérénité d'âme, la hauteur de cette intelligence et l'ardeur de ce patriotisme : « Mon neveu a été tué l'année dernière au Maroc, me dit-il : il est mort héroïquement; c'est lui qui aurait marché à la frontière avec joie. Si nos jeunes gens veulent partir, *et ils le veulent tous*, je ne les en empêcherai pas. Et si je n'étais aussi âgé, je partirais moi-même. »

Mon anxiété était extrême. En réalité, nous étions dans une ignorance terrible. Ne faudrait-il pas s'embarquer sur le premier bateau, ne plus s'attarder ?

Le 3 août au soir, au retour d'une excursion au Tombeau des Rois, un membre américain de la colonie m'aborde et me dit : « Ces messieurs dominicains sont appelés au consulat pour la régularisation de leurs livrets militaires. » Et dans ma chambre où rayonnaient les splendeurs du soleil couchant, je trouve un mot du Père Lagrange :

« La mobilisation est décidée, nos religieux partent demain. Dieu protège la France ! »

Au dîner, on reste silencieux ; les Allemands sont absents. M. Spafford groupe la colonie dans le grand salon pour lire les dépêches. Comme leur origine me les rend suspectes, je n'ai pas le courage de les entendre ; je me retire chez moi pour faire en hâte mes préparatifs de départ. Avant qu'ils ne soient terminés, j'apprends que tous les chevaux sont réquisitionnés, toutes les banques fermées, que les vivres ont déjà renchéri. M. Spafford, étant sujet américain, a pu conserver sa voiture qu'il met gracieusement à ma disposition. Il se propose de l'offrir aussi aux Pères dominicains. Dès six heures et demie du matin, le lendemain, nous arrivons devant leur couvent. A la gare, les adieux sont émouvants. Le Père Lagrange, qui voit partir au péril ses fils spirituels, est triste. Mais chez ces jeunes gens, nulle trace de faiblesse. A quelle vie idéale cependant ne leur faut-il pas renoncer? Vie de recueillement, d'études, dans un pays merveilleux, dans cet Orient contemplatif si riche en séductions.

« A travers les flocons de neige ou les gouttelettes de pluie, m'écrit l'un d'eux, c'est l'Orient que j'entrevois ; le campe-

ment au clair de lune, le balancement sur les flots, les paysages austères de la mer Morte, la sainte Jérusalem et toute cette féerie où je vivais depuis quinze ans, sans m'en douter. »

Nous nous installons dans notre compartiment. Je crois comprendre que le Père Lagrange recommande la prudence à toute cette ardente jeunesse vibrante de patriotisme. Mais lorsque le train s'ébranle, le Père C..., dans un dernier et large geste d'adieu, se penche à la portière et, comme un défi aux Allemands massés sur le quai, s'écrie d'une voix retentissante : « Vive la France ! A nous la victoire ! » Ils semblent stupéfaits et ne répondent pas.

Aux stations les amis accourent, viennent serrer la main de ceux qui s'en vont, leur adressent leurs vœux.

A la gare de Ramlé une horde invraisemblable prend le train d'assaut : c'est la mobilisation turque, nous dit-on (4 août). Un ramassis de Turcs et d'Arabes, pieds nus, aux costumes les plus divers et les plus bariolés, turbans blancs, verts, tuniques aux mille couleurs, des loques, des guenilles, des cris, des vociférations. Ils doivent emporter chacun cinq jours de provisions ; l'assortiment est des plus variés : du pain, des œufs, du raisin, des pastèques...

Monter en se servant des marches, il n'en est pas question. Ces affolés s'engouffrent dans les wagons par les fenêtres, en se prêtant mutuellement le secours de leurs dos, de leurs épaules, de leurs bras. Quand nous étouffons dans les voitures, qu'on ne peut même plus s'y tenir debout, la bande en détresse grimpe sur le toit. La chaleur est atroce. Ces pauvres gens coupent des branches d'arbres qui leur servent d'éventails. Impossible de faire entendre raison à cette multitude déchaînée. Nous craignons de voir le plafond du compartiment s'écrouler sur notre tête. Si trépignants d'impatience que nous soyons, nous sommes condamnés à rester immobiles dans cette cohue. Il y aurait danger à se mettre en route : les ponts s'effondreraient sous le poids du train.

En face de nous, en plein champ, des enfants, des femmes voilées, les unes âgées, les autres qu'on devine jeunes, poussent des lamentations et des cris. Des coups de fusil éclatent ; quelques-unes de ces recrues, les plus riches, ont une arme, la plupart ne sont munis que d'un bâton.

Un des Pères me dit : « Ne vous mettez pas à la portière : non à dessein, mais par maladresse, ces singuliers soldats pourraient vous blesser. » Et de fait, ce jour-là, cinq personnes furent tuées à Jaffa. Dès ce moment, du reste, on a le sentiment qu'une pauvre vie humaine ne compte plus.

Un Français questionne son voisin de compartiment :

— Contre qui vas-tu te battre ?

— *Malech !...* (cela m'est égal). Contre les ennemis du Sultan.

Et il me donna quelques renseignements sur le mode de mobilisation. Sous peine d'être fusillés, tous les hommes sont convoqués de vingt à quarante-cinq ans. Comme ils n'ont pas d'extraits de naissance, qu'ils sont nés, disent-ils, l'année des figues, ou l'année des dattes, ou l'année de la sécheresse, ils répondent tous à l'appel : ce qui m'explique la présence de ces adolescents et de ces hommes à cheveux blancs. On fera le triage à Jaffa.

Et nous attendons toujours, le cœur serré comme dans un étau, car nous craignons que le bateau pour Marseille, le dernier peut-être, ne quitte le port avant que nous n'y arrivions. Mais voici le salut ! Des sous-officiers, des officiers peut-être, — quelques-uns ont une physionomie d'une brutalité repoussante, — paraissent sur le quai. A coups de bâton, ils font dégringoler le troupeau juché sur les wagons, vider les compartiments. Quelques hommes leur donnent de l'argent, peut-être pour que les coups pleuvent moins dru.

Un nouveau train se forme en face du nôtre. La bande hurlante en fait l'escalade par les mêmes procédés de courte échelle. Enfin, nous nous mettons en route. Des clameurs s'élèvent. Nous voyons ces malheureux sauter par les fenêtres pour tenter de nous rejoindre : ils ne veulent pas rester en arrière. On les repousse et nous roulons vers Jaffa où nous n'atteignons qu'à grand'peine la Casa Nova des franciscains. Les rues sont grouillantes de hordes pareilles à celles de Ramlé. Elles vocifèrent autour de drapeaux verts et tirent des coups de fusil. Il est quatre heures. Plus de provisions, nous déjeunons avec du raisin. En face du couvent, nous apercevons, en pleine mer, le *Calédonien* qui doit nous emmener en France. Un instant, je redoute qu'on ne veuille pas m'accepter, car les mobilisés, — ils sont plusieurs centaines, — doivent partir

les premiers. Mais voici la barque. J'y prends place. En vue du bateau, les dominicains debout, très imposants dans leurs habits blancs, entonnent *la Marseillaise* et *le Chant du départ*. Tous les autres voyageurs, religieux et laïques, se joignent à eux.

Le commandant, les officiers, l'équipage et les passagers du *Calédonien* applaudissent avec frénésie : la scène est très émouvante. Avec une parfaite courtoisie, le commandant Goubault reçoit lui-même à bord ceux qui s'en vont combattre pour la France.

*
* *

La traversée a duré une quinzaine de jours. Par votre largeur d'intelligence, votre bonté de cœur, votre aménité, vous avez su, commandant Goubault, créer une sorte d'esprit de famille entre tous ces passagers, d'origine, de situation, de religion, d'éducation et même de nationalité diverses. Ce qui n'est guère compris par les fanatiques des règles absolues, vous exerciez sur tous, avec un apparent laisser-aller, une autorité incontestée. Vous me disiez en parlant de ces jeunes gens : « Ce ne sont pas des passagers ordinaires, qu'ils soient en première ou en troisième classe, ils vont tous au feu. » Vous avez supprimé les cloisons, les défenses inutiles qu'on enfreint si volontiers, vous avez veillé au bien-être de chacun, même du plus humble, vous vous êtes préoccupé de l'état moral de ceux qui vous étaient confiés et jusqu'au dernier jour vous avez réussi à les maintenir en bonne humeur. La tâche n'était pas aisée pourtant. Que de tristesses contenues ; que de préoccupations, et pour le présent (il fallait tout abandonner, situation, famille) et pour l'avenir; qu'adviendrait-il de ceux qui partaient et de ceux qu'ils laissaient là-bas, parfois sans ressources, sur ces terres étrangères ?

Aussi, dans ces petites réunions que vous organisiez avec le concours de M. Dogny, votre dévoué commissaire, de vos officiers tous si dignes de leur chef, de quel élan étiez-vous applaudi ! Tant il est vrai que nos juges les plus clairvoyants ce sont ceux qui dépendent de nous.

Mais parfois, malgré tant d'intelligents efforts, bien monotones étaient ces heures de traversée. Aucune nouvelle cer-

taine. Et cette pensée fixe qui nous hantait tous : que devient-on là-bas, en France, que deviennent les nôtres ?

La grande diversion est la rencontre d'autres navires. Quand nous apercevons le premier bateau anglais, des clameurs s'enélèvent : « Hip ! Hip! Hourrah! Vive la France ! » L'équipage chante *la Marseillaise*. Les Français répondent : « Vive l'Angleterre ! » et entonnent le *God Save the King*. Un bateau italien nous croise. Amis? Ennemis? Nous l'ignorons encore. De part et d'autre on se salue correctement. Quant aux Allemands, ils sont hués et, le plus souvent, ne se sentant pas en nombre, ils ne répondent pas.

Le surlendemain de notre départ, le 6 août, nous sommes à Port-Saïd. Là, nous avons des journaux d'information anglaise et française.

La Belgique refuse de livrer passage aux troupes allemandes ; elle soutient le premier choc avec un courage héroïque ; l'Angleterre se joint à nous ; l'Italie, sommée de tenir ses engagements envers l'Allemagne, semble s'y refuser. Mais nous ne pouvons continuer notre route. La mer n'est plus libre, le *Gœben* et le *Breslau* croisent dans la Méditerranée.

Journées d'énervement, de tristesse, d'anxiété. Un soir, le commandant, dont la bonne grâce et l'aménité ne se démentent jamais en présence de toutes ces impatiences, nous apprend que les Français ont pénétré en Alsace, qu'ils ont été acclamés par une population ivre de joie qui arrache les poteaux-frontières. Est-ce vrai? Serait-ce la revanche? Serait-ce le salut de la patrie qui seul, peut adoucir la cruauté des hécatombes qu'on pressent ?

Le dimanche matin, un office religieux est célébré. Tout le monde est sur le pont. L'union des cœurs se fait dans le sentiment patriotique. Des larmes mouillent les yeux lorsque le Père D..., dominicain, entonne d'une voix puissante le *Domine salvam fac rempublicam*. A trois reprises, Pères blancs, dominicains, frères des écoles chrétiennes, lazaristes, passagers répètent l'invocation avec un enthousiasme ardent.

De l'autel, à la fin de l'office, le prêtre fait un signe et *la Marseillaise* aux strophes enflammées termine cette cérémonie religieuse unique. Il semble que le génie même de la France plane sur nous, sur cette petite parcelle de la patrie

qu'est le *Calédonien*, et la protège dans ses incertitudes et ses dangers.

Huit jours, huit siècles se passent. Nous ne savons ni quand nous partirons, ni s'il nous sera possible de partir. Il faudrait sans doute y renoncer si l'Italie se déclarait contre nous. Au surplus, le voisinage du *Gœben* et du *Breslau* n'est pas très rassurant. Rentrer en France par Constantinople, il n'y faut pas songer. Et quand je demande au Père C..., qui a l'habitude des explorations, si on ne pourrait pas arriver à Tunis par le désert, il me conseille avec une aimable ironie d'aller regarder ma carte. Sous ce ciel de feu, toute activité est impossible ; et le sommeil ne l'est guère moins. Quand on a un peu de courage, on sort vers cinq heures pour aller faire une promenade sur la plage brûlante, jusqu'au bout de la jetée où s'élève la statue de Ferdinand de Lesseps.

Les incidents à bord sont rares. Grand émoi pourtant un certain jour. Une Polonaise ayant fait l'éloge des Allemands et dénigré violemment les Français, les voyageurs de troisième classe s'emparent d'un chien qu'elle paraît aimer avec tendresse et commencent, à l'inexprimable désarroi de sa maîtresse, à le badigeonner en bleu, blanc, rouge. On débarque cette pauvre femme qui semble déséquilibrée. Un détachement de Belges nous arrive : l'accueil est débordant de fraternelle cordialité.

Le commandant se préoccupe de nous donner quelques distractions. Avec l'aide de son équipage, de ses fils, des passagers, il organise des soirées. Elles ont lieu de huit à onze heures du soir. Des artistes plus ou moins improvisés récitent, chantent, jouent du piano, du violon Comme il convient, la note patriotique domine. Déroulède a une place d'honneur. Il y a d'amusants entr'actes de boxe, de prestidigitation, car on compte des professionnels de tout ordre parmi les réquisitionnés. Assurément, tout n'est pas d'une distinction égale : mais ce qui est égal, c'est le bon vouloir de tous. On a le sentiment d'une vraie famille ; depuis l'agent de la Compagnie jusqu'aux simples matelots, chacun, y compris les Pères dominicains, les Pères blancs, les jésuites, les frères des écoles chrétiennes, les Belges, paie son tribut avec une parfaite simplicité et une admirable bonne humeur.

Un triple ban est donné en l'honneur des artistes les plus goûtés, et du commandant. Du groupe des Belges retentit le cri : « Vive la France ! » auquel répond celui de : « Vive la Belgique ! » et on se sépare aux accents de la *Brabançonne* et de *la Marseillaise*. Le Père D... provoque un rire général en nous disant à la fin d'une de ces séances :

— On reçoit une dépêche. Le *Gœben* se disposait à tirer sur nous. En entendant de quel cœur nous chantions *la Marseillaise*, il s'est enfui épouvanté.

Enfin ! la mer est libre. Pendant cette interminable semaine les bateaux venant d'Orient, de Suez se sont entassés dans le port. Les bâtiments allemands sont démunis de leurs appareils de télégraphie sans fil, et mis dans l'impossibilité de continuer leur route. Il avait été question, paraît-il, de faire partir ensemble tous les navires des alliés, sous la surveillance d'une escadre anglaise. Mais ce projet n'est pas sans offrir de grosses difficultés et de grands périls : une distraction, une erreur de manœuvre peuvent amener des catastrophes : nous voyagerons séparément.

Le *Calédonien* prend le large le premier. Il défile avec lenteur devant les autres bâtiments. On échange des hourrahs. Près de moi, une jeune femme, pâle d'émotion, retient ses larmes à grand'peine. A côté d'elle, silencieux et grave, se tient son mari, un soldat lui aussi, en marche vers le redoutable inconnu.

*
* *

Nous faisons à Alexandrie une halte de quarante-huit heures. Pendant une soirée de désœuvrement, le Père B... de l'ordre des Pères blancs nous offre, à mademoiselle X..., artiste peintre, au commandant, à ses fils et à moi de nous conduire au patriarcat. Dans une grande salle, assez banale de construction et d'ameublement, une quinzaine d'ecclésiastiques nous reçoivent. Un nègre de stature imposante nous sert du café et des liqueurs. L'ardente sympathie qu'on nous exprime pour la France nous est un réconfort. On prie et on fait des vœux pour son succès. Nous nous rendons ensuite chez le patriarche lui-même, qui non loin de là, un peu en dehors de la ville,

habite sa résidence d'été. Ce vieillard de soixante-quinze ans, d'apparence encore si alerte, nous accueille avec une grande dignité. Son interprète nous traduit ses paroles de bienvenue. J'admire la pourpre somptueuse de son costume, sa lourde bague d'émeraude, sa croix pectorale enrichie de pierres précieuses. Devant lui, un guéridon sur lequel une rose négligemment jetée commence à se faner ; une petite soucoupe contient une cigarette à moitié consumée.

A côté du prélat, l'évêque, jeune encore, revêtu d'un costume violet, un splendide rubis à sa bague épiscopale, forme un saisissant contraste. Les vœux du patriarche, nous dit-il, sont pour la France et, si elle est victorieuse, il promet à la Vierge de lui brûler un gros cierge. Nous prenons congé, et la journée s'achève par une promenade dans les jardins de la ville, où les Anglais ont réalisé des merveilles. En Égypte, on apprécie plus qu'à Londres, c'est tout naturel, les gazons frais et verts. De toute part surgissent à profusion de gigantesques palmiers, des essences variées qui me sont inconnues. Et nous assistons à la disparition du soleil dans un rayonnement d'or.

Nous revenons en voiture, traversons rapidement la ville arabe : sans escorte, ils erait imprudent de nous y arrêter. Cet e population ignorante accepte les inventions les plus extravagantes; elle croit que les Allemands ont pris Saint-Pétersbourg et Paris.

Le lendemain, dans l'après-midi, nous quittons Alexandrie. Jamais je n'oublierai le grandiose spectacle de ce départ. De nombreux conscrits se sont encore embarqués. Une foule est massée sur les quais. Toutes ces femmes, anglaises, françaises, qui sont venues dire adieu, peut-être un dernier adieu, à leurs maris, à leurs frères, à leurs amis font preuve de la plus courageuse fermeté. Pas une défaillance ; les larmes sont refoulées.

Quand le *Calédonien* se met en marche, la musique militaire se fait entendre sur les quais. Des acclamations frénétiques retentissent. Les appels éperdus de *la Marseillaise* dominent ce tumulte. Tous les navires nous saluent et jouent leurs hymnes nationaux. Le commandant me fait remarquer que même un navire autrichien incline son pavillon avec courtoisie. En revanche, des huées, des cris, des coups de sifflets

sont échangés avec l'équipage d'un vaisseau allemand. Les officiers répondent par des gestes trop faciles à interpréter : ils comptent bien assommer les Français. Mais la note discordante est à peine perceptible dans le fracas des acclamations.

Nous sommes hors du port, en pleine mer, en route directe pour la France Et nous nous sentons rassurés puisque l'escadre anglaise, nous dit-on, est chargée de veiller sur notre sécurité.

*
* *

Huit jours après, je franchissais le seuil de ce lycée où nous n'avons, élèves, personnel, directrice, vécu que des années heureuses dans le travail et dans la paix. Selon leur habitude, mes collaboratrices avaient rempli leurs nouveaux devoirs avec autant de zèle que de simplicité et de compétence.

Les mobilisés avaient été casernés dans l'établissement ; M. René Besnard était à son poste parmi eux, les encourageant de son éloquente parole.

Une semaine plus tard, nous y recevions — avec quelle poignante émotion — le premier convoi de blessés.

C. BONNEL,

Directrice du Lycée de jeunes filles de Tours.

Pendant plusieurs semaines, je restai sans aucune nouvelle de Palestine. Plusieurs lettres me parvinrent enfin. Spafford, qui a conçu et réalisé dès lors le rêve généreux d'une société fondée sur la lutte de chacun contre ses instincts égoïstes, le retour à la vie simple, l'égalité de tous dans un travail approprié aux aptitudes personnelles, m'écrivait : « Cette guerre est la faillite de la science, de la morale, de la religion. » Au milieu du mois de janvier je recevais les pages suivantes qui me narraient, avec une si évidente sincérité, les tribulations de nos compatriotes depuis le début de la guerre.

DE JÉRUSALEM A BEYROUTH

(Août-Décembre 1914)

(LETTRE D'UN RELIGIEUX)

Le 2 octobre, malgré la mobilisation générale et les réquisitions qui plongent la population dans la misère noire, nos élèves rentrent aussi nombreux que les années précédentes. Mais personne ne peut payer : on me prie d'attendre à plus tard. Pendant ce temps le consul d'Allemagne parade en ville : il annonce d'éclatantes victoires allemandes, la prise de Paris, etc. En bon Prussien qu'il est, il excite la haine contre les Français dans les réunions, il va jusqu'à dire aux autorités et au peuple que tant que les religieux français seront à Jérusalem, la Turquie ne pourra rien faire de sérieux en Palestine. Il se réjouit de la suppression des capitulations, de la déclaration de guerre, de la violation du Crédit Lyonnais, du départ du consul de France, de la prise de possession du chemin de fer français Jaffa-Jérusalem et des maisons françaises transformées en casernes.

L'inquiétude est grande en ville : le 10 novembre, on nous signifie que nous sommes prisonniers de guerre. Le 11, nous recevons du consul d'Espagne chargé des intérêts français depuis le départ de notre consul, une circulaire nous prévenant que tout sujet français qui chercherait à fuir serait fusillé. Le 13, les frères de Jaffa sont brutalement expulsés, la police les conduit à Jérusalem, puis à Bethléem. Le même jour, Notre-

Dame de France [1] est occupée militairement. Le 19, le gouverneur me mande au sérail : « Il faut fermer votre établissement », me dit-il, d'un air attristé. Or, il ne nous était pas hostile : Constantinople avait parlé, il fallait obéir. — « Pour me couvrir devant mes supérieurs, lui répondis-je, j'exige un ordre écrit et motivé. » — « En temps de guerre, on ne donne pas d'écrit ; allez et renvoyez vos élèves dès demain. Vous réunirez le mobilier scolaire dans deux classes, et celui de la communauté dans la chapelle. Puis, vous attendrez l'ordre de votre départ pour la France. » Je n'avais qu'à obéir. Le lendemain, la mort dans l'âme, je renvoyais nos quatre cents élèves ; plusieurs pleuraient. Le soir même, on vient prendre note de toutes nos provisions. Le 22, la police met les scellés sur les portes. Un soldat nous surveille jour et nuit. Défense de sortir.

Le 23, le directeur de la police, le directeur de l'instruction publique, le directeur du lycée impérial de la ville et plusieurs officiers viennent prendre notre nom, prénom, âge et nationalité ; ils visitent la maison de la cave au grenier ; puis le directeur de la police m'annonce que le lycée impérial ottoman va s'installer à notre place. « Par conséquent, je vais lever les scellés et vous emploierez votre personnel à remettre tout le mobilier dans les salles. Maintenant, entendez bien, ajouta-t-il, vous ne refuserez rien, absolument rien à M. le directeur du lycée : cabinet de physique et de chimie, collections d'histoire naturelle, lingerie, literie, vaisselle..., vous devez lui donner tout ce qu'il vous demandera. » La force primant le droit, nous nous exécutons en protestant. « La France n'est pas morte », lui disons-nous en finissant.

Le lendemain, tout le personnel enseignant et enseigné du lycée fait son entrée dans notre maison et arbore le Croissant ; on nous laisse pourtant nos cellules.

Le 10, on nous apporte l'ordre de partir pour Orfa [2], en Mésopotamie. Deux heures seulement pour faire nos préparatifs. Nos valises faites, nous attendons. A quatre heures, contre-ordre : « Vous ne partez pas aujourd'hui. » Le 11 et 12, rien ;

1. Maison des Assomptionnistes.

2. L'ancienne Édesse.

le 13 à huit heures, un officier, suivi de trois agents, nous ordonne d'un ton bourru de nous mettre deux à deux, pour nous conduire à Saint-Étienne (couvent des Dominicains) et nous faire comparaître devant une commission médicale qui doit désigner ceux qui, parmi nous, peuvent faire la route à pied (plus de mille kilomètres). Une fois en rang, un policier se met en tête de la colonne, un second à droite, un troisième à gauche, et l'officier derrière. Ainsi encadrés, en route pour Saint-Étienne. C'était l'heure de la grand'messe, beaucoup de monde dans les rues et aux croisées ; la foule agite des mouchoirs en signe d'adieu, les larmes coulent, mais pas un mot ! pas une poignée de main ! la population est terrorisée.

Arrivés au couvent des Dominicains, nous trouvons là réunis tous les religieux de Jaffa, de Bethléem et Jérusalem, ils avaient été traités comme nous : leur crime étant d'être Français. Heureux de se revoir, on échange de chaudes poignées de mains. On se raconte les mille gentillesses dont on a été l'objet, on se fait part de ses appréhensions réciproques sur l'avenir, on se dit qu'on peut encore souffrir pour Dieu et pour la France.

La commission médicale, vrai conseil de révision, composée de quatre majors de l'armée (parmi lesquels un major juif allemand), du directeur de la police, et d'une nuée d'agents, commence ses travaux à dix heures et demie. Les Assomptionnistes ouvrent le feu et passent un à un. Parmi eux, deux phtisiques, ils crachent le sang; la commission décide qu'ils peuvent encore marcher. Après les Assomptionnistes, c'est notre tour. J'entre le premier, on me demande mon âge et si j'ai des infirmités à faire valoir. Je réponds que j'ai soixante ans et que je suis atteint d'une arthrite. « Il peut marcher », murmure un major. Il disait vrai pour moi. Puis viennent les Trappistes, les Dominicains. Nous sommes cinquante et un déclarés aptes à marcher et qui devons partir le soir même ; c'est le premier groupe, le plus dangereux. Le deuxième partira le lendemain, en voiture, et le troisième le surlendemain, également en voiture.

On permet au premier groupe d'aller dîner, mais il faut être de retour avec sa valise à deux heures, or, il est une heure et demie. Toujours encadrés par la police, nous rentrons chez

nous et faisons honneur au dîner ; on essaie même de plaisanter, mais sans succès, les cœurs ne sont pas à la joie. Au moment de la séparation, chacun fait appel à toute son énergie pour refouler les larmes qui montent aux yeux.

Nous sommes donc ramenés à Saint-Étienne par nos geôliers ; il est exactement deux heures. Valise au pied, nous attendons jusqu'à huit heures nous demandant pourquoi ce retard? C'est que M. de Balobar, consul d'Espagne, s'oppose absolument à notre départ à pied ; il s'offre à payer lui-même les voitures, il exigera même ses passeports plutôt que de permettre cette cruauté. Il fait tant et si bien qu'ordre est donné à la police de réquisitionner onze voitures à deux chevaux qui ne sont prêtes qu'à huit heures et demie. Songez donc, s'il nous avait fallu faire plus de mille kilomètres à pied, valise sur le dos ! Assurément que nous ne serions pas allés bien loin, moi le premier.

Nous montons en voiture ; la police qui doit nous conduire se montre au départ aussi brutale que grossière. Enfin nous quittons Jérusalem. Nous allons lentement, il pleut et pas une seule lanterne pour éclairer la route.

Notre première étape se termine à Ramallah, à une heure et demie du matin. C'est devant une école protestante américaine que s'arrêtent nos voitures. Le directeur et la directrice se montrent bienveillants ; ils nous invitent à nous reposer dans une grande salle, au crépissage tout frais, sur quelques matelas et sur des nattes étendues par terre. Le souper, nous l'avions supprimé, ce qui nous arrivera souvent, même pour les autres repas, durant ce voyage de vingt-trois jours. Il était à peine six heures, que déjà nos gardiens nous pressent pour le départ. A la hâte nous prenons une bouchée de pain et une tasse de thé que notre aimable hôtesse nous a préparées, et en voiture.

Les policiers nous comptent en nous faisant monter et descendre un escalier ! Ils ne peuvent trouver leurs cinquante et un prisonniers. Le Père J..., Dominicain, que nous avions choisi comme chef de groupe, leur vient en aide ; il en trouve exactement cinquante et un ; alors les voitures partent au galop. Le temps semble se mettre au beau et le soleil se montre par intervalles au travers des nuages. Le paysage serait des

plus pittoresque dans d'autres circonstances. Vers les cinq heures, nous arrivons à Naplouse, l'ancienne Sichem. La ville est remplie de soldats de toutes armes qui se rendent sur la frontière égyptienne. Les hôtels étant remplis de troupes, on nous fait descendre chez le curé d'une petite paroisse, qui nous accueille avec bonté, quoique sujet autrichien ; il nous fait préparer et servir un petit repas dont nous avions grand besoin. Nous pensions nous reposer là jusqu'au lendemian, mais nous comptions sans nos sbires qui nous obligent à repartir à dix heures du soir.

Cette troisième étape, de Naplouse à Silé, est particulièrement pénible. Quoiqu'il soit déjà tard, nous sommes salués à notre sortie de la ville par la population musulmane qui nous crible de pierres et nous couvre de boue. La route, défoncée, est mise hors d'usage par le nombreux matériel de guerre charrié depuis plus de deux mois. Le temps s'est remis à la pluie et la nuit est très sombre. La boue est tellement épaisse que parfois nous restons en panne, alors il faut descendre et patauger. Nous n'avons pas de lumière et nous enfonçons dans des ornières où nous avons de la boue jusqu'aux genoux. A minuit, nous trouvons notre route obstruée par trois automobiles blindées de marque allemande ; la première brisée ; derrière elle, les deux autres qui semblent disparaître dans un bourbier ; les mécaniciens les ont abandonnées. Ainsi arrêtés, nos cochers nous font descendre, puis revenant sur leurs pas, ils font un grand détour à travers champs pour retrouver la route. Nous suivons à tâtons en traversant des mares d'eau que nous ne voyons pas, mais que nous sentons jusqu'à mi-jambes. Après trois quarts d'heure, nous remontons en voiture, brisés de fatigue, crottés, ruisselants de sueur et trempés par la pluie ; nous nous serrons les uns contre les autres ; car il fait froid et déjà, après une journée torride, nous grelottons à mesure que nous gravissons les derniers escarpements de la Samarie.

A quatre heures et demie, nous arrivons à la gare de Silé ; nous avons manqué le train de cinq minutes. La pluie a cessé et les étoiles commencent à se montrer. A leur pâle clarté, nous distinguons de nombreuses tentes, du matériel de guerre et de grands troupeaux de chameaux, mais pas une maison. La

gare consiste en un wagon de chevaux. Que faire? Le Père J... d'une voix retentissante, nous crie de rester sur nos voitures et d'y attendre le jour. C'était ce qu'il y avait de plus pratique, car nous étions au milieu d'un champ de manœuvres, transformé en un cloaque bourbeux. Nous restons donc sur nos banquettes, transis de froid sous nos habits mouillés et, patiemment, nous attendons le lever du soleil.

A six heures et demie retentissent les sonneries du clairon ; c'est le réveil des troupes. De chaque tente sortent, comme d'une ruche d'abeilles, des essaims de soldats. Ils sont tout étonnés de voir auprès d'eux onze voitures de prisonniers gardés par la police. Et quels prisonniers?

A trente pas de nous se trouve un wagon qu'on avait garé ; le Père J... nous invite à nous y réfugier. A l'instant même, notre valise en main et sans prévenir nos policiers, nous prenons d'assaut cette voiture et nous nous y installons.

La journée s'annonçait belle et, puisque nous devions rester là dans notre roulotte jusqu'au lendemain, il fallait d'abord déjeuner, mais un déjeuner dînatoire pour épargner un dîner. Nos provisions ne nous permettaient pas de faire trois repas. Les Assomptionnistes et les frères avaient quelques boîtes de conserves de thon, de sardines et du jambon ; le tout est mis en commun ; des galettes de pain noir achetées aux bédouins nous servent d'assiettes, une bonne rasade d'eau saumâtre complète ce repas de Balthazar.

Ce n'est pas trop de la journée entière pour nous sécher, nous réchauffer et nous brosser. Le soir venu, le restant de nos provisions fournit un maigre et très sobre souper. D'ailleurs, nous avons hâte de dormir, il y a trois jours et deux nuits que nous n'avons pas fermé les yeux. Aussi sommes-nous bien vite plongés dans un profond sommeil, trop profond hélas ! car on en profite pour nous piller. A notre réveil, grand émoi, ce sont de nombreuses valises qui ont disparu, puis des manteaux, des pèlerines, des chapeaux (des tricornes !), des parapluies et des cannes. Chacun se trouve allégé. Nous portons plainte à nos policiers, au chef de gare : ils se moquent de nous et prétendent que c'est un coup que nous avons monté nous-mêmes ; nous avons beau protester, réclamer et menacer, il faut en prendre son parti et se résigner.

La Turquie devient, à l'école des Allemands, pratique et économe. Elle nous prend nos maisons pour y mettre ses écoles, nous garde prisonniers, nous impose un voyage fort pénible, entièrement à nos frais. Aussi, tout en nous demandant comment allait finir notre histoire, refusons-nous de payer le trajet en chemin de fer de Silé à Damas.

Vers les huit heures, un officier de méharis qui nous observait depuis un moment déjà, s'approche de notre wagon et nous demande ce que nous faisons et où nous allons? Après nous avoir entendus, très affecté, il se retire en nous exprimant ses regrets au sujet de nos ennuis. Une heure plus tard, il revient avec un officier supérieur des plus distingués, qui nous interroge à son tour et semble s'intéresser à nous. Nous lui disons que nous ne voulons pas et que nous ne devons pas payer notre voyage pour Damas, que ce n'est pas nous qui avons demandé à le faire. Cet officier se tourne alors vers le capitaine qui l'accompagnait et lui dit : « Allez dire au chef de gare qu'il délivre un billet pour Damas à chacun de ces messieurs, c'est moi qui payerai. » Puis, il nous souhaite bon voyage, nous salue et se retire.

A midi, nous filions sur la ligne de Damas où nous arrivions le lendemain soir à deux heures un quart. Descendus du train, nous nous sommes mis deux à deux, il nous manque cependant les menottes aux mains; la police nous entoure, et nous voilà paradant dans les rues de la ville, au milieu d'une population avide de nous voir. On nous fait arrêter sur une grande place, en face du sérail ; là nous restons trois quarts d'heure debout, en spectacle devant la foule qui augmente d'instant en instant. Enfin arrive l'ordre de nous conduire au commissariat de police ; nous faisons demi-tour à droite et nous recommençons notre marche triomphale. Après nous être bien fait admirer, nous entrons dans un vestibule assez grand, mais sombre comme une prison. Ici du moins, nous sommes à l'abri des curieux. Le directeur de la police prend notre nom, prénoms, âge et nationalité. Cette formalité remplie, de nouveaux gardiens nous entourent, et, dans le même ordre, nous traversons une deuxième fois la ville, pour nous rendre dans une espèce d'hôtel ou plutôt une prison, où chaque jour la police viendra constater que nous n'avons pas pris la fuite.

Nous sommes cinquante et un dans notre hôtel, il y a dix chambres et dix lits. Donc, dix couchent dans des lits sans matelas; dix, sur des matelas par terre, et vingt-sept sur des nattes étendues sur les carreaux. Si les nattes, au moins, avaient été propres ! Une vermine immonde s'y était installée en maîtresse. Pour nos repas, nous allions acheter l'indispensable au bazar. Le lendemain, arrive le deuxième groupe, le surlendemain, le troisième, au total, deux cent vingt-huit prisonniers. Nous profitons de la liberté qu'on nous laisse durant le jour pour faire quelques achats, en vue de notre séjour à Orfa (entre le Tigre et l'Euphrate), où il fait très froid.

Un certain nombre d'entre nous était très abattu ; ces fatigues avaient bien des causes ; la principale tenait à notre mauvaise alimentation. Les sœurs de charité indigènes (les Françaises avaient été expulsées de la façon la plus ignoble, on les avait menacées de les déshabiller et de les jeter dans une maison de prostitution) voulurent bien accepter de nous préparer nos repas ; ce fut un véritable soulagement, aussi nous fûmes bientôt tous remis et prêts à partir au premier signal.

Le 21 décembre, à onze heures et demie du matin, nous commencions à dîner, lorsqu'un officier arrive et nous annonce que le soir même, à dix heures, nous aurions à nous présenter à la direction de la police avec nos valises, après quoi, nous serions conduits à la gare, et par train spécial; à minuit nous partirions pour Beyrouth, et de là pour la France. Des applaudissements frénétiques couvrent les dernières paroles de l'officier. Alors les langues se délient, les sœurs qui nous servent pleurent et se réjouissent avec nous. De midi à minuit, les heures sont bien longues : on craint, on tremble que l'ordre libérateur ne soit retiré. Il n'en est rien pourtant, et après nous être présentés au commissariat pour la forme, nous nous rendons à la gare. A minuit, nous quittions Damas, ville bien malpropre en vérité !

Je ne vous peindrai pas notre joie jusqu'à Beyrouth où nous arrivons le lendemain soir à deux heures. Mais, quel n'est pas notre étonnement, à la descente du train, de nous voir cernés par une nuée d'agents de police qui, comme à Damas, nous mettent en rangs. Un officier donne le signal du départ et la longue file des deux cent vingt-huit expulsés se met à par-

courir les rues de Beyrouth. Je me demande quel méchant plaisir peuvent éprouver nos persécuteurs à nous montrer ainsi aux foules, absolument comme des bêtes curieuses ! Il est vrai que notre défilé ne manque pas de pittoresque par la grande variété de costumes aux formes et aux couleurs les plus bizarres ! Pour terminer cette exhibition, on nous fait entrer au Konak, dans une vaste cour que l'on a soin de fermer sur nous. A notre droite, nous apercevons des prisons remplies de détenus politiques qui nous saluent de la main. Vous devinez nos pensées intimes à cette vue : pas de doute, c'est parmi eux que nous allons prendre place. Cruelle ironie ! notre liberté, c'est donc cette prison? Mais voici que paraît au balcon du Konak, un haut fonctionnaire en tarbouche ; de la main, il impose silence : « Messieurs, vous êtes libres ! nous dit-il en très bon français, mais avant de sortir d'ici les chefs de chaque communauté donneront l'adresse de leur hôtel. »

Cette déclaration nous fait renaître à l'optimisme. Nous nous disons que souvent les hommes sont moins méchants qu'ils ne le paraissent. Nous nous rendons dans un modeste hôtel, proche de la gare et du port. Combien de jours resterons-nous là? Nul ne le sait. Nous savons pourtant que l'ordre de partir a été retiré. C'est toujours l'incohérence : on accorde d'une main et l'on retire de l'autre. Les 22, 23 et 24 s'écoulent dans la tristesse ; nous ne pouvons assister à la messe de minuit ; il est formellement défendu de sortir après sept heures du soir.

Le 25, nous passons presque toute notre matinée à l'église de la paroisse, le soir nous regardons longuement, nons ans regret et sans envie, un bateau italien qui, dit-on en ville, vient pour rapatrier ses nationaux. Le 26, nous sortions de dîner et nous nous demandions comment nous allions passer la soirée, lorsqu'un des nôtres qui venait de jeter un coup d'œil dans la rue, rentre subitement pour nous dire que les Assomptionnistes, en voiture avec leurs bagages, se rendent au port. Mais il faut franchir la douane : une visite minutieuse commence. L'employé est bientôt épouvanté par l'arrivée de quatre cent vingt et un religieux ou religieuses qui ont chacun deux, trois, et même quatre colis, et qui tous sont très pressés;

alors il renonce à toute visite. Plus loin, se trouve un officier qui exige le passeport, personne n'est muni de cette pièce. Que faire? Payer d'audace ! Chacun exhibe un papier quelconque : facture, reçu, lettre, etc... L'officier ne connaissant pas la langue française signe tout moyennant un franc, et nous pouvons enfin nous embarquer. A trois heures, nous étions à bord. Cette fois, nous sommes sauvés ; les Turcs peuvent, s'il leur plaît, retirer l'ordre de notre départ : nous respirons et les physionomies s'épanouissent. Hélas ! nous ignorions que nous étions plus en danger que jamais. Notre bateau italien, le *Scylla*, était petit et nullement lesté. A bord, quatre cent vingt et un passagers, tous religieux ou religieuses expulsés. Il y avait trente cabines ; elles sont occupées par les malades et les vieillards; les autres se blottissent un peu partout.

A peine sortis du port, commence une effroyable tempête. Chacun se cramponne pour ne pas rouler dans la mer. Deux jours et trois nuits durant, la mer est déchaînée. Nous sommes à chaque minute menacés d'être engloutis. Les vagues couvrent littéralement notre bateau qui craque de toutes parts ; nous sommes inondés. Une chaudière éclate et l'hélice cesse de tourner ; le capitaine désespère de nous sauver et perd la tête. Cette fois, pensons-nous, c'est fini ; chacun attend la mort ; elle ne nous épouvante pas, nous avons tant souffert depuis deux jours que nous sommes anéantis. Auprès de nous, à portée de la main, se trouvent les bouées, personne ne songe à s'en servir. Je n'aurais jamais cru qu'on pût mourir avec moins de regret !

Enfin, une deuxième machine sous pression remet l'hélice en mouvement et notre bateau, couché sur le flanc, se relève en gémissant. Le capitaine se ressaisit pour la lutte ; il espère que dans quelques heures il pourra peut-être se réfugier à Rhodes. En effet, aux premières heures du jour, on aperçoit au loin l'île tant désirée où l'on arrive à neuf heures : équipage et passagers ne sont plus que des épaves.

Nos compatriotes, prévenus de notre piteux état, nous apportent des aliments, du vin et des liqueurs. Nous en avions grand besoin.

La mer, durant la matinée que nous passons au port, se

calme peu à peu. Les deux jours de navigation qui nous restent sont des plus agréables.

Le 30, nous arrivons au Pirée. Vite aux nouvelles, car depuis le 1er octobre nous n'avons pas reçu une lettre, pas un journal : les Turcs ont tout gardé et nous ne savons rien. Tous, nous étions certains qu'il n'y avait plus un seul Allemand en France et en Belgique. Quelle déception nous attendait !

C'est au Pirée qu'a lieu notre dispersion. Nous recevons l'ordre de nous rendre en Égypte pour remplacer les nombreux religieux soldats dont plusieurs ont déjà été tués sur le front. Le *Mensaleh*, en quarante-huit heures, nous transporte à Alexandrie. Nous sommes accueillis avec la plus grande cordialité. Quand reviendrons-nous en Palestine? Et dans quel état trouverons-nous nos maisons?

UN RELIGIEUX

LA BOURSE DE PARIS

La guerre européenne déchaînée par le militarisme prussien devait fatalement bouleverser tous les grands marchés des valeurs mobilières. Les Bourses de Londres, de New-York et de Paris ont été successivement fermées dès le mois d'août 1914 et n'ont été rouvertes qu'à partir du mois de décembre suivant ; la Bourse de Berlin est restée close depuis le début des hostilités. Pour éviter des catastrophes, on a dû suspendre l'exécution des engagements à terme et restreindre les opérations au comptant. Si l'on évalue à 850 milliards, comme l'a fait M. Alfred Neymarck, la fortune mobilière du monde entier, on peut affirmer que la baisse survenue depuis le 25 juillet dernier a causé aux porteurs de titres une perte de plus de 100 milliards. A dire vrai, ce mouvement de baisse avait commencé à se manifester depuis le commencement de la guerre balkanique, qui a éclaté au mois d'octobre 1912. C'est ainsi que notre 3 p. 100, coté 90 fr. 40 le 30 septembre 1912, tombait, le mois suivant, à 88 fr. 62. Pendant la même période, l'Extérieure espagnole baissait de 93 fr. 25 à 88 fr. 25 ; la rente Italienne de 96 fr. 75 à 96 fr. 05 ; le Turc unifié, de 89 fr. 50 à 80 fr. 25 ; le Serbe 4 p. 100, de 86 fr. 75 à 68 fr. 35 ; le Russe consolidé, de 94 à 88 fr. 55 ; le Suez, de 5 940 à 5 600 francs ; la Banque de Paris, de 1 763 à 1 605 ; le Crédit Lyonnais, de 1 640 à 1 605 ; le Comptoir d'Escompte, de 1 049 à 975 ; le Rio Tinto, de 2 130 à 1 883 ; la Thomson-Houstom, de 810 à

740 ; etc. Et ces mêmes valeurs ont perdu, à l'heure actuelle et comparativement au mois de septembre 1912 : le 3 p. 100, 17 fr. 90 ; l'Extérieure, 7 fr. 25 ; l'Italien, 11 ; le Turc, 25 ; le Serbe, 23 ; le Russe, 17 fr. 50 ; le Suez, 1 590 ; la Banque de Paris, 920 ; le Crédit Lyonnais, 600 ; le Comptoir d'Escompte, 300; la Société Générale, 340; le Rio, 570 ; la Thomson, 220, etc.

Comment s'étonner de pareilles fluctuations? Lorsqu'une guerre est menaçante et surtout lorsqu'elle éclate, les capitalistes se préoccupent naturellement des conséquences qu'elle peut avoir pour le crédit des États et des pertes qu'elle fera subir aux entreprises privées ; leurs alarmes provoquent des offres et font cesser les demandes de titres. Or on sait que, dans toutes les Bourses, une valeur baisse quand elle est plus offerte que demandée, et qu'elle monte quand elle est plus demandée qu'offerte, ce qui n'est guère le cas à l'heure actuelle. D'autre part, comme les besoins de capitaux ne cessent de s'accroître pendant la durée des hostilités, il est inévitable qu'ils se payent plus cher. Le taux des emprunts futurs dépendra sans doute de l'issue de la guerre : le vainqueur aura plus de facilités pour se procurer de l'argent que le vaincu et il lui en faudra en outre beaucoup moins, puisqu'il imposera une indemnité à ses ennemis. Mais, dans les opérations qui suivront la cessation des hostilités, les marchés financiers seront appelés à jouer un rôle des plus importants et il est indispensable qu'ils soient en mesure de le remplir. Tout le monde reconnaît que si la Bourse de Paris reprend son activité, elle aidera le gouvernement à trouver les capitaux qui lui seront nécessaires pour remettre le budget en équilibre et qu'elle favorisera ainsi l'essor du crédit public. L'intérêt général est donc lié dans une large mesure à la reprise des transactions sur les valeurs mobilières ; il exige qu'une réorganisation du marché ait lieu dans un délai assez court et que les engagements du passé, dont le moratorium a ajourné l'éxécution, soient liquidés dès que les circonstances le permettront.

Notre marché financier se distingue sensiblement des marchés étrangers. Il n'est pas un « club » fermé, comme le « Stock-Exchange » de Londres et celui de New-York ; il

n'est point réglementé par un « comité » dont la volonté est souveraine, mais par des lois et des décrets qui découlent d'anciennes traditions. L'organisation de la Bourse de Paris a été créée par une série d'arrêts du Conseil d'État qui ont été rendus à la suite des spéculations et des désordres suscités par le « système » de Law. Les arrêts du 24 septembre 1724, du 30 mars 1774, du 7 août 1785 et du 2 décembre 1786 ont successivement fixé les conditions de la tenue de la Bourse : interdiction de se livrer ailleurs que sur le marché public aux négociations de valeurs ; monopole des agents de change nommés par le roi ; constitution d'un « comité permanent » présidé par un syndic et qui s'appelle aujourd'hui la Chambre syndicale des agents de change ; publication officielle des cours, etc.

Sous la Révolution, la suppression du monopole des agents de change et le désordre des finances publiques eurent pour effet de susciter des agiotages scandaleux : la Convention décida de fermer la Bourse. Le marché fut réorganisé par la loi du 28 vendémiaire an IV, puis par les lois du 28 ventôse an IX et du 27 prairial an X : ces deux derniers textes forment un statut complet de la Bourse dont se sont inspirés, en 1807, les rédacteurs du Code de commerce. Aux termes de l'article 76 de ce Code, « les agents de change, constitués de la manière prescrite par la loi, ont seuls le droit de faire des négociations d'effets publics et autres susceptibles d'être cotés ». Le monopole ainsi établi a pour objet de placer le marché sous la surveillance du gouvernement et de donner au public certaines garanties, en réglementant étroitement l'exercice de la profession d'agent de change. Parmi les obligations qui incombent aux intermédiaires du marché, il convient de rappeler « qu'ils ne peuvent faire des opérations de banque ou de commerce pour leur propre compte ». L'agent de change a, en outre, un autre rôle à remplir : il délivre les certifications exigées pour le transfert des inscriptions sur le grand livre de la dette publique et toutes autres certifications et légalisations prévues par des dispositions de lois ou de règlements. En même temps que courtier dans les opérations de Bourse, l'agent de change est donc un officier public spécialement désigné pour certifier, dans les transferts de valeurs, l'identité

des parties et la vérité de leurs signatures. Enfin il est tenu au secret professionnel : s'il s'engage personnellement pour le compte de ses clients, il n'a pas le droit de dire leurs noms.

Le monopole légal des agents de change est toutefois restreint, dans la pratique, par les opérations du marché libre ou de la coulisse. Un arrêt de la Cour de cassation du 1er juillet 1885 porte, d'ailleurs, que l'application de l'article 76 du Code de commerce doit s'entendre dans un sens restrictif : par les expressions de « valeurs susceptibles d'être cotées », on doit entendre celles qui figurent dans le *Bulletin de la Cote officielle*, publié par la Chambre syndicale des agents de change. Il en résulte que les valeurs assez nombreuses, qui n'ont pas été admises à cette cote officielle, peuvent faire l'objet de négociations par des intermédiaires autres que les agents, c'est-à-dire, en fait, par les coulissiers. La jurisprudence encore incertaine des transactions sur les valeurs mobilières semble admettre, également, que les banquiers, changeurs ou autres émetteurs peuvent vendre des titres *au porteur* sans l'intervention d'un agent de change, mais à la double condition que le vendeur soit détenteur du titre *au moment de la vente* et que l'acheteur en verse le prix lorsqu'il en reçoit livraison. C'est ainsi que les établissements de crédit ont pris l'habitude, qui offre, à notre avis, de sérieux inconvénients, de vendre directement à leur clientèle les titres de sociétés ou les fonds d'États étrangers qu'ils se sont chargés de placer ; que les compagnies de chemins de fer ou autres sociétés industrielles vendent à leurs guichets les actions ou les obligations qu'elles sont appelées à émettre. Ce qu'on nomme le monopole des agents de change s'exerce donc exclusivement sur la vente, l'achat ou l'échange des titres admis à la cote officielle et dont le montant s'élevait, le 31 décembre 1913, en capital nominal, à 66 810 millions pour les valeurs françaises et à 81 445 millions pour les valeurs étrangères.

En échange du monopole qu'il a concédé aux agents pour la négociation des valeurs inscrites sur la cote officielle, l'État leur a imposé des responsabilités étendues et des obligations assez lourdes. Il l'a fait à la fois dans son propre intérêt, afin d'assurer la régularité des opérations sur la rente française, et

dans l'intérêt du public auquel il voulait garantir la sincérité des cours. Dans un pays qui détient pour près de 70 milliards de valeurs françaises et pour près de 40 milliards de valeurs étrangères ; dans un pays où le nombre des petits porteurs s'accroît sans cesse et où la fortune mobilière fait l'objet d'échanges continus, comment admettre que l'État se désintéresse d'un marché aussi important, qu'il laisse à tous les intermédiaires, quels qu'ils soient, la liberté de négocier ou d'émettre des titres? On peut critiquer tel ou tel détail de l'organisation actuelle de la Bourse, mais on ne peut pas raisonnablement demander qu'elle soit supprimée et remplacée par un régime d'anarchie.

En vertu du décret du 7 octobre 1890, complété par le décret du 29 juillet 1898, le marché de Paris fonctionne sous la surveillance de l'État et sous la direction de la Chambre syndicale des agents de change qui a élaboré à cet effet des règlements intérieurs votés par l'assemblée générale de la compagnie. Cette Chambre, organe essentiel de la Bourse, est élue chaque année par les soixante-dix agents ; elle se compose de huit membres et d'un syndic dont l'autorité doit être assez large pour s'imposer à la compagnie tout entière. La Chambre et le syndic possèdent des attributions fort étendues. Ils peuvent, notamment, « faire comparaître tout agent de change, lui ordonner la production de son carnet et de ses livres, lui prescrire toutes mesures de précaution qu'ils jugent utiles et, en particulier, la constitution, dans la caisse syndicale, d'un dépôt de garantie ». La Chambre syndicale peut, « suivant la gravité des cas, soit d'office, soit sur l'initiative du syndic ou de l'un de ses membres, soit sur une plainte, blâmer les membres de la compagnie, les censurer, leur interdire l'entrée de la Bourse pendant une durée qui ne peut excéder un mois, et provoquer leur suspension ou leur destitution [1]. » Ses pouvoirs disciplinaires lui donnent le droit de présenter les agents de change, d'agréer les fondés de pouvoir et les commis principaux [2]. Elle décide, en outre, les inscriptions des diverses valeurs à la

1. Articles 22 et 23 du décret du 27 octobre 1890.

2. Présentés par la Chambre syndicale à l'agrément du ministre des Finances, les agents de change sont nommés par décret du Président de la République.

cote officielle ; elle établit le tarif des courtages dont le maximum est fixé par décret après avis de la Chambre et du Tribunal de commerce ; elle détermine les conditions particulières des marchés au comptant et à terme et surveille leur exécution. Enfin, pour remplir les multiples obligations dont elle a la charge et pour faciliter l'exécution des ordres de Bourse, elle a créé de nombreux services placés sous la direction du syndic assisté d'un secrétaire général.

Le service de la cote, qui est l'un des plus importants, comporte l'admission des valeurs françaises et étrangères, c'est-à-dire leur inscription au *Bulletin de la Cote officielle* et la publication des cours dans ce *Bulletin* qui est imprimé et mis en vente par les soins de la Chambre syndicale. En ce qui touche les valeurs françaises, les demandes d'admission sont adressées par les sociétés ou les banques à la Chambre syndicale. Elles doivent contenir, notamment, tous les renseignements de nature à attester la régularité de la société et toutes les indications nécessaires à la négociation des titres : le taux d'émission, la libération actuelle des titres, les dates de la jouissance. Si le siège social est en province, la société doit prendre en outre l'engagement d'avoir à Paris une caisse chargée du service des titres et du paiement des coupons, sans frais pour les porteurs. Après un examen approfondi des documents qui constituent le dossier et sur le rapport de l'un de ses membres la Chambre syndicale prononce l'admission ou rejette la demande. L'admission est définitive quelques jours après que l'avis en a été donné au ministre des Finances et s'il n'y a fait aucune objection. Les fonds d'État français sont seuls dispensés de ces formalités et admis directement à la cote officielle. Mais pour les valeurs et fonds d'États étrangers, l'admission ne peut être autorisée qu'en principe et sous réserve de l'approbation du ministre des Finances. Aux termes du décret de 1880, modifié par le décret de 1893, si la Chambre syndicale a le pouvoir d'accorder, de refuser, de suspendre ou d'interdire la négociation des titres étrangers, elle ne peut proposer aucune admission de ces valeurs au ministre qu'après avoir reçu certaines justifications et notamment : un certificat de l'autorité consulaire attestant que la

valeur a été constituée conformément aux lois et usages du pays d'origine et que les titres sont officiellement cotés dans ce même pays ; la désignation d'un représentant responsable du paiement des impôts à percevoir par le Trésor et qui doit être agréé par lui. Il n'est pas besoin d'insister sur l'importance de ces justifications au double point de vue des intérêts du Trésor et des garanties de régularité et de notoriété qui en résultent pour les valeurs étrangères admises à la cote.

Les cours des différentes valeurs sont cotés de la manière que voici. Au comptant, ils sont inscrits, pendant la durée de la Bourse et au fur et mesure qu'ils sont fixés, sur un certain nombre de registres tenus par des employés de la Chambre syndicale. Ces registres constituent les minutes de la cote. Chacun d'eux, comprenant un certain nombre de valeurs, est divisé en trois colonnes : les deux premières destinées aux « demandes » et aux « offres », la troisième aux « cours faits ». La cote des cours à terme s'établit, au contraire, après la Bourse ; les agents de change se réunissent sous la présidence d'un adjoint au syndic qui appelle successivement les valeurs négociables à terme ; chaque agent annonce les cours auxquels il a fait des négociations. Sur les négociations fermes, la cote indique quatre cours : le premier, le plus haut, le plus bas et le dernier ; pour les négociations à primes, deux cours seulement : le plus haut et le plus bas. Enfin le service de la cote établit, après chaque séance, le « cours moyen », c'est-à-dire la moyenne entre le cours le plus bas et le cours le plus haut, de toutes les valeurs françaises et étrangères qui ont fait l'objet de négociations. C'est d'après ce cours moyen que sont perçus les droits de succession, de transfert, de conversion, etc.

Outre le *Bulletin de la Cote*, la Chambre syndicale publie le *Bulletin officiel des oppositions*, qui a pris, depuis le début de la guerre, une si grande extension. La quantité de titres au porteur en circulation étant devenue considérable, les cas de perte, de vol ou de destruction des valeurs ont naturellement augmenté et il était par suite d'un intérêt général de donner aux propriétaires dépossédés le plus de chances possibles de recouvrer leurs valeurs. La loi de 1872 et le règlement d'administration publique de 1873 ont prévu à cet effet un mode de publicité des oppositions qui sont aujourd'hui centralisées à

Paris et notifiées par huissier [1] au syndicat des agents de change. La liste des oppositions est rendue publique par l'insertion, dans le *Bulletin officiel*, des numéros de titres perdus, volés ou détruits. Chaque intéressé, acheteur ou intermédiaire, peut ainsi s'assurer si les titres qui lui sont présentés se trouvent ou non placés en dehors de la libre circulation : aucune valeur dont le numéro figure dans le *Bulletin officiel* des oppositions ne peut faire l'objet d'une livraison utile.

La Chambre syndicale reçoit, en outre, directement les ordres d'achats et de ventes qui lui sont transmis par les trésoriers-payeurs généraux et par la Caisse des dépôts et consignations, et elle remet au ministère des Finances un état détaillé des négociations portant sur la rente française, afin que le contrôle de la direction du mouvement des fonds puisse s'exercer. On comprend que l'examen, le transfert et la conversion des titres de rentes, exigeant des soins attentifs, ne puissent avoir lieu que sous la responsabilité d'officiers publics. L'État devait donc assurer la sincérité des cours de la rente et la régularité des titres par des mesures appropriées, en même temps qu'il accordait des privilèges spéciaux à ses propres valeurs : notamment l'exonération de tout impôt et l'insaisissabilité des titres de rentes. Il a ainsi obtenu ce résultat d'accroître la confiance du public dans la solidité du 3 p. 100 qui est réparti dans les portefeuilles les plus modestes : le nombre des porteurs doit atteindre près de deux millions. Cette large diffusion de la rente française est une force incomparable pour le crédit public : loin de chercher à la restreindre par des menaces d'impôt, il serait de l'intérêt bien entendu de l'État d'affirmer en toute occasion que les coupons ne subiront en aucun cas la moindre retenue, qu'aucune atteinte ne sera portée aux immunités dont la rente a été dotée.

Signalons enfin les services organisés par la Chambre syndicale pour activer et simplifier les livraisons et les paiements de titres. Si chaque agent de change devait régler séparément

1. Depuis la promulgation de la loi du 4 avril 1915, les formalités d'opposition pour faits de guerre ont été simplifiées : il suffit d'adresser, au lieu d'un acte d'huissier, une lettre recommandée à la Chambre syndicale pour obtenir l'insertion des numéros des titres volés ou perdus dans le *Bulletin officiel des oppositions*. Des délais plus courts sont prévus pour la délivrance des duplicata.

ses diverses négociations avec tous ses confrères, il faudrait en effet un temps et un personnel considérables pour procéder aux échanges de titres et aux règlements des comptes. Afin d'éviter ces complications, les livraisons s'opèrent à la Bourse même, dans une salle de compensations où un employé de chaque charge reçoit et livre les titres négociés. En ce qui touche le règlement, la Banque de France remplit le rôle d'une chambre de compensation, au moyen des comptes courants qu'elle a ouverts à la Chambre syndicale et à chaque agent. La compensation intégrale des paiements à effectuer le même jour étant établie par la Chambre syndicale, l'agent débiteur lui délivre un mandat égal au montant de son débit et la Chambre syndicale remet à son tour à la Banque de France un mandat au profit de chaque agent créditeur. Les compensations s'établissent donc, sans aucun mouvement de fonds, par l'entremise de la Banque qui débite ou crédite le compte de chaque agent. [1]

***

Après avoir expliqué comment fonctionnent les principaux services intérieurs de la Bourse de Paris, il nous reste à faire connaître les règlements qui ont été élaborés en vue d'assurer la sincérité des cours, d'empêcher les manœuvres coupables, dans la mesure du possible, et de donner ainsi à l'épargne une sécurité nécessaire. Nous savons déjà que, sur le marché officiel, les agents sont tenus à la plus rigoureuse neutralité, qu'il leur est interdit de s'intéresser aux opérations de Bourse. Si une charge a reçu de plusieurs clients des ordres en sens contraire, elle ne peut même les exécuter qu'après avoir fait constater par un membre de la Chambre syndicale que l'« application » est régulière, c'est-à-dire que des cours plus avantageux n'ont pas été offerts. A cette impartialité contrôlée vient s'ajouter la garantie de la publicité : les négociations ne peuvent s'opérer que dans un lieu public ouvert à tous, à la Bourse placée sous la surveillance du syndic et de ses

1. Pour les négociations au comptant, les compensations ne s'établissent que sur les paiements.

Pour les négociations à terme, il s'effectue à chaque échéance une liquidation comme sous le nom de liquidation centrale. Cette liquidation a pour but de compenser les titres et les espèces.

adjoints. Si le marché pouvait se tenir en plusieurs endroits, aucun contrôle ne serait possible. D'autre part, le marché ne saurait être permanent : les ordres doivent parvenir en même temps et dans un assez court délai, afin que, par leur multiplicité et par leur concordance, ils puissent être exécutés par le jeu normal des offres et des demandes. Sans cette unité de temps et de lieu, qui a d'ailleurs été dictée, dès l'origine du marché, par une ordonnance de Philippe le Bel, les cours ne seraient plus identiques sur les marchés coexistants et les transactions n'offriraient plus aucune garantie. C'est pour ce motif qu'on a fermé la petite Bourse du soir : un petit nombre de spéculateurs habiles pouvaient en effet provoquer des cours fictifs et de nature à exercer une fâcheuse influence sur le marché du lendemain.

Comment s'exécutent les ordres de Bourse? En principe ils devraient être criés, mais s'il fallait offrir ou demander par ce procédé les douze cents valeurs qui figurent sur la cote officielle, ce serait la confusion et le désordre. Afin d'assurer la sincérité des cours et l'exécution rapide des ordres sur le marché au comptant, la Chambre syndicale a donc organisé un service dit d'« opposition » qui fonctionne sans bruit, d'après des règles très simples et très pratiques. Avant l'ouverture de la Bourse, les cours extrêmes des ordres parvenus dans les charges sont notés sur les registres de la cote dont nous avons parlé plus haut : cette inscription permet d'assurer l'exécution des ordres d'après la progression des cours offerts ou demandés. Par exemple, l'agent de change X... a reçu l'ordre de vendre dix obligations de chemins de fer à 400 francs, l'agent de change Y... un ordre dans le même sens à 402 : si un acheteur demande des obligations de chemins de fer et se trouve d'abord en présence de Y..., celui-ci les offrira à 402, mais au moment d'inscrire ce dernier cours, on s'apercevra que X... les offre à 400 et l'acheteur sera obligé de s'adresser d'abord à X... et de traiter avec lui. Lorsque d'autres acheteurs se présenteront, ils pourront traiter avec Y... au cours de 402 et ainsi de suite. Les ordres d'achat et de vente concordants ayant été ainsi appliqués l'un en face de l'autre, les deux commis qui ont conclu l'un, l'achat et l'autre, la vente, inscrivent l'opération sur leur carnet et font rayer

sur les registres les offres et les demandes auxquelles il a été donné suite ; le cours de la négociation est alors inscrit dans la troisième colonne du registre de la cote. En résumé, un vendeur, qui offre à un cours bas, doit être servi avant celui qui propose un prix plus élevé ; inversement, un acheteur, qui demande à un prix élevé, doit passer avant celui qui demande à un prix inférieur.

Les opérations à terme, qui font en temps normal l'objet de la plupart des négociations traitées pendant la durée de la Bourse, ne sont pas plus compliquées : conclues à une date quelconque, elles ne se traduisent par des livraisons de titres ou par des paiements qu'aux époques fixées d'avance par la liquidation des comptes respectifs. Cette liquidation a lieu le 15 et le 31 de chaque mois pour certaines valeurs, le 31 seulement pour d'autres, notamment les fonds d'État français. Par exemple A... achète à B... le 7 juillet, cent titres à 100 francs livrables en liquidation de fin de mois. Le 31 juillet, B... livre les cent titres et reçoit 10 000 francs, moins les frais de courtage et l'impôt. C'est une opération très simple à concevoir et qui se réalise de la même façon qu'une opération au comptant, mais avec un délai accordé à l'acheteur pour se procurer de l'argent et au vendeur pour se procurer des titres. Une seconde hypothèse peut se présenter : A... s'aperçoit, après avoir acheté des titres à 100 francs, que ces mêmes titres ont atteint le cours de 105, par exemple ; il vend ses cent titres à ce cours de 105, et, le jour de la liquidation, il aura réalisé, par conséquent, un bénéfice de 500 francs. Enfin, troisième hypothèse : A... ne désire nullement lever les titres qu'il a achetés, soit parce qu'il n'en a pas le moyen, soit pour toute autre raison, et il n'aurait pu les revendre qu'avec perte, parce qu'une baisse s'est produite ; le vendeur B..., au contraire, désire livrer et recevoir son argent. A... va se tirer d'embarras, en s'adressant à un capitaliste qui lèvera les titres en son lieu et place et en fera remettre le prix à B... ; mais A... s'engagera en même temps à reprendre, à la liquidation suivante, les titres livrés à un cours dit de « compensation [1] » augmenté

1. Le cours de compensation sert uniquement de base au règlement des opérations en cours, non liquidées et reportées à la liquidation suivante. Il est fixé par la Chambre syndicale le jour de la liquidation, une heure environ avant la

du prix du report, c'est-à-dire de l'intérêt de l'argent dont on lui a fait l'avance pour une période de quinze jours ou d'un mois. Le capitaliste reporteur sera garanti à la fois par la livraison des titres et par l'agent de change intermédiaire.

Ainsi l'acheteur pourra opter en liquidation entre trois solutions différentes : 1° lever les titres et en payer le prix ; 2° les revendre et payer la différence, si la valeur a baissé, ou en bénéficier, si elle a haussé ; 3° se faire reporter, c'est-à-dire ajourner le règlement de son opération à une liquidation suivante, en payant le loyer de l'argent qui lui a été avancé.

Quelle sera maintenant la situation du vendeur? B... ayant vendu à A... cent titres à 100 francs, trois hypothèses contraires peuvent alors se présenter. Si A... lève les cent titres et en paye le prix, l'opération est terminée ; elle pourra même se clore avant la date de la liquidation, car A... possède le droit d'exiger du vendeur la livraison des titres achetés, ce qui s'appelle les « escompter » ; dans le cas où B... ne possède pas les titres vendus, il devra les acheter, même à perte. Seconde hypothèse : B... qui ne possède pas les titres vendus et qui s'aperçoit de la baisse, rachète 95 francs, par exemple, les titres qu'il a vendus 100 francs ; en liquidation, son compte se trouvera créditeur de 500 francs. Enfin, troisième hypothèse : le vendeur sans titres n'ayant pas voulu se racheter parce que, contrairement à ses prévisions, les cours ont monté, devra reporter sa position. S'il y a plus d'acheteurs à découvert que de vendeurs à découvert, l'opération se réalisera selon les règles habituelles du report. Mais, s'il y a plus d'acheteurs

clôture de la Bourse, d'après les cours du comptant. L'acheteur qui se fait reporter est considéré comme étant vendeur en liquidation au cours de compensation et acheteur en liquidation suivante au même cours de compensation augmenté du prix de report. Son compte de liquidation devient donc débiteur ou créditeur de la différence des cours, en tenant compte du courtage, de l'impôt et du report.

L'intermédiaire qui reçoit l'ordre de faire reporter une position « acheteur », doit, au moment de la liquidation, trouver une contre-partie, c'est-à-dire soit un *vendeur* disposé à reporter sa position inverse à la prochaine liquidation, soit un *capitaliste* qui lui prête l'argent nécessaire au paiement réel de la levée des titres faisant l'objet de l'opération. Lorsque sa position est reportée, le spéculateur reste acheteur au cours de compensation augmenté du prix du report, c'est-à-dire de l'intérêt de l'argent qui lui a été prêté. (F. Combat, *Manuel des opérations de Bourse*. Paris, Berger-Levrault, 1912.)

qui lèvent les titres que de vendeurs qui livrent, le vendeur sans titres devra s'adresser en liquidation, pour continuer sa position, à un propriétaire de titres qui les lui prêtera au cours de compensation, mais qui ne les lui rachètera en liquidation suivante qu'à un prix moindre, afin de tirer profit du service rendu. C'est ce qu'on nomme le « déport ».

Complétons ces explications par un exemple, non plus hypothétique mais réel, en passant en revue les opérations qui se sont produites sur l'emprunt de 805 millions en rentes 3 1/2 amortissables dont l'émission a eu lieu le 7 juillet 1914. Cet emprunt n'a pas été entièrement souscrit par l'épargne, mais il n'en a pas moins été couvert plusieurs fois par des spéculateurs qui n'ont consenti à faire le premier versement qu'avec l'espoir de revendre leurs titres à un cours plus haut que le prix d'achat de 91 francs. Selon leurs prévisions, la nouvelle rente a atteint les 8, 9 et 10 juillet les cours de 91,25, 91,50 ou 92 : ils revendent donc à terme et avec bénéfice les titres qu'ils ont souscrits et dont ils se sont ainsi débarrassés. Si la liquidation du 31 juillet s'était régulièrement opérée — et on sait que la déclaration de guerre ne l'a pas permis — les nouveaux acheteurs auraient donc été obligés soit de lever leurs titres, soit de les revendre, soit de se faire reporter. Plusieurs d'entre eux auraient levé, surtout si les titres avaient continué à hausser, et le nombre des titres « flottants », ainsi appelés parce qu'ils n'ont pas de détenteurs définitifs, aurait diminué dans une certaine mesure ; d'une liquidation à une autre, le flottant aurait été peu à peu « classé » dans les portefeuilles et aurait cessé de peser sur le marché à terme. D'autre part, les acheteurs auraient pu revendre et bénéficier à leur tour de la différence entre le prix d'achat et le prix de vente. Enfin, si les titres avaient baissé, ces mêmes acheteurs auraient pu faire reporter leurs positions jusqu'au jour où un mouvement de hausse leur aurait permis de se dégager dans des conditions plus ou moins favorables. Les reports offrent donc pour les acheteurs l'avantage de différer leurs engagements ; ils peuvent avoir pour effet de leur permettre de diminuer leurs pertes ou même de réaliser des bénéfices, si la hausse succède à la baisse. En sorte que les capitalistes reporteurs favorisent les acheteurs et par suite les

mouvements de hausse. Supposons que la guerre n'eût pas éclaté : il est fort vraisemblable que le 3 1/2 aurait pu se maintenir à 92 et monter peut-être à 93 ; les acheteurs se seraient donc non seulement tiré d'embarras, mais ils auraient bénéficié de la hausse.

Si la liquidation du 31 juillet 1914 avait eu lieu, alors que les capitalistes reporteurs devaient naturellement faire défaut, on se serait alors trouvé dans une situation inextricable. Dès le 25 juillet, en effet, le 3 1/2 était tombé à 85 francs. Les acheteurs, qui avaient traité au cours de 92, auraient donc perdu 7 francs par titre, s'ils avaient pu trouver une contrepartie, ou lever les titres en payant 92 francs ce qui n'était plus coté que 85. Mais ces acheteurs étant incapables de se libérer par l'un ou l'autre de ces moyens, les intermédiaires auraient été responsables d'engagements qui ne peuvent plus être éludés depuis que la loi de 1885 a décidé la validité des marchés à terme. Enfin, si l'agent de change n'avait pas pu lever les titres, c'est la Chambre syndicale qui aurait dû exécuter elle-même le marché, en vertu de la solidarité établie par l'article 55 du décret de 1898. Dans cette hypothèse, la Chambre syndicale aurait commencé par réaliser l'actif des agents défaillants en vendant leurs charges. Puis elle aurait employé le solde de la caisse commune et les cautionnements à payer les dettes contractées par les clients des agents et dont ceux-ci étaient responsables. Mais comment supposer que ces diverses ressources, assez difficilement réalisables en temps de guerre, eussent suffi à liquider les engagements en cours et à rembourser les reporteurs auxquels il était dû, à ce moment-là, plus de 500 millions? En ruinant les intermédiaires, on ruinait du même coup le marché, sans aboutir à un règlement de comptes. C'eût été, d'ailleurs, une solution inique. La solidarité n'a évidemment pas été décrétée en vue des graves événements qui ont provoqué la crise de la Bourse, mais pour des cas particuliers. Il ne faut pas oublier, d'autre part, que l'agent de change n'est qu'un intermédiaire, dont le seul bénéfice est le courtage minime qu'il perçoit sur les négociations de ses clients. On pouvait d'autant moins commettre l'injustice de rendre les agents responsables de toutes les défaillances, qu'on ne leur donnait aucune aide ni aucun appui, comme on

l'avait fait en Angleterre. Enfin les imprudences commises ne pouvaient pas avoir été nombreuses ; jamais les positions n'avaient atteint un chiffre aussi peu élevé : alors qu'elles dépassaient, à Londres, 2 milliards et demi, elles n'atteignaient, à Paris, que 5 à 600 millions.

La solidarité imposée aux agents de change a eu pour résultat de fausser la nature des opérations à terme et des reports. Sachant qu'il était couvert non seulement par son agent de change, mais par la compagnie tout entière, le capitaliste reporteur ne s'est plus préoccupé de la destination de son argent : la qualité des titres employés en reports l'intéressait d'autant moins qu'il avait la certitude d'être remboursé de leur valeur à l'échéance convenue. Par suite, l'intérêt des reports avait une tendance de plus en plus marquée à se niveler ; il n'en coûtait pas plus cher de faire reporter des positions sur des valeurs de second ou de troisième ordre que sur des valeurs de premier ordre. Et si le capitaliste reporteur avait fini par se désintéresser de son opération, l'agent de change, assuré de trouver des concours pour reporter les positions de ses clients, pouvait à son tour commettre l'imprudence d'accepter des ordres sans prendre des garanties suffisantes, sans exiger notamment une couverture assez élevée. Il résultait de cette anomalie que les agents de change les plus scrupuleux étaient exposés à subir des pertes énormes, si certains de leurs collègues étaient moins avisés. Sous prétexte d'accroître les garanties du public, on les a plutôt diminuées ; on n'a pas réfléchi aux conséquences de cette solidarité mal comprise, qui, certes, a sa raison d'être pour les opérations au comptant et qui doit être maintenue de ce chef, mais qui va à l'encontre de son but, lorsqu'elle s'applique à des spéculations dont les intermédiaires directs doivent être seuls responsables.

Quoi qu'il en soit, l'intervention des capitalistes est indispensable pour soutenir le marché. Si les acheteurs à terme n'étaient pas assurés de trouver des concours pour faire reporter leurs positions à une liquidation suivante, lorsqu'un mouvement de baisse se produit, ils ne consentiraient pas à prendre des engagements, — et il n'y aurait plus de marché à terme possible. Par suite, les émissions de l'État seraient exposées à un échec. N'est-ce pas l'existence du marché à terme qui a

permis de contracter l'emprunt du 7 juillet dernier? Peut-on supposer qu'il eût été couvert si la plupart des souscripteurs n'avaient pas eu le moyen de se défaire de leurs titres, et si les nouveaux acheteurs n'avaient pas eu la ressource de pouvoir ajourner l'exécution de leurs engagements, grâce au mécanisme des reports? Il en a toujours été ainsi dans le passé et les divers emprunts d'État ont été contractés dans les mêmes conditions : souscrits par des capitalistes qui n'ont nullement l'intention de conserver ces valeurs en portefeuille, ils font l'objet de transactions plus ou moins longues sur le marché à terme avant d'être absorbés par l'épargne et définitivement classés.

Sans doute le ministre des Finances peut se procurer de l'argent, comme il le fait aujourd'hui, par des émissions continues de bons ou d'obligations de la Défense nationale. Mais il ne connaît pas d'avance le résultat de ces emprunts ; il ne sait pas si le public y souscrira ou non. Lorsqu'un titre n'est pas coté en Bourse — et il ne peut l'être que si l'émission est close — les acheteurs sont nécessairement timides, ils redoutent d'immobiliser leurs épargnes et de ne pas pouvoir retrouver leurs capitaux le jour où ils en auront besoin. C'est ce qui explique d'ailleurs pourquoi il a été beaucoup plus aisé de placer des bons remboursables à trois mois, à six mois ou à un an, que des obligations à long terme. Le placement des bons n'a même été rapide que lorsque les souscripteurs ont su qu'ils pourraient les faire escompter par la Banque de France. Mais il eût été imprudent d'émettre un vaste emprunt de guerre alors que le marché à terme n'existait plus.

*
* *

Cependant il faudra bien contracter des emprunts après les hostilités. Si l'on admet que, pour les réaliser, il est indispensable que le marché à terme ait repris son activité, on doit tout d'abord se préoccuper de sa réouverture, en cherchant les moyens de procéder à la liquidation ajournée et de régler les engagements du passé. Il s'agit, en termes de Bourse, de dégager la place, c'est-à-dire de rembourser les reports et de liquider les anciennes positions. Les combinaisons financières qui

ont été envisagées avaient pour effet de faire appel au concours de l'État. Qu'il s'agît de créer une « caisse de liquidation » ou de solliciter le crédit de la Banque de France, on aboutissait, sous des formes différentes, à la même conclusion : la garantie de l'État était indispensable pour réunir des capitaux. Sans doute cette garantie aurait pu être donnée, mais avec l'autorisation des Chambres, et, si les Chambres avaient repoussé le projet du gouvernement, la situation du marché ne se serait-elle pas aggravée? Il a semblé plus sage de ne prendre que des mesures transitoires, en attendant que la confiance se fût rétablie, grâce au succès de nos armes. Le décret du 27 septembre 1914 a donc accordé aux acheteurs de titres des délais pour se libérer. D'autre part, la Banque de France a consenti à faciliter aux agents de change le moyen de rembourser aux reporteurs les deux cinquièmes de leurs capitaux. On sait que ses statuts lui interdisent de se livrer à des opérations de Bourse et même de faire des placements en reports. Mais elle peut faire des avances d'une autre manière, en escomptant des effets de commerce, et c'est ainsi qu'elle a procédé. En échange du dépôt des titres et d'effets revêtus des trois signatures réglementaires, celles d'un agent de change, du reporteur et du syndic représentant la compagnie, la Banque a pu ouvrir à la Chambre syndicale des crédits réguliers et sans s'exposer au moindre risque. Toutefois les reporteurs n'ont usé de la faculté qui leur était accordée que dans des proportions assez faibles : c'est à peine si 15 millions ont été retirés de la Banque de France. Par contre, on a réussi à liquider à l'amiable des positions importantes et à diminuer ainsi le montant des engagements d'une centaine de millions.

Les mêmes difficultés se sont produites sur le marché de Londres où l'on a dû se borner à des arrangements provisoires et limités. La Banque d'Angleterre a accordé aux reporteurs, avec la garantie du gouvernement, des avances s'élevant aux trois cinquièmes de la valeur des titres engagés à la condition que ces reporteurs ne fussent pas des banquiers auxquels l'État était déjà venu en aide en leur remettant des billets pour faire face aux retraits des déposants, mais le règlement de toutes les opérations restées en suspens depuis le mois de juillet a été ajourné pendant une période qui pourra se pro-

longer jusqu'à douze mois après la fin des hostilités. Les acheteurs qui ne lèvent pas leurs titres, devront payer, il est vrai, un intérêt plus ou moins lourd selon la nature des valeurs négociées. Enfin, pour éviter une baisse, qui porterait aux acheteurs les préjudices les plus graves, il a été convenu que les titres reportés ne seraient mis en vente que lorsque les cours auraient atteint ou dépassé ceux du mois de juillet. La combinaison anglaise ne peut donc pas nous servir de modèle. Si elle offre l'avantage de dégager 60 p. 100 des reports, au lieu de 40 p. 100 [1], elle a l'inconvénient d'ajourner le règlement des différences pendant une période beaucoup trop longue, et, par cela même, d'entraver la reprise des affaires de Bourse. Mieux vaudrait, croyons-nous, se résigner à liquider les positions et à fixer les différences que d'attendre une hausse générale des cours dont il est impossible de prévoir la date. Ces différences seront sans doute assez élevées, mais on pourra accorder certains délais à leurs débiteurs, à la condition qu'ils se libèrent partiellement et qu'ils payent les intérêts de leurs dettes. Quant au remboursement des reports, il pourra s'opérer par des versements successifs. Mais si l'on veut abréger la durée de ces liquidations, il faut aider les agents de change, qui auront la responsabilité des règlements de comptes, à trouver des ressources, et il faut, à cet effet, leur donner le moyen d'accroître leur crédit.

Ce n'est pas la première fois que la Chambre syndicale des agents de change doit faire face à ses lourdes obligations. En 1882, la déconfiture de la Banque de l'Union générale a provoqué une baisse énorme et les différences se sont élevées, en liquidation du 31 janvier, à près de 175 millions. Pour venir en aide au marché, la Chambre syndicale a dû demander aux sociétés de crédit et à des banques particulières une avance de 80 millions, sur nantissement de cent soixante obligations de 500 000 francs qui ont été d'ailleurs complètement remboursées au mois de novembre suivant. Mais, à cette époque, les disponibilités étaient plus grandes qu'aujourd'hui et, d'autre

1. Cet avantage n'est même qu'apparent : à Londres, les avances consenties aux reporteurs sont en effet calculées d'après les cours du 29 juillet 1914, qui étaient très bas ; à Paris, elles sont établies d'après les cours de compensation du 30 juin et du 15 juillet, qui sont beaucoup plus élevés.

part, les garanties offertes étaient plus fortes, car la Chambre syndicale avait la liberté d'augmenter ses courtages. Cette liberté lui a été enlevée par le décret de 1890 et, en 1898, sous prétexte qu'il limitait, dans une loi fiscale, les opérations du marché libre aux valeurs qui ne figuraient pas sur la cote officielle — ce qui n'était que la consécration matérielle et même réduite d'un monopole reconnu par le Code de commerce — le ministre des Finances a décidé de diminuer encore les tarifs de courtage. Mais il diminuait en même temps le crédit des agents de change, il les empêchait de constituer une caisse commune possédant de larges ressources, afin de pouvoir faire face à toutes les éventualités.

Ce qui importe au public, ce n'est pas de payer des tarifs aussi minimes que ceux d'aujourd'hui [1], c'est de faire des négociations en pleine sécurité. Si le monopole des agents de change ne se justifiait point par la nécessité d'assurer la loyauté des transactions, d'en contrôler la sincérité et de donner des garanties particulières aux acheteurs et aux vendeurs, il serait évidemment inutile. Or, chaque fois qu'on l'a discuté, on a reconnu qu'il s'imposait dans un intérêt public, et que, s'il était supprimé, on ne pourrait le remplacer que par une organisation éphémère. Dans ces conditions, il valait mieux accroître la force et le crédit des agents officiels du marché que de restreindre leurs moyens d'action en diminuant le rendement de leurs charges. On l'a, d'ailleurs, si bien compris que la question du relèvement des tarifs n'a cessé de se poser depuis dix ans et qu'elle allait enfin avoir une solution lorsque la guerre a éclaté. Ajoutons que cette solution a surtout pour objet de maintenir, dans l'intérêt du public, la valeur des charges ou pour mieux dire leur garantie, de conserver les commanditaires ou d'en trouver d'autres, lorsqu'un office devient vacant, de faciliter un emprunt de liquidation et de permettre la constitution d'un fonds de roulement important. La majeure partie des ressources fournies par l'augmentation des courtages devrait servir exclusivement, selon nous, à alimenter la caisse

1. Le décret du 27 prairial an X fixait les tarifs des courtages à raison « d'un quart d'un franc pour 100 francs ». Les tarifs de 1898 les ont abaissés à 10 centimes pour 100 francs, avec réduction sur les négociations de la rente française à terme.

commune des agents de change, et non à provoquer des bénéfices supplémentaires.

Ces mesures semblent d'autant plus nécessaires que les affaires de Bourse ont diminué dans de sensibles proportions, non seulement depuis le commencement des hostilités, ce qui est naturel, mais dans les trois années qui ont précédé la guerre actuelle. En ce qui touche les opérations au comptant, la cause de ce fléchissement est bien connue. La puissance d'épargne de notre pays, qui est considérable, n'en est pas moins limitée, et, si on la dirige vers des émissions incessantes de valeurs mobilières étrangères, il est clair qu'elle délaissera les titres cotés en Bourse. Les vastes opérations de crédit lancées par les maisons de banque et qui ont fait l'objet de placements directs aux guichets de leurs succursales, ont créé une concurrence redoutable aux anciennes valeurs : on peut même ajouter qu'elles n'ont pas toujours été inspirées par un vif souci de l'intérêt national. Lorsqu'on a, par exemple, autorisé, l'an dernier, un emprunt ottoman de 500 millions, on n'a certainement pas pris, les événements l'ont bien démontré, la précaution de s'assurer des garanties nécessaires sur l'emploi de cet argent français. Et, de même, lorsqu'on a autorisé, à la même époque, l'emprunt hellénique de 350 millions, on ne semble pas avoir imposé à ses bénéficiaires des obligations assez nettes. Quoi qu'il en soit, il est évident que plus les émissions directes sont abondantes, plus les transactions deviennent rares sur le marché au comptant.

Par contre, le marché à terme devient plus animé lorsque des émissions publiques sont en voie de réalisation. Les emprunts sont un aliment à la spéculation : on achète ou l'on vend des titres nouveaux, quand on croit à la hausse ou à la baisse, et l'on achète d'autant plus volontiers, ce qui est indispensable pour le classement des titres, que l'argent est plus abondant et les reports moins onéreux. Ceux qui soutiennent ainsi le marché ne sont pas, comme jadis, des capitalistes qui se livrent à de larges spéculations : ils ont été remplacés depuis longtemps par la foule des petits spéculateurs dont les ressources sont infiniment plus restreintes. Ce changement était inévitable à partir du jour où des syndicats financiers se sont formés pour garantir les émissions publiques et où il a été plus

aisé de s'enrichir en prenant des participations qu'en achetant des titres à la Bourse. Il serait vain de s'étonner de la transformation qui s'est opérée et de la regretter : elle existe et il faut en tenir compte.

C'est au seul point de vue de l'honnêteté et de la loyauté des conventions qu'il conviendra de se placer quand on procédera à la réorganisation du marché. Les autres considérations d'intérêts particuliers devront céder le pas aux nécessités de l'intérêt général. Au surplus, ce n'est pas le moment de se livrer à des expériences ou à des innovations incertaines. Il faut aller au plus pressé : faciliter la liquidation des engagements du passé, aider la Bourse à sortir des embarras qu'ont créés les événements extérieurs. Si l'on doit éviter d'accroître les charges et les responsabilités de l'État, il est juste de donner aux intermédiaires officiels le moyen de régler par leurs propres ressources les pertes que la guerre a provoquées. La Bourse de Paris est atteinte, mais elle n'est pas sérieusement menacée : elle reprendra son essor dès que la victoire de nos armées se sera affirmée par la libération du territoire.

GEORGES LACHAPELLE

IMPRESSIONS DE GUERRE

EXTRAITS D'UN CARNET DE ROUTE

20 août.— Nous partons pour Saulcy près Saint-Dié — probablement pour aller prêter aide dans un grand combat qui se prépare au col de Saales. Voyage monotone sous le soleil très chaud et à travers un pays très beau, mais dont je ne sais jouir. Je suis trop passif. Je remarque cependant la beauté de la descente du col du Plafond.

Nous arrivons à Saulcy : j'aurai un lit — tant mieux, car je suis un peu rompu. Aspect lamentable d'une grande filature abandonnée depuis la guerre — et où j'installe mon infirmerie. D'A... nous paie des vins généreux en l'honneur de ses trente-huit ans. Je songe à me coucher.

Alerte ! — Nous partons pour le col du Bonhomme, près Fraize, et, pour cela, nous devons revenir de six kilomètres sur nos pas. Départ dans la nuit : les hommes s'appellent pour se reconnaître, invectivent leurs chevaux. « 41e, 42e, par ici. Vérifiez vos attelages ! » Comment se reconnaître dans la nuit? On part, on s'arrête, les attelages se bousculent; on repart, et c'est ainsi une série de départs et d'arrêts soudains, marqués par des cris, des jurons. Je me colle à une queue de batterie et je pars avec mon ambulance.

Et le voyage continue à travers la nuit très pure, très

calme, fraîche, un peu embrumée. Pas de lune ! Nous allons ; je ne vois rien que des ombres. Les villages que nous traversons ont encore quelques lumières ; les bureaux de poste, les mairies sont éclairés. Dans leurs rues resserrées, les pas de nos chevaux résonnent. Les hommes dorment à demi et se fient à leurs chevaux. Le froid est de plus en plus pénétrant.

Fraize ! Deux heures du matin ! Les rues grouillent de fantassins formant dans la nuit des masses sombres, alignées au long des trottoirs, difficiles à distinguer. Parfois seulement, une cigarette qui brille vous les indique ; vous les voyez assis, debout ou étendus de tout leur long à terre, comme morts. Ils parlent entre eux, et, dans la nuit, c'est un murmure vague, coupé d'éclats de voix. Cela donne une impression un peu sinistre : je pense à un champ de bataille.

Après Fraize, nous commençons de monter la pente en lacets qui conduit au col. Quelle montée dans la nuit ! Il faut laisser souffler les chevaux fréquemment ; les lumières de Fraize paraissent de plus en plus profondes et lointaines.

... Nous montons toujours pas à pas, lentement ; les chevaux s'endorment ; les hommes aussi.

Il fait froid.

Silence impressionnant.

De temps en temps, sur le fossé, une masse couchée : c'est un fantassin qui se repose, un traînard d'une troupe qui nous précède.

... La montée est de plus en plus lente et pénible, et froide. Pour ne pas s'endormir, les hommes mettent pied à terre et marchent. Dieu que c'est long ! Il y a deux heures que nous montons ainsi.

... Bientôt, le froid s'accuse ; la nuit devient moins douce ; les monts et les vallées commencent à s'estomper : c'est sans doute le prélude de l'aurore. Soudain, devant moi, de la forge, une masse roule sous la roue ; un cri rauque, horrible : c'est un homme endormi qui est tombé. J'ai une crainte vive et brusque. Mais il se relève, se secoue : ce ne sera rien ! Par bonheur, la roue lui est passée sur le thorax.

... Nous montons toujours. Le jour se lève maintenant et des vallées très belles se dessinent, surmontées et cerclées de monts noirs de sapins.

... Enfin ! nous allons arriver. Les arrêts se multiplient, les premiers rayons du soleil percent la forêt.

Nous rencontrons des chevaux, des caissons, des canons. Ce sont les troupes d'artillerie que nous venons remplacer. Les hommes sont un peu hâves et amaigris, mais plaisantent, montrent leurs trophées : des casques, des tuniques, des souliers, des sabres, des gamelles. Avec leurs barbes longues et leurs habits boueux, fripés, ils ont un peu l'air de bandits. Quelques-uns sont très jeunes, ont des voix de filles : ce sont de jeunes recrues de 1913 ! Dans les profonds de la forêt qui borde la route, on aperçoit des abris de fortune en branchages de sapin.

On voit des hommes qui dorment enfouis dans la paille et le foin, couverts d'oripeaux bizarres, couvertures, draps, matelas, etc... Quel assemblage et quelle bohème, vraie celle-là !

... Nous sommes arrivés. Je fais en hâte un peu de café pour nous réchauffer. Il est cinq heures !

Les fantassins arrivent. Quel troupeau d'hommes ! Sales, décharnés, ils marchent avec peine en se raidissant ; les emmènerait-on au feu ainsi?... Impression pénible. Ils marchent depuis deux jours et deux nuits et n'ont pas mangé hier soir.

Au moment où ils allaient manger la soupe, alerte ! On renverse les marmites, et en avant ! Et ils ont marché, et ils sont venus, beaucoup en se traînant, jusqu'ici.

Ils s'arrêtent, font vite un peu de café ; puis, on les rassemble. Ils ont eu le temps de s'acharner sur la borne frontière renversée, d'en briser les morceaux avec une masse et d'en prendre chacun un. On les rassemble en arrière, sur le territoire français ; on déploie le drapeau, et les voici qui repartent et franchissent la frontière drapeau en tête. Comme ils se raidissent pour marcher droit ! Moment d'émotion !

... Ils ont défilé et se sont égaillés en diverses directions : ils vont aux avant-postes ! Puissent-ils se reposer un peu et se refaire, car je ne sais comment ils pourraient combattre.

Ceux qui restent au col ainsi que les nôtres se répandent dans les bois, fouillent les taillis, retournent les moindres objets. Ce qu'ils cherchent, et ce qu'ils vont chercher patiemment à longueur de jour, sous les arbres où les autres se sont

battus, c'est quelque chose d'allemand, quelque dépouille ! Ils vont ainsi se pénétrer peu à peu de l'odeur de la guerre. Ils s'imaginent trouver encore quelque cadavre allemand. Comme l'homme réapparait à travers l'habit usé de la civilisation !

Et moi-même, j'ai une certaine hâte de m'approcher, de percer les mystères de ces sous-bois où les hommes qui s'y sont égorgés il y a quelques jours ont semé des lambeaux de toutes sortes, de comprendre la guerre, que je n'ai pas encore bien comprise.

... La journée se traîne ainsi ; tous sont fatigués, morts de sommeil.

21 août. — Ce matin, nous partons à sept heures avec le commandant, pour explorer le pays. Tous les officiers sont là. Nous repérons les points importants, sièges possibles de défense, d'emplacements de batterie. Nous dévalons des pentes abruptes, des prés verdoyants. Nous passons près des maisons canonnées : il n'en reste plus que des murs noircis par l'incendie. Tout est éventré, brisé, désossé ; les murs sont troués, les lits saccagés. On a l'impression de la vie interrompue brusquement : tout est démoli, sali, vide d'hommes. Pauvres gens !

Nous explorons les retranchements d'où les Allemands ont été chassés par notre artillerie. Nous grimpons sur les crêtes qu'ils ont abandonnées et qu'occupent nos soldats maintenant.

A B..., des maisons détruites, un énorme trou dans le mur de l'église. Les habitants sont craintifs, nous font de petits saluts, de timides bonjours, à mi-voix. Ils sont évidemment un peu hébétés, incertains.

Le vieux curé, franchement heureux de nous voir, ému, et à la santé de qui nous buvons ! Le vieux médaillé de 70, qui a arboré sa médaille, et dont les maisons ont été détruites par nos obus !

... Le soir, le bruit court que nous partons cette nuit pour l'Alsace.

... Nous partons en effet, hélas ! Les Allemands ont refoulé les nôtres à Sainte-Marie. Mauvaise nuit.

22-23 août. — Je me lève à deux heures du matin. Il fait

froid. Tout est embrumé d'une brume épaisse et humide. Je m'habille, fais rapidement ma toilette, et bientôt je suis prêt. La 42e batterie part pour le col des Bas-Genelles : j'envoie avec elle mon médecin auxiliaire. Je reste avec les deux autres batteries, qui vont se poster à l'ouverture de la vallée fermée au fond par ce col.

Je prends avec le commandant un café au lait sans sucre. Nous sommes tous un peu préoccupés : sans doute la surprise de partir si tôt, l'échec des nôtres, la brume !

... La brume ne se dissipe pas ; elle s'abat sur les arbres et la route, comme une fumée grise, par vagues successives. Nous attendons toujours avec l'échelon et les fantassins qui nous appuient.

... Une estafette arrive, apportant une dépêche : on demande d'urgence un bataillon et une batterie pour Wissembach. J'en envoie copie au commandant. Tout cela me paraît bien contradictoire et m'attriste : j'ai de sombres pressentiments, je vibre à la moindre nouvelle.

... Toujours la brume, qui passe dans la porte ouverte. Je fais faire du feu par mes hommes.

... Je viens de parler avec un capitaine d'infanterie. Il ne m'a pas caché ses craintes. On redoute une attaque allemande, vers le Rosberg à douze cents mètres d'ici, et les troupes d'infanterie sont trop peu nombreuses et trop peu aguerries pour nous couvrir et résister sérieusement. Dans les bois, les hommes du génie font des tranchées, abattent des arbres qui tombent avec des craquements sinistres, barrent les chemins et les sentiers, préparent la défense.

La 41e et la 43e batterie reviennent au col en hâte et, aussitôt, descendent vers Fraize pour Wissembach, où nous allons au secours des colonnes de Sainte-Marie. Tout le monde part ; je suis. Arrivés en bas, contre-ordre pour la 41e ; seule la 43e continue. Je laisse remonter la batterie et je reste avec S...

Nous mangeons, buvons. Dieu que je mange et que je bois depuis que je suis en campagne ! Nous faisons des provisions ; puis, à cheval et en route pour le col. Temps délicieux.

Nous rencontrons un groupe de soldats conduisant deux civils accusés d'avoir dépouillé des morts.

Nous rentrons gaiement. Je retrouve R..., rentré, lui aussi, avec la 42e

Le canon tonne vers Sainte-Marie.

Bruits mauvais !

Le lieutenant V..., de la 43e, revient en automobile. Il leur est impossible de gagner leur destination. Il est passé près du champ de bataille : carnage. Le 2e groupe, où se trouve B..., aurait été très éprouvé. On craint de voir les Allemands envahir la plaine. Fraize serait menacé, notre ligne de retraite compromise !

Tous sont nerveux et sombres.

Le canon tonne furieusement vers Sainte-Marie.

Le commandant craint que nous soyons embouteillés au col.

Le désarroi s'aggrave; on attelle en hâte. Nous mangeons très vite un repas que nous ne finissons pas : nous ne parlons pas : tristesse et crainte.

Une sentinelle a cru voir une patrouille allemande, là, tout près, dans les bois, et a tiré.

A cheval, et au trot !

Nous nous retirons vers le col de Louchbach, d'où nous pourrons, le cas échéant, gagner Gérardmer. La route à travers bois est mauvaise, défoncée, encombrée de troncs d'arbres jetés en travers ; la marche est coupée d'arrêts, d'attentes impatientes.

Au loin, le canon tonne à coups précipités, sourds, ouatés: « C'est la poursuite », me dit le commandant.

Nous arrivons à la nuit. Le commandant fait former le parc et ranger les canons et les caissons. Les chevaux resteront attelés et sellés, prêts à partir.

Il fait froid, on ne se parle que par monosyllabes, les hommes sont remplis de crainte et, moi-même, je me sens envahi par un sentiment inconnu de timidité.

Si l'on allait être attaqués ? C'en serait vite fait de nous ! Ce lieu est sinistre et m'a tout l'air d'un coupe-gorge. On pose les sentinelles; le commandant ordonne à la section d'infanterie qui nous soutient de faire des patrouilles toute la nuit. Il est soucieux et fait, dès ce soir, explorer les routes de dégagement : les officiers reviennent en annonçant qu'elles sont imprati-

cables. Ce lieu me paraît plus sinistre encore ! Sale affaire !

Le canon tonne obstinément malgré la nuit.

La brume tombe. Chacun revêt son manteau et cherche un endroit sous les arbres pour dormir. Quel froid pénétrant ! Je me promène de long en large, allant de l'un à l'autre : même pessimisme partout; impression d'être à la merci d'un coup de main, sans presque pouvoir se défendre.

La panique ne serait-elle pas l'aggravation de cet état moral?

Le commandant se couche sous une voiture, sur un brancard que je lui ai fait dresser. Il me parle longuement : lui aussi est pessimiste. Il m'annonce qu'il doit retourner demain à quatre heures voir le colonel à Bonhomme. Imprudence ! Je le lui dis. « C'est un ordre ! »

Je me remets à marcher dans la nuit froide; puis, je me glisse dans ma voiture médicale, parmi les paniers, les cantines, les gouttières, et je cherche à dormir. Difficile ! Le cheval est impatient, traîne la voiture, la secoue. Je m'assoupis.

Soudain, un cri affreux monte dans la nuit, déchire tout, se prolonge un peu, puis s'éteint. Je saute de ma voiture. Tout le monde est debout dans la nuit. Qu'y a-t-il? On eût dit d'un homme qu'on égorge !

Comme il fait froid ! Tout le monde grelotte. J'entends le claquement des culasses des mousquetons qu'on charge, des cliquetis de sabres... Des hommes partent vers le parc d'artillerie, d'où le cri s'est élevé. Nous attendons... Quelles minutes! Ils reviennent bientôt : c'était un homme qui rêvait.

Il nous a fait une fameuse peur.

Tout le monde fait des pas dans la nuit, en frappant le sol pour se réchauffer — et grelotte ! Je trouve S..., tout transi : je le fais monter à ma place dans la voiture, et je m'assieds par terre.

Il n'est que dix heures ! Quelle nuit ! Vite, le jour !

Je me hisse à nouveau dans la voiture avec S..., par-dessus les paquets, en m'accrochant. Je m'assoupis par intervalles. « Halte-là ! Halte-là ! Qui vive ! » ...Encore une hallucination de sentinelle !

... Trois heures ! Je me lève, et vais vers le commandant :

il se sangle, fait préparer son cheval, et part avec ses éclaireurs dans la nuit qui va finir.

Peu à peu, le jour s'accuse; on se distingue, puis on se voit. Enfin !

Nous explorons les voies d'accès : l'une sera praticable.

... Le commandant est revenu et rapporte des ordres : en route pour le col des Bas-Genelles !

Je monte à cheval. Nous partons. Quel beau matin ! La dernière brume se lève sur les vallées profondes. Le soleil passe la crête des monts .

Nous devons aller vers Sainte-Marie-aux-Mines pour une contre-attaque.

*
* *

9 septembre. — Fays. — Je m'apprêtais à monter à cheval quand une nouvelle nous arrive : départ à cinq heures et demie. il en est quatre. Vite, on se prépare; on mange copieusement; puis en selle, et en avant ! Direction : Rambervillers. Nous devons cantonner à Vanemont, à vingt-cinq kilomètres d'ici. Nous traversons Bruyères à la nuit. Des nuages noirs montent à l'horizon, d'au-dessous desquels de temps à autre des éclairs jaillissent. Ou je me trompe beaucoup, ou nous aurons orage avant qu'il soit longtemps.

Nous marchons rapidement, dévalons les pentes, et nous engageons bientôt en forêt. Le nuage monte, les éclairs se multiplient, coupant brusquement l'opacité de plus en plus dense de la nuit. Je profite d'une halte pour faire dérouler les manteaux de mes hommes, et je revêts le mien. Quand nous repartons, l'opacité de la nuit est telle que l'on ne se voit même pas : tout est noir, et les arbres, la route, les hommes n'apparaissent que brusquement, de temps à autre, à la lueur d'un éclair immense, pour disparaître aussitôt dans une obscurité plus grande. La pluie commence à tomber par larges gouttes et, bientôt, c'est un véritable déluge. Nous ruisselons d'eau ; la route n'est plus qu'un torrent ; les hommes se serrent dans leurs manteaux et se courbent sur leurs chevaux.

De temps à autre passe au trot un cavalier, qui nous frôle et

qu'on ne voit même pas : c'est un agent de liaison qui rejoint.

Où sommes-nous? Où allons-nous? Qu'importe !

... Je ne sais rien de plus féerique que ces visions brusques d'une forêt chevauchée par une troupe de cavaliers, à la lueur soudaine et immense des éclairs, laissant retomber après eux tout dans le noir le plus absolu, un noir d'aveugle.

Qu'elle fut longue, cette chevauchée, et interminable la nuit toujours aussi noire, avec les éclairs, le tonnerre, la pluie torrentielle. Et nous marchions toujours, faisant de temps à autre de longues pauses, couchés sur nos chevaux nerveux, de plus en plus percés par la pluie.

... Quelques lumières, un village. « Halte ! Formez le parc ! » Je descends de cheval, je range ma voiture et, à la lueur des éclairs, je vois les canons et les caissons s'engager dans un champ voisin inondé. Enfin ! On va pouvoir s'abriter un peu. Mais non ! Contre-ordre ! « En avant ! » — Et nous voilà repartis.

... Le temps passe, et nous allons toujours. La nuit devient moins épaisse; on commence à voir autour de soi. Nous sommes ruisselants, trempés jusqu'aux os.

Dans la pénombre, nous croisons des troupes : artillerie, trains de ravitaillement, ambulances.

Dans un village, voici toute une ambulance divisionnaire, avec des convois de blessés. J'en conclus que nous devons être près de la ligne de feu, et qu'en fait de cantonnement, nous coucherons dans les tranchées !

... A deux heures du matin, nous entrons dans des faubourgs : c'est Rambervillers. Dans la demi-obscurité, je distingue des rues désertes, des toits éventrés. Tout cela, dans cette lumière, paraît lugubre.

... Des troupes, toujours des troupes !... Nous allons très lentement maintenant, nous arrêtant à chaque instant ! Où allons-nous donc?

A un carrefour de rues, nous voici tout à fait arrêtés. Des hommes, les uns mettent pied à terre, d'autres dorment sur leurs chevaux ; je somnole. Dans la fin de nuit, les voix et les pas résonnent et montent dans la rue déserte.

... Le temps passe, et nous sommes toujours là. Les maisons, peu à peu, se précisent et nous offrent leurs mines délabrées,

dévastées. Les attelages ont perdu leur ordonnance et se placent en tous sens.

Enfin, nous repartons, traversons la ville, et nous arrêtons à la sortie. Je descends et vais à un petit débit, prendre un café avec le commandant. Les batteries sont allées là, tout près, se mettre en position; car nous sommes bien sur la ligne de feu.

10 septembre. — Le jour venu, je vais reconnaître les positions des batteries et place mon poste de secours dans une maison abandonnée, à la porte de la ville. Je mange une croûte de pain; je me couche sur un brancard et fais un somme.

A onze heures, je monte à cheval et vais rejoindre les autres officiers, dans un château, situé en avant, entre les batteries, derrière les bois où sont les avant-postes.

Tous les officiers, artilleurs et fantassins, sont là. Je fais remarquer à mes camarades combien cela me semble imprudent. La plupart sont de mon avis; d'autres sourient. Comme nous en devisons, en prenant le café, un bruit de feuilles violemment écartées, de faisan qui s'envole, fuse au-dessus de la maison et, là, devant nous, un obus éclate dans un nuage de fumée.

Tout le monde est debout! En un instant, la salle et la véranda sont vides. Avec le commandant et quelques soldats, je vais contre l'aile droite de la maison.

Maintenant, les obus pleuvent partout. Ils sifflent au-dessus de nos têtes. Nous les reconnaissons, les « sentons » passer et, tout aussitôt, ils éclatent avec fracas, en l'air, dans un ballon de fumée jaune; par terre, en s'ébrouant et en creusant des trous énormes. Ils se promènent autour de la maison, sur les bois, dans la vallée, tout près, très loin, partout. Les chevaux sont affolés; les hommes saluent et se serrent. Je me sens nerveux : le commandant, un peu pâle, mordille sa moustache.

Quelle pluie autour de la maison et de la batterie située juste devant nous! Les hommes sont impressionnés par ce baptême inattendu. Les uns sont muets; d'autres disent de rares paroles; d'autres parlent avec volubilité; d'autres ricanent ou blaguent. Un camarade s'assied dans un fauteuil.

Et le déluge continue.

Psisss... paouff. Tout le monde s'est serré contre le mur : c'est que celui-là vient de passer diablement près. Il est tombé là, près de moi, dans un massif de dahlias, et a tout vidé, semant terre et fleurs partout. Un morceau de fonte jaune et rouge est tombé à mes pieds.

Pssss... rrrac ! Celui-ci vient de hacher les sapins à notre droite. Mon cheval, au-dessous, s'affole, se cabre, tourne.

Décidément, nous sommes repérés.

Et nous ne pouvons répondre ! Les hommes sont à leurs pièces ; mais, où tirer?

... Il faut que je m'en aille préparer ma visite. Je profite de ce qu'un obus vient de tomber sur le bois, dans la direction de l'infirmerie, pour partir, laissant là mon cheval ; et j'arrive sans encombre.

... J'ai eu peu de monde à ma visite. Trois heures durant, les obus ont plu sur nos batteries, sans grand mal d'ailleurs. Et puis, nous avons ouvert le feu à notre tour et, peu à peu, ils se sont tus.

Le soir, le bruit court que nous avons détruit une batterie ennemie. Heureux hasard, ou imagination d'artilleur? Les hommes sont joyeux.

Je fais préparer un lit pour le commandant à l'infirmerie et je me couche sur un brancard. Pourvu que la nuit soit bonne !

11 septembre. — Bonne nuit ! Levé de bonne heure, je bois un peu de café, fais ma toilette, réinstalle mon infirmerie dans une autre maison et vais me rendre compte de l'état des batteries. Rien de nouveau : tout va bien, on est en train de repérer les positions ennemies.

De temps en temps, un coup de canon ; mais, en réalité, tout est calme : les Allemands restent tranquilles. Après le déjeuner, je vais dans Rambervillers tâcher de « réquisitionner » un peu d'alcool, dont nous n'avons plus. La ville est vidée, abandonnée, morte. A peine si trois ou quatre boutiques sont encore ouvertes. Tout a fui. Impossible de trouver la moindre chose. Les maisons sont closes, les vitres sont brisées, les persiennes fermées, les contrevents tirés ; quelques-uns battent au vent ou pendent comme un membre cassé. Des toits sont enfoncés,

des murs démolis. Les rues sont jonchées de fils télégraphiques, de gravats, de pierres, de poutres calcinées, de tuyaux de cheminée, de vêtements.

Tout cela est lamentable et lugubre, comme on ne peut imaginer. Parmi cette désertion, des soldats circulent, cherchant des vivres, de l'alcool, ou curieux de tout, du moindre débris qu'ils rencontrent, le ramassant, le tournant et le retournant, le flairant, le rejetant.

Dans l'église, les vitraux sont brisés, en pièces. Une vieille prie tout haut. En sortant, j'aperçois à l'angle d'une maison, un vieux chapiteau avec, à côté, cette inscription : « La vie ne nous est donnée que pour mieux nous préparer à la mort. — 1570. » On le croirait.

Huit heures du soir. — Nos batteries ont tiré toute la journée et nous n'avons pas entendu un seul coup de canon allemand. Ce soir, nous venons d'apprendre les premières nouvelles d'un succès français dans le Nord, et nous sommes joyeux. Une certaine inquiétude nous tient au sujet de deux capitaines non encore revenus de leur poste d'observation sur les lignes. Enfin, ils arrivent. Ils ont parcouru la forêt sous une grêle d'obus dans la nuit, se prenant dans les branches, tombant dans les trous, heurtés des éclats des arbres hachés par la mitraille. Ils sont mouillés, pleins de boue et dans un état minable. Ils se mettent à manger, mais ont une surexcitation extraordinaire. Le capitaine X... parle avec volubilité, sans cesse, et toujours des mêmes choses. Impossible de les faire se coucher, et il est dix heures; ils se lèveront à trois heures du matin et, la veille, ils n'ont pas dormi... Cela n'ira pas longtemps ainsi.

12 septembre. — Assez bonne nuit! En rentrant, j'ai trouvé des draps propres et me suis déshabillé ! A quatre heures du matin, le commandant me fait appeler pour me dire de me tenir prêt à partir : l'infanterie a l'ordre du général de s'emparer de Nossoncourt, et nous devons l'appuyer. Je fais atteler et m'installe dans un petit café au coin de la route, pour prendre un peu de lait. Et j'attends en écrivant à L...

Le canon bientôt tonne furieusement sans arrêt ; de tous côtés, constamment, passent des troupes, fantassins, cavaliers, génie, des officiers d'état-major, des automobiles. Partout règne une activité fiévreuse. J'apprends la nouvelle offi-

cielle de la défaite des Allemands. Enfin ! Je reçois l'ordre de partir avec les échelons. Nous allons de l'avant vers Baccarat. Nossoncourt est à nous ; les Allemands battent en retraite sur toute la ligne.

Le canon tonne toujours, sans arrêt. Nous partons. Après bien des à-coups, nous traversons la forêt de Rambervillers et arrivons en plein terrain, à la lisière des bois. Devant nous, sur le bord de la route, une ferme en ruine. Des chevaux morts, des vêtements épars, des cadavres non enterrés, des débris de toutes sortes, képis, sacs, fusils, cartouches, la route éventrée par des obus nous disent une lutte récente et âpre.

Là-bas, Englemont brûle ; plus loin, deux villages s'étagent, apparemment intacts, avec leurs briques rouges au milieu des prés verts. La forêt est dévastée : branches brisées, feuilles roussies, arbres entiers écorcés, troués ou coupés net, ou pulvérisés, comme tordus ou cassés sur le genou. En l'air pendent des bouts de fils télégraphiques tombant des poteaux penchés, presque couchés.

A mesure que nous avançons, tout se précise, se multiplie. D'abord, ce n'étaient que des débris sans nombre et sans nom. Maintenant, voici, sur la route, un capitaine de fantassins, les deux jambes coupées au ras du tronc. Et puis, c'est le charnier qui commence : au long de la route, dans les fossés, dans les tranchées, derrière les bottes de paille, dans les sillons, partout.

Ce sont des fantassins morts depuis assez longtemps déjà, ballonnés, noirs, les yeux ouverts, horribles, les mains crispées : les uns fauchés, tombés pêle-mêle ; les autres morts à leur poste. L'un est à genoux dans sa tranchée, penché sur son fusil ; mais sa tête a roulé sur son épaule. L'autre est debout, figé, collé à la paroi d'argile.

En plein champ, voici une batterie d'artillerie en position encore : les canons raides, bouche bée, braqués, comme morts eux aussi. Ils ont de terribles blessures la plupart : affût brisé, roue éclatée, bêche tordue, vrillée. A leurs pieds, deux servants tués gisent dans les sillons.

Tout cela se mêle à des tuniques, des képis, des casques, des livrets, des cartouches, des gamelles, des cartouchières, des baïonnettes, des souliers, et répand une odeur écœurante. De

place en place, des cadavres de chevaux se mêlent à ceux des hommes.

Nos hommes, au milieu de tout cela, cheminent d'abord en silence, se montrant successivement les cadavres; mais, bientôt, leur curiosité reprend le dessus. Ils fouillent tout des yeux pendant la marche. Quand le convoi s'arrête, vite, ils descendent, s'égaillent dans les fossés et dans les prés, fouillant, cherchant tout.

Ils reviennent chargés de dépouilles diverses : casques, sabres, tuniques, souliers, outils allemands. Volontiers, ils s'en revêtent. Ils ont aussi la curiosité des cadavres, des noms, des grades, du pays. Ils se promènent parmi les débris, les yeux fouilleurs.

... Tout le long du chemin, la revue macabre continue. De place en place, maintenant, de petits tumuli apparaissent, fichés d'une croix de branchages, toute nue ou avec quelques fleurs ou un bidon, un képi, une petite couronne de feuillage; ou bien d'une baïonnette clouant au sol une épitaphe : « Au bon copain X... »; ou, simplement, d'un nom sur un morceau de papier blanc mal déchiré, souillé de boue.

... Nous allons toujours. Voici maintenant les premières maisons d'un village dans les pruniers. C'est Ménil. Ce fut, plutôt; car, maintenant, quel spectacle ! Un clocher en ruines, décapité, au-dessus de ruines de maisons. Y a-t-il deux ou trois maisons intactes, c'est-à-dire habitables, non dévastées? Les autres n'ont que leurs murs, effondrés, écroulés, encore fumants, penchés sur les poutres calcinées. Il n'y a plus âme qui vive, hors des soldats, ici, et c'est à peine si l'on voit un chien lamentablement errer au milieu des décombres.

Le temps est mauvais, les nuages bas; de temps à autre tombe une pluie torrentielle.

Les Allemands ont fui. Certains, endormis dans les fermes, sont pris, désarmés et emmenés. Ils sont craintifs, semblent craindre les représailles, comme des chiens battus.

... A nouveau nous entrons en forêt et continuons sur Baccarat.

Dans une clairière, les batteries prennent position et nous nous installons pour déjeuner. Tous sont fatigués. Le capitaine X..., les traits tirés, la barbe longue, parle, parle sans

s'arrêter, dit des choses incohérentes, croit qu'on lui fait des reproches. Je m'aperçois qu'il divague. Il se met à pleurer comme un enfant ! Cela devait arriver. Je le couche dans ma voiture sur un brancard.

Des files d'émigrants passent, racontent leurs misères et comment les Allemands leur faisaient enterrer les cadavres de chevaux sous nos obus.

Le soir, nous descendons aux premières maisons du village. Il est huit heures : nous mangeons un beefsteak et nous nous couchons.

***

7 novembre. — Comme les tombes paraissent plus nombreuses dans les champs et au long des chemins ! Elles sont maintenant plus voyantes et plus crues, depuis qu'on a remplacé les croix de branchages hâtivement tressées, les baïonnettes et les képis fichés en terre, par des croix de menuisier et des couronnes de feuillage et de branches de sapin. Mais comme elles sont moins éloquentes aussi et moins poignantes ! On les sent apprêtées, faites après coup, par des êtres qui ne les ont pas vécues. Les pauvres tombes hâtives vous parlent et vous attirent ; non pas vous quelconque ; mais vous, le combattant, qui savez et qui les aimez ; vous pour qui elles auraient pu être. Elles vous arrêtent et vous disent tout bas : « Vois, c'est là précisément qu'il est tombé ; dans ce sillon-là ; là où tu es. On l'a étendu bien vite, tout chaud ; on a fermé le sillon sur lui : on n'a même pas eu le temps de laisser son nom. Sa baïonnette en terre et son képi, et ils sont partis vite, vite, en emportant son fusil tout frais de ses mains. Marche un peu, et tu trouveras son sac éventré, sa cravate, sa chemise déchirée.

« Vois derrière moi ce trou rond et ce pas : c'est là qu'il s'est agenouillé pour tirer son dernier coup, et cette cartouche est la dernière qu'il a brûlée. Et il y a déjà longtemps de cela ; car il y a toujours longtemps en guerre. La baïonnette s'est rouillée et le képi est tout fripé et dévoré des vers ; et l'herbe pousse très verte et très grasse sur la terre depuis. Qui d'autre sait qu'il est là, que moi ? »

Et vous passez le cœur serré, en cherchant d'autres, vous arrêtant aux riens qui restent sous les buissons et dans les herbes.

Votre œil scrute et fouille, s'accroche aux moindres débris, et fait faire à vos pas des détours pour voir ce que ce pourrait bien être que cette chose là-bas, au bout de ce champ, et ce papier souillé de terre ; et s'il n'y aurait rien sous cette gerbe d'avoine germée.

Vous allez, retournant la moindre gamelle, vous arrêtant au bord des trous d'obus, bêtement, sans pensée, interrogeant haineusement le culot vide, déchiré : « Quel mal as-tu fait, toi, et combien en as-tu tué? »

DOCTEUR P. J. M***

LES BARBARES

DE

LA GUERRE DE TRENTE ANS

Durant trente années, de 1618 à 1648, l'Allemagne a été ravagée par une guerre de dévastation. Cette guerre, que les historiens germaniques appellent la grande guerre, *der grosse Krieg*, est restée dans la mémoire des hommes comme une des époques les plus terribles que l'histoire ait connues. Nous voudrions montrer ce qu'ont été les chefs et les soldats allemands à cette époque, comment ils ont compris et pratiqué la guerre.

***

Vers 1600, l'Allemagne est un pays prospère. Les inventaires après décès des maisons de paysans révèlent l'aisance des classes rurales. Le commerce est riche. Les importantes transactions des grandes foires célèbres le prouvent : c'est sur les bords de l'Elbe et du Main que les banques internationales ont leurs plus importants comptoirs. L'art germanique se manifeste par de nombreux monuments, les hôtels sévères et mélancoliques, les *Rathäuser* sombres et rudes; par les œuvres

admirables des grands peintres du XVIe siècle, dont les musées des capitales allemandes sont remplis. Au-dessus des marchands et des laboureurs s'élèvent l'innombrable aristocratie des petits hobereaux et la multitude des princes.

Vaste empire fédératif resté sous la direction nominale de l'empereur du Saint-Empire romain germanique, l'Allemagne forme une mosaïque de plus de six cents cours : royaumes, duchés, landgraviats, margraviats, comtés, principautés, archevêchés, évêchés, que gouvernent autant de petits tyranneaux à peu près indépendants qui reçoivent avec respect les ordres impériaux, les baisent pieusement, puis les jettent au feu sans les lire. Grâce à cette quasi anarchie, l'individualisme germanique célébré par Gœthe s'est développé. La guerre de Trente ans a été causée principalement par la lutte de cet individualisme contre les essais de domination directe de l'empereur; elle a permis au caractère allemand de s'accuser, surtout chez les chefs qui ont conduit la lutte dans les divers camps, évangéliques ou catholiques. Dégageons les quelques traits communs à ces chefs.

Ils sont des hommes de guerre allemands. Élèves et héritiers de ceux qu'ont formés dans les âges précédents les âpres luttes contre les Slaves et les Turcs, ils sont durs et inexorables. La guerre est pour eux un état ordinaire. Non seulement l'adversaire n'est bon qu'à être détruit, mais l'habitant inoffensif est matière à spoliations et tortures. Ces gens produisent un étrange effet sur les Français d'alors, plus humains.

Lorsque en 1638 Jean de Werth, fait prisonnier à la bataille de Rheinfelden, est conduit à Paris, tout le monde veut le voir à Vincennes, comme on irait voir quelque fauve amené du désert : il a fait trembler la France lors de l'invasion de 1636, quand les Impériaux vinrent à deux pas de Paris, près de Pontoise. Une dame de la cour qui le contemple buvant et fumant en silence, exprime la vive impression que lui fait ce qu'elle appelle « un soldat allemand ».

Ils sont ambitieux, d'une ambition démesurée à laquelle ils sacrifient tout, loyauté, foi jurée, honneur. Les causes religieuses ou politiques qu'ils défendent finissent par ne plus être que des prétextes. Chef de l'armée catholique de l'empe-

reur, Wallenstein donnera des commandements à des protestants, prêt lui-même à trahir son maître pour passer au service du roi de Suède Gustave-Adolphe.

Ils sont braves, d'une intrépidité farouche. Nous verrons plus loin qu'ils mènent leurs hommes à l'attaque, les y ramènent et les y maintiennent. Ils donnent l'exemple. Pappenheim, lieutenant de Tilly, étant tué à Lützen en 1632, on trouve sur son corps cent cicatrices de blessures dont vingt reçues à la seule bataille de la Montagne-Blanche.

Ils sont cruels jusqu'à la férocité. Mansfeld et le duc Christian de Brunswick déclarent qu'ils veulent se faire un nom « par la terreur ». Lorsque le 24 mai 1621 Bethlem Gabor, roi de Hongrie, s'allie avec le sultan à Kossovo contre l'empereur germanique et la Pologne, l'engagement qu'il signe et qui est rendu public dans toute l'Allemagne, n'offusque personne :

« Je jure que je serai très impitoyable, très cruel, capital et à jamais irréconciliable ennemi de la maison d'Autriche et ruinerai toute la chrétienté... et surtout travaillerai et opprimerai tant que je vivrai les Polonais par mes armes. » La cruauté fait partie des articles de guerre que les généraux allemands de ce temps auraient pu rédiger.

Ils sont religieux et pieux. Gustave-Adolphe déclare à l'envoyé français Saint-Étienne, en 1632 : « Je sais que le Tout-Puissant m'assiste et que je suis envoyé de lui. » Attaquant à la bataille de Lützen, il s'écrie : « Au nom de Dieu, Jésus, Jésus, Jésus, fais-nous combattre aujourd'hui pour l'honneur de ton saint nom ! » Les impériaux ont pour devise : « Jésus, Marie ! » et les troupes de tous les partis marchent au cri : « Dieu est avec nous ! » *Gott mit uns !* Car Dieu est avec chacun d'eux : il est avec Jean-Georges, margrave de Brandebourg, adoptant la devise en français : *En Dieu gist ma confiance*; il est avec l'empereur Ferdinand II, le plus religieux de tous, qui se jette aux pieds de son crucifix dans les moments difficiles, comme cette fois où, menacé d'être attaqué dans Vienne, il entend, à la suite d'une fervente prière, une voix qui lui dit : « *Ferdinande non te deseram !* » « Ferdinand, je ne t'abandonnerai pas » et se relève consolé.

Regardons de près quelques-uns d'entre eux.

Albrecht von Wallenstein est le plus célèbre. Deux portraits d'Eger et de Munich montrent sa figure longue, pâle, anguleuse, son front haut et découvert, ses cheveux rejetés en arrière, son regard intelligent et dur, la moustache et la barbiche cachant une bouche serrée et une mâchoire carrée d'homme énergique. C'est un condottière. Né d'une famille seigneuriale pauvre, vivant chichement dans le cercle de Königgrätz en Bohême, orphelin tout jeune, il a été dès l'enfance un être violent et indiscipliné. Tout jeune il s'est fait soldat : il a combattu avec Alexandre Farnèse et les archiducs Mathias et Ferdinand de Styrie. Il se maria à une femme riche plus âgée que lui ; elle mourut bientôt, le laissant opulent propriétaire terrien en Moravie et en Bohême, et désormais en mesure de recruter des soldats. Il aime le faste et la parade. Il a construit à Prague un noble palais qui subsiste, maison de grand seigneur délicat. Il possède le château de Friedland, en Bohême, dont il fera ériger la terre en principauté, demeure paisible de la renaissance allemande, sur une hauteur, dominant une jolie rivière qui coule au milieu des arbres. Il s'entoure de pages richement habillés, d'une garde magnifique de grands et beaux hommes ; sa table est somptueuse. Personnellement, il est sobre et simple. Il approche du soldat, cause avec lui familièrement. S'il lui lâche la bride en campagne, en temps de paix, il le plie sous une discipline sévère. Il aime les braves et les récompense ; il punit les lâches.

Au combat, sa tactique est d'écraser l'adversaire par des masses d'hommes. Il s'entend surtout à exploiter la guerre ; il sait arracher aux pays qu'il occupe, par des contributions accablantes, le plus d'argent possible, afin de payer largement ses soldats.

Ernest de Mansfeld est aussi un chef à la tête rude, à la mâchoire forte. Sa moustache cache imparfaitement un bec de lièvre hideux. Il est petit, mal fait. Par sa froide énergie il a sur les troupes un ascendant extraordinaire. Lui aussi, n'est qu'un condottière. Ses mœurs sont méprisables ; il traîne après lui une séquelle de femmes de mauvaise vie. Les soldats le suivent parce qu'il ferme les yeux plus qu'aucun autre sur leurs excès et qu'il professe que tout est permis en temps de

guerre. Un de ses régiments de cavalerie est célèbre par ses cruautés. Les fumées des villages qu'il incendie annoncent son arrivée. Il est brave : lorsqu'il mourra à quarante-six ans de phtisie, il voudra mourir debout, l'épée au côté, habillé de son plus beau costume, et il recommandera à ses compagnons d'armes de continuer durement la guerre.

« Christian Herzog von Braunschweig » est un jeune homme qui a l'âge d'un *oberleutnant*. Son portrait, par Simon Passaeus, montre une tête anguleuse et sèche de junker sans pitié : froidement il commet toutes sortes de crimes ; il boit, s'enivre ; il meurt d'épuisement, à vingt-sept ans.

Puis voici des hommes en apparence plus modérés : Tilly — le lieutenant général Jean Tserclaës baron de Tilly — élevé par les Jésuites de Cologne, parti simple soldat, monté de grade en grade, colonel aux batailles d'Arques et d'Ivry ; il fait campagne en Hongrie avec les Autrichiens, puis prend service en Bavière. C'est un pieux catholique, sévère, sobre. Célibataire, il est d'une grande pureté de mœurs. Il entend deux messes par jour, prie du matin au soir. Les soldats, qui le tiennent pour un moine, l'appellent « le vieux père ». Avec ses cheveux blancs en brosse, sa moustache et sa barbiche honnête, ses yeux bleus, ses traits réguliers et reposés, tel qu'on le voit dans une peinture du Musée de Munich, il a l'air bienveillant et humain. Ses manières plaisent aux troupes. Il est simple, mais sait imposer le respect. Avec Wallenstein et Gustave-Adolphe, c'est le plus grand général de la guerre de Trente ans ; c'est en tout cas celui qui a gagné le plus de victoires : la Montagne-Blanche, Wimpfen, Höchst, Stadtlohn, Lütter.

Mais il est étrange. Il s'habille bizarrement d'un pourpoint et de chausses de satin vert tailladé barrés par une large ceinture à laquelle est fixée l'épée de combat ; il porte un minuscule chapeau carré d'où pend sur le dos une grande plume ; il monte un petit cheval blanc croate. Le comte de Guiche, ensuite maréchal de Gramont, qui a l'occasion de le voir en 1625, croit avoir affaire à un fou : causant avec lui, il reconnaît un homme intelligent, autoritaire, qui sait tenir son monde : « Mon habit, lui dit Tilly, vous paraît extraordinaire, car il n'a rien de la mode de France, mais il est à la mienne et

cela me suffit. » Et Guiche parlant du petit cheval et de l'unique petit pistolet qui tient à l'arçon : « J'en suis à ma septième bataille gagnée, fait le général, sans que le pistolet en question ait été encore tiré ni que le croate ait molli sous moi. »

Ce maître homme, tenace, vigoureux, est aussi dur que les autres ; sa réputation est même plus terrible encore ; on lui impute le sac de Magdebourg, resté dans la mémoire des Allemands comme un des faits les plus monstrueux du temps. Dans la petite église d'Alt-Œtting, sur les bords de l'Inn, à l'ouest de Braunau, où il repose, depuis qu'un coup de fauconneau l'a abattu le 30 avril 1632, au cours d'une bataille contre Gustave-Adolphe, son nom gravé évoque à la pensée du visiteur le souvenir d'un des plus affreux dévastateurs de l'Allemagne.

Bernard de Saxe-Weimar est moins sombre. Il est aimable, souriant, pas trop sévère pour le soldat. Protestant pieux et zélé, invoquant souvent la Bible, il impose sa religion dans les pays dont il s'empare. Comme Tilly, il est célibataire et de mœurs pures; comme Tilly et les autres, il a son compte d'atrocités. Quand il prend Landshut, en 1634, plus de 2 000 personnes sont tuées ou noyées. En 1637, il ruine la Haute-Alsace par des contributions, exploite les mines pour son compte, et laisse ses troupes accomplir ce que son dernier historien, le vicomte de Noailles, appelle « de honteux brigandages ». Il meurt à trente-six ans.

Tels sont quelques grands chefs. Voyons les armées et leurs officiers.

*
* *

Ces armées ne sont pas nombreuses, 30 à 40 000 hommes, dont un peu plus d'un cinquième de cavaliers. Les bandes de Wallenstein atteindront même 100 000 hommes; mais les épidémies, les désertions, les combats les réduiront vite.

Les officiers de ce temps sont recrutés dans la caste si nombreuse, pauvre et rude des hobereaux. Ils sont ignorants, hautains, pleins de morgue, ivrognes. Ils apprennent le métier

militaire en Hollande, en Flandre, et de retour dans leur pays accaparent tous les grades, ce dont le peuple murmure. On les méprise en France ; on raille leur gaucherie, leurs débauches de reîtres; on s'étonne de les voir incapables d'urbanité. Ces impulsifs, querelleurs, duellistes, sont grossiers et raides pour leurs troupes. Leur éducation dans des milieux où la gêne exaspère l'orgueil, a créé un état d'esprit qui se transmet de génération en génération. Besogneux, ils pillent, rançonnent, se font détrousseurs de grands chemins ; élevés durement, ils tuent et brûlent sans scrupules. Ils finissent par exaspérer quelques-uns de leurs chefs. Le 9 juillet 1632, devant Nuremberg, le roi de Suède Gustave-Adolphe, qui a beaucoup d'officiers allemands dans son armée, outré de la conduite de quelques-uns d'entre eux, les convoque et, devant les troupes, dans des termes emportés, leur reproche leurs excès : ils ne sont que des voleurs, des pillards, des assassins ; ils lui attireront la colère de Dieu ! et il en livre deux au bourreau, qui les exécute ; il en traîne un troisième par les cheveux au grand prévôt : « Viens ici, il vaut mieux que je te punisse que d'être puni aussi moi-même et nous tous par Dieu à cause de toi ! »

*
* *

Les soldats du temps sont des gens de tous âges qui viennent de partout, se louent, moyennant prime et solde, rebuts d'une société dans laquelle ils n'ont pu trouver place. Ayant peu à craindre, parce qu'ils sont la force, ils ne respectent rien. Ce sont des bandits. Déserteurs — ils désertent vite — ils s'en vont sur les grands chemins, arrêtant les voyageurs, volant, tuant, brûlant les fermes isolées, détruisant les récoltes : ils ne s'arrêtent pas devant la sainteté d'une église ou le respect dû à un domaine de l'empereur. Au Musée de Cassel une peinture de Sébastien Bourdon montre leurs traits épais de brutes, aux regards sournois et méchants. L'Allemagne du XVIIe siècle est remplie de ces successeurs des lansquenets et des reîtres du XVIe siècle, qui prirent Rome d'assaut, et firent trembler le pape : ils en conservent l'argot, mélange de mots empruntés

à toutes les langues, parmi lesquels l'expression « camarade ».

« La grande guerre » a été leur âge d'or. Les documents permettent de nous figurer l'aspect des armées allemandes du temps. Elles traînent après elles des cohues énormes de femmes — épouses, concubines, ribaudes, mendiantes —, d'enfants, de goujats, de marchands et de vivandiers. Père, grand-père, fils et petit-fils, des familles entières sont enrôlées, pas toujours dans le même corps ni dans les mêmes camps. Adam Junghans assure que le train qui suit les armées représente un tiers de la bande entière. Un autre contemporain, Jacobi von Wallhausen, parle d'un régiment de 3 000 hommes qui a une suite de 4 000 parasitaires ; d'une colonne de 2 000 soldats qui traîne 400 chariots bondés de femmes et d'enfants.

La *Defensio patriae*, célèbre pamphlet paru en 1621, fait un tableau navrant du passage de ces hordes. Un chroniqueur lorrain traite l'armée de Bernard de Saxe-Weimar de « troupe immonde et épouvantable d'êtres n'ayant d'humain que la forme ». Pour Wallhausen, les soldats allemands implantent dans l'Europe centrale les mœurs sanguinaires des peuplades asiatiques.

Quelle peut être la discipline de ces gens-là? Le mode de recrutement les prédispose mal à l'obéissance ; leur genre de vie développe leur indépendance. Ils se battent entre eux lorsqu'ils sont pris de vin : on les voit s'entr'égorger par bandes. Les mutineries sont perpétuelles. Alors, leurs officiers les injurient, les frappent, les déciment, tirent sur eux.

Un jour, dans son camp, Mansfeld prévenu qu'une troupe prend les armes et marche sur son quartier général, sort de sa tente, monte à cheval, appelle ses officiers, et fondant sur les révoltés, en sabre un grand nombre, parvient à mater le reste et fusille une trentaine de meneurs. Mais souvent les rebelles tiennent tête. Un chroniqueur nous a laissé le récit d'une scène où les soldats déchaînés assiègent leurs officiers réfugiés dans une maison. Ils les invectivent à travers les fenêtres : « Voyez ces fainéants ! Eh ! vous, là-bas, qui nous commandez, qu'êtes-vous plus que nous sur l'heure? Viens ici toi, qu'on te crève la peau ! Et toi, chien, qu'on te lave, sale ver-

mine ! Arrivez, voleurs ! Qu'on les rosse les brutes ! Tue ! Tue ! Sus à ces canailles ! » D'autres scènes de ce genre sont attestées par les chroniqueurs du temps.

Les officiers, le plus souvent, cèdent à ces passions violentes. Beaucoup comme Wallenstein, gorgent leurs soldats d'argent, multiplient les pillages, retiennent les hommes par l'intérêt. D'autres, comme Gustave-Adolphe, se découragent. On comprend le mot de Descartes voyageant alors en Allemagne : « J'ai bien de la peine à donner place au métier de la guerre parmi les professions honorables ! »

Avec cela ces hommes sont braves. Lorsqu'ils sont résolus à la victoire, ce qui leur arrive, ils apportent dans la lutte une intrépidité, un mépris de la mort et une ténacité prodigieuses. Le 3 septembre 1632, Gustave-Adolphe attaquant devant Nuremberg le camp de Wallenstein, qui s'est retranché derrière des fortifications de campagne, donne l'ordre à ses troupes allemandes d'enlever coûte que coûte la clef de la position, le Burgstall, hauteur boisée que couronne une forteresse à demi en ruines. L'ennemi s'est solidement fortifié ; des abattis d'arbres sur les pentes entravent l'escalade ; embusqués dans des tranchées, les mousquetaires s'apprêtent à fusiller les assaillants ; l'artillerie, massée sur le haut, labourera les colonnes lancées à l'assaut. Il a plu la veille ; le sol est glissant. La bataille commence à huit heures du matin. Accueillie par un feu violent, l'infanterie allemande avance : les rangs s'éclaircissent ; les hommes tombent ; mais d'autres les remplacent. A midi, aucune décision n'est obtenue. On reprend l'attaque, on la renouvelle vingt fois, jusqu'au soir. A la nuit tombante il faut y renoncer. Les assaillants ont laissé sur le champ de bataille 2 000 cadavres ; ils ont combattu douze heures avec acharnement.

Ils ont conscience du devoir militaire et ont un certain culte de l'honneur professionnel. L'historien allemand Freytag nous a donné d'après une source saxonne, le texte de l'allocution que prononce un colonel, en remettant le drapeau à l'enseigne chargé de le porter :

« Le drapeau doit être gardé comme une fiancée, comme l'enfant de nos entrailles ; l'enseigne à qui je le confie à titre de gage sacré et

comme le trésor le plus cher de la compagnie, le protégera et le défendra de la main droite, de la main gauche, si on lui arrache la main droite ; que si les deux mains lui étaient emportées, il saisira le drapeau avec les dents afin que nul ne puisse le lui enlever ; que si enfin tout espoir et tout secours paraissaient perdus, l'enseigne s'enveloppera dans les nobles plis de la bannière et remettant son âme à Dieu, il succombera comme un brave dans le linceul sacré des couleurs qu'il a juré de déployer victorieusement et pour lesquelles il a juré de mourir. Tant que le drapeau flottera, tant qu'un lambeau de la précieuse étoffe restera attaché à la hampe, les guerriers ont l'impérieux devoir de suivre le porte-étendard jusque dans le trépas ; aussi longtemps qu'il y aura des bras pour lutter autour de cet emblème de la gloire, tous ne songeront qu'à le sauver ou à se faire tuer pour lui. »

*
* *

L'Allemagne presque entière a été dévastée pendant la guerre de Trente Ans : la Frise, l'Oldenbourg par Mansfeld et Halberstadt en 1623 ; la Poméranie par les Suédois et les soldats de l'empereur ; la Marche de Brandebourg, le cours de l'Elbe, la Westphalie par Tilly, Mansfeld, Halberstadt ; la Saxe en 1637, 1639, 1645 ; la Silésie et la Lusace en 1633 ; les pays moyens, Thuringe, Franconie, Hesse, — chemin de la Bavière, centre de la résistance catholique ; — les bords du Rhin, surtout, points de contact des armées allemandes et françaises ; et, dans l'Allemagne du Sud, le Palatinat, le Wurtemberg, la Bavière, tour à tour pris et repris par les Impériaux, les Suédois, les Évangéliques ; la Bavière mise à sac en 1632, 1633, 1634, par Bernard de Saxe-Weimar ; en 1640, par Baner ; en 1645, par Gallas ; en 1646, par Wrangel ; la Bohême, enfin, vingt fois traversée par les armées suédoises et impériales. L'inondation a tout recouvert ; ce que les bandes ont oublié, les soldats isolés l'ont détruit.

De l'argent, voilà d'abord ce qu'il faut aux généraux : les soldats ne sont fidèles qu'à celui qui les paie. Au XVIe siècle, un lansquenet touche quatre florins par mois, un cavalier huit ; au XVIIe siècle, le fantassin reçoit cinq, dix et seize florins — le florin d'empire valant à peu près cinq marks — et dans les régiments impériaux le mousquetaire six florins, le piquier neuf. Un régiment d'infanterie allemande de

3 000 hommes coûte 45 000 florins par mois, non compris l'habillement que fournit l'homme. Des documents conservés aux archives royales de Saxe, il résulte que l'armée saxonne de 10 000 hommes levée en 1620 coûte, pour l'année, 1 537 000 florins. Il faut trouver cet argent ; il faut en trouver pour donner aux officiers de quoi payer leurs débauches ; enfin, les grands chefs eux-mêmes veulent s'enrichir. Or, cet argent se trouve surtout par les contributions.

On taxe d'office les populations. En 1632, Wallenstein, pour entretenir une armée de 60 000 hommes, notifie à la Silésie qu'elle ait à lui payer les frais de vingt-huit régiments : il fixe la part de tel évêque à 80 000 thalers, du prince de Dietrichstein à 100 000 florins. Ne pas payer, c'est s'exposer d'abord à subir les soldats en cantonnement, mesure terrible qu'on évite par tous les sacrifices. En 1632, Gustave-Adolphe exige de Munich 400 000 thalers ; en 1618, Mansfeld extorque à Pilsen 120 000 florins. Au besoin, le général menace la cité non seulement de cantonnement, mais de pillage ; par peur, telle place, comme Nuremberg, offre d'avance 100 000 florins à Wallenstein afin d'être autorisée à tenir ses portes fermées. Quand une ville est mise à contribution, les magistrats municipaux, qui savent les capacités de chacun, vont faire la quête chez les bourgeois. S'ils ne réussissent pas à trouver la somme, on les emprisonne. En 1627, à Troppau, en Silésie, les conseillers de la ville n'arrivant pas à rassembler 10 000 thalers, Wallenstein les fait jeter dans un cul de basse fosse.

Si la ville n'est vraiment pas en état de payer, on réquisitionne chez l'habitant tout ce qui peut s'enlever : marchandises, provisions, objets précieux. En 1636, Wrangel taxe Berlin, alors petite bourgade, de 30 000 thalers et, les habitants ne pouvant les fournir, prend tout chez les particuliers : vaisselle, bijoux, vêtements.

La contribution d'argent aboutit en effet au brigandage. Le brigandage est la loi commune de la guerre. Malheur aux maisons isolées, aux hameaux, aux villages ! Les portes et les fenêtres sont défoncées, les bahuts et les coffres brisés, les vivres gaspillés. Les généraux, et les meilleurs, offrent à leurs soldats l'appât du butin. La veille de la bataille de Leipzig, en 1631, Gustave-Adolphe haranguant ses troupes,

promet de les conduire dans les pays opulents des évêchés : « Vous avez déjà souvent dit en plaisantant, leur déclare-t-il, que vous gagneriez bien vite le ciel sous mon commandement, mais jamais la richesse. J'avoue que cela a été vrai jusqu'à présent. Nous avons traversé des pays déserts, dévastés et d'ailleurs amis, où nous ne pouvions pas songer à nous enrichir. Mais dorénavant vous pourrez acquérir les biens temporels en même temps que les biens spirituels, car, après la victoire, outre le butin que vous trouverez dans le camp de l'ennemi, vous arriverez sans peine dans ces États de prêtres où je veux vous récompenser généreusement de vos peines et de vos travaux. »

D'ordinaire, la destruction suit le pillage. Les maisons vidées, on les abat. Les impériaux de Schaumbourg, abandonnant Greifenhagen, en Poméranie, minent le Rathaus qui saute et mettent le feu aux quatre coins de la ville. En 1626, marchant contre Bethlem Gabor, Mansfeld ordonne de brûler vingt-deux villages d'un coup. Un samedi, 5 avril, veille des Rameaux, les Allemands arrivent à Étain, en Lorraine ; ils vont y rester jusqu'au lundi de Pâques 14. Ils enlèvent tout ce qu'ils peuvent des maisons, chassent les bestiaux, puis entassant les meubles qu'ils ne peuvent emporter, les brûlent, après quoi ils démolissent les maisons une par une. Il ne reste debout que l'église. A Rheinsberg, en Brandebourg, Wallenstein et Torstenson, qui sont passés souvent, n'ont plus laissé pierre sur pierre. S'emparant de Francfort-sur-l'Oder, en 1631, Gustave-Adolphe donne trois heures à ses soldats pour piller, puis flambe la ville.

Contre les personnes, toutes les atrocités : les exécutions en masse, les massacres collectifs d'habitants de villes entières. De pareilles pratiques ont pour objet de terroriser les autres villes et de les décider à se soumettre sans résistance. En 1622, Tilly qui veut chasser Mansfeld du Palatinat, s'empare d'Hilsbach, de Neckargemünd à l'est de Heidelberg et massacre tous les bourgeois : aussi les bourgs d'Eppingen, Sinsheim et Wiesloch, épouvantés, ouvrent leurs portes. En 1631, marchant vers le Mecklembourg, il emporte d'assaut Neu-Brandenburg, fait tuer les hommes, violer les femmes et brûler les maisons.

Le même Tilly ne se fait aucun scrupule de recourir à des ruses infâmes. Traquant Christian de Brunswick sur les bords du Main, en 1622, il attaque la ville de Höchst : la garnison se réfugie dans le château fort et notifie qu'elle fera tout sauter si on ne la laisse pas sortir librement. On traite : Tilly accepte les conditions et signe. Au moment où les soldats vaincus défilent, il les fait envelopper et anéantir jusqu'au dernier homme. Il a bien d'autres méfaits sur la conscience, l'affaire d'Heidelberg, en 1622, par exemple : la ville bombardée et prise d'assaut, livrée à un sac complet, les habitants massacrés, les maisons brûlées : seule, la bibliothèque est sauvée pour être envoyée à Rome au Pape Grégoire XV à dos de mulets. Mais son grand crime est le sac de Magdebourg.

Avec 26 000 hommes et 80 canons, accompagné de ses deux lieutenants Mansfeld et Pappenheim, Tilly est venu, à la fin de mars 1631, mettre le siège devant la place que défendent Thierry de Falckenberg et une garnison de 3 000 hommes. Après avoir abandonné et brûlé les faubourgs de Sudenburg et de Neustadt, les défenseurs se sont retranchés dans la ville. Six semaines, Tilly les bloque pour les affamer, puis il bombarde, les 17, 18, et 19 mai, sans résultat. Pappenheim conseille l'assaut : on essaie le 20 mai, par surprise ; les échelles ont été préparées; les entailles sont faites dans les escarpes. A sept heures du matin, Pappenheim lance ses troupes du côté de Neustadt, enlève les parapets, tue les hommes des postes, pénètre dans la ville, pendant que Mansfeld assaille au midi. Le tocsin sonne ; Falckenberg, qui accourt, est tué. Le combat s'engage dans les rues, ardent, furieux : on tire des fenêtres ; le canon amené éventre les maisons. Voyant que les bourgeois prennent part à la lutte, Pappenheim ordonne de les massacrer et de mettre le feu à la ville. Le carnage commence; les soldats égorgent, violent, incendient. Le feu éclate en quarante ou cinquante points à la fois ; à midi, tout est en flammes. Devant la violence du brasier, les soldats de Tilly reculent du côté des remparts, chassant à coups de crosses les habitants vers le feu. L'incendie dure tout le jour, la nuit suivante, le lendemain matin. Plus de 1 500 maisons sont détruites, six églises, les hôpitaux, des couvents, le Rathaus. A peine subsistent quelques maisons de pêcheurs sur

les quais de l'Elbe. Il y a eu 20 000 victimes ; 10 000 habitants ont pu se sauver. Pendant trois jours les soldats fouillent les décombres, recueillant l'or, l'argent et ce qui a pu échapper au désastre. Le 21 mai, Tilly a le courage de faire son entrée dans ce qui reste de la cité anéantie et d'aller chanter un *Te Deum* en l'honneur de sa victoire. Devant l'indignation universelle, les vainqueurs proclameront ensuite que ce sont les bourgeois qui ont mis le feu à leur cité [1].

Mais que de villes ont subi le sort de Magdebourg ! Landshut par exemple, en juillet 1634, bombardée à boulets rouges, prise ; plus de 1 000 cadavres de bourgeois, de femmes et d'enfants jonchant les rues, les 2 000 hommes de la garnison bavaroise passés par les armes. Et que de places ont subi plusieurs fois des prises d'assaut ! Leipzig a été assiégée cinq fois ; Mayence, occupée pendant quatre années, de 1632 à 1635, a vu détruire plusieurs de ses églises et de ses monuments, a perdu plus de la moitié de ses habitants.

Voilà pour les destructions collectives. Quant aux sévices individuels, ils sont innombrables. Ils ont affecté les formes les plus variées ; depuis l'humiliation brutale infligée aux conseillers et professeurs de l'Université d'Heidelberg, traités publiquement par le chef de la garnison qui l'occupe, Henri de Merven, de « vils scribes, fripons et traîtres », jusqu'à l'arrestation arbitraire, les confiscations, les supplices, la mort.

L'emprisonnement et les exécutions sont l'usage courant. Les fonctionnaires de l'empereur ont donné l'exemple lorsque, réprimant la révolte de Bohême en 1621, ils ont fait incarcérer quantité de suspects, confisqué les biens de 378 personnes, décapité et écartelé 28 notables, parmi lesquels 12 vieillards et le recteur de l'Université de Prague, coupant au préalable les mains des condamnés et exposant des lambeaux sanglants de leurs corps !

1. On a beaucoup discuté en Allemagne la question de savoir qui était l'auteur responsable du sac de Magdebourg : voir entre autres, avec un article de R. Reus dans la *Revue historique* de 1876, Hans Teitge, *die Frage nach dem Urheber der Zerstörung Magdeburgs, 1631*. Halle, 1904, in-8°, 135 p. ; extrait des *Hallesche Abhandlungen zur neueren Geschichte*, 42.

Incendiant un village de Bavière en 1632, les soldats jettent les paysans au milieu des flammes et les y maintiennent à coups de crosses et de hallebardes, sous le prétexte, vrai ou supposé, que ces paysans ont attaqué les leurs et les ont mutilés. Le prieur de Longeville, en Lorraine, raconte qu'en 1636, sans excuse, sans raison, hommes, femmes et enfants, autour de lui, sont massacrés : il ne peut retenir son indignation devant « la barbarie inouïe des Allemands..., ces gens forcenés, écrit-il, qu'on diroit estre diables habillés en hommes, lesquels n'ont épargné aucune sorte de cruauté, tuant et massacrant tous ceux qu'ils avaient en rencontre, et de sang-froid, qui est une barbarie affreuse ; coupant la teste aux personnes aussi légèrement avec leurs sabres ou couteaux comme on abattroit la sommité d'une rave ou d'un naveau ! »

Callot a illustré les tortures infligées par les soldats à leurs victimes : tous les raffinements de la cruauté sont pratiqués : « A certains lieux, dit un contemporain, ils ont pendu les paysans en l'air avec des cordes au-dessous des bras, avec de grosses pierres aux pieds, en les frappant au travers du corps. » Ils mettent les hommes obèses sur de grands feux et les regardent brûler dans leur graisse.

Christian de Brunswick se trouvant en présence de villageois qui refusent de lui donner l'argent qu'il réclame, leur fait couper à chacun un pied et une main : « Le villageois, dit-il, est né pour la charrue, non pour la guerre, et il doit se contenter d'une main et d'un pied naturels, avec une jambe de bois. » Si les paysans se cachent dans des caves ou des souterrains, on les y enfume, comme font les anciens soldats de Bernard de Saxe-Weimar en 1642 à Wachtendonck, en Saxe, après avoir déshonoré les femmes. « Ah ! furieux et enragés Allemands ! s'écrie le moine Don Cassien, dans sa *Chronique*, tout le monde fuit devant eux comme devant les démons sortis d'enfer ! Jamais on n'a vu un tel désastre ! Si la guerre dure, le monde périra de male faim ; les peuples seront réduits par les continuels malheurs dans une espèce de désespoir ! » En 1636 a paru un sanglant pamphlet, *der deutsche Brutus*, où l'auteur ramassant dans un réquisitoire toutes les horreurs dont l'Allemagne est le théâtre, invective ainsi les bourreaux : « Vous avez épuisé l'empire en scorpions

que vous êtes. Wallenstein lui avait fait les premières blessures; vous médicastres, sur la plaie saignante, vous avez mis en guise d'un baume réparateur et calmant, un vésicatoire qui lui sortira du pus et du sang ! Vous êtes le cancer rongeur attaché au flanc de l'Allemagne et, ce cancer, il faut, ou bien le nourrir jusqu'à l'extinction de la substance vitale, ou bien l'extirper de force et s'en débarrasser ! »

L'Allemagne, en effet, au XVIIe siècle, a souffert tout ce qu'un pays en proie à une soldatesque effrénée peut souffrir. Malgré le fond de résignation disciplinée de la race, elle a eu le sentiment de l'immensité du désastre matériel et moral qu'elle subissait. Quelques-uns des chefs, et les plus importants, n'ont pas voulu qu'on pût dire dans la chrétienté qu'ils approuvaient de pareils excès. Le pieux empereur Ferdinand II gémissait : craignant le jugement de Dieu, il disait : « C'est une grande folie de croire qu'on puisse conserver par des moyens que Dieu réprouve des royaumes que Dieu a donnés. »

Son beau-frère et ami, le duc Maximilien de Bavière, déclarait : « Ces excès soulèvent partout l'indignation et attireront la colère de Dieu ! » En vain Gustave-Adolphe ordonnait de passer par les armes tout soldat coupable d'incendie, de vol et d'assassinat : généraux et soldats avaient une réponse prête : « La guerre est la guerre ! » On attribuait à un chef ce mot que Schiller a recueilli et mis dans la bouche d'Isolani, général des Croates : « Le soldat se tire d'affaire comme il peut. » Et des protestations véhémentes s'étant fait entendre au congrès de Münster, au sujet des atrocités commises par des contingents allemands, leur général répondait avec hauteur « que les renseignements fournis sur la conduite des troupes étaient faux, et que, s'il arrivait parfois qu'on usât de rigueur, la résistance acharnée des habitants en était la seule cause ! »

*
* *

Ces trente ans de guerre ont ruiné l'Allemagne. Songez à ce que peut devenir un pays auquel les réquisitions répétées

enlèvent systématiquement, de longues années durant, l'argent, les vivres, les fourrages et que les bandes de soldats détruisent sans discontinuer. L'ouvrier et le laboureur se sauvent quand ils ne se laissent pas enrôler : ils se réfugient dans les bois, vivant comme des bêtes; deviennent brigands à leur tour, attaquent les voyageurs qui passent, tuent les soldats isolés et les traînards, avec des raffinements d'atrocité, par vengeance. Plus de troupeaux ; personne pour cultiver la terre. La famine et la peste achèvent la misère générale. La presse populaire du temps gémit sur ces calamités. Les Wallenstein et les Tilly sont chargés de malédictions.

On calcule que la Bohême a perdu les deux tiers de sa population. Dans la vallée du Rhin des bourgs ont été réduits de 600 habitants à 20. D'après les archives locales, le comté de Henneberg, en Thuringe, a perdu 70 p. 100 de ses familles et pourtant il n'a été ravagé qu'environ une dizaine d'années.

Que dire des régions qui ont été saccagées vingt-cinq ou trente fois? La Lorraine, une des plus éprouvées, a vu disparaître 600 000 habitants. Les dernières études établissent que les pays allemands ont perdu, les uns les deux tiers, les autres les trois quarts de leur population, tous près des quatre cinquièmes de leur fortune. Un demi-siècle encore après la guerre, le numéraire sera rare en Allemagne.

La disette a provoqué des famines. Les habitants ne mangent plus que du pain d'avoine — quand ils mangent encore de pain ; — ils nourrissent les chevaux qui leur restent avec des branches de sapin. Des cas d'anthropophagie sont signalés : la *Gazette* imprime à Paris, en 1637 : « La famine qui est autour de l'Alsace est telle qu'une femme de Kestenholz, près de Schlestadt, a été surprise salant un enfant de huit ans » ; et le moine de Longeville écrit : « En un village proche, Saint-Avold, le maire ayant été tué par un coquin, il l'éventra pour en faire curée, à la rage de la faim qui est terrible. La postérité aura peine à croire ce que nous écrivons, mais *quod vidimus, hoc testamur*, ce que nous voyons nous l'attestons. »

Au spectacle de ces abominations, la conscience publique

s'est déformée. L'habitude de la brutalité chez les uns, de la peur chez les autres a perverti la race. Les érudits allemands constatent dans les mœurs, à partir du XVIIe siècle, plus de grossièreté, de rudesse, d'orgueil, de morgue qu'il n'y en avait au XVIe. Le peuple est devenu méfiant, haineux. Les crimes se multiplient. Il n'y a plus d'école ; beaucoup d'églises et de couvents restent ruinés ; le nombre des prêtres diminue ; les universités, dont les étudiants sont réduits des deux tiers, végètent.

L'Allemagne a mis deux siècles à se relever de cette crise. Les monographies locales ont établi que telle ville ou tel bourg n'a retrouvé qu'après deux cent cinquante ans le chiffre de population du début du XVIIe siècle. A force de labeur, l'Allemagne a réparé seulement au XIXe siècle les désastres et les ruines de la guerre de Trente ans.

*
* *

En lisant ce qui précède, le lecteur a fait plus d'un rapprochement avec ce qui se passe aujourd'hui et il a pensé : « Ce peuple n'a pas changé. » Peut-être l'histoire de la guerre actuelle ne raconte-t-elle point d'aussi grandes atrocités que celle du sac de Madgebourg ; mais le martyre de la Belgique est comparable à celui de telle ou telle province d'Allemagne au XVIIe siècle. Faut-il croire que l'Allemagne a gardé après deux siècles et demi, l'impitoyable dureté que la guerre de Trente ans lui a inoculée? C'est possible ; deux siècles et demi c'est si peu de chose dans la vie d'un peuple ! Faut-il penser que la tradition des procédés de cruauté, de terrorisme s'est conservée dans les lignées de hobereaux, qui depuis le XVIIe siècle, vivent du métier de la guerre? C'est possible encore.

Ce qui est certain, c'est qu'un officier de l'armée de Wallenstein, tout à coup transporté dans les armées allemandes d'aujourd'hui, ne s'y trouverait pas dépaysé. Il s'étonnerait pourtant de voir que ce qui était jadis œuvre d'instincts et de

passions, soit devenu une loi, rédigée après réflexion, par de hautes autorités, enseignée dans les écoles militaires, pratiquée méthodiquement, approuvée par les philosophes, célébrée par les intellectuels. Il faudrait du temps pour lui expliquer que ce changement est dû au progrès de la *Kultur*. Peut-être, s'il était intelligent, jugerait-il que la tactique raisonnée, rationnelle des grands chefs d'aujourd'hui est pire que celle de Tilly ou de Wallenstein.

LOUIS BATIFFOL

DEUX TYPES ÉCONOMIQUES

I

Voici l'Allemagne, voici la Belgique. Voici deux pays industriels, de grande exportation. L'Allemagne exporte 62 p. 100 des produits qu'elle fabrique. La Belgique en exporte 70 p. 100. L'activité économique de la Belgique est plus grande même, toutes proportions gardées, que celle de l'Allemagne :

Sur une superficie de 29 455 kilomètres carrés, elle avait, au 31 décembre 1913, une population de 7 658 000 habitants, soit 260 par kilomètre carré. Si la population de l'Allemagne était égale, elle aurait, pour sa superficie de 540 000 kilomètres, une population de 140 millions d'habitants au lieu de 67 millions.

La longueur des chemins de fer belges de grande communication est de 4 665 kilomètres ; celle des chemins de fer vicinaux de 4 200 kilomètres. Le réseau total des chemins de fer belges est de 8 772 kilomètres, soit 298 kilomètres en moyenne par kilomètre carré. Si la densité des chemins de fer allemands était égale, leur longueur serait de 161 000 kilomètres au lieu de 62 213.

En 1912-1913, la Belgique n'avait que 160 000 hectares emblavés en froment, mais sa production était de plus de 4 millions de quintaux, soit plus de 26 quintaux à l'hectare. En Allemagne, où il y a 2 millions d'hectares emblavés, la

production devrait être de 52 millions de quintaux au lieu de 46 millions et demi.

La Belgique produit 23 millions de tonnes de houille, soit 3 tonnes par habitant. Proportionnellement, l'Allemagne devrait en produire 201 millions au lieu de 177.

Sa production de fonte est de 2 500 000 tonnes, soit 330 kilogrammes par tête. Pour que celle de l'Allemagne fût égale, elle devrait dépasser 22 millions de tonnes : elle n'est que de 19 300 000.

Le commerce extérieur de la Belgique fut, en 1913, de 8 765 millions, soit 1 177 francs par habitant. Si le commerce de l'Allemagne était aussi intense, il dépasserait 77 milliards de francs, alors qu'il n'est que de 24 milliards, soit 360 francs par habitant.

Le trafic du port d'Anvers s'est chiffré en 1912 par un tonnage de 13 762 000 tonnes, égalant ainsi celui de Hambourg [1].

Production, expansion : nous trouvons donc en Belgique comme en Allemagne les mêmes directions économiques, les mêmes préoccupations pour la fructification des richesses acquises et pour l'amélioration des conditions du travail, la même vie de travail intense.

Il s'est produit en Belgique, comme en Allemagne, une organisation industrielle des esprits. Ici et là l'industrialisme a fait école, et si les Allemands se vantent de leur cohésion dans le productivisme, pour le plus grand profit de la masse, les Belges auraient plus de raison encore de se louer des progrès que leur esprit d'association leur a permis de réaliser. Dans aucun pays, la coopération ne fut pratiquée avec plus de méthode et d'intelligence.

Les mêmes causes entraînant les mêmes effets ; d'où vient qu'il y ait cependant un abîme entre le Belge et l'Allemand, entre la mentalité de l'un et de l'autre? C'est dans les profondeurs du passé qu'il faut en chercher le secret. L'Allemand nous apparaît, dans la tradition historique, comme un conquérant. Le Belge n'eut jamais d'autre ambition que d'être — ce qu'il fut si peu ! — son propre maître.

Chez l'un, l'avidité, la cupidité, le besoin de domination,

1. Statistiques de M. Yves Guyot.

l'effort tenace pour imposer sa volonté. Chez l'autre, le désir impérieux du travail dans la paix, à l'abri des discordes, et ce programme de vie nationale, principe de son droit : *Suum cuique*, à chacun son champ travaillé par chacun.

D'un côté, la civilisation productive alliée à l'esprit guerrier : « Les Germains, dit Tacite, regardent comme une honte d'acheter par la sueur ce qu'ils peuvent obtenir par le sang. » De l'autre, la civilisation productive sans alliage, fruit du travail seul ; une prospérité, venue comme une récompense, qui n'envie rien et ne doit rien à personne.

Des deux côtés, l'amour du travail et la pensée que le monde appartient à ceux qui savent combiner leurs forces et les organiser pour un maximum de rendement avec un minimum d'efforts. Mais aucun savant ou économiste belge n'aurait soutenu, comme le professeur Ostwald, que « le militarisme constitue l'une des expressions les plus puissantes de la force organisatrice ». Ils auraient soutenu le contraire. C'est là précisément ce qui distingue l'Allemand du Belge.

N'étant pas conquérant, le Belge n'est pas militariste. « Chacun de nos négociants, disait un orateur allemand, a derrière lui 4 millions de baïonnettes. » Chaque négociant belge n'avait, lui, que 150 000 baïonnettes ; mais il n'en acceptait pas moins la lutte et les Allemands le rencontraient partout, se heurtaient partout à ses offres concurrentes, parce que connaissant lui aussi — sans en être plus fier — le secret de l'organisation, il avait la prétention d'écouler ses produits qui valaient bien les produits allemands.

II

Quand on disait aux Belges : « Si vous ne faites pas les sacrifices nécessaires pour sauvegarder vos libertés et votre patrie, vous ne tarderez pas à faire l'exercice sous les ordres d'un caporal prussien », ils croyaient à une exagération du péril. On ne songe pas à la guerre quand on n'a pas l'instinct guerrier, et celui qui est de bonne foi ne croit pas à la mauvaise foi d'autrui.

Quelques libéraux avaient préconisé le système de la nation armée sur le modèle de la Confédération suisse. La Belgique aurait eu alors 500 000 hommes à porter sur les frontières et une organisation défensive en rapport. Mais l'idée seule de *Nation armée* lui était insupportable.

Les Belges connaissaient le positivisme des Allemands, leur sens pratique, leur culte de l'intérêt. Ils étaient persuadés qu'un pays aussi méthodique, aussi puissant et aussi sûr de sa destinée n'irait pas compromettre, dans une guerre, une situation unique. Ils croyaient à l'instinct de conservation des peuples. Révolté par les procédés des armées allemandes en 1870, Dostoïevsky écrivait alors : « Que ce soient des savants, je le veux bien ; mais ce sont d'effrayants imbéciles. » Il disait encore : « Après avoir eu tant d'intelligence et de science, s'en aller se confier à l'épée, au sang, à la violence, et ne plus même soupçonner qu'il y a l'esprit et le triomphe de l'esprit, et rire de tout cela comme un caporal ! » Les Belges, qui avaient vu les Allemands à l'œuvre en ces quarante dernières années, dans les branches les plus diverses de l'activité économique, ne croyaient pas à une telle imbécillité.

Le *Deutschtum* avait établi, entre les peuples allemands, une communauté d'intérêts et d'idées qui déjà exerçait un rayonnement mondial. Dans la lutte économique ardente qui s'était engagée après 1870, l'Allemagne avait obtenu, sans conteste, une victoire de caractère définitif. Grâce à l'emploi extraordinairement développé du crédit, manié très habilement par des financiers de grande envergure, au moyen d'institutions très variées, et grâce à la suractivité de ses voyageurs de commerce répandus dans le monde entier, forçant l'absorption du produit germanique, l'Allemagne était maîtresse partout. Par son système de *dumping* que favorisait la surenchère des primes et bons d'exportation, elle inondait de ses produits les pays concurrents eux-mêmes. Par le système des spécifications douanières qui lui permettaient de considérer les traités de commerce comme de vulgaires *chiffons de papier*, interdiction absolue à ces pays de vendre chez elle. Le marché mondial lui appartenait. Que voulait-elle de plus?

Le bon sens belge se refusait à croire à la volonté d'une

guerre qui lui apparaissait comme un risque inutile. La finance et toute la haute industrie allemandes étaient, on le savait, avides de nouveaux débouchés, et l'on n'ignorait pas les appels pangermanistes : « Il nous faut de nouveaux territoires, il nous faut des colonies ! » Mais quelle déception, si la guerre, au lieu de leur apporter des acquisitions territoriales, leur retirait les marchés où ils avaient su se faire une si grande place ! Les Allemands iraient-ils, de leur propre gré, se lancer dans une telle aventure qui pourrait être un suicide?

Non. Ils étaient trop logiques pour jeter leur immense fortune sur le tapis vert d'une guerre. L'audace d'un homme qui, ayant laborieusement gagné des millions, à force de travail et de ténacité, irait mettre ces millions sur la *rouge* à Monte-Carlo, ne serait plus de l'audace : ce serait de la folie.

Les Belges ne croyaient pas à la folie allemande.

En 1913, la dernière année de paix, les grandes nations avaient dépensé plus de 10 milliards de francs pour l'entretien et le renforcement de leurs armées, et les économistes ne cessaient de se demander avec angoisse : « Où allons-nous? » On avait la sensation d'une course à l'abîme. Mais, si l'on n'avait jamais tant parlé de guerre, jamais aussi l'on n'avait tant parlé de la nécessité d'en finir avec ces dépenses ruineuses des armements, et, dans leur petit coin tranquille, à l'abri — croyaient-ils — des grandes tempêtes internationales, les Belges se disaient qu'au bord du précipice, les peuples auraient un sursaut et se tendraient la main.

Jamais, en tout cas, ils ne s'étaient sérieusement arrêtés à l'idée qu'ils pouvaient être entraînés dans une guerre. Y eut-on en vouloir à qui ne fait de mal à personne? La Belgique cherchait à prouver que les conflits de races peuvent être supprimés, puisqu'en elle s'unissent la germanique et la latine. Elle donnait ainsi un exemple de réconciliation possible, et, tout en recevant les courants de nations hostiles, elle désirait vivre avec chacune en bonne amitié. Elle n'avait d'autre ambition que de vivre.

D'instinct, d'avoir tant souffert autrefois des guerres des nations conquérantes dont leur pays était l'enjeu, les Belges avaient d'ailleurs une sorte d'horreur et de mépris pour tout ce qui était militaire.

La foule, certes, aimait à voir défiler les régiments de guides, au costume éclatant. Mais ce qu'elle voyait dans ces beaux cavaliers, c'était moins des guerriers que la cavalcade. Un régiment qui passait, musique en tête, c'était encore le cortège, une forme moderne de *l'ommegang*. Un défilé de soldats n'éveillait chez le Belge aucune pensée belliqueuse. A Bruxelles, en 1913, on avait vu cette chose curieuse : le gouvernement ayant organisé des retraites militaires, la foule avait suivi les soldats armés de torches en chantant *l'Internationale!*

Le Belge, le Flamand surtout, était resté *meetinguiste*, c'est-à-dire en conformité d'idées avec les fondateurs de l'association désignée sous le nom de *meeting anversois* qui, au temps de Frère-Orban, avait réuni les bourgeois d'Anvers dans une même pensée d'opposition aux charges et obligations militaires. Le programme des *meetinguistes* reposait sur ces deux principes : aucun citoyen ne doit être soldat malgré lui ; aucune ville ne peut être fortifiée sans son consentement.

Les Allemands connaissaient l'attachement des Belges à ce programme. Ils en avaient escompté les effets. Mais ils n'avaient rien pressenti des fiertés de ce petit peuple, de son sens de la dignité et du droit, de ses révoltes de conscience susceptibles de le pousser au sacrifice, à tous les sacrifices.

Lorsqu'ils se ruèrent sur lui, l'attitude du Belge fut celle du paysan qui voit entrer des voleurs dans sa maison : il prend son fusil et tire dans le tas, sans s'inquiéter du nombre et du danger qu'il court.

Ce fut alors aux Allemands à ne pas comprendre.

III

En Belgique et en Allemagne nous trouvons la même conception de concurrence économique, comme élément essentiel de progrès. Mais elle n'est pour les Allemands qu'une forme d'asservissement et de préparation à l'impérialisme, par la suppression des faibles, c'est-à-dire de la concurrence elle-même, en fin de compte.

« La concurrence, dit l'économiste Schmoller, n'est autre

chose que la lutte pour l'existence. Les individus, les tribus, les peuples, n'ont jamais vécu sans frottement, sans concurrence, quoi qu'aient fait la morale, la coutume, le droit, les sentiments et les intérêts collectifs pour éviter çà et là la lutte ou pour l'adoucir... Cette rivalité est l'école de l'action, de l'énergie, du progrès. Sans rivalité, sans concurrence, c'est le calme de la mort. »

Les Belges ne comprennent pas autrement la vie économique. Mais Schmoller ne s'arrête pas là. Il poursuit :

« Des aristocraties démoralisées, des classes moyennes perverties, des fractions déchues du prolétariat, sont aussi peu capables d'être sauvées que, dans certaines circonstances, les individus faibles de corps et d'esprit. L'expulsion des malvenus est le prix du progrès, du développement. »

On voit tout de suite où Schmoller veut en venir. C'est par la lutte pour l'existence que Darwin et sir John Russell-Wallace ont cru pouvoir expliquer l'origine des espèces. C'est par la lutte pour l'existence que Schmoller veut expliquer la nécessité de supprimer celles qui, parce que plus faibles, ne méritent pas de vivre, et justifier ainsi l'impérialisme.

La loi de la survie des plus aptes, précisée par Spencer, n'est évidemment pas niable ; mais elle n'exclut pas le sentiment de la justice. Elle se résout, en définitive, comme dans la loi de la coexistence de Kant, par une reconnaissance implicite de la liberté de chacun, limitée par la liberté de tous et déterminée par une fin utile. Supprimez la maxime de la coexistence et il ne reste rien de l'édifice juridique. C'est précisément ce sentiment de l'édifice juridique que nous ne trouvons pas dans la nouvelle école allemande. Par un effet d'optique que lui vaut sa mégalomanie, elle ne voit plus *la raison* : elle ne voit que *sa raison*.

Remarquez la contradiction : l'école allemande enseigne qu'on a besoin d'ennemis pour se tenir dans l'état de tension et de lutte qui est la condition de la vigueur, et elle conduit ses adeptes à voir dans chaque concurrent un ennemi qu'il faut supprimer !

C'est là précisément que le type économique belge se différencie du type économique allemand. Le Belge voit dans la concurrence, dans la bataille des intérêts, la grande école de

l'énergie. Mais il ne s'agit ni de menacer, ni d'opprimer : il s'agit de s'imposer en faisant mieux. La finalité poursuivie n'est-ce pas le perfectionnement? Peut-il y en avoir d'autre ?

Le Belge n'a jamais rien compris à l'idée allemande militairement harnachée, marchant au pas de parade vers un idéal de destruction et d'adoration de soi-même. Quoi ! tant d'efforts et de science pour en arriver à égorger et dépouiller son voisin, avec cet objectif de meurtre et de rapine! Voilà à quoi aboutiraient tous les progrès admirables de la mécanique, de la chimie, de la philosophie : à enfanter des égorgeurs ! La stupeur fut profonde parmi les Belges inoffensifs et paisibles lorsque le mobile des armements à outrance leur apparut soudainement à la lueur des incendies allumés dans leur pays par des hordes déchaînées.

Il n'y eut là pourtant rien que de très naturel. Quand le grain est semé la récolte est fatale. Guillaume II avait tout fait pour avoir une nation militaire. Depuis vingt-cinq ans, sur ses ordres personnels, ce qu'on apprenait dans les collèges allemands, c'était l'épopée allemande, ou plus exactement prussienne, de ces deux derniers siècles. Dès le début de son règne il avait dit : « Jusqu'à ce jour, nos jeunes gens allaient des Thermopyles à Vionville, en passant par Rosbach : moi, je veux que désormais, ils partent de Sedan et de Gravelotte pour arriver à Mantinée. » Ce n'est pas pour eux qu'il fallait élever les jeunes Allemands, c'était pour l'empire, pour ses besoins et ses desseins actuels. Donc, pas ou moins, beaucoup moins d'enseignement classique : « Nous devons élever des Allemands et non des Grecs et des Romains. » Moins de bacheliers : « Notre Patrie ressemble à un champ trop arrosé ; on donne à la Prusse plus d'hommes instruits que la nation n'en peut nourrir. » Moins de déclassés : « Un fils d'épicier qui apprend le latin devient journaliste et passe sa vie à censurer les actes du gouvernement et à discuter à tort et à travers les affaires publiques. » Moins de surmenage intellectuel : « Messieurs, j'ai besoin de soldats, et je me demande ce qu'on fera avec des gens myopes ! Il me faut une génération forte et apte à servir le pays. Que voulez-vous que fasse un homme qui ne voit pas avec ses yeux? Et il y a 74 p. 100 de

myopes dans les écoles... Messieurs, ces choses ont ému mon cœur. »

L'empereur ayant dit, le collège allemand devint un temple où se célébrait le culte de la guerre avec celui de la patrie et où l'enfant était préparé au sacerdoce militaire. La caserne ne fut plus, dès ce moment, que le prolongement naturel de l'école, et l'harmonie des volontés allemandes se mua en un caporalisme strict de la parole et de l'acte.

IV

Je dois rendre cet hommage aux Allemands : ils ont admirablement compris que la solidarité et l'association sont les lois mêmes de l'existence, les sources des grands progrès matériels, et qu'on ne peut s'élever qu'en s'appuyant les uns sur les autres. Par l'union des efforts — qui les faisaient s'avancer en masses compactes pour les luttes économiques — ils ont remporté des victoires presque miraculeuses. Mais cette concentration énergétique n'alla pas sans une abdication de la personnalité humaine. Tout ce qui fut gagné par la collectivité fut perdu par l'individu qui, petit à petit, perdait son originalité avec le goût de l'initiative isolée.

Dans ce petit pays de Belgique — et c'est par là surtout que j'ai vu en lui une *terre d'expériences* — on a eu autant qu'en Allemagne une entière confiance dans les résultats de l'association. Mais on s'est efforcé de fortifier l'individu lui-même. On n'a pas voulu le réduire à zéro, car deux zéros accouplés ou rien, c'est la même chose. Ce qu'on demandait à l'État, ce que les commerçants, les industriels et les ouvriers eux-mêmes lui demandaient, c'est d'exister le moins possible, et le système de la liberté subsidiée — qui permettait à l'État d'encourager les initiatives d'intérêt public sans intervenir dans leur direction — permit aussi à la Belgique d'accomplir des miracles.

L'Allemand, lui, a par-dessus tout le culte de l'État. Certains théosophes enseignent que Dieu est l'ensemble et la

réunion de toutes les âmes, que chaque créature humaine détient une parcelle plus ou moins étendue de la divinité, que Dieu est en nous comme nous sommes en Dieu. C'est une conception de ce genre qui se retrouve dans le culte des Allemands pour l'État. L'État est en eux comme ils sont en l'État. Ils ne sont que parce qu'il est. Ils lui doivent donc une soumission aveugle. La destinée collective est remise entre ses mains souveraines. Étant le maître absolu, il est la raison suprême.

L'organisation allemande donne ainsi l'impression d'un gigantesque travail de bétonnage. Et l'Allemand a une telle confiance en l'éternité des choses agglomérées qu'il s'est fait lui-même, pour ainsi parler, une âme de béton. Ne vous y fiez pas trop cependant. Cette façade imposante de calme et de discipline masque un tumulte profond de sentiments et de passions souvent hostiles, parfois irréconciliables. Il y a plusieurs Allemagnes en Allemagne. C'est-à-dire qu'il existe des divergences et des antagonismes que l'intérêt solidaire n'efface pas toujours et qui se révèlent surtout dans les périodes de crise.

Ce qui a fait l'unité allemande, l'union des Allemands, c'est le succès. Je l'ai observé bien souvent : en Allemagne, où l'on a perdu l'habitude des revers, il n'y a plus d'entente dans le malheur. Les trusts, les cartels, les grands syndicats allemands, fonctionnenent merveilleusement lorsque les affaires vont bien. Qu'une crise survienne, les établissements syndiqués se reprochent avec amertume, parfois avec fureur, les déceptions subies, et c'est souvent la rupture, chacun trouvant trop faible la quote-part de production qui lui est imposée.

Le professeur Waldemar Voigt a soutenu que l'Allemagne redeviendrait une grande puissance, même après une profonde chute, parce qu'un malheur commun unirait plus fortement les classes du peuple. Si j'en juge par les dissensions qu'il m'a été donné de voir se produire au sein de certains syndicats allemands, au cours des dernières crises industrielles, un tel optimisme est excessif. Le succès qui a créé l'unité allemande et qui l'a ensuite cimentée, l'aurait encore fortifiée si la guerre avait été le grand triomphe espéré. Un échec ne peut pas ne pas produire l'effet contraire parce qu'il y a, malgré tout, quelque

chose d'artificiel dans le béton armé dont est construit l'édifice allemand.

L'Allemand, au surplus, n'aime pas la résistance et s'irrite lorsqu'on lui tient tête, comme tous les autoritaires. Dans son numéro du 6 août 1914, le *Berliner Tageblatt* confessait naïvement :

« L'Angleterre n'avait pas besoin de prendre ce prétexte (la violation de la neutralité belge) pour nous déclarer lâchement la guerre. On peut, cependant, imaginer combien il *est vexant, en temps de guerre, de rencontrer des obstacles devant soi.* »

Cette « vexation », s'est traduite par des bordées d'injures à l'adresse des Anglais et des Belges, qui avaient la prétention de mettre des entraves au destin allemand.

Le Belge, lui, ne se démonte pas dans l'adversité. Il ne s'irrite, ni des obstacles qu'il rencontre, ni des sacrifices qu'il lui faut consentir. Aujourd'hui même, après tant d'épreuves, tant de dévastations, tant de deuils et de ruines, il n'est pas abattu. Lui qui n'est pas optimiste — sa méfiance native l'atteste —, il garde, au milieu de la tourmente, un calme confiant, un courage têtu. Il sait que l'heure viendra qui tout paiera. C'est son fanatisme à lui de croire à la logique des choses et aussi au travail qui crée et recrée tout.

Le cœur d'un homme libre est une forteresse inexpugnable.

V

Nous devons à l'Allemagne de grandes découvertes, en chimie et en mécanique surtout. Mais une Allemagne qui n'aurait pas été bardée de fer, toujours prête à cracher la mitraille, n'aurait-elle pas été aussi savante? Et peut-on, dans un domaine plus haut, prétendre que la science allemande n'aurait pas été aussi utile à l'humanité, aussi bien comprise par elle, pour n'être pas imposée à coups de canon ? L'Allemagne a fait chez elle de belles, d'incomparables choses : ne les aurait-elle faites qu'au détriment des autres, avec la pensée de s'en servir contre eux?

C'est cette transformation de la lutte économique pour la conquête du progrès en lutte militaire pour la conquête de territoires — comme si la première n'avait été soutenue que pour préparer l'autre — qui a surpris et révolté les Belges. Ils n'ont pas vu là seulement une perversion inattendue de leurs propres conceptions de travail et d'organisation nationale, mais une véritable trahison. Les industriels et commerçants allemands ont trompé les industriels et commerçants belges comme la social-démocratie a trompé le parti ouvrier belge. La grande douleur des patrons et des ouvriers belges est d'avoir été dupes.

La catastrophe qui s'est produite était cependant dans la logique des choses. Le point de départ était le même, la conception d'organisation à peu près identique; mais quelle différence dans l'objectivité des efforts! Le même acier, pareillement fondu avec les mêmes matières, coulait des hauts fourneaux d'Allemagne et de Belgique; mais de ce que la volonté humaine faisait ici un soc de charrue, elle faisait là une épée.

En Belgique, voyez : un besoin de ce qui est simple, de ce qui est sobre, de ce qui est vrai, de ce qui est fort. Un besoin d'y voir clair aussi, de s'appuyer toujours sur de la réalité, et une interprétation de la réalité non comme fin, mais comme base et point de départ. Un particularisme éclairé, envisageant chaque individu comme une cellule de la collectivité, n'excluant nullement l'effort solidaire, l'exaltant au contraire. Une liberté sans licence, ne versant dans aucune anarchie. Un développement économique merveilleux. Un joyeux exercice de facultés intellectuelles supérieures ne portant ombrage à personne. Une santé physique et morale. Une nation fière et jalouse de son indépendance, mais cultivant l'humilité, ne flattant pas les citoyens pour les rendre meilleurs. Un peuple dont la raison d'existence n'est pas de surpasser les autres, mais de faire de son mieux, avec la pensée que faire ce qu'on peut, c'est faire ce qu'on doit. Un petit pays, mais un grand peuple. « Une âme immense, dans un étroit corselet », comme dit Virgile en parlant de l'abeille.

En Allemagne : concentration, discipline, ambitions, appétits. Une force industrielle rejetant la force morale ou plus

exactement se présentant comme force morale. Un état bureaucratique imposant sa pensée comme pensée officielle ayant force de loi. Une merveilleuse combinaison de forces automatiques mues par d'invisibles ressorts. Un orgueil immense. Un courage opiniâtre au service de cet orgueil. Une prospérité étalée en de copieuses statistiques, le nombre devenant la supériorité. Un besoin d'écrasement et de domination des faibles. Une poussée d'instincts primitifs qualifiée de pureté originelle. Une morgue et une audace de parvenus. Une extrême susceptibilité née d'une sourde rébellion de la conscience ancienne. Un esprit de fonctionnaire. Une petite âme dans un corps puissant. Un peuple enfin auquel pourrait s'appliquer le jugement du vieux Busbeck sur les Turcs de la grande époque : « Un long bonheur a rendu ce peuple si sûr de lui-même qu'il ne voit rien d'injuste à ce qu'il veut, rien de juste à ce qu'il ne veut pas. »

Les deux écoles sont synthétisées par les deux monarques :

Le roi Albert, homme de science et de conscience, modeste et discret, dédaigneux de gloire, ne cherchant pas à être autre chose que le premier citoyen de son pays ; esprit si libéral qu'un député socialiste pouvait dire : « Si la République était proclamée en Belgique, il serait notre président. »

L'empereur Guillaume, homme de parade et d'apparat, aux déclamations théâtrales, d'omnipotence ostentatoire, de profil caricatural, faux savant et faux chrétien, maladivement versatile, reflet vivant de la force tintamarresque et pédante, destructrice de la personnalité, qui caractérise son empire.

Là, un roi qui veut être simplement un homme, un honnête homme, et dont la seule grande ambition serait d'être un exemple. Ici, un potentat qui s'atteste l'envoyé de Dieu et qui s'écrie, méprisant et burlesque : « L'humanité pour moi finit aux Vosges ! »

Hélas ! que n'a-t-il observé cette attitude à la lettre ! Que n'a-t-il borné là son rayon visuel !

HENRI CHARRIAUT

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LE PETIT PIERRE[1]

VII

CAIRE

Nés le même jour, à la même heure, nous avions grandi ensemble. Répondant d'abord au nom de Puck, que mon père lui avait donné, il s'était ensuite appelé Caire et ce changement de nom n'était pas à son honneur, si l'on place l'honneur dans la probité. Le voyant habile à tromper, ingénieux à dérober, fécond en friponneries, et forcé que l'on était d'admirer l'esprit et l'adresse avec lesquels il jouait ses mauvais tours, on le surnomma Robert Macaire, du nom de ce bandit exquis que Frédéric Lemaître avait créé sur la scène, une quinzaine d'années auparavant, et dont le puissant crayon d'Honoré Daumier avait fait tour à tour, dans les journaux satiriques, un financier, un député, un pair de France, un ministre. Ce nom de Robert Macaire ayant été trouvé trop long, on en fit Caire. C'était un petit chien jaune, sans race et de beaucoup d'esprit. Il avait de qui tenir. Finette, sa mère, faisait son marché elle-même, payait comptant le tripier et portait sa viande à Mélanie pour qu'elle la fît cuire.

L'intelligence de Caire s'était développée beaucoup plus vite que la mienne, et il pratiquait depuis longtemps les arts

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet 1915.

nécessaires à la vie, quand j'étais encore sans aucune connaissance du monde et de moi-même. Tant qu'on me porta dans les bras, il fut jaloux de moi. Il ne cherchait jamais à me mordre, soit qu'il y vît du danger, soit que je lui inspirasse plus de mépris que de haine; mais il regardait ma mère et ma vieille bonne, qui me donnaient leurs soins, de cet air sombre et misérable qui exprime l'envie. Par un reste de sagesse que lui laissait cette malheureuse passion, il les fuyait autant qu'on peut fuir ceux avec lesquels on vit. Il se réfugiait auprès de mon père et passait ses jours sous la table du docteur, en boule sur une affreuse peau de mouton. Dès mes premiers pas, ses sentiments pour moi changèrent. Il me témoigna de la sympathie et prit plaisir à jouer avec ce petit être incertain et débile. Quand j'eus atteint l'âge de comprendre, je l'admirai; je le reconnaissais supérieur à moi par son intelligence profonde de la nature, mais, sur beaucoup de points, je l'avais rattrapé.

Si Descartes a voulu, contre toute apparence, que les animaux fussent des machines, il faut l'en excuser, puisque sa philosophie l'y obligeait et qu'un philosophe soumettra toujours la nature qui lui est étrangère à son système qui est sorti de lui. Il n'y a plus de cartésiens ; peut-être y a-t-il encore des gens pour dire que les animaux ont de l'instinct et que l'homme a de l'intelligence. Dans mon enfance, cela se professait couramment. C'est une bêtise. Les animaux ont une intelligence de même nature que la nôtre, différente seulement de la nôtre en raison de la différence de leurs organes, et qui, comme la nôtre, contient le monde. Nous avons comme eux ce génie secret, cette sagesse inconsciente, l'instinct, beaucoup plus précieux que l'intelligence, car sans lui, ni le ciron ni l'homme ne pourraient subsister un moment.

Je crois avec La Fontaine, meilleur philosophe que Descartes, que les animaux, surtout à l'état de nature, sont ingénieux et pleins d'art. En les domestiquant, nous apetissons, nous dépravons leur cœur et leur esprit. Quelle pensée subsisterait dans des hommes réduits à l'état où nous réduisons les chiens, les chevaux, sans parler des bêtes de l'étable et de la basse-cour? « Lorsque Zeus fait tomber un homme en esclavage, il lui ôte la moitié de sa vertu. »

Enfin, domestiques ou sauvages, les animaux du ciel, de la terre et des eaux, unissent, comme nous, dans leur âme profonde, à l'instinct qui est sûr l'intelligence qui égare. Ainsi que les hommes, ils sont sujets à l'erreur. Caire se trompait quelquefois.

Il aimait tendrement Zerbin, le caniche de M. Caumont le libraire. Et Zerbin, né honnête et bon, aimait Caire avec encore plus de tendresse. Ils étaient tout l'un pour l'autre ; le mauvais renom de Caire avait rejailli sur Zerbin, que l'on n'appelait plus Zerbin, mais Bertrand, du nom du compagnon de Robert Macaire. Caire débaucha Zerbin et en fit en peu de temps un mauvais sujet. Quand ils pouvaient s'échapper, ils couraient ensemble, Dieu sait où, et revenaient crottés, boiteux, fourbus, parfois l'oreille déchirée, l'œil émerillonné, ravis.

M. Caumont défendait à son caniche de fréquenter notre chien. Mélanie, pour éviter les humiliations et les reproches, tenait la main à ce que Caire ne recherchât pas un voisin de meilleure naissance et de meilleure mine que lui. Mais l'amitié est ingénieuse et se rit des obstacles. En dépit de la surveillance et des verroux, ils trouvaient mille moyens de se joindre. Posté sur le rebord de la fenêtre de la salle à manger qui donnait sur la cour, Caire épiait le moment où son ami sortirait de la librairie. Bertrand se montrait dans la cour et levait des yeux pleins de douceur vers la fenêtre d'où Caire le regardait affectueusement.

Quelques soins qu'on prît, au bout de cinq minutes ils étaient réunis. Et c'étaient des jeux, sans fin, et des promenades mystérieuses. Mais, un jour, Bertrand, à son heure accoutumée, parut dans la cour travesti en une espèce de petit lion très ridicule. Il avait été apprêté par un de ces tondeurs qui, dans les beaux jours d'été, tondent les chiens sur la berge de la Seine, aux environs du Pont-Neuf. Sa toison ménagée sur les épaules lui faisait comme une crinière, sa croupe, son ventre, rasés, misérablement nus, montraient une peau mince, d'un rose sale, truffée de bleu sombre ; les pattes gardaient des poils frisottants, en façon de manchettes et la queue s'ornait d'une houppette tristement bouffonne. Caire l'observa quelque temps avec attention et détourna la

tête : il ne le reconnaissait pas. En vain, Bertrand l'appelait, le priait, le suppliait, attachait sur lui le regard de ses beaux yeux larmoyants. Caire ne le regardait plus et l'attendait toujours.

On dit que les chiens ne rient point. Je l'ai vu rire et d'un rire mauvais. Il riait en silence, mais la tension de ses lèvres et un certain pli de sa joue exprimaient le rire. Un matin, j'étais allé aux provisions, avec ma vieille bonne. Mouton, le chien de M. Courcelles l'épicier, Mouton, un terre-neuve qui n'aurait fait de Caire qu'une bouchée, le beau Mouton, étendu devant la porte de son maître, tenait nonchalamment entre ses pattes un os de gigot. Caire l'observa longtemps sans l'aborder d'aucune manière, ce qui dénote, chez un chien, peu de savoir-vivre. Mais Caire ne se piquait pas de politesse. Mouton, voyant venir un cheval de sa connaissance qui voiturait, selon sa coutume, des fromages de Hollande, laissa son os, et se leva pour donner le bonjour à son ami le cheval. Aussitôt Caire mit sournoisement l'os dans sa gueule, et prenant garde d'être vu, courut le cacher dans la boutique de Simonneau, le fruitier de la rue des Beaux-Arts, chez qui il fréquentait. Puis, d'un air indifférent, il retourna vers Mouton, l'observa et, voyant qu'il cherchait son os, se mit à rire.

Caire et moi, nous nous aimions sans le savoir, ce qui est une commode et sûre manière d'aimer. Il y avait huit ans que nous étions tous deux sur cette planète sans savoir exactement, ni l'un ni l'autre, ce que nous y étions venus faire, quand mon pauvre contemporain, qui était devenu un peu gros et poussif, fut atteint d'une maladie cruelle, la pierre. Il souffrait beaucoup, son poil devenait terne et sec. Le vétérinaire lui fit une opération qui ne réussit pas, mais le soir, le malade cessa de souffrir. Couché dans son panier, il tourna vers moi ses yeux aimables qui s'obscurcissaient, se souleva, remua encore une fois la queue et retomba. Il n'était plus. Et il m'apparut alors combien il avait été ; combien il avait agi, pensé, aimé, haï, tenu de place dans notre maison et dans notre pensée. Je pleurai des larmes amères et m'endormis. Le lendemain matin, je demandai si la mort de Caire était dans le journal comme celle du maréchal Soult.

VIII

RADÉGONDE

— Mon ami, — dit ma mère au docteur, — c'est une bonne, une petite Tourangelle que madame Caumont nous recommande. Je ne suis pas fâchée que tu la voies. Elle n'a encore servi que chez une vieille demoiselle, dans un faubourg de Tours. On m'assure qu'elle est honnête.

Il était temps, pour la bonne économie de la maison, qu'il nous vînt enfin une domestique honnête. Depuis plus d'un an, depuis le départ de la vieille Mélanie, nous avions eu une douzaine de servantes dont les meilleures quittaient la place dès qu'elles voyaient qu'on n'y faisait pas une grande dépense. Nous avions eu Sycorax qui portait de la barbe au menton et nous servait une cuisine de sorcière ; nous avions eu une fille de dix-huit ans, très jolie, ignorant tout du ménage et que ma mère pensait former, mais qui disparut au bout de trois jours, emportant six couverts d'argent ; nous avions eu une échappée de la Salpêtrière, qui se disait fille de Louis-Philippe et portait à son cou des bouchons de carafe; et mon cher papa avait été, comme médecin, le dernier à s'apercevoir qu'elle était folle ; nous avions eu la Chouette, qui dormait toute la journée à notre service et, la nuit, quand on la croyait dans sa mansarde, tenait au fond d'une cour, rue Mouffetard, un cabaret où elle servait à des malfaiteurs le vin de notre cave, au reste rôtisseuse experte et grand cordon bleu, au dire de mon parrain qui s'y connaissait. Hortense Percepied la dernière qui, comme Pénélope, attendant son époux parti avec Cabet pour l'Icarie, attirait, comme Pénélope, un grand nombre de prétendants qui venaient manger dans la cuisine.

Les bourgeois d'alors faisaient les mêmes plaintes que ceux d'aujourd'hui : « On ne peut plus se faire servir. Ce n'est pas comme autrefois où l'on trouvait facilement de fidèles domestiques. Tout est changé ! » Certaines personnes en accusaient

la Révolution qui avait éveillé les convoitises populaires. Mais les convoitises dormirent-elles jamais? La vérité est que, de tout temps, les bons maîtres et les bons serviteurs furent rares. On trouve de par le monde peu d'Épictètes et peu de Marc-Aurèles.

Ma chère maman attendait la nouvelle venue, non pas avec une aveugle confiance, qui n'était plus permise, mais non sans un pressentiment favorable, qu'elle laissait voir. D'où lui venait-il? De ce qu'on disait la jeune fille sage, élevée par d'honnêtes paysans, formée au service par une vieille demoiselle d'une famille provinciale de militaires et de magistrats. Et puis ma mère tenait de l'abbé Moinier, son confesseur, que c'est un gros péché que de désespérer.

— Comment se nomme-t-elle? — demanda mon père.

— Elle se nommera comme tu voudras, mon ami. Son nom de baptême est Radégonde.

— Je n'aime pas beaucoup, — répliqua mon père, — changer, comme c'est l'usage, le nom des serviteurs. Il me semble qu'ôter son nom à un être humain et social, c'est lui ôter quelque chose de sa personne. Mais je conviens que le vocable de Radégonde est rude.

Quand la jeune fille fut annoncée, ma mère ne me renvoya pas, soit distraction (car alors l'affaire Gomboust la jetait dans une sorte d'égarement), soit qu'elle jugeât que je pouvais assister sans inconvénient à un entretien innocent et domestique.

Radégonde avança à grands pas sonores et se planta au milieu du salon, droite, immobile, muette, les mains jointes sur son tablier, d'un air qui tenait ensemble du timide et du hardi. Très jeune, presqu'une enfant, forte en couleur, ni brune ni blonde, ni belle ni laide, d'apparence niaise et finaude, ce qui faisait un contraste amusant, elle était vêtue comme la moindre paysanne de son pays et toutefois avec une sorte de splendeur; les cheveux relevés sous le bavolet d'un bonnet de dentelle à grand fond plat, les épaules couvertes d'un fichu écarlate à fleurs. Très grave et très comique, elle me plut tout de suite, et je m'aperçus qu'elle ne déplaisait pas à mes parents.

Ma mère lui demanda si elle savait coudre. Elle répondit : « — Oui, madame. — Faire la cuisine? — Oui, madame. — Repasser? — Oui, madame. — Faire une pièce à fond? — Oui, madame. — Raccommoder le linge? — Oui, madame. »

Ma bonne mère lui aurait demandé si elle savait fondre des canons, construire des cathédrales, composer des poèmes, gouverner des peuples, elle aurait encore répondu « Oui, madame », car, visiblement, elle disait « oui » sans nul égard au sens des interrogations qu'on lui posait, par civilité pure, par bonne éducation et bel usage du monde, ayant appris de ses parents qu'il est malhonnête de dire « non » aux personnes considérables.

Or d'aller lui dire non,
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec des divinités.

Ainsi s'exprime La Fontaine qui n'aurait pas su dire non à mademoiselle de Sillery.

Mais ma mère ne s'enquit pas davantage du savoir de la jeune villageoise. Elle lui dit avec douceur et fermeté qu'elle exigeait une bonne tenue, une conduite irréprochable, promit de lui écrire aussitôt qu'on aurait pris une décision à son égard, et la congédia avec un imperceptible sourire.

En se retirant, la jeune Radégonde prit, je ne sais comment, la poche de son tablier dans le bouton de la porte. Cet incident ne fut remarqué que de moi ; j'en observai toutes les circonstances, et j'admirai le regard de surprise et de reproche que Radégonde adressa au bouton ravisseur, comme si c'eût été un esprit qui voulût la retenir, ainsi qu'on voit dans les contes de fées.

— Comment la trouves-tu, François? — demanda ma mère.

— Elle est bien jeune, — répondit le docteur, — et puis...

Peut-être eut-il alors une vague et fugitive intuition du génie de Radégonde. Mais elle se dissipa avant d'être exprimée. Il n'acheva pas. Pour moi, petit comme j'étais et de plain-pied avec les petites choses, déjà j'en avais assez vu pour

me faire l'idée que cette jeune paysanne changerait notre tranquille demeure en une maison hantée.

— Cette petite a l'air honnête, — dit ma mère, — peut-être parviendrai-je à la former. Si tu veux, mon ami, nous l'appellerons Justine.

IX

LA JEUNE HÉRITIÈRE DES TROGLODYTES

J'avais vu juste : Radégonde, ou plutôt Justine, car ma chère maman l'avait transférée délibérément du patronage de la noble thuringienne en celui d'une sainte dont le nom coule plus doucement sur les lèvres, Justine donc changea, pour sa bienvenue, notre maison paisible en une demeure féerique. Vous m'entendez bien : je ne veux pas dire par là que cette simple paysanne eût reçu d'une marraine fée le don de revêtir de porphyre, d'or et de pierreries les murs des appartements qu'elle nettoyait. Non, mais depuis son entrée en charge, notre logis résonnait sans cesse de bruits inouïs, de chocs formidables, de cris d'épouvante, de grincements de dents et de rires stridents ; il s'y répandait des odeurs horribles de graisse bouillante et de chairs grillées ; les eaux ménagères coulaient inopinément dans les chambres, une fumée soudaine y cachait le jour et oppressait les poitrines, les parquets craquaient, les portes claquaient, les fenêtres s'entrechoquaient, les rideaux se gonflaient, le vent soufflait en tempête, des signes funestes apparaissaient qui troublaient mon père : son encrier se renversait sur sa table, ses plumes perdaient leur bec, le verre de sa lampe éclatait chaque soir. N'était-ce pas proprement féerique? Ma mère disait que Justine n'était pas une mauvaise fille et qu'avec du temps et de la patience, on la formerait. Et ma chère maman convenait que Justine, en attendant, cassait un peu trop. Cependant Justine n'était pas maladroite. Souvent, au contraire, elle surprenait mes parents par sa dextérité. Mais elle était

sauvage, violente et prompte au combat, et, comme, dans son âme primitive, la matière inerte s'animait, prenait les sentiments et les passions des hommes, cette fille des troglodytes de la Loire entrait en lutte avec les ustensiles de cuisine et de ménage comme avec des esprits ennemis.

Elle s'attaquait aux métaux les plus durs. Les espagnolettes des fenêtres et les robinets des fontaines lui restaient dans la main. Enfin l'âme de ses lointains aïeux, remontée en elle, la vouait au plus sauvage fétichisme. Mais qui de nous ne s'est jamais irrité contre une chose non pensante dont il éprouvait de la douleur ou seulement de la résistance, une pierre, une épine, une branche?

Je suivais Justine dans ses travaux quotidiens avec une curiosité qui ne se lassait jamais. Ma chère maman me reprochait ce qu'elle appelait ma sotte musardise. Elle n'en jugeait pas bien : Justine m'intéressait par ses façons guerrières et parce que toutes ses entreprises domestiques prenaient le caractère d'une lutte incertaine et terrible. Lorsqu'armée de son balai et de son plumeau, elle disait avec force : « Faut que j'aille faire le salon », je l'accompagnais attentif.

Le salon était meublé d'un canapé et de vastes fauteuils d'acajou, destinés à recevoir sur leurs vieux sièges de velours rouge les clients du docteur. Tendus de papier vert à ramages, les murs portaient deux gravures : la *Danse des Heures* et le *Songe de Napoléon*, ainsi que deux toiles crevées en maint endroit, deux portraits de famille, un grand-oncle à moi très brun, avec son col d'habit très montant, sa cravate blanche qui lui cachait le menton et des boutons de chemise à chaînette d'or ; une grand'tante coiffée en coques et sévèrement enfermée, quant au buste, dans une robe noire, représentés tous deux, m'a-t-on dit, sous le règne de Charles X, peu de temps avant leur fin prématurée, figures du passé qui m'inspiraient une tristesse profonde. Mais ce qui faisait la principale richesse de ce salon, c'étaient les statuettes de bronze offertes par des malades guéris et reconnaissants. Chacune de ces œuvres d'art témoignait de l'âme du donateur. Il y en avait de gracieuses, il y en avait d'austères. Elles ne s'accordaient ensemble ni par la taille, ni par le caractère. D'un côté de la porte, une Vénus de Milo, réduite et coulée dans un

métal chocolat, s'élevait sur une petite table façon Boulle. De l'autre côté, une Flore en bronze de commerce répandait en souriant des fleurs de zinc doré. Entre deux fenêtres siégeait, barbu et cornu, le Moïse de Michel-Ange. Et çà et là, sur les tables, on voyait un jeune pêcheur napolitain tenant un crabe par une patte, un ange gardien portant au ciel un petit enfant, Mignon regrettant son pays, Méphistophélès s'enveloppant de ses ailes de chauve-souris et Jeanne d'Arc en prière. Enfin, un Spartacus, ayant brisé ses fers, se dressait farouche, serrant les poings sur la pendule-borne de la cheminée.

Pour les nettoyer, Justine frappait violemment d'un maigre plumeau les tableaux et les bronzes. Cette fustigation n'endommageait pas sensiblement mon grand-oncle ni ma grand'tante déjà tant éprouvés ; elle n'avait point de prise sur les formes simples et pleines de la Vénus et du Moïse. Mais la sculpture moderne en souffrait. Des plumes arrachées violemment à l'époussetoir se logeaient sous les ailes de l'ange gardien, entre les pattes du crabe, sous l'épée de Jeanne d'Arc, dans les cheveux de Mignon, dans la guirlande de Flore, dans les chaînes de Spartacus. Justine n'aimait pas ces guignols, comme elle les appelait, et surtout elle détestait le Spartacus. C'est lui qu'elle frappait le plus rudement ; elle le faisait chanceler sur sa base. Il s'ébranlait, il penchait terriblement, il menaçait de tomber sur l'insolente et de l'écraser dans sa chute. Alors, les sourcils froncés, les veines du front gonflées, elle lui criait : « Hola ! Ho ! », comme aux bêtes que naguère elle ramenait le soir à l'étable, et, d'un coup bien asséné, le rencognait sur sa borne.

Dans ces combats de chaque jour, le plumeau eut bientôt perdu toutes ses plumes. C'était avec la manchette de cuir et le bois dénudé que Justine époussetait désormais. A ce traitement, l'ange gardien perdit ses ailes, Jeanne d'Arc son épée, le jeune pêcheur son crabe, Mignon une boucle de ses cheveux, et Flore ne jeta plus de fleurs. Justine n'en était point troublée, mais parfois, à la vue de ces ruines, la jeune Tourangelle, les mains jointes sur le manche de son plumeau, demeurait songeuse et murmurait avec un sourire triste :

— Tout de même, ces guignols, ce que c'est craintif !

X

VIVRE PLUSIEURS VIES

Je me plaisais dans la fréquentation de Justine ; et ma mère jugeait même que je m'y plaisais trop. Si je recherche les causes de ce plaisir, j'en trouve plusieurs qui prouvent mon innocence et ma simplicité. La confiance du jeune âge, un besoin d'amitié, une humeur riante et joueuse, de la bonté me portaient vers elle. Mais la fille des troglodytes m'attirait aussi pour des raisons moins louables. Je la jugeais un peu niaise, et, comme disait Mélanie, un peu nice, d'esprit épais et de toute façon moins intelligente que moi. Aussi, mon amour-propre trouvait-il dans sa compagnie de vives satisfactions. Je goûtais le plaisir de la reprendre et de l'instruire ; et peut-être même n'y mettais-je pas beaucoup d'indulgence. J'étais moqueur et elle me fournissait de faciles occasions de moquerie. Avide de gloire, enfin, j'étalais devant elle ma supériorité et lui offrais un sujet d'admiration.

Je m'efforçai de briller devant elle jusqu'au jour où je m'aperçus que, loin de m'admirer, elle me jugeait fort sot, sans jugement et sans esprit, et ni beau ni fort d'aucune manière. Or, comment m'avisai-je de ces sentiments si contraires à ceux que je lui prêtais ? Eh ! mon Dieu ! parce qu'elle me les exprima elle-même. Justine était d'une rude franchise. Elle sut se faire comprendre et il me fallut reconnaître qu'elle ne m'admirait pas du tout. Je dois dire à ma louange que je ne m'en fâchai pas et n'en aimai guère moins Justine. Je cherchai avec application les causes d'un jugement si surprenant et je parvins à les découvrir, car, quoi qu'en pensât la fille des troglodytes, j'étais intelligent. Je vais les dire telles que je les trouvai. D'abord, elle me voyait mince, chétif, pâle, moins beau et moins fort de moitié que son frère Symphorien d'un an moins âgé que moi, et plus avancé. Or, elle trouvait que l'esprit d'un garçon est d'être ferme et bien découplé, fort et gaillard. Et n'allez pas croire que je lui donne tort. Ensuite,

bien que ce jugement puisse d'abord surprendre de la part d'une fille qui ne savait pas lire, elle me trouvait ignorant. Elle s'étonnait sans me le dire, mais je le voyais bien, que j'ignorasse, à mon âge, les mœurs des animaux et des choses de la nature que son frère Symphorien connaissait depuis longtemps ; mon innocence sur certains sujets lui semblait ridicule, car tout honnête fille qu'elle était, elle n'était pas naïve, et n'estimait pas la naïveté. Enfin, bien qu'il lui arrivât parfois de rire à se décrocher là rate, comme elle disait, elle jugeait qu'il fallait avoir peu d'entendement pour rire à tout bout de champ comme je faisais. C'était, selon elle, mal connaître la vie qui n'est pas risible, et c'était manquer de cœur. Voilà, bien déduites, les raisons pour lesquelles Justine me refusait toute intelligence. Et vraiment, elles ne sont pas mauvaises, bien qu'en définitive, je fusse un petit garçon capable de comprendre beaucoup de choses. Mais j'agissais parfois d'une manière vraiment déconcertante.

J'en pourrais citer beaucoup d'exemples. En voici un qui remonte, si je ne me trompe, aux premiers temps de Justine dans notre maison.

Il y avait dans le cabinet aux boutons de roses, sur une étagère, de petits volumes reliés en vert et ornés de gravures que ma chère maman me donnait quelquefois à lire. C'était *l'Ami des Enfants*. Les récits de Berquin me transportaient dans l'ancienne France et me faisaient connaître des mœurs bien différentes des nôtres. J'y trouvai, par exemple, l'histoire d'un gentilhomme de dix ans qui portait l'épée et la tirait trop volontiers sur de petits villageois avec lesquels il se prenait de querelle. Mais un jour, au lieu de lame, il dégaina une plume de paon que son sage gouverneur y avait substituée. Jugez de sa honte et de sa confusion. La leçon lui profita. Il ne fut plus orgueilleux ni colère. Ces vieilles histoires avaient pour moi de la fraîchenr et me touchaient aux larmes. Et il me souvient qu'un matin, je lus l'histoire de deux gendarmes qui m'attendrissaient par leur bienfaisance et leur dévouement. Ils apportèrent, je ne sais comment, la joie à de pauvres paysans qui leur offrirent à souper. Et comme il n'y avait point d'assiettes dans la chaumière, les bons gendarmes mangèrent leur fricot sur leur pain. En cela, ils me

parurent si beaux, que je résolus de les imiter à déjeuner. Et malgré les justes représentations de ma mère, je m'obstinai à manger du haricot de mouton sur mon pain. Je me couvris de sauce, ma mère me gronda et Justine me regarda avec compassion.

Ce fait est petit. Il m'en rappelle un autre qui y ressemble et n'est pas plus considérable, et que je vais rapporter tout de même, car ce n'est pas la grandeur qui importe en mon sujet, mais la vérité.

Je lisais Berquin, je lisais aussi Bouilly. Bouilly, moins ancien que Berquin, n'était pas moins touchant. Il me fit connaître la jeune Lise qui envoyait à madame Helvétius, par son moineau familier, des messages pour la solliciter en faveur d'une famille malheureuse. La jeune Lise m'inspira une amitié vive et même agitée. Je demandai à ma chère maman si elle était encore en vie. Ma mère me répondit qu'elle serait bien vieille à présent. Je m'engouai ensuite d'un petit orphelin que M. Bouilly représente sous les traits les plus charmants. Il était bien malheureux, sans gîte et demi-nu. Un vieux savant le recueillit et le fit travailler dans sa bibliothèque ; il lui donnait ses vieux habits bien chauds, qu'on rajustait un peu. Voilà le trait qui me frappa le plus ! Je ne souhaitai rien tant que d'être vêtu, comme le petit orphelin de Bouilly, de vieux habits d'homme. J'en demandai à mon père, j'en demandai à mon parrain, mais ils se moquaient de moi. Un jour, étant seul dans l'appartement, j'avisai, au fond d'une armoire, une redingote qui me parut assez vieille. Je la passai et m'allai voir dans la glace. Elle traînait à terre et les manches me couvraient les mains. Jusque-là, le mal n'était pas grand. Mais je crois que, pour me conformer à l'histoire, je fis quelques retouches à la redingote, avec des ciseaux. Ces retouches me mirent sur les bras une bien mauvaise affaire. Ma tante Chausson me prêta gratuitement à cette occasion des instincts pervers. Ma chère maman me reprocha ce qu'elle appelait improprement mes singeries malfaisantes. On ne me comprenait pas. Je voulais me faire tour à tour gendarme selon Berquin, orphelin selon Bouilly, me transformer en des personnages divers, vivre plusieurs vies. Je cédais à un désir ardent de sortir de moi-même, d'être

un autre, plusieurs autres, tous les autres, s'il eût été possible, toute l'humanité et toute la nature. Il m'en est resté la faculté assez rare d'entrer facilement dans l'esprit d'autrui, de comprendre très bien et parfois trop bien les sentiments et les raisons qu'on m'oppose.

Ce dernier trait fixa dans l'esprit de Justine l'idée que j'étais idiot. La jeune Tourangelle ne tarda pas à me regarder comme un idiot dangereux.

Quand j'appris l'histoire des croisades, les hauts faits des barons chrétiens me transportèrent d'enthousiasme. Il est louable de vouloir imiter ce qu'on admire. Pour ressembler autant que possible à Godefroy de Bouillon, je me fis une armure et un casque avec du papier sur lequel j'avais collé de ces feuilles métalliques dont on enveloppe le chocolat. Et si l'on m'objecte qu'un tel habit ressemblait moins aux cottes de maille des XIIe et XIIIe siècles qu'aux armures polies du XVe, je répondrai délibérément que d'illustres peintres ont pris sur cet article de plus grandes licences. Au reste, l'essentiel de mon armement, comme on ne le verra que trop tout à l'heure, consistait en une hache à deux tranchants découpée dans du carton et fixée au bout d'un vieux manche d'ombrelle. En cet équipage, je pris d'assaut la cuisine qui me représentait Jérusalem et frappai de ma hache à coups redoublés Justine qui, allumant le fourneau, figurait contre son gré un infidèle. La foi qui m'enflammait fortifiait mon bras. Justine peu douillette et même dure, comme elle disait elle-même, eût tranquillement supporté l'attaque, si la hache d'armes à deux tranchants n'eût pas accroché le bonnet de la jeune paysanne. Or ce bonnet était pour elle quelque chose d'infiniment précieux, non pas seulement pour sa forme agréable et pour sa riche dentelle, mais pour des raisons mystérieuses et profondes, peut-être comme emblême du village, comme symbole de la patrie, comme insigne des filles d'une terre adorée. Elle le tenait pour auguste ; elle le tenait pour sacré. Et voilà qu'il lui est indignement arraché ! Elle l'entend craquer. Et du même coup, j'avais fait pire encore : j'avais dérangé le chignon de Justine. Or, Justine tenait pour intangible l'ordre de sa coiffure. Elle veillait avec une farouche pudeur à ce que rien, pas même la main d'une mère ou les

souffles de l'air n'altérassent la symétrie, fort laide d'ailleurs, de ses bandeaux tirés et de ses nattes étriquées. Jamais, dans aucune circonstance, on ne l'avait surprise décoiffée, ni pendant une maladie qui l'avait retenue six semaines au lit, dans sa chambre, où ma mère venait tous les jours la soigner, ni dans cette nuit d'effroi où l'on cria au feu, et pendant laquelle, sous la lune, aux yeux du concierge, elle courut en chemise et nu-pieds dans la cour, sa coiffure parfaitement ordonnée. A conserver cette immuable ordonnance elle mettait son honneur, sa gloire et sa vertu. Un seul cheveu dérangé, c'était la honte. Sous le coup asséné à son bonnet et à sa chevelure, Justine frémit, et porta les deux mains à sa tête. Elle voulut d'abord douter de son malheur. Il lui fallut tâter par trois fois sa tête pour se convaincre que le bonnet était endommagé, la coiffure profanée. Force lui fut enfin de se rendre à l'évidence. Il y avait dans la dentelle un trou par lequel on pouvait passer le doigt, et une mèche s'échappait du chignon, longue et grosse comme une queue de rat. Alors, une morne douleur envahit l'âme de Justine. La malheureuse s'écria :

— Je m'en vas !

Sans demander de réparation pour un irréparable outrage, et sans me faire de reproches inutiles, sans daigner jeter un regard sur moi, elle sortit de la cuisine.

Ma mère eut toutes les peines du monde à la faire revenir sur sa résolution. Sans doute, la fille des troglodytes n'eût point repris son tablier si, à la réflexion, elle n'eût jugé son jeune maître plus bête que méchant.

XI

MADAME LAROQUE

Comme j'achevais de m'habiller, ma mère me dit :

— Madame Laroque est bien malade. Elle va mourir. Ses filles t'ont fait demander ce matin. Tu les trouveras toutes deux à son chevet. Dépêche-toi mon enfant.

J'étais surpris. On avait parlé d'un rhume, et je n'y avais pas fait attention, emporté par la légèreté de mon esprit.

— La nuit a été terrible, — ajouta ma mère. — A quatre-vingt-treize ans, elle lutte avec une force inouïe contre le mal. Ce matin, elle est calme.

Je courus. A la porte de la chambre une barre invisible me frappa la poitrine et m'arrêta. Le grand silence n'était coupé que par le râle de la mourante. L'ainée des deux filles, la mère Séraphine, en costume religieux, le visage jaune comme une ancienne figure de cire, debout près du lit, tournait dans un verre une petite cuiller d'argent, grave et simple bien au delà du commun et rendant d'humbles soins avec un calme ascétique, qui convenait à cette scène familière et solennelle. Thérèse, la cadette, bouffie d'insomnie et de larmes, ses cheveux blancs ébouriffés, les coudes sur les genoux, les poings dans les joues, affaissée, hébétée et douce, regardait sa mère. Je ne reconnaissais pas la chambre et rien n'y était changé, à cela près que des bouteilles, des fioles, des verres encombraient la table de nuit et le marbre de la cheminée. A gauche, le lit dont le haut bateau me cachait la mourante. Au-dessus, le bénitier dont la coquille était portée par deux anges de porcelaine coloriée, un crucifix, et le portrait au pastel de Thérèse jeune et mince, coiffée de grandes coques brunes, en robe canelle, à manches à gigot, qui lui faisait une « taille de sylphide ». Au fond, la fenêtre garnie de vieux rideaux de cotonnade rouge à raies. A droite, la commode d'acajou, qui portait un service à café blanc avec de larges filets d'or ; au-dessus, un daguerréotype de madame Laroque et une tête de Romulus dessinée au crayon noir, d'après David, par la mère Séraphine encore enfant. Et ces quatre murs sans beauté se revêtaient de majesté.

— Entre donc, Pierre, — me dit la religieuse.

J'approchai du lit. Le visage de madame Laroque n'était pas changé. Le ventre météorisé soulevait les couvertures. Les mains terreuses grattaient les draps. La mourante tenait les yeux mi-clos et ne reconnaissait personne. Elle éprouvait sans doute une pénible impression de faim, car elle réclama plusieurs fois à manger et demanda d'une voix rude si elle était à l'auberge pour faire si maigre chère. Elle continuait de râler,

mais demeurait parfaitement tranquille. Il y avait une demi-heure que j'étais près d'elle quand elle donna des signes d'agitation. Son visage était en feu, ses rares cheveux d'un gris de fer, échappés de sa coiffe, collaient sur ses tempes visqueuses.

Elle prononçait des paroles entrecoupées mais distinctes.

— Eh ! là !... Jeannette. Eh ! là... Espérez un peu ma mère ; faut que je ramène la vache à l'étable..... On ne voit plus clair..... Ma mère, je leur ai donné de la soupe aux pois et une omelette.... Des braconniers, des braconniers !...

Elle se voyait enfant, dans son village, auprès de sa mère.

— Ma mère, il fait noir. On n'y voit goutte. Je vas allumer la vue.

Elle prononçait la *veue*, nommant ainsi la petite lampe de forme antique pendue au foyer normand.

— Ma mère, je vas faire des crêpes de sarrazin pour le petit Pierre qui en est friand.

En l'entendant parler ainsi, ses deux filles firent un mouvement brusque. Pour moi, j'éprouvai une impression étrange et terrible à m'entendre ainsi mêlé à des êtres et des choses d'un autre âge.

Thérèse restait abîmée dans sa chaise trop basse. La mère Séraphine me reconduisit dans l'antichambre et me dit d'une voix tranquille :

— Elle avait toute sa connaissance quand elle a reçu les sacrements. Elle a été administrée par l'abbé Moinier. Le médecin ne nous avait laissé, dès le début, aucun espoir, et le grand âge de notre mère ne permettait de se faire aucune illusion. Elle a été atteinte vendredi d'une pneumonie sénile. La paralysie des intestins s'est produite presque aussitôt. Thérèse, qui supporte mal l'insomnie, est très fatiguée.

Et la mère Séraphine, les mains dans ses manches, me fit un imperceptible signe de tête. Son esprit était grave et sans ornements comme son habit ; sa tristesse s'embellissait de paix. On entendait à travers la porte de la cuisine le perroquet Navarin qui disait :

J'ai du bon tabac
Dans ma ta.....
Et de quoi ? Et de quoi ?...

Quand je revins, le soir, les rideaux étaient tirés. Il n'y avait plus de verres, de fioles ni de bouteilles sur la table de nuit ; deux bougies y brûlaient ; une branche de buis trempait dans une soucoupe d'eau bénite. Madame Laroque, les mains jointes sur un crucifix, dormait paisiblement, toute blanche.

— Donne-lui un baiser d'adieu, Pierre, — me dit la religieuse, — elle t'aimait comme son enfant. Dans les derniers moments où elle garda sa raison, elle pensa à toi. Elle nous dit : « Vous donnerez à Pierre une montre en or, en mémoire de moi. Et vous ferez graver sur le boîtier la date de..... » Elle n'acheva pas. Et depuis ce moment-là, elle ne reconnut plus personne et délira.

(*A suivre.*)

ANATOLE FRANCE

SUR LES LETTRES D'UN SOLDAT

Les lettres suivantes sont d'un jeune peintre qui fut au front, de septembre jusqu'au début d'avril, époque où il disparut dans un des combats de l'Argonne. Faut-il parler de lui au présent ou au passé? Nous ne savons : depuis le jour où leur parvint la dernière carte maculée de boue, annonçant l'attaque où il allait disparaître, quel étreignant silence pour celles qui n'ont vécu pendant huit mois que de ces lettres presque quotidiennes! Mais de combien de mères et de femmes une pareille angoisse est-elle aujourd'hui le sort commun?

Au milieu de l'atelier et de toutes les images où le jeune homme avait fixé ses rêves, ses visions d'artiste, j'ai vu, pieusement rangés sur une table, tous les petits carrés blancs de cette correspondance. Silencieuse présence... Je ne savais pas alors quelle âme s'était transcrite là toute entière, pour revenir ainsi au foyer : une âme faite, j'en suis sûr, pour s'épandre bien au delà de ce petit cercle immédiat et rayonner au loin sur les hommes.

L'âme d'un artiste complet, mais celle d'un poète aussi, sous les timidités du jeune homme qui, dès treize ans, a quitté l'école pour l'atelier, et s'est appris tout seul à traduire ce qui l'émeut en des accents que le lecteur appréciera. Tendresse du cœur, fervente adoration de la nature, mystique intelligence

de ses modes changeants et de son éternel langage : c'est tout ce dont les Allemands, prétendus héritiers de Goethe et de Beethoven, s'imaginent avoir le privilège, que nous percevons et qui nous émeut en ces lignes écrites par un jeune Français pour ses plus aimées et pour lui-même.

Le plus touchant, peut-être, c'est que dans le mode spirituel, si grave et si religieux qui se traduit ici, nous reconnaissons des traits qui nous frappèrent en maintes correspondances du front. Dans ces semaines, ces mois infinis d'hiver, passés dans la boue ou la glace des tranchées, à la vue quotidienne de la mort, à la pensée de cette mort qui s'avance peut-être, au même moment, pour leur fermer à jamais les yeux, il semble que ces enfants se soient mis à regarder les choses éternelles avec des yeux plus profonds et plus sensibles, comme si chacun, dans la plénitude de sa force et de sa jeunesse, pensait les contempler pour la dernière fois :

« *Et le monde allait donc mourir*
Avec mes yeux, miroir du monde!... »

Solennelle émotion de l'homme qui vient de passer une longue nuit de veille à quelque avant-poste, et qui, derrière la grise et silencieuse plaine du Nord où se terre l'invisible ennemi, voit le rouge soleil monter encore une fois sur ce monde. « O soleil magnifique! je voudrais te voir encore... », écrivait, le soir même de son entrée en France, un jeune soldat silésien qui tomba dans les champs de la Marne, et dont on a publié le journal. Tout d'un coup cette mystérieuse effusion surgit, au milieu de méthodiques notations allemandes sur le boire et le manger, les étapes, la souffrance des pieds et le nombre des villages qu'on allume. En combien de lettres françaises l'avons-nous retrouvée, cette profonde intuition! C'est la même, à tous les degrés de l'expression : chez tel cultivateur de Seine-et-Marne que je pourrais nommer, et qui pour la première fois de sa vie, peut-être, s'intéresse aux ardeurs du couchant, — chez tel jeune bourgeois parisien, qui ne semblait pouvoir parler, jusque-là, qu'en termes de scepticisme et d'ironie, et chez cet artiste qui la traduit en rythmes émouvants, et la prolonge jusqu'à la haute idée où se suspend toute la philosophie

stoïcienne. A travers tant de différences, chez tous, l'instituteur allemand, le paysan, le bourgeois et le peintre français, un même fond commun vient apparaître : et c'est l'éphémère vivant qui, dans le pressentiment de l'éternelle nuit, voit s'exalter le sens et la beauté du monde. O miracle des choses ! divine paix de cette plaine, de ces arbres, de ces coteaux lointains, — et comme on écoute cet infini silence ! Ou bien, c'est l'immensité nocturne où rien ne reste que des feux et des lueurs. En bas des braises lointaines d'incendies ; — en haut, les astres, leurs figures immuables, les scintillations, les nombres et tout l'ordre auguste de l'univers. Tout à l'heure, le claquement des mitrailleuses, le tonnerre des explosifs, les clameurs de l'attaque vont reprendre ; on va recommencer de tuer et de mourir. Quel contraste de la fureur humaine et de l'éternelle sérénité ! Plus ou moins obscurément, pendant une brève minute, entre les simples choses du ciel et de la terre dont la lente vie se laisse percevoir, et celui qui contemple, une relation profonde se rétablit. L'homme sent-il alors que tout cela, c'est lui-même, que sa petite vie et celle de l'arbre là-bas, qui s'émeut au frisson de l'aube et semble lui faire signe, se relient l'une à l'autre dans le flux de l'éternelle vie?

*
* *

Pour l'artiste dont il s'agit ici, ces intuitions et visions furent l'enivrement de ces longs mois passés dans les tranchées. « Quelle volupté, dit-il, que cette constante vibration au sein de la nature ! » Sous le ciel libre, au contact de la terre, devant le danger et la vision quotidienne de la mort, la vie lui parut tout d'un coup se simplifier et s'élargir étrangement. « *Nous avons, de notre séjour en plein air, gagné une liberté de conception, une amplitude dans le geste et la pensée qui feront trouver les villes horribles pour les survivants.* » Et la mort aussi se faisait plus belle et plus simple : mort des soldats dont il regardait avec piété les formes silencieusement, maternellement reprises par la nature, et peu à peu confondues à la terre. De jour en jour, il vivait dans la sensation de « l'éternel ». Certes, il restait sensible à toute l'horreur et capable de toute la pitié, — et l'on verra comment il faisait

son devoir. Mais, « souffrant également », il se réfugiait « dans la consolation supérieure ». « *Il faut* », écrit-il à celles qui l'aiment et qu'il s'efforce — avec quelle constante sollicitude ! — de préparer au pire, « *il faut absolument parvenir à ce que nulle catastrophe ne puisse faire de notre vie quelque chose de tronqué, d'interrompu, d'inharmonieux. Contente-toi de cette magnifique assurance que, jusqu'à présent, j'ai élevé mon âme à une hauteur où les événements n'ont pas de prise sur elle.* » Cette hauteur, c'est la région où, par delà les différences de dogme et de figuration, toutes les grandes intuitions religieuses se rejoignent, — celle où l'illusion s'évanouissant, l'être dit *non* à toutes les affirmations et prétentions du moi pour se donner à ce qui « est réellement ». « *Nos souffrances viennent de ce que notre petite patience s'est orientée du côté de nos appétits, même les plus nobles... Ne t'arrête pas à considérer la personnalité de ceux qui restent, de ceux qui s'en vont ; ceci n'est pesé que dans la balance humaine. Or, il faut distinguer en nous l'énorme quantité de ce qui est mieux qu'humain.* » Au fond la mort est impuissante parce qu'illusoire, elle aussi, et « rien n'est jamais perdu ». Ainsi ce jeune Français, qui n'a pas oublié, d'ailleurs, le langage chrétien, retrouve, au milieu des épouvantes de la guerre, tout le stoïcisme de Marc-Aurèle, — la vertu « qui n'est, dit-il, ni la patience, ni la confiance trop grande, mais une certaine foi dans l'ordre des choses, une certaine puissance de dire de chaque épreuve que *c'est bien, ainsi* ». Et par delà le stoïcisme, c'est toute l'antique et sublime pensée de l'Inde qu'il pressent et rejoint, celle qui nie les apparences et les différences, et montrant à l'homme sa personne séparée et puis tout l'univers, lui apprend à dire de l'une : *je ne suis pas ceci*, et de l'autre : *je suis cela.* Émouvante rencontre : à travers toutes les distances des siècles et des races, la méditation de ce soldat français, devant l'ennemi qu'il attaquera le lendemain, continue l'étrange extase où s'absorbait le guerrier de la *Bhagavad Gîta* entre les deux armées qui s'allaient entrechoquer. Lui aussi voit la turbulence humaine comme un rêve qui voudrait nous voiler la vue de l'ordre supérieur et de la divine unité. Lui aussi a mis sa foi « dans ce qui ne connaît ni la naissance ni la mort », — dans ce qui est « non né, indestructible, dans ce qui n'est

point tué quand ce corps est tué ». Et c'est l'éternelle vie, dont le mouvement se propage, la même à travers toutes les formes qu'elle suscite, aspirant en chacune à monter vers plus de lumière, de paix et de conscience. Et cette fin commande la loi de chaque être pensant, qui est le don de soi-même pour le mieux total et définitif ; et de là, le grave contentement, à l'idée du sacrifice efficace, de ceux qui se dévouent, de ceux qui meurent pour la cause de la vie. « *Dis à M... que si le sort frappe les meilleurs, ce n'est pas injuste : ceux qui survivent en seront améliorés. Vous ne savez pas l'enseignement donné par celui qui tombe. Moi, je le sais.* » Et plus complet encore le sacrifice, quand donner sa vie, quand renoncer à soi-même, c'est renoncer à ce qu'on aimait plus que soi-même, et qu'on aurait voulu servir de toute sa vie. « Drapeaux de l'art, de la science », qu'un enfant adorait et qu'il avait commencé — avec quel frisson d'orgueil et de foi ! — de porter à son tour. Que l'homme apprenne à tomber sans regret ! « Qu'il lui suffise de savoir que le drapeau sera porté ! »

La simple, la commune obéissance au devoir, c'est aussi la conclusion pratique de la plus haute sagesse hindoue quand elle a dévoilé l'illusion. Ne pas se replier dans la solitude et l'immobilité parce qu'on l'a reconnue, combattre avec ses frères, à sa place, à son rang, avec des yeux dessillés, sans espoir de gloire et de profit, et simplement parce que telle est la loi, voilà le commandement que donne le dieu au guerrier Arjuna, quand celui-ci doute s'il doit se détourner de l'absolu pour le cauchemar humain de la bataille. « La loi de chaque être est d'accomplir la fonction que lui prescrit sa forme propre. Que chacun accepte l'action, puisqu'il fait partie de cette nature dont les modes l'obligent à l'action ! » Simplement, qu'Arjuna bande son arc avec les autres Kshettryas ! Le jeune Français n'avait pas un instant douté. Mais, on le verra dans ses lettres, en pleine horreur de carnage, comme dans les patientes et fastidieuses besognes de la mine ou de la tranchée, il savait garder ses yeux « fixés sur l'éternel ».

Il a connu, je crois, quelques extraits du Ramayana, et par là pressenti l'Inde. Mais, sous des nuances toutes modernes, des formes si précises et des rythmes si français, l'âme qui se révèle en ses lettres, est bien, comme celle d'Amiel, de Miche-

let, de Tolstoï, de Shelley, parente du mystique génie hindou. Étrange affinité qui s'atteste, non seulement au sentiment et au besoin profond qu'il a de l'universel et de l'absolu, mais à son intuitive sympathie pour tout ce qui est de la vie, à ses élans d'amour vers la grande âme maternelle et toutes ses formes particulières. « Amour », c'est un des mots qui reviennent le plus souvent dans cette correspondance. Amour de ces campagnes, de cette plaine où les matins et les soirs passent comme des émotions sur un visage, amour des arbres dont le geste est presque humain, — de tel arbre, viril et patient sous ses blessures, « et qui ressemble à un soldat », — amour des jolies petites bêtes des champs qui, dans le silence du premier matin, viennent jouer au bord de la tranchée, — amour de toutes les choses du ciel et de la terre : de ce ciel sensible, de cette terre française, au dessin si clair et si sobre, amour surtout de ceux qu'il voit souffrir et combattre patiemment à côté de lui, de ces graves paysannes champenoises qui donnèrent tous leurs fils, se taisent, sèchent leurs larmes et continuent la besogne atavique des champs ou de la vigne, — de ces camarades, dont nulle misère « ne décourage la blague ou la chanson » : « braves gens que ma belle robe d'artiste gênerait bien pour faire honnêtement leur devoir comme ils le font », — de tous ces simples qui sont la France, auxquels il est si bon de se confondre. Amour de tous les vivants (on sent bien qu'il ne peut pas haïr même l'ennemi, chair humaine, elle aussi, collée à cette terre, et qui pâtit de la même façon). Et puis, amour des morts qu'il va contempler, et dont l'impassible beauté, chargée de silence et de mystère, se révèle en de longues minutes à ce profond regard.

Par cette attention aux significations intérieures, spirituelles des choses, ce peintre nous apparaît en ces lettres surtout comme un poète, — un poète religieux, qui perçoit dans le monde l'essence et tous les modes ineffables. Un musicien aussi, qui dans la tranchée, vit avec Beethoven, Haendel, Schumann, Berlioz, dont il porte en lui les rythmes et les idées, — et que viennent enivrer « les plus belles symphonies tout orchestrées ». Intimes richesses, secrètes puissances de consolation et de joie qui peuvent, aux heures les plus sombres, dans la nuit et la boue des longues gardes d'hiver, venir parler

si près à l'âme, ou bien, tout d'un coup, l'emmènent si haut et si loin. Schumann, Beethoven : entre ces immortels esprits qui ne savaient que chanter pour tous les hommes, et les mornes pédants, les féroces protagonistes du germanisme, qui réussirent à changer un peuple en machine de combat, qu'y a-t-il de commun? Est-ce que nous ne les avons pas faits nôtres, ces génies, à force de les comprendre et de nous en pénétrer? Est-ce qu'ils ne sont pas nos amis? Est-ce qu'ils ne nous accompagnent pas dans toutes les solitudes bénies où notre *moi* véritable se remet à vivre, et notre source intérieure à couler? Et comme, d'instinct, le jeune homme a senti, — comme, d'un mot, il sait indiquer qu'un Wagner, avec tous ses ensorcellements, son accablante puissance, est d'espèce différente!

*
* *

Ces lettres écrites, envoyées au jour le jour de la tranchée ou du cantonnement, forment pourtant une suite progressive comme un poème ou comme un chant. Une vie profonde s'y développe : celle d'une âme que nous sentons, en la monotonie de ces circonstances extraordinaires où, bien souvent, tout événement fait défaut, monter au-dessus des modes communs, se dépasser elle-même et s'envelopper, à mesure qu'approchent les suprêmes épreuves (février-avril) de paix et de sérénité. Quelques moments culminants de lyrisme ou de pathétique viennent varier ce progrès contenu. Telle cette étonnante nuit de Noël dont tous ceux qui furent alors au front, garderont le souvenir, — nuit solennelle, toute bleue, pleine d'astres et de musique, où l'ordre et la divine unité de l'univers semblèrent venir se révéler aux yeux des hommes, un instant réveillés du rêve de haine et de sang, et qui sur les deux immenses lignes se mirent à chanter. « Des hymnes, des hymnes partout... »

Mais en février, des carnages, dont quelques notations précises suffisent à suggérer la grandissante horreur. Alors, les récits s'accélèrent ; on y sent passer les rythmes et les élans rapides de l'action, l'impérieuse précipitation du devoir, le jeune sergent ayant charge d'hommes et faisant face à des besognes terribles et précises. Mais, toujours, à travers les

tumultes de la tuerie et la hâte du service, de soudains et singuliers instants de rêve et de pitié ; et puis, le soir, quelle infinie tranquillité parmi les morts ! A cette époque, les notations de paysage disparaissent : la description se fait militaire, technique, ou bien la pensée quitte la terre. Une fois, vers la fin, une seule fois, un retour sur lui-même, une brève et profonde plainte, à la pensée des anciens espoirs, de son œuvre abandonnée d'artiste, et de l'immensité du sacrifice. « *Comme cette guerre est longue pour des gens qui avaient une tâche indéniable à remplir ! Pourquoi suis-je ainsi sacrifié, quand d'autres, qui ne me valent pas, sont conservés ? J'avais pourtant quelque chose de bon à faire sur terre !* » Déchirant soupir, et qui nous touche plus encore que les manifestations supérieures de cette âme, parce que toute l'angoisse étouffée jusque-là s'y épanche soudain, — et c'est toute la faiblesse humaine, la nôtre, qui vient s'avouer, à la veille d'une passion, comme dans le divin exemple. Mais cette défaillance n'est que d'un moment. Il habite à cette époque les hautes régions sereines qu'il ne quitte que pour le devoir et le combat. Combien étrange et lointain ce monde de sa contemplation, deux petits traits permettent d'en juger. Une nuit, sur un champ de bataille « semé de débris humains » et, plus loin, de feux d'incendies, sous le ciel étincelant d'étoiles, il a trouvé pour s'y coucher, une excavation d'où ses yeux suivent le croissant de lune et guettent le matin. Parfois un obus éclate ; des mottes de terre le couvrent, et puis le silence retombe sur la terre gelée. « *J'ai payé cher, mais j'ai eu des instants de la solitude pleine de Dieu.* » Et un soir, errant après cinq journées d'horreur (« nous n'avons plus d'officiers, tous sont morts en braves »), il se trouve tout d'un coup devant le corps étendu d'un ami. « *Cadavre blanc et magnifique sous la lune... Je me suis reposé près de lui...* » Dans l'immobilité des choses, à côté de ce mort, il a trouvé sa quiétude, ne sent plus rien que paix et que beauté

*
* *

Ces lettres doivent rester anonymes, au moins tant qu'on peut espérer que le disparu reparaîtra. C'est assez de savoir qu'elles sont d'un Français qui prit avec amour et foi sa part

de l'effort et du risque communs, heureux d'effacer sa personne dans la peine et le dévouement de tous. Par une grâce qu'il n'escomptait guère quand il quitta sa pure solitude d'artiste pour les sueurs, les servitudes et les mêlées de la troupe, il a, sans doute, produit là le meilleur de lui-même, et l'on peut se demander si, au cours régulier d'une vie accomplie d'artiste, il lui eût jamais été donné de s'exprimer avec cette plénitude. Pour ceux qui l'aiment, il y a dans cette idée de quoi les aider à tout accepter. Son âme est là, plus essentielle et plus belle, peut-être, qu'ils ne l'ont jamais connue. C'est au cours d'une guerre, aussi, que Marc-Aurèle écrivait ses pensées. Il faut probablement le pire pour obliger toute la noblesse humaine à se manifester ; alors on s'étonne de ce que l'âme peut trouver en soi pour l'opposer à la souffrance et à la mort. Ainsi se révélèrent tant de nos fils aux jours de l'épreuve, et ce fut pour elle-même, comme pour le monde, la merveille de cette France qui ne savait pas encore tout ce qu'elle était. Voilà par où de telles pages touchent si fort. Celui qui les écrivait s'était accordé à un mode collectif. Sous les variations plus mystiques qu'y apporte sa personne propre, nous retrouvons la sublime pensée que nous envoyaient du front, plus ou moins exprimée, nos enfants et nos frères, — la haute musique qui monte encore de toute la France combattante. En tous ces compagnons assemblés pour le grand devoir, lui-même avait bien reconnu ce qu'il découvrait en soi de profond et de meilleur, et c'est pourquoi il en parle toujours — surtout des plus simples — avec tant d'amour et de respect. Loin des soucis et des ambitions ordinaires, ce qu'une telle vie, si rude et si précaire, au milieu des choses éternelles, leur apporte à tous, c'est, avec « une amplitude ignorée du geste et de la pensée », la « sérénité de la conscience » et la fraîcheur d'une sensibilité qui s'harmonise à tous les moments de la nature. « *Nous passons des journées d'enfants... Nous sommes des enfants...* »

Ce rajeunissement du cœur, sous la menace méprisée de la mort, cette innocence dans l'accomplissement quotidien du devoir héroïque, c'est un état qui participe de la sainteté.

ANDRÉ CHEVRILLON

LETTRES D'UN SOLDAT

I

5 septembre 1914, 1re étape,
Soixante-six heures de cage sans pouvoir s'étendre.

Toujours le contact du fer et la trépidation, mais après l'horrible nuit vient par trois fois la gloire du matin, et toute fatigue disparaît !

Nous avons traversé en tous sens la campagne française, depuis la sérénité un peu ingrate mais si sous-entendue de la Champagne, jusqu'à la riche et robuste placidité bretonne. En passant, nous avons longé la Loire aux rives sonores et nobles, et maintenant...

O mon pays si beau ! cœur du monde où repose ce qu'il y a de divin sur terre, quel monstre s'acharne sur toi? Créature dont la beauté était une offense...

Auparavant j'aimais la France d'un amour sincère encore qu'un peu dilettante, je l'aimais en artiste fier de vivre sur la plus belle terre, mais en somme je l'aimais un peu à la façon dont un tableau pourrait aimer son cadre. — Il a fallu cette horreur pour sentir tout ce qu'il y a de filial et de profond dans les liens qui m'unissent à mon pays, et combien précisément mon rôle se trace dans la société française...

10 septembre.

Nous arrivons dans un pays sillonné par de bonnes nouvelles : l'impression se dégage, très nette, que le sort de la France est désormais assuré. Depuis le rapport officiel qui succinctement et formellement nous assure un succès complet jusqu'au faisceau de racontars fantaisistes, tout corrobore ce pressentiment.

... Il nous restera de cette tourmente une immense aspiration vers la pitié, la fraternité et la bonté.

14 octobre.

Chère maman aimée,

J'ai reçu de toi une carte sans date, en même temps qu'un mot de chère grand'mère daté du 3 octobre.

Tu me dis que tu as reçu mes deux lettres du 26 et 27, et c'est pour moi un bonheur parfait maintenant. Sans doute, chère mère, il y a des renoncements qui coûtent beaucoup d'effort, mais sache que nous possédons tous deux la force d'âme nécessaire pour vivre ces heures difficiles sans haleter d'angoisse à l'idée du retour que nous espérons tous deux.

L'essentiel est de sentir le prix du moment présent et de lui faire donner tout ce qu'il peut avoir de bon, de beau et d'édifiant. Pour le reste, nul ne peut engager l'avenir, et ce serait une torture bien inutile et vaine que vivre en se demandant ce qui pourra nous arriver. Ne trouves-tu pas que la vie nous a dispensé bien des bonheurs, et qu'un des derniers, et le plus grand, a été de pouvoir enfin communiquer ensemble et sentir notre union? Il y a ici beaucoup de pauvres gens qui ne savent pas où se trouvent leurs femmes et leurs enfants, qui sont isolés de tout depuis des mois. Tu vois que nous sommes encore des privilégiés.

Chère petite maman, moins que jamais nous devons désespérer, car jamais nous n'aurons mieux eu l'impression que toutes ces agitations et tous ces délires humains ne sont rien en regard de la part d'éternité que chacun porte en soi et que toutes ces monstruosités aboutiront à un devenir meilleur. Cette guerre est une forme de cataclysme qui succède aux anciens bouleversements de notre globe, mais as-tu jamais vu qu'au milieu de tout cela il y ait une parcelle d'âme de perdue, et que le sentiment d'un ordre supérieur s'en soit trouvé

amoindri? Nos souffrances viennent de ce que notre petite patience humaine est orientée du côté de nos appétits, même les plus nobles. Mais dès qu'elle interroge les choses pour découvrir l'harmonie, elle rencontre le repos parfait de l'âme. Nous ne savons pas si cette violence et ce désordre n'acheminent pas notre destinée universelle vers le bien définitif.

Chère maman, en conservant le plus ferme et le plus humain espoir je t'envoie, ainsi qu'à grand'mère aimée, mon profond amour.

Envoie également tout mon cœur à nos amis qui sont dans la peine. Aide-les à tout supporter : deux croix sont moins lourdes à porter qu'une seule. Et confiance en notre joie éternelle.

15 octobre, à 7 heures.

J'ai reçu une carte de toi du 1er, certainement antérieure à celle sans date. Comme j'ai de la joie de nous voir enfin reliés l'un à l'autre!

A vrai dire, nos pensées ne se sont jamais quittées. Tu m'y apprends le malheur de Marthe et je suis heureux que tu puisses lui être utile.

Chère mère, voilà notre tâche à tous deux : être utiles dans la minute présente sans escompter rien de la minute suivante.

Oui, sans doute, je sens profondément comme toi, que je porte une mission dans la vie. Mais il faut agir à chaque instant comme si cette mission se remplissait immédiatement. Ne réservons aucun petit coin de notre cœur pour nos petites espérances. Il faut absolument parvenir à ce que nulle catastrophe ne puisse faire de notre vie quelque chose de tronqué, d'interrompu, d'inharmonieux. C'est la plus belle œuvre, c'est celle de ce moment.

Le reste, cet avenir qu'il ne faut pas interroger, tu verras, mère chérie, ce qu'il réserve de beau, de bon et de juste. Il ne faut pas qu'aucune de nos facultés s'exerce à vide, et toute inquiétude vaine en est une dépense nuisible.

Contente-toi de cette magnifique assurance que, jusqu'à présent, j'ai élevé mon âme à une hauteur où les événements n'ont pas eu prise sur elle, et je te promets que mon effort sera de la préparer encore le plus que je le pourrai.

Dis à M. que si le sort frappe les meilleurs, ce n'est pas injuste : les mauvais qui survivent en seront améliorés. Qu'elle accepte le sacrifice en sachant qu'il n'est pas inutile. Vous ne savez pas l'enseignement donné par celui qui tombe. Moi je le sais.

Pour qui sait lire la vie, les événements actuels ont déchiré toute habitude de pensée, mais ils laissent entrevoir mieux que jamais la beauté et l'ordre éternels.

Remettons-nous de la surprise causée par ce déchirement, mais adaptons-nous aussitôt à ce nouvel état de choses qui fait de nous des privilégiés à l'égal de Socrate, des martyrs chrétiens et des gens de la Révolution. Nous dédaignons dans la vie ce qui n'est que passager pour goûter ce qu'elle ne nous offre que rarement, le sentiment de ce qui est éternel.

Ton fils.

22 octobre.

. . . . . .

... J'accepte tout de la destinée, mais je lui ai tout pris du bonheur qu'elle cache dans le pli de chaque moment.

Ah ! si les hommes se doutaient de toute la paix qu'ils gaspillent et que peut contenir une minute, comme ils souffriraient moins de la violence apparente !

Sans doute il est des tourments extrêmes que je ne connais pas encore et qui, peut-être, éprouvent l'âme d'une façon que je ne soupçonne pas, mais je tends toutes les forces de mon âme à accepter tous les moments et toutes les épreuves...

Ce qu'il faut, c'est reconnaître l'amour et la beauté triomphant de toute violence. Ce n'est pas quelques saisons de haine et de dol qui supprimeront la beauté éternelle et, cette beauté, nous en avons tous un dépôt impérissable.

28 octobre, 2e lettre, et 29.

Aujourd'hui nous vivons sous un ciel de grands nuages coureurs et froids comme chez les paysagistes hollandais...

. . . . . .

... Je suis content que tu aies lu Tolstoï : lui aussi a été à la guerre. Il l'a jugée; il en a accepté la leçon.

Si tu peux jeter un coup d'œil sur l'admirable *Guerre et Paix*, tu trouveras des tableaux qui se rapportent à notre situation. Ce qu'il te fera comprendre, c'est la liberté de contemplation qui est laissée au soldat qui le désire.

Pour ce qui est de la gêne que pourrait infliger à l'âme le manque de tout bien-être matériel, n'en crois rien. Nous menons une vie de lapins le jour de l'ouverture de la chasse; et malgré cela nous pouvons nous enrichir l'âme de façon magnifique.

30 octobre.

Je t'écris dans un paysage magnifique d'un automne gris cinglé par le vent. Mais, pour moi, le vent a toujours été sans tristesse parce qu'il m'apporte l'âme du pays derrière la colline.

Hier nous étions dans un joli village meusien dont la grâce s'augmentait du contraste des ruines environnantes.

J'y ai pu faire laver une chemise et pendant le séchage, je causais avec l'excellente femme qui brave chaque jour la mort pour garder son foyer.

Elle a trois fils, tous trois soldats et les nouvelles qu'elle en a sont anciennes déjà : l'un d'eux a passé à quelques kilomètres d'elle. Sa mère le savait et n'a pu le voir. Une autre de ces Françaises garde la maison de son gendre, qui a six enfants.

. . . . . .

Pour toi, le devoir consiste dans l'acceptation de tout, et, en même temps, dans la plus parfaite confiance en la justice éternelle.

Ne t'arrête pas à considérer la personnalité de ceux qui restent, de ceux qui s'en vont : ceci n'est pesé que par la balance humaine. Or, il faut distinguer en nous l'énorme quantité de ce qui est mieux qu'humain.

Chère mère, confiance absolue. En quoi? Nous le pressentons tous deux.

1er novembre, Toussaint, 8 heures.

Hier soir j'ai reçu ta carte du 24-25. Tandis que tu regardais cette lune voilée pour nous, tu te sentais, bien à tort, impuissante, mais combien tu avais raison d'espérer !

A ce moment-là j'étais protégé par la Providence d'une façon qui bouleverse tout orgueil.

Le lendemain, nous avons eu la plus admirable aurore sur la pourpre des bois d'automne, dans ce pays où je fis mes pochades d'il y a trois ans ; mais nous sommes à l'endroit où le paysage s'accentue, s'élargit et devient d'une majesté pathétique. Te dire la noblesse de l'horizon ! Nous restons dans cette contrée magnifique, et voici la Toussaint !

Pour l'instant, je t'écris dans l'argent d'un soleil qui se lève sur les brumes des vallées ; nous pressentons le pays endormi à quarante kilomètres alentour, et la bataille trouble à peine la gravité religieuse du décor.

Aime bien mon tableau projeté. C'est lui qui me relie à ma destinée. Si j'ai la grâce du retour, la forme en changera, mais l'essence en est contenue dans l'esquisse.

Midi. — Splendide journée de Toussaint profanée par la violence.

Gloire du jour...

2 novembre. Jour des Morts.

Fête splendide de soleil et de joie dans la nature glorieuse d'un paysage meusien. Dans le cœur l'espoir se comprime, n'osant insulter à la douleur de ceux pour qui ce jour est la première étape de deuil.

Chère bien-aimée maman, il y a vingt-huit ans, tu étais dans le deuil et dans l'espérance : aujourd'hui, l'angoisse est aussi pleine d'espérance. Ce n'est plus au même âge que ces épreuves arrivent, mais, précisément, toute une vie d'acceptation te prépare à la sagesse suprême.

Quelle volupté que cette constante vibration au sein de la nature ! Hier soir, ce même horizon que nous avons vu s'éveiller, je l'ai vu se baigner dans une lumière rose, puis la pleine lune s'est levée dans un ciel tendre sur lequel se dentelaient des arbres de corail et de safran.

Chérie, l'effrayant martyrologe de la meilleure jeunesse française ne peut s'allonger indéfiniment. Il est impossible que l'élite de toute une race disparaisse.

Il y a quelque chose de mieux que la guerre pour la tâche

du génie national : une impression intime m'indique un mieux prochain. Que notre courage et notre union nous conduisent vers ce mieux ! Espérance, espérance toujours ! J'ai reçu la chère lettre de grand'mère et la carte de M. R., bonne et affectueuse.

Chérie, avez-vous ce beau soleil aujourd'hui? Comme la campagne est noble et la nature bonne ! Elle dit à celui qui l'écoute que rien ne sera perdu.

4 novembre, 1 heure.

Je ne vis que par ta pensée et dans la bénédiction de la nature. Ce matin, nos chefs nous ont menacés d'une marche de vingt kilomètres, et cette menace s'est exécutée sous la forme d'une promenade charmante dans le paysage que j'aime tant.

Exquise buée, que nous voyons se lever d'heure en heure, à l'appel d'un soleil tempéré; et, là bas, ces hauts plateaux qui dominent un immense panorama, où tout se dessine finement, ou bien se sous-entend dans la brume...

Il y a des buttes garnies d'arbres dénudés qui offrent des profils charmants. Je pense aux primitifs, à leurs paysages si sensibles et consciencieux. Quelle majesté méticuleuse, dont le premier aspect impose par sa grandeur et dont le détail émeut profondément !

Tu vois, chère mère, combien Dieu dispense de grâces bien au-dessus des misères acceptées.

Il n'est même plus question de patience puisque le temps n'a plus de mesure pour nous, puisqu'il n'est question de nulle durée calculable. Mais aussi, quelle richesse d'émotions dans la minute qui s'offre à nous !

Voilà donc notre vie, dont je t'ai écrit qu'il ne faut pas qu'aucun évènement fasse d'elle quelque chose d'inachevé, d'interrompu; et, cette sagesse, je veux la conserver. Mais, en même temps, je veux l'allier à une autre sagesse qui regarde l'avenir, même si l'avenir nous est une région interdite. Oui, acceptons tout du présent (et le présent nous apporte tant de trésors !) mais aussi préparons l'avenir.

. . . . . .

6 novembre.

... Aujourd'hui nous vivons dans le plus intime et délicat paysage de Corot.

De la grange où nous avons établi notre avant-poste, je vois d'abord la route avec les flaques d'eau qu'a laissées la pluie. Ensuite, des souches d'arbres, puis, après un pré, une ligne de saules bordant un ruisselet coureur et charmant. Au fond, quelques maisons se voilent d'une brume légère et conservent les noirs délicats que notre cher paysagiste sentait si noblement.

Telle est la paix de cette matinée. Qui croirait qu'en tournant la tête, il n'y a plus rien qu'incendie et que décombres !...

7 novembre, 8 heures du matin.

Je viens de recevoir ta carte du 30, m'annonçant le départ d'un paquet. Comme c'est gentil ! comme on pense à nous ! Toutes les douceurs sont très appréciées.

Hier, journée délicieuse de novembre. Ce matin, trop de brouillard pour goûter le plaisir de la nature. Mais hier après-midi !

Temps délicat, raffiné, où tout s'inscrit, comme gravé sur une glace embuée. Les buissons dénudés, près de notre corps de garde, ont été visités par une troupe d'oiseaux verts, avec le bord des ailes blanc, et, pour les mâles, la tête noire avec une tache blanche. Te dire ce qu'était le seul bruit de leur vol dans cette tranquillité ! — Car c'est encore une grâce dans ces guerroiements : il ne peut y avoir qu'une certaine quantité de méchanceté dans l'univers. Or, tout étant réservé à l'homme par l'homme, les bêtes en profitent, du moins les bêtes des bois, nos victimes habituelles.

Si tu voyais la sécurité des petits animaux des bois, souris, mulots ! L'autre jour, dans notre abri de feuillage, je suivais les évolutions de ces petites bêtes. Elles étaient jolies comme une estampe japonaise, avec l'intérieur de leurs oreilles rose comme un coquillage. Et puis encore, nous avons assisté à la migration des grues : leur cri est émouvant dans le crépuscule.

. . . . . .

9 novembre, lundi 7 heures.

... Nous avons regagné la libre étendue que j'aime tant. Malheureusement nous ne l'entrevoyons que par des trous de souris. Enfin, c'est toujours cela !...

... Tous ces jours-ci j'ai goûté le charme d'une campagne qui repose dans la douceur d'automne.

Cette paix a été troublée, hier, par l'impression poignante d'un village incendié. Ce n'est pas le premier que nous voyons, mais, vraiment, nous n'y étions plus habitués.

Nous nous sommes rendus à notre emplacement de surveillance ; il faisait nuit encore. Des hauteurs que nous occupions, nous voyions l'énorme lueur et, quand le matin s'est levé, le charmant village qui s'abritait dans la vallée n'était que fumée. Ceci, dans le nimbe argenté d'une matinée glorieuse.

De notre souricière nous regardions le fond avec sa route aux jolies courbes, son ruisseau bordé de saules, son calvaire : toute cette harmonie pour aboutir à l'horreur de la destruction.

Les Allemands l'ont incendié la nuit à la main, ils en avaient été délogés après deux nuits de combats furieux : leur action peut s'interpréter comme une intention de recul sur ce point. Ce procédé, généralement haï de nos soldats, est, je crois, commandé par une nécessité stratégique. Quand un village est détruit, son utilisation devient très difficile pour nos services de l'arrière. Nous avons donc assisté, toute la journée, à cette dévastation, tandis que, sur nos têtes, les petits mulots profitent de la paille où nous allons coucher.

Notre existence de fantassins est un peu celle des lapins pendant la période de chasse. Nous y avons acquis, du moins les plus froussards, une tension perpétuelle vers la recherche d'un trou. Dès que nous y sommes enfouis, on nous recommande de n'en plus bouger. Ces sages recommandations ne sont malheureusement pas toujours appliquées avec discernement; ainsi, hier, nous étions quatre dans une tranchée avancée, située dans un endroit magnifique et parfaitement dissimulé sous des feuillages. Nous pouvions donc goûter la joie du paysage, sans le brave garçon de caporal qui tremblait de nous laisser vivre un peu. Heureusement les artilleurs et les

mitrailleurs sont venus à notre emplacement faire un chambard terrible et nous montrer le cas à faire des précautions superflues.

Aussi, fort de cet exemple, ai-je pu jouir en toute liberté du paysage, hélas tragique et fumeux hier. Note bien, chérie mère, que je ne veux faire aucune imprudence, mais vraiment cette guerre est le triomphe du sort, de la Providence et de la Destinée.

Je fais des vœux ardents pour mériter la grâce du retour, mais, à part des petites secondes d'impatience bien humaine, je peux dire que la plus grande partie de mon être s'est voué à l'acceptation du moment présent.

. . . . . .

Du 12 novembre, 15 heures.

... Aujourd'hui, nous avons fait une marche d'exercice aussi agréable que la première, avec un temps admirable de beauté. Nous voyions, dans le bleu et le rose la crête lointaine des collines de Metz, l'immense étendue parsemée de villages, dont les uns recueillaient un rayon matinal et dont les autres se pressentaient plutôt.

Nous menons une existence dont voici les grandes lignes : trois jours nous restons à proximité de l'ennemi, vivant dans des abris fort bien construits et améliorés à chaque séjour, puis nous passons trois autres jours un peu en arrière, et enfin trois jours en cantonnement dans un village voisin, généralement le même. Aussi arrivons-nous à prendre des habitudes ; habitudes bien passagères mais, enfin, nous avons quelque contact avec l'élément civil, bien éprouvé d'ailleurs. Les lainages sont précieux et victorieux...

... Nous avons à faire à de bonnes âmes : notamment la chère femme chez qui je t'écris, et chez qui je suis déjà venu l'autre fois, se mine et s'use jusqu'à la mort pour nous donner un peu de ce qui rappelle le chez soi.

Mais, chère maman, ce qui rappelle le chez soi, je l'ai dans mon cœur. Ce n'est pas de manger dans des assiettes ou de s'asseoir sur une chaise qui compte. C'est ton amour que je sens si près...

14 novembre.

Depuis le 12, à huit heures et demie du soir, nous avons été trimballés avec la perspective de participer à un mouvement violent. Nous sommes partis dans la nuit, et par ce calme de la nature, mes pensées se clarifiaient un peu, après les deux jours de cantonnement pendant lesquels on se matérialise un peu trop. Nous allions au renfort, en plein inconnu. Nous avons attendu les dispositions à prendre dans une grange, où nous avons couché sur la planche, de onze heures à quatre. Puis nous avons filé dans les bois, les champs, que le jour, à à travers des nuages gris, rouges et violets, illuminait lentement et dans la donnée la plus romantique et pathétique qui soit. Au plein matin charmant nous avons appris que les troupes qui nous devançaient avaient fait subir à l'ennemi des pertes énormes et, même, avaient obtenu une très légère avance. Nous avons donc regagné nos emplacements habituels, et me revoilà, goûtant encore la splendeur de notre campagne française, si émouvante par ce novembre gris, venteux et passionné, avec des soleils jetés par taches sur des horizons infinis.

Chère maman, comme c'est beau, cette région vaste et digne, où tout est noble et proportionné, où des motifs se précisent finement! — route bordée d'arbres, filant vers la frontière, buttes précédant les buées qu'on devine être les Vosges allemandes. Voilà le décor, et voici mieux que le décor. Il y a une mélodie de Beethoven et une pièce de Liszt qui s'intitulent : *Bénédiction de Dieu dans la solitude*. Sans doute nous n'avons pas la solitude, mais si tu feuillettes les poésies d'Albert Samain, tu trouveras une épigraphe de Villiers de l'Isle-Adam : « *Sache qu'il y aura toujours de la solitude sur terre pour ceux qui en sont dignes.* » Cette solitude d'une âme qui peut oublier tout de ce qui ne vibre pas comme elle...

16 novembre.

Bien chère madame et excellente amie,

Combien votre lettre me fait de plaisir et de réconfort, et comme votre chaude amitié soutient mon courage!

Ce que vous me dites de ma mère est ce qui pouvait me rat-

tacher le plus à la vie. Merci de votre constante et magnifique affection.

... Que vous dirai-je de ma vie? A travers les fatigues et les vicissitudes, je suis soutenu par la contemplation de l'admirable nature qui, depuis deux mois, accumule les émotions et le pathétique de cette saison passionnée. Un de mes emplacements habituels se trouve sur les hauteurs qui dominent l'immense plaine de la Woëvre. Que c'est beau! et quelle bénédiction de suivre chaque heure de la journée et de la nuit, de suivre l'embrasement du feuillage, à chaque jour de l'automne! Comme l'affreuse turbulence humaine ne parvient pas à troubler la sérénité majestueuse de la nature! Certes il est des moments où l'homme paraît excéder ce que nous pouvions en imaginer; mais une âme avertie distingue rapidement l'harmonie qui domine et concilie toutes ces dissonances. Ne croyez pas que je reste insensible à la navrance des spectacles dont nous sommes rassasiés : villages anéantis sur lesquels s'acharne l'artillerie; fumées dans le jour, lueurs dans la nuit; misère des populations évacuées sous les obus. A chaque instant on reçoit un choc en plein cœur. Mais c'est précisément pourquoi je me réfugie dans cette consolation supérieure, car, souffrant également, je ne pourrais, sans cette discipline du cœur, supporter sans désarroi notre situation.

17 novembre, au matin.

Chère mère... Je t'écris en plein bonheur d'une aurore sur mon cher village. La nuit, qui nous avait laissés dans la pluie, nous a rapporté un temps pur et glorieux. Je retrouve mes horizons éperdûment lointains, mes collines ciselées, mes vallons si harmonieux de ligne. Qui dirait, de la hauteur où je suis, que cet agreste et paisible village n'est en réalité qu'un amas de ruines, qu'il n'en reste pas une maison épargnée, que, depuis deux mois, personne ne peut y séjourner dans l'enfer d'artillerie?

Pendant que je t'écris, le soleil frappe le clocher qui s'encadre dans un arbre encore sombre près de moi, tandis qu'au loin, par-dessus les derniers mamelons, les derniers soubresauts de terrain, la plaine commence à révéler dans l'or rose ses détails précieux.

La forme de guerre actuelle est bizarre. C'est celle de voisins en mauvais termes. Songe que les combattants arrivent à se lancer des projectiles à la main !

Du 18 novembre.

Pour l'instant, j'ai à la mémoire un joli air d'Haendel, si touchant. Aussi, un allegro de nos concerts d'orgue à quatre mains : une musique joyeuse, brillante, débordante d'activité. Cher Haendel ! Il me console souvent.

Beethoven me revient rarement à la mémoire, mais quand sa musique s'éveille en moi, elle touche à quelque chose de si capital que c'est, chaque fois, comme une main écartant des voiles devant la Création.

Pauvres chers grands maîtres ! Leur fera-t-on un crime d'être allemands? Et Schumann, comment l'associer à un barbare?

Hier notre campagne évoquait ce que tu me jouais, il y a dix ans, de *l'Or du Rhin* : « *libre étendue sur la hauteur* ». Mais ce que notre spectacle français avait de supérieur à la belle musique de ce vilain homme, c'était l'assise, la limpidité, la conscience. Oui, notre étendue française n'avait rien de trouble.

Pour Wagner, si belle que soit sa musique, si incontestable et séducteur que soit son génie, je crois que d'être privé de l'entendre supprimerait quelque chose de moins substantiel pour le génie français que si l'on s'en prenait aux grands classiques, ses compatriotes.

Je puis te le dire sincèrement, jamais dans les instants où l'idée du retour possible me vient, jamais le côté petit confort, petit bien-être, ne me préoccupe. C'est quelque chose de plus haut et noble qui vient m'orienter vers cette forme d'espérance. Puis-je dire que c'est même autre chose que la joie immense de nous revoir? C'est plutôt l'espérance de reprendre notre effort commun, notre association, dont le but est un développement de notre âme et sa plus grande utilisation sur la terre.

Du 20 novembre.

Pour l'instant, de la fenêtre près de laquelle je t'écris, je vois le soleil qui se lève. Il traverse le givre et je devine la

belle campagne qui tolère tant d'horreurs. Il paraît que cette charge à la baïonnette que j'ai entendue hier a fait de nombreuses victimes. Entre autres, on est sans nouvelles de deux sections du régiment qui fait brigade avec nous. Pendant que d'autres accomplissaient leur destinée, j'étais au faîte de la plus belle colline (fort exposée, d'ailleurs, en d'autres moments). Je voyais le lever du jour ; j'étais plein d'émotion devant la paix naturelle, et j'appréciais la proportion entre la mesquinerie de la violence humaine et la majesté environnante.

Cette période pénible pour toi, qui s'étend du 9 septembre au 13 octobre, correspond exactement à la première phase de la guerre pour moi. Le 9 septembre j'arrivais, je débarquais du train devant la terrible bataille de la Marne qui se déroulait à trente-cinq kilomètres. Le 12, je rejoignais le 106e, et depuis, je partage l'existence des combattants. Or, comme je te l'ai écrit, le 13 octobre, nous quittions des bois magnifiques où l'artillerie et l'infanterie ennemies nous ont causé beaucoup de dégâts, notamment le 3. Notre petite communauté a perdu un cœur d'or, un garçon exquis, devenu trop bon pour vivre. Le 4, un excellent camarade, un architecte de l'école, a été blessé assez gravement au bras, mais, depuis, les nouvelles qu'il nous a données sont bonnes. Donc jusqu'au 13, jour terrible, nous avons vécu des moments très durs, d'autant plus que le danger très réel s'aggravait de l'impression d'étouffement et d'inconnu qui nous enserrait dans ces bois, admirables en tout autre moment.

Dimanche 22 novembre, à 9 h. 1/2.

De ma place favorite, je t'écris, ce matin, sans que, depuis hier au soir, aucun événement vaille la peine d'être signalé, — sauf, peut-être, les mille riens changeants du paysage. Je me suis levé en même temps que le soleil, dont maintenant l'argent inonde l'espace. Le froid est toujours vif, mais la coalition des lainages en a raison dans les nuits du cantonnement. Voici les seules choses que je dise : demain nous partirons pour nos tranchées de deuxième ligne, dans les bois, maintenant squelettiques et monotones. C'est peut-être, de nos trois emplacements, celui que j'aime le moins, car le ciel est exilé derrière

de hautes branches. C'est plutôt un paysage pour R..., mais plat et gâté par le genre d'existence qu'on y mène.

Dans notre région, les hostilités paraissent reprendre avec une certaine effervescence. Ce matin, nous entendons une fusillade violente, chose extrêmement rare en cette forme actuelle de la guerre, qui consiste principalement en attaques de nuit, alors que le jour est presque réservé aux bombardements d'artillerie.

Chère mère, mettons notre espérance dans la force d'âme que demandera chaque heure, chaque minute...

... Oui, j'ai du plaisir à te parler de ma vie; elle est belle en bien des points. Souvent, le soir, quand je me trouve sur la route où mon petit emploi me conduit et que je parcours seul, je suis pleinement heureux de communier avec cette noble nature, avec ce ciel aux dessins si harmonieux d'étoiles, avec les courbes si amples et gracieuses de ces collines; et malgré qu'en cet instant le risque soit toujours présent, je pense que, non seulement ton courage, ton sentiment de l'éternel, mais aussi ton amour pour moi m'approuveront de ne pas m'arrêter constamment à l'interrogatoire de l'énigme.

Ainsi ma vie actuelle comporte quelques points culminants de sensations qui échappent à toute relation de durée, de persistance. Ce sont, par exemple, un beau feuillage, une aurore, un paysage délicat, une lune émouvante.

Toutes choses dont à la fois l'éphémère et la pérennité isolent le cœur humain et le ravissent à toutes les préoccupations qui, en ces temps, nous conduiraient soit à une inquiétude désespérée, soit à un matérialisme abject, soit encore à un optimisme que je veux, moi, remplacer par une espérance très haute qui nous est commune, et qui ne repose point sur les faits humains.

Toute ma tendresse et mon affection constante pour grand'mère; pour vous courage, sérénité, acceptation totale, sans, pour cela, aucun renoncement.

24 novembre, 15 h. 1/2, retour de marche.

Je viens de recevoir une lettre du 16 et une carte, et une chère lettre du 18. Ces deux dernières m'apprennent l'arrivée de mon envoi. Combien j'en suis heureux ! Un moment je me

suis demandé si j'aurais dû t'envoyer ces impressions, mais entre nous la vie n'a jamais été et ne pourra jamais être autre chose qu'une perpétuelle investigation dans la région des vérités éternelles, qu'une fervente attention à ce que chaque spectacle terrestre en présente. Donc, je ne regrette pas l'envoi de ces petites notes.

Les souffrances les plus vives pour moi ont été celles des jours de pluie, en septembre. Elles ont d'ailleurs laissé un cruel souvenir à tous. Nous dormions enlacés, visage contre visage, mains croisées, dans un déluge d'eau et de boue. Jamais on n'aurait pu s'imaginer notre désespérance.

Pour comble, après ces affreuses heures, on nous annonce que l'ennemi braque des mitrailleuses sur nous, et qu'il nous faudra l'attaquer. Sur ces entrefaites, on est venu nous remplacer, et la détente a été faite.

Quant à ma pièce de vers inachevée « *Soleil si pâle...* », etc., elle se rapporte aux journées des 11, 12 et 13 octobre, et d'une manière générale, à la période de bataille dans les bois qui dura pour notre régiment du 22 septembre au 13 octobre. Certaines aurores sur les victimes m'ont frappé.

Depuis, je n'ai rien écrit, si ce n'est une prière que je t'ai envoyée il y a cinq ou six jours. Je l'ai composée sur cette route que j'avais à parcourir.

(*A suivre.*)

***

GENS DE MER

PREMIÈRE PARTIE

I

— Ce choix m'embarrasse : toutes deux ont autant de mérite, mais, dame, j'aimerais davantage Rose...

— Elle est plus pieuse. Et c'est la fille du syndic. Nous la choisirons. Elle fera une excellente sacristaine. Puis, nous ne mélangerons pas les torchons avec les serviettes. Comment, ma chère présidente, cela a-t-il fini?

— Personne autre que vous, monsieur le recteur, ne peut soupçonner mes hésitations. J'ai récité le *Veni Sancte Spiritus* et l'*Ave Maria*, comme à l'habitude.

— Voyons, dimanche, troisième de l'Avent, qui est sous le vocable de Daniel, nous recevrons Clémence Isert et Tantète Jorace approbanistes. Leurs trois mois de stage sont écoulés depuis vingt jours. Il faudra exiger de la mère Isert les deux francs qui restent pour la médaille. Vous y veillerez. Jorace vous a versé, je crois, tout son dû pour le ruban et l'opuscule?

— Non sans peine.

— Je sais. Nous tiendrons à l'œil la petite Tantète. Elle a plus de quatorze ans.

— J'aurais voulu qu'elle apportât son cierge.

— Nous aviserons. La dernière commande de *l'Automne* est livrée.

— La suivante se fait espérer.

— J'en ai parlé à monseigneur, ma chère fille. Il ne faut rien attendre de la complaisance des grands magasins. Ils ont leurs coutumes commerciales. La toile du *Laborieux* est-elle arrivée?

— Oui, pour des chemisettes.

— Bien, je signerai le livre demain. Mes respects à monsieur le maire. Il va bien, j'espère, votre frère?

— Merci. Dieu vous garde, monsieur le curé.

Mademoiselle Merrien s'inclina, tandis que l'abbé Rèze soulevait son chapeau; puis elle descendit vite le raidillon du Calvaire. Le prêtre regarda sa silhouette mince et noire suivre le mur des Gloses, ensuite il s'ébroua. La lassitude du voyage de Vannes à Sohec engourdissait encore ses membres. Il tira son bréviaire de sa poche et marcha lentement vers le presbytère. Les maisons, au faîte de la butte qu'il montait, se tassaient, placées de guingois, leurs coiffures d'ardoises piquetées de lichens rouges. Il suivit la rue tortueuse. Des pierres roulaient sous ses larges semelles fortement appuyées. A mesure qu'il avançait, il entendait mieux retentir les coups du fer martelant l'enclume sonore, et, quand il passa devant la forge, il aperçut, dans son abri fumeux, Jorace, qui frappait violemment une pièce rouge. Des étincelles jaillissaient à chaque choc. Le prêtre s'arrêta. L'homme interrompit son labeur et porta sa main noire à son front suant, en guise de salut.

— Bonjour, Jorace, — dit le curé, — vous songerez à Tantète. Le conseil a décidé de la recevoir aux Enfants de Marie dimanche. Elle est d'âge.

— Dame, oui, — murmura l'ouvrier, tourmentant par contenance le manche de sa masse. — Je paierai.

L'ecclésiastique s'éloigna. Sa carrure massive se profila sur la blancheur crue des façades. La chanson du fer recommença derrière lui.

A chaque pas nouveau, la tour de l'église se haussait pardessus les toits, pareille à la lanterne carrée d'un phare. La nef surgissait aussi, couverte comme d'un grand manteau moussu,

et les murs, rayés de souillures humides, semblaient descendre à mesure pour s'enfoncer dans la terre. Autour, surélevé et clos de larges pierres plates verdies, le cimetière serrait ses tombes fichées de croix. Des fleurs se fanaient sur les tumuli de sable alignés en bandes minces.

Comme le recteur tournait sur la place, il eut un geste de surprise en voyant un marin s'avancer. Il hésita à le reconnaître.

— Mais, c'est toi, dame, Désiré Madhouas ! — s'exclama-t-il enfin. — Est-ce possible? Te voilà revenu, donc?

— C'est moi-même, monsieur le curé, — fit le gars respectueux, les talons joints et le béret aux doigts.

— Tu arrives de Vannes?

— De Vannes, oui, et de plus loin.

— As-tu fini ton congé?

— Fi de garce, oui, et ce n'est que tôt ! Cinquante-deux mois tous pleins, c'est assez comme ça !

— Tu rentres pour de bon alors?

— Mais oui. J'ai quitté Tourane et la *Colichemarde*, ça fait deux mois. C'est fini, pas de rabiot !

— Ta mère sait que tu es là?

— J'arrive. A vous revoir, monsieur le recteur !

Il jeta sur son épaule, d'un geste souple, son sac gonflé, et, de l'autre côté de la place, toucha sa demeure. Elle avait quatre fenêtres étroites, aux volets vermoulus. La porte ronde était petite, avec un cintre de granit bleu creusé d'une date, 1673, par l'ancêtre constructeur. Un cep grimpait au mur. L'homme appuya sur la clenche. Son costume bleu de marin de l'État, sommé du gai pompon rouge s'enfonça. Le carrefour fut désert.

L'abbé descendit la ruelle jusqu'au presbytère. La maison de cure s'élevait sur la côte, ceinte d'un haut mur que perçait une lourde porte, abritée par un chapiteau. Une madone en faïence, enluminée naïvement de bleu et de jaune, ouvrait ses bras dans une petite niche, sous une croix de fer forgé. C'était après l'église, la plus vaste bâtisse du bourg. Dans la première pièce en entrant, le recteur trouva sa servante, qui essuyait les meubles de noyer clair.

— Yvonne, — dit-il, — allez chez Isert prendre quelques plies pour moi.

— Les pêcheurs sont revenus? — questionna la femme.

— Ils montent.

— La Grégam, vous savez, monsieur le curé, n'a pas voulu me donner d'œufs, ce matin. Elle a dit que ses poules ont la patience.

— Elle dit cela? Eh bien ! tu lui repondras de ma part de te remettre son petit coq blanc. Il est assez gros pour la casserole, et j'aurai bien la patience de le manger.

Le prêtre s'installa dans son grand fauteuil à œillères et écouta les sabots de sa domestique claquer sur le seuil.

II

Désiré Madhouas avait posé son sac réglementaire pour embrasser plus vite sa maman. Elle était affairée dans son jardinet à étendre du linge tout humide sur des cordes. Au bruit qu'il fit, elle se retourna et resta un instant les bras en l'air, stupéfaite. Ses yeux étaient, dans sa face ronde, comme deux points. Elle souffla :

— C'est-y toi, Désiré?

— Qui tu veux que ce soit, donc? — répondit-il, la figure rosée de plaisir.

Alors, elle accourut, en tamponnant ses paumes mouillées sur son tablier de serpillière. Le fils se découvrit, et ils se baisèrent, tous les deux, claquant des lèvres sur leurs joues. Elle s'écarta enfin et laissa retomber ses bras pour mieux le voir.

— Je ne t'espérais pas encore. T'as une permission?

Sa voix heureuse chantait.

— Je suis parti trois jours plus tôt, — dit-il, — à cause du commandant qu'a bien voulu. Mais c'est pour de bon.

— Tu ne seras point de trop, tu sais, dame?

Ils rirent en se regardant. Leur joie brûlait dans leurs prunelles bleues, pareilles. Il revenait grand et fort, hâlé, la moustache fournie, les épaules larges, dans toute la puissance mus-

culaire de ses vingt-six ans. Son cou frais sortait de la chemise au col bleu. Elle n'avait pas changé, telle que toujours, sous la coiffe, le menton gras serré par la bride, les lèvres plissées, la taille courte.

— T'as forci, — dit-elle.

— Tu trouves?

— Oui, Sainte Vierge !

— Le grand air.

— As-tu soif, seulement?

— Tout de même !

Ils rentrèrent, elle le précédant très active. Elle s'empressa, puisa dans la huche, chargea la table de beurre, de pain et de cidre. Désiré se tailla une tranche épaisse avec son couteau de matelot, la beurra lentement, se versa à boire. La mère le contemplait. Il but et fit virer son regard autour de lui, retrouvant et reconnaissant les choses. Le lit de noyer, dans l'alcôve, gisait sous sa courtepointe à losanges et son baldaquin de cretonne fleurie, la cheminée ouvrait sa gueule noire, et, dessus, le dressoir à barres de bois retenait les mêmes plats et les mêmes assiettes, à peine plus ébréchés qu'autrefois. Près de l'armoire à ferrures de cuivre les casseroles luisaient. L'horloge scandait les secondes de son tic-tac tranquille. La fenêtre, avec ses rideaux de toile rouge, éclairait peu, et, devant, la planche à pain, agrippée au plafond bas par ses crochets, supportait, comme autrefois, la soupière de faïence brune. Sur la terre battue et noire, les trous creusés par les pas s'étaient à peine approfondis.

Désiré reprenait possession de tout cela, en silence. Les objets sortaient de l'ombre, tour à tour, comme pour lui souhaiter la bienvenue. Les plus minimes l'accueillaient : les trépieds, les chenêts, la marmite emplissant l'âtre, le chapelet à grains noirs sur le bénitier doré, et les six chaises de paille. Une andouille et une merlue sèches pendaient à un clou, où, depuis son enfance, on en accrochait de pareilles. Il cessa de mâcher son pain.

— Et il n'y a rien de neuf ici? — demanda-t-il.

— Rien. Qu'est-ce que tu veux?

— Dame, en cinq ans !

— Ça fait combien que tu es débarqué?

— Y a deux mois.

— Tant que ça qu'il faut ! C'est loin. Tu sais qu'il est revenu?

— Qui donc? Boulhuec?

— Hyacinthe-Marie, oui. Il traîne.

— Ses jambes?

— Ses jambes, y en a plus ! Il va sur une béquille, à présent.

— Tant pis !

— Je m'étonnais. Vous n'étiez pas de la même bordée, pas, sur la *Colichemarde*, et jamais tu n'écrivais de ses nouvelles?

— Oh, dame non !

La mère hocha la tête. Elle commença de ranger sa vaisselle et sa bouteille.

— Est-ce qu'il a sa pension? — questionna le fils.

— Pas encore. Le syndic n'a pas toutes les pièces.

— Il y a droit. Je témoignerai. J'y étais !

Attirant à lui son sac, Madhouas déficelait l'araignée de corde, glissait jusqu'au nœud l'anneau de cuivre et sortait ses effets ployés qu'il posait à mesure sur la table. Ses maillots d'été à raies bleues et blanches, ses jerseys d'hiver en laine à grosses côtes, ses vareuses, ses cabans, ses caleçons et ses chemises s'étagèrent. Il les comptait à mi-voix, par habitude soigneuse, pour rassurer son inquiétude d'ordre, recommençant l'inventaire fait à chaque escale, depuis le port lointain, dans les dépôts, à Vannes même. La vieille s'immobilisa. Mais sa curiosité veillait.

— On dit qu'il était fautif? — reprit-elle.

— Boulhuec? Peut-être. Il ne devait pas être là. Une lame nous avait enlevés, nous deux. On avait gros temps. Elle l'a collé contre un plat-bord ; il a eu la cuisse arrachée. N'empêche qu'il en a pour la vie, maintenant.

Désiré parlait lentement, avec les intonations musicales conservées de sa race, malgré l'exil. Le souvenir rosissait un peu ses pommettes. Obstinée, sa voix redit plus haut :

— Il a droit !

— Pourru dit que non.

— Pourru se trompe. Je dirai des choses, moi ! On ne doit pas se manger.

Le marin se tut et s'absorba dans son examen des coutures, palpant les reprises au gros fil pour constater leur résistance, déployant les grands mouchoirs raidis par l'empois, qui enveloppaient ses souliers dans leurs carreaux jaunes et bleus. Quelques coquillages étranges tout à coup apparurent. Il les mania avec précaution en faisant chatoyer les lueurs changeantes de leurs nacres aux tons chauds, splendides. D'autres bibelots remuèrent dans ses doigts. C'étaient les souvenirs de ses voyages, les témoins évocateurs des mouillages reposants, au cours de la navigation, achetés durant les arrêts trop brefs entre deux bordées de roulis et de tangage.

— Voilà, la mère ! — dit-il. — Ça vient de Ceylan. Celui là, de Hanoï. C'est des dieux de là-bas, des génies, paraît.

La Madhouas prit les monstres hideux, aux mufles bouffis et aux lippes énormes. Elle les tourna sans émoi et les porta sur un coffre à tiroirs en reculant des photographies usées, portraits de tous les disparus, marins, quartiers-maîtres ou patrons, raidis en leur tenue neuve, et jaunis, les traits mangés par le temps. Désiré atteignait le fond de son ballot et le retournait soigneusement, comme une peau vide d'animal. Quelques miettes tombèrent. Son trésor étalé répandait un parfum âcre de naphtaline, de goudron et de cordage. Déjà, sa mère s'en emparait, plaçant chaque chose. Elle allait et venait devant la glace. Sa coiffe et son fichu entraient dans le miroir, et en sortaient régulièrement.

— Reste pas trop long, — pria-t-elle, lorsqu'elle vit son fils, impatient, se lever.

— Espère seulement, donc, — jeta-t-il, — j'ai du monde à voir.

Il ouvrit la porte et fut dehors. La bruine tombait menue. Des trous que l'eau remplissait se creusaient dans la terre amollie, et les couleurs des pierres s'avivaient. Des ocres et des sépias heurtaient des verts acides, et les lichens, sur les toits, prenaient des tons d'argent et d'or. Une faible odeur marine d'iode et de sel flottait.

Désiré entra dans les ruelles désertes et se dirigea vers le calvaire. Il avait plaisir à poser son pied d'homme où ses pieds d'enfant avaient couru. Dans l'embuscade des étroites fenêtres aux carreaux encadrés de grosses tringles de bois, il devinait

les silhouettes des curieuses qui l'épiaient, et il s'amusait de leur espionnage.

Il traversa le Rebarquère. C'était une place, à la rencontre de trois rues. L'une conduisait au port, l'autre coupait le bourg, et la plus petite s'enfonçait en biais entre des murs. Cela faisait une sorte de carrefour plus long que large, limité par des clôtures en pierres plates, sur lesquelles les pêcheurs posaient leurs corbeilles en remontant de la mer. Il se rappela y avoir joué souvent au palet et au cloche-biche, lorsque son père discutait à propos du temps avec de vieux matelots tannés et barbus.

Puis, devant le Calvaire à l'autel de granit herbeux, où surgissait le mât noir de la croix, il leva la tête pour voir d'un seul coup le panorama natal. Il retrouva tous les aspects imprimés dans sa mémoire : le grand mur d'enceinte des Gloses, dégringolant sur la lande déclive jusqu'à l'allée de chênes roux, la route sinueuse, et, au loin, la presqu'île de Pénerf, sur la mer voilée de brume bleue. Le clocher de Damgan pointait. Sur la droite, proche, la tour carrée de l'église imposait à la paroisse sa lourde domination. Ses yeux s'emplirent de l'espace.

Mais des gamins sortirent de l'école, des tout petits aux joues rouges, aux bas tombants et aux galoches claquantes, que sa présence dérangea. Il ne les connaissait pas, et eux le regardaient avec un effarement craintif, tentés de fuir et demeurant à sucer leur pouce.

Alors, il s'avança. La maison du syndic lui apparut. Elle n'avait pas changé non plus, peinte de chaux blanche. La hampe veuve du drapeau se fichait toujours, ainsi qu'une lance, au-dessus de sa porte aux trois marches. L'écriteau, un peu déteint, portait l'inscription : *Syndic des Gens de Mer*. Les fenêtres étaient plus larges que celles des autres maisons. La demeure conservait une sorte d'allure à la fois officielle et bonhomme.

Comme il restait ballant, une voix le nomma. C'était Jorace le forgeron, qui, les mains aux poches, l'appelait en souriant de toute sa denture blanche en sa figure noircie. Madhouas tendit la main.

— On s'ennuyait de toi, prononçait l'homme. T'as ton congé, alors !

— Je l'ai.

— Tant mieux ! Une goutte, hein?

— Pas de refus !

Ils entrèrent au débit, vide à cette heure. Les tables et les bancs de bois étaient rangés et Gutte, la servante, activait le feu dans l'arrière-pièce. Jorace lissait sa moustache épaisse en commandant les verres, tandis que le marin restait silencieux. Comme avant son départ, toutes les choses et les êtres, gardaient les mêmes apparences. Rien ne changeait. Il pouvait croire effacés ses cinq ans d'absence et avoir imaginé dans un rêve ses longs voyages. Pourtant, son uniforme précisait la réalité.

— La Fitte n'est donc pas là? demanda le maréchal.

— Elle est partie à Vannes pour des mandats, — répondit la servante.

— Celui à Boulhuec?

— Je sais pas. Il est tout le temps ici, Boulhuec, avec sa patte.

— Le pauvre, — appuya Jorace, — il est estropié pour le restant de ses jours. C'est sur la *Colichemarde*, hein, que ça lui est arrivé?

— J'y étais.

— Est-ce qu'il aura quelque chose pour ça? On lui doit bien, dame ! C'est un accident au service.

— Savoir ! Moi aussi, j'ai été boulé par la lame. Mais j'ai rien eu. Une chance.

— C'est au Tonkin?

— Dans la baie d'Along.

— T'as bien couru?

— Dame, oui.

— C'est le bon temps. Ça me rappelle, quand j'avais ton âge, que je suis parti, mon sac au dos, pour censément mon tour de France. Je vas d'abord à douze lieues d'ici, par delà la Vilaine. Pas de travail. Bon ! Je remonte jusque dans la Cévenne. Rien ! Je passe en Suisse, et me voilà employé deux ans dans une fabrique d'horloges.

— C'est là que vous avez appris à rapioter les montres?

— Puis les pendules, oui. Je repars de là, je retraverse la Cévenne, j'arrive à Bordeaux, je remonte la Saintonge par Rochefort-sur-Mer et je rapplique ici. Je m'en souviens, il avait venté dur tous ces jours-là. Les barques étaient bousculées dans les marais, qu'il a fallu attendre le gros de l'eau pour les déséchouer, en creusant des cheneaux. Je m'embauche et me voilà !

Il cracha et but. Désiré connaissait de longue date son histoire. Il l'avait entendue souvent, autrefois. Mais il savourait le charme de la subir encore. Elle faisait revivre d'autres souvenirs éteints, d'autres bavardages interminables, oubliés durant le service.

— C'est comme je le dis, — concluait Jorace, — tiens ! voilà Boulhuec !

Quelqu'un heurtait la porte et entrait. Il avait l'allure torve. Son bras pesait sur une béquille et il avançait avec effort, traînant sa jambe droite. Il donnait une pénible impression de bête blessée.

— Bonjour, compagnie ! — jeta-t-il en entrant.

Son œil clignait, et il distinguait mal les occupants. Jorace et Désiré observaient sa venue. Mais déjà il reconnaissait le costume sombre de la marine militaire, et il dévisageait le matelot. Il s'exclama :

— C'est toi, Madhouas !

— C'est moi.

— C'est vrai que ton congé est fini.

— Oui. Et ta jambe?

— Fi de garce ! Pareille !

— Ça se remettra.

— On le dit, mais c'est pas vrai. Non, ça ne se remettra pas, Désiré. Il y a quelque chose qui manque, vois-tu, à ma guibolle, maintenant.

Une gêne apparente figeait les deux camarades. Nul mot cordial n'allait de l'un à l'autre, en la rencontre subite. Leurs regards s'évitaient.

— Une goutte, Boulhuec? — offrit Jorace.

— Non, merci !

Dans l'air mouillé de la rue, la cloche paroissiale égrena les notes lentes de l'angélus du soir. La nuit tombait en poussière

impalpable tandis que la résonance du bronze invitait à la prière. La mélancolie des crépuscules s'étendait. Le soleil, noyé dans la mer, emportait le jour défaillant. Dans ce calme trouble et gris, un bruit de voix fraîches et de pas pressés s'éleva et des jeunes filles débouchèrent d'une rue sur le Rebarquère. En avant du groupe couraient les fillettes en robe courte, riant et criant, tandis que derrière, — plus graves, — venaient les adolescentes. Quelques-unes étaient jolies sous le béguin blanc, le cou cerclé d'un ruban de velours, la guimpe croisée sur la poitrine ronde. Leurs sabots crépitaient sur la terre. Devant chaque maison, une se détachait et entrait. Les autres continuaient leur route.

Elles restèrent deux ou trois à deviser devant le débit. Leurs paroles ne parvenaient pas jusqu'aux hommes qui, de l'intérieur, tournaient vers elles leurs visages. Jorace les désigna à Désiré.

— Y a Marianne Cretet, Clémence Isert et Rose Pourru, la petite du syndic. Tu la vois? C'est la plus grande.

— Je la vois bien, peut-être, — dit durement Désiré.

— C'est une bonne à marier, — ajouta Jorace, — quand elle voudra, les galants ne lui manqueront pas.

— Qu'est-ce que t'en sais? — interrompit Boulhuec avec violence.

— Dame ! elle en vaut, n'est-ce pas?

— T'es fou ! — cria l'infirme en colère.

Il sortit, de sa marche biaise, en assurant son béret.

— On ne peut pas lui parler de Rose sans le fâcher, — conclut le forgeron en clignant de l'œil.

Désiré ne disait rien. Il contemplait Rose. Elle ne se cachait pas, ignorant cet examen ardent. Mais, dès que la porte claqua et qu'elle vit Boulhuec, elle rougit, dit adieu à ses compagnes et s'enfuit.

— Voilà monsieur le recteur, — dit encore Jorace, — il est revenu de Vannes ce matin. Il sort de l'ouvroir, pour sûr, à cette heure.

— Adieu, donc ! — fit soudain Désiré.

Il s'en alla à grands pas. Le soir obscurcissait le bourg. Le gars partit vers la mer, vers l'air venu du large. Sa tête était chaude. Il aurait crié, s'il avait osé, et serrait les mâchoires pour

arrêter les sons. Ses poings se crispaient, toute une fureur jalouse taraudait sa cervelle comme l'eût fait un fer rouge.

Rose Pourru !

Malheur ! Étaient-ce donc les pieds bots, à cette heure, qui auraient les filles ? Boulhuec ! Ah ! là-bas, sur la *Colichemarde*, dans la baie d'Along aux rochers informes et géants, alors que la vedette courait d'un cuirassé à l'autre pendant les manœuvres, n'avait-il pas suffi d'un mot aux deux hommes pour savoir leur pensée commune?

Rose Pourru !

Elle était jeunette, alors, toute fillette, mais si fraîche, si gracieuse que les ailes de son bonnet blanc palpitaient devant les yeux des *pays*, passaient dans leurs songes, symbolisant, tout comme un drapeau, le clocher natal, la lande, le golfe, l'embouchure de la Vilaine à gauche, la presqu'île de Pénerf à droite, l'île Dumet au fond et tout l'espace à la ronde vu par leurs yeux d'enfants.

Rose Pourru !

C'était l'espoir. C'était l'avenir. C'était la chanson qui chante dans les poitrines de vingt ans. C'était l'objet des questions dont la réponse brûle le cœur, celle à qui l'on pense dans le roulis, au balancement endormeur du hamac suspendu par ses filins, et dont on se murmure le nom, à soi-même, aux longues attentes songeuses des postes de veille. C'était toute la beauté du rêve et toute la lumière du jour la douceur et la joie de vivre. La résignation au sort parfois dur, le courage au devoir, l'obéissance, la raison d'être enfin, n'étaient-ce donc pas elle, si petite, si mièvre, si aimée? Ni Madhouas, ni Boulhuec ne l'avaient dite, jamais, leur pensée secrète. Mais ils n'avaient pas besoin de paroles pour se comprendre. Ils se savaient adversaires irréconciliables, heureux d'être de bordée différente pour se voir le moins souvent possible sur les trois pieds carrés de leur petit navire d'acier, pour n'en pas venir quelque jour aux mains, ennemis, et se mordre, et se déchirer et se détruire.

Rose Pourru !

Leur cœur se gonflait de joie et de haine en même temps. La vieille Madhouas reprochait à son fils, tantôt, de n'avoir point donné des nouvelles de Boulhuec ! Deux *pays* sur le

même bateau, à des milliers de lieues du village, dormant côte à côte, mangeant au même plat, faisant les mêmes besognes, et qui s'ignoraient, volontairement, cela déconcertait.

Sans doute, ils étaient tous les deux sur la *Colichemarde*, mais ils ne voulaient pas s'en souvenir. C'était mieux ainsi. Rose Pourru les séparait. Ils ne se seraient réunis que pour un combat où l'un aurait succombé. Leur étreinte eût broyé leurs os sous leur chair. Il aurait fallu, pour les disjoindre, arracher leurs ongles entrés dans leur peau.

Mais le sort avait désigné le vainqueur. Ensemble, ils avaient été roulés par la lame. Boulhuec restait estropié, alors que Madhouas était sauf. Dieu avait ainsi parlé. A lui, Madhouas, devait appartenir la fille ! Il était entier et sain, et fort. L'autre n'était plus qu'une épave, un objet de dégoût, à peine de pitié. Jamais Désiré n'était allé à l'hôpital d'Hanoï, où l'on avait transporté le blessé, qu'une fois, avec des camarades, lorsqu'on rapatria Boulhuec. Les matelots l'entraînèrent avec eux porter l'adieu du bord. Et il n'avait su que lui dire, muet auprès de sa couche, étreint d'une horrible angoisse à le voir partir le premier, revenant infirme, mais seul, auprès de Rose Pourru. Il avait craint l'attendrissement de la fillette aux paroles d'amour du blessé pitoyable, son consentement possible au mariage, malgré la patte folle de Boulhuec, à cause de la pension qu'on lui donnerait.

Dans l'ombre, Désiré allait, insensible aux gouttes mouillant sa face. Comme un taureau fou, lancé sur un mur, il fonçait sur l'obscurité. Il avait envie de rentrer sa tête dans les épaules et de jeter à bas, d'un coup de front, les arbres rabougris dont les branches faisaient siffler le vent. Ses talons cassaient les cailloux du chemin. Il aurait voulu se battre, agir, lutter et vaincre, pour dépenser sa force, pour anéantir. Cela l'aurait soulagé.

Car il venait de revoir Rose Pourru. Elle était plus jolie encore, devenue femme.

— Elle ne manquerait pas de galants, si elle voulait, — disait Jorace.

Cela devait être l'idée de tous et cela affolait Madhouas. Mais il était là maintenant, et il saurait prendre l'aimée. Il la demanderait au père, loyalement, et, s'il voulait bien, la chose

serait vite accomplie. Un fin matelot comme lui, franc et solide, dur à la fatigue, n'en aurait pas pour bien longtemps à gagner le pain de deux. Il ne refuserait pas la besogne, si pénible fût-elle, car elle serait joyeuse, faite pour Rose.

Il dévala jusqu'au Piot, où l'eau clapotait, et s'arrêta. Il se calmait. Sa colère s'envolait avec la bruine fine et amère jetée par le flot assaillant les roches. Un large rire détendit ses traits.

— Non, Boulhuec ne l'aurait pas !

Il l'avait revu aussi, le visage ravagé, les cheveux longs, la barbe hirsute. Est-ce qu'il pouvait faire un galant, celui-là?

L'idée de rivalité écartée l'apaisa, et, lentement, il remonta vers Sohec, dont les lumières clignotaient dans l'ombre.

III

Levé de grand matin, selon l'habitude militaire, Désiré Madhouas s'astiqua proprement et prépara sa tenue civile. Il indiqua à sa mère attentive les changements qu'il désirait pour ôter à ses vêtements les signes distinctifs de l'uniforme, puis, frais rasé, les souliers brillants, le bonnet de laine en tête, une jugulaire bien blanche par-dessus le tout, il alla sans flâner chez le syndic.

Il gravit le raide escalier de bois chantant et déchiffra, en haut, sur l'une des trois portes frustes du palier, l'étiquette effacée qui étalait en majuscules : BUREAU. Il frappa.

Pourru était à ses comptes, à l'aise dans une vareuse ouverte. Il leva sa tête crevassée de rides découpant la patine de sa peau et sourit.

— C'est toi, donc? — dit-il. — Tu as bonne mine, sûr, assieds-toi !

Désiré approcha un escabeau, s'assit et attendit les questions.

— Te voilà revenu, — reprit le syndic en atteignant dans un casier un gros registre qu'il ouvrit et dont il feuilleta les pages, — ton compte est le même. Ta masse t'est réglée, oui, et tout?

— Oui, monsieur le syndic.

— Parfait ! Tu rappliques au quartier. Tu ne renonces pas à la navigation, hein? Tu viens pour embarquer? Tu n'as pas besoin que je te lise des paperasses, loi du 3 brumaire an IV, ni celle de 52, ni n'importe quelle autre, n'est-ce pas? Tu n'y comprendrais rien. Tu sais tout ce que tu dois savoir. Avec qui embarques-tu?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas. Bon ! Je m'en doutais. On arrangera cela. Tu n'es pas un marin de soleil, j'espère, bien que tu viennes du Tonkin? Faudra peut-être bien que tu attendes un peu, pourtant. Quelques jours, le temps de se retourner. As-tu quelqu'un?

— Dame, Potrec, lui, est défunt. C'était mon patron.

— Il est mort, n'en parlons plus. Sa barque, *V. 3026, l'Idée de Justine*, est au grand Tréhec, mais il ne peut pas te prendre, ni toi, ni d'autre, pour le moment. Il navigue avec Isert. T'es un peu vieux pour faire un novice.

— Tant pis ! J'aurais aimé retrouver la barque.

— Il y a Basire, qu'a remplacé *le Grégam*, péri. Ils sont trois. *V. 2003*, c'est une barque qui n'a pas de chance.

— Je sais, — fit Désiré, ému par le souvenir de son père, matelot du *Grégam* autrefois.

— Bien. Attends un peu, qu'on s'y reconnaisse. On te trouvera quelque chose, sois tranquille ! On ne te laissera pas dans l'embarras, pour sûr. Si encore t'étais retraité, je t'embarquerais comme nul. Mais tu n'es pas retraité?...

— Non, il s'en faut !

— Alors, repose-toi un instant. Au revoir !

Il rangeait ses papiers avec affectation, se levait et tendait au gars debout sa main épaisse. L'autre la serra et la tint un moment, en le regardant bien en face, prêt à déclarer son rêve de la nuit et d'avant : qu'il aimait sa fille et qu'il la demandait. Mais il se contint. Sa situation était à faire encore. Il avait le temps. Il ferma la bouche et marcha à reculons vers la porte.

— Je t'avertirai, — cria le syndic, — cherche de ton côté !

Désiré descendit l'escalier tapageur. Au milieu, il s'entendit appeler et s'arrêta. Par-dessus la rampe grossière, Pourru, penché, expliquait :

— Au fait, écoute donc. Va voir Dréan. Il va recevoir sa barque neuve, il te prendra bien, lui.

Le jeune homme remercia, sauta les marches et fut dehors. Le soleil allégeait l'atmosphère éclaircie. De l'autre côté de la rue, la petite cahute enfumée de Jorace retentissait aux heurts du métal. Le soufflet faisait, par intervalles, flamber une lueur rousse sur les vitres obscures. Il n'y avait personne hors des maisons, et nul autre bruit que celui de la forge. Les femmes, à l'intérieur des pièces, rangeaient leur ménage, les hommes et les garçons étaient en mer, et les filles, à l'ouvroir. Seul, quelqu'un était assis sur la pierre du calvaire, la tête dans le coude, qui semblait dormir ou guetter.

Désiré commença à descendre la lande, se dirigeant vers le Piot. Les marais salants de M. Merrien, encadrés de talus herbeux, étincelaient et renvoyaient la lumière. Les chênes roussis de l'allée des Gloses brûlaient au soleil. La mer, sur l'horizon, scintillait.

Des mouettes lancées passèrent. Un vol de corbeaux pointa et s'enfuit en croassant. Désiré allait, poussé par la pente, accrochant ses talons ferrés aux cailloux. Le mur des Gloses n'offrait pas assez d'ombre pour abriter plus que les touffes de graminées poussant à sa base, et la route s'enfonçait dans l'or du jour.

La lande semblait un tapis lourd étendu sur la terre, avec son gazon ras, ses bruyères mauves et ses ajoncs couleur de paille. De petits bœufs blancs et noirs et des moutons sales paissaient. Un cheval bai gambadait, joyeux, cherchant à placer une ruade sur le ventre bombé d'un veau, qui se détournait lentement. Et la ferme des Darges parut, sur la gauche, blottie dans son bouquet d'arbres couchés et rongés par le hâle marin. Ses champs de betteraves et de choux montés alignaient leurs sillons ocreux et verts jusqu'à la dune qu'ils escaladaient. Désiré songea soudain à la fermière.

C'était une jolie servante. Le fils du maître l'aima en secret et lui fit une fillette solide. Puis, comme il voulait l'épouser, ses parents refusèrent. Il y eut conflit et lutte. Un jour, l'amoureux annonça qu'il s'en allait à Paris, si l'on s'obstinait à lui vouloir mal, et l'on céda. Il se maria et la fille revint en maîtresse à la ferme des maîtres. Mais elle était si craintive qu'elle

n'osa toucher à rien et mourut de privations en pleine abondance, en accouchant d'une enfant chétive. Tant son homme eut de désespoir qu'il faillit se jeter dans l'eau, puis attendit, les sangs brûlés, n'ayant pu oublier ses devoirs de père. Il se remaria, longtemps après, sans amour, et parce qu'une ferme importante ne saurait rester sans direction. Mais tout le monde savait la vérité et les bergers l'avaient dite aux marins, alors qu'ils traversaient la lande.

— Pauvre fille, — murmura Désiré, pensant à la triste amoureuse !

Des choses ainsi se voyaient, lorsque l'amour trouvait contrariété, et d'autres encore, où se perdaient des vies. Mais il n'y songea plus, parce qu'il approchait de la mer et que son être de marin frémissait. Devant lui, les bords du Piot se dessinaient. La coupure s'enfonçait loin de la terre, à peine mouillée au fond, à marée basse, par le filet d'eau de la rivière Saint-Martial, qui y débouchait. Le chenal avait été drainé, et, contre la dune, s'élevait une jetée minuscule qui protégeait le port. Deux barques, échouées dans la vase, s'inclinaient comme des hommes ivres. Tout le reste de la flottille, les vingt autres barques, était parti avec la marée ; on en distinguait les voiles tendues éparses dans le golfe. Le flot commençait à venir. Il ventait doux. Madhouas aspira l'odeur du large. Elle enflait sa poitrine solide, la rude odeur, fleurant le varech, les goëmons et la lame. Sa forte haleine franchissait la dune, entrait dans le Piot, se lançait sur Sohec qu'elle dépassait, faisait tourner éperdûment les ailes des moulins d'alentour, celui du Rohec, les deux de Murzac, celui de Damgan, d'Ambon, d'Arzal, enfilant l'embouchure de la Vilaine et transportant au loin la santé et la vie. Elle rasait la terre, dont elle fauchait l'herbe, courbait et brûlait les arbres, et soumettait la nature entière, à dix lieues de là.

Madhouas se sentait à l'aise d'en avoir les poumons emplis, de la bonne senteur bretonne, âpre et musquée, et de regarder son pays, après les contrées étranges vues au service. Les chaudes terres asiatiques aux végétations exaspérées n'avaient pas troublé son âme comme le faisait cette simple étendue ardente et sombre de la lande. Les mers tropicales, voluptueuses et perfides, ne valaient pas cette mer laiteuse aux

reflets d'argent. Là-bas, on était étranger à la nature et l'on ne se sentait pas le fils de la terre. On n'avait pas des racines profondes vous attachant au sol. L'amour même ne germait pas pour les femmes aux cheveux en coques, à épingles de cuivre et aux yeux d'ombre noire, comme il éclosait tout seul ici, pour les prunelles bleues d'une Rose Pourru et pour son chignon clair, sous le bonnet blanc à ailettes de dentelle.

Les voiles gonflées raillaient. Désiré les voyait surgir des fonds, doubler Pénerf, évoluer près de Kerloyal ou tourner le Halguen, puis cingler vers le Piot, rapportant les barques ventrues chargées de poisson, de la richesse draguée dans la mer inépuisable.

Et comme pour les saluer, les cloches de Pénestin entrèrent en branle dans l'air lumineux. Celles de Sohec répondirent, puis celles de la Tour-du-Pin dans la presqu'île de Rhuis, qu'on entendait faiblement, celles d'Arzal, de Tréhiguier, de Canoël, d'autres encore, de chaque église dressée au milieu des villages et cela fit un carillon grêle et multiple. Les notes voletaient sous le ciel comme des gouttes musicales. C'était l'appel de Dieu à la terre, pour sa gloire au plus haut des cieux et la paix aux hommes de bonne volonté. Madhouas se signa et récita docilement son *Pater*, comme autour de lui des gens invisibles faisaient.

Les barques entraient dans le chenal. A bord, les hommes halaient les funes, abaissaient les vergues, amenaient les focs et les huniers. Les grandes loques rouges s'abattaient, et les palans les poulies grinçaient. L'eau montait dans le Piot. Les pêcheurs qu'elle portait regardaient en passant Désiré, debout sur le wharf, qui les saluait à mesure. La *V. 2148*, la *V. 2113*, la *V. 2124*, tour à tour défilaient. Les autres cinglaient vite, chassées par la brise. La *V. 2203* arrivait, puis les autres et les autres encore, jusqu'à la dernière.

Sur la route, les femmes dégringolaient en hâte. Elles interpellaient leurs hommes, pour savoir plus vite le produit de la pêche. Ceux-ci hochaient la tête, puis débarquaient, après l'ancrage, les écoutes roulées, les apparaux mis en place. Le butin sortait des viviers et des bailles, les soles plates, les plies, les camardes, les harengs. Désiré supputait la vente et disait bonjour, en serrant des mains calleuses, engluées de mucosités,

où des écailles brillantes se collaient. Il interrogeait. Les uns triomphaient, les autres juraient. On lui posait des questions aussi.

— Avec qui embarquait-il?

— S'il comptait faire le terrien longtemps?

Il parlait du syndic, et les voix baissaient. C'était l'autorité, l'inscription maritime, les invalides, toute l'existence, la hiérarchie, — que ce titre modeste évoquait. Alors, il n'y avait qu'à se taire. On se taisait ou parlait d'autre chose.

Puis, les sabots claquetants, les gens remontèrent la côte. Les mousses portaient des rames, les novices des poids plus lourds, et les hommes suivaient en se balançant près des femmes tenant en équilibre sur leurs cheveux les corbeilles emplies. Au Rebarquère, où se faisait la criée, on déposa les charges. Les ventres des poissons luisaient, verts, fauves ou blancs, ou rayés de bleu. Les soles plates au dos brun, les camardes pâles et les sardines sautaient dans les paniers. Les marchandes enfoncèrent leurs doigts dans les ouïes, échangèrent des prix en criant. Elles raillaient la récolte ou l'approuvaient devant les pêcheurs impassibles, qui maintenaient leurs exigences. Enfin, elles conclurent, et emportèrent la bonne nourriture arrachée à la mer par l'effort des matelots, pour aller la vendre dans les campagnes, à Murzac, à Bourg-Jacques et plus loin, partout où elles chassaient la clientèle, fortes, vaillantes et têtues.

« Bientôt, songeait Madhouas, ce sera mon tour de poser mes corbeilles devant elles et de compter leur argent. Et dame, alors, Rose ne sera pas loin. »

IV

— Je n'ai pas tant de pouvoirs, mon garçon, et tu le sais bien. Arrange-toi avec ton syndic, avec ta Marine. Moi, je ne me mêle pas de cela. Tout ce que je peux, c'est dire un mot à Pourru, comme ça, entre nous.

— On me la doit, cette pension, monsieur le maire. Y a pas. Je suis blessé. C'est assez visible, dame ! A quoi je suis bon,

maintenant? A rien, donc. Pas même à plaire aux filles. Je suis invalide, quoi? Eh bien ! Y a une caisse pour ça, et l'État me doit !

— C'est ton affaire. Demande un secours aux Invalides, je ne crois pas qu'on te refuse. Tu sais écrire?

— Le syndic sait bien ce que je veux. Il a fait la proposition. Mais c'est les bureaux qui ne finissent pas. J'attends toujours le bulletin d'avis. Ça va durer comme pour ma mère, sûr ! La Fitte a fait plus de vingt voyages à Vannes avant de toucher quoi que ce soit, et sa commission s'en est ressentie. Elle prenait dix sous chaque fois, vous pensez bien, et, avec le remboursement de ses avances, la somme a presque fondu.

Boulhuec esquissa un geste de menace. Ses dents craquèrent dans sa bouche serrée. M. Merrien pencha la tête, examinant avec un soin nouveau une bouture dont les premières feuilles pointaient, puis il regarda le jardinier, qui fauchait la pelouse d'un mouvement mécanique et lent. Les rubans de velours de son chapeau sautaient dans son dos, d'une épaule à l'autre. Un petit domestique passa, portant avec effort un lourd seau d'eau.

— Apporte ça ici ! — cria le châtelain, sans plus s'occuper de l'infirme. — Tu vas me frotter cette pierre-là jusqu'à ce que la boue soit partie ; tu comprends?

Il désignait le seuil de la chapelle enclose dans son parc et flanquée d'une tour carrée de guet, qu'on voyait de loin. C'était l'ancienne église de l'abbaye des Gloses, dévastée par la révolution de 1789, mais dont une belle façade Louis XIV aux lignes pures subsistait. M. Jean-Baptiste-Jacques Merrien, aîné, l'avait reconstituée en 1842 et y avait apposé une plaque perpétuant son souvenir. Le chœur contenait encore des sépultures historiques. On y lisait, sur les dalles de granit : Yvon Ier, duc de Bretagne, fondateur de l'abbaye, en MCCL, mort en MCCLXXXVI, et Constance d'Autriche, veuve de Yvon III, duc de Bretagne, morte en MCCCXXVIII. L'autel s'adornait d'un splendide soleil de bois doré du XVIIe. C'était la gloire de la maison Merrien.

L'origine de la fortune familiale ne dépassait pas la grande tourmente. Le domaine ducal ayant été confisqué pour être inscrit dans les biens nationaux, l'illustre Merrien, premier de

la dynastie, alors porte-clés gardien de cette propriété de ci-devants, l'avait acquise pour une poignée d'assignats. Depuis, les Merrien étaient riches, conservateurs et dévots. Ils patronnaient les bonnes œuvres et recommandaient Dieu. La sœur était présidente de la Congrégation pieuse des Enfants de Marie, le frère maire de la commune, et tous deux bienfaiteurs de la paroisse, dont ils possédaient presque tous les biens fonciers.

— Monsieur le maire, — reprit Boulhuec, — je voulais vous dire une chose.

Il parlait dans le dos de son auditeur, surveillant son valet.

— Si vous vouliez me prendre aux marais?

— Tu n'y penses pas ! — s'exclama M. Merrien en se retournant. — Tu voudrais être saulnier, toi?

— Dame. Il n'y a que ma patte qui ne va pas. Le reste est bon : les bras et la tête. Je pourrais entretenir les vannes, mesurer les meulons, causer avec la douane.

— Tu sais bien que j'ai du monde pour.

— Voilà ce que c'est d'être blessé ! — fit le bancal rageur, une lueur aux yeux. — On est pis qu'un chien. La Marine ne bouge pas, ni rien. Qu'est-ce qu'elle fait donc de l'argent qu'elle touche?

Du bout de sa botte, le maire grattait une motte de terre accoufflée dans l'angle d'une marche.

— Mais, mon gars, il faut avoir de la patience. Pourru s'occupe de toi, sois en sûr. Il a fait la proposition, m'as-tu dit. La caisse répondra. Il faut le temps de faire les choses. C'est les Invalides qui te paieront ton traitement.

— Je ne sais pas.

— Bien sûr. Je le sais, moi.

— Oui, on dit ça, et puis rien ne vient. Je ne suis pas tout seul. La Grégam espère comme moi, et la Potrec, et ma mère, et celle de Désiré elle-même, la veuve de Madhouas, péri, et tant d'autres. On est tous le bec en l'air. Le syndic demande, la Fitte court à Vannes, va voir les gens, et on crève de faim en attendant. C'est pas la peine d'être des Gens de mer, vrai ! Quand il s'agissait de ma délégation, l'Inscription savait bien faire le nécessaire : c'était de l'argent à remuer. Il en reste

toujours bien quelque chose aux doigts, malgré qu'on retienne la somme.

— Ta, ta, ta ! Voyez le beau bavard ! Ça t'a délié la langue, le service, hein? T'étais pas si loquace autrefois, quand le vieux Boulhuec tirait tes oreilles de galopin. Tu ne vas pas réformer la Marine à toi tout seul, mon garçon? Le morceau est trop dur pour tes dents. Non, mais, voyez-moi ça, faut que ça gronde ! Ça battrait sa mère. La Marine, c'est ta sauvegarde, imbécile ! Qu'est-ce que t'en dis?

— Rien, — murmura Boulhuec en baissant la tête, — c'est d'attendre qui me fait rager.

— A quoi ça t'avance? Allons, au revoir ! Je parlerai à Pourru.

— Merci, monsieur Merrien. Vous n'oublierez pas les marais?

— Non, non, non. Dors en paix !

Boulhuec enfonça son bonnet sur son crâne, tourna sur sa béquille et se dirigea vers le portique piqueté de mousse veloutée, qui ouvrait sur l'allée de chênes roux. Le maire observa encore un instant le courantin accroupi sur la pierre qu'il frottait.

— Use ta brosse et de l'eau, — dit-il.

Il s'avança. Et, comme il débusquait d'un massif touffu de roseaux du Japon, il entrevit les soutanes de l'abbé Rèze et du vicaire, qui montaient le perron du château. Une sœur grise hospitalière suivait, encapuchonnée. Craignant d'être importun, il fit un détour dans le parc. Mademoiselle Merrien recevait le Conseil des Enfants de Marie, pour l'élection de la sacristaine. Cela ne le concernait pas. Il eut l'idée de sortir tout à fait, d'aller à Murzac faire une partie en buvant du vin de Moscatel avec le percepteur et le pharmacien, au café de la Place. Il passa aux communs, vastes et monumentaux, du même style majestueux que le château, et fit atteler.

V

Quelques noires silhouettes de femmes aux têtes blanches demeuraient immobiles dans l'église obscure et froide. Le pas

sonore de Mahel, le bedeau, troublait le silence. Il ouvrait la porte de la sacristie, la fermait, l'ouvrait encore, apportant des bougies qu'il fixait sur l'if, devant l'autel de la Vierge.

Un large rayon de jour entra par la porte latérale et traversa la nef. Il drapa de lumière joyeuse les poutres brunes du plafond et la frégate votive, mâtée et gréée, qui se balançait au bout de son fil, ornée de trois pavillons tricolores. Deux gamins se glissèrent avec la clarté, la chassèrent en fermant l'huis, effleurèrent du doigt le bénitier en coquille et tracèrent à leur front, à leur poitrine et à leurs épaules le signe de la croix. C'étaient les enfants de chœur.

— Dépêchez-vous, — gronda Mahel, — il est temps.

Il les suivit, ouvrit l'armoire trop haute pour leur taille et leur passa les soutanes rouges, qu'ils déployèrent, les toques et les surplis de dentelle. Comme ils s'habillaient, le vicaire arriva. L'abbé Ernest était grand et mince. Il avait un nez pointu de bête fouineuse et des yeux au regard aigu. Sa lèvre inférieure, un peu épaisse, pendait comme un morceau de nourriture dépassant la bouche, ce qui semblait étrange lorsqu'il murmurait les litanies.

— N'oubliez pas l'heure ! — cria-t-il à Rose, qui entrait pour ses devoirs de sacristaine.

La jeune fille salua et sourit. Elle inaugurait ses fonctions et sentait ce jour-là plus intime l'accueil de la chapelle. Mieux qu'auparavant, elle était la servante de Dieu, choisie par la Compagnie entière, en récompense de sa piété et de son zèle. Elle se mit à l'ouvrage, vérifiant la tenue des autels, étendant et lissant les nappes brodées, disposant dans les vases de grès les fleurs de papier gaufré, parant à gestes doux la statue liliale de la Vierge.

Pendant qu'elle agissait, discrète, le bedeau passa sous le porche, décrocha la corde de son clou rouillé et commença les sonneries : un coup grave de la grosse cloche, deux coups pressés de la petite. La tour, en haut, bourdonna. Les sons tournoyaient dans l'air, volaient au-dessus du bourg et allaient, dans les maisons, avertir les fidèles que le Saint Sacrifice se préparait. De Coustiaux, le hameau le plus éloigné, les paysans partaient au premier signal, à travers la lande. Ils gagnaient les Quatre-Chemins, les enfants marchant ensemble,

filles avec filles, garçons avec garçons. Ils laissaient à leur droite le moulin de Rohec, immobile sur sa roche rouge, et descendaient à Sohec par le Calvaire. Ils voyaient, par delà les ronces et les ajoncs, la terre s'étendre jusqu'au Piot, où la mer luisante déferlait. Ils suivaient la grande rue du bourg et arrivaient à l'église. Ils y pénétraient bruyamment.

Les couleurs vives des robes et des gilets s'assombrissaient aussitôt. Les crânes ronds des hommes déchapeautés terminaient leurs grands corps osseux. Les femmes faisaient une profonde génuflexion au centre du chœur, se signaient et s'abîmaient en prières, tandis que les mâles roulaient jusqu'aux bas côtés, qu'ils emplissaient.

Alors Mahel lançait dans l'espace le deuxième appel. Ceux de Sohec contournaient le cimetière. La porte centrale s'ouvrait pour les recevoir. Ils envahissaient leurs places avec tapage. La nef s'animait. Les galoches claquaient sur les dalles, et le bruit montait jusqu'aux voûtes, avec les moucheries et les toux. Chacun s'installait, le livre à tranches rouges dans les doigts. Quelques papillons jaunes de cierges dansaient, pareils aux fleurs des ajoncs. Et le recteur arrivait, suivi d'Yvonne, sa servante, qui inspectait le monde. Il disparaissait dans la sacristie pour se vêtir.

Mahel allumait tous les cierges. Leur lueur frôlait d'abord en hésitant le ventre des hauts piliers de pierre noircis par les épaules. Puis elle s'amplifiait. Elle montait en tremblotant, luttait contre le jour bleu des fenêtres poussiéreuses, montait encore, attrapait le cintre, en chassait l'ombre palpitante, augmentait à chaque geste du bedeau, qui continuait son allumage, la figure éclatante, comme nimbée et traversée de rayons. Sa main, claire, promenait le feu aminci de son rat de cave, de mèche en mèche, et des flammes nouvelles jaillissaient fixées ou oscillantes. L'autel resplendissait dans une brume d'or. Les vases accrochaient des points brillants, les feuillages devenaient luisants, et l'ombre, vaincue, se ramassait sous le toit de planches, comme un voile suspendu.

Les gens entraient toujours, lents et graves, s'encastraient dans la foule plus dense.

Mademoiselle Merrien parut avec son frère, au dernier coup de cloche. Elle longea l'assistance ouverte pour elle, et prit la

chaise que Mahel, obséquieux, lui présentait. Ce fut comme un signal, lorsqu'elle s'assit. Les enfants de chœur agitèrent l'encensoir pour aviver les braises, et l'abbé Ernest, à l'harmonium, plaqua des accords qui mugirent, chantèrent et s'épandirent. Dans cette onde de souffles, de lumières et de musique, le recteur entra, sous sa chasuble, et, portant le calice dans ses mains jointes, marcha à l'autel. Il apparaissait étincelant, miraculeusement vêtu de richesse et de clarté, joyau humain orfévré pour Dieu, symbole vivant de l'église et de son divin Maître. Il éblouissait dans la gloire de son étoffe somptueuse, tissée de métal. L'assemblée, debout, le regardait. Les bras traçaient contre les fronts, les poitrines et les épaules, d'un seul mouvement unanime, le geste crucial. Il se tourna, ouvrit les mains.

Des voix frêles psalmodièrent au dehors et la procession des Enfants de Marie, que Rose conduisait, franchit le portail, avança dans l'allée médiane. Couronnées de roses, les toutes petites filles en robes blanches ouvraient le chemin, leurs bouches rondes ouvertes. Elles allaient, en chantant, suivies par les plus grandes. Clémence Isert et Tantète Jorace, à leur rang, portaient à la main un gros cierge. Puis les tout à fait grandes, aux tailles de femmes, venaient. Toutes avaient en sautoir le ruban bleu de la Congrégation et au cou la médaille bénie. Leurs jupes faisaient un froissement d'ailes et leur chant emplissait l'église. Le jour liserait les joues, les coiffes et les mantes. Ces enfants, entrées avec la lumière du soleil dans le temple enluminé, semblaient apporter en offrande leur jeunesse gracieuse et la fraîcheur du jour. L'ombre dorée les prenait peu à peu, pendant qu'elles s'enfonçaient parmi les robes noires, vers le chœur, épandant le cantique virginal *O Salutaris Hostia !*

Les vantaux se rapprochèrent, chacune des fillettes entra dans une stalle de bois, l'harmonium se tut, les gens s'assirent. La cérémonie commença. De son goupillon humide, le recteur aspergea l'assistance, pendant que l'abbé Ernest montait en chaire. Signé, le vicaire récita les *Pater* et les *Ave* dominicaux. Il en disait les premières phrases, que les ouailles achevaient.

— Un *Pater* et un *Ave* pour nos amis et nos ennemis, pour

les voyageurs, les absents et les présents, les vivants et les fidèles trépassés, l'enseignement de la jeunesse et la propagation de la foi. Pour les blasphèmes et les irrévérences commises dans cette église. Pour Notre Saint Père le Pape, l'Église et la France.

Le murmure de toutes les voix assourdies bourdonnait. Puis le prêtre commençait la toilette commune des âmes, réglant les travaux pieux, suivant l'ordre immuable, associant la paroisse au culte des morts.

— Aujourd'hui, troisième dimanche de l'Avent, le Saint sacrifice de la messe sera dit au bénéfice de la Très glorieuse et Immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, et au bénéfice de la Congrégation des Enfants de Marie, qui offre le pain bénit, et de mademoiselle Merrien, qui l'offrira dimanche matin.

Sa voix monotone énonça rapidement l'éphéméride.

— Lundi, Sainte-Catherine, service pour la famille Cloarec et ses défunts, Mausbec et ses défunts. Mardi, Saint-Nicaise, service pour Pierre et Anette Lutueil et leurs défunts, pour Anne Boënnic et ses défunts, pour Antoine Autec et ses défunts. Mercredi, Saint-Mesurin, service pour la famille Quelinnec et ses défunts, messe pour les familles Gallec et leurs défunts. Jeudi, Sainte-Adelaïde, service pour Douglas et ses défunts. Vendredi, et samedi, Quatre Temps, par conséquent, jeûne et abstinence pour les personnes qui n'ont pas de raisons légitimes pour en être dispensées.

A l'appel de son nom, chaque famille se levait et se mettait en prières. Cela faisait comme des trous dans l'assistance assise. Et, un à un, les nommés se reposaient, l'invocation dite, et rebouchaient les intervalles. Le vicaire rangeait ses paperasses, toussotait, ouvrait son prêche :

— Syracuse donna le jour à sainte Lucie. Elle était d'une famille noble et chrétienne. Sa mère, Eutychie, devenue veuve, s'occupa de développer dans le cœur de sa fille l'amour de la piété...

Les paroles tombaient sur les têtes onduleuses, palpitaient autour des fronts, s'envolaient avec la lueur trouble des cierges vers les voûtes obscures. Les évocations assemblaient dans l'humble église on ne savait quelle foule de fantômes flottant entre ciel et terre. Les noms jetés, noms d'hommes, noms de

contrées lointaines et mystérieuses, remuaient devant les yeux des spectres impondérables.

— La jeune fille, en avançant en âge, s'attacha tellement à Jésus-Christ qu'elle résolut de se dévouer entièrement à lui...

Rose, plus que toutes les autres, était émue. Elle demeurait sérieuse, parmi ses compagnes. Tout ce monde réuni savait sa dignité nouvelle, et qu'elle était jugée une des plus sages parmi les fillettes de Sohec. Monseigneur lui-même, à Vannes, approuvait sa nomination. Elle témoignait à Dieu sa reconnaissance par une attention plus grande, et par une charité plus active envers les petites approbanistes confiées à ses soins. Mademoiselle Merrien lui souriait... Le prêtre achevait l'apologie, disait le voyage à Catane de Lucie, de sa mère et de sainte Agathe, pour prier sainte Agnès de la guérir. Et comment elle avoua sa volonté d'être épouse de Dieu, malgré la recherche qu'un jeune homme faisait d'elle. Il flagellait le poursuivant, qui, blessé du refus de Lucie, l'avait dénoncée à Paschase, gouverneur de Syracuse, qui lui appliqua les édits de Dioclétien et la jeta en prison où elle mourut.

— Ses reliques, — disait-il, — après être restées à Syracuse, ont été partagées entre plusieurs églises : à Metz, en Lorraine, à Constantinople, à Venise. Oh ! mes frères, comment un tel exemple ne pourrait-il nous toucher tous? Ne sentez-vous pas le grand souffle de Dieu?

Il allait, pathétique, poussant les âmes vers l'obéissance. Et les fronts têtus se baissaient, et les cervelles recevaient la pâture. Tel, qui avait médit, se repentait ; tel, qui fut avar , s'accusait ; tel, qui fut rude, se jurait d'être bon. D'autres attendaient la fin avec insouciance. Mais chacun se représentait ce gouverneur Paschase vêtu comme le Ponce-Pilate du Chemin de Croix, qui remettait la vierge sage à des mauvaises femmes pour la corrompre, et aussi cet empereur barbare, ce Dioclétien, qui régnait sur des provinces et opprimait. Les personnages vivaient. On voyait le jeune enamouré de Lucie, on voyait Eutychie. Ils prenaient place dans les êtres mythiques que l'on retrouvait chaque dimanche, et qui n'avaient d'entité véritable que dans le temple. Il leur fallait les cierges et l'encens pour se révéler, pour renaître. En semaine, ils res-

taient morts dans les pages des bréviaires. L'exemple de Lucie frappait Rose. Elle se sentait la sœur de cette vierge, prête comme elle à souffrir pour la gloire de Dieu et l'amour de Jésus.

— Méditez, — achevait le prédicateur, — méditez, jeunes filles, et vous, mes chers frères, les Décrets de la Providence !

Un mouvement dissipa l'attention. C'était fini. La leçon était faite, on ouvrait les livres, pour suivre la messe qui commençait. Le froissement des pages fouillées par les doigts passa. Le recteur, au bas de l'autel, s'inclinait.

— *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.*

— *Misereatur... Confiteor... Deus... vivificabis...*

Il monta. L'abbé Ernest toucha l'harmonium. Le *Kyrie Eleison* s'éleva. Le sacrifice se consommait dans le silence frémissant. Les dos se courbaient aux tintements de la sonnette, tandis que l'hostie consacrée, au bout des bras levés de l'officiant, posait sur l'autel sa tache ronde et blanche.

— *Sanctus ! Sanctus ! Sanctus ! Dominus, Deus Sabaoth !*

On ne bougeait plus. Mahel, sous le porche, sonnait. Il sonnait pour que les vieillards impotents, les malades et les absents, même les incrédules et les hérétiques sussent, au loin, que le Sauveur descendait sur la terre, offrant sa chair et son sang pour le rachat des péchés, comme il le ferait dans tous les siècles des siècles.

— *Per omnia sæcula sæculorum...*

La foi domptait les orgueils humains. Les voix se taisaient, les yeux se baissaient, les respirations s'arrêtaient. Impérieuse, la sonnette tintait, inclinant davantage les corps, les crânes, pliant les genoux. Dieu Tout-Puissant dominait son peuple, présent et invisible, immense, étendu, emplissant l'espace, du moutonnement des échines aux planches de la voûte. Son œil scrutait les consciences, fouillait, découvrait. Sa force écrasait.

Le prêtre communia, recueilli. Devant l'autel, les Enfants de Marie s'étaient alignées. Elles tenaient la nappe blanche, prêtes à recevoir la céleste nourriture. Rose Pourru, la première, eut le pain, puis les autres, mademoiselle Merrien, Clémence Isert, Tantète Jorace, jusqu'à la dernière. Elles vibraient et s'extasiaient, retournant à leurs bancs, les mains jointes, sans regarder ni à droite, ni à gauche, émues jusqu'aux

entrailles du mariage mystique. Elles défilaient, flambantes aux lumières, roses et crispées, et chuchotaient à genoux, les épaules rondes. On ne distinguait plus leur visage enfoui dans leurs doigts. Elles priaient et remerciaient.

Rose, absorbée dans sa contemplation intérieure, transfigurée d'être pure comme elle souhaitait l'être toujours, sentit une main frapper son bras. Elle s'arracha à sa méditation. Le recteur était près d'elle. Elle se leva. Il lui fallait aider à la réception des approbanistes qui se tenaient en face de l'autel de la Vierge, la cire au poing. Ensemble, elles récitèrent la formule :

— Je prends la ferme résolution de ne jamais Vous abandonner, de ne jamais rien faire ni rien dire contre Vous, de ne jamais permettre que ceux qui dépendent de moi disent ou fassent rien contre l'honneur qui Vous est dû.

Mahel prit les cierges et les ficha sur des flambeaux. Rose ceignit les petites du ruban bleu. Elles étaient désormais de la Congrégation. Elles se proposaient de servir et d'honorer l'Immaculée Vierge Marie, non seulement par leurs prières, mais par toute leur conduite. Leur zèle leur vaudrait des grâces. Elles s'appliqueraient à faire connaître aimer et servir le divin Cœur de Jésus et à faire chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu et dans la perfection. Et cela était bien. Cela les préserverait des tentations mauvaises, les sauverait du péché immonde qui rôde autour de l'innocence. Cela les protégerait contre les souillures, en ferait des chrétiennes dociles et aimantes, comme elle, Rose Pourru. Elle appartenait à Dieu et voulait rester sa servante loyale, écouter toujours les prêtres et leur obéir. Ils donnaient la joie au cœur et la quiétude à l'âme. Près d'eux, elle se sentait en sûreté et tranquille. Ils savaient les mystères, les choses sacrées que les fidèles ignorent. Ils avaient la science et ils étaient bons. Toutes ses joies venaient d'eux et de l'Église. Elle aimait Dieu et lui était soumise. Sa volonté était la loi.

Les femmes chantaient. Le vicaire tapait les touches d'ivoire, l'harmonium grondait. Le recteur posait la patène sur le calice, déposait l'ostensoir, se tournait :

— *Ite, missa est!*... Allez, la messe est dite. Allez en paix, ô frères qui avez prié, qui êtes croyants, qui espérez! Allez!

Le royaume des cieux vous appartiendra et vous contemplerez avec les justes le Seigneur dans sa béatitude ! Allez ! Vous êtes consolés de l'injustice des hommes, de l'âpreté du sol, des colères de la mer ! Vous savez la grande vérité, celle qu'il faut connaître pour deviner l'amour et atteindre la grâce. Vous êtes humbles, patients, résignés et sages. Allez ! Ne craignez pas la mort, vous qui vivrez !

L'enfant de chœur transportait l'Épître, lourde à ses bras minces, et les fillettes retraversaient la nef, passaient la porte large ouverte, rentraient éblouies dans la lumière du ciel. Les fidèles se levaient et s'ébrouaient. Ils s'échappaient par les portes latérales, coulaient dans le cimetière. Les costumes noirs, les jupes à plis, les pantalons à pont, les coiffes et les chapeaux à rubans de velours s'égaillaient parmi les tombes de sable et se répandaient sur la place. Les robes blanches et les rubans bleus des petites filles mêlaient leurs notes claires aux groupes sombres. L'église vidée retrouvait sa solitude.

Mahel éteignait les cierges, qui mouraient soudain. Rose sortit. Elle conservait un recueillement profond, sanctifiée par la communion, et, dans ses prunelles, la joie intérieure flambait. Les gens la regardaient. Des vieilles la félicitaient à voix basse. Elle entra dans la place ensoleillée et vit, près de Dréan, Madhouas, qui la fixait. Son regard semblait pointu et la perça. Elle détourna les yeux. Plus loin, Boulhuec, appuyé sur sa béquille, ricanait, crochu comme un mendiant de pardon.

Rose chercha son père, qui venait à sa rencontre, en disant cordialement des mots aux pêcheurs qui le saluaient. Il avisa Dréan et l'appela. Madhouas s'approcha aussi.

— Vous êtes-vous arrangés? — dit le syndic.

— Je prends Désiré avec moi, — fit Dréan.

— Tu as ta barque?

— J'ai été la chercher hier à Concarneau.

— Et un mousse?

— Le petit Georges Angeloc, ça fera l'équipage.

— Vous passerez au bureau demain ; on arrangera cela.

Il entraîna Rose. Elle le suivit. Le regard de Madhouas la prenait et semblait la tirer en arrière. Elle marcha sans tourner la tête.

VI

— Vois-tu, — disait Dréan, — c'est une barque qui me revient cher. Il est vrai quelle sera la plus belle de Sohec. Elle est bien trop grande aussi, donc. Trente-six pieds, qu'elle fait!

— Combien qu'elle te coûte, en tout, là?

— En tout? Faut que je compte quatre mille au moins, dame! Pas la barque. Seule elle fait trois mille cinq cents. Mais il y a les agrès.

— Tu t'en tireras tout de même, — fit Désiré.

— Oui. Tiens! Voilà ma femme!

La grosse Dréan arrivait en effet au Rebarquère, en se pressant. Elle roulait sur ses jambes courtes en agitant ses bras ronds. On la vit débusquer sur la petite place de la ruelle du Trahoir, embéguinée sous un mouchoir neuf à fleurs qui conservait des plis raides. Tout de suite, elle s'exclama, parce que les deux hommes ne se hâtaient pas de descendre au Piot et qu'elle craignait qu'ils ne s'arrêtassent au débit. Jorace, dans sa forge muette, les guettait pour aller boire, en regardant avec affectation, au jour cru du dehors, un fer à cheval usé.

— Nous avons un sacré vent sued, — dit Dréan en inspectant les nuages.

— Sud-sued, ajouta Désiré.

Presque au tournant, parut la barbe blanche du vieil Isert, qui se dirigeait vers le port.

— Je m'en vas devant, — déclara la Dréan avec une mine mortifiée, — tâchez de n'être pas trop longs!

Son mari protesta et Madhouas grogna quelque chose.

— C'est une femme de tête, — murmura le patron.

Mais, comme Isert arrivait et que Jorace faisait signe, les quatre hommes entrèrent au débit. La Fitte, qui crayonnait des comptes, s'empressa. Elle était robuste et carrée de partout comme une poutre. La vérole noire avait percé son visage de trous pareils aux marques des tarets dans le bois. Elle versa la goutte. Ils burent. Dans la rue, des bandes de gens marchaient. Aux pêcheurs se mêlaient des paysans, et d'autres curieux, des vieux et des jeunes. La Grégam, toute cassée,

Yvonne, revêche et raide, et des jeunes filles rieuses, traversèrent, allant au Piot.

— T'auras du monde, sûr, — déclara Isert, en versant les dernières larmes de sa topette sur le sol.

— C'est le petit Angeloc que tu prends pour mousse? — interrogea la Fitte.

— Oui, — dit Dréan.

— C'est dommage, qu'il entende haut, — reprit-elle — il est fort comme un homme. Avec Madhouas et lui, tu pourras vite payer ta barque.

— Vite, vite ! — protesta le patron. — J'ai des frais. J'ai calculé la moyenne. Il me faudra plus d'un an, et de deux, sûr, pour en venir à bout.

— Dame non ! — fit Madhouas.

— Dame si ! Compte un peu. Mettons cent francs par semaine. Il faut une bonne mer, pour ça, et avec ce qu'on vend de poisson... Enfin, mettons.

— Oui, mettons.

— Bon ! le vin de marée, ça va à cinq francs la semaine, au moins. Mets trente sous pour les Invalides. Puis les dix sous de marée pour la marchande, les trente fois quatre sous de mousse, reste quatre-vingt-huit francs, pas plus et plutôt moins.

— T'en as quarante-quatre pour le bateau, — observa la Fitte.

— Et vivre? Il faut dire tout. Qu'est-ce que ça nous fait, par part? Vingt francs ou vingt-deux, pour Désiré et pour moi.

Pourtant, il était heureux. Son rêve se réalisait. Après avoir quitté le long cours et son grade de maître pour se marier, il devenait patron, et de la plus belle barque de Sohec.

— T'as été la chercher à Concarneau? — demanda Isert.

— Hier. Elle prend bien la lame.

— On va y aller? — jeta Désiré, impatient.

Il guettait à travers les vitres vertes le logis du syndic, et il apercevait les Pourru descendant les marches. Ils traversaient le Rébarquère, croisaient Boulhuec calé sur sa béquille.

— Paré ! — commanda Dréan, tout réjoui.

Ils partirent. Le vieil Isert résumait les chiffres à haute voix, pour bien comprendre.

— Ta femme aura la moitié du menu, comme de juste. Ta

barque, le huitième. Ta moitié en plus s'ajoute à tes quarante-quatre francs, si tu les fais.

— Ça te laisse trente francs pour toi, quoi? — ajoutait-il en se tournant vers Madhouas. — Mais une barque plus petite fait aussi bien. Il y a moins d'entretien d'usure, et ça rapporte autant. Il faudrait que vous soyez quatre hommes là-dessus, et vous ne pêcheriez pas davantage.

— Oui, mais Angeloc vaut un matelot, qu'on dit, — assura Désiré.

Justement, le mousse attendait, en haut du raidillon. Il se joignit à eux. Des pêcheurs qui étaient là se mirent à descendre et cela fit un petit cortège où claquaient les lourds sabots de bois.

— On attendra bien le recteur? — fit Dréan pris d'un scrupule.

— Bah ! Il viendra tout seul, — dirent les autres.

On avança. Le ciel lavé était pur. Le long des Gloses, sur la route, des gens marchaient. Le soleil oblique emplissait d'or fluide les marais salants.

« Ce sera ainsi lorsque j'achèterai ma barque pour me mettre avec Rose, songeait Madhouas. Elle fera une belle cambuse, en rentrant au logis. »

— Voilà monsieur Merrien, — dit quelqu'un, près de lui.

Une voiture sortait de l'allée du château et montait la côte. A mesure qu'elle atteignait les promeneurs, ceux-ci saluaient. Le maire allait à Murzac en fumant sa pipe. A dix mètres avant d'être joint, le Dréan retira son béret, cracha sa chique dedans et ralentit son allure, pour être prêt à répondre s'il était interpellé. Mais le cheval fit un écart brusque pour une touffe d'ajoncs que le vent agitait et le marin en fut pour son geste inutile. Comme il suivait d'œil chagrin l'équipage, il avisa une troupe de gamins courant derrière le calvaire.

— Voilà le curé ! — cria-t-il.

Alors tous se retournèrent. L'abbé Rèze descendait avec Mahel portant la croix à manche noir. Les enfants de chœur en surplis blanc les devançaient, l'encensoir et le bénitier aux mains, et le recteur retenait sa barrette soulevée par l'air. Vite, ils furent tout près. Les pêcheurs se découvrirent.

— Nous ne sommes pas en retard? — demanda l'abbé.

— Non, monsieur le curé, — répondit pour tout le monde Dréan, rouge de fierté.

— Allons ! — reprit le prêtre.

Ils le suivirent sans plus rien oser dire. La croix, devant eux, montait droite dans le ciel blond. Elle oscillait à peine aux poings du bedeau, qui la tenait ferme, redressant ses épaules, et ils marchaient derrière lui, comme s'il eût porté la divinité. Leurs pas sonnèrent, et leurs bras ballèrent, les mains pendantes. De la malice gaie plissait le coin de leurs bouches gonflées par les chiques. La lande chauffée fumait sous leurs yeux, exhalant son odeur amère. Dans l'ombre de la ferme des Darges, un berger ébahi se signait au milieu de ses bêtes broutantes.

En arrivant au Piot, ils virent la foule sur la jetée. Rose Pourru, qui était marraine, vint à eux. Madhouas tressaillit. Ce qu'elle était jolie, la Rose, en son costume de fête, un peu défrisée par le vent du large, qui sautait la dune et jouait dans ses cheveux ! Les ailes de sa coiffe palpitaient à ses tempes, et son tablier de soie verte s'arrondissait comme une voile. Désiré était son servant et devait prendre sa main pour la conduire. Son cœur butait contre sa poitrine. Il regardait le cou blanc de la petite, où des frisons fins accrochaient des fils d'or. Sa peau donnait soif aux lèvres et ses joues paraissaient des pétales de fleurs sentant bon. Tout gauche, le marin prit dans sa paume la menotte tendue, n'osant la serrer de peur de l'écraser ainsi qu'un oiseau tiède. Il lui semblait qu'une boule de chair fermait son gosier, et il hésitait à trancher entre son pouce et son index la carotte de tabac qu'il roulait au fond de sa poche.

Il entraîna sa compagne. Rien d'autre n'existait pour lui qu'une sensation mauvaise d'yeux nombreux, qui l'examinaient. Tout le monde voyait sa gêne et cela le troublait en l'encolérant contre lui-même. Il aurait déclaré volontiers son amour à la face de tous pour être tranquille ensuite, pour avoir des droits sur Rose. Mais il sentait bien qu'il ne le pouvait pas, que cela n'était pas d'usage et qu'on aurait glosé s'il avait eu conduite pareille. Il demeurait taciturne, précédant le syndic que sa femme tirait par la manche, l'abbé retroussant sa soutane, Dréan empressé, et les camarades serrés en tas. Il fallait

embarquer dans les canots pour traverser le Piot et aborder de l'autre côté, sur le sable, au long duquel les barques se balançaient, ancrées dans la rivière Saint-Martial, qui formait le port. La V. *2208*, toute neuve, tendait inclinés vers l'arrière ses deux mâts solides et souples en bon bois rouge de Norvège. Son bout-dehors se levait un peu, et ses cordages grimpaient tout droit aux vergues, tandis que sa coque vert tendre, à demi sortie de l'eau, faisait valoir l'élégance robuste de sa coupe.

Sur la jetée, la foule remuante regardait le cortège passer le Piot. Il touchait le sable de la rive et débarquait. L'abbé Rèze prenait les devants, la main embarrassée du goupillon, et les servants le suivaient en évitant de tremper leurs robes dans les flaques laissées par la pluie. On s'arrêta face à la barque et l'on forma le rond. Madame Dréan, écarlate, déficelait avec peine le paquet de dragées rapporté de Vannes par la Fitte, la veille. Des canots chargés de monde accostaient encore. Les groupes se formaient autour de l'ecclésiastique ouvrant son bréviaire. Dréan, derrière Désiré et Rose, contemplait sa V. *2208*. Elle lui coûtait toutes ses économies de maître au long cours, les sous ramassés un à un, entre l'Australie et la France, enfermés dans une bourse en vessie de porc, et envoyés en délégation à sa femme, à chaque escale, par les soins de l'Inscription maritime. Dix ans de sa vie passée, et tout l'avenir inconnu, s'enfermaient dans la coque arrondie du bateau, dans son gréement, dans ses apparaux. La drague, en filet neuf aux mailles brunes, valait quatre-vingts francs, plus d'un mois de salaire, et tout était à l'avenant. Il regarda la cérémonie.

Le recteur lisait des versets latins, marmonnant à son habitude. Puis il récitait le *Pater*, dont l'assistance, nu-tête, répéta les paroles. Le dos de l'abbé, sous l'étole, était large et fort. On devinait l'homme gaillard, pouvant, en cas de besoin, donner aux marins le coup de main nécessaire. Les yeux sur son livre saint, il lisait à lèvres muettes, traçait sur l'esquif le signe de la croix. Une fois par devant, pour que les flots s'apaisassent contre la proue ; une fois à l'arrière, pour qu'ils n'assiégeassent pas traîtreusement la poupe. Et, prenant aux mains de l'enfant de chœur l'encensoir où brûlaient le pur oliban, il le balança par secousses brèves tout alentour, embau-

mant le nouvelle barque, offrant au Dieu protecteur des matelots l'arome odorant, que le vent emportait en fumée grise.

Le premier, il entonna le cantique naïf et vibrant à la Vierge, et les hommes et les femmes chantèrent avec lui le *Salutaris maris Stella !* Les voix s'élevaient au-dessus de la lande, aiguës ou graves. Un rayon fauve de soleil tombait sur l'eau agitée. La V. *2208* semblait voguer sur du feu, conduisant la flottille, pour la conquête de la mer brutale hurlant sur le galet proche. Elle était prête à affronter la lame, maintenant, comme les autres, qui devenaient, près d'elle, si neuve et reluisante, plus vieillies, plus usées par le baiser quotidien du flot, éraillées, pelées et noircies, meurtries, à certains endroits, conservant de leurs luttes des plaies et des cicatrices.

Alors, Dréan, grimpé à bord, déroula sur la poupe un pavillon tricolore. On l'aperçut brassant l'étoffe pour la jeter, harmonieuse. Et l'enthousiasme de la foule s'accrut. On vibrait tous ensemble dans la joie. Il faisait beau et doux, les nuages étaient hauts, nulle menace n'apparaissait. Un nouvel espoir de richesse s'affirmait. La flotte, plus nombreuse, rapporterait davantage d'abondance. On était heureux, sans soucis. Quelqu'un commença le *Magnificat* glorieux. L'abbé se laissa entraîner et chanta aussi. Les enfants le soutinrent de leurs timbres clairs, et l'allégresse générale souleva l'hymne. Dréan beuglait les paroles sacrées ainsi qu'un chant bachique ; le vieil Isert lui-même, la lèvre tremblante, chantonnait en chevrotant.

Désiré Madhouas se sentait étourdi. Rose Pourru, à son côté, chantait. Sa voix était comme une eau limpide qui rafraîchissait. Elle résonnait ainsi qu'un appel musical de clochette. Désiré regardait sa compagne de ses yeux grands ouverts, ravi qu'elle fût si parfaite et qu'elle eût cette belle voix douce et pure. Elle dut lui faire signe pour qu'il l'aidât à distribuer les dragées cérémoniales. Il se sentait gourd à la suivre en sa légèreté, offrant avec un sourire avenant sa boîte de sucreries aux gens qui y plongeaient les doigts. Gentiment, elle interpellait par leurs noms les pêcheurs sur leurs barques. Ils répondaient vite, amusés, avec de grands rires d'enfants ; ils sautaient dans leurs canots, venaient jusqu'au sable et prenaient les bonbons avec leurs mains calleuses,

couturées et parfois saignantes. Plus d'un, pour être galant, retirait son bonnet. Tous crachaient leur chique et plaçaient la sucrerie sur leur langue, en évitant de l'avaler. Ils retournaient ensuite joyeux à leurs bords.

Mais, pour aller au wharf, Rose demanda une plate. Désiré se lança, courut jusqu'au canot de la V. *2208* et, tirant sur la chaîne, l'approcha. D'un saut, la jeune fille bondit dedans. Il s'installa sur les planches lavées de frais, fleurant bon le sapin. Puis, il empoigna les rames et souqua. Il bombait la poitrine, tirant si dur sur les avirons que son banc pliait sous lui et que la quille fendait le jusant dans une traînée de mousse. Il était seul avec Rose, au milieu du Piot. Il était seul avec elle au centre de l'univers. Il la servait en l'emportant, et la pensée d'être ainsi son maître docile décuplait ses forces. Il agissait avec joie, luttant contre la résistance de l'eau, le corps tendu, domptant la matière, à son usage. Face à lui, sa Rose, frêle et mignonne, se précisait souriante dans la lumière. Son buste balançait à chaque élan et ses cheveux fins voletaient. Madhouas arrivait avec violence contre la jetée. Il y eut un cri dans la foule. Mais, adroitement, le matelot posa les mains à plat sur le mur et vira. Des bras se tendirent. La marraine passa les sacs, rose de plaisir d'entendre les acclamations soulevées par sa venue. Puis, Madhouas nagea pour revenir. Il la remmenait et il tirait encore plus fort, faisant gémir le bois. Elle se cramponnait pour garder l'équilibre, pâlie un peu de son effort et timide à son tour.

C'était fini lorsqu'ils abordèrent. L'abbé Rèze remettait sa toque, et Mahel emportait couchée sur son épaule la grande croix de bois à manche noir. L'assistance se dispersait. Les gens remontaient lentement le long du mur des Gloses, vers Sohec. Leurs groupes espacés cheminaient sur la route. D'autres coupaient à travers la lande, faisant lever des pies blanches et noires. Mais le syndic restait à écouter Dréan, qui donnait des détails sur son bateau. Deux ou trois pêcheurs appréciaient les mérites qu'il énumérait, et des femmes complimentaient la Dréan.

Désiré enchaîna la plate. Il aurait voulu avouer à Rose, avant de la quitter, tout ce qu'il ressentait d'inexprimable. Il aurait voulu lui dire combien elle était jolie et qu'elle lui

paraissait pareille à la Vierge extatique de la chapelle des marins. Et aussi, qu'il l'aurait servie toujours sans rien lui demander que d'être son esclave fidèle, pour avoir seulement le regard lumineux de ses prunelles couleur d'azur, et pour admirer l'ovale de son menton, ses cheveux, sa coiffe aux ailettes blanches, son tablier vert, et sa guimpe couvrant sa poitrine, sous la médaille luisante des Enfants de Marie. Mais il ne trouvait pas de mots pour traduire tout cela. C'était son sentiment, et il y avait dedans une chose douloureuse, de ne pouvoir la prendre contre lui, la sentir sienne, consentante ni même de rester près d'elle, de respirer son odeur. Il l'admirait tout d'un bloc, des pieds à la tête, pour sa silhouette et son allure, sans détacher les détails. Elle était un visage frais, un buste rond, une taille fine, de petits pieds. Elle était Rose. Il entrevoyait des pêches miraculeuses, sur la *V. 2208* que le flot balançait pimpante et proprette, pour que Rose fût riche et heureuse. Des larmes affleuraient ses paupières, de rester silencieux avec cet aveu dans la bouche, et son envie d'amour mettait dans sa gorge une sorte de brûlure.

Mais Pourru, sur le départ, appelait sa fille. Elle s'esquiva, troublée de l'attention ardente du gars. Elle n'était plus la marraine et il n'était plus le parrain. Il n'avait plus à la conduire, il lui fallait la laisser aller. Elle quittait le port entre son père et sa mère, rougissante parce que Boulhuec, qui arrivait en retard, se traînant, la fixait avec insolence. Dréan offrait à boire un coup de cidre à des amis. Et les pêcheurs hissaient leurs voiles pour suivre la marée descendante et arracher le poisson du fond des eaux, dans la baie, entre Piriac et l'île Dumet, assise en pleine mer par delà la brume. La fête était achevée. La vie quotidienne s'imposait.

VII

Madhouas trouva Dréan qui l'attendait au Rebarquère. Le carrefour semblait rétréci entre les maisons informes. Il faisait encore nuit noire, sous le ciel constellé d'étoiles.

— Il vente norouêt, — fit le patron, en le voyant arriver.

Désiré leva la tête, huma la brise. Quelques pas en avant, un groupe indistinct de camarades remuait dans l'ombre en piétinant.

— Le canot est aux marais, — dit encore Dréan, pour causer.

Puis Angeloc survint, frileux, les mains dans ses poches et les corbeilles sur la tête.

— Voilà la moitié de l'équipage, — plaisanta le maître.

Madhouas et le mousse le suivirent sans répondre. Ils dévalèrent le raidillon. En face, le feu du Piot brillait vif, et, sur la droite, les lueurs du phare à éclipses de Pénerf passaient par intervalles sur le ciel.

Ils avançaient dans l'obscurité fraîche. L'herbe couvrait la terre d'un velours opaque, et ils n'entendaient, avec le bruit de leurs galoches, que le halètement de la mer. En face de l'allée des Gloses, ils obliquèrent, prirent la traverse. Le canot était amarré dans une fente d'eau. Ils l'atteignirent en glissant sur la terre visqueuse, embarquèrent. Angeloc prit les rames et commença à nager. Madhouas restait absorbé dans l'ombre. Il avait la mélancolie de l'attente dans l'âme. Il ne savait pas « combien cela durerait » et ne précisait pas sa pensée pour Rose. La demande se ferait quand le pain du ménage serait assuré, mais l'époque n'en pouvait être fixée. Cela dépendrait des circonstances. Il faudrait d'abord savoir ce que la pêche rapporterait, mais il y songerait toujours. Cette idée éclairait l'intérieur de sa tête comme une lumière confuse. Le glissement du canot l'aidait à rêver. L'eau unie était soulevée par les avirons, et des perles lumineuses scintillaient dedans. Bientôt le Piot se dessina, après des détours. On évita les barques dressant leurs mâtures sur le ciel, et on accosta la *V. 2208*. Dréan, le premier, se hissa à bord, en prit possession, puis Désiré monta. Il eut plaisir à faire résonner sous son pied le pont solide de la barque.

— Les bottes ! — commanda-t-il.

Angeloc se précipita, apporta les sabots encloués de jambières en toile à voile. Les deux hommes se chaussèrent, puis ils préparèrent les agrès et le chalut suspendu au bordage. Le patron empoigna la barre dès que ce fut prêt.

— Hisse la grand'voile ! — dit-il.

Ses deux aides délacèrent les garcettes, s'accrochèrent à la corde et halèrent sur le palan. La voile se déploya et, entraînée par sa vergue, monta au long du grand mât.

— Hisse le foc !

Le mousse courut à l'avant, accrocha l'anneau au bout dehors et tira sur le filin. Aussitôt, la brise enfla les toiles offertes. La barque vira. Pour aider, Madhouas s'arcbouta sur une perche fichée dans la vase, marchant à mesure que le pont fuyait sous ses pas. On enfila le chenal, on longea la jetée, puis on la dépassa. La lame parvint alors, brisée par la roche, soulevant la coque d'un faible élan. L'air fraîchissait un peu.

Le phare se montra tout rouge. On franchit les rochers et ce fut la face verte du feu qu'on aperçut. A l'est, le ciel pâlissait, tandis que l'ouest restait fermé. On tanguait. Le flot arrivait par le travers, court et pressé. Derrière, on distinguait quelques ombres errantes, qui étaient des barques sortant du Piot, et la côte estompée se devinait à sa masse épaisse, plus sombre que la nuit.

— Parez la misaine ! — jeta Dréan.

La manœuvre s'exécuta. L'avant se garnit et l'allure s'accéléra. On entrait dans le golfe. La *V. 2208* sautait par-dessus les vagues, se cabrait et bondissait comme un cheval souple franchissant des talus. L'effort du vent l'inclinait à bâbord et son arrière, au ras de l'eau, frôlait le sillage.

Par grandes lueurs pâles, le jour venait, rendant livide l'orient. La côte se profila mieux, et la lumière de Tréhiguier, dans la Vilaine, parut. La mer glauque devint claire, fripée de lames parallèles. Les autres barques se silhouettèrent, moins fines et moins vives que la *V. 2208*. Plusieurs arboraient déjà le hunier, en haut des mâts.

— Il y a trop d'eau douce dans l'estuaire, fit Madhouas, la barque perd son cap.

Dréan ne répondit pas. Il sentait orgueilleusement son bateau lui obéir, et s'amusait à le diriger tout droit vers l'île Dumet, gagnant le large. Il connaissait bien la baie et ses fonds, où le poisson gîte, et voulait pêcher au long de la côte rouge. En attendant l'heure, Désiré prit une aiguille simple et se mit à ramender un trou qu'une gaffe avait fait dans le chalut. Il croisait la maille soigneusement, nouant son fil en

le tâtant du doigt. Son travail, machinal, n'avait pas besoin de pensée. Il revoyait dans ses yeux la cérémonie de la veille trop vite interrompue. Est-ce que le temps devrait être si prompt, lorsqu'on était heureux? Il se plaisait encore à se souvenir de la grâce de Rose et de sa voix si claire, et de mille choses à peine remarquées, comme la vitesse du canot, par exemple, animait ses joues, à l'aller, et les pâlissait au retour. C'est drôle comme une si petite personne prenait le monde sans effort ! Elle n'aurait eu, pour sûr, qu'à remuer le doigt pour le conduire, lui Madhouas que le commandant de la *Colichemarde* traitait quelquefois de tête dure. Mais a-t-on la tête dure, quand le cœur dirige? Dame, il fallait bien de la puissance à la Rose, pourtant, à l'amollir ainsi, lui qui se savait rude, ayant toujours connu ce que valaient ses muscles ! Mais, bah ! cela était mieux que l'homme fut fort et la femme fragile, et les meilleurs ménages sont de cette manière. Ménage... non, pas encore, ni de si tôt, malgré son désir, mais bien l'occasion de rêves prolongées n'arrêtant pas la besogne et la rendant plaisante. Voilà que l'accroc était réparé et le jour venu. Le soleil rond émergeait sur l'horizon. On pouvait le fixer sans être ébloui. L'occident, empâté de vapeurs, se désenténébrait lentement et Dréan parlait.

— Il nous faut trois milles de la terre, en cette saison, — expliquait-il, — autrement, un seul suffit. Faut dire que le garde-côte n'est pas très regardant.

Madhouas apprécia la distance. Il s'en fallait encore de beaucoup qu'on eût le compte. Mais ce n'était plus le moment de songer. Il prépara son ciré. La toile, imbibée d'huile de lin cuite, avait des plis raides qu'il cassait à grandes taloches. On courut encore, plus d'un mille. Enfin, le patron, la barre entre les jambes, se repéra. La pointe de Cofrenau était dans la ligne.

— Pare à jeter ! — fit-il. — Abats la misaine !

— Va, Angeloc ! — cria Madhouas.

Il marcha vers l'avant, tandis que le mousse, tendu, raidissait les cordes et les amarrait. La voile descendit à mi-mât ; Dréan fixa le gouvernail et vint les rejoindre sur le côté de la barque. Ils détachèrent le chalut, le jetèrent en évitant de le croiser, puis laissèrent tomber un à un les diables de pierre, pour donner du poids et faire couler le filet au fond. Quand la

grosse fune à quarante-deux fils qui le tenait fut durcie, ils fixèrent le chien qui les gouvernerait. Le point de repère était le plateau des Mâts. La pêche commençait. Il fallait suivre le fond rocheux attachant à la terre l'île de Belair, sans accrocher la drague.

Ce furent deux heures d'une surveillance continuelle. Tantôt, on filait le chien pour virer à gauche, tantôt on le halait pour virer à droite. La barque obéissait bien, comme un être doué de volonté et d'intelligence. Mais il fallait de l'attention. Le vent s'élevait et ridait la mer ; elle inquiétait Dréan, qui fit prendre un ris et aida à nouer la grand'voile dans ses garcettes. Et, comme l'air fraîchissait encore, il fallut prendre un second ris, réduire la toile au strict nécessaire.

On ne prononçait pas de paroles inutiles. Les ordres étaient jetés d'une voix calme et brève par le patron. Le matelot et le mousse se précipitaient, accomplissaient la manœuvre et attendaient l'ordre suivant. Désiré les aidait. Ils mirent la misaine à une maille, puis à deux. Ensuite, à cause de la dérive, Madhouas jeta la sonde.

« Qu'est-ce qu'elle pense de moi, Rose? » se dit-il tout à coup.

L'idée, entrée comme un éclair dans sa tête, le traversa tout entier. Il frémit, et la corde faillit s'échapper de ses mains. Elle avait détourné ses yeux à plusieurs reprises, il s'en rappelait bien. Il fut soudain malheureux.

— Alors? — cria Dréan.

Il releva le plomb. Il n'avait rien trouvé, on pouvait aller.

— A hisser ! — dit laconiquement le patron.

Désiré se secoua. Il se mit au treuil et tourna, tandis que le mousse surveillait l'enroulement de la fune, qui remontait ruisselante. L'ouvrage était dur et exigeait toute la force des trois hommes arqués. Les diables apparurent, puis le filet se montra, en poche bosselée. Des luisances s'entrevoyaient à travers les mailles. Et le gros tas fut hissé à grand renfort de muscles, avec des soupirs et des halètements, enfin tomba sur le pont. Les poissons se tordaient et sautaient sur les planches en donnant de grands coups de queue. On les prenait à pleines mains et on les jetait dans une baille.

C'étaient, presque tous, des soles ou des limandes. Mais il

y avait aussi des petits grondins crevés, la bouche ouverte, des méduses transparentes comme des blocs de verre mou, des raies grisâtres, larges et plates, avec de longues queues fines et roses, des crevettes contorsionnées, quelques harengs et des merlans dorés, des crabes s'empressant à fuir, les pinces en défense, des tourteaux poilus, et des étoiles de mer, mêlés aux goëmons et aux varechs pareils à des lames de cuir roux. On vidait tout cela pêle-mêle, puis on triait, rejetant le trop menu, qui n'avait pas dix centimètres de la tête à la queue. Angeloc balayait le pont souillé et puisait un seau d'eau pour nettoyer la place pendant que Madhouas laissait retomber le chalut à la mer et que Dréan reprenait la barre.

Il faisait une moue dédaigneuse en voyant les résultats du premier coup de drague. La journée ne serait pas perdue, mais elle ne rendrait pas ce qu'il avait escompté, dans sa joie de sortir la *V. 2208* pour la première fois. Elle ne serait pas gaie non plus pour Madhouas, qui restait sombre et muet. Il regardait les mouettes suivre en planant et piquer le sillage, brusques comme des flocons tombant du ciel, pour remonter ensuite, les ailes battantes, avec des poissons dans le bec. Ce n'était pas elles qu'il voyait, c'était la mine de Rose troublée sous son regard. Il baissait les paupières pour n'être pas distrait par la mer étincelante sous le ciel lumineux, ni par les autres barques espacées, qui évoluaient. Elles n'animaient qu'une faible partie de la mer immense. Les plus éloignées, minuscules comme des points, étaient encore proches des camarades et de la terre. Elles semblaient des mouches courant sur un plat d'étain. Désiré les apercevait dans ses cils, comme au-dessus des falaises il distinguait la façade des maisons. Il aurait pu compter leurs fenêtres, s'il avait voulu, car chaque relief du sol, la teinte de l'herbe verte et les failles des roches rouges ne se mélangeaient que dans l'effilement bleuté du golfe.

Mais cela ne lui importait guère. Ce qui aurait valu vraiment, c'était de savoir si Rose pouvait l'aimer. L'avait-elle seulement remarqué? Elle ne savait pas, cette innocente, qu'il y pensait déjà cinq ans avant, lorsqu'elle courait en jupes demi-longues et qu'il partait au service. Tous ses rêves aux dépôts, dans les chambrées bruyantes, et en mer, et dans la

baie d'Along, n'existaient pas pour elle. C'étaient des choses à lui dire, plus tard, quand elle serait sa douce reconnue, et qu'ils se promèneraient ensemble, les doigts noués, les bras étreignant les tailles. Il y en aurait des souvenirs à conter, s'il osait les avouer ! Et que toute cette patience de gars qui espère n'était que pour elle, qui l'attendait sans le savoir, en grandissant en âge et en joliesse. Il l'avait laissée fillette et la retrouvait femme, et ne l'en aimait que mieux. Y songerait-elle, au moins, et récompenserait-elle tant d'espérance? Il ne pouvait lui offrir qu'une vie de vaillance et son humilité d'homme. Même devenu patron, il pêcherait. Serait-ce assez pour elle?

Quand il aurait sa barque, elle voguerait avec les autres. C'en serait une de plus sur la mer. Comme maintenant, les chaluts puiseraient au fond la provende animale pour nourrir les hommes. On les jetterait, on les lèverait, on les ramènerait et on les jetterait encore, jusqu'à ce que la marée du soir permît aux pêcheurs de regagner l'abri en emplissant le Piot vide et boueux. La marée règlerait pour lui comme pour les autres les travaux et la durée des veilles. Elle servait à l'existence de tous et ils en étaient les serviteurs. Ils ne pouvaient rien sans elle. A chaque bord, comme sur la *V. 2208*, comme sur la barque au Madhouas, quand il l'aurait, les hommes seraient livrés à sa merci, comme au soleil, à la pluie, au vent. Ils subissaient la mauvaise fortune, en courbant le dos, quand elle survenait. Pour se défendre, ils haussaient ou baissaient leurs voiles, tiraient des bordées, viraient ou fuyaient. Ils ne savaient rien d'autre que l'heure du flot et les mœurs des poissons. Ils se réjouissaient quand la drague montait pleine, mais ils ne pouvaient prévoir avec assurance s'ils ne seraient pas chavirés avant le soir, ou s'ils ne reviendraient pas les mains vides.

Rose n'ignorait pas cela, pourtant, fille du bourg accoutumée à la mer. Elle n'était point sotte et verrait la différence entre un galant quelconque et Madhouas, auquel des filles avaient ri, déjà, dans ses garnisons lointaines. Il savait bien qu'il leur plaisait. Elles aimaient ses moustaches blondes et son œil rêveur. Plus d'une le lui avait dit, pour l'attacher. Le rappel des ribotes anciennes le réconforta. Quel brouil-

lard passait donc en sa cervelle, pour qu'il fût chiffe ainsi?

— Remplis les corbeilles, Angeloc, et sépare bien le menu, — ordonna Dréan.

Le mousse obéit et Désiré l'aida, pour ne pas rester inactif, à remuer des brumailles. Ils trièrent le poisson par tailles. Certaines pièces avaient de la valeur par leur poids. Un homard capturé remuait ses formidables pinces bleues. Et, lorsque les corbeilles furent emplies, les trois hommes commencèrent à manger un peu de la tranche de pain dur, apportée le matin. Ils mâchaient lentement, en fixant la houle, e ils entamaient avec leur couteau le morceau de lard qui formait leur repas. Puis ils avalaient une gorgée d'eau sûre au tonnelet. Mais ils n'avaient pas grand'faim. L'odeur saline les nourrissait. Leur visage, cuit par le vent marin, brûlait à sa morsure.

Ils reprirent la besogne. Quatre fois ils jetèrent le chalut, et quatre fois ils le retirèrent. Les bras se fatiguaient à tirer sur les cordes, leurs jambes étaient lasses de la danse du roulis et du tangage. Mais ils gardaient dans les yeux une lueur satisfaite. La V. *2208* s'était bien tenue, et sa pêche vaudrait celle des autres. Dréan pourrait au bout de la semaine payer la barque, les Invalides, la marchande, et nourrir sa femme. Madhouas apporterait de l'argent à sa mère et Angeloc aurait son lot. Ce soir, déjà, il emporterait deux soles magnifiques, que la fune, en montant, avait déchiquetées contre le plat bord.

La journée s'achevait. Les voiles rouges, maintenant, prenaient le vent d'ouest pour joindre le rivage. La crique en se resserrant, les rassemblait, et elles rentraient comme volent les oiseaux migrateurs, toutes ensemble. La V. *2208* les suivait, gouvernant droit.

— On n'arrivera pas avant la nuit fermée, — dit Angeloc.

Les premières, la V. *2726*, la V. *2203*, celle d'Isert, passaient sous le feu. D'autres, plus au large, n'étaient encore que des points sur l'horizon. Mais toutes accouraient en bondissant sur les vagues. L'aboiement des rochers assaillis par la marée montante s'entendait de plus en plus. De l'autre côté, c'était le Piot, l'anse calme protégée par le wharf, et, dans le lointain, les maisons, les foyers où fumaient les ajoncs et les ronces sèches, où mijotait en chantonnant la soupe onctueuse. C'était

le repos après le combat. Pour l'un, c'était l'épouse, pour l'autre, la mère, et, pour Madhouas, Rose Pourru proche, ses fenêtres allumées vues en passant, sa coiffe aperçue peut-être, un mot échangé avec elle, un mot sur le temps ou la santé, peu de chose, mais un mot de sa bouche, une réponse, un regard, une rougeur.

— Amène la misaine ! — commanda Dréan.

On entrait dans la houle écumeuse, sous l'œil rouge du phare, et un coup de barre portait la barque juste au milieu du Piot. On atteignait le corps mort et on fixait la chaîne. Les voiles descendaient des mâts comme des ailes se ferment. On les carguait sur les vergues et le bout dehors, on tendait la drague à sécher, en arrachant les plantes accrochées à ses mailles. Puis on prenait les corbeilles et on se laissait aller dans le canot. Angeloc souquait. On accostait aux marais et on foulait la terre. Des camarades remontaient aussi. Quelques femmes, venues pour aider, appelaient leurs hommes dans l'ombre. Et, sur la route, au long des Gloses, défilait la procession du retour.

Au Rebarquère, les marchandes attendaient, le mouchoir noué sous le menton. Elles tendaient les bras pour recevoir les charges des hommes qui pliaient le genou, puis, redressés, partaient au débit boire une goutte ou acheter deux sous de carotte. La criée commençait, à la lueur jaune des lanternes, à grand échange de railleries et d'injures.

La Fitte, au débit, s'informa de la pêche à Dréan, qui offrait une tournée pour clore cette journée d'efforts. Il répondait seul. Désiré restait soucieux, parce que, accoudé à une table et tourné vers la maison du syndic, Boulhuec le gênait, guetteur sous la lumière dorée de la grosse lampe de cuivre qui pendait au plafond par un fil.

(*A suivre.*)

EMMANUEL BOURCIER

L'YSER

LES VILLES SAINTES

Une ligne d'eau l'enserrait, un cercle de fer et de feu le délimite le beau pays humide et vert où dormaient les cinq petites villes. Le canon les a réveillées et les voici blessées à mort dans leur tendre orgueil et leur silence. J'irai, au jour prochain de la délivrance, j'irai faire de l'une à l'autre le pèlerinage de deuil. Je sais que sous leurs cendres un cœur battra encore, je sais que sur leurs ruines un rêve flottera. Mais leur beauté si douce, si fière, mais leurs hauts monuments, témoins du grand Passé, auront à jamais disparu. Nous leur referons une nouvelle beauté plus héroïque et plus vivante, nous relèverons leurs tours comme de grands cris vers le ciel — nous ne pourrons plus retrouver — pas même à Furnes la divine — nous ne pourrons plus retrouver l'arome des siècles défunts.

Je veux évoquer dans ces pages ce qu'elles furent, ce qu'elles sont encore dans nos cœurs, et refaire en pensée le lent voyage clair qui, au printemps d'avant la guerre, me conduisit vers elle par les beaux chemins de la plaine. Je les connaissais depuis ma petite enfance, j'avais voulu les revoir comme si j'eusse pressenti leur fin. Elles semblaient pourtant immuables dans leur tranquille décadence, immortelles comme la mort même. J'ai longuement erré sur leurs places trop grandes, dans leurs ruelles blanches où un passant parfois glissait, dans leurs églises

pleines de gloire intime et de faste amical. Je les ai vues tour à tour surgir de la brume basse des prairies et flotter au lointain comme des songes très anciens; j'ai entendu leurs cloches grêles me suivre sur les routes, dans le silence des couchants, pour un bonsoir, croyais-je — déjà pour un adieu.

Elles m'étaient comme des amies, elles m'accueillaient dans un baiser; elles avaient cette fraîcheur des vieilles béguines souriantes qu'une sorte de naïve jeunesse conduit jusqu'au tombeau. Pouvions-nous croire, ô Bien-Aimées, qu'un Barbare viendrait pour vous égorger de ses mains grossières, ou vous insulter, comme Bruges votre grande sœur, de sa fanfare de victoire? Mais l'étreinte de vos rivières se resserra autour de vous, un mur humain remplaça vos murailles tombées. C'est de loin, dans sa rage impuissante qu'il vous a meurtries et ensanglantées. Et je vous aime mieux d'avoir souffert ainsi. Si la plus douloureuse d'entre vous a été possédée par lui, elle ne s'est du moins pas livrée vivante!

L'YSER

A l'extrême ouest de la Belgique, un petit fleuve venu de France fait, à travers les terres basses, une douce boucle. Il est bien mince en passant la frontière et le trait bleu qui le signale ne s'épaissit guère sur la carte ; il n'est large vraiment qu'à Nieuport où, devenu chenal des vieux bassins, il descend à la mer entre deux rangées de hauts arbres tordus par le vent. Il est paresseux et lent comme toutes choses dans ces plaines. Il ignore la ligne droite, il ne songe point à son but. Il aime. Il revient sur lui-même avant de repartir dans une courbe molle, il s'éloigne à regret des rives qu'il a caressées. Il semble éviter les bourgs et n'emporte avec lui que le reflet mêlé de la lumière et du silence. Des bœufs parfois, venus de la ferme prochaine, boivent le cou tendu, les pieds enfoncés dans l'odorant limon des berges, des chalands paresseux y glissent sans effort, et de loin, par les jours d'été, leur grande voile grise ou blanche paraît s'avancer sur la terre. Rien ne marque ses bords à celui qui s'approche, il coule à pleine eau et sans digue visible, à même l'herbe des pâtures. Il ne reçoit

qu'un affluent, au nom charmant, l'Yperlée, sorti des collines du sud, qui se joint à lui près du fort verdoyant de Knocke, bâti par Vauban, et qui n'est plus dans les bras des eaux qu'un idyllique mamelon vert.

Le pays que l'Yser parcourt est inconnu. Des autos tapageuses ont bien traversé Furnes, allant de Paris à Ostende, des baigneurs ont bien pris le petit chemin de fer de Dixmude vers la Panne ou Coxyde, mais ils n'ont fait que passer, sans avoir rien vu. Nul n'a goûté, aux heures de printemps et d'été, l'air un peu mouillé et pourtant si léger qui flotte sur ces campagnes, comme une grâce sanctifiante. *Glorious day !* disait un jour à Denys Rijelandt un peintre enivré de clarté, et Denys Rijelandt répondait : « Non ! la lumière ici n'est pas glorieuse, la lumière est affectueuse ! » Cette Flandre maritime est douce au cœur. A la belle saison, lorsque le vent se tait, et que la rosée du matin s'évapore, elle apparaît comme un paradis grand ouvert, comme un calme jardin de richesse innocente. D'immobiles canaux la coupent en tous sens, chemins d'eau qui vont, à travers les prés, d'une ferme aux toits rouges à une ferme sœur dont la cloche pure au lointain s'entend ; et de gros villages y vivent contents autour de la plus petite commune du monde, Zoetenaye à l'étrange nom, qui ne compte que vingt-huit âmes et s'enorgueillit d'être heureuse. Et tout au bout, passé Furnes, fleur mystique de ce pays, abritée par les hautes dunes sauvages, s'étend vers la France la région des *Moëres* conquise sur la mer et plus basse qu'elle : grasses pâtures que quadrillent à l'infini les lignes de cent fossés bordés de saules. Plus de villages alors, rien que des fermes isolées perdues dans l'ombre verte, dans l'air bleu, dans le vol mélangé des pigeons roses et des mouettes.

Silence, silence encore plus pénétrant. M. de Lamartine, souvent, venu de Hondschoote ou de Bruges, promena sa pensée le long des petits pavés de cette frontière. Les fermiers lui donnaient de grands coups de chapeau. Les haies entrecroisées, les bosquets d'aulnes drus, les granges en éventail et les meules rangées empêchaient son regard de s'étendre. Et quand, ayant franchi le dernier pont de ce royaume des eaux herbeuses il parvenait au bord de la plaine antique, il s'étonnait qu'une si douce campagne fût traversée, jusqu'aux

horizons enfin découverts, par des fuites d'arbres tragiques.

Car cette Flandre, proche de la mer, porte, dans sa paix même, la marque de ses combats. Des rafales parfois dévastent ce beau paradis. Ce pays en état de grâce révèle alors sa vertu cachée, la tranquille ténacité. On l'attaque, il résiste. Il courbe la tête, s'il le faut, devant la force, il ne cède jamais. Les hauts peupliers d'Italie qu'il lève à la limite de ses champs sont tous penchés par les tempêtes d'équinoxe, de l'ouest à l'est, mais ils ne cassent point, quand même il ne leur reste de branches ou de feuilles qu'un bouquet obstiné à l'extrême sommet. Les saules des sentiers sont centenaires. Le temps les a creusés, la bise, la pluie, l'orage les ont déchiquetés, ils ne sont plus qu'une écorce dure d'où à chaque printemps jaillissent des rameaux. Troués, tordus, blessés, meurtris,

Avec tous les couteaux du vent dans leur poitrine,

une sève d'avril monte encore sur eux. Ils sont le symbole tendre et têtu d'une race qui se défend.

Mais il en est un plus beau signe. Plus beaux que les tours des dunes qui, dans les nuits de dure mer sonnent le tocsin du péril, les clochers des villages qui éclatent dans les prairies sont obliques comme les grands arbres, mais dans l'autre sens. Les vieux architectes qui les ont bâtis les ont penchés volontairement vers l'ouest, les butant contre les tempêtes. Ils les attendent, les défient, et dans l'ouragan des soirs semblent cogner du front l'ombre animée qui les assaille. Quand le matin descend sur la terre apaisée leurs croix d'or luisent avec douceur, comme s'ils ne savaient rien de la nuit, et leur *angelus* tinte, frais et divin comme aux aubes d'été, quand descendant vers le sol il rencontre, venant du jardin pastoral, la montante odeur des roses et des rosées.

Et l'Yser est si calme autour de cette terre, qu'il semble qu'il calme le vent. Il l'enferme dans sa belle boucle, il ne le laisse point passer vers le cœur de la Flandre que rien ne doit troubler. Il l'enchante d'un geste lent et il l'emmène avec lui doucement, doucement, vers la mer sauvage dont il est venu... C'est au moins ce que m'explique un poète qui m'accompagne dans cette matinée de mai où nous partons le long d'un canal, vers les petites villes enchantées.

LA CATHÉDRALE AU BORD DES CHAMPS

Le canal va presque en droite ligne, du nord au sud, drainant les eaux des basses terres. Le petit chemin qui fidèlement l'accompagne s'égaie de jeunes verdures retombantes. Un haut chaland parfois remonte d'Ypres à Furnes, traîné par des gaillards musclés, le plus souvent par des femmes aux formes puissantes. Autour des maisons les vergers fleurissent et, au beau soleil matinal, l'ombre des lourds pommiers qui s'étend sur le sol paraît blanche. Des fermes aux pignons étagés, de petits châteaux de briques sculptées se découvrent au loin au bord des gros villages. Et après deux petites lieues, voici le quai de Loo dont les pavés le long des berges ont des inégalités redoutables et des affaissements vieux de cent ans. Ils vont douloureusement nous conduire jusqu'au pont, en face duquel s'amorce l'unique rue de la ville.

Elle est longue et tournante, on n'en voit pas la fin. Elle est bordée de maisons basses, la plupart sans étage, d'où montent des odeurs chaudes de pâtisserie. La vie est confortable ici, grasse et plantureuse. Les enfants nourris de tartes d'or ont le teint reluisant des pâtes feuilletées. Dans le silence de ce faubourg, car nous n'avons point encore atteint le rempart, saint Nicolas vit à demeure dans le parfum des pains d'amande et des pains d'épices, et le 6 décembre, quand il apparaît sur la neige, dans toute son éclatante gloire, on reconnaît en lui, avec un salut amical, le boulanger de la *Ronde couque* qui a la barbe blanche et le sourire céleste.

Un petit pont sur un étroit fossé — pas plus large que ceux qui au pays des *Moëres* baignent les presbytères — nous avertit que nous entrons en ville, et nous franchissons aussitôt la vieille porte de l'ouest, dernier vestige des murailles. Loo fut toujours fière d'être une ville au milieu des prairies ; elle s'entoura de murs, mais ceux-ci ne furent pas plus épais que les murs d'un jardin. « Je suis une place forte ! » disait-elle : elle n'était qu'un paisible enclos. Les arbres des courtils se penchaient par les créneaux fragiles, des fleurs grimpantes s'enroulaient aux poternes, les tours servaient de colombières. J'imagine mal ici des gardes autoritaires, des rondes de nuit,

des chevaliers du guet. Mais je sens la douceur de s'entourer d'un cercle d'eaux, d'enfermer son rêve, d'être au milieu des champs la citadelle pacifique où le profane du dehors n'entre qu'en se signant. Loo n'a plus que ce bout de fossé et cette porte grande ouverte, cela suffit pour la défendre. L'ennemi ne passera plus, les bruits, les querelles, les mots, les passions du siècle s'apaiseront ici dans un dernier murmure, comme un vent qui s'éteint. Seule y pénètrera du dehors comme un fumet du paradis, la chaude odeur des pâtes d'or.

Appuyée aux pierres moussues, une sentinelle est là que tous les intrus vénèrent et craignent. C'est l'arbre de Jules César. Le conquérant, entrant à Loo par cette porte, et mettant respectueusement pied à terre, y attacha son cheval noir. L'anneau subsiste encore, sortant à demi de l'écorce, où il noua la longe du destrier. La critique historique, quand elle passera par ici — ce qu'à Dieu ne plaise ! — de Jules César fera facilement Charles-Quint. Mais qu'importe ! Malgré elle l'arbre portera éternellement le poids de sa gloire et celui de vingt siècles. C'est un sycomore, unique de son espèce dans la région, un sycomore à la peau rugueuse et filamenteuse, soutenu par des ferrailles et des ceintures, raffermi par des maçonneries, qui déjà semblent plus vieilles que lui. Il n'a point perdu sa sève. Chaque année il épanouit sur le fossé dormant ses étranges rameaux. Il a peut-être cinq cents ans. Les bonnes gens de Loo ont trouvé tout naturel de le faire deux fois millénaire, car ils gardent l'orgueil et le goût du Passé, et sentent le besoin, pour mieux rester eux-mêmes au milieu du vilain progrès, d'enfoncer leur bourg dans la légende comme une ville du Roi Arthur...

... Et tout de suite c'est la Grand' Place. L'hôtel de ville, de la Renaissance flamande, reluit au soleil de tous ses petits carreaux verts. Ses toits à l'espagnole escaladent le ciel par leur double escalier de pierre. Sa large porte latérale s'ouvre sur une cour murée où l'on gare, aux jours de marché les charrettes aux bâches blanches. Le couvent prolonge à l'autre bout sa basse et longue silhouette. L'église, du troisième côté, derrière des maisons et des jardins, a les proportions d'une cathédrale. Nous y arriverons par une ruelle entre deux murs où nos pas retentiront comme sous une voûte, et trop près

d'elle, au bout de ce boyau, pour lever la tête, nous entrerons tout droit dans l'immense vaisseau où s'éteint comme un souffle, la dernière rumeur des orgues.

On pensait trouver ici une petite église intime, douce, amicale, une chapelle de candeur et de mystère : les nefs sont profondes et hautes, les tombeaux des riches hommes d'autrefois multiplient dans les bas côtés leurs inscriptions pompeuses, l'autel s'érige au fond d'un large chœur, et aux murailles, des tableaux éclatants chatoient de couleurs, de draperies et de chairs glorieuses. De Crayer dut passer par ici et ses élèves y œuvrer. Les pourpres s'envolent, les mains se joignent, les chevelures se dénouent, les âmes s'abîment dans une lumière à la fois charnelle et surnaturelle. C'est la prière flamande des temps de prospère richesse, quand le mysticisme était truculent et la matière sanctifiée, quand le ciel apparaissait aux fidèles extasiés comme un jardin aux pommes rouges où des bourgeois contents, sous l'œil bienveillant de Dieu, mangent du riz au lait dans des cuillers d'argent vermeil. Tant pis si l'orgue s'est tu à notre entrée. Une musique de fête céleste, un bruissement d'étoffes, des effluves d'amour brûlant emplissent le monument d'une vie ardente. Et les quelques cierges qui se consument devant la Vierge des Douleurs, haussant leurs flammes jusqu'aux rais écarlates et violets des vitraux, semblent embraser l'ombre tiède. Le beau sanctuaire est un temple de l'Église triomphante.

Il est solide sur ses piliers, haut de voûte, vaste pour des milliers de fidèles. On imagine autour de lui les rues enchevêtrées, les impasses écrasées aux murs, large parvis encadré des maisons carrées des marguilliers et du notaire... on pousse la grand'porte du fond et l'on se trouve devant la campagne.

Entre les contreforts de la lourde tour, qui s'avancent sur le pavé, près de la maison pastorale, s'encadre le parvis de terre qui s'étend jusqu'à l'horizon. Les champs sont vert clair comme ils sont en mai, et les prairies sont d'un vert mouillé d'aquarelle. Un vieux pigeonnier d'une défunte abbaye marque au bout du chemin la limite de la ville ancienne. Si nous longeons le cimetière jusqu'au chevet de l'édifice notre surprise s'accroîtra : nous avons vu Loo tout entière. Derrière l'hôtel de ville, il n'y a plus rien ; derrière le couvent les prai-

ries s'étendent. La place, entre ses vieilles pierres, est tout au bord des labourés et des pâtures, comme la grande église, qui paraît tout à coup plus grande encore d'être debout devant le vide et de commander le pays.

LE CLOÎTRE D'OMBRE ET DE FEU

Tout au bout de la plaine, tout au bord des coteaux, Ypres est assise, au point précis où se mêlent la musique et le silence de la Flandre. Elle eût pu être gaie : elle a préféré être austère et puissante. Depuis des siècles elle en meurt. Comme un léger écran nous devinons dans la lumière les collines aux courbes bleues qui flottent derrière son ombre. Insensibles à leur rythme clair, les hautes tours de la cité se profilent plus près de nous en une formidable rangée. Sentinelles du temps qui semblent éternelles. Nous approchons. Par les belles rues courbes bordées de hauts pignons nous atteignons le cœur de la ville et voici tout à coup, dans son immensité, la vaste place, une plaine rectangulaire bordée dans presque toute sa longueur par les Halles. Monument de sublime orgueil et de confiance dans les siècles ; près de la cathédrale de Dieu, cathédrale de la liberté, un beffroi carré en domine les toits, de légers clochetons s'élancent aux angles. Cinquante portes ogivales et cinquante fenêtres s'ouvrent dans les murs épais. Je songe à la puissance des vieux communiers de jadis. Ils ont ici sculpté dans la pierre toute l'histoire de Flandre depuis ses origines fabuleuses, ils ont peuplé l'immense façade d'un monde auguste de statues, et dressé au-dessus du grand portail, au milieu de cent princes guerriers, l'impérieuse et douce effigie de Notre-Dame de la Paix. Ayant installé au rez-de-chaussée sous les épaisses voûtes les échoppes et les marchés, ils ouvrirent à l'étage pour leurs réunions et leurs fêtes cette surprenante salle de cent mètres de long dont le faîte est porté par de gigantesques poutres enchevêtrées par un charpentier de génie.

Combien de fois j'ai erré autour de ces Halles, prodigieux témoin d'un Passé aboli. Combien de fois j'ai respiré cette atmosphère de puissance héroïque, de séculaire fierté. Aujourd'hui encore nous allons gravir les escaliers, parcourir les salles

où les vitraux distillent une lueur rouge, nous pencher sur les cours d'où monte une fine odeur d'herbe humide, nous enivrer de cette immensité, de cette lumière et de cette ombre, passer par les couloirs étroits, longer les colonnades légères du Nieuwerk, arriver enfin sur la place, étroite comme une cour commune, qui sépare l'hôtel de ville de la cathédrale Saint-Martin, et goûter dans celle-ci ce mélange de ténèbres froides et de tiède silence qui tombe des voûtes sacrées.

Des chapelles tranquilles séparées des nefs par des balustrades de cuivre, des tableaux rougeoyants, un transept élancé comme une prière, un chœur bordé de tombeaux d'évêques couchés au sommet dans des draperies de marbre, une dalle noire parmi les autres dalles, sans une inscription, sans un nom, où une petite croix de cuivre indique seule la place où dort Jansénius, un tableau prophétique où l'on voit Ypres entourée d'armées ennemies et sauvée de leur étreinte par l'apparition d'une sainte Vierge flamande debout dans un jardin bordé de treillis d'or ; cette cathédrale est pleine de souvenirs et toute frémissante de vie. A côté de l'hôtel de ville vraiment disproportionné avec le présent de la petite sous-préfecture, elle reste à la mesure de la ville dont la foi ni la piété n'ont changé. On ne la visite point, on s'y repose. On n'y conduit point les étrangers tant elle étonne peu, tant elle est mêlée à la vie de chaque jour, tant elle est familière, tant elle semble ordinaire dans sa beauté qui ne passe point.

Pourtant, nous sentons bien que ce n'est pas ici qu'est le point sensible de cette ville, son centre mystique, cette place obscure et souvent ignorée de la plupart, où l'on sentira véritablement battre son pouls, parler son cœur ; et une inspiration nous mène sur la haute tour d'où nous découvrirons peut-être le mystérieux pôle magnétique autour duquel palpite la cité.

Comme de là haut elle apparaît trop grande, trop large, dépeuplée — elle qui comptait jadis deux cent mille habitants et qui n'en a plus que vingt mille ; comme elle s'étend à l'aise, en jardins, en champs, en vieux hôtels délabrés, jusqu'à ses remparts de terre, et comme de ce sommet nous pouvons, dans tous leurs détails, voir ses monuments, ses rues, ses verdures.

Des saules penchés se reflètent dans les fossés dormants qui baignent les casemates, des églises lancent leurs tours au ciel, un hôpital érige non loin de nous son pignon Renaissance, blanc et or, le musée nous offre sa façade charmante d'autrefois, et voici à nos pieds cet ensemble unique au monde de toits, de cours, de tourelles, de colonnes que font les Halles et leurs prolongements, la cathédrale et ses annexes. Soudain, à la base même de la tour, en nous penchant à mi-corps sur la balustrade, nous découvrons un carré de verdures et de pierres, un petit cloître fermé, où un pressentiment nous appelle. Il semble que personne depuis des siècles, n'en a foulé les chemins envahis par l'herbe, n'en a troublé la contemplation immobile. Descendus de la tour nous allons par des portes, des ruelles, des couloirs et des pourboires, y atteindre.

La dernière porte grince qui ne s'ouvre presque jamais, et nous voici sous le promenoir voûté, appuyés aux colonnettes étreintes par un lierre éperdu, respirant le mystère de ce trou de silence. Une singulière tiédeur erre autour du petit jardin, au centre duquel un vieux arbre tordu ressemble à une âme tourmentée. Et tout autour, dans la demi-obscurité du cloître, des statues de pierre apparaissent comme des visions. Saints aux mains passionnément jointes, vierges extatiques, figures et symboles tombés des chapitaux rongés par les plantes. Ce cloître de Saint-Martin, dont personne n'a jamais parlé, nous le sentons bien, c'est la cellule essentielle de cette ville, sa parcelle la plus inoubliable. Il semble que tout ce qu'elle a pu avoir d'inquiet, de tendre, de douloureux, d'illuminé se résume dans ces statues, cette tiédeur ténébreuse, ce carré de soleil, cet arbre tordu par les doutes. C'est le cloître de Jansénius, l'hérétique par excès de crainte, l'homme au cœur de flamme qui ne croyait pas à l'amour de Dieu. Il dut se promener ici, menacé et scrupuleux, méditant des textes, creusant des mots, bâtissant son système, tremblant de peur, orgueilleux et humble, les yeux ardents, les lèvres glacées, Comme on comprend ici, comme on goûte amèrement cette tragédie! Comme on se sent au cœur du cœur de cette Ypres, dont la mystique est orgueilleuse et sévère avant d'être tendre, au fond de l'alambic où avec le son retombant des cloches, la gloire des monuments voisins, l'encens de la cathédrale, le doux regard des

vierges, le soleil brûlant, la solitude, se distille et se concentre l'essence obscure de la cité.

Nous oublions tout ce que nous avons vu, tout ce que nous avons admiré. Pour quelques instants nous ne connaissons plus rien d'Ypres et du monde que ce cloître d'ombre et de feu.

DIXMUDE LA BÉGUINE

Pour joindre Dixmude j'ai suivi le chemin d'eau. L'Yperlée m'a conduit à l'Yser, l'Yser m'a conduit à Dixmude. Dixmude qu'annonçaient de loin ses moulins et sa tour paraissait un îlot parmi les prairies.

Il ne fallait point la voir aux jours de marché, quand mille charrettes paysannes venues de tout le canton chargées de mottes de beurre frais encombraient les cours de ses auberges, ses places, ses rues, et où les fermiers d'alentour lui faisaient une vie factice et bruyante, il fallait y arriver à midi, par un jour ordinaire, quand il semblait émaner d'elle une fraîcheur virginale; il fallait, comme dans toutes les villes de Flandre, aller à l'église tout droit, par les ruelles sombres, et se laisser attendrir.

Ils n'étaient pas nombreux ceux qui connaissaient cette merveille. L'église n'était pas grande. Elle paraissait petite, même, car elle était coupée en deux par un jubé de pierre blanche. Et celui-ci dans son invraisemblance était le plus curieux chef-d'œuvre du pays. Je revois ce triple portail gothique dont les piliers, les voûtes, la galerie, les balustrades avaient été fouillés par le ciseau le plus fantaisiste. Toute la vie du Christ y était représentée, et d'innombrables scènes de la Bible, et des saints et des saintes, et des anges, et des arbres fantastiques chargés d'emblèmes et de signes. Pas une pierre qui ne fût creusée, pas une surface lisse, pas une clairière, pas un coin mort. On a abusé du mot dentelle de pierre : c'était une dentelle de pierre, au sens le plus littéral du terme, et si légère, si transparente, si paradoxale qu'on eût douté qu'elle pût tenir debout, si des enfants de chœur aux joues rouges n'avaient circulé au sommet portant quelque lutrin de cuivre plus gros qu'eux-mêmes.

A travers la transparence de ce jubé on pressentait une flamme, et le chœur, quand on y pénétrait enfin, était tout rougeoyant de pourpre. Le plus beau des Jordaens — une adoration des Mages — flambait au-dessus du maître-autel. Et cette chaude lumière flamande, comme à Loo tout à l'heure, remplissait toute l'église vide. Les pierres blanches du jubé en portaient comme un reflet d'or, les tombeaux des bas côtés amplifiaient sous cette caresse leur style et leur pompe et, aux piliers du buffet d'orgue, les anges femmes qu'avait sculptées un artiste hardi de la Renaissance semblaient cambrer leur torse plus fièrement pour prendre leur part à l'allégresse de cet ensemble.

C'était si étonnant dans cette ville blanche et pure, ce foyer de gloire et d'amour. Nous avons déjà vu et retrouverons la même chose dans toutes les petites cités de Flandre. Elles ont des aspects de béguines ; mais les béguines, dont Rodenbach n'a guère vu que le sourire et la cornette ont souvent des âmes passionnées.

L'impression la plus suave pourtant que l'on emportait de Dixmude c'était au Béguinage qu'on l'avait prise. Le Béguinage de Dixmude ne ressemblait pas aux autres. Ce n'était pas comme à Gand toute une ville blanche, comme à Diest et à Louvain un mystérieux quartier virginal fait de ruelles entrecroisées, comme à Bruges un doux cimetière de vivantes, près d'un lac hanté par les cygnes ; ce n'était pas le béguinage convenu des poèmes : un canal, un boulingrin, des lis dans le clair de lune, des fantômes blancs égrenant des chapelets mélancoliques ; — c'était, tout au bout de l'agglomération, derrière l'auberge du Papegai et la maison des gouverneurs espagnols, une porte de bois que l'on poussait et une cour qui s'ouvrait, assez petite, triangulaire, avec une chapelle minuscule tout au fond et vingt maisons alentour. Rien de désolé, d'endeuillé, de nostalgique. Ce Béguinage n'était qu'un jardin toujours rempli de vives fleurs. Dès le printemps les crocus y levaient leurs lampes ; à la fin de l'automne d'immenses buissons d'astères y faisaient encore, parmi la blancheur des maisonnettes, l'air violet et odorant. En été, c'était une débauche de couleurs et d'effluves. Ces naïves fleurs des couvents, ces dalhias, ces pivoines aux joues flamandes, ces

lis balancés par le vent, ces roses trémières qui tendaient éperdûment vers le soleil leur thyrse fleuri se mêlaient aux roses blanches et aux glaïeuls pareils à des glaives d'ange. Tout cela se mêlait, déferlait, bouillonnait ensemble, débordait des parterres, retombait sur la pelouse, envahissait le chemin, escaladait les murettes qui séparaient la cour centrale du courtil de chaque béguine d'où émergeaient d'autres fleurs pareilles. Clair Paradou de religieuses, sainte floraison multicolore ! On comprend que le romancier de Godeliève princesse de Bahr ait un jour conduit ici sa capricieuse héroïne qui aimait Dieu, mais ne pouvait se résoudre à ne plus aimer la vie...

Quand on s'éloignait de Dixmude par les prairies de l'Yser, ce que l'on cherchait en se retournant, ce n'était ni la tour sculptée de l'hôtel de ville, ni le gros clocher de l'église, ni les fines tourelles d'ardoises des chapelles de couvent, c'était le petit coin de faubourg où dormait le Béguinage embaumé, au-dessus duquel on croyait toujours voir flotter dans l'azur un petit nuage léger fait de lumière, d'effluves et d'encens...

NIEUPORT AU GOUT SALÉ

Petits villages traversés ou aperçus, qui vous eût dit voués au deuil et à la gloire? Caeskerke, Oostkerke, Stuyvekenskerke, Tervaete, Pervyse, Ramscappelle, Saint-Georges, villages fleuris et florissants... vous vous donniez la main autour de Nieuport la morte, comme de jeunes paysannes roses qui en dansant leur ronde auraient veillé sur un tombeau...

Dès les premières maisons, plus silencieuse encore que ses sœurs, Nieuport vous pénétrait de son silence. Ses rues étaient si vides qu'elles semblaient larges, larges, et ses maisons étaient si basses qu'on devait pour y entrer baisser la tête. Elles étaient peintes d'un badigeon jaunâtre qui rappelait le vœu imprudent formulé naguère devant Ostende par l'archiduchesse Isabelle, et que de plus délicats, plus soucieux de couleur locale que de souvenirs historiques, comparaient à la teinte de la morue salée. Et quoique le vieux port fût presque inactif depuis de bien longues années, une odeur de poisson

en venait, mêlée au persistant parfum du goudron et du bois de Norvège. Cette odeur vous poursuivait jusqu'à la vieille église, au clocher si large et si trapu, que de très loin, au milieu des toits il ressemblait à une poule ouvrant ses ailes sur ses poussins, — à la vieille église aux contreforts d'ombre qui le soir éclairait de petites lanternes les recoins de ses portes quand les vieilles femmes au capuchon noir descendaient aux prières nocturnes.

De gracieuses Halles sur une place où l'on entendait pousser l'herbe, un vieux couvent de pierres grises, la tour des Templiers, dur et morne donjon carré, d'antiques maisons aux sculptures désuètes, quelques rues descendant au quai, c'était tout Nieuport. Elle se soumettait très doucement à son destin qui était d'éternellement mourir. Elle s'enfonçait dans les sables et dans les eaux. Elle restait cachée derrière ses arbres, près du dernier repli des dunes et regardait, résignée, son chenal romanesque s'en aller, balançant quelque voilier solitaire, vers la haute mer.

C'est l'Yser très doux, très lent, trop large qui descend à travers des berges de sable dénudées : quelques pilots, quelques brise-lames d'osier, un vieux phare pointu fait de briques blanchâtres, où les Espagnols allumaient des feux de paille flamboyants, et sur la rive droite une file d'immenses peupliers dépouillés de leurs branches sauf au sommet et penchés par les tempêtes comme des fantômes en fuite... Puis, au bord, le petit fort jaune, tranquille, muet, à peine visible dans le crépuscule... Parfois une cloche tintait, très lente, sur ce reliquaire du Passé.

LA VILLE DE DIEU

Maintenant le soir tombe. Notre pèlerinage est presque fini. Au centre du pays dont nous avons fait le tour de ville en ville, à la croisée des chemins qui vont de l'une à l'autre, modestement, on voit de loin Furnes s'ériger au-dessus des verdures et des terres comme un léger bouquet de tours. Si l'on vient d'Ypres elles apparaissent en éventail l'une près de l'autre, si l'on vient de la mer elles semblent s'élancer,

serrées et drues comme le sommet d'une châsse gothique, et je me souviens d'un jour où, du bord des dunes, je les vis surgir d'un nuage d'orage qui les encerclait à la base, et flotter dans l'irréel comme une ville portée par les anges. Furnes la vierge, Furnes la sainte, dernier refuge de nos rêves, capitale du beau silence !

Nous arrivons par les ruelles. Une femme en grande mante noire, comme nous longeons la rue du Chanoine-Blanc, nous salue à mi-voix d'un *geloofd zy Jesus Christus : loué soit Jésus Christ*. Les passants sont rares. Parfois l'un d'eux, s'effaçant sur un trottoir, ouvre la porte d'une boutique dont la petite sonnette grêle s'agite et se balance indéfiniment... Au bout d'un passage étroit voici le célèbre marché qui chaque mercredi, pour quelques heures, se peuple de cent bâches blanches.

Tout Furnes est sur ce marché : l'hôtel de ville, charmant édifice que précède un perron léger, le palais de justice que surmonte un beffroi de briques et d'ardoises, la fière maison des officiers espagnols, vingt boutiques aux façades pittoresques toutes sculptées différemment par d'humbles et anonymes modeleurs, et, bien haut, par-dessus les toits bien rangés, les deux églises se faisant face, Saint-Nicolas à la grosse tour, Sainte-Walburge au clocher pointu, se haussent pour surveiller le paisible place.

Promenade au soir tombant dans Sainte-Walburge. Une lumière qui n'est presque plus de la lumière tombe des vitraux historiés, les boiseries des stalles luisent doucement sous cette caresse, quelques lampes de verre brûlent devant d'humbles autels, des saints naïfs se regardent avec bienveillance : saint Roch qui ressemble à un pêcheur de moules et qui lève très haut sa bure pour montrer sa cuisse blessée ; saint François Xavier vêtu de son surplis, et dans l'occiput duquel on a enfoncé à l'aide d'un long clou une auréole de fer blanc, sainte Walburge encadrée de ses deux frères qui conquirent le ciel avec elle, et saint Idesbalde le grand patron de la contrée, l'auguste fondateur de la proche abbaye des Dunes, qui a un regard bon et glauque comme la mer du Nord, aux jours de printemps.

Autrefois des groupes pieux, plus grands que nature, étaient encastrés dans les murs du chœur évoquant la flagellation :

un Christ tragique et dénudé était cinglé de coups de lanières par des bourreaux aux cheveux noirs, aux yeux ardents, vêtus d'uniformes de lansquenets et de reîtres. Un sombre sang, en longs filets coulait sur sa peau mate, dans les creux de son corps meurtri. L'autre mettait en scène une mise au tombeau. Le cadavre divin pleuré par Jean et les saintes femmes étaient habillés, selon les fêtes de la saison liturgique, de robes de pourpre, de linceuls de lin, d'aubes de dentelle. Des cierges brûlaient nuit et jour devant lui, mettant des reflets sur ses joues maigries et dans les lourds cheveux de Madeleine et de Salomé brunes comme des Andalouses... Dans la muraille où furent ces groupes on dirait qu'un feu couve encore.

La religion espagnole si ardente et si tragique a flambé dans cette douce église, d'une flamme sombre. On sent encore dans les recoins un peu de son inquiet et sourd frémissement. Et dans les bas côtés un vieux tableau de confrérie est frère de celui devant lequel se convertit enfin, d'après la légende, Don Juan de Maraña : le Purgatoire brûle comme un vaste incendie, les âmes nues lèvent leurs bras par-dessus les vagues de feu en une prière éperdue. Du centre de la fournaise s'élève une coupe qui s'élargit en bassin et sur laquelle est dressé le Sauveur saignant pour les hommes. Il souffre. Il pleure du sang, il verse par tous ses pores des ruisseaux de sang. Et ces flots de douleur divine coulant dans le bassin débordent sur le brasier. Chaque fois qu'une âme est touchée par une goutte qui tombe elle devient lumineuse et s'élance vers l'azur suprême. L'inscription explique ce sublime et grossier symbole : *Dealbabuntur in sanguine agni*, elles seront blanchies par le sang de l'agneau...

Le mélange dans ces Flandres, au temps d'Albert et d'Isabelle, du sang chaud de l'Espagne avec la riche sève de la race a laissé des traces à travers les générations. Des enfants blondes aux yeux noirs, des pêcheurs qui semblent débarqués de Vigo ou de la Corogne, des paysans qui portent des noms de ducs empêchent d'oublier la fière fusion qui se fit un jour entre notre rêve et sa fièvre. Le sang flamand d'ailleurs vainquit en général l'ardeur espagnole. Ne voilà-t-il pas la pierre tombale simple et bourgeoise de Jean de Ruescas, greffier de la châtellenie de Furnes, mort en 1870, et qui porte une devise

suggestive : *Ubi bene, ibi Patria.* Quelque Ruescas est venu ici, chevalier nerveux et violent de la suite de Jeanne la Folle. Il a guerroyé, gouverné, caracolé dans les combats comme dans les tournois. Un jour qu'il cantonnait dans la petite ville il est devenu amoureux de quelque bourgeoise blonde qu'il a épousée. Il a goûté près d'elle, dans un jardin aux roses joufflues, un bonheur qu'il n'eût jamais rêvé puisqu'il était fait de repos. Il s'est étonné d'être heureux ainsi mais bien vite il s'est laissé prendre à cette vie. Son fils a acquis un emploi civil, son arrière-petit-fils est greffier ou pensionnaire. Dans la salle tapissée de cuir d'or fauve, derrière la fenêtre à meneaux, il écrit dans ses gros registres... Parfois il rêve à son bisaïeul qui fut conquistador, à son vieil ancêtre qui chevaucha près du Cid. Il sourit dans sa paix tranquille... La médiocrité ne lui pèse pas et si parfois une nostalgie d'un instant remue les couches obscures de son cœur, il se répète la devise ingénieuse et un peu égoïste par laquelle l'aïeul magnifia son changement de vie : *Là où l'on est bien, c'est là qu'est la Patrie...*

Quelque chose d'espagnol dort pourtant encore au cœur des bonnes gens de Furnes qui, engourdis dans le bien-être, se réveillent parfois dans l'extase. La « bonne vie » n'a jamais empêché les Flamands d'être des mystiques. Les béguines aiment les tartes au sucre, la bonne chère ne peut affaiblir l'élan intérieur de ces réalistes spirituels. Un des plus sublimes fils de Ruysbroeck l'Admirable, le *Bonus Coquus* était le parfait cuisinier de son prieuré. Allons à Saint-Nicolas, l'église d'en face, où le salut s'achève : à chaque pilier nous pourrons lire des inscriptions de feu, depuis celle qui rappelle ce moine gentilhomme qui fut grand dans le monde, qui abdiqua sa gloire et sa richesse pour l'ombre et la misère et retrouva au ciel le ruissellement mêlé de l'or et de gloire jusqu'à l'épitaphe de cette vierge sage Catharina Boudeloo qui, après s'être fiancée à Dieu ne cessa d'aller passionnément vers lui, depuis le jour où elle commença de mourir — celui de sa naissance — jusqu'au jour où elle commença de vivre — celui de sa mort — et qui monta au ciel dans un bruit d'ailes et de baisers !

Ne nous y trompons pas. Furnes au milieu des saintes cités du songe est la plus sainte. Furnes est toujours en état de grâce, Furnes est un autel. On n'y peut monter qu'avec des

pensées purifiées, on n'en peut descendre qu'avec une nostalgie du silence et de l'amour. Des couvents au badigeon blanc balancent des cloches d'or au fond des impasses, les fidèles qui vont aux messes matinales ou aux bénédictions de la nuit tombée, déjà en traversant la rue ont l'aspect de gens en prière ; d'une procession à l'autre l'encens flotte aux carrefours où se dressèrent les reposoirs ; au soir du vendredi saint le chemin de la croix se fait non pas dans les églises, mais dans la ville entière, nouvelle Jérusalem où la tradition marque les étapes du tournant calvaire. Recueillons-nous, nous sommes à Yperdamme la ville magique près de laquelle Breughel voulut que naquit l'enfant Jésus, dans l'enceinte de laquelle Eugène Demolder fit venir les Rois Mages et célébra les noces de Cana. On ne sourit pas ici quand des bourgeois qui s'entrecroisent se donnent gravement des noms de prophètes, d'apôtres ou d'archanges.

Chaque année à la fin de juillet, sort de Sainte-Walburge, la grande procession de pénitence. L'essentiel du cortège ce sont les pécheurs repentants et les hommes mortifiés qui, vêtus d'une robe de bure, les pieds nus, le visage caché par une sombre cagoule, marchent pliés en deux portant sur leur épaule sans qu'un Cyrénéen vienne les assister, de lourdes croix de bois noirci ; mais ces pèlerins sont précédés de groupes bariolés qui chacun représente quelque épisode de la vie du Christ. C'est plus que du théâtre, cette Passion, c'est une prière animée qui se déroule. Le Christ naît, travaille, grandit, convainct les docteurs, prêche au peuple, entre à Jérusalem, souffre, meurt, ressuscite, monte au ciel. Marie et Joseph, les saintes femmes, les disciples, Hérode, Pilate, le peuple, les bourreaux l'entourent avec les gestes fixés par la tradition séculaire. Devant chaque groupe, des adolescents vêtus en bergers et portant des noms de bucoliques — Coridon, Menalchas, Orphéus ou Titus — récitent d'une voix chantante le passage du vieux mystère furnois qui explique et commente la scène représentée : « Quelle nuit délicieuse, module Orphéus devant le char de la nativité, quelle nuit délicieuse nous est apparue aujourd'hui ! Il me semble que ma douleur s'est complètement dissipée. Je me sens étrangement joyeux et la cause de cette joie m'est inconnue ! — Je me sens joyeux moi aussi,

réplique Menalchas, parce que partout où je vais est notre Dieu et Seigneur ! » Dans Furnes renaît et persiste cette aube nocturne, ce trouble exquis, cet étonnement du monde.

Les personnages sont pieux, naïfs et graves, leur rôle est leur seconde vie. Camille Lemonnier a raconté l'histoire du *Petit homme de Dieu*, cet humble marchand d'ici qui, représentant chaque année le Christ des Rameaux, s'est si bien identifié avec son modèle qu'il se sent par instants vivre d'une vie divine et se croit une mission sur terre. Ses amis ne s'appellent pas le marchand de cordes ou le poissonnier ou l'ébéniste, mais saint Pierre, Zacharie, Zachée ou Nicodème. La note est à peine forcée. Dans les rues de Furnes, d'une année à l'autre, se saluent dévotement les doux héros évangéliques qui vont à leurs affaires, sortent du sermon ou du paisible cabaret. J'ai connu personnellement saint Jacques le Majeur qui était garde-barrière à Braydunes, la première station vers Dunkerque. Il était fort honnête, et dévot comme il sied, mais buvait considérablement et jurait un peu trop souvent à la plus grande gloire de Dieu.

On ne vient pas voir la procession, on vient prier à son passage. Aux yeux des assistants, le visage et le costume des figurants sont vraiment le visage et le costume des hommes saints des temps sacrés. Un peintre furnois au nom savoureux, Vigoureux Bouquet, peignant au XVIIe siècle la vie de Jésus, donnait tout naturellement aux disciples l'attitude, l'expression et les habits des processionnaires. Ceux qui ont suivi le cortège de Furnes il y a deux ans se rappellent avoir vu défiler les manteaux, les cuirasses, les peaux de mouton que peignit Vigoureux Bouquet. Ce n'est point vers un spectacle que les riverains de l'Yser accourent à Furnes l'enchantée, ils viennent se mêler au drame même, renouvelé toujours à travers le temps et l'espace, de la Passion de l'Homme-Dieu. Des fenêtres de l'*Hôtellerie de la Noble Rose*, où Albert et Isabelle déjà vinrent s'agenouiller autrefois, les étrangers qui regardent passer cette pompe pittoresque ne songent point à sourire, tant il y a en elle de foi, de ferveur, tant elle s'harmonise, naturellement et parfaitement avec Furnes, son paysage, son atmosphère, son âme...

Je songe à ces choses dans la nuit douce. Il n'y a plus d'au-

tres passants. Nous avons obtenu, avant de gagner notre gîte, de pouvoir monter à la tour de Saint-Nicolas, gardienne vigilante des ténèbres. Nous y voici, penchés sur le rebord de pierre. Furnes s'endort. On voit, derrière les stores pâlis, les lampes. Un obscur rayonnement flotte encore autour de la cité comme la lueur qui persiste au front des saintes endormies. Peu à peu la clarté lunaire qui semble émaner d'elle prolonge nos regards au delà des jardins et des rues. L'horizon s'élargit sur les parois du temple saint. Nous voyons luire les campagnes nocturnes et les eaux dormantes. Derrière nous la mer remue des reflets changeants, pareille au lac de Genesareth au soir de la tempête apaisée. Devant nous, des lanternes au bout des routes indiquent parmi les prés Loo qui rêve, Dixmude qui se voile, Ypres qui s'enfonce dans l'ombre. Un phare qui tourne bénit Nieuport. Silence. Dans la chapelle d'un couvent invisible un orgue prélude... Toute une extase gonfle la nuit... Un étrange pressentiment nous fait entendre, au-dessus des cinq petites villes, un frémissement léger — celui des âmes qui montent au ciel.

PIERRE NOTHOMB

LA CIVILISATION FRANÇAISE

EN ALLEMAGNE AU XVIIe SIÈCLE

La langue et la littérature de la France avaient eu au moyen âge un succès très grand dans les pays du Nord. Mais dès le XIVe siècle, nous avions été dépassés. Pour ne parler que des écrivains, ni Pétrarque, ni Boccace n'avaient chez nous de rivaux.

Au XVIe siècle, un noble effort fut fait pour rétablir la balance. Mais malgré les manifestes retentissants et les élans tumultueux, après de vastes espoirs, il avait fallu se contenter de commencements d'œuvres. Ronsard n'avait point battu les Antiques et Du Bartas, quel que fut l'engouement pour lui à l'étranger, n'était rien moins qu'un Dante.

La langue elle-même, prônée avec ferveur par des apôtres, était restée, malgré le travail des théoriciens et des écrivains, incertaine, mouvante ; elle écoulait toujours des mains, suivant le mot de Montaigne. En outre, en dépit des sophismes d'Henri Estienne le français n'était pas « formé », il n'avait pas acquis cet ensemble de qualités qui rendent une langue classique et lui donnent l'autorité. Riche en mots, mais sans grammaire codifiée, sans orthographe régulière, livré aux caprices des écrivains et abandonné à l'ignorance du public, n'ayant dans son propre pays qu'une existence de fait, il lui était presque impossible de forcer la confiance des étrangers,

alors que des Français hésitaient encore à s'en servir dans leurs écrits, ou même s'y refusaient tout à fait.

Néanmoins le grand événement du siècle, la Réforme, contribua à partir de 1550 à attirer vers nous une partie de l'Allemagne. Sans doute, la monarchie française fut à maintes reprises cruelle aux protestants. Mais après des procès, des guerres, des massacres, la paix finit par se faire pour près d'un siècle. Un prince, huguenot de la veille, monta sur le trône. Son abjuration, consentie par politique, ne l'empêcha pas d'accorder à ses anciens coreligionnaires une large tolérance, qui équivalait à une reconnaissance officielle, et la France se fit l'alliée des princes protestants d'Allemagne.

L'Italie, au contraire, sous quelque domination que se trouvassent ses diverses provinces, était une terre de persécution. Même là où elle n'était pas papale, elle était papiste. Aussi, tandis que les États allemands nettement catholiques, comme la Bavière de Munich, restaient fidèles à la civilisation et à la langue italienne, le Palatinat, la Hesse, le Wurtemberg, la Saxe même, pour ne pas parler de l'Alsace, commencèrent à regarder vers la France. Si la première université d'Allemagne où le français a été enseigné fut celle de Wittemberg dont Luther venait de rendre le nom à jamais célèbre, ce n'est pas un pur hasard. Sitôt nommé, le nouveau professeur, un Dauphinois, Guillaume Rabot de Salène, rendait compte à Calvin de cet événement extraordinaire [1].

J'en étais arrivé, après avoir minutieusement étudié la pénétration de notre langue dans l'ensemble de l'Allemagne, à constater ses succès dans les divers États protestants, sans en apercevoir la cause commune, lorsque l'étude d'une carte du pays, divisé par religions, me la fit apparaître. Elle me semble maintenant indiscutable.

Ainsi nous avons diverses listes d'étudiants allemands en France. Or, si on prend le registre matricule de la nation d'Allemagne dans une des Universités, à Orléans, par exemple,

1. Il lui écrit en 1572 qu'il donne le premier l'exemple d'enseigner en public une langue étrangère, qui jusque-là n'avait point de place dans les Universités. (Voir Wahlund, *La Philologie française au temps jadis*. Recueil de mémoires philologiques présenté à G. Paris par ses élèves suédois à Paris, le 9 août 1889. Stockholm, 1889.)

on voit la hausse et la baisse du nombre des inscrits coïncider, l'une avec les périodes de trêves, l'autre avec les périodes de persécutions religieuses. Sous François II, les Allemands sont 64, dont 21 nobles et 43 roturiers. Depuis 1562, pendant la guerre civile, le nombre s'abaisse presque à rien : 4. Ensuite on en retrouve 13 (7 nobles, 6 roturiers). Mais il faut arriver jusqu'à 1570 pour que la nation se reforme vraiment. Elle compte alors 37 membres (17 nobles, 20 roturiers). En 1575, elle est retombée à 21, en 1588 à 16, dans les années qui suivent, elle n'existe plus. En 1594, 8 étudiants ont reparu, et en 1595, ce chiffre se maintient ; mais en 1599, quand le roi Henri IV vient visiter la ville et qu'il demande au chef de la nation allemande le chiffre des Allemands qui l'habitent, leur représentant peut fièrement répondre qu'ils sont à peu près 130. Mieux que cela, sur une question de S. M., qui s'informait s'ils étaient tous nobles, le syndic ajouta qu'il y en avait plusieurs, et bien plus, des comtes et des barons ; et le roi répondit que par leur présence ils feraient beaucoup d'honneur à l'Université [1].

Au reste il n'est que de lire la préface mise par Maurice de Hesse au lexique français-allemand qu'il ne dédaigna pas de rédiger (1631) [2]. Suivant ce prince, le plus français qu'il y ait eu en Allemagne avant 1648 [3], les raisons d'aller en France sont multiples, sans doute, et la connaissance de notre langue offre des avantages de toutes sortes. Mais la vraie raison qu'il donne aux jeunes nobles qu'il entend décider, la voici : « Il n'y a aucun pays au monde qui vous soit plus necessaire d'estre veu, prêche-t-il, que celuy de France. Vous n'en trouverez aucun où la Religion soit si pure. »

Il est bien entendu que je ne prétends en aucune façon

1. Voir *Chronique historique extraite des registres des écoliers allemands*, par Eug. Bimbenet. (*Mém. de la Société d'agric., sc. b.-l. et arts d'Orléans*, 1874, 2e s., vol. 16, p. 185 et 263.)

2. Longtemps il correspondit en français avec le roi de France. Il avait même composé en notre langue des pièces de théâtre, et des commentaires de la Bible.

3. Le prince Maurice de Hesse avait fait en France un vrai voyage d'études. Il avait visité toutes les grandes villes, contemplé les ruines antiques dans le Midi, et inspecté les travaux du canal de Daim à Vienne. Dans son *Journal*, conservé à Cassel, il consigne ce que Fontainebleau, Chambord, Saint-Germain, Saint-Denis, le Louvre, les Tuileries, Notre-Dame lui ont inspiré et appris.

expliquer par la sympathie pour des coreligionnaires l'empressement que les Allemands mettaient à se rendre en France ou à apprendre le français chez eux. Ce qui les déterminait, c'était le désir de faire connaissance avec des pays de culture supérieure. Mais c'est parce que leur religion les détournait de l'un, qu'ils ont porté leur choix sur l'autre.

*
* *

On sait les efforts de Sébastien Brandt, dès le xve siècle, pour faire honte à ses compatriotes de certaines habitudes de grossiéreté et d'intempérance. Il voulait abattre la statue de Saint-Grobianus, et, comme a dit un de ses compatriotes, polir les grossières mœurs nationales, « die grœbern vaterländischen Sitten abschleifen. »

Nos livres de civilité se lisaient et se traduisaient au delà du Rhin [1], chose remarquable déjà pour un pays où le moindre étudiant teinté de latin pouvait s'inspirer directement d'Erasme. Nous passions en outre pour aimer des plaisirs délicats, coupables peut-être, mais plus séduisants. Il était naturel qu'on se rendît à notre école. En effet, le contact avec notre société — qui cependant avait tant à apprendre encore — produisait un véritable éblouissement, dont l'impression, chez quelques-uns, ne s'effaçait jamais. On nous parle d'un jeune Bâlois, Félix Platter, envoyé par son père à la Faculté de Montpellier pour étudier la médecine, qui y passa trois ans (1552-1555). Rentré chez lui, il ne manquait aucune occasion de parler français, et même à un âge avancé, de danser la gaillarde. Il ne tarissait pas d'éloges sur cette fleur de galanterie qui fleurissait en France, et qui naissait des conversations enjouées entre les hommes et les femmes et même entre les hommes et les jeunes filles. Si bien qu'Olorinus, qui écrivait son *Ethographie* en 1607, prétend que dès cette époque ses compatriotes avaient tellement modifié leurs usages sous

1. Voir le *Miroir ou civilité puérile de la jeunesse*, par Mathurin Cordier, imprimé vers 1559 à Poitiers, qui parut en allemand à Cassel en 1610, sous le titre de *Jugendspiegel*. (Gebauer, *Geschichte des franz. Kultur-Einflusses auf Deutschland ... bis zum dreissigjährigen Kriege*, 1911, p. 109.)

notre influence, que si des gens morts depuis vingt ans fussent revenus à la vie, ils les eussent pris, à quelques manières près, pour des Français ou des Espagnols. Olorinus généralisait trop vite. Mais à la vérité il se rencontrait de temps à autre un homme pour réaliser ce rêve de ressembler en tous points à un Français. Un Dohna fut présenté un jour par Henri IV à sa femme. « Le prendriez-vous pour un Allemand », lui dit-il ?

En Alsace, en particulier, un jeune homme qui n'était point « sorti » — et « sortir » voulait dire passer les Vosges — n'était plus considéré désormais comme bien élevé. « Lorsque ces jeunes gens, dit de l'Hermine dans les *Mémoires de deux voyages* [1], partent de leur païs, on peut dire que ce ne sont que de belles statues ; ils paraissent décontenancés comme s'ils ne savaient où mettre leurs bras. Mais quand ils ont roulé quatre ou cinq ans dans les cours étrangères, et surtout en France, où ils apprennent d'ordinaire leurs exercices, comme ils sont la plupart grands et bien faits, leurs corps étant dressés par d'habiles maîtres à la dance, aux armes et à monter à cheval, et leur esprit orné de la connaissance des langues..., ce sont des hommes accomplis. » C'est pourquoi « les pères de famille les moins accommodés mettaient chaque année quelque somme en réserve pour fournir aux frais de voyage de leurs enfants, afin qu'ils le fissent d'une façon utile et honorable [2]. »

La France avait le secret de plaire. Il est vrai que la première protestation contre sa dangereuse séduction vint de Strasbourg. L'auteur des *Visions admirables et véridiques de Philander von Sittenwald*, Moscherosch, a fait quelques trouvailles. Ses satires, à travers tout un pédantisme de mots et d'idées, charrient quelques jolies et brillantes paillettes. L'auteur raille avec verve les costumes dont hommes et femmes sont affublés, il plaint les sommes qui s'en vont en France « gouffre d'argent et d'or » (Silber und Goldloch), et aussi le déguisement de la langue allemande, que des bigarrures rendent méconnaissable. Mais ce Strasbourgeois est un Strasbourgeois faux-teint, venu d'Allemagne. Du reste ses

1. Publié par J. Coudre. Mulhouse, 1888, 8°, p. 180-1

2. Reuss, *L'Alsace au* XVII*e siècle*, II, 16.

objurgations ne changèrent rien au cours des choses. Quel effet pouvaient-elles produire, quand l'auteur lui-même se laissait aller à correspondre en français avec des amis? Il était donc, comme tant d'autres, attaché par l'invisible chaîne d'or de la légende à la bouche de l'Hercule gaulois!

Les femmes ont certainement joué un très grand rôle dans le changement des mœurs allemandes. En 1617, l'année même de la fondation de « l'Académie fructifiante », organisée pour l'épuration de l'allemand, quelques-unes se formèrent en un groupe : ce fut la « Noble Académie des Loyales », ou « Ordre de la Palme d'Or ». Des princesses, des dames de la noblesse en faisaient partie. On y trouve les noms d'Anhalt, de Bentheim, de Solms, de Mecklembourg, de Lippe, de Waldeck. Or tout y était français, depuis la devise « Sans varier », jusqu'aux surnoms que les membres se choisissaient : la Prouvoyante, la Constante, la Paisible, l'Obéissante, l'Invariable, la Débonnaire. Ces dames s'étaient donné pour programme, non seulement de mener une vie vertueuse, mais d'avoir de belles manières, et de répandre dans la société allemande la connaissance qu'on pouvait posséder de la culture française [1].

« L'Académie des parfaits Amants » (1624) fut peut-être plus caractéristique encore. Elle compta dix-neuf hommes et femmes de la noblesse. C'était une société pastorale à la d'Urfé, l'Astrée sur les bords des fleuves allemands. Le maître, de loin, la présidait. On lui adressait, en l'appelant Céladon, des épîtres louangeuses auxquelles il voulait bien répondre [2].

Les Alsaciennes n'étaient point enrégimentées dans ces compagnies de précieuses. Pourtant, elles aussi, s'abandonnaient aux livres qui venaient de France, et leur passion leur valait d'amers reproches. Il y en a beaucoup, disait l'auteur de *La Couronne d'honneur de la langue allemande*, qui ont dans leur chambre de beaux volumes dorés sur tranche et recouverts de velours ou de maroquin ; on pourrait croire, en les voyant, que c'est *l'École des catéchismes, le Psautier, la*

1. Voir Gebauer, *o. c.*, p. 118, et Grucker, *Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne*. Paris, 1883, 8°, p. 119.

2. Grücker, *o. c.*, p. 120-121, et Welti, *Die Astree... und Ihre Deutsche Verehrer* (Zeitschr. für n. franz. Sprache u. Litter., V, p. 107 et suiv.).

Sapience, le Jardin du Paradis, le Véritable Christianisme d'Arnd, etc., mais, quand on les ouvre, on voit que c'est *l'Amadis, l'Astrée, Diane de Montemayor, le Chevalier Pontus, Mélusine, la Prison de l'Amour*, et autres livres pareils [1].

Comme on voit, ce n'est plus de civilité seulement qu'il s'agit, le vrai mot est galanterie. Le terme lui-même entre alors (1601) dans la langue allemande, importé de France [2]. La chose avait commencé à pénétrer avant lui. Or il ne semblait pas que la galanterie fût possible en allemand. Langue et manières allaient ensemble. Qui voulait se faire aux unes devait se mettre à l'autre. Il commence à paraître, à l'usage des « Messieurs », ou de ceux qui veulent le devenir, des manuels où les deux enseignements ne sont point séparés, ainsi le *Tableau des actions du jeune gentilhomme*, qui est à la fois un cours de morale, de français et de bonnes façons [3]. Il y avait longtemps que les princes, sans manuels, apprenaient tout cela à notre école. Presque tous ceux du Rhin avaient eu une éducation française. Ceux qui vinrent à la cour d'Henri IV restèrent sous le charme. Palatins ou Wurtembergeois, ils y contractèrent des « amitiés très douces » que, de leur pays, ils aimaient à entretenir ; ils y prirent aussi de nouvelles habitudes de vie et de plaisir. Leur vie de cour, leurs fêtes, tout jusqu'à leurs chasses, fut marqué d'un caractère nouveau.

Pour les femmes, la nécessité de savoir la langue s'imposait plus impérieuse encore. S'habiller à la française n'implique aucune obligation de ce genre, vivre à la française est déjà plus difficile, mais penser, sentir, aimer, sur le mode des bergères du Lignon, converser à la manière des habituées de l'hôtel de Rambouillet, sans avoir le contact direct des modèles, personne ne pouvait se bercer de semblable chimère.

Rien n'est plus curieux que de constater le respect que notre langue inspirait, même à ceux qui l'ignoraient. On pourrait

1. *Teutscher Sprache Ehrenkrantz*, Strasb., 1644, p. 303. (Reuss, *L'Alsace au* XVII*e siècle*, II, p. 367.)

2. Le mot *galant* se trouve pour la première fois en 1601, dans le *Schönes Blumenfeld* de Höck.

3. Il est de Bernhard. Strasbourg, Ledertz, 1607, in-12.

en donner de touchants et naïfs témoignages. Ainsi le 1er septembre 1611, l'Université de Giessen priait des citoyens honorables de la ville d'assister à la soutenance de thèse de l'étudiant Auchter, de Pforzheim, qui devait avoir lieu en français. La plupart des invités étaient, comme les parents du jeune homme, incapables de comprendre un mot. Le doyen, qui les conviait, ne se rebutait pas pour cela. Et il donnait son propre exemple. « Je ne comprends pas non plus. *Neque ipse intellego*, disait-il. » On ne comprend souvent pas la langue de son culte. Et, puisque la langue française était sacrée, elle aussi, étant « le plus en usage à la cour des Princes et Seigneurs », on pouvait bien lui rendre cet hommage, qu'on avait souvent rendu à la latine.

Cette admiration passive ne pouvait durer longtemps. L'apprentissage d'une langue étrangère n'a jamais effrayé les Allemands. On s'explique donc que dans les deux sexes, on ait bientôt considéré que cette étude était le complément obligé de toute éducation. Un poète, Logau, mit l'idée en adage :

Wer nicht Frantzösisch kann,
Ist kein gerühmter Mann [1].

Peu à peu donc, dans toute l'Allemagne, on voulut être de son monde et de son temps, et on l'apprit, ce français nécessaire. J'ose dire qu'on l'apprit trop, ce qui ne signifie pas qu'on le sut trop bien, mais qu'on se grisa de ce qu'on en savait. L'usage se répandit de l'écorcher et de le brouiller, soit en conversation, soit en correspondance, avec l'allemand. Croirait-on que Christian Weise lui-même en arrive à imprimer une phrase comme celle-ci : « O irraisonnable Expedition von einem Cavalier... Allein wer mir Gage gibt, dessen Ordre muss ich pariren [2] ? »

Il s'est trouvé des gens pour croire ou feindre de croire que cette folie de la mode est née du long contact auquel la guerre de Trente ans donna lieu entre Français et Allemands. Comment peut-on attribuer pareils résultats à semblables

1. Cf. Brandstätter, *Die Gallicismen in der deutschen Schriftsprache*, p. 13-14.

2. Rossel, *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, Paris, 1897, 8°, p. 352.

événements? Tout au contraire, si cette longue suite de calamités eut une conséquence — en ce qui concerne le sujet que nous étudions ici —, ce fut de détruire toute vie de société dans une bonne partie du pays germanique. Elle transforma en déserts des contrées jusqu'alors cultivées et prospères, vida les villes, rejeta les paysans à la vie nomade, pêle-mêle avec des brigands et des filles, et en fit des bandes de maraudeurs, elle fut donc un obstacle invincible à toutes les formes de la civilisation. Quand Mannheim était détruit de fond en comble, que les porcs se promenaient dans les rues de Cologne, transformées en cloaques, que les loups pullulaient dans les campagnes vides de leurs laboureurs, que le commerce des grandes villes était tombé à rien, que les énergies étaient abattues par les malheurs, et les mœurs dépravées par les excès d'une soldatesque déchaînée, si certains princes et le petit clan qui les entourait pouvaient de-ci de-là s'intéresser à des études de luxe, la partie cultivée de la population qui eût pu les suivre, découragée et ruinée, n'avait guère de goût aux lettres et se souciait peu des élégances de la vie. Que si on invoque des nécessités pratiques, un fait suffit à répondre. Les Allemands ont été foulés par les Suédois autant et plus que par les Français. Se sont-ils mis pour cela à apprendre leur langue?

*
* *

Après la paix faite, la poussée redoubla. Ce n'est plus la partie rhénane de l'Allemagne, mais l'Allemagne presque entière qui se précipita vers la France et les choses de France. Par les traités de Westphalie, une partie de l'autorité qui avait jusque-là appartenu à l'empereur passait au roi de France. Il fit tout pour l'augmenter et pour mettre la main sur cette poussière d'États, anarchie organisée. Alliances, subsides, intrigues de toutes sortes firent longtemps graviter dans son orbite un ciel entier de satellites. Les princes domestiqués étaient dans les meilleures conditions pour devenir des gallomanes.

Des mariages contribuèrent au même résultat. Si les princesses lointaines qu'on épousait en France se hâtaient de renier

leurs origines germaniques sans même attendre d'être en terre française, les Françaises qui arrivaient dans les cours allemandes n'avaient garde de se convertir. Et il n'était pas besoin pour tenir leur rôle de Françaises que les nouvelles venues fussent princesses. On connaît l'aventure d'Éléonore Desmier d'Olbreuse, et l'exemple vaut d'être cité, puisque cette pauvre petite gentilfemme de Poitou se trouve être l'aïeule commune du roi d'Angleterre et de l'empereur allemand actuels. Or, quelques années après qu'elle eut pris rang dans la maison de Zell, tout fut français autour d'elle. Une vraie colonie occupait les charges d'État, militaires aussi bien que civiles, si bien qu'un jour où le maître était d'humeur gaie, un des convives de la table princière osa lancer cette boutade : « Monseigneur, nous pourrions dire que vous êtes la seule personne étrangère ici. »

Dans ce triste pays de landes et de marécages s'était créée une vie à la française. Bals, concerts, ballets alternaient avec les représentations théâtrales. Comme une troupe de vingt-quatre acteurs coûtait gros, les trois frères s'étaient cotisés, et l'entretenaient en commun, de sorte qu'elle jouait tantôt chez Guillaume de Zell, tantôt chez Frédéric de Hanovre, tantôt chez l'évêque d'Osnabruck, Ernest-Auguste. Quand débarquait un petit Molière, ne fût-il que Chappuzeau, vite, on lui commandait une pièce, ainsi qu'à Versailles. Or, la Circé, auteur de toute cette transformation, pour me servir d'un nom volontiers donné par les polémistes du temps aux princesses françaises, ne tenait point sa baguette de Louis XIV. Elle n'avait pas été envoyée par lui pour jouer les Louise de Kéroualle. Celui qui l'avait fait monter sur le trône, n'était pas le roi, mais simplement le Dieu d'Amour.

Au reste sa belle-sœur, Sophie, la femme d'Ernest-Auguste, était aussi tellement passionnée de culture française qu'elle ne correspondait guère que dans notre langue. Une autre preuve qu'elle appréciait la valeur du trésor que le français lui mettait entre les mains, c'est qu'elle entendit en pourvoir ses enfants tout jeunes, le futur roi d'Angleterre aussi bien que la célèbre Sophie-Charlotte, qui allait devenir reine de Prusse. Or, Sophie était Allemande authentique, c'était la sœur de l'électeur de Bavière, Charles-Louis.

Si Louis XIV employa tous les moyens pour accroître sa puissance et son influence en Allemagne, je ne crois pas qu'on puisse citer un seul fait duquel il résulterait qu'il attachât un prix quelconque à l'expansion de notre langue à l'étranger, ni qu'il fût disposé pour ce résultat à dépenser son or ou ses efforts.

Qu'il éprouvât quelque vanité des succès de nos écrivains, et de notre langue même, qu'il s'en réjouît, qu'il tînt à ne point abandonner l'usage que la coutume lui permettait d'en faire dans les relations extérieures, je l'ai montré ailleurs, mais il n'estimait certainement pas à sa valeur l'avantage moral que la France pouvait retirer de la diffusion du français à travers le monde. Colbert qui comprenait, lui, — et il était peut-être seul à avoir des vues si profondes — quel instrument d'assimilation et d'unification la langue pouvait être dans les provinces nouvellement conquises ou aux colonies, n'a lui-même jamais témoigné qu'il eût souci de la voir gagner du terrain et de la considération en pays étranger.

Quand la police royale poursuivait les pamphlets hollandais et que la diplomatie pesait de toute son influence pour faire supprimer les gazettes, peu importait en réalité à Louis XIV que ces publications allassent porter notre idiome de la Suède aux Échelles du Levant ! Ce qu'il eût voulu, c'était saisir et réprimer cette presse irrévérencieuse, et il en résultait cette situation paradoxale que les ennemis de la monarchie préparaient l'universalité de notre langue, pendant que toute l'autorité du roi de France s'épuisait à en arrêter l'expansion.

Une seule fois Louis XIV servit les intérêts du français au dehors, mais sans le vouloir, ni même y penser, ce fut quand il révoqua l'Édit de Nantes. Assurément, il avait l'espoir de convertir ses sujets et non la volonté de les chasser. Mais l'immense émigration qui suivit et qu'aucun édit, aucune surveillance, ne purent empêcher, emplit l'Europe et particulièrement l'Allemagne de Français.

Toutefois, il ne faut pas s'exagérer le rôle de ces émigrés, ni voir en eux autant de missionnaires. En d'autres temps d'autres Français ont vécu du professorat, ceux-là non, et pour cause. Sur vingt-cinq mille réfugiés, les listes du Brandebourg — faites minutieusement, à la prussienne — contien-

nent de onze à quarante noms de maîtres de langue. Des colonies importantes, de mille cinq cents âmes, n'en comptaient point. La profession était peu lucrative, c'est possible. Elle était surtout difficile à exercer pour de pauvres hères, la plupart de province, dont beaucoup ne parlaient sans doute que leur patois, parmi lesquels fort peu en tous cas avaient appris la grammaire, qu'aucune école n'enseignait alors. Ils avaient l'usage, c'est vrai, et c'était beaucoup dans un temps où les langues vivantes, quand elles s'apprenaient, s'apprenaient par pratique et non par règles, mais les Allemands exigeaient plus que cela. Ils voulaient des maîtres du « bon usage ». Il leur fallait du français réformé, tel que l'avait fait le travail des salons et de l'Académie dans la première moitié du siècle.

Or, pour un protestant au courant de ce style, il s'en trouvait mille qui n'en avaient jamais ouï parler, et auxquels leur caractère ne permettait pas d'affecter une compétence qu'ils ne possédaient point. Ils ne se hasardèrent pas. Je veux bien qu'un grand nombre, sans faire profession d'enseigner le français, aidèrent des Allemands à s'y débrouiller. En tous cas, ce n'est pas eux qui apportèrent le goût du français, ils le trouvèrent déjà implanté et même enraciné. Ainsi le développement de ce goût n'est d'aucune façon, ni directement ni indirectement, un résultat de la politique française. Il lui doit beaucoup, cela est hors de doute. Mais il n'a jamais été en fonction de cette politique. Ce qui achève de le prouver, c'est ce qui se passa quand Louis XIV se fut aliéné toute l'Allemagne.

*
* *

On sait comment l'ambition démesurée du roi eut pour effet de briser nos relations les plus anciennes. A l'époque de Ryswick, l'Allemagne effrayée est tout entière retournée du côté de Vienne. La politique française a échoué. Or, malgré cela, l'expansion de la culture française continue et augmente. Certaines cours nous font une guerre acharnée, qui accueillirent en même temps, avec plus de chaleur que jamais, nos idées, nos modes, notre littérature.

La vénalité des ministres, des favorites, des agents de toutes sortes qui avaient vendu leur âme, est dénoncée par

les pamphlétaires à la Lisola. L'ambition et l'indignité de Louis XIV, de sa cour, la corruption française deviennent dans toute l'Allemagne articles de foi, déjà ! Avec cela le mal français — pour reproduire une vilaine équivoque — ne guérit point, tout au contraire.

En 1679, Préchac, dans *l'Illustre Parisienne*, montrait les princes et les cavaliers attendant impatiemment la fin de la guerre qui les empêchait d'envoyer leurs enfants à Paris. Cette imagination de roman ressemble fort à un tableau d'histoire.

Un écrivain, allemand celui-là, ne prétend-il pas qu'en 1689, quarante mille Allemands étaient venus en France [1]? Il exagère, cela est hors de doute ; pour effrayer ses compatriotes, il grossit la dépense. Mais il reste vrai que tout un flot d'étudiants continuait à remplir les villes où les Allemands faisaient leur séjour ordinaire : Paris, Angers, Saumur, Poitiers, Orléans, Blois, Bourges, et jusqu'à Moulins. Certaines de ces localités en étaient si bondées que les guides étaient obligés de leur indiquer des banlieues où ils pouvaient se retirer pour éviter la rencontre trop fréquente de leurs compatriotes. Pourquoi cet exode en masse, sinon parce que, suivant le mot d'Opitz, la capitale de l'Allemagne, c'était Paris?

C'est de là que venait la mode, pour tout ce qui concernait la vie d'abord. La maison et ses hôtes, pour plaire, devaient être « allamodisch ». Pas de principicule qui n'eût son petit Versailles, entre une cour pavée et un jardin à la Lenôtre, avec ses accessoires indispensables, salles de bal et de ballets, théâtre, d'opéra si possible, de comédie tout au moins. Des cuisines montaient des odeurs de sauces dont l'École des Ragoûts donnait la recette ; dans les antichambres, les offices, les écuries, présidaient des valets de chambre, des sommeliers, maîtres d'hôtel, écuyers, d'origine française, qui donnaient le ton aux autres domestiques. Les dames tâchaient de conformer leur toilette et leur parure, comme l'ordonnance de leur maison, au caprice parisien. On attendait au courrier la poupée — le mannequin du temps — qui arrivait appor-

1. *Teutsche, wehrt euch*, dans Gillot, *Le Règne de Louis XIV et l'opinion publique en Allemagne*, p. 248, n. 2.

tant le modèle du dernier corsage ou de la coiffure — fût-ce une perruque — qui était la mieux portée. On apprenait aussi, c'était là le plus difficile, à vivre dans ce cadre et comme le comportait cet attirail.

Les commencements avaient été relativement faciles. On sut bientôt les éléments des convenances : manger dans son assiette au lieu de se servir à même le plat, manier les fourchettes nouvelles à trois dents, et les couteaux à bout arrondi. La maîtresse de maison connut, sinon l'art difficile de placer les convives, du moins les règles premières qui font entremêler les hommes et les femmes; elle apprit à mettre à sa droite le personnage à honorer. Mais, ces notions acquises, le plus difficile restait à faire. Même autour de 1650, le dégrossissement de l'Allemagne, commencé depuis plus d'un siècle, était loin d'être terminé. Jusque dans la plus haute société, sous quelques apparences élégantes, la grossièreté native persistait. Une fête tournait à l'orgie, non pas l'orgie parfumée dans sa luxure des Orientaux, mais la buverie, et, pour dire le mot, la saoulerie barbare. Veut-on des faits, en voici deux.

Grammont raconte dans ses *Mémoires* que l'électeur de Saxe, en l'honneur d'une réconciliation politique, avait résolu de donner un festin. Rendez-vous fut pris chez l'évêque Egon de Furstenberg. Les électeurs de Mayence et de Cologne s'y trouvaient. Le repas dura neuf heures. On y but deux à trois mille santés, au bruit des timbales et des trompettes. Puis, la table fut étayée, et tous les électeurs dansèrent dessus. Le maréchal (qui était boiteux) menait le branle des convives, qui, naturellement, étaient tous ivres [1].

Un autre jour, la scène est à la Haye, mais aussi entre Allemands. « Un Hyver, nous conte un témoin, y ayant quantité de Princes et de grands Seigneurs d'Allemagne de sa Parenté (de Maurice de Nassau), un jour ils s'assemblerent en la principale Auberge de la Haye, pour s'y divertir ; aprés avoir fait la débauche jusqu'à ne voir plus goutte : un de la compagnie proposa d'éteindre les lumieres, et de s'entrebattre toute la nuit à coups d'Escabelle : ce qu'ayant exécuté, l'un

1. Depping, *Le Père de madame la duchesse d'Orléans*. Paris, 1864, *Rev. germ. et fr.* (Extrait), p. 68-69.

de ces Souverains se trouva un bras rompu, l'autre une jambe cassée, un autre le crane enfoncé, et les moins offensez en furent quittes pour avoir d'horribles contusions, et les yeux pochez au beurre noir. Aprés cela il fallut se mettre tous au lit et se faire penser [1]. »

Passons sur ces scènes de débauche. Dans leurs allures, leur mise, leur maintien, leur conversation, les grands seigneurs allemands restaient empruntés et souvent ridicules. Leurs maîtres, quand ils avaient à les employer au dehors, hésitaient, cherchaient, pour ne pas envoyer quelque ministre qui fît trop mauvaise figure.

Ainsi l'électeur palatin, ayant à se faire représenter à la cérémonie expiatoire en l'honneur de Charles Ier, ne sait qui envoyer et fait part de son embarras à sa mère. « Le malheur, dit-il, c'est que je ne puis trouver une personne de qualité propre à cette mission. La plupart de nos gentilshommes ici, sont stupides, sots, dépourvus de bonnes manières, et n'ont de goût que pour la boisson. » Il est tenté de prendre « un jeune baron de Limbourg, dont la mère est une Hanau-Swargenfells, et qui a voyagé en France et en Italie. »

Les dames, plus faciles en général à former, et que leur instinct d'adaptation élève si souvent au-dessus d'elles-mêmes, quand le milieu les y oblige, ne parvenaient pas à copier leurs modèles. Elles avaient beau étrangler dans un corset leur taille, jusque-là épanouie à l'aise, enfermer leurs pieds dans des souliers de Locuste — venus du reste le plus souvent de Vienne — pour attraper le maintien et la démarche des célébrités du Louvre ou de Versailles, il fallait autre chose. Il ne suffit pas d'avoir un éventail ou un mouchoir de dentelle, pour en jouer avec grâce, et le pire mauvais goût est de s'affubler d'une toilette qui ne sied pas. Au reste, nos grandes dames avaient d'autres mérites que leur maintien, et il en fallait d'autres, à commencer par la grâce et l'esprit, pour tenir un de ces salons que la société française avait créés, et qui étaient autant de foyers de haute culture. Les manières ne sont rien, quand elles ne sont que des manières, mais elles sont toutes

1. Aubery Du Maurier, *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, 247.

2. Let. 93e de la coll. Bromley (1660), dans l'étude de Depping citée plus haut

proches d'être des vertus, quand la tenue du corps correspond à l'attitude de l'âme, que la noblesse de l'une s'inspire de la dignité de l'autre. Il y a une politesse qui vient du cœur. Le siècle où un homme honnête devait pour n'être pas ridicule, n'être ni Alceste ni Philinte, n'avait point un idéal simple, et la vie de cour, où l'on ne cessait de s'observer les uns les autres, raffinait de jour en jour cet idéal.

L' « air », le « bel air » était devenu chose impossible à singer, et fort difficile à acquérir ; ceux qui en ont fait l'analyse — en reconnaissant eux-mêmes qu'elle laissait à désirer — finissaient par y trouver quelque chose de si complexe que, suivant eux, pour arriver à le posséder, il fallait un mélange de qualités acquises et de dons innés, une longue éducation et de la naissance. Vaugelas nous raconte qu'il a « veu agiter la question de définir un *galant homme* parmy des gens de la cour et des plus galans de l'vn et de l'autre sexe, qui auoient bien de la peine à le definir. Les vns soustenoient que c'est ce ie ne sçay quoy qui differe peu de la bonne grace : les autres que ce n'estoit pas assez du ie ne sçay quoy ny de la bonne grace, qui sont des choses purement naturelles, mais qu'il falloit que l'vn et l'autre fust accompagné d'vn certain air qu'on prend à la Cour, et qui ne s'acquiert qu'à force de hanter les Grands et les Dames. D'autres disoient que ces choses exterieures ne suffisoient pas, et que ce mot de galant avoit une bien plus grande etenduë, dans laquelle il embrassoit plusieurs qualitez ensemble, qu'en un mot c'estoit un composé où il entroit du ie ne sçay quoy, ou de la bonne grace, de l'air de la cour, de l'esprit, du jugement, de la ciuilité, de la courtoisie et de la gayeté, le tout sans contrainte, sans affectation et sans vice... Ce sentiment fut suiuy comme le plus approchant de la verité, mais on ne laissoit pas de dire que cette definition estoit encore imparfaite, et qu'il y auoit quelque chose de plus dans la signification de ce mot, qu'on ne pouoit exprimer [1]. »

Les Allemands n'avaient pas la naissance, ils tâchaient du moins de se donner l'éducation. Perdre leur gaucherie native, dit Préchac, et acquérir « ce dénouement, cet air libre qui

1 *Remarques*, II, p. 209.

n'est pas ordinaire aux étrangers », voilà ce que les gens de bonne maison voulaient avant tout apprendre de nous, ce qu'ils demandaient à des maîtres, en robes aussi, dont le caractère était précisément de n'avoir rien de doctoral. Des jeunes gens venaient, avec ou sans précepteur, s'installer dans une famille française, quand ils le pouvaient, pour avoir l'occasion quotidienne de se former à nos mœurs. Il leur en coûtait, non seulement de l'argent, mais parfois quelques aventures, dont des moralistes chagrins eussent voulu les garder et qui ont donné matière à des romans. Seulement la « Science du Monde » était à ce prix. Pour y être passé maître, il fallait avoir fait son Tour de France.

Ceux qui ne pouvaient pas être du voyage, demandaient des leçons aux professeurs qu'ils avaient sur place. Et, en étudiant les livres de ces maîtres, il est aisé de voir ce que la clientèle exigeait d'eux.

Sans doute, il y a parmi les ouvrages qu'on mettait aux mains des étudiants allemands de purs traités de grammaire et de purs dictionnaires. Mais fort souvent cette partie technique est accompagnée de plusieurs autres qui ne sont pas les moins importantes. Le *Souhait des Alemans* de Rayot de Saint-Julien (Brême, 1643) est dédié à quatorze demoiselles. C'est une véritable encyclopédie des usages. A la page 209, commence le troisième livre. Il contient « Les compliments de la langue françoise. » On y trouve un manuel détaillé de civilité. Un des chapitres est intitulé : « Pour asseoir les hôtes ». Suivent des modèles de lettres, non pas seulement de billets galants ou mondains comme on pourrait croire, mais des lettres d'ambassadeurs ou de gens d'affaires, tout cela évidemment destiné à une société qui professe qu'on ne peut correspondre qu'en français [1]. Et combien d'autres recueils qui furent célèbres, et qui sont composés comme celui-ci, où l'accessoire tient ainsi une place essentielle. Menudier, qui fut si connu en Allemagne comme grammairien, a publié *l'Art de faire des lettres, des billets et des compliments* (Iéna, 1677), et même un livre spécial : *Complimens sur divers sujets*. Avec

1. Encore l'auteur, se sentant impuissant à fournir tous les modèles qu'il faudrait, renvoie-t-il au « Secretaire de la Cour du sieur De Sere ».

un recueil des differences du genie de notre langue et de l'allemand (Iéna, 1672). De Fenne est presque illustre. Il a travaillé d'après Vaugelas sans doute, pour une partie de son œuvre ; mais ses *Entretiens* (Leyde, 1690) renferment aussi « La manière dont on se doit gouverner parmi le beau monde ».

Les maîtres n'avaient de succès qu'à condition d'enseigner, comme les livres, à la fois la langue et la politesse françaises. C'est parce qu'elle excellait à initier aux deux choses que Marie Buchmann fut, par exception, admise comme maîtresse de français à l'université de Giessen en 1688. A Magdebourg, Ch. Des Hayes obtint une sorte de monopole, le 27 novembre 1684. Il devait ce « Gnaden-Privilegium » à sa double compétence. Ses élèves, reçus à sa table, « s'instruisaient des vertus aussi bien que des sciences ». Après le repas, tandis que les garçons allaient au cours de latin ou bien à d'autres leçons, les filles, sous la direction de la fille aînée de Des Hayes, s'exerçaient à des travaux manuels, et aussi « à arranger les cheveux des dames, à faire toutes espèces de coiffures [1] ». Et bientôt ce fut à Berlin que Des Hayes, chargé de famille et dont les besoins étaient grands, alla chercher une clientèle digne de ses multiples talents. Seule, la danse était réservée à des spécialistes, Français aussi du reste pour la plupart. Le maître de langue était ordinairement le maître de belles manières. N'en sourions pas trop. Les deux leçons étaient solidaires, l'une donnait la grâce du corps, l'autre celle de l'esprit. Ailleurs, sans les afficher sur le même programme, on les pratiquait ensemble, et les maisons qui présentaient ce double attrait furent les écoles de Berlin. Le salon de madame de Blumenthal, une Schwerin, dont le père avait longtemps séjourné en France, toujours plein de réfugiés, réunit tout le beau monde de la ville [2]. L'Électeur et l'Électrice venaient s'y distraire et s'y entretenir, et des écrivains allemands les

1. V. Tollin, *Geschichte der franz. Colonie von Magdeburg*, 1886, III, 782-785.

2. Mademoiselle de Blumenthal, « d'une des meilleures maisons de Brandebourg, est le recours des réfugiez, sa maison en est toujours remplie. Tout ce qu'il y a de gens distinguez parmy les François, tant hommes que femmes, s'assemblent une fois la semaine chez elle. Ces assemblées sont fort réjouissantes ; j'y ai esté plusieurs fois ; on y joue, on y lit, on y prend du café, on y passe le temps le plus

ont félicités « d'avoir trouvé parmi la noblesse réfugiée, des personnes qui, avec une instruction solide, pouvaient donner aux princes et aux princesses de leur maison ce vernis de politesse, ces manières aisées, ce ton de la conversation plus nécessaires aux grands qu'à tout autre [1] ».

C'est sans doute en souvenir de ces réunions que le Grand Frédéric a écrit un jour à d'Alembert : « Le zèle de Louis XIV nous a pourvus d'une colonie de Huguenots, laquelle nous a rendu autant de services que la société d'Ignace en a rendu aux Iroquois [2]. »

*
* *

La langue française avait l'avantage d'ouvrir à ceux qui se donnaient la peine de l'apprendre une littérature telle qu'aucun siècle n'en avait vu paraître depuis l'Antiquité, et qui présentait pour les étrangers un avantage que l'Europe ne pouvait manquer d'apprécier, celui d'être moins nationale qu'humaine. Bien avant qu'elle eût paru, on appréciait en Allemagne et Rabelais, et Ronsard, et du Bartas. Dès le temps d'Opitz, la Muse allemande s'était déguisée à la mode de notre Renaissance. Plus tard, ce furent nos romans qui tournèrent les têtes, et le duc de Brunswick, Antoine Ulrich, Hoffmann de Hoffsmanswaldau, Lohenstein, initièrent les dames à la Carte du Tendre. Quand eurent paru les œuvres de nos grands classiques, de Molière surtout, un dégoût monta des grosses farces auxquelles on s'était complu. Dans les théâtres qui se bâtirent un peu partout à partir de 1660, ce furent nos comédies qui eurent le privilège de dérider les nobles assemblées. Un traducteur de Molière dit dans sa préface (1695) : « Dans leur langue originale, ces comédies sont tellement aimées et goûtées par tout le monde en Allemagne, par les gens de haute et de basse condition, qu'il me semble superflu de faire beaucoup de frais pour les recommander. » Boileau lui-même, sous le nom de

doucement du monde. L'Électeur et l'Électrice les honorent souvent de leur présence. » (*L'État de la Cour de Brandebourg en 1694*, par M. de la Rosière, agent diplomatique français. *Revue d'hist. diplom.*, t. I, 1887, p. 415-6.)

1. Erman et Reclam, *Mémoires pour servir à l'histoire des Réfugiés françois dans les États du Roi* (de Prusse). Berlin, 1782-99, 9 vol. in-8°, III, p. 10.

2. Cité par Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France*, p. 416.

son ami Canitz, régna sur les lettres allemandes ; le goût français fut accepté par tout le monde comme étant le « goût », sans épithète. Ce n'est que plus tard qu'on reprochera à notre littérature de manquer d'originalité, à nos règles d'être trop étroites, à notre drame d'avoir quelque chose de verbeux et de froid. Au XVIIe siècle, l'acquiescement est complet, sans réserves. Le style Louis XIV fait fureur dans les écrits comme dans les bâtiments ou les fêtes. Rien ne paraît comparable à sa majesté élégante et à sa souveraine distinction.

Toutefois, il ne faudrait pas croire que la langue fut simplement une clef destinée à ouvrir le trésor de notre littérature et de notre civilisation ; la connaître, c'était déjà en avoir à sa discrétion le principal joyau. « Elle marque, disait Sorbière dans un mot profond, notre politesse et notre humanité. » Et, en effet, la langue française a, parmi les autres grandes langues littéraires du monde moderne, ce caractère particulier d'être une œuvre collective. D'autres, sans être proprement personnelles, portent la marque d'un grand écrivain, d'un penseur. Qu'il s'appelât Dante, Luther ou Mistral, il les a modelées sur son génie. La nôtre est un produit de la vie de société, l'œuvre la meilleure peut-être, en tous cas la plus représentative de l'esprit général du XVIIe siècle français. Toute une aristocratie l'avait ciselée à son image. Même un Racine, un Molière, un Bossuet, n'en avait que l'usufruit, le droit de s'en servir, sans plus, mais non la propriété. Les grammairiens n'en étaient pas non plus les maîtres. Une seule volonté souveraine régnait sur elle : celle de l'usage, entendez l'usage de la cour, c'est-à-dire de la haute société, que Vaugelas ou Bouhours, secrétaires de ce monde, enregistraient, et que tous devaient suivre, car c'était à ce prix qu'on était un bon poète, comme aussi un honnête homme.

Dans ces conditions, l'étudier, c'était entrer dans la vraie délicatesse des pensées et des sentiments de la collectivité dont elle était l'image, c'était se former à cet esprit de finesse, dont la définition, à jamais célèbre, est de cette époque. L'Allemand, avec sa ferveur d'apprendre, voulait, comme les bourgeois ou les provinciaux de France, se l'assimiler. Car quoi que des pédants ou des politiciens à gages prêchassent, alléguant que le français était une langue bâtarde et adultérée, si peu

qu'il eût étudié, il savait que la beauté d'un idiome n'est point dans son origine, mais dans la façon qu'un peuple est parvenu à lui donner. Il sentait qu'un travail énorme et minutieux avait fait de la nôtre une œuvre délicate, nuancée, clair et splendide miroir d'un monde dont l'éclat l'éblouissait, tout en l'attirant. La vraie science aussi l'avertissait. « La langue française, chuchotait Thomasius à son oreille, est gracieuse, charmante, sa liberté respectueuse sans contrainte est plus habile à s'infiltrer dans les sentiments des hommes que la gravité affectée d'un orgueil de rustre[1]. » *Cum mulieribus loquendum est gallice, cum hostibus germanice*, sentenciait un autre[2]. De sorte que, sans oublier leur allemand, les jeunes princes, comtes ou barons le gardaient pour leurs colères. C'est en français qu'ils cherchaient à faire leurs humanités.

Il semble cependant, au premier abord, que l'enchantement qu'éprouva l'Allemagne n'ait pas été complet et que le fond de l'âme allemande se soit dérobé à notre influence, puisque les auteurs ne songèrent pas à abandonner leur idiome, pour s'exprimer dans le nôtre. Il est bien vrai que sauf un ou deux romans, ouvrages de princes — les princes, sûrs de leurs flatteurs, peuvent tout se permettre — les productions en langue française sont fort rares. Mais la fidélité de la masse des auteurs allemands à leur langue naturelle n'a-t-elle pas été surtout un sentiment fort juste du reste, et qui honore grandement leur sagesse, à savoir qu'on n'est écrivain que dans son propre idiome, et qu'ils ne possédaient pas le nôtre au point d'y essayer des créations personnelles? Elle n'implique nullement qu'ils crussent à la supériorité de la leur. Une illustre exception en fait foi, c'est celle de Leibnitz.

On sait que plusieurs de ses ouvrages, et des plus importants, les *Nouveaux essais sur l'Entendement*, la *Monadologie*, la *Théodicée*, sont en français. Et personne dans l'Allemagne d'alors ne peut être comparé à ce génie universel. En choisissant notre langue pour y exprimer une pensée qu'il voulait répandre, comme Descartes, dans tout le monde civilisé, il la mettait, non au premier rang des langues vulgaires, un peu au-dessus

1. Cité par F. Roux, *Novum lumen linguæ Gallicæ*, Iéna, 1711, 12°. Disc. français, 15.

2. Richelet, *Die neueste Manier frantz. zu reden*. Hambourg, 1710.

de la sienne, mais auprès du latin, dans la classe supérieure des langues universelles. Pareil hommage, venant d'un tel homme, était déjà une consécration, même si cet homme n'eût été qu'un philosophe ou un savant. Mais cet algébriste métaphysicien était aussi un linguiste.

Il aimait l'allemand. Loin de le dédaigner et de désespérer de son avenir, il a cherché et indiqué les moyens de le perfectionner dans ses *Pensées concernant l'usage et l'amélioration de l'allemand* (1697), ainsi que dans un autre livret : *Exhortation aux Allemands pour mieux user de leur langue*. Mais précisément ce qu'il conseille, ici ou là, c'est avant tout de donner à l'allemand — à quelques excès près — le soin que les salons, l'Académie, des savants du genre de Ménage et de Furetière ont donnés au français, en commençant par bien parler, pour s'apprêter à bien écrire. Avec son sens profond des choses, il a compris que les travaux si précieux des érudits français, comme les raffinements des dames et des cavaliers, provenaient en dernière analyse d'un goût commun, qui était celui du temps, et que si la langue avait atteint ce degré de clarté, de netteté, de justesse élégante, c'est que « dans leurs réunions les Français s'efforcent à échanger des idées justes... tandis que les Allemands ne s'occupent qu'à imaginer des farces grossières ».

On le voit, nous revenons toujours à la même conclusion. Ce qui charme, même un Leibnitz, dans la langue française, c'est d'y retrouver la société française. Le public, naturellement, n'était point capable de telles analyses, mais il éprouvait les mêmes sentiments. C'est pour cela par exemple que des gens distingués se mirent à correspondre en français. Cette habitude devint même, à un moment donné, assez générale, et ce fut plus qu'une mode. Des princesses, des membres de l'aristocratie allemande la gardèrent toute leur vie. Tous les précepteurs enseignèrent l'art de faire des lettres françaises, et on vit des commençants se hasarder à suivre l'exemple avec cette témérité naïve des Allemands qui possèdent les éléments d'une langue étrangère. Un amant confie à un de ses amis le soin de « s'occuper d'Amélie » : « S'il sera à present la brunette, je vous prie de me faire la courtoisie, que la faire mes tres humbles services, et baiser les mains et tanser avec elle pour

l'amour de moy [1]. » D'autres, qui savaient moins encore, et n'auraient pu rédiger en français le corps de la lettre, y mirent du moins des inscriptions et des suscriptions françaises. Le tout s'explique de la même manière. Une lettre n'est pas une production littéraire, c'est une forme de la vie de société, une sorte de prolongement des entretiens. Or tout ce qui concernait l'art de converser, et spécialement les façons de s'aborder et de se quitter avait fait chez nous l'objet d'un minutieux examen. C'est là que s'était accompli le mélange des formules épistolaires mises à la mode par la Renaissance avec les compliments cérémonieux des Espagnols et les grâces plus légères, quoique profondément respectueuses, de notre étiquette. Correspondre en français était donc plus qu'une coquetterie, c'était un avantage marqué, une économie d'effort dans l'art de plaire.

De nos jours, tout ce formulaire est brouillé, et se confond dans un démocratique désordre; il était autrefois de première importance et comportait des règles rigoureuses, où les plus fins s'ingéniaient à mettre leur esprit. Quelle tentation ne devait-on pas éprouver d'emprunter ce qu'on trouvait tout fait, tout réglé, tout pesé, au lieu de courir le risque d'inventer ! Traduire même était encore inutilement périlleux, on garda les formules françaises [1].

Il est toujours fort difficile à distance de démêler ce qu'a fait le snobisme de ce que commandaient de réels besoins. Il est bien évident pourtant que la fureur qui avait gagné jusqu'à des artisans, et qui leur faisait entrelarder leur allemand de termes et d'expressions françaises ne se justifiait point par la nécessité de nuancer leurs pensées à notre façon. La mode porta un certain nombre d'Allemands, comme il arrive toujours en pareil cas, à de ridicules abus, nés du désir de paraître et de s'étaler, et les satiriques et les pamphlétaires avaient raison de rire ou de s'indigner de leur jargon macaronique.

*
* *

La réaction contre la gallomanie, et particulièrement contre les abus du gallicisme, commença à vrai dire presque au même

1. Steinhausen, *Die Anfänge der franz. Litteratur-und Kultur-Einflusses in Deutschland.* (Zeitschrift für vergleich. Litteratur Geschichte, N. Série, VII, p. 349 et suiv., 2° p., 3e livre, p. 19-20.)

moment où commença notre influence. Et cela se comprend aisément. On aime son prince, on aime moins à payer son luxe. Les fêtes, les châteaux, la vie à la française et surtout à la Louis le Grand coûtaient fort cher. D'autre part, l'empressement à se conformer à des goûts étrangers semblait impliquer et impliquait en effet un certain dégoût des mœurs et des manières indigènes. Plusieurs, loin de cacher ce dégoût, l'affectaient, et il est à croire que l'amour-propre d'un certain nombre d'Allemands en était blessé. Dans la noblesse même, il se trouvait forcément un très grand nombre de gens qui n'avaient pas pu se donner ce vernis, et dont la jalousie était éveillée. Enfin, contre nos compatriotes eux-mêmes, il y avait souvent à redire. Leurs mœurs, au dehors, n'étaient pas toujours irréprochables, leur extérieur trop dissipé faisait scandale ou permettait de prendre des airs scandalisés et de donner à l'envie la figure de la vertu offensée.

En France, une suffisance déplacée obscurcissait trop souvent dans l'aristocratie mondaine et même ailleurs, la bienveillance accueillante et hospitalière d'une race naturellement aimable. L'orgueil collectif et national, le pire de tous, parce que la conscience individuelle le tolère fort bien, et l'accommode avec l'humilité chrétienne personnelle, portaient des hommes justes et éclairés à un dédain brutal de l'étranger. Cette aberration d'esprit avait ses pédants. Un homme comme Bouhours, après avoir cherché à définir le bel esprit, finissait par conclure « qu'il ne s'accommodoit point avec les tempéraments grossiers et les corps massifs des peuples du Nord[1] ». Il est vrai qu'aussitôt émise, cette proposition était contestée en France même et par des hommes moins ignorants des autres nations, et par des gens à l'esprit moins délié peut-être, mais dont la vertu janséniste était peu disposée à se laisser envahir par aucune forme de la vanité[2]. Toutefois, si une opinion de ce genre, exposée sous forme de théorie, rencontrait tout de suite une opposition très vive, si le bon sens se révoltait à l'idée de prendre des peuples en masse et de leur donner bruta-

1. *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, p. 223.

2. Voir Chevræana, p. 90-1, et *Sentiments de Cléante*, p. 156. A l'étranger, Ancillon fit justice des théories de Bouhours. (*Mém.*, 1709, p. 264.)

lement l'exclusive, un grand nombre d'hommes et de femmes de cour n'en étaient pas moins assez enclins à se croire seuls capables de cette politesse dont ils avaient fait leur idéal et leur secret, à laquelle une si petite élite de gens bien nés, parmi les Français eux-mêmes, étaient en mesure de parvenir.

Ainsi toutes sortes de raisons, matérielles et morales, devaient causer des malentendus, des froissements, du dépit. Des événements graves, des empiétements, des guerres, la dévastation de divers États, semèrent en outre la colère et la haine. Une politique de rigueur suivie contre des coreligionnaires dont de près on ne trouvait pas le dogme suffisamment orthodoxe, mais qui de loin n'en apparaissaient pas moins comme des frères persécutés, acheva d'exaspérer une portion de l'Allemagne. De sorte que toutes ces causes, sans être assez fortes pour empêcher l'expansion dont nous avons suivi les phases, amenèrent cependant de bonne heure et maintinrent une opposition dont il est facile de retrouver les traces, opposition assez semblable, en somme, à celle que l'italianisme avait provoquée en France au XVIe siècle. On éprouvait pour la France et les choses de France à la fois de l'attrait et de la répulsion. C'était de l'admiration mêlée d'un peu de mépris, du respect où entrait de la crainte, un vif désir de rivaliser, borné soudain par une totale incompréhension.

Des sociétés préservatives se fondèrent, dont la plus célèbre est celle que créa Louis d'Anhalt Cöthen, le 24 août 1617. Il était impossible de grouper des personnages plus haut placés. Plusieurs étaient princes régnants. Un roi de Suède voulut faire partie de la Compagnie, et elle siégeait dans un château. Mais quoique les membres se fussent obligés à respecter dans son intégrité « leur noble langue maternelle » et à l'écrire sans rapiéçages étrangers, la *Société Fructifiante* (ou Noble ordre du Palmier) ne produisit que peu de fruits. De vrais transfuges s'oublièrent au point qu'il fallut les rappeler à leur devoir, et quand le prince-fondateur mourut, son Académie mourut avec lui, obscurément.

Aucune des autres que l'Allemagne vit créer ne put agir sérieusement. Il manquait à ces sociétés des éléments essentiels ; il leur manquait surtout d'être soutenus par l'esprit public, dont les tendances n'étaient point les leurs. On persis-

tait à puiser à pleines mains dans la langue de France, et la preuve la meilleure que tous les emprunts ne s'expliquaient pas par la gallomanie, et que beaucoup étaient justifiées, c'est que la langue allemande les a adoptés et gardés.

Dans cette masse énorme, plusieurs fois recensée, il y a des termes de toute catégorie. Les uns sont venus avec l'objet qu'ils représentaient, comme cela est naturel. Parmi eux un nombre considérable de noms d'étoffe, d'objets et d'arrangements de toilette :

Draperie, garde-robe, garniture, mode, toilett, agraffe, kamisol, kamelott, kanevas, musselin, parapluie, perrucke, pomade, puder, frisur, rasieren.

D'autres concernent la cuisine, l'ameublement, les métiers, les arts :

Biskuit, bouillon, champignon, delikatesse, gelee, kakao, konfituren, kotelette, limonade, etc.

Alkoven, galerie, hotel, orangerie, palais, möbel, meublieren, chaise, diwan, etc.

Kommerz, bureau, butike, kolporteur, kredit, indigo, maroquin, metier, emaillieren, filtrieren, karbonade, maschin, mechanismus.

Flöte, hoboë, kastagnette, klavier, konzert, medaille, porträt, etc.

Bref, toutes les formes de l'activité humaine sont représentées par une longue série d'expressions. La France a servi de modèle à peu près en tout. Mais comme on peut s'y attendre, elle a fourni en particulier les mots relatifs à la vie de société :

Visit, visitieren, zeremoniös, zivilitaet, zivilisieren, pläsier, regalieren.

Dame, mätresse, kompliment, komplimentieren, kokett, galanterie, prüde, prüderie, kompromittieren, rencontre, rendez-vous, etc.

Ce qui me paraît bien plus caractéristique encore de l'ascendant de notre langue, c'est qu'on lui a pris des mots qui dépeignaient des choses et exprimaient des idées déjà connues. Ces mots avaient donc, à vrai dire, leurs correspondants en allemand. Sans doute la mode est pour quelque chose dans cette préférence. Mais si, dans beaucoup de cas, on a mieux aimé le mot français, c'est qu'il représentait l'idée sous une forme considérée comme supérieure. Il est certain qu'aujour-

d'hui, pour le flâneur étranger, *boulevard* ou *boulevardier* sont encore des termes intraduisibles, quoiqu'il y ait partout des boulevards et des gens qui s'y promènent. De même au XVIIe siècle, la *promenade*, c'était ce rendez-vous d'élégances que le Cours la Reine montrait à l'Europe, et c'est pour cela que *Spaziergang*, — *platz*, — et les autres réunis n'en rendaient point la vision. A cette catégorie appartiennent des verbes comme *interessieren*, *reussiren*, *pikieren*, des substantifs comme *kommoditaet*, *pikanterie*, mais surtout des adjectifs comme *brutal*, *delikat*. On sait quel chemin ont fait dans l'allemand contemporain certains de ces adjectifs tel que colossal (prononcez avec deux *ll* : kollossal) ! Les aînés de celui-ci émaillent les textes allemands du XVIIe siècle :

Exzellent, fade, frivol, honnet, impertinent, kapabel, kurios, magnifik, mignon, miserabel, naiv, partikulier, passabel, penetrant, platt, praezis, pressant, preziœs, pompœs, prompt, rigorœs, rüd, süffisant, superb, etc.

Je voudrais, sans faire ici de philologie, souligner d'un mot le rôle de ces épithètes. Elles expriment les sensations que nous font éprouver les choses et les gens, et les jugements qu'ils nous inspirent. Ce qu'elles disent, en somme, c'est le retentissement que le monde extérieur a en nous. Puisqu'on nous les demandait, c'est donc que l'âme allemande, essayant de se modeler sur la nôtre, lui prenait sa façon de comprendre et de sentir les choses, ses raisons de les aimer ou de les haïr, ses estimes, ses mépris, ses aspirations, ses dégoûts. Il ne s'agit donc plus d'un contact extérieur, du prêt d'un objet dont l'usage d'hier se passait et que l'usage de demain abandonnera, avec lequel arrive un mot qui en est comme l'étiquette, mais d'une impression profonde produite par la France sur la vie morale et psychologique de sa voisine. En nous pillant, l'Allemagne nous sacrait supérieurs.

Leibnitz, à l'époque même, jugeait tous ces emprunts avec une entière clairvoyance. « L'Allemagne, dit-il (*Unvorgreifliche. Gedanken*, 27), est redevable aux Italiens et aux Français. De ces derniers, elle a appris... une vie sociale plus aimable, plus souriante. Le sérieux des Allemands a été tempéré par une certaine gaieté, leur façon de vivre a connu le bien-être, le

confort même. En ce qui concerne la langue, elle a été enrichie par un certain nombre de tours de phrase, transplantés comme des plantes exotiques. »

Et de nos jours, un des hommes dont le jugement ne s'est pas laissé obscurcir par le fol orgueil chauvin qui a emporté l'Allemagne contemporaine, et l'a amené à une sorte de crise d'aliénation mentale, Seiler, a dit, avec une parfaite sérénité :

« De même qu'au début du XVIe siècle, l'étude de l'antiquité amena une puissante révolution dans notre vie intellectuelle et un enrichissement considérable de notre provision d'idées, ainsi l'action éducatrice qui dura près de deux siècles, de la culture française, antérieure et très supérieure à la nôtre, eut pour effet non seulement de civiliser notre vie extérieure, mais encore de relever notre niveau moral et intellectuel et d'affiner l'ensemble de notre âme et de notre intelligence. C'est seulement grâce à cette influence française si vilipendée que nous avons été arrachés au Grobianisme et à la brutalité. C'est seulement en se subordonnant et en se rattachant à cette civilisation brillante, unique et classique en son genre, que le peuple allemand pouvait être soulevé hors de l'assauvagissement et de la triste médiocrité, dans lesquels, par ou sans sa faute, il était tombé du fait même de la marche de son histoire. Sans cette école, il eût été inutile de songer chez nous de longtemps à une culture intellectuelle délicate, et à une période de littérature classique. Si nous supprimions par la pensée soudainement les termes français empruntés par nous à cette époque, nous constaterions qu'il nous est impossible de nous faire comprendre, aussi bien dans le domaine de la sociabilité ou de la vie domestique qu'en matière de science, d'art, de commerce et d'industrie [1]. »

FERDINAND BRUNOT

1. *Die Entwickelung der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts*, 4 vol., 2e éd., 1905-1912, p. 108 et 115-116, dans Reynaud, *Histoire générale de l'influence française en Allemagne*. Paris 1914, p. 304.

LA RUSSIE

SUR

LE CHEMIN DE BYZANCE

I

LA CONCEPTION SLAVOPHILE ET L'ÉPREUVE DE 1878

Depuis que la Turquie s'est délibérément jetée, sous l'influence germanique, dans la grande mêlée européenne, on s'est rendu compte que la question d'Orient allait du même coup être réglée, du moins dans ses parties essentielles.

La vieille formule de Paskiéwitch, le général célèbre du tsar Nicolas Ier, qui n'hésita pas à proclamer que « le chemin de Byzance passerait par Vienne », se trouve, en effet, remise au premier plan de la politique extérieure de la Russie. La guerre en Galicie coïncidant avec l'attaque des Dardanelles par les flottes alliées, donne, en tout cas, un singulier regain de jeunesse à cette formule qui ces dernières années eût pu effrayer et les diplomates russes et les chancelleries européennes.

Cependant, l'expansion russe vers Constantinople n'est pas une surprise : c'est une tradition millénaire et elle achève de donner à la guerre actuelle sa signification d'un conflit germano-slave.

D'autre part, ce n'est pas d'aujourd'hui que les Russes ont reconnu la sagacité de Paskiéwitch. Les événements de 1878, — quand l'armée du tsar faillit prendre Constantinople — et les errements de la diplomatie russe avant la période qui précéda la dernière guerre contre la Turquie en donnent la preuve.

Des publications récentes nous permettent de retracer les dispositions des esprits à cette époque. Ce sont, d'abord, les mémoires du comte Ignatieff, dont la première partie a paru à Pétrograd dans l'*Istoritcheski Viéstnik* (*Messager Historique*) en 1914, et dont la seconde et dernière partie est en cours de publication. Ce sont aussi les trois volumes de M. E. von Wertheimer : *le Comte Julius Andrassy, sa vie et son époque*[1], composés d'après les archives de la famille Andrassy, des cabinets de Vienne et de Berlin, et qui forment la contre-partie de l'ouvrage de M. Goriaïnow, *le Bosphore et les Dardanelles*[2] écrit d'après les archives de Pétrograd. Ce sont, enfin, les nombreux souvenirs des diplomates russes publiés ces temps derniers dans diverses revues historiques.

*
* *

Une contradiction initiale pesait à la veille de la guerre de 1877-1878 sur la politique russe en Orient ; les esprits étaient partagés entre la solution *slavophile* et, si j'ose dire, la solution *occidentale*.

Un isolé de la diplomatie officielle, homme d'action et d'expédient, brillant et clairvoyant, plutôt que profond, le comte Ignatieff, ambassadeur à Constantinople de 1864 à 1877, représentait la tendance slavophile. Il est probable que la Russie n'a pas eu beaucoup d'hommes d'État capables, comme lui, de suivre à travers les complications orientales une ligne de conduite toujours uniforme, tout en gardant la souplesse nécessaire, à Constantinople plus que partout ailleurs.

Convaincu, dès 1864, de l'imminence de la crise, le comte Ignatieff voulut que l'action des Russes en Orient fût tournée contre les ambitions de Vienne. La monarchie danubienne —

1. Stuttgart, 1913-1914.
2. Paris, 1910.

ne se lassait-il de répéter dans ses rapports officiels — descend de tout son poids vers l'Orient et ne s'arrêtera qu'à la mer Égée. Entre cette poussée et l'expansion russe vers la Méditerranée, l'antagonisme est irréductible ; seul un duel à mort pourrait le résoudre. Et comme s'il prévoyait le rêve de l'archiduc François-Ferdinand, éteint à Sarajevo, il écrit : « Si l'Autriche-Hongrie arrivait à prendre sous sa tutelle politique, économique et militaire les Serbes et les Bulgares, à renforcer les Polonais et à les lier avec les Tchèques, Vienne serait à la tête d'une fédération slave-catholique, hostile à la Russie. Ce jour-là, le rôle de la Russie sera fini en Europe. C'est en pensant à notre avenir que je crois indispensable que le drapeau slave soit porté exclusivement par le tsar russe pour qu'aucune autre puissance, surtout l'Autriche Hongrie, ne puisse renforcer son influence dans les Balkans. Tous les errements du ministère des Affaires étrangères et toutes les difficultés surgies devant la Russie depuis 1876 ont pour cause l'oubli de cette vérité, l'abandon de ce principe de saine politique russe. »

Le gouvernement austro-hongrois n'ignorait pas quel redoutable adversaire il avait dans la personne d'Ignatieff. Le comte Andrassy, ministre commun des Affaires étrangères, écrivait en 1873 à Pétrograd, que le « critérium de la sincérité des relations amicales austro-russes serait le rappel de l'ambassadeur de la Corne d'Or ».

Peu sentimental, Ignatieff subordonnait la mission humanitaire de la Russie dans les Balkans à des avantages déterminés. A ses yeux, les Slaves balkaniques devaient devenir la sentinelle avancée de la Russie dans l'Orient, instrument de la politique antigermanique du grand empire. « C'est seulement à cette condition *sine qua non* que la Russie peut faire des sacrifices pour eux et aider à l'affranchissement et au renforcement des États slaves des Balkans. Sacrifier les intérêts russes en confondant le but avec le moyen, c'est-à-dire avoir en vue exclusivement la délivrance des Slaves du joug de l'Infidèle pour les laisser après libres d'adhérer à une politique antirusse serait absurde. »

A aucun moment, il ne perdit de vue l'objectif de son programme : la Russie, bloquée dans la mer Noire, doit com-

mander les Détroits directement ou indirectement. Dès lors se posait la question de Constantinople. Ignatieff l'examine dans une lettre adressée à l'empereur en juillet 1876 : « Faire de Constantinople une ville libre serait impossible. La diversité de sa population, l'antagonisme des races, le grand nombre de villages situés sur les deux rives du Bosphore, s'opposeraient à l'introduction d'une administration homogène et autonome que suppose une ville libre. D'autre part, il ne serait pas avantageux pour la Russie que Constantinople, devenue ville libre, fût occupée par une garnison européenne, car elle se trouverait, *ipso facto*, sous la menace continuelle de la puissance qui aurait la suprématie sur mer. Il est donc nécessaire que la Russie occupe militairement Tsar-Grad (Constantinople) et qu'elle possède en outre une station navale dans les Dardanelles et les forteresses des deux rives, asiatique et européenne. La Russie ne peut et ne doit permettre à personne de dominer l'accès de la Méditerranée à la mer Noire et la possession de Constantinople est le but suprême de ses efforts, quel que soit le régime qui, temporairement puisse encore durer par a force des choses. »

Par la position même du problème on voit que l'ambassadeur russe à Constantinople envisageait l'inévitable opposition de l'Angleterre ; il croyait cependant à une entente possible et déjà, dans une lettre en date du 23 décembre 1866, entrevoyait l'avenir : « Chaque fois que se pose la question du partage de la Turquie, il surgit de l'Europe deux obstacles fondamentaux : le sort de Constantinople et la question de l'Égypte, et chaque fois nos adversaires profitent des appréhensions exagérées que soulèvent les prétentions russes pour concentrer immédiatement là-dessus toutes les passions et toutes les jalousies des grandes puissances et pour indisposer contre nous l'opinion publique européenne. Nous devons dorénavant détourner de Constantinople l'attention de la Grande-Bretagne, en lui prêtant concours pour tout ce qui concerne la route de l'Inde. Voilà dans quel sens doit s'orienter notre art diplomatique. Il serait désirable de provoquer un choc d'intérêts européens en Égypte pour que toute la question du régime des Détroits apparaisse à l'Europe comme une chose secondaire et une fois l'Égypte assurée à l'Angleterre,

celle-ci ne s'opposerait plus à nos desseins dans l'Orient. »

Telle était dans ses grandes lignes la conception d'Ignatieff, qui trouvait une ambiance favorable dans l'entourage de l'héritier du trône, de l'impératrice et d'une partie de l'opinion publique, la masse de la nation gardant sa foi en la grande mission slave de la Russie.

*
* *

M. Kartzeff, alors agent diplomatique à Belgrade, raconte que le chancelier Gortchakoff lui disait en 1877, à Ems, au moment critique où le général Tchernaïeff venait de prendre la direction du mouvement insurrectionnel serbe contre les Turcs : « N'oubliez pas que si l'empereur est contre la guerre, son fils, l'héritier du trône, est à la tête du mouvement contraire. » Ce puissant parti militaire à la cour voulait coaliser tous les efforts de la Russie au service des Slaves opprimés par l'Infidèle. L'impératrice Marie-Alexandrovna était profondément pénétrée des devoirs qu'imposait à la Russie sa mission historique en Orient. On récitait les vers enflammés des slavophiles Khomiakoff et Tutcheff; on lisait avidemment le fameux ouvrage du théoricien du parti, Danilevsky : *la Russie et l'Europe*, paru en 1871.

Comme Ignatieff, Danilevsky répudiait toute entente entre la Russie et l'Autriche :

« La cession à l'Autriche de n'importe quel morceau du territoire slave constituerait un crime contre le slavisme et serait absolument contraire aux intérêts de la Russie. La campagne de Crimée a commencé la quatrième et dernière période de la question d'Orient, celle de sa solution. Cette période doit nous montrer si la race slave est grande seulement par son nombre et par l'étendue des territoires qu'elle occupe, ou si elle l'est aussi par sa valeur intrinsèque, si elle est membre légitime de la famille arienne, si elle peut former dans l'histoire un type de civilisation indépendante ou si sa destinée est de rester toujours une race secondaire. »

Il pensait que l'Europe serait régénérée par le souffle idéaliste de l'Orient et que la conquête de Constantinople « nombril du monde », métropole religieuse de l'orthodoxie,

s'imposait à la Russie. Il chantait des dithyrambes à la Grande Cité : « Il n'y a pas d'autre point sur le globe terrestre comparable par sa situation à Constantinople. Il n'y a pas sur toute la terre un carrefour semblable des routes mondiales. Ce qui singularise Constantinople, c'est qu'aucun changement dans la direction des routes commerciales, aucun agrandissement de la scène historique du monde, ne peuvent diminuer son rôle. Bien au contraire, chaque progrès dans la culture et dans les moyens de locomotion doit renforcer plus ou moins son importance commerciale, politique et générale. C'est la ville non seulement du passé ou du médiocre présent, mais de l'avenir, ville dont la destinée est de renaître des cendres comme Phénix dans une splendeur toujours grandissante. »

Constantinople donnera à la Russie la sécurité complète de ses frontières méridionales, le moyen de se créer une flotte et d'exercer et consolider son influence en Orient. Mais Danilevsky différait d'Ignatieff quand il disait que Constantinople doit devenir capitale d'une Union panslave; dans cette Union, devait entrer l'empire russe (après l'annexion de la Galicie et de la Ruthénie hongroise), le royaume tchéco-moravo-slovaque, le royaume serbo-croate-slovène, le royaume bulgare, le royaume roumain, le royaume hellénique (y compris la Macédoine et les îles d'Égée), le royaume hongrois (*sic*) et la province de Constantinople.

Une telle solution qui procède plutôt d'une idée religieuse que d'une claire compréhension des choses, devait fatalement s'évanouir au moment des réalisations. Aussi Danilevsky, en pleine guerre de 1877-1878, dans l'organe des slavophiles de Moscou, fondée par Axakoff, apporte des correctifs : sans vouloir faire de Constantinople une ville libre qui deviendrait « le nid de toutes les intrigues, le foyer des révolutionnaires, la proie des financiers cosmopolites », il lui assigne le rôle de capitale des populations d'Orient. Tous les Orientaux, tous les Balkaniques, dirions-nous aujourd'hui, la posséderaient au même titre que les Russes. Ainsi se préparerait la future Panslavie. Mais quelle forme prendrait, dans la réalité, cette possession en commun? Il n'a jamais pu le dire. Dans ses recherches d'une formule acceptable il lui arriva même d'admettre la continuation, provisoire il est vrai, de l'occupation

de Tsar-Grad par les Turcs ; et cette concession qui détruit les prémisses de sa propre doctrine montre que, en dépit de son dogmatisme apparent, il ne se représentait pas assez clairement — pas plus d'ailleurs que le parti militaire de la cour — la question d'Orient.

*
* *

Cela frappe encore davantage chez les autres slavophiles de l'époque, dont le zèle en faveur des Slaves avait un caractère essentiellement religieux. Ils étaient persuadés que le peuple russe avait été gardé, par le Christ et l'Église orthodoxe, en son état de vertu primitif et qu'il était appelé à porter à l'Occident la parole nouvelle. Les uns — et notamment Constantin Axakoff — étaient passionnément épris de liberté, mais pour les autres, la question d'Orient, le sort de Constantinople, étaient quelque chose de mystique.

Le génial psychologue, Dostoïevsky, qui était aussi un grand visionnaire, prophétisait : « Tsar-Grad doit nous appartenir, non pas comme capitale de la Russie, ni comme métropole d'une fédération panslaviste, ni comme port, ni parce que la Russie a besoin de sortir des quatre murs dans lesquels elle est encastrée et qui sont devenus trop étroits, pour prendre l'air des mers et des océans, mais au nom d'un droit moral. La Russie doit revendiquer Constantinople comme le chef de la foi orthodoxe... » Établie à Constantinople, elle apportera à l'Orient sa nouvelle destinée. Qu'est-ce en somme que la question d'Orient : c'est la solution de la tâche de l'orthodoxie, tâche inséparable de la destinée de la Russie. Mais quelle est cette tâche? Le catholicisme romain semblait à Dostoïewski avoir trahi la doctrine du Christ pour la recherche des biens matériels ; il accusait ce catholicisme d'avoir corrompu l'humanité, d'être la cause principale du matérialisme et de l'athéisme en Europe et d'avoir engendré le socialisme, qui prétend résoudre le problème de l'humanité non pas d'après les doctrines du Christ, mais en dehors de Dieu et du Christ. Or, l'idée du Christ est gardée, selon lui, dans toute sa beauté immaculée par la foi orthodoxe. L'Orient devait donc apporter la parole nouvelle au monde pour combattre le socialisme et

sauver l'Europe. Voilà en quoi se résumait, pour Dostoïevsky, la question d'Orient. Bien entendu il estimait que pour remplir cette mission, la Russie avait besoin de Constantinople, parce que cette ville est le centre du monde oriental. En fin de compte, Dostoïevsky conviait donc les Russes à se rendre maîtres de Constantinople pour commencer une croisade contre la « raison occidentale pourrie de vices ».

D'autres, comme Léontieff, allaient plus loin encore et voyaient dans Tsar-Grad un symbole mystique de l'autocratie et de la stagnation sociale qu'il associait à l'idée du byzantinisme.

La population russe, qui s'enthousiasmait pour la cause des « frères » balkaniques non seulement par des raisons humanitaires et slavophiles, mais aussi parce qu'elle y voyait un gage de progrès et estimait que son gouvernement, après avoir accompli une œuvre de libération à l'extérieur, serait forcé de procéder de même à l'intérieur, cette population qui envoyait en masse des volontaires en Serbie et, rien qu'à Pétrograd, avait versé au comité slave un million et demi de roubles de secours, était loin de cette métaphysique.

Mais toutes les nuances disparaissaient en face des deux principes de la politique slavophile générale : opposition à l'Autriche-Hongrie, nécessité de la prise de Constantinople.

*
* *

On trouvera difficilement des points de contact entre cette politique slavophile et celle que nous appelons « courant occidental » représentée par le vieux chancelier Gortchakoff et ses disciples, parmi lesquels Novikoff et Chouvaloff, ambassadeurs à Vienne et à Londres.

Ignatieff a lui-même défini l'opposition des deux politiques :

« Le prince Gortchakoff voulait comme moi la suppression des conditions du traité de Paris, mais nos opinions se différenciaient profondément : alors qu'il avait entière confiance en l'Europe et son « concert »..., moi, je croyais que nous devions commencer par lancer des cuirassés dans la mer Noire et ensuite traiter directement avec la Turquie. »

Le « concert européen » ! Mais Gortchakoff l'identifiait avec l'entente des trois puissances : Autriche-Hongrie, Allemagne, Russie, conclue en 1872. Il partait d'un postulat *a priori* : une fraction des Balkans était destinée à rester dans l'orbite de l'Autriche-Hongrie, et le meilleur moyen de résoudre la question d'Orient, était selon lui, le partage amiable. L'important était de délimiter équitablement les zones d'influence réciproques. Il espérait du reste que l'Autriche-Hongrie, en annexant des régions peuplées de Slaves balkaniques, n'eût pas été capable d'absorber ces éléments slaves et qu'elle eût tissé ainsi, de ses propres mains, son linceul.

Seulement, cela pouvait avoir quelques chances de succès si la Russie avait adopté dès le début de la crise orientale une ligne de conduite déterminée, si son art diplomatique avait été suffisant pour que l'Autriche ne fût pas seule à profiter des avantages de l'entente en laissant à la Russie le poids des sacrifices. Ni habileté diplomatique, ni programme stable : confiance aveugle dans les promesses du gouvernement de Vienne et dans l'amitié traditionnelle de Berlin, programme opportuniste variant au gré des événements et de ses « alliés », — voilà tout ce que Gortchakoff sut apporter à l'appui de sa conception.

Si incroyable que cela puisse paraître, à travers toutes les péripéties de la crise formidable qui en 1877 secoua l'Orient, dès les premiers signes de l'insurrection en Bosnie-Herzégovine jusqu'au dernier jour du congrès de Berlin, et malgré toutes les leçons cruelles que leur infligeaient les événements, Gortchakoff et ses disciples gardèrent intactes leurs illusions.

Lorsque le comte Andrassy, devenu ministre commun des Affaires étrangères de l'Autriche-Hongrie, conçut le plan machiavélique d'entraîner la Russie dans une action commune pour mieux contrecarrer ses visées en Orient et qu'il mit debout, avec le bienveillant appui de l'Allemagne, « l'Alliance des trois Empereurs », le chancelier Gortchakoff s'empressa d'y adhérer.

Pour lui dessiller les yeux, il fallut que le congrès de Berlin vînt dépouiller la Russie du fruit des victoires remportées sur les Turcs. Il écrivit alors à l'empereur que « compter

davantage sur l'entente des trois empereurs serait une illusion »; mais il ne s'en prenait qu'à la « défection » de l'Autriche, parce qu'Andrassy le menaçait de guerre. La diplomatie russe ne se décida pas encore à douter de l'Allemagne.

Le comte Chouvaloff, second plénipotentiaire, disait pendant le congrès de Berlin à l'attaché militaire Anoutchine : « La situation est maintenant assez claire pour montrer que toute l'Europe est contre nous sauf l'Allemagne... Si on pouvait nous priver de tous les résultats acquis par la guerre russo-turque, sans craindre une guerre européenne, que l'on ne veut pas, on le ferait volontiers : l'Allemagne est avec nous, mais ne peut rien faire pour nous, et le prince de Bismarck partira tranquillement à Kissingen en nous laissant nous battre avec l'Angleterre et l'Autriche. »

Pourtant, c'est Bismarck qui, dès la nomination d'Andrassy, s'appliqua à détruire les préventions qu'inspirait à Gortchakoff ce magnat magyar, connu déjà par son activité antérieure comme un ennemi acharné des Slaves.

D'où provenait cette faute extraordinaire d'appréciation chez un homme d'État aussi expérimenté que Gortchakoff? De l'avis de tous les contemporains, le vieux chancelier était arrivé à un âge où il n'était plus apte à assumer la lourde tâche qui lui incombait, et avec l'âge se développait de plus en plus, atteignant des proportions extraordinaires, un de ses défauts primordiaux : la vanité. Le comte Andrassy sut admirablement jouer de cette corde sensible [1].

1. M. Wertheimer fait ce récit caractéristique : « Gortchakoff apportait à l'entrevue de Berlin de mai 1876 où il devait, d'accord avec Andrassy et Bismarck, jeter les bases d'une entente définitive en vue de la guerre russo-turque, un mémoire exposant les visées russes. Ce mémoire était essentiellement contraire aux intentions de l'Autriche-Hongrie. A sa lecture, Andrassy exprima toute l'admiration que lui inspirait ce projet de partage de la Turquie : « C'est le plus haut sommet de l'art diplomatique qui ait été jamais atteint », disait-il. Puis il combattit, sous forme d'amendements, ses parties principales. En fin de compte, le mémoire fut tellement transformé que Gortchakoff s'écria : « Mais ce n'est pas mon œuvre. » En lui apportant des arguments divers et en exploitant habilement la vanité sans borne de Gortchakoff, l'homme d'État austro-hongrois fit battre en retraite le chancelier russe. Bismarck, témoin de cette scène singulière ne pouvait pas revenir de son étonnement devant la dose de flatteries que Gortchakoff avait pu avaler. Elles n'avaient pas manqué de produire leur effet. »

*
* *

Encore plus que le manque de capacités, l'absence d'un objectif final se faisait sentir chez les diplomates russes du « courant européen ».

Sainte-Sophie n'avait pas le don de les émouvoir autrement que comme une légende esthétique. « Ne me rappelez pas mes errements de jeunesse », disait le moscovite Novikoff, ambassadeur à Vienne. Gortchakoff avait repris, il est vrai, aux premiers slavophiles, genre Kireïevsky, la formule : « l'Orient aux Orientaux et Constantinople ville libre ». En réalité, dès le début de la crise, il se résigna à conserver le régime des Détroits : l'Alliance des trois Empereurs à ses origines, ne se prononçait-elle pas pour le *statu quo* en Orient? Il s'était même engagé devant l'Autriche-Hongrie, bien avant la guerre de 1878, à ne pas occuper Constantinople. Un dialogue que rapporte M. Wertheimer met en lumière son état d'âme :

Le 8 juillet 1876, le comte Andrassy en tête à tête avec Gortchakoff dans le coupé qui les menait à Reichstadt où devaient être signées les conventions secrètes, fatales pour la Russie, dont il sera parlé plus loin, lui demande à brûle-pourpoint : « Mon prince, avant tout je vais vous poser une question décisive : voulez-vous Constantinople? » Gortchakoff, tout stupéfait de cette apostrophe sans aucun préliminaire et à laquelle il n'était pas préparé, répondit : « Mais non », ce à quoi Andrassy ajoutait rapidement : « Dieu soit loué, car autrement nous aurions eu une guerre avec vous. »

Gortchakoff savait d'avance qu'en renonçant à toute modification du régime des Détroits, il serait couvert par l'empereur Alexandre II. Le souverain russe avait donné sa *parole sacrée* que l'acquisition de Constantinople était exclue de ses vues. L'idée d'une guerre l'effrayait et si, à la dernière minute, il n'a pas reculé, c'est qu'il croyait sa dignité en jeu. L'idéologie slavophile, chère à l'héritier, n'y était pour rien. Entre la solution slavophile et la solution « européenne », Alexandre II avait fait son choix. Cependant, la contradiction qui pesait dès le début sur la politique russe devint tragique à mesure que les événements se précipitaient. Dans un moment de sincérité le baron Jomini, bras droit de Gortchakoff, laissa

échapper cet aveu dans une lettre à Ignatieff datée du 19 novembre 1875 :

« Il me reste à vous dire une seule chose. Nous sommes profondément persuadés de notre impuissance de résoudre la tâche gigantesque qui s'ouvre devant nous comme un abîme ; nous sommes persuadés qu'elle absorbera sans aucune utilité pour nous le plus pur sang russe et qu'elle nous épuisera. Nous prions Dieu que nous ne soyons pas obligés de boire le calice jusqu'à la lie. » Dieu n'a pas exaucé ces vœux.

***

Il semble que les historiens fascinés en quelque sorte par la personnalité de Bismarck n'aient pas suffisamment étudié dans le mouvement politique de cette époque, si décisive pour toute la vie ultérieure de l'Europe, le rôle exercé, par le comte Andrassy. Sans aller si loin que son apologiste, M. Wertheimer, qui le dit un génie, avouons qu'on a tendance à le considérer comme le jouet du chancelier de fer, alors qu'en réalité il eut un programme à lui et qu'il imprima à la politique extérieure de l'Autriche une incontestable originalité. C'est lui qui, autant, sinon plus que Bismarck, fut artisan de la Duplice qu'on devrait plutôt appeler Union magyaro-prussienne. C'est lui qui, pour tout dire, lança la double monarchie sur la pente qu'elle descend vertigineusement aujourd'hui.

Le comte Andrassy se caractérise tout entier dans la réponse qu'il fit une fois à une dame qui lui demandait ce qu'il aimait dans l'art : « Ce qui me répugne en politique, l'idéal ». En revanche, il possédait au plus haut degré le sens de la réalité qui faisait si grandement défaut aux hommes d'État russes de toutes les nuances, sauf Ignatieff : mais son réalisme se traduisait pas une absence complète de scrupules. Comme tout bon Magyar, il voulait mal de mort aux Slaves Une préoccupation hantait constamment son esprit : tenir en échec la Russie. Dans un rapport adressé le 31 août 1875 à François-Joseph, il avouait : « Notre politique à l'égard de l'Allemagne, notre politique à l'égard de l'Italie, qui ont demandé de Votre Majesté tant d'abnégations, n'ont pas été motivées par d'autres prémisses. »

En pleine guerre de 1877-1878, Budapest organisait de

bruyantes manifestations turcophiles ; quand les Russes s'approchèrent de Constantinople, Andrassy considérant la prise de la grande cité comme un *casus belli*, se préparait à la guerre. Les Hongrois, Koloman Tisza en tête, applaudissaient d'enthousiasme ; mais l'opinion publique autrichienne, par contre, désapprouvait cette politique antirusse, et, en Autriche la méfiance contre Andrassy devint alors profonde.

Nationaliste magyar encore et toujours, Andrassy croyait qu'il avait tout à craindre de la libération des Slaves balkaniques. Les laisser sous la domination ottomane ou les conquérir à l'influence absolue de Vienne, — il n'admettait pas d'autre alternative. Avec une énergie farouche, dès les premiers présages de l'imminence de la crise orientale, il mit tout en œuvre pour empêcher la formation d'un grand état slave dans le sud de la Hongrie. Pas de Grande-Serbie, ni de Grand-Monténégro, ni de Grande-Bulgarie ; tout au plus une autonomie précaire. Par contre, il affichait des sympathies pour la Roumanie, croyant pouvoir se servir de ce pays latin comme tampon contre l'expansion slave dans les Balkans.

Dans un mémoire sur l'occupation de la Bosnie-Herzégovine, il a caractérisé lui-même sa façon de faire : « Ne pas chasser les Turcs des deux provinces, au contraire les encourager, aussi longtemps que l'on peut, à promettre des réformes, puis, au moment propice, se substituer à eux s'ils se révèlent impuissants à tenir leurs promesses. »

Généralisons ce précepte et nous obtenons la formule de la politique austro-hongroise dans les Balkans.

Combien avait raison Ignatieff lorsqu'il avertissait son gouvernement que le ministre autrichien tendait à laisser écraser la Bosnie-Herzégovine par les Turcs, et à empêcher les Russes de la protéger, qu'il apparaîtrait alors comme le sauveur et le pacificateur des deux provinces en les annexant à l'Autriche-Hongrie !

*
* *

En même temps qu'antislave, la politique d'Andrassy était essentiellement antifrançaise. Il le prouva déjà en 1870. Alors que le comte de Beust, ministre des Affaires étrangères de l'Autriche-Hongrie et l'archiduc Albrecht voulaient inter-

venir en faveur de la France contre la Prusse, Andrassy, ministre hongrois, s'y opposa énergiquement.

Jamais Bismarck n'avait rêvé d'un associé plus fidèle de la force prussienne. En 1875, l'Allemagne agite l'idée d'une guerre préventive contre la France : Andrassy est prêt à se faire son complice. Il est presque seul : son ami intime, le comte Karolyi, ambassadeur à Berlin, ne cache pas l'aversion que lui inspirent les projets allemands et il adresse au Ballplatz un rapport des plus vifs : « Bien qu'il soit de tradition, en Prusse, de procéder toujours avec la dernière énergie, je ne crois pas qu'il entre vraiment dans les intentions de l'Allemagne de se jeter sur la France, sous le prétexte qu'une guerre avec cette puissance peut éclater dans un avenir plus ou moins proche. Une pareille politique établirait la dictature de l'Allemagne sur l'Europe. »

Andrassy ne recule pas. Il eût appuyé l'attaque contre la France comme il eût prêté concours à n'importe quel autre projet de l'Allemagne, parce qu'il guettait le moment où à son tour il demandera à Bismarck un sacrifice et non des moindres, le moment où se posera devant le chancelier de fer le redoutable dilemme : l'Autriche ou la Russie?

Par intérêt comme par instinct, Andrassy était germanophile en même temps que nationaliste magyar. Tisza est aujourd'hui son véritable héritier. Ce n'est pas sans raison que son arrivée au pouvoir, après la retraite de Beust avait soulevé une si vive émotion dans les milieux purement autrichiens, notamment dans le parti antiprussien qui n'avait pas oublié Sadowa. Les deux archiducs Albrecht et Johann, plus connu sous le nom de Jean Orth, mystérieusement disparu, étaient ses principaux adversaires. L'archiduc Albrecht n'avait pas hésité à adresser le 25 août 1872, au Ministère des Affaires étrangères un mémoire à propos de l'entrevue des trois empereurs à Berlin où il s'était prononcé pour une alliance austro-franco-russe contre la Prusse : « Devons-nous répéter l'erreur de 1863 et de nouveau tenir pour Bismarck? Certes, Bismarck a besoin maintenant de quelques années de paix et cherche à nous rapprocher de la Russie, mais *c'est pour mieux nous déchaîner, comme ses vassaux, plus tard, contre la même Russie. Cela amènera notre fin.* »

L'empereur François-Joseph ne prêta pas l'oreille à cet avertissement prophétique :

« C'est à l'honneur de François-Joseph, écrit M. Wertheimer, d'avoir rompu si définitivement avec le passé malgré le suggestions contraires et d'avoir suivi avec une abnégation admirable de ses sentiments personnels, le conseil de son ministre des Affaires étrangères qui estimait que la monarchie ne peut assurer son existence contre tous les dangers du dehors que dans une communauté étroite avec l'Allemagne. »

Il faut savoir gré à M. Wertheimer d'avoir exhumé des archives de la famille Andrassy cet important document. Nous savons maintenant à quelle date fatidique l'empereur François-Joseph a fait de l'Autriche-Hongrie la proie des Hohenzollern : ce fut entre le 25 et le 31 août 1872.

Encore moins heureux que l'archiduc Albrecht a été Jean Orth. La brochure anonyme qu'il a publiée trois ans après cet incident sous le titre *Considérations sur l'organisation de l'artillerie autrichienne*, préconisait l'alliance avec la Russie et dénonçait la Prusse comme ennemie de l'intégrité austro-hongroise. François-Joseph condamna les thèses de l'archiduc et fit part à Bismarck de sa désapprobation. C'était un gage direct de fidélité donné à l'Allemagne. Ce jour-là, le parti de revanche antiprussien fut définitivement brisé.

Mais « réaliste », Andrassy montrait rarement son véritable visage, et savait attendre patiemment son heure. Il se garda bien d'agir franchement contre la Russie. En 1872, la première fois, il tâta le terrain auprès de Bismarck : le chancelier de fer répondit carrément à Karolyi qu'il n'était pas partisan des idées de Schwarzenberg sur l'ingratitude en politique. Le coup était dur : la Prusse ne voulait pas encore étonner le monde, comme l'a fait l'Autriche, par l'immensité de son ingratitude à l'égard de la Russie; elle gardait toute sa reconnaissance pour la bienveillante neutralité de l'empire slave pendant la guerre de 1870. Un an plus tard, Andrassy était artisan de l'Alliance des trois Empereurs : à défaut d'une lutte directe avec la Russie il imagina une combinaison politique ; sous le manteau d'une coopération amiable, voire même intime, il se proposait de prendre l'immense empire dans les mailles inextricables d'un filet tissé des mains de ses propres diplomates.

Étrange alliance où des trois contractants l'un ne souhaitait que la brouille des deux autres ! Le véritable sentiment d'Andrassy ressort peut-être le mieux de la joie qu'il éprouva en apprenant la nouvelle de la première manifestation du rapprochement franco-russe. C'était en 1875, lors de la crise franco-allemande. Un haut fonctionnaire du Ministère des Affaires étrangères montra au comte Andrassy un télégramme de Pétrograd relatant les propos tenus par Gortchakoff à l'ambassadeur de France : « la Russie saurait empêcher l'Allemagne d'attaquer la France ». Interrompant presque brutalement son subordonné, Andrassy lui jeta : « Laissez-moi donc tranquille avec de pareilles bêtises, cela ne peut pas être vrai, c'est une pure invention. » Mais lorsqu'il lui fut répondu que le télégramme venait de l'agence officielle de Pétrograd « Andrassy se laissa emporter par une explosion d'enthousiasme illimitée. Il sauta de son fauteuil, et lança trois fois de suite, comme le font les enfants, ses jambes en l'air. Il s'exclama, débordant de joie : « Cela, Bismarck ne lui pardonnera jamais. »

Il est probable que si Novikoff eût pu le voir dans cette position édifiante il aurait eu des doutes sur la solidité de « la chaîne des temps renouée entre l'Autriche et la Russie par-dessus les malentendus d'une longue série d'années » et se serait abstenu de prôner avec tant d'emphase — encore en 1876 — le « retour aux glorieuses traditions de Catherine et de Joseph II »...

* * *

Le 26 Juin 1876, l'Autriche-Hongrie et la Russie conclurent l'entente de Reichstadt, complétée par deux conventions secrètes signées le 6 mars 1877. Jusqu'à présent, ni de l'un ni de l'autre côté, le texte complet de ces conventions secrètes n'a été publié. M. Goriaïnow s'est contenté, dans son livre, de les exposer et de les commenter sans reproduire *in extenso* des documents d'un aussi grand intérêt historique. M. Wertheimer non plus, n'a pas trouvé place dans ses trois volumes pour le texte complet des conventions. Au moins il nous en cite plusieurs articles — et des plus importants.

L'article IX de la convention additionnelle signée le 6/18

mars 1877 réglait l'attitude générale de l'Autriche-Hongrie et de la Russie, en cas d'une dissolution complète de la Turquie :

Les conséquences de la guerre et les remaniements territoriaux qui résulteraient d'une dissolution éventuelle de l'empire ottoman seront réglés par une convention spéciale et simultanée.

L'article 3 précisait les limites de l'affranchissement des Slaves balkaniques :

En cas d'un remaniement territorial ou d'une dissolution de l'empire ottoman, l'établissement d'un grand État compact, slave ou autre, est exclu ; en revanche la Bulgarie, l'Albanie et le reste de la Roumélie pourraient être constitués en États indépendants.

Le « Résumé des pourparlers secrets de Reichstadt du 8 juillet 1876 » (dont l'exemplaire porte, d'après M. Wertheimer, l'annotation d'Andrassy : « écrit par Novikoff sous ma dictée aussitôt après l'entrevue de Reichstadt et communiqué au cabinet russe ») accordait une partie de l'Herzégovine au Monténégro, une partie de la Bosnie à la Serbie, et définissait le sort des deux provinces :

Le reste de la Bosnie et de l'Herzégovine serait annexé à l'Autriche-Hongrie.

D'autre part, M. Kartzeff, dans ses mémoires déjà cités (*Sous les coulisses de la diplomatie*) donne le texte des articles qu'il emprunte à la *Description de la guerre russo-turque de 1877-78 publiée par la commission historique militaire du grand état-major russe* dont je n'ai pu consulter l'original. Ce texte est aussi formel que celui de M. Wertheimer :

La Russie laisse à l'empereur d'Autriche-Hongrie le choix de l'époque et des moyens pour annexer la Bosnie et l'Herzégovine.

Enfin il était stipulé que *Constantinople serait ville libre.*

Ces conventions étaient conclues dans le secret le plus profond, tout particulièrement à l'égard du comte Ignatieff. Celui-ci n'apprit leur teneur qu'au moment de son départ à San-Stéfano pour discuter, avec la Sublime Porte vaincue, les conditions préliminaires de la paix. C'était Andrassy qui avait exigé cette précaution contre Ignatieff : Gortchakoff l'avoua en présence de l'empereur.

Dès lors, tous les efforts qu'aurait pu faire Ignatieff à Constantinople pour la réalisation de son propre programme étaient voués à un échec certain. Ses actes, quelque pût être sa

passivité, à laquelle il s'était résigné de lui-même, devaient fatalement être en contradiction avec la politique de son gouvernement.

En marge d'un rapport d'Ignatieff qui avertissait la Russie des intrigues et visées autrichiennes un peu avant la guerre en Orient, peu conformes à l'amitié que la monarchie danubienne affichait à l'égard de la Russie, l'empereur Alexandre mettait cette annotation sévère pour son ambassadeur à Constantinople : « Je ne comprends pas ainsi l'honnêteté des relations avec les puissances et je compte que M. Ignatieff sera plus raisonnable. » Rarement situation pareille fut fait à un ambassadeur !

*
* *

A quels mobiles avait obéi la diplomatie russe en concluant les conventions secrètes avec le cabinet de Vienne?

De prime abord, il semble qu'elle voulait seulement, en cédant la Bosnie-Herzégovine, garantir le flanc droit de son armée en cas de guerre avec la Turquie. C'eût été payer assez chèrement la neutralité, même bienveillante, d'un pays : en vérité, tout porte à croire que l'empereur Alexandre II croyait que, sur la base des conventions, l'Autriche-Hongrie s'allierait à la Russie dans une action contre l'empire ottoman. « L'Alliance des trois Empereurs », à ses origines, ne prévoyait-elle pas, dans son fond, pareille collaboration? Sans se la promettre en des termes formels, comme aurait voulu l'archiduc Albrecht, Alexandre II et François-Joseph avaient stipulé dans l'article 3 de l'entente du 6 juin 1873 que « si à la suite de cette entente une action militaire devenait nécessaire, elle serait réglée par une convention spéciale à conclure entre Leurs Majestés ».

Mais le cabinet de Vienne, après avoir fomenté l'insurrection bosniaque et ouvert de la sorte toute la crise d'Orient, n'était point disposé à faire le moindre geste pour aider la Russie; il se préparait tout simplement à s'annexer sans coup férir les deux provinces, en laissant à la Russie tous les risques et les sacrifices d'une guerre.

Cependant Alexandre II, aussitôt après l'entrevue de Reichstadt, fit des propositions fermes à François-Joseph.

Dans une lettre datée du 10 octobre 1876, il insistait d'abord sur la nécessité d'obtenir de la Porte une autonomie pour les pays balkaniques, autonomie qui ne resterait pas lettre morte. En cas de refus, il rappellerait l'ambassadeur de Russie à Constantinople; il proposait d'engager, dès le début du printemps, les opérations communes contre la Turquie. Il serait disposé, ajoutait-il, à régler immédiatement tous les détails d'un accord militaire austro-russe (ce qui prouve qu'il avait en vue la clause que nous venons de mentionner plus haut de « l'Alliance des trois Empereurs »).

Mais François-Joseph eut tôt fait de détruire l'illusion du souverain. Dans sa réponse du 23 octobre 1876, il déclara qu'il n'entrait pas dans ses vues pas plus qu'il ne correspondait aux intérêts de la monarchie, de précipiter la dissolution de l'empire ottoman. Le mieux serait d'attendre patiemment les événements. Or personne à ce moment ne croyait plus au maintien de la paix, étant donnée la faillite de la politique de la « pression amicale » sur la Porte. Alexandre II prit son parti de l'abstention de l'Autriche : le 3 novembre 1876, il écrivait à François-Joseph qu'il n'avait plus le courage d'assister au martyre des population schrétiennes dans les Balkans; il était décidé, pour sa part, à mettre fin à cet état de choses devenu intolérable ; il regrettait que François-Joseph hésitât encore à s'associer ouvertement avec lui, toutefois il comptait toujours sur « l'appui indirect de l'Autriche ».

A partir de ce moment, la cession de la Bosnie-Herzégovine devenait effectivement le prix de la neutralité austro-hongroise et les conventions de Reichstadt un « marché des dupes » sans précédent dans l'histoire.

M. Wertheimer n'exagère pas lorsqu'il résume l'œuvre accomplie alors par Andrassy :

« L'entrevue de Reichstadt n'a pas prévenu une guerre entre la Russie et la Turquie, mais entre nous (Autriche-Hongrie) et l'empire du tsar. Il est d'une portée incalculable qu'à Reichstadt aient été jetées les bases sur lesquelles notre monarchie s'est érigée pour devenir une puissance de tout premier plan en Orient. Depuis, tous les efforts qu'a faits la Russie pour obtenir la suprématie en Orient se sont brisés contre la situation puissante que nous y avons acquise. »

Donc, la Russie consentit à limiter d'avance tous les succès qui pourraient résulter pour elle de ses victoires futures. Ses diplomates n'osaient plus dorénavant envisager aucune solution qui ne fût pas acceptée par le cabinet de Vienne. C'est dans cet état d'esprit qu'ils ont entrepris la guerre contre la Turquie.

Et l'Autriche? A un si bon prix, elle voudrait du moins se montrer dorénavant la « bonne et désintéressée alliée » de la Russie? Non pas. Sitôt le gain assuré, Andrassy conclut avec une autre grande puissance, l'Angleterre, une entente secrète dirigée contre la Russie ! Son biographe dit que ce fut pour le cas où la Russie violerait ses promesses. En réalité c'était pour étouffer définitivement l'empire slave.

Les déclarations secrètes qu'échangèrent le cabinet de Vienne et de Londres quelques mois après l'entrevue de Reichstadt contenaient les articles suivants rédigés par Andrassy :

1° En aucun cas une puissance quelconque ne peut avoir le protectorat exclusif sur les populations chrétiennes des Balkans ;

2° Aucun État n'a le droit de prétendre à régler seul et définitivement les conséquences de la guerre russo-turque sans coopération des autres puissances protectrices.

3° La Russie ne pourra pas faire des acquisitions territoriales quelconques sur la rive droite du Danube, pas plus qu'elle ne pourra annexer ou dominer la Roumanie.

4° La prise de Constantinople par la Russie est exclue.

5° Aucun grand État slave ne doit être formé au détriment de la population des Balkans; tout au plus pourra-t-on accorder une autonomie politique avec un chef indigène en tête.

6° Les Dardanelles continuent à rester fermées : une modification à ce sujet nécessite l'approbation de toutes les puissances protectrices.

***

La guerre déclarée, les Russes, après une résistance longue et inattendue des Turcs (le moment propice pour l'ouverture des hostilités, en dépit des avertissements du comte Ignatieff, n'avait pas été saisi, et les Turcs avaient eu le temps de se préparer sérieusement), s'emparent de Plevna. La route vers

Constantinople est ouverte : les troupes russes la descendent, irrésistibles. Alors, une lutte dont on ne peut se figurer l'acharnement commence à se livrer dans les coulisses de la diplomatie européenne, en même temps qu'entre les deux courants opposés de l'opinion russe.

Le jour de la prise de Plevna, le 1er décembre, Ignatieff, à l'écart depuis la déclaration de guerre, est appelé au conseil intime tenu chez le tsar. Là, il soutient avec force que l'erreur principale de la politique russe est de perdre de vue, sous l'influence de l'Autriche-Hongrie, le véritable sens de la mission historique de la Russie dans les Balkans. Il trace un projet de paix qu'il soumettra plus tard aux plénipotentiaires turcs à San-Stéfano. Il propose d'accorder à la Bosnie-Herzégovine l'autonomie, et surtout de régler le régime des Détroits selon la formule : « la sortie du lac intérieur qu'est la mer Noire pour la Russie, ne peut pas être identifiée au droit d'accès des navires des puissances non riveraines ». En tous les cas, il est indispensable que la paix soit conclue définitivement avec les Turcs sans aucun recours à une conférence européenne.

Mais Gortchakoff, lié à Andrassy par des promesses personnelles, avait, dès le début de la guerre, adopté le principe d'intervention des puissances européennes dans la paix russo-turque. Ignatieff échoue une première fois et est renvoyé du quartier général.

Deux mois s'écoulent. Les armées russes sont devant les murs de Constantinople. Vont-elles entrer à Tsar-Grad? Vont-elles planter la croix chrétienne, la croix orthodoxe sur Sainte-Sophie?

C'est alors seulement que l'empereur Alexandre II entrevoit combien les accords conclus avec l'Autriche-Hongrie contrecarrent la marche des événements. A Ignatieff, appelé à nouveau, il dit, les larmes aux yeux : « Tout paraît marcher actuellement — selon vos désirs — et nous nous rapprochons de Constantinople. Dieu m'est témoin que je ne voulais qu'une juste satisfaction accordée à la Russie et une amélioration réelle de la situation des chrétiens en Turquie. Je déplore tant de sang versé. Ce sont les Anglais qui en sont responsables devant l'histoire. Leurs conseils ont ruiné le malheureux

sultan et m'ont forcé d'aller plus loin que j'en avais l'intention [1]. »

Quoi qu'il en soit, il faut faire son choix. Le tsar tient un conseil décisif le 9 janvier au soir. Gortchakoff se prononce pour la conclusion immédiate de la paix, quitte à reviser le traité devant une conférence européenne : il est sûr, dit-il, de l'appui de Bismarck et d'Andrassy ! Quant à Constantinople, le tsar a donné, n'est-ce pas, sa parole d'honneur sacrée qu'il n'avait aucune intention de le prendre?

Ignatieff contredit Gortchakoff. Si on ne peut pas entrer positivement à Constantinople, rien n'empêche d'occuper les hauteurs qui le dominent ainsi que Gallipoli, ce qui revient au même. La marche vers le Bosphore et les Dardanelles s'impose et seule pourrait compenser tout le sang versé en Turquie. Avant qu'on procède à la conclusion de la paix, il est nécessaire d'envahir le maximum du territoire ottoman. La question des Détroits doit être résolue d'une façon définitive. Comme il est difficile de se passer de l'assentiment des puissances pour modifier les traités de 1856 et 1871 (traité de Londres et traité de Paris), Ignatieff concède de réserver à l'examen des puissances les articles du traité de paix à conclure entre la Russie et la Turquie qui se rapportent directement aux stipulations des traités de 1856 et 1871. Toutefois, il est désirable de joindre au traité russo-turc la clause secrète suivante : « Si les puissances insistent pour l'ouverture des Détroits, la mer Noire sera déclarée ouverte en temps de paix et fermée à la déclaration de guerre entre les puissances européennes pour tous les navires de guerre battant pavillon des puissances non riveraines de la mer Noire. » Quant à la Bosnie-Herzégovine il serait profondément injuste de donner à l'Autriche les Slaves qui ont les premiers levé l'étendard de la révolte contre les Turcs.

Après une discussion passionnée, le tsar se range à l'avis du comte Ignatieff, sauf pour ce qui concerne la Bosnie-Herzégovine.

1. L'empereur Alexandre se trompait encore : c'était l'Autriche-Hongrie qui, en réalité était responsable de la guerre ; et c'est elle qui à ce moment entraînait l'Angleterre dans une action commune afin d'annihiler les résultats des victoires russes tout en en profitant largement.

La conception slavophile triomphe à ce moment-là. Le 12 janvier, l'empereur télégraphie au généralissime, le grand-duc Nicolas (l'aîné), de marcher sur Constantinople pour en occuper les hauteurs, selon les idées d'Ignatieff.

Le même jour, Ignatieff quitte Pétrograd pour rejoindre le quartier général et apparaître devant Tsar-Grad comme grand signataire de la paix, de *sa* paix slavophile qu'il croit être le couronnement de toute sa vie politique. Son triomphe est de courte durée.

Aussitôt après son départ, arrive à Pétrograd une missive de François-Joseph, en date du 8 janvier 1878 adressée à l'empereur Alexandre avec un document intitulé : *Observations sur les notices*, qui contient une critique des préliminaires de paix proposés par Ignatieff et que le cabinet de Pétrograd avait cru devoir communiquer à Vienne en témoignage de sa bonne amitié. Andrassy y proteste contre la formation d'une grande Bulgarie et déclare n'admettre des acquisitions russes quelconques en Asie qu'à condition de recevoir des compensations, car l'annexion de la Bosnie-Herzégovine réservée à l'Autriche-Hongrie ne serait pas, dans ce cas, d'un prix suffisant. A ce propos, il ajoute : « Nous estimons qu'il est de notre devoir de relever l'omission que nous croyons accidentelle, de la partie de nos arrangements en vertu desquels la Bosnie et l'Herzégovine pourraient être annexées à l'Autriche-Hongrie en cas d'un remaniement territorial ou du rétablissement des anciennes frontières en Bessarabie. » Sur un ton plus tranchant encore, les *Observations* s'élèvent contre la prétention de la Russie de conclure une paix définitive avec la Turquie sans le consentement des autres puissances. On ne peut pas comparer, dit Andrassy la situation actuelle à celle qui a suivi la guerre franco-allemande. L'Allemagne et la France, écrit-il, étant deux États indépendants pouvaient traiter sans qu'aucune autre puissance en Europe eût le droit de s'en mêler. La Turquie, par contre, est sous la protection de l'Europe. En tout cas, l'Autriche-Hongrie serait la dernière puissance qui resterait spectatrice impassible devant le grand bouleversement qui se prépare à sa frontière.

Et les *Observations* se terminent en insistant sur la prétendue amitié austro-hongroise pour la Russie ; dès le début

de la guerre, y est-il dit, l'Autriche s'est opposée à toutes les idées interventionnistes anglaises !

Sur Gortchakoff les *Observations* produisent un effet foudroyant et il télégraphie à tous les endroits où il pensait pouvoir atteindre Ignatieff pour modifier les instructions premières. Le 18 janvier il lui envoie la dépêche suivante : « Andrassy nous a déclaré qu'après avoir pris connaissance de nos conditions de paix, il ne peut pas accepter que nous traitions en tête à tête avec la Porte et qu'il serait forcé de donner sa démission si nous n'acceptions pas une conférence européenne qui ratifierait la paix. Je lui ai répondu que nous ne nous proposions pas de résoudre les questions ayant une importance européenne; qu'une fois l'armistice conclu sur la base de nos conditions préliminaires, nous n'aurions rien contre une entente européenne ; que les pourparlers que vous menez seront essentiellement préliminaires et que l'Autriche-Hongrie peut proposer aux grandes puissances, soit une conférence des ministres des Affaires étrangères, soit tout autre mode des représentations européennes. Dans vos conditions préliminaires, passez sous silence la question des Détroits comme une affaire exclusivement et manifestement européenne. »

Ignatieff est à peine remis de l'émotion causée par ce changement de front qu'il apprend à Bucarest que le grand-duc Nicolas, généralissime, vient de signer l'armistice sans exécuter la marche vers Constantinople, ordonnée par l'empereur. Il comprend que Gortchakoff et ses ambassadeurs à Vienne et à Londres, Novikoff et Chouvaloff, ont dû, en même temps que lui, inonder le quartier général de dépêches alarmantes. Aussitôt, et par ordre de l'héritier du trône qui se trouvait également à Bucarest, il accourt au quartier général. Au grand-duc Nicolas, il demande la raison d'être de son attitude.

Le généralissime lui répond que les troupes sont fatiguées, qu'elles n'ont plus de chaussures, que leurs vêtements sont en lambeaux après la traversée des Balkans, que l'artillerie est encore loin, que les batteries dont on dispose ne sont pas suffisantes et n'ont pas assez de munitions, que les fantassins n'ont plus de cartouches, de sorte qu'avant trois semaines, il serait impossible de recommencer une action. En outre, les routes

sont devenues impraticables à cause de la boue. Quant au télégramme du tsar, lui ordonnant l'avance sur Constantinople il ne l'a pas reçu. Ignatieff désorienté voit que l'état-major tout entier ne songe qu'à la paix ; tout le monde lui dit : « Faites-la rapidement et laissez-nous retourner dans nos foyers. Lâchons ces Bulgares pour lesquels nous nous sommes engagés si loin. »

Le lendemain, Ignatieff apprend que le télégramme du tsar a été remis en mains propres au généralissime, le 19 janvier, quelques heures avant la signature de l'armistice. Il ne cache pas sa découverte au grand-duc qui, confus, lui répond : « Oui, le malheur est que le télégramme est venu trop tard. Nelidoff s'est entretenu déjà avec les plénipotentiaires turcs et moi j'ai donné ma parole d'honneur et ne peux la retirer. J'ai donc été obligé de signer l'armistice. Que veux-tu de nous? » Ignatieff de répondre : « Je voulais simplement vérifier le fait que l'autorisation du souverain d'avancer vers Constantinople vous est bien arrivée; mais permettez-moi de vous dire que si vous n'étiez pas grand-duc mais simple généralissime, vous auriez à encourir une grande responsabilité. Même si vous n'aviez pas reçu l'autorisation du tsar, le devoir du chef de l'armée était de ne pas se laisser entraîner dans les pourparlers avec les Turcs qui dans un armistice cherchent leur salut, mais de marcher irrésistiblement en avant en les chassant jusqu'aux rives du Bosphore avant qu'ils eussent le temps de se réorganiser après la défaite et que les Anglais intervinssent. »

Ignatieff n'est pas découragé. Il continue envers et contre tous, à exiger la marche vers Constantinople, malgré l'armistice. Dix jours après, ordre arrive de l'empereur d'entrer à Constantinople parce que l'escadre britannique s'avance vers la Corne d'Or, comme le prévoyait Ignatieff. Mais à ce moment il était déjà trop tard, ainsi que l'explique très bien dans ses *Souvenirs*, le général Skalon, qui a fait la campagne de 1877-78 ; l'armée turque s'était organisée et attendait avec des forces considérables ; les troupes russes étaient très fatiguées, et au cas d'une attitude hostile de l'Europe, notamment de l'Autriche-Hongrie, pouvaient être coupées de toutes leurs lignes de communication.

Andrassy de son côté déploie une activité fébrile pour coaliser l'Europe contre la Russie.

Dans un conseil tenu à Vienne, le 15 janvier 1878, sous la présidence de François-Joseph, il propose de déclarer la guerre à la Russie; mais, deux jours plus tard, la reine Victoria, dans son discours du trône, désavoue les intentions belliqueuses de son premier ministre, lord Beaconsfeald, le signataire de sa convention austro-anglaise; ce qui arrache au haineux Magyar cette exclamation : « Le discours du trône a produit non seulement en Autriche-Hongrie, mais dans l'Europe tout entière une très mauvaise impression. »

L'annonce de l'armistice et la communication de préliminaires de paix crée pour Andrassy une situation plus favorable. Il écrit à l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Londres qu'il fait les démarches nécessaires pour amener l'Angleterre à intervenir les armes à la main contre la Russie. Toutefois, il voudrait éviter une action commune, pour qu'aux yeux de l'Europe il n'existe pas d'alliance austro-britannique trop apparente. « Si nous marchons séparément mais en communion d'idées, notre position aura alors l'air d'exprimer l'opinion européenne et les autres puissances protectrices ne protesteront pas. » C'est ainsi qu'Andrassy mettait en pratique le principe de « l'Alliance des trois Empereurs ».

Mais là où il avait beau jeu, c'est quand il insistait sur l'infidélité de la Russie qui n'avait pas voulu, elle non plus, remplir les engagements de Reichstadt. Ce n'est pas sans raison que même l'empereur Guillaume Ier, connu par son attachement sincère à la cour russe, disait que la Russie devait tenir la promesse de ne pas former un grand État slave dans les Balkans (la Grande-Bulgarie).

Ignatieff cependant, arrive à persuader Gortchakoff, qui à cette heure critique avait perdu le gouvernail, de la nécessité de conclure la paix sur les bases des instructions premières données au mémorable conseil de l'empereur. Et c'est ainsi que les préliminaires de paix de San-Stéfano furent signés.

Succès éphémère : tout était préparé dans les chancelleries pour « reviser » l'œuvre d'Ignatieff. Le congrès de Berlin effacera d'un coup d'éponge le traité préliminaire de San-Stéfano. Le grand slavophile Axakoff prononcera un discours

enflammé contre l'humiliation de la Russie ; mais il sera hautement désavoué par le tsar en personne : le comité slave de Moscou sera fermé par ordre des autorités, l'idée slavophile aura vécu...

La Russie est refoulée de Byzance, l'Autriche-Hongrie triomphante inaugure sa politique impérialiste dans les Balkans.

*
* *

Il manquait à l'œuvre entreprise alors par la Russie un élément essentiel pour assurer son succès : le « chemin de Byzance » apparaissait trop comme une idée pure et ne s'imposait pas comme une nécessité économique.

Le Sud de la Russie n'était pas encore ce foyer d'activité humaine que nous connaissons. Les grandes régions de blé étaient alors toutes situées dans le centre de la Russie : l'exportation des céréales se faisait par les ports de la Baltique ; bien peu de gens soupçonnaient l'avenir d'Odessa, de Nicolaieff ou de Rostoff. L'industrie pétrolifère et le transport par la mer Noire de quantités considérables de naphte de Caucasie vers les ports les plus éloignés du globe n'étaient pas prévues. Là où aujourd'hui, les cheminées des hauts fourneaux crachent la fumée noire, il n'existait que d'immenses steppes incultes.

Ce sont les étrangers, l'Anglais John Hughes en tête, qui, au moment même où Moscou panslaviste croyait forcer le chemin de Byzance par les vertus de sa foi orthodoxe, jetaient les bases de l'organisation industrielle du bassin du Donetz dont on connaît le prodigieux essor. Ce sont les étrangers, gens d'Occident, qui ont préparé la poussée actuelle de la Russie vers Byzance, dictée non pas par l'idée slavophile, mais bien par d'impérieuses nécessités économiques.

MAX HOSCHILLER

AVEC LES FUSILIERS MARINS

Le 7 octobre, à quatre heures du matin, le bataillon de marins dont je faisais partie arrivait à Saint-Denis, venant de Dugny. Une heure après, nous embarquions dans un train composé de wagons à bestiaux, et d'une voiture de voyageurs réservée aux officiers. Le but du voyage était Dunkerque, nous avait-on dit.

Arrivés à Dunkerque, des officiers d'état-major vinrent nous apporter l'ordre de continuer sur Gand. Pourquoi Gand? Les bruits les plus divers avaient circulé sur notre envoi à Dunkerque. Armement des forts en vue d'un siège? Formation d'un corps de débarquement pour aller au Slesvig? Nous avions espéré que ce dernier « tuyau » était le bon. Il apparaissait maintenant, par notre envoi à Gand, que ce n'était pas cela.

Le froid était venu avec la nuit. Dans leurs wagons à bestiaux, mal joints, nos hommes gelaient. A l'arrivée, le matin, ils paraissaient tout engourdis en descendant sur le quai de la gare flamande.

Le lendemain matin, vendredi 9 octobre, après un court repos à Gand, et une excellente nuit au collège des Pères Joséphistes de Melle, nous allions occuper des positions sur la route de Quatrecht, au sud-est de Gand, et tout près de l'Escaut.

Notre mission, nous dit-on, consistait à arrêter un corps

allemand qui marchait vers l'Ouest, et d'empêcher ainsi l'investissement d'Anvers. En réalité, la grande place forte belge était tombée la veille et le but de notre action était de protéger la retraite de ses garnisons belge et anglaise.

A six heures du matin, A., mon capitaine, me dit de prendre le commandement du premier peloton, fort à ce moment de 125 hommes, et d'occuper une tranchée à gauche de la route, entre celle-ci et l'Escaut.

A cinquante mètres en avant de ma tranchée, sur le bord de la route, se trouvait une petite maison. J'y installe mon adjudant S., avec une dizaine d'hommes. Pour surveiller l'Escaut, qui est masqué par une levée assez haute, je place des sentinelles soutenues par un petit poste.

De ma tranchée, assez mal faite et peu profonde, je prends en enfilade toute la partie de la route comprise entre le village et la maison occupée par S.

A l'entrée du village que j'aperçois à sept cents mètres, la route fait un coude qui m'empêchera de voir l'ennemi avant qu'il débouche. A gauche des dernières maisons, dans la prairie qui borde l'Escaut, une grande usine, entourée d'une palissade de bois, masque la vue.

Par contre, je vois les terres labourées, qui, de l'autre côté de l'Escaut, vont en pente douce jusqu'à un petit bois distant de huit à neuf cents mètres.

A partir de huit heures, l'exode général des habitants de Quatrecht commence. Les Allemands sont signalés, et les paysans s'empressent sur la route, portant ce qu'ils ont de plus précieux dans des baluchons faits à la hâte de serviettes et de draps de lit. C'est un spectacle lamentable. Des femmes fuient, tirant un enfant par la main, un autre dans les bras. Les aînés suivent comme ils peuvent, chargés de paquets trop lourds.

Un peu plus tard, c'est B., qui, placé en grand'garde de l'autre côté de Quatrecht, se replie et reforme sur la route son peloton un peu débandé. Il a perdu plusieurs hommes, me dit-il. Les Allemands arrivent précédés de cyclistes. Nous allons recevoir leur premier choc.

Voici maintenant une auto-mitrailleuse belge qui recule en tiraillant dans la direction du village.

Le mitrailleur de l'auto crie en passant à la droite de ma tranchée :

— Rien à faire ! Ils sont trop nombreux et ont du canon. Il faut se replier.

Et voilà quatre ou cinq de mes hommes qui se lèvent et font mine de lâcher pied en me criant :

— On nous donne l'ordre de nous replier !

Revolver au poing, je me précipite :

— Moi seul puis vous donner l'ordre de retraite, et ce n'est pas mon intention. Reprenez votre poste, ou sans cela, gare la casse !

Tout rentre dans l'ordre. Depuis, ces hommes se sont toujours bravement comportés.

Déjà, les premières balles ont commencé à siffler. Zze... Zze... J'ai regagné ma place, à la gauche de la tranchée. Instinctivement, aux premiers coups, je salue un peu.

On aperçoit quelques manteaux gris qui s'avancent derrière les arbres, là-bas, à la sortie du village :

— Feu de salve, sur la route entre les dernières maisons Hausse de quatre cents mètres. Visez bas, garçons. Joue... Feu !

Les coups de fusil crépitent, mais nous « déchirons de la toile ».

— Ce n'est pas un feu de salve, cela ; recommençons. Attention à mon commandement. Même but, même distance. Joue... Feu !

A la troisième salve, on n'entend plus qu'un coup de fusil. C'est ce que je veux ; j'ai mes hommes en main et pourrai contrôler la consommation de munitions.

Dans sa maison, mon adjudant S. a aussi ouvert le feu.

La bataille est engagée !

Un moment après, un obus passe en sifflant au-dessus de nous. Il va éclater loin derrière. Aussitôt, un autre éclate devant la tranchée. Diable ! la fourchette ! gare le coup suivant ! Mais d'où cela vient-il? Les jumelles. Des chevaux à l'entrée du village. Serait-ce l'attelage d'une pièce qui serait en batterie là?

— Feu de salve, même but, même distance !

A ce moment, je vois nettement le feu de la pièce. Elle est bien à l'endroit que je vise. Le projectile passe juste au-dessus

de ma tête et va s'enfouir, sans éclater, à vingt mètres derrière la tranchée.

Une estafette vient me dire de la part du commandant qu'il m'autorise à me replier, si je souffre trop du feu de l'artillerie.

Je n'en souffre pas encore, mais il faut faire taire cette pièce dont le tir va bientôt être réglé.

— Attention... feu !

Au delà de la route, à ma droite, d'autres feux de salve tirés par A. avec le restant de la compagnie, crépitent.

Les jumelles. A l'entrée du village, au milieu de la poussière, des chevaux se cabrent, des hommes s'agitent. Nous continuons à tirer. La pièce allemande, si audacieusement mise en batterie entre les maisons, se tait. Elle a été démontée par le feu d'A. et par le mien, car nous n'en avons plus entendu parler de la journée.

C'est égal, sa fourchette n'était pas mauvaise et il était temps ! Un de mes hommes me montre trois balles de shrapnell tombées à côté de lui. Ce sont sans doute celles du second coup, qui était court.

On dirait des billes, comme celles avec lesquelles joue mon fils.

*
* *

Le surlendemain de la bataille de Quatrecht, à huit heures du soir, nous recevions l'ordre d'évacuer Gand et partions dans une direction inconnue de nous, les subalternes. Notre mission était remplie ; les Allemands arrêtés n'avaient pu couper la retraite de l'armée d'Anvers. Il fallait nous « décrocher », car, brigade de 6 000 hommes, nous n'étions pas en force.

La traversée de la ville fut triste. Les rues, bordées d'une foule compacte venue pour nous voir passer, étaient à peine éclairées. Les habitants poussaient de timides cris de « Vive la France ! » Comprenaient-ils, les pauvres gens, que les nécessités de la stratégie contraignaient nos chefs à abandonner leur ville aux Allemands? Que se passa-t-il, le lendemain, quand ceux-ci arrivèrent sur nos talons? Je me demandais si les Gantois, comprenant notre lâchage, n'allaient pas nous jeter des pommes cuites. Mais non, seuls les cris de « Vive

la France », un peu rares, nous accompagnèrent jusqu'aux dernières maisons de la banlieue.

Après avoir marché toute la nuit sur les routes pavées, nous arrivions à cinq heures du matin, éreintés, dormant debout, à Aeltre. Un bruit inquiétant circulait : notre convoi aurait été enlevé avec son escorte. Il n'en était rien, heureusement.

Chacun dut se débrouiller pour loger ses hommes. Je trouvai, près de la place, une grange et un grenier à foin pour ma section, un lit pour moi.

A midi, nous repartions et prenions nos cantonnements le soir à Thielt, dans un grand couvent inachevé. Il n'aurait pas fallu une alerte cette nuit-là ! Nos hommes étaient répartis dans les quatre étages de cette énorme bâtisse en construction avec des escaliers sans rampes et, pour toute lumière, celle fournie par nos mauvaises lanternes de campagne.

Autre nuit à Thourout, tranquille.

A Cortemark, nous recevons l'ordre de faire des tranchées. Allons-nous enfin cesser cette retraite et faire front? Tout semble l'indiquer. Nous avons rencontré, depuis Gand, beaucoup de détachements anglais. Nous pouvons être un tronçon d'une ligne qui partirait d'Ostende ou de Zeebrugge.

La nuit se passe tranquillement. Pour moi cependant, elle est tout à fait blanche, car je suis envoyé en grand'garde à huit cents mètres des tranchées. Sur le chemin de fer, les trains sont refoulés vers le Sud sans discontinuer.

Au matin, ordre de départ.Nous ne devons plus nous arrêter qu'à Dixmude, où, enfin, nous faisons front. La ligne où l'état-major a décidé d'arrêter les Allemands est celle de l'Yser. Il est impossible du reste d'aller plus loin, si l'on tient à conserver au roi Albert un morceau de son royaume.

*
* *

Un matin, par beau temps et grand vent, nous partons en colonne par quatre sur la route de Dixmude à Keyem. Depuis huit jours, nous avions repoussé victorieusement les attaques incessantes des Allemands. Nos tranchées suivent la rive gauche de l'Yser et font une boucle qui enserre Dixmude. Le

bombardement que nous avons essuyé a été très violent, et, déjà, le campanile de la jolie église Renaissance est à moitié démoli par les obus. Depuis vingt-quatre heures cependant, nous nous sommes donné un peu d'air. La fusillade a cessé, l'ennemi s'est éloigné. Il est temps de passer à l'offensive, et d'occuper les villages environnants, dans le Nord.

A deux kilomètres de la ville, nous commençons à recevoir des coups de fusil.

— Tout le monde à l'abri, dans les fossés qui bordent la route !

Aussitôt, nous recevons une grêle de balles venant d'une petite ferme. Il faut y aller et l'enlever.

J'essaie d'abord de contourner un champ entouré de haies qui auraient dissimulé mon mouvement. Mais je suis bientôt arrêté par une clôture de fils de fer à ronces. Il faut passer de l'autre côté, à découvert, car je n'ai pas de cisailles.

Nous avançons dans un fossé tout juste profond de vingt centimètres. A ce moment arrive Hébert, le fameux éducateur d'athlètes, avec sa compagnie. Nous sommes en nombre maintenant, et au pas gymnastique nous entrons dans le clos de la ferme. Les Allemands ne nous y attendent pas, mais les balles y tombent comme grêle.

R. arrive avec deux mitrailleuses, puis B. avec une section. La mienne, couchée derrière une haie, commence à tirailler.

Mais nous sommes obligés de cesser le feu ; des pompons rouges se défilent entre l'ennemi et nous. Un de mes hommes a l'épaule fracassée par une balle.

Le commandant C. me donne l'ordre d'aller, à droite de la ferme, sous les peupliers, protéger la retraite des compagnies qui viennent de la gauche. Nous essuyons un feu intense. Les choses ont l'air de se gâter.

A ce moment, B., qui, la canne à la main, dispose tranquillement ses hommes à ma droite, reçoit deux balles. R., le mitrailleur, blessé une première fois, revient à ses pièces. Il reçoit dans la jambe une seconde balle, et un de ses hommes l'emporte d'autorité.

Pour gagner le poste qui m'est assigné, je fais un premier bond qui met ma section à l'abri du bâtiment de la ferme. La maison se compose de deux corps de logis, réunis par une

étable en planches. Les balles traversent naturellement ces planches, qui ne constituent pas un abri. Les hommes de B., privés de leur chef, ne l'ont pas remarqué, quittent la protection des briques, et sont décimés derrière l'étable. L'un d'eux, la gorge ouverte d'un trou gros comme le poing, le colonne vertébrale sans doute atteinte, erre comme un fou, sanglant, au milieu des balles.

Je crie à ces imprudents de se mettre à l'abri des murs en briques, et un second bond me conduit sous les peupliers. Par un hasard providentiel, je ne perds qu'un homme. Deux de ses camarades peuvent le transporter.

Je tiraille pendant une heure, au jugé, car je ne vois pas l'ennemi, jusqu'à ce que la retraite des compagnies du 1er régiment soit terminée. La compagnie de Hébert est venue se placer à ma droite. Un pauvre mathurin se traîne jusqu'à moi : il a une balle dans le ventre et demande qu'on l'emmène. Un de mes quartiers-maîtres se dévoue, le charge sur ses épaules, et par le fossé, tâche de gagner la route. « Du courage, mon gas. Tu en réchapperas. Mais fais ta prière. »

Le commandant C. arrive : « Déployez-vous avec la compagnie Hébert dans le champ de betteraves, et repliez-vous en tenant l'ennemi en respect. »

La place est chaude. Les balles pleuvent, et l'artillerie belge, qui nous croit moins en avant, tire trop court et nous arrose.

— Un zeppelin ! — me dit l'homme à ma droite.

Je regarde ; un ballon captif, une « saucisse » comme nous les avons baptisés depuis, s'est élevé au-dessus des lignes allemandes.

Par bonds en arrière, tout en tiraillant, nous nous rapprochons de la route de Dixmude et atteignons enfin une tranchée parallèle à cette route. Là, nous pourrons voir venir.

Au moment de sauter dans la tranchée, Hébert reçoit une balle dans l'épaule. Il souffre horriblement, et on est obligé de l'étendre.

Le commandant Varney est sur la route, fumant une cigarette, ses cinq galons d'or et son grand manteau au vent, avec un beau mépris des balles. Il me donne l'ordre de rejoindre A., qui est rentré à Dixmude.

Keyem n'est pas encore pris. Nous serons plus heureux demain !

Pendant ce temps, la « saucisse » que mon voisin avait pris pour un zeppelin, a réglé le tir des grosses pièces allemandes. La batterie belge qui nous soutient reçoit trois gros obus au moment où je passe près d'elle. Les explosions sont si formidables que j'ai l'illusion d'avancer sur un terrain miné.

*
* *

Après avoir passé quarante-huit heures dans la petite tranchée du passage à niveau, j'y fus remplacé par un détachement sous les ordres du premier maître M., et envoyé en réserve de secteur, avec mes quatorze hommes.

Il était huit heures du soir ; il nous fut attribué un bout de tranchée-abri à six cents mètres du pont de Dixmude. Mes sentinelles placées, je m'allonge dans la paille avec la satisfaction du monsieur qui voit s'achever un bombardement de deux jours, et m'endors.

A minuit, un bruit anormal me réveille. Des hommes courent sur la route en poussant des cris inintelligibles. Un clairon sonne des appels bizarres. Tout près, le son bien connu des mitrailleuses.

Ma sentinelle accourt :

— Des Allemands sur la route, lieutenant !

— Allons donc ! des Allemands à un kilomètre derrière nos lignes? à cinq cents mètres du pont gardé par nos mitrailleuses? Ce sont plutôt des Belges qui vont en réserve. Il faut y aller voir, quand même.

« Tout le monde debout ! Sac au dos !

J'arrive sur la route. Le tapage qui se menait sur ma gauche, tout à l'heure, s'entend maintenant dans le Sud.

M., le commandant des mitrailleuses, arpente la route en fumant sa pipe avec un calme olympien.

— On me dit que les Allemands viennent de passer ici, mais je ne puis y croire, capitaine. Que se passe-t-il donc?

— Ce sont bien des Allemands, mon cher ; comment ont-ils passé le pont? Je n'en sais rien. Toujours est-il qu'ici même ils viennent de tuer le docteur et l'abbé. De plus, nous sommes

inquiets du commandant Jeanniot qu'on ne retrouve nulle part. Vous feriez bien de vous porter à la tête du pont, où le commandant V. vous donnera des ordres.

— Colonne par un! Cousquer, mon ami, vous vous tiendrez en queue. Suivez-moi, garçons.

Nous faisons cinq cents mètres dans la nuit.

— Halte-là. Qui vive?

Je reconnais la voix d'Aldebert, l'enseigne mitrailleur.

— Troupe française.

— Avance au ralliement. — Et, à la cantonade : « Paré à tirer. »

Je m'avance :

— Pas de blague, Aldebert, c'est moi, X.

— Ah, c'est X., — dit la voix un peu enrouée du commandant V. — Nous croyions que les Boches venaient nous prendre à revers. Vous arrivez à pic, nous n'avions personne pour nous couvrir dans le Sud.

Je dispose mes hommes suivant les instructions du commandant V., puis vais à la tête du pont.

— Dites-moi un peu ce qui arrive. Je n'y comprends rien. On me dit que les Allemands sont passés ici? Comment est-ce possible?

— Voilà, — me dit Aldebert, — il y a une heure, nous voyons avancer une troupe en rangs serrés, de l'autre côté du pont. Nous la hélons. Pas de réponse. Nous supposons cependant que ce sont des Belges, et hésitons à tirer. Comment imaginer que des Allemands ont traversé nos lignes, puis Dixmude, en colonne par quatre? Quand nous nous apercevons de notre erreur, une soixantaine d'entre eux avait déjà passé le pont. Les mitrailleuses sont alors entrées en branle, et il doit y avoir quelques cadavres, sur la place, de l'autre côté. Nous verrons cela au jour.

Je retourne vers mes hommes, derrière les maisons qui bordent l'Yser. Une de nos voitures d'ambulance, traînée par un cheval blanc, s'avance au pas. Elle a l'air tellement pacifique que ma sentinelle n'a même pas l'idée de l'arrêter. Tout de même, il faut voir :

— Halte-là !

Je m'approche, le conducteur de cette ambulance française a un casque à pointe !

Le revolver sous le nez :

— Descendez de là, ouste ! et les mains hautes !

Mes hommes, accourus, entourent la voiture.

— Non, montez, vous. *Rouge Croix* !

Le candide Germain me croit tout de même plus naïf que de raison.

— Descendez de là, vous dis-je, ou je tire.

Un grand jeune homme blond, à lunettes d'or, se décide à sortir de la voiture. Mes hommes l'empoignent, le fouillent. Trois autres Boches le suivent.

— Conduisez-moi ces gaillards-là au commandant, et s'ils baissent les mains, n'hésitez pas à tirer.

— Soyez tranquille, lieutenant !

Mais il y a encore un Allemand, effondré sur le plancher de la voiture.

— Il est mort, — me crie dans un français hésitant, le conducteur qu'on entraîne. — Officier distingué, *décentes funérailles*.

Nous tirons, non sans peine, hors de la voiture, un cadavre sanglant. C'est celui de l'officier distingué.

Je vais retrouver mes prisonniers que l'on a fait asseoir par terre, le long d'un mur.

— *Very distinguished officer*, — *Decent funeral*, — me répète, en anglais cette fois, le conducteur de tout à l'heure. C'est décidément sa préoccupation dominante.

A l'aube, A., venant de Dixmude, arrive avec la compagnie. Il pousse devant lui un grand nombre de prisonniers faits en ville. Nous les fouillons un à un à leur passage sur le pont.

— Haut les mains ! *Hände in die Höhe !*

Dociles, ils se laissent faire, indiquant bénévolement où se trouvent leurs cartouches ou leurs revolvers de poche. Je note avec amusement un officier qui, ayant laissé tomber ses lunettes, demande poliment la permission d'abaisser les mains pour les ramasser.

Pendant ce temps, le jour s'est levé ; un jour blafard, maussade.

Je passe le pont avec Aldebert. La place est couverte de

cadavres. Nous remarquons que chacun d'eux porte les traces de cinq, de six balles.

— Mes compliments, Aldebert, vos mitrailleuses ont fait un travail soigné !

Il me faut aller retrouver mes hommes, je serre la main d'Aldebert.

Je ne l'ai pas revu. Il a disparu le 10.

*
* *

Je repasse le pont. Le commandant V. fait diriger sur l'arrière, sous bonne escorte, nos prisonniers. Ils sont couverts de boue. Leurs armes sont entassées dans un camion.

Quand je passe près de lui, le conducteur de la voiture arrêtée tout à l'heure me reconnaît, m'appelle :

— *Decent funeral.* — *Distinguished officer.*

C'est une obsession.

Mais quelle est cette troupe qui court là-bas, dans la prairie? Les jumelles. Les casques à pointe et les pompons rouges sont mêlés. Impossible de tirer sans attraper les nôtres. Cependant, nos hommes semblent être prisonniers des Allemands plus nombreux.

— Je crois imprudent de tirer, commandant. Je vais tâcher de les cerner.

— Inutile, voyez, — me répond V.

En effet, un groupe assez nombreux de marins arrive au pas gymnastique sur les Boches. Le groupe avançant toujours, se trouve bientôt masqué par les arbres.

Des coups de feu.

Quelques instants après, nos mathurins arrivaient avec deux douzaines de prisonniers. Sur des brancards, quelques morts des nôtres, parmi lesquels le commandant Jeanniot. Quelques blessés aussi.

Se voyant cernés, les Allemands avaient froidement fusillé leurs prisonniers.

Appuyé contre une maison, sur le bord du chemin, un Belge, la poitrine trouée, sanglante, hurle :

— Assassins ! J'étais prisonnier ! Je meurs assassiné !

*
* *

Le 1er novembre, nous quittons nos tranchées et venons en réserve générale, à deux kilomètres environ de Dixmude. A. va aux renseignements auprès de F., notre nouveau commandant, qui a remplacé le pauvre Jeanniot. A son retour, il me met au courant: nuit de repos, et, demain, nous irons avec la compagnie R. et des chasseurs à pied, enlever le château de Woumen.

Le 2, nous attendons toute la matinée l'ordre de départ, qui ne vient que vers deux heures. Les chasseurs à pied qui doivent combattre avec nous se défilent le long du chemin de fer et avancent sous les shrapnells avec une science de vieux guerriers. La « saucisse » est en l'air du côté de Keyem.

A deux heures, sac au dos. Nous gagnons le pont de Dixmude en deux files indiennes, sous les arbres qui bordent la route. A droite et à gauche, les obus tombent ferme, mais la route n'est pas trop arrosée.

Sur l'Yser, c'est une autre affaire. Le pont est visiblement surveillé par l'artillerie ennemie, et ses abords reçoivent une quantité très respectable de mitraille. De l'autre côté de la rivière, la place qu'il nous faut traverser est couverte par les balles qui viennent du château de Woumen.

A. m'appelle :

— Vous allez traverser le pont avec votre peloton, et irez le mettre à l'abri des maisons, dans la première rue à gauche.

— Parfait, capitaine.

Je regarde le chemin à parcourir : deux cents mètres à découvert, mais l'ennemi est loin et les balles doivent passer haut.

— Colonne par un ! Cousquer, vous vous tiendrez en queue, pour maintenir l'ordre s'il y avait de la casse.

— Compris, lieutenant.

Je prends la tête :

— Suivez-moi, garçons, et courbez-vous.

Au pas gymnastique, je traverse le pont suivi de mon monde. Je longe les maisons sur cette place où, l'autre jour, nos mitrailleuses ont fait du si bon travail. Zze... Zze... font les balles... Cloc... Cloc...

De temps en temps, je me retourne pour voir si tout va bien.

Fusil au poing, l'échine ployée en deux, mes braves mathurins courent derrière moi sans qu'un seul d'entre eux marque la moindre hésitation. Du reste, comme je l'avais prévu, les balles sifflent en l'air, trop haut. Nous arrivons à l'abri, dans la rue transversale, sans que personne ait été touché.

Quelques minutes après, A. me rejoint, sans dommage non plus, avec le reste de la compagnie.

Nous attendons là une heure, puis un cycliste nous apporte l'ordre d'aller à la sortie de Woumen, près du passage à niveau. La fusillade s'est tue, mais l'artillerie a recommencé sa musique. Des obus tombent sans discontinuer.

Il commence à faire nuit. Nous passons devant une maison qui brûle. Cloc... Cloc... Bon Dieu ! ces damnés Boches ne se sont tout de même pas mis dans le feu pour nous fusiller? Non, ce sont seulement des cartouches abandonnées qui éclatent une à une.

Nous arrivons derrière le moulin. Une pièce de 75 ouvre le feu sur le château que nous devons attaquer. La nuit noire est éclairée par deux ou trois incendies et par les éclairs répétés du canon. Des chasseurs à pied sont massés le long des maisons.

— Bonjour, mon oncle, comment allez-vous?

Je me retourne et vois mon neveu Robert, le nez emmitouflé dans une grande écharpe. Sa figure imberbe et rose disparaît à moitié dans la laine. Sur sa capote d'infanterie, un revolver. Tel un vieux grognard, il fume tranquillement sa pipe.

J'étais tout ému de rencontrer cet échappé de collège, camarade de mon fils encore à l'école, dans de telles circonstances. Il commandait, m'expliqua-t-il, une compagnie de chasseurs, son capitaine et son premier lieutenant ayant été tués. Ses hommes étaient là, appuyés contre les murailles percées de trous d'obus. C'étaient pour la plupart de vieux soldats, avec de grosses moustaches et des barbes hirsutes, de vrais « poilus ». Ils allaient marcher au feu et sans doute à la mort sous les ordres de cet enfant.

Cependant, la pièce de 75 a cessé de tirer. Nous recevons l'ordre de nous porter en avant. A. ayant placé sa compagnie derrière le mur du cimetière m'en laisse la charge, et va aux ordres suivi de Biniou, notre clairon.

L'extrémité du mur, à l'angle extérieur du cimetière est à

moitié démolie. De l'autre côté, dans le cimetière, sont des chasseurs à pied, peut-être la compagnie de Robert? L'artillerie a cessé son vacarme, mais les balles sifflent, Zze..., Zze... J'avance pour voir un peu ce qui se passe, la tête près du mur ébréché.

Brusquement, un éclair. Quelque chose vient frapper ma capote à hauteur du cœur.

— Qu'est-ce? — dis-je machinalement.

— C'est une balle, mon lieutenant, me répond en riant un chasseur qui se tient de l'autre côté du mur. Même, elle ne vous a pas passé loin de l'oreille !

Je vois en effet le point d'impact de la balle sur le mur à moitié démoli. Ce qui m'a frappé la poitrine, c'est un morceau du mortier qui scelle les briques. Tout va bien.

Un adjudant de chasseurs arrive. Il commande la compagnie à côté de nous. Tous ses officiers sont morts.

— Le commandant demande votre clairon, pour sonner la charge, mon lieutenant.

Biniou est parti avec A., mais les voici qui reviennent.

— J'ai perdu mon biniou à Keyem.

— Va quand même trouver le commandant, on te trouvera un clairon.

Biniou s'éloigne.

— Est-ce que nous allons franchir les cinq cents mètres qui nous séparent de la ferme d'un seul bond, capitaine?

— C'est en effet un peu gros, — dit A., — d'autant plus qu'ils ont des tas de mitrailleuses, là-bas, Et puis, la lune est bien brillante !

Je crois bien, la lune, presque pleine, s'était levée dans un ciel sans nuages. Il faisait clair comme en plein jour.

— Bah ! s'il faut y aller, on ira.

— Bien sûr.

Biniou revient en ronchonnant. On ne lui a pas trouvé d'instrument, et il s'est fait attraper par le major de chasseurs.

— Jamais plus je n'irai avec les biffins.

— La paix, la paix, Biniou.

Suivant les ordres reçus, nous nous déployons en tirailleurs dans la prairie, à droite de la route. La compagnie R. se place à côté de nous. La lune brille d'un éclat fâcheux ; au bout des

fusils, les baïonnettes, sur les sacs des hommes, les gamelles, étincellent de mille feux. Nous faisons un bruit épouvantable.

Les coups de fusil ont cessé, mais les mitrailleuses nous guettent sûrement. A part moi, je pense qu'il n'est pas trop malheureux que le clairon de Biniou soit perdu, car cinq cents mètres d'un seul bond, dans ces conditions, c'est vraiment beaucoup, en terrain découvert.

— En avant !

Les hommes se lèvent, et courent sur la prairie humide. Pas un coup de feu. Tout à la droite de la ligne, une escouade est en arrière. J'y cours et mon arrivée donne des jambes à tout le monde. La ligne est reformée.

Nous sommes arrêtés par un gros fossé plein d'eau.

— Halte.

Les hommes se couchent. Il y a un petit pont avec une barrière faite de traverses de bois et de fils de fer. J'arrache les traverses, on détache les fils de fer. Les hommes franchissent le pont et se déploient de l'autre côté du ruisseau. Nous partons en avant, les deux capitaines et moi, pour reconnaître un peu le terrain.

A cent pas gisent deux macchabées boches, casque en tête, et fusil tombé à côté d'eux.

— Prenez garde, ils ne sont peut-être pas morts !

Un grand coup de pied dans le casque.

— Ça va bien !

Nous revenons vers nos hommes après avoir vu que plusieurs fossés pleins d'eau sont encore à franchir. Pas un coup de feu. Les mitrailleuses ne veulent tirer qu'à coup sûr.

Un planton arrive : ordre de rentrer et de cantonner à Dixmude. L'attaque est remise.

***

Le lendemain, 3 novembre, après une nuit passée dans le malheureux Dixmude où pas une maison n'est intacte, nous retournons à l'attaque du château de Woumen.

Les hommes ont trouvé quelques bouteilles d'excellent bourgogne qui a arrosé agréablement leur « singe » froid. De

toutes façons, le propriétaire de la pauvre maison éventrée n'aurait pas revu son vin ! Il faut parfois fermer les yeux sur ces achats trop bon marché. Nos pauvres marins manquent de bien des choses, d'eau potable surtout, et souffrent cruellement du froid et de l'humidité.

Malheureusement, je crains que Biniou n'ait un peu abusé du Bourgogne. Il parle avec une faconde exagérée, et, dans son langage imagé, promet aux Boches qui tomberont sous sa coupe, les tortures les plus variées.

Nous traversons le passage à niveau, et à la hauteur du cimetière, où nous arrivons par le fossé qui borde la route, la musique des balles recommence.

Mon capitaine me donne l'ordre de déployer le premier peloton dans un fossé bordé par une haie de peupliers, à gauche de la route, cette fois. Il m'explique que je suis en soutien d'une compagnie de chasseurs qui occupe une tranchée devant nous, et qu'au moment de la charge, j'aurai à renforcer la ligne avec tous mes hommes.

Devant mon fossé, un fort repli de terrain constitue un bon abri contre les balles. Mais les peupliers sont un but désigné pour les shrapnells. Aussi, au bout d'un quart d'heure d'attente je décide de porter ma ligne près de la crête du repli de terrain où nous serons aussi bien à l'abri des balles, et plus près de la tranchée que nous avons à soutenir.

L'avancée s'effectue très bien. Inutile de conseiller la marche à quatre pattes. Les balles qui passent bas sont suffisantes pour inciter mes gaillards à ramper véritablement. Tout à la droite, néanmoins, une légère hésitation se produit. Le second maître me crie qu'un homme refuse d'avancer. Je me lève, je cours au retardataire. Un coup de pied quelque part, et la ligne est rétablie. Nous sommes un peu les camarades aînés de nos marins, et cela a tout juste l'importance d'une bourrade, entre amis.

J'ai donc reporté ma ligne à quarante mètres devant les peupliers. Bien m'en a pris. Trois shrapnells éclatent derrière moi et couvrent la ligne que j'occupais il y a cinq minutes.

A ce moment, S., avec la troisième section, passe derrière nous et va prolonger la ligne sur notre gauche.

Je me mets en communication avec le commandant de la

tranchée, devant moi. Il me demande trente-quatre hommes que je lui envoie.

Une estafette du commandant F. arrive :

— Un groupe d'Allemands se déplace vers la gauche. Repliez l'aile de ce côté pour éviter d'être pris en enfilade.

S. surtout est menacé. Je lui fais parvenir l'ordre, et replie les derniers hommes à la gauche de mon peloton, pour les abriter derrière le repli de terrain contre les coups d'enfilade.

Biniou arrive en courant, debout et méprisant les balles.

— Le capitaine, blessé, vous fait dire de prendre le commandement de la compagnie.

— Couche-toi donc, Biniou.

Biniou s'assoit à côté de moi, me faisant face.

— Le capitaine est-il gravement blessé? Mais couche-toi donc, Biniou !

Le pauvre garçon, toujours assis, a un soubresaut. Une tache rouge paraît sur sa poitrine, au-dessous du sein gauche. Cela ressemble au ruban de la Croix d'honneur. Biniou tombe sur le dos.

— Ah ! les s... ! ils m'ont eu.

Il roule de gros yeux et ne dit plus rien. Deux hommes s'offrent à le transporter. J'y consens à regret, car c'est fort dangereux. Mais il m'en coûte de laisser mon pauvre Biniou mourir ainsi couché dans la boue. Après tout, la balle qui l'a traversé de part en part semble avoir passé plus bas que le cœur. Si avec des soins il pouvait en réchapper?

— Surtout, défilez-vous bien le long du fossé.

Les deux hommes s'éloignent, portant Biniou inerte. En arrivant près des peupliers, l'un d'eux reçoit une balle dans le bras. J'ai eu tort de les envoyer? non, ils continuent sans abandonner Biniou. Dieu les protège !

Au même moment, un éclair à ma gauche. Mon voisin a l'épaule fracassée. Drôle de balle ! En frappant, elle a fait le même éclat que celle qui, hier est arrivée sur le mur du cimetière, si près de mon oreille.

Cette fois, le coup a été tiré sur notre gauche. Nous sommes pris en enfilade.

S. achève sa conversion, et vient me trouver, ayant su notre capitaine blessé.

Je fais reculer un peu les hommes qui sont près de moi, pour les abriter mieux.

Mais qu'est-ce? Il me semble avoir reçu un coup de bâton, bien appliqué sur le pied gauche. Je regarde. Ma chaussure a un trou béant, tout rouge. On dirait une rose pourpre. A part cela, pas de douleur, ou presque.

— Vous êtes touché? — me demande S.

— Oui, au pied. Mais ce n'est rien, je crois. Je puis rester.

L'excellent S. regarde.

— Avec cela, ce n'est pas possible ; je vais vous panser et l'on vous portera à l'ambulance.

En même temps, la douleur paraît, vive. J'y vois trouble. Enlever ma chaussure pour mettre le pansement individuel? Blessure au pied, la terre, le tétanos.

— Décidément, S., il vaut mieux que j'essaie de gagner l'ambulance tout seul. Je vous passe le commandement de la compagnie.

— Quels sont les ordres?

— Soutenir les chasseurs à pied qui sont en avant, et au moment de la charge, renforcer leur ligne avec tout notre monde.

— C'est tout?

— C'est tout ce que je sais.

— Voulez-vous me laisser vos jumelles, je n'en ai pas.

— Volontiers.

— Bonne chance.

Je rampe jusqu'au fossé si bien arrosé par les shrapnells, tout à l'heure. Je m'efforce de ne pas trop traîner ma blessure dans la terre. Le fossé est couvert de branchages arrachés par les obus. Je les franchis comme je peux et gagne à quatre pattes l'autre fossé, le long de la route. Il est garni par des chasseurs à pied.

— Votre commandant est-il là?

— Il est dans le cimetière ; mais ne traversez pas la route, mon lieutenant. Les mitrailleuses la balaient ; vous vous feriez tuer.

— Faites-lui passer à la voix que le lieutenant de la 3e compagnie, blessé après son capitaine, a passé le commandement à l'officier des équipages et demande s'il peut se retirer.

Au bout d'un moment, la réponse arrive :

— Le commandant vous fait dire que vous pouvez vous retirer.

Il s'agit maintenant de gagner Dixmude et l'ambulance. Toujours rampant, j'avance dans le fossé de la route, parmi les chasseurs.

— Prenez bien garde quand vous traverserez, mon lieutenant. Dès que quelque chose paraît sur la route, les mitrailleuses entrent en branle.

Arrivé en face des premières maisons, je comprends qu'il faut me décider. Mais pourrai-je marcher? Je me lève, je bondis. Les balles sifflent derrière moi, mais je suis à l'abri, derrière une maison en briques. Ouf ! Un homme de liaison qui se trouve là offre de m'accompagner.

— Inutile. Dis-moi seulement où est l'ambulance.

— Derrière le moulin.

Je me défile sans trop de peine et arrive à l'ambulance.

— Vous aussi, monsieur X.?

Après, c'est le pansement, la bottine coupée, les paroles réconfortantes.

— Ce ne sera rien, quinze jours de chaise longue.

Mais que m'arrive-t-il? Les murs se mettent à danser. Un grand trou. Je me suis évanoui.

Une demi-heure après, réconforté par un bon verre de rhum, j'étais évacué sur un cadre porté par quatre solides gaillards. J'allume ma pipe avec délices. L'amiral et le commandant V. viennent me serrer la main.

— Revenez vite, au moins.

— Dans quinze jours, sans faute, commandant.

Il y a deux mois de cela, et j'écris ces lignes sur un lit, à l'hôpital.

ENSEIGNE X...

UNE

MISSION SECRÈTE EN ALLEMAGNE

(MAI — JUIN 1859[1])

Au printemps de l'année 1859, la France et l'Italie faisaient à l'Autriche la guerre que devaient terminer la victoire de Solférino et la paix de Villafranca. L'attitude de la Confédération germanique et surtout celle de la Prusse étaient de nature à nous causer de graves préoccupations.

Je reçus de M. le comte Walewski l'instruction d'aller parcourir rapidement l'Allemagne ; il désirait que je ne lui écrivisse pas des lettres qui probablement eussent été ouvertes, mais que je me hâtasse de revenir à Paris dès que mes convictions auraient été formées sur ce que nous pourrions espérer ou craindre des pays à étudier, car il y avait urgence à ce que l'empereur fût renseigné.

Il était convenu que dans un rapport que je rédigerais seulement à mon retour, je résumerais mes observations.

Le 19 juin, j'étais rentré à Paris et je remettais au comte Walewski le rapport désiré, qui fut expédié, en original, le jour même, à l'empereur en Italie. Je ne l'appris que plus tard par un personnage considérable qui semblait me reprocher d'avoir eu une grosse part au traité de Villafranca.

1. Ces pages sont extraites des *Mémoires* de Prosper Bourée.

Comme ce rapport était l'exposé fidèle et complet de ce que j'avais relevé pendant cinq semaines d'une enquête continue et dont rien n'eût pu distraire mon esprit, je n'ai qu'à le condenser dans ces pages consacrées à mes souvenirs. Je rappelle la date : 19 juin 1859.

Après avoir recueilli à Francfort des impressions générales, je suis allé les discuter — ou les préciser — successivement à Darmstadt, Carlsruhe, Leipsick, Stuttgard, Munich, Dresde, Weimar, Cassel et Hanovre.

Quand il m'a été démontré que sur chacun de ces points, en dépit des dispositions diverses que j'expliquerai, les maîtres de la situation étaient à Berlin, je me suis rendu auprès de M. le marquis de Moustier à qui j'ai dit ce que j'avais vu. De son côté il me renseigna sur l'état de ses relations avec le cabinet prussien.

De Berlin j'ai voulu, avant de revenir à Paris, repasser par Francfort, où M. de Salignac-Fénelon et moi, nous nous sommes communiqué nos informations les plus récentes. Mayence a été la dernière ville importante où je me suis arrêté.

Pendant cette course rapide, je cherchais partout et à toutes les heures du jour à résoudre les problèmes qui occupaient ma pensée, à pressentir quelle serait l'attitude de l'Allemagne en présence des éventualités heureuses ou défavorables qui pouvaient se produire en Italie.

Il était tout d'abord évident que la Prusse avait un rôle particulier — j'en parlerai à part et en terminant. Ce qui va suivre ne concerne que la Bavière, le royaume de Saxe, de Wurtemberg, le grand-duché de Bade, la Hesse, le Hanovre, enfin les grands-duchés de la Thuringe et les autres petits États de la confédération.

Le jugement que j'ai eu à formuler ne comportait aucune réserve, ni de pensée, ni de langage ; il n'y avait aucun doute à concevoir sur les dispositions de l'Allemagne : elle était profondément, passionnément, aveuglément hostile.

En procédant par ordre de date, l'inquiétude causée aux intérêts matériels avait d'abord inspiré pour la guerre faite à l'Autriche une aversion extrême ; il ne s'agissait pas ici des capitaux engagés dans le commerce ou l'industrie, mais

de ceux qui ne veulent pas en courir les chances aléatoires : le papier de l'Autriche était répandu si abondamment dans les États de la Confédération, qu'à la solvabilité de cet empire et au bon état de ses finances étaient intéressés les patrimoines de presque toutes les familles, si bien qu'on pouvait dire que Vienne devait à l'Allemagne entière.

En arrachant à l'Autriche ses riches provinces d'Italie, en anéantissant son armée, nous tendions à son appauvrissement ou à sa ruine, nous amoindrissions ou nous nous efforcions de détruire le gage de ses créanciers, et nous rendions ainsi possibles, probables, des embarras financiers, peut-être une quasi faillite, qu'eussent excusés bien des circonstances atténuantes. On ne se le dissimulait pas ; de là, partout en Allemagne un entraînement général à courir au secours du débiteur et à la défense du gage commun que nous démolissions à coups de canon. Quand l'Italie, voulant s'affranchir par ses propres forces, troublait la quiétude et compromettait la fortune publique, elle dérangeait tout le monde, mais l'invraisemblance de son succès final inspirait une certaine longanimité à la « patrie germanique », qui d'ailleurs se souciait fort peu de la « patrie italienne » et s'était mise de longue date la conscience en repos en déclarant l'Italie indigne de la liberté et dégradée par un long esclavage. Dans ces conditions on ne défendait pas l'Autriche, on faisait bon marché de ses fautes, on lui reprochait volontiers la pesanteur de son joug, on lui en voulait même d'administrer si mal ce qui, après tout, était la fortune commune ; il convenait évidemment aux intérêts privés, aussi bien qu'aux intérêts généraux de la Confédération, que la Haute-Italie ne fût pas enlevée à l'Autriche; mais on eût pris son parti, comme d'un mal nécessaire, d'une lutte entre Vienne et Turin, d'un combat singulier qui laissait le plus grand nombre de chances à François-Joseph.

Les choses changeaient devant l'intervention de l'empereur Napoléon; il suscitait alors contre sa personne une irritation et des préventions extrêmes.

J'ai vu l'opinion publique déjà faussée, sourde à toute explication, devenue trop ardente pour tenir compte d'aucune pensée généreuse, d'aucune considération morale, ni d'aucun intérêt contraire à l'intérêt allemand : elle ne voulait entendre

à rien ; moitié bonne foi, moitié calomnie, l'empereur était représenté par la presse de l'Allemagne entière, comme voué à la guerre par les nécessités de son gouvernement, et la conviction s'était établie irrémédiablement dans les têtes germaniques que l'empereur voulait refaire l'histoire de l'Empire.

Ce point bien arrêté et cette découverte faite, la guerre d'Italie n'aurait été que le premier acte du grand Drame qui recommençait, et il était avéré pour ces intelligences pénétrantes, qu'en enlevant à l'Autriche ses provinces transalpines, l'empereur se proposait surtout d'affaiblir la Confédération par l'affaiblissement de sa première puissance militaire, afin de la trouver elle-même plus vulnérable prochainement sur le Rhin.

Partant de cette idée fausse, mais simple, les Allemands voulaient qu'on s'armât contre nous sans attendre la seconde manifestation des projets de l'empereur ; ils voulaient qu'on se montrât unis dès le premier jour, qu'on se portât sur le Rhin dégarni à la défense de la cause autrichienne, pour épargner à la patrie germanique le retour d'une ère redoutable, et qu'en se rappelant 1813 et la campagne de France, les puissances allemandes procédassent, afin d'éviter d'être écrasées en détail, à un immense déploiement de forces, destiné à accabler l'empereur ; ils demandaient enfin qu'on commençât par la « Bataille des Nations », par Leipsick, sans avoir à passer par les revers de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram qui n'avaient été que les conséquences de la division des puissances germaniques et le châtiment de leur imprévoyance.

Tel est le langage que j'entendais tenir, avec les nuances faciles à imaginer, aussi bien dans les classes moyennes et populaires que dans les classes élevées. L'ensemble et la véhémence de ce mouvement de l'opinion en avaient fait un phénomène qui n'avait pas été prévu à Paris : on y croyait que le souvenir des guerres de l'Empire, quoique resté vivant, ne devait pas soulever de grands ressentiments apparents ; on pensait pouvoir se flatter sans trop de complaisance que le temps avait calmé les haines, car on se rappelait que pendant la guerre de Crimée, qui pourtant n'était pas populaire auprès des cabinets allemands, la personne de l'empereur avait été l'objet d'une sincère et sympathique admiration.

Contrairement à ces espérances, le sentiment d'hostilité toujours vivant existait à l'état latent, et quand la Prusse soldée par l'Autriche, mais soldée seulement pour dire plus vivement ce qu'elle eût dit d'elle-même, avait réchauffé ce germe de colère et d'envie, il s'était développé avec une rapidité prodigieuse, si bien que dorénavant nous avions à faire à un préjugé populaire et national pouvant conduire aux suprêmes efforts.

Onze ans plus tard, en 1870, le souvenir de ce que j'avais vu en 1859 m'était trop présent pour que j'aie pu entretenir des illusions sur ce que nous réservait de passions la « patrie allemande » sous l'hégémonie de la Prusse.

Je reproduis l'extrait suivant de mon rapport de 1859 :

« Le parti est pris chez tous les Allemands que j'ai approchés de dédaigner les raisonnements qui tendraient à leur « prouver que leur perspicacité n'avait pas deviné l'empereur : « dans la modération après le succès, si nous sommes victorieux, dans le désintéressement dont nous pourrions faire « preuve, dans tout ce qu'il y aurait de convainquant pour « des esprits accessibles à la vérité, ils ne verront qu'adresse, « calculs, ambition expectante, ou concessions nécessaires « faites aux circonstances. Nos diplomates ne sont plus écoutés; quant aux raisonneurs qui mettraient en doute la solidité et la lucidité de ces déductions, ils sont classés parmi « les faibles d'esprits.

« On rencontre pourtant, mais rarement, des hommes politiques qui, mettant en doute des projets de conquête menaçante pour toute l'Allemagne, croient seulement à la volonté « d'envahir tôt ou tard les provinces rhénanes : ceux-ci pensent « qu'on peut nous voir venir avec d'autant plus de sécurité, « que ce jour arrivé on aurait l'alliance de l'Angleterre et « de la Russie pour aider à nous contenir ; aussi, d'accord « avec l'opinion publique sur cet article de foi que l'empereur « nourrit des desseins contre le territoire germanique, ils sont « d'avis que l'urgence n'existe pas encore. C'est en Saxe seulement que j'ai entendu ce langage, qui contraste singulièrement avec l'exaltation qu'on rencontre ailleurs où, à « l'ambition qu'on prête à l'empereur, les Allemands opposent

« résolument la leur. Ce qu'ils veulent, à les entendre, c'est la « France envahie et le renversement de la dynastie impé- « riale : c'est enfin pour eux aussi l'histoire de l'Empire à « refaire, mais à refaire dans ce qu'ils en aiment. La fureur « des paroles est à la hauteur des difficultés prévues : les « injures grossières, les calomnies les plus personnelles ont « rempli depuis des mois les feuilles allemandes. Elles revien- « nent fréquemment à cette tactique de nos jours malheu- « reux, qui tendait à séparer la cause de la France de celle de « l'empereur et de la dynastie.

« J'ai vu de mes yeux la ferveur du patriotisme germa- « nique : sur la route de Munich à Dresde, je croisais dans la « même journée neuf trains, portant vers l'Italie des régi- « ments appartenant au corps d'armée du général Clam- « Gallay. La population des villes et des villages se pressait « aux stations, couronnait de fleurs les soldats et jusqu'aux « têtes des chevaux. A Nuremberg, il semblait que la ville « entière fût à la gare. A Dresde, la famille royale avait accom- « pagné le général Clam-Gallay jusqu'à l'embarcadère.

« On s'expliquera comment ces émotions sont si générales, « si on se rappelle que dans l'armée d'Autriche, à côté de « leurs princes, figurent les fils de nombreuses familles de la « Saxe, du Wurtemberg, de la Bavière et des duchés, qui, « accueillis avec une facilité systématique sous le drapeau des « Habsbourg, y trouvent des grades, des honneurs, une car- « rière, et quelquefois des moyens d'existence que ne leur « donne pas le petit État où les a placés leur naissance.

« Pour ces familles dont les fils se battaient en Italie, ce « n'était donc pas l'Autriche qui était vaincue ou victorieuse, « c'était la patrie allemande, et ces liens étaient autrement « forts que ceux qu'avait créés « l'acte du 19 juin 1815 » « par lequel avait été organisée la Confédération germanique. « C'est ainsi que notre victoire de Magenta était la défaite « de tous ces États, aussi bien que celle de l'Autriche, et quand « les foyers étaient en deuil, on avait passé à Dresde, à Munich, « à Stuttgard, par les incertitudes, les espérances, les dou- « leurs, les colères qu'on avait éprouvées à Vienne ; et plus les « échecs se multipliaient, plus les imaginations surexcitées « trouvaient dans les événements présents, comparés à l'his-

« toire du premier Empire, la lumineuse intuition du sort qui « menaçait l'Allemagne : Magenta rappelait Marengo; l'em- « pereur Napoléon III, c'était le premier Consul, Giulay c'était « Mélas trop pressé d'annoncer la victoire à Vienne, et le « général Mac-Mahon s'appelait au commencement du siècle « Kellermann ou Desaix.

« A la ressemblance du début, on sentait davantage le « besoin de se concerter et de s'unir pour conjurer le dénoue- « ment. Heureusement que ce sentiment était déjà combattu « par l'instinct ordinaire qui donne peu de goût pour partager « le sort des vaincus. J'ai vu la lutte de ces deux courants « contraires, de colère et de prudence, et je serais embarrassé « de dire s'il y a eu plus de découragement que de surexci- « tation, après nos succès en Italie, parce que pour l'observa- « teur, l'attitude et le langage étaient modifiés par l'espérance « croissante de voir la Prusse se mettre à la tête de la Confé- « dération ; or, on craignait de l'irriter par une politique « amère et provocante, comme on se gardait de la violenter à « Francfort par des majorités diétales ; cette circonspection « et ces calculs auraient pu être pris pour une phase de modé- « ration, mais j'inclinais à croire que c'était la haine qui se « ramassait sur elle-même. »

Je viens d'écrire ce dont la triste évidence offusquait un agent français dès qu'il pénétrait en Allemagne. S'il étudiait la situation en regardant, pour ainsi dire, sous la surface, il découvrait sans grande peine à quelles racines profondes tenaient les faits extérieurs, et il s'expliquait comment et pourquoi dans un pays si complexe, si divisé en partis, dont les tendances politiques sont si opposées, tous ces partis s'étaient mis à penser, à parler, et à agir tout d'un coup avec un tel ensemble pour se réunir en faisceau contre nous, sans que l'Allemagne ait eu à traverser aucune de ces crises terribles qui font taire la discorde devant un grand intérêt public.

Quel était le secret de tant d'abnégation, de tant d'émulation à faire tous ces sacrifices d'opinion, sur l'autel d'une patrie qui en réalité n'était pas menacée?

Après m'être posé cette question, je répondais :

« Le secret de cette abnégation, c'est qu'elle n'était qu'ap-

« parente, et qu'au contraire, les meneurs de chaque parti « voyaient, dans la guerre contre la France, le triomphe de « leurs vœux pour l'avenir de l'Allemagne.

« Le plus puissant de tous ces partis, celui « des unionistes » « (qui devait triompher en 1870), qu'on rencontre partout, « jusque dans les conseils des petits princes destinés à dispa- « raître, croyait, et assurément non sans raison, que dès le « premier effort tenté pour mettre en mouvement la Confé- « dération germanique, cette machine pesante et compliquée « se briserait, que l'inutilité de plusieurs de ses parties et de « ses rouages les ferait rejeter, que la Prusse serait conduite « par le sentiment public à se saisir de la dictature, et qu'après « la guerre elle la garderait.

« Les partisans de la « troisième Allemagne » ne croient « pas moins fermement au triomphe de leur idée favorite ; ils « espèrent que les États du Nord devant être absorbés par « la Prusse, ceux du Midi, se rejetant en arrière réaliseront le « système de Bamberg en se groupant autour de la Bavière.

« L'ultramontanisme, qui s'appuie sur l'Autriche, comme « l'Autriche s'appuie sur lui, pousse à la guerre aussi vivement « qu'aucun autre parti en Allemagne. Les évêques de Ratis- « bonne, de Cologne, de Breslau ont lancé des mandements « en faveur de la catholique Autriche ; en Wurtemberg, deux « députés catholiques ont donné le signal du mouvement « populaire. L'évêque de Mayence identifie Rome et Vienne « unies par le concordat de 1854 : ce concordat est le rêve « du haut clergé catholique, qui par lui a passé du servage « à la domination et soumis le bas clergé qui en était resté « au temps de l'empereur Joseph II. L'ultramontanisme, « en combattant pour l'Autriche, combat pour son propre « drapeau ; il espère que le cabinet de Vienne victorieux « aidera au triomphe du catholicisme sur l'élément protestant « de l'Allemagne.

« Les protestants, de leur côté, voient dans la guerre la « grandeur future de la Prusse, par suite de l'absorption des « petits États, et, comme conséquence, l'abaissement du catho- « licisme.

« Enfin, par la plus singulière des contradictions, pour les « conservateurs l'empereur représente la révolution et la

« propagande de la doctrine des Droits de l'Homme, pendant « que le parti démagogique irrité de la forme du gouverne- « ment impérial, raconte à l'Allemagne que la nation française « est courbée sous un joug écrasant.

« Quant aux princes et à leurs cabinets, inspirés par des « sentiments divers comme le caractère des hommes, ils se « laissent aller, ou par erreur, ou par faiblesse, à ces courants « qui poussent uniformément à la frontière de France. Le roi « de Bavière qui croit n'avoir rien à perdre, laisse ses ministres « rêver « troisième Allemagne ». Le roi de Saxe agit avec un « emportement qu'expliquent ce que lui a coûté le Premier « Empire et les coups reçus récemment par sa famille de « Toscane. Le roi de Wurtemberg flotte à Stuttgard entre une « insurrection populaire ou la guerre. Le roi de Hanovre est « difficile à pénétrer. Les petits princes, troublés par l'incer- « titude de leur avenir et par ces idées d'unité qui les obsèdent, « habitués d'ailleurs à voir le danger à Berlin et la protection « à Vienne, se prononcent pour l'Autriche et la guerre contre « l'empereur, espérant peut-être conjurer le péril en se mon- « trant plus Allemands que l'Allemagne elle-même. C'est ainsi « qu'en 1793 on allait à la frontière et aux armées pour se « donner un cachet de civisme.

« En résumé, l'état des esprits rappelle ce qui se passe dans « certaines coalitions parlementaires où chacun des partis se « croit assuré de bénéficier seul de l'effort commun. »

J'avais pu constater que la rapidité des préparatifs était en harmonie avec la véhémence du langage ; car, dès le mois de juin 1859, partout les contingents étaient sur le pied de guerre : dans la Bavière et le grand-duché de Bade, il était dépassé. L'acte fédéral du 9 juin 1815 avait porté l'armée fédérale à *452 000 hommes*. En 1856, une décision diétale l'élevait à *562 735 hommes*. Selon une note confidentielle, mais très digne de foi, qui me fut communiquée à Francfort, déjà en prévision de la guerre, la Diète fixait les forces de la Confédération à *677 972 hommes* et à *175 121 chevaux*.

On voit que ces chiffres dépassent de plus de 100 000 hommes celui auquel, en 1856, la Diète avait porté l'armée fédérale.

On sait que cette armée se composait de dix corps, dont six

étaient dus par l'Autriche et la Prusse, les quatre autres par la Bavière et les autres États ; dès notre entrée en Italie, la Bavière, qui ne devait que 100 000 hommes, se préparait à en fournir 120 000 ; le chiffre de 105 000 était déjà atteint au commencement de juin. Le grand-duché de Bade avait dépassé aussitôt ses obligations en ayant armé 25 331 hommes, sans compter le dépôt.

Je n'ai point appris que les autres États aient fait plus que ce que leur imposaient les conventions.

Déjà en mai la garnison de Rastadt était sur le pied de guerre. Je n'ai pas su ce qu'il en était des forteresses fédérales : Luxembourg et Landau.

A Mayence, où j'étais le 17 juin, les troupes commençaient à arriver sans relâche jour et nuit, et le pied de guerre (24 000 hommes) devait être atteint quelques jours plus tard. J'ai vu partout en voie d'exécution, ou achevés, les travaux de palissade.

La résolution de la Prusse, qui mobilisait six corps d'armée, quoiqu'elle n'en dût que trois à l'armée fédérale, mettait cette armée au complet ; trois corps d'armée prussiens étaient ainsi substitués au Ier, IIe et IIIe corps que l'Autriche ne devait pas être en mesure de donner.

Jusqu'au moment où la Prusse n'avait pas fait espérer son concours, les États secondaires parlaient bruyamment de marcher sur le Rhin, ou d'aller au secours de l'Autriche en Italie. Quand j'arrivai en Allemagne, la Prusse venait de l'emporter à Francfort, en arrachant à ses confédérés l'engagement de ne pas se passer d'elle et de renoncer à l'initiative. J'ai dit plus haut l'espèce de réserve qui s'en était suivi — on se croyait plus près de l'action, on mettait une sourdine à la menace.

Résumant les observations qui précèdent, j'écrivais :

« Il est acquis et démontré :

« 1° Que les contingents sont prêts.

« 2° Que l'offensive pourrait être prise immédiatement « sur le Rhin, si la Prusse veut se prêter aux désirs de ses « confédérés, et qu'elle les mécontente en n'agissant pas.

« 3° Que l'on se tromperait en expliquant par des pas

« sions démagogiques le sentiment qui soulève l'Allemagne.

« 4° Qu'il n'y a pas lieu de croire à des États du Nord « voulant la paix et groupés derrière la Prusse, et à des États « du Sud groupés derrière l'Autriche et voulant seuls la guerre. « *La vérité est que toute la Confédération germanique veut la « guerre* et que la Prusse seule, irrésolue, ou attendant son heure, « contient les États.

« 5° Que les cabinets des États qui inclineraient secrè- « tement vers une politique plus circonspecte, vers une poli- « tique expectante, seraient menacés par le sentiment popu- « laire, s'ils se laissaient deviner trop clairement.

« 6° Qu'on peut tout au plus espérer une détente, résultant « de la lassitude, si le *statu quo* se prolongeait, mais non d'une « appréciation plus réfléchie de la politique impériale.

« Il est aisé de se représenter la position difficile faite à nos « légations : le vide s'est fait autour d'elles, les relations pri- « vées sont nulles, les rapports officiels sont devenus rares et « tendus.

« La Russie et le rôle qu'elle jouerait ne préoccupent pas « les esprits autant qu'on pourrait le supposer. On la croit « si malade des suites de la guerre de Crimée, et si embarrassée « par ses réformes intérieures qu'on ne lui prête ni la volonté, « ni le dessein de peser d'un grand poids dans les affaires « d'Europe. C'est là sans doute une opinion à laquelle l'Alle- « magne aurait tort de donner trop de créance. N'aurions-nous « pas tort, nous aussi, de la partager? A ce sujet, je ne saurais « oublier une parole bien remarquable dans la bouche qui la « prononçait : il y a trois ans, à mon retour de Perse, M. de « Boutenieff me disait à Constantinople, avec l'accent d'une « tristesse profonde : « Vous nous avez fait bien du mal, plus « de mal que vous ne le savez vous-même, je souhaite que « vous ne le regrettiez pas un jour ! »

Des pages qui précèdent, il ressortait que la solution du problème, dont les données étaient partout, ne pouvait se trouver qu'à Berlin. Il ne m'était pas donné d'y percer le mystère dont s'enveloppait le gouvernement prussien. Peut-être ignorait-il encore lui-même quelle serait sa décision finale, mais il était acquis que c'était sur la Prusse que devait se fixer notre plus sévère attention.

Je terminais le compte rendu de me mission par l'examen des éventualités à prévoir.

« Il faut admettre, écrivais-je, que l'esprit du prince régent « de Prusse est et sera accessible aux évolutions les plus con- « traires, parce qu'il pourrait être impressionné par tous les « calculs et toutes les tentations que suggèreraient les événe- « ments de la guerre. Si la fortune nous reste fidèle, il y a bien « des raisons de penser que l'Angleterre[1] et la Russie aidant « de leurs conseils, la prudence prévaudra; mais si, au contraire, « des échecs ou des avantages contestés nous attendaient, « l'inaction de la Prusse serait incompréhensible, car, après « une guerre heureuse, elle aurait à peu près la certitude « de se faire, aux dépens des petits États, les reins et la « carrure qui lui manquent.

« Quoi qu'il en soit, et quels que puissent être nos motifs « d'espérer que la Prusse ne se décidera pas à venir au secours « de l'Autriche, il est impossible de se dissimuler que la situa- « tion est foncièrement dangereuse, car le cabinet de Berlin « a pris son parti de tromper l'Allemagne en amusant ses « colères, ou de tromper la France par un langage étudié ; « il attend, pendant qu'il arme à deux fins dans des propor- « tions considérables.

« Obligée à tromper l'Allemagne en laissant écraser l'Au- « triche, ou la France, si la fortune lui est contraire, en s'alliant « à ses vainqueurs, la Prusse se réserve à l'un ou à l'autre « camp, à tous les hasards de la guerre, et son visage a néces- « sairement deux faces.

« Si cet exposé est vrai, *nous avons plus que jamais le besoin « de vaincre.* »

J'ai cru remplir le plus grave devoir non seulement en étant d'une sincérité absolue, mais encore en rejetant toutes les précautions de langage, tous les ménagements de style, qui énervent l'expression de la vérité.

Je n'ai rien exagéré, je n'ai rien atténué : je devais tous mes jugements sans restrictions, je les ai donnés.

PROSPER BOURÉE

1. Lord Derby venait d'être renversé.

LE FER EN LORRAINE[1]

En attendant l'âge d'or, lent à venir, c'est le fer qui triomphe et qui, dans la paix comme dans la guerre, impose sa marque à l'œuvre humaine. Le fer, ou plutôt l'acier ; il y a beau temps que les forges catalanes sont éteintes, et les fourneaux suédois ne produisent le métal doux qu'en proportions médiocres pour des applications limitées, tandis que l'acier naît par millions de tonnes dans les gigantesques usines d'où sortent rails de chemins de fer, poutrelles pour la construction, canons, obus et jusqu'aux menus objets de consommation industrielle, agricole ou ménagère. C'est qu'il n'y a qu'un seul fer, tandis qu'il existe des milliers de types d'acier ; en modifiant légèrement le mode de traitement, en incorporant au fer, qui forme la base, des quantités variables, parfois même des traces d'éléments étrangers, carbone, phosphore, silicium, manganèse, chrome, nickel, tungstène, molybdène, vanadium, on obtient une lignée indéfinie de produits qui diffèrent autant du fer original que celui-ci diffère du cuivre ou du plomb ; ainsi on peut, à volonté, produire un acier élastique et souple, ou tenace, ou dur, ou malléable et commode à souder ; on peut associer dans un même morceau de métal des qualités très différentes et même, en apparence, contradictoires ; tout se réduit à une question de prix et de main-d'œuvre. Ainsi, l'industrie humaine s'est enrichie, en un demi-siècle, de milliers

1. Voir la carte à la fin de la livraison.

de métaux nouveaux, tous désignés par le seul nom d'acier, qu'elle utilise au mieux de ses œuvres pacifiques ou guerrières.

C'est parce qu'on peut tout faire avec l'acier que la sidérurgie est devenue l'industrie maîtresse des temps modernes. Quatre hommes, parmi des milliers d'autres, se sont faits par leur génie les artisans de cette grande transformation. Le premier, Sir Henry Bessemer, enseigna, en 1855, l'art de produire d'un seul coup plusieurs tonnes d'acier dans le convertisseur où la fonte en fusion se réduit et s'affine par un courant d'air, en présence du manganèse. Quelques années plus tard, un Allemand naturalisé Anglais, Sir William Siemens, découvrait le moyen de produire, avec une flamme de gaz mélangée à l'air chaud, une température suffisante pour les opérations métallurgiques. Le four Siemens « à récupérateur », qui ne servait d'abord qu'à obtenir l'acier fondu dans des creusets, fut adapté, en 1865, par notre compatriote Pierre Martin, à un nouveau mode de sidérurgie ; dans le four Siemens-Martin, les riblons, les rognures de rails et de tôles, les déchets d'acier de toute nature et de toute origine sont amalgamés sur une sole concave, avec la fonte sortie des hauts fourneaux, et cette opération, conduite méthodiquement avec des produits échantillonnés, fournit à l'industrie presque toute la gamme des aciers.

La cornue Bessemer et le four Siemens-Martin sont, avec les hauts fourneaux qui préparent leur pain, les grands ouvriers de la sidérurgie ; c'est par millions de tonnes que, chaque année, le minerai est englouti avec le coke dans la fournaise : en 1912, la production de fonte et d'acier par les principaux pays industriels atteignait les chiffres suivants :

	États-Unis	Allemagne	Grande-Bretagne	France	Russie	Belgique	Autriche
	—	—	—	—	—	—	—
			(Millions de tonnes)				
Fonte ..	30	15	8,9	5	2,8	2,3	2,1
Acier...	31	16	6,5	4,4	2,5	2,5	2,8

A ce taux, les minerais s'usent vite ; certains gisements de Suède, d'Espagne et d'Algérie, réputés autrefois pour l'abondance et la qualité de leur oxyde de fer, n'existent plus qu'à l'état de souvenir ; il faut aller plus loin, pousser plus profondément pour trouver des mines nouvelles, ou mettre en exploi-

tation des gisements qu'on négligeait jadis. Parmi ces derniers, les gîtes phosphoreux méritent une place à part : très abondants et largement disséminés dans le monde, ils restaient sans emploi parce que le phosphore qu'ils renferment est un véritable poison pour le fer ; du minerai, il passe dans la fonte, puis dans l'acier qu'il rend « rouverin » c'est-à-dire cassant. De nombreux procédés avaient été imaginés pour éliminer cet indésirable métalloïde, mais aucun n'était suffisamment économique ni pratique. Il était réservé à un chimiste d'occasion de résoudre, vers 1878, le grand problème qui avait rebuté tant de spécialistes. Thomas Gilchrist, pauvre petit clerc employé chez un sollicitor de Londres, s'était épris de science et passait ses soirées à suivre des cours publics de métallurgie. Mis au courant des données du problème de la déphosphoration, il imagina de le résoudre en traitant les fontes phosphoreuses sur une sole basique ; cette sole, qui constituerait le revêtement intérieur des cornues Bessemer ou qui garnirait la concavité des fours Siemens-Martin, pouvait être constituée avec des agglomérés de *dolomie*, roche naturelle très abondante qui est un carbonate double de chaux et de magnésie. Thomas Gilchrist s'entretint de son idée avec ses maîtres, qui le mirent à même de poursuivre ses essais pendant deux années dans des usines du pays de Galles ; le résultat fut favorable et décisif : il suffisait de quelques minutes pour éliminer le phosphore sous forme d'une scorie fusible formée surtout de phosphate calcique et magnésie, qui se dégageait aisément du métal en fusion.

En même temps, Thomas Gilchrist avait résolu, sans s'y attendre, un second problème : les scories de déphosphoration, qu'on jetait d'abord comme un déchet inutile, se trouvèrent constituer un excellent engrais, à condition d'être finement pulvérisées ; elles se vendent aujourd'hui, d'après leur teneur en acide phosphorique, qui varie de 12 à 15 p. 100, et le produit de cette vente compte pour une bonne part dans les bénéfices des usines qui traitent les minerais phosphoreux.

Ainsi, la grande découverte de Thomas Gilchrist rendait utilisable une catégorie très abondante de minerais. Mais le hasard, qui brime trop souvent les inventeurs après avoir fait semblant de les favoriser, voulut que la méthode nouvelle eut

peu de succès en Angleterre ; les industriels de ce pays ont des tendances fort conservatrices, et ils aiment à persévérer dans les méthodes qui ont assuré le succès de la métallurgie britannique, en un temps où la concurrence était moins opiniâtre qu'aujourd'hui ; notre pauvre inventeur s'estima heureux de vendre le droit d'exploiter ses brevets en France et en Belgique pour la médiocre somme de 50 livres (1 250 francs), sur laquelle il courut aussitôt s'acheter un pardessus et une bouteille de champagne. Deux ans plus tard, la licence qu'il avait cédée à si bon compte était revendue 800 000 francs. Mais Thomas Gilchrist était déjà mort de la tuberculose, sans avoir assisté au triomphe de ses procédés, qui aurait pu le consoler d'avoir passé si près de la fortune sans l'atteindre.

*
* *

En Lorraine, aux environs de Nancy, on connaissait depuis longtemps et on exploitait depuis 1837 un minerai de fer de qualité plutôt médiocre, à gangue siliceuse. Plus au nord, dans la région de Longwy, on avait relevé les affleurements, dont certains étaient exploités, dans des « minières » à ciel ouvert, par les propriétaires du sol superficiel ; mais la production totale de ces divers gisements était faible ; en 1863, elle ne s'élevait qu'à 605 000 tonnes, c'est-à-dire à 18 p. 100 de l'extraction française ; comme d'ailleurs le minerai était phosphoreux, on l'utilisait uniquement pour la production de la fonte, avec laquelle on fabriquait divers objets, comme les poêles et les fourneaux de cuisine. La découverte de Thomas Gilchrist ouvrait la voie à des applications plus étendues, mais le minerai siliceux de Nancy et de Longwy avait besoin d'être complété par du minerai calcaire, afin de donner une scorie fusible dans le haut fourneau ; précisément, ce minerai calcaire avait été découvert, en affleurement, dans la région de Moyeuvre, en Lorraine annexée, et les géologues avaient l'espoir de le retrouver en Meurthe-et-Moselle. Les sondages justifièrent les prévisions ; les gisements ferrifères se retrouvèrent dans la région de Briey avec une épaisseur et une richesse inattendues. Cette découverte causa une grande rumeur dans le monde des métallurgistes ; en quelques années, de 1882 à

1896, la vieille terre lorraine subit une transformation aussi brusque et aussi profonde que les districts américains, soudainement enrichis par la découverte de gisements aurifères ; 65 000 hectares furent découpés en 112 concessions, et de puissantes sociétés se constituèrent pour extraire du sol éventré le précieux minerai ; 1894 vit creuser le puits de Jœuf, 1895 et 1900 ceux d'Homécourt, 1901 Auboué, 1092 Moutiers, 1903 Piennes, 1904 Landres et Tucquenieux, 1906 Sancy, 1908 Amermont et Foudreville, 1909 Jarny, La Mourière, Murville et Saint-Pierremont, 1910 Anderny, Droitaumont et Villeroy. A mesure que de nouvelles exploitations s'ouvraient, la production des mines lorraines croissait en rapide progression :

	Production de Meurthe-et-Moselle.	Production totale de la France.
	(Tonnes)	(Tonnes)
1870	1 198 000	2 614 000
1890	2 630 000	3 472 000
1895	3 084 000	3 680 000
1900	4 446 000	5 448 000
1905	6 399 000	7 395 000
1910	13 210 000	14 606 000
1912	17 225 000	18 900 000
1913	19 499 000	»

Ainsi, alors que la production du reste de la France restait à peu près stationnaire, celle de Meurthe-et-Moselle montait suivant un gradient vertigineux, jusqu'à constituer, en 1912, les 91 centièmes de la production nationale ; dans cette progression, le bassin de Briey, le dernier découvert, et dont la mise en exploitation ne date que de 1894, tient largement le premier rang, puisque Briey contribue pour les 74 centièmes à la production de 1912, tandis que Longwy, avec ses minières, n'y entre que pour 15 centièmes, et Nancy pour 11 centièmes.

On se représente sans peine les conséquences d'une évolution aussi brusque : la douce terre lorraine, consacrée depuis des siècles aux paisibles travaux de l'agriculture, se recouvre de constructions fantastiques ; les machines à vapeur halètent, les poulies grincent, le minerai sorti des entrailles du sol se déverse avec fracas ; partout, des cheminées fument ; partout circulent les trains chargés de la pierre rouge ; autour des

usines s'élèvent des cités ouvrières, avec leurs rues tirées au cordeau, avec leurs maisonnettes bordées de jardins, et dans ces villages industriels, ce n'est plus le patois lorrain qui résonne ; en hâte, il a fallu faire appel aux travailleurs de tous les pays, et surtout à la main-d'œuvre italienne : en 1911, la population ouvrière de Meurthe-et-Moselle s'élève à 15 000 individus, parmi lesquels 9 000 sont italiens.

Cet énorme afflux de minerai entraîne à son tour d'autres conséquences ; une part va approvisionner les hauts fourneaux du Nord, du Pas-de-Calais, de la Haute-Marne et de la Saône-et-Loire, mais la majeure partie est transformée sur place : les hauts fourneaux qui produisent la fonte, les aciéries qui l'affinent, les usines qui la travaillent, naissent par enchantement sur la terre lorraine, à Pompey, Maxeville et Neuves-Maisons près de Nancy, à Pont-à-Mousson, à Auboué et Homécourt près de Briey, et surtout dans la région de Longwy, où plus de quinze usines métallurgiques se groupent sur notre territoire près du point de croisement des frontières belges, luxembourgeoises, françaises et allemandes ; de l'autre côté des poteaux frontières, à Musson, Rodange, Differdange, Esch-sur-l'Alzette, d'autres usines leur font face ; ainsi, au carrefour de quatre nations, le bassin minier de Lorraine évoque, en peu d'années, une puissante concentration d'industries métallurgiques. Pour m'en tenir au côté français, j'emprunte à une publication récente du *Comité des Forges et Mines de fer de Meurthe-et-Moselle* les tableaux suivants, qui permettront d'apprécier l'accroissement de la production nationale et régionale.

PRODUCTION DE LA FONTE, EN TONNES

	En France.	En Meurthe-et-Moselle.	Pourcentage de Meurthe-et-Moselle dans la production française.
1872.....	1 218 000	220 000	18 %
1882.....	2 039 000	716 000	35 %
1892.....	2 057 000	1 213 000	39 %
1902.....	2 405 000	1 561 000	60 %
1912.....	4 949 000	3 405 000	74 %

PRODUCTION DE L'ACIER FONDU, EN TONNES

	En France.	En Meurthe-et-Moselle.	Pourcentage de Meurthe-et-Moselle dans la production française.
1892.....	820 000	205 000	25 %
1902.....	1 568 000	720 000	46 %
1912.....	4 404 000	2 212 000	55 %

Ainsi, vingt ans d'initiative fructueuse ont suffi pour retourner complètement la situation économique de la métallurgie française ; notre pays, qui importait du minerai, est devenu exportateur malgré l'accroissement de sa production métallurgique :

	Importation du minerai.	Exportation.
	(Tonnes)	(Tonnes)
1901.....	1 663 000	259 000
1912.....	1 454 000	8 318 000

Cette exportation se dirige avant tout sur la Belgique (4 347 000 tonnes en 1912), d'où notre minerai orrain a expulsé presque complètement les minerais allemands, luxembourgeois, espagnols et suédois ; elle prend aussi le chemin de l'Allemagne (1 952 000 tonnes), du Luxembourg, voire même de la Suède et de l'Angleterre. Évidemment, cette évolution favorable est due, en première ligne, à la qualité exceptionnelle du minerai lorrain qui se prête admirablement au travail du four Martin et aux procédés actuels de déphosphoration ; mais il est juste d'ajouter que le succès résulte, pour une bonne part, de l'initiative de nos sociétés minières, qui n'ont reculé devant aucune dépense pour organiser l'extraction en grand et dans les conditions les plus économiques. De leur côté, les grandes usines métallurgiques françaises ont profité des circonstances pour devenir exportatrices de fonte et de demi-produits : ainsi notre pays, que certains pessimistes affirment aveuli par les luttes stériles de la politique, était en train d'affirmer, sur une terre doublement française, sa vitalité et son esprit d'initiative, lorsque la guerre est venue, brutalement, arrêter cet essor ; de cette guerre, Briey n'a pas seulement subi les effets ; il en a été une des causes déterminantes,

car je montrerai tout à l'heure que l'Allemagne a tout fait pour nous déposséder des gisements qu'elle n'a cessé de convoiter depuis leur découverte. C'est pour cela qu'en attendant la décision des armes, nous avons pour devoir de connaître exactement la valeur du gage que nos ennemis nous ont arraché, dans la surprise du début, et que nous devons, coûte que coûte, leur faire restituer avec ses dépendances naturelles.

***

Notre bassin minier de Lorraine fait lui-même partie d'une région minéralisée plus étendue, le « bassin des Minettes », qui couvre 300 hectares en Belgique, 3 600 en Luxembourg, 43 000 en Lorraine annexée et 65 000 hectares concédés en France ; sauf une pointe peu étendue dans le département de la Meuse, à Baroncourt, le département de Meurthe-et-Moselle possède l'intégralité des concessions françaises ; mais on se ferait une idée très inexacte de l'importance des gisements en l'estimant proportionnelle aux surfaces ; en réalité, la zone que le hasard des traités a laissée en notre possession est de beaucoup la meilleure au double point de vue de l'épaisseur des couches et de la qualité du minerai ; et cela est tellement vrai que certaines usines luxembourgeoises ou allemandes établies pour utiliser les minerais locaux, sont devenues clientes des mines françaises.

Pourtant, notre domaine minier présente, d'une région à l'autre, de sensibles différences ; on peut, à ce point de vue, y distinguer trois bassins, celui de Longwy au nord, au sud celui de Nancy, entre lesquels s'étend, dans les vallées de l'Orne et de la Crusnes, le bassin de Briey ; il existe même dans la vallée de la Crusnes, une zone minière reconnue, mais non encore concédée, dont la surface paraît voisine de 10 000 hectares. Au total, la masse de minerai accumulée dans notre sous-sol paraît bien voisine de 3 milliards de tonnes, c'est-à-dire qu'au taux actuel, on pourrait continuer l'exploitation pendant cent cinquante ans avant de l'épuiser. L'oxyde de fer s'y rencontre sous forme de grains, généralement très petits, que les géologues désignent sous le nom d'*oolithes*, agglutinés en roche par un ciment calcaire et silicieux ; la

silice domine aux extrémités du bassin, vers Longwy et Nancy, ainsi que dans les gisements non encore concédés de la Crusnes ; le calcaire l'emporte au centre, dans la région de Briey ; cette différence, loin d'incommoder les métallurgistes, leur permet d'obtenir, par un mélange convenable, les lits de fusion les plus favorables à la marche des hauts fourneaux. Autre avantage : partout, le fer et le phosphore sont associés en proportions constantes ; cette même proportion se retrouve dans la fonte, après le passage par le haut fourneau ; il en résulte qu'on n'est pas astreint, comme avec les minerais d'autre origine, à pratiquer d'incessantes analyses pour régler l'application du procédé Gilchrist. En somme, le minerai lorrain se prête admirablement à l'emploi du four Siemens-Martin et à la pratique des méthodes de déphosphoration ; sa richesse médiocre (la teneur moyenne en fer est voisine de 38 p. 100) est largement compensée par les qualités qui permettent au métallurgiste de maintenir les conditions les plus favorables et d'obtenir avec certitude un produit bien déterminé ; l'industrie attache même une telle importance à l'unifo mité du minerai que la plupart des sociétés minières ont établi de vastes réservoirs, des « accumulateurs », où elles emmagasinent et mélangent des quantités considérables de minerai ; par exemple, l'accumulateur de Landres a une capacité de 16 000 tonnes, et celui de Sancy en renferme 12 000 : ce procédé a l'avantage de constituer des stocks, mais surtout il permet de mélanger les minerais provenant de couches ou de quartiers différents.

En effet, les gisements lorrains sont répartis entre plusieurs bancs superposés ; entre les marnes vertes qui les supportent au « mur » et les marnes micacées qui les recouvrent au « toit », on distingue parfois jusqu'à sept assises qui sont, à partir de la surface, le calcaire ferrugineux et les couches rouge, jaune, grise, brune, noire ou verte ; mais toutes ne se présentent pas avec une épaisseur suffisante pour que l'exploitation en soit fructueuse ; c'est ainsi que, dans le bassin de Longwy, on utilise surtout le calcaire ferrugineux et les couches rouge et grise, tandis que, autour de Briey, la couche grise est seule exploitable ; il est vrai qu'elle se présente alors dans des conditions exceptionnelles de richesse et de puis-

sance : les assises, épaisses de 7 à 8 mètres, parfois même davantage, sont formées d'un minerai rocheux qui se prête merveilleusement à l'abatage et au transbordement ; on trouve même, dans ce minerai, des parties remarquablement riches ; dans la concession de Pienne, il existe une zone où la teneur en fer dépasse régulièrement 40 p. 100, et atteint même 60 p. 100 dans certains échantillons ; mais ces pourcentages exceptionnels n'ont d'autre intérêt que d'élever légèrement la teneur moyenne du minerai réuni dans les accumulateurs, où se confondent tous les produits d'une même concession.

L'exploitation des minerais lorrains se pratique d'une façon très différente suivant les régions ; autour de Longwy et de Nancy, le sol est découpé par de profondes vallées, sur le penchant desquels la formation ferrugineuse vient affleurer ; cette configuration du terrain permet d'effectuer l'exploitation à ciel ouvert, ou par les galeries aboutissant à flanc de coteau. La région de Briey, au contraire, est légèrement ondulée ; les couches ferrifères qui affleurent en Lorraine annexée s'enfoncent progressivement à mesure qu'elles s'étendent vers l'ouest ; dans ces conditions, l'emploi des puits d'extraction est tout indiqué ; à Jœuf et Homécourt, à deux pas de la frontière, la profondeur de ces puits ne dépasse pas 70 mètres, mais elle s'accroît progressivement jusqu'à Amermont, à la limite départementale de la Meuse, où elle atteint 244 mètres.

Cette extraction par puits, qui se pratique dans les exploitations les plus importantes, exige une mise de fonds considérable, qui avoisine 10 millions pour chaque société minière ; en effet, comme le minerai est de faible valeur (5 francs par tonne en moyenne), l'extraction en doit être abondante pour être rémunératrice : pendant chaque heure de travail, il faudra remonter du fond 150, 200, et même 350 tonnes de matière. Dans la plupart des centres, l'opération se fait par deux puits jumelés, ayant chacun 4 à 5 mètres de diamètre ; dans le premier, de puissantes machines soulèvent le wagon chargé d'une ou deux tonnes de minerai pendant que le wagon vide redescend au fond ; l'autre puits sert à la descente et à la remontée des ouvriers, à l'extraction des eaux, à la ventilation. L'eau est l'ennemie du mineur, ici comme ailleurs, plus qu'ailleurs même, en raison de la perméabilité du sol lorrain :

le premier puits, foncé à Homécourt par la Société de Vezin-Aulvoye, fut abandonné en 1886 devant une venue d'eau de 3 à 4 mètres cubes par minute ; le puits de Jœuf, commencé en 1891 par MM. de Wendel, subit le même sort, dès qu'on atteignit la formation ferrugineuse et, en 1897, il fallut avoir recours à la congélation pour forer le puits d'Auboué ; toutes ces difficultés sont aujourd'hui surmontées, grâce à l'emploi de pompes très puissantes qui assurent l'évacuation des eaux, ou l'« exhaure », comme disent les techniciens ; c'est ainsi qu'à Landres et à Tucquenieux, il faut compter sur une exhaure de 5 mètres cubes par minute, et de 9 mètres à Jarny.

Les puits servent à relier la vie souterraine à la vie de surface : en bas, des galeries développent leur réseau, où circulent sans arrêt des wagonnets traînés par des chevaux, des locomotives à essence ou, plus souvent, par des tracteurs électriques ; en haut, des trains encore assurent la mise en stocks et le transport du minerai : toute cette activité exige une force motrice considérable, fournie le plus souvent par une centrale électrique ; une solution particulièrement élégante, adoptée à Jœuf, Homécourt et Auboué, consiste à associer à la mine une usine métallurgique qui en traite le minerai ; les gaz combustibles produits par les hauts fourneaux servent alors à actionner les puissants moteurs à explosions qui fournissent l'énergie aux trains, aux élévateurs, aux pompes, aux soufflerie et aux laminoirs ; aussi, à l'exception du coke qu'il faut toujours amener du dehors, le groupement industriel se suffit à lui-même et trouve sur place tout ce qui lui est nécessaire.

***

Cette brève description suffit à montrer avec quel sens des nécessités industrielles nos grandes sociétés minières et métallurgiques ont aménagé le bassin lorrain. Mais la question, importante en tous temps, l'est plus encore aujourd'hui, parce qu'elle touche de près au drame poignant qui ensanglante l'Europe, et c'est un point de vue qui nous reste à examiner maintenant.

Placé au carrefour de quatre nations, le bassin de Meurthe-et-Moselle ne pouvait pas intéresser uniquement la France.

J'ai déjà indiqué que la Belgique avait pris une part importante à l'utilisation du minerai lorrain ; de grandes usines belges, Cockerill et Ougrée, participent à l'exploitation des usines de Moutiers ; d'ailleurs, lorsque le gouvernement français concéda les gisements du bassin de Briey, il en réserva une part aux sociétés belges qui avaient collaboré aux sondages, et cette mesure n'était que l'équitable contre-partie des concessions accordées par la Belgique aux groupements français qui avaient contribué à la découverte du bassin houiller de Campine. Un pays fournit la houille, l'autre donne le minerai, et tout va pour le mieux ; cette collaboration est indispensable à la prospérité des industries métallurgiques, et il faudrait se garder de la juger d'un point de vue nationaliste trop étroit, sous peine de méconnaître les conditions de la vie moderne.

L'Allemagne, non plus, ne pouvait se désintéresser de l'existence, à ses portes, du plus important gisement ferrifère qui soit dans le monde, après ceux du lac Supérieur aux États-Unis; rien de plus naturel, ni de plus légitime, rien de moins inquiétant non plus, si l'Allemagne n'était pas l'Allemagne. Une légende raconte que les pirates normands, compagnons d'aventures de Rollon, avaient coutume d'adresser au ciel cette prière : « Mon Dieu ! Je ne vous demande pas de grands biens, mais faites seulement que mes voisins en aient ! » Au XXe siècle, il se trouve encore un peuple, chrétien de nom, civilisé d'apparence, pour adresser à son Dieu des invocations aussi intéressées et pour tenter, par tous les moyens, d'accaparer le bien du voisin; nous allons voir comment cette tactique d'absorption s'est exercée sur notre bassin lorrain.

L'Allemagne a besoin de minerai de fer. Ses charbonnages de la Ruhr, de la Haute-Silésie, de la Sarre et de la Saxe lui donnent à foison le pain noir de l'industrie : 225 millions de tonnes en 1912 (en y comprenant l'anthracite et le lignite), c'est-à-dire six fois plus que la France et presque autant que la Grande-Bretagne elle-même ; et ceci n'est pas un feu de paille, puisqu'on estime que les réserves souterraines de l'Allemagne lui permettent de continuer pendant 900 ans l'exploitation au taux actuel. Dans ces conditions, il était inévitable que la terre germanique devînt, tôt ou tard, pays de grande industrie; ce stade a été atteint après 1870, et tout le monde con-

naît les causes politiques et sociales qui ont précipité l'évolution du Zollverein.

En ce qui regarde spécialement la sidérurgie, on sait combien rapide et puissant fut l'essor allemand ; Krupp et les usines d'Essen symbolisent cet essor, mais c'est l'Allemagne toute entière, qui dans un effort discipliné et dirigé d'en haut, s'est appliquée à conquérir le marché mondial de l'acier. Depuis 1870, elle a dépassé successivement la France, puis l'Angleterre et s'est placée au second rang après les États-Unis; la Westphalie, surtout, est devenue une immense usine où dix millions d'êtres humains vivent du travail métallurgique, où tout a été réglé pour une production intense et économique et où le génie de l'Allemagne industrielle et guerrière s'affirme par la minutie de l'organisation et la recherche du colossal.

Pourtant, il y a une ombre au tableau : la terre allemande, si riche en houille, est relativement pauvre en minerai de fer ; ses gisements, en dépit d'une exploitation très active, ne suffisent plus à son immense production et elle doit recourir, dans une mesure accrue chaque année, à l'importation du minerai étranger : 8 millions de tonnes en 1909, 12 millions en 1912, voilà ce qu'elle a dû emprunter à l'extérieur pour apaiser la boulimie de ses hauts fourneaux ; elle a acquis et exploité les plus beaux gisements de la Suède, presque vidé l'Espagne du minerai de Biscaye ; elle s'était assuré, avant la guerre, une part dans les gisements de Basse-Normandie et avait jeté un regard de convoitise sur l'Algérie : on se souvient des interminables débats parlementaires qui eurent pour origine l'intervention d'un consortium allemand dans les projets d'exploitation de l'Ouenza.

Mais la question capitale, pour l'Allemagne, était celle de Briey ; le traité de Francfort, en découpant arbitrairement la frontière, avait laissé de notre côté la plus belle part des gisements lorrains. Ah ! si on avait su, en 1870, alors que Bismarck tenait la France sous sa botte ! En attendant le moment de réparer cette erreur par une reprise directe, on s'efforça d'agir par les voies détournées, soit en rachetant les concessions, soit en s'y assurant des participations, soit en constituant, sous une façade belge ou française, des sociétés

contrôlées par l'industrie allemande. On me permettra d'emprunter à un livre récemment paru [1] un exemple topique ; il montre comment le grand métallurgiste Alfred Thyssen, qui devait plus tard s'intéresser à l'exploitation du gisement bas-normand, s'était arrangé pour se tailler une part léonine dans le bassin de Briey : « La firme Thyssen possède dans le bassin lorrain trois concessions d'une superficie totale de 2 155 hectares. L'une, celle de Batilly, fut instituée au profit de M. Thyssen lui-même, qui en est officiellement propriétaire. Jouaville lui fut cédée le 25 octobre 1902 par la *Société des Hauts Fourneaux de Saulnes* qui en était concessionnaire depuis 1887, et M. Thyssen constitua pour l'exploiter une société anonyme française, la *Société des Mines de Jouaville*, fondée le 13 mars 1903 au capital de 2 millions en 4 000 actions de 500 francs ; 2 000 de ces actions entièrement libérées furent remises à l'apporteur. Celui-ci n'a cessé à aucun moment de conserver la direction de la société, dont la constitution sous une forme légale française n'eut sans aucun doute d'autre but que de masquer la personnalité du principal intéressé. Avec la concession de Bouligny, nous voyons apparaître un procédé d'acquisition indirecte analogue à celui que la *Gelsenkirchen* devait employer en 1909 pour devenir propriétaire des concessions de Crusnes et de Villerupt. La mine appartenait d'abord à M. Chappée, du Mans (M.-et-M.), qui la rétrocéda, contre 4 800 actions libérées, à la *Société des Mines de Bouligny*, constituée le 22 décembre 1906 au capital de 3 500 000 francs en 7 000 actions. Cette société n'est, en réalité, qu'une façade derrière laquelle se cache une entreprise belge, la *Société Métallurgique de Sambre-et-Moselle*. Et *Sambre-et-Moselle* n'est elle-même qu'une apparence, puisque, depuis 1904, elle se trouve contrôlée par M. Thyssen, possesseur de 3 500 actions et de 6 millions de francs d'obligations. »

Ce que Thyssen avait fait, d'autres le firent : la *Deutsche Luxemburgische Bergwerks*, les usines de Luxembourg et forges de Saarbrück, Hachener, Rœchling; en 1907, M. André Melvil constatait que la métallurgie allemande s'était assuré des droits sur 5 165 hectares, c'est-à-dire sur la dixième partie du

1. Louis Bureau, *l'Allemagne en France*. Plon-Nourrit, éditeurs, 1914.

bassin de Meurthe-et-Moselle. On peut trouver, évidemment, qu'il n'y a là rien que de naturel, et que la plupart des grands gisements ferrifères ont fait l'objet de marchandages analogues. Mais ce qui est inoffensif à l'égard des autres nations devient grave chaque fois qu'entre en jeu l'Allemagne armée et casquée ; toutes les opérations, et les moindres réclamations des industriels allemands opérant chez nous, étaient soutenues par l'ambassadeur du kaiser avec une âpreté, avec un irrespect de nos droits souverains dont nos gouvernants, dans leur désir d'amortir les conflits, ont gardé pour eux l'amertume. L'Allemagne a fait plus encore : alors qu'elle nous avait interdit, sous menace de guerre, d'élever des fortifications permanentes autour de Nancy, elle ne s'est pas gênée pour placer plus de la moitié du bassin de Meurthe-et-Moselle sous le feu de ses canons : les forts Gentringen et Illingen, de la défense de Thionville et, autour de Metz, les forts Lothringen, Kaiserin, Kronprinz et Haeseler affirmaient, dès le temps de paix, la menace du poing ganté de fer.

On sait le reste ; dès le début de la guerre, Longwy, Briey étaient envahis, et le front allemand, étendu en pointe jusqu'à Saint-Mihiel, était protégé pas des défenses formidables, pour nous empêcher de reprendre le sol précieux que l'Allemagne entendait exploiter contre nous ; par ce fait, les quatre cinquièmes de notre production métallurgique tombaient aux mains de l'ennemi, au moment précis où nous avions besoin d'acier pour fabriquer des canons, des obus et des fusils : l'Histoire dira un jour par quel miracle d'énergie nous avons pu parer ce coup terrible et organiser, avec des ressources diminuées, la préparation industrielle de la guerre. Pendant ce temps, l'Allemagne se hâtait de profiter du bien volé ; elle retrouvait à Briey l'équivalent du minerai d'outre-mer dont elle était privée par le blocus anglais et, avec le fer de la terre lorraine, elle bombardait Reims et Arras.

*
* *

L'avenir mûrit dans ces jours d'angoisse. Ce que sera la paix imposée par nos victoires, nous l'ignorons et il est trop tôt pour en parler ; mais nous sommes sûrs, au moins, que la

restitution de l'Alsace-Lorraine, en nous rendant la possession intégrale du bassin lorrain, fera de la France le pays le plus riche en fer qui soit en Europe. Mais elle nous rendra plus encore, car la fécondité du sous-sol lorrain est admirable, et la présence du fer s'y complète par celle du charbon, dont les couches souterraines se rattachent aux riches gisements de la Sarre,

On sait quelle est l'importance du bassin houiller de Sarrebruck, qui occupe le troisième rang dans la production de l'Allemagne [1]. La partie la plus anciennement connue et exploitée de ce bassin s'étend sur la rive droite de la Sarre, dans la Prusse rhénane et le Palatinat bavarois ; au cœur de l'exploitation est la grande ville de Sarrebruck, peuplée aujourd'hui de 107 000 habitants, et située à deux kilomètres seulement de notre ancienne frontière lorraine ; c'est de là que sortent du sol, chaque année, 13 millions de tonnes de combustible, c'est-à-dire le tiers de notre production française ; ce charbon est, il est vrai, de qualité médiocre et ne saurait être comparé aux belles houilles de Westphalie, de Belgique et du Nord de la France ; mais il est propre à tous les usages domestiques et industriels, et il a fourni, en 1913, 1 700 000 tonnes de coke pour les hauts fourneaux avoisinants; ce qui fait la richesse de ce gisement, c'est l'épaisseur des couches exploitables superposées, qui atteint souvent 90 mètres, et la réserve de houille exploitable, qu'une estimation récente fixe à 12 milliards de

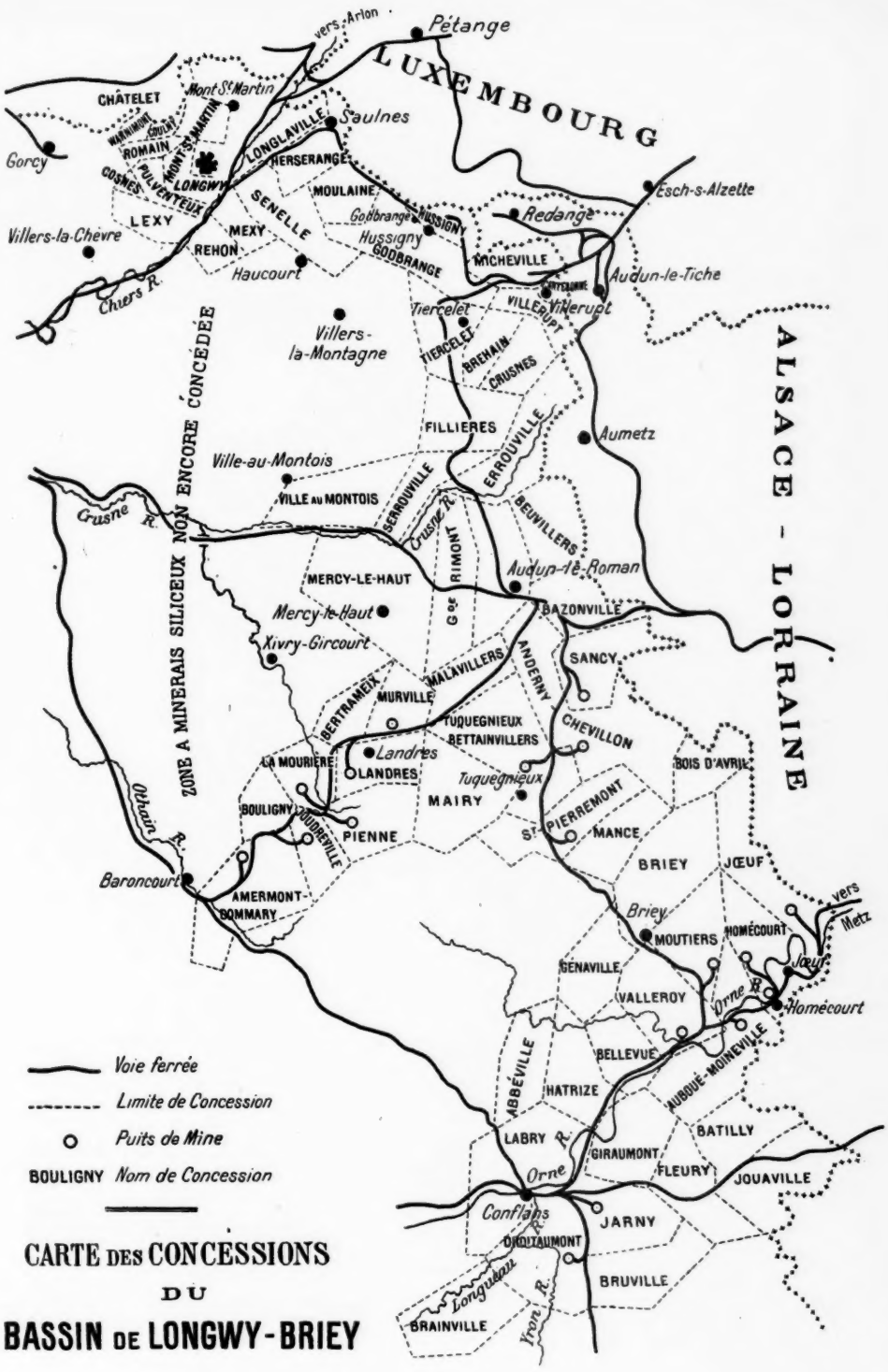
1. Je dois à l'obligeance de M. Camille Cavallier le tableau suivant, qui donne, pour 1913, la valeur de cette production ; on y remarquera l'importance des mines *fiscales*, qui appartiennent aux États prussien et bavarois.

RÉGIONS	MINES FISCALES	MINES CONCÉDÉES	PRODUCTION EN 1913	
Palatinat bavarois.	Saint-Inghert.		300 000 tonnes.	850 000 tonnes.
	Mittelbexbach.		150 000 —	
		Frankenholtz..	400 000 —	
Prusse rhénane.	12 divisions...		13 000 000 tonnes.	13 200 000 tonnes.
		1 exploitée	200 000 —	
		6 inexploitées		
Lorraine.		Sarre et Moselle	1 200 000 tonnes.	3 700 000 tonnes.
		Petite Rosselle.	2 000 000 —	
		La Houve.....	500 000 —	
		Saint-Avold (en fonçage).		
		7 inexploitées.		
Production totale.....			17 750 000 tonnes.	

tonnes, alors que nos charbonnages du Nord et du Pas-de-Calais n'en contiennent que 8 milliards.

On peut, par ces chiffres, apprécier l'importance de la richesse accumulée à quelques pas de notre ancienne frontière de 1870, dans une région dont la France a occupé une grande partie depuis la paix de Ryswick (1697) jusqu'au second traité de Paris (1815), qui défaisant l'œuvre du traité de 1814, enleva au département de la Moselle les cantons de Sarrelouis, de Betling, de Sarrebruck et de Saint-Jean. Mais le bassin de la Sarre s'étend bien au delà de la Prusse rhénane et du Palatinat ; la houille traverse la vallée, s'étend sur la rive gauche et s'enfonce, en s'amincissant graduellement, dans le sous-sol de la plaine lorraine Dès avant 1870, le gouvernement français avait accordé des concessions étendues entre Sarreguemines et Boulay ; l'administration allemande de l'Alsace-Lorraine les développa ultérieurement vers Saint-Avold et Faulquemont ; enfin une campagne de recherches poursuivie en France même a permis de retrouver le précieux combustible dans le département de Meurthe-et-Moselle : le 19 mars 1905, le sondage opéré par M. Camille Cavallier, dans le sous-sol de son usine métallurgique de Pont-à-Mousson, atteignait, à 819 mètres de profondeur, une veine de houille épaisse de 70 à 80 centimètres ; depuis ce temps, une dizaine d'autres forages ont atteint, dans la même région, des couches exploitables ; d'autres, effectués au voisinage des premiers, ne donnaient aucun résultat, ce qui tend à prouver que le gisement de Meurthe-et-Moselle constitue des dômes irréguliers plutôt qu'une couche d'épaisseur uniforme. Tout compte fait, M. Aguillon, inspecteur général des mines, évalue [1] l'étendue, de la zone houillère exploitable à 50 000 hectares pour la Lorraine annexée et à 15 000 hectares pour la Lorraine restée française ; ainsi le déplorable traité de Francfort ne nous a laissé le minerai de fer qu'en nous privant de son compagnon indispensable, la houille ; mais la reprise de l'Alsace-Lorraine les réunira derechef dans notre main ; et ce n'est pas vendre la peau de l'ours germanique que de réclamer, comme précaution

1. *Le bassin houiller de Sarrebruck, son passé, son présent, son avenir* (*la Nature*, 26 décembre 1914).



CARTE DES CONCESSIONS DU BASSIN DE LONGWY-BRIEY

pour l'avenir et en réparation de nos villes ravagées, quelques rectifications de frontières qui nous rendraient l'intégrale possession du bassin de Sarrebruck ; comme les plus riches houillères de ce bassin appartiennent aux États prussien et bavarois, leur prise de possession ne lèserait aucun intérêt particulier et représenterait une part appréciable de l'indemnité à laquelle nous aurons droit et que nous saurons exiger après la victoire.

Voilà comment l'avenir paiera les dures épreuves du présent ; si la terre lorraine forme, depuis plus de deux siècles, l'enjeu d'une lutte terrible, elle en vaut la peine, car elle réunit dans son sein tout ce qui fait la force et la richesse des nations ; ainsi, elle est l'image des hommes qui l'habitent, de ces rudes Lorrains dont le prime abord est froid et réservé, mais dont le cœur et l'âme recèlent des trésors. Et c'est pour cela qu'elle nous est doublement chère.

L. HOULLEVIGUE

LES RAISONS DE LA BULGARIE[1]

Un de vos abonnés bulgares demande à la *Revue de Paris*, qu'on tient en grande estime dans son pays, l'hospitalité de quelques pages pour y exposer devant l'opinion française les raisons de l'état d'esprit du gouvernement et du peuple bulgares, qui, en ce moment, se réservent, hésitent et calculent.

Si l'on veut bien comprendre ces raisons, il est nécessaire de remonter de trois ans en arrière, à la guerre balkanique, car la situation présente est l'aboutissement d'un enchaînement de faits qui prend son origine dans les événements de 1912.

En 1912, lorsque les peuples des Balkans, solidaires et unis pour la première fois depuis des siècles, partirent en guerre contre le Turc, à qui leurs divisions avaient jadis permis de s'installer en Europe et de les asservir les uns après les autres, c'est incontestablement à la Bulgarie qu'incomba la tâche la plus lourde. La Bulgarie avait alors — comme d'ailleurs aujourd'hui — la plus nombreuse des armées balkaniques ; c'était elle aussi qui s'était acquis à l'étranger le renom le plus considérable.

Les Turcs qui voyaient en la Bulgarie leur principal et leur plus redoutable adversaire dirigèrent contre elle le gros de

1. La *Revue de Paris* a publié le 15 mai 1915 un article de M. de Martonne sur *les Conditions d'une intervention roumaine*. Elle publie aujourd'hui, *à titre de document*, une lettre reçue de Bulgarie. Prochainement, elle donnera un article sur les revendications yougo-slaves.

leurs forces. Toutes les troupes bulgares, à l'exception d'une seule division, durent faire face à la concentration des masses turques dans la Thrace, considérée comme théâtre d'opérations principal, où devaient se livrer les batailles décisives. Ce fut effectivement ce qui advint. La décision de la guerre fut amenée non par la bataille de Koumanovo — quelque importance que cette dernière ait eu pour l'occupation de la Macédoine et quelque vaillance que les troupes serbes y aient déployée — non par celle de Monastir, encore moins par les opérations des Grecs, dont la frontière était presque complètement dégarnie de troupes turques — mais par la bataille de Lule-Bourgas, succédant à la prise de Kirk-Kilissé, par la poursuite stratégique jusqu'à Tchataldja, où l'armée turque fut clouée ; en effet, malgré tous ses efforts et la formidable poussée qu'elle tenta, elle ne devait plus faire un pas en avant.

Mais l'effort avait été rude. Et lorsque, après les languissantes négociations de Londres, au cours des mois qui suivirent, la guerre se prolongea, c'est à l'armée bulgare qu'échut la tâche de maintenir les Turcs, de briser successivement leurs retours offensifs et d'assurer enfin, après un dernier et brillant fait d'armes, la conclusion de la paix, par la menace de ses troupes qui pouvaient, cette fois, marcher sur Constantinople.

Quelles qu'aient pu être par la suite les fautes de la politique bulgare, une chose est certaine — et elle se dégagera de plus en plus à mesure que les événements prendront du recul — c'est que les responsabilités de la seconde guerre se répartissent entre tous les alliés. Les Bulgares ont pu dire non sans raison que les Serbes et les Grecs, en s'entendant dès le mois de février pour retenir et se partager la Macédoine, mise par les traités de 1912 dans le lot bulgare, avaient voulu, prémédité, préparé cette guerre ; il est certain d'autre part que c'est la Bulgarie qui l'a déclanchée.

Le traité de Bucarest en a rendu responsables les seuls Bulgares : foulant aux pieds le principe des nationalités qui est la grande idée des temps modernes, il arracha la Dobroudja à la Bulgarie et réduisait cette dernière à peu près aux frontières qu'elle avait avant la guerre, anéantissant les

résultats de ses efforts et donnant à d'autres des contrées dont ses victoires avaient assuré la conquête.

De cela la Bulgarie est restée meurtrie, sanglante, avec le sentiment d'une grande injustice commise par l'Europe à son égard et aussi avec un ressentiment vivace à l'égard de ses anciens alliés.

*
* *

Est-ce à dire qu'à l'heure actuelle la Bulgarie s'enferme dans une rancune entêtée et hostile et qu'il ne faille compter en aucun cas sur elle?

Non, et il importe d'établir une vérité trop souvent méconnue depuis le commencement de la guerre actuelle. La Bulgarie a été soupçonnée ou même accusée à bien des reprises de pactiser avec les adversaires de l'Entente. Son entrée en action aux côtés tantôt de la Turquie tantôt de l'Autriche a été plusieurs fois annoncée et affirmée comme un événement prochain, et lorsque le gouvernement bulgare faisait connaître son intention de rester fidèle à la neutralité proclamée par lui au début de la guerre, ses déclarations étaient accueillies avec un scepticisme qui paraissait en savoir long sur ce qui se passait dans les coulisses de la politique bulgare.

On a dit à ce sujet, bien des choses, bien des choses inexactes. On a d'abord affirmé que le gouvernement bulgare était composé d'hommes qui s'étaient fait d'une politique germanophile et austrophile une sorte de dogme et tenaient pour certaine la victoire des deux empires. De là à dire qu'ils avaient contracté des engagements avec Berlin il n'y avait qu'un pas. Ce pas, la presse et l'opinion françaises l'eurent presque franchi lorsque les Bulgares firent à Berlin leur dernier emprunt, on oubliait en France que cet accord était la conséquence du refus des banques parisiennes de traiter avec la Bulgarie, alors que généreusement elles prêtaient aux Turcs cinq cents millions, et pareille somme aux Grecs, pareille somme encore aux Serbes. Or, les événements sont venus apporter des démentis successifs aux affirmations de la presse française, à mesure que les mois s'écoulaient, les

hommes placés à la tête du gouvernement de Sophia apparaissaient de plus en plus comme ayant gardé, dans cette neutralité que leur imposaient alors les intérêts de leur pays, une complète liberté d'action. La Bulgarie, qui a déclaré au début de la guerre qu'elle resterait neutre, a tenu parole; elle n'a cherché à tromper personne par des engagements et des promesses.

Les soupçons à l'endroit de la Bulgarie sont allés encore plus loin. On a dit — et c'est une légende que depuis un mois ou deux surtout d'aucuns cherchent à accréditer — on a dit que le suprême obstacle à une entente entre la Bulgarie et les alliés serait le roi Ferdinand. Il faut être bien mal au courant des choses de Bulgarie, bien mal connaître aussi son souverain, pour soutenir une pareille affirmation. Sans doute, par ses origines, le roi Ferdinand se rattache à l'Autriche et à l'Allemagne ; mais par ses origines aussi, il est Français et tous ceux qui l'ont approché connaissent la forte empreinte dont sa mère, feu la princesse Clémentine d'Orléans, l'a marqué, la fierté avec laquelle il rappelle qu'il est le petit-fils de Louis-Philippe et sa sympathie profonde pour la France vers laquelle n'ont cessé de l'attirer son éducation, ses goûts, sa culture.

En outre, depuis vingt-sept ans qu'il règne sur la Bulgarie, à la grandeur de laquelle il a contribué si puissamment par une œuvre personnelle lente, tenace, laborieuse où il a mis tout son cœur, toute son énergie, tout son génie politique, le roi s'est si complètement identifié à son pays et à son peuple, qu'il ne peut s'inspirer que de ses aspirations, de ses intérêts, de ses sentiments. Trop fin et trop méfiant pour se laisser guider par telle ou telle influence étrangère, trop fier pour subir une domination extérieure qui voudrait s'imposer à lui, c'est avec une âme bulgare dont les mouvements vont parfois jusqu'au chauvinisme, qu'il mesure et soupèse les véritables intérêts de son peuple.

Or, le peuple bulgare, malgré l'amertume des souvenirs d'il y a deux ans, n'a pas varié dans ses sentiments. Il est resté fidèle aux souvenirs de la guerre de libération entreprise par la Russie, et le culte de l'empereur Alexandre II, le tsar libérateur, reste aussi vivant dans son cœur qu'au premier jour.

Les sympathies du peuple bulgare pour la France n'ont de même pas changé, malgré l'odieuse et si injuste campagne menée contre la Bulgarie il y a deux ans, par une grande partie de la presse française. A la France le rattachent avant tout son esprit, sa constitution, son régime si profondément démocratiques, les emprunts continuels faits par lui à la législation française, la formation intellectuelle et morale que va puiser aux universités françaises la jeunesse bulgare.

Dès lors, si la Bulgarie ne s'est pas encore rangée aux côtés de la Quadruple Entente, il ne faut pas en chercher les raisons dans les sentiments qu'on lui attribue si injustement. Du reste, en politique, les sentiments ne comptent pas seuls, il s'en faut; tout pays, surtout à certains moments de grande crise, a des intérêts essentiels, des intérêts suprêmes, qui le poussent à agir ou qui lui commandent l'abstention.

*
* *

Examinons donc quels sont les grands faits qui ont tracé au gouvernement bulgare la ligne de conduite politique qui a été la sienne jusqu'à présent.

Et tout d'abord nous trouvons l'épuisement résultant des deux guerres balkaniques, au cours desquelles nous venons de voir ce que fut l'effort bulgare. Cet épuisement, très réel et très considérable, malgré l'énergie avec laquelle le pays s'est ressaisi dès la fin de la guerre, joue un rôle important à deux points de vue. En premier lieu, il a pour conséquence que la Bulgarie ne pourrait pas soutenir, sans risques graves pour son développement économique ultérieur, une longue guerre. L'effort bulgare pourra être intense, il pourrait difficilement aller au delà de quelques mois.

En second lieu, le peuple bulgare — il faut avoir le courage de le dire franchement — ne désire pas la guerre. Il ne la désire pas, et ne peut pas la désirer; car le souvenir de toutes les souffrances endurées est encore trop proche. Les Bulgares — et quand je dis les Bulgares j'entends toute la nation, car en 1913 sur 4 millions d'habitants, la Bulgarie avait 600 000 hommes sous les drapeaux — ont connu de la guerre les fléaux les plus atroces, la faim, la soif, le froid, le

choléra, et aussi plus tard la tristesse des retraites, la vision des villages bulgares en flammes, l'invasion d'une partie du pays par les Roumains. Et, dans tout le pays, par milliers, se comptent des invalides, des familles encore en deuil, des orphelins hospitalisés par l'État ou les communes, des gens autrefois riches et que la guerre a ruinés.

Et puis le paysan — et en Bulgarie il forme les neuf dixièmes de la population — n'aime pas, n'aime jamais la guerre. Le paysan bulgare qui a tant de points communs avec l'admirable paysan de France, a comme lui un amour profond de la terre qui le nourrit et sur laquelle il est courbé depuis l'adolescence jusqu'à la mort, un attachement indestructible à ses champs, à ses bœufs, compagnons de tous les jours, à sa maison au toit de chaume et au sol en terre battue où ses ancêtres ont vécu avant lui, pauvrement, simplement comme lui. C'est tout cela qu'il lui faudrait quitter de nouveau.

Avant la seconde guerre, des régiments qui s'étaient admirablement battus contre les Turcs et qui ont combattu avec autant de vaillance par la suite contre les Serbes, se sont mutinés non pas à cause du nouvel effort qu'on leur demandait mais parce que des deux côtés de ces routes par lesquelles on les acheminait vers le front serbe, des champs de blé s'étendaient, de beaux blés mûrs qui attendaient la serpe du moissonneur. Ils pensèrent aux villages de Bulgarie où les blés aussi bientôt mûriraient et le cœur de ces braves défaillit.

D'ailleurs, à quoi bon plus de preuves? Que l'on cherche à se représenter ce que serait l'état d'esprit en France deux ans après la fin de la terrible guerre actuelle et quel accueil serait fait à ceux qui viendraient parler d'une nouvelle campagne.

En Bulgarie heureusement — et ici nous entrons dans le vif de la question — il existe un levier pour mettre de nouveau les armées en marche. Ce pays a son « idéal national » et, pour le réaliser, — *mais pour cela seul* — il pourrait endurer les fatigues et courir les risques d'une nouvelle guerre.

Née à l'indépendance politique en 1878, après la guerre turco-russe, la Bulgarie employa les premières années de son existence à s'organiser politiquement, à constituer un commencement d'outillage national, à créer une armée.

Et, aussitôt après l'œuvre de la libération de la Macédoine commença : favoriser dans cette province le développement de la conscience nationale, réclamer pour elle un régime plus humain, expliquer à l'Europe les droits de la Bulgarie sur la Macédoine, lui faire connaître les souffrances des Macédoniens, soutenir ceux-ci dans leurs luttes sanglantes pour la liberté, préparer enfin, pour le cas où ses efforts pacifiques seraient inutiles, une armée libératrice. Cette œuvre s'est poursuivie pendant vingt-cinq ans, tenace, patiente, inlassable, malgré les crises traversées par le pays, malgré les à-coups de sa politique extérieure et intérieure. Elle est restée la préoccupation de tous les instants; elle est le but suprême.

On a souvent comparé la Macédoine à une Alsace-Lorraine; comparaison juste en ce que le sentiment national bulgare y est aussi vif — et peut-être plus vif, comme il arrive souvent en pays opprimé — que dans les provinces de la Bulgarie même; juste encore en ce la population y a toujours tendu à l'annexion à la Bulgarie ; juste enfin en ce que la Macédoine a fourni à la Bulgarie, comme l'Alsace à la France nombre d'hommes qui se sont illustrés dans la politique, l'armée, les lettres.

Mais pour que la comparaison fût tout à fait exacte, il faudrait que l'Alsace-Lorraine représentât comme étendue et comme population la moitié de la France, tout comme la Macédoine représente la moitié de la Bulgarie.

Et c'est là la raison pour laquelle les Bulgares ont toujours tout subordonné à la question de Macédoine. C'est pourquoi ils n'ont cessé d'y penser et d'en parler, *c'est pourquoi on ne pourrait aujourd'hui entraîner ce peuple à la guerre sans lui garantir la possession de cette province.*

Or, qu'entendent les Bulgares par la Macédoine? Géographiquement et ethnographiquement, la Macédoine s'étend entre les monts Char, l'Albanie et les montagnes qui, au sud de Monastir, délimitent la vallée de la Bistritza. Là-dessus tous les géographes sont d'accord depuis Amy Boué et Élisée Reclus, jusqu'à un autre savant français, le professeur Desjardins, qui, en 1853, faisait éditer à Belgrade, en langue serbe une carte des territoires de langue serbe, sur lesquels s'étendaient les revendications de la Serbie. Or, cette carte, qui

comprend la Bosnie-Herzégovine, il fixe les limites sud de ces territoires exactement au mont Char.

Lorsqu'au mois de février 1912, par le traité de partage conclu avec la Serbie, les Bulgares acceptaient la division de la Macédoine en deux zones, la zone non contestée et la zone litigieuse, ils n'ont jamais entendu reconnaître que cette dernière était toute peuplée de Serbes et ne comptait pas de population bulgare. Par ce traité la Bulgarie renonçait à toute revendication pour les territoires situés au nord du Char, et la Serbie pour ceux compris dans la zone non contestée. L'attribution de la zone litigieuse était soumise à l'arbitrage de l'empereur de Russie qui pouvait soit l'attribuer en entier à la Serbie, soit la partager entre les deux États contractants.

Mais cette cession éventuelle, les hommes d'État qui avaient signé le traité de 1912 ne l'avaient jamais considérée comme définitive et irrévocable. En 1912 une solution de la question de Macédoine s'imposait plus urgente que jamais. Cette solution ne pouvait être apportée que par la force des armes. La diplomatie européenne, qui avait essayé à plusieurs reprises d'autres remèdes, avait définitivement échoué. Or, pour que la guerre eût les plus grandes chances de succès la collaboration de la Serbie était nécessaire. Elle était nécessaire d'abord pour que la victoire sur les Turcs fût tout à fait certaine ; elle l'était ensuite pour que la Bulgarie ne s'exposât pas, à un moment donné ou à la fin de la campagne, si elle l'entreprenait seule contre la Turquie, à voir surgir une Serbie ou une Grèce, ou les deux réunies, disposant d'armées fraîches et n'étant liées à la Bulgarie par aucun engagement, venir lui réclamer des territoires qui auraient compris la plus grande partie de ses conquêtes.

Les contrées que les Serbes pouvaient obtenir au nord du Char n'étaient, ni par leur étendue ni par leur richesse, proportionnées à l'importance de la Serbie et au nombre des soldats qu'elle devait mettre en ligne ; il fallait donc faire des concessions en Macédoine. La Bulgarie par nécessité politique supérieure y consentit ; mais ces sacrifices n'étaient pas dans sa pensée irrévocables. On savait à Sofia qu'un jour viendrait où la Serbie chercherait à réaliser ses aspirations nationales du côté de la Bosnie-Herzégovine et que ce jour-là, contre

l'aide active ou la neutralité bienveillante de la Bulgarie, celle-ci, pourrait réclamer la rétrocession des territoires bulgares momentanément cédés.

Si donc la Bulgarie s'engage demain, demandera-t-elle toute la Macédoine? Nous manquons des indications nécessaires pour pouvoir le dire en ce moment; mais c'est possible, car elle considère cette province comme également bulgare dans toutes ses parties.

Voici une autre revendication bulgare, essentielle, elle aussi. Parmi les territoires cédés par le traité de Bucarest à la Grèce, Cavalla, avec la région comprenant Drama et Serès, est absolument indispensable à la Bulgarie, pour élargir l'accès actuellement trop étroit du royaume à la mer Égée, et pour donner aux parties de la Macédoine, qu'une entrée en action de la Bulgarie lui assurera, un port de mer situé plus à l'ouest que celui de Dédéagatch. Vouloir faire exporter par exemple les produits de Monastir par Dédéagatch serait aussi absurde que de vouloir donner à Paris comme port de mer Brindisi ou Cadix.

Ces prétentions pourront à première vue sembler considérables. Mais elles s'expliquent et se justifient, si l'on réfléchit aux accroissements territoriaux que la Serbie obtiendra et que la Grèce pourra obtenir le jour où la Quadruple Entente sera victorieuse, si l'on considère que la Bulgarie devra fournir un effort militaire intense et dont les résultats seront des plus importants pour le succès final des alliés, si l'on envisage enfin que les territoires en question sont peuplés exclusivement de Bulgares, à l'exception de la bande côtière dont le hinterland toutefois est bulgare.

*
* *

C'est une erreur trop répandue de croire que la Bulgarie, si elle s'engageait contre les Turcs, aurait une simple promenade militaire à faire.

En dehors des effectifs ottomans qui sont actuellement engagés dans les Dardanelles, où les fronts à défendre, trop étroits, ne permettent pas de grands déploiements de forces, les Turcs disposent, en arrière, d'un gros noyau de troupes qui représente la valeur de plusieurs corps d'armée, et cons-

titue la masse principale de leurs forces. Cette armée a pour objectif de s'opposer à l'ennemi nouveau qui apparaîtrait, soit du côté du golfe de Saros, soit — et les Turcs savent combien il serait redoutable — du côté de la Bulgarie.

Certes, si l'armée bulgare entrait en ligne, cette force turque, qui peut compter de 150 à 200 000 hommes, n'affronterait pas, contre un ennemi deux fois supérieur, la lutte en rase campagne. Les combats décisifs ne se livreront pas cette fois à Lulé-Bourgas. La Turquie replierait quelques-unes de ses fractions sur la partie nord de la péninsule de Gallipoli, qu'il lui faudrait défendre contre une attaque simultanée des Bulgares et des alliés, et se retirerait avec le reste — le gros de ses forces — sur Tchataldja. Or, Tchataldja ne représente plus, comme en 1912, une simple ligne fortifiée, barrant la route de Constantinople ; c'est tout un terrain s'étendant jusqu'au Bosphore et les deux mers, un vaste camp retranché dont les positions successives de défense sont aussi solidement organisées que celles de la péninsule de Gallipoli.

Pour que Constantinople tombe, il faudra se rendre maître de la péninsule de Gallipoli d'abord, du camp retranché que nous venons de décrire ensuite. Ces deux positions seront disputées avec acharnement, car les Jeunes-Turcs et les Allemands qui tiennent l'armée dans leurs mains lutteront jusqu'à la dernière extrémité, les premiers pour défendre leur pays et se défendre eux-mêmes, les seconds pour retarder jusqu'aux extrêmes limites du possible un succès qui aura une répercussion certaine sur la marche des opérations dans l'Europe centrale.

Ce succès néanmoins ne saurait faire de doute. La Bulgarie n'a plus à faire la preuve de la vaillance de ses soldats. Avec l'aide valeureuse des alliés, ses troupes entreront à Constantinople. Mais ce succès elle devra le payer — tout le monde sait l'effroyable boucherie qu'est une bataille moderne — du sang et de la vie de dizaines de milliers de ses fils.

Eh bien, elle voudrait que les résultats à obtenir fussent proportionnés à cet effort et qu'ils lui fussent garantis d'une manière certaine et excluant tout aléa. Si l'on songe que voilà un petit pays qui il y a deux ans seulement a perdu 60 000 hommes — car cela a été le chiffre de nos morts — pour réaliser

son unité nationale et qu'il n'y est pas parvenu, sans que ce soit de sa faute exclusive, cette prétention apparaît comme fort légitime.

En 1912-1913 la Bulgarie s'appuyait sur deux traités, le traité bulgaro-serbe et le traité de Londres. Elle se croyait très forte, car l'un lui garantissait la Macédoine et l'autre la Thrace. Le traité avec la Serbie a vu toutes ses stipulations contestées par ceux-là même qui l'avaient signé ; le traité de Londres n'a pas trouvé un seul défenseur le jour où les Turcs, en réoccupant Andrinople, l'ont déchiré. Aujourd'hui la Bulgarie, de l'excès de confiance par lequel elle péchait alors, a versé par réaction dans l'excès contraire. Certes, personne ne met en doute la bonne foi des puissances de la Quadruple Entente, mais encore faut-il que les concessions à accorder soient nettes, formelles, qu'elles suppriment toute perspective de complications ultérieures. Si le peuple bulgare est appelé demain à marcher de nouveau, il faut qu'il sache d'une façon claire et précise pourquoi il se battra. Le peuple bulgare a fait dernièrement deux guerres. S'il le faut, il en fera certainement une troisième, mais il est nécessaire qu'il sache qu'il ne s'expose pas à une quatrième. Pour que cela fût, il faudrait que le jour où la mobilisation sera décrétée, le gouvernement pût lui dire simplement et sans ambages : ceci vous l'aurez et vous l'aurez dans tous les cas, à une seule condition — c'est que vous soyez victorieux sur le champ de bataille.

Cela est d'autant plus nécessaire que le paysan bulgare, après trente-cinq ans de vie politique libre où il a exercé ses droits, a la pleine conscience de sa souveraineté ; de même que, citoyen, il sait pourquoi il vote, soldat, il veut savoir pourquoi il se bat.

UN BULGARE

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

GENS DE MER[1]

DEUXIÈME PARTIE

I

Rose s'éveilla le matin dans sa chambre blanche, entre les rideaux tirés de son lit. Elle ne s'attarda pas à contempler les grosses poutres du plafond. Elle sauta sur le plancher froid, se vêtit vite en disant son oraison matinale. Puis elle procéda à ses rapides ablutions d'eau fraîche, peigna et lissa ses cheveux, se regardant sans trop de complaisance dans la glace cachée à demi par les statuettes en plâtre peint de la Vierge, de saint Joseph et d'un saint Jean-Baptiste chargé de son agneau. Sa coiffe mise, elle fixa sa guimpe, noua ses jupes, mit son corsage et descendit.

Elle trouva sa mère en dispute avec le fourneau et l'aida à vaincre le bois rétif à la flamme. Ensuite elle tira l'eau du puits en pesant sur les croix fixées dans le tambour, balaya l'aire, et, tandis que l'eau chauffait pour le café, elle nettoya la cuisine. Sa jupe battait à la vivacité de ses gestes simples. Son père se montra lorsque le déjeuner fumait dans les tasses. Elle grignota à son côté, écoutant sa mère geindre par habitude. Puis elle partit pour l'ouvroir.

1. Voir la *Revue* du 1er août 1915.

C'était une maison parmi les maisons, ni plus haute, ni plus belle que les autres. Elle appartenait à mademoiselle Merrien, qui en avait chassé les locataires pour l'offrir indirectement à Dieu. Les trois salles étaient vides encore. Rose entra, alla aux armoires, compta l'ouvrage à distribuer aux petites approbanistes de treize ou quatorze ans, prépara les torchons de toile écrue à ourler et les travaux plus fins des moyennes : les taies d'oreiller à broder, les draps à garnir de dentelles, enfin les délicates œuvres des grandes : les chemises ajourées, les pantalons à rubans, les matinées à fanfreluches de batiste, les toiles légères comme des tissus de rêves ou de contes, douces aux doigts des femmes et qui semblaient destinées à des fées.

La sœur Thérèse, quittant sa chambre, vint avec indolence la complimenter de son zèle. Elle était languide et pâle, envoyée à Sohec par sa communauté pour respirer l'air marin et rétablir sa santé. Ensemble, elles causèrent un instant du vent, puis, honteuses de leur babillage, se pressèrent pour disposer les aiguilles, les pelotes d'épingles, les bobines de fil et de soie nécessaires.

Les enfants envahissaient déjà la cour. On entendait leurs rires, qui cessaient à la porte. Elles pénétraient, sages, jusqu'à la salle tiède où elles pépiaient encore un peu en dénouant leurs capes. Leurs paroles étouffées faisaient un bourdonnement de ruche. Sœur Thérèse ouvrit l'atelier. Elles entrèrent en disant bonjour, chacune. Des retardataires survenaient, essoufflées et rouges d'avoir couru. Après la prière commune, le travail commença.

Rose surveillait les petites ; la religieuse dirigeait les grandes. Il fallait montrer aux débutantes à pousser le chas avec le dé, sucer les doigts quand le sang affleurait une piqûre, consoler les maladroites, encourager les habiles et rappeler souvent la présence de Dieu.

Rose avait toujours gaiement observé ces devoirs faciles. Mais, depuis le retour de Madhouas, elle n'était plus aussi calme. Elle avait une distraction involontaire et coupable de l'esprit. Elle s'en alarmait, sans pouvoir définir son trouble, solitaire, n'osant s'en confesser au recteur. Elle croyait que ce malaise passerait. N'avait-elle pas connu Désiré tout jeune, comme les autres garçons du village, sans lui prêter d'atten-

tion spéciale? C'était le petit à Madhouas, comme Boulhuec était le gars à Boulhuec le père. Elle ne faisait cas ni de l'un, ni de l'autre ni d'aucun. Elle jouait, cousait, priait, grandissait. Elle avait quitté ses jupes courtes, pris des jupes longues. Elle cessait d'être fillette devenait jeune fille, le long des jours, sans s'en rendre compte. Elle se sentait aussi neuve qu'avant.

Les gars étaient partis au service, comme avaient fait leurs aînés...

Et voilà qu'un jour, dans la paix du village, Boulhuec était arrivé de loin, malade. Elle s'apitoyait sur son sort, au début, en le voyant errer avec envie autour des pêcheurs rapportant leurs corbeilles pleines de poisson brillant. Elle le plaignait d'être infirme, malheureux, et devenu ivrogne. Chaque fois qu'elle l'apercevait, c'était allant boire chez sa tante Fitte, la vendeuse d'alcool. Elle remarquait sa tenue négligée, parce qu'il attirait son attention en la suivant des yeux avec insistance et se trouvait toujours sur son chemin. Autour d'elle, on le disait méchant et criard, et le syndic, parfois, répétait, en le nommant le « failli Boulhuec », qu'il ferait un malheur, un matin. Ces choses effrayaient un peu Rose. Chaque soir, par pieuse bonté, elle ajoutait à ses prières une invocation à la Vierge, patronne des marins, pour cette victime de la mer.

Elle le cherchait en vain des yeux à l'église, le dimanche Il n'y occupait aucun banc et affectait de ricaner, à la sortie des fidèles, sur la place. Son attitude impie choqua la candeur de Rose, mais elle se reprocha sa répulsion comme un péché envers autrui et se montra plus aimable pour l'infirme. Il lui répondit sur le ton d'un homme en colère. Alors, elle l'évita, hâtant le pas lorsqu'elle voyait sa silhouette croche poindre à l'angle d'une maison. Le choc de sa béquille et le raclement de son pied blessé l'émotionnaient péniblement. Elle l'excusait pourtant d'être mauvais, à cause du malheur qu'il avait eu.

Mais sa peine n'était pas finie. Par un beau matin de soleil, Désiré Madhouas ralliait, lui aussi. Il était grand et fort, avait la poitrine large, l'air solide. Ses yeux francs jetaient leur regard en face, et ses gestes étaient aisés. Autant l'autre se montrait insolent et tenace, autant Désiré se montrait respectueux. Quand son œil clair rencontrait le coup d'œil de Rose, tout de suite il baissait les paupières et tirait son béret.

Elle se sentait confiante à son égard. Elle serait allée avec lui, toute seule, bien loin, jusqu'à Murzac peut-être, sans avoir peur, tellement il respirait la loyauté et la force. Cette attaction l'inquiétait. Elle craignait l'œuvre du Malin, sachant les figures séduisantes qu'il prend pour exciter au péché.

Elle observait Désiré avec la ruse des vierges curieuses. Il allait au débit moins qu'aucun, et jamais elle n'avait surpris sa voix mêlée au tapage des discussions. Il apportait son poisson au Rebarquère et s'esquivait vite retrouver sa mère, dans la maison réparée par ses soins. Le syndic disait qu'il avait du courage et que ses amis seraient bientôt nombreux. Ses louanges, d'ailleurs, étaient dans toutes les bouches.

Madame Pourru elle-même, bien qu assez médisante, vantait sa bonne mine et son affection filiale. C'étaient là des titres à l'estime de Rose. Elle se rappelait, durant que courait son aiguille, la contenance du gars au baptême de la *V. 2208* et souriait à le revoir gauche et maladroit d'émotion. Il ne pensait à rien et marchait, le regard à terre, sans remarquer les flaques où il pataugeait.

Les autres pêcheurs n'avaient pas son air de respect tendre. Ils étaient cordiaux ou indifférents, plus épais, plus lourds, avec un aspect vulgaire. Lui avait plus de soin de sa tenue qu'eux tous. Il conservait de la récente servitude militaire le goût des vêtements propres, et son bonnet de matelot, gardant son pompon rouge, lui donnait un air crâne. Ses camarades engoncés dans leurs blouses semblaient des paysans aux côtés d'un monsieur.

Mais d'avoir vu tout cela ne signifiait rien. Il fallait en rire. Une jeunesse avait le droit de rire sans être méchante, et Rose aimait à rire. Plus petite, son père l'appelait Fauvette, à cause de sa joie mouvante.

Elle leva la tête, parce qu'onze heures sonnaient. C'était l'instant où les fillettes cessaient d'être raisonnables. Les estomacs creusés tiraillaient ; les yeux étaient moins attentifs, les têtes flâneuses se dressaient. Un fil cassait d'un côté, une pelote tombait d'autre part, et les pieds sournois la poussaient sous les bancs. Il n'y eut plus cependant qu'un quart d'heure à attendre pour que sœur Thérèse donnât le signal. Toutes se levèrent et retrouvèrent la parole. Ce fut immédiatement un

pépiement d'oiseaux. Rose cria en vain pour faire entendre ses recommandations. On ne l'écoutait plus. Chacune était pressée de reprendre les galoches sonores et de serrer ses épaules dans le fichu. Les plus négligentes s'échappaient en courant.

Rose s'en alla en caressant une espiègle, qui la quitta à la ruelle du Trahoir. Elle tourna sur le Rebarquère et fut brusquement face à Madhouas. Il retira son bonnet. Ils étaient tout près l'un de l'autre, seuls. Il la regardait. Elle se sentait oppressée et rouge.

— Bonjour, mademoiselle Rose, — fit-il.

— Bonjour, monsieur Madhouas, — murmura-t-elle, sans avoir envie de rire.

Il voyait bien son trouble, mais restait décontenancé, ne sachant que dire. Une sorte de honte la poussait à fuir.

— Je ne vous ai pas parlé depuis le baptême, — remarqua-t-il.

— Oui, depuis le baptême, — répéta-t-elle.

— Il y a deux mois.

— Oui, il y a deux mois.

Ils se turent. Elle tournait entre ses doigts un coin de son tablier.

— Il faut que je me dépêche, monsieur Madhouas, — dit-elle, — j'ai bien du travail.

Ils demeurèrent encore silencieux, et firent quelques pas à côté l'un de l'autre, songeurs. Mais, comme ils arrivaient à l'angle. Rose eut un recul. L'abbé Rèze marchait droit sur eux et les voyait ensemble.

— Adieu ! — jeta-t-elle, en se détachant.

— Adieu ! — souffla Désiré.

Le recteur aborda la jeune fille honteuse.

— Il y aura conseil aujourd'hui aux Gloses, à quatre heures, — dit-il, les yeux plissés, — tu préviendras sœur Thérèse. N'oublie pas ! Va !

Elle atteignit en deux pas sa maison, escalada les marches. Sa mère s'étonna de la voir haletante, mais elle avait à gémir sur le prix des denrées, qui augmentait, et la laissa disposer le couvert. Rose put se calmer avant que le syndic fermât son bureau et parût dans le cadre de la porte. Il n'avait pas le temps d'attendre et réclamait d'être servi aussitôt. Il éteignait

sa pipe, baisait sa fille au front et s'asseyait pour manger. Comme il était pressé, il jeta son couteau sur la table avant la fin du repas et se fit porter une tasse de café dans son bureau, auprès de ses paperasses... Il y en avait partout, et des livres à dos de cuir vert pelucheux. C'étaient les matricules du sous-quartier de Sohec, timbrées et paraphées aux époques d'inspection par M. l'administrateur. Le règlement trimestriel empêchait Pourru de s'occuper d'autre chose et de remarquer l'émoi de Rose. Elle put s'échapper presque tout de suite, et retourna à l'ouvroir.

Son trouble augmentait. Une angoisse indicible la jeta à genoux devant la statuette de la Vierge. Elle s'abîma au fond des prières suppliantes. Elle se repentait sincèrement de son péché. Elle s'accusait, mortifiée de l'allégresse inconnue qui envahissait malgré elle son âme. C'était coupable et doux. Son cœur fondait. Elle répétait les mots que Madhouas avait dits. Ils avaient un sens plus large que leur sens véritable. Ils signifiaient toutes sortes de pensées muettes échangées entre eux. Une sensation de vertige émanait de ces mots, prononcés par lui...

Elle tendait les bras pour se tenir aux chaises, comme si elle allait tomber. Elle ne se reconnaissait plus.

La Vierge, appelée éperdument, demeurait figée dans sa robe blanche et bleue. La prière ne montait pas jusqu'à elle. Elle restait insensible, souriante. Rose scrutait en vain son visage de pierre. Et tout à coup, elle s'effraya. Elle songea au recteur bonhomme paraissant soudain pour les surprendre.

« Je suis une fille perdue, se dit-elle. Je devais fuir la fréquentation des jeunes gens, et je me suis plu à cette rencontre. Oh ! mon Dieu ! me pardonnez-vous? »

Elle promettait de ne plus retomber dans le mal, implorant un signe divin de rédemption, et elle écoutait si la douceur du pardon entrait dans son âme. Mais elle ne sentait rien que son étourdissement. Du fond d'elle-même, une voix secrète criait le nom du jeune homme : Désiré ! Ses oreilles en bourdonnaient, et la signification des syllabes l'éclaira : Désiré, celui que l'on désire ! Une vague de honte monta sur elle et la submergea. Elle pleura.

Elle se remémorait l'exemple terrible que le recteur citait

souvent, de cette Marie Bazire, enfuie pour l'amour d'un drôle, et qui vivait maintenant à Paris, ayant emporté la malédiction des siens et le mépris de toute la commune. Ferait-elle donc ainsi, elle, et enseignerait-on aux jeunes qui viendraient plus tard qu'elle avait quitté le droit chemin pour rouler dans l'opprobre ? Les paroles du prêtre grondaient en sa mémoire. Comme elle était légère et coupable, ô Dieu ! ô bonne Vierge ! Elle se recommandait à tous les saints, pour être sauvée de l'abomination, pour être toujours la servante fidèle et sage du Seigneur !

L'alerte la secouait encore lorsque les congréganistes arrivèrent. Elle distribua la besogne et surveilla, triste. Elle n'osait plus faire d'observations, étant fautive, et elle regardait avec angoisse les yeux innocents de ses compagnes Celles-là ignoraient encore les roueries du Méchant. Elle s'inclina sur sa couture. Mais, devant l'étoffe, elle voyait Madhouas, le cou nu, la tête découverte, balançant sur ses jambes. Elle fermait les yeux sans qu'il disparût. En mesurant son fil, elle le voyait encore, vif à la saluer. Sans le vouloir, elle baissait la tête, comme s'il était vrai qu'il fût là. Puis, elle se l'imaginait revenant du Piot, les lourdes corbeilles de poisson rendant son pas pesant. Il grimpait la côte, dépassait le calvaire, et la mer s'étendait derrière lui, pareille à un manteau d'argent et d'or.

Ou, soudain, elle était à ses côtés, au baptême de la *V. 2208* Parmi tous les pêcheurs libres de gestes et de parler, il l'accompagnait, tremblant et gauche. Il osait à peine lui prendre la main. Elle n'avait pas, ce jour-là, prêté tant d'attention à ses manières. Pourquoi pensait-elle plus à lui, à présent? Elle n'en était pas, pourtant, amoureuse ?

Le mot la traversa comme eut fait un poignard. Elle resta quelques instants hébétée, sans entendre la petite Isert, qui la priait de débrouiller son fil. Amoureuse ! C'était terrible. C'était la chute atroce et ténébreuse qui conduisait en enfer. Nulle absolution n'effacerait cette tare, nulle contrition ne pourrait racheter son péché. Le mal déconcertant apportait dans sa conscience des progrès sournois et rapides. Elle vivait confiante en son innocence, et se découvrait pervertie, abandonnée par l'ange gardien. Jamais elle n'avait songé aux

hommes. Elle traversait les groupes de pêcheurs, au Rebarquère, lorsqu'ils examinaient de leurs regards aigus l'état de la mer verdâtre, et elle leur jetait un bonjour poli sans embarras. Un homme, pour elle, c'était une chose indifférente. Il y avait à Sohec ce qu'elle y avait toujours vu : l'église, le recteur, le vicaire, les champs et la mer, comme il y avait les bêtes, les chevaux que Jorace ferrait, les bœufs paissant la lande, les paysans, les femmes et les hommes. Cela formait un tout, sur la terre, sous les nuages. Elle était la fille du syndic. Elle grandissait. Elle continuait d'aimer les fleurs, l'odeur pieuse de l'encens envolé le dimanche sous les voûtes, devant l'autel. Elle riait avec ses compagnes. Tout était simple. Il pleuvait ou il faisait soleil, c'était l'hiver ou l'été, ou le printemps, ou l'automne. On vivait bien ainsi, sans songer à rien qu'à ne pas être distraite au prône, à apprendre à conduire son aiguille, à ne pas rire quand mademoiselle Merrien se coiffait de travers.

Elle apercevait autre chose d'obscur qu'elle ne savait pas, autre chose qui n'était pas l'affection tranquille ressentie pour son père ou sa mère, ou pour Dieu. Un homme, Madhouas, se distinguait à présent des autres, occupait son âme. Oh! elle allait à la damnation !

Elle n'oserait plus saluer personne, ni se laisser voir, accablée de remords, entendant derrière elle s'élever les sarcasmes des commères. Son état de perdition se verrait, comme on avait vu l'état de toutes les filles perdues. Elle mériterait toutes les injures, tous les mauvais traitements : elle était amoureuse, amoureuse d'un homme !

Elle ne souffrait pas, physiquement, bien que lasse. Son corsage seulement serrait un peu sa poitrine, gonflée par le mal inconnu. Elle se surprit à sourire et en fut si contrite que des larmes mouillèrent ses cils. Était-il donc possible que, sans offenser le Créateur, la gaieté la surprît dans un tel malheur. Elle comptait et recomptait ses points, comme si cela eût été utile, simplement pour attacher son esprit aux choses proches. Mais son rêve l'emportait ailleurs. Elle songeait aux conséquences inévitables. Qu'allait dire son confesseur, et que dirait son père, quand il saurait? Car il apprendrait, comme tout le monde... Cela se verrait sur sa figure, ou cela se découvrirait dans ses paroles. Quelle douleur d'approcher du tribunal de

la pénitence avec un semblable aveu, pour demander à être absoute? Et quelle pénitence aurait-elle? Elle fit mentalement le vœu d'être douce et bonne et de ne plus rudoyer sa mère, lorsqu'elle allongeait ses bavardages. Il lui fallait pardonner aux autres, pour mériter leur pardon.

— Rose ! — appela sœur Thérèse.

Elle regardait une image courir dans la fenêtre, et ne répondit pas.

— Rose ! — cria la sœur.

Alors, une petite se leva et lui toucha le coude.

— Rose, sœur Thérèse te demande, — dit-elle en riant.

Elle se leva, l'air égaré. On avait vu ! Les autres pouffaient au-dessus de leurs linges. Elle passa sa main sur son front pourpre et s'avança en titubant. Puis elle s'excusa.

— Tiens, — dit la religieuse doucement, — viens donc m'aider à empaqueter l'envoi, veux-tu?

Elle s appliqua à ployer soigneusement les chemisettes que Clémence Jorace lui passait. Elle les disposait en ordre au fond d'une grande caisse adressée à Paris, au *Laborieux*. Son dos était tourné vers la porte qui s'ouvrit. Le curé se dressa, dans sa robe noire. Son auréole de cheveux blancs dépassait son chapeau. Il fit signe qu'on ne se dérangeât pas, bien que la sœur, timide et gênée, laissât sa besogne pour le conduire. Il aimait arriver à l'improviste, pour voir les travaux et faire affectueusement un petit sermon paternel. Il n'eut pas d'attention pour Rose et passa comme d'ordinaire dans la salle des grandes. Par la baie, on entendit sa voix.

— Le Saint nom de Marie, Myriam, signifiait chez les Juifs Étoile de la Mer, — expliquait-il. — C'est ce qu'a voulu dire saint Bernard, lorsqu'il a écrit que Marie était l'Étoile sortie de Jacob pour éclairer le monde. Écoutez ce saint, mes chères filles, et suivez ses conseils. Si vous vous sentez ballottées et agitées par les flots du siècle, fixez vos yeux sur cette étoile. Si le souvenir de vos fautes vous trouble, si vous êtes tourmentées même par la honte, si vous craignez le jugement de Dieu, invoquez cette étoile lumineuse, invoquez Marie ! C'est la protection assurée pour tous, et voici une bonne formule facile à retenir, qui est le bouquet spirituel de Saint Germain : « Que le nom de Marie soit avec le nom de Jésus la dernière

parole de ma langue, afin que, partant de ce monde avec le rameau d'olivier sur mes lèvres, je m'envole au lieu du repos! »

Puis le silence se fit. Les fillettes ne bougeaient pas. Un temps s'écoula.

Le recteur reparut.

— Rose vous a dit? — demanda le prêtre à la sœur.

— Rose? — répondit celle-ci, surprise. — Non.

— Qu'il y a conseil à quatre heures aux Gloses. Elle ne pense donc à rien, cette petite, qu'à rire? — fit-il sévèrement. — Vous viendrez avec moi, ma sœur. Notre sacristaine surveillera ici. Elle est assez raisonnable, n'est-ce pas?

La jeune fille discerna les reproches informulés dans les paroles banales et s'humilia. Quand elle retourna chez elle, le Rebarquère était vide. Mais, dans la crique bleue du golfe, par delà la Vilaine, les voiles rouges des barques s'éployaient, et, la dernière, la *V. 2208*, dont elle reconnaissait les formes entre toutes les autres, sortait de la darse pour gagner le large, Désiré à bord. L'angélus sonnait à l'église, lancé par Mahel sur le bourg.

II

— Voilà comment c'est arrivé ; j'allais à la poulaine. Désiré peut le dire. La mer était forte. On faisait des exercices de tir. C'était la bordée tribord qui était de quart. Moi, j'étais de babord. Il pouvait être dix heures, ou moins le quart. Toujours, la soupe n'était pas mangée...

— Va pas si vite. Dix heures moins le quart?

— A peu près, hein, Désiré?

— Oui, c'était ça.

— Alors?

— Alors, dame, ça tanguait et roulait, avec un vent d'est, qu'on aurait dû rentrer, sûr. Mais le commandant avait des ordres pour. Les autres aussi bourlinguaient, et les torpilleurs, en ligne d'attaque, prenaient quelque chose... Enfin, ce qui doit arriver arrive, quoi? Donc, j'allais à la poulaine. Vous l'avez mis?

— C'est écrit.

— Bon! Tout à coup, une lame arrive, une lame de fond. Elle étale par-dessus le bastingage et me renverse, moi et Madhouas. On a roulé jusqu'à l'habitacle, presque. C'est contre le panneau que ma jambe a porté. J'étais noyé. On m'a relevé, on m'a descendu, mis sur un cadre. Le commandant, lieutenant Carthe, est venu voir le quartier-maître infirmier Le Darz faire le pansement, avec des bandes. L'os était cassé, fendu tout du long, jusqu'au genou. Quand on a rallié, il y a eu rapport. On m'a mis à l'infirmerie, à Tourane, et, comme je ne pouvais pas guérir, on m'a expédié à Hanoï. Là, je suis resté trois mois, de mars, le 17, au 21 juin, que je fus rapatrié, réformé numéro deux, vu que je n'étais pas en service commandé. J'étais pourtant pas au bras de ma connaissance, hein? et j'étais bien sur la *Colichemarde*, contre-torpilleur en exercices de tir. Eh bien! il paraît que ça ne suffit pas. Faudrait peut-être que j'aie reçu un coup de canon dans le ventre, pour que ça compte? Vous écrivez ça?

— Sois tranquille ; c'est dessus.

— Tout! Je veux que tout y soit! Et que ce n'est pas juste, et qu'il devrait y avoir plus d'équité. Est-ce de ma faute, à moi, s'il faisait gros temps? Est-ce que je suis tombé exprès? Voici Désiré qui peut vous le dire, puisqu'il est tombé aussi.

— Je l'ai dit. Y a pas un mot de trop, et je porte témoignage. T'as rien à me reprocher là-dessus, — fit Madhouas.

— Tu pouvais pas dire autre chose que la vérité véritable. Et c'est ça qui est, et rien autre chose.

— Tes certificats ne sont pas revenus, — dit le syndic.

— Parbleu non! et voilà le malheur. Ils se gaussent de nous. Crève si tu veux! Ils gardent les pièces. C'est porté dessus, pourtant, comme c'est arrivé.

— Signe, là. Et toi, Madhouas, ici. Ça va partir aux Invalides demain.

— Deux cents francs, que j'aurai?

— Deux cents, oui. Tu ne les auras peut-être pas, parce qu'ils se font tirer l'oreille, dame. Il n'y a pas que toi, tu penses bien? Mais la moitié, ça ne m'étonnerait pas.

— La moitié, hum! la belle affaire!... C'est la pension qu'il

me faut. J'irai à Paris, si on m'y force. Vous verrez, monsieur Pourru, que j'irai, et que je leur dirai la chose, moi, comme je vous parle. Il faudra bien qu'on m'entende.

— Mon gars, je ne peux pas faire mieux.

— Sûr qu'on lui doit quelque chose, — dit Désiré. — Moi, j'ai eu la chance de ne rien attrapper. J'aurais pu y rester aussi.

— Cette place aux moulières, qu'on parlait, — interrompit Boulhuec, — elle ne ferait pas mon cas? Non?

— Tu sais bien que c'est l'État qui nomme, et que c'est un retraité qui l'aura?

— Proposez-moi toujours.

— C'est du temps gâché. Enfin, si tu y tiens !

— Oui, j'y tiens. Seulement pour les embêter, je serai content.

Le syndic sécha l'encre, regarda son travail et ferma son registre. Il plaça la minute dans le dossier Boulhuec. Madhouas et l'estropié se retirèrent. Boulhuec grommelait furieusement. Il s'accrocha à la rampe raide et commença à descendre. Désiré le suivait, embarrassé. Sa conscience ne lui reprochait rien : il avait fait son devoir en servant de témoin. Il n'avait plus ensuite de paroles à dire. Il n'osait proposer à son ancien camarade de porter jusqu'en bas sa béquille gênante, pour ne pas l'humilier, et il attendait sur chaque marche que l'autre avançât.

Mais, comme ils tournaient sur le palier, ils aperçurent tous deux ensemble Rose Pourru, qui entrait. D'un même geste ils activèrent leur allure. La jeune fille les avait reconnus, dans la pénombre, et demeurait confuse. La colère de Boulhuec augmenta d'être surpris auprès de son rival, et il dégringola quelques degrés, dans sa hâte. Rose cria, en joignant les mains, et Madhouas se lança pour porter secours. L'infirme exaspéré se raffermit.

— J'ai plus qu'à me casser l'autre, — cria-t-il, — ça ne sera pas en service commandé, cette fois, non !

— Vous ne vous êtes pas fait mal? — questionna Rose timide.

— Tu le vois bien, fi de garce !

— C'est le pied qui lui a manqué, — expliqua Madhouas.

Au-dessus de l'épaule du boiteux, il regardait la fille du syndic, tout émue. Il avait retiré son bonnet et le roulait entre ses doigts, cherchant à se dégager. Mais Boulhuec avait de la rancune.

— T'aurais été contente, pas? — dit-il à Rose, — de me voir m'estiquer tout à fait. Un cul-de-jatte, ça manque à Sohec, tandis que ce ne sont pas les beaux gars qui font défaut. Ça se comprend, dame, qu'on les préfère !

— Allons, Boulhuec, — coupa Désiré frémissant, — ne dis donc pas de bêtises ! On te plaint sincèrement, va !

— Me plaindre? Je ne veux pas être plaint, moi, justement ! Je n'ai pas besoin de la pitié des autres ! Je veux mon droit, que je réclame, c'est tout. La pitié, je m'assois dessus. Ça ne fait pas manger, peut-être ! Et c'est-y toi qui me nourriras? Non, hein?

Il s'écartait, en gesticulant. Rose s'échappa, grimpa l'escalier. Son talon toqua le bois. Boulhuec cligna son œil et tendit le cou vers Madhouas.

— Tu espères bien après elle, pas? — fit-il. — Eh bien ! tu ne l'auras pas, ni toi, ni d'autre. C'est moi, Boulhuec, Hyacinthe-Marie, le bancroche, qui te le dis. Retiens ça, Désiré : ni toi, ni d'autre ! Je sais ce que je sais, et tu verras si je me trompe. Ni toi, ni personne ! C'est un morceau dont aucun ne voudra avant qu'il soit longtemps, et je me charge d'en dégoûter quiconque. T'entends? On rit de moi, on se gausse, et on courtise à mon nez ! Mais, minute ! chacun aura son tour, et rira bien qui rira le dernier, comme on dit.

Il s'éloigna en traînant sa patte. Madhouas indigné restait muet, avec une terrible envie de courir dessus et de l'écraser sur place, ainsi qu'une sale bête venimeuse. Il pesait sur la terre, pour ne pas y aller. Puis il haussa ses fortes épaules, hocha la tête par mépris et tira vers sa maison, emportant dans les prunelles la claire vision de Rose effrayée, levant vers lui ses yeux apeurés, comme pour demander aide, puis s'enfuyant, sous les injures et les menaces. Il plaignait Boulhuec de sa malchance, mais tout son être tremblait de fureur à l'idée de le trouver devant lui.

Qu'est-ce qu'il voulait dire, avec ses devinettes? Que personne n'aurait Rose? Et pourquoi? Ce serait lui qui empê-

cherait? Cela serait à voir, par exemple ! A moins qu'il n'espérât séduire la pauvrette et l'obtenir du syndic? Ce serait comique ! On en jaserait, pour sûr, et on aurait besoin d'y être pour y croire...

Puis, quoi donc ? Boulhuec avec la Rose? Lui, le mauvais gars jaloux et traître, incapable de fournir à ses besoins? Allons donc ! Il déraisonnait. L'excès de son malheur troublait sa tête.

Par tous les saints du Paradis et la Passion de Jésus ! Boulhuec avec la Rose !... Plus souvent ! Il était là pour quelque chose, tout de même, Désiré Madhouas, et il ne se laisserait pas berner comme un enfant. Qu'il y vienne donc, l'animal ! Qu'il s'y frotte ! Et on verrait à voir ce qu'on n'avait pas encore vu ! La Rose ! Jour de Dieu !

Madhouas allait en ronchonnant par les ruelles. Son dos tanguait, et les vieilles en embuscade derrière leurs carreaux verts le guignaient. Elles l'entendaient venir de loin, parce qu'il tapait des semelles sur les cailloux, mais elles ne pouvaient l'observer à loisir, tant il passait vite. Plus d'une le croyait bu et s'en étonnait, branlant la tête. Dans leurs faces éteintes, leurs yeux se résignaient. C'était un homme. S'il le voulait, il pouvait s'enivrer. Un homme, c'est maître de soi. Ça n'a de comptes à rendre à personne. Les femmes doivent se taire ; elles lui sont inférieures et le savent.

III

Porte close, Pourru et la Fitte, assis, comptaient devant des paperasses. Le syndic marquait à mesure, en appuyant sa plume sur le papier. Il la mouchait souvent pour ôter les barbes qui s'y attachaient. Carrée, les genoux en encoignure, la débitante le regardait tout droit dans le visage, l'œil dur. Elle arrivait de Vannes, où elle avait fait à l'Inscription les recettes du sous-quartier. La poussière du voyage saupoudrait ses joues plates, comme un duvet léger, et elle croisait ses mains noueuses aux anses de son panier.

— Combien que je lui marque, quoi? — fit Pourru. — Y a bien assez de ratures sur mon répertoire, faut faire attention.

— Si tu cries toujours, — déclara posément sa partenaire, — je m'en vas. Tu te débrouilleras tout seul, dame.

Elle sortit de sa poche un sac de toile écrue, le posa sur un coin de la table. Il était gonflé d'argent et sonna. Le syndic s'adoucit. Son front se déplissa.

— Te fâches pas. La délégation Mathieu, combien?

— Vingt-sept francs.

— Ça fait vingt-cinq. Faut arrondir. Touce?

— Pension Touce, comme d'habitude. Je lui prendrai vingt sous. Marque le chiffre.

— Quédiriac?

— Oh ! celle-là? rien. Trente-quatre francs et soixante-quinze centimes.

— Potrec?

— Le secours de deux cents francs est arrivé. L'administrateur a joint une note. La voilà. Il demande son âge.

Pourru libéra un gros rire qui le secoua. Il se tournait vers la Fitte que son hilarité gagnait aussi, et dont les lèvres amincies montaient vers les oreilles. Et, jovial, il se levait, fouillait dans un casier.

— Dieu me damne ! — dit-il. — Son âge ! Voyons. Il est péri ça fait deux ans, je crois? Il avait cinquante-quatre ans passés. Espère, voici sa mutation : péri en mer le 8 décembre 18.. C'est bien ça. T'as les deux cents francs, et t'as émargé. Bon, ma fille ! Bon ! Potrec a cinquante-six ans, tu pourras le dire à l'Inscription. Dans quarante-quatre de plus, il aura cent ans tout rond. Pour ce que ça lui fait ! C'est tout !

— Y a encore le secours de Grégam, de la Société de Courcy.

— Tu l'as reçu? Elle réclame assez ! Pour ce qu'elle en aura ! Je vais lui envoyer un panier de pommes de terre, pour la peine. Ça lui bouchera un coin. Rien pour Boulhuec?

— Boulhuec? Il faut attendre. La caisse n'a encore rien vu.

— C'est dommage, il braille tout le temps. C'est un sale bougre, il pourrait nous causer du tourment.

— Lui ! Te voilà bien, toi ! Vous êtes tous pareils, les hommes. Fitte était comme toi, mou comme chique. Tu trembles tout le temps. Quel tourment tu veux? Est-ce que je n'ai

pas une procuration bien en règle ; est-ce que je ne suis plus la mandataire agréée, et que l'administration connaît, et tout? Y a rien eu d'arrivé depuis vingt ans, et dame, ce n'est pas demain que personne commencera.

Pourru calculait sans l'interrompre. Il était satisfait du butin. Certains jours, ainsi, étaient plus fructeuux que d'autres, lorsqu'on avait l'aubaine d'un secours accordé à un mort, et qu'on empochait à sa place. Rien dans tout ce trafic coupable ne semblait dangereux, puisqu'il avait, lui, Pourru, la confiance de tous les gens de mer, et que ses chefs l'estimaient, mais un défunt est plus sûr que n'importe qui, ayant la bouche muette. Aucune réclamation n'est à craindre de sa part, ni aucune plainte à redouter.

Ce fut la Fitte qui y songea la première, des années avant. Au lieu de se contenter d'écorner les sommes concédées aux vivants, elle avait imaginé de ressusciter les disparus. Les femmes ont dans l'esprit de ces hardiesses ingénieuses que les hommes n'auraient pas. Pourru avait tremblé, tout au début, surtout du sacrilège. Mais depuis, l'engrenage le tenait, et il n'aurait plus su se passer du bien-être accru chez lui par ses faux insoupçonnés. Le truc s'avérait bon, n'empêchant pas le reste et s'y ajoutant, une fois au moins par trimestre, quelquefois deux. Les trépassés, n'ayant besoin de rien sous leurs six pieds de terre, ou dans le fond des eaux, servaient encore à récolter en leur nom cet argent dont la Marine disposait. On signait pour eux, et le tour était joué.

Nul, jamais, n'avait eu le moindre doute dans Sohec, et Pourru, lui-même, finissait par oublier le délit et le dol, usés par l'habitude. Cela n'altérait pas sa jovialité naturelle d'ancien fourrier, voleur de pain. Il s'était excusé envers sa conscience en nommant ses crimes : rabiotage, d'un mot de marin et de caserne.

— Résumons, — reprit-il, — tu verses?

— Vingt-cinq à la Mathieu, trente-huit à la Touce, trente-quatre soixante-quinze à la Quédiriac. Ça fait?

— Quatre-vingt-dix-sept soixante-quinze. Tu gardes?

— Je garde?

— Nous gardons, enfin !

— Je te l'ai dit : deux francs à la Mathieu, un franc à Touce,

les cinquante de la Grégam, les deux cents de Potrec, qui ne viendra pas chercher des explications. Tu n'as pas frayeur de lui, j'espère?

— J'ai peur de rien, Fitte, tu le sais comme moi. Alors, deux cent cinquante-trois francs, qui ne doivent rien à personne, et des écritures bien en règle. Fais ton tas.

Elle ne se pressa pas, car elle était rapace et savait la manière d'améliorer pour elle le partage. Ses paupières se joignaient presque pour ne laisser fuir qu'un regard amenuisé. Alors, avec ces deux fentes mi-closes, sa figure prenait une nouvelle apparence. Son nez grossissait, et sa bouche avancée en moue formait une sorte de museau de lapin, que Pourru n'aimait pas voir. Il en connaissait la signification. Il affecta de classer les notes contenues dans son sommier.

— Avec les frais, j'ai droit à quatre-vingt-dix francs tout ronds, — lâcha la Fitte.

— Ouais !

— Dame, compte, puisque tu sais compter !

— Quels frais, donc?

— Est-ce que tu vas faire l'innocent? Et le messager, c'est-y toi qui le paies? Et mon déjeuner à Vannes, que tout est si cher? Je suis bien bonne de t'expliquer. Je te dis que c'est juste, tu comprends?

— Donne le reste, alors !

— Chacun son dû, mon fi. J'ai plus de mal que toi.

Le syndic soupira comme en faisant largesse contre son gré, et rafla les pièces, qu'il glissa dans son tiroir. La Fitte empochait les siennes dans son sac de toile, qu'elle nouait d'une ficelle. Sans supposer une seconde qu'ils obtiendraient gain, ils se préparaient à disputer comme d'ordinaire, pour la joie de se dire en face leurs quatre vérités de complices.

— Tu n'as pas plus de mal que moi du tout, Fitte, — lança Pourru.

— Tu trouves?

— Oui. T'y gagnes en tous cas bien ta vie, et sans risques.

Elle connaissait la phrase, toujours la même, qui avouait la jalousie de son beau-frère. Il tirait orgueil de son poste, et de son titre. Elle le cingla d'une riposte vive.

— Autant que toi ! Qu'est-ce que tu fais de si difficile?

Voyons ! Explique ! Quoi? Quand quelqu'un périt, tu fais un dossier individuel et une proposition d'allocation, puis c'est tout. C'est ton métier !

— Parle donc pas ainsi, donc ! — se fâcha-t-il.

Elle triomphait.

— Mais si, je parlerai. Tu grognes pour rien, tu n'es jamais content. Et c'est ceci, et c'est par là ! Est-ce toi qui présentes à la Trésorerie la procuration administrative? Est-ce toi qui donnes ta signature pour décharge? Non, c'est moi. Moi, je suis toujours en route, qu'il pleuve ou vente. Ah ! je le connais, oui dame, le chemin de Vannes, et on m'y connaît bien aussi. Pas de danger que j'y passe inaperçue. C'est des fatigues, ça !

— Possible. Moi, c'est ma fonction qu'est en jeu !

— Pourquoi? Quand tu reçois le bulletin d'avis de secours, tu me le remets, c'est tout naturel. Tu es couvert !

— Je devrais faire payer ici, sous ma responsabilité.

— C'est bon. On le sait.

Pourru s'amusa de la voir fléchir et poussa plus loin. Ils enrageaient tous les deux d'être liés et dépendants l'un de l'autre.

— Tu as pour ton dérangement sur les pensions de retraite, — dit-il, — sur les demi-soldes, sur les délégations, est-ce que je sais? On peut dire qu'il n'entre pas un sou dans Sohec que tu n'en tires deux sous, pour le moins. Ton usure m'inquiète. Tu prêtes trop cher. Des gens s'en plaignent, Isert, par exemple. Il n'est pas encore quitte de ce que tu lui as avancé. Il crie partout qu'il a payé le double.

— Il faut bien un intérêt. Ils sont tous extraordinaires ! Quand ils ont besoin d'argent, ils sont tout miel, et on ne voit qu'eux au débit. Une fois qu'ils ont des sous, et des sous qui me coûtent à moi, ils ne veulent plus payer. Je suis t'y riche à faire des cadeaux, pour leur faire plaisir?

— Tu demandes trop.

— Ça me regarde. Ils n'ont qu'à ne pas venir ; je ne vais pas les chercher. Puis, tout ça, c'est des mots.

Elle se leva, lassée, sans qu'il la retînt. Ils savaient tous deux qu'ils se retrouveraient pour recommencer leur partage de vol et de criailleries secrètes, celles-ci rançon de celui-là. Ils se soulageaient alors par leur acrimonie mutuelle,

mais, hors les jours de comptes, rien n'altérait leur accord.

Pourru ralluma sa pipe éteinte, et, tranquille, fuma.

IV

Le ciel, par hasard, est net et bleu. La mer barre l'horizon d'un ruban d'or. La lande, verte d'herbe, ocre de terre, mauve de bruyère, semble blonde, sous le soleil. Les taillis d'ajoncs se piquent de fleurs jaunes, et les bosquets, au loin, posent avec dureté des taches violettes.

La mousse garnit les murs bas de pierres rouillées par le lichen. Au-dessus de la baie, les toits, enfoncés dans la butte, ont des colorations étranges de vieilles ardoises jointoyées de mortier et que des moisissures couvrent. La route aux ornières creuses sinue vers les Quatre-Chemins invisibles, et, de l'autre bout, entre dans le bourg, forme la rue close par le coude avancé de la maison du syndic.

La marée chante sur les rochers, là-bas, derrière le phare. Elle monte, emplit le Piot, ramène du large les pêcheurs. Les voiles rouges des barques s'éparpillent, de-ci, de-là.

Les enfants, à l'école publique, psalmodient les lettres de l'alphabet et les syllabes.

Un sabot cliquète sur des cailloux. Une vieille femme, ratatinée, bossue, les mains nouées à une canne, écarte des poules picoreuses qui gloussent ; elle traverse, disparaît.

Un linge blanc, qui sèche, s'agite sur un fil, au vent.

Un coup, un choc. Un autre, métallique. Jorace, dans sa forge, frappe le fer et le retourne.

Une pie grince, blanche et noire, s'abat, picore un crottin, agite sa tête, sautille, s'envole, la queue en panache.

La croix du calvaire est haute, haute. Ses bras s'écartent bien au-dessus des marches vermoulues. La pluie l'use et la gruge, le vent la secoue. Elle résiste, droite et hautaine, immuable. Elle tomberait qu'elle serait encore la croix.

Boulhuec, acagnardé, songe, suppute, calcule, immobile, et surveille.

Il pense tout le jour à l'Inscription maritime. Il en attend le salut. Il y pense avec obstination, comme à une sorte de divinité occulte qu'il est inutile d'implorer. Elle est. Elle lui doit. Il ne raisonne pas. Elle existe, comme le ciel, la mer, l'État, la France. Elle a de l'argent. Il ne sait rien d'elle. Il y est soumis comme tous les gars de la côte, qu'elle immatricule, enrégimente et protège. C'est la mère de la famille marine. On est inscrit. On navigue, on a le droit de pêcher. Seulement, il aurait voulu la prévenir qu'il y avait quelque chose entre elle et lui. Il ignorait quoi. Quelqu'un? Des bureaux? De la paperasse? Une hostilité obscure et confuse de paperasse. Son ignorance le gênait beaucoup, car elle le désarmait pour faire valoir son droit.

Il n'a jamais aperçu de la grande administration que la hampe et l'écriteau de ses bâtiments, à Brest, à Cherbourg, à Toulon, à Vannes, partout où l'a porté, errant, l'ordre des officiers anonymes. Cette simple vue lui a toujours suffi, jusqu'alors. Il savait bien que l'Inscription était là, qu'elle veillait. Il n'avait pas autrement besoin de ses services. Il ne s'occupait pas d'elle. Ce n'était pas son affaire, étant matelot de troisième classe. Elle est riche, c'est tout ce qu'il sait. Mais il le sait. Il en est sûr. Quelqu'un, dans les temps, ou l'État, ou Napoléon, a fait dans la caisse un emprunt important, des millions ! Ça ne se voit même pas. Il ressentait une fierté naïve, la même qui fait hocher finement la tête aux vieux loups de mer, à cause de l'orgueil qu'il y a d'être tous ensemble assez fortunés pour prêter au gouvernement.

Les camarades sont comme lui. Pour le reste, ils pêchent. Ils hissent ou carguent la misaine, le foc ou la grand'voile, jettent le chalut, halent sur le chien et la fune, affrontent le vent et les embruns, dansent sur le flot, partagent le produit de la vente, mangent un quignon de pain, boivent une goutte, mâchent leur chique, écoutent le recteur prêcher le dimanche, le raillent un peu les autres jours, dorment, se lèvent avant l'aube, se couchent tôt lorsqu'ils ne sont pas en mer, font des enfants, et confient à la Fitte, leur mandataire, toutes leurs commissions. Elle n'est pas embarrassée. Elle a l'habitude des papiers difficiles, de l'employé brusque qui exige des signatures d'un ton brutal, qui s'impatiente quand on ne comprend

pas. Elle se reconnaît dans les affaires, démêle le bien de chacun et ne prend qu'une part honnête pour ses courses et ses tracas. Voilà ce qu'ils croient et voilà ce qu'ils font. Ils croient aussi que Pourru est un brave homme pas méchant, qui ne cherche noise à personne, est cordial, vit bien avec tout le monde, et aide d'un écu, à l'occasion, les gens dans le malheur.

Eh bien ! lui, Boulhuec, Hyacinthe-Marie, a une autre idée. Il a deviné que, si rien ne vient, c'est la faute du syndic. S'il s'en occupait sérieusement, il y aurait une solution. Il n'est pas naturel que l'Inscription laisse un invalide sans secours, puisqu'il y a une caisse exprès. Et il songe, pour voir clair et conduire sa pensée comme il faut. Il ne veut pas mélanger les deux grandes affaires de sa vie : Rose et la pension. C'est tout à fait différent. Une solution amènera l'autre, mais il faut aller avec prudence et ne pas s'embrouiller. Le compte à Madhouas viendra. Pour l'instant, il sent combien il est petit devant l'énorme organisme et la peine qu'il aura à modifier son sort.

Une rage contenue empoisonne sa vie. Il est furieux d'être estropié et gauche, d'être pauvre, d'être laid, de ne pouvoir guérir et de n'avoir pas, en compensation, l'assurance d'une rente fournissant le pain. Avec un peu d'argent tombant au trimestre, il aurait la vie, que la mer bienfaisante avantagerait. Il pêcherait des anguilles glissées sous les pierres, dans les flaques herbues, à marée basse, pincerait les crabes dans les fentes, arracherait des moules et des palourdes, ou tendrait des lignes pour prendre les petits poissons que la lame pousse à la côte. Il se débrouillerait comme un retraité. Mais il lui manque l'indispensable provende pécuniaire, les quelques francs que la Fitte apporte de Vannes aux pensionnés.

Il guette. Quoi? Tout. De son coin, il a le Rebarquère en enfilade. Les rues s'y croisent. On ne peut passer sans qu'il le sache. La Fitte peut arriver et lui faire signe, s'il y a du nouveau. Le syndic peut l'appeler. La Rose descend à l'ouvroir et remonte. Il est comme une araignée au centre de sa toile. Il tient tout le village. Et il est là dès le petit matin, et ne s'en va que le soir, quand la nuit se ferme. Il n'a rien à faire, qu'à voir. Il observe. Il voit les pêcheurs s'en aller au Piot, les corbeilles vides, et les marchandes venir jacasser en attendant

leur retour, à la marée, avec le poisson frais pris. Il voit M. Merrien partir pour Murzac en fumant sa pipe. Il voit l'abbé Rèze monter vers l'église en lisant son bréviaire, et Mahel se hâter d'aller branler les cloches quand vient l'heure.

Il ne dit rien à personne. Sa mine sombre effraie les gamins, qui ne jouent plus au palet devant le calvaire, à cause de lui, qui est là. Il chique et crache. Sa salive brunie par le tabac souille la poussière grise de la route. Il se lève et s'en va lorsque les étoiles s'allument. Il a la tête alourdie et le cou fatigué.

Il détend ses jambes, se dresse et tâtonne avant de bien atteindre l'équilibre ; puis, comme il sait que cette journée-là est encore perdue, ainsi que les autres, il rage et casse avec sa béquille, au long du chemin, les touffes d'ajoncs en fleurs, pour détruire et se soulager.

Il descend la ruelle. Les volets sont presque tous abattus. Les maisons n'ont plus d'ouverture. Si un chat s'étire, en flairant quelque loque sur le sol, il lui lance une pierre, en passant, pour que la bête bondisse effarouchée, et se sauve. Il rit. Et il arrive chez sa mère, entre, se cogne chaque fois, jure et marche vers la braise qui luit au fond noir de l'âtre. Sa soupe maigre est dans la cendre. Il mange et se couche tout de suite après, afin de laisser reposer sa cervelle. Il dort, le plus souvent, quand la Boulhuec revient d'une veillée voisine. A l'aube, il repart.

Quand il pleut, il ne bouge pas. Il reste enfermé, à regarder couler l'eau sur les vitres, ou écouter le vent, qui siffle dans la cheminée. Il n'y a pas assez de bois pour que le feu flambe. Il le nourrit petit à petit de morceaux qu'il casse fin, pour la joie des langues claires qui se tortillent et font danser des ombres sur les murs. Mais il n'aime pas tant cela que le calvaire, parce qu'il ne voit pas qui va et qui vient dans le bourg. Il s'ennuie. Il ne veut pas se souvenir du passé, où il était jeune et fort, parce que les regrets l'étouffent et qu'il n'a pas besoin de pleurer. Un homme, un marin, ne doit pas avoir de larmes. C'est bon pour les femmes et les enfants. Il se moque de lui-même, quand elle veulent venir et piquent ses yeux, et il se renverse sur sa chaise, où bientôt il ronfle.

Sa vie, c'est cela : remuer des idées sous le front, ou dormir.

Et quand il ne dort pas, il songe. Il songe au mal qu'il peut faire, s'il veut.

V

— Nous y voilà, la mère ! — fit le messager en désignant de son fouet les maisons blanches tapies derrière les arbres. — Hue donc !

Il tira les guides. Les rosses allongèrent leur trot en agitant les sonnailles de leurs colliers. Il y avait quatre heures qu'on roulait. Le jour grand ouvert illuminait le ciel gris et la campagne onduleuse. Dans le char à bancs, la veuve Boulhuec, ridée comme une pomme d'hiver, les lèvres closes et rondes comme un museau de chèvre, égrenait silencieusement un chapelet à grains de poivre, en face d'une jeune paysanne montée au bourg de la Trinité. Elles n'avaient échangé aucune parole en route et se dévisageaient de leurs yeux aiguisés, à cause de leurs coiffes différentes. La vieille portait le bonnet à ailes empesées de Murzac, et l'autre le béguin des paroisses de la Rhuis.

Cependant le pont-levis ouvrit ses bras chargés de chaînes et la voiture le franchit, suspendue un instant au-dessus de l'humble ruisseau de Lizier, à prétentions de rivière. On arrêta *Aux mariniers bretons*, le temps de déposer une commission reçue à Theix pour la patronne, puis on repartit, longeant les remparts à créneaux et à machicoulis de l'ancienne enceinte vannetaise. Dans les douves, des laveuses tapaient sur le linge. On passa devant la tour Trompette, encastrée dans un fouillis de maisons sales, et le relais fut enfin atteint sur le port. Des grandes voiles séchaient sur les vergues des navires à l'ancre, dans le bassin. Les femmes descendirent.

— A ce soir donc ! — fit le voiturier, qui vérifiait l'état de ses traits.

— A ce soir ! — répliqua la Boulhuec d'un ton bourru.

Elle assura son parapluie de coton roulé dans sa main, serra contre elle l'anse de son panier et partit à brusques enjambées,

cherchant son chemin. L'importance de la ville l'étourdissait à cause du monde nombreux comme si ça avait été fête. Ses habits du dimanche, aux poignets de velours, au fichu violet, étaient aussi pour un peu dans son trouble. Puis le voyage et sa mission faisaient le reste. Cependant, elle connaissait Vannes pour y être venue déjà et la sentait bretonne comme elle, de cœur et d'apparence. Elle n'était qu'à moitié dépaysée, voyant autour d'elle les mêmes fronts bas et ronds, les mêmes mentons étroits et les mêmes prunelles, sous des vêtements et des coiffes pareils aux siens. La foule la gênait pour suivre le trottoir, elle marcha sur la chaussée rugueuse, enfila la porte Saint-Vincent, écartelée d'armes, et tourna vers la halle aux poissons. Elle balançait la tête sans se laisser distraire par les étalages, fronçant les sourcils pour barrer toute issue aux instructions précises de son gars, qui savait les choses...

Mais, comme il était tôt encore, et qu'elle passait près de Saint-Pierre, elle entra prier Dieu de lui donner aide en ses démarches. Le tambour poussé, elle fut sous la pénombre des voûtes. Les bas côtés et le chœur étaient pleins de femmes silencieuses. Leurs coiffes blanches, serrées, semblaient, entre les piliers, une floraison mystérieuse de pâquerettes. Elles écoutaient un abbé en surplis prêchant dans la chaire. La Boulhuec se signa et s'agenouilla. Son geste simple ne dérangea pas les proches fidèles absorbées. Elle s'humilia, croyante, et implora le Souverain juge du ciel de lui accorder justice, lui qui était toute équité. Son *Pater* et son *Ave* récités, elle demeura à suivre la messe. Elle ne voyait de l'autel que la lueur des cierges reflétée par les murs, et dans l'angle un vitrail de l'abside. Mais elle se savait dans la demeure du Dieu de clémence et d'amour, qui lui avait promis toute joie, et elle puisait des forces pour combattre, tout à l'heure. Elle le mettait de son côté, naïvement, pieusement, lui offrant un cierge en récompense de son intervention, si elle réussissait à convaincre l'administrateur. Elle achetait cet immense témoin avec une foi simple et profonde, et elle se croyait sûre d'être exaucée, n'ayant pas péché.

La cérémonie achevée, elle s'informa de sa direction à des marchandes de lait reprenant sur le parvis leurs pots de cuivre. Mais ces femmes ignoraient l'adresse de l'Inscription mari-

time. Elle fut surprise et presque indignée qu'une telle maison pût être inconnue à quelqu'un de la ville. Un agent la renseigna. Il tendit le bras, le torse bombé. Elle remercia et partit confiante, tourna à droite, suivit jusqu'à la deuxième main gauche, et se trouva soudain devant les bureaux qu'elle cherchait. Une hampe flanquait l'enseigne officielle, sur la façade sombre. L'argent voulu était derrière ces murs. Elle en eut du respect, parce qu'ils étaient hauts et percés de fenêtres larges. C'était cossu, ainsi qu'il convenait.

Elle entra. Une pancarte indiquait d'une flèche le fond du couloir, qu'une porte fermait. Elle frappa, attendit la réponse et, lorsqu'un grommellement lui parvint, pesa sur le loquet. Un homme sec écrivait sur une table encombrée, des lunettes aux yeux. Il leva la tête. La visiteuse salua en tendant le cou. Son embarras égalait sa résolution. Elle posa son panier, son parapluie, et retira de sa poche des papiers. Le commis attendait sans hâte.

— Je viens pour une plainte, — dit-elle enfin, — contre Pourru, le syndic.

— Pour vous?

— Pour moi, oui dame, et pour mon fils, Hyacinthe Boulhuec.

— Pourru, le syndic de Sohec?

— Oui.

— Voyons les pièces.

Elle tendit avec méfiance une feuille à formules, que le scribe examina.

— Qu'est-ce que c'est cela? Certificat de vie, Hyacinthe-Marie Boulhuec, matelot de troisième classe. Mais il n'est pas signé?

— Pardon, le syndic l'a vu.

— Oui, mais votre fils? Sa signature devrait être là, tenez !

Il désigna la place, de l'ongle. La plaignante s'effarait déjà ; elle expliqua :

— Mon gars a été blessé, à Tourane, sur la *Colichemarde*. Il devrait avoir une pension.

— Savoir ! — fit l'homme. — Espérez, nous connaissons ici l'affaire Boulhuec.

Il chercha dans un carton.

— Vous avez reçu un secours de cent francs il n'y a pas si longtemps !

— Non?

— Comment, non? Rappelez-vous qu'on vous a payée à la banque. Cent francs ! Ça ne se perd pas comme un sou, cent francs ! Voici la proposition d'allocation du syndic Pourru, en votre faveur. Qu'est-ce que vous demandez, alors? Vous en voulez une autre? Vous êtes bien gourmande, la mère ! On ne peut pas penser qu'à vous !... Là encore : Boulhuec, Anne-Marie, hein? Veuve de Jean-Marie Boulhuec, patron de la V. *1234*? Vous avez eu un secours annuel de trente-cinq francs de 1882 à 1893 ; un autre de trente francs depuis.

— Trente-cinq, que j'ai eus, moi ! — protesta-t-elle. — C'est pas vrai du tout, dame !

Elle écoutait ces paroles affirmant son tort. Elle ne bougeait pas, raidie, regardant le commis remuer ces feuilles où tout était inscrit. Ce qu'il y lisait la confondait comme un mensonge, mais les chiffres traversèrent sa torpeur. Elle les repoussa du geste et de la voix, indignée. Elle jeta sa protestation par-dessus la barrière, en se penchant.

— Qu'est-ce que vous racontez donc? — riposta l'employé. — Vous moquez-vous? Voilà un reçu, avec, au dos, votre procuration : « Autorise la veuve Fitte, mandataire des Gens de mer, à recevoir pour son compte le montant de son secours. » C'est signé par le syndic. C'est y clair, ça?

— Peut-être. Mais j'ai rien vu, pour sûr !

L'angoisse l'enserrait, d'avoir été trahie, mais elle se défendait avec tout son courage obstiné de vieille femme rude. Son teint de pomme fanée jaunissait. Elle était ébahie et colère. Le commis, fâché de cette résistance, la regarda. Il vit ses yeux clairs braisiller. Il examina, surpris, les mains nouées, le costume décent, la coiffe propre, la guimpe blanche, le châle bien tiré aux épaules. Sa cliente ne paraissait pas dérangée, comme de séniles oublieuses palabrant parfois en mêlant les dates, et dures à convaincre. Elle semblait plutôt victime d'une erreur et sincère. Il y avait dans son cas quelque embrouillement. Pourru, l'un des plus anciens syndics du quartier, était connu pour son zèle et le soupçon d'une fraude ne pouvait l'atteindre.

— Patientez un peu, — fit-il en se grattant la tête, — Passez vos papiers...

Elle les donna. Il disparut dans une pièce voisine. La vieille resta immobile. Puis ses yeux roulèrent, s'attachant aux affiches collées aux murs. Des petits drapeaux croisés qu'elle connaissait bien, ornaient plusieurs des grands placards blancs. Sous le titre gras, *République Française*, s'affirmait en lettres noires MARINE NATIONALE. C'étaient les appels de la mer à la population des quartiers, les ordres aux inscrits, l'enrôlement pour le service de l'État, puis des prescriptions administratives. Certaines visaient les moulières, d'autres les pêcheries. Elle les regarda sans les lire, ni songer à s'asseoir sur le banc placé derrière elle. Elle attendait que sa bonne foi fut reconnue, toute simple comme elle était, et qu'on lui rendit justice. Elle savait son droit, et que l'administrateur lui donnerait raison. Elle ne doutait pas. Elle était sûre.

On heurta contre la porte.

— Entrez ! — dit-elle.

Un marin parut, son bonnet aux doigts, s'avança, la vit seule, souffla, puis remit dans sa bouche la chique enfermée dans sa paume. Un peu de temps passa. Elle serra son panier contre elle, parce que l'arrivant se posait sur le banc. Elle tenait sa place. Enfin, l'employé revint, la mine soucieuse.

— Passez par ici, la mère, — commanda-t-il en ouvrant sa barrière.

Elle ramassa son parapluie et le suivit, traversa une pièce meublée de casiers, entra dans une autre, et se trouva face à un monsieur âgé et grave, en redingote décorée.

— C'est la veuve Boulhuec, monsieur le commissaire, — annonça son guide en s'effaçant.

Elle se campa, émue.

— Qu'est-ce qu'on me rapporte, — fit le personnage, — vous venez vous plaindre du syndic Pourru, de Sohec, pour des secours que vous n'auriez soi-disant pas touchés? Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

— C'est pour la pension de mon fils, Hyacinthe Boulhuec, — expliqua-t-elle. — Il a été blessé au service.

— Je sais. Mais il n'était pas en service commandé. On l'a réformé numéro deux, à Hanoï. C'est très regrettable pour

lui, certes, mais nous n'y pouvons rien. Le ministre ne peut revenir sur un cas de réforme sans un avis du Conseil d'État.

Elle se sentit perdue, amoindrie. L'énorme société se dressait devant elle, épaisse comme un mur très haut, hérissé, formidable. La petite vieille se ramassa, n'ayant plus dans l'esprit que cette minuscule lueur tremblottante, mais inextinguible : on lui devait. Elle fixait son attention dessus. Le commissaire continuait, simplement administratif.

— Votre fils a été l'objet d'une proposition d'allocation adressée à la caisse des Invalides. Cette allocation, à titre de secours, à été accordée par le département. Je trouve la somme portée au répertoire. Eh bien?

— Non.

— Vous n'avez pas reçu cent francs, il y a quelques semaines? C'est madame veuve Fitte qui a touché l'argent pour vous le remettre. Vous la connaissez? Vous n'êtes pas née d'hier, hein?

Il s'irritait un peu de la ruse pressentie. La Boulhuec se troublait à mesure que la voix du chef se fortifiait, réprobatrice.

— Il ne faut pas être si maligne, voyez-vous, — disait-il, — je sais votre jeu, nous en avons vu bien d'autres. Mais nous ne nous laissons pas faire, vous entendez? Ma parole ! ils sont étonnants. Vous avez pensé : « En y allant, j'aurai davantage. Je dirai que je n'ai rien reçu et l'on me donnera encore quelque chose. »

» C'est naïf, ma pauvre femme. Détrompez-vous. Tout ce qu'on vous remet est inscrit ici, en-re-gis-tré, jour par jour. Vous ne touchez pas un centime sans que nous le sachions. Sans cela, ce serait trop facile. Quant à Pourru, il est hors de cause. Il y a peut-être entre vous des piques, je ne sais et ne veux savoir pourquoi, une guerre de village, sans doute, hein? Mais votre syndic est un fort brave homme, que je connais personnellement, et un excellent serviteur, très bien noté. Tâchez de vous arranger avec lui, et ne venez plus ici pour des racontars pareils. Cela vous nuirait plutôt. Vous entendez bien ce que je vous dis, veuve Boulhuec?

— Elle prétend qu'elle n'a jamais reçu de secours, — ajouta le commis.

— Je n'ai pas touché cent francs, ni d'autres, — insista-t-elle, bourrue.

— C'est bon ! N'en parlons plus. On vous aura à l'œil. Cependant, je vais faire vérifier s'il n'y a pas eu erreur.

Il tripotait encore les papiers, satisfait d'avoir déjoué ce qu'il croyait un artifice. La vieille balançait sur ses jambes, déconcertée, récitant sur son chapelet tenu au fond de sa poche un *Ave* silencieux.

— C'est tout ce que vous avez à me dire ? — conclut le commissaire. — Voilà vos pièces.

Elle les prit, les considéra avec un mépris étonné. Elles ne valaient donc rien, ces feuilles maudites d'où son sort ne recevait pas de soulagement, la laissant aussi misérable.

— Alors, nous n'aurons rien? — dit-elle.

— Ah ! quelle tête ! Mais que voulez-vous avoir? Un conseil? Tenez-vous tranquilles, vous et votre fils. Vous demandez plus d'argent? Oui? Alors, ma bonne femme, emplissez donc la caisse des Prises, celle des Gens de mer, celle des Invalides. Faites rétablir la guerre de course, et ce sera l'opulence pour les inscrits. Puisque vous êtes si rusée, je vous promets, si vous faites cela, une fameuse répartition. Mais, comme vous ne pourrez pas y arriver, ni moi, acceptez ce qu'on vous offre. Il y a des quantités de travailleurs, qui ne sont pas marins, et qui voudraient en avoir autant.

» Remmenez-la, — termina-t-il.

Le commis lui fit signe. Elle esquissa une révérence et tourna, furieuse et navrée. Son respect d'ignorante laissait intacte sa foi dans les écritures, mais elle était convaincue qu'on avait mal vu cette fois. Les choses savantes contenues dans les registres devaient lui donner raison. On n'avait pas, peut-être, regardé la page qu'il fallait. Ou Pourru avait fameusement menti. Il était pis qu'elle ne le croyait et Hyacinthe était fin de le déclarer fautif de toutes leurs peines. Sûr qu'il avait manigancé du pas propre pour voler le monde et que la marine était trompée par lui. Cela crevait les yeux, car c'était trop fort qu'on lui dise qu'elle avait eu des secours, alors que c'étaient des menteries. Dieu le punirait et tout se découvrirait bientôt.

Elle alla dans les rues. Malgré son échec et son tourment,

elle était fière de sa démarche à l'Inscription. Elle avait vu le commissaire, elle lui avait parlé, et ce monsieur si honorable, avec son ruban rouge, sa redingote et sa barbe soignée, n'avait pas eu mépris d'elle. Il était très bien, bel homme. Sans le commis incrédule, peut-être aurait-il trouvé la preuve nécessaire. Mais il chercherait sûrement, puisqu'il allait vérifier, qu'il avait dit, et il avertirait. Le résultat viendrait. Le voyage n'était pas inutile, ni les sous donnés au messager mal dépensés. Pourru, maintenant, prendrait garde, sachant qu'elle connaissait ses chefs.

Elle déambulait, raisonneuse, ne se lassant pas de marcher. Elle préparait les phrases à dire à son fils hargneux, qui prendrait mal la chose d'abord. Mais elle avait le temps de bien réfléchir. La patache ne repartait que le soir. La vieille ne cherchait plus sa route, elle traversait droit devant elle les rues et les places, passait devant l'hôtel de ville sans même lui prêter attention, non plus qu'aux grands cafés luxueux. Elle recherchait les voies étroites où l'aspect des maisons modestes, noircies par le temps et couronnées de mansardes inégales, lui donnait plus l'impression coutumière des chemins calmes de Sohec ou de Murzac. Elle gagna la place des Lices, vide, puis redescendit, pour manger, vers le port, et tourna enfin à la Garenne. Elle s'installa sur un banc, dans les arbres de la promenade, et se restaura du repas de pain et de couenne contenu dans son panier. Elle mâchait doucement, songeant toujours, face à la cité, les yeux errant sur les toits vermoulus des lavoirs et les jardins des douves.

Les remparts ceignaient la ville de leurs pierres rousses. Des clochetons d'églises pointaient vers le ciel. La Boulhuec se sentait ainsi, à cette place, en dehors de tout, presque dans la campagne, et ses idées en étaient éclaircies. Elle voyait tout clair son droit et fixait sa confiance. L'iniquité dont elle était victime allait cesser, cela était certain. Pourru, le voleur, serait démasqué et saisi. Il rendrait gorge, un jour.

VI

La pluie joignait le ciel à la terre d'un mobile tissu d'eau. Elle était un voile humide qui se collait à tout, et se fixait à la peau par des épingles froides, dans la nuit. Madhouas l'entendait crépiter sur son ciré, sur les voiles et sur le pont. Il songeait, dessous, à demi rêveur, les idées oscillantes et molles comme les vagues qui soulevaient la *V. 2208*, la balançaient et la laissaient aller pour la reprendre. Le chalut traînait à l'arrière. Le manque de vent faisait pendre, inertes et flasques, la misaine et le foc. Dréan observait la dérive à la sonde, Angeloc était quelque part, immobile, attendant les ordres, Désiré pensait à Rose.

Il remuait dans sa tête une grosse masse informe d'idées où s'emmêlaient des gens et des choses. Dessus le tout pointait une décision encore confuse d'action dont la hâte l'apeurait un peu : une sorte de demande en mariage à faire à Pourru, pour expliquer les intentions de chacun et donner le droit d'écarter Boulhuec et ses insolences. Il n'y avait pas de bonnes raisons de haïr toujours l'infirme sans préciser soi-même ses désirs. Quand on saurait les accords faits, les paroles échangées, il serait possible d'aimer au grand jour. Personne n'aurait à dire. Madhouas se le répétait, mais la démarche nécessaire l'embarrassait fort.

Il était hardi, pourtant, lorsqu'il fallait aller et se dépenser, au hasard des choses, pour le travail ou le plaisir. Les gars le savaient. Au service, il n'y avait pas un compagnon plus jovial que lui, ni plus entreprenant. En avait-il fait, de ces tours, à Saïgon, à Toulon, partout ! Toujours en avant, toujours le premier ! Mais cette affaire-ci était bien autre. L'espoir n'y suffisait pas, ni la volonté, ni l'audace.

Madhouas sentait bien qu'il lui fallait se déclarer, lui, pour que Rose acceptât, et que le syndic consentît, après avoir pesé l'homme et sa valeur. Ça ne se faisait pas comme une partie de boules, un mariage, pour sûr ; il y avait des soins à prendre. Il recomptait son bien : la maison paternelle et le champ attenant, qui fournissait l'année entière la marmite de

légumes. La pension de la mère suffisait à la faire vivre. Et lui, Désiré, pêcheur, gagnait comme les autres, le lendemain poussant la veille. On venait de subir quatre jours de gros temps sans pouvoir sortir. Il fallait maintenant haler dur sur la fune et jeter une fois de plus la drague au fond, pour rattraper tout cela. Là-dessus, Dréan approuvait, qui voulait vite payer sa barque. Et on laissait aller, avant la marée. Par malchance, le vent s'envolait ailleurs, où il ne faisait pas besoin.

Quand le matelot aurait des charges, le patron ne refuserait pas, pour sûr, de donner un bon coup de plus pour lui venir en aide. Une corbeillée de soles ajoutait une quinzaine de francs au gain. On sortirait plus tôt et l'on rentrerait plus tard, les premiers et les derniers, par consentement. Cela permettrait de ne pas attendre si loin que l'achat d'une barque. Elle viendrait après, comme de juste.

Mais le grand tourment était de savoir ce que dirait Rose. C'était plus une demoiselle vraie qu'une fille ordinaire. Elle était fine et jolie comme une qui serait d'un château ou de la ville. Voudrait-elle accepter un galant si modeste, capable d'offrir seulement une vie semblable à celle de tous? Ce serait une autre de Sohec que le doute ne viendrait même pas. Plus d'une avait envie de Madhouas, et dont les yeux, au passage, avouaient ce goût-là sans erreur possible. Mais c'est de la Rose qu'il était possédé.

— A hisser ! — cria Dréan, déjà crispé sur le chien.

Désiré se secoua sous la pluie tambourinante et saisit la manivelle du treuil, dont le mousse tenait l'autre bout. Ils tournèrent, le lourd filet émergea. Les trois hommes le saisirent, l'amenèrent et le culbutèrent. Angeloc ramassa les poissons. Madhouas l'éclairait avec le fanal. La lueur rousse rasait le pont mouillé et faisait briller des écailles. On avait donné dans une bande de raies et tout un lot, livide comme des linges, se débattait. Dréan s'en réjouit, avec de la fierté d'avoir conduit juste la barque dessus. Puis, le triage fini, le chalut rejeté, tandis qu'Angeloc nettoyait et que Dréan inclinait la barre, Madhouas se replongea dans son rêve paisible et lent.

Le frôlement des lames chantait contre le bord ; le clapotis de toutes les crêtes d'eau glissantes faisait dans l'ombre un

murmure haletant et continu, qui berçait, criblé par le titillement monotone de la pluie. Il n'y avait pas d'autres bruits que ceux-là, mais ils étaient immenses et doux. Ils ne commençaient ni ne finissaient. Ils duraient, sans interruption et sans reprises. Ils étaient dans l'air, qu'ils emplissaient. Leur persistance accompagnait en sourdine les comptes du marin, difficiles à caser dans sa tête, bien que simples. Madhouas serrait à mesure un doigt de sa main quand un chiffre était arrêté. C'était comme s'il l'avait tenu.

Trois francs par jour, qu'il gagnait en moyenne, faisaient quatre-vingt-dix francs par mois, les dimanches en moins. Avec une barque comme la *V. 2208*, et un équipage pareil à Dréan, Angeloc et lui, on pouvait sans ambition espérer gagner les quatre-vingt-dix nets. Cela donnait plus de mille francs par an. On ne l'aurait pas cru, d'abord, tant la somme semblait grosse, mais avec de l'attention, Désiré retrouvait trois fois le même total. Il y croyait maintenant. Avec mille francs par an, on vivait à Sohec. Beaucoup n'en avaient pas autant, qu'on n'entendait jamais se plaindre. Si la Rose mariée ne quittait pas sa couture, elle gagnerait avec son aiguille quelques écus de plus, qui apporteraient l'aise. Elle était adroite de ses doigts fins aux ongles blancs et roses comme sont les fleurs d'églantines. Et il valait autant qu'une femme seule à la maison ne soit pas nonchalante. Mais voudrait-elle de cet arrangement? On ne pouvait le savoir avant de lui parler, de s'entendre sur bien des choses. Il y avait dans la tête des femmes des imaginations et du sentiment. Et, pour causer de cela à deux, il fallait commencer par les accordailles, avoir fait déclaration. C'était le début de tout le reste, mais qui décidait presque de la fin.

Cette affaire grave absorbait le marin. Il restait insensible à la pluie qui fouettait sa figure, pénétrait dans ses yeux et trempait sa barbe. Ses mains aux poches, la tête baissée, il tanguait et roulait avec le mât de bois rouge. Il ne regardait même pas le noir transparent de la nuit, ni la sombre moire de l'eau. Puis, la décision entra dans sa cervelle à petits coups, s'insinua, emplit toute la place et s'y fortifia : envoyer sa mère auprès de Pourru faire la demande. On verrait bien, ensuite, de quoi il retournerait. La résolution envahit son âme

comme une victoire. Il se redressa brusquement, leva ses paupières, soulagé, libéré de ses hésitations tombées autour de lui comme la laine des moutons tondus. Il n'avait plus à raisonner, à s'interroger, plus à fouiller sa mémoire, en grande fatigue. C'était dit : demain, au jour neuf amené par le soleil, il parlerait. La mère mettrait sa coiffe brodée des fêtes et partirait. Le syndic répondrait oui, ou non, et ce serait la joie ou la peine, mais la certitude, et non plus ces atermoiements de malheur. Il souffla.

— Nous lâchons le feu, dit Dréan.

Désiré regarda. Les feux de Pénerf et de Tréhiguier formaient la ligne de repère. Le premier promenait sur la mer obscure une courte traînée de lumière. Elle sortait de la terre, tournait, clignait, rentrait, puis revenait. Quand elle passait sur les barques, elle les faisait surgir de l'ombre, éparpillées. On en avait pour deux heures encore avant que la marée emplissant le Piot permît de rentrer. On aurait besoin, pour sûr, d'avaler une goutte, pour réchauffer le ventre et chasser l'impression gluante de l'humidité respirée. C'est ce que le patron disait :

— On boira bien un tafia, Madhouas, en rentrant, chez la Fitte?

Dréan n'était cependant pas buveur. Mais vraiment, ce linceul d'embruns et de grains chagrinait. Une lassitude venait d'entendre le battement continuel de la pluie. On se sentait attristé de ne pas voir les étoiles et d'être enfermé dans la brume. Désiré secoua ses épaules, en acceptant. Son rêve parti le laissait allégé, dispos pour la manœuvre.

— Pare à hisser !

Une nouvelle récolte grouilla dans les corbeilles. Le vent faible et froid de l'aube se levait peu à peu, bien avant elle. On frissonnait de le sentir couler sur la peau, sous les vestes.

— Pare à virer !

Enfin, on allait rentrer. Angeloc détachait les écoutes à babord et les portait à tribord. La barque tournait, mettait le cap sur Sohec. C'en était assez, cette fois encore, de la danse du large. On allait retrouver les chambres closes et tièdes, à l'abri des toits d'ardoise ou de chaume, et s'étendre sur les lits, après avoir lappé la soupe demeurée sur les cendres

Le feu du Piot se rapprochait, pareil à un gros œil luisant

que la terre ouvrait dans les ténèbres pour guetter la mer assaillante. On allait droit dessus. Puis un coup de barre faisait éviter la roche chantante, et l'on entrait dans le chenal. Il pouvait être trois heures du matin. L'averse ne cessait pas et la clarté du matin ne pâlissait pas encore les nuages. Mais on savait se conduire et trouver le corps mort sans y voir. On évoluait juste, suivant la dune opaque, et virant dans la rivière. Les voiles s'abattirent au tournant ; on stoppa. Le mousse, déjà, était dans le canot. On l'entendit fixer la chaîne, puis revenir. Madhouas lui passa les lourdes corbeilles. Dréan s'assurait que les voiles étaient solidement carguées, avant de quitter le bord. Sa lanterne errante jetait de longs reflets sinueux dans l'eau. Puis on coulait par les fentes du Piot jusqu'aux marais. D'autres pêcheurs débarquaient, et d'autres, derrière, arrivaient. Le plongeon cadencé de leurs rames plouffait, et on entrevoyait les silhouettes des hommes, noires sur le trottoir de la nuit. Plusieurs grommelaient et juraient, en glissant sur la terre grasse.

On monta presque ensemble. Les femmes n'étaient pas descendues, à cause du temps, mais on les trouva au Rebarquère, mal abritées sous leurs capes. Ce fut, tout de suite, la rumeur des bavardages. Des mots bruissaient tandis que les pêcheurs posaient leurs fardeaux aux pieds des marchandes, qui allaient partir, après la criée, vendre le poisson tout au loin, par la campagne et les villes. Les marins s'échappaient. Dréan et Madhouas sortirent du Rebarquère côte à côte. Ils savaient bien que le débit était clos, à cette heure, et que la Fitte ne se lèverait pas, si l'on tapait à ses volets en criant dans la rue qu'on voulait du tabac, mais Désiré accompagnait le patron pour voir, en passant, la maison du Syndic dans laquelle respirait Rose endormie.

La vieille Madhouas, endimanchée, coquette et alerte encore, monterait dans quelques heures les trois marches de pierre et franchirait le seuil. Elle toquerait là-haut sur le palier, à la porte du bureau. Quelle surprise !

— Je viens chercher votre fille, pour mon gars !

Pourru s'étonnerait, les yeux écarquillés dans sa face rouge. On causerait ; on dirait ceci, puis cela. Les parents connaissent les rites des cérémonies. La mère reviendrait

ensuite, et Désiré, qui la guetterait en n'ayant mine de rien, derrière les vitres, devinerait à sa marche l'accueil qu'elle aurait eu.

— Bonsoir, Désiré !

— Bonsoir, Dréan !

Seul, il descendit la ruelle du Trahoir, pressé d'arriver. L'averse dégoulinait et des ruisseaux vifs coulaient dans les rigoles entre les pavés. Madhouas aspirait du repos. Il vit sa maison et une inquiétude soudaine le frappa comme un coup. Une fenêtre y brillait, lumineuse, insolite. Elle trouait la façade invisible, veillait dans le sommeil ambiant, dénonçait une agitation intérieure extraordinaire. Effrayé, Désiré se mit à courir, toucha la porte et entra, inspectant d'un regard la pièce basse. Sa mère était couchée sur son haut lit bombé, une femme, la vieille Isert, assise auprès d'elle. Ses bras minces étaient tendus sur la couverture et joints par son chapelet alourdi de médailles et de croix. Son nez pointait vers les courtines. La voisine se dressa, au bruit. Désiré, déjà, supposait la mort...

— Elle dort, souffla la garde en levant le doigt.

Machinalement, il avait tiré son béret, et s'approchait doucement. Il vit mieux les détails. Une mique de tisane tiédissait sur la table. Les vêtements entassés formaient comme une personne avachie sur une chaise, et la face maternelle était creusée par de grands trous d'ombre. La peau, tirée sur les tempes, se craquelait de rides. Madhouas ne voyait pas l'aspect un peu ridicule des mèches égarées autour du front, ni l'ossature révélée par la maigreur.

— Elle s'est laissée mouiller au jardin, dit la veilleuse. Elle avait pris froid et c'est une grosse fièvre qui la tient. Mais elle ne s'agite plus.

Désiré fit oui de la tête, pour montrer qu'il avait compris, qu'il se rendait bien compte, et il s'avança encore, serra la main décharnée dont les ongles trop longs l'égratignèrent. Mais il ne pouvait prononcer une parole, tant l'émotion vive l'étranglait.

— Je vas m'en aller, puisque te voilà, — dit la femme.

Elle tourna un peu, tripota, ramena des brindilles sur la braise et partit. Désiré fut seul avec la malade. Elle toussaillait et son râle était pénible. La pluie cognait aux carreaux.

Le monde se limitait : il n'y avait de vivant que la lampe et ces trois existences d'agonie et de tristesse, la mère, le feu et la nuit humide, dont Madhouas revenait imprégné. Il n'y avait plus de mouvement, plus de joie. Une angoisse lourde, presque palpable, pesait sur le marin, l'hébétant. Il ne s'attendait pas à cela. C'était encore un sujet nouveau, qui lui imposait des réflexions subites, sans aide. Il essayait. Ses idées s'accrochaient mal et le froid reçu pendant des heures le pénétrait davantage maintenant. Il frissonnait, le crâne vide, effaré d'être dépaysé dans sa maison, ne sachant que faire, n'osant remuer. C'était comme si on lui avait joué un mauvais tour dont il ne percevait pas le sens, mais qu'il devinait méchant. Son repos manqué, sa soupe tiédie dans la cendre, ses effets à sécher, étaient des motifs immédiats d'agir, présents obscurément à son esprit. Il savait bien qu'il avait sa mère à soigner, puisqu'elle était malade, mais il ignorait ses besoins. Elle dormait. Il ne pouvait l'éveiller, l'interroger, la plaindre, la consoler. Lentement, à gestes pénibles, les yeux fixes, il arracha son ciré de ses épaules. Il se sentait gourd d'un torpeur indéfinie. Quelque chose avait craqué qu'il oubliait.

Et soudain, ainsi que se dresse une apparition, Rose s'implanta devant lui. C'était cela! Le voile se déchira. Rose! Le syndic, la demande en mariage, tout son rêve nocturne, l'aveu extirpé de lui-même et monté de son cœur à ses lèvres, ses combats, sa résolution, surgirent et parurent détruits. La fatalité renversait les projets.

L'aube, cependant, pâlissait aux vitres. Elle se posait timidement dehors, incertaine et patiente. Un coq chantait, vigoureux, et ses cris sonores se succédaient en vibrant. Il déchirait la nuit, appelait, triomphait. L'intruse clarté entrait à mesure, touchait les aîtres, s'attaquait à la lampe, montait sur la table, atteignait le lit, luttait pour pénétrer sous les rideaux de l'alcôve. Elle s'installait enfin, et le ciel blanchissait la fenêtre. Le jour espéré était venu. La lumière ouvrait la rue, montrait les maisons, les murs de pierre, rouillés par les lichens et herbus. Des poules picoraient, sautaient en battant des ailes sur les clôtures. Un chat prudent lappait une flaque de pluie. Il n'y avait plus d'eau tombante ; l'averse avait cessé sans tapage, en mourant goutte à goutte. Désiré regardait au dehors, inat-

tentif, la nouveauté du lendemain sorti d'hier, qui commençait.

La mère geignit. Il se retourna. Elle s'agitait, dans sa couette, la tête branlante et colorée, demandait à boire. Son fils lui fit avaler sa tisane, en la tenant assise, une main soutenant son dos.

— Ça ne va donc pas, — dit-il, la sentant chaude.

Elle se plaignit sans aigreur. C'était en finissant sa lessive qu'un grand frisson lui avait couru dans l'échine. Elle était moulue. Il la laissa s'allonger, l'observa un instant, les yeux ouverts et tristes, ramassa la couverture sur elle pour condenser la tiédeur. Puis, il pensa à sa soupe oubliée, la retrouva dans l'âtre et mangea pour combler le grand trou qu'il se sentait au ventre. Chacun de ses gestes était naturel et ordinaire. Il s'était souvent servi lui-même ainsi, connaissant les objets, les retrouvant à leur place et les utilisant sans surprise. Mais une autre sensation le dominait. Il avait à prendre garde de cogner les meubles, à remuer en silence son grand corps dans la pièce étroite.

Il n'était pas encore accoutumé à restreindre ses mouvements pour éviter le bruit. Sa maison lui paraissait rapetissée, les murs plus proches, le plafond moins haut, et ses bottes plus lourdes sur le sol. Il manquait d'air et d'espace, gêné dans sa vigueur brutale et dans la familiarité du logis. Sa longue veille pesait sur ses membres, serrait ses jointures et gonflait ses paupières. La journée différait des autres journées. D'habitude, à cette heure matinale, il dormait, anéanti de repos, après les fatigues de la pêche. La mère, debout, vaquait à sa besogne. Lorsqu'il s'éveillait, étourdi de sommeil, il l'entrevoyait, allant et venant, vaillante. Il pouvait s'étirer, boire son café prêt, puis scier le bois ou puiser l'eau, pour faciliter l'ouvrage maternel. Il n'avait pas comme aujourd'hui un rôle inappris à remplir, un rôle de garde et de femme, muet, attentif et doux. Il n'avait pas l'inquiétude, ni le désarroi d'un changement si prompt.

Il essaya de ranger, mais son esprit vagabondait sans surveiller ses gestes. La pensée s'envolait vers Rose, que l'heure appellerait bientôt à l'ouvroir. Il avait grande envie de la voir, mais ne pouvait laisser seule sa mère, en cet état. Alors il se

souvint de la femme d'Isert, qui l'obligerait avec complaisance. Il devait la quérir. La malade était calme, il pouvait aller.

Il sortit, se hâta, remonta la ruelle et vit de loin qu'il y avait du monde sur le Rebarquère, des groupes agités et bruyants. Il distingua Dréan et Angeloc, puis d'autres, le vieux Grégam, le père, cassé et branlant, Jorace qui gesticulait, et des femmes en coiffe ou en mouchoirs. Isert expliquait quelque chose avec ardeur, en secouant les mains. D'autres idées en tête, Madhouas avançait en voyant cette réunion hors l'heure de la marée. Il ne cherchait pas à démêler sa surprise latente. Il pouvait y avoir un accident, un échouage, qui motivait l'assemblée, mais qui ne l'intéressait pas. En approchant, il entendit des mots, et, lorsqu'il arriva dans la foule, des phrases sautèrent sur lui, l'entourèrent, tandis que l'un ou l'autre lui disait bonjour.

— C'est le bancroche qui tramait cela, — disait-on.

— Quelle audace !

— Le messager contait la chose à Murzac, en revenant, et ç'avait été su tout de suite, comme on pense.

Madhouas aborda Isert pour lui demander d'envoyer sa femme, mais l'autre, très excité, ne lui laissa pas ouvrir la bouche et l'interpella d'abord.

— Tu sais la nouvelle, Désiré? La Boulhuec a été se plaindre à Vannes du syndic.

— Voir le commissaire, qu'elle est allée?

— Et mal reçue !

— Elle en est revenue à sa honte !

— Des cents francs, qu'elle réclamait !

Les interjections se croisaient. Désiré ne comprenait pas, éberlué par toutes ces rumeurs. Il voulait placer son mot pour dire le malaise de sa mère ; on ne le laissait pas parler. Les gens reliaient les groupes en se déplaçant, interrogeant ou colportant des dires.

— Le Boulhuec faisait les yeux doux à la Rose. On l'avait remarqué.

— S'il pensait réussir, avec sa patte !

— La Rose, songez !

Dans son désarroi, cela atteignait Madhouas. Qu'est-ce qu'on avait dit de la Rose? Il quémanda des détails. Les gaus-

series des femmes jalouses lui faisaient mal. Il alla de l'une à l'autre, se renseigna. C'était vrai, il y avait à jaser. Toutes les curieuses attendaient pour voir la Fitte descendre. Elle était depuis longtemps chez le syndic, pendant que, dans son débit, les pêcheurs entraient boire, pour se renseigner Madhouas y entraîna Isert et Dréan. Il était ébahi et les écoutait échanger des avis prudents. Les deux patrons tenaient pour Pourru et se refusaient à croire le mauvais bruit. Le coup de Boulhuec ne les surprenait pas trop, car ils l'estimaient piètre bougre et capable des pires coquineries. Ils le disaient en sirotant leur vulnéraire, graves dans la rumeur bruyante des nouveaux venus envahissant la salle enfumée, commandant à boire ou se faisant servir du tabac. On leur racontait l'affaire et ils restaient aussi, en discutant.

La Fitte revint dans ce tapage. Les voix s'amoindrirent pour l'entendre. Elle expliquait déjà, furieuse, le visage courroucé. Ses mots éclataient.

— Faut-il qu'il y ait du monde canaille? J'ai ma conscience ! C'est des menteries !

Elle prenait à témoin les hommes qui ricanaient en hochant la tête, sans répondre, ou bien s'exclamaient. Ils posaient aussi des questions.

— Qu'est-ce qu'on lui a dit, là-bas?

— Qu'est-ce qu'il dit de ça, Pourru?

Elle répétait les mêmes choses, violemment : que l'estime de tous était sûre et qu'il n'y avait pas de cas à faire de mensonges pareils.

— On va faire un certificat, — criait-elle, — qu'on est honnête, et que tout le monde le signera. Le commissaire verra bien où sont les torts.

On l'approuvait. L'idée circulait, admise par plusieurs. D'autres se décidaient à leur tour, pour ne pas fléchir devant les camarades. Une feuille fut préparée, sur une table du débit. Des gars vinrent signer, pesamment. La Fitte encourageait les hésitants, leur rappelant les services rendus, demandant vengeance à tous.

— Elle ne gagnera pas avec nous, la Boulhuec. On est connu, pour sûr ! Qu'elle bouge !

Elle poussait vers la pétition, tendait la plume, puis elle

envoyait avec une décision brusque le petit Touce, qui flânait près de la forge, prévenir sa mère et la Grégam de venir lui parler. Elle allait leur donner de l'argent devant la foule, pour mieux démontrer sa bonne foi, enlever les derniers scrupules au tintement clair des pièces trébuchantes. La Grégam arrivait, ridée sous sa cape de laine. Son mari était mort dans le sinistre du brick-goëlette *l'Aventurier*, perdu corps et biens au large de la Rhuis, sur les écueils du plateau Saint-Jacques. Elle restait seule et misérable, vendant à Murzac les moules qu'elle arrachait aux rochers.

— Ah, la voilà ! — dit la Fitte en la voyant entrer. — Ma pauvre Grégam, votre allocation est refusée. Nous n'avons pas eu de chance avec vous, mais Pourru vous donne un panier de pommes de terre, et moi, je vous prête dix francs que voilà. Vous ne vous gênerez pas pour les rendre. Faut s'aider ! Le mois prochain, je porterai une nouvelle proposition à votre nom. Espérez !

Elle lui passait ostensiblement les deux pièces brillantes comme des lunes, mieux chantantes que les cloches, qui apaiseraient quelques jours la faim de sa misère. La vieille remerciait, grommelante contre la Marine si dure à émouvoir.

— Des gens qu'ont rien comme moi, Fitte ! Rien de rien, que tout le monde le sait !

Elle levait ses épaules maigres d'un mouvement de lassitude résignée, avalait la goutte offerte et partait en s'essuyant les lèvres. La Touce fendait la cohue et la remplaçait, accourue de la rivière Saint-Martial, où elle lavait du linge. Elle portait encore son tablier de serpillère humide. Ses manches retroussées aux coudes découvraient ses bras ronds et roses.

— Viens, ma fille, — criait la Fitte, — y a du bon pour toi ! Voilà trente-neuf francs qui te reviennent !

La femme, réjouie, compta devant les gars. Les pièces tintèrent. Alors tous voulurent signer la pétition et se bousculèrent davantage pour s'en approcher. Ils se consultaient à peine, l'un l'autre, que pour s'approuver mutuellement. Madhouas restait près de la feuille. Il appelait les camarades, les invitait, en trouvant des mots. Il faisait de la défense du syndic une sorte d'affaire personnelle. Sa Rose était en danger, jetée à la malignité publique par l'infâme Boulhuec, jaloux et

menteur. Il la vengeait. Il posait son nom pour écraser le félon, le jeter à la réprobation universelle. Et Dréan signait, le vieil Isert signait, le retraité Grégam signait, et Jorace aussi, qui n'était pas inscrit, mais qui pérorait. D'autres encore, les patrons, les novices, et les mousses même, se succédaient, maniaient dans leurs doigts couturés le porte-plume difficile à tenir, prenaient soigneusement de l'encre, se courbaient, signaient. La page était noircie de parafes. Les noms se serraient comme des hommes mis en ligne, pour protéger le syndic, la commissionnaire, et leurs proches, la Rose. Le certificat prouvait que les honnêtes gens savaient s'aider, se soutenir. Le Boulhuec perdait la partie, tombait sous les huées. Certains le menaçaient, d'autres le raillaient. Désiré surenchérissait. Sa colère enflait aux paroles entendues. Il se grisait de son bavardage, des verrées qu'il acceptait et qu'il vidait. Isert lui avait murmuré à l'oreille que sa femme était partie là-bas, à la maison, près de sa mère, et sachant celle-ci en sûreté, il ne s'en inquiétait plus, tout à son rôle de champion. On l'écoutait, on l'approuvait. Ses interlocuteurs changeaient, mais il voyait toujours des figures attentives autour de lui. L'animation des dimanches emplissait le débit, dans les allées et venues. Des joueurs assis, maniaient les cartes et commandaient à boire. La servante courait, et la Fitte contait pour la vingtième fois, avec la même indignation, la traîtrise du boiteux.

Madhouas serrait Dréan dans un coin, et tout soudain ouvrait les confidences, se confiait. Il parlait de son installation projetée avec Rose, de la grâce qu'avait la petite. Il demandait conseil.

— Est-ce qu'elle ne ferait pas une bonne ménagère, hein? Dis? Dis donc? Hein?

Sûr ! elle la ferait ! Il n'y avait rien à dire contre elle, d'abord, sinon qu'elle était sage et mignonne. Autant valait le père, autant valait la fille, cela était certain. Mais le patron, las de sa nuit, s'en allait. Sa femme l'espérait depuis plus d'une heure, et il se dirigeait vers sa maison, entraînant son matelot bu, qui poursuivait ses explications, s'obstinait à vider son cœur, à dire toutes les choses, pour avoir son vrai avis, bien sincère. Il le donnait sans réticences, le répétait : c'était bien.

Alors, une idée nouvelle entra dans la tête de Madhouas. Puisque sa mère ne pouvait elle-même aller faire la demande à Pourru, il irait, lui, et franchement exposerait la chose. Il causerait au syndic, d'homme à homme, montrerait son amitié dans ce moment pénible où on l'attaquait, apporterait cette bonne preuve d'estime et de confiance. Son éloquence grondait en lui.

Il trouverait bien les phrases à prononcer, aujourd'hui, et se tirerait sans peine d'une démarche si simple. Dréan l'ayant quitté, il restait seul, décidé, revenait en arrière, montait les marches. On allait voir ! Après, Boulhuec trouverait à qui parler, s'il osait encore faire des siennes !

Désiré rajusta son costume, sur le palier, puis frappa à la porte du bureau. Pourru ouvrit, sombre et renfrogné, les yeux mauvais, et le vit gêné, ballottant.

— Qu'est-ce qu'il y a? — fit-il.

— Monsieur Pourru, — expliqua-t-il, — je viens rapport à une chose que je voulais vous faire dire. Ma mère est couchée. Elle a pris froid hier, cette femme, à sa lessive. Pour lors, elle n'a pu venir vous voir. Mais j'ai entendu le bruit de la saleté à Boulhuec et j'ai signé contre lui. Vous êtes un brave homme qu'on estime ici, et tout le monde le pense. Je voulais vous le dire, dame, monsieur Pourru.

— C'est bon, — grogna le syndic, — laisse faire, je m'arrangerai bien du Boulhuec, moi !

Il repoussait doucement Madhouas, sans le laisser entrer, et celui-ci entrevoyait dans le fond du bureau des paperasses blanches éparses sur la table. Mais le marin ne reculait pas. Il s'appuyait à la rampe, les jambes plantées, prêt à dire encore, têtu.

— Je voulais vous parler, monsieur Pourru, — continuait-il, — voilà ! J'en vaux un autre, n'est-ce pas? et je ne crains pas la besogne, sûr que non ! On le sait bien. Alors, j'avais pensé que, vu les circonstances, je pourrais moi-même vous demander la Rose, qui me plaît bien, pour femme, si vous voulez me la donner.

Le syndic levait ses yeux mi-clos et s'étonnait à mesure. Aux derniers mots, son impatience explosa.

— T'es saoul, mon garçon ! — cria-t-il, — et tu viens me

conter des fadaises. Va cuver tes gouttes, tu reviendras après, quand tu auras dormi, à jeun.

Désiré reçut l'apostrophe en pleine poitrine. Elle retentit en choc sur son cœur ému. Il sentait bien ses idées troublées un peu par l'ivresse légère; mais il se raidit et protesta. La fureur visible du maître acheva sa déroute. Il avait devant les yeux une face où les prunelles flambaient dans une peau ardente. Et il reculait, ne trouvant plus rien à dire, balbutiant des excuses, repoussé. Le tourbillon qui l'emportait dans son vertige, depuis son retour à terre, l'étourdissait. Il se sentait comme une barque démâtée, secouée par les vagues. Le syndic l'abandonnait, claquait sa porte, et Madhouas restait perdu en haut de l'étage, la tête vide et lourde.

Les faits croulaient un par un. Il était au milieu de ruines, parmi les débris de constructions chères soudain détruites. Il perdait pied, se noyait, ne trouvant plus rien où se cramponner. Sa mère, Boulhuec, Rose... Rien n'était plus précis, tout se brouillait. Il descendit les marches et les trouva mouvantes. Son souffle brûlait ses poumons. Au bas de l'escalier, il s'arrêta, las, et songea.

— C'est vrai, je suis saoul, — murmura-t-il.

Le mépris de lui-même l'acheva. Il n'avait plus envie de rien, que de trouver son lit et de s'y étendre. Il traversa le Rebarquère, honteux, la tête basse, sans regarder le débit où se continuaient les criailleries et les beuveries, et marcha vers sa maison.

(*A suivre.*)

EMMANUEL BOURCIER

CAHIERS D'UN ARTISTE[1]

(1914-1915)

Le Retour.

Paris, 7 novembre.

Voici les grilles de Paris, la porte d'Orléans. Un trou béant est creusé devant l'octroi, tout prêt pour recevoir un canon de siège. La gorge se serre à la vue des fortifications, et, pour la première fois, j'attends avec impatience qu'au bout d'une avenue de faubourg, la tour Eiffel apparaisse enfin, si le brouillard que midi dissipa nous permet de la contempler dans sa nouvelle beauté morale. Qu'avons-nous donc tant médit de sa silhouette, de son long cou de cigogne sur ses quatre pattes palmées? Nous ne connûmes, d'abord, que son inutilité, les ascenseurs chargés de badauds cosmopolites, qui montaient jusqu'aux plates-formes supérieures acheter des cartes postales, des souvenirs et entendre des chansons. C'est de là-haut que les Allemands faisaient tomber sur nous leurs regards de feint mépris, et c'est là qu'ils attisaient leur concupiscence. Aujourd'hui, le drapeau qui indique la direction du

1. Les *Cahiers d'un Artiste* font suite aux *Lettres d'un Artiste* (juin-novembre 1914), publiées dans la *Revue de Paris* (15 mars, 1er et 15 avril, 1er mai 1915).

vent, défie, frémit, orgueilleux, contre sa hampe, et les batteries du Trocadéro le défendent des mauvais oiseaux d'outre-Rhin, ces colombes que le gamin de Paris s'est tant diverti à voir chasser dans le ciel bleu, dorées par les couchants de l'été.

La tour Eiffel nous est sacrée, depuis qu'elle est, comme les clochers de Notre-Dame, un point de mire pour l'artillerie de la flotte aérienne et qu'elle lance nos messages aux quatre points cardinaux, en vibrations mystérieuses, qui sont les battements du cœur de la France.

Nous avons parcouru, pour rentrer chez nous, les quartiers de Grenelle et de Javel, si animés, à l'ordinaire, d'ouvriers regagnant leur usine. Les rues sont désertes, les omnibus partis au front ; aux stations de fiacres, des taxis attendent un client problématique. Le long de la Seine, des chalands sans emploi sont convertis en refuge pour les misérables familles du Nord, asile sur l'eau, abri mobile pour ceux qui n'ont plus qu'à errer.

Et voici notre maison. Les chrysanthèmes du porche, soignés par le vieux jardinier, gardien fidèle et attentif, pour qui les saisons succèdent aux saisons, les fleurs de l'automne à celles de l'été, éternellement identiques à elles-mêmes ; l'excellent homme oublie, dans son œuvre de paix, que s'il collait son oreille à la terre, il en entendrait frémir les entrailles.

Le silence de la grande Cité est plus lourd que celui de la campagne ! C'est le silence du caveau.

Nous entrons dans les chambres, osant à peine nous assurer si chaque chose est encore à sa place.

Rien n'est changé, si ce n'est ceux qui reviennent.

Je m'accoude à la fenêtre. Déjà le crépuscule de novembre, trop pressé d'éteindre le jour, me permet de constater que, dans le voisinage, les persiennes sont encore closes. La vie de la nation est ailleurs. Je referme mes volets. J'allume la lampe. Voici des fauteuils, voici la table ; sur les murs, les portraits, les images familières. Nous nous asseyons près de la cheminée, refaisons mécaniquement les gestes habituels ; mais tout ce qui nous entoure ne nous appartient pas plus que la vie. Ceci que j'ai choisi, cela que j'ai tant désiré, cette toile qui est mon œuvre, « mes affaires », je les regarde comme les regarderont

mes héritiers, avec indifférence, et comme si déjà le commissaire-priseur les éparpillait à l'Hôtel des Ventes. Tout ceci n'a pas plus de réalité que ces formes, là-bas dans le tain des miroirs juxtaposés, ces deux fantômes diminuant à mesure que la réflexion les multiplie — et ces deux êtres là, c'est donc nous? Il y a maintenant un suaire sur les choses.

Paris en novembre.

Depuis huit jours bientôt, je ne suis pas sorti des trois chambres que nous occupons ; l'atelier sommeille ; des draps recouvrent les meubles de la grande pièce, dont le tablier de fer intercepte l'avare lumière de novembre. Le parquet sans tapis fait résonner les pas comme sur les dalles d'une église ; le moindre bruit se prolonge, et inquiète ; les lambris, les poutres du plafond craquent. L'oiseau bleu, dans la cage d'or, a perdu sa voix et ne sait plus voler, il s'effarouche, brise ses plumes aux barreaux, si je m'approche; ou bien il cache sa tête sous ses plumes. L'incroyable silence de ce quartier ! jardins, palissades, terrains vagues où l'on ne scie plus la pierre de taille ; arbres dénudés, dernières feuilles tremblantes sur le gazon confit comme une salade de la veille; incroyable silence des rues sans trafic, des cours désertes ; obstiné silence d'angoisse et d'attente sur la ville et dans les cœurs.

Un rateau gratte l'allée. Je me penche à la fenêtre. Ernest rentre ses bacs, il égalise le gravier. Les chrysanthèmes dont il déposa une botte dans le vestibule sont encore tels quels, personne ne songe à un vase, à de l'eau ; et notre indifférence pour ses nouvelles variétés choque Ernest comme une ingratitude. Il voudrait savoir ce qu'on compte faire pour le printemps, réclame du charbon à la serre, du fumier pour ses châssis. Point de réponse, et Ernest boude.

— Ça ne sera pas toujours la guerre, pardi ! et puis après? en 1871, les Prussiens, ça n'a rien empêché ; j'ai eu toutes mes plates-bandes à Saint-Germain.

La matinée est longue, les journaux une fois lus ; j'ai cherché dans la bibliothèque quelques volumes dont je croyais

avoir envie. Rien ne sollicite plus ici la pensée qu'attire l'unique aimant de la guerre. Les lettres du front, seules désirées à chaque distribution, sont rares, et si j'en reçois, je ne sais qu'y répondre. Écrire à ceux qui sont à la guerre, c'est comme de déposer, ainsi que les dévotes, une enveloppe à l'adresse de saint Antoine de Padoue, dans le tronc de sa chapelle ; ou, à la manière des enfants, dans la cheminée, une requête au Père Noël.

Entre nos hommes et nous s'interposent quelques lieues à peine, et ils sont dans un plan que notre imagination ne peut pénétrer, quelque part au delà de ces maisons en face du bureau où je travaille, au delà de ces demeures aux fenêtres moroses et revêches, derrière lesquelles des familles inconnues attendent aussi des lettres qui parfois arrivent quand celui qui les a écrites n'existe plus.

En ces temps d'universelle douleur, ne parlez à qui que ce soit de votre propre souffrance.

Madeleine a rangé les affaires de Georges, les cahiers, les albums d'images qu'après le dîner il regardait, étendu par terre, s'en faisant, par paresse de lire, raconter les légendes, Il lançait ses escarpins en l'air quand, furieux d'avoir à réciter sa leçon pour la classe de demain, sa tante le grondait et le repoussait loin d'elle. Paisibles soirées d'hiver dans le petit salon : l'un rendait compte à l'autre, la journée finie, de ce qui l'avait distinguée de la veille.

Je dis à Madeleine :

— Qu'était-ce, une journée de femme en temps de paix? Vous couriez après quelque chose, et vous étiez immanquablement en retard, vous excusant, *remettant* à la semaine prochaine, à quelque instant improbable où vous seriez moins affairée.

Jusque tard dans la nuit, c'étaient des tiroirs ouverts, puis fermés, des objets mis en ordre, puis dispersés ; le « memento » et le calendrier à marges, le crayon pendant au bout d'un fil, les listes de commissions, le Tout-Paris, des agendas spéciaux, noircis de ces notes qui soulagent la mémoire des femmes.

La rentrée à Paris? Non, je ne me trompe pas, c'était une fièvre, et vous aspiriez déjà au repos, à la campagne où

vous seriez volontiers restée, n'eussent les classes de Georges été reprises depuis le 4 octobre.

Madeleine est assise devant un feu pâle. Elle tisonne ; elle regarde ailleurs, là où est le but qu'elle poursuit :

— Tout est pareil aux autres novembres, dans cette pièce, et je ne puis me rappeler ce que j'y faisais à cette heure. J'ai cru que je ne m'ennuyais jamais... comment occupais-je mon temps? Je ne puis me rappeler... C'était donc bien peu de chose? Le vide, le néant de nos existences !

Le voile s'est déchiré. Aux torches flamboyantes de la tragédie, elle croit voir le néant, autant de l'hier que de l'aujourd'hui. Aussi veut-elle servir, non plus ceux qu'elle aime ou quelques-uns, mais tous, sans les connaître, tous ceux de la guerre, à qui nous appartenons.

Voici dépouillés les jours de ce qui les rendait désirables. Je ne remonterai pas à l'atelier. Qu'y faire ? Vous pesez le poids de ce que vous faites, comme de la farine dans votre main. Mais si pourtant?... Non, si ma raison proteste, pas plus que sur les grandes routes de Provence, vous n'êtes chez vous dans votre demeure désaffectionnée.

On sort quand la nuit tombe, par habitude, comme jadis quand on avait travaillé pendant le jour. Mais où aller ? Station à l'arrêt du tramway ; une heure d'Auteuil au boulevard. Les becs de gaz sont si rares que l'on se perd dès que l'on s'aventure dans les rues. Paris est plus noir qu'une ville de province. Et l'on ne sait pas très bien qui l'on y va chercher. Je reviens chez moi par le métro, après avoir pris *l'Intransigeant* pour le *communiqué*. Madeleine est dehors. Aura-t-elle trouvé un hôpital où elle puisse s'engager? Voici les *Débats*, *le Temps*, il n'est pas encore huit heures. Dix minutes pour dîner, et commence la soirée. Madeleine apprend le tricot. Je tire ma montre de mon gousset ; s'est-elle arrêtée? non.

Un livre, *la Guerre et la Paix*. Je m'efforce de le relire, mes yeux se ferment. Je m'endors. Une aiguille à tricoter tombe sur le marbre de la cheminée et me réveille en sursaut. Nous reparlons de la guerre ; mais ni l'un ni l'autre ne dit ce qu'il en pense. C'est un ronron de conversation traînante ; nos pensées prennent des directions contraires pour atteindre

un but que chacun de nous sait être le même. Bonsoir. Jusqu'à demain sept heures, peut-être sera-ce l'oubli.

A miss T., à Londres.

20 novembre.

Chère amie,

Vous m'écrivez que Londres est la cité des ombres, que diriez-vous de Paris? Venez-y donc, puisque le travail dans vos hôpitaux ne vous suffit pas. Non point que les opérations très intéressantes abondent ici, mais la *British Red Cross* pourra « combiner quelque chose » pour vous et vos amies, du côté du Nord. Madeleine attend des blessés et, s'ils n'arrivent pas, elle voudra repartir pour Dieppe. Moi, je suis résolu à ne plus bouger de mon poste d'observation. Je ne vois personne, mais le téléphone me relie à tels que je ne songerais pas même à déranger chez eux.

Chez eux? Chacun est, du matin au soir, dans un ministère, un bureau, une caserne, un ouvroir, un dispensaire ou un hospice; les civils font les besognes les plus improbables. Vous désirez un tableau de Paris? Vous savez que je ne suis plus peintre.

Ceux qui ne l'ont pas quitté disent que « la vie y reprend ». Tel qu'il est, ce novembre, j'admire Paris, pour sa belle sévérité. J'y songe parfois à Puvis de Chavannes : il y a chez les rares personnes que l'on croise, une sorte d'émotion contenue ; peu de promeneurs ; on ne se promène pas, on n'est dehors que par nécessité. Beaucoup de crêpe dans les tramways et dans les trains, où les femmes tricotent ; point de bavardage. Nous ne manquons plus d'être écrasés, puisque les rares voitures à la disposition du public restent sans clients. Pourtant, un ennemi, c'est le conducteur d'automobile militaire ; ces chauffeurs d'occasion vous passeraient par-dessus le corps, rien ne les arrête. Très peu de soldats dehors. Vous diriez qu'on les cache.

On ne croit pas encore Paris hors de péril; il est dit à voix basse que les innombrables hôpitaux ne seront pas d'ici longtemps réquisitionnés... pas avant que toute menace d'un retour offensif ne soit impossible. Donc, c'est presque une ville assié-

gée, dont les défenseurs sont quelque part sous terre, dans des bastions, dans des tranchées, invisibles, loin de nous.

Ici, il n'y a que des civils. *On sent* la guerre, mais on ne la *voit* pas ; elle est suggérée par un symbolisme, je dirais presque, *de nature morte*, ou plutôt par prétérition. Je vous assure que dans ce paysage urbain dont vous connaissez le manque de caractère (excepté aux quartiers anciens, si rares maintenant), entre nos rangées d'immeubles à cinq étages, rectilignes, ennuyeux, banals et froids, la figure humaine prend une noblesse, eh ! bien, oui, comme dans une composition de Chavannes. Et puis, le souvenir des horreurs auxquelles il a par miracle échappé nous rend Paris plus cher ; l'on s'attendrit, on oublie les Haussmann, les Alphand, nos pires architectes, le goût moderne, nos ingénieurs et leurs clients. La tour Eiffel est un monument sublime !

Enfin et surtout, le Gouvernement est à Bordeaux ! Qu'il y reste le plus longtemps possible : ce qu'il devrait faire, jusqu'à la rentrée des Chambres, puis retourner dans sa seconde capitale.

Paris est comme une ville de l'Est ; il me semble qu'il n'y ait plus un Méridional parmi nous. Je voudrais définir, pour moi-même, la sensation si nouvelle, et qui l'étonne à chaque minute, d'un vieil habitant de Paris : le dépaysement dans un décor familier, les jours tous pareils les uns aux autres, et qui s'écoulent si vite ! Un ennui plat, mais sans tranquillité. Je souffre de cette lucidité nocturne que les irréfléchis appellent *illusion de l'insomnie*, et qui n'est qu'un plus clair état de la conscience. Dans le noir, nous nous consumons de trop de clairvoyance, après l'engourdissement des heures de grand soleil. Sortez-vous? Dehors, vous êtes vacants comme dans une ville où, entre deux trains, l'on retourne vite à la gare, ne sachant que faire. On tue le temps pendant que les hommes se tuent. Vous savez notre locution populaire : mourir à petit feu. La femme de chambre de Madeleine disait, en revenant dimanche soir de chez sa fille dont le mari est prisonnier :

— On meurt à petit feu, c'est plus que de la tristesse, on ne sait plus ce qu'on veut ; dans le tram, à regarder les voisines avec leurs physionomies si inquiètes, ça vous prend à la gorge. A table, avec les siens, on se dit des choses que n'au-

raient jamais dites entre eux ceux qui s'aiment ; on finit par se demander ce qu'on a, de ne plus s'aimer comme avant.

Oui, tout *nous prend à la gorge*, le journal bluffeur, les lettres de soldats, le moteur des avions dans le ciel bas de novembre, le coucher, le réveil, les coups de bec de l'oiseau bleu dans son perchoir, un appel de téléphone, et ce grand salon comme en déménagement, qu'il faut traverser en faisant beaucoup de bruit. La roue de la machine à coudre, dans la lingerie, qui m'eût dit qu'un jour j'apprécierais son ronflement domestique? Une tension des nerfs écorchés, depuis quatre mois, vous rend irresponsables, vis-à-vis des êtres avec qui vous ne vous gênez pas, supprime toute modération du langage, qui atteint parfois un paroxysme, et devient haineux.

Les amis qu'un hasard me fait rencontrer semblent incapables de parler d'autres choses que celles de leur nouvelle profession. Sont-ils vraiment pris par leur besogne, au point d'en paraître diminués ou peu polis? Est-ce l'uniforme imposé à l'esprit des civils? Qui n'a pas un képi sur la tête semble se devoir à lui-même d'être plus absorbé par sa consigne qu'un soldat près de la ligne de feu. Je vous assure que nos matins à l'ambulance franco-italienne, installée près de chez moi, les visites aux blessés, qui, eux, ne demandent qu'à parler *d'autre chose*, ces matins-là sont un repos pour l'esprit. Je voudrais pouvoir vous dire les beaux types d'officiers que j'y vois. Avec eux, on se ressaisit.

Le lendemain de mon retour, Barrès m'a fait la surprise de venir ici, malgré son magnifique mais écrasant labeur. Il est pareil à lui-même, et, heureusement, en habits civils. Il s'est mis au service de l'âme et du cœur de la nation. Je revois l'écrivain, l'artiste, celui qui pense et qui veille, du haut de son promontoire à la Chateaubriand. Nous nous sommes embrassés pour la première fois de notre vie. Quand deux Parisiens se retrouvent, émus et étonnés, leur geste est tout d'élan.

Ce qui frappe Barrès, c'est les fautes psychologiques de ces Allemands qui, ayant préparé leur campagne dans les détails les plus infimes, n'ont tenu compte d'aucune psychologie nationale : ni de la nôtre, ni de celle des Anglais, des Belges et des Russes. Barrès croit certain un écrasement complet

de l'Allemagne ; comment? Là-dessus, il faudrait s'entendre.

Peut-être Barrès allait-il parler... mais Lucien Simon est survenu, plus ascète, plus François d'Assise que jamais. Paul Simon est prisonnier près de Berlin. Lucien en a peu de nouvelles et s'inquiète de cet enfant trop sensible, et mélancolique à son ordinaire... Je devine que Barrès songe, de son côté, à Philippe. Nous nous asseyons tous trois et la gêne nous reprend après nos effusions. Nous ne sommes pas encore bétonnés.

Comme l'on a des pudeurs, on ne se dit pas, même entre amis, ce que tant on voudrait se dire, Jérémies réduits à un stoïque silence, et l'on ramasse des faits, pour entretenir la conversation.

Des faits de guerre, la guerre, qu'en savons nous? Quand pourrai-je apprendre de quelqu'un *qui sache*, ce que fut la victoire de la Marne?

De Simon et de Barrès en vérité, je ne voyais ce jour-là que les deux pères de deux enfants sacrifiés à cette guerre... et quand j'ai reconduit mes amis au tramway de l'avenue Mozart, ils étaient poignants, ces hommes qui se perdaient dans le crépuscule, le cœur agité d'une même pensée qu'ils n'expriment pas, l'un retournant à l'atelier mélancolique, attendre ; l'autre, écrire son bel article quotidien de confiance et d'encouragement. Pourtant, ma chère amie, nous savons la vérité : aujourd'hui, 20 novembre, *le rouleau compresseur* des Russes est pris dans la glace et la neige, nous commençons un hivernage, chaque armée guettant l'autre, mais l'allemande numériquement très supérieure. Notre ennemi a inventé un système de tranchées qu'il nous va falloir apprendre. Nous sommes les assiégés ; quand sera-ce eux que nous assiégerons? D'ici là, nous aurons à supporter l'assaut d'inépuisables régiments toujours renouvelés. J'ai peur que la presse britannique l'ait trop cachée à votre public, cette puissance que Hilaire Belloc prouverait par des chiffres — mais il s'en gardera bien ; peut-être a-t-il raison? Il faut être optimiste.

A Paris, le peuple est tranquille, énergique, patient, et il ne se pose aucune des questions épineuses.

D'ailleurs, c'est son cœur, non sa raison, qui répondrait, s'il se permettait un doute. Des choses incroyables se passent à

quatre-vingts kilomètres de Paris ; et certains de vos officiers qui habitent l'hôtel Ritz, vont en automobile déjeuner près de la ligne de feu, et rentrent pour l'heure du thé, à Fouquet's bar, par la route de Saint-Denis à Chantilly, là où, à la dernière Pentecôte, nous allions voir les aubépines roses, vous rappelez-vous? Enfin, presque de la banlieue l'on entend le canon, si le vent est propice ; mais Paris n'en veut rien admettre, ou le tait. Je vous assure que notre Paris vaut la peine d'être visité par vous, tel qu'il se présente au début de cet hiver. Si vous vous décidiez à prendre le paquebot, hâtez-vous ; que ce soit avant la rentrée des Chambres.

Si le bon peuple, lecteur du communiqué dans *la Liberté* ou *l'Intransigeant* dort sur ses deux oreilles, ne croyez pas qu'il n'y ait point de pessimistes. Toujours, les « bien informés », les mêmes que je vous signalais, de Dieppe, au début de la guerre ; d'autres encore, que je ne nommerai pas ; et, il me semble que ceux-là sont des hommes qui voudraient jouer un rôle et ne le jouent pas. Chacun aura voulu « être quelqu'un » en 1914. Il y aura les *M'as-tu vu* de la guerre.

Voici une bien longue lettre. Je voulais vous donner mes premières impressions, puisque vous êtes une alliée si enthousiaste et si sincère...

Novembre (*suite du cahier*).

Michel passe tantôt son examen d'anglais, pour être attaché à un état-major.

Quarante-cinq ans, habitué à la marche, à la vie rude, c'est ce poste qu'on lui offre, puisque l'on ne l'a pas encore fait partir.

— Mais c'est un poste de golfeur, d'homme élégant ! — lui fais-je remarquer.

La bonne figure barbue de Michel sourit enfantinement. Il faudra s'habiller en khaki, uniforme de chez Burburry, casquette, cuirs jaunes et beau métal reluisant. Michel qui porte d'ordinaire le vêtement de velours à côtes du travailleur ! Je lui donne une lettre pour J. de C..., son officier examinateur. Michel s'étonne de la souplesse et de l'élasticité des Français, qui se sont déjà fait une âme de guerre, de patience, respirent normalement dans cette insécurité et cette migration

perpétuelle. Pas plus que moi, Michel ne croit à la prompte annihilation de l'Allemagne, mais il rit tout de même de ce que l'Angleterre prépare des troupes... des troupes pour 1916. Il croit que nous en serons au même point l'été, l'automne prochains. Sa philosophie calme roule comme pierre qui amasse mousse. Il est comme un chat qui se fait tout mou en tombant d'une fenêtre, on dirait qu'il ne se fera jamais de mal. Et pourtant quelle âme tendre, courageuse, noble et virile !

Après l'examen anglais, Michel m'écrit : « M. de C... a été très aimable ; il m'a parlé de mon père, je lui ai parlé du sien ; sur quoi, il m'a dit que je savais très bien l'anglais. Si mes souvenirs sont exacts, nous avions parlé français. Et je l'ai vu écrire sur son papier : première place disponible, poste sédentaire. Le plus clair résultat, c'est que, ce soir, il n'y a plus dans ma vie ce qu'il y avait en elle ce matin, d'inconnu, de poésie, de grandeur latente. *Poste sédentaire.* J'ai lu ces mots, j'ai compris que j'étais perdu. J'ai protesté ; mais sans énergie.

— Vous m'envoyez dans les bureaux?

Alors il m'a dit qu'il ne tenait qu'à moi, qu'il pouvait m'affecter à l'infanterie, mais il m'a d'ailleurs laissé entendre que je n'étais plus ni jeune, ni très entraîné ; et un sergent, son secrétaire, m'expliquait d'une voix redoutable que j'irais aux tranchées.

J'aurais voulu qu'on me prenne, qu'on m'envoie, qu'on fasse quelque chose de moi. Pourquoi ai-je accepté des propositions si modestes? »

*
* *

Autre attaché d'état-major en khaki. Madame de G... amène son fils Guy, avant de partir pour Orléans. Celui-là, en officier anglais, afin, dit-il, de n'être pas repéré. « Le khaki est invisible en plein air. »

Mauvaise excuse, puisque les Allemands tirent encore plus volontiers sur les Anglais que sur nous ; mais Guy a voulu, militaire, être habillé, comme en civil, par les meilleurs tailleurs de Londres. Cette jeune mère et ce fils, ici, en pleine

guerre, font la même entrée dans le salon, que s'ils étaient à Deauville, leurs manies plus accentuées encore. Ils ne font entendre que potins, observations malicieuses, railleries malveillantes, sans crainte que se retourne contre Guy ce qu'ils disent de ses brillants camarades interprètes. En ce temps-ci, il faudrait être plus circonspect.

On se croirait sur la plage. Et pourtant Guy sera peut-être un brave de plus — en anglomane ou en pioupiou.

Hélie a quatre jours de congé ; c'est un rayon de soleil dans notre cave. Attaché d'état-major, derrière Sir John French près du général Foch, il a tout vu avec la sérénité et la bonne humeur de l'homme heureux. Mine de chasseur, l'œil brillant, il raconte simplement des choses effroyables, comme chez Maxim's un jeune richard au retour d'Afrique, ses chasses à la grosse bête. Son quartier général est à Saint-Pol, la ville la plus gaie de France, bonne table, pâtisseries envahies par les officiers britanniques. Jusqu'à l'heure de sa mort, Hélie sera content, et le dira.

— Dans trois semaines les Boches seront repoussés. Ne vous frappez pas ! Il n'y a pas de difficultés insurmontables, tout s'arrange ; mais nous avons des Anglais chez nous pour quinze ans ; ils s'y trouvent bien, ils amènent leurs « hounds ». Nous aurons un beau croisement de races, beaucoup de naissances. Tout est pour le mieux.

Hélie ne fronce le sourcil qu'en décrivant une brochette de petites filles empalées aux piques d'une grille.

— Je les ai vues, vous pouvez me croire, je n'ai pas d'imagination. Quant aux enfants aux mains coupées, et le mot qu'on a fait circuler : *Quand nous rendra-t-on nos mains pour jouer*, ce n'est pas vrai, c'est du « chiqué ». L'hémorragie les aurait fait mourir...

*
* *

A cinq heures, devant le Ritz. La place Vendôme est noire et vide ; seules l'éclairent quelques fenêtres de grands couturiers ; il y a donc des femmes qui commandent encore des robes? La rue de la Paix s'entr'ouvre. Le vestibule de l'hôtel est vide comme la place ; même portier qu'autrefois ; quelques

employées, des patronnes aussi, attendent dans les couloirs, avec des cartons de modiste, des enveloppes de lustrine, les « toilettes », comme elles les nomment. Un seul étage est réservé à la clientèle de rares voyageurs, le reste, sur la rue Cambon et les cours, étant converti en hôpital, d'ailleurs sans malades. L'électricité partout ferait croire, du dehors, qu'il se passe quelque chose derrière ces rideaux de tulle. Une douzaine de voyageurs : des Américains, venus pour des œuvres de guerre, des femmes de généraux anglais. On vit au Ritz à prix réduits. En attendant Maud de J. M..., j'aperçois dans l'ancien coin aux tziganes, dans la pénombre, deux attachés d'ambassade, venus là par habitude prendre le thé. Pas un bruit dans le vaste hall.

Je frappe à la porte de madame de J. M... ; elle l'ouvre elle-même, et nous devons nous étonner l'un et l'autre, car il y a un moment d'hésitation... Ses cheveux ne sont plus roux, elle est plus pâle, elle s'est affinée. Les gens, parce qu'ils maigrissent, paraissent plus grands. Sa minuscule tête, à la Beardsley, est translucide dans le crêpe de ses voiles ; sa robe : un fourreau qui semble fait pour qu'on se couche sans se déshabiller. Maud reste debout, verte sur la draperie de soie jaune, les paupières toutes lilas d'insomnie. Elle fume une cigarette à bout d'or, m'en offre une :

— J'ai fumé ma dernière à Compiègne, le 25 août. Tenez prenez-en une, puisqu'il y en a encore au Ritz, et que nous y sommes ! Ce sont les miennes, « des Savoury ».

De son ton saccadé et bref, elle décrit, comme une croisière en yacht, ses expériences, l'arrivée des Allemands, sa visite, avec sa belle-sœur, au général von Kluck.

— Nous sommes les princesses de J. M..., nous protestons, général, contre l'envahissement de notre maison ; deux femmes seules chez elles. Vos soldats sont grossiers... de quel droit?

Le général s'excuse, promet que les hommes coupables seront punis, et depuis lors, ces dames ont pu organiser des ambulances librement dans Compiègne. Après trois mois, la canonnade est encore la musique de scène pour tous les actes de leur existence. C'est devenu monotone, dit Maud ; elle en a assez, de cette tranquillité, et veut partir pour Ypres. Mais elle passe sous silence ce qui est à son honneur. Ses domestiques

ont fui à l'approche des Allemands ; elle a fait partir ses enfants et ses neveux par le dernier train sur Paris, les reconduisant elle-même, puis est revenue à Compiègne donner l'exemple du courage, s'employant, avec sa belle-sœur, auprès des blessés. Elle m'a écrit : « J'ai vu la guerre d'assez près, peut-être ai-je été un peu utile. » Elle s'est lassée d'un danger insuffisant.

— C'est devenu monotone... je suis assez honteuse d'être ici ! Absurde, n'est-ce pas ? de se retrouver aujourd'hui, buvant du thé de Chine, dans un petit salon du Ritz, avec des orchidées de Boisboudran ! Je n'ai rien à me mettre sur le dos. C'est pourquoi je suis venue. Mais je repars, dès que j'aurai à faire, là-haut, bien près du feu.

Entrent C. de C... ; puis le docteur B... Ah ! si je pouvais peindre des portraits pendant la guerre ! Comment était le docteur, avant? Je ne puis m'en souvenir, et j'ai envie de le lui demander. Il y a, vraiment, un « teint » de guerre, des visages de guerre, une voix de guerre.

C. de C... nous prie de ne lui plus donner son sobriquet enfantin de Loulou, mesure sévère qui date du jour de la mobilisation, dit-il. La première fois que je le rencontrai, c'était dans cet hôtel, il y a cent ans ! affalé sur un divan, s'éventant entre les jupes de deux danseuses, qui le couvraient de fleurs et d'accessoires de cotillon. Aujourd'hui, il s'assied militairement, chaussé de grosses bottes à clous, les moustaches longues, les épaules élargies, robuste.

Je crois que notre assemblée aurait prêté à rire, mais nous nous plaignions tous d'une fatigue cérébrale qui ralentit la parole et ne dispose pas à l'ironie. Nous avions trop d'amis dont il nous tardait de nous enquérir, comme des passagers après un naufrage. Les hommes faisaient l'éloge de la conduite de certaines femmes. Où les plus chétifs puisent-ils leur résistance, demandais-je?

Madame de J. M... refuse les compliments.

— Pas de phrases, je vous en supplie ! Je n'ai rien accompli d'exceptionnel. J'ai toujours aimé à faire partie des choses, je suis curieuse, mais je ne lâche pas ; si j'entreprends, je vais jusqu'au bout. Ce qui se passe en ce moment, avouez que ça mérite qu'on ne reste pas *out of it*. Je ne suis pas plus

éreintée que pendant une saison de Paris. Le golf et le tango? Je me suis donné plus de mal pour m'y perfectionner que dans le métier d'infirmière. Le tout est de rester dans un état d'excitation et de ne pas se reposer. Les « Boches » ne nous en donneront pas le loisir. Les femmes du peuple sont admirables. Vous vous étonneriez que nous fissions notre strict devoir, nous qui ne sommes jamais lasses quand nous sommes décolletées, nos perles au cou? Enfin, mon cher, le Ritz, les cigarettes russes... ce n'est pas nous, certes, les malheureux, et si *c'est plus triste ici* que près des tranchées, il y fait moins froid.

C. de C... dans son dernier tour au front, a rejoint dans la ville de V... ses cousines, tâchant de sauver, des cendres de leur château, les quelques objets épargnés par les flammes : plus rien si ce n'est une partie de leur collection d'éventails Directoire, et les albums de costumes de la Révolution. T..., la plus belle terre du Pas-de-Calais, la demeure historique, depuis trois cents ans dans la famille des V..., a été saccagée par les troupes allemandes et françaises, sous un feu croisé de l'artillerie. Le marquis de V..., fut pris pour un espion et faillit être fusillé par les nôtres, dans sa propre mairie. Ses filles, jusqu'à la dernière minute, attendirent dans un souterrain menant des douves à la chapelle. Dépouillées de tous leurs biens, elles s'en vont en bicyclette, par les routes défoncées, dans les costumes d'été dont Poiret avait « forcé la note » selon leur goût. L'une porte encore sous son bras l'ombrelle vert pomme, l'autre, la jaune citron à manche d'ivoire, de la saison dernière. Mesdemoiselles de V... ne quitteront plus les environs de T... dont elles sont les bonnes fées ; et le marquis erre par les rues de Paris, avec son chapeau haut de forme gris, étonné de ne plus pouvoir descendre de cheval devant le cercle de l'Union suivi d'un groom, ancienne habitude d'aristocrate, gardée même en République, laquelle il ignore encore.

Où sont-ils tous aujourd'hui, ceux et celles qui dansaient et soupaient dans cet hôtel de la place Vendôme, où le hasard m'amène ce soir?

25 novembre.

J'ai été chez mon confrère Abel, le mélancolique sage, qui prédisait cette guerre depuis 1870. Soixante ans, et quels sou-

venirs! La vie d'un noctambule que les soupeurs du boulevard croyaient gai. Peut-être qu'il le fut.

Voici les lampes éteintes, les jeunes camarades partis, les salons d'amis fermés. Les femmes tricotent, ou sont à l'ambulance. Plus de travail pour les peintres, le poêle sans charbon dans les ateliers, pas de gaz allumé. La verrière dans le toit, au nord, sur la cour, verse le froid et durcit les couleurs sur la palette. Que faire, sinon se serrer le ventre et attendre?

Sur le palier, je sonne ; resonne ; enfin, des sandales lasses patinent, le clé tourne dans la serrure, Abel enveloppé dans un peignoir de bain, s'est extrait de son lit pour m'ouvrir. Ma visite lui fera-t-elle plaisir? Il est plus maigre que jamais ; il est gris de plomb, poils et chairs ; sa barbiche à l'impériale est devenue une barbe de capucin. Il était couché, à six heures du soir, parce que : où donc être, si ce n'est sous l'édredon, qui tient lieu de coke et de briquettes? Il se nourrit de conserves et de lait, préférant dépenser un peu plus pour les journaux, et il en absorbe ! Abel vient s'asseoir dans l'atelier. Cinq mois bientôt, de ce régime-là... tant que ce ne fut pas l'hiver, on pouvait sortir le soir. « Au garage, maintenant! comme une automobile trop vieille, qui n'est pas réquisitionnée ! » dit-il en riant.

C'est dans cette cour du quartier des Ternes, pleine d'humidité et de relents, qu'il faut venir consulter le philosophe à la lanterne sourde, l'artiste qui renie l'artiste, en face des deux nouvelles puissances, et des deux forces silencieuses : le Prêtre et le Soldat. Nous célébrons ensemble le miracle quotidien auquel nous devons, Français, de pouvoir vivre encore : le plaisir dans le renoncement.

Il dit :

— Il faut en aimer le goût ; le malade s'habitue à ses médecines, finit par s'en délecter, parce qu'il ne se sustente que d'elles. Abnégation, sacrifice de soi-même, de nos pauvres vieilles carcasses! Mais on voudrait, comme les cadets, être à l'épreuve, pour savoir ce qu'on vaut. C'est fini, la conversation !...

— Oui. Suprême épreuve, cher Abel, sur le bord de la tombe. Là dans votre chambre, souvent, m'avez-vous dit, vous obséda l'image de la dernière sortie, les pieds en avant, le cou-

vercle sans fleurs, sur votre tête. Quelle tristesse, mon ami, en déposant la cravate blanche et l'habit noir, après avoir ébloui, de votre esprit et de vos mots terribles, les convives du repas où vous prophétisiez au milieu des rires, Cassandre dont le choc des coupes étouffait la voix, quand vous étiez trop véridique ! Aujourd'hui, du moins, nous pouvons admirer notre race, dans toute sa splendeur. Comme nous en avions désespéré !... Combien nous avions tort !

Mais Abel se lève, me pousse vers l'escalier. Je crois que ce solitaire a déjà trop de ma présence, car on s'intoxique de solitude, comme un fumeur de nicotine. Il grelottait. Il reprit :

— Vous avez un pardessus ; le bavardage, ce sera pour plus tard... quand on aura du feu.

En passant devant la loge des concierges, dont Abel m'a dit les angoisses, le fils perdu, introuvable, je jette un coup d'œil par la fenêtre. Le mari tourne le dos à sa femme, qui tient, comme pour la lire, *la Presse* sur ses genoux, mais pleure, les yeux perdus dans l'ombre. L'homme est gris, comme Abel, courbé, presque plus rien de vivant en lui, une figure de cire du musée Grévin, couleur des blessés, couleur de la muette douleur des pères, des mères et des fils de France.

15 novembre.

...e chasseurs, 1re compagnie. Secteur postal 115.

Mon bon cher maître,

J'ai été, pendant quelques heures, de passage à la gare de la Chapelle. Impossible de vous prévenir, et peut-être tant mieux; il ne faut pas recommencer trop souvent la cérémonie des adieux, ou plutôt des « au revoir », car je vous assure que je compte bien en revenir; aujourd'hui je suis tout à la joie d'aller au feu. Ç'a été dur, mais j'ai obtenu enfin l'honneur de faire comme les autres. Ne me parlez pas de ma santé. Je suis plus solide qu'on ne croit; et comment ne pas partir aussi avec mes bons petits bleus que j'ai si bien dressés? On m'a donné les galons de sergent; je n'y tenais pas; enfin, c'est fait! Expliquez cela à Jeanne, écrivez-lui. Je ne lui ai pas dit la crise morale que j'ai subie au dépôt, pendant

ces mortels mois d'attente. Ne me grondez pas si je vous ai joué un peu la comédie. La France vaut bien qu'on fasse l'impossible pour elle ; et vous me comprenez.

Me voilà donc parti pour la Belgique. Ça va être magnifique. Je suis sûr que si vous saviez comme je suis heureux, vous le seriez aussi pour votre « poilu », puisque c'est le nom qu'ils se donnent là-bas, et que malgré tout j'en vais devenir un. Je suis chargé comme un baudet, de toutes les belles choses que ces dames m'envoient. Paris est donc devenu un gigantesque magasin d'effets pour l'hiver? Toutes les femmes cousent, tricotent, crochètent, elles font donc toutes quelque chose? Ce qui me manque, c'est mon appareil photographique. Ce que je vois déjà est épatant. Il me semble que je fais le voyage de M. Mirbeau en automobile, vous savez, le livre qui m'emballait. Le temps est beau. Je crois, à chaque minute que je vais voir M. Cacan. Si j'allais le retrouver, le cher ! J'irai chercher vos tableaux à Bruxelles. Un peu de patience et on vous les rapportera !...

M. D.

... novembre.

...e fusiliers marins.

« ... Et dans tant de gris, ciel, terre, eau, je suis un petit point bleu perdu dans la plaine. Nos tranchées n'ont que 0 m. 60 de hauteur, pas assez pour qu'un homme s'y tienne debout. L'Yser coule au niveau de nos têtes ; nous l'apercevons à travers un rempart de cadavres, car il n'y a point ici de terre, de pierre, de bois, mais rien que de la boue. Nous sommes gluants de boue, nos pieds s'y baignent, nous nous détrempons comme des biscuits. Pour tirer, il faut appuyer la tête contre les morts. Nous sommes dans la mort, si près d'elle qu'il serait regrettable qu'elle ne voulût pas de nous ; le chemin serait peut-être, une autre fois, plus pénible à faire, moins uni et moins droit. Je touche au but. Bientôt dans la grande lumière éternelle, je le retrouverai, celui qui m'y a précédé ; nous serons bientôt ensemble et nous ne verrons que de la beauté. Ne cherchez pas mon corps. Il n'existe déjà plus que comme un petit point bleu qui va se perdre dans la boue. Je n'aurai

pas ma tombe comme Gustave, marquée près d'un arbre où des mains pieuses l'ont porté. Dites aux miens qu'ils ne cherchent pas ma trace. Qu'ils attendent ! Nous nous retrouverons tous... ailleurs. »

C'est Aimery, dont le frère est tombé, à la Marne. Dois-je remettre sa carte, comme il semble souhaiter que je le fasse, à son père?

Les lettres de soldats, avec leur odeur de pipe et de cuir, nous semblent des messages de l'au-delà. Vous les tenez respectueusement, avant de les lire, vous les humez, vous les palpez comme si elles étaient encore moites du contact d'une autre main, peut-être inerte à cette heure, et l'on ne sait comment écrire aux habitants, si proches et si lointains, de la Terre de Feu.

Celui qui reste ne sait bientôt plus que dire aux amis engagés dans un long voyage : quoi choisir dans sa propre vie sédentaire qui puisse les intéresser? Mais, un mot venu des êtres chers, partis, attendus, nous exalte ; d'un indifférent, nous touche ; d'un lettré nous gêne ; d'un ignorant, nous étonne par sa beauté.

Les lettres de soldats ont un prestige incomparable. Les journaux en publient que vous croiriez « faites »; mais demain vous en recevrez une plus étonnante, d'un tel que vous n'auriez pas cru capable de voir, de sentir, ou de s'exprimer. La guerre développe un talent épistolaire chez les simples. Peut-être parce que, pour la première fois, le garçon a regardé quelque chose ; il voit, il sent et il s'exprime ; *il vit enfin.*

Dans les lettres de soldats, les caractères révèlent leur richesse ou leur indigence, jusqu'à l'indiscrétion. Les faibles et les moins résignés se font absoudre. Nous les aimons tous un peu, nous les vénérons, les hommes qui habitent la Terre de Feu, et leur voix se fait toujours écouter comme si elle venait de l'autre monde.

Mais on ne sait comment leur écrire. Surtout, ne donne pas de regrets aux nostalgiques, n'inquiète pas les imaginatifs et les tendres ; il ne faut pas raviver l'image de ce qu'ils sont en train d'oublier, ou de ce qu'il brûlent de revoir ; point de tableaux réalistes de notre monde à nous, dont ils ne font plus partie — et qu'il faut qu'ils méprisent, pour être de

vrais soldats. Il ne faut pas traiter en *héros* celui qui ne croit pas encore en être un, et se réserve, sachant ce que c'est que l'héroïsme.

Il y a peu de héros. Il y a beaucoup de *braves* ; leur dire qu'ils sont braves? La bravoure n'est plus une vertu à la guerre, puisqu'on y est courageux, sinon par instinct : par ordre, par contagion, par nécessité, par imitation.

Et tous ces braves sont modestes.

L'homme de bonne éducation n'est pas plus conscient de sa tenue sur le champ de bataille que dans un salon. Il est courageux par habitude, comme il est propre sur ses habits. Ou bien il est malade, et cette maladie n'est pas reconnue à la guerre.

Est-il déprimé par les fatigues? Ce n'est pas à celui qui est près du poêle, de parler de chaleur à ceux dont les pieds gêlent.

Nous ne pouvons dire aux soldats que notre amitié. Et peut-être qu'ils « s'en moquent ». Ou elle les amollit. Combien de nos lettres ne sont-elles lues là-bas que les jours où le soleil brille ? Nous ne pouvons les plaindre, puisqu'ils ne daignent pas d'être plaints ou le redoutent. Ne criez pas trop fort ; ne faites point détourner la tête à celui qui traverse un précipice sur la corde raide. Chacun a son propre balancier.

Sous les tricots, les maillots, les passe-montagne, les chandails, les cache-nez et les mille lainages que, par petits paquets, les femmes leur ont envoyés, il est des cœurs qu'une main ne doit toucher que comme une plaie fraîche.

Lisons les lettres de soldats. Elles nous soutiennent. Faisons des paquets et portons-les à la poste. Mais que leur enverrons-nous ?

Bernard m'écrit :

« Si vous avez l'occasion de voir maman, veuillez lui dire qu'elle s'abstienne de m'adresser des babioles, des objets inutiles, qui chargent mon sac à me faire crouler, ou que je jette. Surtout, pas de bonbons trop bons. Vous ne savez pas comme une certaine poire acidulée, au milieu des « fondants » de Boissier, vous flanque le « cafard ». Le palais est sensible, malgré le tabac et je sens le parfum de maman, en suçant ces poires de sucre. Pas de chaussettes assorties au cache-nez.

Il ne fait pas très froid, la capote suffit ; les inventions de Clasens sont trop ingénieuses pour les goujats que nous sommes devenus... L'hiver sera moins dur que l'été. »

Joachim m'écrit :

« Envoyez-nous des livres pour ces longs jours sombres. Il faut que j'apprenne par cœur des vers. J'en récite, de Victor Hugo, je raconte Homère, Tite Live, Shakspeare, à mes hommes dans la nuit. Ils écoutent comme de bons enfants, ils comprennent ou ne comprennent pas, mais le son de ma voix leur tient compagnie. Ils me supplient de parler. Des livres, des livres pour eux et pour moi... »

Faisons une bibliothèque pour la taupinière du bon sergent-poète qui, avec ses lourds quarante ans, écoute battre les ailes de la victoire, jeune fiancée qui l'appelle de sous la terre, heureux ainsi qu'à son premier rendez-vous d'amour.

Nous ne pouvons lire que des lettres de soldats et les soldats nous demandent des livres !

Madeleine reçoit cette lettre de Félicien :

24 novembre 1914.

Chère madame,

Votre lettre n'a mis que quatorze jours ! et j'en reçois encore, des premiers jours de septembre. Le système a du bon. La solution du problème en même temps que le problème posé. Ainsi point d'inquiétudes intermédiaires. J'imagine combien ces instants doivent être pénibles à mon cher maître. Que ne peut-il voir le front et se rasséréner ! Chacun a confiance. Assuré du succès final, on prête peu d'attention aux détails des opérations et aux disgrâces du moment. L'esprit militaire domine tout, il n'a fallu que trois mois de campagne pour que chacun ait un cerveau de grognard. Tous ont maintenant conscience de la grandeur de la tâche, ou, tout au moins, sont pris par le désir de rivaliser d'adresse et de courage avec un ennemi aussi puissant. Cela a permis une assimilation rapide à cette guerre extraordinaire où toutes nos prévisions militaires se sont trouvées en défaut. Passer de l'élan fougueux des premiers temps à la patiente faction des tranchées, après des retraites comme durent en soutenir d'abord les troupes de

l'avant ! Cela, les Allemands ne nous en croyaient pas capables. Ils en éprouvent une déconvenue pleine de stupéfaction. Les prisonniers que je vois, l'avouent ; et des majors français, qui furent faits prisonniers et relâchés, après avoir été transportés à travers l'Allemagne, ont recueilli ce sentiment dans toutes les conversations qu'ils purent avoir, soit avec les officiers, soit avec les civils. Leurs rapports que j'eus sous les yeux, escomptent cette déconvenue pour hâter la fin de la guerre, plus encore que des succès militaires forcément éloignés, et qui ne seraient acquis qu'au prix de quels sacrifices !... Ils ont vu l'Allemagne hérissée de travaux de défense. Certaines régions qu'ils avaient traversées précédemment sont maintenant méconnaissables. Des bois ont été rasés, des villages artificiels dressés. (Des silhouettes de clochers destinés à tromper l'artillerie.) Tout a été prévu pour la préparation de la guerre : l'organisation, la tactique, l'équipement. Tout a été extraordinairement combiné et bien combiné. Ils ont été à deux doigts de réussir et auraient réussi s'ils ne s'étaient pas trompés sur le caractère de la nation qu'ils allaient combattre. Ce n'est pas une faute matérielle qui les a perdus. Ils ont cru pouvoir nous démoraliser et frapper notre nervosité par des coups de théâtre. En somme, ils nous dédaignaient encore plus qu'ils nous haïssaient, et nous croyaient prêts pour toutes les épouvantes. Devant Sarrebourg, ils ont fait agir leurs obusiers aux explosions stupéfiantes, et, en effet, quelques troupes en sont revenues affolées (j'en ai vu hélas !) et ils pensaient (ces majors rapportent leurs propos), ils pensaient qu'à la faveur d'une marche rapide sur Paris, ils pourraient prendre, à la faveur de notre démoralisation, quelques positions assez proches de la Cité, pour la bombarder avec de grosses pièces, sans faire d'investissement — bombardant et détruisant systématiquement, quartiers par quartiers notre ville tant aimée. Ils croyaient que pour finir avec cette horreur la France eût accepté et la paix, et de se joindre à eux pour écraser l'Angleterre. Faut-il être Allemand pour avoir des idées pareilles ! Ils ont tous, ces malheureux prisonniers que je garde quelquefois, l'air de pauvres pions de province prétentieux et portant de grosses têtes aux fronts trop grands, des attitudes de joueur d'échecs embarrassé, des yeux trop

petits, de grosses pommettes. Sont-ils trop intelligents ou platement bêtes? Toutes leurs façons et les pensées qu'ils expriment m'étonnent ; je les admire parfois pour ce *gonflement* de leur patrie qui est dans leur tête comme un culte. Ils arrivent à de la grandeur, et meurent avec une conviction de martyrs. Deux qui furent menés au poteau d'exécution, convaincus de cruautés et de rapines, firent front avec un courage insolent, avec, aux yeux, sans un moment de faiblesse, la haine et le mépris. Ils agissent avec la cruauté du sectaire qui a trouvé des raisons pour expliquer ses crimes. Certains de donner au monde un organisme parfait, ils ne regardent plus aux moyens et s'étonnent même qu'on résiste à leurs propositions. Cette suffisance les perdra. Déjà, ils ne disent plus la vérité à leurs troupes. Les prisonniers sont surpris quand on leur montre où ils sont réellement, et tout ce qui est paysan se lamente de la durée de la guerre. Ils disent que dans les rangs on n'envisage la campagne que jusqu'à Noël, mi-janvier. Ils comptent, paraît-il, que nous n'endurerons pas une campagne pénible en hiver. Après, toute l'Allemagne s'impatientera et commencera à douter. Il faut voir la figure attentive des soldats éduqués, qui parlent français et peuvent saisir la conversation du corps de garde en faction. Il y en a toujours chez nous, insoucieux et bavards, qui expliquent notre victoire par la durée que nous pouvons donner à la guerre, et que nous la ferons tant qu'il le faudra. Là, les figures s'inquiètent et eux qui croyaient avoir tout prévu, n'avaient certes pas compté avec l'orateur de carrefour, prêchant la résistance. Il y en a qui ragent, tel ce jeune lieutenant « Boche » que l'on nous apporta, évanoui, mourant. Quand il reprit ses sens et se vit aux mains des Français, entouré de blessés tous Allemands (ce qui signifie toujours que le terrain a été gagné) il eut un tel transport qu'il put réunir assez de force pour se dresser et hurler en français : « Nous vaincrons ! Nous vaincrons ! » Il retomba mort. Il y a près d'un mois de cela, la dernière attaque vient de se faire, nous avons entendu la fusillade, et Béthune qui recevait chaque jour une trentaine d'énormes obus n'en reçoit plus. Ils ne passeront pas ! Ils ne passeront plus maintenant après deux mois d'efforts, et après n'avoir pu profiter de notre retard à garnir le Nord. Là encore,

j'ai vu se dessiner toute cette bataille des Flandres : les premiers combats autour de Lille. J'ai fait là, de nuit, une randonnée à vélo, à travers un pays coupé de patrouilles, je m'en souviendrai : Lille à Béthune par la Bassée, puis les combats de Vermelles et Mazingarbe toute la période indécise qui précède l'établissement des « lignes ». On ne sait jamais si l'on se trouve en *deça* ou *au delà*, partout nous étions devancés et arrivions par trop faibles paquets. Cela a été dur, et que de dégâts encore : Lille, Lens, Béthune (moins cette dernière ville; bombardement inefficace), Hénin-Liètard, Laventie. Tenteront-ils encore quelque chose vers Soissons? Comment pourraient-ils réussir maintenant avec des troupes éprouvées comme celles qui ont passé par les Flandres, ou en ont-ils encore d'autres à sacrifier? Ils n'auront bientôt plus d'autre espoir que de faire traîner la guerre jusqu'à la consommation de leurs réserves de vivres. Ils en ont de grandes, au dire toujours de ces majors, sauf de viande fraîche car ceux-ci ne virent que peu de troupeaux. Cela représente encore de bien longs mois de séparation et l'on n'ose songer au retour quand tant et tant d'autres encore n'y songent plus et n'y songeront plus. J'ai appris bien des disparitions, mais ici, le fait ne prend pas toute sa valeur. Je ressens plus ce que doivent être des émotions comme celles de la famille Lucien Simon. Heureux que les nouvelles que l'on a du sort des prisonniers, soient plus rassurantes qu'on ne l'a cru tout d'abord. Plusieurs camarades d'autres ambulances ont été assez bien traités durant leur période de captivité.

Cela devient intenable, j'écris sur un bout de chaise, dans le cantonnement, et les voilà tous qui hurlent et s'envoient des bottes de paille ; il faudrait mettre en marge toutes les drôleries et grossièretés qui se croisent, faisant un brouhaha, coupé de dissertations sur le partage de l'Allemagne, c'est fou.

Chez Sonia.

Je n'avais pas entendu rire depuis la guerre. Le rire de Ghéon fait trembler les potiches, les perles du lustre de cristal, en forme de nef, et les paravents de Coromandel, comme le

métro qui secoue la maison. Un optimisme patriotique prophétise, attise, condamne les tièdes, hurle dans un délire héroïque et dyonisiaque. Le « on les aura » de Ghéon rend le son d'un instrument de cannibale, semble sortir de la gueule d'un de ces grimaçants masques noirs et rouges, que les Japonais donnent à leurs tragédiens.

— Nous les saignerons comme des cochons.

Ghéon a « tout placé sur cette guerre ». Il déclare être dans un état parfait d'équilibre, « à son mieux ». Il est venu avec Gide, passionné lui aussi, mais grave, et qui se félicite qu'il lui soit donné de vivre en ces temps prodigieux. Cinq têtes d'hommes, brancardiers, médecins, se penchent sur des cartes, sous le grand abat-jour : visages amaigris, tirés, brunis par le plein air : ces poètes, ces artistes, ils se consultent ce soir pour un prochain convoi au front ; les mêmes qui, en mai dernier, entouraient ce piano, fermé ce soir, où Stravinsky nous jouait *le Sacre du Printemps* pour la fête de Sonia.

Une atmosphère de corps de garde et d'hôpital a terni l'appartement où les laques, les nacres, les ors, les chinoiseries vénitiennes, les Bonnard et les Renoir sont ensevelis comme sous une couche de salpêtre. Les poissons ont crevé dans les aquariums vides ; le salon des clochettes, des bouffettes, des soies et des vers filés est un vestiaire pour les réfugiés, un ouvroir dont les pelotes de laine, les chaussettes et les calots ont des couleurs agréables, parce que la patronne ne tricoterait pas dans un vilain ton.

Sonia fut dans Reims sous les premières bombes, elle s'est promenée dans la mitraille et les flammes. Si le feu prenait chez elle, elle y resterait pour mieux le voir flamber. Comment tolèrerait-elle que quelque chose se passe quelque part et de ne pas y être?

Sonia débute, pour sa campagne d'infirmière, dans une gare incendiée où gisent des agonisants. Un nègre, croit-elle apercevoir sur la paille ; non, c'est un Allemand dont la peau est couverte de mouches, « un jeune homme *distingué* » — fou — et ne pouvant croire que ce ne soit pas un rêve, cette salle d'attente fétide, ce lumignon pendu aux poutres du toit déjà percé par les obus. Sonia dégage du fumier où ils gisent deux expirants ; l'Allemand n'a plus de bras ; quand elle le hisse

dans son automobile, on dirait qu'il cherche à s'appuyer de ses mains manquantes. On repère la voiture, pendant un kilomètre l'ennemi s'acharne, une seconde fois, à tuer les blessés qu'elle emporte — dont l'Allemand, celui aux mouches... Il est maintenant à Paris, rue de la Chaise.

La curiosité pousse les plus nerveux et les plus dégoûtés à l'orifice du cratère ; elle les galvanise et les fait plus résistants à l'explosion de toutes les poudrières, dans le raz de marée, et sous l'averse des bolides.

— Voyez-vous, ce n'est pas pour les femmes, ces saletés-là. On ne peut pas ! On ne peut pas ! — dit Sonia.

Mais elle a recommencé le lendemain, et hier, et demain encore, elle recommencera.

— Figurez-vous l'évêque de Meaux, à l'aurore, dans sa robe de soie violette, qui nous donne son améthyste à baiser, avant la communion aux mourants... tout homme communie, le long des murs de la cathédrale de Reims, dans l'incendie, comme dans les salles d'hôpitaux. On communie pour *soi-même* et *pour les autres*. C'est l'an mille, la fin du monde.

Ghéon montre ses dents et rugit terriblement.

J'ouvre la porte-fenêtre pour regarder de la terrasse, Paris plongé dans le noir. La Seine n'est de l'eau que si les bateaux-hirondelles, qui font le service jusqu'à neuf heures, reflètent leurs fanaux dans les vaguettes. Paris attend toujours la visite des zeppelins. De cette terrasse, Sonia et ses amis ont suivi les combats de Tauben, au-dessus de la cour du Carrousel.

Quel spectacle, quand s'aventurera la flotte du commodore aérien, baleines, requins dans les nuages, Fafner le monstre sur le musée du Louvre, dandinant son gros corps d'aluminium et de gutta-percha, dardant de ses yeux-phares sur la Cité endormie, des rayons électriques ! Cette guerre, mise en scène par Guillaume, Sonia la voit telle qu'une affiche berlinoise « secessionniste ». Ses accessoires de la terreur appartiennent au théâtre, comme la polyphonie de l'artillerie.

En repensant à l'art germain, de Boëklin à Stuck, aux néo-impressionnistes d'outre-Rhin, au *Simplicissimus*, à l'architecture officielle, vous constaterez un grossissement de l'effet, par multiplication, par accumulation des moyens brutaux. Il en est de même pour les engins destructeurs et

les œuvres d'art. Esthétique et science du coup de poing ; l'excessif, le monstrueux, le gigantesque, jamais la mesure ni la nuance. Les Allemands mettent leur botte sur notre front, piétinent nos corps, et se déclarent vainqueurs. Ubu-Roi, le scatologue, s'assied sur un canon, lance sur nous ses bombardiers nourris de saucisses, et son artillerie qui enchevêtre les dissonances, ne distingue plus la limite où le tympan est crevé, c'est un enivrement par la douleur.

— On les aura tout de même ! rugit Ghéon.

Il nie qu'il y ait *un génie propre* à l'Allemagne, même chez les musiciens les plus grands, et n'hésite que pour Sébastien Bach.

La maîtresse de maison s'impatiente...

— Il ne faudrait pas, tout de même, devenir stupide par patriotisme. Je vous abandonne avec Saint-Saëns. Après la guerre, on ne pourra plus se voir !...

On ne peut déjà plus se voir. Les gens se regardent avec des grimaces de haine, des soupçons ; on dénoncerait son meilleur ami. Nous n'avons plus ni mesure ni indulgence, et la sensibilité fait rire.

— On les aura ! — reprennent les artistes qui se sont fait un langage de tourlourous approprié aux circonstances, et aux horreurs que ces hommes réunis chez Sonia voient, et auxquelles ils se sont habitués.

Aimée apporte *le Temps* ; à la dernière heure on lit :

« Les Allemands expédient leurs radiotélégrammes par la tour de Nauen, haute de deux cents mètres, édifiée sur la route de Berlin à Hambourg. Ayant constaté que leurs radios étaient recueillis par notre tour Eiffel — ce qui d'ailleurs ne pouvait être une surprise pour eux — les opérateurs de Guillaume II imaginèrent un de ces derniers soirs d'expédier un message personnel, de la tour de Nauen à la tour Eiffel, et celle-ci reçut en effet un message dont voici le texte et la traduction :

« AN EIFFELTURM »

A LA TOUR EIFFEL

Wa brachtet Ihr der Plan zu scheitern?
Où avez-vous fait échouer notre plan?

Wo Warft Ihr unsre Truppen raus?
Où avez-vous rejeté nos troupes?

Die Nachricht war doch unwirklich und spaerlich.
Cette nouvelle est invraisemblable et maigre,

O Effelturm, und wenig ehrlich
O Tour Eiffel, et pas très honnête.

« Nos télégraphistes relevèrent le gant. Et la tour Eiffel s'empressa de riposter — en allemand — à la tour de Nauen, par l'envoi de ces deux quatrains et de ce sixain :

« AN NAUEN EIFFELTURM »

La Tour Elffel à la Tour de Nauen.

O Deutches heer hast du vergessen
O armée allemande as-tu oublié

Dass dich Paris am Sedantag
Que Paris, pour le jour de Sedan

Erwartete zum Mittagessen
T'attendait à déjeuner?

Wo hast du dich verspoetet? Sag !
Où t'es-tu attardée? Dis !

Warscheinlich hattest du Vorliebe
Vraisemblablement tu aimais mieux

Mit unserem Sekt, im Marnethal,
Notre Champagne, dans la vallée de la Marne,

Doch guter wein wird schlecht fur Diebe
Mais le bon vin est mauvais pour le voleur,

Und Feinden passt nur unser Stahl !
Pour notre ennemi notre acier seul est bon !

Ja glaubt Ihr dass die ganze welt
Croyez-vous donc que le monde entier

Eure Prosa für wahrheit haelt,
Prend pour de la vérié votre prose?

Und dass all'eure Flunkereien
Et de toutes ces choses que vous télégraphiez

Die Deutschen vom Feinde befreien?
Libèreront les Allemands de leurs ennemis?

Trotz eure schonen fingierte Siege
Malgré vos belles victoires télégraphiques

Sinkt Deutschland langsam in die Tiefe.
L'Allemagne s'enfonce lentement dans l'abîme.

« La tour de Nauen s'avoua-t-elle vaincue par la tour Eiffel ? Toujours est-il que le dialogue n'a pas continué et que la tour française eut le dernier mot. »

*
* *

Il est un coin de Paris d'où partent les mauvaises nouvelles, où l'on entretient l'inquiétude. Ceux qui travaillèrent aux ouvrages du camp retranché ne voudraient pas que ces ouvrages restassent inutiles. Un retour offensif des Allemands sur la capitale est chaque jour possible. Tauben et zeppelins sont derrière les nuages, on ne les voit pas, ils ne sont pas venus, mais ils sont signalés. Agénor téléphone chaque matin à madame S... : « Tenez votre valise prête, gardez encore votre automobile. Ce n'est plus un luxe d'en avoir ; c'est la liberté, les ailes de l'oiseau. Je vous préviendrai. Il ne faudrait pas encore vous laisser prendre dans une panique. Tenez-vous prête. J'ai donné des instructions pour votre permis ; quand vous en aurez besoin, vous l'aurez, en quelques minutes. Mais tenez-vous prête à partir... J'oubliais... Ayez toujours votre manteau de fourrure sur votre lit ! C'est la nuit que viennent les zeppelins ; enfin, je suis au bout du téléphone, et je communique avec le boulevard des Invalides... »

Depuis son retour, madame S... attend le signal d'Agénor.

Il y a ceux qui désirent les émotions, il y a ceux qui les redoutent, mais tous veulent être des premiers à savoir. A trois heures, madame S..., accompagne Agénor aux bureaux de la Place, pour avoir la primeur du communiqué ; des autos militaires, rangés en bataille le long du trottoir de la rue de Varenne jusqu'à Saint-François-Xavier ; les officiers viennent faire leur rapport. Agénor m'y a donné rendez-vous pour que je le mène, de là, au foyer franco-belge.

Gide est en train de réorganiser l'assistance aux réfugiés

de la Belgique, que le Conseil municipal hospitalisera d'abord au Cirque de Paris. Ch. du Bos et Gide se chargent de reprendre en main, avec le concours de quelques collaborateurs de choix, si on veut les laisser libres et responsables, l'organisation d'une œuvre toute de compréhension et de sympathie humaines, une œuvre de psychologues.

Avenue de La Motte-Picquet, une boutique d'angle. Une foule attend, à la porte, qu'une autre foule, dedans, se retire. Je me faufile entre les groupes. Une chaleur lourde de poêle, une odeur de vêtements sales, d'humanité misérable.

André Gide inscrit quelque chose sur un calepin. Il a les cheveux coupés courts, il est pâle, mais sa figure a pris une énergie grave et douce, il écoute une femme avec effort qui semble pouvoir à peine parler. Il me fait signe de prendre patience ; puis me prie de revenir un soir, plus tard.

Il est venu chez moi, le lendemain, avec du Bos. Charlie porte un large sombrero, une serviette de moleskine, bourrée de documents, qui fait pencher son épaule gauche ; ces deux hommes ont pris leur mission comme des apôtres. N'essayez pas de retrouver en eux les amis d'avant la guerre.

Je me rappelle les paroles d'André Gide, pendant que la grange brûlait, dans la ferme d'Offranville :

— C'est curieux, chez nous, personne ne sait organiser.

Et je revois les tuyaux trop courts, d'un diamètre différent les uns des autres, cette journée du 25 juillet, où nous apprîmes qu'une étincelle mettait le feu à l'autre bout de l'Europe. Et aujourd'hui, le feu s'est propagé jusqu'en Belgique. Gide porte secours aux premiers sinistrés. Il organise.

Avec de pareilles infortunes, on ne sait comment agir, distinguant mal les catégories, parmi ces gens à la langue parfois incompréhensible, et l'on se fait peu comprendre d'eux. Ils sont hébétés, prostrés, ahuris, défiants, perdus dans la ville où le hasard les amena, dépareillés, affamés et prêts pour toutes les opprobres, sans révolte, presque sans souvenirs, sans identité, stupéfiés : des balles perdues dans la broussaille.

Certains se blessent de cette promiscuité dans la détresse ; certains sont exigeants, se plaignent de l'ingratitude française, regrettant de n'être pas en Angleterre ou en Hollande.

Et ils ont tous peut-être des années à errer parmi nous, à

attendre le retour dans ce qui fut leur pays, et nul ne peut prévoir ni quand, ni comme ils le retrouveront.

Il y eut des erreurs et des actes de violence, quand les employés municipaux parquaient ces malheureux à l'hippodrome dans les boxes des écuries, pleins de paille. Depuis octobre, à force de rechercher, de quêter, après des démarches épuisantes, ils placent des milliers de Belges et de ces Français du Nord dans des refuges, dans des châteaux, dans des ménages de femmes dont les maris sont à la guerre. Ceux qui ont quelques sous ne demandent qu'à payer leur nourriture, si on les loge. Des hôteliers font des devis ; on installe des dortoirs, on organise des restaurants.

Gide se donne à son nouveau public. Devenu le confesseur de ces âmes repliées ou confuses, il ne songe pas au profit qu'en pourra tirer l'écrivain. Gide n'est plus et ne veut plus être qu'un intendant qui fait des calculs, recherche des locaux dans ce lugubre Paris qui a l'air fermé pour cause de décès ; où, l'on ne sait pourquoi, une vitrine de modiste, une confiserie, s'éclairent dans une rue sans trafic pour des clients ruinés ou absents.

Du Bos illuminé par son apostolat, infatigable, persuade, cherche et trouve, oblige les plus indifférents à le suivre, les avares à donner, les indolents à agir. Deux dortoirs viennent d'être ouverts ; c'est là qu'on veut avoir la certitude de pouvoir offrir immédiatement asile aux gens qui se présentent trop tard pour le service de logement, et accueillir et garder, tout le temps nécessaire, une catégorie de personnes qui ne conviendraient pas pour les chambres offertes par les particuliers. Une parfaite entente règne parmi les réfugiés, mais la présence un peu fréquente de quelqu'un d'entre les membres du Comité, évite froissements et récriminations. Du Bos part avant le jour, et ne rentre qu'après minuit ; médecins, pharmaciens, cuisiniers, restaurateurs, sont réquisitionnés. L'organisation d'un service aussi complèxe exige des connaissances techniques où s'adapte avec une surprenante agilité l'intelligence des hommes de lettres qui dirigent le Foyer franco-belge. Gide applique ses dons d'observation et d'analyse à cette œuvre nouvelle qu'il introduit dans son œuvre. Quand je me retirais un soir, laissant Gide affairé, un

vieillard s'approche de lui ; sa mise correcte, son allure me frappent, au milieu des misérables épaves.

— C'est, me dit Gide, *le comte*... qui vient ainsi, chaque soir, chercher son bon de repas. Ses propriétés du Hainaut sont détruites. Ses fils ont été pris par les Allemands, sa fille brûlée vive.

Je demande à Gide comment il se nomme.

— Le comte m'a fait m'engager à ne pas dire son nom. Il a des parents français en province. Il cache son opprobre et sa misère.

5 décembre.

A l'hôpital d'Auteuil où je vais deux fois par jour, j'ai porté des livres à l'adjudant Dumialle. Il a deux balles dans la figure et ses joues sont comme blettes. Dumialle, professeur, est un ancien normalien qui sait analyser ce qu'il éprouve dans son métier de guerre, pour lequel il se croyait si peu fait, et s'étonne de sa résistance. L'adjudant est un esprit libre. Il signale les effets extraordinaires du danger et de l'approche de la mort, sur les hommes de toutes les classes ; une foi de néophyte, une exaltation mystique chez des incrédules d'hier.

Un jour de violente canonnade, assourdissante, certain garçon, que Dumialle décrit comme ayant le visage de saint Augustin dans le tableau d'Ary Scheffer, lui demande :

— Est-ce ce soir, adjudant, que l'on va voir Dieu?

Des superstitions, des manies fétichistes. On prend soin de ne pas mettre le pied gauche le premier dans la tranchée où il faut se blottir. Certains voient, aux étoiles, des signes qui les rassurent ou les découragent pendant les longues nuits claires où ils se sentent baignés dans le grand mystère de la nature, la mort s'avançant à quatre pattes. Et les fausses patrouilles allemandes qui donnent le mot : France ! patrouille !

— Aux armes !

Les cris se multiplient ; le noir est balafré d'éclairs, s'agite comme sous une poussée invisible de démons. Des commandements, des feux de salve se répercutent jusqu'au fond des bois. La mort bourdonne, le sang fait vibrer les oreilles, la respiration manque. Et c'est l'immobilité.

— Cessez le feu ! Ne tirez pas sur des Français !

Deux sentinelles tombent foudroyées.

Ceci pendant toutes ces longues nuits où vous devez parler bas et voudriez arrêter les tic-tac de votre cœur.

— La nécessité d'être là, de se bien comporter, dans cette horreur de vivre familièrement avec la mort, il y a des hommes qui ne s'y font pas tout de suite. Si l'on commença la campagne en août, avant de devenir des vers de terre, on est fatigué aujourd'hui, on a perdu l'entrain, il n'y a plus que la résignation du fataliste. Ah ! si l'on pouvait bondir en avant, agir, voir l'ennemi ! L'immobilité les démoralise il y aura un fléchissement de l'espérance, cet hiver si l'on n'avance pas.

Au crépuscule, lorsqu'aux avant-postes où les lumières sont éteintes, on se dispose à être dans les ténèbres et à boire du café froid pour veiller, la tristesse devient intolérable. De grandes vagues de mélancolie vous enveloppent. S'il n'y a pas de défaillance, il y a bien des larmes. C'est contre cette dépression si humaine, si compréhensible, mais si dangereuse, que je lutte le plus au milieu de mes enfants ! Je les groupais autour de moi, je leur racontais *l'Odyssée*, j'ai dit des vers, et surtout je leur parlais de la France victorieuse, de ce qu'ils rapporteront à leurs foyers, de neuve science de vivre. Dans ces taupinières perdues sous la mitraille, de pauvres diables qui se font péniblement une conscience, disent à l'adjudant : « Parle, parle encore ! »

***

A miss T.

7 décembre.

Chère amie,

De même que vous, j'ai vite fait de lire les journaux ; à la vérité, je ne les lis que pour le Communiqué qui est, depuis des semaines, sans grand accent.

Je vous remercie de l'abonnement au *Times* que vous avez pris pour moi. J'y trouve des nouvelles de politique étrangère, la plus importante en ce moment, et celle qu'ont toujours trop négligée nos journaux français. Cela doit vous paraître incompréhensible, indigne de nous : nous voulons ignorer « l'étranger ». D'ailleurs, vous l'ignorez aussi, à votre façon...

La première tâche à laquelle nous nous devons, c'est de

maintenir l'esprit public dans des conditions de santé suffisante, pour qu'il supporte un état de choses que, même vous, un peu Parisienne comme vous l'êtes, ne semblez pas très bien « réaliser », ainsi que vous le dites en votre langue.

Faites un effort, venez nous voir, et peut-être sentirez-vous la pesanteur de cette atmosphère, de ce « pea soup fog » où nous sommes perdus, chacun dans sa solitude.

On s'appelle l'un l'autre ; mais nulle réponse. La voix ne porte pas.

Howard me demande de lui envoyer des tableaux pour l'exposition de l'International Society ; il m'écrit que Londres est à peu près comme d'habitude, à cette époque. Je vous ai toujours dit, depuis le commencement de la guerre, que les sentiments français ne pourraient être compris de vous autres.

Nous sommes des assiégés. Sauf le canon qui ne porte pas jusqu'ici, et si nous ne manquons de rien, y a-t-il beaucoup de différence entre le Paris de 70 et celui de ce début d'hiver? Les cloisons qui se sont dressées, dès août, entre les personnes d'une même famille, séparent les amis. Chacun reste chez soi, ou bien se rend à son travail ; on ne penserait pas à se faire visite. Je n'ai pas encore téléphoné à des parents, à des amis intimes qui m'attendent. Les malades, les morts, qui ne sont pas des militaires, ne paraissent plus dignes qu'on s'inquiète d'eux.

A un gamin devant qui passait un enterrement de civil, j'ai vu esquisser un salut. Son camarade, le poussant de l'épaule, lui dit : « T'as pas besoin d'ôter ton chapeau, il est seul ! »

Ce sont les wagons de morts, qui comptent aujourd'hui, ou les cortèges avec drapeaux et piquet d'honneur. L'accoutumance est faite. La mort ne compte plus. Si le courage n'est plus une vertu, l'indifférence en va devenir une.

A la même.

9 décembre.

Cette guerre se divisera dans notre mémoire, en périodes, en saisons, comme les années. Août, septembre, octobre, furent le départ dans la folie, pour une mystérieuse expédition ; les

secousses du navire nous ont d'abord donné le vertige ; tel était notre malaise, que certains demandaient à être jetés par-dessus bord. Maintenant, la houle, les grands vents du large, ne nous empêchent plus de monter sur le pont et de regarder l'horizon, nous sommes prêts pour la longue épreuve ; la vie quotidienne reprend son cours. Tel a l'oreille tendue au signal d'alarme, tel autre ne pense plus au péril, ou devient fataliste. On ne craint que de se distinguer. Le plus prudent est de se taire.

Infaillible est la police que les uns exercent sur les autres. La restriction mentale, quel usage on en fait, chère amie ! La loi martiale, ce sont les civils qui l'appliquent... dans les cercles les plus unis, elle fonctionne comme dans la rue. « *One looks askance.* » On dresse des listes de suspects.

Ne croyez pas que Paris soit inhabitable, à cause de cette police privée. J'exagère un peu ; mais il vaut mieux voir des militaires que des civils.

Malgré moi, je reprends des habitudes d'hiver. Au lieu de monter dans l'atelier, le matin, et d'en redescendre à la nuit, je m'enferme dans le petit salon. J'écris au lieu de peindre, dès que je ne suis plus à cet hôpital franco-italien où les soldats veulent bien me faire croire que je leur rends quelques services. Douze paires de pied gelés ; douze Tommies, et un jeune lieutenant du Lancashire, point trop timide, sont heureux d'avoir quelqu'un à qui parler anglais, et qui connaisse leur pays. Cet hôpital est un esd rares où le Val-de-Grâce consente à envoyer des malades.

Madeleine se dispose à aller en province où elle croit être plus utile qu'à Paris.

Comme je l'avais prévu, cette guerre ne permet pas aux foyers de demeurer intacts. Dans les maisons où les mères ne sont pas retenues par l'éducation de leurs filles, c'est le vide et le silence, les persiennes barricadées, le fourneau éteint. Madame est dehors, elle va auprès des blessés, ou en cherche, passe des nuits dans les gares, dirige des ouvroirs, surveille des éclopés, distribue des soupes, le « café du soldat », correspond avec des familles de prisonniers, compose et expédie des paquets pour les « poilus » de la tranchée et des camps d'Allemagne.

De savoir les souffrances de ces martyrs, les femmes s'ingénient avec une sorte de satisfaction, à se priver, et elles sont dures pour elles-mêmes. Je sais des femmes qui, leur mari ou leur fils une fois partis, optèrent pour la discipline du Carmel. Beaucoup resteront à la campagne au milieu des populations à qui elles jugent qu'elles se doivent. Il y a peu de monde à Paris.

Vous ai-je parlé de celles « qui n'ont pas bougé? » Madame X... songe à fonder un club des « Parisiennes inébranlables ». Vous devinez combien ces dames sont fières, et ne le scèlent pas. Quel mépris, quelles invectives à l'adresse des « panicards ! » Et les excuses balbutiées par les timides : « Je ne voulais pas être une bouche de plus à nourrir ; nous aurions été inutiles... Et puis, Galliéni chassait tout le monde. »

Cette phrase est le dernier cliché. Ceux qui rentrent à Paris inventent des excuses, une première fois, et ne recommencent plus. Les gens qui ont fait des plaisanteries sur les raids aériens du mois de septembre, et se vantent d'avoir couru avec leur petite fille au-devant des Tauben, comme après un cerf-volant, semblent regretter de n'avoir pas été atteints par les projectiles... « Les crottes de ces vilains oiseaux », dit-on.

Une blessure eût été leur médaille militaire. Les prochaines visites des aéronefs ne compteront plus. Les zeppelins sont des joujoux ; mais en attendant, les classes des lycées et des pensions ne se remplissent pas encore. Nous commençons d'apprendre les *vraies* atrocités ; les massacres, les supplices, les drames, privés ou publics, en Belgique et dans nos départements ; la première furie sadique de l'envahisseur ; ses procédés d'intimidation à la Bernhardi, et « l'humanitarisme » d'un Treitschke, qui recommande de frapper plus fort, pour abréger la guerre.

Les toiles de gaze dont je vous parlais en août, descendues sur le théâtre, et derrière lesquelles se préparaient les grandes scènes du Pandémonium, les voilà trouées ; vous continuerez d'apprendre ce que le génie de la race maudite a réalisé, après quarante-cinq ans d'études.

Les mères n'avaient-elles pas le devoir de défendre leur progéniture... et elles-mêmes? Fallait-il « rester », comme les « Parisiennes inébranlables »?

La question est passionnante. Il y a deux camps, deux manières de sentir, et cette question divise les familles, brouille des amies. Que pensera, à son retour après la guerre, un certain officier dont je ne vous dis pas le nom? Sachez seulement que, pour être « restées », contre son ordre formel, dans leur château de la Somme, madame et mesdemoiselles X... attendront, l'an prochain, trois naissances.

Hier, j'ai dû aller chez mes cousins de l'avenue Hoche. Le capitaine G... est venu de X... pour la soirée. Vous connaissez cet intérieur bourgeois, vous appréciez la cordialité des quatre couples si heureux, si unis. Depuis leur retour à Paris, mes cousines habitent avec leur mère ; ces dames ont fait ménage commun, les maris étant tous soldats. Quand j'entrai dans le salon, mes cousines d'habitude si animées, tricotaient, autour de la lampe. Les enfants jouaient sans entrain. J'ai senti du « froid, » alors que je m'attendais à les voir tous joyeux de la première visite de Maurice.

Le capitaine était assis au fond du salon, ses jambes comme impatientes, d'être croisées dans l'inaction ; il tordait les poils roussis de sa moustache, amaigri, nerveux, frémissant. Son apparition sur laquelle on comptait pour « remonter les esprits » semble avoir semé l'épouvante. Il n'a pas fait attention à son petit Michel « qui ne l'intéresserait que s'il avait l'âge de servir ». Juliette n'a rien répondu à cette boutade. La grand'mère est tremblante, chevrote en s'adressant à sa fille. Les têtes ne se relèvent pas, de dessus les tricots. Le capitaine, enragé d'être maintenu par Joffre dans la gare de X... d'où il dirige les troupes vers les tranchées, ambitieux de hauts exploits et de gloire, le capitaine se lève, marche de long en large, fume sans arrêt, passe sa main sur son front comme rétréci et têtu. Son œil, si bon et si intelligent, a pris une fixité dure d'oiseau de proie. Il sent la guerre, son automobile qui va le conduire dans la nuit à X..., son chauffeur et l'ordonnance ont apporté dans ce logis une odeur de guerre.

Devant Maurice, il n'y a pas à broncher. L'officier français, sûr de son devoir, est venu prêcher le leur à ses femmes. Il n'y a rien à répliquer, et d'ailleurs personne n'en a envie. L'oncle Maurice fait peur, ses neveux s'écartent. Si quelqu'un essaie de plaider pour soi, les mots deviennent mous, ou manquent.

Maurice veut nous enseigner à vivre. L'homme aux mains gercées se dresse, s'enroue à crier le devoir de l'heure, rudoie, provoque, menace, condamne la survivance des coutumes de paix.

Présidant le repas de famille, il réprouve le couvert, la nappe, l'argenterie. Le Luxembourgeois qui nous sert, manque de répandre la sauce, en la tendant au terrible oncle Maurice. On n'a pas osé passer l'entremets.

Il nous voudrait tous bannis de Paris, les journaux interdits, et comme quelqu'un parlait des Tauben :

— C'est pour permettre aux mères d'aller au Bon Marché, et de conduire les petites filles au cours, que l'on galvaude nos avions à rassurer les Parisiens ! Toute une escadrille ! Alors que nous en avons tant besoin pour repérer l'ennemi. Qu'est-ce que vous redoutez? Faites-vous attention aux accidents d'automobiles? C'est honteux ! Dites-vous que vous n'êtes que le chœur dans le drame. Approuvez-nous. Vous n'avez qu'à « tenir » à vous répéter sur tous les tons, que nous serons vainqueurs, et à ne rien savoir. S'il y a encore une poussée sur Paris, vous verrez bien. En ce cas, Juliette, je te défends d'emmener Michel !

Joffre attend. Il va rester là sans bouger, sans foncer ; c'est un hivernage. N'attendons pas d'actions d'éclat pour le Communiqué, pour les articles de journaux. Nous hivernons. Ce sera pour le printemps.

Personne ne court aucun danger dont il faille tenir compte. Restez à vos places, même si le « Boche » est là. J'ai flanqué par terre mon proprio de X..., quand ce commerçant timoré est venu de Paris m'offrir un matelas de plus et les bouteilles de sa cave. Ce salop-là avait décampé en septembre. Les Allemands auraient dû lui brûler sa villa, pour lui apprendre à se conduire !...

Juliette tâcha d'avoir l'opinion de son mari sur les trois grossesses des dames de la Somme.

Je crois que le capitaine a fait semblant de n'y pas attacher d'importance.

Je note ceci, chère amie, non que mon cousin soit une exception, mais il vous intrigua, moi aussi, en temps de paix, il m'a déconcerté par son intelligence et sa curiosité univer-

selle. Il fallait deviner ce petit chasseur à pied, à la mâchoire volontaire ; il était hors de son personnage, quand il voulait faire le gentil. Je sentais sa valeur et voulais vous la faire comprendre, à vous Anglaise. Maurice est le type du soldat professionnel, de l'officier français de bonne bourgeoisie ; dans le civil, il y avait en lui un désaccord, une dissonance. Son allure était celle des gens gênés par une veste trop étroite. Il portait mal l'habit civil ; soldat de vieille race, perdu dans la vie de notre République pacifiste. Comme le prêtre, il sentait sa force, et nous étions trop nombreux à l'ignorer ; il n'y avait plus de place parmi nous pour ces hommes-là. Et le voici tout lui-même, il va occuper son poste ; son heure a sonné.

Me voici bien loin des dames de la Somme et de la question : *faut-il rester ?*

*
* *

Les beaux bœufs couleur de châtaigne languissent et pataugent dans le fumier gluant du champ de courses d'Auteuil. Le ciel est bas, l'air froid et gris. Clopinant, les pauvres bêtes s'approchent des deux seuls promeneurs que nous sommes ce matin dans le Bois de Boulogne.

Pour parvenir jusqu'au treillage qui enceint cette étrange cour de ferme, il a fallu sauter par-dessus des troncs d'arbres renversés ; des herses de fer, des fossés, un simulacre de défense moyenâgeuse, à la porte de la villa italienne de Rossini. Avec ces épouvantails, le général Gallieni a voulu donner aux Parisiens l'illusion que leur cité serait imprenable ; c'était au début de septembre.

Jusqu'à la mare, chère aux Goncourt, des mangeoires de sapin, des granges à toits en papier goudronné, des étables d'exposition universelle, alternent avec des meules brunes qui paraissent *imitées*, comme dans les villages de tribus exotiques, au Jardin d'Acclimatation.

Silence dans les avenues du Bois. Les feuilles mortes détachées de leurs branches, raclent le sable, soulevées par le vent ; un cycliste militaire file vers Suresnes ; un officier exerce son cheval sur la piste cavalière, on n'entend les sabots de fer qu'au croisement des routes. Une nurse anglaise pousse une voitu-

rette et bâille. Sur un banc, une gouvernante est assise. Son élève, embarrassé d'une pelle et d'un seau, s'ennuie et retourne aux jupons de cette femme. Elle lit le journal. Agacée : « Allons, dit-elle, jouez ! Habituez-vous à jouer seul ; il n'y a plus de camarades au Bois, on est seul maintenant... Vous le savez bien... »

L'enfant fond en larmes.

Les mufles roses des lourds bœufs mélancoliques se pressent contre le treillage, se tendent à une caresse. Un moteur ronfle dans le ciel. Les bœufs du champ de courses ont déjà reçu des bombes d'Aviatiks et de Tauben. Peut-être préféreraient-ils l'abattoir, les Bouillons-Duval, la mitraille, toute fin, plutôt qu'un long hiver de Paris, dans le parc de concentration de ces bruns prisonniers de guerre.

Les animaux meurent-ils d'ennui?

Au rond-point de la Muette, deux terrassiers travaillent sur la ligne désaffectée du tramway Passy-Taitbout. Il est onze heures, ils remettent leur gilet et se disposent à casser la croûte. Le plus vieux dit à l'autre des choses graves ; le plus jeune, le dos courbé écoute sans regarder l'autre. Je surprends ces mots :

— C'était déjà la misère avant. Tu verras : pour nous, on promet que ce sera la justice, après. Ah là là ! Ça sera encore la misère toujours pareille ; peut-être bien que ce sera pis. Y en aura que pour les estropiés, les manchots. Les femmes, elles, voudraient bien qu'on soye mobilisés et partis ; elles, n. de D... ! elles ont leur allocation. C'est tout pour elles et pour les riches... On sait bien pourquoi y mettent des pancartes d'ambulance sur leur palais. Y a personne dedans, et le tour est joué, mon vieux !

Le terrassier hausse les épaules, et montre du doigt les hôtels de l'avenue Henri-Martin avec leurs drapeaux blancs à croix rouge.

Le plus jeune geint :

— T'as raison, si ça change, c'est toujours plus mal. On ne sait pas comment se loger. Et on voudrait qu'on fasse des gosses. Ah ! misère ! Y en a qui profitent de la guerre?...

Leurs paroles se perdent dans le lointain ; je les suis du regard : au coin de deux rues, ils manquent d'être renversés

par un camion de militaires qui rase le trottoir dans un virage foudroyant. Ce sont des blessés qu'on mène à la mécanothérapie.

Les deux terrassiers font des gestes furieux, et l'un s'arrête, retrousse son pantalon pour voir s'il n'a pas de mal.

Je m'approche. Il dit :

— Au moins si ça servait a quelque chose ! faudrait donc avoir une jambe de moins, pour que l'Gouvernement vous fasse des rentes !... On ne demande pas mieux que d'être aux tranchées... si on avait l'âge...

*
* *

Monsieur le marquis, l'homme bien informé, préférerait aujourd'hui, à son information, l'heureuse ignorance du balayeur des rues, et de la concierge qui fait la cuisine dans l'hôtel de la rue de Varenne. Arsène connaît enfin ce que c'est que de n'être plus servi par un bataillon de géants à culottes courtes ; la popotte de sa concierge est saine, et Arsène a fort bon appétit.

Les tapisseries de Lancret sont recouvertes d'une toile ; les bustes de Houdon et de Pigalle, dans la cave ; le rez-de-chaussée est converti en hôpital, sans malades.

— Je ne vous donne pas à déjeuner, — me dit Arsène. — C'est une femme qui remplace le chef. Nous avons eu le pain blanc de la guerre ; nous entrons dans une phase du pain de munitions, puis ce sera celle de... plus de pain du tout. On n'a pas idée de cela !

Arsène n'a rien perdu de sa grâce. Il s'est organisé une existence de grand seigneur dans la panne. La simplicté de son train de guerre a « bon chic ». Arsène est de nouveau florissant. Il a son teint vermeil d'avant les hostilités. Tous ses gendres sont sains et saufs, et deux ont la médaille militaire. Il serait au mieux, sans le téléphone et les informations. Quand le Gouvernement sera de retour — on l'attend vers le 15 de ce mois, Poincaré tient à revenir — ce sera pire encore. Arsène redoute et recherche malgré lui les pessimites. Si ce n'est pas au Club, il en rencontre ailleurs.

Gilles est venu lui demander un service. La lettre qui l'annonça — car il ne sonne jamais à la porte sans être sûr qu'on

l'attende — allongeait cette écriture ambitieuse et louisquatorzienne dont il signe, comme un parchemin du grand siècle, ses célèbres portraits d'apparat.

Gilles était en Angleterre ; ce lièvre s'était terré, puis il a sorti le bout de son museau dont la peau est très ridée ; le poil a blanchi ; mais le lièvre a flairé, a vu dans la nuit, il a pris son parti ; Paris sans lui, n'aurait plus été Paris. Sanglé dans sa jaquette, monocle à l'œil, il se cambre en conquérant. Il se défend d'être pessimiste, mais il nous a crus perdus, parce que notre pot-au-feu d'argile devait se casser contre le « beau bibelot d'acier et de fer » des Allemands. Le mot « Boche » le dégoûte comme un vilain juron. Il connaît le nombre des navires de la flotte de Kiel, il connaît les régiments comme feu Detaille, et cette Garde Impériale qu'il passa en revue à Postdam, lorsque Guillaume II le pria de revernir les Watteau du palais. Nos « poilus », comment pourraient-ils se mesurer avec les gaillards dont Gilles décrit les casquettes et les uniformes, d'un geste de dessinateur qui cerne un contour? Ce geste, autrefois réservé pour les élégances de la rue de la Paix et la taille de ses modèles, Gilles le refait aujourd'hui pour expliquer les armements, les dreadnoughts de l'empereur.

Gilles voit tout comme un bibelot qu'on revend plus cher qu'on ne l'acheta. Depuis l'atelier de Cabanel, Gilles a compris qu'il faudrait adjoindre à son art le commerce de l'antiquaire et du tapis- sier, et le fils du cafetier de Bayonne a fait un beau rêve de luxe, de richesse et de gloire. Les rois l'appréciaient. Les reines le consultaient pour leurs toilettes.

Gilles croit aux monarchies. Il est plus aristocrate que le marquis Arsène, plus catholique que le pape.

— Sans la République, nous ne serions pas à nous demander si les coffres des banques parisiennnes sont ailleurs. Je connais la force et la ténacité des Allemands : ils reviendront !

Et Gilles dépeint un siège de la ville par une escadre de zeppelins, des sous-marins filant dans les eaux de la Seine, torpillant la Chambre, le jour de la rentrée.

Arsène proteste, mais songe en lui-même :

— Gilles est un génie, il est si intelligent..., s'il avait raison, après tout?...

*
* *

Au téléphone ;

Jean me donne rendez-vous à l'imprimerie. Il va me montrer les épreuves de son journal *le Mot*.

Quoique encore mal guéri de sa commotion reçue en relevant des blessés à Reims, Jean accompagne Garros et « survole » Paris.

Deux poètes nous regardent de là-haut en raccourci, et vont répandre des centaines d'exemplaires de l'Ode au Kronprinz, sur la pointe des casques allemands. Fière ironie.

Quant aux dessins de Jean, c'est un don qu'il fait aux artistes d'outre-Rhin. Cent mille mains « boches » vont s'évertuer à les plagier.

— Quel drôle de temps !

A miss T., Londres.

10 décembre, Paris.

Chère amie,

Vous vous préoccupez des rapports entre Français et Anglais dans mon pays. Dès août, je vous écrivis un peu effrayé pour vos Tommies. Je crois qu'entre hommes de troupe, une parfaite camaraderie s'installe ; les vôtres plaisent aux nôtres par leur sang-froid, leur mépris un peu fol des précautions ; ils prodiguent le tabac de Virginie, les pipes, les confitures ; tous les cadeaux que vous leur faites, il les partagent avec leurs camarades alliés. Quant aux officiers, j'ignore si la liaison s'opère aussi bien entre les vôtres et ceux d'ici.

Alliés ! Entre alliés ! Je songe souvent à la « tension » redoutable d'une entente qui se prolongera, avec des tempéraments, des instincts malheureusement incompatibles, des idées reçues dès l'enfance, celles enfin dont les races sont faites et qui entretiennent parfois d'irréductibles incompréhensions.

Il y a là un problème à peine entrevu aujourd'hui, et lequel grâce à Dieu ! on écarte par principe ou par prudence.

A la vérité, je ne crois pas que mes compatriotes aient une vue claire de l'immensité de votre œuvre de guerre, prodigieuse, invraisemblable ; aucun superlatif ne me semble exagéré. La France s'en rendra compte plus tard, quand elle

connaîtra mieux votre génie insulaire. « Tipperary » et vos tailleurs militaires, commencent à faire de bonne besogne parmi nous. J'ai beaucoup d'espoir pour l'avenir de notre amitié, je voudrais fonder des ligues pour l'échange de nos garçons et de nos filles, je finirai peut-être dans la peau d'un chef de pension anglo-française. Il faudra construire le tunnel sous la Manche. Combien il serait utile, en ce moment, ce « tube » sous-marin !

Mes Tommies aux pieds gelés, de l'hôpital Camastra, disent naïvement des choses à quoi nous ne savons que répondre. Ils croient, je vous assure, être seuls à défendre Paris. Vos quelques milliers d'hommes, sur une étendue de trente kilomètres du front (qui ne sont pas encore les légions de Lord Kitchener), ne se fondent pas assez avec le reste de la ligne. Nos officiers jugent les vôtres « sans gêne » ; éternel et classique conflit des règles de politesse.

Le lieutenant A..., en traitement au Val-de-Grâce, me raconte les façons des gradés. Au mess « ils s'assoient sur notre table et partent sans nous tendre la main ! Les mufles ! »

Je lui explique qu'en Angleterre, des gentlemen ne se la donnent jamais, à moins de circonstances exceptionnelles. Que ne doivent-ils penser, vos cadets de famille, de nos brusqueries, de nos familiarités, de nos vulgarités de soudards?

Les Anglais chassent l'habitant de chez lui, s'y installent en seigneurs et maîtres, parce qu'ils redoutent les espions, et mes amis m'assurent que les Anglais ont, en cela, bien raison. Et nous, sommes-nous si doux pour les civils?

Reproche plus grave : le lieutenant A..., prétend que l'officier n'interrompt pas son « bath » pour obéir à un commandement, qu'il est parfois en retard à cause de l'heure du thé ; mais il fait des enfants aux filles du Nord, ce qu'il appelle « souvenir » : « souvenir » préférable à celui que déposent les Allemands dans les borinages flamands.

Après? Plus tard? Nous verrons. Aujourd'hui, la France reconnaît le Protectorat britannique sur l'Égypte ; l'Angleterre, en échange, reconnaît celui de la France sur le Maroc. Notes, formalités diplomatiques. Il y en aura d'autres, et des règlements de comptes : mais votre loyauté ! Ne serons-nous pas, aussi bien, vos avant-postes sur le continent? Nous avons

trop d'intérêts en commun pour que des différences de manières ne soient vite oubliées.

En attendant, l'espionnage devrait être mieux puni à Londres et même dans la « Society ». Celui qu'on poursuit et fusille, c'est l'espion des concierges. Dans les cours et les ministères, il en est d'autres, de plus haut placés, qui rendent la guerre moderne inutile. Trop de couches se superposent, il ne peut y avoir unité d'action. Une guerre moderne se fait à tous les étages de « l'édifice social ». Nous ne savons, au premier, ce qui se dit aux combles. Allez coller votre oreille à la porte des chambres du huitième, si cela ne vous répugne pas.

Deux types d'hommes incarnent pour moi la vraie guerre de 1914 : le Français, poilu et loqueteux, celui qui dit : « les Boches », et chante des complaintes sur l'Alsace-Lorraine ; une race de soldats qui savent « What they are up to ».

Et puis, les « Boches » aussi, qui savent trop ce qu'ils veulent, hélas ! La vraie lutte est entre ces deux-là.

Donc, ceux qui se battent et se font tuer pour une vieille idée simple « comme deux et deux font quatre ».

Mais au-dessus d'eux, un système planétaire où Flammarion s'égarerait, gravite, grince ses sphères ; une folle danse des mondes s'agite dans l'éther, si loin, si loin, que ni Guillaume, ni Joffre, ni Lord Kitchener, ni les ambassadeurs, ni madame de Thèbes n'en perçoivent les sons. On est las d'écouter, et tout de même on retient sa respiration pour mieux entendre cette musique stellaire.

Les réfugiés belges se plaignent de ce qu'on les fasse travailler, ils se plaignent des pommes de terre de Courcelles, de ceux qui les hébergent, et du climat de l'Angleterre. Pourvu que dans la paix, on ne recommence pas de se haïr !... Il ne faudrait pas qu'à la fin de la guerre, pour assurer la paix universelle, on préparât une autre guerre...

Il se fait tard. Allons, une fois de plus, oublier au lit...

(*A suivre.*)

JACQUES-E. BLANCHE

LA RUSSIE

SUR

LE CHEMIN DE BYZANCE[1]

II

LA « GRANDE-RUSSIE » ET LE SLAVISME LIBÉRAL

Entre la guerre européenne de 1914-1915 et la guerre russo-turque de 1877-1878, la filiation est directe. L'une comme l'autre ont été ouvertes par la crise bosniaque. L'accord secret de Reichstadt — prélude de celle-ci — a exercé toute son influence néfaste sur celle-là. Comme alors, les événements actuels sont dominés par l'antagonisme austro-russe dans la question des Détroits et de Constantinople.

Mais si au point de vue diplomatique les deux époques sont, pour ainsi dire, inséparables, leur signification générale n'est plus la même. Dans l'intervalle, la Russie a subi une évolution économique profonde qui imprime à sa poussée actuelle vers Constantinople un caractère nouveau sur lequel on ne saurait assez insister.

Aussi bien nous proposons-nous de traiter séparément les deux aspects de la lutte actuelle pour les Détroits : d'abord son histoire diplomatique, ensuite sa signification politique et sociale.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er août 1915.

*
* *

Le congrès de Berlin avait profondément humilié les milieux diplomatiques russes. Trop cruelle était la leçon pour que l' « Alliance des trois Empereurs » subsistât. Elle fit place à une hostilité peu déguisée entre l'Autriche-Hongrie et la Russie, aggravée bientôt par l'attitude antirusse de Bismarck.

La Russie, semblait-il, « se recueillait » à nouveau. Alexandre II, auquel les panslavistes ne pardonnaient pas son attachement au « concert européen », ne survécut pas longtemps au traité de Berlin. Avec l'ascension au trône de son fils, ancien chef du parti militaire, ils pouvaient espérer la revanche.

Cependant, la période trouble qui suivit en Bulgarie la proclamation de l'indépendance nécessitait une politique très habile, ce que le gouvernement russe comprenait fort bien, mais ce que ne voulaient pas comprendre les panslavistes. Débarassés de toutes contingences politiques, ils n'aspiraient qu'à réclamer plus énergiquement que jamais la réalisation de leur programme. Bientôt, le tsar Alexandre III rompait ouvertement avec son ancien parti qui lui reprochait, tout comme à son prédécesseur, de n'avoir pas, vis-à-vis de l'Autriche-Hongrie, une attitude assez énergique. Profondément vexé des accusations que portaient contre lui, disciple de Danilevsky et d'Ignatieff, les panslavistes, le tsar écrivait à Pobiédonoszeff :

« Il y a des hommes qui croient que seuls ils sont de vrais Russes et qu'en dehors d'eux personne ne l'est. Croient-ils, par hasard, que je suis Allemand, ou quoi? Avec leur patriotisme de tréteaux, ils sont toujours à formuler des critiques, parce que de responsabilité ils n'en ont point. Ce n'est pas moi qui permettrais pourtant qu'on humilie la Russie. »

Mais quelque temps après les mêmes panslavistes, les mêmes gens intransigeants, inaccessibles aux « suggestions germaniques » se jetaient, sous l'influence d'une coterie intéressée de la cour, et avec le bienveillant appui de Guillaume II et de François-Joseph, dans la tragique aventure de l'Extrême Orient. On conviait maintenant la Russie à s'engager sur

le chemin de Pékin avec la même ardeur que l'on mettait avant à se frayer le chemin de Byzance.

Bien entendu, partir pour un voyage aussi lointain, aussi périlleux, sans chercher une parfaite sécurité du côté de l'Autriche eût été trop imprudent. Et l'on eut recours à la méthode classique qui n'a jamais réussi à l'empire slave, des traités séparés et secrets. Lors de la visite que François-Joseph fit à Pétrograd, en février 1897, un accord balkanique fut conclu avec l'Autriche-Hongrie.

Son existence n'est plus un secret pour personne, depuis que la *Gazette de Francfort* l'a dévoilé dans l'édition sensationnelle du 16 mai 1898, mais les termes exacts n'en sont pas connus.

Toujours est-il que, d'après le journal allemand, le traité proposait tout d'abord le maintien du *statu quo* balkanique et de la paix générale. Là ne s'arrêtaient pas ses dispositions. Il partageait, en outre, la péninsule balkanique en deux zones bien distinctes, l'une dite d'influence autrichienne, l'autre d'influence russe. Chacune comprenait une zone directe et une zone indirecte. L'Autriche-Hongrie obtenait le contrôle sur la Serbie (zone directe), la Macédoine, de Salonique à Vranja, et l'Albanie ; la Russie sur la Bulgarie et la Turquie d'Europe, de Salonique à l'est. Le traité contenait enfin des engagements réciproques en cas de troubles dans les Balkans.

On ne saurait qualifier, ces dispositions de consécration du *statut* créé en 1879 à Berlin : c'était plus, c'était pire. La Russie, en dépit des apparences du « partage », y abdiquait des droits acquis en Orient, où l'Autriche-Hongrie devenait en réalité l'arbitre suprême. Docilement, passivement, la diplomatie russe aidait maintenant la monarchie danubienne à introduire ses soi-disant « réformes », qui ne pouvaient aucunement améliorer le sort des chrétiens en Turquie, et elle signa à Muerzsteg un programme d'action élaboré par Vienne qui n'était qu'une tentative de maintenir la Macédoine sous le joug turc. On assistait à ce spectacle paradoxal : l'Angleterre réclamant des concessions sérieuses en faveur de la Macédoine meurtrie, alors que la Russie, dont la « mission historique » consistait, semblait-il, à affranchir les chrétiens, défendait obstinément la politique du *statu quo* exigée par

l'Autriche... Et tout cela pour la conquête inutile autant que chimérique des marchés de l'Extrême-Orient !...

Conclu pour une durée de cinq années, le traité austro-russe fut renouvelé une première fois en février 1902, et une seconde et dernière fois en février 1907.

*
* *

Mais en 1907, c'est déjà à contre-cœur que la Russie signe l'accord. Vaincue sur les plaines mandchouriennes, refoulée du Pacifique, elle se tourne à nouveau vers les rives du Bosphore. Cette orientation semble durable, parce qu'elle a sa raison d'être dans deux faits nouveaux survenus entre temps.

D'une part, le centre de gravité de la vie économique russe s'était déplacé du nord au sud : des intérêts nouveaux réclamaient impérieusement l'accès libre à la Méditerranée.

D'autre part, la poussée austro-allemande vers le sud-est s'était accentuée si puissamment que l'Angleterre pouvait craindre, avec infiniment de raison, pour sa situation acquise dans les Détroits. Combien puérile lui paraissait maintenant le spectre du danger « panslaviste » évoqué autrefois avec tant de succès par toute une pléiade de ses hommes d'État, en face de ce formidable bloc économique qui s'étendait de Hambourg à Bagdad par-dessus Constantinople, et qui poussait la pointe vers les Indes. Et voilà que de gardienne jalouse de l'intégrité ottomane, elle devint pilote de la Russie sur son chemin de Byzance ! La fameuse entrevue de Reval de 1908 entre le roi Édouard et le tsar Nicolas sanctionna cette collaboration nouvelle, si fertile en conséquences pour l'Europe tout entière.

Mais, prenant les devants, le cabinet de Vienne rompait le *statu quo* balkanique et violait le traité signé un an avant avec la Russie. Au cours de la réunion des délégations hongroises, le 27 janvier, le baron d'Aehrenthal prononçait son discours, désormais historique, où il annonçait le prochain raccordement par rail à travers les Balkans, de Vienne à Salonique. Et il faisait ressortir l'importance de ce projet, en indiquant comme objectif dernier, la mainmise économique sur les Détroits et Constantinople.

« Dans les Balkans, notre mission est une mission de civilisation et une mission économique. Elle est d'autant plus importante que les pays balkaniques sont à la veille d'une ère de développement considérable. L'ouverture à la vie économique de l'Asie Mineure et de la Mésopotamie sera toujours considérée comme un exploit de l'esprit germanique. D'autres grandes nations civilisées ne travaillent pas avec moins d'ardeur à créer, dans l'empire ottoman, de nouvelles ressources. Toutes ces entreprises, qui consistent pour la plupart dans la construction de nouvelles et très importantes voies ferrées — peu importe que celles-ci soient tracées de l'ouest à l'est ou inversement — visent un grand but : *établir, par la voie de Constantinople et des Détroits, un colossal échange de bienfaits économiques entre l'Occident et l'Orient.* Il est évident que, de ce chef, les pays situés au delà de Constantinople sont destinés à acquérir une importance. Mais nous sommes, nous aussi, de par la possession de la Bosnie, une puissance balkanique : notre tâche et notre devoir consistent à discerner les signes des temps et à savoir en tirer parti... »

L'impression produite en Russie et surtout en Serbie par cet exposé fut considérable. M. Isvolski, alors ministre des Affaires étrangères, pour contrebalancer le futur chemin de fer autrichien du Sandjak, mit en avant le projet d'un réseau slave « Danube-Adriatique » élaboré depuis de longues années déjà et préconisé entre autres par Witte.

Dans sa circulaire du 2 mars, le cabinet de Pétrograd faisait connaître aux puissances ses intentions :

« Le gouvernement russe estime que la construction de chemins de fer, unissant entre elles les diverses parties de la péninsule et leur ouvrant un libre accès aux mers qui entourent la péninsule, contribuerait au développement de ces contrées.

« ... Le gouvernement serbe ayant prié le gouvernement impérial de lui accorder son appui pour la ligne joignant le Danube à l'Adriatique, l'ambassadeur de Russie à Constantinople a été chargé d'appuyer le projet auprès de la Porte. »

En même temps, des négociations suivies commencèrent entre Vienne et Pétrograd. Elles aboutirent à l'entrevue de Buchlau.

Là, les 15 et 16 septembre 1908, M. Isvolski se rencontra avec M. d'Aehrenthal chez leur ami commun, le comte Berchtold alors ambassadeur d'Autriche-Hongrie. Comme toujours en de pareilles occasions, une note fut communiquée à l'issue de l'entrevue et, comme toujours, cette note était fort terne; elle disait, en substance, que les deux ministres étaient tombés en complet accord sur toutes les questions de la politique extérieure; qu'ils s'étaient entretenus surtout des Balkans et de la situation nouvelle créée par la révolution turque et s'étaient entendus sur la nécessité d'adopter à l'égard du nouveau régime à Constantinople une attitude bienveillante et expectante.

Un mois plus tard, jour pour jour, l'Autriche-Hongrie annonçait à l'Europe l'annexion de la Bosnie-Herzégovine et le monde slave se dressait contre le monde germano-magyar !

Que s'était-il donc passé à Buchlau?

Les historiens futurs auront certainement des documents précis, officiels, qui ne laisseront pas place à des suppositions ni à des interprétations erronées. Quant à notre génération, elle est livrée à ses propres ressources et, pour reconstituer la vérité historique, il lui manque beaucoup d'éléments essentiels. Toutefois, une « littérature » s'est créée autour de l'entrevue de Buchlau et des événements diplomatiques immédiats qui l'ont précédée et suivie. La *Fortnightly Review* donna en septembre 1909, sous la signature « *Vox et praeterea nihil* » le son de cloche de M. Isvolski et le mois suivant, sous la signature « *Vox alterae partis* » celui de M. d'Aehrenthal ; le *Novoië Vremia* dans un article du 6 août 1909, signé d'initiales transparentes E. I., précisait le point de vue russe ; *L'Oesterreichische Rundschau* d'octobre 1909 faisait de même pour l'Autriche ; le *Times* publia une série de « révélations » et M. Milioukof, le leader des démocrates constitutionnels russes essaya de rassembler et d'analyser tous les documents connus dans son livre *la Crise balkanique et la politique de M. Isvolski* (Pétrograd 1910).

A l'aide de cet amas de données contradictoires, on peut discerner la marche et la signification des événements qui nous préoccupent.

A maintes reprises déjà, notamment en 1884, 1897, 1906,

1907, le cabinet de Vienne essaya d'obtenir du gouvernement russe le consentement à l'annexion des provinces de Bosnie et d'Herzégovine dont le congrès de Berlin ne lui avait donné que le droit d'occupation et d'administration. Au cours des pourpalers qu'il entama avec le cabinet de Pétrograd après son fameux discours aux Délégations, M. d'Aehrenthal signifia sa ferme volonté d'aboutir cette fois-ci et d'incorporer définitivement à la monarchie dualiste les deux provinces slaves.

Nous n'avons pas oublié que la Russie avait consenti, lors de l'entrevue de Reichstadt de 1876, à l'annexion de la Bosnie. Or, trente-deux ans après, le cabinet de Pétrograd se croyait encore lié par cet engagement, et c'est pourquoi le ministre des Affaires étrangères russe avait parfaitement raison de déclarer dans son discours de 1909 à la Douma qu'il ne pouvait agir sans tenir compte d'une succession politique et surtout d'obligations secrètes contractées autrefois par la diplomatie du tsar avec l'Autriche-Hongrie.

M. d'Aehrenthal n'hésita pas à abuser de cet excès de scrupules de la Russie qu'il savait, d'autre part, peu préparée à s'opposer par les armes aux desseins agressifs de son voisin. La tâche de la diplomatie russe était dès lors de tirer parti de la situation équivoque que devait immanquablement créér à l'Autriche-Hongrie cette violation du statut établi par le traité de Berlin : en compensation de l'annexion bosniaque, elle demanda, entre autres choses, l'*abrogation de l'article 63 du traité, relatif à la clôture des Détroits.*

Si l'opinion russe a critiqué cette solution conclue au préjudice des populations serbes de la Bosnie, c'est qu'elle ignorait encore en 1908 et 1909 la teneur des engagements austro-russes de 1876. Mise au courant, elle n'eût pas manqué de comprendre que la Russie allait expier les erreurs commises par ses diplomates trente ans avant ; elle eût expliqué facilement l'acquiescement tacite de son gouvernement à l'annexion bosniaque.

On ne peut, à vrai dire, qu'adresser un seul reproche à la politique extérieure russe de 1908-1910 : malgré les preuves abondantes de la déloyauté austro-hongroise, le cabinet de

Pétrograd continua à faire confiance au gouvernement de Vienne.

En effet, on a lieu de croire que, trois mois avant l'entrevue du Buchlau le 17 juin 1908, dans un aide-mémoire rédigé par le ministre russe, les bases, sinon les détails de cet accord, furent communiquées au Ballplatz. De la sorte, l'entrevue elle-même, pour être utile, ne pouvait traiter que de garanties pour exécution de l'accord.

Or, pour toute garantie, le ministre russe emportait de Buchlau la promesse platonique de son collègue autrichien et le consentement à une conférence européenne où la question serait débattue. Son erreur était de croire que, puisque Vienne avait consenti de ne pas s'opposer à la liberté des Détroits, il ne serait pas difficile d'entraîner l'Europe et la Turquie.

Dès lors, la ligne de conduite de M. d'Aehrenthal était toute tracée. Fort du consentement de la Russie, il n'avait qu'à s'entendre avec la Turquie, proclamer l'annexion le plus rapidement possible, mettre l'Europe devant un fait accompli avant que les chancelleries européennes ne se soient prononcées pour ou contre la conférence.

Précisément, le ministre russe, après l'entrevue de Buchlau, s'attarda plusieurs semaines en Italie. Il venait à peine d'arriver à Paris pour poser la question des Détroits, que le président de la République française recevait une lettre autographe de François-Joseph annonçant l'annexion de la Bosnie, et, avant que le ministre russe ne débarquât à Londres, la question des Détroits était résolue dans le sens négatif. Elle ne figurai même pas au programme officiel de la conférence, publié par le *Times*, car le gouvernement anglais n'était plus disposé à accéder aux désirs russes.

La révolution turque avait éclaté quelques jours après l'envoi du fameux aide-mémoire russe du 17 juin et l'Angleterre avait des raisons de croire à ce moment que le gouvernement Jeune-Turc ne serait plus inféodé au germanisme comme l'était l'ancien régime hamidien. Le projet du partage d'une Turquie constitutionnelle ne saurait être envisagé. Le cabinet de Londres reprenait donc sa liberté d'action à l'égard du gouvernement russe. C'est avec ce revirement subit produit dans la politique extérieure de la Grande-Bretagne que la diplomatie

russe aurait dû compter à Buchlau. Ses calculs s'écroulaient et la conclusion de la note rédigée au Ministère des Affaires étrangères britannique, après l'entrevue avec M. Isvolski, le 15 octobre 1909, sonnait comme un glas :

« On n'envisage pas de porter devant la conférence la « question des Détroits. C'est une question qui intéresse prin- « cipalement la Russie et la Turquie et la première n'a pas « l'intention de la résoudre dans un sens hostile à la Turquie, « car la Russie prendra part à la conférence comme une des « puissances désintéressées. »

Dès lors, la conférence européenne perdait sa raison d'être, tout au moins pour la Russie, et elle n'a jamais eu lieu.

Le cabinet de Pétrograd essaya bien encore de traîner les choses en longueur et de s'opposer à l'annexion de la Bosnie, mais il était battu d'avance.

Le 11 mars 1909, à la suite d'une visite de l'ambassadeur d'Allemagne, le comte de Pourtalès, le ministre des Affaires étrangères russe reconnut le fait accompli. A ce moment décisif, l'Allemagne apparut derrière le cabinet de Vienne comme l'instigatrice, comme l'alliée fidèle décidée à mettre dans la balance sa puissance militaire au profit de la politique orientale du germanisme.

M. Isvolski se vit alors obligé d'adresser une « représentation amicale » au gouvernement serbe, qui demandait des compensations territoriales, de lui conseiller de ne pas insister sur des exigences qui pourraient amener un conflit armé avec l'Autriche-Hongrie mais de reconnaître l'annexion sans réserve.

La première phase de la lutte actuelle pour Constantinople se terminait par un grave échec russe : l'empire slave et avec lui toute la Triple Entente, pouvait se rendre compte du poids de l'héritage laissé par la diplomatie russe de 1876.

*
* *

Depuis lors, abandonnant la politique des accords, la Russie chercha à résoudre la question des Détroits non pas avec l'Autriche-Hongrie, mais sans elle, en tête à tête avec la Turquie, comme le lui avait conseillé le gouvernement britannique.

A la suite de l'annexion, les États balkaniques, s'écartant de plus en plus de l'orbite autrichienne et allant chercher en Russie l'appui nécessaire, le cabinet de Pétrograd conçut le plan d'une ligue balkanique dont la Turquie ferait partie. C'est M. Tcharikoff, ambassadeur à Constantinople, qui travailla à la réalisation de cette idée. Dans les brillants « cercles d'Orient » de Constantinople, les hommes d'État ottomans et les diplomates russes se rencontraient et ébauchaient le projet de la future Confédération balkanique qui devait constituer un puissant barrage contre l'expansion germanique et qui serait la dernière étape de la Russie sur le chemin de Byzance. Pétrograd croyait un peu naïvement que la Turquie renoncerait de bon gré à son contrôle des Détroits, séduite par la perspective de collaborer avec la Russie contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ; à l'occasion de la guerre italo-turque la Russie remit brusquement sur le tapis la question d'Orient et essaya de frapper un grand coup.

Le 23 novembre 1911, l'Italie annonçait son intention de commencer le blocus des Dardanelles. Quelques jours plus tard, l'ambassadeur russe, au moment où la mission turque qui se trouvait à Livadia se préparait à partir, eut une conversation avec le grand vizir et le ministre des Affaires étrangères ottoman à ce sujet. Il voulait les persuader que l'ouverture des Détroits aux vaisseaux de guerre russes ne saurait être nuisible à la Turquie, bien au contraire. La commission déclara ne pas pouvoir discuter la question sans l'assentiment des autres puissances signataires du traité de Berlin. Elle ne cacha même pas qu'avec cet assentiment la Porte continuerait à insister pour le maintien du *statu quo*. On croyait que l'affaire se terminerait là et que ce n'était qu'un coup de sonde; mais le 4 décembre l'ambassadeur russe à Stamboul renouvela la démarche, cette fois d'une façon catégorique.

Le 4 décembre, la Russie communiqua à la Sublime Porte une note dans laquelle elle réclamait nettement la liberté des Détroits pour les vaisseaux russes, tout en maintenant le principe de la fermeture pour les autres puissances. Dès le lendemain, M. Tcharikoff demandait la réponse. La Porte se déroba. Elle aurait chargé ses ambassadeurs près les États

signataires du traité de Berlin de demander leur avis. Elle partait de ce principe qu'une modification aussi grave des traités de Paris et de Berlin ne saurait être unilatérale, qu'elle nécessitait au contraire l'assentiment de toutes les puissances. Il y a quelques années, semblable proposition de la Russie avait échoué devant l'attitude intransigeante de l'Angleterre. Or, la Porte croyait savoir qu'à Londres on était toujours d'avis qu'une transformation de la *mare clausum* en *mare liberum* ne saurait être faite qu'à condition que tous les États en profitassent. La modification du traité au profit d'une seule puissance, la Russie, équivaudrait au protectorat de la Russie sur la Turquie.

La démarche faite par M. Tcharikoff parut dès lors tellement dangereuse que le 6 décembre le *Novoië Vrémia* crut devoir annoncer que le gouvernement russe n'avait entamé aucune négociation officielle avec le gouvernement ottoman au sujet des Détroits et qu'aucune conversation particulière entre l'ambassadeur russe à Constantinople et le Ministère turc des Affaires étrangères n'avait eu lieu.

L'émotion produite en Turquie par la démarche russe fut considérable. Le 6 décembre, la *Geni Gazetta* inspirée par le Ministère des Affaires étrangères ottoman écrivait :

La démarche russe est l'événement le plus important qui se soit produit dans l'histoire turque depuis quarante ans. Il serait superflu d'insister sur la portée de l'action russe aussi inattendue que formidable. L'attitude de la Porte dans cette affaire est claire : nous restons inébranlablement attachés à nos intérêts les plus vitaux. Aucun gouvernement, aucun Turc, ne peut avoir un seul instant la pensée que le grand empire ottoman puisse tomber au niveau d'un vassal russe. Bien que nous ne possédions officiellement aucun communiqué, concluait la *Geni Gazetta*, nous pouvons affirmer au peuple ottoman que la Porte se refusera à obtempérer aux suggestions russes.

Bientôt on avait la réponse des cabinets de Londres et de Paris. Il y était dit que si la Turquie ne s'opposait pas à l'ouverture des Détroits, les gouvernements anglais et français y consentiraient également ; dans le cas contraire, ils n'exerceraient aucune pression : autrement dit, la Turquie restait maîtresse de ses destinées. C'était le maximum de ce que l'Entente cordiale, étant données les circonstances, pouvait faire pour la Russie, car d'après le traité de Berlin, la Russie

et la Turquie ne devaient pas traiter en tête à tête. Or cette latitude était reconnue dans la réponse des gouvernements anglais et français. Mais l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne exerçaient une pression formidable sur le gouvernement jeune-turc pour qu'il donnât une fin de non-recevoir à la Russie.

En effet, M. Pallavicini, ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Stamboul, déclarait au Ministère des Affaires étrangères ottoman que son gouvernement se prononçait pour le maintien du *statu quo* tant qu'une solution n'aurait pas été trouvée garantissant à la fois les intérêts de la Turquie et des autres puissances protectrices. Le même jour, comme pour souligner l'entente étroite austro-allemande, le baron Marschal, ambassadeur d'Allemagne à Stamboul, fit une déclaration en tous points analogue. Alors, le conseil des ministres turc rédigea le 8 décembre la réponse suivante à l'ambassadeur russe :

Le gouvernement impérial, se conformant aux traités existants jusqu'en 1871 et ratifiés au congrès de Berlin, ne peut autoriser le passage exclusif de la flotte russe par les Détroits en temps de paix comme en temps de guerre et déclare que tous les droits sur les Détroits appartiennent exclusivement à la nation ottomane et à son souverain pour la sauvegarde de l'intégrité du territoire.

Le même jour, pour atténuer l'impressoin de l'échec, M. Sazonoff, ministre des Affaires étrangères russe, dans une interview du journal *le Temps*, déniait le caractère officiel de la démarche faite par le gouvernement de Pétrograd et disait que seules des conversations d'ordre purement académique avaient eu lieu entre le gouvernement ottoman et l'ambassadeur Tcharikoff qui aurait, du reste, agi sans avoir d'instructions spéciales.

La leçon de cette malheureuse tentative était claire. L'Autriche-Hongrie et l'Allemagne constituaient le plus formidable barrage pour la Russie sur le chemin de Byzance. La Turquie, dorénavant, était inféodée à la politique germanique.

*
* *

Ainsi, dans l'histoire diplomatique de la dernière décade, on voit nettement les étapes parcourues par la Russie vers la solution de la question des Détroits et de Constantinople :

1° La Russie essaie de collaborer avec l'Autriche et l'Allemagne contre la Turquie, collaboration imposée par le lourd héritage de Reichstadt et de la guerre du Japon : échec.

2° La Russie essaie de négliger l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne et de collaborer avec la Turquie et les Balkaniques : échec.

3° La Russie essaie de collaborer avec les Balkaniques contre l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne et la Turquie.

Cette troisième étape a commencé par la formation de la Confédération balkanique, que la Russie a mise debout en 1912, sans la Turquie, c'est-à-dire contre la Turquie et sans l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, c'est-à-dire contre l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne.

Cette orientation définitive fut imposée par la force des choses. L'Autriche-Hongrie voulait recommencer sa politique des accords qui lui avait si bien réussi. Déjà au début de 1910, malgré le coup de force bosniaque et le marché de Buchlau, le cabinet de Vienne engageait des pourparlers avec le gouvernement russe pour obtenir de celui-ci la confirmation de l'accord de 1897 relatif au maintien du *statu quo* balkanique qu'elle avait elle-même violé. Mais cette fois, M. Isvolski se refusa de continuer à jouer le rôle de dupe et laissa comprendre que ces accords, bien qu'ils n'expirassent formellement qu'en février 1912, n'existaient plus dans la pensée du gouvernement russe.

Une seconde fois, en 1912, lorsqu'il vit, avec frayeur, que l'union balkanique se formait malgré les manœuvres allemandes et autrichiennes, le Ballplatz proposa aux diplomates russes de conclure un nouveau traité austro-russe, du genre de ceux de Reichstadt et de Buchlau. Il essuya un refus formel. C'est la dernière phase de la lutte pour les Détroits.

Lors des deux guerres balkaniques, le grand problème des Détroits et de Constantinople n'a cessé de dominer la situation, bien que le gouvernement russe ne le posât pas nettement. On n'a pas oublié notamment les appréhensions que souleva la marche des Bulgares vers Constantinople et les polémiques entre la presse russe et la presse autrichienne à ce propos.

Aux délégations autrichiennes, pendant les deux guerres, la question revint à maintes reprises. On craignait la victoire

des Balkaniques sur la Turquie, moins pour l'expansion serbe vers l'Adriatique qui pourrait en résulter que pour l'éventualité d'une mainmise sur Constantinople : les deux guerres balkaniques terminées, la question des Détroits restée en suspens devait fatalement revenir au premier plan de l'actualité diplomatique. Le 14 juin 1914, le tsar Nicolas se rencontrait avec le roi Carl de Roumanie, à Constanza. Le 21 juin, l'ambassadeur de Russie, M. de Giers, et l'ambassadeur de Roumanie, M. Manu, présentaient à la Porte les observations de leurs gouvernements respectifs sur le danger de la fermeture des Dardanelles en cas d'une guerre gréco-turque.

Cette démarche produisit à Vienne une grande impression. La fermeture des Dardanelles, si redoutée, eut lieu quelques mois plus tard et ce ne fut pas une guerre gréco-turque qui la provoqua mais bien la guerre européenne qui, dans la pensée des Russes, doit résoudre définitivement la question des Détroits.

*
* *

Comment l'opinion russe envisage-t-elle la solution de la question d'Orient? Sous quelle forme se présente-t-elle l'achèvement de la mission historique de l'empire slave dans les Balkans? Il est extrêmement curieux de suivre son évolution à mesure que se sont déroulés les événements depuis la crise en 1908 jusqu'au forcement des Dardanelles.

Tout d'abord, il convient de souligner que la majorité de la nation, bien que gardant sa foi dans la mission slave de la Russie et souhaitant ardemment l'indépendance complète des « frères balkaniques », n'était guère acquise aux efforts déployés en 1908, 1909, 1910 par la diplomatie de Pétrograd pour obtenir la liberté des Détroits. Elle restait assez indifférente au droit de passage des navires de guerre dans la Méditerranée et on peut facilement trouver dans la presse russe d'alors, les preuves de l'irritation produite par cette revendication qui paraissait tout au moins prématurée, étant donnée la faiblesse numérique de la flotte de la mer Noire. Et cet antagonisme entre la conception de la diplomatie officielle

et l'opinion publique pesait assez lourdement sur la politique extérieure russe au début de la grande crise.

« Pas de conquêtes territoriales, suzeraineté morale » — telle est la formule dans laquelle, à notre sens, on pourrait condenser — nonobstant les différentes nuances — l'opinion russe dans cette première période et aussi pendant les deux guerres balkaniques.

Lorsque la marche victorieuse des Bulgares menaça Constantinople, les Russes reprirent la vieille solution de Danilevsky en la dépouillant préalablement de son aspect mystique. Ils se figuraient volontiers Constantinople devenue la capitale de la fédération balkanique, son port ouvert à toutes les nations, les fortifications des Détroits rasées. Sur ce Tsargrad *balkanique*, l'influence de la Russie aurait été d'un ordre exclusivement moral.

Toutefois, on constate que déjà des démocrates envisageaient le problème d'un autre point de vue, plus spécialement russe. Ainsi, M. Milioukoff, en critiquant les démarches faites en 1910 par le cabinet de Pétrograd pour obtenir, à l'amiable, la liberté des Détroits, écrivait dans l'*Annuaire du journal Rietch* de 1912 :

> Au point de vue du droit international, l'ouverture des Détroits n'est possible que s'ils sont *neutralisés*, comme le canal de Suez. Mais cette solution ne nous serait pas avantageuse. La solution vraiment avantageuse pour nous, et indiquée déjà en 1877 par Nélidof, — c'est-à-dire l'ouverture des Détroits seulement pour *nos* vaisseaux, — rencontrera des obstacles de la part des puissances étrangères... *Le droit seul, sans être garanti par des « enclaves » territoriales et des forteresses*, dont a rêvé l'empereur Nicolas Ier, *n'a pas une grande importance* même si nous l'obtenons plus tard dans un moment plus favorable.

Voilà donc, émise par les démocrates russes, dès 1912, l'idée encore incomplète de la possession du Bosphore et des Dardanelles et la condamnation du projet de l'internationalisation de Constantinople.

Nous allons voir comment cette conception, après avoir compté de passionnés adversaires a rallié la majorité de la nation.

Les discussions dans la presse sur le sort de Constanti-

nople commencent dès que la Turquie entre en lice. Combien divergentes sont alors les opinions! L'enquête publiée en octobre dernier par la *Gazette de la Bourse* de Pétrograd sous le titre : « L'homme malade meurt. Que faire avec son héritage? » le met en lumière. Mais la même enquête prouve que l'idée de l'internationalisation de Constantinople, dans cette première période de la guerre, gagne beaucoup d'esprits.

Le professeur Alexeieff, de Moscou, est enclin à croire que la question sera résolue par la neutralisation des Détroits placés sous le contrôle de la Triple Entente. Une telle solution ne garantirait pas suffisamment les intérêts de la Russie et il serait plus avantageux de posséder le Bosphore.

Mais *il est douteux que la possession de Constantinople lui soit de quelque utilité.* L'administration d'une population aussi rebelle à l'ordre que celle de Constantinople serait une source d'éternels ennuis. Il faut aussi compter avec le rêve millénaire grec de posséder Byzance... La meilleure solution serait de faire de Constantinople une ville neutre et libre comme l'était autrefois Hambourg. Le protectorat des puissances européennes garantira à l'antique cité son libre développement et sa prospérité économique. Comment administrer une telle ville, c'est une question de détail. On peut, bien entendu, envisager une autre combinaison : par exemple, la prise du Bosphore par les Russes et des Dardanelles par les Anglais. En tous les cas, Constantinople doit devenir une *ville libre et neutre.*

Même le vieux slavophile M. N. Dournovo, un des survivants de 1878, adopte cette manière de voir :

Il faut chasser les Turcs dans l'Asie Mineure et placer Constantinople sous le contrôle des puissances de la Triple Entente ; les Grecs ont le droit de gérer leur ancienne capitale, mais il faut, bien entendu, garantir les intérêts russes dans les Détroits. Constantinople, *ville libre* gérée par les Grecs sous le contrôle de la Triple Entente, donnera à la Russie le passage libre de la mer Noire à la Méditerranée.

D'autres font des réserves, sans toutefois exiger la possession de Constantinople ; l'opinion d'une « haute personnalité diplomatique », dont la *Gazette* ne nous révèle pas le nom, est très caractéristique, car, à ce moment-là, elle était partagée par un grand nombre de dirigeants russes. Le but principal à atteindre lui parait clair :

La mer Noire doit devenir un lac russe, pour que personne ne puisse y pénétrer sans la permission de la Russie, mais que celle-ci soit à même

d'en sortir à sa guise. Il faudrait raser les forteresses des Dardanelles et faire du Bosphore un Gibraltar russe, en occupant un ruban de terre sur les deux côtes asiatique et européenne du détroit. Le sort de Constantinople serait alors décidé de lui-même. Mais, soulignait le diplomate anonyme, *la transformation de Constantinople en une ville russe nous éloignerait trop de notre base, car la possession des villes qui ne sont pas reliées par terre avec notre territoire serait en contradiction avec les fondements de notre politique.*

Cette modération en ce qui concerne Constantinople se reflète également dans la déclaration du professeur Kotliarievsky, de Moscou :

Les Détroits doivent nous appartenir et ils nous appartiendront. La question de Constantinople est, par rapport à celle des Détroits, secondaire. Que Constantinople soit ville libre ou qu'il soit dans les mains des Grecs ou des Russes, cela n'a pas d'importance.

Par contre, d'après le professeur Baikoff, l'internationalisation de Constantinople peut avoir des conséquences préjudiciables pour les intérêts russes.

En général, il *est difficile de se représenter réellement comment Constantinople peut devenir une ville « libre »*. L'Histoire ne connaît pas de tels exemples. L'internationalisation d'une ville aussi importante sera fatalement mise à profit par une puissance quelconque et de nouveaux malentendus surgiront nécessairement, surtout au moment de la guerre.

Toutes ces opinions sont dominées par le souci de ménager les intérêts des Grecs, des Bulgares et des Roumains et, pardessus tout, par la crainte d'une opposition de la Grande-Bretagne.

Les résultats de l'enquête paraissent tellement favorables à l'idée de l'internationalisation des Détroits que le directeur de la *Gazette de la Bourse* croit nécessaire de la faire suivre d'une déclaration très nette, qu'il intitule : « *Clara pacta, boni amici* ».

Notre politique qui s'est traduite par des luttes séculaires avec la Turquie a fait naître toute une série de nations indépendantes dans les Balkans... L'heure est venue de penser un peu à nos propres intérêts, à la réalisation du rêve caressé par tant de générations russes qui cherchaient l'accès de la mer libre. Du moment que le principal fardeau de la guerre avec l'Allemagne et la Turquie pèse sur nos

épaules, nous avons le droit d'exiger de nos alliés de prendre en considération nos intérêts... La Valachie, la Moldavie, la Serbie, la Grèce, le Monténégro, la Bulgarie, tous ces États ont surgi à la suite des efforts de nos troupes. En les créant, nous avons érigé, par nos propres mains, un barrage nous interdisant l'accès à la mer Égée. Faut-il que nous continuions à suivre cette politique traditionnelle de timidité qui nous a conduits à céder toujours devant l'Europe, et cela au moment même où les Turcs perdent leurs dernières possessions dans les Balkans? Nous sommes les héritiers naturels de la Turquie d'Europe, nous devons devenir enfin une puissance balkanique.

L'avènement de la Russie au rang de puissance balkanique doit être accompagné de la conclusion simultanée, avec les autres États de la péninsule, d'une union douanière et d'une convention militaire à l'instar de la Prusse qui a fondé en 1866, après sa guerre victorieuse contre l'Autriche, la Confédération germanique transformée ensuite en Empire d'Allemagne.

La perspective d'un union douanière entre les Balkaniques et la Russie promet aux uns et aux autres d'incalculables avantages économiques et, quant à la convention militaire, ce sera le seul, l'unique moyen de mettre fin aux querelles incessantes de ces petits États qui se jalousent et se craignent mutuellement. Mais tout ceci n'est possible qu'à la condition que la Russie puisse faire respecter maintenant ses droits sur le Bosphore et les Dardanelles, ainsi que sur les parties limitrophes européennes et asiatiques de la Turquie.

Seule une semblable tâche est digne de la Russie et des sacrifices que réclame la guerre actuelle.

A peine ces déclarations recueillies, le comité directeur de l'*Association de l'Industrie et du Commerce* — la plus puissante organisation économique de la Russie — publie dans son organe officiel un grand article dans lequel, après avoir mis en avant l'aspect commercial du problème, il aborde le côté politique.

Toutes sortes de combinaisons, écrit-il, ont été préconisées depuis la déclaration de guerre. On voit cependant que, d'une part, la Turquie est trop faible pour maintenir le pouvoir sur les Détroits sans être dominée par une puissance ennemie de la Russie. D'autre part, la transmission du pouvoir sur les Détroits à une tierce puissance compliquerait encore davantage les choses. Il convient également de rejeter comme artificiel et dangereux l'abandon du Bosphore à la Russie et des Dardanelles à un autre État. Car quiconque posséderait l'accès à la mer Égée pourrait frapper le commerce russe aussi dure-

ment que les Turcs lorsqu'ils ont fermé le Bosphore en 1911 et en 1914. Reste l'idée de la neutralisation de Constantinople — ville libre — placée sous le contrôle de plusieurs États. Mais où est la garantie que les États chargés du contrôle resteraient toujours d'accord? Des rivalités seront à craindre: l'histoire en connaît des exemples. L'accès de la mer libre? Mais la Russie ne l'aura pas par ce moyen, pas plus que la Serbie n'avait obtenu le fameux « accès commercial » par la création artificielle de l'Albanie. La question doit être posée franchement:

Aucune contribution, aucun accroissement territorial du côté de l'Ouest ou du Caucase ne peuvent nous assurer la sécurité extérieure absolument nécessaire au développement économique de la Russie — sécurité que seule l'acquisition des Détroits pourra nous apporter. Tous les compromis, toute remise de la solution à une date ultérieure feront tout simplement surgir de nouveaux candidats, qui feront valoir leurs droits à la participation dans un problème qui concerne principalement et avant tout la Russie. Sous Nicolas Ier, il fallait compter seulement avec quatre grandes puissances (Angleterre, France, Prusse, Autriche), aujourd'hui il faut avoir également en vue l'Italie, la Grèce, la Bulgarie, la Roumanie. Faut-il attendre l'époque où, dans la solution de cette question des Détroits, seront intéressés les États-Unis d'Amérique et le Japon? Les premiers ont déjà des intérêts commerciaux en Turquie. En tout cas, les compromis, sans nous préserver des difficultés éprouvées par la fermeture des Détroits en 1911-1914, menacent de créer de nouvelles complications. Si, après avoir consenti d'innombrables sacrifices en hommes et en biens matériels et déployé d'énormes efforts, la Russie n'arrive pas cette fois-ci à résoudre définitivement cette question fondamentale de son existence, il faudra avouer que tous ces sacrifices étaient inutiles et qu'une fois de plus elle a travaillé pour les autres sans avoir su défendre ses intérêts vitaux.

*
* *

Le début de l'action des flottes franco-britanniques contre les Dardanelles ayant coïncidé avec l'ouverture de la session de la Douma, le gouvernement russe saisit l'occasion de faire connaître à son tour ses intentions. M. Goremikine, président du conseil, se sert toutefois, dans la séance du 27 janvier, de termes assez vagues :

La Turquie se rallie à nos ennemis, mais ses forces militaires sont déjà ébranlées par nos glorieuses troupes du Caucase et de plus en plus

nettement se dessine devant nous l'avenir radieux de la Russie, là-bas, sur les rives de la mer, au mur de Tsargrad.

Quant au ministre des Affaires étrangères, M. Sazonoff, il évite de nommer Constantinople en se contentant d'une phrase sur l'accès de la mer libre :

Le moment approche où sera résolu le problème économique et politique consécutif à l'accès de la Russie à la mer libre.

Mais les représentants de la nation, eux, n'ont pas les mêmes raisons d'envelopper leurs pensées dans des phrases nébuleuses, et ils s'expriment en mettant les points sur les « i ». M. E. Kovalevsky s'écrie :

Parmi les questions principales que doit résoudre cette guerre pour la Russie, il faut mettre au premier plan l'achèvement de notre lutte séculaire avec la Turquie autour du Bosphore et des Dardanelles, le respect de nos droits sur la Terre Sainte. Les Détroits sont la clef et la serrure de notre maison, ils doivent donc se trouver dans les mains russes avec les territoires nécessaires sur les deux rives.

Les applaudissements qui accueillent cette déclaration tournent en ovation lorsque M. Milioukoff, leader des constitutionalistes-démocrates, annonce du haut de la tribune :

C'est avec satisfaction que nous avons entendu les déclarations du chef de notre politique extérieure et appris que la réalisation de notre tâche nationale se trouve en bon chemin. Nous sommes persuadés que la réalisation de la principale de ces tâches, — l'acquisition des Détroits et de Constantinople — sera assurée en temps nécessaire par des mesures diplomatiques et des mesures militaires.

On comprend que l'opinion russe, ayant déjà abandonné l'idée d'internationalisation de Constantinople, montre de la mauvaise humeur en apprenant la réponse de Sir Edward Grey à un membre de la Chambre des Communes, quinze jours après cette séance de la Douma, sur les visées russes à Constantinople.

Reprenant les termes mêmes dont s'était servi M. Sazonoff — mais en négligeant les indications un peu plus précises de M. Goremikine — le ministre britannique avait répondu que son gouvernement voyait avec beaucoup de sympathie les aspirations de la Russie vers la mer libre, mais que la forme

politique que prendrait cette aspiration serait à débattre ultérieurement, lors des pourparlers de la paix.

Quand le télégraphe apporte cette réponse, la presse russe la commente en développant sans ambages son point de vue.

La *Gazette de la Bourse* écrit qu'elle était prête à tenir compte de certaines tournures oratoires dont se servent les hommes d'État responsables dans leurs déclarations, mais qne, comme organe de la libre opinion publique, elle croyait devoir rappeler que dans l'âme du peuple russe la « forme » que prendrait l'accès à la mer libre était fixée dès à présent.

Le *Rietsch* et le *Courrier de Pétrograd* estiment que les relations d'alliés et d'amis obligent d'être sincères et précis dans les désirs et dans l'expression. Sir Edward Grey allègue le récent discours de M. Sazonoff à la Douma d'empire où il dit n'avoir pas trouvé d'indication sur les intentions russes d'occuper pour toujours Constantinople. Cependant, les déclarations du gouvernement russe au sujet des Détroits et de Constantinople ont été très nettes, très précises, notamment celles de M. Goremikine. Elles ont été interprétées par la Douma et par l'opinion publique comme une décision irrévocable de la Russie, et le peuple russe n'admettrait aucune entrave à ces aspirations, de quelque côté que ce soit, entrave qui apporterait une gêne dans l'enthousiasme général.

D'autres journaux constatent avec amertume que dans la presse française on parle de l'internationalisation des Détroits et de Constantinople « ville libre »; les Français discutent la question de Constantinople alors qu'en Russie on voudrait éviter une telle discussion. Peut-être la faute de la Russie était d'avoir caché son aspiration vers Constantinople, bien que personne n'y ait jamais cru et pour cause. Aussi l'État doit parler ouvertement de ses visées et se garder de répéter des anciennes fautes ou de laisser passer un moment unique dans la vie nationale.

Répondant à ces sommations, l'*Agence officielle télégraphique* de Pétrograd rédige alors un communiqué qui peut être considéré comme une mise au point définitive, destinée à couper court à certains bruits qui se répandaient alors en Russie.

Dans la société russe — y est-il dit — on a la conviction que les alliés ne s'opposeront pas à l'accomplissement de la tâche nationale de

l'empire. Il est vrai que ces temps derniers, des objections ont été formulées par la Roumanie et la Bulgarie, pays où seule la neutralisation des Détroits, tant pour les flottes commerciales que pour les navires de guerre du monde entier, est considérée comme une solution équitable. Mais, dans le monde politique russe, on n'a pas accordé une grande importance à ces objections, convaincu que les diplomates russes, en union intime avec ceux de la Triple Entente, sauront vaincre les difficultés existant en Roumanie comme en Bulgarie.

Cependant, ces temps derniers, dans certains milieux politiques, on disait que les alliés, surtout la Grande-Bretagne, ne consentiraient pas à l'annexion des Détroits par la Russie, et on affirmait que la France aussi était pour la neutralisation complète des Détroits à l'instar du canal de Suez ; on envisageait même la gestion de Constantinople par un petit pays neutre (par exemple la Belgique). On a même dit que l'Angleterre chercherait à forcer les Dardanelles le plus tôt possible pour occuper Constantinople sans le concours russe afin d'obtenir le droit d'en disposer seule à son gré. La déclaration évasive de Sir Edward Grey à la Chambre des Communes est venue confirmer en quelque sorte ces bruits, mais, dans les milieux politiques bien informés, tous ces bruits sont considérés comme étant sans aucun fondement et on y éprouve la certitude que l'Angleterre et avec elle la France ne s'opposeront nullement, après la guerre, à l'annexion de Constantinople et des Détroits par la Russie.

La réponse évasive de Sir Edward Grey s'explique avant tout par l'inexactitude de la question qui lui avait été posée. En effet, on a demandé à Sir Edward Grey, à la Chambre des Communes, si c'était avec le consentement de la Grande-Bretagne que M. Sazanoff avait saisi la Douma de son intention d'occuper à jamais Constantinople, — ce que le ministre russe n'a pas dit. — Aussi, Sir Edward Grey a-t-il répondu qu'il n'avait pas trouvé d'indication semblable dans le discours du ministre russe.

D'autre part, d'après les milieux politiques bien renseignés, il a répondu évasivement parce que, en Angleterre, l'opinion publique, de même que la Chambre des Communes, ne sont pas encore suffisamment préparées à ce que le chef de la politique extérieure britannique donne des affirmations concrètes à ce sujet, d'autant plus que le moment de la solution définitive ne viendra pas de sitôt.

De même que la réponse évasive du roi d'Angleterre au président de la République française, lorsque celui-ci lui a demandé si l'Angleterre donnerait son appui à la France au cas où l'Allemagne lui déclarerait la guerre — n'a pas empêché le peuple anglais de marcher quelques jours après à l'aide du peuple ami, de même, affirme-t-on dans les milieux politiques bien informés, la réponse évasive actuelle de Sir Edward Grey au sujet de l'avenir de Constantinople n'empêchera pas la diplomatie anglaise de soutenir la Russie pour la solution de la question des Détroits au moment nécessaire.

A partir de ce jour, le siège des partis politiques russes est fait et les débats sont devenus plus amples. Ils atteignent leur point culminant au mois de mars : à l'action des flottes franco-britanniques dans les Dardanelles vient s'ajouter celle de la flotte russe dans le Bosphore. Les journaux exultent, car « il serait humiliant de recevoir Constantinople des mains des autres, bien que ce soient celles des alliés ».

L'éminent publiciste et homme politique libéral, le prince Eugène Troubetzkoï, développe alors tous les arguments qui militent en faveur de l'acquisition de Constantinople, dans un article retentissant paru dans le grand journal démocrate de Moscou les *Rousskia Viédomosti*, en mars 1914. Cet article a exercé une influence assez forte en Russie comme à l'étranger pour que nous le reproduisions *in-extenso* :

La question de Constantinople et des Détroits est posée et l'opinion de la Russie doit être exprimée avec une netteté devant exclure toute équivoque. Nous pouvons être sûrs que la diplomatie russe défendra nos intérêts avec l'opiniâtreté qui sied dans ce cas. Mais pour que nos efforts soient couronnés de succès, nos alliés comme nos adversaires doivent connaître également le point de vue de la Russie populaire.

Il n'existe qu'une solution qui corresponde à nos intérêts nationaux : *Constantinople et les Détroits doivent devenir russes.* Toute autre solution est inacceptable pour nous, parce que loin d'apporter une amélioration, elle provoquera une aggravation sensible de notre situation par rapport à celle qui existait avant la guerre.

Lorsque le forcement des Dardanelles fut commencé, une partie de la presse française parla de la neutralisation des Détroits. Je suis certain que notre presse alliée changera ses opinions lorsqu'elle apprendra quels dangers nous réserve la neutralisation.

Prise dans le sens strict du mot, elle signifie le droit de passage non seulement des navires marchands mais aussi des *navires de guerre* dans la mer Noire.

Nous savons combien de tracas nous a occasionné à lui seul le *Gœben* ; est-il possible d'admettre qu'après la victoire définitive nous soyons toujours exposés à une apparition éventuelle dans la mer Noire d'une puissante escadre de deux douzaines de dreadnoughts?

Que l'on me montre une autre solution que la prise de possession des Détroits par la Russie qui puisse nous garantir contre une telle éventualité? On nous invitera peut-être à interpréter la « neutralisation » dans le sens du droit de passage uniquement pour la flotte commerciale. Mais où est la garantie que la neutralité ainsi comprise sera respectée? Nous savons comment l'Allemagne a traité la neutralité de la Belgique, quel respect elle professe... pour les « chiffons de papier ». Il est mani-

feste que le démantèlement des forteresses et la neutralisation des Détroits équivaudront pour elle à l'invitation de s'en servir pour ses propres buts. Dans ce cas la Russie sera obligée de dépenser des sommes gigantesques pour la défense de son littoral du sud et pour sa flotte de la mer Noire, avec le risque d'être bloquée quand même, isolée de la mer libre, *quand cela plaira à une puissance ennemie quelconque.*

Mieux vaudrait alors laisser les Détroits dans les mains de la faible Turquie... si la faiblesse pouvait être compatible avec l'indépendance. Mais la guerre actuelle a démontré avec évidence qu'une telle compatibilité est impossible. Que nous neutralisions les Détroits, que nous les laissions aux Turcs ou les abandonnions à un petit État, par exemple à la Belgique, dans l'avenir ils seront sous la dépendance d'une puissance ennemie, l'Allemagne.

La question de savoir qui portera à la Turquie le dernier coup décisif et qui prendra Constantinople, — l'armée russe ou la flotte alliée, — ne peut avoir d'importance.

Quand sonnera l'heure suprême de notre victoire commune, elle devra être considérée comme une victoire *commune.* A cette heure suprême nous ne demanderons pas qui a infligé aux Allemands la plus lourde et la dernière défaite, qui a rendu possible la libération de la Belgique et qui a supporté le choc principal de l'armée turque; mais aussi nos alliés ne devront pas demander qui a forcé les Dardanelles !

Que par la guerre actuelle les provinces arrachées autrefois à la France lui soient rendues, que l'Angleterre soit récompensée de ses efforts aux dépens de l'Allemagne et de la Turquie, soit, mais que les intérêts vitaux de la Russie soient également satisfaits !

Plus que jamais la Russie a prouvé son désintéressement. Elle lutte pour la libération des petits peuples, pour l'indépendance de toutes les nations européennes, menacées par la conquête et la domination germanique. Mais que cette guerre lui garantisse sa propre indépendance, *parce que la question des Détroits est posée maintenant comme la question de l'indépendance de la Russie !*

Il est tout à fait évident que la neutralisation des Détroits nous rendra complètement dépendants de l'Allemagne, économiquement et politiquement. Nous faisons la guerre, sans ménager les efforts et les sacrifices, précisément pour que cette situation cesse. Nous luttons pour l'indépendance universelle, donc pour la nôtre. La sacrifier ne serait compatible ni avec la justice, ni avec la dignité de la Russie.

La Russie peut et doit prendre sur elle l'engagement d'accorder le libre accès de la mer de Marmara et de la mer Noire aux navires marchands de tous les pays. Mais elle doit être à même d'empêcher par la force des armes la navigation dans ces mers des *navires de guerre* d'une puissance quelconque.

Il n'est qu'un seul moyen de nous donner cette possibilité, en même temps que l'accès à la mer libre.

Les Détroits doivent appartenir à la Russie. Il ne peut y avoir d'autre solution.

Enfin, quelques semaines plus tard, la résolution votée par le *Congrès de la Noblesse unifiée* — dont on connaît l'importance et l'influence — donne les *desiderata* du parti ultra-conservateur :

Le congrès, convaincu avec le peuple russe que la guerre mondiale se terminera par une victoire complète de la Russie et des glorieux alliés, estime qu'un des résultats inéluctables de la victoire commune doit être l'acquisition de Constantinople par l'empire russe. Dans la conscience populaire est profondément enracinée la conviction que seul le tsar russe est prédestiné par la volonté de Dieu pour planter la Croix sur Sainte-Sophie et ériger dans la splendeur ancienne l'autel de l'universelle église orthodoxe, et que les intérêts vitaux de la Russie exigent impérieusement l'acquisition du Bosphore et des Dardanelles dans des conditions garantissant intégralement leur défense contre toute attaque ennemie venant de terre ou de mer.

Toutefois, il faut dire que sur les questions de détail l'opinion russe se trouve un peu partagée ; ainsi, les libéraux et démocrates russes demandent une annexion pure et simple. Dans le livre *Ce que la Russie attend de la guerre*, M. Milioukoff réclame le Bosphore et les Dardanelles avec Constantinople et les territoires limitrophes suffisants pour garantir complètement les deux côtes.

Par contre, des écrivains représentant plutôt l'idée conservatrice se montrent moins exigeants, et il est intéressant de noter l'opinion du directeur du *Messager historique*, qui, interprétant la pensée d'Ignatieff dont il est l'admirateur enthousiaste, fait une distinction entre l'accès à la mer libre et la sécurité de la Russie méridionale ; il suffirait de posséder le Bosphore tout seul, même en supposant les Dardanelles en possession d'une autre puissance pour atteindre le but, car, dit-il, « le rôle de la flotte de la mer Noire est uniquement défensif et elle n'a pas besoin de sortir dans la Méditerranée ».

***

Il n'est pas paradoxal d'affirmer que les véritables artisans de la poussée actuelle vers Constantinople sont les industriels

du bassin du Donetz. Décidés à conquérir les marchés si proches du Levant, ils avaient envoyé en 1902 une mission en Turquie, en Roumanie, en Bulgarie, en Grèce et en Italie, pour étudier les débouchés du combustible et des produits métallurgiques de la Russie méridionale. De retour, la mission présenta au congrès extraordinaire des industriels, en 1902, un compte rendu qui commençait par ces mots suggestifs :

« Le Bosphore et Constantinople attirent depuis des temps immémoriaux la Russie commerciale. Depuis des temps immémoriaux, le Bosphore et Constantinople sont un centre de commerce mondial qui par sa situation géographique se trouve complètement dans l'orbite de la Russie méridionale. »

Ce rappel de la mission historique de la Russie, au moment où le monde officiel, celui qui autrefois incarnait l'idéal slavophile, ne pouvait détacher ses yeux de l'Extrême Orient, n'a pas été compris tout de suite. Mais il annonçait une ère nouvelle ; il annonçait l'avènement d'une force économique inconnue jusqu'alors : le littoral de la Russie méridionale prétendant à rayonner sur les Détroits. Quelques années après, la diplomatie russe s'engageait résolument dans la voie qui la conduit aujourd'hui à réclamer impérieusement l'acquisition de Tsargrad.

Si on se donne la peine de rechercher les mobiles profonds de la lutte séculaire pour les Détroits, on verra combien avaient raison les industriels du Donetz en plaçant le problème sur le terrain purement économique.

Lorsque le chef des tribus slaves de Kieff, Oleg, conduisait en l'an 907, à l'assaut de Constantinople 2000 vaisseaux et une armée de 80 000 hommes et que, d'après le mot du poète, « il cloua son écusson » aux murs de la Grande Cité, il n'avait pas d'autre but que de jouir en toute liberté de cette grande route commerciale des Varègues qui descendait de Novgorod la Grande vers les Détroits : il conclut avec l'empire byzantin un traité que nous appellerions aujourd'hui « un traité de commerce » et son successeur Igor, trente-six ans après, n'apparaît à la tête de troupes à l'embouchure du Danube que pour le renouveler.

Par ces relations commerciales, les Slaves de Russie prirent contact avec la culture de Byzance et embrassèrent le chris-

tianisme. Les premiers souverains des diverses principautés russes de Kiew, de Vladimir, etc., se disaient alliés des empereurs de Byzance, les aidaient militairement, et se considéraient comme les disciples spirituels des patriarches de Constantinople. Les premiers hommes d'église russes allaient puiser la science et l'enseignement religieux dans les écoles et les monastères de Constantinople, devenue peu à peu le centre religieux du slavisme, la Rome légendaire de la « Ville des Tsars », de Tsargrad, dont parlent les prophéties des moines orthodoxes.

L'invasion des Mongols de la Horde d'Or ayant ensuite refoulé les Russes des steppes méridionales, les échanges avec Byzance se trouvèrent virtuellement suspendus pour quatre siècles. Et lorsque la Russie se délivra du joug asiatique et que la route vers le Sud fut libre, elle vit l'ancien empire orthodoxe occupé par les Turcs, maîtres au surplus de toute la péninsule balkanique peuplée des Slaves du Danube. Les tsars russes s'en consolèrent en proclamant Moscou métropole de l'orthodoxie, héritière de Constantinople.

Ils n'avaient nul désir de descendre vers les rives de la mer Noire, tant que des intérêts économiques plus immédiats leur dicteraient de s'assurer de la Baltique. D'Ivan le Terrible à Pierre le Grand, nous les voyons s'inspirant dans leur politique envers la Turquie avant tout des nécessités créées dans la Baltique : tantôt amis de la Turquie, quand il s'agissait de combattre ensemble la Pologne, tantôt voisins soucieux d'entretenir des rapports d'équité, plus rarement ennemis. La Russie ne devait s'engager dans la voie qui la conduit aujourd'hui à réclamer Constantinople que beaucoup plus tard : dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Même la campagne turque de Pierre le Grand, à qui on attribue le fameux testament, œuvre d'un faussaire, n'avait été qu'un simple incident, symptomatique si l'on veut, au prix de la tâche principale de l'empereur : la conquête du littoral de la Baltique. Celle-ci définitivement achevée, la « fenêtre de l'Europe » percée, les successeurs de Pierre pouvaient songer à une politique plus active, agressive vis-à-vis de la Turquie. Lorsque le sud de la Russie se fut développé suffisamment pour que la liberté de navigation de la mer Noire devînt une nécessité,

Catherine II déclara la guerre à la Turquie sans cacher son but commercial. C'est la paix conclue à la fin de cette guerre qui constitue la première étape de la Russie vers le chemin de Byzance, et c'est alors seulement que l'idée d'affranchissement des Slaves balkaniques est venue se juxtaposer à la légende de Tsargrad.

Et, chose caractéristique, lorsque la Russie entreprenait des guerres contre la Turquie sans une nécessité économique absolue, elle échouait : témoin 1877-1878 ; par contre la campagne de Catherine II réussissait parce que les éléments purement idéologiques n'étaient pas seuls en jeu.

Or, l'expansion actuelle de la Russie vers Constantinople est le résultat de la prodigieuse évolution économique des deux dernières décades, de la mise en valeur du bassin houiller et du développement des industries métallurgiques du Donetz, de l'essor des industries du Caucase et de l'accroissement de la productivité des plaines de la « terre noire », évolution qui déplace le centre de gravité de la vie économique russe vers le sud et qui entraîne l'empire de tout son poids vers la Méditerranée.

Une multitude de produits — et de ceux qui font la prospérité d'un pays — sont expédiés presque exclusivement par les voies de la mer Noire et de la mer d'Azoff ; exprimé en tant pour cent de l'exportation russe totale, ce mouvement donne pour quelques-uns de ces produits des chiffres éloquents : blé, 91,7 p. 100 ; orge, 85,7 p. 100 ; manganèse, 95 p. 100 ; naphte et dérivés, 82 p. 100 ; minerai de fer, 55 p. 100 ; alcool, 44,6 p. 100, etc.[1] Il suffit de fermer les Dardanelles — on en a fait la triste expérience plus d'une fois pendant ces quatre dernières années — pour que tous ces produits s'engorgent dans le cul-de-sac de la mer Noire, que l'activité fébrile de toutes les régions limitrophes soit paralysée, que les ruines s'accumulent dans la population la plus laborieuse de la Russie.

Ainsi, c'est pour s'assurer un juste développement commercial et industriel que la Russie entend obtenir aujourd'hui une solution radicale de la question des Détroits ; c'est dans

1. L'auteur a étudié l'importance économique des Détroits et de Constantinople pour la Russie dans le *Journal des Économistes*, 15 juin 1915.

le caractère essentiellement économique de cette expansion que se trouve le gage de sa signification démocratique.

*
* *

Qui, en effet, le premier, a sommé les dirigeants russes de reprendre le chemin de Byzance? Était-ce les héritiers spirituels de Danilevsky, de Dostoïevsky ou de Léontieff : des mystiques qui considéraient la prise de Constantinople comme une croisade de l'orthodoxie contre la raison occidentale? Non pas ! Mais des démocrates, des hommes de progrès. C'est Pierre Strouvé, le père du libéralisme russe, qui dès 1907 condamne la politique de l'Extrême Orient, « ce couronnement logique de toute la politique extérieure d'Alexandre III, où la Russie réactionnaire, à défaut du véritable sens étatique, a tourné le dos à l'Orient ». C'est encore Pierre Strouvé qui préconise l'idée de la « Grande-Russie », grande économiquement, et qui réclame pour cela de « faire converger toutes les forces vers la région qui est véritablement accessible aux influences de la culture russe, vers cette région dépendant de la mer Noire qui a tous les éléments de suprématie économique : les hommes, le charbon et le fer. « Le midi de la Russie doit rayonner sur toute la Russie. »

La question des Détroits résolue, ce vœu sera réalisé. Un Hambourg russe surgira sur les bords de la mer Noire. Mais le midi de la Russie rayonnant sur toute la Russie, ce sera le triomphe de l'industrie sur le féodalisme, la démocratisation de l'empire slave. Que le congrès de la « Noblesse unifiée » se soit prononcé, lui aussi, pour l'acquisition de Constantinople, en quoi cela change-t-il le caractère libéral du néo-slavisme? Cette acquisition n'accroîtra pas d'une seule parcelle l'étendue des propriétés foncières et n'arrêtera pas un seul instant la diminution des terres de la noblesse, qui s'accentue d'année en année. Elle l'accélérerait, car l'industrialisation rapide de la Russie, après son avènement au rang des puissances méditerranéennes, sera son plus sûr stimulant.

Voilà pourquoi les libéraux russes associent la prise de Constantinople à l'avènement d'une ère nouvelle pour les nations opprimées : les Polonais, les Israélites. Et c'est en cela qu'ils

se distinguent profondément des slavophiles de 1877-1878 qui s'enflammaient pour la libération des Slaves balkaniques tout en tolérant la russification à outrance des Polonais dans leur propre pays.

On peut trouver peut-être le temps long et on voudrait voir dès à présent la réalité donner raison aux libéraux. Qu'on patiente : « d'ici dix ans, il faut que la Russie double ses moyens de production, ou elle fera faillite », a déclaré récemment dans un rapport remarquable le comité directeur de l'Association de l'Industrie et du Commerce russe.

L'accès de la Méditerranée stimulera puissamment la poussée industrielle et annihilera cette sinistre prédiction, d'ailleurs subordonnée à une cause qui ne se sera pas produite.

Mais politiquement parlant, comment l'accès de la Méditerranée sera-t-il réalisé? Entre l'acquisition des Détroits par la Russie et leur internationalisation ou leur neutralisation, l'opinion russe a sans doute fait son choix. Cependant, si on se place au point de vue économique — et, à notre sens, c'est exclusivement à ce point de vue qu'il convient d'envisager le problème — on ne voit pas très bien en quoi l'acquisition des Détroits serait préférable à leur internationalisation alors qu'on en aperçoit nettement le danger pour l'Europe comme pour la Russie elle-même. Pendant trop longtemps la question d'Orient a troublé la paix du monde. Cette guerre doit lui apporter enfin une solution définitive. C'est pourquoi il faut concilier les intérêts économiques de la Russie, qui ne peut pas rester enfermée dans la mer Noire, avec les intérêts économiques de l'Europe qui elle-même doit conserver le libre passage tant pour son propre ravitaillement que pour ses exportations vers la mer Noire : il faut éviter toute solution qui pourrait devenir une source de conflits nouveaux. C'est en même temps l'intérêt général de la Russie de demain qui, pour sa prospérité économique, si ardemment désirée du peuple russe, a besoin d'une paix solide et durable.

Si contrairement au principe naturel des « Balkans aux Balkaniques », la Russie s'installait à Constantinople, elle deviendrait par cela même une puissance balkanique. Pourtant, ce qu'il lui faut, c'est uniquement la liberté du passage des

Détroits pour développer son littoral de la mer Noire. Elle aura, vraiment, trop à faire après la guerre, dans l'intérieur du pays, pour éparpiller ses efforts et entreprendre une œuvre nouvelle dans la péninsule.

D'autre part, l'acquisition de Constantinople par la Russie, en lui enlevant toute son influence morale, risque de jeter les États balkaniques dans les bras de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie ; au lieu d'arrêter la poussée germanique impérialiste vers le sud-est, elle la stimulera. Et cela n'est dans l'intérêt de l'Europe ni de la Russie. Par contre, la solution : *Constantinople et les Détroits neutres*, placés sous le contrôle des puissances, évitera tous les conflits et satisfera tout le monde. Il ne faut pas que la Russie répète la faute de l'Autriche-Hongrie qui, en annexant bien inutilement la Bosnie-Herzégovine, compromit irrémédiablement son avenir.

MAX HOSCHILLER

LETTRES D'UN SOLDAT[1]

25 novembre, au matin.

... Hier, au cours de cette marche, j'ai vécu dans un tableau de mes primitifs aimés. A la sortie des bois, alors que nous descendions le long d'une route, nous avions auprès de nous une vaste ferme-château, empanachée d'un bouquet d'arbres déplumés, auprès d'une mare gelée.

Puis, dans la perspective plafonnante dont mes chers peintres usaient si habilement avec leur air naïf, une route, déroulant ses sinuosités, ses pentes et ses montées, reliait des buissons, des arbres isolés : tout cela précis, fin, gravé et pourtant attendri. Un petit pont passait sur un ruisseau, un cavalier passait près du petit pont, méticuleusement silhouetté, et puis une petite voiture : équilibre délicat de valeurs discrètes et pourtant soutenues, — tout ceci devant un horizon de bois nobles. Le temps gris, qui supprimait la féerie toute moderne des nuances de dimanche dernier, me ramenait à cette conscience incisive qui émeut dans un Breughel et les autres maîtres dont les noms m'échappent. Telle, aussi, la profusion ordonnée et limpide des arrière-plans d'Albert Dürer.

26 novembre.

Chérie mère, je ne suis pas arrivé à terminer cette lettre hier. Nous avons été fort occupés. Aujourd'hui il faisait nuit encore. De ma tanière, où je viens d'arriver en première ligne, je t'envoie mon profond amour et l'expression du grand bon-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er août 1915.

heur que j'ai. Je sens mon œuvre qui se forme en moi. Qu'importe si la Providence ne m'accorde pas de lui donner le jour? J'ai la ferme espérance, mais surtout j'ai confiance en la justice éternelle, quelque surprise qu'elle cause à l'humaine idée que nous en avons...

22 novembre.

L'emplacement que nous occupons nous conduit à 45 mètres de l'ennemi. L'aspect des travaux d'approche est curieux et, même, atteint au pittoresque par un caractère âpre, que renforce le temps gris.

Quand, après avoir déjoué nuitamment la vigilance de l'ennemi, nos troupes, venant de la vallée, atteignent la mi-hauteur dont les pentes nous protègent contre le feu d'infanterie, elles rencontrent des abris creusés à flanc de coteau, terriers où les fractions qui ne sont pas de garde peuvent trouver du sommeil et la chaleur d'un foyer improvisé. Puis, plus tard, à l'endroit où, précisément, le paysage devient magnifique de liberté, d'étendue et de lumière, commence le sillon sinueux que l'on appelle boyau de communication, et dans lequel on s'enfonce. Ainsi dissimulé, on arrive à la tranchée, et c'est vraiment un tableau guerrier, sévère et non point sans grandeur que ce haut couloir dont un ciel gris forme le plafond, et dont les pannelages de terre sont recouverts de neige récente. Ici stationnent les dernières unités d'infanterie ; unités de faible effectif généralement. L'ennemi n'est déjà plus qu'à moins de cent mètres. De là continue le boyau, de plus en plus sinueux et profond, et où je ressens cette émotion que j'ai toujours sentie au contact de la terre fraîchement remuée. La sape fraîche des travaux de terrassement soulève en moi quelque chose : c'est comme si les énergies de cette terre éventrée me gagnaient et me racontaient l'histoire de la vie.

Dans ces gorges deux ou trois sapeurs du génie travaillent, prolongent et creusent, surveillés par les Allemands qui, de place en place, peuvent atteindre des points insuffisamment protégés. C'est à cette extrémité que le dernier fantassin prend la faction (une quarantaine de mètres).

Tu peux sentir le contraste de cette organisation militaire et de la paix qui avait accoutumé de régner en cet endroit.

Songe à l'étonnement que j'éprouve en me rappelant qu'au niveau de mes yeux, le laboureur promenait sa charrue, et que ce soleil dont je guette la gloire, comme un prisonnier la liberté, lui était dispensé sur cette hauteur.

Aussi quand, au crépuscule, je gagne l'étendue, quelle ivresse ! Je ne t'en parlerai pas, car je veux encore taire mes bonheurs. Il ne faut pas les exposer : ce sont des oiseaux amis du silence... Bornons-nous, et c'est l'essentiel, à parler du bonheur qui ne s'effarouche pas : celui de nous sentir pareillement préparés à tout.

1er décembre, au matin, en cantonnement.

Je me rappelle la satisfaction que j'avais quand je me sentais délivré par ma dispense de mes obligations militaires. Il me semblait que si, à vingt-sept ans, j'avais été forcé de retourner au régiment, ma vie et ma carrière en eussent irrémédiablement été perdues. Et voici qu'à vingt-huit ans, je suis replongé en pleine armée, loin de mes travaux, de mes soucis, de mes ambitions, et jamais la vie ne m'apporta une telle abondance d'émotions nobles ; jamais, peut-être, je n'eus, à les enregistrer, une telle fraîcheur de sensibilité, une telle sécurité de conscience. Voilà donc les grâces de ce que mes raisonnables prévisions humaines envisageaient comme un désastre. Ici continue la providentielle leçon qui, déjouant toutes mes appréhensions, met de la bonté dans chaque changement de situation.

Les deux derniers levers de soleil, celui d'hier et celui d'aujourd'hui furent admirables...

J'ai envie de te faire un petit croquis de la vue de ma fenêtre...

... C'est de mémoire, mais, là-dessus, imagine les pourpres striées les plus dramatiques, et puis imagine encore des étendues infinies, à droite et à gauche. Voilà ce qu'il m'est donné de contempler plusieurs fois, ces temps-ci. Pour l'instant, le ciel doux harmonise les vergers où nous travaillons. Mon petit emploi me dispense de la pioche pour l'instant. Tels sont les bonheurs qui, de loin, paraissent des calamités.

Dimanche, 6 décembre.

Je suis content de te voir aussi fermement orientée vers le courage.

Nous en avons besoin, ou, plutôt, nous avons besoin de quelque chose qui est difficile à obtenir, et qui n'est ni la patience ni la trop grande confiance, mais une certaine foi en l'ordre des choses, — une certaine puissance de dire de chaque épreuve que c'est bien, ainsi.

Notre instinct de vie nous pousse à nous affranchir des obligations présentes, quand elles sont trop cruelles et répétées, mais comme j'ai eu bien du bonheur à l'apprendre, tu as pu voir ce que Spinoza entendait par la liberté humaine. Idéal inaccessible, auquel il faut tendre quand même...

... Chère mère, les épreuves que nous devons accepter sont longues, et l'on ne peut dire qu'elles soient monotones, tant, malgré leur forme invariable, elles demandent un courage toujours renouvelé. Unissons-nous pour que Dieu nous accorde la force et la ressource d'accepter tout !...

Tu sais ce que j'appelle religion : ce qui relie dans l'homme toutes ses notions de l'universel et de l'éternel, ces deux formes de Dieu. La religion, au sens courant du mot, n'est que le lien de certaines formules morales et disciplinaires associées à la figuration poétique admirable des fortes philosophies bibliques et chrétiennes.

Ne heurtons personne. A bien regarder, les formules religieuses, pour étrangères qu'elles demeurent à mes postulations intellectuelles, me paraissent louables et sympathiques en ce qu'elles contiennent d'aspiration à la beauté et à la forme.

Chère mère que j'aime, espérons toujours : les épreuves sont multiples, mais toute beauté demeure. Prions de la contempler longtemps encore...

9 décembre.

Chère mère, P. L., dans sa charmante lettre, me dit qu'il troquerait volontiers ses philosophes contre un fusil. Il a grand tort. D'abord, Spinoza qui l'excède est d'un secours précieux dans les tranchées, ensuite il faut que ceux qui sont à même de profiter de toute culture et de tout développement assurent l'intellectualité française. Ils ont un rôle accablant et bien plus chargé d'initiative que nous. Nous, nous sommes délivrés de toute contrainte. J'imagine que notre

existence est celle des premiers moines : rude discipline régulière et dégagée de toute obligation extérieure...

Dimanche, 13 décembre.

... Aujourd'hui, après une nuit réconfortante, j'ai été me promener dans ces bois, où, voici trois mois, les morts jonchaient le sol. Aujourd'hui l'automne finissant étalait ses richesses, et la même beauté des troncs moussus me parlait, ainsi qu'hier, de la sérénité éternelle.

Il faut un effort énorme, sans doute — mais il est indispensable — pour comprendre combien peu l'harmonie générale est troublée par les spectacles qui nous bouleversent notre faculté de sentir.

Il faut éprouver que tout arrachement humain est peu, et que ce qui est vraiment nous, c'est l'élan de l'âme.

... S'il est en dehors de l'enseignement magnifique qui se dégage de cette guerre quelques avantages immédiats, celui auquel je suis le plus sensible est la contemplation du ciel nocturne. Jamais la majesté de la nuit ne m'apporta autant de consolation qu'en cette accumulation d'épreuves. Maintenant, je suis familier aux figures des constellations : il y en a qui tracent de grandes courbes dans le ciel comme pour encercler le trône de Dieu. Quelle gloire ! Et comme on évoque le pâtre chaldéen.

O figures, premier alphabet !...

14 décembre,
(par un temps splendide, et la sérénité revenue).

Nous voici toujours dans notre zone de première ligne, mais dans un endroit où l'on peut lever la tête, et goûter le charme de mes buttes meusiennes qu'un temps délicat rassérène...

... J'ai été fortifié par la magnifique leçon que me donna un bel arbre au cours d'une marche. Ah ! chère mère, tout de nous peut disparaître: la nature n'en existera pas moins; splendide, est le don qu'elle m'aura fait d'un instant d'elle-même suffit à justifier toute une existence.

Cet arbre était comme un soldat! Tu ne saurais croire ce que les forêts ont souffert par ici. Ce n'est pas tant la mitraille, que les effroyables coupes nécessaires à nos constructions d'abris et à notre chauffage.

Eh bien ! Parmi cette dévastation, il me disait qu'il y aurait toujours de la beauté pour l'arbre et pour l'homme.

L'homme aussi donne cette leçon : elle est plus dure à déchiffrer chez lui, mais elle est belle, aussi. On la comprend quand on voit la vitalité magnifique de cette jeunesse, dont nulle moisson ne peut diminuer la force d'expansion.

15 décembre.

... Il faut s'adapter à cette existence particulière, à la fois indigente en activités intellectuelles et merveilleusement opulente en émotions spontanées. J'imagine qu'en des époques troublées, voici bien des siècles, des hommes las de raffinements ont dû chercher dans la paix du cloître la contemplation des éléments éternels, contemplation molestée par la menace des hordes, mais refuge quand même. J'imagine que notre vie ressemble à celle de ces anciens moines dont la vie fut très militaire, et qui, plus que moi, furent aptes au combat. Parmi eux des natures sensibles purent goûter des joies que je retrouve maintenant. Aujourd'hui je trouve une touchante lettre de madame M. dont j'aime le cœur.

Temps variable, mais émouvant.

Il est impossible d'en dire plus que nous n'avons fait sur l'attitude qu'il nous importe de prendre devant les événements. Ce qui compte, c'est la pratique. Elle n'est pas facile ; et j'en ai su quelque chose ces jours-ci, quoique nulle difficulté nouvelle ne soit venue entraver mes efforts vers la sagesse.

... Parfois on prend certaine inquiétude qui vous ronge pour une conscience attentive.

18 décembre, 15 heures.

... Je reprends cette lettre au crépuscule d'un hiver exceptionnel : le jour s'endort aussi placidement qu'il s'est éveillé. Je regarde les laveuses sous la rangée des arbres qui bordent une rivière ; la paix est partout et, je crois, même dans les cœurs.

La nuit tombe...

19 décembre, cantonnement.

Journée douce finissant autour de la table. Tranquillité. Dessin. Musique. Je songe avec calme à la longueur des jours

à venir, en pensant combien rapides ont été les jours venus. Voilà passée la moitié de ce mois, et les fêtes de Noël arrivent dans la guerre. Il n'est plus question pour moi que de m'adopter vraiment à nos conditions d'existence, puis parvenir, grâce à notre union, à une acceptation qui est d'un ordre plus haut que le courage humain.

24 décembre, au matin.

Notre première journée d'avant-poste s'est passée dans le calme bucolique d'une campagne, qui attendait la neige. Celle-ci est venue la nuit.

Aux arrière-jardins, défilés à la vue des Allemands, je suis allé la voir, qui dessine et ennoblit les moindres choses. Puis je rentre à la chandelle, et je t'écris sur la table où mon voisin râpe du chocolat. Voilà la guerre.

La vie militaire présente des surprises amusantes. Il nous a fallu venir en première ligne pour que deux gradés trouvent une baignoire et puissent prendre un bain. Pour moi, je me suis contenté d'une douille de 75 en guise de pot à eau.

Nous passons des journées d'enfants : d'ailleurs nous sommes des enfants en regard de ces événements, et le bénéfice de cette guerre aura été de refaire une jeunesse de cœur à ceux qui reviendront...

Chère mère, notre village vient encore de recevoir la visite de deux obus. Seront-ils accompagnés? Que Dieu y pourvoie! L'autre jour, ils nous en avaient envoyé cent quinze pour blesser un homme au poignet.

Une maison flambe, où habite une section de notre compagnie. Nous ne voyons personne remuer. Souhaitons que, pour nos camarades, tout se passe bien.

Je suis profondément heureux d'avoir vécu ces quelques mois. Ils m'ont enseigné ce qu'on pouvait faire de la vie, sous quelque forme qu'elle se présente.

Mes camarades sont admirables dans leurs manifestations du génie français... Ils blaguent, mais leur blague est l'épiderme d'un magnifique courage profond.

Mon grand tort d'artiste est de vouloir toujours revêtir l'âme de ma race d'une belle robe peinte à mes couleurs. Quand ces gens-là m'agacent, c'est qu'ils salissent ma belle

robe; mais, au vrai, elle les gênerait bien pour faire honnêtement leur devoir, comme ils le font.

Noël, au matin.

Quelle nuit unique ! — nuit sans seconde, où la beauté a triomphé, où malgré ses vertiges sanglants, l'humanité prouva la réalité de sa conscience.

Sache que parmi les fusillades intermittentes, un chant n'a pas cessé de s'élever sur toute la ligne !

En face de nous, un ténor admirable disait le Noël ennemi. Beaucoup plus loin, derrière les crêtes, à l'endroit où nos lignes reprennent, *la Marseillaise* répondait. La nuit merveilleuse prodiguait les étoiles et les météores. Des hymnes, des hymnes partout.

C'était l'éternelle aspiration à l'harmonie, l'indomptable revendication pour l'ordre dans la beauté et la concorde.

Pour moi, j'ai bercé mes souvenirs en évoquant les suavités de *l'Enfance de Christ*. Les fraîcheurs, la rosée juvénile de cette musique française m'ont ému. Je me rappelais le célèbre *Sommeil des Pèlerins* et le chœurs des bergers. Une phrase que chante la vierge me faisait vibrer : « *Le Seigneur, pour mon fils, a béni cet asile.* » La mélodie chantait en moi pendant que j'étais dans cette petite maison dont la voisine flambe et qui, elle-même, est vouée à un sort bien précaire.

Je pensais à tous les bonheurs accordés ; je pensais que peut-être, à cette heure, tu demandais pour moi une bénédiction sur mon asile. Le ciel était si beau qu'il me semblait accorder une réponse favorable, mais surtout ce que j'aurais voulu avoir la force de demander perpétuellement, c'est la sagesse de tous les instants, une sagesse, qui pour humaine qu'elle soit, n'en est pas moins à l'abri de toute surprise.

Maintenant le soleil magnifique inonde la campagne, et je t'écris à la bougie, mais, de temps en temps je vais le voir dans les arrière-jardins. Tout est lumière, et la campagne déserte reçoit le calme d'en haut.

Je rentre dans notre chambre où, dans la demi-clarté, brillent les cuivres des admirables lits meusiens et le bois sculpté des armoires. Tout cela détérioré par le mauvais usage qu'en font les

soldats, mais nous procurant un confort réel. Nous avons trouvé des couverts, de la vaisselle, et nous avons deux jours de suite fait du chocolat dans une soupière. Luxe !

O chère mère aimée, si Dieu m'accorde la joie du retour, quelle jeunesse m'aura refaite cette époque extraordinaire ! Comme je l'écrivais à mon bon P., je mène une existence d'enfant au milieu de gens si simples que, même très rudimentaire, mon existence est encore bien compliquée pour mon entourage.

Chère mère chérie, cette guerre très longue exerce nos facultés de volonté passive, mais j'ai la sensation que tout se réalise ainsi qu'il m'avait été accordé de pressentir. Je crois que ces longs intervalles d'inactivité remettront la machine intellectuelle en repos. Si j'ai le bonheur d'avoir à m'en servir de nouveau, sans doute sera-t-elle quelques instants à se remettre en mouvement, mais quelle vigueur nouvelle ! Ma dernière œuvre était de la pensée pure, et mon ambition, que tout peut légitimer, est de donner plus de forme plastique à ma pensée, à mesure qu'elle se développe.

Dimanche, 27 décembre, 9 heures.
5e jour de 1re ligne.

Peu de choses à te dire. J'ai été fort abruti par la journée d'hier, toute passée dans l'obscurité. Et encore, de ma place, je voyais un joli arbre sur le ciel.

Ce matin, au petit jour charmant, je voyais une belle étoile extrêmement brillante. J'étais parti chercher du charbon et de l'eau et au retour, alors que la lumière était déjà vive, cette extraordinaire étoile persistait. Mon caporal qui, comme moi, de buisson en buisson, regagnait notre maison, me dit :

« Sais-tu ce qu'est cette étoile? Eh bien ! c'est le signe de ralliement pour la patrouille ennemie. » C'était vrai, et d'abord, j'ai été outré de cette profanation du ciel et puis (outre l'ingéniosité du procédé) je me suis dit que cette étoile représentait pour les pauvres gens de l'autre côté la direction du salut. Je lui en ai moins voulu. Elle m'avait fait tant de joie que je me suis décidé à rester sur ma première impression.

Il paraît que la terrible position conservée courageusement

par nous au 14 octobre et perdue par nos successeurs a été reprise hier : plus deux cents mètres.

30 décembre.

... Rien n'attaque l'âme. Certainement l'angoisse peut parfois être grande, et surtout l'appréhension, mais les interrogations lointaines se subordonnent à l'acceptation présente. Le temps est doux et la nature indifférente. Les morts ne gêneront pas le printemps...

Et puis, une fois l'horreur du moment passée, lorsqu'on voit la place prise par le souvenir de ceux qui ont disparu, on éprouve une sorte de douceur à la pensée de ce qui *existe réellement*. C'est dans ces bois lugubres qu'on perçoit l'inanité des sépultures et des pompes funèbres.

L'âme de ces pauvres et braves gens n'a pas besoin de cela...

4 heures. — Je termine le quatrième portrait : un lieutenant de ma compagnie. Enchanté! Le jour tombe. Je t'envoie ma pensée toujours vaillante. Espérance et sagesse.

Du 3 janvier.

... Hier, après la première satisfaction éprouvée en me constatant débarrassé du travail manuel, j'ai contemplé mes petits bouts de galons, et d'abord j'ai été humilié, car, maintenant, au lieu de l'immense supériorité anonyme qui me mettait en dehors de toute évaluation militaire, j'étais devenu un numéro inférieur de la série hiérarchique.

Mais aussitôt, j'ai senti que je devais, chaque fois que je regardais mes lainages rouges, me rappeler mon devoir social, devoir que mon individualisme oublie trop souvent. J'ai senti que j'étais toujours libre de cultiver mon âme, ayant seulement un effort plus complet à lui demander.

4 janvier, dans une galerie de mine.

Je t'écris à l'orifice d'un souterrain qui s'engage sous l'emplacement ennemi. Mon petit poste est chargé de veiller à la sécurité des sapeurs du génie qui creusent, étayent et consolident une excavation avancée d'une douzaine de mètres déjà. Pour y parvenir, nous plongeons dans la boue jusqu'à la

cuisse, mais nos huit heures de station sont abritées par une épaisseur de terre de plusieurs mètres.

J'ai six factionnaires, avec qui je partage une existence d'insomnie et de privations pour trois jours : voilà le don de joyeux avènement de ma nouvelle situation, mais je suis heureux de me retremper un peu dans les épreuves de naguère...

6 janvier, soir. — Nous voici au cantonnement après soixante-douze heures consécutives sans sommeil dans une mélasse sans nom, pluie et gâchis.

7 janvier, vers midi.

7 janvier, midi. — Cette lettre fractionnée se termine au poste de police, où ma section prend la garde. Le temps est toujours horrible. C'est inouï, ce déplacement de toute existence. Nous sommes dans l'eau : les murs sont de la boue, le plancher et le plafond aussi.

9 janvier.

... Bien des consolations me manquent, ces jours-ci, par la faute du temps. Ce gâchis effroyable ne permet de voir quoi que ce soit. Je termine par un appel ardent à notre amour, à la certitude d'une justice plus haute que la nôtre...

13 janvier.

... Je ne t'ai pas assez dit combien les revues m'ont fait plaisir. J'ai retrouvé des extraits des discours de Lamartine qui m'ont passionné. Les circonstances l'amenèrent, lui, le poète, à n'accorder à son art qu'une place infime. La vie générale l'encercla, imposant à sa grande âme une tâche plus immédiate et forte que n'attendait son génie.

Chère mère, pour les envois, en réalité, je n'ai besoin de rien. La pénurie pour l'instant est d'un autre ordre, mais courage, toujours ! Si, seulement, on était sûr que l'effort moral portât ses fruits !

17 janvier, après-midi, au cantonnement.

Que te dirai-je, en cet après-midi d'un janvier bizarre, où la neige succède au tonnerre ?

Notre cantonnement nous réserve des commodités appréciables, mais surtout une enivrante poésie. Imagine un lac, dans un parc abrité par de hautes côtes, et puis un château, ou plutôt une maison noble de campagne. Nous logeons dans les communs, mais point n'est besoin pour moi de lambris ni d'extrême confort pour parfaire cette existence de rêve que j'ai menée trois jours. Hier soir, notre bande sympathique a reçu la visite de chanteurs. Nous étions fort loin de la musique que j'aime, mais cette romance sentimentale et populaire tenait lieu de bel art par l'ardeur de conviction du chanteur. Cet ouvrier qui chantait des chansons honnêtes, voire morales (une morale un peu frelatée, mais enfin une morale) y mettait une telle âme que le timbre de sa voix émouvait nos hôtesses. Voilà l'idéal peuple : idéal inexistant, purement négatif, mais que des mois de souffrance m'ont appris à prendre en bienveillance.

Je viens de voir que Charles Péguy était mort au commencement de la guerre. Comme la pensée française aura été fauchée ! Ce qui nous dépasse (mais qui pourtant est bien naturel) c'est que les civils puissent continuer une existence normale alors que nous sommes dans la tourmente. Je voyais, dans un *Cri de Paris*, échoué jusqu'à moi, des programmes de concerts. Quelle antithèse ! Enfin, chère mère, l'essentiel est que nous aurons connu de la beauté en quelques instants de grâce.

Le temps est épouvantable, mais on y sent la venue du printemps. Rien dans ce temps-ci ne parle d'espoir individuel mais de grandes certitudes générales.

19 janvier.

Nous voici depuis hier dans nos emplacements de deuxième ligne ; nous y sommes arrivés par un temps merveilleux de neige et de gel. Un ciel en furie, tout rose et charmant, flottait sur l'irréalité d'une forêt dans la neige : les arbres, bleu limpide en bas, brun dentelle dans le haut, la terre blanche.

J'ai reçu deux paquets dans lesquels *la Chanson de Roland* me fait un infini plaisir. Précisément l'introduction, traitant de l'épopée nationale, parle du Mahabbarata qui, paraît-il, relate les combats des Esprits du Bien et du Mal.

Je suis heureux de tes lettres si bonnes. Pour ce qui est des

souffrances que tu pressens, elles sont en réalité très tolérables.

Mais ce qu'il faut reconnaître, et d'ailleurs sans honte, c'est que nous sommes un peuple bourgeois. Nous avons goûté le miel de la civilisation, un miel empoisonné sans doute ! Mais non ! Sûrement, cette douceur est harmonieuse, et nous n'avons pas à faire de l'ordinaire de notre existence une préparation à la violence : violence salutaire, peut-être, mais au milieu de laquelle nous ne devons pas perdre de vue l'ordre pressenti dans le calme.

L'ordre conduit au repos éternel. La violence fait circuler la vie. Nous avons comme objectifs l'ordre et le repos éternels, mais, sans la violence qui déchaîne les réserves d'énergie utilisable, nous serions trop enclins à considérer l'ordre comme obtenu : un ordre anticipé qui ne serait qu'une léthargie retardant l'avènement de l'ordre définitif.

Nos souffrances viennent seulement de la déception que nous éprouvons de ce retard mais la venue de l'ordre vrai dépasse toujours une patience humaine. En tous cas, bien que souffrant, nous préférons ne pas être les facteurs de la violence. C'est un peu comme lorsqu'une matière en fusion se solidifie trop vite et dans une forme incorrecte : il faut une nouvelle fonte et remettre au feu. Voilà le rôle de la violence dans l'évolution humaine ; mais cette violence utile ne doit pas faire oublier ce que notre bourgeoisisme esthétique avait acquis d'ordre durable dans la paix et l'harmonie. Notre souffrance vient précisément de ce que nous ne l'oublions pas.

20 janvier, matin.

Ne crois pas que je me prive jamais de sommeil. A cet égard, notre hygiène est très irrégulière : tantôt nous dormons trois jours et trois nuits ; tantôt, c'est le contraire.

Nous vivons dans un beau temps de gel et de neige ; la terre ferme rassure nos pas.

Mon petit grade me vaut un peu de solitude. Je n'ai plus ma belle course nocturne mais dans le jour, l'exemption de corvées me permet de goûter la beauté des choses.

Hier, coucher de soleil inoubliable. Atmosphère mousseuse où s'effilochent de tendres colorations ; en bas, les froideurs bleues de la neige.

Chère maman, c'était un soir de nostalgie. Ces vers qui me sont si familiers me sonnaient dans la paix.

Mon enfant, ma sœur
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble
Au pays qui te ressemble.

Oui l'*Invitation au voyage* de Baudelaire s'envolait dans ce ciel exquis. Ah! j'étais loin de la guerre. D'ailleurs, retour des choses d'ici bas : en revenant, j'ai failli me passer de dîner...

20 janvier soir. — Toujours acceptation. Adaptation à la vie qui ne s'arrête jamais et qui n'a cure de nos petites postulations.

Extrait du 23 janvier.

... Pour moi, je n'ai plus de désirs. Quand les épreuves sont vraiment dures, je me contente d'être très malheureux, sans envisager autre chose.

Quand elles se radoucissent, alors je me mets à penser, à rêver, et mon cher passé m'apparaît avec la même poésie lointaine qui conduisait, aux jours heureux, mes songeries vers des pays étranges. Un boulevard familier, certains coins souvent fréquentés, surgissent soudain, comme autrefois, à l'appel de certaines musiques, de certains vers, se dressaient des îles de rêves, des contrées de légende. Mais maintenant, point n'est besoin de vers ou de musique ; l'intensité de nos chers souvenirs suffit.

Je n'ai même pas l'idée de ce que pourrait être une nouvelle vie ; j'ai seulement la certitude que nous faisons de la vie.

Pour qui, et pour quand? Peu importe. Ce que je sais et qui m'est affirmé au plus profond de moi, c'est que la moisson de génie français sera engrangée, et que l'intellectualité de notre race ne pâtira pas des coupes profondes qui y ont été faites.

Qui nous dit que le manant, camarade du penseur tombé, ne sera pas l'héritier de sa pensée? Aucune expérience ne peut controuver cette magnifique intuition. Le fils du paysan qui aura vu mourir un jeune savant, un jeune artiste, reprendra

peut-être l'œuvre interrompue ; peut-être sera-ce lui, le chaînon de l'évolution un instant suspendue. Voilà le vrai sacrifice : renoncer à l'espoir d'être le porte-flambeau. Il est beau pour l'enfant qui joue, de porter le drapeau ; mais pour l'homme, qu'il lui suffise de savoir que le drapeau sera porté quand même ! Et c'est ce que chaque minute de la nature auguste me certifie.

Chaque instant rassure mon cœur : la nature fait des drapeaux avec n'importe quoi. Ils sont plus beaux que ceux auxquels se cramponnent nos petites habitudes. Drapeaux de la science, drapeaux de l'art, quel flocon dans l'air ne vous égalerait pas ? Et toujours il y aura des yeux pour recueillir les enseignements du ciel et de la terre.

28 janvier, dans le soleil du matin.

Le temps dur et splendide a ceci de merveilleux qu'il laisse dans son grand ciel pur une porte ouverte à la poésie. Oui, ce que j'ai pu te dire de ce beau temps de neige venait d'un cœur réconforté par la beauté triomphante.

T'ai-je dit que dans les journaux j'ai appris la mort d'Hillemacher [1]. Ce charmant camarade a été tué au cours de cette terrible guerre.

2 février.

Après des jours interminablement tristes, brusques et fugitives éclaircies de philosophie. Devoir, refuge austère, mais réconfortant. Beauté inouïe de certains spectacles.

11 février.

... C'est peut-être une destinée et un privilège admirables de notre génération que d'être témoin de ces horreurs, mais quelle rançon terrible... Enfin, Foi éternelle dominant tout. Foi en une Évolution, un Ordre dépassant notre patience humaine.

9 février.

Encore une oasis où, prêt à défaillir, j'attends une fois de plus la minute qui console. Le petit souffle qui rafraîchit passe

1. Logiste de l'année dernière.

encore. J'ai eu le bonheur d'être désigné comme caporal de garde dans un endroit charmant où je suis le grand chef. Temps exquis de printemps. Que dirai-je de cette nature dont jamais je ne sentis si bien les amples vibrations? Les heures et les saisons se succèdent avec une telle certitude — quelque chose d'inéluctable — une telle impossibilité d'ensemble que celui qui les guette y pressent l'énormité de l'énergie initiale.

J'avais bien souvent connu la joie de voir un printemps ou telle autre saison, mais jamais il ne m'avait été donné d'en vivre tous les instants. Comme on acquiert ainsi, sans le secours d'aucune science, une intuition vague, mais indiscutable d'un absolu.

Un pauvre homme, savant de génie peut-être, déclarait ne pas avoir trouvé Dieu sous son scalpel. Quel malentendu choquant chez une âme supérieure ! Pourquoi le besoin d'un scalpel quand la joie et le frémissement de nos sens suffisent à nous prévenir de l'ordre immuable commandant toute évolution. Le poète voit venir les saisons comme de grands vaisseaux dont il suppute le retour. Parfois la tempête les retarde, mais bientôt ils arrivent quand même, apportant les parfums des pays inconnus. Une saison qui revient semble ramener des voluptés apprises au cours d'un long voyage.

Ah chère mère, puissions-nous connaître encore l'isolement ! O la solitude pour ceux qui en sont dignes ! Comme elle est violée parfois !

1er février.

Bien chère mère, j'ai reçu tes chères lettres des 26 et 27 : elles me raniment, c'est bien vrai. Jusqu'à présent notre emplacement de première ligne, cette fois-ci dans le village, a été favorisé par un calme complet, et j'ai connu de nouveau les heures de grâce où la nature me consolait.

Ma situation a ceci que les corvées que je fais maintenant sont commandées par le sentiment du devoir général et non plus par l'insensible décision du règlement.

2 février.

Chère mère, je continue cette lettre au cantonnement, alors que l'agitation extrême des corvées accumulées remplit le vide que la mélancolie voudrait désoler.

J'arrive aux jours sombres où le néant semble la fin de tout, alors que tout dans mon existence m'a certifié la plénitude de l'univers. Oui, le dévouement non pas à des individus, mais à l'idéal social de solidarité me soutient encore. Ah ! quel exemple magnifique que Jésus et les pauvres. Ce juste, aristocrate, marquant par une tâche rebutante l'illimité du devoir altruiste, et surtout enseignant à n'exiger en retour aucune reconnaissance... Je dois à mon expérience des choses et des gens cette tranquillité de ne rien attendre d'autrui. Et le devoir prend ainsi une forme abstraite, dépourvue d'objectif humain qui voile l'atroce de cette situation.

Aujourd'hui, lever de soleil inouï ! Encore un printemps qui s'approche... Je veux te raconter nos trois jours de première ligne.

Neige et gel. Nous avons descendu des pentes conduisant à notre emplacement dans le village. A ce moment, le nuit était tellement belle que les soldats en furent émus. Je ne pourrai jamais te dire assez la finesse précise de ce pays. Comment expliquer cette ciselure s'alliant au rêve des brumes sur lesquelles planait la lune? Pendant trois jours mon service nocturne me conduisait au sein de cette pureté, de cette blancheur.

Orfèvrerie noircie des arbres. Et malgré le camaïeu, des teintes quand même, des teintes rousses et bleues.

Il est des heures de telle beauté où celui qui les embrasse ne saurait mourir alors. J'étais bien en avant des premières lignes et jamais je ne me sentis plus protégé. Ce matin, au retour, lever de soleil rose et vert sur la neige rose et bleue ; libre étendue marquetée de bois et de champs recouverts ; au loin, des fonds où meurent les argents de la Meuse. O beauté quand même !

•

11 février, 2e jour de 2e ligne.

Il faut, dans ces moments-ci se réfugier dans un sacrifice extra-humain, car il est impossible de dépasser le point où nous sommes.

Laissez toute espérance humaine. Cherchez autre chose, peut-être l'avez-vous trouvé. Pour moi, je ne me sens pas digne ces jours-ci d'être autre chose qu'un souvenir.

J'ai tenté de ramasser des fleurs dans la boue. Gardez-les en souvenir de moi.

17 heures. Malgré tout, courage, courage quand même.

13 février, 4e jour de 1re ligne.

Chérie, après les révoltes pleines de larmes qui m'ont secoué toute cette période, je me retrouve à dire « Que votre volonté soit faite ».

Et, dans la mesure et le domaine de mes facultés, je voudrais être celui qui jusqu'au bout ne désespère pas de sa collaboration à l'édification du Temple.

Je voudrais être cet ouvrier qui, sachant que son échafaudage croulera sans espoir de sauvetage, n'en continuera pas moins de sculpter l'ornement de la cathédrale. Ornement. Car je ne pourrai jamais hisser de gros blocs. D'ailleurs, il est des manœuvres pour cela. Oui, je parviens encore à retrouver le calme.

Cette égale quiétude que je demandais, je ne l'ai pas, mais parfois j'entrevois des lueurs de cette lumière calme où tout, même notre affection, prend un aspect nouveau et se transfigure.

Je suis au pied d'une butte à pic dont la nature avait combiné les lignes harmonieuses. L'homme y traque l'homme, et bientôt ils se jetteront l'un sur l'autre. En attendant, l'alouette s'y élève.

A mesure que je t'écris, une sérénité étrange me gagne. Quelque chose d'extrêmement consolant. Soit une assurance humaine, soit une révélation plus haute. Autour de moi l'on dort.

14 février, 5e jour de 1re ligne.

Autour de moi tout s'agite, mais nous aussi d'ailleurs. A mesure que l'inéluctable se dessine, le calme renaît en mon cœur. Mon cher pays est souillé par les odieux préparatifs ; le silence est déchiré par la canonnade préliminaire : l'homme parvient à voiler un instant toute beauté. Je crois qu'elle trouvera quand même un refuge. Voici vingt-quatre heures que je me ressaisis.

Chère mère, mes regrets vers ma Tour d'Ivoire sont cou-

pables. Ce que l'on prend trop souvent pour la Tour d'Ivoire, c'est simplement le fromage du rat devenu ermite.

Au contraire, puisse un meilleur esprit me porter à reconnaître le bénéfice des secousses qui m'arrachèrent d'un asile trop complaisant, et remercions les destinées qui, durant quelques heures espacées mais inoubliables, firent de moi un homme...

22 février, 1er jour de cantonnement.

Chère mère bien-aimée, je vais te dire la bonté de Dieu et l'horreur des choses.

La lourdeur d'âme que je traînais depuis un mois et demi, c'était l'angoisse de ce qui nous était réservé durant ces vingt derniers jours.

Nous sommes arrivés au lieu de l'action le 17 ; le décor ne m'intéressait plus ; j'étais tout à l'attente de l'événement.

Cela s'est déchaîné à trois heures : explosion de sept galeries de mine sous les tranchées ennemies : c'était comme un tonnerre lointain.

Puis, les cinq cents pièces de canon ont fait l'enfer au milieu duquel nous nous sommes élancés...

La nuit venait quand nous nous sommes établis sur les positions conquises. Toute cette nuit, je me suis employé activement pour assurer la sécurité de nos troupes, jusqu'alors peu éprouvées. J'avais à parcourir de vastes espaces nocturnes sur lesquels je rencontrais les morts et les blessés des deux partis. Mon cœur s'est penché sur tous, mais je ne pouvais avoir que des paroles pour leur détresse.

Au matin, nous avons été chassés avec des pertes sérieuses jusqu'à nos emplacements précédents, mais, le soir, nous avons de nouveau recommencé : nous avons tout repris de notre avance, et là encore, j'ai fait mon devoir.

Je me suis avancé et j'ai recueilli le sabre d'un officier qui se rendait, puis j'ai garni les emplacements à occuper. Le capitaine m'a gardé à sa disposition, et je lui ai fait le plan de notre emplacement. Il m'annonçait sa décision de me faire citer à l'ordre de l'armée, quand il a été tué sous mes yeux.

Enfin j'ai, sous le bombardement effroyable de trois jours,

organisé et maintenu la corvée de ravitaillement en cartouches, au cours de laquelle j'ai eu cinq hommes blessés.

Nos pertes sont effroyables; celles de l'ennemi, pires encore. Tu ne peux savoir, ma mère aimée, ce que l'homme peut faire contre l'homme. Voici cinq jours que mes souliers sont gras de cervelles humaines, que j'écrase des thorax, que je rencontre des entrailles. Les hommes mangent le peu qu'ils ont, accotés à des cadavres. Le régiment a été héroïque : nous n'avons plus d'officiers. Tous sont morts en braves. Deux bons amis, dont un charmant modèle à moi pour un de mes derniers portraits, sont tués. Ç'a été une de mes effroyables rencontres du soir. Cadavre blanc et magnifique sous la lune : je me suis reposé près de lui. Beauté des choses qui se réveillait en moi... Enfin, après cinq jours d'horreur qui nous ont coûté douze cents victimes, nous avons été retirés de ce lieu d'abomination.

Le régiment est cité à l'ordre de l'armée.

Chère mère, qui dira l'inouï de ce que j'ai pu voir, mais qui dira les certitudes que fait découvrir cette tempête ?

Devoir, effort.

28 février, en cantonnement.

Chère mère aimée et chère grand'mère aimée, je vous écris sortant du plus formidable cauchemar et venant de vivre des heures dantesques. Ce que Gustave Doré eut l'audace d'entrevoir à travers le texte de la *Divine Comédie* a été réalisé avec ce que la réalité peut accumuler de plus varié.

Au milieu des fatigues dont l'avantage est d'insensibiliser, j'ai pu goûter ce que nos tourments avaient de profitable.

Le 24 au soir, nous retournions à nos emplacements d'où l'on avait déjà tenté de faire disparaître le plus immonde. Seuls restaient encore, de place en place, des débris humains qui épousaient déjà l'apparence de la terre à laquelle ils retournaient.

Le temps était beau et froid, et la hauteur que nous avions conquise nous plaçait en plein ciel : les immensités n'étaient que lueurs. Celle d'en haut, brillante d'astres ; celle d'en bas, rouge d'incendie : l'affreux bombardement dont les Allemands nous accablent gaspillait ses feux d'artifice.

J'étais couché dans une excavation d'où je suivais la lune,

et je guettais le matin. Parfois un obus éboulait la terre sur moi et m'assourdissait, puis le calme retombait sur la terre gelée. J'ai payé cher, mais j'ai eu des instants de la solitude pleine de Dieu.

Je crois avoir tenté d'être le mieux adapté aux nécessités militaires, puisque, comme je te l'ai écrit, je suis proposé pour le grade de sergent et pour la citation. Mais, ma mère chérie, comme cette guerre est longue, vraiment trop longue pour des gens qui avaient une tâche indéniable à remplir! Ce que tu me dis des sympathies que je laisse à Paris me fait plaisir, mais ne me retirera-t-on donc pas pour une meilleure utilisation? Pourquoi suis-je ainsi sacrifié, quand tant d'autres qui ne me valent pas sont conservés? J'avais pourtant quelque chose de bon à faire sur terre... Enfin puisque Dieu ne veut pas éloigner ce calice, que sa volonté soit faite!

3 mars, au cantonnement.

Aujourd'hui, quatrième jour de repos, et, pour moi, presque de vacances. Des vacances un peu tristes, qui rappellent certains séjours à Marlotte. Journées passées en tentatives pour remédier à la fatigue physique et morale et meubler certains espaces de temps trop vides. Mais enfin des vacances, une halte, plutôt, qui permet de classer un peu les impressions dont la violence met en moi la confusion.

Je suis surtout abruti par le bruit des obus. Songe que du seul côté français il nous en est passé quarante mille sur la tête et, du côté allemand, à peu près autant, avec cette différence que les Allemands nous éclataient en plein dessus. Pour ma part, j'ai été, d'une seule fois, enterré par trois obus de 305, sans compter les innombrables shrapnells éclatés à proximité. C'est te dire que mon intellect est fortement ébranlé. Enfin je lis. Je viens de lire dans une revue un article de critique sur trois romans nouveaux, et cette lecture atténuait pour une bonne part les soucis de première ligne.

... Ce qui me reste de mieux épanoui est, peut-être, l'improvisation musicale. Ainsi, toute cette nuit, j'ai entendu les plus belles symphonies tout orchestrées, et je te dirai que cette

musique était redevable du meilleur d'elle-même à la grande musique allemande.

... Après telle révolution je ne puis que me laisser aller à la volupté de vivre encore un peu, et dans le furtif soleil de mars...

5 mars, 6e jour de cantonnement.

J'aurais voulu retrouver en moi l'extrême sensibilité d'avant ces épreuves pour te dire les couleurs et les aspects du drame que nous avons vécu. Pour l'instant, je suis encore dans un état d'engourdissement assez voluptueux en soi, mais qui obstrue un peu ma vision des choses et mes pressentiments de l'avenir. Je ne puis que faire effort pour me rattacher à la notion des choses éternelles et stables, et peut-être y parviendrai-je.

Pourtant, certains spectacles de ce champ dévasté contenaient un enseignement si beau, si noble et si concluant que je voudrais avec toi ressentir les admirables certitudes de ces jours-ci.

Comme la mort est harmonieuse dans la terre, et comme ce retour vers la substance maternelle se fait de façon admirable, si l'on compare la mesquinerie humaine des cérémonies funèbres! Hier encore, j'aurais pu croire que ces pauvres morts abandonnés étaient lésés, mais après avoir assisté à l'enterrement d'un officier à V... je trouve que la nature a bien plus de pitié que les hommes...

Oui vraiment, la mort du soldat est près des choses naturelles. C'est une horreur franche, et qui ne triche pas avec la violence universelle. J'ai passé maintes fois auprès de cadavres dont je pouvais observer le progressif enfouissement, et cette nouvelle vie était plus réconfortante que le froid et immuable aspect des tombes citadines.

Nous avons, de notre séjour en plein air, gagné une liberté de conception, une amplitude dans le geste et la pensée qui feront trouver les villes horribles et artificielles pour les survivants.

Chère mère, je t'écris mal des choses que j'avais ressenties superbement... Réfugions-nous dans la paix du printemps et le trésor de l'instant présent.

14 mars, dimanche matin,
dans la paix dominicale.

Chère mère chérie, tes bonnes et vivifiantes lettres m'arrivent enfin, après cette privation, rançon forcée du bonheur très réel que j'ai eu à me reposer ainsi. Le joli bourg se réveille dans les brumes de Meuse ; le ruisseau se presse sur les cailloux lavés. Tout a cet aspect précieux et modéré, amenuisé, qui est la caractéristique de cette région..

... Je lis un peu, mais je suis si fatigué par la dépense physique à laquelle on nous astreint, que je m'endors presque tout de suite. On nous fait faire force tranchées.

Chère maman, pour revenir à ces moments extraordinaires de fin février, je te redirai encore que j'en conserve le souvenir comme d'une expérience scientifique. J'avais conçu la violence sous une formule théorique et j'en avais deviné le rôle dans l'univers. Mais il ne m'avait été donné d'en voir l'effet pratique que par des exemples infiniment réduits.

Cette fois-ci, la manifestation de cette violence prenait une ampleur devant quoi mes facultés réceptives avaient à s'employer en totalité... Eh bien ! c'était une chose intéressante, et je dois te dire qu'en ces instants-là, je ne me suis jamais départi d'un esprit d'observation froide et impersonnelle. Ce que j'avais conservé d'individuel, c'était une certaine sensibilité optique qui m'a fait enregistrer certains décors dont le dramatique se composait spontanément de façon aussi « artistique » qu'en n'importe quelle combinaison humaine. Mais à l'ordinaire de ces minutes je n'ai jamais abandonné l'intention de « voir comment c'est ».

Je suis fort heureux de constater que l'ivresse du carnage n'eut point d'empire sur moi. Et je souhaite qu'il en demeure ainsi. Malheureusement ce contact avec la race allemande a gâté pour toujours mon opinion à son égard. Sans doute je ne puis prendre sur moi d'étouffer une sensibilité et un humanitarisme déplacés, quand ils me font, comme en cette occurence, la dupe d'un ennemi si fourbe, mais j'en arrive à tolérer ce qu'auparavant j'eusse considéré comme l'abomination et la négation de la vie.

J'ai vu le Français au combat. Il est terrible dans l'action et

magnanime après : voilà une phrase, un bien grand lieu commun sur lequel ont piétiné nos plus grands écrivains, comme le plus humble de nos écoliers : mon ex-intellectualisme décadent ne trouve rien d'autre à exprimer devant le spectacle que donne l'âme française.

14 mars 1915.

A madame de L...,

Ma mère m'a dit l'épreuve qui vient encore de vous frapper ; vraiment la vie accable lourdement certaines âmes. Je sais votre force et que vous n'avez que trop l'habitude de la douleur, mais comme j'aurais voulu que celle-ci vous fût épargnée ! Ma mère me disait bien le manque de nouvelles du colonel B... et elle s'inquiétait...

Pour nous, c'est la douleur des nôtres qui est notre seule appréhension. Mais il y a dans le spectacle du soldat qui tombe un enseignement de grandeur et d'éternité qui nous cuirasse et dont nous voudrions voir profiter ceux qui nous sont chers. Soyez sûre que l'exemple du colonel portera des fruits magnifiques. Je sais, pour l'avoir vu, l'héroïsme qui transfigure le soldat dont le chef est tombé.

Pour moi, les temps ont été fertiles en événements tragiques. J'ai vécu des heures violentes pendant lesquelles j'ai tâché de faire mon devoir.

J'ai vu tous mes chefs tomber et le régiment décimé. Il ne peut plus être question d'aucune attente humaine pour qui est dans la fournaise. Je me remets à Dieu lui demandant seulement de me maintenir dans un état d'esprit et de cœur qui me permette de goûter dans sa création tout ce que l'homme n'a pu enlaidir et voiler.

Le reste perd toute proportion.

15 mars (carte).

Chère mère aimée, je pense que, maintenant, tu sais la grâce qui m'a été accordée en allant à ce peloton. Quel que soit ce que Dieu me réserve ensuite, cette halte m'aura permis de me ressaisir, de me retrouver moi-même et de me préparer à toute acceptation. Je t'envoie mon amour et notre union en face de la Destinée.

17 mars.

Matin charmant. Soleil blanc qui s'enveloppe de brumes, arbres en silhouette sur les hauteurs, et le vaste espace dans la lumière. Période privilégiée. L'autre jour, lisant une vieille *Revue des Deux Mondes* de 1880, je suis entré dans un bel article comme on entre dans un noble palais aux voûtes somptueuses, aux parois richement décorées. C'était sur l'Égypte et signé George Perrot.

Hier, mon bataillon a quitté son cantonnement en alerte. Je suis obligé de rester pour mon instruction de sergent. Combien je suis reconnaissant de ce répit — laborieux, d'ailleurs — qui me laisse retrouver ce à quoi je tiens le plus, c'est-à-dire un esprit lucide et un cœur ouvert à la nature.

J'ai oublié de te dire que, l'autre fois, pendant la tempête, j'ai vu dans le soir les grues revenir. Une accalmie permettait d'entendre leur cri. Dire que voici déjà si longtemps que je les vis s'en aller ! Je me rappelle leur départ au commencement de l'hiver, et ce fut plus triste ensuite. Cette fois-ci, c'était pour moi comme la colombe de l'arche, non point que je me dissimulasse les dangers restant, mais ces ambassadeurs de l'air me rapportaient l'assurance plus visible du calme universel devant nos agitations.

Hier, c'étaient les oies sauvages qui pointaient vers le Nord. Elles prenaient dans le ciel de nombreuses formations, traçant ainsi des figures régulières ; elles ont disparu à l'horizon comme un ruban flottant.

Je suis extrêmement sensible à l'appréciation de M. C. J'ai toujours eu le goût des lettres, même enfant, et je regrette que l'éducation rompue que je me suis donnée présente autant de lacunes ; mais je conserve à travers toutes les vicissitudes la faculté de glaner à droite et à gauche les épis tombés. Naturellement, comme je n'escompte rien de l'avenir, je ne parle pas du désir de lui être présenté en des temps meilleurs — ceci n'est pas de notre ressort, pour l'instant.

J'ai écrit à madame L. C'est le dernier coup pour elle. Il est pour certaines destinées d'être la médaille où se frappent tous les signes de la douleur. L'adversité les a martelées de telle sorte qu'elles ne possèdent rien où puisse s'inscrire une

joie. Mais j'imagine que l'orientation si complète d'une vie vers la tristesse ne va pas sans la secrète compensation de sentir que l'on épuise tout le malheur; c'est quelque chose de marquer la limite de la détresse humaine. Ces destinées me font l'effet de sentinelles qui défendent les autres contre les entreprises d'un destin contraire.

... Tous les jours je vois une croix nouvelle au petit cimetière militaire. Et le triomphant printemps sur tout cela...

21 mars.

Chère grand'mère, comme les temps d'épreuve s'annoncent, je veux t'envoyer tout mon amour — je ne puis que cela. La situation exige probablement des sacrifices devant lesquels nous ne devons plus penser à tout ce qui nous tenait.

Prions seulement pour que la certitude du Beau et du Bien ne nous abandonne pas au milieu des souffrances.

25 mars.

Me voici de nouveau ramené à l'existence de terrier. J'ai trouvé l'emplacement que j'avais quitté le mois dernier...

... Ma compagnie a perdu beaucoup de monde du fait des torpilles aériennes. Ce sont des projectiles d'un mètre de haut et de vingt-sept centimètres de diamètre, dont la course suit une trajectoire extrêmement élevée et qui retombent verticalement, ce qui leur permet d'éclater dans les creux les plus défilés. Aussi vivons-nous à plusieurs mètres sous terre. Temps clément. Nous sortons la nuit pour faire des corvées.

. . . . . .

Je reprends ma lettre après un somme. Nous dormons tant que nous pouvons dans nos casemates. J'ai eu bien des pensées que la fatigue m'empêcha de formuler, mais je me souviens d'avoir évoqué Beethoven. J'ai juste son âge, quand il fut atteint par la souffrance, et je pensais à l'exemple admirable de telles énergies s'employant malgré l'obstacle. Pour lui, l'entrave dut paraître aussi définitive que celle d'à présent. Mais il fut vainqueur.

Pour moi Beethoven fut la plus magnifique traduction

humaine de la puissance créatrice. Je t'écris mal car je dors encore...

Comme tout fut aisé et adouci de bonté dans mon retour! Je quittai seul notre château et, passant devant une batterie d'artillerie, je fus de la part des sous-officiers l'objet de l'hospitalité la plus fraternelle. D'ailleurs l'artillerie aime le 106e qui la défend, et, de façon générale, nous inspirons une vive pitié à ces gens qui ne sont même pas exposés à la pluie.

Je termine court, t'aimant pour ton courage qui me soutient. Quoi qu'il arrive, j'aurai retrouvé la joie. D'abord la nuit d'arrivée fut si belle.

27 mars.

... Ce que l'on peut demander comme grâce, c'est d'épuiser tout ce que l'instant peut offrir de beau. Voilà une nouvelle manière de « vivre sa vie » que la littérature n'avait point prévue.

... Rien de nouveau sur notre hauteur que l'on continue d'organiser. Le beau temps facilite notre tâche. De temps à autre la pioche rencontre un pauvre mort que la guerre tourmente jusque dans la terre.

28 mars, sur les hauteurs : temps gris de dimanche bouleversé par le bombardement d'hier.

Nous voici de nouveau en pleine guerre. Une formidable attaque de notre parti vient de rééditer les carnages de la semaine dernière.

A vrai dire, ma compagnie, qui avait été hachée au précédent assaut, a été ménagée, cette fois-ci, et nous n'avons eu qu'à occuper un secteur de défense. Nous n'avons donc reçu que les éclaboussures du combat.

J'ai assisté, par le plus beau samedi de printemps, au lointain spectacle de la lutte, et j'ai vu la bête rampante que semble un bataillon s'avancer et se tordre sous les fumées d'obus. Ce sont les chasseurs à pied qui attaquent, malgré les mitrailleuses et le bombardement tant français qu'allemand. Ces braves gens ont accompli leur mission quand même, et ont ainsi compensé l'échec de la semaine dernière où notre attaque fut stérile.

Depuis l'autre mois, il m'est donné de vivre les lithographies de Raffet, avec cette différence que, au temps de Raffet, on pouvait être plus impunément témoin oculaire aux mêmes distances que moi, car les fusils portaient moins loin. Mais il y avait vraiment des choses belles, comme, par exemple, cette plaine immense vers laquelle plongent les falaises que nous occupons. Elle était scintillante des cent mille feux des éclatements. Et devant, les chasseurs grimpaient toujours...

4 avril, au soir.
Dimanche de Pâques.

Chère mère, nous voici de nouveau sous la garde de Dieu. Nous partons à deux heures pour la tempête. Chérie, je pense à toi, je pense à vous. Je vous aime et je vous confie toutes trois à la Providence. Que tout événement nous trouve prêts! En pleine force d'âme, c'est ma prière pour vous comme pour moi. Espoir quand même, mais, avant tout, sagesse et amour.

Je vous embrasse sans rien formuler d'autre. Toute ma pensée se concentre vers un devoir laborieux.

6 avril, midi.

Chère mère bien-aimée, à midi, nous voici sur l'extrême position d'attente. Je t'envoie tout mon amour. Quoi qu'il arrive, la vie aura eu de la beauté[1]. . . . . .

***

1. C'est dans le combat du lendemain, 7 avril, que disparut l'auteur de ces lettres.

L'ADOLESCENCE OUVRIÈRE

La commission permanente du Conseil supérieur du travail a formulé une série de vœux sur l'organisation de l'apprentissage et l'extension de l'obligation scolaire aux jeunes gens de moins de dix-huit ans, — qu'ils continuent leurs études, ou qu'ils soient occupés dans les établissements commerciaux ou industriels [1]. Au milieu des préoccupations de l'heure présente, ces vœux risquent de passer inaperçus du grand public. Il est pourtant nécessaire de ne pas perdre de vue la vie normale de la nation, et de penser à l'avenir que nous voulons lui assurer. Il ne faut pas qu'on puisse nous accuser de n'avoir pas su préparer la paix, comme on nous a accusés de n'avoir pas assez préparé la guerre.

Les questions qu'on a laissé sommeiller en temps de paix se réveillent plus pressantes et plus aiguës en temps de guerre, alors que les moyens de les résoudre sont infiniment plus restreints, et révèlent les lacunes de l'organisation sociale. La grande secousse de la guerre ouvre les plaies cachées. Cette réflexion s'est imposée à moi lorsque, voulant comme tant d'autres essayer de faire œuvre utile, alors que chômaient les occupations professionnelles, j'ai songé à venir en aide dans mon quartier à ces jeunes gens que l'école ne reçoit plus, que

1. Voir *le Temps* des 29 novembre et 24 décembre 1914.

le régiment n'appelle pas encore, que la boutique ou l'atelier fermés ne pouvaient utiliser. J'ai dû alors me demander : « Qu'a-t-on fait pour les jeunes gens de la classe ouvrière, entre treize et dix-huit ans, quand on en avait le loisir et la faculté? Que peut-on faire aujourd'hui? »

Ce qu'on a fait, hélas, c'est à peu près néant. L'enfant de la bourgeoisie, lui, continue ses études et il en atteint le terme pour entrer dans une carrière vers vingt-quatre ans au plus tôt, et souvent plus tard. Le programme de sa jeunesse est précis et rempli. Pendant ce temps, que devient l'enfant de l'ouvrier, du petit employé? C'est à lui surtout que ces années d'adolescence sont dangereuses, pour beaucoup de raisons qu'on devine assez, mais dont la plus triste est que son foyer est le plus souvent désert pendant la journée, et qu'il n'y trouve ni la société, ni le réconfort, ni les distractions qui le lui feraient préférer à la rue. « On s'ennuie chez nous, on est tout seul », me disait, dans un patronage, un enfant à qui je croyais faire plaisir en lui permettant de retourner à la maison. Ce mot, dans sa naïveté, n'est-ce pas tout un problème social? Le bon emploi de ces années d'adolescence n'est pas moins désirable pour le futur ouvrier que pour le jeune bourgeois.

Que sait-il, en sortant de l'école primaire, de ce qu'il lui faudra savoir pour remplir sa tâche professionnelle, ou pour satisfaire à ses devoirs de citoyen? Et quels moyens lui offrons-nous d'acquérir cette double éducation préalable, si nécessaire, et, par là, d'échapper aux tentations de la rue, ou aux effets corrupteurs de l'oisiveté? L'école primaire supérieure payante ne s'ouvre qu'à un nombre restreint de jeunes gens qui peuvent attendre quelques années avant de « gagner », et la préparation professionnelle y est très limitée. Les écoles professionnelles municipales, telles que Diderot, Boulle, Estienne rendent sans doute de très précieux services et contribuent à maintenir le niveau et la qualité du travail français dans certaines industries. Mais elles ne s'adressent encore qu'à une très petite élite, et il faut ajouter qu'un élève y coûte très cher. Sans méconnaître les efforts qui ont été faits, ni le mérite des œuvres post-scolaires ou des œuvres d'apprentissage, il faut répéter que notre pays est resté dans un état d'infériorité

déplorable par rapport à presque tous les pays voisins et concurrents.

La question est complexe, mais nous ne voulons pas en séparer ici les divers éléments, parce que justement, à notre avis, on fera fausse route si l'on ne cherche une solution où, dans l'harmonie et les proportions voulues, la part soit faite à l'éducation morale, à l'éducation intellectuelle, à l'éducation physique et à l'éducation professionnelle. Certaines des œuvres que nous avons étudiées méconnaissent cette nécessité, et par un excès de zèle pour la préparation professionnelle, pour l'apprentissage, oublient trop qu'un enfant de quatorze ans ne peut être asservi à l'atelier huit ou neuf heures par jour et que son corps comme son esprit ont besoin de plus de liberté et d'une autre discipline. Sans doute, la régularité du travail est par elle-même bienfaisante ; mais elle peut aussi être oppressive pour un corps et pour une âme en pleine période de formation. Sans doute encore, c'est en accroissant sa valeur technique que l'ouvrier assure le mieux son indépendance. Mais cela même, il faut qu'il soit assez cultivé moralement pour le comprendre, et une démocratie, surtout une démocratie qui veut rester bien française, ne requiert pas seulement des techniciens qui soient des machines productives et bien réglées, mais des citoyens capables de participer à toute la vie de la nation.

Si donc nous avons surtout envisagé ici la question de l'apprentissage, c'est parce qu'elle est à la fois centrale et plus simple, et aussi parce que c'est sur ce point que dès longtemps l'attention publique a été appelée, que même quelques efforts, si insuffisants qu'ils soient, ont été tentés. C'est donc sur ce terrain que nous pouvons trouver les expériences les plus précises, et peut-être les organes les plus immédiatement disponibles ; c'est de ce côté aussi que les besoins vont être les plus impérieux et seront le plus facilement sentis.

La question est morale et sociale avant tout. Il s'agit de savoir si la jeunesse de notre pays, à l'exception d'une minorité aisée, sera laissée sans la culture appropriée à ses besoins et à ceux de la nation elle-même. Les mêmes principes qui ont impérieusement commandé à la démocratie l'établisse-

ment de l'instruction primaire gratuite et obligatoire ne doivent-ils pas, tandis qu'on se plaint déjà de leur insuffisante observation, être étendus bien au delà des bornes où leur application se trouve aujourd'hui confinée? La nation qui réclame l'enfant jusqu'à douze ans pour lui offrir, ou plutôt pour lui imposer un minimum d'instruction qu'elle juge indispensable, qui réclame ensuite le jeune homme à vingt ans pour la caserne et la défense du pays, peut-elle continuer à ignorer, comme elle semble le faire aujourd'hui, ce qu'il devient dans l'intervalle, c'est-à-dire pendant les années à la fois les plus dangereuses, les plus décisives et les plus fécondes de sa vie? Va-t-elle le laisser à l'abandon, livré à toutes les influences malsaines, sans refuge, sans guide, sans discipline, privé de tout milieu où il puisse développer ses facultés physiques et morales, révéler ses aptitudes pratiques et les cultiver?

Ce n'est qu'au second plan que la question est économique, mais il faut reconnaître que l'heure présente la rend sous cet aspect particulièrement grave et urgente. Depuis longtemps la crise de l'apprentissage est le thème d'abondantes doléances dans le monde industriel. Les causes en sont multiples ; beaucoup d'entre elles sont d'ordre moral. Toute une éducation sociale est à faire pour les parents, d'abord ; les parents ont hâte de voir l'enfant gagner, et trop souvent leur idéal est de lui trouver une place de facteur télégraphiste, de groom ou de chasseur dans un grand restaurant, métiers où la valeur humaine de l'enfant ne s'accroît guère. Éducation pour les patrons aussi : le patron est pressé de tirer de l'apprenti un bénéfice sans se soucier de lui enseigner réellement le métier. Éducation pour le législateur : les lois sur le travail de l'enfance, sur les accidents du travail et la responsabilité patronale, avec des intentions excellentes, ont gêné inutilement bien des initiatives, et, tout en empêchant l'enfant de prendre une part dans le travail industriel réel, n'ont pas pourvu à lui procurer les moyens de s'y préparer, et de forger pour un jour devenir forgeron. Enfin les préjugés subsistent, plus forts qu'on ne croit, même dans les milieux ouvriers, contre la dignité du travail manuel, parce que la classe privilégiée, où l'ouvrier aspire à entrer, est exempte de cette sorte de travail et ne lui témoigne pas une estime ni un respect suffi-

sants. Il va pourtant falloir songer, et cela, dès maintenant, à l'avenir économique du pays. Tandis que nos soldats livrent l'héroïque combat, il faut que ceux qui restent au foyer pensent à l'énorme tâche qui nous incombe, si nous voulons que cette victoire, que nous entrevoyons si féconde en résultats moraux, ne reste pas matériellement stérile. Alors qu'elle aura coûté tant d'existences, épuisé tant de forces vives, dissipé tant de richesses, il faudra non seulement relever les ruines, mais rétablir la France dans une situation économique digne d'elle, lui reconquérir la place qu'avant la guerre elle avait perdue. Notre résolution bien arrêtée d'évincer de notre sol les produits et la main-d'œuvre germaniques nous impose des efforts énormes. La guerre, en arrêtant le commerce allemand, et, qui plus est, en lui faisant perdre tant de sympathies dans le monde civilisé, a virtuellement ouvert une succession à laquelle nous devons avoir une part que nous aurons assez chèrement méritée. Nos actifs et tenaces alliés se préparent avec une remarquable décision à recueillir la leur et leur conquête économique est déjà commencée.

La belle unanimité dont la France a donné le réconfortant spectacle, souhaitons qu'elle se retrouve ici. Plus de ces rivalités que nous ne connaissons que trop, et dont nous regrettons d'avoir vu des exemples jusque dans les jours présents, entre les différents services, plus de ces conflits, ni de ces disputes d'influence et d'autorité entre le « Commerce », le « Travail », « l'Instruction publique ». Les entreprises les plus utiles, les initiatives les plus heureuses sont entravées par ces mesquines jalousies bureaucratiques. Le pays mesurera la valeur d'un ministère aux services réellement rendus, et non pas à l'extension de ses bureaux et au nombre des fonctionnaires qu'il alimente. Lorsque, pour l'Allemagne agrandie et enrichie de l'or français, Bismarck voulut tirer de ses victoires tout le profit économique sans lequel la gloire eût paru vaine à son réalisme, un de ses premiers soins fut de soumettre à ses directions le ministère du Commerce et celui de l'Instruction. Le mot d'ordre fut donné partout de pousser la jeunesse vers le commerce et l'industrie. On sait le prodigieux essor économique qui s'ensuivit. Certes, il a dépassé le but, et d'une nation qu'on avait cru promise à des destinées tout opposées,

il a contribué à faire la nation la plus bassement matérialiste que l'histoire ait connue. Il ne s'agit pas de contester chez nous aux études désintéressées la place qui leur est due ; elles entretiennent l'inspiration idéaliste qui se manifeste dans cette crise de la vie nationale : car nous savons que nous ne combattons pas seulement pour l'existence ou pour des intérêts nationaux égoïstes, mais pour de hauts principes de justice et de civilisation ; la Patrie et l'Humanité s'associent et se confirment l'une l'autre dans notre âme. Mais enfin, il est nécessaire aussi de vouloir cette prospérité économique sans laquelle un pays comme le nôtre ne saurait tenir son rang dans le monde moderne, ni, comme nous ne le savons que trop, maintenir son entière indépendance. Nos ennemis n'ont-ils pas constamment invoqué leur fécondité et leur productivité pour réclamer, au nom de leurs besoins, ce qu'ils ne pouvaient obtenir au nom du droit? Je ne veux pas examiner ce que vaut l'argument ; mais, de toute manière, il vaut mieux que nous le leur enlevions. Notre dignité comme notre sécurité ne peut qu'y gagner.

*
* *

Ce double problème, moral et économique, de l'adolescence ouvrière, il faut reconnaître que notre démocratie, à laquelle il s'impose depuis si longtemps d'une manière impérieuse, n'a pas su le résoudre, ni même s'y appliquer avec assez de conviction et de persévérance. La France vient de répondre par une magnifique paix intérieure à l'agression étrangère, et cette belle unanimité, cette ardente solidarité de tous les partis et de toutes les classes a été la première déception de ses ennemis. L'heure est propice à des confessions qu'on ne prendra pas pour des récriminations de parti, et à d'énergiques résolutions qui ne pourront passer pour des surenchères politiques. Le salut et le bien du pays occupent seuls nos esprits. Avouons donc que la République a failli sur ce point à ses principes, et, du même coup, a négligé ses intérêts politiques eux-mêmes, parce que le parti qui avait su donner à la France l'instruction primaire obligatoire, laissait à d'autres le champ libre sur le terrain qu'il avait négligé.

On oublie trop, écrivait en 1908 M. Buisson, que la grande charte de l'enseignement populaire a été écrite par la Révolution française en termes souvent si hardis et qui devançaient les temps de si loin qu'on ne les comprit pas toujours. Or, parmi les nombreux plans d'éducation nationale qui se succédèrent de 1789 à la fin de la Convention, aucun, peut-on dire, n'envisage l'enseignement primaire ni comme devant suffire au peuple, ni comme devant s'arrêter à l'enfance. Tous en prévoient la continuation sous diverses formes au profit des adolescents et des adultes. D'autre part, depuis que l'Encyclopédie avait remis en honneur les arts et métiers, depuis que Diderot avait écrit : « Les artisans se sont vus méprisables parce qu'on les a méprisés ; apprenons-leur à mieux penser d'eux-mêmes », tous les auteurs de réformes s'ingéniaient à faire une place au travail manuel dans l'éducation publique. La Constitution de l'an III, œuvre de la fraction la plus modérée du parti révolutionnaire, contenait cette étonnante disposition : « Art. 16. — Les jeunes gens ne peuvent être inscrits sur les registres civiques, s'ils ne prouvent qu'ils savent lire, écrire, et *exercer une profession mécanique* (les opérations manuelles de l'agriculture appartiennent aux professions mécaniques). »

Et M. F. Buisson cite encore ces paroles significatives de J. Ferry :

Apprendre dès l'école primaire au fils de l'ouvrier le travail du fer et du bois, c'est le mettre en état, quand il sera à l'âge d'homme de choisir sa profession en connaissance de cause, c'est lui fournir le moyen d'échapper à cette spécialisation à outrance qui abaisse et asservit l'ouvrier.

Il est pénible de constater qu'après avoir su si bien tracer la voie, nous ayons été si lents à la suivre. Il serait trop pénible, à l'heure présente, de reprendre la comparaison qu'instituait le rapport de M. Buisson, entre l'œuvre qu'a su accomplir l'Allemagne dans ce domaine et ce que nous avons fait en France. Contentons-nous de citer quelques mots de ses conclusions :

Nous sommes en Europe (avec l'Espagne et l'Italie) le peuple qui a le plus misérablement écourté la scolarité enfantine. Elle dure partout jusqu'à l'âge de quatorze ans. Nos lois la bornent à treize ans, à onze ans même pour les enfants qui ont le malheur d'être bien doués. Nos mœurs l'abrègent encore en fait... Nous sommes le peuple qui applique le moins sérieusement la loi sur l'obligation. Les sanctions prévues sont tombées en désuétude... Nous sommes le peuple qui fait le moins pour l'instruction complémentaire et professionnelle de la

masse des populations. Partout ailleurs, aujourd'hui, l'enfant du peuple, s'il ne peut entrer dans une école technique, est assuré au moins de recevoir jusqu'à seize ou dix-huit ans, avec la sanction de la loi, un minimum d'éducation professionnelle qui, fortifiant à la fois l'apprentissage par l'école et l'école par l'apprentissage, le fait échapper à la condition précaire d'éternel manœuvre. Chez nous, c'est à peine si une instruction semblable atteint trente mille enfants sur six cent mille qui en auraient besoin.

Nous ne pouvons guère songer à rechercher ici, ni à exposer une solution d'ensemble. Nous voudrions seulement faire connaître un certain nombre de tentatives qui ont été faites pour trouver cette solution. Elles peuvent être considérées comme autant d'expériences utiles à consulter en vue d'une organisation future.

Une telle organisation devra sans doute, pour une bonne part, être l'œuvre des pouvoirs publics, ne serait-ce que parce qu'elle comportera une prolongation et un développement de l'obligation scolaire, et parce que le patronat n'est pas toujours ou ne se sent pas assez directement intéressé à faire l'éducation de l'apprenti. Mais il faudra tenir grand compte des initiatives privées, et souhaiter que l'exemple donné par quelques fondations utiles soit contagieux.

*
* *

Un des exemples les plus encourageants a été donné dans le XIIIe arrondissement. Il existe, dans chaque mairie, de par la loi de 1892, un comité de patronage des apprentis, mais, dans la plupart des cas, ce comité est resté inactif. Au XIIIe, au contraire, le Comité, sollicité par M. F. Buisson, s'est mis sérieusement à l'œuvre, sous l'active impulsion de son président, M. le maire Guérineau, et de son secrétaire général, M. l'ingénieur Quillard. Le concours d'industriels, petits ou grands, a été obtenu. Au nombre de vingt-sept, ils ont accueilli environ cent quatre-vingts jeunes gens, et accepté la charge de leur enseigner leur métier. Les jeunes filles ne sont pas oubliées : dix maisons en reçoivent environ quatre-vingts, pour la couture et l'enseignement ménager. Dans la plupart des cas, le patron qui reçoit les apprentis fournit le contremaître chargé de les guider. Dans six cas seulement, il a fallu que

le comité en fit lui-même les frais[1]. Les apprentis sont tenus comme de véritables ouvriers, huit heures par jour. Les ateliers sont attentivement inspectés par les délégués du comité. Il est à noter qu'on est plus satisfait des plus jeunes apprentis; les grands, ceux de seize à dix-huit ans, dont beaucoup ont déjà commencé à gagner, sont moins dociles, et se résignent plus difficilement à se mettre à l'apprentissage. Le comité avait compté sur la ressource que lui paraissaient offrir les ateliers de certaines écoles publiques, alors inutiles et inoccupés; et il avait offert, si l'administration les mettait à sa disposition, de prendre à sa charge les frais de contremaître et de matériaux. Mais il a essuyé un refus dont les raisons nous échappent. Ne pourrait-on attendre des pouvoirs publics un peu moins de rigueur dans l'application de règles qui sont faites pour la vie normale, et de la bonne volonté envers les particuliers qui cherchent simplement à servir l'intérêt commun, sans qu'il en coûte rien à l'État ni à la Ville?

Le XXe arrondissement aussi, sous l'impulsion de son maire, M. Karcher, a fait une expérience analogue, mais sans se préoccuper exclusivement de l'apprentissage. Sept ou huit ateliers reçoivent des jeunes gens. Divers cours et conférences, entre autres un cours de dessin, en attirent et en retiennent beaucoup. Le programme comporte des marches, des exercices physiques, des distractions diverses. Il s'agit surtout de soustraire la jeunesse au désœuvrement et à la rue. Mille quatre cents enfants et jeunes gens environ sont inscrits dans ces diverses organisations.

A côté de ces solutions improvisées sous la pression de la nécessité, voici une œuvre fondée depuis plusieurs années déjà, et qui s'inspire de principes pédagogiques précis : c'est l'atelier de préapprentissage de la rue des Épinettes, organisé en 1906 par l'initiative de M. Kula. Tandis que les apprentis du XIIIe se forment dans de véritables ateliers, nous sommes ici en présence d'une école de travail manuel où les apprentis ne sont en contact qu'avec des apprentis, et non pas mêlés aux ouvriers adultes ; des maîtres appointés les

1. Cet article était écrit au mois de décembre dernier; depuis l'œuvre s'est développée de la manière la plus satisfaisante.

guident, et non un patron qui pourrait être tenté de tirer profit de leur travail. C'est une école, mais une école où l'on n'apprend qu'en mettant la main à la besogne. Et c'est une école de préapprentissage, c'est-à-dire qu'elle ne prépare pas à un métier spécial et défini, mais fournit les notions techniques qui permettront au préapprenti de choisir ultérieurement son métier. Les fondateurs et les directeurs de cette belle institution, qui sont principalement des architectes et des entrepreneurs du bâtiment, et par conséquent utilisent un grand nombre de corps de métiers divers, n'ont pas voulu d'une hâtive spécialisation ; ils ont pensé que l'apprentissage d'un métier particulier doit être précédé par le développement de certaines aptitudes générales de la main et de l'œil, par l'acquisition de certaines connaissances, par des expériences portant sur la matière et ses propriétés. C'est comme l'enseignement secondaire du travailleur manuel. Il convient à merveille aux années qui suivent la sortie de l'école primaire.

La matière de ce préapprentissage est empruntée au travail du fer, accessoirement à celui du bois, mais surtout à celui de la ferblanterie. M. Kula considère ce dernier travail comme un *métier-type*, en raison de la place qu'il donne à la géométrie, au tracé, et à la descriptive, dont les abords, souvent jugés si rébarbatifs par les jeunes gens, sont rendus ici accessibles grâce à l'immédiate application qui en est faite.

La durée normale des études est de deux ans. Soixante à quatre-vingts jeunes gens peuvent trouver place dans les ateliers. Nous avons pris le plus vif plaisir à visiter cette installation vaste, commode, hygiénique, et à admirer l'habileté rapidement acquise par les apprentis. Les familles constatent par expérience le prix de cet enseignement technique, qui permet aux jeunes gens sortis de l'atelier des Épinettes de trouver un placement plus aisé et plus avantageux. On me citait le cas d'un ouvrier, père de neuf enfants et réduit au modique salaire d'un homme de peine, qui, voyant ses aînés se faire de bonnes situations grâce à cette préparation, a tenu à la donner à tous ses garçons.

Mais l'atelier des Épinettes a demandé à ses fondateurs de lourds sacrifices. C'est une œuvre entièrement désintéressée,

qui n'a reçu qu'assez tardivement une aide officielle, une subvention de 5 000 francs de la Ville de Paris, alors que les frais se montent à près de 20 000 francs. Les directeurs de l'institution n'estiment cependant pas que l'État doive en pareille matière se substituer à l'initiative privée, et croient préférable le régime intermédiaire de la subvention ; l'un d'eux me disait (je n'ai pas vérifié le chiffre) qu'un élève de l'école Estienne revenait à 14 000 francs ! Il appartiendrait assurément aux grandes corporations de métiers d'imiter et d'étendre l'exemple si remarquable donné par M. Kula et ses amis aux Épinettes. C'est leur évident intérêt.

Cet intérêt a été bien compris par quelques grands industriels qui ont annexé à leurs ateliers une véritable école professionnelle. C'est une solution du problème entièrement différente de la précédente, puisqu'il s'agit d'une entreprise patronale, inspirée, au moins en partie, par le désir de se préparer à elle-même un personnel exercé, et puisque l'apprentissage y est immédiatement spécialisé. Comme exemple d'une institution de ce type, nous pouvons citer l'école professionnelle fondée par la maison des Jumelles Lemaire, dont le directeur, M. Baille, a bien voulu nous recevoir et nous documenter. C'est une fondation déjà bien ancienne, puisqu'elle date de 1860, et fut encouragée par Victor Duruy. L'école est située à Villeneuve-Saint-Georges. Elle garde ses élèves quatre ans. Ils se partagent en deux sections, dont l'une s'occupe du travail du métal, et l'autre de la partie optique. C'est donc la spécialisation poussée à fond. L'apprenti est interne et soumis à un régime semblable à celui de tout internat scolaire, non sans sévérité. L'apprenti doit faire un stage d'essai de deux mois. D'assez bonne heure il peut, si son travail est satisfaisant, commencer à recevoir des gratifications. Vers la fin de son apprentissage, il commence à gagner un véritable salaire, tout en produisant au profit de la maison un travail utile. La maison obtient l'appréciable avantage d'être toujours assurée de trouver un personnel d'élite et attaché au patron ; de son côté, l'apprenti qui a fait preuve de sérieuses qualités techniques et morales, est toujours assuré de trouver une bonne situation, car la maison réserve les meilleures places à ses bons élèves.

C'est à ce même type d'institution qu'appartient l'école de dessin créée par E. Gallé, de Nancy, auprès de sa célèbre cristallerie artistique Là aussi la maison s'assure un personnel d'élite pour un travail très spécial et qui exige une préparation particulièrement délicate. Nous avons été émerveillé, lorsque nous avons eu la bonne fortune de visiter ces ateliers, sous la conduite du gend e d'E. Gallé, le distingué professeur Perdrizet, de voir avec quelle conscience, avec quelle méthode attentive et intelligente on apprend aux jeunes gens à observer, à étudier, à reproduire d'après nature, jusque dans les moindres détails de leur structure, les fleurs, les plantes, les arbres qui serviront de sujets à l'ornementation. C'est une véritable école d'art, et une école de probité artistique dont le fondateur a doté la noble cité lorraine, doublement sauvée de la souillure allemande et par le goût et par les armes.

Les institutions de ce dernier type auront toujours un caractère exceptionnel. Rares sont les établissements assez importants pour fonder et entretenir leurs propres écoles d'apprentissage; ils ne le feront vraisemblablement que si leur production a un caractère très spécial, en sorte qu'ils aient peu de chances de trouver sur le marché du travail la main-d'œuvre qui leur est nécessaire. Mais, pour les besoins les plus généraux de l'industrie, il faudra toujours compter sur des institutions distinctes de préapprentissage et d'apprentissage. C'est pourquoi aussi il est difficile d'admettre que l'initiative privée suffise à tout en pareille matière.

Puisque nous avons commencé en exprimant le regret que les pouvoirs publics aient si peu contribué jusqu'ici à la solution du problème, il n'est que juste de terminer en mentionnant les ateliers d'apprentissage fondés et entretenus par la Ville de Paris. Il en existe quatre ou cinq, où sont enseignés les travaux de chaudronnerie et fer-blanc, de menuiserie et ébénisterie, du fer et de la mécanique. Nous avons visité ce dernier qui est annexé à l'école publique de la rue du Pré-Saint-Gervais. Trente apprentis y trouvent place et y font deux ans d'études. Nous avons pu constater que, sous une direction très précise et très méthodique, qui tient une comptabilité exacte du temps passé à chaque travail, les jeunes gens arrivent à des résultats vraiment remarquables. Ils sortent de là bons

mécaniciens-ajusteurs, ils arrivent à se faire, après trois ans, de meilleurs salaires que les apprentis qui ont fait le même temps chez un patron. Les jeunes gens, reçus seulement à partir de treize ans, travaillent à l'atelier tous les jours, sauf le dimanche et le jeudi après-midi ; mais le dessin alterne avec le travail du fer, et l'on évite ainsi l'excès de fatigue. La machine-outil n'est pas exclue ici, comme elle l'est aux Épinettes, où il est de principe que tout soit fait à la main. Les jeunes gens apprennent à user de la fraiseuse, de la raboteuse, du tour automatique ; ils préparent même, forgent et trempent une partie des outils utilisés par ces machines. Étant donnée la place que fait à la machine l'industrie moderne, et même la plus modeste, c'est aussi une partie de l'apprentissage normal de l'ouvrier que d'apprendre à l'utiliser, à la diriger, à la régler, à la réparer.

Nous ne ferons que mentionner pour mémoire les cours de demi-temps ainsi que les cours techniques du soir, destinés aux jeunes gens déjà en place.

***

Quelles que soient les solutions adoptées, et l'on voit qu'elles peuvent être assez diverses, elles devront répondre à certaines exigences générales et communes qu'imposent les fins morales et sociales poursuivies.

Au premier plan il faut placer le principe de l'obligation. Nous n'admettons plus que, sous prétexte de liberté, l'enfant puisse être privé d'un minimum d'instruction ; et presque tous les États civilisés, même de fort peu démocratiques, se sont rangés à ce principe, et ont sanctionné plus sévèrement que nous-mêmes cette obligation. C'est qu'elle est établie, moins dans l'intérêt de l'enfant ou de la famille, dont trop souvent elle rencontre la résistance, que dans l'intérêt du pays. C'est pourquoi aussi elle correspond, du côté de l'État, à l'obligation logique et corrélative de fournir, au moins en partie, les moyens de remplir le devoir ainsi imposé aux citoyens. Encore une mainmise de l'État, dira-t-on. Mais il ne s'agit pas d'établir un monopole. De même que, si l'obligation scolaire a imposé à l'Etat la nécessité d'entretenir des

écoles publiques, les écoles privées subsistent, de même subsisteront les institutions libres d'apprentissage. Il est à souhaiter qu'elles se multiplient. Mais qui peut assurer que l'intérêt privé suffise à provoquer et à soutenir de telles fondations? Elles sont rarement rémunératrices. En tout cas, il faut à l'État la certitude que l'enfant reçoit de quelque manière l'instruction post-scolaire et la préparation professionnelle dont il a besoin et à laquelle il a *droit*. Dès longtemps d'ailleurs, un projet de loi déposé par M. Dubief et rapporté par M. Astier, prévoyait l'organisation de l'enseignement technique et en particulier l'institution de cours professionnels obligatoires. Dans les vœux que nous avons rappelés au début, la commission permanente du Conseil supérieur du travail, sans se prononcer explicitement sur le principe de l'obligation légale, insiste cependant pour que tout jeune homme de moins de dix-huit ans soit occupé par la continuation de ses études, ou par un emploi dans un établissement commercial ou industriel, ou par des cours professionnels; elle prévoit certaines sanctions (privation de la majoration de cinquante centimes prévue dans les secours de chômage) contre les parents dont l'enfant, par leur faute, ne suit ni les cours de l'école, ni des cours d'apprentissage. Il faudrait qu'il fût entendu que, à moins d'infirmité physique ou mentale, l'*adolescent n'aura pas droit à l'oisiveté*, et que, dès lors, l'État n'a pas non plus le droit de se désintéresser de lui.

Voici un autre principe de grande importance : la préparation professionnelle doit laisser une place suffisante à l'éducation physique et à l'instruction générale. J'ai été choqué, je l'avoue, de constater au cours de mon enquête, que, là où l'on a su donner au problème de l'apprentissage une solution intéressante, on a trop souvent méconnu ces autres parties de l'éducation, également nécessaires. On a cloîtré des enfants de treize ans dans l'atelier, à raison de huit ou neuf heures par jour, comme on fait pour l'ouvrier adulte. Or, même pour l'adulte, on est arrivé à cette conviction que le métier ne doit pas l'absorber entièrement, qu'il doit lui laisser le temps d'être un homme, et l'on a énoncé pour cette raison la règle des « trois-huit ». A plus forte raison doit-on ménager l'adolescent. Il n'est pas de force à supporter le travail prolongé. Il a, d'autre

part, besoin d'exercices en plein air, que ne peuvent remplacer les mouvements monotones et limités du métier, dans l'atmosphère confinée et souvent viciée de l'atelier. Le souci de l'éducation physique a fait en ces dernières années un progrès considérable. De puissantes associations sportives et athlétiques ont donné une vigoureuse impulsion à la culture corporelle, et déjà une amélioration a été constatée par le recrutement militaire dans la valeur physique de nos hommes. Mais il reste encore beaucoup à faire, et surtout pour l'adolescence ouvrière.

Quant à la culture intellectuelle et morale, comment pourrait-on la croire achevée chez un enfant de treize ans? Elle arrive justement au tournant décisif. Quiconque a vu de près les choses de l'école déplore l'insuffisance et le caractère précaire des résultats obtenus par notre courte scolarité primaire, pour l'éducation du futur citoyen d'un pays libre et démocratique. D'autre part, pour former simplement un ouvrier débrouillard, non enchaîné aux routines de son métier, et capable de l'adapter à la diversité des problèmes pratiques, un certain développement intellectuel, certaines connaissances générales sont nécessaires. On est étonné de voir combien, faute de certaines notions géométriques ou mécaniques, faute d'une certaine intuition des propriétés de la matière, la pratique ouvrière est souvent fautive et maladroite, combien fréquemment les objets livrés par la fabrication courante ont besoin d'être remaniés, réajustés, perfectionnés, pour fournir un bon service. L'inintelligence de la fabrication commune frappera quiconque y portera son attention avec quelque sens de la technique. L'étonnante ingéniosité de l'industrie américaine, si habile à économiser la main-d'œuvre et à trouver des solutions simples et élégantes dans tous les problèmes de la petite mécanique, peut servir de point de comparaison.

Il faudra donc apporter des vues larges à l'éducation de l'adolescence ouvrière. Pendant longtemps, dans l'éducation des fils de la bourgeoisie, on a trop oublié le corps au profit de l'intelligence. On y oublie trop encore la main, cette main dont on a dit qu'elle a fait l'intelligence de l'homme. Il ne faut pas qu'inversement, dans l'éducation du fils de l'ouvrier,

on oublie, au profit du seul métier et du seul apprentissage, les droits du corps et ceux de l'esprit. Et en faisant droit ainsi, non seulement à tout homme, mais à tout l'homme, — tout en adaptant les principes généraux d'une éducation complète aux destinées de chacun et à la diversité des fonctions sociales — on aura contribué à rapprocher des distances encore excessives et à étendre des sympathies encore trop cloisonnées.

GUSTAVE BELOT

LES ALLEMANDS EN 1870

D'APRÈS UN TÉMOIGNAGE BELGE

Les Allemands, par l'usage systématique du terrorisme militaire, ont abandonné les formes traditionnelles de la guerre telle que se la faisaient jusqu'à présent les peuples civilisés. Le monde entier a l'impression de se trouver devant une effroyable nouveauté. Cette impression est si forte, que pour mieux marquer la férocité des Allemands de 1914, on en vient à lui opposer l'humanité, la correction, l'impeccable tenue, voire même la courtoisie des Allemands de 1870. C'est ainsi que le directeur de la *Gazette de Lausanne* (l'un des journaux suisses les plus favorables à la cause des alliés), le colonel Sécrétan, après avoir lu le rapport officiel français sur les cruautés allemandes, déplore que les troupes impériales n'aient pas conservé « les fières traditions de 1870 » ; jamais, ajoute-t-il, en parlant de cette guerre qu'il a spécialement étudiée, jamais une grande guerre d'invasion ne « fut menée en territoire ennemi par une armée de plus d'un million d'hommes, avec plus d'ordre et plus de discipline », jamais les « horreurs de la guerre » ne furent plus réduites.

Ce qu'on a appelé *le crime de Bazeilles* n'était pas un crime : Bazeilles, situé en plein champ de bataille, pris et repris par les combattants,... ne pouvait sortir indemne de cette sanglante mêlée... J'ai vu le procès fait aux Allemands pour avoir fusillé les *francs-tireurs* de l'époque ; j'ai dû reconnaître que, dans un très grand nombre de cas, la répression n'avait pas excédé le droit de la guerre... J'ai entendu

parler des *pendules* expédiées de France en Allemagne par des soldats pillards, et je me suis rendu compte que, dans une armée nombreuse, il y a toujours et partout des mauvais soldats.

Et l'on s'étonne que quarante-quatre ans de militarisme aient pu abaisser un grand peuple à l'actuel degré de barbarie.

Le contraste est-il donc si fort entre les compagnons d'armes de Guillaume Ier et ceux de son petit-fils? Ne sont-ils pas de la même race? N'ont-ils pas reçu la même éducation? Et n'est-il pas exagéré de faire de leur guerre de 1870 une guerre humanitaire, une sorte de guerre-modèle à l'usage des futurs congrès de la Haye? Nous savons, nous autres Français, qu'ils ont été durs avec excès. Mais, avouons-le, nous ne pourrions donner d'exemples; nous serions embarrassés pour préciser une accusation. Le nom de Bazeilles, pour beaucoup d'entre nous, n'évoque guère, reproduit sur une couverture de cahier d'enfant, qu'un tableau de bataille, *les Dernières Cartouches*. Les étrangers admireront que dans l'éducation des petits vaincus, il y ait eu si peu de place pour la haine et pour la vengeance [1].

Il faut donc recourir aux témoignages de l'époque, et pour cela ouvrir la classique bibliographie du général Palat [2], au chapitre : *Atrocités, droit des gens*. On peut remarquer tout d'abord que, parmi ces brochures où les deux belligérants se dénoncent à l'indignation des neutres, les allemandes sont plus nombreuses que les françaises. A ne considérer que le poids du papier, les envahisseurs auraient été des victimes et les envahis des bourreaux. C'est ce que proclament : *Die blutigen Greuelthaten der französischen Armeen, oder die Hyänen des Schlachtfeldes* [3] ; c'est ce que confirment ce petit recueil d'allure officielle : *les Violations de la Convention de Genève par les Français* [4], et cette compilation — non moins officielle —

1. Pourtant sur ce que fut l'invasion dans telle ou telle région, des récits trop peu connus avaient été publiés et parmi eux un livre qui, par la sûreté et la profondeur de ses vues, dépasse de beaucoup son sujet : *l'Invasion dans le département de l'Aisne*, par M. Ernest Lavisse (Paris, 1880).

2. Général Palat, *Bibliographie de la guerre de* 1870.

3. Berlin, 1870.

4. Berlin, 1871.

publiée à Berlin en allemand, anglais et français, sous ce titre sensationnel : *Comment les Français font la guerre, recueil de faits pour servir à l'histoire de la civilisation au* XIXe *siècle*[1]. Ce dernier travail est d'une lecture savoureuse, et mériterait, dans les circonstances actuelles, une réimpression ; les plaidoyers de l'agence Wolff pour l'incendie de Louvain, le bombardement de Reims et le torpillage de la *Lusitania* ne lui ont rien ôté de son originalité. La préface est consacrée à défendre les armées allemandes du reproche d'avoir, en bombardant Paris, après Strasbourg, atteint des édifices civils et tué des femmes et des enfants.

M. Jules Favre sait aussi bien que nous... qu'à des distances de sept kilomètres on ne peut pas distinguer un édifice de l'autre, et pas même contrôler exactement la portée des projectiles. Les bombes françaises sont-elles peut-être dressées comme des chiens de chasse ou des bouledogues? Sont-elles peut-être construites de telle sorte, qu'elles puissent ne frapper que l'ennemi armé, et s'arrêtent devant la chaumière du paysan, devant le berceau de l'enfant en nourrice?...

... Les habitants de Strasbourg ont prêté une pareille vertu miraculeuse aux projectiles allemands. Pendant neuf jours les bombes tombèrent dans leurs maisons, sans que personne ne se remuât pour mettre à l'abri pas même une seule feuille des trésors qui ornaient la bibliothèque (*sic*) ; et lorsqu'en effet, le neuvième ou le dixième jour, un malheureux projectile frappa cet édifice, et mit en flammes ce qui aurait pu être facilement sauvé, — alors on accusa les Allemands de vandalisme devant toute l'Europe (*sic*) ! Ainsi font aujourd'hui [les Parisiens]...

Lourde ironie et mauvaise foi : — le passage est typique.

Par contre, les Français maltraitent leurs prisonniers (ils les ont mal nourris à la fin du siège de Paris !). Ils ne cessent d'afficher « un mépris raisonné du droit des gens » : une dépêche de Bismarck l'atteste, ainsi que la *Gazette de Cologne*, le *Journal de Dresde*, la *Gazette officielle de Bade*, la *Gazette de Posen*. Des extraits de *la Révolution* de Marseille, du *Combat* de Félix Pyat, de *l'Indépendance algérienne* sont cités, qui les montrent capables de tout : la façon barbare dont ils ont expulsé les sujets allemands mérite à elle seule un chapitre. On en jugera en lisant, d'après la *Gazette de la Croix*, du

1. Par ***. Berlin, 76 p. in-8°, 1871.

26 octobre 1870, comment les Allemands furent expulsés de Dreux :

Cette expulsion fut ordonnée à la suite d'un combat insignifiant qui eut lieu dans le voisinage, entre nos troupes, qui du reste ne menaçaient pas la ville, et des gardes nationaux ou gardes mobiles. Lorsque la ville se crut menacée, on demanda, en effet, les bons services des Allemands comme interprètes, mais, le danger étant écarté, on les prit tous pour des traîtres et des espions ; on les arrêta, les enchaîna et les conduisit en prison (*sic*). Là, *on ne les traitait pas précisément mal*, mais on leur déclara bien nettement qu'on les fusillerait ! Heureusement *les autorités revinrent encore à de meilleurs sentiments*, et après cinq jours de prison, on les fit transporter, chargés de lourdes chaînes (!) à la frontière belge, *où ils ont trouvé leurs malles*.

On conviendra que cette présomption d'espionnage contre des sujets allemands est intolérable. Après une telle sauvagerie, l'auteur se hâte de conclure, par une phrase qui dut le satisfaire :

L'expulsion des Allemands de la France pendant la guerre de 1870 prouve jusqu'à l'évidence que les Français marchent en avant de la civilisation, — *car il paraît que la civilisation ne les a pas encore atteints*.

En face de ces balourdises, une seule brochure française, éditée à Paris au commencement de janvier, presque à la fin de la guerre ! Sans doute, en novembre 1870, M. de Chaudordy, le délégué aux Affaires étrangères, avait envoyé aux agents diplomatiques de France à l'étranger une circulaire où il dénonçait les violations par la Prusse de tous les principes du droit et de la civilisation : mais sa circulaire, reproduite par les journaux, n'avait pas été autrement publiée, et restait peu connue. Il annonçait en même temps qu'il allait compléter sa circulaire par une sorte de *Livre rouge*, par un *Recueil de documents sur les exactions, vols et cruautés des armées prussiennes en France*. Mais rien ne vint. Les réponses allemandes ne font aucune allusion à ce recueil, pas plus que Chaudordy lui-même dans sa deuxième circulaire du 24 janvier 1871. La Bibliothèque nationale ne le possède pas. Il y a lieu de croire qu'il ne parut point.

Ce fut précisément pour réparer le mauvais effet de ce silence, qu'un Parisien, Daubant, entreprit tant bien que mal,

en utilisant les journaux qu'il avait sous la main, des journaux français presque uniquement, de décrire *la Guerre comme la font les Prussiens*[1], — cette guerre, disait-il, qui unit « la perfection des instruments et la barbarie du but ». Il eut un gros succès. Mais sa documentation est insuffisante : Paris assiégé n'était pas l'endroit d'où l'on pouvait juger impartialement les combattants. Et sa brochure, plutôt qu'un recueil de documents, est un plaidoyer passionné pour la « guerre à outrance ».

Modération de ton, documentation complète prise à la fois chez les belligérants et chez les neutres, ces deux qualités qui manquent à Daubant, et qu'il ne pouvait avoir, on les trouve chez un neutre, chez un Belge, Hector de Condé, dans son petit livre : *la Prusse au pilori de la civilisation, Crimes et Forfaits des Prussiens en France*[2]. Il dénonce le premier le caractère méthodique, réfléchi de ces atrocités, et montre le sort lamentable de la France piétinée ; un sort pareil attend peut-être son pays ; il dit hardiment ses inquiétudes de patriote, ses craintes prophétiques d'un envahissement de la Belgique par l'Allemagne.

*
* *

Au moment où éclatait la guerre franco-allemande, Bismarck venait de révéler le projet de compensation aux dépens de la Belgique que Napoléon lui avait présenté en 1867[3]. Le gouvernement belge, inquiet, multipliait les précautions, demandait aux belligérants un renouvellement de garanties, négociait avec l'Angleterre, rappelait dix classes de milices, plantait aux routes qui menaient en France des poteaux portant cette inscription : *Belgique neutre*. Quant à l'opinion belge, elle était plutôt défavorable à la France. Les libéraux souhai-

1. Paris, Plon 1871, 8°.

2. Bruxelles, Em. Devillé, éd., 238 p. in-12, s. d.

3. Le *Times* du 25 juillet en publia le texte ; le journal illustré *the Graphic* en donna, le 20 août, la reproduction lithographique. Ce projet était de la main de Benedetti ; il comportait un double marché : l'Empire français devait reconnaître la Confédération de l'Allemagne du Nord, et acquérir en revanche le Luxembourg ; il devait favoriser l'union des États de l'Allemagne du Sud à la Confédération de l'Allemagne du Nord ; mais pouvait compter sur la bienveillance de la Prusse, au cas où il ferait la conquête de la Belgique.

taient l'écrasement de l'Empire. La France leur semblait irrémédiablement empoisonnée par la corruption impériale, par « l'esprit parisien », la « blague parisienne », mélange d'insupportable légèreté et de ridicule chauvinisme [1]. Elle méritait de recevoir une leçon, et d'être battue « comme vieille ferraille. » Seuls, paysans et ouvriers, en Flandre comme en pays wallon, instinctivement, nous étaient sympathiques.

Mais voici que les armées ennemies se rapprochent et que la grande bataille se livre à proximité du territoire belge. Dès le 3 septembre, des bandes de fugitifs échappés des villages incendiés, des fuyards traversent la frontière, encombrent les petites villes du Luxembourg, des blessés, transportés dans les voitures d'ambulance de l'armée belge, remplissent les établissements publics, à Bouillon, à Namur. On dirige des vivres sur la région de Sedan affamée ; et les fonctionnaires belges, les personnes charitables, bientôt les touristes, peuvent se rendre compte des réalités de la guerre « à l'allemande ». A dater de Sedan, commence le revirement de l'opinion belge [2]. Il s'achève lorsqu'on constate que le roi Guillaume, Napo-

1. Un inspecteur des Beaux-Arts, Em. Leclercq, s'était amusé à composer, avec le *Figaro*, le *Gaulois* et *Paris-Journal* du mois d'août 1870, un recueil de ces rodomontades et de ces vantardises, et des trouvailles les plus jolies de cet esprit cocardier, léger, inoffensif, et qui nous semble bien lointain. Son livre (*l'Esprit parisien produit du régime impérial*, Bruxelles, in-8°, 1870), eut trois éditions en un mois. — Voir notamment dans le *Figaro*, la fantaisie d'Albert Millaut sur le Landsturm. Elle parut le 3 septembre 1870, le jour où Paris apprit le désastre de Sedan, l'anéantissement de nos dernières forces régulières, l'approche rapide, fatale des trois armées victorieuses : « Regardez-les, les voici qui arrivent, les hommes du Landsturm. A l'appel de la patrie, ils ont quitté leur fauteuil et leurs petits enfants. Les voici, les derniers, les suprêmes soldats de l'armée prussienne. Leur tête branle un peu sous le casque, ceux qui ont encore des cheveux les montrent avec orgueil ; ceux qui n'en ont plus les ont habilement remplacés par un bonnet de soie noire, orné d'une mèche... Ils marchent ! De temps en temps on s'arrête, pour l'exercice de la tabatière, indispensable à ces vénérables... Puis le bataillon reprend sa marche... Hier, après une glorieuse étape de cent soixante mètres, commencée à l'aurore et terminée le soir, ils ont investi un village français. Les habitants ne se sont pas défendus, vaincus par le respect. »

2. Voir l'*Indépendance belge*, 17 septembre, 16 et 20 octobre ; 16 novembre 1870, au sujet de la visite faite par le ministre de la Confédération de l'Allemagne du Nord chez le ministre des Affaires étrangères à Bruxelles, pour se plaindre de l'attitude de la presse belge à l'égard de l'Allemagne depuis Sedan. — Seul l'*Echo du Parlement*, conservateur et clérical, reste sourdement hostile à la France.

léon III abattu, poursuit la guerre contre la France elle-même, lorsqu'on apprend les rigueurs de l'occupation, les souffrances des soldats prisonniers. C'est alors qu'Hector de Condé écrit son livre.

L'auteur — ancien officier, originaire du Hainaut, — n'est pas un publiciste de profession. Il est « honnête homme », libéral, et plein de foi dans l'avenir de la civilisation et le progrès de l'humanité. Il se défend de vouloir parler politique. Ce ne sont pas ses opinions politiques qui le font écrire, mais ses convictions morales. Voici comment il se justifie d'oser juger, quoique neutre, une des nations en guerre ; ces courageuses paroles n'ont rien perdu de leur intérêt, et trouvent aujourd'hui, non loin de nos frontières, leur application :

Au point de vue intellectuel, au point de vue de la morale internationale, la [neutralité stricte][1] nous conduirait inévitablement à un abaissement voisin de la déchéance. *Si nous n'avions plus la liberté de défendre la justice contre l'iniquité, le droit contre la force, nous serions bientôt un peuple momie.* La neutralité nous interdit de prendre part, officiellement et comme gouvernement, aux conflits diplomatiques ou armés des grandes puissances, mais elle ne nous contraint pas d'étouffer nos aspirations naturelles et d'accepter aveuglément et passivement tous les caprices de la force.

Du reste, les faits qu'il apporte parlent d'eux-mêmes ; il se garde de les noyer de commentaires. Sans doute il n'y a pas là de documents officiels, de témoignages recueillis avec les garanties d'une enquête judiciaire, ce sont des extraits de lettres ou de reportages publiés par les journaux. Tels qu'ils nous sont présentés, sans ordre, et trop souvent sans dates, ils gardent pourtant un grand intérêt. Ils proviennent de Belgique, de Hollande, d'Angleterre, de France et aussi d'Allemagne. Les journaux d'où ils ont été tirés sont pour la plupart introuvables dans nos bibliothèques. Et tous ces témoignages, d'origines si diverses, concordent.

C'est par Sedan et Bazeilles que H. de Condé commence son examen des cruautés allemandes.

1. Neutralité que recommandait l'*Echo du Parlement* ; voir à ce propos, l'*Indépendance belge* du 12 novembre 1870.

Voici d'abord la lettre écrite au *Times*, le 12 septembre 1870, par le duc de Fitz-James. Chargé avec le prince de Sagan, par la *Société internationale de secours aux blessés*, d'organiser des ambulances, il avait assisté à toute la bataille. Mais il veut ne parler que de Bazeilles :

Bazeilles est situé près de la Meuse, à huit kilomètres de Sedan. Le 31 août au matin, les courageux habitants de ce village, voyant l'ennemi arriver, revêtirent leurs uniformes de gardes nationaux, et aidèrent l'armée à se défendre contre un corps bavarois, et contre la division Schaeler d'Erfurt, du IVe corps de la réserve prussienne... L'armée française fut repoussée. L'ennemi entra à Bazeilles, et alors commencèrent des scènes d'horreur et des excès sans nom qui flétrissent à jamais ceux qui les commettent. Les Bavarois et les Prussiens, pour punir les habitants de s'être défendus, mirent le feu au village. La plupart des gardes nationaux étaient morts. La population s'était réfugiée dans les caves : femmes, enfants, tous furent brûlés. Sur deux mille habitants, trois cents restent à peine, qui racontent qu'ils ont vu des Bavarois repousser des familles entières dans les flammes et fusiller des femmes qui avaient voulu s'enfuir. J'ai vu, de mes yeux vu, les ruines fumantes de ce malheureux village : il n'en reste pas une maison debout. Une odeur de chair humaine brûlée vous prenait à la gorge. J'ai vu les corps des habitants calcinés sur leur porte.

Voilà, monsieur le rédacteur, ce que je n'ai pas voulu laisser ignorer. La guerre a ses rigueurs ; mais elle a ses règles aussi, basées sur les lois de l'honneur et de l'humanité. Ces lois, Bavarois et Prussiens qui étiez à Bazeilles, vous les avez violées. Vous avez flétri votre victoire. J'en appelle au monde, à l'histoire qui vous jugera...

Cette destruction totale du village, après le combat et par mesure de rigueur, est confirmée par le rapport d'un officier belge :

Nous entrons dans Bazeilles ; ce village comptait deux mille cinq cents habitants. On peut le comparer à Vilvorde ; de cette petite ville, il ne reste qu'une seule maison, la plus chétive ; elle ne valait pas la peine d'être brûlée... « Nous étions restés à trois, me dit une vieille femme fouillant dans les décombres et nous nous étions couchés dans la cave. Mon fils, qui avait trente-neuf ans, monte pour voir et ne revient pas ; je monte pour le chercher, et je vois qu'il était mort ; j'appelle mon mari, mais pendant que nous étions occupés à ensevelir mon fils, voilà que les Prussiens mettent le feu à la maison avec *des boules de feu qu'ils jetaient dans les fenêtres* ; maintenant je reviens ; je ne sais ce qu'est devenu mon mari, et je n'ai plus rien. » Et la pauvre femme se remet à fouiller...

Tous les villages de la région subirent le sort de Bazeilles : partout le pillage méthodique, la dévastation, les incendies volontaires. Voici ce qu'écrit, de Bruxelles, un correspondant de *l'Écho du Nord* (26 septembre) :

... La lettre du duc de Fitz-James devait nécessairement rencontrer des détracteurs parmi les journaux prussiens... Tout mauvais cas est niable... [Mais] je viens de parcourir les communes de la Chapelle, Givonne, Fonds-de-Givonne, Villers-Cernay, Donzy, la Garenne, Bazeilles, Balan et Sedan. J'ai interrogé un grand nombre d'habitants de cette contrée ; tous sont unanimes à dire que les Prussiens se sont conduits en véritables Peaux-Rouges ; leurs déclarations sont appuyées des preuves aussi nombreuses que navrantes...

... [Lorsqu'un fermier de la Chapelle] rentra avec d'autres habitants, toutes les maisons étaient dévastées ; il ne restait absolument rien. Les meubles étaient ou brûlés, ou brisés ; des vieillards, des femmes, des enfants, des porcs gisaient pêle-mêle éventrés au milieu des pâtures. Ce que l'ennemi n'avait pas emporté, il l'avait détruit ; il a volé jusqu'aux mouvements des horloges, les moulins à café, etc. Ces actes de vandalisme se sont répétés à Givonne, à Balan...

... [A Givonne, dans le plus grand magasin de la ville]... Ces braves gens me racontèrent le sac de leur maison, qui a été pillée de fond en comble. Ils venaient de recevoir pour vingt-cinq mille francs de rouenneries. Conduits par un officier, les soldats ont enlevé tout ce qui se trouvait dans les rayons, dans les chambres, et placé la marchandise dans des caisses, ainsi que les effets d'habillement et de moindre valeur. La pauvre femme les supplia de laisser au moins une paire de souliers et quelques vêtements à son mari : « C'est la guerre, c'est la guerre ! » répondit brutalement l'officier, et la femme de rester muette sous la menace d'un pistolet dirigé contre sa poitrine.

Toutes les maisons du village ont subi le même sort. Ce qu'ils n'ont pas volé, là comme à la Chapelle, les Prussiens l'ont brisé ou détruit. Ils ont fait du feu avec des bois de lits, des meubles en acajou ; ils ont brisé les glaces, lacéré les portraits de famille. La place de Givonne est encore aujourd'hui encombrée de chariots chargés de caisses renfermant le produit de leurs dévastations ; les habitants regardent en pleurant, songeant que ces voitures vont dans quelques jours prendre le chemin de l'Allemagne.

Mais qu'est-ce que cela en comparaison des scènes de barbarie dont Bazeilles a été le théâtre? De ce beau village, il ne reste que des ruines : cinq cent quarante-sept maisons ont été brûlées. *Les bombes en avaient détruit trente ; après la retraite des Français, les Bavarois, au moyen de balles explosibles, de fusées, ont incendié le reste, jetant du pétrole au travers des fenêtres pour activer la flamme.* Une rue avait échappé à leur rage : deux jours après la reddition de Sedan, ils

retournèrent à Bazeilles, et mirent le feu aux maisons qui étaient demeurées intactes.

Que d'horreurs ces vandales commirent dans cette malheureuse commune ! Une fatale confiance avait retenu chez eux la plupart des habitants, ce qui fait qu'un grand nombre d'entre eux furent fusillés ou brûlés... [Suivent des exemples et des noms.]

Comme l'a écrit le duc de Fitz-James, les Prussiens refoulaient dans le feu les hommes, les femmes et les enfants qui voulaient se sauver. Chaque jour, on découvre des cadavres carbonisés. Près de trois cents individus n'ont pas donné de leurs nouvelles... Que ceux qui doutent aillent à Bazeilles, et ils en reviendront convaincus que les Prussiens du XIXe siècle égalent en atrocité les Huns et les Visigoths... Le seul mot qui doit sortir de chaque poitrine française est : *Vengeance.*

Ce témoignage — dira-t-on — provient sans doute d'un intéressé, d'un Français. Mais voici comment un Anglais, le reporter de la *Pall Mall Gazette*, décrit cette dévastation des Ardennes :

Il n'y a plus un aliment, plus un grain de blé à trouver où ont passé les guerriers prussiens. Il en est ainsi pour le vin et la bière. Les provinciaux, en France, et surtout dans la riche province des Ardennes, ont tous une cave plus ou moins grande. Chacune d'elles a été envahie, le contenu en a été absorbé, emporté ou répandu dans les rues. J'en appelle à tous ceux qui ont récemment voyagé de Sedan à Carignan. Qu'est-ce qui abonde le plus sur la route? — Les cadavres, les casques bavarois, les sacs français et prussiens, les armes, ou les bouteilles cassées? Ils diront que les bouteilles étaient en plus grand nombre que le reste. A présent, on ne voit plus que des bouteilles sur la route ; les cadavres sont enterrés ; les attributs militaires sont emportés par les collectionneurs anglais et belges.

Tout cela peut trouver son excuse. Les objets qui servent à la nourriture, au fourrage, sont sujets à la réquisition dans toutes les guerres, quoiqu'ils soient rarement pris à la mode prussienne, qui consiste plutôt à gaspiller et à détruire les provisions qu'à les consommer. *Ce qui est moins usité dans une armée qui se vante de la plus grande discipline et du plus grand degré de civilisation, c'est le pillage de toute propriété particulière...*, qui n'est pas même nécessaire à une armée s'avançant en pays étranger et qui devrait avoir aussi peu de bagages que possible. *Cependant je défie qui que ce soit de trouver une seule maison sur la route susdite qui n'ait pas été ravagée et dévastée de la cave au grenier.*

Les pendules, les robes de femmes, le linge, les rideaux, les meubles mêmes sont enlevés comme s'ils étaient des objets nécessaires aux militaires, et quand les habitants les dissimulent, ils sont forcés par le

canon d'un pistolet ou la pointe d'une lance à les donner. *Et ce n'est pas fait par des soldats isolés, mais par des compagnies entières commandées par des officiers qui paraissent convoiter excessivement l'argenterie, la bijouterie et les dentelles.* Les propriétaires de trois riches maisons du voisinage, qui sont maintenant entièrement dépouillés, n'ont pu faire croire aux officiers qu'ils n'avaient pas de dentelles. Les officiers disaient que si près de Valenciennes et de Cambrai, les dames de cette partie de la France avaient assurément plus de dentelles qu'elles n'avaient pu en emporter dans leur fuite, puisqu'elles n'avaient pas songé à emporter l'argenterie et les bijoux. Je demandai à ces messieurs la permission de les nommer, afin de mieux convaincre le public anglais que les Prussiens ne sont pas, ainsi qu'on le suppose en Angleterre, des blocs de vertu et de dignité revêtus d'uniformes et armés de fusils à aiguille ; mais ces messieurs ont avoué que malgré leur vif désir de faire connaître toute la vérité, ils craignaient que la première conséquence en serait (*sic*) l'incendie de leurs maisons et leur mort...

Les curieux affluaient :

Tu ne saurais t'imaginer les processions d'étrangers qui traversent Sedan, lit-on dans une lettre du 19 septembre, publiée par *le Courrier de l'Europe*. Beaucoup de touristes anglais et belges, des écrivains, des dessinateurs, des photographes se dirigent vers Bazeilles encore fumant. Ces messieurs y font beaucoup de bien ; des distributions de vivres et d'argent sont faites tous les jours par leurs mains et à leurs frais. On parle même à Sedan d'une société étrangère qui aurait l'intention de rebâtir un autre Bazeilles, et de laisser celui-ci tel qu'il est, en mémoire de la barbarie des Prussiens...

Ces étrangers ne cachaient ni leurs sympathies, ni leur indignation. Un jour, des Anglais affichèrent cet appel sur les murs de Sedan :

Subscriptions are respectfully solicited
in aid of the destitute inhabitants of Bazeilles.

L'autorité allemande, qui n'est libérale que pour ceux qui l'admirent, répliqua par l'arrêté suivant :

J'ai appris qu'à la *Croix-d'Or* et dans d'autres hôtels, on a fait coller l'affiche ci-jointe pour quêter en faveur des pauvres de Bazeilles.

Je vois dans cet acte un blâme et une fausse interprétation de la *sentence exécutée* contre ce village en vertu des droits de la guerre.

Cela ne peut être toléré, surtout de la part d'étrangers qui se permettent de juger la manière d'agir des troupes allemandes, et qui,

en outre, font fabriquer encore aujourd'hui des armes et des munitions contre nous.

Que les grippe-sous (*Groschenputzer*) agissent dans leur pays comme ils l'entendent, je crois qu'il est de notre intérêt d'arrêter ces messieurs et de les envoyer chez eux.

RICH. GŒLCH.— Sedan, 29 septembre 1870.

Ne croirait-on pas lire un arrêté pris par le maréchal von der Goltz contre de charitables Américains en Belgique?

***

Ces rigueurs barbares, H. de Condé les a relevées partout où opérèrent les troupes allemandes. Comme à Bazeilles, elles y ont recouru pour réprimer les attaques, « contraires aux lois de la guerre », des francs-tireurs. Or non seulement le fait de ne pas traiter les francs-tireurs en belligérants est inique, puisque l'ordonnance prussienne de 1814 sur le Landsturm — citée dans les premières pages de la *Prusse au Pilori* — crée justement des francs-tireurs, les organise en bandes, sans uniformes, leur prescrit de harceler l'ennemi, d'enlever ses convois et jusqu'à ses hôpitaux, mais les mesures prises contre eux sont inhumaines : exécutions sommaires des prisonniers, et en manière de représailles, incendie des villages auprès desquels se sont produites des attaques, violences sur la population civile, abus des otages, réquisitions écrasantes. Voici une ordonnance de Von der Tann qui trace aux autorités militaires la règle à suivre en pareille matière. « Elle donne bien la mesure de la sauvagerie de ces gens qui ne veulent pas qu'on les combatte... et qui appellent assassins les Français qui défendent leur sol... »

Plusieurs assassinats ayant été commis par des francs-tireurs embusqués dans les bois voisins, j'ordonne ce qui suit :

1. — Tout individu mâle qui est rencontré dans l'intérieur des bois et des fourrés sera considéré et traité comme franc-tireur ;

2. — Les communes qui n'auront pas dénoncé la présence d'individus de ce genre sur leur territoire seront frappées de fortes contributions ;

3. — Dans certains cas, les autorités municipales seront mises en état d'arrestation.

Quartier général du Ier *corps d'armée bavarois,*
Longjumeau, 22 septembre 1870.

Général en chef : VON DER TANN.

Quelques exemples montrent ce que signifie « être traité comme franc-tireur ».

Un jeune officier hanovrien, raconte la *Nürnberger Zeitung*, avait dans une rencontre, fait avec sa compagnie vingt-cinq francs-tireurs prisonniers. Il demanda à son commandant ce qu'il devait en faire. Il reçut une réponse laconique : les fusiller ! L'officier fit conduire sa compagnie en dehors du village et fit agenouiller les francs-tireurs. Parmi eux se trouvait un garçon de dix-huit ans, délicat comme une fille, et qui n'avait guère envie de mourir... [Il pleure, il supplie.] L'officier, profondément ému, pleurait également, mais l'ordre reçu devait être exécuté. Le jeune garçon fut donc lié et fusillé. L'officier tomba évanoui, et quand il fut réveillé, il était fou...

Un artilleur allemand raconte un coup de main heureux de Garibaldi, dans une lettre écrite de Clermont le 9 janvier, et que reproduisirent successivement la *Gazette de Cologne*, l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg, et l'*Étoile belge*. Il ajoute :

Il y a quelques jours, trente de ces Garibaldiens ont été pris non loin de Chaumont. On les a d'abord forcés de creuser leurs tombes, puis ils ont été fusillés et jetés dans leurs fosses. Dès que l'un d'eux tombe entre nos mains, il est fusillé. Si nous rencontrons Garibaldi, il y aura une lutte à mort... Nous ne nous battons plus contre une armée française, mais contre des assassins...

A la suite d'un combat près de Gisors, cinq gardes nationaux de Bazincourt pris les armes à la main, eurent le même sort ; on interdit même tout service religieux et toute cérémonie funèbre[1]. (*Écho du Nord.*)

Pour que les francs-tireurs ne puissent tirer aucun secours des habitants de la région qu'ils parcourent, il importe de faire des exemples, de frapper rudement les communes où ils ont fait leur apparition. La nécessité d'aller vite, la mauvaise humeur des troupes, les circonstances rendent souvent le châtiment plus rude que ne le prescrit Von der Tann. C'est ainsi que dans la même lettre citée par la *Gazette de Cologne*, l'artilleur qui a fusillé des Garibaldiens fait le récit suivant :

Une compagnie qui faisait des réquisitions ayant été surprise dans un village par des francs-tireurs et des habitants, on nous ordonna

1. Voir à ce sujet le tout récent ouvrage du général Canonge, *L'Invasion allemande en* 1870-1871, p. 64-65. On trouvera dans ce livre très complet la confirmation par des souvenirs et des documents postérieurs, des excès dénoncés aussitôt par Hector de Condé.

de mettre le feu au village. Notre infanterie l'attaqua, envoya quelques volées dans les fenêtres et fit sortir seize des principaux habitants, y compris le maire et le curé, comme prisonniers. Plusieurs qui tentèrent de s'échapper furent immédiatement fusillés.

Mais les francs-tireurs attaquèrent de nouveau, sans que l'artilleur mentionne la complicité des habitants. Les Allemands revinrent le lendemain avec six canons.

Et nous n'épargnâmes que les enfants au berceau. Tout ce qui était capable de se servir même d'un bâton était fusillé.

La *Pall-Mall Gazette* écrit que

dix-sept personnes ont été amenées le 28 [?] à Saint-Germain ; elles ont passé devant un conseil de guerre et ont été fusillées. Parmi elles se trouvait un prêtre. C'étaient les habitants du village où l'aide de camp du général von Rœdern a été tué il y a quatre ou cinq jours. Le village sera brûlé, s'il ne l'est déjà. Le village où le comte Arlo a été attaqué a été détruit également. »

Incendie et massacres d'habitants, ces moyens de répression sont employés par les troupes qui luttent contre Faidherbe à Foucaucourt près d'Amiens, — dans la région parisienne, comme à Mézières près de Mantes [1], à Ablis en Seine-et-Oise, incendié pour un meurtre imaginaire, et près de Corbeil, — à Rouvroy et dans de nombreuses communes des Ardennes, — à Vienne-en-Val et à Saintillion aux environs d'Orléans, — à Ossage près de Sens.

Pour prévenir les attaques de francs-tireurs, les Allemands se saisissent d'otages ; et comme les attaques menacent surtout les voies ferrées, ils utilisent très ingénieusement leurs otages en les faisant monter sur les locomotives : des notables de Reims, les principaux magistrats de Nancy durent ainsi protéger les trains de la région de l'Est [2]. — Fréquemment aussi, comme à Dijon et à Gray, les conseillers municipaux sont pris comme otages, ou doivent en choisir parmi leurs concitoyens. — A Reims, un de ces prisonniers civils emmené dans une

1. Lettre à la *Pall-Mall Gazette* : « Cette ville a été réduite en cendres, après que les habitants eurent donné tout ce qu'ils possédaient, fourrages, armes, provisions, par les dragons allemands, à la suite d'un attentat de francs-tireurs. »

2. M. de Chaudordy protesta contre ces actes dans sa circulaire du 29 novembre 1871.

forteresse en Allemagne, dut payer 28 000 francs de rançon pour se libérer.

Nancy et Lunéville, lit-on dans le *Peuple belge*, sont remplis de prisonniers civils, qu'ils arrêtent sous divers prétextes, emmènent dans leurs forteresses, et libèrent moyennant des rançons exorbitantes... C'est absolument le système des brigands classiques. Il ne manque plus que l'envoi d'une oreille pour engager les parents et amis à recueillir vivement les rançons.

Même dans l'exercice normal du droit de guerre, par exemple dans la pratique des réquisitions, les Allemands se montrent brutaux et impitoyables, et la même comparaison s'impose : « Les voleurs de grands chemins et les brigands italiens n'ont pas de manière plus ingénieuse pour rançonner les villages où ils passent. »

Voici le système des Prussiens quand ils font leurs réquisitions, écrit-on de Versailles à la *Pall-Mall Gazette*. Le corps de cavalerie qui précède l'armée passe sans rien demander aux villageois. Au contraire, on les incite à continuer leurs travaux en toute sécurité. Quand la cavalerie est arrivée au point le plus avancé, elle commence ses réquisitions. Il est alors trop tard pour que les habitants intermédiaires sauvent leurs chevaux, leurs bestiaux, leurs récoltes.

Le cercle devient de plus en plus restreint, jusqu'à ce que tout soit dévoré par l'armée qui s'avance... A quelques milles de Saint-Germain, se trouvent les villages de Flins et de Fresnet. Les gens se tiennent tristement sur leurs portes ; ils sont seulement ruinés ; leurs maisons n'ont pas été incendiées...

La *Gazette de Cologne* décrit avec pittoresque les résultats de ce système de réquisition [1] :

Depuis que la guerre est entrée dans sa phase actuelle, c'est une *vraie vie de brigands* que nous menons. Voilà quatre semaines que nous passons dans des contrées absolument ravagées ; les derniers huit jours, nous avons traversé des villes et des villages, où il ne restait absolument plus rien à prendre, où sur chaque seuil nous étions reçus par des malheureux qui criaient avec effroi : Plus rien, plus rien, « nix brott, nix fleisch », tant la détresse de la population a pu lui faire apprendre notre langue... Hier j'ai vu de nombreux villages incendiés [2]...

1. Ces tableaux de guerre, adressés à la *Gazette de Cologne* par son reporter Hans Wachenhusen, ont été réunis en volume sous ce titre : *Tagebuch vom französischen Kriegsschauplatz*, Berlin, 1871.

2. Hans Wachenhusen, *Tagebuch...*, II, p. 52. Chartres, 5 décembre.

Malheur à ceux qui résistent aux rigueurs même les plus excessives. Une lettre adressée au *Times*, à la fin de décembre, raconte qu'un vieillard d'un petit village de la Haute-Saône, ayant protesté contre les demandes des uhlans, fut garrotté, sa maison fut brûlée devant lui, et il fut poussé dans le brasier à coups de sabre.

Cette dureté du haut commandement ne pouvait manquer d'exercer une influence détestable sur la conduite des soldats dans leurs rapports avec les populations. D'où les excès de toute nature : brutalités, violences, pillage, exactions, rapines, une démoralisation grandissante, un besoin de voler, de gâcher et de détruire.

Ma chère petite mère, — lit-on dans une lettre abandonnée près de Dieppe [1] et publiée par l'*International*, — nos manières, du moins les miennes, n'ont pas changé jusqu'à présent ; nous devenons rudes et grossiers, mais ni sauvages, ni méchants. La seule chose qui nous sera nuisible, si Dieu veut que nous retournions sains et saufs, c'est que nous ne serons plus capables de distinguer *le tien d'avec le mien* [2].

Nous serons tous *des voleurs consommés*. Nous recevons l'ordre de prendre tout ce que nous pouvons trouver et tout ce dont nous pouvons faire usage. Cela ne se limite pas à notre nourriture et à celle des chevaux : tout pour nous est de bonne prise. Presque tous les châteaux ayant été abandonnés, leurs entrées nous sont ouvertes, et nous y prenons tout ce qui vaut la peine d'être pris. Nous fouillons particulièrement les caves, et nous avons plus bu de vin de Champagne dans cette Normandie que nous n'en avons vu dans toute la Champagne.

En deuxième lieu, nous nous emparons de tous les chevaux que nous rencontrons, de tous les objets de toilette, — des glaces, des brosses, des souliers, des bas, du linge, — en un mot de tout ce que nous voyons, de tout ce que nous trouvons. Nos officiers ont sur nous la préséance ; aussi volent-ils de superbes chevaux et des harnais magni-

1. A Arques-la-Bataille, suivant le général Canonge (p. 177), qui cite presque entièrement cette lettre d'après une traduction envoyée à l'*Evening Standard* (numéro du 29 décembre 1870) et reproduite par Ed. Fournier, *Les Prussiens chez nous*, p. 307.

2. Comparer cette circulaire du ministère de la Guerre prussien, publiée par l'*Humanité* du 7 mai 1915 : Berlin, 5, 11, 1914... « Pour obvier à ces incidents (actes de pillages et envoi en Allemagne des objets volés) qui pourraient mettre en danger la considération de l'armée et détruire en général la conception du mien et du tien, du bien et du mal, un contrôle sévère aura lieu dorénavant [sur le chargement des véhicules venant du front]. »

fiques, et plus particulièrement des tableaux de grande valeur qu'ils trouvent dans les châteaux.

« Notre adjudant, le prince Waldeck, me disait hier : « Mayer, faites-moi le plaisir de voler pour moi tout ce que vous pourrez m'apporter. Nous pourrons au moins montrer à Moltke qu'il ne nous a pas envoyés à cette guerre pour rien [1]. » Naturellement, c'était un ordre, et tout ce que je pus répondre, c'était : « A vos ordres ! » Quand nous ne trouvons rien à voler à l'ennemi, nous nous volons les uns les autres... Envoyé par Eugène Mayer, ordonnance de l'état-major, 8e régiment cuirassiers, 8e corps d'armée, 1re division, 1re armée. — Mme Dr Mayer, Stolberg, près Aix-la-Chapelle.

Ce que pouvait être l'état d'esprit de cette armée de pillards et de barbares, l'envoyé de la *Gazette de Cologne*, Hans Wachenhusen, l'analyse finement et minutieusement dans une de ses chroniques de guerre :

... On devient... d'une humeur inhumaine à la longue, car tout autour de nous est négatif, destruction, anéantissement, sous la forme la plus brutale ; le regard s'habitue à voir tout sous un jour de dissolution et de destruction, et l'esprit prend une tournure de cruauté, un instinct de méchanceté enfantine, qui poussent l'homme le plus intelligent et le plus paisible d'une manière irrésistible — on ne sait pourquoi — à tout détruire, partout où se présente à ses yeux un objet, fût-il le plus insignifiant, demeuré intact.

Sur la cheminée, une pendule qui continue son tic-tac régulier et calme, nous agace les nerfs, car on se demande pourquoi cette pendule se permet encore de marcher quand toutes les autres sont déjà arrêtées depuis longtemps. Qui lui a permis de rester là intacte sous sa cloche de cristal? Une tasse dont l'oreille n'est pas cassée, un verre, un plat qui n'est pas brisé, un vase qui se permet de nous narguer ; un tableau qui s'épanouit encore frais et non lacéré dans son cadre doré, un rideau, un store, dans lequel on ne s'est pas encore taillé une demi-douzaine de mouchoirs de poche, tout ce qui n'est pas détruit nous agace les nerfs, car tout doit être ravagé, puisque tout est devenu sans maître ni propriétaire...

Chez nous, il y a l'anxieuse attente après ceux qui succombent ; ici il y a l'orgueil de la force brutale triomphante...

Les actes de pillage furent si nombreux que le général français de Loverdo [2] dut envoyer à tous les généraux comman-

1. Dans la traduction citée par le général Canonge : « Il faut que ce peuple sache ce que lui coûte une guerre contre nous. »

2. Le général de Loverdo fut chargé, jusqu'au 23 décembre 1870, des trois directions de l'état-major, de l'infanterie et de la cavalerie, à la délégation de Tours.

dant les subdivisions territoriales une circulaire, où il leur recommandait de faire dorénavant fouiller tous leurs prisonniers, ceux-ci ayant été trouvés « porteurs de bijoux, de sommes d'argent et d'effets provenant évidemment de pillages ».

En Allemagne même, des cris d'indignation s'élevèrent, — que nous n'avons pas entendus cette année. A mesure qu'augmentaient les désirs de paix, et que s'aigrissaient les rancunes des particularistes devant l'éclatante fortune de leur vainqueur de 1866, le chancelier de Bismarck, on dénonça la façon inhumaine dont la guerre était conduite : La *Tages Presse* de Francfort, — de Francfort déchue depuis 1866 de sa dignité de ville libre — osait écrire :

... Le peuple commence à avoir horreur des cruautés inouïes qui se commettent sur le sol français... L'indignation soulevée par l'abus que l'on fait de nos forces défensives, dans un but de rapines féroces[1] se fait déjà voir sur beaucoup de points...

La *Gazette de Cologne* elle-même avouait que

Cette guerre est conduite par nos chefs sans aucun ménagement, en broyant tout, et même, il faut bien l'avouer, par quelques-uns d'entre eux avec une férocité à tout jamais injustifiable.

... Si cette guerre, menée d'une façon aussi dévastatrice, dure encore quelques mois, la moitié de la France sera un désert, et des centaines de milliers de Français seront ruinés au point d'être exposés à mourir de faim...

Les Allemands se sont apitoyés. Mais leurs généraux et leurs soldats ont continué sans remords à ravager notre pays occupé. Ils ne l'ont pas fait seulement par barbarie naturelle, mais, comme en 1914-1915, par calcul, pour ruiner les ressources de l'ennemi et terroriser les populations. Les résultats cherchés ont été atteints. Ils ne devaient certes plus avoir à craindre pour leurs convois, dans cette région de Seine-et-Marne dont parle la *Gazette de Cologne* : les habitants, par crainte des uhlans, s'étaient réfugiés dans les bois, et n'en sortirent qu'aux premiers bruits d'armistice :

1. Gustav Freytag, dans son journal *das neue Reich*, a flétri les actes de brigandage commis par des officiers allemands et dénoncés par les Français.

... L'aspect de ces malheureux est pitoyable. Leurs vêtements sont chargés de boue, car ils ne se sont jamais déshabillés dans les bois humides. Leurs pieds sont enveloppés de chiffons, leurs visages hâlés les font ressembler à des Bédouins, et ils évitent avec timidité les soldats allemands qu'ils rencontrent sur la route. Le froid, sans doute, aura contribué à les chasser de leurs retraites, et entre deux maux, ils auront choisi le moindre [1]...

De populations aussi pitoyables, on pourra tout exiger sans rencontrer jamais aucune résistance. Le préfet des Ardennes, Dauzon, a pu observer dans son département les effets de ce « système odieux ». Il les décrit en ces termes dans un rapport à Gambetta, daté de Mézières, 4 novembre 1870 :

... Le pillage, l'incendie, la mort et le viol ont porté la stupéfaction dans les malheureuses campagnes des Ardennes. La peur d'atrocités imméritées paralyse la résistance ; *on y redoute non pas le soldat, mais le brigand.* Les détails que contient l'enquête n'ont pu être complétés : les femmes violées ont reculé devant une déposition que la pudeur arrêtait sur leurs lèvres...

C'est sous l'impression de ces cruautés, dignes des soudards du moyen âge, que d'honorables citoyens, saisis d'une légitime indignation, ont résolu d'en faire certifier la constatation, sous la foi du serment, par les victimes elles-mêmes, afin de protester, devant l'Europe, contre ces lâchetés inavouables, et de faire connaître à la France ce qu'est cette armée qui prétend apporter avec elle les véritables principes de la morale et de la civilisation. Il suffit de lire les faits relevés par les procès-verbaux d'enquête, pour savoir la foi qu'il faut ajouter aux mystiques et pieuses déclarations de nos ennemis.

Un correspondant du *Standard*, qui avait pu observer les Allemands à Versailles, remarquait leur haine grandissante vis-à-vis des Français à mesure que leurs victoires se multipliaient et que leur triomphe devenait plus certain.

On voit qu'ils sont sans pitié. Et ils haïssent les Français parce qu'ils résistent encore après avoir été battus. Le caractère allemand a un aspect plus favorable dans l'adversité que dans la prospérité. Les Allemands sont patients, disciplinés, résolus et réservés dans la défaite. Victorieux, ils sont très arrogants, et peu disposés à la générosité.

Et H. de Condé ajoute : « C'est l'explication de cette parole de Lavater : les fourbes et les lâches sont rampants dans

1. Hans Wachenhusen, *Tagebuch*..., t. I, p. 262 (von der Seine, 7 November).

l'adversité, durs et cruels dans le triomphe. » Cette dureté naturelle, ce manque de générosité, il les retrouve dans le traitement qui fut infligé aux prisonniers.

Pendant que leurs vainqueurs s'enivraient et pillaient toute la région, les 80 000 prisonniers de Sedan furent entassés dans une prairie le long de la Meuse, écrit un officier anglais au *Daily Telegraph* ; cette prairie était « non pas humide, mais positivement inondée ». Ils y restèrent pendant quatre jours sous une pluie battante, avec, pour toute nourriture, un demi-biscuit par jour.

Ils n'étaient pas seulement traversés, mais comme si on les avait plongés dans l'eau pendant plusieurs heures. Beaucoup étaient en proie à une fièvre ardente... En vérité, c'était horrible ; je ne pouvais croire qu'une nation chrétienne pût traiter ainsi des prisonniers de guerre... Quand j'étais prisonnier des Sykhs, je n'étais certainement pas bien traité, non plus qu'en Turquie et en Syrie ; mais jamais sur mon honneur je n'ai vu rien d'aussi barbare que le traitement des Français prisonniers des Prussiens autour de Sedan...

Les Prussiens se sont conduits comme ne le faisaient pas les Arabes ni les Mexicains, écrit un officier français évadé en Belgique... (La lettre fut publiée par le *Standard*.) Si l'on savait quelle a été leur conduite, il ne se trouverait pas un homme qui tendît la main à un Allemand... Les hommes s'appuyaient l'un contre l'autre, afin de lutter un peu contre le froid. Dès qu'un homme expirait, les autres lui enlevaient ses vêtements et se les partageaient, dans l'espoir de se soustraire un peu à l'effet de la pluie. Lorsqu'un soldat ou un officier se plaignait trop haut, les Bavarois ou les Prussiens l'assommaient à demi avec la crosse de leurs fusils...

Ils furent évacués vers l'Allemagne par groupes de plusieurs milliers, au milieu des coups et des injures. Ces départs de convois donnèrent lieu parfois à des scènes plus graves. A cinq lieues de Soissons, au bois Saint-Jean, les soldats qui escortaient 4 000 prisonniers se mettent tout à coup à tirer, de la tête à la queue de la colonne, massacrant les prisonniers et s'entretuant eux-mêmes. H. de Condé cite, toujours d'après *le Progrès du Nord*, des violences semblables advenues à peu près dans les mêmes circonstances près de Civry, dans la Marne.

Une fois arrivés aux trains qui devaient les emmener en Allemagne, leurs souffrances n'étaient pas finies.

Nous avons vu hier un spectacle navrant, lit-on dans une lettre adressée de Nancy au *Peuple belge*. Tandis qu'il y a huit jours, un train d'ambulance était venu chercher les blessés allemands, soignés dans des wagons bien chauffés, nos derniers blessés français étaient emmenés hier en Allemagne sur des chariots à peine recouverts d'un peu de paille humide. Les malheureux enfants criaient en grelottant : *Vive la France*, et chantaient à moitié exténués : *Mourir pour la patrie*... [Des prisonniers venant d'Orléans ont passé dans des wagons à bestiaux, sans abri contre le froid et la neige. Plusieurs, grièvement blessés, étaient morts de froid en arrivant à Nancy.]

L'Ami du Limbourg, journal de Maestricht, signale au cours de l'hiver que les prisonniers internés en Prusse rhénane ont été transportés dans le nord de la Prusse, à demi-nus, sans nourriture, sur des fourgons de houille découverts, par 16° de froid, — traités avec bien moins de soins que des animaux de boucherie.

Ce traitement indignait, à la même époque, le correspondant berlinois du *Wanderer* de Vienne.

Mille six cents prisonniers de guerre de l'armée de la Loire sont entrés dans la nuit à Berlin, par le chemin de fer de Potsdam, pour être dirigés vers Stettin, où ils seront internés. Mais ils sont dans un état tellement déplorable, qu'il est impossible de les transporter plus loin. Leur voyage d'Orléans à Berlin a duré quatre-vingt-sept jours, et ni les prisonniers ni les hommes de l'escorte n'auraient été en état de voyager encore une seule heure.

Le transport a été effectué en soixante wagons ouverts. Les malheureux devaient se tenir debout, car il n'y avait pas de siège ; leur mince uniforme était trempé par les pluies battantes ; le froid glacial leur gelait le corps ; la neige leur montait aux genoux et leurs jambes vacillaient, leurs membres roidis leur refusaient le service.

La descente des wagons était très dangereuse à cause des marchepieds gelés et glissants ; cinq prisonniers sont morts du tétanos ; plus de cent ont dû être transportés chez des particuliers, les ambulances étant toutes pleines... Plusieurs d'entre eux ont été pris, après avoir avalé un peu de bouillon chaud, de spasmes auxquels a succédé un profond sommeil...

Dans les camps de prisonniers, la misère était grande. Pas de linge, écrit un sergent du génie, et « à l'hôtel des moineaux » en fait de confort. Pas de nourriture suffisante. Le même

baquet sert à laver les habits, à contenir le *rata* et, le matin, une « espèce de café ». A midi, quelques haricots ou quelques pommes de terre, ou des lentilles et du millet ; le soir, de la bouillie. Pain noir et dur.

Comme cela est arrivé en Bavière dans la guerre actuelle, le public fut admis à visiter certains camps — moyennant une petite somme d'argent. Les 2 à 5 000 prisonniers, qui se trouvaient à Minden, étaient exhibés pour 2 silbergroschen 1/2, et les Augsbourgeois qui allaient voir les prisonniers de Lechfeld étaient si nombreux qu'on dut les transporter dans des wagons de marchandises. « Faire voir les prisonniers pour de l'argent, cela était réservé à la nation la plus civilisée de l'Europe. »

Les blessés eux-mêmes furent parfois durement traités, moins par la faute des médecins que par la volonté de l'administration. Un correspondant du *Standard* réussit — non sans peine — à visiter les hôpitaux de Mayence où l'on soignait les blessés français :

... J'aperçus sur le plancher humide quelques bottes de paille. On m'apprit que cette paille servait aux lits des blessés ! C'est à peine si j'osais en croire mes oreilles. Des malheureux, pâles, fiévreux, gisant sur la paille quand il y avait 13° de froid ! Je m'adressai à un pauvre garçon en haillons et tout tremblant qui se tenait tout près du petit poêle au centre de la pièce, et lui demandai pourquoi il ne restait pas dans son lit. « Mon lit, me répondit-il avec un triste sourire, regardez-le. Cela me tue de me coucher sur le plancher, et les courants d'air me pénètrent jusqu'à la moelle des os!... » Le dortoir adjacent était tout semblable à celui que je venais de visiter ; seulement une lumière un peu plus forte me permit de juger de la manière dont étaient vêtus les prisonniers. De ma vie je n'oublierai le spectacle qui s'offrit à mes yeux ; le mieux vêtu de tous avait une paire de pantalons en guenilles et un vieux gilet. On m'apprit que sur six cents hommes, il n'y en avait que vingt qui eussent une chemise... Mon compagnon m'indiqua un pauvre zouave qui avait conservé sa médaille de Crimée. Il me regarda vivement, et voyant que j'étais Anglais, me dit : « Bonjour, monsieur, les temps sont bien durs, je regrette de ne pas être resté à Sébastopol... »

Au même moment, Bismarck vantait aux neutres, Anglais et Américains, les soins dont étaient entourés les prisonniers français.

*
* *

Tels sont les faits les plus remarquables recueillis par H. de Condé. Il n'a pas eu besoin de faire des enquêtes, d'attendre la publication des souvenirs et des mémoires de la guerre, d'entreprendre des recherches historiques : en six mois, et au fur et à mesure des événements, il a pu trouver des matériaux suffisants pour faire un tableau exact de la conduite des armées allemandes en France. C'est dire assez quel soulèvement d'indignation elles provoquèrent. Les témoignages affluaient de toutes parts : l'*Indépendance belge* écrivait :

Si nous voulions ouvrir nos colonnes à toutes les lettres qui appellent notre réprobation pour les cruautés de tout genre dont les troupes allemandes se seraient rendues coupables en France, nous en remplirions notre journal. Nous n'en faisons rien. Ces lettres sont nombreuses pourtant ; elles émanent de personnes respectables, qui nous livrent leurs noms et acceptent la responsabilité de leurs accusations. Elles nous dénoncent des faits qui, s'ils étaient vrais, laisseraient aux armées allemandes, à ces armées si disciplinées, si fières de leur civilisation, une réputation de barbarie auprès de laquelle pâlirait celle des Huns et des Vandales.

Aussi la presse allemande ne cacha pas son mépris pour les Belges. Elle chercha d'abord à diviser Flamands et Wallons ; la *Gazette de Cologne* ridiculisa « ces brutes de Wallons, *die rohe Wallonen* ». La *Gazette de la Croix*, affirma « qu'il était impossible de croire à l'honorabilité belge... Nous considérons le peuple belge comme un peuple ennemi ». L'*Industrie Zeitung* de Berlin démontra que « Hollande et Belgique étaient les frontières naturelles du nouvel empire prussien, et que les réelles ressources de ces deux pays atteindraient seulement leur véritable développement lorsqu'elles seraient exploitées par le pays auquel elles reviennent de droit ».

Ne croirait-on pas lire un manifeste tout récent de l'*Alldeutscher Verband* ?

Et H. de Condé compare le « danger allemand » au « danger français » dénoncé par certains de ses compatriotes avant la guerre.

Si en dehors de ces faits monstrueux, on nous accuse d'être systématiquement hostiles à la Prusse, nous répondrons franchement : *oui*,

nous sommes hostiles à la Prusse, d'abord parce que nous sommes partisans de la décentralisation et que la Prusse est une nation *absorbante*, ensuite parce que la Prusse, affectée d'un militarisme exagéré, ne s'arrondit qu'au moyen de spoliations et d'annexions violentes. Quand on songe qu'en six années, ce pays a doublé de population, et que, selon toute apparence, il ne s'arrêtera pas en si bon chemin, *il est permis aux membres d'un petit État voisin de ses frontières de concevoir de justes appréhensions.* [Il rappelle le discours si applaudi que venait de faire l'historien von Sybel, où étaient développées les raisons pour l'Allemagne d'annexer la Belgique.] La lecture des journaux d'outre-Rhin nous a d'ailleurs complètement édifié à ce sujet : aussi pouvons-nous affirmer que le chauvinisme français, dont M. E. Leclercq s'est moqué si agréablement [1]..., n'est qu'un faible écho d'une effervescence passagère auprès de la rage chauvine et calculée de toutes les feuilles allemandes.

Pour nous enfin, la cause de l'Allemagne est jugée ; *si un jour notre ciel politique devient sombre, nous saurons au moins de quel côté vient la tempête...*

La guerre actuelle a justifié ses craintes, comme elle a vérifié le jugement qu'il avait porté sur les méthodes de l'armée allemande. En 1870 comme en 1914, elle se caractérise par l'ordre, la précision, et une dureté impitoyable vis-à-vis de l'ennemi, combattant ou non combattant. Assurément, jamais on n'avait vu avant 1870 une armée si nombreuse agir avec moins d'à-coup, d'irrégularité, d'indiscipline. Ce que dit à ce sujet M. Secrétan est bien exact : en aucune circonstance les soldats n'ont échappé à l'autorité des chefs ; lorsqu'ils ont pillé, comme à Bazeilles, dans le Nord ou dans l'Oise, ce fut avec leur consentement ou sur leur ordre ; ce fut en conformité avec les plans de l'état-major général que les villes ont été écrasées de réquisitions, que les villages ont été incendiés : « pas de cruautés *indisciplinées* », auraient pu dire déjà les quatre-vingt-treize intellectuels.

Mais les circonstances étaient tout autres qu'en 1914 : dès le mois d'août, le sort de la guerre était décidé, et l'Allemagne, devant une Europe intimidée, égoïste ou satisfaite, n'eut jamais à lutter pour son existence. Les premières régions envahies — le futur Reichsland — eurent aussitôt un régime

1. Voir plus haut, page 846.

spécial [1], elles furent terres allemandes : il n'y eut aucune raison de les traiter comme, l'an dernier, la Belgique; ce fut après leur occupation seulement, en septembre, que commença le soulèvement national français, et avec lui, pour le briser, le terrorisme militaire allemand. Les engins de destruction étaient encore peu perfectionnés, et ne purent jamais obtenir à Strasbourg ou à Paris les ravages que l'on observe à Reims ou à Arras. La guerre était bien plus éloignée qu'aujourd'hui de sa *forme absolue* [2]. Ainsi s'explique cette modération que l'on vante chez ceux qu'Hector de Condé traitait si justement de « bandits » et de « barbares » : elle était involontaire. Toutes les fois qu'ils l'ont pu, eux aussi, c'est par la violence et la passion, c'est en s'affranchissant des entraves d'une légalité gênante qu'ils ont su atteindre cette « grandeur guerrière » si étrangement célébrée par le général von Hartmann.

JEAN POIRIER

1. Ordres de Cabinet du roi de Prusse, 14 et 21 août 1870, groupant à part l'Alsace et les arrondissements de Sarrebourg, Château-Salins, Sarreguemines, Metz et Thionville. Cf. May, *le Traité de Francfort*, p. 88.

2. Ch. Andler, *les Usages de la Guerre et la Doctrine de l'État-Major allemand*. Alcan, 1915.

A VITRY-LE-FRANÇOIS

Lorsque, en septembre, de l'an dernier, je lisais dans les journaux que l'on se battait à Vitry-le-François, je ne croyais pas que je pourrais y reprendre, le 17 octobre, mon service de répétitrice au collège de filles. Je craignais que la ville n'eût été détruite, et, de fait, les Allemands qui l'occupaient eurent l'intention de la brûler avant de partir, comme l'ont témoigné les tas de paille placés sous les lits du collège, mais la retraite fut si rapide qu'ils n'en eurent pas le temps, dit-on.

J'étais à Blaizat (Haute-Loire) ; j'ignorais ce qui s'était passé ; j'envoyais à ma directrice lettres et dépêches, je n'avais pas de réponses. J'écrivis à M. le recteur de l'Académie de Paris, qui me répondit d'attendre des ordres. J'attendais sans impatience, je l'avoue franchement : la crainte d'aller affronter les dangers et les misères de la zone des armées me faisait jouir, bien qu'avec un peu de remords, de la douceur de l'automne, qui ne m'avait jamais trouvée en vacances... Mais je n'eus pas longtemps à souffrir de ce remords. Le 14 octobre je reçus un mot de ma directrice, qui m'appelait pour le 15. Elle me conseillait de prendre des vivres pour le voyage, et me disait qu'elle mettait le collège « en état de recevoir tout le monde ». C'était donc très rassurant, et je ne fus un peu effrayée que par le visage étonné des employés de la gare à qui je demandais des renseigne-

ments. Ce voyage fut certes long et pénible. Je passai dans le train deux jours et deux nuits, entrecoupés de longs arrêts sur les quais des gares. Mais je voyais tant de choses intéressantes (soldats coloniaux, prisonniers allemands, matériel de guerre), j'entendais tant de choses tristes (récits de soldats revenant des hôpitaux ou récits d'émigrés) que je ne songeais pas à m'appesantir sur ma fatigue ou mon ennui. Je n'oublierai jamais l'impression de tristesse que me donna la vue de cette plaine de Champagne que j'avais laissée en juillet dans tout l'épanouissement de la moisson.

J'étais seule dans mon compartiment de seconde, peu confortable, mais pour lequel j'avais tout de même abandonné les troisièmes, parce que je commençais à être courbaturée, et pour ne plus entendre les lamentations des pauvres gens qui ne retrouvaient que des ruines à la place de tout ce qu'ils possédaient et de tout ce qui leur était cher. Pourtant je ne pouvais pas encore me pénétrer de l'idée que ce que j'entendais raconter était bien réel, que ces dangers, dont ils parlaient, pouvaient m'atteindre. L'idée ne me venait pas, par exemple, que je pourrais moi-même manquer de vivres. On est tellement habitué à trouver tout ce qu'on veut pour de l'argent, qu'il est difficile de se convaincre qu'il pourrait en être autrement. Cependant, à Chaumont déjà, je n'avais pu déjeuner parce qu'il n'y avait dans la ville ni lait, ni sucre, ni chocolat. A Saint-Dizier j'avais vu des femmes faire la queue devant une épicerie encore fermée, mais j'avais été plus frappée par l'animation extraordinaire de la ville sillonnée de voitures et de soldats que par la rareté des vivres.

C'est en partant de là, à quatre heures, que je commençai à rouler — lentement, à cause des réparations de la voie — sur cette plaine qui fut le vaste champ de bataille de la Marne. La pluie fine qui tombait depuis le matin faisait, ce soir d'automne, le crépuscule plus triste, et plus triste aussi la monotonie de ces champs déserts qui se noyaient au loin dans la brume. Penchée à la portière, je regardais avidement cette terre qu'avait foulée l'envahisseur et j'y cherchais les traces de son passage. Des sentinelles de plus en plus serrées gardaient la voie, immobiles sous l'averse, et prenant pour le passage du train la position militaire ; les fils télégraphiques

pendaient lamentablement le long des poteaux. Çà et là, la terre était bouleversée, creusée de grands trous, les champs de betteraves piétinés. Voici enfin, près de la route une ferme complètement rasée à côté d'un château intact, et puis — oh! c'était donc bien vrai ! — un amas de ruines qui avait dû être un village, car on distinguait encore l'église décapitée. Tout cela était désert... mort..., non, pas tout à fait, car, non loin des ruines, le long de la voie, une femme tirait péniblement des betteraves qu'elle mettait en tas. Cette femme semblait seule dans cette plaine désolée, sa détresse venait jusqu'à moi...

Je fermai les yeux pour ne plus voir et ne plus penser... Quand je les ouvris, j'aperçus les tours massives de la cathédrale de Vitry. Enfin, j'étais arrivée !... j'allais retrouver des visages connus, et surtout — oh ! surtout — un bon lit où mes membres fatigués s'étendraient avec délices. Sur le quai extérieur je fus étonnée de voir les rues sans lumière, bien qu'il fît déjà sombre. Je rencontrai à ce moment-là une maîtresse primaire du collège avec son mari.

— Mais, où est donc l'omnibus? — leur demandai-je, une fois les bonjours échangés.

— Comment? vous cherchez l'omnibus? Mais il n'y a plus d'omnibus ! et s'il ne manquait que cela à Vitry, ce serait encore bien beau !

Et, tout en m'accompagnant jusqu'au collège, ils me racontèrent comment la ville avait été pillée par les Allemands. Je vis en effet, chemin faisant, des maisons dont les portes enfoncées avaient été remplacées par des planches. Ils avaient fait du collège leur ambulance ; le rez-de-chaussée servait de morgue ; ils avaient emporté tout ce qu'ils avaient pu en fait de literie ; le reste avait été pris par la Croix-Rouge, si bien qu'il ne restait absolument rien dans ce collège horriblement souillé par les morts et les blessés apportés du champ de bataille. On avait maintenant tout désinfecté, mais il n'était pas sûr qu'il y eût un lit pour moi.

— Alors, — dis-je, — je vais aller à l'hôtel !

— Il n'y a plus d'hôtel ! Les hôtels aussi ont été pillés et leurs propriétaires ne sont même pas revenus. Nous avons de quoi manger grâce aux provisions que nous avons rapportées,

mais la ville n'est pas encore ravitaillée ; les quelques trains de marchandises qui arrivent depuis deux ou trois jours sont tous réquisitionnés pour l'armée. Et puis, les marchands, qui ont eu leurs magasins pillés de fond en comble, n'ont pas envie de racheter une deuxième fois pour les Allemands ! il faut attendre d'avoir un peu plus de sécurité.

— Mais alors, — repris-je, effarée, — qu'est-ce que je vais faire, moi qui arrive sans provisions?

— Eh bien !... sachons d'abord ce qu'on fait au collège, et puis... on verra... Une autre chose pénible, c'est que l'on n'a aucun moyen de s'éclairer ; plus de gaz, car l'usine a été endommagée par un obus ; pas de pétrole, pas de bougies !...

— Alors, comment faites-vous donc?

— Eh bien ! nous avions heureusement quelques bougies, et nous espérons avoir du gaz un de ces jours, car on est en train de mettre une cheminée en tôle à l'usine.

Pendant que j'écoutais ces nouvelles inattendues en suivant ces rues noires dont les maisons closes semblaient muettes comme des tombes, je me sentais envahie d'un découragement que ma fatigue changeait en véritable détresse.

— Entendez-vous le canon? — dit tout à coup ma compagne, en s'arrêtant.

Je n'avais pas entendu ; je restai immobile, le cœur battant... Alors, j'entendis ce « boum ! » lointain, mais puissant, qui faisait résonner l'air jusqu'à nous... ce « boum ! » auquel mes oreilles sont maintenant accoutumées. Je fus prise d'un tremblement nerveux qui me rendit incapable de parler jusqu'au collège. Là, je trouvai ma directrice et ma collègue d'externat réunies chez la concierge autour d'une bougie dont la lumière guidait vaguement à travers le préau dallé qui sert de vestibule. Leur tristesse acheva de me démoraliser ; elles étaient si abattues qu'elles ne trouvaient rien à me dire. On me prêta la bougie pour monter dans ma chambre, lorsqu'on sentit ma répugnance à aller à tâtons dans ces couloirs où je croyais voir se dresser à chaque pas des fantômes de Prussiens. Sur la porte à moitié arrachée de ma chambre, une inscription allemande, à la craie, indiquait qu'elle avait été occupée par un aide-major nommé Hartmann. Je cherchai immédiatement des yeux le lit vers lequel tendait à cette

heure mon unique et impérieux désir; il n'y avait que le fer du lit; ni matelas, ni couvertures, et cette chambre, encore mal séchée de son lavage, était glaciale. Alors je me laissai tomber sur une chaise et — comme une petite fille — je me mis à pleurer à chaudes larmes. Je m'étonne maintenant d'avoir ainsi manqué de courage, mais j'étais si lasse, et je m'attendais si peu à ce que le collège fût ouvert dans des conditions pareilles ! La tragique réalité des événements me pénétrait pour la première fois comme une certitude, et l'ordre qui m'obligeait à laisser ma sécurité pour venir faire là acte de présence, me semblait être un ordre inutilement barbare. J'avais eu une vraie chance de rencontrer à la gare madame B... Elle m'emmena chez elle, où je fus me restaurer et dormir. Le lendemain, je me sentis plus courageuse.

La petite ville, malgré ses nombreuses maisons closes, était très animée par le va-et-vient des soldats, le passage incessant des autos, autobus et convois militaires de toutes sortes. J'étais en pleine atmosphère de guerre et, l'intérêt qu'avaient pour moi toutes ces choses nouvelles me fit un moment oublier ma tristesse.

Elle me revint en visitant le collège, où flottait encore une odeur de formol, où l'on marchait sur les taches de sang qu'un lavage sans savon ni cristaux n'avait pu enlever, où l'on rencontrait à chaque pas les traces de l'occupation allemande. Sur les portes, les inscriptions à la craie indiquant à quel usage chaque pièce avait été affectée ; dans la cour, les tas de bouteilles vides, les marronniers roussis par le feu qui avait brûlé des cadavres en quantité, dont il restait encore des cendres ; dans le bûcher, une pile de bottes de Prussiens. On m'emmena au dortoir choisir un fer de lit de pensionnaire ; car il n'était pas possible d'avoir un matelas assez large pour le mien. C'était dans ce dortoir qu'on avait mis les maladies contagieuses. Les infirmiers allemands avaient inscrit, en face de chaque lit, le nom de la maladie.

— Et, laquelle voulez-vous, mademoiselle? — me dit la cuisinière, en écorchant ces noms barbares dont elle baptisait les lits (ce qui m'arracha pour la première fois un sourire). Ah ! vous voulez la typhoïde? vous avez raison ! çà, on le connaît, au moins !

Après maints pourparlers avec les deux ambulances établies ici, j'obtins un petit matelas. Madame B.... me donna le reste de la literie, et j'eus ainsi une grande joie, que sans cette guerre j'aurais toujours ignorée : celle d'avoir un lit.

Une autre joie, ce fut d'apprendre que nous aurions à déjeuner de la viande et des pommes de terre bouillies. Il faut avoir craint la faim pour apprécier cela à sa juste valeur. Les Allemands n'avaient pas trouvé les provisions de pommes de terre ; ils avaient aussi laissé le vin, probablement parce qu'il n'était pas assez bon.

Nous commencions à causer un peu plus gaiement dans ce réfectoire trop vaste pour nous quatre ! Ma directrice, ma collègue d'externat, et une maîtresse d'internat, lorsque le même « boum ! » entendu la veille, domina le bruit de nos couverts sur le marbre de la table, et les coups se succédèrent alors plus ou moins rapides jusqu'au soir. N'allions-nous pas être bombardées ? Les Allemands, qui n'étaient qu'à 35 kilomètres, n'avaient pas grand chemin à faire. Mademoiselle G..., ma directrice, avait déjà craint en septembre de ne pouvoir sortir de Vitry avant l'arrivée des Allemands et la bataille de la Marne. Sur l'ordre de partir donné par le préfet, elle avait pu prendre l'avant-dernier train. Elle nous a avoué son angoisse pendant ces derniers jours, où prête à se sacrifier à son devoir de fonctionnaire, elle faisait — avec le calme courage qui la caractérise — les préparatifs que l'on fait quand on s'attend à mourir. Elle sourit maintenant en parlant de son voyage dans les fourgons à bestiaux, où l'on n'avait d'autres sièges que les paquets faits à la hâte. Le dernier train fut survolé par un taube que chassèrent les turcos en tirant des remblais de chaque côté du train. Tout cela peut être « pittoresque » à distance, ou dans le passé..., mais c'était un « pittoresque » qui ne nous tentait guère, ce premier jour de contact avec le danger.

Après le déjeuner, on alla visiter la cave pour voir comment nous pourrions nous y mettre à l'abri, si nous étions bombardés. Or, justement, je savais déjà tant d'horribles histoires de gens asphyxiés dans des caves de maisons incendiées par les obus ou murés vivants sous les décombres, que la perspective de m'enfermer là m'effrayait beaucoup plus que celle

de voir tomber les obus. La triste veillée que ce premier soir passé à écouter le canon, et à attendre la nuit sans lumière ! Assise sur ma malle, que je ne pouvais me décider à défaire, je pleurai bêtement. Je pleurais, non parce que je souffrais beaucoup des petites misères matérielles auxquelles nous étions condamnées, mais parce que je trouvais absurde de m'exposer au danger pour l'unique raison de sauvegarder un maigre traitement de quinze cents francs ! Si j'avais été utile à quelqu'un d'autre qu'à moi-même, si j'avais pu soigner des blessés, par exemple, faire enfin de l'obligation d'être là un dévouement volontaire, j'aurais trouvé tout de suite en moi le ressort nécessaire, mais je ne pouvais rien faire d'autre que parcourir les couloirs sombres à la suite de la dizaine d'élèves que se partageaient les professeurs, et il fallait me donner tant de mal pour vivre là, inutile, tandis que j'avais une maison, là-bas, dans la tranquillité des montagnes, une maison où l'on me rappelait !

Novembre. — Ce premier mois est dans ma mémoire comme un cauchemar confus. J'espérais toujours que le collège serait transformé en ambulance, car il venait souvent des officiers pour le visiter ; mais Vitry n'offrait pas aux blessés assez de sécurité, on n'hospitalisait ici que ceux qui ne pouvaient aller plus loin. J'étais vivement impressionnée par tout ce que je voyais et surtout par les récits que me faisaient ceux qui n'avaient pas quitté Vitry pendant la bataille de la Marne. Les Allemands ont été ici, assez corrects, du moins les officiers. Dans l'appartement de la directrice, ils n'ont rien pris : est-ce parce qu'ils ont vu au salon un tableau allemand, *die Lorelei.* D'autres maisons ont été sauvées du pillage par des raisons de ce genre ou parce que le propriétaire avait un nom germanique. Les Allemands n'ont pas tourmenté les habitants, mais il ne fallait rien leur refuser. Ils ont emmené en otage quelques paysans des environs — en particulier le père d'une de nos pensionnaires — ils ont eu la barbarie d'en fusiller quelques autres. Mais, pendant la bataille de la Marne, les ambulanciers allemands rapportaient au collège les blessés français avec les blessés allemands.

Je ne sais si les journaux ont bien dit ce qu'elle fut, cette

bataille de la Marne, et l'effort surhumain de nos soldats qui subirent l'effroyable choc d'une armée bien supérieure en nombre. Il me faudrait un volume pour raconter en détail ce que je sais là-dessus, par exemple le carnage du mont Moret, pris et repris quatre fois à la baïonnette, l'incendie des vingt-cinq villages environnants, et les doléances que j'entendis de ceux qui avaient fui ou fuyaient encore leurs maisons détruites, emportant ce qu'ils pouvaient et quelquefois rien du tout. (Oh! ces lamentables convois d'émigrés traînant dans une charrette un lit et quelques hardes, les femmes poussant des brouettes où dorment des marmots!)

Les Rémois, nombreux ici, me racontaient leur vie dans la ville impitoyablement bombardée et comment ils avaient réussi à en sortir. Une de nos élèves qui y a été enfermée jusqu'en décembre nous donne là-dessus d'amples renseignements. C'est en voyant autour de moi tant de simple héroïsme, tant de souffrances, tant de misères que j'ai eu honte de ma couardise, honte de me lamenter parce que je n'avais ni pétrole, ni savon, ni sucre, ou parce que je n'avais qu'une nourriture grossière qui me donnait mal à l'estomac.

Je me secouai. Je fis à ma fenêtre des vitres de papier, puisque je ne pouvais en avoir d'autres. Je raccommodai avec des cordes ma porte démolie, et la vie s'organisa tout de même peu à peu dans notre collège. Les élèves revenaient à mesure que les Vitryats lassés d'attendre une amélioration dans la situation militaire se décidaient à rentrer. A la Toussaint, nous commençâmes enfin à être ravitaillés et à pouvoir correspondre plus facilement avec le reste de la France. On put reprendre quelques pensionnaires boursières qui avaient eu leurs maisons brûlées, et comme le service n'était guère changé avec une trentaine d'élèves dans toutes les classes secondaires, on travaillait sans relâche pour les soldats ou pour les émigrés réfugiés ici en grand nombre. Les malheureux ne voulaient pas se décider à s'éloigner davantage de leurs villages. Il était pourtant ici très difficile de les loger et de les nourrir. Ils couchaient sur la paille et les bébés venaient au monde là, sans attendre les layettes que leur apportait madame la Directrice dont les doigts agiles et le discret dévouement soulageaient les misères les plus pressantes. De

temps en temps, le maire les expédiait par centaines un peu plus loin, mais il en arrivait bientôt d'autres.

Les jeudis et les dimanches, nous visitions les ruines qui ressemblent à celles que laissent les tremblements de terre. Ce qui était le plus navrant, c'était de voir de pauvres gens retourner ces amas de tuiles et de plâtre pour retrouver quelque chose. Les femmes se lamentaient; mais les vieux vous regardaient avec les yeux résignés de gens qui ont trop perdu pour désirer encore quelque chose.

Ce qui sera dans ma vie un souvenir ineffaçable, c'est ma visite le jour de la Toussaint à la partie du champ de bataille où était installée l'artillerie allemande. Pour avoir la vision exacte de ce qu'avait été le combat, on n'avait qu'à suivre les traces laissées par l'armée ennemie. On retrouvait la place des canons un peu à l'abri de la crête, à côté, le trou pour l'obusier, derrière, d'autres abris pour les chefs de batterie, des tranchées pour les soldats, au milieu les énormes trous faits par les obus français. Leur tir admirablement juste avait délogé les batteries allemandes dont on suivait la fuite à travers les champs souillés par les débris de toutes sortes de matériaux — douilles d'obus, paniers, chargeurs —, d'ustensiles de cuisine, de provisions, de loques... Et, parmi tout cela, les tombes, les pauvres tombes hâtivement ornées d'une croix rustique, qui supportait quelquefois, à défaut du nom, le képi ou quelque autre dépouille de celui dont on avait pu établir l'identité. C'étaient eux, les héros et les martyrs, que nous allions visiter ce jour-là et à qui nous portions les fleurs cueillies sur les mottes de la terre arrosée de leur sang. Nous allions vers le soleil couchant qui projetait en ombres fantastiques les cheminées tordues et les pans de murs croulants de Glanes et de Huiron. Au nord et à l'est le grondement sinistre du canon troublait la paix de ce doux soir d'automne, un soir étrange où, trop vivement frappée par les visions de massacre qu'évoquaient ces champs semés de tombes et tous ces débris d'armes, de sacs, de chaussures, de loques, j'avais peine à garder la notion du temps où je vivais, celle des lieux où je me trouvais... Mon esprit s'embrumait vraiment; il flottait entre des impressions de rêve et de réalité. « Oh ! cela ne peut pas être vrai », me disais-je en me frottant

le front comme pour chasser un cauchemar, et pourtant nous nous penchions sur les petites croix pour lire le nom. Nous le récrivions quand il commençait à s'effacer, et nous arrangions nos humbles fleurs sur les tombes. Quelques-unes n'avaient d'autre indication qu'un faux-col ou qu'une chemise, souillée de boue et de sang, sur laquelle se lisait encore le numéro matricule.

« Mon Dieu ! pensais-je, qui donc attend ceux-là? » Je voyais, là-bas, au foyer des absents, les mères, les épouses espérant la lettre qui n'arrive pas, et qui s'obstinent à les croire vivants, tandis qu'ils sont là, sous les quelques pelletées de terre où ils ont agonisé. « Du moins, disaient mes compagnes, ils n'auront pas été seuls aujourd'hui, le jour des morts; ils auront eu, ces inconnus, leur part de fleurs et de larmes. » Oh oui, de larmes ! Elles coulaient sans efforts de nos yeux pendant que nous revenions en silence et suivant nos pensées, qui, comme nos ombres, s'allongeaient indéfiniment vers une nuit pleine d'angoisses.

Nous avions passé devant les tombes des Allemands. Elles étaient mieux faites que les tombes des Français. Les croix étaient plus belles, les inscriptions étaient à l'encre. Comme je remarquai cette différence, on m'expliqua que c'étaient les Allemands qui avaient enterré à cet endroit tous les morts, et, naturellement, ils avaient pris plus de peine pour les leurs que pour les nôtres (comme nous faisions du reste en pareil cas). Le nom était, pour les officiers, accompagné d'une phrase de ce genre :

> Ici repose doucement parmi les siens...
> *Hier ruht sanft unter der Seinen...*

« Ils font de la sentimentalité après », disions-nous, haineuses, et pourtant longtemps encore les mots des barbares, *hier ruht sanft unter der Seinen...*, ont fait en moi une musique triste évoquant l'indécise vision de pays lointains où pleurent des femmes aux nattes blondes.

Depuis, toutes ces tombes ont été refaites, ornées de couronnes et de drapeaux tricolores. On en rencontre partout, de quelque côté que l'on dirige ses pas, dans Vitry même, sur la grande pelouse, le long de la route, au milieu des ruines,

sur les côtés du canal — où ils étaient, disent les militaires, « comme des sardines dans l'huile » —, au bas des côtes de Gravelines, devant les marécages où a péri tout un régiment d'infanterie coloniale. Ils sont enterrés là, par deux, par cinq, par dix... Sur le mont Moret d'immenses fosses renferment des centaines de cadavres d'Allemands et combien sont restés enlisés dans la boue et n'ont même pas eu ce qui peut s'appeler une tombe... Les paysans, tout près d'ici, ont dû renoncer à labourer certains champs pour ne pas déterrer des cadavres...

Janvier. — Depuis deux mois, la vie est relativement calme; les vivres sont encore très chers, car la campagne ne fournit pas, et beaucoup de commerçants abusent de la difficulté de faire venir d'ailleurs, mais la ville est régulièrement ravitaille; elle est devenue l'oasis de cette plaine dévastée, pourtant déjà moins triste, car les champs se cultivent tout de même, et des ouvriers anglais sont venus rebâtir des maisonnettes pour les paysans. Ils sont payés par l'Angleterre, et ils prennent ici les matériaux qu'ils trouvent. Ils reconstruisent en ce moment Glanes et Huiron, ces villages qui furent détruits par le feu croisé des deux armées ; et rien ne donne du courage et de l'espoir comme de voir ces ruines se relever à quarante kilomètres de l'ennemi. La situation militaire n'est pas beaucoup meilleure qu'en octobre, mais le fait seul de la voir durer donne de la confiance, et puis, on s'habitue à tout, même à savoir les Allemands là, si près, et à entendre le canon. Le canon c'est comme les pulsations de la fiévreuse vie militaire qui nous entoure, et il ne nous impressionne plus comme les premiers jours. Les troupes qui passent, les autobus parisiens, les longs convois de ravitaillement qui font sur les rues pavées un bruit infernal ne nous inspirent plus l'inquiétude des premiers mois. On ne se dérange plus que pour voir les aéros ou quelque compagnie de soldats crottés jusqu'aux coudes avec des barbes longues et des yeux étranges. Ils tirent des chevaux qui ne peuvent plus les porter; ils reviennent du front, ces soldats; nous les suivons avec des yeux attendris et s'ils trouvent à notre adresse quelque plaisanterie, au lieu de nous détourner dignement comme autrefois, nous leur sourions avec de la joie. Ceux qui partent au feu nous émeuvent

davantage, les cavaliers surtout, dragons et cuirassiers avec leurs lances et leurs crinières flottantes... On a envie de les suivre.

J'ai eu le système nerveux si ébranlé ici, les premiers temps, que je ne pouvais contenir mes larmes, lorsque j'entendais en même temps le canon gronder et les élèves chanter en chœur *la Marseillaise*. Le chant national, dont les paroles ont brusquement repris toute leur tragique vérité, me remuaient d'une émotion puissante, insurmontable, surtout si des soldats de passage entonnaient avec nous de la rue :

Amour sacré de la Patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs.
Liberté ! liberté chérie !
Combats avec tes défenseurs !

C'était alors comme la sublime prière accompagnant le bruit du combat tout proche, et mon cœur battait à grands coups.

Si ces émotions-là n'étaient pas venues avec tant de sang versé, je les bénirais pour m'avoir fait revivre, lorsque je me croyais morte, pour m'avoir fait pleurer des larmes lavant mon cœur de tous ses égoïsmes, des larmes qui me font une âme nouvelle qui a perdu maints souvenirs d'amertumes, et n'est plus qu'une fraction de la Patrie souffrante.

12 février. — On vendait aujourd'hui sur la place les chevaux réformés. Nous nous sommes approchées pour voir. Ce n'étaient plus des chevaux, c'étaient des animaux fantastiques. Ils étaient si maigres qu'ils étaient bossus comme des chameaux, velus comme de vieux ânes et pleins de cicatrices répugnantes. Je sais bien que c'est de la sensibilité mal placée en ce moment que de plaindre les animaux, et pourtant, je ne peux m'empêcher de les plaindre, ces pauvres chevaux, qui ne savent pas, eux, pourquoi ils souffrent. Il y a le long de la Marne un grand parc où l'on amène ceux qui sont blessés ou tout à fait exténués. On les soigne. De la route, nous en voyons tous les jours qui tombent en allant boire une dernière fois. Ils se débattent désespérément contre la mort, et leurs compagnons s'arrêtent pour les regarder avec des yeux pensifs de vieux philosophes.

17 février. — Il est passé depuis deux jours des dragons et des cuirassiers avec leurs mitrailleuses, leurs convois, leurs compagnies de cyclistes. Ils arrivaient du nord où ils avaient été remplacés par des Anglais et allaient camper tout près d'ici. Nous n'avons pas travaillé hier ; nous avons passé tout notre temps à la fenêtre. Nous sommes inquiètes de voir arriver de la cavalerie...

On va donc tenter une grande bataille? et sortir des tranchées? Toute la veillée, nous avons écouté, le cœur battant, le pas cadencé des chevaux qui laissait dans nos oreilles comme un bruit de torrent. C'était plus impressionnant la nuit que le jour, car cette nuit, où disparaissaient ces cavaliers muets comme des fantômes, était déchirée de longs éclairs que nous savions être les yeux de l'ennemi. C'étaient, en effet, les projecteurs allemands qui fouillaient les ténèbres pour repérer les troupes de renfort. Oh ! cela nous donnait le frisson de les voir dresser leurs casques et leurs lances vers cette nuit aux yeux rouges...

Ce matin, pour une fois, je n'étais pas la seule à avoir la migraine.

19 février. — J'ai terminé ma petite robe et je la regarde avec l'orgueil de l'artiste qui contemple son chef-d'œuvre. Il y a un peu de malice dans ma joie, car j'ai désobéi à ma directrice qui m'avait défendu de la faire belle (cela prend du temps et le temps est si précieux quand il y a beaucoup de petits enfants sans robe). En cachette, j'ai fait courir, par ci par là, quelques points d'épine, fait des boutons rouges avec un reste de satin, et l'humble étoffe s'est transformée en un vêtement assez coquet. C'est que j'ai mon idée. Cette robe est pour une petite fille qui s'est enfuie avec sa mère de la Lisse en Champagne pendant que les Prussiens mettaient le feu à leur maison. Elle a vu l'incendie, le sauve-qui peut, elle a entendu le canon de tout près, et cela a ébranlé trop fortement le cerveau de la fillette. L'épouvante est restée dans ses grands yeux qui vous regardent sans vous voir. Et si elle vous voit, c'est pour dire de sa petite voix angoissée :

— Prends garde, madame, les Prussiens vont brûler ta maison !

On la rassure, mais elle répète, obstinée :

— Tu verras qu'ils la brûleront ; il faut se sauver, il faut courir.

Elle fait peine à voir et à entendre. Je voudrais tant chasser l'obsession maladive qui embrume ce cerveau d'enfant. J'y arriverai peut-être en lui mettant la jolie robe. Si la coquetterie s'éveillait en elle, ce serait le premier pas vers la guérison.

20 février. — Hier le canon a tonné très fort. Il grondait comme le tonnerre, et l'activité militaire était fiévreuse. La grand'rue de Vitry ressemblait à une petite rue de Paris avec son va-et-vient d'autobus, de cyclistes, d'officiers caracolant autour des voitures. C'est curieux de voir sur les autobus le nom des rues de Paris ou de Lyon. Hier, la « place Bellecourt » et « la place des Terreaux » stationnaient sur la place d'Armes de Vitry. Est-ce ceux qui m'avaient emmenée de Vaize à l'Exposition de Lyon? Il est passé aussi des autos blindées avec des fusiliers marins — un train blindé ! — Mais je n'ai rien vu de tout cela. Il faudrait toujours être à la fenêtre. J'ai vu tout de même les deux avions qui sont partis de l'aérodrome pour aller donner la chasse au taube venu tout près d'ici, vers quatre heures. J'ai vu aussi les voitures d'ambulance, arrivées lentement avec leurs rideaux tirés, et c'est ce qui m'a fait désirer ne plus rien voir. Les blessés arrivent par centaines de l'Argonne. On n'arrête ici que les grands blessés, — et c'est pour cela que le jour et la nuit les cloches sonnent le glas. Elles le sonnent doucement pour que les mères et les épouses n'entendent pas, et on dirait de longs et sourds sanglots que le vieux clocher s'efforce de retenir.

21 février. — Une belle et calme journée de soleil ; on dirait que les bras de fer de la guerre se détendent et s'amollissent en sentant le printemps venir. L'air est moins lourd d'angoisse. Je n'écoute pas le canon, mais un oiseau qui chante.

Nous rentrons de notre promenade du dimanche. Nous avons vu des ruines se déblayer, des maisons se bâtir — bravant ainsi la possibilité de nouveaux désastres. Les gens n'ont plus l'air d'épaves. Ils ont réorganisé leur vie et leur travail.

Tout est bien moins triste qu'en octobre. Nous avons interrogé la vaste plaine que survolaient des avions comme de grands oiseaux protecteurs. Dans les sillons réguliers pointait le blé nouveau, fidèle et tenace comme notre espérance.

Ma collègue vient de rentrer chez moi avec une drôle de tête ; elle s'était tiré et tordu les cheveux...

— N'est-ce pas, — dit-elle, — que, comme ça, je ferais peur aux Allemands et n'aurais rien à craindre?

Si, moi, je m'étais tiré les cheveux de cette façon, je serais vraiment très laide, mais mademoiselle P..., avec sa tête fine de déesse grecque est toujours belle, et ma réponse ne la rassure pas. Cependant, nous rions; il s'est fait en nous une détente par la sérénité que nous avons respirée là-bas en regardant pousser le blé du printemps. Il me semble, ce soir, que le danger est passé et que c'est en vain qu'ils ont écrit sur la porte de notre collège :

Auf Wiedersehen (au revoir).

ALINE BOREL,
Répétitrice au collège de jeunes filles de Vitry-le-François.

LA QUESTION POLONAISE

Bien que la race polonaise, en perpétuel exil, ait trouvé un accueil sympathique dans la plupart des nations, le monde s'est fort peu préoccupé de ses souffrances et de ses aspirations depuis la révolte de 1863. On connaissait la Pologne seulement par de vagues visions pathétiques de son passé, par l'originalité de ses artistes, par les silhouettes tragiques de ses grands morts, Batory, Kosciusko, Poniatowski, Chopin, Mickiewicz... Ceux qui songeaient à ses malheurs évoquaient les paroles émouvantes de Mickiewicz au Collège de France, de Victor Hugo à la Chambre des pairs, de Paul V aux envoyés polonais : « Chaque poignée de votre terre est une relique de martyr. » On trouvait là des sources de beau lyrisme, et l'on ne pensait plus au problème politique précis qui se pose en Europe pour ce peuple malheureux.

Avec la guerre actuelle, la question polonaise a retrouvé l'acuité et le retentissement que lui avaient donnés jadis les fastes des guerres de l'Indépendance. Le tsar a lancé au mois d'août la promesse d'une autonomie réparatrice. Le kaiser escompte l'effet moral que produira son entrée à Varsovie, et la restauration solennelle, par sa volonté impériale, de la vieille monarchie des Jagellons. A cette heure, la question de Pologne est plus qu'une ramification de l'imbroglio européen. Elle détermine en grande partie les modalités de la

lutte gigantesque. Au moment des règlements de compte, elle acquerra une importance essentielle. Il s'agira de reconstituer une nation considérable par son territoire (plus de 300 000 kilomètres carrés, la moitié de l'Allemagne), par son histoire, par sa population (plus de 22 millions d'habitants), par sa production économique qui s'est deux fois décuplée en moins d'un demi-siècle.

Il semble d'abord que le problème se pose sous des formes différentes en Posnanie, en Galicie et en Pologne varsovienne. Les Galiciens jouissent en effet d'un régime extrêmement libéral et sont austrophiles. Les Polonais de Posnanie, asservis par une discipline de fer, osent à peine protester contre les lois agraires et réclament seulement le libre usage de leur langue. Les Polonais russes ont un programme plus étendu : ils revendiquent l'emploi de la langue nationale, la pleine jouissance des libertés municipales, la liberté des cultes, une demi-autonomie administrative. Mais ce ne sont là que des variantes momentanées. La véritable question de Pologne réside dans le sentiment commun à ces divers groupes de leur nationalité polonaise et de leurs justes aspirations à l'autonomie ; sentiment inégalement réparti entre les trois tronçons, mais sans cesse plus clair et plus puissant. En Posnanie, le regret de la patrie perdue se cache, mais n'en est que plus amer. En Russie, il s'affiche et s'organise en programme politique ; des trois lambeaux de la Pologne, c'est en effet le tronçon russe qui reste la base des revendications nationales, et Varsovie, qui a succédé à Gnesen et à Cracovie comme capitale, est aujourd'hui le foyer du polonisme. La Galicie même, pourtant favorisée, n'a point perdu le souvenir des traditions nationales, comme l'attestent certaines œuvres émouvantes de Wyspianski.

Or, si cet idéal a rencontré la mansuétude autrichienne, il a été impitoyablement traqué pendant un demi-siècle par les gouvernements de Pétersbourg et de Berlin. C'est la politique brutale de la Russie et de l'Allemagne qui en déterminent la persistance et la destinée. C'est pourquoi il faut étudier d'abord le polonisme dans ses rapports avec la russification et avec la germanisation, pour expliquer ensuite sa renaissance, son évolution et sa formule actuelle.

*
* *

La politique de russification, qui consiste à imposer la constitution, les lois et la langue de la Russie, est en Pologne russe, comme en Finlande et dans les provinces baltiques, une politique récente. Alexandre Ier l'avait soigneusement évitée Le *Statut organique* de 1832, qui suivit la révolte de 1831, en fut la première manifestation. Les troupes polonaises furent incorporées dans l'armée russe ; les ministères varsoviens furent supprimés ; le russe devint langue officielle. Cependant, les Polonais conservaient quelques libertés appréciables, le libre usage de leur langue et une administration séparée. Ce n'est que trente ans plus tard que fut inauguré le régime draconien resté en application jusqu'à nos jours.

Nicolas Milutine, le gouverneur envoyé par le tsar après la répression de 1863, se proposa de détruire en Pologne varsovienne toute velléité d'esprit national. Milutine, homme du passé, observa d'abord que le peuple des campagnes, opprimé par ses féodaux, inculte et aussi misérable qu'au XVIIIe siècle, restait étranger à l'idée d'une nationalité polonaise [1]. Il comprit très vite que la noblesse et le clergé catholique seuls conservaient la tradition historique et soutenaient encore le polonisme décadent. Sur cette observation judicieuse, il fonda toute une politique de lois agraires iniques tendant à faciliter le morcellement des grandes propriétés. Appliquées très régulièrement pendant un demi-siècle, ces mesures assurèrent le passage progressif des terres catholiques aux mains des orthodoxes. C'est à peine si l'influence conciliatrice de Léon XIII parvint à obtenir quelques légères atténuations.

Milutine espérait ainsi constituer une masse paysanne, sinon russophile, du moins favorable à ses nouveaux maîtres. Mais, pour éviter que le peuple polonais, devenu un élément politique puissant, ne prît conscience de ses origines et de ses droits, il proscrivit la langue polonaise dans les écoles, la

1. Nous empruntons cette observation à l'ouvrage de M. R. Dmowski, député de Varsovie à la deuxième et à la troisième Douma, qui nous a, du reste, servi de guide pour tout ce qui concerne la russification de la Pologne varsovienne.

littérature polonaise dans les bibliothèques et la tradition polonaise dans les sociétés locales. Il transforma l'université de Varsovie, où les cours polonais étaient déjà interdits depuis 1861. Les élèves des gymnases et les étudiants des facultés durent parler exclusivement le russe. Enfin, pour bien marquer sa volonté inébranlable d'anéantir la tradition nationale, le tsar retirait à la Pologne la dénomination de « Royaume » qui lui avait été conservée par le Congrès de Vienne, et lui donnait le nom officiel de « Pays de la Vistule ».

Le gouvernement russe construisit des forteresses, tant pour défendre la frontière contre un ennemi extérieur que pour marquer l'emprise définitive de la Russie. Telle fut Ivangorod, élevée par Nicolas Ier en l'honneur de Paskiévitch, peuplée presqu'entièrement par des militaires et des fonctionnaires russes. Une forte garnison occupa Varsovie, à la fois pour surveiller la population et pour défendre la ligne de la Vistule que protègent quinze forts avancés autour de la capitale et de Praga. Il en fut de même pour Novo-Giorgiewsk (Modlin) qui est exclusivement militaire, et pour Brest-Litovsk qui appartient pourtant à la Lithuanie (*litovsk* ou lithuanien)...

La persécution religieuse poursuivit les Uniates, catholiques polonais qui comptaient des orthodoxes parmi leurs ancêtres et que l'on ramenait de force à l'orthodoxie. Amendes, prison, expropriations d'églises, et parfois même les dragonnades cosaques, tels furent les moyens employés. On a pu dire qu'au point de vue confessionnel, la Russie de la fin du XIXe siècle semblait plus arriérée que celle de la fin du XVIIIe, époque des velléités libérales de la Grande Catherine.

Ce qui frappe dans ce régime monstrueusement anachronique, c'est à la fois son inutilité et sa persistance. L'oukase impérial d'avril 1905, qui devançait les désirs de la première Douma, avait bien lancé la promesse de la liberté religieuse; mais il subit par la suite tant d'amendements et de restrictions que, même après la loi votée par la troisième Douma, le droit des consciences restait un mythe en Russie. Bien plus, le code russe s'enrichit d'articles sévères contre les orthodoxes qui se convertiraient au catholicisme. A partir de 1906, on recommença d'appliquer la formule

implacable de Pobiedonotseff : « Autocratie, Nationalité, Orthodoxie », et le congrès orthodoxe de Vilna, en 1909, la consacrait à nouveau en demandant que la Douma fût déclarée incompétente « pour tout ce qui touche à l'orthodoxie, tout ce qui garantit l'autonomie des religions et des sectes ». Malgré cela, les conversions se multiplient, peut-être même à cause de la persécution. On en compte plus de 233 000 pour la Pologne, la Lithuanie et la Podolie, entre 1905 et 1909, en ne faisant état que de celles qui furent officiellement enregistrées.

La même intransigeance s'observe dans l'ordre proprement politique. En 1905, au moment des timides essais de libéralisme, le congrès des Zemstvos russes s'était prononcé en faveur de l'autonomie polonaise à une énorme majorité, par 166 voix contre 18. Mais la bureaucratie moscovite, installée sans contrôle dans les provinces varsoviennes, s'accommodait trop bien de ce régime pour ne pas s'opposer aux plus légitimes revendications des représentants polonais. Le crédit que ceux-ci avaient trouvé auprès de certains partis de la première et de la deuxième Douma ranima ses fureurs. Elle fit miroiter aux yeux du tzar et des Vieux-Russes le danger d'une association parlementaire polonaise, d'un *Kolo* qui joindrait aux 36 députés du « Royaume », les 20 députés polonais de Lithuanie, de Podolie et d'Ukraine, et qui deviendrait ainsi un parti d'opposition puissant et combatif. Les résultats ne se firent pas attendre. Malgré l'attitude conciliante des représentants polonais à la première Douma, un oukase impérial du 3 juin 1907 ramenait leur nombre de 36 à 12.

En 1908, les troubles provoqués à Varsovie par cette réaction brutale furent réprimés avec une extrême rigueur. Les prisons se remplirent à nouveau. Mais le peuple n'abandonna rien de ses idées nationalistes, qui continuèrent à se répandre en secret. D'autre part, tous ces excès avaient eu une conséquence extrêmement grave, la formation et l'accroissement d'un parti révolutionnaire, le *Bounde*, qui se recruta rapidement dans les villes industrielles, chez les juifs et chez les catholiques. Le polonisme semblait pencher vers le nihilisme. La réaction à outrance renforçait ainsi le mouvement révolutionnaire et aggravait les difficultés intérieures.

Il semble que le gouvernement russe aurait dû trouver un

enseignement de modération dans cette période lamentable qui s'étend de 1905 à 1909. Il n'en fut rien malheureusement. Nous verrons plus loin que la faute n'en retombe pas tout entière sur Pétersbourg et que l'on y retrouve la main d'une diplomatie étrangère. Mais nous n'avons qu'à ouvrir un bulletin de l'*Agence polonaise en France* pour nous convaincre que la persécution religieuse sévissait encore pendant ces dernières années comme au temps de Pobiedonotseff. Ne citons qu'un fait pris au hasard : en septembre 1912, l'Association communiquait qu'un abbé ayant confessé deux jeunes filles qui, d'après les registres de la police, auraient dû être orthodoxes, le prêtre et les parents venaient d'être condamnés à deux semaines de prison.

Quand on recherche les causes qui ont déterminé la persistance de cette politique maladroite, on est amené d'abord à la rattacher à la tradition centralisatrice dont le gouvernement de Pétersbourg est imprégné, et qui le pousse à conserver un régime d'oppression dans les provinces particularistes. La Finlande nous en fournit un exemple précis : les Russes n'y trouvent point le prétexte des insurrections, et pourtant elle n'est guère mieux traitée que la Pologne. Il y a lieu aussi de tenir compte de la résistance rétrograde de la bureaucratie provinciale. Mais il faut surtout incriminer une autre influence, qu'aucun ministre n'osa surmonter et qui prit, pendant ces dernières années, une importance considérable : la crainte de déplaire à l'Allemagne.

*
* *

L'Allemagne est une nation née du principe des nationalités, se réclamant sans cesse de ce principe, et qui use, à l'égard des allogènes de l'empire, d'une politique brutale qui en est la négation même. Le régime russe en Pologne, si injuste fût-il, n'atteignit jamais les excès de la persécution prussienne en Posnanie. Dans cette malheureuse province, l'abominable répression de toutes les survivances polonaises émut parfois l'Europe, à l'occasion d'événements scandaleux comme le célèbre procès de Wreschen. Le gouvernement prussien voulut non seulement la fin du sentiment national, mais la dispersion,

l'anéantissement de la race même. Nulle part la haine du particularisme ne s'acharna avec autant d'intensité que sur les *trois millions et demi* de Polonais posnaniens. L'histoire de leur prussification est un émouvant réquisitoire contre l'Allemagne impériale.

C'est au lendemain de la guerre de 1870 que cette méthode politique commença d'être appliquée comme un système. En 1872, Bismarck inaugurait la germanisation intellectuelle en imposant l'usage de la langue allemande dans toutes les écoles. En 1886, le gouvernement commençait la germanisation foncière. Les lois agraires sévirent non seulement en Pologne annexée, mais dans toutes les provinces de population polonaise, en Prusse-Orientale, en Poméranie, en Prusse-Occidentale et en Silésie. Elles se peuplèrent peu à peu de colonies rurales allemandes. Une habile législation, perfectionnée plus tard sous le gouvernement du prince de Bülow, fit passer peu à peu les propriétés polonaises aux mains d'agriculteurs, d'industriels et de commerçants allemands, par une sorte d'expropriation inique. En 1900, malgré les difficultés que ces mesures avaient soulevées, la proscription de la langue polonaise s'étendait à l'enseignement religieux, provoquant cette fois une foule de résistances violentes, mais éparpillées. Les instituteurs reçurent l'ordre de frapper à coups de poing, de pied ou de bâton, les élèves récalcitrants. Et les parents qui osèrent protester s'entendirent condamner à l'amende et à la prison par le tribunal criminel de Gnesen.

Vainement, les Polonais essayèrent de faire aboutir par la voie légale leurs plus légitimes revendications. Leurs députés au Reichstag ne constituaient qu'une fraction sans importance, comme les Alsaciens et les Guelfes. Le Centre prit quelquefois parti pour eux, parce qu'ils étaient catholiques, mais sans jamais mettre en cause la question nationale : il se bornait à les soutenir au seul point de vue confessionnel, et avec quelle modération prudente ! Même au temps de la politique ondoyante du prince de Bülow, le *Faustrecht* germanique s'appliqua en Pologne prussienne avec toute sa rigueur, parce qu'il était étroitement lié aux intérêts des conservateurs.

Plus odieuses qu'en Pologne varsovienne, les vexations et les injustices frappent encore la Posnanie sans la moindre

atténuation. Elles s'attaquent surtout à la langue polonaise. Pour une seule quinzaine de septembre 1912, l'Agence polonaise de France communique des faits comme ceux-ci : à Grudziadz, ordre à deux jeunes filles placées chez des Polonais de se placer dans des maisons où on ne parle pas polonais. Ordre à la *Gazeta Chojnicka* de changer son enseigne, rédigée en polonais. A Bydgoszcz, le rédacteur du *Dziennik Bydgoski* est condamné à deux mois de prison pour un article où il rappelle aux prêtres allemands le passage de l'oraison dominicale : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » A Chodorkow, trois mois d'arrêt à l'abbé Idzikowski pour avoir organisé une école polonaise, etc., etc.

Mais nous n'avons vu jusqu'ici qu'une faible partie de la question, et il nous faut saisir dans son ensemble l'empreinte du germanisme sur la nationalité polonaise. L'expansion allemande vers l'Est, le *Drang nach Osten*, fut toujours au premier plan du programme pangermaniste. Nous le voyons se manifester vers l'empire ottoman, vers les provinces baltiques, mais surtout en Pologne russe. On se souvint en Allemagne qu'avant les désastres de 1806, la Prusse étendait son pouvoir sur la province de Varsovie. Et la Russie, quelque peu désemparée depuis les défaites de Mandchourie, laissa faire, favorisant par son inertie la germanisation démographique et économique des « Pays de la Vistule. »

Il faut remarquer que l'emprise allemande sur les provinces particularistes russes avait commencé d'abord dans les provinces baltiques, où elle était servie par la tradition. Jusqu'en 1876, en effet, la législation prussienne et la langue allemande étaient restées en usage dans la Livonie et la Courlande. L'université allemande de Dorpat (Jouriev) ne fut supprimée qu'à cette date. Mais quelques années après, les Allemands recommençaient la conquête pacifique de ces provinces et y réussissaient peu à peu.

Puis la pénétration germanique étendit bientôt ses effets sur la Pologne varsovienne. Elle devint toute puissante à partir de 1893. On trouva bientôt des Allemands dans tous les emplois : la banque et les chemins de fer passèrent pour une large part entre leurs mains. Leurs convoitises se manifes-

tèrent surtout dans la région industrielle de la Suisse polonaise, entre la Pilica et la Warta, où l'on extrait du cuivre, de l'étain, du zinc, du fer, du soufre et du charbon, à deux pas des usines de la Haute-Silésie. Les financiers et les industriels, soutenus par le gouvernement impérial, tentèrent adroitement la conquête du riche bassin houiller de la Dombrowa et des aciéries de la Huta Bankowa, qui fournissent une grosse part du matériel des chemins de fer russes.

Ce sont les grandes villes industrielles, comme Lodz, qui subirent le plus rapidement l'empreinte germanique. Grâce à de nombreuses associations il se forma bientôt une véritable communauté politique allemande, ayant ses églises luthériennes, ses écoles, ses clubs, ses bibliothèques et ses journaux, tandis que le culte catholique et la langue polonaise restaient impitoyablement traqués. Une statistique de 1910 montrait en Russie l'existence de 2 800 colonies, 565 églises et 619 écoles allemandes, dont une grande partie en Pologne, notamment à Lodz. On comptait au début de la guerre actuelle, plus de 2 300 000 Allemands dans la Russie occidentale, dont plus de 800 000 dans le « Royaume », avec une proportion de 50 Germains pour 1 Russe dans les gouvernements de Kalicz et de Piotrkow. Chose plus grave, beaucoup avaient accompli leur service militaire en Allemagne et conservaient le bénéfice de la nationalité allemande en vertu de la loi prussienne de 1892. En 1908 déjà, des polémistes russes démontraient l'existence d'une véritable organisation méthodique des colonies allemandes, principalement aux environs des voies stratégiques et des forteresses. Ils signalaient des constructions bizarres, des acquisitions de terrains aux abords des ponts, des aménagements incompréhensibles. Or, nous savons aujourd'hui, après dix mois de guerre, que les troupes russes eurent souvent à faire le siège de fermes ou de fabriques d'aspect débonnaire qui se révélaient tout à coup comme de véritables forteresses, notamment sur le Niémen, près de Dubno, de Kowno, aux alentours de Lodz et de Sosnowice. Aux environs de Dombrowa, un détachement allemand de sapeurs, dirigé par des ingénieurs installés dans la région depuis des années, vient d'inonder les mines appartenant à des Russes, celles-là seulement, après avoir fait sauter à la

dynamite les machines et les voies ferrées qui les reliaient aux usines.

Écoles allemandes, sociétés allemandes, propagande confessionnelle allemande, journaux allemands, prospérèrent insolemment, durant ces dernières années, sous les yeux des Polonais opprimés, grâce à la mansuétude inconcevable du gouvernement. Sous les auspices d'une bureaucratie débonnaire, ils préparaient en pleine paix la conquête de la Russie occidentale ; et des pangermanistes notoires comme les professeurs Roschen et Jentsch osaient même en exposer le programme avec une belle audace dans les *Preussische Jahrbücher*, que démarquaient ensuite des journaux allemands imprimés en Pologne et répandus à profusion dans les milieux ouvriers, comme le *Wahrheit* de Bielostock.

D'autre part, à côté de la propagande directe et de la pénétration économique, le gouvernement de Berlin utilisa également toutes les ressources de sa diplomatie pour détacher les Polonais de la Russie, en excitant la répression russe d'abord, et en organisant partout, aussi bien en Pologne que dans les chancelleries, une véritable campagne de calomnies. Le but à atteindre était d'un intérêt primordial pour l'Allemagne, car c'est par le polonisme qu'elle entrait en contact avec le panslavisme. C'est en ce sens qu'on a pu dire de la question de Pologne qu'elle était le talon d'Achille du pangermanisme [1]. A cet égard, on sait aujourd'hui que ce sont les suggestions et peut-être les injonctions de l'Allemagne qui ont amené le tzar à exercer en Pologne une politique si dure et si injuste. Elle voulut à tout prix empêcher l'existence, à Varsovie, d'un régime libéral qui eût rendu plus odieux le régime barbare de Posen. C'est pourquoi en 1862 déjà elle avait amené la Russie à conclure la convention secrète qui liait les deux gouvernements dans la répression de toute tentative de restauration polonaise. On se rappelle, du reste, l'aide empressée apportée par Guillaume Ier au tsar, lors de la révolte de 1862-1863. Depuis cette époque, l'influence néfaste de Berlin n'a jamais cessé de pousser à cette politique implacable, dont Guillaume II donnait la formule au tsar, dans

1. Arch. Colquhoun. *North American Review*, juillet 1909.

leur rencontre de juillet 1909, quand il l'exhortait à « ne s'approcher de cette population agressive qu'en étant toujours muni d'un bâton ». Pendant ces dix dernières années surtout, la crainte de déplaire à l'Allemagne régla la politique russe en Pologne.

Aussi, la haine des Polonais pour tout ce qui est allemand, haine de race, s'est exaspérée peu à peu. Les pangermanistes s'en étonnent ingénument. Ils s'évertuent à répéter aux Polonais que la domination prussienne n'a fait que remplacer celle de leurs seigneurs et de leurs prêtres. Pour dissiper leur méfiance, et pour détourner l'opposition contre Pétersbourg, M. de Bethmann-Hollweg déclarait hypocritement en 1912 que l'émancipation polonaise naîtrait d'une entente avec la Russie. Peine perdue ! A cette même date, le congrès impérialiste d'Erfurt apprenait aux Polonais que l'absorption de leur ancienne patrie était comprise dans le programme pangermaniste. Et l'on commentait beaucoup, à Posen comme à Varsovie, l'*Alldeutscher Katechismus*[1], où cette idée se trouvait exprimée en substance. L'auteur de la brochure fameuse déclarait notamment que, pour les Allemands, les Polonais n'étaient pas des parents, mais des protégés. On ne peut s'expliquer, disait-il, leur haine pour la Prusse, leur bienfaitrice, que par l'infériorité de la race. « Le Polonais appartient à la catégorie des peuples féminins qui sont gouvernés par les sentiments ; tandis que l'Allemand appartient à celle des peuples masculins. » Il reconnaît cependant la noblesse du combat pour l'indépendance. « Mais nous ne pouvons être si débonnaires, ajoute-t-il, que de les soutenir dans leurs efforts, parce qu'ils sont inconciliables avec les conditions de vie du peuple allemand. » Les pangermanistes s'appuient sur le précepte de la Bible qui recommande de n'être pas trop juste.

Que signifie enfin la promesse de M. de Bethmann-Hollweg devant une phrase comme celle-ci : « La justice, vis-à-vis de la Pologne, serait injustice envers l'empire et le peuple allemand. L'un doit être le marteau, l'autre, l'enclume. » On s'explique après cela l'insuccès en Posnanie de la politique du

1. *Alldeutscher Katechismus*, von Heinrich Calmbach. Mainz.

« morceau de sucre », et l'implacable hostilité des Polonais envers l'Allemagne.

L'échec de la germanisation dans tout le domaine de l'ancienne Pologne, aussi bien en Posnanie que dans les « Pays de la Vistule », fut complet. Elle ne fit que renforcer la haine du pangermanisme et rapprocher les Polonais de Posen de ceux de Varsovie. Depuis quatre ans, ce rapprochement est un fait politique patent, qui inspire à certains hommes d'État la vision d'une Pologne nouvelle, unifiée et autonome, de l'Oder à la Vistule.

*
* *

Tous ceux qui, durant ces dernières années, crurent à la disparition du polonisme, se trompèrent lourdement. Le peuple polonais est le plus malheureux et le plus optimiste des peuples. Au risque de faire mentir la légende, on peut dire qu'il ne désespéra jamais. Les répressions de 1832 et 1863 servirent ses revendications, plus qu'elles ne les détruisirent. A un moment de leur histoire seulement, les Polonais auraient pu désespérer. C'est lorsque, après les dévouements héroïques des Kosciuszko, des Souwarow et des Dombrowski — aux côtés de Jourdan, de Kléber et de Marceau —, après les exploits de Garecki, de Poniatowski pendant les campagnes de l'Empire, Napoléon Ier refusa de permettre la restauration du royaume de Pologne. Il ne créa qu'un triste duché de Varsovie, après avoir envoyé la légion polonaise périr en Espagne et à Saint-Domingue. Et pourtant, une telle ingratitude ne les découragea pas. Ils partagèrent les malheurs de la campagne de France, et furent les derniers à défendre la barrière de Clichy en mars 1814.

Pendant toute la durée du XIXe siècle, les événements de Pologne firent sentir à la Russie que les annexions brutales sont d'un poids très lourd pour les nations conquérantes. Si l'on en croit même ses confidences à Nicolas Milutine, le tsar Alexandre II, découragé, fut bien près d'abandonner les Polonais à eux-mêmes. La crainte seule de les voir étendre leurs vues sur des territoires de population mixte, mais russes de

tradition, aurait empêché la réalisation de cette mesure libératrice.

Loin d'être détruit par la politique de Nicolas Milutine et de ses successeurs, le polonisme au contraire se développa à mesure que la masse populaire améliorait son sort et s'organisait. Les lois agraires eurent, en fin de compte, un résultat exactement opposé à celui qu'attendait leur auteur. Les fils du peuple fréquentèrent bientôt des écoles clandestines où l'on expliquait en polonais l'histoire de la Pologne et les auteurs polonais. Des sociétés secrètes se fondèrent. L'idiome national, impitoyablement proscrit, fut illustré par des écrivains de génie qui racontèrent les malheurs de leur patrie. Ainsi, la tradition, jadis en dépôt chez un petit nombre de prêtres et de seigneurs, fut bientôt représentée par plus de dix millions de petits propriétaires, d'ouvriers, qui s'y attachèrent avec une exaltation extraordinaire. Certains pèlerinages au Signal de Sainte-Catherine, près de Czenstokhova, révélèrent chez eux un patriotisme véritablement mystique. Aujourd'hui, le sentiment national est incontestablement passé dans le peuple même. M. A. Woycicki le constatait déjà en 1909 dans une étude où il faisait ressortir les trois qualités essentielles de l'ouvrier polonais : l'attachement à la foi catholique, l'amour de la patrie, le désir d'une nombreuse famille : toutes qualités propices, disait-il, à une renaissance nationale [1].

C'est qu'en effet la destinée d'une nation est étroitement liée à sa puissance procréatrice. Or, malgré le régime oppresseur, les épidémies et les terribles hécatombes de 1832 et 1863, la race polonaise s'accrut plus rapidement qu'aucune autre en Europe. Elle atteignait 2 800 000 âmes en 1816, plus de 4 millions en 1832, 5 millions en 1862, 6 millions en 1872, près de 9 millions en 1888, plus de 12 millions aujourd'hui pour la seule Pologne varsovienne. Elle est, de plus, abondamment représentée à l'étranger, surtout en Allemagne : Berlin compte près de 250 000 Polonais, la Saxe 80 000. Ils forment près du *dixième* de la population du bassin de la Ruhr. Ils seraient, suivant les derniers travaux, plus de 24 millions à la surface du globe, dont 4 millions en Prusse, 4 millions en Autriche-

1. *La Réforme sociale*, avril 1909.

Hongrie, et 4 millions dans les autres nations. Et si l'on en croit M. Starczewski, ce peuple, le plus prolifique de l'Europe, dépasserait 35 millions de nationaux avant *cinquante* ans.

Mais tous, Polonais de Pologne ou de l'étranger, conservent la claire notion de leur origine slave et de leur patrie polonaise. Ils s'accroissent en nombre et en vitalité. De nombreux étudiants des deux sexes reçoivent dans les universités de France, d'Angleterre, de Suisse et de Belgique, la culture scientifique et morale qui prépare, pour l'avenir, une génération instruite et résolue.

D'autre part, c'est un fait digne d'admiration que l'accord, en faveur de la cause nationale, des classes les plus opposées par la fortune ou par la religion. Depuis le XVIe siècle, dans tous les assauts qu'eut à subir la vieille monarchie des Jagellons, les juifs combattirent aux côtés des catholiques. Ainsi, le devoir national unit des groupes religieux qui nourrissent encore, dans les provinces russes voisines, une haine inexpiable. Cet accord ne s'est point démenti de nos jours, comme le prouvent les fêtes grandioses qui furent célébrées en juillet 1911 pour commémorer la mort héroïque du juif Berek Joselewicz, compagnon de Kosciuszko et qui, le dernier, défendit Praga, à la tête d'un régiment de cavalerie composé uniquement de ses coreligionnaires. Le tribut du sang a scellé, en Pologne, l'union des sectes religieuses.

Mais la survivance polonaise se montre mieux encore dans cette littérature émouvante qui, selon la parole de M. Antoine Potocki, vaut moins par le talent que par la conscience de l'écrivain. Le grand effort russo-allemand pour étouffer les sentiments particularistes, pendant le demi-siècle écoulé, suscita un merveilleux développement des lettres et des arts. Les plus grandes œuvres firent l'apologie du passé national. C'est là un fait de grande importance, car la pensée polonaise moderne est toute formée de leurs inspirations. Il explique aussi pourquoi le polonisme se développa d'une manière si inattendue dans la classe populaire qui, jusqu'alors, s'en était à peu près désintéressée. La tradition polonaise avait subi une crise très grave lorsque, par l'effet des lois agraires, les biens et l'influence de la vieille noblesse s'éparpillèrent aux mains des petits propriétaires ruraux. C'est alors qu'une nou-

velle génération d'écrivains entreprit de conquérir le peuple à la foi nationale. Ils y réussirent admirablement. Les malheurs et les aspirations de la patrie restent aujourd'hui gravés en lettres d'or dans les belles pages des romanciers et dans les vers des poètes. Les gens du peuple aiment à répéter leurs paroles émouvantes, comme cette invocation de Sigismond Krasinski : « Regarde, dans cette lumière universelle, il manque aujourd'hui un rayon... Prononce le nom de la Pologne. Peut-être que l'esprit de Dieu nous écoute et qu'il recueillera cet accord perdu. »

Sans parler de la glorieuse survie des poèmes de Mickiewicz, des hommes comme Sienkiewicz et Prus devinrent les emblèmes du nouvel idéal, à la fois démocratique et national. Boleslas Prus le retrouve en analysant l'âme des grandes villes de la Pologne moderne. Et la belle trilogie de Sienkiewicz (*Par le fer et par le feu, le Déluge, Messire Wolodowski*) montre bien que cet enfantement de classes sociales nouvelles est l'augure d'une résurrection polonaise. Aujourd'hui même, M. Antoine Potocki énumère plus de 700 savants, poètes, romanciers, critiques ou publicistes, pénétrés de cet idéal, et dont beaucoup ont du talent, quelques-uns même du génie.

La force du sentiment national apparut en 1909, à l'occasion de la retentissante affaire de Cholm. Reprenant un projet longtemps caressé par les cléricaux vieux-russes, le conseil des ministres avait décidé de présenter à la Douma un projet de loi permettant de joindre à une province proprement russe quelques fragments du « Royaume de Pologne », en dépit des traités de 1815 qui garantissaient sous ce titre l'indivisibilité du territoire polonais concédé à la Russie. Il s'agissait des districts de Lublin et de Kielce où vivaient 400 000 Ruthènes uniates; on désirait les rattacher au gouvernement russe de Cholm, afin de leur appliquer certaines lois religieuses impériales permettant d'interdire toute conversion nouvelle au catholicisme. Or, ce projet de mutilation d'un « État » purement fictif souleva incontinent une explosion de patriotisme. Les Polonais n'admirent pas cette atteinte à l'intégrité du « Royaume ». Ils répétèrent bien haut que le titre de roi de Pologne n'avait pas été supprimé, mais transféré au tsar Alexandre Ier et à ses successeurs. Des manifestations impo-

santes se produisirent, non seulement en Pologne russe, mais en Galicie, à l'hôtel de ville de Lwov, à Prague, et chez les Polonais d'Amérique. Le *Kolo* polonais de la Douma menaça de démissionner. Finalement, le projet dut être abandonné.

*
* *

Ainsi, la politique de russification à outrance a trouvé devant elle, jusqu'à nos jours, une résistance irréductible. Certes, les Russes restent fort attachés à leurs possessions polonaises, qui constituent la véritable province européenne de leur vaste empire. Mais il semble bien que le gouvernement de Pétersbourg s'accoutume, depuis quelques années, à l'idée d'un compromis avec Varsovie.

D'un autre côté, la conquête de l'indépendance absolue par une lutte sanglante est une perspective que les Polonais de nos jours n'envisagent plus. Fermement résolus à réaliser sans retard des réformes précises et urgentes, les projets « romantiques » du passé apparaissent aux plus avertis comme des illusions. Ils se bornent à souhaiter la réunion des trois tronçons en un organisme unique qui, dépendant d'une grande nation, conserverait cependant une large autonomie administrative et économique. La Pologne reconstituée resterait dans la dépendance de cette nation pour ce qui concerne le pouvoir exécutif, les affaires étrangères, et peut-être aussi l'armée, les douanes, la poste. Ce programme sage et modéré a rallié les suffrages de presque tous les partis. Les progressistes, les nationaux-démocrates, les nationaux-conservateurs l'ont préconisé. Les socialistes-révolutionnaires, poussés par la social-démocratie allemande, le désapprouvèrent longtemps. Ils l'admettent aujourd'hui. Mais à quel puissant État européen les Polonais feront-ils l'offre de cette politique loyaliste?

Quoi qu'il arrive, l'union ne peut se faire avec l'Allemagne. Depuis 1908, le mouvement panslave a pris la forme *néo-slave*, c'est-à-dire anti-germanique. Les conférences de Prague (1908) et de Pétersbourg (1909) ne laissent aucun doute à ce sujet. La haine du germanisme a grandi en Posnanie, en Pologne varsovienne, et même en Galicie, comme le montrent les éloquents réquisitoires du poète cracovien Rydel et les leçons du célèbre

professeur Zdziechowski à l'université de Cracovie. On a bien compris ce mouvement d'opinion, à Berlin. Pour l'enrayer, M. de Bethmann-Hollweg, continuant les traditions de la duplicité bismarckienne, essayait en 1912 de donner le change en déclarant que le véritable terrain d'entente russo-allemande serait l'émancipation polonaise. Il espérait ainsi faire supporter à la Russie la responsabilité du régime oppresseur. Mais les Varsoviens, éclairés par un demi-siècle d'expériences, dévoilèrent le dessein du chancelier et montrèrent dans leurs revues que la politique prussienne en Posnanie et les suggestions des diplomates allemands étaient précisément les plus grands obstacles aux mesures libérales en Pologne russe. Au surplus, à côté de l'obstacle politique il y a l'obstacle économique. L'industrie polonaise serait ruinée par la concurrence allemande, déjà si redoutable. Un *Zollverein* germano-polonais équivaudrait à un désastre, ou plutôt à une absorption par les grandes firmes allemandes.

Nous ne croyons pas non plus, à l'encontre de M. Stéphane Auch [1], que la question polonaise se pose en faveur de l'Autriche. Certes, le tronçon galicien est celui dont le régime ressemble le moins à une contrainte. Pendant ces dernières années même, l'Autriche s'est montrée de plus en plus libérale, par suite des difficultés que lui créaient les populations slaves, particulièrement l'élément serbo-croate. Le congrès des Slaves du Sud, réuni à Abbazia en mars 1913, adressait à l'archiduc François-Ferdinand un mémorandum audacieux, réclamant une modification de la Constitution de 1867 dans le sens trialiste. L'Autriche serait devenue une Confédération de trois États, l'Autriche, la Hongrie, la Serbo-Croatie. C'est pour éluder cette question urgente en s'attachant les groupements slaves fidèles, que Vienne usa auprès des Galiciens de procédés bienveillants.

Mais ce libéralisme serait-il conservé, si les douze millions de Polonais varsoviens entraient dans l'empire avec les neuf millions de Galiciens ? Une autonomie aussi complète ne pourrait pas être maintenue dans un royaume excentrique, jaloux de son histoire, très particulariste, et beaucoup plus peuplé que

1. *Revue des Nations*, juillet 1914.

l'Autriche proprement dite. D'autre part, les Polonais sont des Slaves. Il est à croire que leur présence dans la double-monarchie rendrait plus aiguës les revendications des Slaves de Bohême, au détriment des Slaves du Sud. L'équilibre trialiste caressé par les Serbo-Croates se trouverait rompu avant d'avoir été réalisé. Enfin, il est un autre obstacle que les Polonais éclairés ont très bien vu. Le nouveau royaume de Pologne, entrant dans la Confédération autrichienne, loin d'échapper à la germanisation, la précipiterait. Ce fut cet argument qui inspira les décisions antigermaniques des congrès néo-slaves de Prague et de Pétersbourg. Au point de vue de la question polonaise, a-t-on pu dire, l'amitié allemande fait le plus grand tort à l'Autriche !

C'est donc à la Russie que revient le rôle de tutrice. Pour des raisons politiques et économiques, pour des raisons de race aussi, les Polonais sont amenés à reconstituer leur patrie dans l'orbite de la nation russe. Si nous nous plaçons au seul point de vue industriel, il suffit de rappeler que, non protégée, l'industrie des « Pays de la Vistule » ne résisterait pas à la concurrence allemande, tandis qu'une alliance russe ouvre à la production polonaise le meilleur débouché de l'Europe.

D'autre part, la comparaison des peuples polonais et russe montre des ressemblances étroites, pour des différences sérieuses, à coup sûr, mais sans cesse atténuées. Dans le domaine de l'ancienne Pologne, les Polonais forment sept dixièmes de la population et sont de race slave. En 1908-1909, à l'occasion des grandes conférences de Pétersbourg et de Prague, véritables assises du slavisme, ils se plurent à rappeler cette communauté d'origine, dénoncèrent le danger germanique, et proclamèrent l'urgence de l'entente polono-russe. Les rivalités historiques s'atténuent depuis 1863. L'opposition des langues vient de ce que les Polonais, presque tous catholiques, furent amenés à préférer les caractères latins à l'alphabet cyrillique. Mais toutes ces divergences, devant la gravité de la situation politique, ne constituent que des obstacles de peu d'importance.

Lorsque le tsar, après les défaites de Mandchourie, convoqua une assemblée nationale, les 36 députés polonais s'unirent pour affirmer les droits de leur patrie. Même union aux

élections de la seconde Douma. Or, ce parti protestataire qui avait tant de raisons de se montrer irrité et vindicatif, élabora un programme plein de modération. Il ne songea plus à une indépendance complète et violente. Le libre usage de la langue polonaise, la pleine jouissance des libertés municipales, quelques revendications administratives, tels furent ses desiderata. En revanche, il se montra fermement attaché à une Russie puissante et vota régulièrement les crédits militaires. Son loyalisme généreux trouva en Russie l'approbation des classes éclairées. Il fallut toute l'obstruction de la bureaucratie pour faire échouer ce programme de réformes libérales.

Cependant, même après l'ukase injuste du 3 juin 1907, qui ramenait de 36 à 12 le nombre des députés polonais, ceux-ci conservèrent leur attitude conciliante. Le *Kolo* de Pétersbourg se garda des excès dans lesquels d'obscures suggestions germaniques voulaient le faire verser. Il se convainquit qu'il avait bien moins à craindre de la Russie que de l'Allemagne. Comparant le régime de Varsovie à celui de Posen, il vit celui-ci se faire chaque jour plus odieux. Aussi, les Polonais, qui ressentaient en 1909-1911 un véritable découragement, se reprirent à espérer en le gouvernement russe, surtout à partir de la guerre balkanique. C'est ce qui apparut nettement dans les manifestations du mouvement néo-slave. Tandis qu'en 1910, aux conférences de Pétersbourg, les délégués varsoviens semblaient se désintéresser du slavisme, on les vit à nouveau, dans les réunions plus récentes, sous l'impulsion du Docteur Kramarj, le leader tchéque du néo-slavisme, revenir aux décisions loyalistes des grands congrès panslaves de 1908. Le *Bounde* lui-même, longtemps rebelle à cette entente, parut s'assagir.

En fait, durant ces dernières années, l'attitude du gouvernement de Pétersbourg laissa percer quelques présages d'une politique plus généreuse. Les anciennes objections de la bureaucratie réactionnaire ne tiennent plus. Les 400 000 Ruthènes de Lublin et de Kielce ne sont pas un obstacle à la reconstitution d'une Pologne autonome. Au milieu de la réaction cléricale qui suivit les velléités libérales de 1905-1906, rares étaient les hommes d'État qui, comme le prince Imérétinski, désiraient appliquer à Varsovie un régime de concilia-

tion. Mais leur nombre s'accrut par la suite. Au moment de l'affaire de Cholm, trois ministres s'opposèrent au projet, tandis que le président de la Douma et le général Skalon, gouverneur de Varsovie, le désapprouvèrent nettement. Ce sont enfin des conseillers avertis qui inspirèrent au tsar sa promesse solennelle, au début de la guerre actuelle.

Avant la guerre, le sentiment de la menace pangermaniste avait amené le gouvernement russe à passer outre aux récriminations de la bureaucratie et à envisager un projet de concessions libérales. Depuis la guerre, l'invasion allemande l'incite à donner à ces espérances une éclatante confirmation. Ainsi se trouve réalisé, d'une manière inattendue, ce jugement pénétrant de M. A. Leroy-Beaulieu : « S'il n'y avait en jeu que la justice, la liberté, le droit des peuples, nous oserions encore attendre de la Russie de l'avenir la reconnaissance des droits de ses sujets polonais. Mais il y a, pour les Russes, bien d'autres choses en jeu : l'affermissement de leur puissance, la sécurité de leurs frontières, l'indépendance de leur politique. »

Trois grands faits dominent donc aujourd'hui la question polonaise : les aspirations nationales sont répandues dans le peuple même ; ces aspirations se bornent à une large autonomie administrative dans l'orbite d'une grande nation ; les événements des dernières années, les circonstances présentes, le loyalisme polonais réservent à la Russie cette misson réparatrice.

La répercussion de la guerre sur le mouvement poloniste n'apparaît pas encore nettement. Mais le soin avec lequel la presse austro-allemande évite d'effleurer la question montre combien l'antagonisme reste irréductible entre la politique allemande et le polonisme moderne. Autant qu'il est permis d'en juger à l'aide des renseignements qui nous arrivent depuis le commencement de mars, par la frontière suisse, un mouvement antigermain se dessine chez les Polonais d'Allemagne et d'Autriche. On en peut voir une preuve dans l'opposition qui éclata entre les représentants polonais et le gouvernement de Vienne, au sujet des événements de Galicie, et qui se manifesta récemment par la retraite du Polonais Bilinski, ministre des finances de la double-monarchie.

En Prusse, les symptômes sont moins visibles. Cependant, l'actuelle alliance des social-démocrates et des Polonais apparaît bien en partie comme une alliance d'opposition. Ils pensaient les uns et les autres faire aboutir quelques-unes de leurs revendications à la faveur de la guerre. Mais les récentes déclarations de M. Delbrück, reflet des intentions gouvernementales, viennent de leur ôter tout espoir. Un discours amer a été prononcé à la Diète prussienne par le chef de la fraction polonaise. Or, ce discours était étroitement lié aux décisions qui furent prises dans une conférence privée, restée secrète jusqu'à la clôture du Landtag de Prusse, conférence qui réunit à Berlin, au commencement de mars, les élus polonais du Reichstag allemand, de la Diète prussienne et du Reichsrath autrichien. La protestation de l'orateur polonais acquiert par là une signification profonde que les événements viendront sans doute confirmer.

Au reste, des faits très graves viennent d'amener les chefs du parti ouvrier à dénoncer l'alliance que la social-démocratie allemande exploitait depuis le commencement de la guerre, avec le mot d'ordre : « Contre le tsarisme ! » Dans plusieurs grandes villes de Pologne, en effet, et particulièrement à Lodz, le gouverneur allemand fit arrêter, dans la première quinzaine d'avril, un certain nombre de chefs socialistes qui furent emprisonnés à Berlin pour avoir fait de la propagande en faveur des organisations ouvrières. Ces mesures brutales coïncident précisément avec les heureuses initiatives prises récemment par le gouvernement russe. Le *Journal officiel* de Pétrograd publiait en effet, le 4 avril, une décision du conseil des ministres, approuvée par le tsar, qui étendait aux villes de Pologne les dispositions du 24 juin 1892 relatives à l'autonomie des municipalités. La presse russe a approuvé chaleureusement cette réforme libérale qui donne aux Polonais le droit légal de discuter leurs propres affaires dans leurs propres villes et dans leur propre langue[1]. En saluant l'aurore de la régénération de la Pologne, les plus grands organes lui promettent une vie nouvelle fondée sur l'égalité des droits municipaux.

Ainsi que le montrait tout récemment M. A. Potocki[2], la

1. *Novoié Vrémia*, 6 avril 1915.
2. *Revue de Pologne*, 15 mars 1915.

guerre démasque les diplomaties. Et le pangermanisme dévorant apparaît maintenant aux yeux des Polonais comme un danger terrible et immédiat. Aucun d'entre eux ne peut plus ignorer quels sont les véritables ennemis de l'émancipation des peuples. C'est une volonté ardente d'aider les alliés que l'on retrouve dans les témoignages actuels de l'opinion polonaise, appels de la presse varsovienne, formation des légions de volontaires, manifestes des Kolos polonais de l'étranger.

Jamais les Polonais n'ont été plus détachés des empires centraux. Que le tsar tienne sa promesse. Qu'il reconstitue à la paix une Pologne nationale avec une large autonomie administrative. Il aura réparé une grande injustice, et il aura aussi contracté une assurance précieuse contre l'avenir. Politique idéaliste et réaliste à la fois ! Tout ce qui vibre en Europe avec la Triple-Entente doit en accepter l'augure.

JULES DUHEM

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET

		Pages
HENRI DE RÉGNIER	Poèmes	5
CH. SEIGNOBOS	1815-1915	10
ARNOLD BENNETT	Clayhanger (3e *partie*)	39
X....	Le Printemps à Rome (mars-mai 1915)	89
LOUIS PIÉRARD	Chansons populaires belges	117
PAUL GSELL	A propos de la censure	134
ANTOINE TCHEKHOFF	Le Pari	154
COMMANDANT WEIL	Les Cent-Jours. — II	163
JACQUES DE COUSSANGE	La Scandinavie et la Guerre	203

LIVRAISON DU 15 JUILLET

ANATOLE FRANCE	Le Petit Pierre (2me *série*, 1re *partie*)	225
W. MORTON FULLERTON	La France et l'Europe (1871-1913)	245
ARNOLD BENNETT	Clayhanger (*fin*)	274
CONTRE-AMIRAL DEGOUY	Les Mentalités	329
A. CHABOSEAU	Légendes épiques des Serbes	352
C. BONNEL	De Jérusalem à Tours (31 juillet-26 août 1914)	363
UN RELIGIEUX	De Jérusalem à Beyrouth (août-décembre 1914)	373
GEORGES LACHAPELLE	La Bourse à Paris	384
DOCTEUR P.-J. M.	Impressions de Guerre	405
LOUIS BATIFFOL	Les Barbares de la Guerre de Trente Ans	421
HENRI CHARRIAUT	Deux Types économiques	440

LIVRAISON DU 1er AOUT

		Pages
ANATOLE FRANCE. . . .	Le Petit Pierre (2e *Partie*)	453
ANDRÉ CHEVRILLON . .	Sur les Lettres d'un Soldat.	471
***.	Lettres d'un Soldat. — I..	480
EMMANUEL BOURCIER.	Gens de Mer (1re *Partie*).	496
PIERRE NOTHOMB . . .	L'Yser : Les Villes saintes.	542
FERDINAND BRUNOT . .	La Civilisation française en Allemagne au XVIIe s..	562
MAX HOSCHILLER. . . .	La Russie sur le Chemin de Byzance. — I.	590
ENSEIGNE X...	Avec les Fusiliers marins.	617
PROSPER BOURÉE . . .	Une Mission secrète en Allemagne (mai-juin 1859).	636
L. HOULLEVIGUE	Le Fer en Lorraine.	648
UN BULGARE	Les Raisons de la Bulgarie	666

LIVRAISON DU 15 AOUT

EMMANUEL BOURCIER .	Gens de Mer (2e *partie*).	677
JACQUES BLANCHE. . .	Cahiers d'un Artiste. — I.	721
MAX HOSCHILLER. . . .	La Russie sur le Chemin de Bysance. — II.	766
***.	Lettres d'un Soldat. — II.	797
GUSTAVE BELOT	L'Adolescence ouvrière	825
JEAN POIRIER	Les Allemands en 1870.	841
ALINE BOREL.	A Vitry-le-François	866
JULES DUHEM	La Question polonaise.	881

22e Année | N° 16 | 15 Août 1915

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Emmanuel Bourcier	*Gens de Mer* (2e partie)	677
Jacques Blanche	*Cahiers d'un Artiste.* — I	721
Max Hoschiller	*La Russie sur le Chemin de Byzance.* — II	766
***	*Lettres d'un Soldat.* — II	797
Gustave Belot	*L'Adolescence ouvrière*	825
Jean Poirier	*Les Allemands en* 1870	841
Aline Borel	*A Vitry-le-François*	866
Jules Duhem	*La Question polonaise*	881

Copyright 1915, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1915

Dans son prochain numéro, la Revue de Paris *continuera*

LE PETIT PIERRE

par

ANATOLE FRANCE

et

GENS DE MER

par

EMMANUEL BOURCIER

JEANNE, LA BONNE LORRAINE,

par J.-B. Coissac.

Un récit simple, évocateur et impartial expose comment s'élabora la vocation de Jeanne, dans le milieu robuste et chrétien d'une famille de paysans, aux Marches troublées de Lorraine ; comment la « Fille au grand cœur », sa résolution prise, affronta le ridicule, refoula tous les obstacles ; comment, après avoir triomphé de l'étranger, elle succomba aux tortueuses et tenaces machinations de l'ennemi intérieur, qui était alors le parti du duc de Bourgogne ; comment enfin, après avoir marqué d'infamie ses propres juges, elle s'imposa, de son bûcher, à la reconnaissance de tous les Français et à l'admiration des peuples libres. L'heure est favorable à la lecture de ce petit livre exact, vivant et tout vibrant d'amour pour Jeanne et la patrie.

HISTOIRE DE L'INVASION ALLEMANDE EN 1870-1871,

par le général F. Canonge.

Le général Canonge, utilisant les témoignages français les plus authentiques et quelques documents allemands, nous offre un tableau d'ensemble, méthodique et précis, des souffrances causées par l'invasion et l'occupation de 1870-1871 ; dans un dernier chapitre, il retrace le triste sort de nos soldats prisonniers en Allemagne. Si surprenant que cela soit, aucun livre de ce genre n'existait encore, et malgré la notoriété de son auteur, cet ouvrage, écrit en mars 1914, ne put alors trouver d'éditeur, tant un pareil sujet semblait oiseux. Quelques mois plus tard, les rapports officiels belges et français sur les atrocités allemandes allaient donner à cette *Histoire* une effroyable suite.

CHEMINS DE FER
DE
PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

FÊTE DE L'ASSOMPTION

A l'occasion de la fête de l'Assomption, les coupons de retour des billets d'aller et retour délivrés à partir du 11 Août 1915 seront valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 23 Août, étant entendu que les billets qui auront normalement une validité plus longue conserveront cette validité.

La même mesure s'étend aux billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles d'au moins 4 personnes.

CREDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

LE GARDE MEUBLE PUBLIC BEDEL & Cie TÉLÉPHONE 259-24 18, rue Saint-Augustin, PARIS

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

NOUVEAU SERVICE DE TRAINS

DEPUIS

10 JUILLET 1915

L'Administration des Chemins de fer de l'État annonce la mise en vigueur depuis le 10 juillet courant, d'un nouveau service de trains étudié principalement dans le but de faciliter les déplacements des familles pendant la saison d'été.

Les relations entre la capitale et les principales stations balnéaires de la Manche et de l'Océan seront améliorées très sensiblement, du moins dans la mesure où il a été posssible de le faire en tenant compte des besoins militaires. C'est ainsi que des trains spéciaux ou des voitures directes desserviront chaque jour les plages de Dieppe, Saint-Valéry-en-Caux, Fécamp, Étretat, Trouville, Deauville, Villers, Houlgate, Cabourg, Granville, Saint-Malo, Dinard, Les Sables d'Olonne, La Rochelle, Chatelaillon, Fouras et Royan. Un train spécial circulera également entre Paris et Lannion, ce qui sera très appréciable pour les nombreux baigneurs se rendant sur la côte nord de Bretagne. En outre, la station thermale de Bagnoles-de-l'Orne sera accessible aux voyageurs venant de Paris sans qu'ils aient à changer de voitures en cours de route.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Émission de billets d'aller et retour collectifs de famille par toutes les gares des réseaux de l'État, de l'Est, du Midi, de l'Orléans et du P.-L.-M.

Ces billets, dont le taux de réduction peut aller jusqu'à 75 % selon le nombre e personnes, seront délivrés jusqu'au 30 septembre inclus.

Ils ne comportent la nécessité du voyage collectif que pour trois personnes eulement de la famille ; les autres ont la faculté de voyager isolément à aller et au retour en obtenant un coupon spécial en même temps que le billet ollectif et en acquittant en supplément, lors de leur voyage, le prix d'un illet au tarif militaire.

Lesdits billets collectifs offrent, en outre, la possibilité pour un ou plusieurs itulaires de voyager à demi-tarif entre le point de départ et le lieu de destiation pendant la durée de la villégiature.

Nouvelles facilités pour le débarquement et l'embarquement à Casablanca des passagers et de leurs bagages.

Jusqu'à ce jour, les voyageurs se rendant au Maroc devaient, à Casablanca, ourvoir, par leurs propres moyens et en louant des barques, au transport de eurs personnes et de leurs bagages entre le paquebot stationné en rade et le ort ou *vice-versa*.

La Compagnie Générale Transatlantique se chargera désormais d'assurer lle-même et dans des conditions plus favorables ce service de passagers et de agages.

Les frais de débarquement ou d'embarquement des passagers sont fixés 2 fr. 50 par personne et inclus dans les prix des billets directs Paris-Quai 'Orsay-Casablanca et inversement.

Les bagages seront, d'autre part, enregistrés désormais directement non lus pour Casablanca-Rade seulement, mais pour Casablanca-Magasin et eront transportés à leur débarquement dans un local spécial de la Compagnie ransatlantique où aura lieu le dédouanement.

Pour les colis de cale au-dessous de 50 kilogs il sera ainsi perçu une taxe de fr. 60 ; de 50 à 100 kilogs, 1 fr. 25 ; au-dessus de 100 kilogs, 2 francs. Cette axe s'ajoutera à celle de l'enregistrement actuel.

Les mesures précipitées commenceront à être mises en application pour le épart de Bordeaux-Casablanca du 25 Juin 1915.

THE CONTEMPORARY REVIEW.

MONTHLY 2s/6d

EDITED BY

The Rev. Dr. SCOTT LIDGETT

AND

Mr. G. P. GOOCH, M. A.

The *Contemporary Review* was founded in 1862 and is one of the oldest of the British Magazines. It stands in the front rank of European Reviews. It deals with all subjects of current interest—Religion, Politics, Literature, Philosophy, Science, Art, Education, and Social Topics. Its general tendency is Liberal. The first writers of Great Britain are among its contributors, while eminent foreign authors write in its del pages from time to time. It is widely read on the Continent and in the Colonies.

A Free Specimen Copy of a recent number will be supplied on receipt of 3d. for postage.

Copies canbe obtained at Galignani's Library, Paris, or direct from the Publisher:

10, ADELPHI TERRACE, LONDON, W. C., ENGLAND.

Subscription Rates (POST FREE):

3 months, 8/3; 6 months, 16/6; 12 months, £1 13/-

CHEMINS DE FER DU MIDI

La Compagnie des Chemins de fer du Midi a l'honneur de porter à la connaissance du public qu'en vue de permettre aux touristes et aux malades d'entreprendre leurs déplacements habituels pendant la saison d'été, elle a repris la délivrance des billets d'aller et retour de famille pour les stations thermales et balnéaires, ainsi que des billets de famille dits « de vacances ».

Il est rappelé que ces billets comportent des réductions d'autant plus importantes sur les prix des billets simples que le nombre de personnes composant une même famille est plus grand.

La Compagnie du Midi délivrera, en outre, aux familles des blessés de guerre, à des conditions et à partir d'une date qui seront incessamment portées à la connaissance du public, des billets collectifs d'aller et retour pour les stations thermales et balnéaires, comportant une réduction de prix exceptionnelle.

Pour tous renseignements, s'adresser à l'Administration centrale de la Compagnie du Midi (Service commercial), 54, boulevard Haussmann, à Paris, ou à l'Agence spéciale des Compagnies Midi-Orléans, 16, boulevard des Capucines.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Bains de mer de la Méditerranée

Billets d'aller et retour, toutes classes, à prix très réduits, délivrés dans toutes les gares du réseau P.-L.-M jusqu'au 1er octobre pour les stations balnéaires suivantes :

Agay, Antibes, Bandol, Beaulieu-sur-Mer, Cannes, Cassis, Cette, Golfe-Juan-Vallauris, Fréjus, Hyères, Juan-les-Pins, La Ciotat, La Seyne-Tamaris-sur-Mer, Le Grau-du-Roi, Menton, Monaco, Monte-Carlo, Montpellier, Nice, Ollioules-Sanary, Palavas, Saint-Cyr-sur-Mer-la-Cadière, Saint-Raphaël-Valescure, Toulon et Villefranche-sur-Mer.

Validité : 33 jours avec faculté de prolongation.

Minimum de parcours simple : 150 kilomètres.

Arrêts facultatifs aux gares situées sur l'itinéraire.

1° Billets d'aller et retour individuels. Prix : Le prix des billets est calculé d'après la distance totale, aller et retour, résultant de l'itinéraire choisi et d'après un barême faisant ressortir des réductions importantes.

2° Billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles d'au moins deux personnes. Prix : La première personne paie le tarif général, la deuxième personne bénéficie d'une réduction de 50 %, la troisième et chacune des suivantes d'une réduction de 75 %.

Demander les billets (individuels ou collectifs) quatre jours à l'avance, à la gare de départ.

VACANCES, STATIONS THERMALES

Billets d'aller et retour collectifs, toutes classes, délivrés dans toutes les gares du réseau P.-L.-M. aux familles d'au moins trois personnes voyageant ensemble.

a) De vacances :

De toute gare à toute gare P.-L.-M. Emission jusqu'au 30 septembre.

Validité jusqu'au 5 novembre.

b) De stations thermales pour :

Vichy, Aix-les-Bains, Evian-les-Bains, Vals-les-Bains, Allevard, Besançon, Thonon-les-Bains, Saint-Gervais-les-Bains-Le-Fayet, Grenoble (Uriage), Royat, Châtelguyon, Saint-Nectaire, etc...

Emission jusqu'au 15 octobre.

Validité : 33 jours, avec faculté de prolongation.

Minimum de parcours simple : 150 kilomètres. Arrêts facultatifs aux gares de l'itinéraire. Prix : Les deux premières personnes paient le tarif général, la troisième bénéficie d'une réduction de 50 %, la quatrième et chacune des suivantes d'une réduction de 75 %. Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

Nota. — Il peut-être délivré à un ou plusieurs des voyageurs inscrits sur un billet collectif et en même temps que ce billet, une carte d'identité sur la présentation de laquelle le titulaire sera admis à voyager isolément (sans arrêt) à moitié prix du tarif général pendant la durée de la villégiature entre le point de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet collectif.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine - PARIS

Nouveautés :

François DE NION

PENDANT LA GUERRE

ROMAN

Un volume in-18. — Prix . . . . . **3** fr. **50**

Ce merveilleux roman, dont l'attachante intrigue justifie merveilleusement le titre, est un émouvant roman d'amour, qui se déroule successivement, d'abord dans un pays neutre, puis en Allemagne, enfin en France, entre le mois d'août 1914 et ces jours-ci.

Paul D'IVOI

1914-1915

FEMMES ET GOSSES HÉROÏQUES

Un volume in-18. — Prix . . . . . **3** fr. **50**

Des anecdotes, des mots, des faits, tout l'héroïsme souriant et toute l'élégante crânerie des femmes et des enfants de France; — c'est ce que vous trouverez dans ce beau volume si vous avez l'heureuse inspiration de l'emporter avec vous.

Octave PRADELS et A. DE NESSELRODE

LE CANON ET LA CLOCHE

Poème héroïque

DIT PAR PAUL MOUNET ET Mlle DELVAIR

A LA REPRÉSENTATION DE GALA DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE, AU BÉNÉFICE DE L'ŒUVRE DES AVEUGLES DE LA GUERRE, LE 25 JUIN 1915

Prix . . . . . **0** fr. **75**

SELECT-COLLECTION

Le volume (contenant un roman complet). . . . . **50** centimes.

avec couverture illustrée en couleurs

André THEURIET
de l'Académie Française

LES AMOURS D'ESTÈVE

Roman

Couverture en couleurs de R. KIRCHNER

— Un volume —

Louis DE ROBERT

UN TENDRE

Roman

Couverture en couleurs d'Albert GUILLAUME

— Un volume —

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

MARGUERITTE (Paul) **Maison ouverte.**
HERMANT (Abel) . . **Eddy et Paddy.**
AICARD (Jean) . **Benjamine.**
CORDAY (Michel) **La mémoire du cœur.**

AUTEURS CÉLÈBRES à **60** centimes le volume

orné d'une couverture en couleurs

TOLSTOI

LES COSAQUES

Un volume

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

BIBLIOTHÈQUE DES OUVRAGES DOCUMENTAIRES

A. QUIGNON, éditeur, 16, rue Alphonse-Daudet. — PARIS

Pour paraître le 21 août prochain. **Gustave HERVÉ**

La Patrie en Danger

Recueil des articles publiés par GUSTAVE HERVÉ dans « La Guerre Sociale »
du 29 *juillet au* 2 *novembre* 1914
y compris les articles frappés par la Censure et, de ce fait, entièrement inédits
(Les articles ou passages censurés sont indiqués spécialement)

Un fort volume de bibliothèque de 320 pages

Imprimé sur beau papier avec couverture simili Japon en deux couleurs.

Pour nos souscripteurs avant le 21 *août : Prix* **2** fr. *franco France, Colonies, Etranger.*
Passé cette date : **2** fr. **25** *franco France et Colonies. — Etranger :* **2** fr. **50**.

Pour paraître le 21 septembre prochain : **Après la Marne**

Recueil des articles de GUSTAVE HERVÉ, *du* 2 *novembre* 1914 *au* 31 *janvier* 1915.

Pour paraître le 21 octobre prochain : **La Muraille**

Recueil des articles de GUSTAVE HERVÉ, *du* 31 *janvier au* 30 *avril* 1915.

Pour paraître le 21 novembre prochain : **Jusqu'à la Victoire finale**

Recueil des articles de GUSTAVE HERVÉ, *du* 30 *avril au* 31 *juillet* 1915.

Prix de chaque volume pour les souscripteurs, avant la parution, le vol. **2** fr. franco.
Dès la parution de chacun des volumes : **2** fr. **25** franco France et Colonies; Etranger **2** fr. **50**.

Chaque volume se vend séparément.

On souscrit dès maintenant aux 4 *volumes en envoyant* **8** *fr. en mandat ou timbres français à :*
A. QUIGNON, éditeur, 16, rue Alphonse-Daudet, Paris (XIVe).

A DÉTACHER.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Monsieur A. QUIGNON, éditeur, **16**, rue Alphonse-Daudet, Paris (**XIVe**)

Veuillez m'adresser franco (1) *exemplaire de*
que je recevrai au fur et à mesure de leur parution.

Ci-joint la somme de :

NOM ET ADRESSE
(très lisibles)

(1) Indiquer les titres et le nombre de volumes.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

RENÉ BAZIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Récits du temps de la Guerre

Un volume in-18. . . . . Prix : **3** fr. **50**

PIERRE LOTI

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA GRANDE BARBARIE

(FRAGMENTS)

Une brochure in-18 — Prix . . . . . **1** fr.

Vendue exclusivement au profit des Victimes Belges

MARCELLE TINAYRE

LA VEILLÉE DES ARMES

Le Départ : Août 1914

ROMAN

Un volume, format in-18. — Prix. . . . . **3** fr. **50**

PARIS. — IMPRIMERIE L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU. — 865-15

LIVRES NOUVEAUX

DIXMUDE,
par Charles Le Goffic.

Il fallait un historien qui fût un poète pour évoquer, à l'aide des lettres et des carnets des morts et des récits des survivants, l'épopée de Dixmude. Il fallait aussi que ce poète historien fût un Breton, pour qu'il comprît l'âme de ces hommes, pour la plupart de sa race. Le livre de M. Le Goffic restera comme un beau monument de l'héroïsme des fusiliers marins et de leurs chefs.

LA DORMEUSE ÉVEILLÉE,
par Hélène Vacaresco.

Le songe de la *Dormeuse éveillée* est traversé par des visions bien différentes. Tantôt c'est la Roumanie natale « le sauvage empire où sévit la lumière », les cimes transylvaines et les Carpathes rosées, tantôt c'est la plus fine sensibilité contemporaine et parisienne ; c'est enfin le passé avec son cortège de joies perdues et d'impérissables regrets. Tout cela, mademoiselle Vacaresco l'a chanté avec un accent qui émeut et qui charme tour à tour, profondément.

SOUVENIRS D'UNE INSTITUTRICE ANGLAISE A LA COUR DE BERLIN.

Nous devons à M. de Wyzewa l'élégante traduction de ces indiscrets et si intéressants souvenirs. Ceux qui les ont lus dans le feuilleton du *Temps* les retrouveront avec plaisir réunis en volume et assez notablement augmentés. A sa manière ingénue, consciencieuse, humoristique aussi, l'auteur nous présente les grands hommes de là-bas, tels que son humble poste d'observation lui permit de les voir, et en somme tels qu'ils sont.

LA VOCATION,
par Avesnes.

La *Vocation*, c'est ici la passion de *servir* dans le sens où l'a entendu M. Lavedan. Le prix inestimable de cette vocation haute et désintéressée, et la beauté de l'état d'officier, compris de telle sorte, apparaissent dans l'histoire simple et passionnante que l'auteur nous a retracée tantôt avec vigueur, tantôt avec un charme ému, et toujours avec talent. Les personnages qui s'agitent dans son récit, appartiennent d'ailleurs aux mondes les plus divers, au monde proprement dit, à la finance, à la forte et savoureuse province. Le livre est plein de pensée et fermement écrit.

LA ROMANCE A MADAME,
par Gauthier-Ferrières.

Le charmant poète qui chanta ces vers aux grâces tendres et spirituelles vient de tomber glorieusement sur une terre d'épopée, en face des rivages qui virent les combats de *l'Iliade*. Gauthier-Ferrières était le disciple favori et l'ami de Coppée. Il avait écrit un beau poème guerrier que l'Académie couronna : *Lettre d'un Volontaire de Denain*. Il en avait écrit d'autres amoureux et rêveurs ; il est maintenant parmi les *Ombres heureuses* dont il a parlé si poétiquement dans un de ses derniers livres.

LE MACHIAVÉLISME DE L'ANTIMACHIAVEL,
par Charles Benoist.

Voici une jolie analyse, bien française, et que seul pouvait écrire un érudit qui aime les idées, doublé d'un homme politique qui aime la vie. L'on sait que l'auteur du *Machiavélisme* a une prédilection pour ce fin politique latin ; il sent et nous fait sentir le fonds germanique chez le plus civilisé des Allemands : Frédéric II.

L'ÉCHIQUIER
(Pieces of the Game),
par la Comtesse de Chambrun.

Avec un sens psychologique très fin, l'auteur nous a décrit dans ce livre la société mondaine et les salons diplomatiques de Washington. Il y a là beaucoup d'observation, et un accent de vérité sur lequel on ne peut se méprendre. Les personnages créés par le romancier appartiennent à la fiction, mais ils sont vivants au point qu'on les prendrait pour des portraits, et l'histoire est contée avec un entrain et un humour tout à fait irrésistibles.

LA BARONNE DE PORTE-JOIE,
par Pierre Wolff.

Dans une succession d'esquisses, crayonnées avec l'esprit qu'on lui connaît, M. Pierre Wolff a raconté l'histoire aventureuse de son héroïne, une Parisienne d'avant la guerre. En ce moment où le théâtre est assez délaissé, on peut, grâce à ce livre, se donner le plaisir d'un spectacle dans un fauteuil, car c'est vraiment à un spectacle, et des plus amusants, que l'on assiste en lisant ce charmant volume.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.